



**MEMOIRE D'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES
EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES**

**La contenance psychique dans un travail de liaison intra et intersubjectif, entre mémoire
du trauma et narration de soi**

Des liens qui enveloppent, qui soignent, qui libèrent

Composition du jury

Houriya ABDELOUAHED, PU, Paris 13, Présidente du jury, rapporteure

Marie – Frédérique BACQUE, PU, Université de Strasbourg, Garante de l'HDR

Emmanuel GRATTON, MCF/HDR, Université d'Angers, examinateur

Frosa PEJOSKA – BOUCHEREAU, PU, INALCO, rapporteure, examinatrice

Thomas SZENDE, PU, INALCO, rapporteur, examinateur

**HDR préparée par Mme Christina-Efrossyni Alexopoulos de Girard
sous la direction de Madame le Professeur de l'Université de Strasbourg
Marie-Frédérique Bacqué,**

Soutenu le 12 janvier 2024 à l'Université de Strasbourg

Ecole doctorale des sciences humaines et sociales. Perspectives européennes. ED 519

Université de Strasbourg

Table des matières

REMERCIEMENTS	4
I. MEMOIRE DE SYNTHESE.....	5
INTRODUCTION.....	5
A. FORMATION ACADEMIQUE ET CLINIQUE.....	15
1. Formation pluridisciplinaire et ancrage psychanalytique.....	15
2. Une activité clinique en lien avec la recherche sur le trauma	39
3. Une recherche doctorale et postdoctorale fondée sur le travail de terrain.....	44
B. PUBLICATIONS ET COLLABORATIONS	52
1. Travaux et thèmes de recherche.....	52
2. Collaborations scientifiques, responsabilités collectives, projets en France et à l'international	66
3. Action associative, diffusion des savoirs, travail de vulgarisation : la vie dans la communauté	69
C. RECHERCHE :.....	77
<i>Théorie et pratique de la contenance</i>	77
Quelques réflexions préliminaires.....	77
1. La contenance face aux traumatismes, entre représentation et narration.....	78
2. La contenance, entre réactualisation traumatique et affranchissement de la reproduction	117
3. Oralité et écriture testimoniales : quelle contenance face à la disparition des traces ?.....	165
QUELQUES CONSIDERATIONS CONCLUSIVES ET PROSPECTIVES	304
II. PRODUCTION D'UN TRAVAIL INEDIT.....	306
A. Du questionnement sur son positionnement à l'ouverture vers de nouveaux projets.....	306
Introduire une réflexion critique sur la fonction de destinataire de témoignage	307
1. Le pacte testimonial dans le cadre de la transmission narrative	308
2. La fonction de témoinsaire	312
3. Quelles sont les limites du processus de transmission testimoniale ?.....	317
Quelques constats	320
B. Le témoignage de Stéphanos Stéphanou.....	322
Avant-propos	322
Sigles et abréviations utilisés dans cet ouvrage.....	325
Évènements de l'histoire grecque cités dans cet ouvrage.....	327
Introduction : les témoignages sur la Résistance et la Guerre Civile grecques	329

Transcription du témoignage de Stéphanos Stéphanou.....	347
Bibliographie.....	799
A. Psychanalyse, psychologie sociale, sociologie et philosophie.....	799
B. Théorie et création littéraires, narratologie et sciences du langage.....	842
Annexe - CV.....	854
Etudes et Formation.....	854
Expériences professionnelles.....	856
Activités de recherche scientifique.....	862
Publications	871
Filmographie	874
Charges administratives et pédagogiques.....	874
Recherche de fonds	874
Participation à des projets en cours	875

REMERCIEMENTS

Je souhaiterais témoigner de toute ma reconnaissance à l'égard de ma garante, Madame Marie-Frédérique Bacqué, de la présidente de mon jury et rapporteure, Madame Houria Abdelouahed, de la présidente suppléante et rapporteure, Madame Frosa Pejoska-Bouchereau, des membres du jury, Monsieur Thomas Szende, rapporteur et examinateur, et Monsieur Emmanuel Gratton, examinateur, pour leur rôle déterminant dans l'élaboration, la réalisation et la soutenance de ce travail de longue haleine, largement inspiré par leurs propres travaux de recherche. Nos échanges me seront toujours précieux. Mes travaux en cancérologie et en fin de vie, mon intérêt pour la clinique migratoire et la précarité extrême, mon approche de l'oralité et de l'écriture testimoniales doivent énormément respectivement à ma garante, à la présidente de mon jury et à sa présidente suppléante. Je tiens à les remercier.

J'aimerais aussi témoigner de toute ma gratitude à l'égard de certains enseignants-chercheurs qui ont joué un rôle déterminant dans ma formation en psychanalyse. M. Paul-Laurent Assoun, Mme Mireille Guittonneau-Bertholet, Mme Sylvie Le Poulichet, Mme Chantal Lheureux-Davidse, M. Ouriel Rosenblum, Mme Aubeline Vinay en font partie.

Je remercie également de tout cœur mes proches, amis et collaborateurs qui m'ont généreusement apporté leur soutien moral et intellectuel comme indiqué dans l'introduction de ce mémoire. Des pensées pleines de reconnaissance, de tendresse et d'affection vont à Abbas Aïssoub, Khalil Allahham, Nolhan Bansard, Alix Bernard, Pauline Cabirol, Sadil Chouikha, Jacques Dayan, Catherina Dimou, Nicolas Delhopital, Zineb Fodil, Georges Galanès, Sharman Levinson, Pascale Sanselme-Casanova ainsi qu'aux psychologues-psychanalystes Ariella Asser et Sarah Salomonowicz, ainsi qu'au psychiatre-psychanalyste Panos Aloupis, qui a su être présent dans une temporalité très longue et très importante de ma vie et qui m'a permis de questionner tant le cadre thérapeutique que mes propres enjeux endopsychiques et intersubjectifs.

Je voudrais également exprimer toute ma gratitude pour une confiance qui oblige à l'égard de toutes les personnes que j'ai pu accompagner depuis différentes places, dans un travail engagé autour du récit de soi, entre mémoire traumatique et liens contenant et affectueux. La place d'exception de Stéphanos Stéphanou et de sa fille, Catherina, mérite d'être mentionnée. Toute une partie de ma réflexion sur l'oralité testimoniale, ses enjeux inconscients et la place du témoin, n'aurait pas eu lieu sans cette rencontre déterminante.

Tout comme ce travail n'aurait pas vu le jour sans une histoire familiale mouvementée, riche en enjeux transgénérationnels difficiles à élaborer, entre mémoire et silence, dans laquelle mes parents et mes grands parents ont joué un rôle décisif. Qu'une pensée pleine de tendresse, de douceur et d'amour les accompagne.

Merci pour ces apports divers et variés qui m'ont permis de m'interroger sur le sens de la narration de soi, d'un accompagnement contenant, d'une réhabilitation possible face aux traumatismes individuels et collectifs.

I. MEMOIRE DE SYNTHESE

INTRODUCTION

Un mémoire de synthèse d'HDR invite à un travail d'introspection, de questionnement, de réflexion sur ce qui a pu constituer l'unité de son parcours dans l'enseignement, la recherche, la clinique, les différentes expériences professionnelles, intellectuelles, personnelles qui nous ont formée. Plus que d'un exercice universitaire, il s'agit, en sciences humaines et sociales, de nous interroger sur les questions profondes qui nous animent, sur nos premières amours à la fois en termes d'investissement intellectuel et affectif, sur ce qui fait sens pour nous depuis un certain temps et qui est pris dans une adresse à l'autre. Comprendre l'unité, la singularité et la pluralité d'un parcours à l'aune de ce qui nous semble essentiel et que nous souhaitons partager avec des lecteurs que l'on imagine destinataires bienveillants de quelque chose à la fois de très intime et de très public.

Il s'agit en effet d'un travail d'écriture destiné à être lu par un jury que nous tenons à remercier d'avance pour la qualité de son écoute, moins dans l'exercice canonique d'une *captatio benevolentiae* ou appel oratoire à la bienveillance, que dans une attente presque d'acceptation d'une offre transféro-contre-transférentielle. Se dévoiler à l'autre, parler de ce qui intimement a constitué l'objet de notre recherche sur une vingtaine d'années et qui nous a marquée sur les plans psychique et social, est aussi nous placer dans une position d'ouverture qui attend en retour une capacité d'accueil. Cela rejoint aussi le thème de cette HDR qui est justement la faculté du thérapeute, de l'enseignant, du chercheur de se positionner de manière contenant dans son écoute et dans son discours, face à un autre qui vient être soigné, instruit, entendu et dont la prise de parole l'institue en sujet d'échanges, de partages et de liens. La qualité du lien intersubjectif à entendre comme « *une relation de réciprocité entre deux sujets, chez qui les inconscients s'influencent mutuellement* »¹ est au fondement même d'une approche contenant, qu'il s'agisse d'un positionnement de clinicien, d'enseignant ou de chercheur, notamment quand la pratique thérapeutique, l'enseignement ou la recherche impliquent des personnes en situation de détresse psychique et/ou sociale, de traumatisme ou de maladie grave. La contenance est ainsi à penser en relation étroite avec les besoins de personnes que nous accompagnons à différents niveaux, avec la clinique du lien précoce, et aussi avec un positionnement éthique, déontologique et citoyen fort qui relève d'un cadre

¹ Eiguer, A. (2009). Chapitre 2. Au cœur du lien intersubjectif. Dans : , A. Eiguer, *Jamais moi sans toi: Psychanalyse des liens intersubjectifs* (pp. 27-44). Paris: Dunod.

interne autant chez le professionnel de santé que chez l'enseignant-chercheur. Notre approche de la contenance est aussi très proche de celle développée par Alberto Ciccone :

« La notion de contenance est un élément central dans le travail de soin psychique comme dans le travail de parentalité. La prise en compte de cet aspect fondamental de la rencontre clinique comme de la relation au bébé et à l'enfant a conduit à modéliser la notion d'enveloppe psychique, qui a enrichi et complexifié la représentation topologique et dynamique de l'appareil psychique. Les qualités du travail de contenance et de la fonction de l'enveloppe psychique caractérisent ce qu'on peut appeler la parentalité interne. »²

Ce mémoire de synthèse tentera de parler de ce qui a pu nous paraître essentiel à la fois sur les plans pratique et théorique, les deux étant intrinsèquement liés, dans l'accompagnement de différentes personnes, dans une démarche de psychologue clinicienne travaillant avec des personnes profondément traumatisées par la confrontation à l'exil, à l'extrême précarité, à la violence politique et sociale, aux mauvais traitements, à la maladie grave ou encore à la mort. Il sera aussi porteur d'un regard sur une attitude qui nous a accompagnée dans notre action de présidente de l'association Famille, France-Humanité³, qui enseigne le FLE à des personnes migrantes, traumatisées par l'errance, des traitements inhumains et dégradants, des pertes et des séparations mortifères, qui s'occupe aussi de leur intégration psychosociale et qui doit composer avec toutes les difficultés consécutives à la confrontation à des expériences extrêmes engageant le social et le politique : incapacité de se concentrer, d'apprendre, de se projeter à la place de celui qui pourrait parler une langue étrangère, retrouver une place dans la société d'accueil ou tout simplement continuer à vivre. Ce mémoire se référera également à notre expérience de chercheuse ayant beaucoup travaillé sur l'oralité et l'écriture testimoniales et ayant accompagné de nombreuses personnes à se raconter et ce alors que la narration de soi était un lieu d'expression du symptôme autant qu'une modalité d'y faire face. Mettre des mots sur son histoire et les adresser à un autre peut toujours avoir des effets thérapeutiques même si cela se fait hors cadre analytique.⁴

La narration de soi a des facultés réparatrices, ce terme devant à notre sens être pleinement réhabilité dans ses fonctions restauratives et transformatrices. Elle participe à une restauration de l'image de soi, à une réunification d'éléments fragmentaires, à un processus de liaison aux effets contenantants pour le sujet, lui permettant de se dégager de toute assignation victimaire, pour s'ouvrir à une nouveauté qui signe la possibilité d'un changement de

² Ciccone, A. (2012). Contenance, enveloppe psychique et parentalité interne soignante. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2, 397-433. <https://doi.org/10.3917/jpe.004.0397>

³ <https://ffhumanite.org/>

⁴ Voir l'initiative de l'autobiographie restaurative. <https://regardssursoi.fr/modalites/sublimier-lautobiographie-restaurative/>

positionnement subjectif. Retrouver des facultés narratives est un processus créatif qui se fait souvent face à un interlocuteur prenant plaisir à nous écouter mais aussi à partager son propre regard sur ce qui est constitutif de notre histoire, dans un travail d'authentification d'une vérité singulière, de transformation des éléments bruts liés à la charge traumatique et de restitution d'un récit co-créé permettant un travail de réappropriation d'une capacité à penser, à témoigner et à dialoguer.

« La narrativité est en effet à mettre au rang des processus de liaison dont on sait bien la fonction antitraumatique. Ne pas pouvoir raconter ou se raconter à soi-même est un traumatisme en soi. Ceux qui s'occupent des effets du traumatisme savent bien l'importance des témoignages pour atténuer l'impact des douleurs et des souffrances. Vivre une catastrophe sans témoin qui puisse en prendre acte, sans témoin à qui pouvoir le dire et qui puisse le redire, redouble le traumatisme. C'est bien de cela qu'ont souffert aussi les survivants de la Shoah. L'édification de la narrativité de l'enfant, qui débute dans l'analogique (pré ou infra-verbal) mais doit se poursuivre dans le digital (verbal), peut ainsi être décrite en termes d'intériorisation progressive de la fonction de témoignage et de narration de l'autre ; cela ne fait que confirmer l'importance des identifications projectives réciproques et si fondamentales à cette époque de la vie. Identification à la fonction de narrateur de l'autre, mais aussi, et peut-être surtout, au plaisir de l'autre dans sa fonction de narrateur. Si la narrativité s'avère donc en partie défensive, la défense n'exclut pas pour autant la créativité. La pensée est réparatrice (réparation symbolique de l'absence de l'objet), mais elle est également inventive. La narrativité est antitraumatique grâce à la création de liens, mais ces liens ont, par eux-mêmes, une fonction de représentation qui ouvre le processus sur le surgissement du nouveau et de l'inédit. Telle est, me semble-t-il, la fonction centrale de la narrativité, en tant que processus de liaison – à la fois défensif et créatif – qui débute avant le langage (narrativité analogique se jouant au travers des accordages affectifs) et qui aboutira à la naissance du sens d'un Soi verbal (narrativité digitale permettant alors de dire et de se dire), après l'instauration du sens d'un Soi émergent, d'un Soi-noyau et d'un Soi subjectif (D. N. Stern). De la période prénarrative à la narrativité verbale, en passant par la narrativité analogique, it's a long way to go ! Un long chemin tout au long duquel le bébé a fondamentalement besoin de l'adulte narrateur, dont le plaisir métaphorisant a fonction de processus de liaison et que le bébé va devoir progressivement reprendre à son propre compte (intériorisation). »⁵

Aborder la question de la contenance est justement s'intéresser à ce qui n'est pas de l'ordre de la contention, de la contrainte, de la répression mais à tout ce qui est limite protectrice, enveloppe accueillante, frontière perméable permettant les contacts, les rencontres, les liens avec l'altérité en l'autre et chez soi. C'est une notion qui en appelle à la qualité du lien intériorisé à l'autre parental, qui se penche sur les expériences gratifiantes, qui évoque le travail de liaison intrapsychique opéré grâce à un environnement qui accueille, qui

⁵ Golse, B. (2008). Avant-propos. Dans : Bernard Golse éd., *Récit, attachement et psychanalyse* (pp. 7-18). Toulouse: Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.misso.2008.01.0007>

métabolise, qui transforme les angoisses en capacité à y faire face, à continuer à exister avec et malgré elles, et à avoir une image suffisamment bonne du monde pour pouvoir l'habiter psychiquement et socialement.

Dans cette conceptualisation, les travaux sur les enveloppes psychiques, initiés par Didier Anzieu (Anzieu, 1985), sur le transitionnel⁶, amenés par Donald Winnicott (Winnicott, 1951) sur le médium malléable, développés par Marion Milner (Milner, 1979) nous ont permis de nous positionner au sein d'une approche psychodynamique ouverte au préverbal, au corps, à l'objet de médiation en tant que supports d'une représentation en cours de construction et d'une narrativité plurielle, interactive, polymorphe, prise dans le lien intersubjectif.

Parmi ces apports, la pensée de Didier Anzieu sur le Moi-Peau est sans aucun doute, la référence qui nous a servi le plus pour penser la contenance. Retracer l'histoire de cette métaphore est aussi éclairer l'ancrage corporel d'une théorisation qui nous guidera également dans notre clinique et dans notre pratique du soin.

« La pensée du Moi-peau s'inscrit aussi dans le champ des recherches et des découvertes des années 1950, dont Anzieu ne prendra connaissance qu'à la fin des années 1960 -début des années 1970, lorsque les travaux anglo-saxons seront traduits et mieux connus du milieu psychanalytique français, travaillé par ses scissions internes. Les travaux de Winnicott sur les couvertures et le transitionnel datent de 1951, ceux de Marion Milner sur le médium malléable de 1955, le modèle contenant-contenu trouve avec Bion ses premières formulations en 1962. L'ouvrage d'Esther Bick sur l'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces paraît en 1967 : elle y propose la notion de peau psychique. [...] Les pathologies du nouveau malaise dans la civilisation sont celles de sujets sans limites et de sujets borderline. La découverte du Moi-peau prend sens sur cet arrière-fond, comme plus tard les propositions d'André Green (1982) sur la double limite, incisif essai pour articuler les bords internes et externes de l'espace psychique individuel. [...] Le Moi-peau lui-même se pense comme enveloppe psychique cutanée, limite et interface du Moi. En même temps, une transformation capitale s'effectue dans ce passage. Dans le mouvement où il établit le concept d'enveloppe, Anzieu pense la distinction entre une enveloppe d'excitation pulsionnelle et une enveloppe de signification organisée par la représentation et le sens. [...] Il permet de penser d'autres enveloppes que celle de la peau, et de se dégager de son socle d'inscription originel : enveloppes sonores, olfactives, auditives, tactiles, mais aussi

⁶ Anzieu, D. (1985), Le Moi-Peau. Paris : Dunod, 1995, p. 26. Le concept de moi-peau de Anzieu rejoint celui de la transitionnalité de Winnicott, le Moi-peau étant défini comme « une structure intermédiaire de l'appareil psychique : intermédiaire chronologiquement entre la mère et le tout-petit, intermédiaire structurellement entre l'inclusion mutuelle des psychismes dans l'organisation fusionnelle primitive et la différenciation des instances psychiques correspondant à la seconde topique freudienne ». Toute relation implique une intrication des mondes de l'autre et de soi, allant de la totale indifférenciation entre les deux (vie intra-utérine) à une dépendance relative entre les deux (fantasme de peau commune) ; relative car l'indépendance est impossible - on n'existe pas sans l'autre.

oniriques, groupales, familiales, etc. Chacune de ces enveloppes se spécifie. [...]Le Moi-peau est une pensée cicatricielle d'expériences traumatiques précoces.»⁷

La pensée de Didier Anzieu métaphorise la cicatrisation et ouvre de la sorte la voie à une réhabilitation d'une réparation possible, même si pour le sujet, ce ne sera jamais comme avant la rencontre avec le trauma. Une restauration de soi nous semble toujours possible et souhaitable, malgré une *doxa* répandue stipulant que l'objectif d'un travail thérapeutique ne se situerait pas de ce côté-là mais du côté d'un renoncement à une réparation réputée impossible. Nous estimons que tout au contraire une approche thérapeutique incarnée, contenante, proche des besoins du patient permet non seulement de reconnaître les failles et les défaillances des objets parentaux ou la charge traumatique des moments difficiles traversés dans le passé mais aussi d'expérimenter dans un lieu, un temps et un lien sécurisés une nouvelle expérience d'attachement permettant de se raconter, la qualité de la narrativité s'enracinant dans la qualité des liens d'attachement précoces (Golse, 2008).

Notre objectif sera d'évoquer la théorie et la pratique d'une contenance restauratrice dans l'accompagnement de la narration du psycho-traumatisme à travers la création de liens qui enveloppent, qui soignent et qui libèrent : vivre dans une relation thérapeutique, dans un lien soignant, dans une situation de recherche partagée, une expérience suffisamment accueillante et contenante pour que les modalités d'attachement premiers (Bowlby, 1969) se rejouent différemment dans la scène intersubjective, pour que l'autre devienne une figure moins insécure, moins frustrante, plus accessible, et que cette confiance créée dans la rencontre et la relation entre deux sujets se transforme en capacité à penser, à aimer et à investir des projets de vie.

Nos travaux sur le psycho-traumatisme, l'écriture et l'oralité testimoniales, les capacités restauratrices du lien, menés aussi bien dans le cadre de notre réflexion théorico-clinique que dans l'espace de nos engagements associatifs ou encore dans notre pratique de la recherche témoignent de la place accordée à la *contenance* en tant que paradigme pour penser la clinique de l'exil, de la précarité, des maladies incurables et de la fin de vie, pour appréhender la place de la narrativité dans ses facultés réparatrices, pour questionner les modalités d'un cadre clinique ou de recherche souple et solide survivant à la destructivité du trauma, d'un accompagnement étayant, protecteur autant que libérateur, d'une approche tout en douceur, en finesse et en créativité s'inspirant directement de la métaphore de la broderie.

⁷ Kaës, R. (2007). Du Moi-peau aux enveloppes psychiques. Genèse et développement d'un concept. *Le Carnet PSY*, 117, 33-39. <https://doi.org/10.3917/lcp.117.0033> :

Broder a été rapproché étymologiquement de border, les deux mots trouvant une origine commune possible dans le vocable *brosdus*. Broder est travailler à partir du plein et du vide, de l'advenu et du non-advenu, faire bord et continuité. L'essence même de notre proposition théorico-clinique prend appui sur cette image de broderie, de tissage et de fils qui s'entremêlent, sur fond d'un canevas qui leur sert de support, ou encore à la manière des mailles libres faites au crochet. Cette métaphore nous vient sans doute d'une pratique de transmission intrafamiliale, culturellement très répandue dans l'espace balkanique, où des savoir-faire féminins tout comme des ouvrages de broderie se transmettent d'une génération à l'autre.

Penser le travail de liaison intrapsychique dans la continuité de la qualité des liens avec l'environnement extérieur premier et de leur intériorisation progressive par le sujet est aussi se pencher sur la transitionnalité des processus appelés à avoir lieu dans une aire commune⁸, poser la continuité heureuse entre l'autre et soi comme une *condition sine qua non* à une capacité de différenciation ultérieure et comme un gage de création d'un sentiment d'exister pérenne, faire de l'accueil inconditionnel de l'altérité chez l'autre et en soi, une pierre angulaire de sa réflexion clinique autant que politique. Accueillir l'autre là où il est, est aussi lui permettre d'expérimenter l'objet trouvé/créé winnicottien, dans une offre qui souvent précède la demande et qui lui donne les moyens d'advenir. Une approche contenant se situe au plus près des besoins des personnes accueillies avec la volonté ethnique, déontologique et civique que les notions d'accueil, de liens et de restauration soient au centre de la prise en charge : aller à la rencontre de la personne traumatisée, en se penchant sur sa réalité matérielle autant que psychique et sur les conditions qui sont les siennes, créer du lien en s'engageant pleinement dans la rencontre intersubjective et tenter de restaurer quelque chose d'une humanité commune mise à mal par l'effraction traumatique ; permettre que la remémoration du passé ne coïncide pas avec un nouveau traumatisme, faire en sorte que la narration de soi se fasse dans des conditions enveloppantes, qui pansent/pensent les blessures du passé, grâce à des liens qui soignent, qui réparent, qui libèrent ; donner à l'oralité et à l'écriture testimoniales un statut d'œuvre reconnue, s'adressant à la communauté, et par là-même devenir pleinement témoin du témoin, en acceptant ce rôle de passeur dans un travail de transmission mémorielle qui restaure une continuité d'être et de penser là où le clivage, le

⁸ Voir à ce sujet les liens entre narrativité et transitionnalité, chez Costantino, C. (2017). Transitionnalité, narrativité et traitement du traumatisme: De l'utilisation de la médiation conte dans les soins psychiques auprès des adolescents. *Revue française de psychanalyse*, 81, 109-120. <https://doi-org.faraway.parisnanterre.fr/10.3917/rfp.813.0109>

déni ou des mouvements massifs de projection avaient rendu impossible tout travail d'élaboration.

Depuis notre place de psychologue clinicienne d'orientation psychodynamique spécialisée dans la clinique du lien social, de présidente d'une association venant en aide aux plus démunis et de chercheuse travaillant sur la mémoire traumatique, nous avons essayé de mettre la contenance et le lien au cœur des dispositifs proposés, d'en faire des éléments majeurs de notre cadre interne et d'y voir des moyens de mener des suivis thérapeutiques qui restaurent le sujet et qui transforment les blessures du passé, des actions de terrain et des travaux de recherche, respectueux de la vulnérabilité des publics accueillis mais aussi de notre propre réalité psychique face à ce que la détresse du nourrisson éveille en chacun de nous. Quand des violences sociopolitiques, des grandes catastrophes ou des maladies graves nous confrontent à notre finitude, réactualisent nos angoisses les plus profondes, les plus enfouies ou les plus archaïques, et exigent un positionnement éthique fort, une capacité à entendre différents récits de l'extrême et une ouverture à divers points de vue et perspectives disciplinaires, les notions de contenance psychique, de travail de liaison entre affects et représentations mais aussi entre le monde interne et le monde externe, et de narrativité, en tant que faculté langagière, capacité psychique et aptitude mémorielle, sont essentielles pour penser le rôle du clinicien, du chercheur, du militant associatif.

Nos travaux se focalisent sur la notion de mémoire du trauma, abordée tant dans une première thèse, consacrée à la mémoire de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus, dans une perspective anthropologique, linguistique et historique, que dans une seconde thèse, en psychanalyse et psychopathologie, qui traite de l'accompagnement thérapeutique et de l'écoute clinique des narrations des personnes en situation d'exil et de précarité, confrontées à des traumatismes majeurs avant, pendant et après leur parcours migratoire. La question de la mémoire du trauma constitue également une porte d'entrée intéressante pour notre clinique actuelle en oncologie, puisque la confrontation à une maladie grave vient souvent réactualiser des traumatismes antérieurs tout en évoquant la mémoire du trauma récent que sont l'annonce de la maladie, ses traitements et leurs effets secondaires. Enfin la question de la mémoire du trauma se retrouve dans différents travaux sur l'écriture et l'oralité testimoniales que nous avons pu réaliser et même dans un témoignage de 400 pages recueilli par nos soins sur un ancien résistant communiste, déporté pendant 18 ans par les régimes allant de la guerre civile à la dictature des colonels en Grèce. Chaque fois la théorie et la pratique de la contenance ont été centrales pour accompagner la narration du psycho-traumatisme.

D'un point de vue tant clinique qu'anthropologique et historique, nous relierions les notions de traumatismes et de mémoire traumatiques dans leurs versants individuels et collectifs à celles de narrativité et de travail de liaison à l'intérieur et à l'extérieur de soi. En effet, dans l'ensemble de nos travaux, la narrativité dans ses formes verbales, corporelles, artistiques et relationnelles occupe une place centrale. Penser la narrativité en tant que faculté psychique polymorphe est aussi pouvoir effectuer une remontée vers ses sources premières, en référence à différentes étapes du processus de symbolisation, au travail de représentation, de figuration, de mise en signes, aux niveaux individuel et groupal, à la traduction et à l'interprétation de l'archaïque, du vécu corporel, du lien précoce. Le travail de liaison intrapsychique et intersubjectif qui s'opère dans la mise en récit de son histoire dans une adresse à l'autre est également au centre de notre réflexion et se décline entre autres en relation avec les propriétés contenantantes du cadre d'accueil, de réception de l'altérité, d'élaboration du traumatisme et de transformation des éléments bruts à visée subjectivante et sublimatoire. Il nous semble d'ailleurs important de penser les effets thérapeutiques d'une mise en récit de son histoire dans tout cadre contenant, adossé à une écoute des enjeux inconscients du sujet, qu'il s'agisse d'un travail clinique ou même d'un terrain en anthropologie sociale ou en histoire orale. Nous avons pu constater et élaborer l'importance de cette écoute pour des personnes qui n'avaient pas de demande de thérapie mais pour qui la mise en récit de leur histoire avait eu de fait une valeur thérapeutique, leur permettant de se sentir authentifiées et reconnues dans leur vécu et aptes à mettre des mots sur les traumatismes vécus. Il s'en dégage l'idée des liens qui soignent et d'un travail de liaison intrapsychique qui s'opère aussi par intériorisation d'un lien intersubjectif contenant, aux capacités de restauration et de transformation.

Le fil conducteur de ces travaux en psychanalyse, en anthropologie ou en histoire se retrouve dans l'articulation de la mémoire du trauma, individuelle et collective, des sources verbales, corporelles, artistiques et relationnelles de la narrativité et du travail de liaison intrapsychique et intersubjectif mené dans un cadre contenant, souple et solide.

Il s'agit de répondre chaque fois à une question essentielle pour notre travail dans ses différentes facettes : comment faire face à un passé traumatique qui ne passe pas ? Aborder la mémoire du trauma dans ses versants individuels et collectifs à l'aide de différentes modalités de narration dans un cadre relationnel contenant permet la mise en liaison entre affects et représentations, entre les différents processus psychiques, entre l'autre et soi, là où le clivage, le déni et la projection avaient précédemment opéré, en rendant possible *in fine* l'accès à un

récit de soi qui intègre et dépasse les blessures du passé, en se séparant de leur force d'attraction.

Nos travaux rejoignent aussi la réflexion menée au sein du PLIDAM⁹ autour du dialogue interculturel et intercommunautaire, de la didactique de la langue et de la culture grecques ou encore du traitement de la mémoire traumatique dans des contextes de conflit. La didactique des langues et des civilisations auprès de populations en exil, les questions de transmission de mémoire, de trauma et d'identité, la réflexion sur les pratiques migratoires et sur les déplacements de populations, ou encore sur les discours politiques, les représentations sociales et les pratiques culturelles, l'abord de l'expression artistique et littéraire, de la narrativité verbale et corporelle, de l'anthropologie audiovisuelle et de la communication constituent des champs de recherche importants qui rejoignent nos propres travaux en « langue, littérature et société » pour reprendre l'intitulé de notre première thèse.

Notre approche rejoint aussi l'axe 2 de la recherche de SuLiSoM, intitulé *Psychopathologie, médecine et psychothérapies*, qui étudie les effets subjectifs d'une atteinte somatique ou psychique :

« Il traite à la fois des pathologies actuelles et des pathologies plus anciennes d'un individu. Leur historicité vécue est analysée à la fois au plan des représentations de l'époque et sur celui des vestiges de ces représentations, telles qu'elles sont encore colportées aujourd'hui dans l'inconscient individuel et collectif et encore dans les attitudes et les stéréotypes transmis par les soignants, les malades, la société. Les approches scientifiques de cet axe sont toujours inductives : le principe est de partir de la clinique ancienne ou contemporaine pour parvenir à la compréhension d'un phénomène ou à la conception d'une théorie. Nos méthodes sont essentiellement cliniques et psychopathologiques. L'approche psychanalytique permet de recueillir un discours, des comportements, dans un cadre donné, avec un chercheur conscient des éléments contre-transférentiels contribuant à l'interprétation du cas »¹⁰.

Nos sujets de réflexion sont ainsi en relation étroite avec les thèmes de recherche de notre garante, Mme Bacqué, spécialiste entre autres des questions de psycho-oncologie, de deuil et de psychosomatique, envers qui nous souhaiterions témoigner de toute notre gratitude pour nos différentes collaborations, pour son soutien moral et intellectuel, pour sa capacité à accueillir et accompagner notre recherche avec beaucoup de bienveillance et d'humanité. Mais ils rejoignent aussi les travaux de différents membres de notre jury qui ont travaillé sur la clinique de l'exil et de l'exclusion, la métapsychologie freudienne, l'art, la poésie et la traduction comme Mme Abdelouahed, la mémoire de l'enfant témoin, le janissariat, la langue étrangéisée, la littérature concentrationnaire et testimoniale, comme Mme Bouchereau, le

⁹ <http://www.inalco.fr/recherche/plidam/axes-recherche>

¹⁰ <https://sulisom.unistra.fr/qui-sommes-nous/axe-2/>

traumatisme, la clinique du lien social, la transmission et la parentalité comme M. Gratton, le plurilinguisme, les pratiques de la traduction et l'enseignement/apprentissage des langues dites orientales, comme M. Szendé. Nous tenons à les remercier très sincèrement de leur présence au sein de notre jury et de nos échanges, riches et passionnants, sources d'inspiration pour nos travaux présents, passés et futurs. Nous tenons aussi à remercier pour leur soutien amical de longue date, pour nos engagements communs et pour leur présence intellectuellement très stimulante Abbas Aïssoub, Khalil Allahham et Nicolas Delhopital. Enfin, nous tenons à remercier très sincèrement Panos Aloupis, psychiatre - psychanalyste de la SPP, qui nous a accompagnée pendant de très longues années dans tout notre travail d'introspection, nos questionnements théoriques et pratiques, notre quête intellectuelle et nos besoins affectifs d'une manière suffisamment contenant, en dépassant parfois sa propre conception d'un travail analytique.

La nouveauté de notre champ de recherche autour de la pratique et de la théorie de la contenance consiste à étudier les moyens de se remémorer les traumatismes du passé sans pour autant être à nouveau traumatisé, dans une approche empathique toute en douceur et en tendresse face à nos patients, nos interlocuteurs, nos témoins. Nous mettons en lien des champs d'étude différents, dans un mé-tissage des approches adoptées et la création de correspondances entre des domaines épistémiques variés. Dans cette démarche pluridisciplinaire, tournée vers un travail de mise en relation engageant le psychique et le social ou encore l'intime et le politique, le sujet et ses groupes d'appartenance et de référence, il importe de mettre l'accent sur la continuité qui existe à la fois dans notre réflexion et dans notre pratique entre nos différentes trajectoires universitaires, les axes scientifiques, les terrains et les champs cliniques explorés au fil du temps, les projets d'enseignement et de recherche en cours de réalisation. Nous essaierons de présenter la place occupée par la notion de contenance dans son articulation à celles de mémoire traumatique, de narration de soi et de liens intra et intersubjectifs dans notre réflexion actuelle et dans notre parcours universitaire et professionnel antérieur, dans les responsabilités occupées au sein de différentes instances universitaires, hospitalières et associatives, dans nos thématiques et productions de recherche théorico-cliniques ou encore dans nos travaux de terrain, nos collaborations scientifiques, les partenariats et projets mis en place.

A. FORMATION ACADEMIQUE ET CLINIQUE

Notre parcours à la fois universitaire et professionnel témoigne de la rencontre de différentes approches en sciences humaines et sociales, toutes placées sous le primat de la psychanalyse, allant de l'histoire des représentations et de l'anthropologie sociale, à la linguistique et à la psychologie en passant par l'art thérapie. Il témoigne aussi d'une solide inscription dans des travaux de terrain notamment dans les espaces français, grec, chypriote, balkanique et méditerranéen. Il s'applique à un constant aller-retour entre clinique, recherche et enseignement avec une volonté de collecte d'une oralité et d'une écriture testimoniales, de transmission et de diffusion des savoirs acquis à la communauté, d'engagement associatif et humanitaire auprès de populations vulnérables.

1. Formation pluridisciplinaire et ancrage psychanalytique

a. Formation universitaire à plusieurs disciplines

Notre formation en lettres et en sciences du langage (à Paris IV), en anthropologie sociale (à l'EHESS), en psychologie clinique (à Paris VII), en art thérapie (à Paris V dans deux disciplines, la dramathérapie et les arts plastiques), nos travaux de terrain en Grèce et en ex-Yougoslavie, dans le cadre d'une thèse soutenue à l'INALCO en 2012, consacrée aux représentations mémorielles de la guerre civile dans le discours des vainqueurs et des vaincus et s'inscrivant dans les champs de l'histoire des représentations, de la psychologie et de l'anthropologie sociale, nous ont permis de réfléchir sur les rapports entre groupes et individu dans un contexte de guerre, mais aussi sur un processus ultérieur de retour sur les traces du passé qui divise, dans la multiplicité de mémoires concurrentes et souvent fragmentaires et dans la pluralité des points de vue qui sous-tendent tout récit sur soi, l'autre ou le conflit sur les plans subjectif, collectif et institutionnel.

L'émergence de questions à partir des témoignages recueillis en relation avec les assignations et identifications des acteurs à différentes places aux niveaux individuel, familial et groupal, la transmission transgénérationnelle du trauma au sein des communautés de mémoire, entre refoulement d'un côté, et clivage, déni et projection de l'autre, et les liens entre perception et représentation, traduction psychique et narration verbale, corporelle, artistique du vécu de la guerre, de la prison, de la déportation, nous

ont amenée vers le choix combiné de la psychanalyse et de l'anthropologie sociale, comme approches disciplinaires permettant de penser la subjectivité des acteurs.

Dans nos travaux, l'orientation psychanalytique dans l'accompagnement clinique du sujet, l'approche phénoménologique dans l'appréhension de la symptomatologie de la psychose, l'interculturalité en tant qu'étude du contact avec des formes d'altérité et de leur impact intrapsychique et interpersonnel, ont constitué des pistes d'exploration importante. Nous avons-nous-même mené un long travail psychanalytique avec un membre de la SPP (pendant dix ans, trois fois par semaine), suivi une supervision psychanalytique et assuré de très nombreuses thérapies psychodynamiques. Nous avons également été formée au psychodrame psychanalytique et avons pu intervenir comme cothérapeute au CMP de la Roquette à Paris pendant deux ans.

Nos différentes formations se présentent comme suit :

Etudes doctorales :

- *Qualification à la section 15 du CNU (2013, 2018, 2023).*
- *Qualification à la section 16 du CNU (2020).*
- *Soutenance d'une première thèse de **Langues, Littératures et Sociétés à l'INALCO**, obtenue avec « Très Honorable » (2012) et menée sous la direction de Mme Joëlle Dalègre (section 22).*
 - *Sujet : « Des représentations mémorielles de la guerre civile grecque, depuis le conflit jusqu'à la dictature des colonels dans le discours des vainqueurs et des vaincus ».*
 - *Composition du jury : Méropi Anastassiadou, PU, Maria Couroucli, Directeur de recherches au CNRS, Joëlle Dalègre, MCF/HDR, Christina Koulouri, PU, Anastassia Tsoukala MCF/HDR, Odette Varon Vassard, expert.*
- *Soutenance d'une seconde thèse en **Recherches en psychanalyse et psychopathologie à Paris 7**, obtenue avec « Très honorable » (2019) et menée sous la direction de M. Ouriel Rosenblum (section 16).*
 - *Sujet : « Des narrations d'expériences extrêmes engageant le social à l'accompagnement thérapeutique de sujets en exil et en précarité, confrontés à des traumatismes majeurs avant, pendant et après leur parcours migratoire : une remontée aux sources relationnelles, corporelles, verbales et artistiques de la narrativité. »*
 - *Composition du jury : Houria Abdelouahed, MCF/HDR, Alix Bernard, MCF, Sharman Levinson, MCF, Frosa Pejaska-Bouchereau, PU, Ouriel Rosenblum, PU, Aubeline Vinay, PU.*

Etudes postdoctorales

2020-2021 :

- **Post-doctorat à l'Université d'Angers**, travaillant sur la thématique de l'adoption forcée.
- **Post-doctorat à l'Université de Strasbourg**, travaillant sur le deuil et la mort liés au Covid 19 dans le cadre d'un programme interuniversitaire.

Parcours littéraire et linguistique :

Lettres classiques : DEUG (1998), Licence (2004) à Paris IV.

Sciences du Langage : Licence (1998), Maîtrise, mention Bien, (2000) à Paris IV.

Lettres modernes : DEUG (1997), Licence (1998), Maîtrise, mention Très Bien (2000), DEA, mention Très Bien (2001) à Paris IV.

Parcours en langues :

Grec moderne : Licence (2005), Maîtrise, mention Très Bien (2006) à l'INALCO.

Espagnol : Diplôme « supérieur II » du Centre culturel espagnol Cervantès à Paris.

Licence LLCER d'espagnol de l'université Paris X – Nanterre (2022).

Russe : Diplôme « supérieur II » du Centre culturel russe à Paris.

Anglais : Diplôme d'anglais « First certificate » du British Council.

Parcours en anthropologie sociale et ethnologie :

Anthropologie sociale et ethnologie : Master 2 à l'EHESS (2016), mention Très Bien.

Parcours en psychologie clinique :

Enseignements fondamentaux en psychanalyse (1998) à Paris VIII.

Licence, mention Très Bien (2013), Master I, mention Très Bien (2014), Master II, mention Très Bien (2015) en Sciences Humaines Cliniques UFR d'Etudes psychanalytiques, Paris VII.

Titre de psychologue clinicienne. Numéro ADELI : 939317558.

Parcours en art-thérapie et psychodrame :

Master 2 en art-thérapie spécialité arts plastiques, mention Bien (2017) à Paris V,

Master 2 en art-thérapie spécialité dramathérapie, mention Bien (2018) à Paris V.

Formation en psychodrame auprès de la Fédération des Ateliers de psychanalyse sur deux ans.

Pratique du psychodrame analytique sur deux ans au CMP de la Roquette à Paris XI.

Concours

Classée troisième au concours national pour un poste de Maître de Conférences en psychologie sociale à l'Université de la Réunion en 2020.

Classée troisième au concours national pour un poste de Maître de Conférence en psychologie clinique à l'Université Paris Nord en 2021.

Classée deuxième au concours national pour un poste de Maître de Conférence en didactique du grec à l'INALCO en 2023.

Cette formation pluridisciplinaire et multi-référentielle prend appui sur une réflexion introspective animée par la psychanalyse, est alimentée de rencontres riches et variées, se manifeste aussi dans une pratique plurielle de l'enseignement universitaire où l'enseignement du FLE, de la méthodologie universitaire, de la langue, de l'histoire, de la littérature et de la civilisation grecques, côtoie l'enseignement de la psychopathologie psychanalytique, de la psychologie clinique sociale, de l'anthropologie sociale, de l'analyse du discours, de l'histoire et de l'épistémologie de la psychologie.

b. Enseignement à différentes universités

Anciennement enseignante vacataire en psychologie clinique sociale à l'université d'Angers, après deux années d'ATER à l'Université de Strasbourg (en Faculté de Langues) et à l'Université d'Angers (en psychologie clinique du lien social), et deux post-doctorats au sein de CLiPsy (Université d'Angers) et de SuLiSom (Université de Strasbourg), nous nous sommes investie dans différents cadres universitaires dans une approche pluridisciplinaire, tout en restant dans une démarche résolument orientée vers le référentiel psychanalytique.

Nous avons enseigné à l'Université de Lille 3, à l'INALCO, à Paris 7, à Paris 13, à la Faculté de Langues de l'Université de Strasbourg et à l'Université d'Angers, différentes matières depuis la méthodologie du travail universitaire, l'analyse de discours et l'enquête de terrain, jusqu'à la psychologie clinique et sociale, la psychopathologie, l'histoire de la psychologie, en passant par l'anthropologie sociale, l'histoire du XIXe et du XXe siècles, la théorie des transferts culturels et l'interculturalité. Nous avons également enseigné l'art thérapie et la psychopathologie à l'INECAT et nous avons assuré la création et la réalisation d'un séminaire doctoral pluridisciplinaire sur l'exil à l'INALCO. Nos enseignements en psychologie à Paris 7, à Paris 13 et à l'Université d'Angers ont porté plus spécifiquement sur l'entretien clinique, la psychopathologie psychanalytique, la psychologie clinique, le psycho-traumatisme, la clinique du handicap, de l'adoption et de l'exil, les thérapies psycho-dynamiques individuelles et groupales. Nous avons assuré également des cours dans le Master professionnel Intervention et Développement Social.

Actuellement, nous encadrons des mémoires qui portent à la fois sur la didactique des langues et sur les troubles de l'apprentissage dans une démarche pluridisciplinaire qui associe les sciences de l'éducation et la psychologie à l'Université d'Angers et nous dirigeons des mémoires de psychopathologie psychanalytique et de psychologie clinique à l'Université Catholique de l'Ouest. Enfin nous venons de décrocher une collaboration avec le Département de Psychologie de l'Université de Chypre où nous nous sommes engagée à participer à deux actions COST pour deux projets européens « Youth and history » d'un côté et « Futurite » de l'autre, en tant qu'attaché temporaire d'enseignement et de recherche. Parallèlement à ces deux grands projets de recherche, nous assumerons une tâche d'enseignement au sein de la Licence de psychologie, tout en continuant à assurer des interventions à l'Université Paris 13 (CM « Culture et psychisme »).

2023-2024 :

Enseignante vacataire à l'Université Catholique de l'Ouest

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en psychologie clinique dans l'enseignement à distance pour les étudiants de l'Université Catholique de l'Ouest.

<https://www.uco.fr/fr/faculte-sciences-humaines-et-sociales>

10 inscrits

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en didactique des langues au sein de la Faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'Université d'Angers.

<https://formations.univ-angers.fr/fr/offre-de-formation/master-lmd-MLMD/arts-lettres-langues-ALL/master-didactiques-des-langues-KV247EKX.html>

2022-2023 :

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en psychologie clinique dans l'enseignement à distance pour les étudiants de l'Université Catholique de l'Ouest.

10 inscrits

<https://www.uco.fr/fr/faculte-sciences-humaines-et-sociales>

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en didactique des langues au sein de la Faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'Université d'Angers.

<https://formations.univ-angers.fr/fr/offre-de-formation/master-lmd-MLMD/arts-lettres-langues-ALL/master-didactiques-des-langues-KV247EKX.html>

5 inscrits

Enseignante vacataire à Paris 13 en psychologie.

2021-2022 :

Enseignante vacataire à l'Université d'Angers (97,9 heures)

Tâches d'encadrement, activités d'enseignement et responsabilités pédagogiques à l'Université d'Angers.

- *Encadrement de quatre mémoires de Master 2 de didactique de langues. Mémoire et stage H5DLUMS*
- *Cours Commun*
 - *M2 DDL / Diffusion du français en pays anglophones*
 - *M2 DDL/ Didactique langues, littératures cultures à distance*
 - *M2 Didactique politiques linguistiques TICE/ProDiLaLic distance / R UE201 Méthodologie de mémoire H5DLU201*
- *Psychologie clinique sociale en Licence 1, 3.*
- *Licence 1 : CM en Histoire et épistémologie de la psychologie.*
- *Licence 3 : TD en psychologie clinique sociale.*
- *Licence 3 : CM en Approche clinique du champ social : culture, identité, discours.*
 - *Séminaires de Master 1 et 2*
- *Master 1 de psychologie : Réflexions épistémologiques dans le champ clinique*
- *Master 2 « Psychologie du traumatisme »(parcours « contextes cliniques ») : Méthodologie appliquée aux psychotraumatismes*
- *Master 2 « Didactique des langues » : Méthodologie de mémoire*

2020-2021 :

Enseignante vacataire à l'Université d'Angers (124h)

Tâches d'encadrement, activités d'enseignement et responsabilités pédagogiques à l'Université d'Angers.

- *Encadrement de six mémoires de Master 2 de didactique de langues.*
- *Psychologie clinique sociale en Licence 1 et 3 (3 groupes de TD).*
- *Séminaire de Master 1 sur le sujet et l'approche biographique.*
- *Séminaire de Master 2 sur les méthodes appliquées au psycho-traumatisme : groupe et écriture.*

Enseignante vacataire à l'INALCO

- *Séminaire de master 2 en anthropologie et oralité.*

2019-2020 :

ATER à l'Université d'Angers - 192h

- *Psychologie clinique sociale en Licence 1, 2 et 3*
- *Enseignement transversal sur le handicap*
- *Séminaire de Master 1 IDS Intervention et développement social / Développement et actions sociales territoriales*

Tableau récapitulatif

L1 : semestre 1 - 4 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 3 - 1 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 4 - 1 CM de 12h en Psychologie clinique sociale (moitié de la promotion des L2)

L2 : semestre 4 - 3 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 3 – CM de Mineure, 8h destiné à des étudiants de la Faculté LLSH hors psychologie

L3 : semestre 5 – 4 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

Master 1 Intervention et Développement social ; 12h50 Développement et actions sociales et territoriales

Master 1 Psychologie, Séminaire ; 1h50

Master 2 Conférence dispensée dans le cadre de la présentation de sa recherche sur la clinique de l'exil aux nouveaux mastérisants de l'université d'Angers et de Nantes (journée mutualisée du 6 novembre 2019) au campus d'Angers.

*Chargée culturelle du projet Dialogue entre artistes et chercheurs à l'**EHESS***

<https://www.ehess.fr/fr/inventformes-linvention-formes-repr%C3%A9sentation-l%C3%A8re-mondialisation%C2%A0>

*Formation de 2x3h sur la gestion du stress et la prévention du suicide à l'**Université de Créteil**.*

*Intervenante à l'**INECAT** : Cycle de conférences de psychopathologie clinique et d'anthropologie sociale.*

2018-2019 :

ATER à la Faculté des Langues de l'Université de Strasbourg - 192h

- *Didactique des langues et des civilisations*
- *Littérature et langue grecques du Moyen Âge à nos jours*
- *Histoire et sociétés (Histoire du XIXe et XXe s.)*
- *Civilisation sur textes traduits*
- *Contacts des langues et des civilisations (transferts culturels, récits des voyageurs, politiques culturelles en Europe)*

Intervenante à l'Ecole de Psychopraticiens sur l'intervention auprès des réfugiés.

Intervenante à l'INECAT pour un enseignement de psychologie clinique et d'anthropologie sociale.

Responsable d'un séminaire doctoral pluridisciplinaire à l'INALCO sur la thématique de l'exil : « Être réfugié en Europe et dans les Balkans du XXe et du XXIe siècles : définitions, représentations, commémorations et témoignages. »

Intervenante au séminaire doctoral du Professeur FrosaBouchereau à l'INALCO : Langue étrangère, langue étrangéisée.

2017-2018 :

Lectrice à l'INALCO.

Cours de production orale et écrite en Licence.

Chargée de TD d'anthropologie sociale à l'IHSS à Paris 7.

Chargée de TD en « Etudes de textes en histoire et épistémologie de la psychologie à Paris 7 ».

Organisation d'un cycle de conférences en histoire et en anthropologie à l'INALCO autour de la thématique des conflits dans l'Europe du XXe siècle.

2016-2017 :

Lectrice à l'INALCO.

Cours de production orale et écrite en Licence.

Interventions régulières dans le cadre du séminaire du master 2 « Oralité et anthropologie ».

Intervention dans le cadre du séminaire « Lieux, pratiques et discours de mémoire » du Musée du Quai Branly.

Chargée de TD en « Etudes de textes en histoire et épistémologie de la psychologie à Paris 7 ».

2007-2016 :

Chargée de cours de grec moderne et de méthodologie universitaire à l'INALCO.

2006 - 2007 :

Chargée de cours de grec moderne à l'université Lille 3.

Si au début de notre carrière universitaire, l'enseignement du grec occupait une place centrale, progressivement nous nous sommes orientée vers des questions de civilisation et d'histoire particulièrement marquées par les notions de mémoire traumatique, de construction sociale de l'identité, d'oralité et d'écriture testimoniales.

Ces différentes activités dans l'enseignement et la recherche ont été progressivement nourries par notre pratique d'anthropologue et de psychologue clinicienne, spécialisée dans la clinique du lien social, ayant travaillé tant avec des personnes migrantes ou en grande précarité qu'avec des patients gravement malades ou en fin de vie. L'enseignement de la psychologie clinique a gagné en importance avec un nombre d'heures très conséquent sur plusieurs années consécutives dont notre contrat d'ATER en 2019-2020 à l'Université d'Angers.

Le domaine grec est resté un champ civilisationnel particulièrement intéressant pour nos travaux de recherche et de terrain et notre activité d'enseignante s'en est beaucoup inspirée. Il est ainsi aisé de dire que nous avons mené de front des activités

d'enseignement et de recherche de manière pluridisciplinaire, en diversifiant non seulement le recours à différentes approches épistémiques mais aussi en explorant différents champs d'étude autour d'un certain nombre de questions qui revenaient : comment percevoir, penser et raconter son histoire individuelle et collective dans ses aspects les plus traumatiques, quelle est la nature des liens entre les discours dominants et les discours non hégémoniques au sein de différentes communautés de mémoire, comment penser le processus de transmission culturelle, linguistique et mémorielle, d'identification et de différenciation à des figures emblématiques ou encore les mouvements de projection, de clivage ou de déni, au sein de différents groupes sociaux. La préparation de cours d'une très grande diversité allant des récits des voyageurs en Grèce les siècles passés à l'étude des transferts culturels (Michel Espagne) ou de l'interculturalité nous ont ainsi permis de penser le philhellénisme comme un orientalisme (Edward Saïd). Pour mieux montrer en quoi notre formation pluridisciplinaire notamment dans des domaines tels que l'art, l'anthropologie, l'histoire des représentations et la sociolinguistique ont pu influencer notre conception des cours, nous proposons un bilan des cours que nous avons proposé pendant notre service de 192 heures annuels en tant qu'ATER à l'Université de Strasbourg entre 2018 et 2019. Cette présentation s'inscrit aussi dans le souhait d'une qualification dans le domaine des études grecques parallèlement à des qualifications plus disciplinaires reliées à des approches épistémologiques particulières.

Les différentes questions traitées en cours ont été aussi explorées lors de l'accompagnement de nombreux étudiants dans leurs propres travaux de recherche et à travers l'assomption de différentes responsabilités pédagogiques au sein de diverses institutions.

c. En guise d'exemple :

Bilan des cours de grec moderne assuré en 2018-2019 à la Faculté des Langues de l'Université de Strasbourg

i. Littérature sur textes traduits : 1^{er} semestre

Dans cette matière, nous avons travaillé sur la littérature grecque depuis la période byzantine jusqu'au 19^e siècle avec une focalisation particulière sur la tradition orale (chants démotiques, contes). Après un bref récapitulatif de l'histoire de la langue et de littérature grecques allant de la période hellénistique à Byzance, le cours s'est intéressé aux poèmes du cycle de Digénis, composés au XI^e siècle, puis aux chants poétiques de la période ultérieure

depuis la fin de l'Empire byzantin jusqu'à la fin de l'Empire ottoman.

La tradition orale grecque de la période byzantine, ottomane et post-ottomane a été au centre de notre cours. Pour ce faire, nous nous sommes fondée sur un recueil de poèmes traduits en français ce qui nous a permis d'approfondir l'étude des différents genres de chants démotiques, d'évoquer longuement leur ancrage historique et anthropologique et leur héritage dans la littérature néo-hellénique du XIX et du XXe siècles.

La présentation de l'histoire de la littérature grecque a suivi la périodisation de l'ouvrage de Mario Vitti, *Histoire de la littérature grecque moderne*, Paris, Hatier, 1989, en s'arrêtant à quelques étapes majeures de l'histoire grecque : 1204, siège de Constantinople par les Croisés, 1453, chute de la Ville de Constantinople prise par Mehmet II, 1571, bataille de Lépante, signe de la fin de l'expansionnisme ottoman, 1718, retrait des Vénitiens de la Mer Egée et du Péloponnèse, 1770, la révolte d'Orloff, 1821 guerre d'indépendance grecque etc. Un travail de contextualisation historique a été mené de pair avec un travail de réflexion anthropologique en référence entre autres aux travaux de Claude Fauriel, Stathis Damianakos, Arnold Van Gennep, Françoise Héritier, Pierre Bourdieu, Tassadit Yacine, Anna Angelopoulos, Frosa Bouchereau. Leurs travaux ont permis de penser les notions de tradition orale, de genre littéraire, de constitution du corpus d'une anthologie. Ils ont permis aussi de questionner la construction sociale de l'identité, la notion de genre, les rapports de domination, mais aussi de réfléchir sur les rites de passage dans leurs différentes étapes, d'étudier les représentations de l'exil, de la violence et de la mort, d'analyser les approches du fait amoureux.

Les questions de la langue ont été indirectement abordées puisqu'il s'agissait bien d'un cours de littérature sur textes traduits. Nous avons pu néanmoins nous intéresser à l'emploi à grande échelle du vers de 15 syllabes, dès les XIe et XIIe siècles, dont la métrique est fondée sur l'accentuation des syllabes, aux traits dialectaux de la poésie crétoise et chypriote et à l'impact vénitien sur cette production littéraire mais aussi aux mouvements de standardisation et à l'impact de la diglossie dans la production littéraire grecque.

Différentes thématiques ont pu être explorées dans un travail qui a été soucieux à la fois de la forme et du contenu de ces chants mais aussi des pratiques de performance qui ont pu les accompagner (cf. les travaux sur l'ethno-poétique, la voix, la narrativité de Edward Sapir, Roman Jakobson, Dell Hymes). La démarche comparative avec d'autres formes de tradition orale dans les espaces balkanique, méditerranéen et moyen oriental a permis de mieux comprendre les spécificités de cette tradition en même temps que son rattachement à de plus grands ensembles. Différents exposés ont d'ailleurs permis aux étudiants de travailler sur les liens entre cette tradition orale et d'autres traditions avoisinantes, notamment du côté sépharade et arabo-musulman, mais aussi dans l'espace orthodoxe (russe, ukrainien, balkanique).

ii. Littérature sur textes traduits - 2nd semestre

Au second semestre, nous avons pu aborder la production littéraire du XXe siècle dans sa diversité, en référence à ses dimensions historiques, géographiques et politiques, en faisant une large part tant à la poésie qu'à la prose en langue grecque chez des auteurs de l'espace néo-hellénique et de la diaspora grecque.

Nous avons essayé dans une partie préliminaire d'évoquer l'héritage des périodes précédentes de la création littéraire grecque, les influences des productions littéraires des pays limitrophes et des références occidentales et balkaniques présentes dans les mouvements majeurs de l'histoire littéraire néohellénique. Après une séance inaugurale consacrée au panorama de l'histoire de la littérature grecque depuis ses débuts, destinée à permettre aux

nouveaux arrivants lors de ce deuxième semestre de situer la création du XXe siècle dans la longue trajectoire de la littérature de langue grecque, et une seconde séance dédiée à l'approche comparative du XIXe et du XXe siècle dans la littérature européenne, nous avons pu initier l'étude de la littérature grecque du XXe siècle. Il a alors été question de dégager lors d'une troisième séance récapitulative les lignes de continuité et de rupture entre la production littéraire grecque du XXe siècle et celle des périodes précédentes, notamment autour des esquisses des mœurs et autres chroniques à dimension historique et sociale, de se pencher sur la poésie grecque moderne et son ancrage dans la tradition orale des siècles précédents mais aussi d'essayer de penser les influences occidentales, balkaniques et orientales dans cette production en même temps que les variations internes d'une littérature liée à la présence d'une diaspora grecque conséquente. Il a alors été possible de procéder à une présentation des mouvements de la littérature néo-hellénique, de leurs représentants et de leurs œuvres.

Face à la diversité d'une très grande production, nous avons opté, outre cette présentation chronologique, pour quelques axes thématiques autour desquels il a été possible de décliner la production littéraire grecque : la notion de l'exil face à des événements traumatiques dans l'histoire du pays comme la Catastrophe d'Asie Mineure, la guerre civile ou la dictature des colonels, la question de l'enfermement toujours en référence aux périodes marquées par la répression politique et policière, le sens enfin de l'engagement, ses différentes formes et fonctions chez de nombreux poètes et écrivains grecs, qu'ils soient dans l'espace grec, en Occident ou dans les pays de l'Est.

Dans un dernier temps, il a été possible de faire le lien entre la création littéraire et poétique et d'autres formes d'expression artistique, notamment du côté de la production cinématographique ou théâtrale et de la composition musicale, en étudiant la place des œuvres littéraires et de la poésie dans les films, les chansons, les pièces représentées. Relier la littérature du XXe siècle à l'ensemble des pratiques culturelles du pays dans leurs divergences et convergences, entre formes savantes et expressions populaires, permettre de penser le rôle subversif de l'expression testimoniale face à l'historiographie et à la presse officielles, se pencher sur la réception des œuvres littéraires par le public dans les clivages laissés par le schisme national ou la guerre civile, mais aussi face aux phénomènes de diglossie ou encore de censure, a permis de mieux contextualiser cette production, les conditions de sa création et de sa diffusion et son impact sur le public. Différents exposés ont permis aux étudiants tant au premier qu'au second semestre de s'approprier le contenu des matières enseignées et d'être en mesure à leur tour de transmettre à l'ensemble de leurs camarades leurs connaissances sur les œuvres et les auteurs choisis. Certains exposés ont porté sur des thématiques telles que l'expérience de l'exil, de l'enfermement et de la déportation, d'autres ont permis d'étudier les poètes de la défaite, ou encore la notion de l'engagement dans l'après-guerre.

iii. Histoire et société grecques – première moitié du XXe siècle – 1^{er} semestre

Dans l'enseignement de l'histoire et de la société grecques, nous avons pris appui sur un ensemble de textes (corpus journalistique, textes historiographiques, manuels scolaires), de supports audiovisuels (émissions d'ARTE et de France Culture, documents filmiques d'époque, albums photographiques) et d'œuvres littéraires et artistiques (extraits de romans, de films, de pièces de théâtre se référant au cadre historique) pour essayer de penser les

événements de la première moitié du XXe siècle en Grèce en les situant dans le contexte géopolitique global à échelle locale, régionale et internationale. Les mouvements sociaux, culturels et politiques qui régissent l'avènement des faits historiques et qui en expliquent les ressorts, l'histoire diplomatique et ses enjeux stratégiques, la dynamique des échanges commerciaux et des crises économiques ont été au centre de notre tentative d'analyser la première moitié du XXe siècle en Grèce et dans son environnement.

Dans le cadre de ce cours, nous avons pu nous intéresser à l'édification du territoire national en référence aux revendications territoriales de l'Etat grec depuis sa création, aux disparités entre les Nouveaux territoires et la Vieille Grèce, aux politiques de développement en univers rural et urbain et aux pratiques de modification démographique dans le nord du pays. Les différents mouvements de population dans l'espace grec (exode rural, déplacements d'origine économique et politique, échanges des populations ratifiés par les accords de Lausanne) mais aussi les mouvements d'émigration à l'extérieur de celui-ci, la diversité ethnique et culturelle au sein de l'Etat grec où différentes minorités coexistent, les pratiques d'homogénéisation orchestrées par les gouvernements successifs tout comme la répression étatique face aux mouvements sociaux, ont marqué de manière continue l'histoire de la Grèce et nous ont servi de grilles de lecture dans l'appréhension des phénomènes sociétaux propres à cette première moitié du XXe siècle. Les conflits militaires (guerres balkaniques, Première Guerre Mondiale, Expédition en Asie Mineure et Grande Catastrophe) ont servi de point de départ pour étudier les différents clivages qui ont marqué la société grecque mais aussi le rôle du Palais dans la politique extérieure du pays. L'instabilité gouvernementale, la répression des mouvements de contestation et les coups d'Etat qui ont marqué cette première moitié du pays ont pu être pensés en référence à la spécificité de la vie politique grecque, à la fragilité de ses institutions (corruption endémique, clientélisme, criminalisation des idées progressistes) mais aussi à la montée plus générale des idées et des pratiques autoritaires et liberticides (militarisation de la vie civile, propagation du paradigme fascisant, généralisation de la censure et du fichage de la population).

La période de l'entre-deux-guerres a été étudiée en relation avec les profondes mutations de la société grecque face à la montée de différentes idéologies opposées (nationalisme impérialiste vs idées internationalistes), face aux divers mouvements de contestation, face aux changements de la place de la jeunesse et des femmes dans la société, face enfin à l'installation massive des réfugiés dans la Grèce et à leurs apports culturels. La dictature de Métaxas a pu être pensée dans la continuité des régimes fascistes ou totalitaires qui prennent le pouvoir dans le sud de l'Europe mais aussi en tant qu'avant-goût de l'idéologie anticommuniste de la collaboration et de la guerre civile.

La période de la Seconde Guerre Mondiale, de la Résistance, des événements de décembre 1945, de la Terreur Blanche et de la Guerre Civile a été abordée aux niveaux politique, social, économique en relation aussi avec le contexte international dans l'opposition entre communisme et nazisme, puis en rapport avec l'esquisse du nouveau binôme communisme – anticommunisme, enfin en relation avec les prémises de la Guerre froide.

iv. Histoire et société grecques - deuxième moitié du XXe siècle – 2nd semestre

L'enseignement de l'histoire et de la société grecques s'est décliné au second semestre dans la continuité du premier. Il est apparu indispensable de revenir sur les années 40 qui constituent un moment charnière dans l'histoire récente de la Grèce. L'expérience de la Seconde Guerre Mondiale, de la Résistance et de la Guerre civile est déterminante pour

l'histoire ultérieure de la Grèce puisque les clivages politiques majeurs entre nationalistes et communistes, la persécution d'anciens résistants de gauche et plus globalement la criminalisation des idées progressistes mais aussi l'avènement d'un espoir de changement sociétal y trouvent leurs racines. Les discours idéologiques, les représentations sociales et les pratiques politiques en cours en Grèce depuis 1940 ne sauraient être appréhendés sans une référence explicite aux enjeux des visions du monde antagonistes qui ont émergé lors de cette période et qui ont déterminé tant les positionnements des acteurs, aux niveaux individuel et groupal que l'expression culturelle et artistique du pays pour les décennies à venir.

Nous avons ainsi pu étudier les liens de continuité qui existent en termes de personnes, de constructions idéologiques mais aussi de mécanismes d'Etat entre la pratique de la collaboration au sein des Bataillons de Sûreté, la participation aux mécanismes de répression dans les camps de déportation pendant la guerre civile et la violence politique face aux mouvements de jeunesse dans les années 60, le tout au nom de la lutte anticommuniste. De même l'idéologie de la loyauté nationale qui trouve ses racines dans les pratiques de l'entre-deux-guerres connaît son apogée dans l'esprit de la guerre civile puis une seconde jeunesse lors de la junte militaire avant d'être discréditée. Au sein de la gauche grecque, les tensions entre le PCG, parti clandestin, et l'Union Démocratique de Gauche, parti légal, annoncent ce qui allait conduire à la scission de la gauche grecque en 1968 entre un parti trouvant ses références à l'extérieur dans des directives venues du Bloc de l'Est et une formation cherchant sa légitimité auprès de son action de terrain à l'intérieur du pays. Etudier la deuxième moitié du XXe siècle en Grèce est aussi s'intéresser à la question chypriote, aux manifestations pour la paix, aux luttes des organisations des femmes et des jeunes, aux grandes grèves des couches conséquentes de la population, en contextualisant leurs revendications dans le cadre du débat des idées interne au pays mais aussi des rivalités et des alliances propres à la période de la Guerre Froide dans les différents pays où elle fait rage et selon des temporalités diversement appréhendées. Toujours dans ce souci d'établir les lignes de continuité mais aussi de repérer des points de rupture, l'étude des mouvements sociaux, des politiques à l'égard des minorités et des pratiques migratoires en Grèce depuis les années 40, se constitue en un terrain d'analyse privilégié. Les moments de rupture incarnés par des bouleversements dans les rapport des forces établis, dans les pratiques communément partagées ou dans les valeurs propulsées illustrent aussi les changements sociétaux de la Grèce. La fin de la junte militaire et la démocratisation du pays viennent marquer le terme d'une longue période de persécutions politiques pour les opposants au régime, de libéralisation de la presse et des discours publics, de transformation des récits nationaux véhiculés par les manuels scolaires et plus globalement les pratiques éducatives.

L'expression artistique et littéraire témoigne des transformations sociales, économiques et politiques signant aussi le passage d'un monde majoritairement rural régi par des valeurs traditionnelles autour d'un idéal d'honneur familial et des pratiques d'économie morale (Thompson) à une urbanisation massive marquée par des désirs d'émancipation et de promotion individuelles puis à une société de consommation. L'entrée à la CEE, le changement des valeurs dominantes, la crise économique et sociale qui fit suite à une période de prospérité spéculative, marquent un tournant dans le dernier quart du XXe siècle et aux débuts du XXIe s.

v. Civilisation sur textes traduits – 1^{er} semestre

Ce cours consacré à l'histoire de la Grèce au XIX^e siècle à travers différentes sources écrites, audiovisuelles et artistiques, a permis de penser la fondation de l'Etat grec, en partant d'une indépendance intéressante à questionner dans le contexte des nationalismes naissants partout en Europe et dans les Balkans et ce d'autant plus que si l'Etat grec est de fabrication relativement récente, l'espace hellénique existe depuis la plus haute Antiquité.

Différentes formes d'existence étatique y ont été expérimentées depuis les Etats-Cités jusqu'à l'Empire byzantin, en passant par la période hellénistique, tant et si bien que parler de l'Empire ottoman et des populations orthodoxes pour certaines grecophones vivant en son sein ne pouvait se faire que dans une mise en perspective historique à visée contrastive. Après une séance inaugurale consacrée à l'histoire de la Grèce depuis l'Antiquité, nous avons pu évoquer l'Empire byzantin en tant qu'Empire romain d'Orient, de religion chrétienne et de langue dominante grecque mais aussi penser son caractère multiethnique et faire ainsi le lien avec l'Empire ottoman. L'aspect multiculturel, la tolérance religieuse instituée et la répartition des sujets en millets ont permis de penser le communautarisme sur critère d'appartenance confessionnelle en tant qu'héritage de l'Empire ottoman amené à être renégocié dans les structures de l'Etat Nation émergent. Les tentatives d'homogénéisation culturelle orchestrées par l'Etat grec, les modalités d'édification de son territoire nationale, les pratiques d'allégeance aux puissances protectrices mais aussi les courants de protestation face à cette nouvelle forme de dépendance ont été étudiés en même temps que les conditions de la lente chute de l'Empire ottoman, « homme malade » de l'Europe.

La guerre d'Indépendance grecque a été pensée dans le contexte tant des idées révolutionnaires précédemment véhiculées par la Société des Amis (FilikiEtaireia) que par l'héritage de la Révolution française et de la Guerre d'Indépendance américaine, dont les principes avaient nourri les lumières grecques et notamment la pensée de Rigas Feraios. Analyser cet héritage des lumières et ses prolongements dans le mouvement philhellène nécessite aussi de contextualiser la naissance des mouvements de libération et d'unification nationale présents en Europe dans le cadre d'un continent aux changements géopolitiques majeurs ratifiés par le Congrès de Vienne. Le retour à des valeurs contrerévolutionnaires en même temps que l'existence de mouvements de libération nationale forts en revendications sociales se retrouvent dans la réception de la Guerre d'Indépendance grecque par les puissances internationales. La création de l'Etat grec gagne alors à être pensée dans la multitude de ses références et ce afin de mieux comprendre les divisions internes au pays et les clivages laissés par l'accès à l'Indépendance sur fond de domination occidentale.

La fondation de l'Etat grec, l'influence bavaroise et le contexte géopolitique à échelle régionale ont été étudiées en référence à la chute de l'Empire ottoman, aux politiques impérialistes des Grandes Puissances et notamment de la Russie, aux mouvements indépendantistes balkaniques et à l'émergence d'antagonismes régionaux. Puis nous avons pu travailler sur la création d'infrastructures en relation avec les fonctions régaliennes de l'Etat. L'histoire des faits militaires, politiques, sociaux a été menée de pair avec l'étude des crises économiques et idéologiques propres à ce long XIX^e siècle (Eric Hobsbawm). Enfin, les exposés des étudiants ont pu s'intéresser à la représentation de l'histoire du XX^e siècle dans les manuels scolaires, aux différentes fonctions du philhellénisme, à son ancrage dans la

politique intérieure des pays de provenance des philhellènes et à son lien à la création poétique et littéraire, à l'influence bavaroise dans l'urbanisation, l'architecture et les institutions du pays.

vi. Civilisations sur textes traduits – 2nd semestre

Le second semestre a permis de reprendre quelques notions fondamentales liées à l'enseignement du premier semestre pour penser la production de récits de voyages relatifs à la Grèce comme une expérience individuelle, celle des voyageurs partis à la découverte de ce pays pour leurs motifs propres liés à une quête subjective mais aussi comme une expérience collective, liée à l'existence d'un réseau de représentations sur la Grèce actuelle et sur l'Antiquité ou encore sur le sens d'un voyage dans ce pays et plus globalement dans l'espace du Sud-Est méditerranéen. La publication de témoignages comprenant la narration du voyage entre dans un ensemble de textes qui se constituent également en réseau avec des effets d'intertextualité, des récits qui se succèdent dans un dialogue plus ou moins tacite, avec des thématisations et des leitmotifs qui évoluent au fil du temps dans les différents espaces de production. Depuis les motivations des voyageurs, leurs remarques et objets de questionnement, leur vision du monde, jusqu'à leur manière de se raconter, de construire les différentes étapes du récit, de s'attarder sur certains détails et d'en oublier d'autres, l'individuel se construit en interaction avec le collectif.

Un travail de présentation typologique de différents récits de voyage a alors été possible en se focalisant chaque fois sur une tentative de dégager sur les plans de la forme et du contenu les spécificités de chaque récit, puis de penser chaque texte dans son appartenance catégorielle, dans un effort de contextualisation de ces éléments constitutifs, qu'ils touchent aux thématiques abordées, à leur agencement et importance relative, à la manière dont ces questions de prédilection sont chaque fois introduites, discutées, renvoyées à d'autres penseurs. Nous avons été particulièrement attentive à la manière dont des représentations d'un Autre et d'un Ailleurs ont été construites dans ces récits en nous référant aux travaux d'Edward Saïd sur *l'Orientalisme* et à ceux de Pascal Blanchard sur *Sexes, Races et Colonies*. Si la déconstruction d'une série de représentations de la Grèce a permis de voir la place que ce pays avait occupée dans les imaginaires croisés des occidentaux, la réception de ces récits a servi de point de départ pour questionner l'édification du sentiment d'appartenance en référence à une histoire sans cesse reconstruite. Nous nous sommes particulièrement intéressée à des dimensions spécifiques de cette construction de l'altérité autour du regard porté sur des productions culturelles (urbanisme, architecture, musique), les acteurs (en termes d'appartenance ethnique, socioprofessionnelle, de genre) et leurs caractéristiques propres (tenue vestimentaire, aspect physique, rapport au corps et à sa sexualité). La construction d'une hiérarchisation sous-jacente entre l'Occident et l'Orient, la comparaison tacite mais omniprésente entre une Antiquité dotée de prestige et un âge moderne signe de décadence, la focalisation sur une vision essentialiste de l'altérité ont été particulièrement travaillées. Le philhellénisme est alors apparu par certains aspects proche de l'orientalisme. Enfin, l'identité des voyageurs nous a intéressée dans la mesure où elle a permis de questionner le sentiment d'appartenance des auteurs, connaître la réalité de leur condition et nous fournir un riche aperçu sur les sociétés de départ. Les femmes voyageuses ont constitué une catégorie à part entière chez les personnes prenant la décision de partir tantôt sous motif religieux, tantôt en prétextant des raisons familiales. Nous avons essayé d'explorer les récits des voyageuses comme catégorie spécifique parfois bien différenciée des récits masculins.

Plus globalement nous avons questionné le sens de cette pratique historiquement et

culturellement déterminée. Qui part pour la Grèce, dans quelles conditions et dans quel objectif ? Quelle est la nature, la durée et la trajectoire de son voyage à différentes périodes historiques ? En quoi la réalité rencontrée sur le terrain correspond à ses attentes ou au contraire est vécue comme une désillusion ?

vii. Contacts des langues et des cultures – 1^{er} semestre

Cette matière nous a permis d'approfondir la notion de transfert culturel à partir de l'œuvre foisonnante de Michel Espagne sur la question. Nous avons travaillé sur différentes formes de discours, d'œuvres artistiques, de créations audiovisuelles, documentaires et littéraires, pour essayer de comprendre le processus de resémantisation à l'œuvre dans le transfert culturel.

Dans un premier temps pour mieux permettre de comprendre la transformation et réappropriation d'un produit culturel, il s'est avéré important de définir la notion de culture, de production culturelle, de créativité. Puis, nous avons essayé de présenter la construction sociale de la réalité, en tant que phénomène engageant les acteurs dans un travail d'interprétation, de création et de transmission de sens sur le monde extérieur. Les transformations liées à l'exportation et réception d'un produit culturel ont été largement exemplifiées à la fois en relation avec les aires linguistiques et culturelles des étudiants et avec le paradigme grec. Il a ainsi été possible de travailler sur des thèmes aussi variés que les publicités des marques appartenant à des multinationales dans différents pays, le jeu vidéo, les dessins animés.

Un intérêt tout particulier a été accordé à la musique grecque en tant qu'expression multi-référentielle, diversement interprétée quant à son héritage byzantin et ottoman, ses références orientales, son implantation s'agissant par exemple du rébétiko dans les marges de la société. Les techniques du corps, les pratiques sportives, les règles scolaires font aussi objet d'emprunt, de modification et de resémantisation au fil du temps et des échanges culturelles. Les références mythologiques et philosophiques ont servi également d'exemple pour penser les contacts des langues et des cultures depuis l'Antiquité gréco-romaine jusqu'à la Renaissance en passant par les scribes médiévaux et les penseurs arabes. De même la question de la cuisine, dans ses affinités méditerranéennes, balkaniques et ottomanes a fait l'objet d'une étude spécifique tant du côté des référents culturels que du côté de leurs dénominations. La question du nom est centrale dans le processus de resémantisation puisqu'elle participe à un nouveau découpage signifiant en intégrant un vocable dans une nouvelle chaîne associative. L'exemple du café grec vs café turc est intéressant pour montrer que le processus d'appropriation est toujours multiple. Il porte sur un objet qui peut être importé ou même modifié après importation en fonction des goûts locaux mais aussi sur une dénomination, porteuse souvent de questions identitaires.

La question des noms des lieux est dans ce sens extrêmement intéressante à la fois quant à leur exportation comme ce fut le cas pour le toponyme « Alexandrie » dans ses différentes réalisations phonétiques et quant à leur transformation comme cela se passa avec les toponymes slaves utilisés pour désigner des villages du Nord de la Grèce peuplés par des Macédoniens, puis proscrits par les autorités grecques qui procédèrent à une hellénisation forcée de la région.

Le champ de la langue est en effet peut-être celui où les contacts entre langues et cultures sont les plus intéressants à interroger puisque de nombreux emprunts linguistiques signent le passage du grec vers les langues romanes et germaniques, avant qu'ils ne reviennent en grec où différentes solutions linguistiques coexistent, avec souvent des choix lexicaux renvoyant à différents registres de langue et champs de spécialisation. Plus globalement, le domaine de la traduction est relié à celui des transferts culturels, qu'il s'agisse de l'aspect linguistique ou des questions pragmatiques à l'œuvre dans la quête d'équivalents culturels.

Enfin, la part de la subjectivité et le rôle des acteurs dans un travail d'herméneutique à dimension collective a été explorée à travers la notion de représentation sociale telle que théorisée par Moscovici et Abric dans la continuité des travaux de Durkheim.

viii. Contacts des langues et des cultures – 2nd semestre

Lors du second semestre, nous nous sommes intéressée aux politiques culturelles de la Grèce à la fois dans leur histoire depuis la création de l'Etat grec et dans leur implantation géographique dans les différents territoires du royaume ou de la République mais aussi aux activités artistiques présentes dans le pays, aux principaux mouvements et aux représentants les plus significatifs de l'action culturelle. La rencontre des politiques décidées en haut lieu par différentes instances et des pratiques issues du terrain est d'autant plus intéressante à questionner qu'il existe un décalage structurel entre les deux en termes de projet économique, d'impact pédagogique et d'idéal sociétal.

Les politiques étatiques, leurs soubassements idéologiques, leurs références culturelles nous ont servi de point de départ à une réflexion plus globale sur la place de la politique culturelle de la Grèce au sein de l'Europe et du monde. Pour ce faire, les travaux en la matière de Myrsini Zorba nous ont été précieux, puisqu'ils permettent de montrer toute l'évolution des politiques culturelles grecques en fonction du régime politique en place, ses priorités en terme de développement économique mais aussi de projet idéologique. Les liens entre tourisme et archéologie ont été dans ce sens intéressants à creuser, tout comme l'enseignement des matières artistiques et de l'histoire culturelle en rapport à un idéal antiquisant. Les références à la grandeur antique ont été prises dans un discours idéologique identitaire, à consommation externe, à penser à l'aune du philhellénisme et de ses liens avec le mouvement romantique et les nationalismes naissants. Elles ont aussi été prises dans un discours sur la Grèce à consommation interne, censé servir à l'uniformisation du pays, à la valorisation d'une partie de son histoire et à la dévalorisation tout aussi conséquente de son passé récent. L'héritage de la période ottomane est souvent tenu à distance ou encore désavoué dans la diversité de ses manifestations à commencer par l'expression musicale, les pratiques urbaines et architecturales, les codes vestimentaires. Pourtant malgré cette hiérarchisation des formes d'expression culturelle, où le passé antique revisité par les différents pays occidentaux est réintroduit en Grèce sous forme de projet néoclassique qui séduit les classes dirigeantes tournées vers l'Occident, la culture d'en bas continue comme une tradition vivante. La diglossie linguistique trouve son pendant dans la coexistence de deux modèles concurrents, correspondant aussi à des ensembles de pratiques qui sont loin

d'être figées et qui sont diversement reçues, perçues et transformées par les acteurs, lesquels se situent souvent dans un entre-deux.

La création artistique a pu emprunter à différents héritages et proposer des lectures intéressantes du travail de réappropriation du passé. En s'inscrivant dans différentes références, l'art a pu parfois créer des ponts entre les différentes facettes de l'histoire du pays, contribuant à créer une image de continuité, comme chez les grands compositeurs grecs qui ont recours dans leur création tant à la musique byzantine et aux chants démotiques qu'à la mythologie antique. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, le théâtre, le cinéma attestent aussi de ce jeu d'appartenances multiples. Nous avons pu explorer les différents mouvements artistiques qui ont traversé la création dans la Grèce du XIXe et du XXe siècle mais aussi questionné la part de propagande et ses agents. Enfin le projet politique de démocratisation du savoir porté par les forces progressistes grecques de la seconde moitié du XXe siècle a été pensé en relation avec une vision de la société où l'accès massif à l'éducation populaire serait prioritaire. Les différentes pratiques éducatives autour de l'enseignement de la culture ont été profondément renouvelées après la chute des colonels, le désaveu du modèle de la Grèce des « Grecs Chrétiens » et d'une ruralité idéalisée précédemment mis à l'honneur. Un nouveau paradigme culturel libéré de la censure traditionnelle fait alors son apparition.

d. Responsabilités pédagogiques dans différents contextes

Nous souhaiterions faire état ici même de différentes formes de responsabilités pédagogiques, entre encadrement de mémoires en psychologie clinique, en médiation culturelle et en didactique des langues, responsabilité d'un séminaire doctoral pluridisciplinaire à l'INALCO et coresponsabilité d'un DU sur les figures cliniques de la traduction à Paris 7, direction de l'offre de formation de l'association Famille, France-Humanité qui donne des cours de FLE à un public de migrants.

i. Encadrement de mémoires

- ❖ En didactique de langues et de civilisations au sein du **Master 2 DIDALIC** (Didactiques des langues, des littératures et des cultures) de l'Université d'Angers. Depuis 4 ans : plus d'une vingtaine de mémoires dirigés en relation avec l'enseignement du FLE, de la langue et de la civilisation françaises mais aussi en rapport avec les troubles des apprentissages (en psycholinguistique).

- ❖ <https://formations.univ-angers.fr/fr/offre-de-formation/master-lmd-MLMD/arts-lettres-langues-ALL/master-didactiques-des-langues-KV247EKX.html>
- ❖ En **médiation artistique et culturelle** à l'INECAT depuis 5 ans
 - ❖ <https://www.inecat.org/-Les-formations-.html>
- ❖ En **psychologie clinique et en psychopathologie psychanalytique** à l'Université Catholique de l'Ouest (UCO)
 - ❖ au Master 2 de l'Université Catholique de l'Ouest depuis 2 ans et
 - ❖ au Master 1 et au Master 2 de l'Université Catholique de l'Ouest depuis cette année.
 - ❖ Une vingtaine d'inscrits, sept soutenances réalisées avec succès.

ii. Coresponsabilités pédagogiques au sein de deux universités

Nous avons eu la possibilité d'assumer la coresponsabilité d'un séminaire doctoral transversal et pluridisciplinaire à l'INALCO sur la question de l'exil : « Être réfugié en Europe et dans les Balkans du XXe et du XXIe siècles : définitions, représentations, commémorations et témoignages » et d'un DU sur les figures cliniques de la traduction à Paris 7, à partir d'une collaboration qui a donné lieu à plusieurs colloques sur la question de la traduction, des politiques migratoires et des apprentissages auprès des publics allophones.

Présentation du séminaire doctoral 2018-2020

Argumentaire

Ce projet s'inscrit dans la continuité des travaux de recherche déjà entamés sur l'expression testimoniale, les pratiques commémoratives, les discours et les représentations des acteurs dans les Balkans du XXe et du XXIe siècles en relation avec un contexte social mouvementé, particulièrement marqué par des crises institutionnelles, politiques et économiques, des périodes de guerre, de guerre civile ou de dictature, des pratiques répressives et contestataires, qu'il s'agira de continuer à explorer dans la diversité des narrations circulant dans l'espace social. Il s'agira de se pencher sur les processus de production et d'expression d'identifications, d'images sociales, d'appartenances, de stratégies d'intégration/exclusion et de commémorations des événements et de leurs acteurs, autour des réfugiés issus des opérations militaires et/ou des négociations diplomatiques traçant de nouvelles frontières en Europe du Sud. Il sera également question des modalités de la mise en récit de l'expérience de la guerre, des persécutions et de l'exil, au sein de différentes communautés de mémoire et de leur évolution au fil du temps, des interactions entre

les discours dominants et les récits minoritaires et des nouveaux positionnements émergeant entre continuités et des ruptures historiques, des formes, des fonctions et les usages de ces narrations dans les discours publics mais aussi dans la formation des constructions identitaires des acteurs.

L'identification entendue ici comme un mouvement d'assignation à une place concerne toute production de discours où la définition du réfugié, produite par une institution identificatrice extérieure, telle que la famille, l'entreprise, l'école, les syndicats, les partis politiques, les services municipaux, les instances étatiques (justice, ministère de la santé publique, du travail, de l'intérieur, armée, police, église) les organisations internationales (missions humanitaires), la presse et la littérature. Les images sociales renvoient à l'élaboration et à la diffusion de représentations stéréotypées de ces réfugiés dans divers supports écrits et/ou audiovisuels. Etudier leurs appartenances, implique de comprendre comment les individus concernés s'approprient, refusent, renégocient ou dépassent les identifications et les images leur étant associées. Ce projet aimerait saisir les interactions entre ces trois processus, de définition catégorielle, de description représentationnelle, d'identification personnelle tout en suivant leur évolution à l'aune des événements de la vie sociopolitique, culturelle et économique dans l'Europe du Sud-est, depuis l'entre-deux-guerres et jusqu'à nos jours. En même temps, il s'agit d'étudier également les interactions entre ces populations de « réfugiés » et les populations déjà installées sur place dans les sociétés d'accueil, ainsi que les enjeux mémoriels, dans les approches historiographiques, les échos littéraires, les débats médiatiques, déclinés en fonction des différentes séquences historiques et politiques. Concernant cette dimension du projet, il conviendrait de s'interroger sur l'intervention de l'histoire dans les débats publics et vice versa, l'irruption de l'opinion, mémoire 'publique', collective, dans les raisonnements et les travaux des historiens et des législateurs. Toujours dans une telle perspective, une importance particulière sera accordée aux phénomènes, expressions-démonstrations de la mémoire collective et de ses degrés d'intégration sélective/partielle ou globale/inclusive du passé et de ses acteurs, ainsi que de son instrumentalisation pour la mise en place de dispositifs de réconciliation ou au contraire de stratégies de stigmatisation des pays voisins.

Etudier la pluralité des mémoires dans des contextes de conflit, entre socle commun de représentations construites en miroir mais aussi limites de cette symétrie notamment à travers les spécificités de chaque discours et des pratiques qui lui sont afférentes, sera un premier axe de recherche, très attaché à l'évolution des représentations au fil du temps, à la dynamique du changement porté par les différents acteurs et aux conséquences des transformations de perception et de mise en récit du passé dans l'espace public. Il importe aussi d'étudier l'interaction des différents discours, à la fois au sein d'un pays et entre pays voisins pour mieux comprendre la formation de nouveaux positionnements au sein de différents groupes. Cette interaction est à entendre à la fois du côté d'oppositions de longue date sur des questions qui divisent et dont il serait intéressant de comprendre les enjeux et du côté du rapport de force et de sens entre narrations hégémoniques et émergence de nouveaux paradigmes de compréhension. Travailler sur les narrations mémorielles qu'elles soient minoritaires ou hégémoniques est aussi questionner leur forme de transmission, entre par exemple des expressions considérées comme « subalternes », car relevant de l'oralité, et des traditions savantes ayant recours à l'écrit. D'autres formes de narrations extra-verbales, notamment iconographiques, musicales et chorégraphiques gagneraient à

faire l'objet d'un travail sur les transmissions mémorielles parallèles. L'expression poétique, littéraire et artistique de la mémoire des conflits peut ainsi côtoyer la mise en narration faite par des graffitis dans les centres urbains pendant la guerre, à l'image des murs d'Athènes ou de Barcelone remplis d'inscriptions à caractère politique, les caricatures circulant dans la presse clandestine, les chants macédoniens sans parole chantonnés face à la répression féroce de l'usage de la langue macédonienne par l'Etat grec. Un travail sur la forme de la narration mémorielle doit aussi s'accompagner d'une réflexion sur les fonctions de cette expression à niveau individuel et collectif. A qui on raconte, à quel moment et de quelle manière ? Comprendre la fonction d'une narration est à la fois s'interroger sur la visée énonciative du locuteur, le contexte de sa prise de parole, le public auquel il s'adresse parfois de manière indirecte. Témoigner est aussi participer à une transmission et construction mémorielles à travers la formation de mythes fondateurs, de références communes et de figures tutélaires. Tel est le cas des chants de la résistance et de la guerre civile grecques qui se rattachent à une tradition de dissidence de « rebelles primitifs », (E. Hobsbawm) liée à des formes de contestation du pouvoir central par des populations marginalisées, tout en s'intégrant dans un processus actuel de transmission de narrations de différentes « communautés de mémoire » et autres « communautés imaginaires » (B. Anderson) du conflit.

Les usages de la narration testimoniale évoquent enfin son inscription dans des dispositifs de pouvoir à l'origine d'une « production de savoir » (M. Foucault). Dans ce sens-là, il importe de voir les modalités exactes de son utilisation. Comment un récit est-il instrumentalisé par les pouvoirs en place ou par des contre-pouvoirs qu'il s'agisse d'une logique de rébellion ou de révolution (pour reprendre la différenciation de M. Gluckman) ? Comment est-il utilisé dans un contexte de confrontation idéologique particulièrement clivé, tel celui d'une guerre civile, à travers les discours scolaires, médiatiques et culturels ? Quels sont les liens qu'il entretient avec une remémoration, toujours sélective, du passé ? La narration mémorielle quand elle est subordonnée à des fins politiques fonctionne à la fois comme un outil de diffusion d'idées à consommation externe et comme un agent de renforcement à consommation interne, destiné à étayer les membres du groupe, à légitimer une version des faits que l'art et la littérature viennent sublimer, ou encore à dévoiler des aspects d'une conflictualité interne pour essayer d'y apporter des réponses. Les modalités exactes de l'utilisation des discours mémoriels sont liées aux moyens matériels dont disposent les pouvoirs en place ou leurs opposants. Mais cette variation est aussi fonction de la mission éducative, politique et culturelle que les acteurs, les groupes ou les institutions s'accordent en relation avec un idéal sociétal, qui correspond à un ensemble de valeurs partagées bien que non homogènes. L'utilisation d'affiches de propagande ou encore de photo de guerre est paradigmatique de cet assujettissement d'une forme de création à un idéal politique en même temps qu'à des contraintes de production matérielles. Etudier la matérialité de la narration testimoniale est aussi prendre la mesure des présupposés idéologiques qui la déterminent.

Public visé :

Doctorants de l'INALCO, doctorants d'autres universités

Compétences visées

Il s'agit de proposer des outils théoriques et pratiques issus de disciplines diverses (histoire, anthropologie, linguistique, philosophie, photographie, cinéma littérature) qui permettent de penser de manière pluridisciplinaire la question de l'exil. Les très nombreux intervenants de ce séminaire partagent des perspectives novatrices pour éclairer le phénomène de l'exil à partir de leur expérience du terrain, leur création artistique ou encore leur réflexion en sciences humaines et sociales.

Présentation du DU Approches de la traduction, enjeux cliniques 2018-2019

Argumentaire:

Face aux migrants et aujourd'hui, avec l'arrivée massive des réfugiés, nous sommes confrontés à des difficultés de compréhension et de communication d'où le recours à des traducteurs que ce soit dans les circonscriptions sociales, les services juridiques ou dans des structures scolaires ou de soins (psychiatrie, Hôpitaux de jour, CMP...)

Il arrive que le traducteur soit pris entre traduction et interprétation. Qu'est-ce qui passe d'une langue à l'autre? Quels sont les enjeux de la traduction? Quel impact sur le travail scolaire, clinique, juridique...?

Ce DU offre des outils (théoriques et une réflexion à partir des cas pratiques) qui permettent d'affiner l'approche que l'on a de la traduction.

Validation du diplôme

Soutenance d'un mémoire.

Public

Cette formation s'adresse à des professionnels confrontés à la thématique de la langue et de la traduction dans des pratiques diverses : orthophonistes, psychologues et professionnels de la santé dont la clinique est marquée par la question de l'autre, du bilinguisme et/ou du multilinguisme et aussi à des spécialistes des métiers de la traduction.

Niveau souhaité : Master

Sur dossier, selon les activités professionnelles du candidat.

Compétences visées

Il s'agit de proposer des outils théoriques et cliniques issus de disciplines diverses (psychanalyse, linguistique, philosophie, littérature, droit) qui permettent d'affiner son approche de la traduction. Après cette formation, les participants seront à même de mieux se situer dans leur posture de traducteur et de cerner les différents enjeux de la traduction.

Le descriptif détaillé de ces deux formations pour lesquelles nous étions coresponsables avec des enseignants chercheurs en poste pour qui nous avons la plus grande estime et qui

nous ont honorée en retour de leur confiance permet de montrer nos capacités respectives de collaboration, l'ampleur de l'investissement requis pour monter ces enseignements et les capacités organisationnelles pour créer un ensemble cohérent en termes de thématiques et d'intervenants sollicités.

iii. Responsabilités pédagogiques dans un cadre associatif en collaboration avec l'INALCO

Avec l'association Famille, France-Humanité que nous présidons, nous avons mis en place une collaboration avec l'INALCO pour promouvoir l'enseignement du FLE auprès d'un public de migrants, comme le montre l'extrait suivant de notre site internet. Des enseignants de FLE en formation à l'INALCO viennent faire leur stage de didactique au sein de notre association : <https://ffhumanite.org/former/>

« Nos formations sont des cours de F.L.E. (Français Langue Étrangère), de français du code de la route, d'informatique (initiation générale à l'informatique ou à la programmation), sur les savoirs et savoir-faire de base ainsi que sur les démarches administratives et de la vie courante. Mais comment enseigner à des personnes qui vivent dans une situation de grande précarité, voire à la rue ? Dans notre équipe, nous avons des professionnel-le-s de la formation, des personnes qui ont étudié la didactique des langues à un haut niveau, mais aussi des personnes qui accompagnent et soutiennent ces personnes depuis de nombreuses années et qui les connaissent donc très bien. Nous sommes aussi conseillé-e-s par nos psychologues qui nous aident à adapter nos apprentissages aux effets de la vie à la rue et aux troubles de stress post-traumatique.

Des apprenant-e-s aux profils multiples

L'expérience de l'association remonte à 2017, lorsque nous avons commencé à enseigner le français aux exilé-e-s dans l'espace public ou dans des lieux qu'on mettait provisoirement à notre disposition. C'est donc logiquement que nous avons noué un accord avec l'accueil de jour d'Aurore – Les Amarres, successeur des « Grands Voisins », puis avec la Halte humanitaire en face du Louvre. Auparavant, nous organisions, spécialement pour le public des campements, des cours à la M.I.J.E. de la rue de Fourcy (donc, tout comme la Halte, dans l'hypercentre de Paris). Il était fondamental pour nous de dépasser la dichotomie centre-périphérie. Cependant, les personnes exilées qui suivaient les cours dans ce lieu magnifique tout comme au sein des campements étaient celles qui étaient les plus motivées ou qui avaient déjà un parcours scolaire conséquent. Or, à la Halte, du fait de son caractère « multiservices », nous avons aussi un autre type de personnes apprenantes, celles qui n'ont pas les « codes » de l'école ou qui sont les plus traumatisées (y compris par leur

expérience scolaire). C'est un laboratoire pédagogique passionnant qui suscite de nombreuses innovations, tant dans nos cours de F.L.E. que d'informatique.

Cours sur le français du code de la route

Chaque semaine, nous donnons aussi des cours de F.L.E. au sein du Centre LGBTQI+ Paris – Île-de-France à des exilé-e-s et au Centre d'Hébergement d'Urgence « Agnodice » pour femmes enceintes et sortant de maternité à côté de la gare d'Austerlitz.

Une présentation des cours de français que donnent Famille France-Humanité et la FADS à la Halte humanitaire

Des enseignements innovants

Nos enseignements sont à la croisée de trois chemins :

1/ celui des sciences cognitives : c'est pourquoi nos cours de F.L.E. reposent sur l'approche neurolinguistique (A.N.L.) qui est la méthode utilisée au Canada pour l'apprentissage du français ou de l'anglais. Nous mettons donc au cœur de nos cours les interactions orales, nous faisons utiliser la langue française en vue d'autres activités et pas seulement en vue de l'apprendre pour elle-même, car nous savons que c'est ainsi que nous l'apprenons le mieux, et nous n'attendons pas le niveau B1 pour transmettre des éléments qui font toute la saveur de la langue. Nous nous inspirons également de la méthode suédoise, qui a recours fréquemment à un-e moniteur-trice locuteur-trice de la langue maternelle de l'apprenant-e, car on n'enseigne pas à un adulte comme on enseigne à un enfant : si le premier n'a plus un cerveau aussi plastique que le second, il dispose de ses propres atouts (de meilleures connaissances grammaticales, un lexique plus riche, etc.) ;

2/ celui de notre accompagnement quotidien des personnes exilées, dans leurs démarches administratives et sociales ou dans la prise en charge de leurs traumatismes, ce qui implique un cadre contenant et bienveillant favorisant l'apprentissage des personnes traumatisées et une façon d'enseigner qui rattache du côté de la vie, redonne espoir et contribue à la revalorisation de l'image de soi (d'où l'utilisation régulière d'ordinateurs). Dans la continuité de cet objectif, nous avons bénéficié des ateliers TASTE F.L.E. d'Elan Interculturel, aboutissement d'un programme européen d'élaboration de méthodes et d'outils pédagogiques à partir des expérimentations dans les camps de réfugiés, afin d'acquérir de nouveaux outils qui adaptent la méthode multisensorielle à l'enseignement et à l'apprentissage ;

3/ celui des pédagogies alternatives et nouvelles, principalement inspirées des travaux de John Dewey, qui véhiculent déjà grandement les apports susmentionnés. On ne peut apprendre de façon passive : l'apprentissage doit être une expérience, et celle-ci doit faire sens pour la personne apprenante en dehors de l'école, en partant de ses activités familiales, afin qu'elle y trouve un intérêt immédiat. Concrètement, cela veut dire que les cours de F.L.E. visent une autonomie sociale et communicative réelle,

ancrée, par exemple dans la réalité concrète des démarches administratives ou de la recherche d'emploi. C'est partir de documents authentiques ou de situations réelles, comme demander un test P.C.R. à la pharmacie ou apprendre un lexique professionnel à partir d'un article sur les métiers qui recrutent le plus sans le baccalauréat. De plus, ces activités familières ne sont intéressantes que si elles ont un potentiel d'apprentissage : des questions, des problèmes se posent quand on exerce ces activités et c'est le point de départ du cours. Cela requiert une crédibilité dans ce domaine. C'est pourquoi nous invitons régulièrement des personnes assistantes sociales, juristes, professionnelles des R.H. dont la parole experte est intégrée à nos cours de français. Ces coopérations entre personnes formatrices, entre personnes formatrices et apprenantes, puis, conséquemment, entre personnes apprenantes est le cœur même de l'apprentissage, qui est nécessairement une expérience collective. Il est faux de dire qu'on peut apprendre tout seul, ne serait-ce que parce que tout savoir qu'on acquiert est toujours, d'une façon ou d'une autre, pour une grande part, un savoir transmis. Ce principe pédagogique implique la promotion de la solidarité entre apprenant-e-s, notamment sous forme de tutorat informel (nous ne souhaitons pas une trop grande homogénéité dans le groupe), des encouragements aux dialogues sincères et authentiques (par exemple, en discutant de son ressenti face aux productions culturelles diffusées) et le renforcement de la cohésion du groupe au moyen de sorties culturelles (au musée, au théâtre, à la B.N.F. pour découvrir les ressources en F.L.E., etc.). »

iv. Responsabilités pédagogiques dans un cadre hospitalier

Nous avons été responsable de la formation continue de l'équipe médicale de l'hôpital sur des sujets relatifs à de la psycho-oncologie. Dans ce contexte, nous avons organisé une série de conférences sur des questions concernant l'annonce de mauvaises nouvelles aux patients et à leurs familles, le soutien aux équipes de soignants, l'élaboration de questions éthiques reliées à la fin de vie. Nous avons également assuré des analyses de pratiques et des séminaires à l'attention de groupes de soignants et une formation à l'art thérapie pour des membres du personnel qui souhaitaient s'initier à cette pratique. Pendant mes deux années de postes, nous avons participé à de nombreux événements scientifiques et à une collaboration de recherche avec Europa Donna.

2. Une activité clinique en lien avec la recherche sur le trauma

En parallèle à notre activité d'enseignante, nous sommes intervenue pendant cinq ans en tant que psychologue clinicienne dans l'accompagnement thérapeutique de personnes ayant été confrontées à des traumatismes majeurs avant, pendant et après leur

parcours migratoire. Nous avons travaillé dans une approche pluridisciplinaire auprès de personnes en situation d'errance et de marginalisation, en nous intéressant à l'accompagnement de patients en grande détresse psychosociale à travers la clinique des addictions, des pratiques prostitutionnelles, des passages à l'acte violents, des troubles psychotiques non pris en charge.

Une thèse en psychanalyse et psychopathologie soutenue le 10 décembre 2019 à Paris 7, est venue restituer ce long travail de terrain clinique mené pendant plusieurs années en région parisienne. Elle traite des récits des personnes en situation d'exil et de précarité que nous avons accompagnées sur le plan thérapeutique et s'intéresse à la place de la narrativité dans ses différentes formes et fonctions dans un travail clinique auprès de sujets traumatisés, venant de cultures et d'univers linguistiques très différents. Orientées vers la psychanalyse mais aussi inspirées de l'analyse littéraire, des études d'oralité, des sciences du langage, de l'anthropologie et de l'histoire, différentes approches ont été utilisées pour l'étude des récits de vie, pour l'analyse discursive de l'entretien clinique, pour la remontée du sens manifeste au contenu latent du symptôme à travers une mise en commun des différentes formes d'interprétation et d'élaboration de la narrativité.

D'une certaine manière, notre formation pluridisciplinaire a trouvé tout son sens dans un travail de terrain auprès de personnes traumatisées, pour qui il était important de mobiliser des ressources des plus variées dans un cadre contenant, afin de recueillir leur parole, de pouvoir la situer dans un contexte social et historique déterminant à l'égard des conditions de son énonciation et de pouvoir en faire un objet d'études, d'élaboration et de restitution à la fois dans le cadre clinique et dans le travail d'écriture.

Notre décision de nous engager dans une HDR où la question de la contenance de l'écoute, de l'accueil du traumatisme et de l'établissement de liens étayants allait être importante a sans doute été déterminée par cette expérience de terrain clinique où nous avons eu le sentiment d'être renvoyée de manière contre-transférentielle à un profond sentiment d'impuissance. Notre action dans différents campements, centres de rétention administrative, centres d'hébergement d'urgence nous a fait connaître de près à la fois les traumatismes anciens des personnes reçues en consultation (génocide, torture, guerre) et des conditions actuelles particulièrement traumatogènes du fait de l'errance dans la rue, de l'absence de stabilité dans les centres d'accueil, de l'incertitude quant à l'issue de leur demande d'asile, de l'absence de ressources suffisantes (nourriture, accès à de l'aide médicale ou psychologique, assistance juridique et administrative). Dans ces conditions

extrêmes, la question d'un accompagnement de qualité s'est posée avec une acuité toute particulière tout comme celle de notre engagement citoyen et associatif.

Un aperçu de nos différents postes cliniques permet de mieux saisir la place de cette clinique de la précarité dans notre parcours. Pour éviter un style quelque peu précieux, nous optons pour la première personne du singulier quand il s'agit d'évoquer nos interventions cliniques, dans des cadres de très grande précarité : la rue, des gymnases, la prison...

Centres de rétention administrative

Je suis intervenue dans différents centres de rétention administrative avec l'association Famille, France-Humanité. <http://ffhumanite.org/>

Campement du Pont de Landy à Aubervilliers

Je suis intervenue dans le campement comme psychologue clinicienne pendant quatre mois avec l'association Famille, France-Humanité. <http://ffhumanite.org/> J'y ai assuré des séances d'art thérapie groupale et des consultations individuelles.

Gymnase de la Porte de Clichy

Pendant toute la durée d'ouverture du gymnase de la rue Fragonard aux populations précaires qui y ont trouvé refuge en hiver 2020, j'y ai assuré des groupes de parole.

Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Jaurès géré par l'Association Aurore à Boulogne-Billancourt :

Entre mai 2018 et juin 2021 je suis intervenue comme psychologue clinicienne auprès de migrants en centre d'hébergement d'urgence pour des migrants venus d'Afghanistan, d'Erythrée, d'Ethiopie, de Somalie et du Soudan.

Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Geoffrey Oryema géré par l'Hôtel social 93 à Bobigny :

Entre 2016 et 2019, je suis intervenue comme psychologue clinicienne auprès de réfugiés dans des campements et en centre d'hébergement d'urgence : entretiens cliniques, suivi thérapeutique, soutien psychologique, accompagnement dans la réalisation de récits de vie auprès de patients originaires d'Afrique (Soudan et Guinée), projets de réhabilitation psychosocial menés avec l'équipe. Je travaille avec des interprètes qui sont des stagiaires psychologues bilingues.

Camp de réfugiés :

En été 2016, j'ai pu intervenir auprès des réfugiés de Calais et de Grande-Synthe dans le cadre d'un partenariat organisé par l'USPC avec Médecins du Monde. Pratique des maraudes.

En 2019-2020, j'ai assuré des maraudes et des interventions ponctuelles, de court, de moyen ou de long terme auprès des personnes résidant aux campements d'Aubervilliers ainsi qu'au Gymnase Fragonard à la Porte de Clichy.

Art-thérapie et médiations artistiques :

En 2017-2018, je suis intervenue pendant un an comme dramathérapeute au CATTP de Bondy et comme art-thérapeute en arts plastiques à l'association Aurore.

En 2016-2017, je suis intervenue pendant un an comme art-thérapeute, en arts-plastiques à l'Institut Mutualiste Montsouris et comme dramathérapeute auprès de l'Association « 13 Or de Vie » en charge des victimes de terrorisme.

En 2015-2016, je suis intervenue comme psychologue au CMP-Enfants de Montreuil où j'ai animé des ateliers terre et du jeu théâtral avec des enfants psychotiques et artistes.

Psychodrame :

Pendant deux ans (2016-2018), je suis intervenue comme psychodramatiste en psychodrame psychanalytique au CMP de la rue de la Roquette à Paris.

Foyer d'adultes polyhandicapés

Intervention psychologique dans un foyer pour adultes polyhandicapés, autistes et psychotiques en Grèce, pendant quatre mois en été 2015. J'ai mené des entretiens cliniques avec certains sujets qui avaient accès au langage et travailler à partir de médiations thérapeutiques, en collaboration avec un ergothérapeute (ateliers de peinture et d'argile). J'ai également participé au travail d'élaboration d'une équipe pluridisciplinaire, sensibilisée aux processus de réhabilitation psychosociale.

Croix Rouge : clinique de l'enfance et troubles autistiques

UDAP-Croix Rouge : intervention clinique dans le cadre d'un projet de remédiation cognitive pour enfants autistes (méthode TEACCH) en 2014 dans une démarche qui associait l'approche d'orientation cognitive à un travail d'élaboration et de supervision, mené sous la direction d'une psychanalyste pendant une année. Il m'avait semblé intéressant de découvrir les apports et les limites de chaque approche mais aussi de leur combinaison, pour dégager leurs spécificités épistémologiques, leurs divergences et/ou convergences en termes d'objectifs thérapeutiques et les conditions de leur utilisation dans un dispositif bifocal.

Hôpital psychiatrique

Intervention clinique à l'hôpital psychiatrique d'Etampes au service de Guy Dana : animation d'un atelier de théâtre auprès de patients psychotiques et coanimation d'un groupe de parole, pendant une année.

De 2021 à 2023, nous avons dirigé le service de psychologie clinique de l'institut d'oncologie GOC, fait des thérapies psycho-dynamiques, assuré la coordination des consultations et participé à la mise en place de l'unité de soins palliatifs de l'hôpital. Cette expérience dans une unité de cancérologie, a été déterminante pour la décision de travailler sur le sujet de la contenance face au récit du trauma, puisque là encore nous avons des patients très gravement malades, traumatisés le plus souvent par l'annonce de leur maladie, notamment quand elle était incurable, traumatisés aussi par la manière dont la société appréhendait leur cancer, en voyant dans ce signifiant un synonyme de mort douloureuse et inéluctable, traumatisés enfin par des traitements invasifs (opérations chirurgicales, chimiothérapies, radiothérapies) parfois extrêmement lourds et difficiles à la fois sur les plans psychique et physique. Dans cette expérience clinique, il nous a semblé très important de

penser un positionnement clinique qui ne retraumatise pas les patients et ce d'autant plus que la confrontation à la maladie grave et la prise en charge médicale pouvaient favoriser un mouvement régressif réactualisant chez les patients des traumatismes profondément enfouis.

Dans toutes ces expériences cliniques tout comme dans notre pratique de l'enseignement dans le champ de la psychologie clinique sociale ou encore dans nos travaux de terrain en tant que chercheuse nous avons été confrontée à une parole en attente d'énonciation, à une pensée en attente de représentation, à des vécus corporels et émotionnels en attente d'expression. Chaque fois, nous étions sollicitée du côté d'un rôle de conteneur dans le double sens accordé à cette fonction par René Kaës qui parle de contenance et de transformation.

« J'ai proposé le concept de conteneur pour associer deux fonctions essentielles dans le processus de travail psychique : celle de contenance et celle de transformation. J'ai trouvé les sources cliniques de ce concept dans le travail psychanalytique de la cure, dans celui des groupes et dans mon expérience d'accompagnement des équipes soignantes dans différents types d'institutions psychiatriques. Ce qui m'a conduit à élaborer ce concept tient aux vicissitudes de l'espace transféro-contretransférentiel, à sa capacité de contenir – ou non – et de rendre possible – ou non – des transformations, notamment lorsque la clinique à laquelle nous sommes confrontés est celle de la souffrance et de la pathologie des états limite. S'il est capital d'assurer une contenance ou un hébergement des pulsions, des affects, des actes-signes et des représentations archaïques avec lesquelles ils sont en relation, mais hors lien de pensée, cette fonction ne suffit pas dans la mesure où elle est non active, lorsqu'elle se limite à fournir un lieu de dépôt ou d'exportation. Ce temps et cet espace premiers de la contenance hébergeante sont indispensables : ils recueillent et accueillent ce qui n'a pas trouvé de lieu. Mais il est indispensable que soit instauré un dispositif qui soutiendra le travail de symbolisation.

Cette mise à disposition est un élément majeur de la fonction conteneur, elle est un espace de rencontre active entre plusieurs espaces psychiques. Rencontre active ne signifie pas activisme, dont les dérives sont l'empiètement, l'emprise, le forçage, la substitution d'un espace à un autre : ce sont là précisément ce dont souffrent les sujets et les ensembles auxquels ils sont associés. Rencontre active signifie que le psychanalyste (et tout psychothérapeute de formation psychanalytique) met à disposition du patient, du groupe, de la famille ou de l'équipe soignante sa propre capacité de transformer les éléments bêta qu'il reçoit et héberge au contact des sujets. Cela signifie aussi qu'il est en mesure de configurer un dispositif de travail approprié à ce but de contenance active. Nous avons donc affaire à deux temps qui définissent la fonction conteneur : la contenance et la transformation : cette fonction se met en

œuvre dans un double espace : l'espace intrapsychique du psychanalyste et l'espace intersubjectif constitué par la rencontre entre deux ou plusieurs sujets. »¹¹

Nos travaux de recherche, notre pratique psychothérapeutique, notre réflexion théorico-clinique sont porteurs de cette fonction de contenance transformatrice, d'accueil d'une parole, d'un geste, d'un ressenti en attente de mise en signes, d'interprétation et de restitution après élaboration. Ce travail de transformation de la sidération liée à la charge traumatique en capacité d'accueil, d'introspection et d'échange, s'est retrouvé tant dans notre appréhension du rôle du thérapeute, que comme prérequis éthique dans le travail du chercheur et de l'enseignant face à un public de personnes en situation de vulnérabilité, de traumatisme ou de détresse psychosociale.

3. Une recherche doctorale et postdoctorale fondée sur le travail de terrain

Nos différents travaux de recherche en thèse et en post-doctorat prennent appui sur la réalité du terrain pour en proposer une appréhension orientée par la psychanalyse, la clinique sociale, l'anthropologie, l'histoire et la linguistique. Ces travaux de terrain abordent chacun de manière singulière la question du traumatisme, de sa remémoration et de sa narration.

Notre thèse en psychanalyse et en psychopathologie retrace les modalités d'accompagnement thérapeutique et d'écoute clinique des narrations des personnes en situation d'exil et de précarité, rencontrées en centre d'hébergement d'urgence, en centre de rétention administrative ou en hôpital psychiatrique. Un long travail d'accompagnement psychologique mené dans ces lieux de vie, de contrôle ou de soin a permis de réfléchir sur les enjeux psychiques des personnes confrontées à des traumatismes majeurs avant, pendant et après leur exil et sur la dimension thérapeutique de la narrativité. Soutenir une offre transférentielle pour faire émerger leur histoire dans un cadre contenant, souple et solide, trouver avec elles les moyens narratifs de se la représenter, de la raconter à un autre et de l'élaborer, travailler sur les expériences traversées pour sortir d'une situation victimaire et se projeter à nouveau dans l'avenir en constituent des étapes cliniques importantes.

Ce travail autour du traumatisme a souvent été teinté de problématiques propres à la clinique des états limites et de la psychose, entre massivité des pertes précoces et fragilité des assises narcissiques s'exprimant dans le lien transféro-contre-transférentiel par

¹¹ Kaës, R. (2012). Conteneurs et metaconteneurs. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2, 643-660. <https://doi.org/10.3917/jpe.004.0643>

une réactualisation conséquente d'angoisses de séparation mais aussi de morcellement et plus globalement par des états agonistiques, ou encore par des failles dans les capacités de représentation et de mise en signes des sujets concernés avec des décalages temporels dans l'émergence de leurs potentialités traductives.

Le travail psychique menant de l'émergence d'un récit mémoriel à l'assomption de son histoire dans un processus de subjectivation est pensé dans notre thèse en relation avec l'exploration de la pluralité interne du sujet entre polyphonie du récit, groupalité en soi et identité narrative. Il est aussi référé au rôle de la mémoire dans l'édification du récit de soi, depuis les traces mnésiques jusqu'à la remémoration de son histoire et la reconstruction interactionnelle des mémoires individuelle, collective et institutionnelle, à travers un processus multifocal, polymorphe et pluridirectionnel. Il est enfin décliné en relation avec les notions de subjectivation et d'intersubjectivité, en référence à l'héritage historique et épistémologique de la psychothérapie institutionnelle, de la psychanalyse et de la théorie de l'attachement, avec un vif intérêt pour la question de l'interculturalité.

Une proposition thérapeutique fondée sur une clinique du lien social, intersubjective et empathique s'en dégage, en prolongeant les acquis théoriques et pratiques d'une approche psychanalytique, centrée sur la parole du sujet, et d'une tradition de psychothérapie institutionnelle, focalisée sur les sources relationnelles du soin, tout en réhabilitant des formes d'expression et de médiation non verbales, corporelles et artistiques.

Une réflexion est menée sur le cadre de la rencontre clinique, les réaménagements du dispositif et les interactions avec les acteurs du terrain, qu'il s'agisse de représentants de l'Etat, d'instances administratives et juridiques ou de travailleurs socio-éducatifs au sein d'associations gestionnaires de centres d'hébergement. L'économie générale du pouvoir institutionnel est ainsi pensée en rapport avec l'évolution des conditions d'accueil, de vie et d'intervention psychosociales. La transformation des associations en gestionnaires des centres d'hébergement financés et en grande partie contrôlés par l'Etat, le passage d'un cadre d'accueil médicosocial régi par le principe de l'inconditionnalité à une logique de plus en plus restrictive en matière de droits, la présence aussi de pratiques et de discours attestés d'exclusion, de naturalisation des discriminations et de violence institutionnalisées, sont questionnés à l'aune de la subjectivité des acteurs, des soubassements idéologiques, psychiques et sociaux de leurs positionnements et du contexte historique, politique et juridique dans lequel ils évoluent.

Nos recherches disposent plus globalement d'un ancrage local important dans des zones urbaines confrontées en premier lieu à des enjeux sociaux tels que la lutte contre la

précarité, le tissage des liens solidaires, l'intégration des personnes issues de l'immigration. Depuis notre master en Sciences du Langage où nous avons travaillé sur l'argot des cités, jusqu'à nos travaux de terrain doctoraux dans le nord de Paris dans des campements sauvages (Aubervilliers), des centres d'hébergement d'urgence (Bobigny) et des Centres de rétention administrative (Le Mesnil-Amelot, Vincennes), en passant par nos différents engagements associatifs auprès de populations davantage exposées aux risques psychosociaux (addictions, délinquance et conduites à risque, pratiques prostitutionnelles), nous avons une certaine expérience des réalités sociales liées à la précarité et à l'exil. Nous sommes aussi assez familière d'une prise en compte de besoins spécifiques en matière d'accompagnement socioéducatif et scolaire et des enjeux de l'interculturalité dans la pratique de l'enseignement.

Nous avons exploré différentes modalités d'accompagnement thérapeutique (verbales, corporelles, à médiation) inspirées d'une approche psychodynamique centrée sur le sujet, face aux traumatismes de la guerre, de la torture, de l'esclavage. Toute une réflexion autour de l'accueil de la parole, de la métabolisation des vécus bruts, de l'inscription de ces expériences de l'extrême dans une trame narrative est présente dans notre travail clinique.

Notre travail quotidien avec des éducateurs, des assistants socio-éducatifs, des assistants sociaux, des auxiliaires de vie et des animateurs, le cadre de nos interventions dans le contexte juridique et législatif actuel, les interactions entre les différents acteurs et des propositions thérapeutiques prises dans une dynamique institutionnelle, ont été également au centre de ce travail de recherche à la fois empirique et théorique.

Les interactions avec les différents acteurs institutionnels ont été également un objet de réflexion, d'élaboration et d'écriture dans un cadre hospitalier où nous avons travaillé pendant deux ans dans la direction d'un service de psycho-oncologie. Les rapports tumultueux entre les différentes équipes et les différents corps des métiers, l'annonce des mauvaises nouvelles aux familles et aux patients, l'élaboration des traumatismes accumulés des personnels soignants face à un sentiment d'impuissance, de confrontation constante à notre finitude commune et d'absence de reconnaissance de la pénibilité de leur tâche ont été au centre de notre travail de psychologue clinicienne. Il en est de même dans notre expérience de Présidente de l'association Famille, France-Humanité qui vient en aide aux personnes en situation d'exil et/ou de précarité.

Dans notre thèse en psychanalyse, il y a une large part d'exploration des modalités de traduction psychique opérée par le non-verbal, accompagnée d'une réflexion autour des

processus psychiques originaires, primaires et secondaires dans les champs de la psychose et du traumatisme extrême. Le questionnement autour de la place du corps comme lieu de formation et de manifestation du symptôme et comme outil d'intervention thérapeutique à travers des pratiques issues de la dramathérapie psychanalytique est également présent dans nos différentes publications. Formée à l'art-thérapie d'orientation psychanalytique à Paris 5 tant dans le domaine des arts plastiques que du théâtre, nous sommes très intéressée par l'articulation des techniques de médiation engageant le corps et le groupe, avec une réflexion sur les processus de symbolisation à l'œuvre dans le lien transférentiel. L'élaboration des enjeux intrapsychiques est souvent interrogée dans notre travail en relation avec les enjeux transféro-contre-transférentiels de cette clinique mais aussi en référence à une dimension de métabolisation groupale.

Cette thèse en Psychanalyse et psychopathologie à Paris 7 fait aussi écho à une première thèse à l'INALCO en « Langues, Littératures et Sociétés », mention Histoire, sociétés et territoires du monde, intitulée « Représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus » et publiée aux éditions Classiques Garnier, dans la collection « Littérature, Histoire, Politique » dirigée par Catherine Coquio, Paris, 2017. Cet ouvrage étudie la mémoire de la guerre civile grecque (1946-1949) depuis le conflit jusqu'à la dictature des colonels dans le discours des vainqueurs et des vaincus. Il appréhende les représentations mémorielles et les constructions sociales du conflit à travers une approche pluridisciplinaire, associant l'histoire socioculturelle des représentations, à l'analyse de discours et à la narratologie. Les méthodes de l'histoire orale et de l'anthropologie sont également utilisées pour l'exploration du corpus des témoignages recueillis, transcrits ou filmés. Dans la première partie, après une présentation du statut historique et mémoriel de la guerre civile grecque et des choix épistémologiques et méthodologiques effectués pour son analyse, sont abordées les représentations d'une identité exclusive, construites en miroir, chez les vainqueurs et les vaincus. La seconde partie est consacrée aux représentations, aux narrations et aux pratiques des vainqueurs et la troisième se focalise sur celles des vaincus. Pour conclure, il est question de l'impact de ce processus mémoriel multiple dans la culture politique actuelle du pays.

Cette publication s'inscrit aussi dans une réflexion sur la reconstruction d'une mémoire traumatique, entre clivage et refoulement avec un retour de ce qui avait été rejeté ou enfoui lors du conflit. Les représentations de la guerre civile au sein des différentes communautés de mémoire, les modalités et les formes de la transmission de la mémoire, entre représentable et non-représentable aux générations ultérieures, l'écriture et l'oralité

testimoniales prises dans une adresse à l'autre sont au centre de cette réflexion sur les manières de percevoir, penser, ressentir et raconter une période de violences, d'attaques du tissu social et de régression et sur la réception de ces narrations et de nombreux non-dits qui en désignent les limites, par les héritiers réels, symboliques ou imaginaires de la guerre.

Dans ces différents cadres d'intervention, les notions de contenance transformatrice, de liens à tisser et de restauration possible face à l'effraction du traumatisme et à sa force d'attraction ont été au centre de notre réflexion et de notre pratique. Il a fallu prendre en considération toute la pulsionnalité mortifère non seulement de personnes emprisonnées dans un passé traumatique qui ne passait pas et qui n'avait cessé de se reproduire que tous les aspects totalisants d'institutions parfois prises aux pièges d'une logique de domination, de répétition de rapports de force ou d'exclusion.

Face à des traumatismes à répétition, le travail thérapeutique vise à restaurer les facultés narratives du sujet en tant que capacités psychiques, physiques et mentales, d'élaborer, de relater et d'adresser à un autre le récit de son histoire en mobilisant des ressources relationnelles, corporelles, verbales ou artistiques et en menant un travail de liaison intrapsychique et intersubjectif, entre affects et représentations tant dans un cadre d'oralité que dans un contexte d'écriture de soi ou encore de traduction extraverbale et de médiation artistique.

Cette approche a été présente également dans notre recherche sur l'oralité et l'écriture testimoniales à partir d'une série de récits de vie que nous avons filmés et / ou consignés par écrit et dont il est apparu qu'ils avaient une dimension thérapeutique en soi. La publication d'un témoignage de 400 pages d'un ancien résistant de la Seconde Guerre Mondiale, prisonnier politique et déporté s'inscrit ainsi dans cette volonté d'avoir recours à différentes techniques et approches disciplinaires pour recueillir une expression testimoniale de première main et en proposer une lecture à la fois sur les plans social et psychique. L'œuvre a été publiée dans une version abrégée en 2013 à la maison d'édition grecque *Thémelio*. Elle fera l'objet d'une édition *in extenso* du témoignage traduit par nos soins, et de l'ensemble des commentaires de ce travail d'écriture à quatre mains et à d'innombrables voix. Cette œuvre que nous souhaitons faire publier en France et qui se présente sous forme d'inédit en annexe de cette HDR constitue un témoignage polyphonique permettant de faire résonner à travers la voix de son protagoniste toutes les voix familiales et dévoilant de la sorte les mandats transgénérationnels ayant pesé sur les choix éthiques de ce résistant. Ce témoignage s'inscrit dans la longue liste de témoignages écrits ou filmés que nous avons recueillis en Grèce et dans l'actuelle Macédoine du Nord

dans une tentative de comprendre le vécu subjectif des prisonniers et déportés politiques et des exilés de la guerre civile grecque.

La dimension groupale est très présente dans nos recherches doctorales dans la mesure où une grande partie de notre première thèse s'intéresse aux modalités de transmission de la mémoire au sein de différents groupes et aux mécanismes d'assignation et d'identification qui l'organisent, et que notre seconde thèse s'intéresse à la dynamique institutionnelle dans le travail auprès d'intervenants socio-éducatifs dans un cadre de vie collectif (centres d'hébergements d'urgence, campements, centres de rétention administrative). Il en est de même du travail sur les dispositifs thérapeutiques mis en place, inspirés par la psychanalyse, la psychothérapie institutionnelle, les groupes à médiations.

La psychanalyse des groupes et des institutions à partir du concept d'alliances inconscientes structurantes et/ou aliénantes a été aussi une référence dans notre travail postdoctoral à l'Université d'Angers sous la direction de Mme Aubeline Vinay sur l'adoption forcée dans le contexte de la guerre civile espagnole. Nous avons essayé de comprendre comment des enfants d'opposants politiques donnés en adoption à des familles proches du régime franquiste, sans accord parental, dans un contexte de polarisation et de violences extrêmes ont pu se construire psychiquement face au déni ou au dénigrement de leur filiation. Ce projet de recherche sur les adoptions forcées en contexte dictatorial s'applique aussi au cas grec et dans nos projets en cours de réalisation, il est prévu de mener un travail comparatif entre la Grèce et l'Espagne pendant la guerre civile dans la continuité d'ailleurs de certaines de nos publications¹² mais aussi de penser plus globalement le phénomène de l'appropriation d'enfants par des régimes totalitaires au cours du XXe siècle.

Ce questionnement sur les identifications inconscientes, la reconstruction mémorielle, l'après-coup du trauma, se retrouve dans nos différents travaux. La dimension du deuil traumatique et plus globalement du processus d'élaboration mis au travail en l'absence de rites funéraires est également convoquée dans notre second post-doctorat consacré aux questions éthiques soulevées par la gestion du deuil et de la mort dans le contexte de la Covid 19. Ce post-doctorat a été mené sous la direction de Mme le Professeur Marie-Frédérique Bacqué à l'Université de Strasbourg au sein de l'équipe

¹² Alexopoulos-de Girard, C. (2019). Aspects de l'expression artistique des guerres civiles espagnole et grecque. *Topique*, 146, 113-126. <https://doi.org/10.3917/top.146.0113> Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Les représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus. *Amnis* [Online], | 2015, Online since 01 January 2015, connection on 10 April 2015. URL : <http://amnis.revues.org/2357> ; DOI : 10.4000/amnis.2357».

SuLiSom. Nous faisons également partie de l'équipe internationale qui travaille sur la question du deuil pendant la pandémie du Covid, toujours en relation avec Mme Bacqué de l'Unistra, mais aussi avec Mme Canellopoulos de l'Université d'Athènes.

Enfin la dimension sociale des relations entre groupes en conflit est très présente dans notre collaboration actuelle avec l'Université de Chypre où nous intervenons en tant qu'attachée temporaire de recherche et d'enseignement. Nous y menons deux recherches de front. Une première action *COST* en psychologie sociale est consacrée à la thématique « Jeunes et histoire ». Elle consiste à interroger, à l'aide de questionnaires et d'entretiens, les représentations de l'identité nationale, les rapports entre les communautés grecque et turque de Chypre et le passé récent de la guerre et de la division de l'île en deux parties. Notre participation à ce programme s'inscrit dans la continuité de nos travaux en Grèce, consacrés aux discours conflictuels des acteurs, à la mémoire et à l'historiographie divisées de la guerre civile, aux représentations sociales des différentes minorités réprimées du pays et notamment de la population macédonienne. La reconnaissance du double traumatisme est chaque fois essentielle pour se dégager d'une position victimaire, se sentir exister au sein de la communauté nationale et appréhender le récit de l'autre partie avec une certaine empathie. Cette reconnaissance présuppose un travail politique, juridique, social et psychique, les différents niveaux et temporalités d'appréhension de l'expérience traumatique ne coïncidant pas mais restant en relation les uns avec les autres. Toujours à l'Université de Chypre, une deuxième collaboration est pleinement engagée avec l'Université de Strasbourg, dans le cadre d'une action *COST* regroupant 7 pays autour du projet Futurite qui s'intéresse aux aspects funéraires. Ce projet étant en cours d'accréditation, nous souhaiterions ne pas entrer dans des détails supplémentaires concernant la teneur exacte des actions à mener. Nous pourrions tout simplement dire qu'il s'agit d'une initiative extrêmement originale ayant plusieurs volets (recherche, éducation, groupes de travail, liens avec la société civile) et faisant pleinement sens par rapport à notre engagement actuel au sein du Centre International d'Etudes sur la Mort, présidé par Mme le Professeur Marie-Frédérique Bacqué.

La cohérence de ces différentes recherches doctorales et post-doctorales tient sans doute à un questionnement autour du sens dans sa corrélation à ce qui semble en manquer, à savoir l'irreprésentable et l'ineffable du trauma sur fond de liens précoces insécures ou destitués par la violence extrême des catastrophes sociales et politiques. Le travail sur le récit testimonial vient faire figurer des ressentis corporels et des traces mnésiques fragmentaires. Il part des registres sensori-moteur et tonico-émotionnel pour essayer de co-

construire une narration verbale, corporelle, artistique et toujours relationnelle qui tienne compte de ce passé traumatique. Il tente d'intégrer et de relier dans la trame narrative des trous dans la signifiante, des absences pas-encore-représentées-en-manque, un débordement par excès ou par carence. L'absence jadis de tiers-témoin dans la réalité matérielle et psychique du sujet, la difficulté de l'intérioriser sous forme d'instance protectrice, la faille de ce qui fait métacadre social pour reprendre l'expression de René Kaës ou contenance interne pour revenir à notre concept phare, qu'elles trouvent leurs origines dans des traumatismes d'ordre familial ou dans des violences d'ordre collectif sont les points essentiels de notre questionnement intellectuel, de nos recherches et productions scientifiques.

B. PUBLICATIONS ET COLLABORATIONS

Notre production scientifique s'inscrit dans la continuité de ce que nos différentes recherches doctorales et post-doctorales laissent apparaître, à savoir un vif intérêt pour l'exploration de la mémoire traumatique, le déploiement de la narration de soi, le nouage contenant de liens intra et intersubjectifs favorisant l'émergence d'une parole libre et soutenue. Après une brève évocation de nos principaux travaux à partir d'un certain nombre d'axes thématiques qui animent notre recherche, nous présenterons nos différentes collaborations ayant participé au montage et/ou au financement de projets académiques ou même associatifs quand cela est en lien avec un projet de diffusion de savoirs au sein de la communauté.

1. Travaux et thèmes de recherche

a. Publications

Nos différentes publications et réalisations filmiques et plus globalement nos travaux de recherche témoignent de la cohérence d'un parcours centré sur la narration de soi dans un lieu contenant, la qualité du lien intersubjectif dans l'acte testimonial, l'accueil et la transformation du vécu traumatique. Ils s'inscrivent dans une trajectoire pluridisciplinaire allant des lettres et des langues, à l'anthropologie et à l'histoire en passant par la psychologie clinique et sociale et l'interculturalité. Nous nous proposons de présenter nos principaux axes de recherches puis d'évoquer nos différentes publications, enfin d'évoquer rapidement le sens de nos réalisations filmiques.

Un premier ensemble de textes porte plus spécifiquement sur *la contenance face aux traumatismes, entre représentations et narration*. Il est question de l'émergence de la contenance psychique et des modalités de son intériorisation, du travail de liaison intrapsychique et intersubjectif dans le lien thérapeutique, de la place des médiations artistiques et corporelles dans la création des formes de représentation symboligènes, de l'écoute clinique face à l'expression testimoniale et notamment face à des troubles de la narrativité d'origine traumatique. Des questions d'épistémologie psychanalytique et de dialogue interdisciplinaire et artistique y sont également présentes dans une tentative de penser différemment le corps et l'objet dans la relation thérapeutique.

Un deuxième ensemble de textes porte sur les questions du trauma en tant qu'elles engagent le corps et le groupe, qu'il s'agisse de mauvais traitements, d'exil sur fond de violences, de maladie grave évoquant la mort. *Il y est question de réactualisation traumatique et d'affranchissement de la reproduction mortifère.* Dans cet axe, nous traitons de la possibilité de maintenir une contenance thérapeutique quand le trauma réurgit dans ses versants individuels et collectifs, en relation avec la compulsion de répétition : fait migratoire, vécu de l'exil, de l'errance et de la précarité ; conflits armés, violences politiques, expérience de guerre, de torture, de génocide ; construction sociale et psychique de l'identité en situation de violences éducatives, sociales ou culturelles ; confrontation à la maladie incurable, à la mort et au deuil.

Enfin un troisième ensemble sur la narration de soi dans ses formes verbales, corporelles, artistiques et relationnelles et sur la remémoration et les représentations du passé dans leurs dimensions psychiques ou sociales face à la disparition des traces. *Ces textes traitent de l'oralité et de l'écriture testimoniales quand la disparition vient attaquer l'ordre symbolique du monde, en supprimant les rites funéraires, en mentant sur les liens de filiation, en niant l'existence d'un peuple.* Il y est question de communautés de mémoire et de transmission transgénérationnelle, de témoignages de violences extrêmes et d'analyse du discours mémoriel et historiographique, d'histoire de groupes sociaux réprimés : minorités ethniques et/ou culturelles persécutées, femmes et enfants victimes de violence, opposants politiques emprisonnés ou torturés. Ces différents axes souvent se croisent dans les mêmes textes d'où le choix d'en proposer une présentation non pas thématique mais chronologique.

La liste détaillée de ces publications par ordre chronologique est directement incluse dans le corps du texte ci-dessous :

1. Alexopoulos-de Girard, C. (2023). Contenance interne et restauration des enveloppes psychiques : des enclaves extraterritoriales du trauma au travail thérapeutique sur les groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 80, 151-164. <https://doi.org/10.3917/rppg.080.0151>
2. Alexopoulos-de Girard, C., Oulahal, R., Sturm, G., Soto Galindo, F. & Bacqué, M. (2022). Éditorial: Mourir en migration, mourir par temps de crise. Le déplacement des vivants et des morts. *Études sur la mort*, 158, 5-8. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0005>
3. Alexopoulos-de Girard, C. & Oulahal, R. (2022). Du risque de la mort pendant le parcours migratoire à la reconstruction d'une identité post mortem pour les personnes décédées et leurs communautés d'appartenance. *Études sur la mort*, 158, 155-170. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0155>
4. Alexopoulos - de Girard, C. (2022), Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux

violences de la guerre civile grecque in Martor. *Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain [Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review]*, Publishing House: Muzeul Țăranului Român, Editura Martor, 2022, no 27, *From Transcribing Orality to Oral Practices of Writing*.

5. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). L'échange corporel dans le travail clinique avec des sujets traumatisés en situation d'exil, d'errance ou de précarité : De l'importance du toucher dans un travail thérapeutique. *Corps & Psychisme*, 79, 97-111. <https://doi.org/10.3917/cpsy2.079.0100>
6. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Se reconstruire après la disparition des siens. À la recherche des traces effacées. *Études sur la mort*, 156, 137-151. <https://doi.org/10.3917/eslm.156.0137>
7. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Penser la vulnérabilité dans des contextes de violence éducative, familiale et politique, entre reproduction et affranchissement. *Topique*, 152, 99-114. <https://doi.org/10.3917/top.152.0101>
8. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations. *Cliniques méditerranéennes*, 104, 61-75. <https://doi.org/10.3917/cm.104.0061>
9. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Parcours migratoire et mort traumatique. *Études sur la mort*, 155, 91-104. <https://doi.org/10.3917/eslm.155.0091>
10. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Aspects de la narrativité dans la clinique du traumatisme. *Cliniques méditerranéennes*, 103, 147-159. <https://doi.org/10.3917/cm.103.0147>
11. Alexopoulos - de Girard, C. (2020). La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique. Actes de colloque de l'université de Nantes, *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, Nantes. <https://arcco.hypotheses.org/2374>
<https://fr.calameo.com/read/0062657904d1796af9023?authid=M4Wva9KsryCz>
12. Alexopoulos-de Girard, C. (2020). L'homme qui traversa deux fois le désert : penser l'exil dans son articulation à la parentalité interne. *Dialogue*, 3(3), 143-163. <https://doi.org/10.3917/dia.229.0143>
13. Alexopoulos-de Girard, C. (2020). La contenance psychique, entre émergence de formes de représentation et intégration des qualités propres et relationnelles de l'objet. *Psychothérapies*, vol. 40(3), 151-160. <https://doi.org/10.3917/psys.203.0151>
14. Alexopoulos-de Girard, C. (2019). Aspects de l'expression artistique des guerres civiles espagnole et grecque. *Topique*, 146, 113-126. <https://doi.org/10.3917/top.146.0113>
15. Alexopoulos - de Girard C. (2019). La non-reconnaissance du nom, un verdict de non-existence. *Les Cahiers du GEPE*, Nationalisme(s) et reconfiguration identitaire, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg. URL : <http://cahiersdugepe.fr/index.php?id=3512>
16. Alexopoulos - de Girard, C. (2017). La petite fille aux girafes : Travailler sur le trauma à partir de différentes formes de narrativité verbale et extra-verbale. *Enfances & Psy*, 76(4), 127-138. doi:10.3917/ep.076.0127.
17. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). « Réfugiés de la guerre civile grecque en Roumanie : moyens de communication, activité éditoriale, production radiophonique », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/9773> ; DOI : 10.4000/ceb.9773

18. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8554> ; DOI : 10.4000/ceb.8554
19. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Les représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus. *Amnis* [Online], | 2015, Online since 01 January 2015, connection on 10 April 2015. URL : <http://amnis.revues.org/2357> ; DOI : 10.4000/amnis.2357»
20. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire, in Françoise Moreux (dir.), *Orients*, (p. 76-86) Paris : Presses de l'INALCO, file:///C:/Users/Alexopoulos/Documents/orients_2015-02.pdf
21. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Représentations du rébétiko chez les élites intellectuelles de gauche entre la guerre civile et la dictature des colonels, *Cahiers balkaniques* [En ligne], Hors-série | 2015, mis en ligne le 10 décembre 2015, consulté le 10 juin 2017. URL : <http://ceb.revues.org/5457> ; DOI : 10.4000/ceb.5457
22. Alexopoulos- de Girard, C. (2011). La déclaration de repentir dans la Grèce des années 40, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2010, Publications Langues O', 85-98. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/773> ; DOI : 10.4000/ceb.773.
23. Alexopoulos- de Girard, C. (2011). La question macédonienne pendant la guerre civile grecque, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 233-262. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 10 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/2185> ; DOI : 10.4000/ceb.2185
24. Alexopoulos- de Girard, C., (2011). Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque », *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 267-288. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/830> ; DOI : 10.4000/ceb.830

Ouvrages

1. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus*, Paris : Classiques Garnier.
2. Alexopoulos- de Girard, C. (2013). *Un parmi d'autres si nombreux, Stéphanos Stéphanou. Edition commentée de Christina Alexopoulos*, Athènes : Thémelio.

Codirections d'ouvrages

1. Alexopoulos - de Girard, C., Malbert T., Oulahal R., Pejoska-Bouchereau F., Rennie C. (2023). *Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial*, Presses Universitaires Indianocéaniques (PUI).
2. Alexopoulos - de Girard, C., Oulahal R., Sturm G., Soto Galindo F., Bacqué M.-F. (2022). *Mourir en migration, mourir par temps de crise : sur le déplacement des vivants et des morts. Etudes sur la mort*, numéro 158.

Chapitres d'ouvrage

1. Alexopoulos-de Girard, C. (2011). Mouvements anarchistes et contestation in J. Dalègre (dir.), *La Grèce inconnue d'aujourd'hui, de l'autre côté du miroir*, (p. 83-91). Paris : L'Harmattan.
2. Alexopoulos-de Girard, C. (2009). La notion de frontière dans les témoignages des prisonniers politiques grecs, in C. Bobas (dir.), *Actes de colloque : D'une frontière à l'autre : mouvements de fuites, mouvements discontinus dans le monde néo-hellénique*, (76-90). Athènes – Lille : éditions Gavriélidès.

b. *Filmographie*

Documentaires d'anthropologie audiovisuelle à partir des travaux de terrain déjà réalisés

1. Réalisation du documentaire « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes », projeté au Festival des cinémas d'Europe du Sud-est, Paris, 2011
2. Coréalisation du court métrage « De l'or entre les gouttes », sur le Quartier de la Goutte d'Or, avec le soutien du CNRS, Paris, 2016, <https://archive.org/details/DeLOREntreLesGouttesENG>

Documentaire en cours de réalisation

3. Réalisation du long métrage « Si c'était à refaire : témoignages de la résistance et de la guerre civile grecques » avec le soutien du CNRS.
4. Dans un cadre associatif, avec l'association Famille, France-Humanité que je préside et avec le soutien de la Mairie de Paris, nous menons un projet d'autobiographie restauratrice et solidaire, consistant à filmer le récit de vie des femmes des quartiers. Ce programme a été lauréat d'un concours de la Mairie de Paris
[Equiper les habitants du 18e pour les activités solidaires](https://decider.paris.fr/bp/jsp/site/Portal.jsp?page=solrProjectSearch&view=consult_project&document_id=11130&portlet_id=158)
https://decider.paris.fr/bp/jsp/site/Portal.jsp?page=solrProjectSearch&view=consult_project&document_id=11130&portlet_id=158

Les activités filmiques viennent s'inscrire dans la continuité de notre formation en anthropologie audiovisuelle où nous avons travaillé entre autres sur les paroles de migrants dans le quartier de la Goutte d'Or à Paris 18^e dans une coréalisation soutenue par le CNRS¹³.

¹³ "Une ballade dans le quartier de la Goutte d'Or, ponctuée de trois entretiens dont le fil conducteur est donné par l'image de la vitrine d'OMADIS : des oiseaux migratoires prenant leur envol et la mention "Que vivent les migrations". Mais que signifie OMADIS ? Pourquoi avoir choisi ce café emblématique de la Goutte d'Or ? Nos pérégrinations au fil de l'eau, entendons sous la pluie battante, nous ont amenés à trouver refuge dans ce lieu dont l'acronyme est déjà tout un programme d'accueil et d'intégration : Organisations, mondes, activismes, décroissances, imaginations, solidarité. Nous l'avons entendu comme une invitation au travail collectif d'un groupe d'étudiants aux parcours différents, aux origines, formations et aspirations très diversifiées, une incitation

Elle résonnent aussi avec tous les documents que nous avons filmés lors de notre travail de terrain en Grèce et en Macédoine du Nord, quand nous avons voulu comprendre le vécu des hommes et des femmes macédoniens qui avaient dû fuir la Grèce pendant la guerre civile et qui avaient été confrontés à un long périple d'exil, des années de persécutions et vers la fin de leur vie, le démantèlement de l'espace yougoslave, lequel avait eu pour eux une valeur contenante face aux exils successifs qu'ils avaient expérimentés.

Les témoignages des femmes et les violences spécifiques qu'elles avaient subies ont donné lieu à un documentaire mais aussi à un article publié dans une revue d'anthropologie¹⁴, alors que leurs histoires ont beaucoup résonné avec d'autres travaux réalisés davantage dans une perspective historique et évoquant la déportation à titre préventif des femmes et des enfants d'opposants politiques ou tout simplement de personnes soupçonnées d'être des simples sympathisants, puis des parties de la populations suspectes de par leur ancrage géographique ou l'aide logistique qu'elles seraient plus ou moins portées (ou même forcées) à donner¹⁵.

Ce travail auprès des femmes résonne enfin avec nos activités actuelles dans le cadre de l'association Famille, France-Humanité, que nous présidons, et où il s'agit de permettre à des femmes des quartiers d'avoir accès grâce à deux cinéastes réfugiées politiques, l'une d'origine afghane et l'autre d'origine iranienne, à de *l'autobiographie restaurative filmée*. Raconter son histoire en étant filmé participe d'un processus de reconnaissance symbolique

à une créativité qui prend appui sur les moyens du bord, en l'occurrence des photos du quartier, savamment accrochées à des lieux de passage autour du café mais aussi au-dessus des rails d'un train pas loin de la Gare du Nord, ou encore à l'intérieur du square Léon, devant un tailleur et marchand de tissus africains, face à l'Institut des Cultures de l'Islam, à l'entrée du métro de la Chapelle... Plein d'endroits qui viennent dire le mouvement, la migration, l'entre-deux-mondes : sédentaires et nomades, adultes et enfants, commerçants et passants, croyants et non-croyants, habitants du quartier et visiteurs occasionnels ou assidus de celui-ci. Unique par son melting-pot comme l'a énoncé l'un de nos témoins, le quartier, reste aussi représentatif d'un Paris cosmopolite, capable d'accueillir la différence et d'en faire une force de création. Ibrahim, ancien étudiant de notre Ecole et responsable du bar OMADIS, Issa, musicien et couturier, Suleyman retraité inconditionnel de ce quartier et habitant d'un autre arrondissement, nous offrent des facettes d'une diversité de parcours et d'un amour commun pour un lieu de vie qui devient aussi un espace d'amitié, de partage et de complicité. Si notre objectif initial était de nous servir de nos images pour créer des conditions de parole libre à partir d'une cartographie imaginaire des lieux, nos entretiens avec les personnes rencontrées sur le terrain nous ont permis d'établir des échanges profonds et créatifs, de réfléchir sur le sens de l'immigration et du voyage, sur la liberté et l'identité. Une identité qui trouve ses origines pour nos témoins au Sénégal mais qui a pleinement sa place ici, en France, et qui se compose de différents héritages dans leur rencontre avec les choix singuliers de chaque sujet. Et des interstices de liberté que nous avons voulu comparer à des pépites d'or, rencontrées au fil de notre périple. De l'or entre les gouttes." <https://gouttedor-et-vous.org/De-l-or-entre-les-gouttes>

¹⁴ Alexopoulos - de Girard, C. (2022), Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque in *Martor. Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain [Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review]*, Publishing House: Muzeul Țăranului Român, Editura Martor, 2022, no 27, *From Transcribing Orality to Oral Practices of Writing*.

¹⁵ Alexopoulos- de Girard, C., (2011). Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque », *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues

où un dispositif est mis en place pour accueillir et diffuser une parole. C'est aussi un moyen de garder trace d'une narrativité verbale et non verbale où l'intonation de la voix, les gestes, le silence sont des éléments d'une énonciation orale, corporelle, relationnelle, prise dans une interaction dialogique. C'est enfin, une manière de proposer à un groupe de personnes souvent invisibilisé une place au sein de la cité. Le soutien de la Mairie est en ce sens précieux car il témoigne d'une réhabilitation symbolique de femmes qui ont longtemps été privées de parole publique, notamment pour celles qui sont issues de l'immigration ou qui appartiennent à des groupes sociaux défavorisés. La participation aux projets des deux femmes cinéastes originaires des deux pays où elles ont été persécutées en tant que femmes et en tant qu'artistes, est aussi une manière de penser ce projet du côté de différentes formes d'engagement qui se rencontrent sans se faire écran autour d'un idéal commun de parole libre qui circule et d'image enfin autorisée.

Ces différents travaux en anthropologie audiovisuelle et en histoire orale sans être thérapeutiques dans leur intention de départ ou dans le cadre de leur déroulement, comportent des effets d'institution de la personne en sujet de parole audible pour la communauté, d'authentification de soi et de sa vérité dans l'acte même de se raconter, de restauration de son image face à tout ce qui l'avait occultée ou attaquée. Ils deviennent ainsi potentiellement thérapeutiques comme tout acte de créativité qui engage la parole du sujet dans une adresse à l'autre.

Outre l'aspect psychologique, l'accès à la parole des personnes placées en position de subalternes doit être reconnu dans son importance historique, sociale et politique, dans la continuité des travaux de référence de Gayatri Charvorty Spivak, célèbre pour son texte intitulé "Can the subaltern speak?" (Les subalternes peuvent-elles parler?) (1988), paru initialement sous le titre significatif "Power and Desire" (Pouvoir et Désir, 1983)¹⁶ : « Pour Spivak, la croyance dans l'adéquation entre désirs et intérêts n'est pertinente que dans la perspective des dominants. Pour les "subalternes", en revanche, cette relation mécanique n'existe pas. Alors que les désirs des "subalternes" sont en grande partie construits par ce que Gramsci a appelé le "discours hégémonique", leurs intérêts restent arrimés à leur position dans la structure sociale, laquelle ne leur permet pas de participer à la production du discours et, par conséquent, de leurs propres désirs (Spivak 1998, 78). Le corollaire de cette idée est que la remise en cause des structures de domination passe par une démocratisation de

¹⁶ « L'article débutait par une critique de la théorie poststructuraliste du discours présente dans un entretien entre Michel Foucault et Gilles Deleuze (Foucault, 1977b). Spivak leur reprochait de postuler une adéquation entre les "désirs" – c'est-à-dire, selon sa terminologie, ce qui meut concrètement les acteurs – et les "intérêts" objectifs induits par la place du sujet désirant dans la structure sociale (Spivak, 1998: 68).

la production du discours ou, pour le dire autrement, de la constitution des subalternes en sujets du discours, c'est-à-dire en "non-subalternes" »¹⁷. L'accès à la parole testimoniale est un acte de liberté et gagne à être appréhendé en tant que tel que nous nous inscrivons du côté du clinicien qui invite son patient à lui dire tout ce qui lui vient à l'esprit, du côté du chercheur qui mène un entretien non directif et qui reste ouvert à l'imprévu, à l'inattendu et à « l'inattendu » de la rencontre, ou encore du côté d'une association engagée dans l'écoute de personnes souvent longtemps privées de parole publique.

c. Participation et organisation d'évènements scientifiques.

Les publications et réalisations filmiques auxquelles nous avons fait allusion sont reliées à une activité scientifique soutenue menée sur une vingtaine d'années. Certains des textes publiés ou des films réalisés sont en relation étroite avec des communications, des invitations à des tables rondes ou des colloques organisés par nos soins. Notre participation à des événements scientifiques ou notre travail d'organisation dans ces manifestations suit les thèmes précédemment énoncés autour du trauma individuel et collectif, de sa remémoration et mise en récit, des modalités d'écoute clinique et d'accompagnement thérapeutique de ces narrations. La plupart des manifestations évoquées sont marquées par la pluridisciplinarité et s'inscrivent dans la continuité de notre parcours entre lettres, histoire, anthropologie et psychanalyse. Une présentation par ordre chronologique permettra d'avoir un aperçu de leur évolution au fil du temps, à travers les rencontres réalisées sur différents lieux et espaces institutionnels et dans l'interaction avec divers publics. Nous avons opté pour une présentation globale et unitaire des manifestations organisées par nos soins et de celles où nous sommes intervenue sans autre implication organisationnelle pour favoriser la mise en avant des thèmes abordés plutôt que des fonctions qu'ont été chaque fois les nôtres. Cela étant il est clairement spécifié pour chaque événement séparément notre fonction précise. Enfin, il importe d'attirer l'attention sur de nombreuses manifestations où nous avons occupé différentes fonctions (intervenante et organisatrice). En tout, nous avons organisé ou co-organisé une vingtaine de colloques et journées d'études, et nous avons participé à plus de soixante-dix manifestations scientifiques.

¹⁷ Mathias Delori. Etudes de subalternité. Alex Macleod; Philippe Bonditti (dir.). Relations internationales. Théories et concepts, 4e édition, Athéna éditions, pp.550-552, 2019, 978-2-924142-46-2. ffhalshs-02481370

1. Juin 2023: Participation au Colloque *(In)action et Culpabilité* à l'Université de Fribourg en Suisse. <https://events.unifr.ch/inaction-culpabilite/fr/> **Présentation** intitulée "Appropriation d'enfants et guerre contre-insurrectionnelle : entre violence de classe et violence de genre."
2. Juin 2023 : **Organisation** du troisième volet du colloque international sous forme de SYMPOSIUM dans le cadre du CONGRES de l'ARIC 2023 - Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte migratoire post-colonial : une mise en pratique interculturelle, Québec. "SA8: Autobiographical memory, life stories and transmission in a migratory and post-colonial context: an intercultural approach" in Laval, Canada.
<https://www.ediq.ulaval.ca/evenements/colloque-international-memoire-autobiographique-recit-de-vie-et-transmission-en-contexte-insulaire-interculturel-et-post-colonial>
https://www.ediq.ulaval.ca/sites/ediq.ulaval.ca/files/uploads/Autres%20-%20nouvelles/PROG-M%C3%A9moire-WEB-DEFINITIF_FINAL.pdf
Intervention intitulée « Mémoire autobiographique, polyphonie narrative et jeux de miroir dans la clinique de l'exil »
3. Mars 2023 : **Présentation** à l'IMISCOE Spring Conference 15-17 Mars 2023 "Postcolonial Migrations: Heritages, Specificities, Mobilizations, organisé par l'URMIS à l'Université de la Côte d'Azur". [*"What is the moral debt of the former colonial power?"*]
https://migpost.sciencesconf.org/data/pages/2023_IMISCOE_SPRING_CONFERENC E.pdf
4. Décembre 2022 : **Organisation du second volet** du colloque international Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial.
5. Octobre 2022 : **Organisation** du colloque **international** *Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial*. **Intervention intitulée** : « Le traumatisme de la guerre de 1974 et de l'exil à l'intérieur de l'île dans des narrations de chypriotes grecs ». <https://ufr-lsh.univ-reunion.fr/fileadmin/Fichiers/LSH/BTCR/Manifestations/Colloques/Prog-Coll-Memoire-5-10-2022.pdf>
6. Septembre 2022 : **Intervention** au colloque organisé par l'université de Strasbourg (SuLiSoM) et RESCIF et intitulé *Les psychothérapies familiales*. Intervention intitulée « Se reconstruire psychologiquement après une maladie incurable sur fond de maltraitance infantile ». <https://sulisom-colloques.fr/event/colloque-de-sulisom-et-rescif-sur-les-psychotherapies-familiales/>
7. Juin 2022 : **Intervention** à la 19^e conférence internationale annuelle de l'IMISCOE (International Migration Research Network) consacrée à la temporalité de la migration *Migration and time: Temporalities of mobility, governance and resistance*. Présentation intitulée « Du risque de la mort pendant le parcours migratoire à la reconstruction d'une identité *post mortem* pour les personnes décédées et leurs communautés d'appartenance » et réalisée avec Rachid Oualahal, MCF à l'Université de la Réunion <https://www.imiscoe.org/news-and-blog/news/network-news/1349-19th-imiscoe-annual-conference-june-29-july-1-2022-oslo>
8. Mai 2022 : **Intervention** au colloque du Département « Modern Languages and Literatures » de l'Université de Peterborough (Canada) *De la culpabilité. Une notion aujourd'hui bafouée ?* intitulée « De l'assignation, identification et assimilation à l'affranchissement : travail thérapeutique et sentiment de culpabilité chez des

- prisonniers politiques torturés. »
9. Novembre 2021 : Intervention au colloque *Les enveloppes psychiques*, organisé par l'Université de Besançon, intitulée « Le travail thérapeutique auprès de personnes exilées dans ses fonctions de restauration de la contenance interne, de création de liens intersubjectifs, de réhabilitation des appartenances groupales ». <https://enveloppsychique.sciencesconf.org/resource/page/id/7>
 10. Mai 2021 : Intervention au colloque *Psychotrauma et soins, d'hier à aujourd'hui, les enfants dans la guerre*, intitulée « L'accompagnement thérapeutique de personnes en situation d'exil, confrontées à des expériences traumatiques majeures avant, pendant et après leur parcours migratoire. » <https://www.memorializieu.eu/colloque-psychotrauma-et-soins-dhier-a-aujourd'hui-les-enfants-dans-la-guerre-2/>
 11. Mai 2021 : Participation à la journée d'études *De la transcription de l'oralité aux pratiques orales de l'écrit* organisée par The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal / Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain), l'Université de Plovdiv "Paissi Hilendarski" (Bulgarie) et l'INALCO (France). Intervention intitulée « Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque ».
 12. Avril 2021 : **Participation** à la table ronde *Le récit de vie en oralité* organisée par le groupe de recherche Oralités du Monde - ODM (PLIDAM, Inalco). **Intervention** intitulée « Récit de vie, récit testimonial ». <http://www.inalco.fr/evenement/recit-vie-oralite>
 13. Avril 2021 : **Organisation** du colloque des jeunes chercheurs de l'Université d'Angers *Familles à l'épreuve de la migration : quelles transmissions ?* **Participation** au colloque intitulée « Du sens de l'engagement politique entre histoire familiale et violence étatique » <https://fammig.sciencesconf.org/resource/page/id/4>
 14. Mars 2021 : Discutante avec Janvier Sanchis Zozaya à l'atelier-séminaire GETRAVIM de Manon Bourguignon, Alice Dermitzel et Muriel Katz, « Mise à mal du processus de deuil chez les proches de disparus : perspectives critiques au sujet des notions de deuil, dépressivité, mélancolie ».
 15. Novembre 2020 : **Conférence** à l'Université de Lausanne dans le cadre du séminaire organisée par Mme Muriel Katz et le réseau international GeTraVIM/Larpsydis sur la question de la disparition : « Se reconstruire après la disparition des siens : quelques questions de recherche clinique auprès de demandeurs d'asile originaires du Darfour. »
 16. Novembre 2020 : **Participation** au colloque *Roms d'Europe et des Balkans*, organisé par le PLIDAM et l'INALCO. Intervention intitulée « De quoi l'Ange blond dans son inquiétante étrangeté est-il le nom, le symbole ou le symptôme ? Discours, représentations et pratiques autour d'enfants roms dans l'espace public ».
 17. Avril 2020 : **Participation** au colloque *Tissage et mé-tissage du lien social contemporain*, organisé par le CRPMS de l'Université de Paris en partenariat avec la Société Psychanalytique Marocaine (SPM). Intervention intitulée « Border le trou, broder au crochet : quand la métaphore du tissage relate le travail thérapeutique dans la clinique du trauma et de l'exil ». (Manifestation reportée)
 18. Avril 2020 : **Participation** au pré-colloque *Familles à l'épreuve de la migration : quelle(s) transmission(s) ?* organisé par le BePsyLab, l'Université d'Angers, l'Université Paris 13, USPC, l'Université de Franche-Comté et Enjeux. Intervention intitulée « Du sens de l'engagement politique, entre histoire familiale et violence étatique. » (Manifestation reportée) **Membre du comité organisateur** du pré-colloque « jeunes chercheurs ».
 19. Février 2020 : **Participation** au cycle de conférences « Identités, filiations et

- parentalité organisé par l'Université d'Angers avec une intervention intitulée « L'homme qui traversa deux fois le désert ». <http://enfance-jeunesse.fr/cycle-de-conferences-identites-filiations-et-parentalite-2019-2020/>
20. Décembre 2019 : **Participation** au colloque *Trauma et Création*, organisé par l'Université Catholique d'Angers et l'Université d'Angers. Intervention intitulée « Du processus de création à l'élaboration du traumatisme : la place des médiations artistiques dans l'accompagnement de personnes en situation d'exil. » <https://recherche.uco.fr/sites/default/files/fichiers/plaquetteetraumaetcreation.pdf>
 21. Novembre 2019 : **Organisation** du colloque international *Politiques migratoires et enjeux cliniques de la traduction* par l'INALCO/PLIDAM et par Paris 7. **Intervention** intitulée *La traduction dans le travail clinique avec des migrants allophones*. <http://www.inalco.fr/evenement/politiques-migratoires-enjeux-cliniques-traduction>
 22. Novembre 2019 : **Participation** au colloque international *Mort traumatique, Deuil traumatique* organisé par SULISOM et l'Université de Strasbourg. Intervention intitulée « Expérience migratoire et mort traumatique : aspects du travail clinique avec des personnes migrantes confrontées à des expériences de morts traumatiques ». <https://mort-deuil-traumatique.fr/>
 23. Octobre 2019 : **Participation** au colloque sur *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, organisé par le Département de Sociologie de l'Université de Nantes. Intervention intitulée « La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique ».
 24. Octobre 2019 : **Participation** à la table ronde de l'Université d'Angers organisée par Confluences sur *Trauma et expression de soi*. Intervention à partir du récit de vie de StéphanosStéphanou sur « L'écriture de soi en tant que médiation thérapeutique ».
 25. Juin 2019 : **Organisation** des journées d'études *Fonctions des images dans les frictions de la globalisation* dans le cadre du projet Inventformes, financé par la Fondation Carasso en partenariat avec l'EHESS dont je suis coordinatrice. Le projet porte sur la thématique « L'invention des formes de représentation à l'ère de la mondialisation : artistes et chercheurs en dialogue ». **Intervention** intitulée : « *Le sujet dans le processus créatif : mise en récit, traduction intersémiotique et élaboration d'expériences traumatiques liées à l'exil dans un atelier d'art* ». <https://www.ehess.fr/fr/inventformes-linvention-formes-repr%C3%A9sentation-l%C3%A8re-mondialisation%C2%A0>
 26. Juin 2019 : **Intervention** aux Journées d'études *Clinique et enfermement*, organisées à Paris 7 par l'Institut Humanités Sciences et Sociétés. Intervention intitulée « Entre exil et emprisonnement : travail clinique auprès de migrants confrontés à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leur pérégrination ».
 27. Mai 2019 : Journées d'Etudes *Reconfigurations identitaires et revendications indépendantistes* organisées par l'Université de Strasbourg, **intervention** intitulée « Pratiques linguistiques, représentations sociales et constructions identitaires : le cas du macédonien en Grèce. »
 28. Janvier 2019 : Colloque Enfance – Psy, **intervention** intitulée « La petite fille aux girafes ».
 29. Mai 2018 : **Intervention de clôture** au colloque *Figures et enjeux de la traduction*, organisé par Houria Abdelouahed (Paris 7/CRPMS) et Beatriz de Santos (Paris 7/CRPMS).
 30. Avril 2018 : **Intervention** au colloque *Les tabous en didactique des langues et des cultures : aspects linguistiques, littéraires et culturels* organisé par le PLIDAM/INALCO. Intervention intitulée « La guerre civile grecque : un conflit

- impossible à nommer ? »
31. Janvier 2018 : **Intervention** dans les journées d'études de MIGROBJETS intitulées *Circulation des objets de la culture matérielle des exilés dans les nouveaux médias et construction de la figure du migrant dans l'espace public*. Intervention intitulée « *Le récit de l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides : un objet des migrants ?* »
 32. Novembre 2017 : **Intervention** dans le colloque de Paris 5 *Création et créativité*. Intervention intitulée « Rencontre créative de différentes formes de narrativité ».
 33. Octobre 2017 : **Organisation** d'une journée doctorale à l'université de rentrée de l'ED de Paris 7 autour des *Nouvelles perspectives en psychanalyse*. **Intervention** intitulée « Médiations corporelles et psychanalyse ».
 34. Avril 2017 : **Intervention** au premier congrès international de traductologie à Paris X Nanterre, dans l'atelier *Les concepts psychanalytiques et leur éclairage sur la traduction*, intitulée « Quelques apports psychanalytiques sur le processus de traduction de l'extra-verbal ».
 35. Février 2017 : **Intervention** au séminaire du Musée du Quai Branly intitulé *Lieux, pratiques, discours de la mémoire* » intitulée « Mémoires de guerre civile, quelles narrations ? Affiches, photos, dessins et chansons en Grèce et en Espagne pendant et après la guerre civile ».
 36. Février 2017 : **Membre du comité organisateur** du colloque *Les réfugiés : entre urgence du soin et suspension politique. Comment penser la prise en charge et agir ?* **Intervention** intitulée « La narrativité, entre psychanalyse et art thérapie ».
 37. Décembre 2016 : **Organisation** d'une journée d'études, co-organisée par Paris 7 et l'INALCO, *L'oralité entre psychanalyse et anthropologie*. **Intervention** intitulée « L'objet naît dans la haine : aux origines d'une ambivalence historique entre psychanalyse et anthropologie. »
 38. Juin 2016 : **Stage doctoral** auprès des réfugiés à Calais et à Dunkerque, dans le cadre de la co-organisation d'un travail de terrain par l'USPC, les MDM et le COMEDE.
 39. Juin 2016 : **Participation** à l'université d'été coorganisée par Paris 7, Sciences Po et l'université Kapodistrienne d'Athènes. **Intervention** intitulée « D'un exil à l'autre, les portes closes de l'Europe ».
 40. Mai 2016 : **Participation** au Festival des cinémas d'Europe du Sud-est. Projection du moyen métrage de Christina Alexopoulos, « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes ».
 41. Février 2016 : **Participation** aux journées doctorales de Paris 5, intitulées « Résistance(s) » organisées par le laboratoire « Psychologie Clinique, Psychopathologie, Psychanalyse » de l'Université Paris Descartes. **Intervention** intitulée « Narration d'expériences extrêmes : cadre et enjeux de la transmission testimoniale ».
 42. Mai 2015 : **Participation** au colloque international des néo-hellénistes des universités francophones à Strasbourg, autour de la thématique *Manger en Grèce*. **Intervention** intitulée « Les pratiques alimentaires des immigrants musulmans de Grèce entre interdits traditionnels et stratégies d'adaptation ».
 43. Décembre 2014 : **Membre du comité scientifique** de la journée d'études organisée à l'INALCO, *Le mataroa, un voyage toujours actuel*. Intervention intitulée « Les aspects transgénérationnels de la transmission testimoniale ».
 44. Juin 2014 : **Membre du comité organisateur** de la journée d'études de l'INALCO *Entre écriture testimoniale et récit autobiographique : l'histoire de vie de Katina Latifi*. Intervention intitulée « Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire ».

45. Juin 2014 : **Membre du comité organisateur** du colloque de l'INALCO sur l'auteur Eugène Trivizas. **Intervention** intitulée « *Le Dernier chat noir* : entre conte pour enfants et fable animalière, une allégorie contre le racisme et les logiques d'exception ».
46. Juin 2014 : **Participation** à la journée d'études de l'INALCO, *Grèce-Roumanie : regards croisés au XXe siècle*. Intervention intitulée « Réfugiés grecs de la guerre civile en Roumanie : moyens de communication, activité éditoriale et production radiophonique ».
47. Juin 2014 : **Participation** au colloque international du PLIDAM (INALCO) *Politique et idéologies en didactique des langues : acteurs et discours*. **Intervention** intitulée : « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires : le cas du macédonien dans la Grèce des années 30 et 40 ».
48. Décembre 2013 : **Membre du comité organisateur** du colloque de l'INALCO sur les *Témoignages des Balkans des années 40*. **Intervention** intitulée « Expression testimoniale des acteurs de la guerre civile grecque : groupalité interne et mouvements de subjectivation. »
49. Juin 2013 : **Membre du comité organisateur** du XXIII^e Congrès des néo-hellénistes des universités francophones, *Les élites grecques modernes. Identités, modes d'action, représentations*, organisé par l'INALCO. **Intervention** intitulée « Représentations du rébétiko chez les élites intellectuelles de gauche entre la guerre civile et la dictature des colonels ».
50. Décembre 2012 : **Participation** au colloque de l'INALCO sur *Le roman de l'étrangéisation*. Intervention intitulée « L'étranger dans l'idéal civilisationnel en temps de guerre ».
51. Mai 2012 : **Participation** au colloque de l'Université de Thessalie à Volos, *Γεφυρώνοντας τις γενιές: Διεπιστημονικότητα και αφηγήσεις ζωής στον 21^ο αιώνα. Προφορική Ιστορία και άλλες Βιο-ιστορίες*. [En réunissant les générations : pluridisciplinarité et récits de vie au XXI^e siècle. Histoire orale et autres bio-histoires.] Intervention intitulée « Le rôle du témoignaire dans la réception des témoignages d'expériences extrêmes ».
52. Avril 2012 : **Organisation** à l'INALCO d'une table ronde intitulée « L'insupportable similarité de l'autre » sur l'œuvre de Gazmend Kapllani.
53. Décembre 2011 : **Membre du comité d'organisation** du colloque *Dynamiques sociales, convergences et divergences intercommunautaires à Chypre, à l'aube du XXIe siècle*, co-organisé par l'INALCO et l'Université de Nicosie. Intervention s'intitulant « Reconnaître la souffrance des deux bords, au-delà de la logique identitaire ».
54. Décembre 2011 : **Membre du comité d'organisation** du colloque *Les Femmes des Balkans sous l'Occupation*, coorganisé par l'INALCO et le Centre National de Recherches en Sciences Sociales de Grèce (EKKE). Communication portant sur « L'identité de « résistante » dans les récits de vie des prisonnières politiques de la guerre civile grecque ».
55. Décembre 2011 : **Organisation** d'une table ronde à l'INALCO autour de la thématique : *Expressions testimoniales des années 40 en Grèce*. Communication portant sur « Une approche pluridisciplinaire de l'expression testimoniale ».
56. Décembre 2011 : **Participation** au colloque international de l'INALCO, *Mémoire de violence et écritures balkaniques*. Communication portant sur « La mémoire de la violence dans les récits des années 40 ».
57. Septembre 2011 : **Participation** au festival de Die, consacré à la Grèce : deux conférences portant sur « La mémoire de la guerre civile en Grèce » et « La dictature

- des colonels, ruptures et continuités »; une intervention sur « L'évolution de la question chypriote » dans une table ronde consacrée aux *Relations gréco-turques*.
58. Juin 2011 : **Participation** au colloque international *Mouvements de migration dans la Grèce des années 40*, organisé par l'Université de Thrace à Komotini. Communication s'intitulant « Histoire de nom et enjeux identitaires dans le récit de vie de Goce Kanzurov ».
 59. Mai 2011 : **Participation** au colloque international des néo-hellénistes des universités francophones à Montpellier, autour de la thématique *l'Hellénisme, rupture et continuité*. Titre de l'intervention « Le "peuple ennemi", discours sur l'identité nationale et stigmatisation de l'altérité dans la propagande rééducative du gouvernement grec des années 50 ».
 60. Novembre 2010 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO *Ecritures Balkaniques*, « Les activités radiophoniques des communistes grecs réfugiés dans le bloc de l'Est : mémoires d'oralité et histoires d'écriture parallèle ».
 61. Juin 2010 : **Participation** au colloque international organisé par le CEB à l'INALCO sur les *Ecritures Balkaniques*. Sujet d'intervention : « L'aventure éditoriale des communistes grecs réfugiés aux pays de l'Est après la fin de la guerre civile. »
 62. Avril 2010 : **Organisation** de la table ronde *Géographie des revendications nationales de la Grèce aux XIXe et XXe siècles* à l'INALCO avec le soutien des Archives d'Histoire Sociale Contemporaine de Grèce (ASKI).
 63. Avril 2010 : **Organisation** de la table ronde *Mémoires d'exil, exils de mémoire* autour de l'œuvre d'Ilias Poulos *Fragments de mémoire* à l'INALCO. Intervention portant sur « La mémoire de la guerre civile dans l'expression testimoniale des réfugiés politiques des années cinquante et soixante. »
 64. Mars 2010 : **Présentation** de l'œuvre d'Ilias Poulos lors du vernissage de son exposition à la Maison d'Europe et d'Orient.
 65. Novembre 2009 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO *Ecritures Balkaniques*, « Les écritures en langue grecque des réfugiés politiques de la guerre civile grecque dans le bloc soviétique, 1947-1968 ».
 66. Mai 2009 : **Intervention** au colloque des néo-hellénistes des universités francophones à Lyon, organisé autour de la thématique « *Masculin-Féminin* » dans la langue, la littérature et l'art grecs modernes. Titre de l'intervention : « Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque ».
 67. Avril 2009 : **Intervention** à la journée d'études sur les *Ecritures Balkaniques*, à l'INALCO, « La guerre civile dans les manuels scolaires grecs ».
 68. Mars 2009 : **Intervention** au colloque du CEB à l'INALCO *Regards sur la Macédoine*, « La question macédonienne pendant la guerre civile grecque. »
 69. Décembre 2008 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO *Ecritures Balkaniques*, « Les écrits testimoniaux et épistolaires de la réclusion, le cas des prisonniers politiques grecs. »
 70. Mai 2008 : **Intervention** à la journée d'études sur les *Ecritures Balkaniques* à l'INALCO, « Images de soi : de la sujétion à la liberté. L'avènement de la subjectivité dans les écrits des prisonniers politiques de la guerre civile grecque. »
 71. Mai 2008 : **Intervention** au colloque du CEB à l'INALCO *Conflits idéologiques dans les Balkans autour de la seconde guerre mondiale et de la guerre civile grecque*, « La déclaration de repentir pendant la guerre civile grecque. »
 72. Mai 2007 : **Intervention** au colloque des néo-hellénistes des universités francophones à Lille, organisé autour de la thématique : *D'une frontière à l'autre : mouvements de fuites, mouvements discontinus dans le monde néo-hellénique*, « La notion de frontière

- dans les témoignages des prisonniers politiques grecs. »
73. Septembre 2005 : **Stage** de traduction littéraire à Paros, en Grèce, dans le cadre de la collaboration de l'INALCO avec le centre de traduction littéraire E.KE.ME.L.
 74. Juillet 2002 : **Participation** au colloque de philologie classique (filología clásica) de Madrid dans le cadre de la collaboration de Paris IV avec l'université espagnole UNED.

Nos interventions portent pour la plupart sur l'écriture et l'oralité testimoniales, la transmission transgénérationnelle, les communautés de mémoire et l'historiographie officielle, les conflits politiques dans un contexte d'antagonismes régionaux, les droits et la répression de groupes sociaux stigmatisés, minorisés ou placés en position de subalternes, la narrativité verbale et non verbale, la mémoire traumatique, l'expérience de la guerre, des mauvais traitements, de l'exil et de la précarité extrême. Enfin, certains de ces axes reviennent systématiquement dans notre production scientifique et dans nos collaborations.

La participation à ces différentes manifestations scientifiques dans différents pays et notamment en Grèce et en France, l'organisation des colloques marqués par la pluridisciplinarité, la publication de certaines de nos interventions dans des revues qualifiantes témoignent de notre degré d'investissement dans des activités de la communauté scientifique. Cet investissement est également manifeste dans nos différents partenariats et collaborations scientifiques.

2. Collaborations scientifiques, responsabilités collectives, projets en France et à l'international

Tout au long de notre formation universitaire mais aussi de notre travail en tant qu'enseignante et chercheuse dans différentes institutions, nous avons développé de nombreux partenariats et collaborations scientifiques en France et à l'étranger, tout en assumant différents postes à responsabilités. Comme nos collaborations scientifiques sont reliées à l'exercice de nos responsabilités en France et à l'international, nous en retracerons l'histoire simultanément pour en montrer les points saillants.

Dès notre recrutement à la section de grec de l'Inalco en 2006, d'abord en tant que chargée de cours, puis en tant que lectrice, et jusqu'en 2018 où nous avons pu obtenir un poste d'ATER à l'Université de Strasbourg en Faculté de Langues dans le domaine de la langue et de la civilisation grecques, nous avons inlassablement œuvré pour l'enseignement et la recherche dans le domaine des études grecques. Depuis notre place de secrétaire du Centre

d'Etudes Balkaniques, nous avons organisé de très nombreux colloques, mis en place un partenariat avec les Archives d'Histoire Sociales Contemporaines (ASKI en grec) et avec le Centre National de Recherches en Sciences Sociales (EKKE en grec) et développé des recherches communes avec des universitaires grecs et chypriotes. Nous avons notamment organisé un colloque sur le dialogue intercommunautaire avec des universitaires chypriotes grecs et turcs à l'INALCO en 2011, mis en place un programme sur l'écriture testimoniale avec le Centre d'Etudes Balkaniques, lors de nos deux mandats consécutifs, et les ASKI et l'EKKE, avec qui nous avons co-organisé un cycle d'événements scientifiques sur les *Conflits au XXe siècle dans l'espace balkanique*. Par la suite, la mise en place de ce partenariat avec les deux centres de recherches en Grèce a abouti à l'organisation conjointe d'une série de manifestations scientifiques autour de la mémoire des années 40, de la répression politique, des droits de femmes et des populations minorisées en Grèce. Nous avons également développé de très nombreuses collaborations avec la section du macédonien et du roumain de l'INALCO et travaillé en bonne synergie avec l'ensemble des collègues de la section de grec. Il importe de citer également notre collaboration avec le Centre Hellénique Grec en la personne d'Alexandra Mitsotakis et l'organisation d'une série d'événements littéraires et culturels avec cette institution. Dans une ouverture tant vers les artistes et auteurs que vers la société civile, nous avons pu accueillir et présenter l'œuvre d'écrivains, de photographes et de cinéastes de renom dont Eugène Trivizas, Gazmend Kaplani, Katina Latifi, Ilias Poulos, Christine Volaire et Philippe Bazin, Angélique Kourounis.

La collaboration entre artistes et chercheurs à l'aune de la globalisation a continué à être au centre de notre réflexion et s'est manifestée en 2019 par la prise en charge d'un travail de Coordination du projet de recherche entre l'EHESS, l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine et la Fondation Carasso, « Dialogue entre artistes et chercheurs à l'aune de la mondialisation » avec de nombreuses personnalités venues d'universités étrangères. Ce projet a obtenu un financement de 95 000 euros. <https://www.ehess.fr/fr/liste-centres/evenements/12826>

Après notre départ de l'INALCO pour l'université de Strasbourg et l'université d'ANGERS où nous avons été respectivement ATER en grec et ATER en psychologie clinique sociale, d'autres collaborations sont devenues possibles, notamment au sein des centres de recherche de ces deux universités (GEO pour l'Unistra et BePsyLab devenu CliPsy pour l'Université d'Angers). Nous nous sommes également intéressée à l'approche groupaliste en nous rapprochant des travaux du laboratoire Larpsydis à l'Université de Lausanne dans l'équipe de Muriel Katz où nous avons été invitée à intervenir à plusieurs

reprises sous forme de conférences payées et de workshops. Nous avons également réalisé une demande de financement pour un projet européen Horizon 2022 avec l'Université de Lausanne, qui n'a pas abouti étant donné l'aspect très concurrentiel de ces appels mais qui a été convenablement classé.

Nous avons participé au projet Covideuil, mené sous la supervision générale de Mme Bacqué, au sein de l'équipe grecque du projet que dirige Mme Canellopoulos. Nous nous sommes aussi engagée dans une nouvelle collaboration européenne avec l'Université de Chypre pour deux actions COST : « Youth and history » et « Futurite ». La première action résonne avec nos travaux en histoire et mémoire de la guerre, la seconde, est en relation avec notre engagement au sein du Centre International d'Etudes sur la Mort, présidé par Mme Marie-Frédérique Bacqué, pour un programme dont elle est l'instigatrice. Nous faisons également partie du comité rédactionnel des revues *Etudes Balkaniques* et *Etudes sur la mort*, et nous avons fait des évaluations pour ces deux revues ainsi que pour *Frontiers*.

En tant que responsable du service de psychologie clinique de l'Institut cancérologique German Oncology Center, nous avons développé des partenariats avec l'université European University et avec Europa Donna.

Autres critères d'évaluation

- Rayonnement international (Action de mobilité, invitation à des conférences/congrès, collaboration à des projets internationaux)
- Activités d'expertises (Participation à des instances d'évaluation, participation à des jurys de thèses, expertises d'articles ou de projets)
- Responsabilités collectives (Animation d'équipes, de services, de départements de recherche et/ou de formation)
- Responsabilités d'enseignement (mention, parcours, UE, ...)
- Participation à la vie de l'unité de recherche ou de l'établissement
- Diffusion scientifique (Organisation ou participation au comité scientifique de manifestations, vulgarisation scientifique)

Enfin, en tant que présidente de l'association Famille, France – Humanité, nous avons mené plusieurs partenariats avec d'autres associations et avec la Mairie de Paris et notre projet d'activités solidaires pour les habitants du 18^e a été le lauréat du Budget participatif de Paris, le 9 octobre 2023, choisi par les habitants du 18^e arrondissement. Une évocation de ce projet associatif illustrera la place accordée à une contenance restauratrice, permettant un processus de transformation dans notre engagement associatif.

3. Action associative, diffusion des savoirs, travail de vulgarisation : la vie dans la communauté

Il nous semble essentiel de prévoir dans cette HDR une rubrique consacrée à la vie dans la communauté, entendant par là l'action associative, le travail de diffusion des savoirs hors les murs de l'université, l'action de vulgarisation par l'investissement des voies médiatiques. L'action associative, la diffusion des savoirs et le travail de vulgarisation s'inscrivent dans une vision du monde où les liens de solidarité, l'accueil de l'altérité, le mouvement vers ce qui constitue une forme de différence sont essentiels à la vie en communauté.

Notre engagement dans la société civile s'incarne tout d'abord dans notre action associative auprès une association de Loi 1901 reconnue d'intérêt général, qui dispose d'une œuvre multiple. L'association, « Famille France-Humanité » est composée de 4 pôles (les extraits de notre site internet <https://ffhumanite.org/> sont en italique):

► *un pôle de psychologues, qui organisent des « goûters thérapeutiques » (ayant pris la forme de « paniers-repas thérapeutiques » durant les confinements), des séances d'art-thérapie et proposent des consultations près des lieux de vie des personnes sans domicile fixe.*

Cette approche est inspirée de la psychothérapie institutionnelle. Notre objectif a été de restaurer quelque chose du lien au groupe et d'une oralité première de partage, d'échange et de bien-être interne. Si tout est groupe et corps (Kaës), passer par le corps peut avoir des effets de protosymbolisation d'un rapport plus apaisé à son monde interne et externe¹⁸. Prendre soin de l'autre est aussi le rejoindre là où il est et de l'accompagner vers une meilleure capacité à s'occuper de soi-même là où des objets premiers ou un environnement social et politique ont pu être particulièrement défailants.

¹⁸ Sur la question du corps, voir aussi Alexopoulos-de Girard, C. (2021). L'échange corporel dans le travail clinique avec des sujets traumatisés en situation d'exil, d'errance ou de précarité : De l'importance du toucher dans un travail thérapeutique. *Corps & Psychisme*, 79, 97-111. <https://doi.org/10.3917/cpsy2.079.0100>

► *un pôle d'accompagnement social, administratif et juridique pour les personnes exilées ou à la rue. Association des Portes, des gares et des périphéries, qui cherche à rejoindre toute personne à la marge de la société, c'est très logiquement que F.F.-H. a fait de la Porte de la Chapelle à Paris, où tant de problématiques diverses sont concentrées, le cœur battant de son action. F.F.-H. est une association habilitée par l'O.F.P.R.A. à accompagner des personnes en demande d'asile en entretien (cette demande s'effectue via notre formulaire de contact) ;*

Accompagner les personnes dans un entretien où un récit de vie leur est demandé peut permettre d'apporter de la tiercéité là où cette épreuve, marquée par la culture du soupçon, peut être vécu comme un duel imaginaire aux effets particulièrement traumatiques pour le sujet. Devoir raconter par le détail un viol ou un acte de torture n'est jamais anodin. Quand son interlocuteur part du principe qu'il se peut que le récit ne soit pas véridique, la situation devient encore plus difficile pour une victime de mauvais traitement qui sent qu'elle n'est pas crue. La présence même silencieuse à ces côtés d'une personne bienveillante peut avoir un effet contenant et permettre que sa parole redevienne audible, comme si la présence d'un témoin du témoin autorisait implicitement le dépôt de son témoignage et lui restituait le statut de parole pleine et entière adressée à une communauté humaine.¹⁹

► *un pôle de formations, notamment en F.L.E. (Français Langue Etrangère) et en informatique, dans les campements parisiens, à la Halte humanitaire en face du Louvre, au Centre LGBTQI+ Paris-Île-de-France et au C.H.U. « Agnodice » pour femmes enceintes et sortant de maternité à côté de la gare d'Austerlitz. Nous intervenons aussi régulièrement dans des lieux de formation de bénévoles ou de professionnel-le-s pour transmettre les nombreux enseignements de notre expérience de terrain.*

Cette action auprès des femmes qui viennent d'accoucher ou encore des publics persécutés pour leurs orientations sexuelles vient mettre au cœur de notre action la notion de solidarité, de lien et de transmission. Pour une femme exilée qui vient de mettre au monde un enfant et qui vient aussi d'avoir un logement après avoir passé des mois dans la rue, recevoir des cours de FLE, souvent en présence de son bébé, est aussi une façon symboliquement de lui accorder une place, de la penser dans un processus de transmission, de se la représenter non seulement dans sa fragilité mais aussi et surtout dans sa capacité à agir, à apprendre et à enseigner à son tour ses propres savoirs à son enfant.

Pour une personne victime de discriminations liées à son orientation sexuelle dans son pays d'origine, les cours de FLE dispensés dans le centre LGBTQ+ viennent aussi signifier la reconnaissance dans la société française, des personnes qui se revendiquent de cette identité là où la norme avait été le rejet, la stigmatisation et le refus de l'altérité. Cela a des effets

¹⁹ Sur la question du récit et sur le rôle du psychologue face à l'OFPRA, voir également Alexopoulos - de Girard, C. (2020). La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique. Actes de colloque de l'université de Nantes, *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, Nantes. <https://arrecos.hypotheses.org/2374>
<https://fr.calameo.com/read/0062657904d1796af9023?authid=M4Wva9KsryCz>

subjectivants et participe à un processus d'inclusion et d'intégration, l'acceptation de soi passant par la pleine reconnaissance de son droit à exister dans sa différence par les autres.

► *un pôle pour les femmes exilées. Nous les aidons à la rue et en leur donnant des cours de français. Nous voulons soutenir l'enseignement dans les écoles clandestines en Afghanistan, diffuser de l'information médicale, particulièrement sur la santé physique et mentale des femmes, et déployer un accompagnement spécifique en France. Nous développons un projet numérique, « The Woman Media », pour promouvoir l'émancipation des femmes exilées et/ou des pays en guerre par la libre parole et le développement des connaissances, la diffusion d'informations médicales adaptées et l'empowerment par le développement d'un réseau sororal.*

L'action d'information nous semble primordiale pour des personnes privées d'accès aux savoirs et le travail de diffusion des savoirs participe pleinement à notre projet d'émancipation, de partage et de soin. Mieux connaître son corps et pouvoir en disposer est la première des libertés.

Un de nos projets, lauréat de la ville de Paris, s'inscrit justement dans ce souci de donner aux femmes les moyens de se raconter, de communiquer entre elles et avec la société civile, de se projeter dans un avenir plus apaisé, plus gratifiant et plus libre.

Résumé du projet

Les besoins et les objectifs

Les quartiers populaires concentrent les précarités et les vulnérabilités, et les femmes en sont les premières victimes. La pandémie de solitude qu'a causée la Covid-19 a accentué cela. Cependant, ces quartiers sont aussi des lieux de solidarité, et les femmes les font vivre avec des trésors d'inventivité et d'abnégation. Notre programme vise à renforcer la sororité et à changer les regards, trop souvent teintés de peur et de misérabilisme, sur ces femmes. Ce programme de 3 ans, au coût annuel de 241 000€, doit commencer dès janvier 2024 et s'achever en décembre 2027. Ce programme est lauréat du Budget participatif 2023 pour le 18e arrondissement, le plus populaire et multiculturel de Paris.

Les femmes bénéficiaires

Le profil des bénéficiaires sera le plus large possible (diversité des origines sociales et culturelles, du niveau d'éducation, des convictions, etc.).

Nous chercherons particulièrement à accueillir :

- *les femmes les plus âgées du quartier et celles victimes de violences,*
- *les primo-arrivantes qui pourront collaborer avec les femmes exilées de notre association fort actives dans le mouvement « Femme, Vie, Liberté »,*
- *et les femmes influentes et agissantes du quartier, capables de repérer les femmes victimes de violences recluses chez elles et d'insuffler largement autour d'elles ce qu'elles auront acquis avec notre programme.*

Potentiellement, chaque année, 944 femmes pourraient participer. L'objectif, cependant, est que plusieurs femmes participent régulièrement à plusieurs sortes d'activité, afin que notre programme développe largement leur potentiel et les soutienne en de multiples domaines.

Les activités du programme

- *Des cafés philo au sein du tiers-lieu « Quartier Libre », lauréat du Budget participatif 2017 et de l'Arc de l'Innovation 2019, à La Goutte d'Or (Paris 18e).*
- *Des ateliers de libre parole à visée thérapeutique et de formation et d'information dans le nouveau tiers-lieu de La Sierra Prod, lauréate du Budget participatif 2018 et de l'Arc d'innovation 2020, à la Porte de Clignancourt (Paris18e).*
- *Des cours de français pour étrangères à Paris : au C.H.U.« Agnodice » pour femmes sortant de maternité, à La Halte humanitaire et au Centre LGBTQI+ Paris – Île-de-France. Le contenu de ces cours est très concret, à visée d'autonomie dans la vie quotidienne, féministe et basée sur l'approche neurolinguistique élaborée et généralisée au Canada.*
- *Des groupes de travail pour développer, sur une plateforme numérique créée ad hoc, dans leur langue maternelle, des contenus basés sur les programmes de l'école primaire française, qui serviront aux femmes étrangères en France, mais aussi à l'étranger. Nous commencerons par les langues afghanes.*

Les ressources humaines

- *3 ETPT (une vidéaste, une professeure de F.L.E., une coordinatrice de bénévoles)*
- *2 doctorantes CIFRE (en psychologie et en philosophie)*
- *5 pigistes-traductrices*
- *2 prestataires psychologues*
- *1 prestataire développeuse web*
- *L'important réseau de bénévoles de l'association*

Les ressources matérielles

- *Le Budget participatif 2023 de Paris pour l'achat de tous les équipements (54 000 €)*
- *Un budget pour la nourriture consommée dans les ateliers*

La philosophie générale du programme :

Le monde semble de plus en plus violent, déchiré, enténébré. La peur saisit les esprits. Notre expérience de terrain, que nous voulons étendre, offre une autre perspective : celle de la confiance et de l'optimisme. Nous constatons un vif désir d'Humanisme, et une soif de concorde et de paix universelles.

On entend que la République serait faible, en manque de protection ; elle continue, au contraire, à être puissante et attirante. Le financement de ce projet au service des femmes dans les quartiers populaires de Paris permettra la diffusion de ses principes, méthodes et outils. Nous croyons au progrès et à la discussion éclairée et démocratique, à la perfectibilité de l'être humain et de la société, à l'universalisme des valeurs de Liberté, d'Égalité et de Fraternité/Sororité. Notre programme citoyen, qui vise à créer une communauté d'esprit autour de valeurs partagées, vient de la base : lauréat du Budget participatif 2023, il a été porté par les

habitantes et habitants du 18e arrondissement de Paris, assurément le plus populaire, dynamique et multiculturel.

Par et pour les femmes des quartiers populaires :

Nous vivons dans une société de plus en plus fragmentée, et c'est dans les quartiers populaires, et tout particulièrement dans le 18e arrondissement de Paris, que l'on trouve les situations les plus éparées : des personnes aux situations et horizons très divers cumulent les vulnérabilités et les situations de violence et de rejet. La pandémie, qui est devenue une « pandémie de solitude », vient aggraver cela. Les femmes, paradoxalement, sont à la fois celles qui souffrent le plus de ces murs existentiels et celles qui établissent le plus de ponts. Elles détiennent les clefs du lien social et ont besoin d'être soutenues dans leur volonté rassembleuse. Dans les tiers-lieux, des femmes de situations matrimoniales, sociales, économiques, administratives différentes, et de convictions, de cultures, d'origines, d'orientations sexuelles et de traditions religieuses diverses se retrouvent. Nous voulons contribuer à faire de ces nouveaux espaces de sociabilité des fabriques de tolérance, où ce qui est éparé est rassemblé, et d'utopies, où se construisent des modèles alternatifs, susceptibles d'être des sources d'inspiration et des moteurs d'action.

L'inclusion des femmes âgées sera notre priorité. Elles sont trop souvent réduites à leurs vulnérabilités, alors qu'elles sont des femmes puissantes, puissantes de leur expérience et de leur transmission. Les femmes exilées de notre association, actives dans le mouvement « Femme, Vie, Liberté », apporteront leur expérience de Résistantes dans les quartiers populaires, tant auprès des femmes qui sont les piliers de ces quartiers que des primo-arrivantes.

Cette richesse humaine dans ces tiers-lieux contribuera à faire de notre programme un voyage émancipateur à travers une localité et une temporalité (le lieu et le temps des possibles) autres que celles vécues quotidiennement par des femmes qui ploient sous les contraintes et les préjugés d'une réalité impitoyable et qui ne savent plus à quelle porte frapper.

Les femmes des quartiers populaires doivent être soutenues là où elles vivent dans leurs rôles de penseuses, de passeuses et d'actrices sociales.

La sororité par la réflexion :

Penseuses, elles pourront réfléchir, 2 fois par mois, dans nos cafés philo organisés dans le tiers-lieu « Quartier Libre – 4C », lauréat du Budget participatif 2017 et de l'Arc de l'Innovation 2019, à La Goutte d'Or (Paris 18e). Potentiellement, chaque année, 240 femmes pourraient participer. Nous proposerons 2 types d'activité selon une méthodologie que nous avons élaborée et expérimentée dans nos cours de français.

La première activité se base sur la raison discursive (ou, plus précisément, dialectique : thèse-antithèse-synthèse), pour dépasser l'esprit de parti pris et former les esprits sans les conformer. Les participantes vont apprendre à mieux formuler leurs arguments pour mieux se faire entendre, à comprendre les idées opposées pour diffuser la tolérance et prendre des décisions éclairées par la confrontation à d'autres points de vue.

La seconde activité se base sur la raison analogique, pour enrichir les esprits sans les endoctriner. Elle consiste à penser les mythes concernant les femmes dans chaque culture et à se les réapproprier comme symboles discutables de leur propre condition

de femme en France aujourd'hui. Ces représentations de femmes viendront de toutes les cultures, mais nous aurons particulièrement à cœur de présenter celles de la « culture classique » (souvent connue seulement d'une élite) et celles de la culture juive et arabe (car là où la connaissance progresse, l'antisémitisme régresse). Concrètement, nous réfléchissons autour de la figure d'Antigone, des représentations androgynes d'Akhenaton et de la princesse valeureuse dans le manuscrit égyptien du « Prince prédestiné » au Louvre, de la Reine de Saba, femme sage à la peau noire, traitée comme une égale par le roi Salomon, ou encore Shéhérazade, qui évite un féminicide par son intelligence.

La sororité par la transmission :

Passeuses, elles le sont à double titre : primo-arrivantes, elles transmettent certes le trésor de leur culture d'origine à leurs enfants et à la société, mais également la culture française à leur famille à partir de ce qu'elles voient et côtoient. Or, les femmes des quartiers populaires ne transmettent pas que des traditions :elles sont souvent des femmes du « Non ! » qui transmettent à leurs filles leurs transgressions réalisées ou espérées (refus de l'excision ou d'un mariage arrangé ou précoce, désir d'une scolarité poussée et d'un modèle familial sans violences envers les femmes et les enfants, etc.).

Les mères transmettent certes la langue « maternelle », mais elles arrivent souvent plus facilement que les hommes à apprendre le français oral par des interactions sociales qui les décloisonnent. Et elles encouragent leurs enfants à apprendre le meilleur français possible. Or, une meilleure connaissance du français ouvre à la culture française et à nos débats. En revanche, une mauvaise connaissance du français enferme et les enfants deviennent « les parents » de leurs parents. L'association a une longue expérience de l'enseignement du F.L.E. à des personnes primo-arrivantes. Nous utilisons l'approche neurolinguistique (A.N.L.), élaborée et généralisée au Canada, et des leçons concrètes à visée d'autonomie et d'intégration, basées sur nos accompagnements. Nos cours pour femmes de notre programme se tiendront dans nos lieux d'enseignements habituels à Paris (au C.H.U. « Agnodice » pour femmes sortant de maternité, au Centre LGBTQI+, à la Halte humanitaire) pour un total de 24 heures par semaine et, potentiellement, pour 128 apprenantes.

De plus, comme c'est déjà le cas au C.H.U. « Agnodice » lors de nos cours de français, il y a une complicité potentielle entre la mère et ses enfants mutuellement bénéfique à l'apprentissage. Prenant appui sur cette dynamique, nous mettrons en ligne un site internet pour qu'avec le soutien d'hommes et de femmes qui ont l'habitude d'enseigner en primaire à des élèves allophones ou dans les quartiers prioritaires de la ville, des leçons soient disponibles en diverses langues, mais avant tout dans celles parlées en Iran, en Afghanistan et au Pakistan, à savoir le persan et le pashto.

Ainsi, non seulement les parents étrangers pourront mieux suivre et aider leur enfant, mais les femmes bénéficieront par là-même de leçons compréhensibles à partir desquelles elles pourront se former dans les savoirs français de base (histoire-géographie, mathématiques, principes de la République, etc.). En 3 ans, avec l'aide du matériel acheté grâce au Budget participatif 2023, nous voulons que l'ensemble des classes de primaire fasse l'objet de vidéos dans des langues maternelles des femmes exilées. Assurant une mission de service public en garantissant un « minimum éducatif » pour les femmes qui ont peu la possibilité de sortir de chez elles, ce site internet sera utile aussi aux femmes opprimées à

l'étranger. Avec l'aide des activistes afghanes qui ont promu l'éducation des filles et dont nous avons obtenu l'exfiltration, nous ferons en sorte que les vidéos atteignent les filles d'Afghanistan.

La sororité par l'action transformatrice de la société :

Actrices sociales, elles opèrent un remembrement de ce qui a été disloqué, en elles ou dans leur entourage. Notre programme inclut 2 types d'ateliers de libre parole, qui prennent en compte leurs insatisfactions relatives à leur condition présente et leur aspiration au progrès personnel et social, par une compréhension plus profonde de leur condition et par le renforcement des mécanismes de résilience individuelle et sociale.

Chaque atelier se tiendra toutes les 2 semaines, pour, potentiellement, 576 femmes par an, à la Porte de Clignancourt (Paris 18e), dans le tiers-lieu culturel et social axé autour du cinéma, de l'emploi et du bien manger de La Sierra Prod, lauréate du Budget participatif 2018 et de l'Arc d'innovation 2020.

Des ateliers de vidéographie permettront à des femmes, auxquelles les bases de l'utilisation de la caméra seront enseignées, de se révéler à elles-mêmes et de se présenter à la communauté des femmes, sous la supervision de la psychologue et anthropologue expérimentée Christina Alexopoulos de Girard, qui a déjà coréalisé un tel documentaire pour le quartier de la Goutte d'Or. Chaque témoignage s'inscrivant dans une thématique, nous souhaitons que cette bibliothèque de témoignages prenne place dans notre plateforme numérique susmentionnée. Des femmes d'Afghanistan et d'Iran pourraient elles aussi envoyer leurs vidéos à nos activistes de « Femme, Vie, Liberté ». Les participantes, par ce travail sur elles-mêmes partagé, progresseront ainsi vers leur propre vérité, par delà les préjugés et les discours sur elles-mêmes qu'elles avaient intégrés.

Des ateliers de libre parole, insérés dans des goûters thérapeutiques, seront aussi des ateliers d'information avec des professionnelles sur diverses thématiques : les violences faites aux femmes, la sexualité, l'éducation bienveillante, la résilience, etc. L'objectif n'est pas seulement de partager un éclairage et d'échanger sur des réalités vécues quotidiennement mais, plus encore, de créer une chaîne de sororité qui s'étende à tout l'arrondissement, pour que les participantes communiquent aux autres qui ont besoin d'aide une force qu'elles pourront faire leur : la résilience et l'émancipation sont une affaire collective. Nous espérons créer une dynamique sur les réseaux sociaux pour que chaque participante partage, au-delà de son voisinage immédiat, le fruit de ses réflexions.

Dans ces différents programmes, la place d'étudiants et de stagiaires est plus que requise. Nous avons déjà mentionné notre partenariat avec l'INALCO. Notre objectif serait que des étudiants d'autres disciplines que le FLE, puissent s'intégrer dans ce projet et participer au travail d'autobiographie restaurative, qui a pour objectif de favoriser la mise en récit de son histoire, une circulation groupale de la parole autour du passé, le tissage de liens intergénérationnels et interculturels entre les différentes participantes. La diffusion de ces

documents, la création d'une chaîne youtube consacrée au café philo et au projet audiovisuel permettront à ces femmes de se sentir partie prenante d'un processus garantissant la diffusion d'un certain regard, le leur, sur le monde. Cela permettra aussi à des personnes externes à la communauté des femmes exilées de prendre la mesure des changements opérés et d'appréhender différemment les personnes venues d'ailleurs. Un lien qui transforme a un effet intersubjectif dans les deux directions.

Après notre obtention de l'HDR, nous souhaiterions impliquer des doctorants et des masterisants dans ces différents projets pour rendre possible l'exploration de toute une série de thèmes autour des vécus d'exil et de trauma, des combats des femmes et des groupes minorisés, de l'expression artistique, de l'écriture et de l'oralité testimoniales.

Enfin, nous souhaiterions attirer l'attention à nos travaux de diffusion des savoirs à travers la Presse où des articles et des tribunes ont été publiés par nos soins. En Grèce, nous avons écrit régulièrement dans le journal *Avgi* des textes qui essayaient de rendre accessibles au public certaines notions psychanalytiques et anthropologiques mais aussi de penser le monde social et ses phénomènes : prison, exil, immigration, etc. En France, nous avons également publié de nombreuses tribunes autour des questions relatives à la prise en charge des personnes SDF en détresse psychosociale²⁰, alerté sur la situation catastrophique dans les Centres de Rétention Administrative²¹ et les Centres d'Hébergement d'Urgence²² ou encore dénoncé la rétention abusive d'opposants politiques en Grèce²³.

Cette présentation de notre activité et production scientifiques, de nos collaborations et responsabilités au sein d'instances universitaires et associatives, de nos projets de recherche, d'encadrement scientifique et de diffusion des savoirs, a permis de montrer notre engagement sur différents terrains, de prendre la mesure de la place accordée au lien en tant qu'outil de soin, de restauration et de transformation, de voir aussi les différentes formes d'une présence contenante face à la résurgence du trauma. La suite de notre exposé sera consacrée à une réflexion pratique et théorique approfondissent cette notion d'accueil contenant, muni d'une fonction restauratrice à l'égard de celles et de ceux qui se racontent.

²⁰ https://www.liberation.fr/debats/2020/03/18/quel-confinement-pour-ceux-qui-n-ont-pas-de-toit_1782181/

²¹ https://www.liberation.fr/france/2019/05/27/automutilation-en-centre-de-retention-ca-fait-des-annees-que-je-vis-ici-j-ai-oublie-la-tunisie_1729953/

²² https://www.liberation.fr/societe/migrants-on-peut-tenir-longtemps-durant-lexil-puis-vivre-un-contrecoup-20211011_XTLRXIN4OJCU3CWIXYUVAYN4OU/

²³ <https://blogs.mediapart.fr/christina-alexopoulos/blog/020321/tribune-de-soutien-au-greviste-de-la-faim-et-de-la-soif-dimitris-koufontinas;>
<https://lundi.am/Grece-Un-greviste-de-la-faim-en-butte-au-retour-du-refoule-fasciste>

C. RECHERCHE :

Théorie et pratique de la contenance

Quelques réflexions préliminaires

Pour essayer d'aborder notre appréhension de la théorie et de la pratique de la contenance, nous partirons sur trois axes de réflexion, à partir d'une série de travaux déjà publiés ou en cours de publication. Le premier axe sera relié à notre pratique de l'accompagnement thérapeutique des personnes en situation d'exil et de précarité et sera en lien avec les notions de traduction de l'infraverbal, d'émergences de formes de représentation dans la médiation par l'objet et par le corps, d'une narrativité mémorielle polymorphe et multidirectionnelle²⁴. Le second axe sera relié à notre clinique auprès des personnes traumatisées, aussi bien suite à des maltraitances infantiles ou des violences psychosociales qu'à la suite d'une maladie grave quand l'annonce et le traitement médical viennent réactualiser les violences d'antan, en faisant sentir l'importance d'un accompagnement contenant qui permette d'accueillir une narration entravée par le télescopage des différents traumatismes grâce à des liens qui enveloppent, qui soignent et qui libèrent²⁵. Le troisième axe enfin sera représenté par un travail sur la disparition des traces dans l'oralité et l'écriture testimoniales, à partir de ce que cette clinique de l'extrême vient dire de notre rapport à l'indicible et à l'irreprésentable et interroger du côté de nos capacités de contenance²⁶.

²⁴ Pour cette première partie de notre réflexion nous avons mobilisé les textes suivants (par ordre de présentation) : Alexopoulos-de Girard, C. (2020). La contenance psychique, entre émergence de formes de représentation et intégration des qualités propres et relationnelles de l'objet. *Psychothérapies*, vol. 40(3), 151-160. <https://doi.org/10.3917/psys.203.0151> Alexopoulos-de Girard, C. (2023). Contenance interne et restauration des enveloppes psychiques : des enclaves extraterritoriales du trauma au travail thérapeutique sur les groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 80, 151-164. <https://doi.org/10.3917/rppg.080.0151> ; Alexopoulos-de Girard, C. (2021). L'échange corporel dans le travail clinique avec des sujets traumatisés en situation d'exil, d'errance ou de précarité : De l'importance du toucher dans un travail thérapeutique. *Corps & Psychisme*, 79, 97-111. <https://doi.org/10.3917/cpsy2.079.0100>; Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Aspects de la narrativité dans la clinique du traumatisme. *Cliniques méditerranéennes*, 103, 147-159. <https://doi.org/10.3917/cm.103.0147>;

²⁵ Pour cette deuxième partie de notre réflexion, nous avons pris appui sur les textes suivants (par ordre d'apparition) : Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Penser la vulnérabilité dans des contextes de violence éducative, familiale et politique, entre reproduction et affranchissement. *Topique*, 152, 99-114. <https://doi.org/10.3917/top.152.0101>; Alexopoulos-de Girard, C. (2020). L'homme qui traversa deux fois le désert : penser l'exil dans son articulation à la parentalité interne. *Dialogue*, 3(3), 143-163. <https://doi.org/10.3917/dia.229.0143>, Chapitre d'ouvrage en cours de publication, « Elaborer la réactualisation des traumatismes antérieurs lors de la confrontation à une maladie grave » in *Pratiquer la psychothérapie familiale de la naissance à la sénescence* (sous la direction de Marie-Frédérique Bacqué).

²⁶ Pour cette troisième partie de notre réflexion, nous avons mobilisé les textes suivants (par ordre de présentation ou de référence à exploiter) : Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Se reconstruire après la disparition des siens. À la recherche des traces effacées. *Études sur la mort*, 156, 137-151. <https://doi.org/10.3917/eslm.156.0137> ; Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Parcours migratoire et mort traumatique. *Études sur la mort*, 155, 91-104. <https://doi.org/10.3917/eslm.155.0091> Texte inédit en cours d'évaluation par la revue GenObs sur les « Représentations d'une justice entravée chez Eneko », texte inédit sur

Comment contenir l'évanescence de ce qui n'est pas advenu, de l'effraction traumatique ou d'un deuil impossible à nommer ?

1. La contenance face aux traumatismes, entre représentation et narration

La contenance se situe en premier dans la capacité à assurer le passage de l'irreprésentable au dicible. Un premier apport de notre réflexion consiste à appréhender la contenance en relation avec différentes formes de narrativité, depuis la capacité du thérapeute à accueillir des formes de représentation en cours d'émergence, jusqu'à un travail autour du verbe, de ses entraves et de ses potentialités créatives, en passant par une aptitude à traduire avec et par un médium malléable incarné dans une pratique de médiation, un cadre souple et solide et même un échange corporel dans un lien sécurisé.

les « Enfants donnés en adoption forcée en Espagne », projet inédit sur les « Adoptions forcées dans différentes dictatures ; Alexopoulos- de Girard, C. (2017). « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8554> ; DOI : 10.4000/ceb.8554; Alexopoulos - de Girard C. (2019). La non-reconnaissance du nom, un verdict de non-existence. *Les Cahiers du GEPE*, Nationalisme(s) et reconfiguration identitaire, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg. URL : <http://cahiersdugepe.fr/index.php?id=3512>; Alexopoulos - de Girard, C. (2022), Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque in Martor. *Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain* [Martor. *The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review*], Publishing House: Muzeul Țăranului Român, Editura Martor, 2022, no 27, *From Transcribing Orality to Oral Practices of Writing*. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus*, Paris : Classiques Garnier. Alexopoulos- de Girard, C. (2013). *Un parmi d'autres si nombreux*, Stéphanos Stéphanou. Edition commentée de Christina Alexopoulos, Athènes : Thémelio.

a. La contenance psychique, entre émergence de formes de représentation et intégration des qualités propres et relationnelles de l'objet.

Notre réflexion théorico-clinique prend d'abord appui sur le suivi thérapeutique d'un public d'hommes adultes, en situation de précarité, d'exil et de détresse psychosociale, rencontrés en centre d'hébergement d'urgence pour migrants. Cet axe s'inscrit dans une réflexion et une pratique psychodynamiques en relation avec l'usage de médiations artistiques dans l'accompagnement thérapeutique des personnes traumatisées par la confrontation à des expériences violentes avant, pendant et après leur parcours migratoire, prises entre le vide de ce qui n'a pas pu advenir et le débordement d'effractions à répétition dans leur espace psychique. Dans ce cadre, nous essayons de penser le recours à différentes formes de médiation artistique, entre processus de création et élaboration du traumatisme, comme une recherche de formes de représentation face à des expériences de l'ordre de l'impensable.

Les formes émergentes sont à entendre à la fois en termes de représentations de mots et de choses, dans un processus qui permet de passer de l'objet créé dans sa matérialité verbale ou non verbale, en l'occurrence plastique, à une intériorisation psychique de ses qualités relationnelles et de sa contenance propre. Un processus d'intégration des bonnes qualités de l'objet et de ses liens relationnels s'initie en évoquant comme présumé le moment de coïncidence illusoire entre un sein halluciné/créé par la créativité primaire du bébé et l'objet trouvé/créé dans la réalité par son environnement.

Si créer signifie amener à l'existence, faire advenir quelque chose de nouveau, être à l'origine d'une œuvre, la notion de processus renvoie à un travail progressif, à une action inscrite dans une certaine continuité, à un ensemble de phénomènes, conçu comme actif et organisé dans le temps. En abordant la création comme un processus d'émergence de nouvelles formes et/ou de contenus originaux, nous l'appréhendons comme un travail inscrit dans une certaine temporalité et ce même quand l'émergence de l'œuvre prend la forme d'un acte unique. Toute création est prise dans une histoire, placée dans une chaîne signifiante, mais pas forcément linguistique, incarnant un instantané révélateur dans le parcours du sujet. En tant que processus innovant, amenant une transformation du déjà existant ou permettant que de nouvelles formes ou que des contenus originaux adviennent, la création présente des correspondances signifiantes avec le travail thérapeutique, dont l'objectif premier est justement de permettre au sujet d'exister dans la continuité et de se laisser transformer par la rencontre clinique.

Dans cette analogie entre le processus de création et le travail clinique, quelles sont les possibilités thérapeutiques qu'offre le recours à l'art, dans l'élaboration, autrement dit dans un traitement psychique aux retombées mentales et physiques de l'expérience traumatique, en tant que confrontation à l'irreprésentable ? Après avoir décliné les processus de traduction dans la clinique du traumatisme et essayé d'y penser la place de l'extra-verbal, nous verrons cliniquement comment le recours à un médium malléable et à la médiation corporelle permet de travailler sur l'élaboration du traumatisme en favorisant l'intégration des bonnes qualités de l'objet dans sa transitionnalité.

i. Le processus de traduction dans la clinique du traumatisme : un extravertal en attente d'interprétation

Si la notion de traumatisme renvoie à une effraction, à un moment d'irruption, à un débordement pulsionnel ou encore à une désertification psychique, liée à ce qui n'a pas eu lieu au moment opportun, à du vide et à de l'effroi, celle d'après-coup, nous rappelle, dans la tradition freudienne, la nécessité d'introduire la temporalité pour pouvoir penser l'impact subjectif du fait traumatique à la fois dans une remontée vers les origines historiques et dans une expansion prospective vers les conséquences ultérieures du fait vécu. Lecture *a posteriori* des différentes expériences traversées en état de sidération ou non advenues, le travail thérapeutique est aussi une invitation dans le temps en quête des horizons d'attente et des champs d'expérience de l'enfant de jadis²⁷. Cette remontée dans le temps puis cette exploration du regard que le sujet pourrait porter sur le monde présent, passé et futur, fruit d'un travail de reconstruction médiatisée par la mémoire, est toujours accompagnée d'un retour au moment clinique, à l'ici et maintenant de la relation transférentielle, entre remémoration et réactualisation des moments passés, des lieux et des acteurs de son histoire. Penser le traumatisme est aussi l'inscrire dans plusieurs temporalités : celle de l'institution du traumatisme à travers la notion d'après-coup, celle de sa place dans l'histoire ultérieure du patient, celle enfin de la cure dans sa progression. C'est aussi le référer aux différents espaces traversés par le sujet, et dans la clinique de l'exil, l'appréhender à travers un voyage engageant différents lieux et cultures. Dans ce voyage, l'autre du transfert est amené à incarner les imagos parentales du patient mais aussi une figure de passeur entre des univers culturels renvoyant à différentes formes d'altérité qui se superposent et qui questionnent

²⁷ Sur les notions de champs d'expérience et d'horizons d'attente, voir Koselleck R., *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990.

chaque fois la construction psychique du sujet dans son lien à l'autre. Travail de liaison intrapsychique et intersubjectif, l'accompagnement thérapeutique des personnes traumatisées sera ici décliné en relation avec un processus de traduction favorisant grâce au médium malléable l'intériorisation de bonnes qualités de l'objet à fois en termes de contenance propre et de qualités relationnelles. Ce travail thérapeutique sera pensé en référence à un travail de traduction multiple.

Dans notre travail clinique à partir de différentes formes de narrations, verbales et non verbales, avec les patients allophones, des personnes en situation d'exil et de précarité rencontrées en centre d'hébergement d'urgence, nous avons essayé de contenir, de métaboliser et de transformer les angoisses exprimées, d'explorer aussi les potentialités thérapeutiques d'une création susceptible de faire émerger une histoire, entre récit de soi et œuvre de fiction, en prenant appui sur notre propre capacité de rêverie. Le récit tant verbal que plastique a émergé en interaction avec un travail de traduction interlinguale, intralinguale, intersémiotique²⁸ dans un continuum d'équivalences ou de réversibilité par négociation du sens d'un signe à l'autre²⁹, mais aussi dans un processus de transformation psychique.

Le travail de traduction présuppose celui de l'interprétation. Se pencher sur l'extra-verbal et ses potentialités traductives signifie prendre la mesure aussi de tout ce qui précède logiquement et chronologiquement au verbe. Il s'agit alors d'accéder à un contenu notionnel du côté du déverbal en tant qu'émergence idéique et du côté du sensorimoteur en tant que premier creuset d'une expérience d'élaboration psychique. En nous fondant sur l'idée déjà très répandue en traductologie que pour traduire, il faut commencer par interpréter, nous pouvons décliner cette démarche de traducteur et d'interprète en référence à un sens qui dépasse et précède le verbal. Interpréter pour traduire est en effet comprendre au-delà des mots, puis exprimer un sens déverbalisé. Comme le montrent les travaux de Marianne Lederer et de Danica Seleskovitch³⁰, le passage d'un texte à une pensée non verbale puis à un autre texte est d'une certaine manière indépendant des langues et se retrouve déjà dans le processus d'énonciation et de compréhension de la communication unilingue. Il est toutefois plus facile à observer à travers l'expression du vouloir dire dans une autre langue qu'il ne l'est dans la même langue, au reçu de l'évanescence chaîne sonore ou des mots durablement figés dans l'écrit.

²⁸Jakobson R., (1963) : *Essais de linguistique générale*, Minit, Paris,

²⁹Eco, U.,(2006) : *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, Éditions Grasset et Fasquelle, Paris, , traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, p. 18.

³⁰Seleskovitch D. et LedererM., (1984) : *Interpréter pour traduire*, Didier érudition, Paris.

Un acte de traduction qui présuppose un esprit d'interprétation s'applique aussi bien à tout ce qui est verbal qu'au non verbal, à tout ce qui relève de la sémiologie corporelle et même plus en amont à tout ce qui n'a pas encore trouvé de forme expressive. Traduire ce qui n'a pas forcément pu se constituer en représentation et encore moins en manifestation verbale consiste à l'extraire de la masse encore peu différenciée d'une intentionnalité en émergence déjà prise dans le jeu de l'inconscient et de ses formations et déformations narratives.

ii. Un extra-verbal en attente de traduction

Les apports de la pensée psychanalytique dans l'appréhension de l'extra-verbal peuvent permettre de penser les processus de sa traduction à trois niveaux distincts correspondant à autant de formes différentes d'éléments d'une expression subjective non langagière : traduire un extra-verbal premier en initiant une perte originelle, apportée par l'expérience langagière face à l'infra-verbal en tant que lieu d'indifférenciation relative ou d'informe, à l'image de l'enfant qui met des mots sur son vécu de détresse, quitte le cri pourtant déjà *a minima* biologiquement et culturellement codifié, pour la parole articulée tout en laissant apparaître dans cette forme d'expression secondarisée des traces de la décharge pulsionnelle première, se constitue dans une adresse à l'autre et ce faisant accède au jeu du langage, de l'inscription du manque et de la polysémie ; traduire un extra-verbal second, déjà transfiguré par sa confrontation au verbe, venant s'intégrer dans une mise en sens investie de sa propre sémiologie, dans une dialectique où la transposition dans une autre langue apparaît comme une perte tempérée ou un compromis face à ce qui semble difficile à transmettre dans la langue cible tout en ayant fait l'objet d'une symbolisation dans la langue source et qui garde les traces de cette expérience première d'élaboration, comme dans le cas où la gestuelle d'un discours oral serait appelée à trouver un équivalent sémiotique dans une autre langue, ou encore des onomatopées et des interjections devraient être traduites dans le souci de rendre quelque chose de leur sonorité, de la motivation relative du signe, dans la langue cible, ou bien quand des images intégrées dans un réseau de locutions et métaphores filées très actives dans un système de langue cherchent à être opérantes dans une autre configuration iconographique ; traduire enfin par l'extra-verbal et vers celui-ci en l'utilisant dans sa fonction de métalangage comme moyen et comme fin d'une mise en récit du vécu propre dans une visée de médiation et de transformation symboligènes et sublimatoires, comme dans le cas d'une expression artistique qui utilise l'extra-verbal. Ces différents aspects de l'extra-verbal

dans son articulation au verbal, du plus archaïque au plus secondarisé, sont centraux dans la prise en charge thérapeutique avec des médiations plastiques des personnes allophones, confrontées à des traumatismes majeurs pendant leur parcours migratoire sur fond premier d'angoisses agonistiques reliées à des liens précoces défaillants, à un vécu très carenciel et à des expériences d'effraction massive.

La réceptivité et la capacité d'affectation du clinicien peuvent être appréhendées à travers le paradigme de W. Bion³¹ sur les éléments alpha et bêta. Chez Bion, la fonction alpha consiste, « à l'instar de la mère aux premières années de la vie, à s'adapter aux besoins de l'enfant, pour lui servir à la fois de pare-excitations, de filtre, de dépôt et de matrice à l'intériorisation de ces fonctions vitales. »³²

Dans la clinique de la psychose où les éléments bruts l'emportent largement sur les éléments métabolisés, « l'analyste est en permanence pris par le transfert du patient dans une dimension du pré-sujet où l'affect n'est pas encore représentable mais présent quand même, à l'état brut.³³ » Ce « métabolisme » d'éléments bêta en éléments alpha, grâce à la fonction alpha, évoque également la notion de *self objet*, présentée par Heinz Kohut dans sa psychologie du self généralisée, à savoir l'assomption d'une fonction réceptive, qui s'intègre dans une théorie du développement selon laquelle l'environnement est co-constitutif de l'individu sa vie durant.³⁴ Dans la réception d'un récit d'expériences traumatiques, « l'interlocuteur assume une fonction qui tient de la fonction alpha, dans son aspect détoxifiant, et de la fonction *self objet*, dans son aspect étayant³⁵».

Face à des terreurs sans nom, le destinataire du témoignage est invité à accueillir tous ces éléments non métabolisés déposés en lui par identification projective, en se montrant contenant et apte à les penser et à les transformer. Les travaux de W. Bion sur la fonction alpha de la mère dans la métabolisation des vécus bruts de l'enfant mais aussi sur les idéogrammes, qui représentent de véritables ancêtres épistémologiques des signifiants

³¹ Bion, W.-R., (1979) : *Aux sources de l'expérience*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, p. 43-44.

³² Voir Waintrater R., (1996) : « Le pacte testimonial » in *Actes du Colloque international sur « Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis »*, Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° 52, Bruxelles, juillet-septembre 1996, p. 123-126 et Waintrater R., (2004) : « Le pacte testimonial » in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, J.-F. Chiantaretto (dir.), Dunod, Paris, 2004, p. 78.

³³ Kohn, M., (2011) : *Le travail clinique en centre maternel. Les entretiens d'accueil à la Maison de la Mère et de l'Enfant*, MJW Fédition, Paris, p. 37.

³⁴ Voir Oppenheimer, A., *Kohut et la psychologie du self*, PUF, Paris, 1996.

³⁵ Voir Waintrater, R., « Le pacte testimonial », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, in J.-F. Chiantaretto (éd.), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Paris, Dunod : 65-99.

archaïques, ceux de P. Aulagnier³⁶ sur le passage du pictogramme à l'énoncé ou encore toute la réflexion de D. Anzieu sur les signifiants formels³⁷, permettent de questionner le travail de traduction qu'exige pour un sujet tout processus de proto-symbolisation pour reprendre l'expression de R. Roussillon et de penser la place du clinicien en tant qu'il favorise ce travail. Pour D. Anzieu, il importe de rajouter à la distinction freudienne, les représentants de formes, et c'est là qu'intervient le concept de « signifiant formel »³⁸.

La restitution des impressions des sens sous forme assimilable d'images visuelles, de schèmes auditifs ou olfactifs est primordiale dans la restauration de la capacité du sujet de faire et de rejouer le lien entre pensée et perceptions. Une pensée originellement liée aux affects, puisque l'*infans* ressent des choses avant de pouvoir les élaborer. Travailler avec du perceptif est un long voyage dans l'histoire du sujet, vers une étape de sa vie où l'expérience de la sensori-motricité avait servi de fondement à sa capacité de pensée.

La notion de pictogramme par son support visuel, sa convocation de l'écrit, un imaginaire renvoyant à une tradition graphique culturellement instituée, est peut-être moins à même de rendre compte du travail protéiforme du destinataire d'un récit de l'extrême que les notions d'engrammes, de traces mnésiques ou d'empreintes : « les représentations inconscientes — de chose — elles, peuvent provenir et fixer des perceptions sensorielles de tous les sens : auditif, tactile, olfactif, gustatif, et visuel aussi bien sûr. »³⁹

La notion de signifiants formels renvoie à des « signifiants archaïques [qui] valent certes comme contenus primitifs de pensée, mais [qui] ont aussi valeur de contenants primordiaux et de proto-représentations de liens. En ce qui concerne les contenus de pensée, la conception actuelle du développement de la vie fantasmatique et symbolique du bébé repose au fond sur une sorte de trépied théorico-clinique : le double ancrage corporel et interactif des PSP ; le concept de traductions successives des différents types de matériaux psychiques ; la double dynamique enfin de décentration et d'intériorisation progressive du contenant primordial. »⁴⁰

³⁶Valabrega J.-P., (2001) « Les notions de Pictogramme et de Potentialité – psychotique – dans l'œuvre de Piera Aulagnier », *Topique*, 1/2001 (n° 74) : 119-122.

³⁷Cf. B. Golse citant D. Anzieu dans Golse B., (2007) : « Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été », *Le Carnet PSY*, 4/2007 (n° 117), p. 39-47.

³⁸Golse B., (2007) : « Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été », *Le Carnet PSY*, 4/2007 (n° 117) : 39-47.

³⁹Valabrega J.-P., (2001) : « Les notions de Pictogramme et de Potentialité – psychotique – dans l'œuvre de Piera Aulagnier », *Topique*, 1/2001 (n° 74) : 119-122.

⁴⁰ Sur l'œuvre de D. Anzieu et le double ancrage corporel et interactif des processus précoces de symbolisation voir Golse B., (2007) : « Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été », *Le Carnet PSY*, 4/2007 (n° 117) : 39-47.

Ces signifiants formels empruntent donc des formes fragmentaires, ils correspondent à des bouts de phrases relatant un vécu corporel. « Les signifiants formels sont constitués d'images tactiles, proprioceptives, coenesthésiques, kinesthésiques, posturales, d'équilibration, et non plus d'images visuelles et/ou sonores comme les scénarios fantasmatiques. »⁴¹ En tant que destinataire d'un récit de guerre, de torture, de violences, nous avons été constamment confrontée à des bouts de phrases, parfois en-deçà du visuel, venant raconter des expériences qui n'étaient pas loin d'évoquer des angoisses agonistiques. La sensation d'être aspiré, broyé, coupé en petits morceaux pourrait être relatée au même titre que des cauchemars des patients arrivant à donner une forme de narrativité onirique à ces sensations, traduites pour cette occasion en scènes et en mouvements. L'aspect cinématographique du récit du rêve nous semble alors relever d'un premier travail de transformation face à ce vécu brut emmagasiné sous formes d'impressions.

Le clinicien est amené à se traduire psychiquement différentes formes d'extra-verbal avant même une mise en mots descriptive à valeur phénoménologique, et encore moins une interprétation adressée au patient dans le cadre d'un travail thérapeutique. La clinique de l'autisme, celle des failles du lien précoce ou encore des névroses traumatiques, permet d'appréhender la traduction du non-verbal comme un acte d'interprétation où le thérapeute est invité à proposer un sens mais aussi à mettre des mots ou d'autres signes d'expression (faciale, gestuelle, liée à la posture, au timbre de la voix et à toute autre expression sonore) sur des vécus internes, psychiques et corporels en prêtant son appareil psychique, sa capacité de rêverie et sa faculté à penser à son patient mais aussi les facultés expressives de son corps à son patient.

L'extra-verbal en attente de traduction touche ce qui n'a pas encore pu se constituer en paroles comme si l'émergence d'une forme d'énonciation engageant la subjectivité avait été entravée. Cette entrave peut être liée à un accès difficile à la différenciation entre soi et l'autre et donc à la métaphorisation et au symbolique, du fait d'un environnement peu contenant ou d'une qualité du lien insuffisante ou encore elle peut être mise en relation avec le débordement traumatique et sa force effractante venant abolir toute légitimité du verbe à la faveur de l'acte.

Or cet extra-verbal qui n'a pas été amené à advenir à l'expression langagière a pu parfois trouver d'autres formes expressives, faire l'objet d'un travail d'élaboration *a minima* où la formation d'un symptôme tient lieu de mise en représentation scénographique, ou

⁴¹Golse B., (2007) : « Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été », *Le Carnet PSY*, 4/2007 (n° 117), p. 39-47.

encore prendre le chemin d'une sémiologie investie d'une suffisance expressive et d'un travail de pensée non verbal, comme dans le cas de la création artistique.

Il existe donc différentes formes d'extra-verbal que le clinicien est amené à essayer de percevoir, élaborer et restituer déjà pour soi avant un partage éventuel avec l'autre. Il nous semble alors important de distinguer sans établir de hiérarchie ces différentes formes, allant de ce qui tient lieu d'ébauche d'une forme de pensée et d'action indifférenciée comme chez le nourrisson ou encore dans certaines formes de fonctionnement opératoire entraînant des somatisations, à des formes d'expressions extra-verbales attestant d'un travail de symbolisation important comme dans le cas des narrations iconographiques en passant par un extra-verbal venant dédoubler l'expression langagière et son mode de signifiante bien que clairement différencié de celui-ci, comme dans le cas du symptôme hystérique.

Cet extra-verbal peut se manifester sous différents aspects et engager chaque fois une autre écoute clinique, en relation avec les enjeux propres à l'organisation psychique de chaque patient. Il peut être codifié en langage du corps empruntant aux codes culturels mais aussi à l'idiolecte du sujet, venant accompagner sa production langagière, tantôt en accord et tantôt en discordance avec celle-ci ou encore relever de l'infra-verbal exclusif de toute autre forme d'expression discursive chez des patients n'ayant pas encore eu accès au langage. Il peut aussi émerger à travers un travail de médiation artistique. Chaque fois le clinicien est amené à entendre, à ressentir et à transformer cet extra-verbal.

Le travail de traduction consiste ici en premier lieu en une attention particulièrement accrue à la sémiologie de toute expression extra-verbale, en son intégration possible, concordante ou discordante au discours du sujet, en une élaboration de sa place dans son économie psychique. Repérer le rôle de cet extra-verbal est aussi le penser en référence aux enjeux inconscients, à la mise en sens opérée par le sujet, au réseau de significations ainsi constitué. Il s'agit alors de pouvoir en dire quelque chose mais aussi d'avoir la capacité de suivre le patient dans son mouvement régressif et d'en restituer un aspect de manière non verbale, y compris par un geste étayant.

Face à la primauté du langage, un travail de traduction pouvant permettre une remontée vers d'autres modes d'expression et éventuellement de communication nous semble essentiel. L'extra-verbal peut alors devenir un outil thérapeutique, avoir une fonction de forme narrative permettant de restaurer quelque chose de la richesse des mécanismes à l'œuvre dans le rêve, entre déplacement, condensation et figuration par l'image.

iii. La narrativité en tant que médium malléable : des contenants plastiques aux formes représentationnelles

Les capacités symboligènes de la narrativité corporelle ont été centrales dans notre travail clinique auprès des personnes en exil. Il nous est apparu que cette expressivité du corps pouvait être considérée, au même titre que le recours à d'autres formes de mise en récit, comme une forme de médium malléable dont il importait justement de définir la portée en référence à notre clinique.

Le médium malléable défini chez Marion Milner comme « une substance intermédiaire au travers de laquelle des impressions sont transportées aux sens »⁴² devient chez René Roussillon un objet de médiation, un cadre de travail clinique et un positionnement interne à l'analyste.⁴³ Pour René Roussillon, le médium malléable inclut donc le dispositif proposé, l'objet de médiation et le thérapeute lui-même. Pour lui, il s'agit de faire en sorte que le dispositif thérapeutique mis en place soit capable de proposer l'ensemble des qualités du médium malléable et si ce n'est pas le cas, c'est au thérapeute d'y suppléer. Parmi les propriétés citées, le médium, renvoyant aux traces d'un moment de l'histoire subjective, doit être saisissable, éprouvable, résistant, animable quand il est investi, indestructible dans ses fondements :

« Le concept de médium malléable peut être entendu en termes de mère suffisamment bonne (Winnicott), c'est-à-dire savoir s'offrir au sujet comme séparable et malléable afin de l'aider à établir progressivement, au travers d'expériences successives et ménagées de fusion et de défusion, l'écart interpersonnel et intersubjectif qui lui est nécessaire pour devenir une personne. »⁴⁴

Les caractéristiques principales qui définissent le médium malléable sont l'indestructibilité, l'extrême sensibilité, l'indéfinie transformation, l'inconditionnelle disponibilité et enfin l'animation propre. L'utilisation de l'objet malléable, qu'il s'agisse de l'argile, de la peinture ou même d'une certaine manière de l'usage de la narrativité du corps, est de fait dans un entre deux à la fois en tant que support d'une expression créative et en tant que cadre contenant les angoisses psychiques du sujet. Enfin, l'objet malléable sert de métaphore non pas au thérapeute lui-même mais à sa plasticité psychique, à sa capacité de survivre aux attaques du patient, à accueillir avec empathie ses mouvements psychiques, à les transformer dans le lien, à être dans une disponibilité inconditionnelle se différenciant des

⁴² Milner M., « Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole », (1977), tr. fr. in *Revue de Psychanalyse*, n°5-6, (1979), p. 844-874.

⁴³ Roussillon R., « Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise », in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 130-146.

⁴⁴http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2010.rey_b&part=368267.

expériences de retrait d'amour très psychotisantes auxquelles les patients ont pu avoir affaire dans leur histoire, à se montrer vivant et apte à entretenir des investissements tant dans la relation thérapeutique qu'à l'extérieur de celle-ci.

Dans cette approche, il nous semble que ce n'est pas le corps en tant que tel qui deviendrait un objet malléable mais ses capacités narratives, autrement dit des facultés d'expressions créatives ouvertes vers une mise en récit qui trouve support et contenance dans le corps, qui s'étaye et se limite dans son usage à partir d'un éprouvé « en écho » qui dans un jeu de résonance se transforme en polyphonie. La narrativité corporelle acquiert des propriétés symboligènes à la manière des performances de danse, de cinéma muet ou de théâtre sans parole⁴⁵. Rappelons à ce sujet, cette fonction majeure du corps déjà largement explorée par la pensée anthropologique où, comme le montre Françoise Héritier, tout notre rapport au monde est structuré par notre manière de percevoir, se représenter et raconter notre corps et où « la cognition n'échappe pas à la médiation du corps »⁴⁶.

Dans notre travail auprès des personnes en exil, des rencontres cliniques autour d'un recours au médium malléable, en tant que tentative de relancer le jeu d'échoïsation, nous semblent intéressantes à relater. David est un patient d'origine éthiopienne, particulièrement mutique, confronté dès son plus jeune âge à des sévices et autres formes de maltraitance. Un diagnostic de psychose infantile a fini par être posé sur lui après une longue période où l'allure traumatique de son mutisme avait été pensée en relation avec les violences subies en Libye.

Or, David a une réelle passion pour le dessin qu'il réclame de manière compulsive au même titre que des chips ou des cigarettes, dans une continuité avec l'objet oral, qui nous renvoie aussi à son vécu très carenciel. Dans son œuvre, coexistent des représentations très réalistes des immeubles en face du centre d'hébergement d'urgence et des visages humains qui lui ressemblent tous, même quand il s'agit de représenter sa famille et notamment des personnes de sexe féminin. La différence des sexes et des générations semble ainsi absente de ses dessins où des figures identiques composent les membres de la famille. À côté de ces représentations peu différenciées, et en même temps très réalistes, où son visage est clairement identifié et répété, il existe toute une série d'œuvres abstraites intriquées où des lignes s'interposent et s'interpénètrent en continu, tant et si bien qu'il est impossible de distinguer, dans ces créations à l'allure de labyrinthe, le début de la fin des formes

⁴⁵ Voir l'*Acte sans parole* de S. Beckett, créé le 1^{er} avril 1957 au Royal Court Theatre, à Londres, et repris le même mois au Studio des Champs Élysées, à Paris, avec Deryk Mendel dans le rôle de l'homme.

⁴⁶ Dupré, M.-C. « Françoise Héritier & Margarita Xanthakou, eds, *Corps et Affects* », *L'Homme*, 179 | 2006, p. 245-246.

imbriquées. Sa posture corporelle est tantôt figée dans l'absence, tantôt adhésive dans la recherche d'une proximité envahissante pour l'équipe, marquée par l'indifférenciation de l'intérieur et de l'extérieur. Aussi son expression corporelle et son expression artistique semblent-elles se faire écho.

Un certain rapport au monde adhésif, foisonnant et peu différencié, ayant du mal à penser la séparation des formes dans leur émergence, semble se dégager de son œuvre et donner sens à son mutisme. La narrativité plastique se charge ici de dire toute la difficulté d'un processus de séparation et d'individuation⁴⁷ entravé depuis fort longtemps. Une prise en charge plus poussée a permis que progressivement émerge une narration dévoilant des faits de maltraitance infantile et de carences affectives majeures.

Dans un des premiers ateliers avec David, nous avons longuement travaillé sur l'idée de contenance à partir d'un pot en argile fabriqué par ses soins en reproduisant par mimétisme notre propre création. Une fois ce pot en argile noire créé, nous avons fabriqué avec lui un couvercle amovible en argile rouge et nous avons rempli le pot de petites billes toutes différentes en argile blanche. Notre idée était d'introduire symboliquement une représentation de la contenance, avec un contenant susceptible de fermer pour conserver à son intérieur de bons objets mais aussi de s'ouvrir pour permettre aux objets de sortir à l'extérieur indemnes, sans avoir été détruits par cette expérience d'intériorité et sans avoir été anéantis par ce moment d'ouverture et d'extériorité. L'idée de la contenance et de la différenciation entre intérieur et extérieur a pu aussi aboutir à une narration autour de la triangulation.

Il s'agissait en effet d'apporter une première différenciation entre une intériorité maternelle figurée par l'argile noire en forme de pot, une limite paternelle permettant de border ce pot, incarnée par un couvercle rouge assorti d'une proéminence en guise de poignée, et une série de billes de tailles et de formes différentes venant présentifier sur un registre plus œdipien la fratrie de David mais aussi à un niveau plus archaïque les objets internes. Nous avons accompagné cette création par une mise en récit très simple, sur le mode d'un conte racontant l'histoire d'un pot solide, qui se ferme et qui s'ouvre, qui accueille le beau couvercle rouge, les deux étant susceptibles de se déplacer, de petites billes qui se sentent en sécurité à l'intérieur du pot et qui ont envie après un moment d'aller à l'extérieur pour repartir vers de nouvelles aventures...

Notre narration était devenue intuitivement une mise en récit joyeuse, d'un conte où tout se passait plutôt bien. Nous n'avons pas abordé l'angoisse du petit pot face au départ et

⁴⁷Mahler M., «La symbiose humaine et les vicissitudes de l'individuation», (1967), in *Dix ans de psychanalyse en Amérique*, trad. franç., Paris, PUF, 1981, p. 27-50.

sans doute à la disparition des petites billes, la peur des petites billes sortant au vaste monde plein de dangers, le couvercle rouge qui ne reviendrait pas, qui se montrerait méchant avec le pot noir et qui menacerait de le casser ou encore qui perdrait sa belle poignée... Ce conte avait essayé de poser une expérience suffisamment bonne qui à notre sens avait toujours fait défaut à David puisqu'il nous semble que sans cette illusion fondamentale d'une réalité qui tienne malgré les aléas de la vie, d'un autre qui soit vraiment là au moment où on en a le plus besoin, d'une issue heureuse, aucune inscription du manque, de la séparation, de la perte n'est possible. Dans des ateliers ultérieurs, nous avons pu expérimenter des formes de négativité.

Cet atelier a eu un effet jubilatoire pour David qui par ses réactions nous a rappelé des ateliers effectués avec des enfants psychotiques et autistes. Il a eu un grand sourire et il a longuement tenu dans ses mains les billes en argile blanche, puis il s'est amusé à les faire entrer et sortir du pot, enfin il a commencé à soulever le couvercle et à toucher sa proéminence comme pour s'assurer qu'elle était toujours là. À un moment précis, il a même introduit ses doigts dans sa bouche et il les a ressortis en les fixant longuement, en reproduisant le même mouvement que celui effectué au préalable avec le pot. Son corps semblait participer activement à ce travail de symbolisation.

La narrativité engagée dans la clinique est ainsi à la fois orale du côté de la mise en récit, plastique et dramatique, du côté de la création des objets en argile et du jeu proposé avec eux, enfin corporelle, engageant un travail de symbolisation qui passe par la matérialité somatique.

Nous avons opté pour cet atelier de manière à ce qu'un travail de narration entre réalité fantasmatique et fiction puisse se mettre en place, dans cet espace transitionnel qui, à la manière de la clinique de l'informe dont parle Winnicott⁴⁸, crée un entre-deux accueillant pour ce qui n'a pas encore trouvé de forme représentationnelle. Comme l'affirme S. Le Poulichet, il est important que le clinicien puisse accueillir les terreurs liées à des modes de dépersonnalisation chez le patient en leur offrant un lieu d'ancrage afin que s'accomplissent en séance des *traversées de l'informe*, dans un lieu de ressource métaphorique et métamorphique :

« En ce lieu, l'ouverture d'une "aire de l'informe" – selon l'expression de Winnicott (1971) qui la réfère à "l'activité rêvante" – permet que se présentent en mots et en figures les mouvements complexes des identifications et des fantasmes liés aux

⁴⁸ Winnicott D.-W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, (1971), Paris, Gallimard, 1975.

terreurs : en cette aire de transformation que serait "l'aire de l'informe" s'opère une mise en jeu des mouvements de l'informe.»⁴⁹

Il s'agit de se construire grâce à l'intériorisation du lien au bon objet, de sortir de l'idéalisation non pas par une expérience de castration mais par une capacité de l'environnement à transformer les angoisses du sujet, en apportant des réponses psychiques adéquates, de penser aussi le désir du sujet en lien à l'autre, à commencer par le travail de co-construction dans un espace thérapeutique transitionnel.

Les différentes formes de médiation contribuent à apporter aux patients les moyens de se raconter entre formes de narration verbales et non verbales, d'explorer leur monde interne et notamment leurs angoisses, de gagner en confiance dans leurs capacités de création, de transformation et d'émancipation. Face à un passé douloureux et un présent souvent vécu comme un après-coup traumatique, il importe pour des personnes en détresse de pouvoir se projeter à nouveau dans l'avenir, se séparer de la force d'attraction du traumatisme, s'affranchir aussi d'une condition victimaire qui confine à la reproduction du passé. L'objectif d'un travail avec des médiations est justement de permettre aux personnes accompagnées de manière individuelle ou groupale de se pencher sur des expériences traumatiques qui étaient restées enkystées, de les intégrer dans une histoire de vie et de pouvoir se percevoir autrement qu'à l'aune de son traumatisme. Il permet aussi de travailler sur la part d'archaïque qui est là agissante en chacun de nous et qui se trouve enfouie sous les strates ultérieures d'un développement entravé par des rencontres traumatiques. Créer du lien avec les autres, se réconcilier avec son histoire, se sentir apte à espérer à nouveau sont des étapes essentielles du travail thérapeutique qui est à entendre comme un tissage intrapsychique et intersubjectif opéré ici grâce aux capacités narratives d'un médium malléable pris dans un processus de traduction.

L'émergence de nouvelles formes de représentation grâce au travail de médiation, l'intériorisation des qualités du médium malléable incluant le dispositif thérapeutique, les capacités psychiques du clinicien et les qualités intrinsèques et relationnelles de l'objet cocréé, favorisent l'appropriation de la contenance psychique en tant que réalité interne, en inscrivant le sentiment d'exister dans la continuité d'une trame narrative là où le trauma avait apporté de multiples ruptures du côté du vide ou de l'effraction.

⁴⁹Le Poulichet, S., « Traversée de l'informe », *Champ psy* 2/2004 (n° 34), p. 57-66 URL : www.cairn.info/revue-champ-psycho-somatique-2004-2-page-57.htm. DOI : [10.3917/psy.034.0057](https://doi.org/10.3917/psy.034.0057).

Ce travail sur l'émergence des formes de représentation peut aussi prendre appui sur un investissement du corps en tant que moyen de symbolisation ouvrant la voie à une appropriation progressive d'une plus grande capacité de mentalisation.

b. La contenance en tant que recours à une médiation corporelle symboligène

Quel suivi thérapeutique pour des personnes marquées dans leurs corps même de violences politiques, de traumatismes de guerre, d'expériences de torture ou de génocide ? La question qui s'est posée pour nous dans un cadre thérapeutique avec des patients allophones, en situation d'exil et de précarité, confrontés à des expériences d'une violence inouïe avant, pendant et après leur parcours migratoire, en proie à des troubles majeurs du côté de la dépersonnalisation et de la déréalisation, a été celle d'une écoute contenante et de réponses thérapeutiques pouvant permettre d'élaborer le débordement pulsionnel, l'expérience réactualisée d'effractions répétées, le manque de moyens internes du côté d'un pare-excitation permettant de ne pas être submergé par la montée de l'angoisse. Dans cet accompagnement thérapeutique, l'échange corporel, entendu comme l'usage du contact physique comme moyen de contenance, de partage d'une aire transitionnelle et de transmission intersubjective dans le soin psychique a joué un rôle considérable qu'il nous appartient d'essayer d'interroger, d'élaborer et de restituer dans ce travail méta-narratif qu'est l'écriture d'un article ancré dans la clinique.

A partir d'une étude de cas, nous allons donc essayer de montrer la place du corps, en tant que lieu de manifestation de la souffrance subjective et en tant qu'outil de soin au même titre que le verbe, dans l'accompagnement thérapeutique d'un demandeur d'asile, confronté à des expériences d'une violence extrême depuis son plus jeune âge, et marqué par une expérience de l'errance en tant que solide inscription dans la précarité. Après une présentation de quelques éléments de réflexion sur la place du corps dans l'accompagnement thérapeutique d'orientation psychodynamique, suivra une évocation de l'histoire du patient à l'aune des événements hautement traumatiques qu'il a traversés, des séquelles et des solutions symptomatiques mises en place par le sujet. Enfin, nous tenterons d'évoquer l'articulation des narrativités corporelle et verbale dans le travail thérapeutique mené.

- i. Sortir de l'antagonisme entre corps et verbe.

Comment penser le décentrement inaugural de la clinique psychanalytique à la fois du toucher corporel en tant qu'outil de soin et du traumatisme réel en tant qu'hypothèse de travail ? En quoi la construction d'une mythologie est au fondement de toute narrativité verbale au même titre que la vérité du sujet et comment la narrativité corporelle peut constituer une autre voie d'accès à sa réalité interne ? Comment penser le corps au-delà d'un héritage dualiste qui opposerait le soin corporel au travail psychique ?

Essayer de répondre à ces questions est sortir d'un antagonisme entre corps et verbe auquel peut confiner toute approche thérapeutique qui se fonde épistémologiquement sur une perception exclusive de ces références. Or, historiquement la psychanalyse s'est construite, depuis les travaux inauguraux de Sigmund Freud et de Joseph Breuer avec leurs patientes hystériques publiés dans les *Etudes sur l'hystérie* en 1895 jusqu'à l'abandon de la *Neurotica* par le père de la psychanalyse dans sa lettre de l'Equinoxe en 1897, dans un refus progressif du toucher au profit de la parole, dans l'idée d'un verbe qui viendrait donner du sens aux symptômes du corps en même temps que d'une réalité fantasmatique qui excéderait les conjonctures de la réalité matérielle. Le cas d'Emmy Von N., Fanny Möser de son vrai nom, est emblématique de ce tournant attribué à une demande explicite de la patiente hystérique qui aurait mis Freud sur la voie de l'étiologie sexuelle de la névrose. Elle lui demanda de ne pas lui parler, de ne pas la toucher et de l'écouter. L'intérêt du cas est incontestable même si la patiente ne fut jamais guérie. (Andersson, 1979, p. 14).

Un décentrement de l'immédiateté du corps et des faits vers la médiation du verbe et du fantasme a pu sans doute favoriser un déploiement herméneutique du côté de l'interprétation signifiante du vécu sensoriel dans le cadre transférentiel en référence à l'histoire du sujet, à la place du psychosexuel infantile dans la construction du symptôme et au passage des réminiscences sans conscience à un travail de remémoration à partir de tout ce qui ferait trace. Or, ce pas de côté s'est fait essentiellement en référence au langage et à la capacité de mettre des mots sur le vécu interne, l'approche thérapeutique issue des découvertes psychanalytiques émergeant dans la différenciation avec des disciplines censées passer par le soin du corps pour aborder les phénomènes psychiques. En accréditant l'opposition entre toucher et écouter dans la démarche du soin, la psychanalyse s'est rapprochée dans son dispositif de l'héritage de la confession chrétienne elle-même tributaire de toute une tradition reposant sur un dualisme marqué opposant le charnel, du côté du corps sexualisé, au spirituel, du côté du verbe, et sur des sacrements permettant de signifier les transitions entre les deux. (Chauvet, 1997).

Dans le cadre de la thérapie d'orientation psychanalytique, il existe une opposition idéologiquement investie, dans le sens d'un idéal théorico-clinique, entre ce qui passerait par le contact corporel et ce qui relèverait de l'écoute clinique. La pratique psychanalytique se différencie ainsi dans ses formes classiques individuelles et groupales, à quelques exceptions près privilégiant le corps (de Hadjetlaché, 2006), des représentations et des pratiques holistiques d'autres approches thérapeutiques qui combinent davantage l'intervention verbale et la sollicitation sensorimotrice.

Et en même temps, elle se rapproche par l'invention d'une mythologie partagée de certains rituels de guérison chamaniques qui à l'image du mythe œdipien, racontent le rapport du sujet au monde dans une visée thérapeutique (Lévi-Strauss, 1956, p. 8) :

« Mais, dans les deux cas, [chamanique et psychanalytique] la cure consiste bien dans la production d'un mythe, avec cette différence que, chez les Cuna, il s'agit d'un mythe tout fait, connu de tous et perpétué par la tradition, que le sorcier se contente d'adapter à un cas particulier ; disons, pour être plus précis encore, de traduire dans un langage qui ait un sens pour le malade et lui permettant de nommer, et donc de comprendre — peut-être ainsi de dominer — des douleurs qui étaient jusqu'alors inexprimables, au propre et au figuré. Dans la psychanalyse, au contraire, le malade a la charge d'élaborer son propre mythe. Mais, si l'on y réfléchit un instant, la différence n'est pas si grande, puisque la psychanalyse ramène l'origine des troubles psychiques à un très petit nombre de situations possibles, entre lesquelles le malade n'a guère que la liberté de choisir, et qui toutes, se rapportent aux premières expériences de la vie et aux relations du jeune enfant avec son entourage familial. Ici aussi, c'est quand le malade sera arrivé à traduire des troubles inexprimables ou inavouables (cela revient au même), dans les termes d'un mythe approprié à son histoire particulière, qu'il se sentira libéré. »

Le décentrement du corps et des faits a eu certes une fonction essentielle dans l'édification épistémologique de la psychanalyse en tant que « cure par la parole » permettant l'exploration du fantasme, la réactualisation dans le transfert de relations à ses imagos parentales et la remémoration de tout ce qui avait été refoulé, pour mieux se différencier de la médecine ou d'autres formes de traditions thérapeutiques centrées davantage sur le corps ou un objet de médiation. Il importe toutefois de prendre en considération la multitude de modalités perceptives, interprétatives et narratives du sujet et le statut particulier de la vérité subjective qui peut s'exprimer à travers un travail de fiction. Tant verbal que corporel, le récit de soi permet d'accéder à sa vérité inconsciente par-delà le travail scénographique du sujet.

La symbolisation passe autant par le verbe que par le corps ou l'objet de création, le récit de soi et le lien à l'autre empruntent les voies de l'expression sensorimotrice depuis le début de la vie et, pour paraphraser Françoise Héritier parlant de la différence des sexes, transformer la « valence différentielle » des diverses modalités d'expression en rapport

hiérarchisé participe à notre sens à favoriser la suprématie de la parole dans une tradition de pensée héritière d'une vision du monde où « au commencement fut le Verbe ». Associée à la vérité du sujet, la parole reste toutefois porteuse d'un travail de fiction ou de mythe tout comme le symptôme corporel peut renvoyer à une mise en scène d'aspects de son histoire. Les narrativités verbale et corporelle ne détiennent pas de monopole en termes d'accès à l'intériorité du sujet et un travail de médiation à caractère thérapeutique permettant de passer par les éprouvés corporels ou par la fiction pour penser son rapport au monde nous semble tout-à-fait possible.

Il nous paraît ainsi primordial d'effectuer encore un décentrement pour appréhender de manière critique cet héritage centré sur la seule écoute et prendre davantage en considération les potentialités thérapeutiques d'une narrativité corporelle intersubjective dans différents cadres cliniques et notamment auprès de personnes traumatisées. Cette prise en considération du corps en tant que refus d'une binarité dualiste est concomitante à une meilleure prise en compte de la réalité factuelle dans le traumatisme et de la place de la transitionnalité dans les mécanismes psychiques. En renouant avec les apports ferencziens et winnicottiens, en prenant plus en compte l'inventivité de la période pré-analytique de Freud, en s'autorisant aussi à expérimenter des approches mixtes à partir de l'outil du corps et de ses capacités de perception, d'interprétation et de narration, il nous semble que nous pourrions davantage penser, exprimer, soigner par une narrativité non-verbale dans un cadre de psychothérapie d'orientation psychodynamique.

ii. Une histoire traumatique inscrite dans la réalité des faits et des corps

L'histoire de Barwaaq dont le prénom d'emprunt renvoie à la présence de Dieu, à l'opulence et à la chance (Mohamed-Abdi, 1993), permet de penser le corps comme le lieu de la violence et des outrages subis, du handicap qui en résulta et du soin apporté. Pour mieux appréhender le rapport au corps dans son histoire nous donnerons quelques éléments de son anamnèse en relation avec les enjeux inconscients du patient et leur réactualisation dans la rencontre clinique.

Barwaaq est un homme somalien âgé de 35 ans, appartenant à une ethnie discriminée dans son pays d'origine, confronté à la mort de différents membres de sa famille à plusieurs reprises, à l'action de groupes terroristes sévissant dans sa région, à des expériences de violences extrêmes depuis son plus jeune âge. Son camarade de jeu, âgé comme lui de 10 ans

a littéralement explosé quand il a reçu un obus sur la tête alors qu'il était parti chercher le ballon avec lequel ils jouaient au foot de l'autre côté de la rue deux minutes plus tôt. Le frère aîné de Barwaaq a été assassiné deux ou trois ans après dans un faux barrage tenu par des brigands parce qu'il n'avait pas assez d'argent à payer pour continuer son chemin ; sa grand-mère, tendrement aimée, a été grièvement blessée alors qu'une de ses sœurs et un autre frère ont été tués sur le champ lors de l'explosion d'une bombe dans une partie de la maison familiale, quand il était jeune adolescent ; enfin juste après son mariage, des hommes armés sont venus au domicile familial, ont exécuté son père, ont tiré sur Barwaaq et sur sa mère, ont violé sa sœur et sa femme, alors qu'il gisait à moitié conscient sur le sol. Sa sœur et sa femme ont survécu aux violences subies mais ont dû changer de nom et quitter le pays par peur des représailles et des violences à la fois des ravisseurs, de leur propre famille déshonorée et de la société locale, qui leur aurait, selon Barwaaq, jeté l'opprobre.

Barwaaq a eu le plus grand mal à se faire soigner faute de moyens financiers. Au bout de quelques jours et alors que sa situation physique s'était fortement dégradée, ses amis et ses voisins ont pu réunir la somme nécessaire à son opération intervenue de fait trop tardivement. Il a perdu une grande partie de la masse musculaire de sa jambe suite à une opération effectuée sans anesthésie dans des conditions sanitaires précaires. Il en a gardé un handicap moteur à vie ainsi que des souffrances très intenses au niveau de la partie meurtrie de son corps. Ses douleurs tant physiques que psychiques gagnaient en intensité chaque fois où les circonstances lui rappelaient son impuissance de jadis face à ce double outrage qu'est le viol d'une jeune sœur et d'une épouse, son incapacité à protéger son père âgé, profondément aimé et tué à bout portant devant lui, sa détresse sans nom devant les blessures de sa mère touchée également au niveau des jambes dont le handicap moteur allait entrer en résonance avec sa propre infirmité.

A sa naissance pourtant Barwaaq, ardemment désiré par ses parents, allait être considéré comme une « chance », une « bénédiction », un « porte-bonheur » pour sa famille. Son père y voyait même la raison de la réussite de ses affaires dans un télescopage entre fantasme et réalité et une attribution magique de l'amélioration de sa condition financière à la naissance de ce garçon. Ce mouvement d'idéalisation du fils concomitant au besoin de réparation narcissique du père allait se retrouver dans des idées de grandeur dont Barwaaq serait secrètement animé plus tard.

Au fur et à mesure que son sentiment d'impuissance s'intensifiait face à des contraintes externes sur lesquelles il n'avait aucune prise, des rêveries diurnes liées à la possibilité de devenir chef de guerre ou président de son pays venaient réparer sur un plan

imaginaire les atteintes narcissiques subies par lui, sa famille et son groupe d'appartenance. Venu au monde lors d'un accouchement culturellement chargé de sens, parce que relié dans les modalités même de sa réalisation à la notion de « bonne fortune », enfermé par la suite dans des rêves de réussite de son père en grande partie réalisés avant qu'une série de désastres n'intervienne, garant du narcissisme parental et familial, Barwaaq serait confronté à une vie qui mettrait à mal ses défenses sous le poids de la guerre, du terrorisme et de la violence illimitée de groupes armés et de tribunaux islamiques.

Enfant idéalisé, chéri par ses deux parents et par sa grand-mère maternelle, épargné des violences corporelles omniprésentes dans le système éducatif somalien, Barwaaq a toujours parlé de ses parents et de sa grand-mère avec beaucoup d'affection et de tendresse réservant ses critiques au contexte politique et social. Ses rapports avec ses frères et sœurs ont été présentés comme tout aussi harmonieux avec un léger sentiment de sa part d'avoir été le préféré de ses deux parents, ce qui lui aurait sans doute laissé la possibilité de s'imaginer « en grand conquérant » en l'enfermant par moments dans des rêves de grandeur et une conviction de son exceptionnalité : « Quand on a été le favori incontesté de la mère, on en garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès, dont il n'est pas rare qu'elle entraîne effectivement après soi le succès. » (Freud, 1985, 206-207).

Sa famille était globalement soucieuse de son bien-être et à l'écoute de ses besoins. Elle pouvait aussi être parfois dans la difficulté de poser des limites protectrices pour l'enfant et de l'aider à élaborer des expériences de frustration. Quand Barwaaq, à l'âge de 8 ans, a demandé avec insistance de fumer, son père a accepté qu'il puisse le faire, comme si rien ne pouvait être refusé à cet enfant mis en place de porte-bonheur fétichisé dont dépendrait la réussite familiale. De même, il a gardé un souvenir persistant de sa grand-mère lui préparant des plats consistants et l'invitant à bien manger avant de se battre avec les autres enfants du quartier dans une valorisation très œdipienne de sa virilité. En même temps, ses proches ont été aptes à protéger Barwaaq de la violence des écoles coraniques. En voyant que les maîtres de ces madrassas avaient l'habitude de frapper violemment les enfants au moindre prétexte et en prenant en considération la volonté de Barwaaq de ne pas y retourner, ses parents ont accepté qu'il ne fréquente plus ces lieux. Leur pratique de l'islam a été présentée comme tolérante et ouverte, à la différence des groupes islamistes qui allaient imposer une application très rigoriste de la Charia et de ce fait généraliser l'usage des châtiments corporels.

Ce climat d'idéalisation du groupe familial est venu en effet se heurter brutalement à une réalité sociale d'une extrême violence liée à la guerre, à l'action de groupes terroristes et à l'absence d'un gouvernement légal ou de lois protectrices. Obligé d'assister aux châtiments

imposés par des tribunaux islamiques, Barwaaq était obnubilé par des scènes de violences qui avaient marqué son enfance : l'amputation de la main d'une femme condamnée pour vol qui s'est avérée être innocente après l'exécution du châtement, des scènes de lapidation entraînant la mort des amants adultères, d'interminables flagellations...

Les bombardements ont été une autre source d'angoisse, très présente également dans des cauchemars traumatiques répétitifs tout comme des scènes de meurtre auxquelles il avait assisté étant enfant comme témoin passif. Plus tard, il allait activement protéger une jeune femme qu'on voulait violer en s'interposant entre elle et son agresseur, en prenant donc le risque d'être assassiné.

Son séjour en Europe a été marqué par des expériences d'errance, d'emprisonnement et d'exclusion, dans une reproduction de sa difficulté à trouver une place dans ce vaste monde autrement qu'en étant instable, confiné ou rejeté. Face à l'instabilité de l'errance, le travail thérapeutique allait incarner une tentative de l'inscrire dans le lien à l'autre et de lui apporter des repères spatiotemporels. Face au confinement de la réclusion, le lien transférentiel lui apporterait de la contenance interne et une expérience de liberté. Face enfin aux pratiques d'exclusion, vécues comme des blessures narcissiques profondes du côté du rejet, c'étaient des modalités d'inclusion qui allaient être expérimentées lors de l'accompagnement clinique de cet homme profondément désorganisé par son vécu de violence.

Chaque fois, les violences armées étaient omniprésentes dans sa narration, dans ses souvenirs du passé et dans les traces psychiques et physiques qu'il en portait. Sa posture, ses mouvements, sa perception de l'espace témoignaient de sa difficulté à habiter son corps, dans une correspondance intéressante à relever entre le corporel et le psychique, entre ses gestes désorganisés et mal coordonnés et des attitudes d'adresse à l'autre, marquées par l'étrangeté, la difficulté à établir le lien et la tendance à privilégier des solutions de décharge pulsionnelle immédiate. Le clivage semblait organiser son rapport au monde dans des mouvements vifs d'idéalisation et de dévalorisation, une grande difficulté d'accès à sa dépressivité et des moments de persécution, marqués par un repli sur soi et des rêveries d'omnipotence avec des idéations de grandeur.

La question du corps meurtri venait se décliner en relation étroite avec la réalité factuelle du traumatisme et impactait la rencontre clinique. Le premier contact avec Barwaaq a été un geste assez brusque et envahissant qu'il a initié à notre rencontre devant une fontaine où tous les deux nous nous étions rendus dans le centre d'hébergement d'urgence pour migrants où il résidait après un atelier thérapeutique pour se laver les mains. Nous l'avions en effet rencontré d'abord dans un groupe à médiation d'argile que nous avons animé dans ce

centre, puis nous l'avons accompagné par des entretiens en face à face pendant 5 ans, au rythme d'une séance par semaine et de nombreux échanges téléphoniques en fonction de ses besoins. Le lien thérapeutique a perduré après le départ de ce patient de son centre d'hébergement. Toute une partie du travail clinique inauguré par ce premier geste transférentiel allait consister à transformer ce toucher brusque en une relation thérapeutique contenant dans le temps et l'espace.

iii. Quel accompagnement thérapeutique, entre geste et parole ?

Un accompagnement associant le geste à la parole a été particulièrement bénéfique à ce patient qui était en grande souffrance suite à la multitude de pertes subies mais aussi et surtout suite au sentiment que rien ne pourrait empêcher ses pires cauchemars de devenir réalité. L'expérience de folie sociale à laquelle il avait été confronté l'avait profondément désorganisé, avait d'une certaine manière fait basculer l'ordre symbolique du monde, l'existence de limites entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et l'avait plongé dans un désarroi complet. Pour lui, comme pour d'autres patients en situation d'exil et de précarité, une image de soi omnipotente, aux pouvoirs démesurés, pouvait faire discrètement barrage au sentiment de néant, à la sensation d'avoir tout perdu et de ne plus avoir d'attaches dans ce vaste monde. L'ampleur de l'effondrement était inversement proportionnelle à ses idéations de grandeur. Se sentir contenu pourrait alors signifier pour Barwaaq avoir moins besoin d'avoir recours à des défenses narcissiques (Palacio Espasa, 2003) très coûteuses, qui lui avaient précédemment servi à préserver des parties idéalisées de soi et à renier ses limites, pour lutter contre des angoisses massives.

Dans ce travail clinique, nous avons d'abord essayé de nous mettre là où nous pourrions être trouvée/créée par le patient, en essayant de répondre le plus possible à ses besoins de présence, de disponibilité et de réactivité. N'ayant plus autant besoin de lutter contre sa dépressivité par l'édification d'une carapace narcissique grâce à notre possibilité d'incarner un lieu d'adresse, d'accueil et de transformation de son angoisse, Barwaaq a pu expérimenter dans le lien transférentiel la possibilité d'une relation qui ne rimait pas avec rapport de force mais avec reconnaissance de ses limites respectives, de ses difficultés et de ses ressources, dans le plaisir partagé de la rencontre :

« Car il ne suffit pas que les expériences soient vécues, il faut aussi qu'elles soient intégrables, c'est-à-dire libidinalisables, qu'un plaisir suffisant soit éprouvé et partagé dans les différentes facettes de la rencontre. » (Roussillon, 2011, p. 47)

Il s'agissait sans doute pour lui de se confronter à un autre, médium malléable, souple et solide, susceptible d'entendre sa détresse très profonde et de ne pas l'assigner à une place d'homme violent, ce qui lui a permis progressivement de réduire ses passages à l'acte agressifs, d'élaborer à minima les pertes subies et les affects dépressifs afférents et detroquer en partie ce qui ne serait pas de son ressort pour accéder à ce qui resterait possible pour lui.

Les capacités symboligènes de la narrativité corporelle ont été centrales dans notre travail clinique, cette expressivité du corps pouvant être considérée, au même titre que le recours à d'autres formes de mise en récit, d'échange et de partage, comme une forme de médium malléable dont il importerait sans doute de définir la portée heuristique.

Le médium malléable défini chez Marion Milner comme une substance intermédiaire au travers de laquelle des impressions sont transportées aux sens (Milner, 1979) devient chez René Roussillon un objet de médiation, un cadre de travail clinique et un positionnement interne à l'analyste (Roussillon, 1991).

Pour René Roussillon, le médium malléable inclut donc le dispositif proposé, l'objet de médiation et le thérapeute lui-même. Pour lui, il s'agit de faire en sorte que le dispositif thérapeutique mis en place soit capable de proposer l'ensemble des qualités du médium malléable et si ce n'est pas le cas, c'est au thérapeute d'y suppléer. Parmi les propriétés citées, le médium, renvoyant aux traces d'un moment de l'histoire subjective, doit être saisissable, éprouvable, résistant, animable quand il est investi, indestructible dans ses fondements⁵⁰.

⁵⁰http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2010.rey_b&part=368267 : « Le concept de médium malléable peut être entendu en termes de mère suffisamment bonne (Winnicott), c'est-à-dire savoir s'offrir au sujet comme séparable et malléable afin de l'aider à établir progressivement, au travers d'expériences successives et ménagées de fusion et de défusion, l'écart interpersonnel et intersubjectif qui lui est nécessaire pour devenir une personne. Revenons un instant sur les cinq caractéristiques principales qui définissent le médium malléable. Au risque de nous répéter, elles sont : l'indestructibilité, l'extrême sensibilité, l'indéfinie transformation, l'inconditionnelle disponibilité et enfin l'animation propre. Ces caractéristiques peuvent être décrites séparément, mais leur rapport d'interdépendance les unes par rapport aux autres est essentiel pour que le médium malléable prenne toute sa valeur. Par exemple, le caractère vivant du médium malléable dépend de son indestructibilité, de celle-ci et de sa sensibilité dépend son indéfinie transformation, etc. La première caractéristique est l'indestructibilité. Cette propriété doit être rapprochée de ce que formule D. W. Winnicott à propos de l'utilisation de l'objet. L'objet doit pouvoir être atteint et détruit (il change de forme) mais il doit "survivre". C'est à cette condition que sa nature particulière (la malléabilité, l'indéfinie transformation) sera découverte, qu'elle deviendra utilisable pour représenter la fonction représentative. Grâce à son indestructibilité, le médium malléable transforme les quantités en qualités. Un coup de poing donné à un morceau de terre aplatit celui-ci sans le détruire, il change sa forme en s'adaptant à la force. Si la destructivité doit pouvoir s'exercer à son encontre sans retenue et sans destruction, le médium malléable doit aussi pouvoir être d'une extrême sensibilité. Non altéré dans sa nature fondamentale par de grandes quantités d'énergie, il témoigne en même temps d'une extrême sensibilité à toute variation quantitative. Il suffit en effet de bien peu d'effort au sujet pour changer la forme du morceau d'argile. La sensibilité est aussi la seconde caractéristique requise par D-W. Winnicott pour l'utilisation de l'objet. Si le médium malléable doit être à la fois indestructible et extrêmement sensible, c'est qu'il doit pouvoir être indéfiniment transformable tout en restant lui-même. L'indéfinie transformation est la capacité à prendre toutes les formes. L'argile est manipulable et transformable à l'infini

Le contact corporel a joué un rôle fondamental dans cet accompagnement thérapeutique à différents moments d'un traitement qui a été une expérience de partage, investie psychiquement par le patient, libidinalisée, transformée, intériorisée par un travail de réappropriation subjectivante.

Après le premier contact initié par le patient lui-même et ayant valeur de décharge immédiate d'un mouvement libidinal aux prémices du lien transférentiel, il a été possible d'œuvrer pour une transformation de son contact à l'autre y compris dans son adresse corporelle. Il est sans doute important de rappeler que cet homme qui a été temporairement exclu du centre d'hébergement pour sa participation à des altercations qui avaient opposé physiquement différents résidents, avait aussi perdu ses papiers dans un autre pays d'Europe suite à des violences à l'encontre d'un autre réfugié. Tous ces passages à l'acte, banalisés dans son discours, à l'aune sans doute des expériences de violence extrême qu'il avait connues dans son pays d'origine, semblaient constituer une issue de décharge immédiate face à des expériences de frustration ou d'agressivité à son encontre.

Dans le travail clinique, l'évocation de son histoire de vie avait également donné lieu à une expression physique très violente de son mal-être, dans la mesure où il avait commencé à cogner sa tête contre la table lors de l'évocation de la mort de son père, du viol de sa sœur et de son épouse. Dans l'immédiat, l'élaboration de ce mouvement fut impossible. En revanche, progressivement, il a été possible de lui apporter en même temps qu'une écoute contenant une contenance corporelle qui s'est avérée extrêmement adaptée à ses besoins et qui s'est progressivement ritualisée en rite de séparation tout en gardant son caractère de réponse maternante immédiate à différents moments de détresse. S'adresser aux parties les plus archaïques de son psychisme, répondre à des strates enfouies remontées en surface dans ce tremblement de terre que fut l'évocation de son histoire dans toute son horreur, contenir sa détresse dans la violence destructrice de son émergence, fut un choix thérapeutique qui s'est avéré particulièrement bénéfique pour cet homme.

sans être altérée ou détruite par cette transformation. L'expérience de son indéfinie transformation ne peut s'effectuer que si le médium malléable est inconditionnellement disponible. La dernière propriété, sans doute plus difficile à penser car elle résulte de l'interdépendance des autres, est le caractère vivant du médium malléable. Bien qu'en lui-même le médium malléable soit une substance inanimée, il est nécessaire que le sujet puisse le considérer à un moment ou à un autre comme une substance vivante, animée. Toutes ces caractéristiques paraissent jouer comme des atténuateurs des angoisses de séparation et de différenciation, conjointement aux différentes défenses que le sujet peut lui-même instaurer pour lutter contre ces mêmes angoisses. Le concept de malléabilité s'inscrit donc dans une réflexion sur la séparabilité de l'objet. La psychose confronte le sujet à la rencontre avec un objet énigmatique, c'est-à-dire un objet qui précisément n'est pas malléable, ne se laissant pas affecter ou toucher et n'acceptant pas l'inscription. Nos dispositifs de soin doivent donc être suffisamment malléables pour essayer d'y remédier. »

Quelques mois plus tard, lors d'une nouvelle évocation de son histoire pendant la préparation de son récit pour les instances décisionnaires de sa demande d'asile, Barwaaq a eu encore une fois un mouvement de violence, mais cette fois-ci bien plus modéré. Il a donné un coup sur le radiateur mais il n'a plus essayé de manière répétée à cogner sa tête contre la table ou le mur. Notre réponse a consisté à lui prendre la main et la masser, tout en essayant de verbaliser sur son vécu de détresse et sur le sens de cette réaction face à son impuissance de jadis, à lui donner aussi l'espace et le temps nécessaire dans une très longue séance pour en parler et pour réussir à établir un lien entre ses réactions physiques et ses angoisses sous-jacentes, à tolérer enfin et à transformer sa destructivité, tout en constituant une figure identificatoire, réussissant à apaiser des moments de crise. L'intériorisation de nos réponses face à la reconnaissance de sa dépressivité en vue de son élaboration a été rendue possible en grande partie par cette association du verbe et du geste, là où des clivages très profonds avaient opéré. Dans la difficulté d'interroger sa propre agressivité et les mouvements sous-jacents de répétition qui l'animaient, Barwaaq était en effet au début incapable de reconnaître ce que son comportement pouvait induire chez l'autre. Ses nombreuses exclusions du centre d'hébergement d'urgence et les périodes d'errance qui s'en sont suivies, très douloureuses sur le plan psychique, témoignaient de sa difficulté à se protéger d'une errance vécue comme une souffrance innommable autant que de sa tendance à privilégier des solutions violentes dans le règlement des conflits.

Dans le lien transférentiel, il nous a fait expérimenter l'insécurité, la peur, l'étrangeté, qu'il avait connues personnellement ou que des membres de sa famille avaient vécues alors que lui s'était retrouvé dans le rôle du témoin passif. Tour-à-tour bon et mauvais objet, prise dans une idéalisation et une dévalorisation massives, devant faire face à toute une série de mouvements d'attaque du lien et d'éprouvés de désolation, d'impuissance et de désastre, que le patient nous faisait vivre par identification projective, nous avons dû élaborer pour lui, avec lui, à travers notre corps et notre psyché, des expériences de détresse première, d'abandon et d'empiètement qui caractérisaient le trop peu et le trop-plein de l'effraction traumatique, entre carence et envahissement extrêmes.

Travailler sur nos mouvements contre-transférentiels a été aussi se donner la possibilité de mieux comprendre son investissement transférentiel du lien thérapeutique, ses mouvements d'idéalisation à notre rencontre suivis de moments de rejet et de coupure radicale, et notre tendance à essayer d'incarner la fonction contenant-contenu-conteneur, dans un dialogue allant du sensorimoteur au tonico-émotionnel, un accordage affectif inscrit dans

l'inconditionnalité de l'accueil et la figuration d'un espace de travail mobilisant la continuité de l'existence et de l'unité de soi dans le rapport au corps et à l'autre.

Très engageant, ce travail qui nous a impactée dans notre rapport au corps, nous a aidée à penser le toucher du thérapeute autant qu'objet malléable. Il nous a permis aussi de penser la relation thérapeutique de plus en plus du côté de l'incarnation corporelle d'un rôle parental dans le transfert, de l'intersubjectivité dans la clinique du lien et de l'échange psychique et physique face aux personnes traumatisées.

Nous avons eu le sentiment d'avoir été convoquée pour accueillir tous ces éléments non métabolisés exprimés par Barwaaq, tant sur le plan de ses gestes, de sa posture corporelle et de ses mouvements à notre égard dans un registre sensorimoteur et tonico-émotionnel, que sur le plan de l'expression de ses affects et représentations dans un registre verbal. Nous avons essayé de transformer des éléments bruts et de permettre leur réappropriation par le patient sous une forme métabolisée, détoxifiée, bordant quelque peu les angoisses agonistiques largement présentes au début de la thérapie. Dans ce travail d'accueil des projections massives du patient, d'élaboration de ses angoisses et de ses mécanismes de défense et d'introjection progressive de bonnes qualités relationnelles d'un lien à l'objet transformé, notre corps de thérapeute au même titre que notre appareil psychique ont été le réceptacle de la négativité de Barwaaq, le moyen de transformation de sa destructivité, de rassemblement d'une expression désorganisée de multiples facettes de son existence et de libidinalisation du lien primaire, le lieu où un tissage intersubjectif et intrapsychique a été possible et donc un espace où une représentation de soi et de l'autre davantage différenciée a pu émerger.

L'évocation de ce traitement thérapeutique nous a permis de penser la place de l'échange corporel dans le lien transférentiel, dans l'évolution d'un accompagnement clinique et dans les transformations psychiques d'une personne confrontée à des traumatismes majeurs liés à des faits de violence d'origine politique et sociale et à des expériences d'errance, d'enfermement et d'exclusion. Le rapport au corps du patient tout comme le lien à la réalité historique nous paraissent extrêmement importants pour interroger le vécu psychique du traumatisme en même temps que pour apporter des réponses thérapeutiques prenant ancrage à la fois dans le verbe et la réalité fantasmatique d'un côté et dans le geste et la matérialité du contact physique de l'autre. La médiation corporelle par son isomorphie avec les modalités de l'expression transférentielle du patient et l'allure de ses symptômes a permis dans ce cas précis un travail de transformation psychique à partir de là où le patient se trouvait, entre d'un

côté des passages à l'acte ayant valeur de décharge immédiate ou de reproduction compulsive des violences subies et de l'autre, ses plaintes intenses liées aux zones meurtries de son corps.

Une meilleure intégration de son schéma corporel en même temps que de limites protectrices a été progressivement possible, limitant le recours à des défenses narcissiques onéreuses psychiquement et physiquement pour lui. Au fur et à mesure que le clivage de soi et de l'objet se réduisait, l'interaction de ses mouvements et de sa perception a abouti à une exécution plus fluide de ses mouvements. De moins en moins dissocié psychiquement, Barwaaq a gagné ainsi en coordination sensori-motrice. Sa représentation plus ou moins consciente du corps, de sa position dans l'espace, de la posture des différents segments corporels a été légèrement modifiée au fil du traitement, comme si le lien intersubjectif et l'expérience de contenance vécue dans le transfert avaient favorisé un travail de liaison intrapsychique. Le travail thérapeutique a également impacté le rapport à la réalité extérieure et lui a permis de ne plus se mettre dans des situations qui entraîneraient une exclusion de son lieu d'habitat et un nouveau cycle d'errance, comme si l'inscription dans un lieu, dans une temporalité, dans un lien fiable était devenue possible. Dans ce processus d'intégration, il nous semble que la médiation corporelle prise dans un cadre clinique associant la cure par la parole et le toucher thérapeutique, a joué un rôle important par sa malléabilité, par ses capacités de congruence avec la problématique du patient en même temps que par sa force de transformation des angoisses et des défenses sous-jacentes.

Les cas choisis pour parler de la traduction de l'infra-verbal par la médiation artistique et corporelle illustrent différentes modalités possibles d'incarner une narrativité polymorphe et multidirectionnelle. Cette évolution d'une narration parcellaire et fragmentée, d'une certaine manière rappelle les destins du sexuel infantile, polymorphe⁵¹, et de la pulsion, « représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme », tels que décrits dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905)⁵² et dans les *Pulsions et destins des pulsions* (1915)⁵³. Le travail narratif dans la multitude de ses formes et

⁵¹ Cf. Roger Perron, « Trois essais sur la théorie sexuelle », dans Alain de Mijolla (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, p. 1869 : Pour Freud, « de par la diversité et la polyvalence des zones érogènes investies par la pulsion » et « de par la diversité des modes de satisfaction », l'enfant « se caractérise par sa "disposition perverse polymorphe" ». Mais chez l'enfant, il s'agit « d'aspects normaux du développement psychosexuel », alors que chez le pervers adulte, il s'agit d'une « persistance anormale de ces caractères infantiles ».

⁵² Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Traducteurs: P. Cotet, F. Rexand-Galais, *OCF.P*, VI, Paris, PUF, 2006 avec une préface de François Robert, PUF/Quadrige, 2010

⁵³ Sigmund Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, (1915), Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2010 : « Le concept de pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa liaison au corporel.

de ses adresses consiste sans doute, à la manière d'un travail sur les objets partiels, à passer d'une pulsionnalité éparse, fragmentaire, inscrite souvent dans l'immédiateté de la décharge, à un travail de liaison interne et externe, préparant l'avènement d'une pulsion unifiée sous le primat du génital à l'intérieur de soi et la rencontre avec un objet différencié dans son individuation à l'extérieur de soi.

A partir de notre pratique clinique auprès de demandeurs d'asile nous avons essayé de montrer que face à des traumatismes majeurs survenus avant, pendant et après le parcours migratoire, la faculté de raconter son parcours dans le temps et l'espace était particulièrement attaquée. Partir de là où les patients se trouvaient grâce à un travail de médiation corporelle et artistique a pu permettre qu'une expression de soi ait lieu quelles que soient les formes empruntées.

Si la faculté de la narrativité, en tant que capacité de constituer un récit, permet la création d'une unité et d'une cohérence dans l'exposé détaillé de la suite de faits et d'actions constituant des intrigues, nous avons vu que son absence vient inmanquablement signer la présence encombrante du trauma. Il nous paraît à présent pertinent d'explorer la narrativité dans la clinique du traumatisme en référence à l'aptitude psychique et mentale préalable au fait de se raconter, aux modalités expressives du patient et à leurs troubles, aux fonctions psychiques du récit institué en fin de processus.

Travailler sur la narrativité est en effet questionner les différentes étapes d'un processus chronologique complexe : tout d'abord la faculté psychique, mais aussi langagière et plus globalement sémiotique, corporelle ou à médiation artistique, qui permet de mettre en récit une histoire, les traits et les différentes formes de cette aptitude ; puis les caractéristiques sémiologiques qui signent la présence de cette faculté, à savoir les manifestations concrètes de cette compétence qui peuvent être étudiées à l'aune de l'analyse de discours et de la sémiotique verbale ou extra-verbale ; enfin le résultat du processus de cocréation engagé qu'il soit textuel, corporel, artistique, qui est à mettre en relation avec l'histoire du sujet racontant, ses angoisses et modalités de défense, sa symptomatologie et ses tentatives d'y mettre un sens.

c. Contenance et narrativité verbales

Après avoir décliné l'incidence du trauma sur les facultés de se représenter et de raconter son vécu interne à un tiers, nous explorerons la dimension thérapeutique de la mise en récit de son histoire et les potentialités créatives et subjectivantes du recours à l'expression narrative de fiction.

- i. La narrativité, une faculté psychique mise à mal par le trauma : de la sémiologie à l'origine des troubles observés dans l'après coup du récit.

La confrontation au traumatisme entrave considérablement tout travail de liaison. Le discours du sujet traumatisé est saccadé, discontinu, par endroits confus et son récit porte souvent les marques d'une effraction dans un lien formel intéressant à explorer, bien que non systématique ou linéaire, entre difficultés de représentation et de liaison psychiques d'un côté et troubles énonciatifs de l'autre. Au-delà de la cohérence narrative c'est la capacité de conscience réflexive décrite par P. Fonagy (2004) consistant à reconnaître et différencier son propre état mental et celui des autres ou encore à réviser son propre discours au cours même d'un entretien qui peut être atteinte. Des correspondances entre difficultés psychiques, entraves dans l'expression langagière ou extra-verbale, se retrouvent souvent aussi au niveau du contenu du récit, la narrativité étant aussi une affaire de sens au-delà de la forme.

Face à des patients allophones, en l'occurrence des locuteurs de l'arabe soudanais, langue véhiculaire, et de langues vernaculaires de la région du Darfour, la question de la narration de son histoire s'est trouvée d'office adossée à celle de la traduction, à la fois en termes de dispositif avec interprète à questionner dans la diffraction de ses mouvements transférentiels et en référence aux enjeux d'une clinique où la parole du sujet prise dans une chaîne signifiante est amenée à être entendue par le biais d'une transposition des jeux associatifs et polysémiques dans un autre système de langue⁵⁴.

La confrontation à une expérience d'effraction massive submergeant les capacités défensives du sujet entraîne une difficulté de revenir verbalement sur le passé, d'élaborer le vécu traumatique et de réussir à le transformer en expérience subjectivée, intégrée dans son histoire après traitement de sa partie intolérable.

Mohamed adressé par l'équipe du centre d'hébergement d'urgence où nous intervenons, est un jeune homme soudanais âgé de 25 ans, que nous avons suivi pendant un

⁵⁴ Cf. <http://www.inalco.fr/actualite/politiques-migratoires-enjeux-cliniques-traduction>

an. Locuteur natif d'une langue nilotique, le four, et d'un arabe soudanais approximatif, Mohamed a été reçu dans un dispositif avec une traductrice, stagiaire psychologue d'orientation psychanalytique, maîtrisant l'arabe littéraire, le dialecte libanais et le français. Accroché à la table, dans l'impossibilité de nous regarder, ayant recours à des craquées verbales du côté des troubles de la syntaxe, des associations par consonance ou contiguïté, des coq-à-l'âne (V. Shentoub, 1986), ce patient présentait un tableau clinique inquiétant. Lors des premières séances son discours était fragmentaire et peu compréhensible. Nous avons alors à plusieurs reprises essayé de lui faire part de notre souhait d'entendre ce qu'il avait traversé en même temps que de notre incapacité à saisir ce qui s'était passé pour lui, en miroir sans doute à ses propres difficultés de représentation. Porté par notre désir d'être en mesure de l'entendre, authentifié dans son statut de victime ayant subi des traumatismes graves et répétés, reconnu dans notre propre difficulté à nous représenter ce qui s'était passé, Mohamed a pu progressivement articuler un discours davantage audible et intelligible autour d'expériences qui dépassaient l'entendement.

D'une séance à l'autre, son discours s'est clarifié et enrichi. La traductrice de formation analytique était de plus en plus apte à nous restituer des éléments de son histoire. Nous avons alors pu élaborer autour des enjeux contre-transférentiels qui pourraient expliquer cette incapacité ou encore en être *a posteriori* alimentés. Elle a ainsi pu nous dire : « Son discours est incompréhensible, éparpillé et sans lien logique. Cette situation me met mal à l'aise, et dans mon ressenti, émerge rapidement un sentiment d'échec de la compréhension et de la traduction. Je ne sais pas quoi faire de ce qu'il m'adresse comme signal de détresse. »

Mohamed nous renvoyait dès les premières minutes de l'entretien, son incapacité à tisser des liens, à relier les idées entre elles et avec les référents de la réalité extérieure, nous faisant vivre dans le transfert la sidération traumatique en même temps qu'une destitution de l'ordre symbolique du monde. Nous avons ressenti, au-delà et en-deçà de toute perte liée à la traduction en tant que transposition signifiante dans une autre langue, que le vécu du patient se situait du côté de l'irreprésentable, d'un impossible à mettre en mots, comme si la massivité de la perte ne pouvait être dialectisée. Nous avons dû reprendre à plusieurs reprises des fragments de phrase énoncés, tels que « pas de retour possible », « séparés », « c'est fini », pour essayer d'y apporter un semblant d'ordre logique et chronologique, comprendre de qui et de quoi il s'agissait, tout en associant sur ce que nous pouvions éprouver du côté du désarroi dont son attitude présente se faisait l'écho.

Mohamed au début nous répétait surtout de manière stéréotypée la phrase « pas de retour possible ». Nos quelques questions censées faciliter le déroulement du récit en le

contextualisant *a minima*, au lieu de l'étayer semblaient le déstabiliser et il était perturbé par le fait même d'entendre la traductrice reprendre en français les mots épars qu'il avait pu prononcer en arabe comme s'il s'en sentait dépossédé.

Une grande confusion était présente à la fois au niveau des schémas actantiels⁵⁵ (Greimas, 1966) et des marqueurs se référant aux différentes personnes mais aussi aux repères spatio-temporels. Il était peu aisé de situer sa narration dans le temps et l'espace ou de comprendre quels étaient les liens entre les personnages convoqués et le patient.

Progressivement, en gagnant en confiance dans notre présence et en se sentant davantage contenu par le cadre thérapeutique, il s'est accroché à certains détails de sa narration dans une démarche défensive où le recours au factuel pouvait lui servir d'étayage. Quelques repères lui ont permis de structurer son récit, d'ancrer sa narration dans une réalité historicisée, d'articuler un discours un peu plus cohérent.

Il est alors apparu qu'il avait perdu tout contact avec sa famille à savoir son père, sa mère, ses frères et sœurs, en 2008, suite à des massacres perpétrés dans son pays et qu'il était resté sans nouvelles. Emprisonné et torturé au Soudan, il était arrivé à s'échapper et à quitter le pays. Par la suite, il s'était installé en Libye où quelques années après il avait réussi à se marier avec une exilée soudanaise confrontée elle aussi à des pertes et séparations forcées. S'ils se sont sans doute rencontrés autour de ce vécu interne de rupture, leur relation leur a apporté un soutien mutuel et le sentiment qu'un « nouveau départ » était possible. Ils ont eu un enfant dont le prénom signifiait le renouveau, puis ils ont décidé de quitter le pays devenu trop dangereux après la chute du régime de Kadhafi. Interceptés en pleine mer, ils ont été ramenés en Libye et séparés. Mohamed a été emprisonné dans de très mauvaises conditions et à nouveau torturé. A sa sortie de prison, il n'y avait plus aucune trace de sa femme et de son fils. Il n'a pu que partir pour l'Europe. Après un passage difficile par l'Italie, il est donc arrivé en France.

Dans le cas de Mohamed les différentes ruptures subies et notamment la perte totale et irréversible de tout contact avec sa famille à deux reprises ainsi que l'expérience répétée d'un emprisonnement accompagné de mauvais traitements, agissent la seconde fois comme un après-coup du premier traumatisme et l'amplifient laissant le patient dans un désarroi total.

Le travail engagé avec Mohamed lui a permis de dérouler le récit factuel de son histoire, puis d'introduire une dimension autoréflexive sur ce qu'il avait senti corporellement,

⁵⁵Le schéma actantiel comporte un destinataire (émetteur), un objet (objectif), un destinataire (récepteur) ainsi qu'un adjuvant (aidant) et un opposant (adversaire). Ce schéma inclut parfois aussi la quête, selon qu'on la considère ou non comme un actant.

éprouvé psychiquement ou encore pensé pendant ces années d'exil et de rupture. Au fur et à mesure, son discours gagnait en intelligibilité comme si cette adresse à l'autre dans un cadre transférentiel lui permettait de mieux comprendre et de restituer ce qui avait pu se passer et qui par sa massivité était resté enkysté. On est alors passé d'un récit initial chaotique à une narration factuelle désaffectée, puis *in fine* à une histoire davantage subjectivée. Notre présence régulière, notre désir d'entendre son histoire dans un accordage affectif, notre capacité à accueillir sa narration de l'extrême, autour de la torture, des violences subies et de la prison, avaient sans doute participé à l'élaboration psychique de son récit.

Lors d'une des dernières séances, il a pu ramener des rêves dans lesquels sa femme rigolait avec lui ou encore il tenait son fils qui serait alors âgé d'un an sur ses genoux. Ces rêves apparaissaient en même temps qu'une plus grande facilité à raconter son vécu interne, à évoquer ses investissements narcissiques et objectaux, à essayer d'élaborer ses pertes à répétition.

La narrativité se retrouve en effet dans le travail onirique puisque le sujet rêveur revêt à la fois les rôles d'auteur du rêve, de metteur en scène et de différents acteurs par processus de diffraction identificatoire. Cette mise en récit répare les enveloppes mises à mal par l'activité diurne, grâce à « la pellicule du rêve »(Anzieu, 1995) tout en réactualisant des étapes du développement précoce. Dans le cas de Mohamed, ses rêves sont survenus à un moment thérapeutique où le patient semblait avoir intériorisé le caractère contenant du cadre qui faisait enveloppe pour lui. Ses rêves animaient sa femme et son fils en les ramenant à la vie, en les mettant en scène dans un cadre tendre et apaisant et en leur donnant la parole. Ils semblaient dire une nouvelle capacité à sortir d'une identification mélancolique aux disparus en autorisant le patient à ressentir de l'espoir.

Nous avons essayé dans le binôme formé avec la traductrice de créer un espace contenant et différencié où une activité d'interprétation, d'élaboration et de métabolisation pourrait se dérouler et où une séparation possible avec l'événement traumatique et sa force d'attraction serait envisageable en même temps que son intégration dans son histoire. Le récit a émergé en interaction avec un travail de traduction interlinguale, intralinguale, intersémiotique (Jakobson, 1963) mais aussi un processus de transformation psychique. Passer d'un système linguistique à un autre en introduisant des mots en langue four ou en français dans un récit en arabe, repérer au sein d'une même langue différentes formulations utilisées par le patient de manière tantôt factuelle et tantôt davantage psychiquement habitée, emprunter les voix d'une narration non verbale passant par l'expression corporelle, transformer un vécu traumatique brut en histoire susceptible d'être entendue, ont été des

tentatives de traduire sur les plans langagier, sémiotique et psychique les violences endurées.

Dans le récit de Mohamed, l'après-coup traumatique se reproduisait dans une série de pertes qui semblaient se télescoper. Chaque après-coup (Freud, 1895) venait marquer de son sceau le précédent en verrouillant de plus en plus l'accès à une sortie possible de la répétition. Le travail clinique a néanmoins permis que ce patient modifie son discours initialement très clivé et passe de l'affirmation du non-retour à une première élaboration de la perte et de sa résonance dans ses affects, à travers la juxtaposition des deux phrases où un début de mise en opposition et donc en lien scénique, était possible. Son discours se terminait dorénavant chaque fois par un « c'était très bien, mais après on s'est séparé ». Cette nouvelle formule toute faite venait d'une certaine façon remplacer l'expression « pas de retour possible », comme si le clivage cédait progressivement sa place à un travail de liaison matérialisé par la co-présence des deux propositions. Puis un début de questionnement sur l'avenir a pu émerger : « que faire maintenant ? » Cette question est intervenue au moment où le patient apprenait l'imminence de son transfert en Italie, la réalité extérieure faisant à nouveau effraction dans sa temporalité psychique et le passivant encore une fois.

Ces différentes phrases interrogent la temporalité, la spatialité et l'agentivité (Antoine Culioli, 1999 et Michel de Fornel, 2013), cette dernière pouvant être définie sur le plan de la linguistique pragmatique comme un faisceau de traits sémantiques convergents tels que le contrôle, l'intentionnalité et plus généralement toute activité que l'individu exerce sur le monde extérieur, et sur le plan de la psychopathologie, comme les formes, le degré et la nature d'implication du sujet dans les actes dont il peut être entre autres l'auteur, le destinataire ou le témoin. Raconter son histoire est déjà être en mesure d'être en position d'auteur, de narrateur, de personnage ou de public de son récit, convoquer d'autres acteurs, situer l'intrigue dans le temps et l'espace.

Sortant de sa passivation, Mohameda réussit à créer un compte facebook, bien qu'illettré, avec l'aide d'un autre résident, en restaurant à l'extérieur du cadre clinique une narrativité amenant du tiers dans le sens d'un point d'extériorité. Il a pu retrouver son frère qui était finalement toujours vivant. Tout s'est passé comme si la narrativité déployée dans le cadre clinique l'avait autorisé à aborder le traumatisme, à mener un travail de deuil et de séparation avec des images, des sons, des odeurs liés aux expériences de violence qui n'avaient cessé de le hanter et à investir de nouvelles modalités de liaison avec le monde extérieur.

Dans la narration verbale, les traits de la problématique inconsciente du sujet peuvent se manifester autour de différents aspects de sa parole, allant de la précision des repères

spatio-temporels apportés, à la construction d'une trame cohérente et continue, en passant par la distribution des rôles opérée dans le récit. Raconter une histoire est aussi mener dans un cadre contenant un travail de liaison dans le temps, l'espace et à l'intérieur de soi-même, susceptible d'être exporté dans d'autres contextes interactionnels.

- ii. La narrativité en tant qu'outil thérapeutique favorisant une inscription temporelle, spatiale et agentive

Le recours à la narration verbale, corporelle ou à médiation artistique peut être thérapeutique en ce qu'il favorise un travail d'inscription multiple, à la fois dans le temps, l'espace et le sujet. Notre hypothèse est que cette inscription favorise les processus de subjectivation, à entendre comme un mouvement d'assomption et de mise en sens de son histoire.

Dans la clinique du trauma, la narrativité peut être pensée en relation avec la temporalité qu'implique la théorie de l'après-coup, puisque la dialectique entre le passé et le présent et vice versa peuvent être appréhendées comme une réécriture permanente de leurs rapports réciproques (Donnet J.-L., 2006). Si la notion de l'espace vient souvent dans la clinique métaphoriser un rapport au corps, celle du temps symbolise l'inscription de l'alternance présence et absence.

Le trauma est pensé par Freud dans une double temporalité, marquée par l'événement traumatique et son après-coup et nous pourrions rajouter dans une double spatialité, entre le lieu du trauma et l'espace du soin, la temporalité et la spatialité du récit clinique s'inscrivant dans un après-coup narratif qui est le lieu d'élaboration du trauma. Toutes deux, elles impliquent également un changement de personnages entre les figures du passé et leur réactualisation dans le récit dans son lien transférentiel au thérapeute.

Un changement de triade énonciative s'opère entre les acteurs et l'espace du passé et l'ici et maintenant du sujet dans son lien transférentiel au thérapeute. Ce changement relève à la fois d'une répétition et d'une différenciation activées par le processus narratif dans le travail thérapeutique. La narrativité engage un certain rapport à la temporalité dans la mise en sens de l'événement traumatique pris dans une histoire de vie. La mise en intrigue structure les événements et permet au sujet une certaine prise sur la temporalité par la représentation (Zigante F., Borghine A., Golse B., 2009). L'accès à la conflictualité mais aussi la possibilité de mettre du sens sur les expériences traversées ou encore à se représenter et à s'engager dans une certaine permanence ou ipséité (P. Ricoeur, 1990) se manifestent dans l'acte narratif. Par

le biais du récit de vie s'institue le sentiment de continuité et de cohérence chez le sujet (T. Habermas, 2012). Tout acte de témoignage s'attelle à une mise en forme sensée de l'histoire du sujet et donc à l'établissement d'une identité narrative. Les travaux de P. Ricoeur (1990), de M. Legrand (1993), de Golse et Missonnier (2005) ou encore de S. Heenen-Wolff (2013) le confirment. Selon cette dernière, « bien que la narration, au contraire de l'association libre en séance analytique, soit davantage due aux processus secondaires et aux défenses, elle permet néanmoins une subjectivation, une (ré) appropriation notamment d'événements difficiles vécus » (Fohn A., Heenen-Wolff S., 2013).

Issa, s'est longtemps plaint de douleurs somatiques et d'une absence de prise en charge de ses problèmes de santé par l'institution d'accueil avant de nous demander de consigner par écrit son récit de vie. Cette démarche était dépourvue de finalité juridique, dans la mesure où le patient était dans une procédure administrative de renvoi vers l'Italie, dite procédure Dublin, pour laquelle le récit de vie n'était pas demandé. Son souhait avait clairement une fonction thérapeutique pour lui allant du côté d'une préservation de son témoignage et d'une authentification de sa confrontation à des expériences extrêmes. Ayant assisté à des actes de torture allant jusqu'à l'émascation et la mise à mort d'un codétenu qui avait fini par avouer une affiliation à l'opposition soudanaise pour ne plus être torturé, ce patient n'a pu aborder cet aspect de son histoire qu'au moment où une médiation par l'écrit devenait possible. Lui-même avait fait l'objet d'une injonction paradoxale : leurs tortionnaires leur avaient dit que s'ils avouaient cette affiliation à l'opposition, ils ne seraient plus torturés. Or, c'est au moment où son codétenu a avoué qu'il a été émasculé et laissé mourir d'hémorragie. Cette confrontation à une castration réelle accompagnée d'une injonction paradoxale ne pourrait-elle être symbolisée qu'à travers le filtre protecteur d'un acte d'écriture, forme de médiation sociale autant qu'enveloppe protectrice d'une parole beaucoup trop fragile et éphémère ? La médiation assurée par la traductrice et le cadre de l'entretien devaient-ils être doublés d'un filtre protecteur supplémentaire, en l'occurrence l'écran de l'ordinateur ? Face à la violence extrême de l'acte dont il fit le témoin sidéré, la convocation de l'écrit doublé par la machine, semble être une tentative que la parole acquière une valeur performative en devenant capable de contenir la cruauté de l'agir, comme si cet acte d'écriture pouvait permettre à la parole de devenir l'égal de l'action et ce faisant ne plus en être menacée.

Issa nous a demandé de devenir ses secrétaires, d'écrire son histoire en nous servant d'un ordinateur comme s'il voulait se servir de cet écran comme d'un pare-excitation

supplémentaire ou comme si ce passage par un récit formellement normé par du traitement de texte pouvait participer à l'objectivation de l'expérience traversée entre authentification de son vécu par un tiers et distanciation avec sa charge affective. Le travail d'écriture semble réactualiser dans le lien transférentiel son histoire, tout en permettant dans une certaine mesure de s'en dégager, pour permettre au sujet de nouvelles inscriptions possibles.

iii. La narration, forme de créativité engagée dans un processus de subjectivation

La mise en récit verbale soutenue par le recours à d'autres expressions sémiotiques, entre reconstruction mémorielle dans la cure et histoire de fiction ou écriture poétique dans un atelier thérapeutique, mobilise les identifications inconscientes du sujet, fait état de ses angoisses et de ses modalités de défense, nous renseigne sur ses imagos. Raconter des histoires par des mots, des sons, du mouvement, des expériences sensorielles, des médiations et créations artistiques est une façon d'explorer ses enjeux inconscients et de mener un travail de représentation de ce qui était resté du côté d'une symbolisation pas ou peu advenue.

La temporalité du travail thérapeutique est très importante puisqu'il s'agit de passer de la consignation urgente de son récit à la possibilité d'ouvrir un espace de cocréation et de redéploiement d'une histoire subjectivée. Le rôle de la traductrice tout comme celui de la clinicienne ont été pensés pour favoriser un travail de diffraction du transfert, de métabolisation des vécus bruts et de transformation de la temporalité du récit : contenir le patient, construire un lieu d'accueil de sa détresse et être capable d'en être affecté ; introduire du tiers et rendre le manque tolérable par des interstices d'élaboration, ralentir le rythme d'une parole trop compacte en permettant au patient et à son discours un temps qui lui avait fait défaut ou au contraire venir soutenir un récit évanescent fait de blancs narratifs ; rajouter des repères de compréhension en identifiant les signifiants qui se répètent, ceux qui sont systématiquement évités, les endroits où le discours se heurte aux résistances et aux défenses du patient ; réfléchir après l'entretien sur les différents temps du récit, se pencher sur les éléments corporels et infra-verbaux présents dans l'actualité de l'énonciation ou pris dans le discours sur le passé du patient, questionner la traduction des équivalents culturels pour mieux interpréter le sens des propos rapportés dans leur contexte ; explorer à travers les processus de déconstruction et de reconstruction les différentes solutions psychiques pour le sujet, ses capacités de liaison important autant que les processus de désintrinsication pulsionnelle dont le récit se fait écho. Le sujet en se racontant expérimente différentes positions identificatoires

entre par exemple les rôles de bourreau, de victime et de témoin, explore sa pulsionnalité, entre agressivité et désirs sexuels, parle de sa souffrance ou la met en scène, ce qui a un effet subjectivant. Il en est de même dans le recours à la création verbale qu'elle relève d'une fiction romancée, d'un poème ou d'une histoire à valeur de souvenir -écran.

Ahmed, un des rares soudanais du Darfour à avoir choisi d'intégrer l'armée pour fuir un exercice de l'autorité paternelle perçu comme préjudiciable, nous a longuement parlé des atrocités de la guerre. Séparé brusquement après le sevrage, de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs et notamment de son frère jumeau, Ahmed avait été envoyé dans une région très éloignée du lieu de résidence de ses parents où il avait été élevé par sa grand-mère selon une tradition qui exigeait de séparer les jumeaux sans spécifier de critères de choix entre celui qui resterait et celui qui « serait donné ». Puis, à l'âge de douze ans, il a pu à sa demande regagner pendant un peu plus d'un an le domicile parental, avant de faire le choix de repartir auprès de sa grand-mère. Pendant les dix années chez la grand-mère, il n'a pas pu voir ses parents ou comprendre une situation de séparation qui traditionnellement n'était pas censée se prolonger autant. Ahmed affirme se souvenir très précisément du moment où « il avait été arraché » à sa mère. Il déclare aussi ne rien regretter de « cette séparation géographique » qui lui aurait permis de « maîtriser plein de langues » dans une tentative d'idéaliser une situation traumatogène. Dans une histoire marquée par des séparations précoces mais aussi par la présence substitutive d'une grand-mère idéalisée et de compétences linguistiques qui le rendent fier de lui, l'accès à l'écriture semble être un moyen de se constituer autant une carapace narcissique qu'un espace psychique à soi où une séparation avec l'autre peut être élaborée *a minima*.

La poésie et l'écriture ont ainsi toujours occupé une place de choix lui permettant de penser l'alternance des absences-présences des objets de son entourage, d'instituer un lieu à soi, ancrage subjectif pouvant exister au-delà des aléas des déménagements physiques, et de seconstituer une enveloppe protectrice face à la violence de l'entourage. Rappelons que pour Winnicott (1963) ce qui caractérise la dépendance est un échec partiel du transitionnel, puisque l'objet transitionnel a pu bien servir à protéger le sujet contre les angoisses de séparation sans réussir à préfigurer les objets culturels, en favorisant donc une fétichisation de l'objet. Ici l'écriture nous semblait être dans un entre-deux, tantôt du côté d'un repli mortifère tantôt du côté d'un accès possible à des issues sublimatoires.

Au début de la thérapie d'Ahmed qui avait vécu le conflit soudanais enrôlé dans les forces de l'armée gouvernementale, il y a eu l'évocation de la mort de ses coéquipiers et notamment d'un ami très proche, « un frère », dont la tête avait littéralement explosé dans les

bras d'Ahmed. Image d'un double narcissique idéalisé et perdu à jamais, cette figure allait se retrouver dans une série de relations duelles marquées chaque fois par le sceau de l'impossible, entre mélancolisation du lien et compulsion de répétition traumatique.

Un jour, il nous a demandé pendant la séance d'écrire en arabe et de nous lire un de ses poèmes, en nous expliquant que ce qui lui permettait de tenir aussi bien en guerre que dans ce pays où il se sentait exilé était la poésie. Le poème en question était consacré à sa bien-aimée avec qui une relation d'amour passionnelle, entre idéalisation, haine liée à la perte et tentatives de maîtrise s'était établie.

Puis, il nous a demandé d'espacer deux de ses séances, en nous expliquant qu'il était pris dans un travail d'écriture important et qu'il voulait s'y consacrer pleinement afin de pouvoir nous en apporter le résultat aux séances d'après. Moyen d'expérimenter une quête de la bonne distance en différant les retrouvailles avec un objet suspecté de se montrer défaillant, l'écriture semblait aussi occuper une dimension défensive permettant au patient de contrôler le moment de nous retrouver, entre mise en acte de la séparation et tentative d'élaborer la perte.

Par la suite, il nous a encore fait part de sa création poétique, en nous demandant d'écrire pendant une petite partie de la séance et de nous lire son texte juste après. Ce texte parlait justement d'absence et d'amour, dans un geste d'écriture qui servait à la fois à rapprocher et à éloigner l'objet du désir dans le lien transférentiel, à jouer avec la perspective de possibles retrouvailles, à aborder indirectement aussi les sentiments de haine primaire éprouvés vis-à-vis de l'objet et vis-à-vis de soi-même (Stein, 1987). Détourner le cadre de la séance pour explorer « la capacité d'être seul en présence de la mère » (Winnicott, 1958) était sans doute une façon pour lui d'intérioriser le bon objet.

Tout en disant qu'il lui était aisé de s'habituer à tout nouvel environnement, Ahmed semblait réussir son adaptation au prix d'une atteinte de sa corporéité : absence d'appétit, perte de poids, troubles du sommeil, moments dissociatifs et perte de la mémoire semblaient accompagner ses tentatives d'adaptation à la France mais aussi de manière récurrente à tout changement. Des séparations précoces subies à un âge où il ne pouvait sans doute pas encore se représenter la perte et encore moins la dialectiser, l'avaient conduit à une très grande adaptation aux exigences d'un environnement peu apte à entendre sa souffrance sur fond de détresse narcissique.

L'intégration de l'écriture dans le travail thérapeutique, en lui donnant l'opportunité d'élaborer quelque chose de la perte et de la séparation dans une aire transitionnelle, lui a permis de reprendre contact avec des vécus sensoriels et affectifs dont l'expérimentation avait

été brusquement interrompue lors de sa jeune enfance à un moment où la relation à l'objet se faisait sur un mode anaclitique. Si l'écriture, en tant que pratique créative, s'inscrit souvent dans un destin pulsionnel sublimatoire, dans le cas précis, le recours à des formes d'expression narrative a eu aussi une fonction de tentative d'intériorisation d'un bon objet après des mouvements régressifs où une dépendance massivement présente et difficilement tolérée a été reconnue en tant que telle.

Entre création poétique et mise en récit de son histoire, l'écriture et la narrativité orale occupent des statuts très différents dans chaque travail thérapeutique. Elles peuvent accompagner les mouvements régressifs d'un patient, lui permettre d'avoir *a minima* accès à une forme de différenciation face à une reproduction compulsive du trauma, l'aider enfin grâce à une première forme d'altérité convoquant du tiers, à déposer une partie de son histoire sans se sentir dépossédé, à différencier réalités fantasmatique et matérielle, à vivre les séparations moins sur le mode de l'arrachement et plus sur fond d'attachement sûr où l'objet narratif participe à l'édification de l'aire transitionnelle tout autant qu'il en procède.

La narration de soi permet de restaurer narcissiquement un sujet souvent réduit à son statut de victime, en introduisant du jeu, en réinventant son rapport au passé, en l'aidant à se projeter à nouveau dans l'avenir. Ecrire ou raconter est aussi donner corps à différents personnages de son récit et prendre ses distances avec des assignations ou des identifications aliénantes pour expérimenter une multitude de facettes d'une histoire polyphonique et potentiellement conflictualisée où la confrontation intrapsychique ou intersubjective n'est pas synonyme d'anéantissement ou de négation de son existence.

Après avoir évoqué la narrativité dans ses différentes formes et adresses, et essayé de penser la contenance thérapeutique comme un préalable dans la clinique du traumatisme, à partir de notre expérience auprès de personnes confrontées à un effondrement de leurs métacadres⁵⁶ sociaux, du fait des violences sociopolitiques majeures, nous nous intéresserons au travail de contenance en tant que tentative du thérapeute de ne pas « répéter le crime », pour reprendre la formulation célèbre de Ferenczi qui voit en l'analyste « un agent des pompes funèbres » qui à défaut de ne pas réussir à ne pas reproduire le crime se doit d'être capable de le reconnaître. Dans la confrontation à de la maltraitance infantile, à une maladie grave ou à la perspective de la mort, il est très important que le thérapeute incarne par son attitude contenante, une qualité de lien qui protège l'espace du soin des aspects mortifères de

⁵⁶ KAËS, R. (2009a). Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique In V. Altounian & J. Altounian (Eds.), *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*. Paris, France: PUF et KAËS, R. (2009b). *Les alliances inconscientes*. Paris: Dunod.

la réalité extérieure. La contenance se situe alors dans la capacité à favoriser la remémoration plutôt que la réactualisation du traumatisme, dans un cadre suffisamment contenant pour qu'une différenciation soit possible entre des imagos menaçantes et la situation thérapeutique.

2. La contenance, entre réactualisation traumatique et affranchissement de la reproduction

Différentes expériences cliniques nous ont amenée à interroger le positionnement du thérapeute face à la réactualisation traumatique. Cette réactualisation traumatique que nous opposons au travail de remémoration, peut être reliée à la reproduction inconsciente par le patient des conditions traumatiques de son enfance, qui sont restées autant de questions en suspens en lien avec les objets premiers, sans cesse reposées aux autres. Elle peut aussi résulter de la réitération traumatique opérée par un contexte extérieur au patient, être reliée à de nouvelles situations traumatiques, telles qu'une maladie, une mort, une séparation particulièrement douloureuse, et parfois à un cadre médical, institutionnel ou thérapeutique, insuffisamment contenant. Nous allons nous intéresser à trois cas de figure qui traitent de reproduction traumatique à la fois en relation avec la réalité interne et externe du patient et qui interrogent le sens d'une attitude thérapeutique contenant. Il sera d'abord question de la question de la reproduction du traumatisme dans le cadre des violences éducatives ordinaires et des maltraitances subies dans l'enfance, puis il sera question des liens entre parentalité interne et contenance mises à mal par des violences psychosociales répétées, enfin nous parlerons de la confrontation à une maladie grave ou à la perspective de la fin.

a. *Penser la vulnérabilité dans des contextes de violence éducative, familiale et politique, entre reproduction et affranchissement*

« Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu regardes longtemps dans l'abîme, l'abîme regarde aussi en toi ».

Par-delà le bien et le mal (1886) de Friedrich Wilhelm Nietzsche

Penser la vulnérabilité, la violence et la reproduction des abus, mais aussi les modalités d'y résister et de s'en affranchir dans la clinique de l'exil, de la guerre, de la torture pose la question de l'articulation de l'individuel et du collectif. Il importe en effet d'interroger les liens qu'entretient la violence domestique et scolaire avec des formes de violence politique et sociale. La clinique nous montre des cas de figure où les diverses formes de violence se superposent, des schémas où elles s'alimentent mutuellement, d'autres configurations dans lesquelles l'une l'emporte en intensité sur l'autre, vient la contrecarrer ou au contraire lui servir d'écran. Il arrive souvent que l'on parle assez aisément des violences politiques et sociales dont est frappée une communauté et beaucoup moins de ce qui peut se jouer sur une scène privée à l'intérieur du groupe persécuté, que cela tienne à des structures traditionnelles de domination propres au mode de fonctionnement d'une société humaine à un moment historique donné, ou qu'il s'agisse d'une reproduction ou d'une tentative de métabolisation des violences subies à grande échelle suite à un événement historique majeur, telle qu'une guerre civile, et de son retentissement dans le microsystème de la cellule familiale. Or, force est de constater que les effets de la violence politique dans un régime dictatorial, dans des pratiques de purification ethnique, dans des crimes contre l'humanité trouvent souvent leur pendant dans l'intimité des acteurs, à l'intérieur du cercle familial des victimes, au sein même des groupes les plus vulnérables.

L'exemple clinique de deux hommes réfugiés, Saïd et Ali, issus de deux groupes ethniques persécutés au Moyen Orient et en Asie Centrale respectivement, ayant connu divers exils dans différents pays de leurs régions avant de venir en France, nous permettra de questionner l'articulation de différentes formes de violence, les modalités de leur reproduction et les moyens de s'en affranchir. Il s'agira à travers ces deux études de cas d'illustrer les liens qu'entretiennent les différentes formes de violence, leur caractère aliénant pour le sujet mais aussi les modalités de résistance possibles et les potentialités thérapeutiques d'un travail sur soi permettant de sortir de l'opposition binaire entre prédateur et proie et de s'affranchir de la reproduction des rapports de domination.

Nous évoquerons d'abord l'importance du traumatisme réel liées à des violences dites éducatives, scolaires ou familiales, souvent banalisées dans les représentations dominantes de la société concernée et parfois même dans le discours psychanalytique, à partir d'une mise en perspective historique du cas Schreber, pour comprendre l'entreprise de déstructuration psychique du sujet face à un exercice dictatorial de l'autorité, à l'intérieur de la famille ou de la communauté, puis nous montrerons comment Saïd et Ali, vulnérabilisés par la violence intrafamiliale et son acceptation sociale, ont été victimes d'une série d'abus sexuels et de mauvais traitements à répétition, les deux types de maltraitance étant étroitement liés, avec des appropriations subjectives des expériences traversées différentes dans les deux cas.

i. Le traumatisme, entre réalité matérielle et réalité fantasmatique

Nous savons depuis l'analyse lacanienne des mémoires du président Schreber, les ravages de la figure paternelle « dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose [...], tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant » (Lacan, 1966, p. 579). Nous pouvons toutefois penser que ce n'est pas tant l'écart avec l'idéal que la conviction intime de l'incarner voire même la foi dans l'existence d'une vérité absolue dont le parent serait l'unique détenteur, qui sont en jeu dans cette folie paternelle. Dans ses écrits tardifs, Lacan le reconnaît en affirmant : « Je vous l'ai dit dans mon article sur Schreber : rien de pire, rien de pire que le père qui profère la loi sur tout » (Lacan, 1975-76/2005). Il importe de relever le rapport au corps, la violence éducative et le sadisme de tortionnaire dont ce père fit preuve, et dont le délire du fils portera les traces (Niederland 1959, 1960).

Daniel Gottlob Moritz Schreber, médecin et éducateur allemand du XIX^e siècle, professeur à l'université de Leipzig, est en effet l'inventeur et le promoteur de toute une série de mesures coercitives et d'appareils de correction allant de la manipulation mentale aux châtiments corporels dans l'objectif de dominer l'enfant, de l'empêcher de désirer, de maîtriser complètement son corps et son esprit. Il fut l'instigateur de ce qui allait être appelé par Katharina Rutschky (1977) et Alice Miller (1980) la « pédagogie noire ». Ses idées trouvèrent dans l'espace germanophone tout au long du XIX^e siècle un écho considérable, ce dont Gilles Deleuze parla avec justesse en évoquant le délire de Schreber, en accord avec une

certaine vision de l'enfant et du rapport éducatif : « Quand il délire le Président Schreber, il délire aussi tout un système d'éducation. » (Deleuze, 1980).

Or, si Freud compare le père de cet homme à un « tyran domestique » dans sa correspondance privée à Ferenczi (Freud, 1908-1914, p. 232), il ne manque pas de le qualifier d'« excellent père » dans son étude du cas (Freud, 1911, p. 51-52), dans une approche assez controversée à l'égard de Moritz Schreber (Israëls, 1986, p. 289-313). Est-ce que reconnaître l'existence de traumatismes éducatifs répétés et leur lien réel avec la folie du fils rencontrerait quelque résistance chez le père de la psychanalyse qui après son abandon de la *Neurotica* transpose dans la réalité fantasmatique tout ce qui ne saurait relever à son sens de la réalité matérielle ? Le refus de Freud de prendre en considération les écrits du père Schreber comme le montrent William Niederland (1951, 1959, 1960, 1963, 1968) et plus récemment Chawki Azouri (2015, p. 43-71), dont cette partie de notre travail s'inspire, et de questionner plus amplement le rôle réel de cet homme dans la folie familiale pourrait-il être rapproché de l'attitude du fondateur de la psychanalyse face à la réalité des traumatismes sexuels de ses patientes hystériques après sa lettre de l'Equinoxe ? Dans sa lettre du 21 septembre 1897, Freud cite en effet à Fliess parmi les raisons de l'abandon de sa *Neurotica* la question du père en la référant à son propre père : « la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le *père*, et ceci sans exclure le mien, de perversion, la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors qu'une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblait peu croyable. »

Nous formulons l'hypothèse d'une certaine difficulté chez Freud à cette époque de s'opposer au père, au conformisme social et aux abus sexuels autrement que derrière le filtre protecteur du fantasme. Si nous rejoignons Octave Mannoni (1969, p. 129) pour qui « l'hypothèse du trauma jouait un rôle de résistance devant la théorie du fantasme », il nous semble que par moments Freud en se détournant du rôle précis d'un modèle éducatif singulier ou de la responsabilité réelle d'un parent dans une fonction socialement tolérée, a pu recourir à la théorie du fantasme pour contourner celle du traumatisme dans sa réalité et pour faire l'économie d'une réflexion systématique sur les effets néfastes d'une éducation autoritaire largement admise à son époque.

Les désaccords avec S. Ferenczi (1934, p. 139-147) en témoignent, la conception de cet ancien disciple devenu apostat permettant de remettre en question la place du cadre dans la cure tout autant que celle du parent dans une réalité sociale à l'aune du trauma. « Élargissant ainsi la question de la séduction, S. Ferenczi fait une avancée considérable en envisageant l'étiologie traumatique comme le résultat soit d'un viol psychique de l'enfant par l'adulte, soit

d'une confusion des langues entre ceux-ci, soit encore d'un déni par l'adulte du désespoir de l'enfant. Comme on le voit, avec de telles avancées, la nature du traumatisme se modifie considérablement du fait qu'elle met en cause la nature de l'objet face à une situation de détresse, et par voie de conséquence, celle de l'analyste. » (Bokanowski, 2005).

Le père du président Schreber constitua dans la réalité une figure de pouvoir dictatorial sans doute avec l'assentiment de son épouse, qui semble avoir été une figure autoritaire et envahissante (Ida Macalpine, Richard A. Hunter, 1955, W. Ronald D. Fairbairn, 1956, Robert B. White, 1961)⁵⁷.

Dans le poème que son fils lui écrivit bien après le décès du père et le suicide du frère aîné, il en ressort une vision assez indifférenciée des imagos parentales. « Ici son père et sa mère font Un. [...] Comment être aimable pour elle sinon à être réellement identifié à son père, ce à quoi il échoue ? ». (Terrier, 2011)

Nous pourrions penser la folie du fils en relation avec une injonction paradoxale fondée sur une interdiction généralisée du désir. Objet du sadisme paternel en même temps que de ses mouvements de projection à l'extérieur de soi de l'intolérable pour soi, le fils fut privé de tout aménagement possible d'un espace de désir. Quant aux composantes homosexuelles sur lesquelles Freud allait tant insister pour penser l'entrée dans la psychose (Trichet, 2011, p. 196-205), il importe sans doute de rappeler à un autre niveau qu'elles ne pouvaient avoir droit de cité que sur le mode de la criminalisation et donc de la transgression ou de la répression en termes sociaux et psychiques. Autrement dit, deux impossibilités se superposent en entravant les mouvements de subjectivation, une première d'ordre familial entravant la différenciation face à un père se situant du côté du Vrai et à une mère pensée comme lui étant entièrement acquise, une seconde d'ordre social, venant à son tour condamner différentes voies qui auraient pu être fantasmatiquement explorées par le sujet. Souvent la folie familiale et l'aliénation sociale se répondent et se soutiennent mutuellement.

Dans l'effort de rendre l'autre fou, la folie familiale doit ainsi être pensée en référence à des contextes sociaux, culturels et politiques, qui par leur autoritarisme totalisant, favorisent l'exercice d'un pouvoir illimité et abusif à l'encontre de l'enfant et aux pactes dénégatifs qui

⁵⁷Dans leur traduction de 1955 des *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* de Daniel Paul Schreber, Ida Macalpine et Richard Hunter critiquèrent Freud en insistant sur l'absence d'analyse du délire de transformation corporelle, de la gestation et de l'accouchement ou encore de son hypochondrie. Franz Baumeyer publia en 1956, *Le Cas Schreber* avec le dossier hospitalier de Schreber. En 1956, W. Ronald D. Fairbairn, dans *Considérations au sujet du cas Schreber*, évoqua l'importance de la mère dans la psychose de Schreber, montrant que si elle n'était pas mentionnée dans les *Mémoires*, c'était justement en raison de son envahissement et de sa toute-puissance auprès de son fils. En 1961, Robert B. White, dans *Le Conflit avec la mère dans la psychose de Schreber* permit d'approfondir cette thèse.

rendent possible la transmission transgénérationnelle de ces alliances inconscientes (Kaës, 2009).

Dans un contexte social donné, les membres d'une communauté auront tendance à partager un ensemble de valeurs dans le domaine familial, éducatif, politique, qui pourront fonctionner comme autant de garde-fous ou au contraire d'outils de légitimation d'une violence socialement admise. Les formes, les origines, les conséquences de la folie sont culturellement déterminées tout comme les limites de ce qui est socialement tolérable en termes de violences ou de sexualité.

Il importe alors de questionner le lien entre divers degrés et types d'accréditation ou d'occultation de la violence sociale et familiale et des pratiques de maltraitance infantile, y compris du côté de l'inceste, sur fond d'omniprésence d'interdits et de préceptes sociaux, religieux, politiques, pouvant fonctionner comme autant d'injonctions à la reproduction des systèmes de domination propres à un contexte culturel.

La haine meurtrière des bourreaux, la complicité tacite de leurs compagnes et compagnons, l'acceptation fataliste de témoins sidérés, cachent souvent d'anciennes victimes meurtries dans un cycle de violence régi par l'identification à l'agresseur mais aussi par des tentatives d'en échapper, entre compulsion de répétition et quête d'une différenciation. Chaque fois les mécanismes de réitération de la violence, l'impact de sa généralisation dans la communauté concernée, le statut du corps dans le groupe dominé, semblent importants à questionner pour appréhender les liens de causalité, de corrélation ou d'opposition, entre folie politique, sociale et familiale.

Les vignettes cliniques que nous avons choisi de présenter relatent tant l'impact de la violence sur le développement psychosexuel de l'enfant, que les différents positionnements subjectifs qui peuvent émerger sous le poids d'un contexte certes familial mais aussi social et politique. Le rapport à son corps, à son orientation sexuelle, à la religion du père et aux valeurs de sa société peut en effet être appréhendé dans ces cas à l'aune de la relation entre les différentes formes de violence subie et des diverses tentatives d'exister avec ou malgré elles.

- ii. Du déni à l'agir : comment survivre dans un contexte social et familial d'abus et de violences ?

Ali est un jeune homme hazâra, issu donc d'une minorité afghane, persécutée en Afghanistan, pays majoritairement sunnite, pour des raisons confessionnelles. Ses parents, musulmans chiites, se sont installés en Iran quatre ans après sa naissance et ils y ont subi de

très nombreuses discriminations du fait de leurs origines afghanes. L'exil de sa famille a été motivé par des raisons économiques, politiques et sociales. L'exil d'Ali d'Iran vers la France a quant à lui été motivé par les dangers encourus du fait de son orientation sexuelle.

Victime d'une attaque homophobe par son voisin de chambre afghan en région parisienne, Ali nous a été adressé dans le cadre d'un accompagnement associatif en vue de la préparation de son récit pour l'OFPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et des Apatrides). Il s'agissait de lui proposer un espace d'écoute clinique l'autorisant à évoquer en toute liberté et sans être jugé, son histoire sur plusieurs entretiens. Si l'écoute auprès des instances décisionnaires du traitement de la demande d'asile s'apparente souvent à un interrogatoire de police, marqué par la culture du soupçon⁵⁸, l'accompagnement que nous avons su lui proposer en présence d'un interprète qualifié, a été placé de suite sous le signe de l'empathie, de la bienveillance et de la confidentialité et a abouti sur une proposition de suivi thérapeutique. Un réel travail d'élaboration a été possible pour cet homme, né musulman chiite, converti au christianisme dans un pays du nord de l'Europe où il était resté trois ans avant d'y être rejeté dans sa demande d'asile, et victime en France d'une attaque au couteau qui a failli lui coûter la vie. En apprenant son homosexualité et son apostasie de l'islam, son voisin de chambre a essayé de lui crever les yeux, de lui couper la main et de l'éventrer. Cet acte de barbarie est venu réactiver toute une série d'expériences d'atteintes graves à son intégrité physique et psychique perpétrées en Iran.

De très nombreux actes de violence, d'attouchements sexuels et de viols ont envahi son enfance et son adolescence, dans un contexte culturel qui ne différencie par l'homosexualité de la pédérastie. Punie souvent de la peine de mort, l'homosexualité est considérée tant en Iran qu'en Afghanistan comme « le plus grand des péchés » dans une vision de la sexualité binaire et hétéro-normée. L'homosexualité est frappée de différentes formes de déni, qu'il s'agisse d'occulter la présence d'homosexuels, d'attaquer leur anatomie ou de supprimer leur vie : affirmation de l'ex-président iranien Mahmoud Ahmadinejad selon qui "en Iran, il n'y a pas d'homosexuels contrairement aux pays occidentaux" ; opérations obligatoires de changement de sexe auxquels les hommes homosexuels sont contraints, leur choix d'objet étant utilisé pour légitimer une opération de réassignation de sexe⁵⁹ ; application de la peine capitale. Ali nous a dit à ce sujet que si ses parents avaient su qu'il était homosexuel, ils l'auraient tué. -

⁵⁸<https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/4121/files/2020/05/Acte-de-colloque.-18-octobre-2019.-Vuln%C3%A9rabilit%C3%A9-physique-et-psychique-des-demandeurs-dasile..pdf>

⁵⁹<https://news.konbini.com/societe/pendant-ce-temps-en-iran-les-homosexuels-sont-obliges-de-changer-de-sexe-pour-survivre/>

Comme dans le cas du Président Schreber, un contexte familial et sociétal promoteur d'injonctions paradoxales semble servir de fond dans les constructions identitaires et identificatoires d'Ali. L'homosexualité fait partie de l'intolérable, de l'irreprésentable et de l'indicible, souvent elle ne peut pas être pensée ou évoquée au sein de la famille et se trouve frappée d'un déni quant à son existence même. Massivement niée ou refoulée, l'homosexualité est pourtant omniprésente sous une forme de pédérastie largement tolérée, intitulée le bacha bazi⁶⁰, littéralement « jouer avec les garçons ». En Afghanistan, il s'agit d'une forme d'esclavage sexuel, sous forme de prostitution, d'enfants prépubères et de jeunes adolescents, vendus ou kidnappés, dans l'objectif d'être utilisés comme danseurs et comme partenaires sexuels auprès d'hommes puissants, souvent mariés, qui les affichent comme signe ostentatoire d'un statut social élevé et enviable.

Le film documentaire de Quraishi Najibullah, « The dancing boys of Afghanistan »⁶¹ illustre bien cette pratique de pédérastie traditionnelle qui peut concerner des enfants et des adolescents entre 10 et 18 ans et qui confirme la répartition des rôles, entre les femmes, confinées dans l'espace domestique et utilisées à des fins de procréation, et les garçons, possibles partenaires dans une sexualité de plaisir.⁶²

Dès lors, toute pratique homosexuelle, depuis la masturbation initiatique entre adolescents du même âge jusqu'au viol d'enfants pratiquée par des adultes, en passant par une relation d'amour tendre et sensuelle avec un partenaire du même sexe, peut être socialement appréhendée en référence à ce paradigme – écran qui ne différencie pas les divers types de rapports en fonction de critères tels que l'âge des partenaires, la présence ou l'absence de consentement, la dimension financière ou contraignante de l'échange, qui seraient pourtant des éléments objectifs importants pour penser la vulnérabilité des uns et l'abus de pouvoir des autres. Cette indifférenciation tend à ne pas permettre de distinguer conceptuellement l'homosexualité de la pédophilie et fonctionne comme un interdit de penser les rapports de domination et leurs effets sur la subjectivité des acteurs. Il existe dans les faits une forme de pédérastie traditionnelle, qui se différencie des pratiques initiatiques des Grecs, en ce qu'elle est socialement valorisante pour les hommes mûrs, pensés en position active, et extrêmement dévalorisante pour les jeunes garçons, assimilés à une position féminine, maquillés, travestis et les plus souvent sodomisés, considérés comme non désirables à partir de leur majorité, et

⁶⁰https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/3_didr_afghanistan_la_pratique_du_bachabazi_ofpra_14112016.pdf

⁶¹<https://vimeo.com/11352212>

⁶²https://www.lepoint.fr/monde/le-bacha-bazi-la-tradition-afghane-des-jeunes-esclaves-sexuels-16-06-2016-2047202_24.php

massivement exclus par la société⁶³. Il s'agit donc d'une pratique largement tolérée dont les acteurs, jeunes garçons contraints à des actes sexuels non consentis, seront tour à tour désirés et rejetés, ce qui équivaut pour eux à une série d'injonctions paradoxales, transmises d'une génération à l'autre dans le cadre d'un pacte dénégatif communément partagé.

Dans la société iranienne, c'est encore le terme « jouer avec les garçons » qui sert à désigner toute sorte de pratiques homoérotiques, en entretenant toujours la confusion entre les différentes situations. Le terme « jouer avec les garçons » a ainsi été utilisé par Ali pour évoquer tant des tentatives de viol à son encontre quand il avait une dizaine d'années, extrêmement traumatiques dans leur évocation, que ses premiers émois amoureux avec des camarades de classe et plus tard des relations sexuelles avec des garçons de son âge. Mais c'est pour des jeux avec des partenaires choisis qu'Ali a subi toute forme de mauvais traitements dans le cadre scolaire et familial. Ses agresseurs adultes n'ont jamais été sanctionnés et de toute manière il n'aurait pas pu en parler à sa famille. Victime d'une série d'actes de racisme, battu au moindre prétexte à l'école et à la maison, Ali ne pourrait pas se plaindre sans risquer d'être tenu pour coupable de tout ce qui lui était arrivé.

En intériorisant cette assignation à la place d'un présumé coupable indépendamment de ses actes, Ali a fini par penser qu'il avait provoqué les agressions dont il avait fait l'objet de la part de violeurs adultes. Et en même temps en s'identifiant inconsciemment à l'agresseur, il n'a pas su questionner sa propre responsabilité dans des tentatives de séduction auprès d'autres enfants, souvent plus jeunes, qui ont fini par se plaindre à leurs parents ou au directeur de l'école. Les châtiments qu'il a dû endurer chaque fois où des adultes ont appris ses expériences d'attouchement ont contribué à entretenir un climat d'effraction traumatique et d'absence de limites entre son entourage et lui-même, et l'ont conforté dans l'idée de pouvoir disposer du corps de l'autre à sa guise puisque c'était exactement ce que tout le monde faisait avec lui. Une confusion entre désirer et être désiré semble avoir été entretenue par la violence des réponses répressives de l'école ou de la famille dans un brouillage des limites.

En même temps, dans son corps à corps avec son frère aîné, représentant de l'autorité du père, il nous semble qu'il s'est joué toute une problématique de rapprochement incestuel, ardemment désiré et violemment défendu. La violence même de la répression dans sa forme corporelle témoigne à notre sens du caractère impérieux du désir mis en scène dans la description de ce frère qui le battait à mains nues ou avec un gros bâton. Cette évocation de la

⁶³<https://www.ladepeche.fr/article/2017/06/26/2601142-les-garcons-voles-d-afghanistan-la-vie-d-apres.html>

discipline et de la correction fortement teintée de pulsionnalité n'est pas sans rappeler les rapports du Président Schreber à son père. Comme le montre Jacques André dans sa préface du cas Schreber (2008, p. 387), « à la tonalité masochiste, anale, féminine des « Mémoires », répond chez le père, une véritable apologie des clystères. [...] Pénétrer un enfant, le pénétrer d'amour ».

En tant que fils cadet de la famille, Ali était placé dans un rapport de subordination face au reste de la fratrie mâle, à savoir ces trois frères. Les expériences de mauvais traitements à l'intérieur de la famille faisaient pendant à toute une série de moments de passivation et de violence en milieu scolaire, dans les activités sportives, pendant ses loisirs ou son travail. Régulièrement battu, privé d'espace de parole, criminalisé pour des penchants homosexuels non reconnus, cachés sous le terme général de « bacha bazi », Ali a fait une tentative de suicide à l'âge de 14 ans. Il a continué à être violemment battu par ses frères à chaque occasion et a été déscolarisé par sa famille en guise de représailles. Puis à l'âge de 17 ans, après avoir été encore une fois maltraité par ses frères sur dénonciation de sa propre mère qui a arrêté *in extremis* sa mise à mort, il a décidé de partir du domicile familial. Aucune relation amoureuse n'a été mentionnée à l'exception de son amour pour un plus jeune garçon, aimé sur le mode d'un double narcissique, au début de son adolescence. Cet enfant avait été exclu de l'école et sa famille, déshonorée, avait dû quitter la région.

La quête d'une reconnaissance de son homosexualité en tant qu'orientation sexuelle adulte, longtemps assimilée par son entourage à des jeux sexuels de l'enfance ou encore à des pratiques de pédophilie, l'a poussé à embrasser une religion qui lui a semblé plus tolérante et moins violente dans son rapport au monde. Le christianisme semblait lui apporter une limite contenant et faire tiers. Mais tout en fuyant la violence, il s'est confié sur son apostasie de l'islam et sur son homosexualité à un camarade de chambre qui s'en est senti persécuté et qui, fortement alcoolisé et drogué, a tenté de l'assassiner. Cette image du frère, persécuteur – persécuté par son homosexualité, ce corps-à-corps au caractère incestuel, ce rapprochement mortifère, n'ont pu qu'évoquer le rapport d'Ali à sa fratrie. Le frère aîné avait manqué de l'assassiner tout comme le colocataire en question. Comment dès lors, rendre l'espace domestique moins dangereux ? Comment établir des limites protectrices et contenant ? Comment entendre le refus de l'autre et ne pas l'assimiler à un rejet de sa personne quand on a été fragilisé dans ses assises narcissiques depuis son plus jeune âge ?

Travailler sur l'élaboration de la position dépressive et sur la régression à la position schizo-paranoïde (Klein, 1952) pourrait permettre de penser la place de l'agir dans l'économie psychique de ce jeune homme élevé dans la haine de ce qu'il était ou de ce que les autres y

voyaient, réduire le clivage de soi et de l'objet, sortir de la reproduction de la violence et des abus sexuels, comme décharge pulsionnelle immédiate.

Quand il nous a raconté son histoire, sur le plan contre-transférentiel, nous nous sommes sentie convoquée du côté d'une tristesse profonde qui ne pouvait que contraster avec la narration très factuelle d'Ali. C'est comme s'il s'agissait de ressentir pour lui tous ces affects dépressifs qui n'avaient jamais pu être explorés puisque son existence n'avait été que combat continu, lutte pour ne rien laisser apparaître et duplicité de survie. Tous ces adultes qui se sont acharnés sur son corps d'enfant, toutes ces expériences et ses désirs de jeunesse qui ont été criminalisés en lui barrant l'accès à une culpabilité subjectivée et subjectivante face à des passages à l'acte sur de jeunes enfants, tout son parcours migratoire ultérieur où il serait constamment confronté au mépris, à la violence et à la discrimination, nous ont profondément touchée, peut-être parce que cela venait questionner les limites du soin psychique face à la violence instituée, légitimée très tôt par des pratiques, des représentations et des discours politiques, sociaux ou religieux. L'importance d'une écoute contenant est d'autant plus importante que cet homme n'avait expérimenté que des formes d'emprise, de domination ou de contention.

iii. De la présomption de culpabilité à la résistance : comment survivre à un père tyrannique dans un régime dictatorial ?

Un film sur l'inceste et les mauvais traitements au sein des familles palestiniennes, intitulé « Graines de grenades dorées » mis en scène par la documentariste palestinienne Ghada Terawi⁶⁴ permet de penser les modalités de la reproduction de la violence politique subie par un groupe réprimé, confiné, asphyxié au sein de la famille. Comme le laissent entendre des commentateurs, un lien existerait entre les blessures narcissiques infligées à un niveau collectif et la reproduction des rapports de domination violents, au sein de la famille : « *Maha Abou Dayeh, la directrice du principal centre d'aide juridique pour les femmes en Cisjordanie, reconnaît l'urgence. Selon elle, le chaos économique et social entraîné par la répression de la seconde Intifada a aggravé le fléau des violences domestiques, commun à toutes les sociétés patriarcales. "Un homme qui est humilié, privé des moyens de subvenir aux besoins de sa famille, traumatisé par les tortures subies en prison, peut être tenté de rasseoir sa virilité bafouée sur le dos de sa femme et de ses enfants", dit-elle.* » Il nous a semblé

⁶⁴https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2009/11/23/un-film-sur-les-violences-conjugales-libere-la-parole-de-palestiniennes_1270800_3218.html

intéressant de réfléchir sur l'identification à l'agresseur chez des victimes de la répression politique par un groupe dominant dans des conditions historiques, géographiques et anthropologiques singulières ainsi que sur la légitimation sociale de la violence sous forme par exemple de châtiments corporels à caractère éducatif ou de rapports de force genrés régulés par l'usage de la violence domestique, perpétrés traditionnellement comme une nécessité d'une génération à l'autre dans un contexte culturel donné.

Au nom de préceptes religieux et de représentations collectives plébiscitant les châtiments corporels et avec l'aval d'une partie de la société civile, conditionnée à voir dans la violence domestique une solution pour réguler des conflits, des pratiques éducatives, institutionnelles ou familiales violentes assignent les enfants mais aussi les femmes, éternelles mineures dans certains pays, à la place de victimes de tout type de mauvais traitements en les considérant comme coupables par essence. Dès lors se pose pour le sujet la question de l'identification à cette place de présumé coupable, entre soumission et tentatives de résistance. Le cas de Saïd, un jeune homme né et élevé dans un campement palestinien en Syrie, pays au régime dictatorial en proie à une guerre civile où sa famille a vécu pendant trois générations sous un statut très précaire, puis réfugié après la fin de son incarcération dans un autre pays de la région où il a été largement discriminé, avant de venir en France où il a obtenu l'asile politique, illustre l'impact de différentes formes de violence et de leurs rapports internes sur le sujet en même temps que les modalités de s'en affranchir.

Dans les pratiques des mauvais traitements tout comme dans des violences éducatives dites ordinaires, la victime des actes de maltraitance est présentée dans le discours familial ou dans les représentations de son agresseur comme un coupable devant être puni, souvent responsable de manière fantasmatique ou même hallucinatoire de toute sorte de souffrances transgénérationnelles, d'échecs parentaux, de frustrations et de blessures narcissiques insupportables. Cette culpabilité première massivement projetée sur le jeune enfant entrave ses capacités à se percevoir, à se construire et à se représenter au-delà de ces assignations parentales. La conviction profonde d'avoir commis une faute, les réponses punitives violentes qui la sanctionnent ou qui la précèdent, comme autant de prophéties autoréalisatrices, associées à une image très négative de soi-même, édifiée au fil des expériences de rejet endurées, enferment la victime d'actes de maltraitance dans le sentiment d'être déchu de ses droits et de ne guère mériter mieux. Grandir dans la violence est aussi être habitué à considérer ses différentes manifestations comme légitimes ou tout au moins comme inéluctables, prises dans un pacte dénégatif qui en assure la perpétuation. Une destinée se crée alors, enfermant la victime dans la répétition individuelle et collective du rejet

de soi et dans la recherche de relations d'objet marquées par des rapports d'emprise et de vulnérabilité, dans une binarité qui rappelle un lien d'amour aux premiers objets tour à tour vénérés et haïs, marqué par le clivage.

Quand la violence paternelle est largement admise ou tolérée par le groupe social dans un pays au régime autoritaire usant de la violence à l'égard de ces citoyens ou au sein d'une communauté victime de répressions successives, d'expériences d'exil et de marginalisation, comment en effet résister à la dévalorisation de soi, pouvoir penser encore possible la révolte individuelle ou groupale, croire en sa capacité à poser des limites protectrices pour soi et pour les autres ? N'ayant pas expérimenté une autorité bienveillante, n'ayant connu que des discours essentialisants, se sentant très peu reconnu dans ses besoins affectifs, il est difficile pour l'enfant en devenir de se construire un pare-excitation, de reconnaître ses limites et celles de son entourage, de se différencier et de se séparer d'un autre si effractant. Le droit à l'existence psychique mais aussi à la survie physique semble souvent compromis.

Lors de nos premiers entretiens, Saïd s'est montré très anxieux et en même temps désireux de se saisir de cet espace de parole pour évoquer longuement ses soucis. Il a longtemps parlé des problèmes causés par son père, un homme très rigoriste dans sa pratique religieuse, violent et autoritaire avec sa femme et ses enfants, très intéressé par l'argent et n'hésitant pas à faire travailler ses enfants pour leur prendre tout ce qu'ils gagnaient. Puis il a abordé plus rapidement les souffrances endurées en prison, où il avait été incarcéré et torturé par un groupe terroriste, enfin, il a évoqué ses cauchemars traumatiques et ses difficultés de couple en exprimant une demande de soins et en faisant montre de réelles capacités d'élaboration.

Au fur et à mesure que le travail thérapeutique avançait, Saïd a réussi à évoquer des abus sexuels perpétrés à son encontre par des membres de sa famille et par un ami de son père, rencontré dans le lieu de travail du jeune adolescent, à parler plus en détail des sévices subis en prison comme un après-coup de l'expérience première des violences domestiques. Tout en effet s'est passé comme si les violences familiales avaient amplifié les sévices en prison où il avait été incarcéré sur dénonciation d'un camarade de classe, torturé précédemment, alors que Saïd du haut de 16 ans n'était pas du tout impliqué dans une lutte quelconque. Il a attribué à une chance extraordinaire le fait qu'on ait reconnu l'erreur sur sa personne et qu'on l'ait libéré après plusieurs semaines de tortures et d'exécutions simulées en nous confiant que s'il avait été dans les prisons du régime, il n'en serait pas sorti vivant. Encore une fois la notion de « culpabilité présumée » avait été centrale dans son rapport à un autre tortionnaire, le punissant pour « des intentions d'agir » plus que pour des actes.

Comme le père du Président Schreber, le père de Saïd avait essayé de « se rendre maître de l'enfant pour toujours », le but étant qu'il en vienne « à l'impossibilité morale de désirer » en se soumettant totalement à celui qui l'avait châtié et en implorant chaque fois le pardon. Battu violemment devant toute la famille pour avoir brisé un vase, une faute qu'il n'avait pas commise, Saïd entendit sa mère l'inciter à aller demander pardon à son père et ce alors que sa sœur avait précédemment reconnu être celle qui avait cassé par mégarde l'objet en question. Puis en prison, longuement torturé pour avouer des actes qu'il n'avait pas commis, il eut la surprise d'entendre l'un de ses bourreaux lui dire qu'il ne le connaissait pas, qu'il ne l'avait jamais vu auparavant, qu'il ne l'avait jamais soumis à un interrogatoire, alors que cet homme l'avait systématiquement torturé plusieurs jours de suite. La novelangue orwelienne des tortionnaires où une chose signifie son contraire résonna chez cet homme avec la folie d'un père qui n'amena pas Saïd à l'hôpital quand il eut un accident grave mais préféra le soulever violemment par le membre cassé pour « lui montrer qu'il était en train de mentir ».

Comment s'approprier son corps quand il a été à tel point l'objet de la jouissance mortifère de l'autre ? Des pratiques de scarifications avaient accompagné son adolescence, des accidents domestiques et de travail aussi. L'expérience de sa sœur qui avait définitivement sombré dans la folie après avoir été « soignée de manière traditionnelle », entre autres « violemment battue car possédée », l'avait longuement hanté.

Pour Saïd, la solution a consisté à prendre des distances, d'abord géographiques, puis psychiques, avec son pays d'origine, les croyances religieuses de sa famille, la culture dominante dans son groupe. Arrivé en France, il a obtenu l'asile, a repris des études et trouvé un travail. La demande de thérapie est arrivée après la naissance de son fils quand il a fallu s'opposer à son épouse et à sa belle-famille dans les choix éducatifs pour l'enfant. Soucieux de ne pas reproduire les violences subies, sensible à la détresse de l'enfant et à ses angoisses, capable de réfléchir sur les conséquences néfastes d'une éducation autoritariste, il a su poser des limites à un entourage, pris dans la reproduction d'une histoire extrêmement traumatique dans sa dimension transgénérationnelle.

Le travail thérapeutique lui a permis d'élaborer sa culpabilité devant son besoin d'acter une série de séparations qui posaient toutes la question de la possibilité effective de partir de relations marquées à la fois par l'emprise et la vulnérabilité de l'autre. Qu'il s'agisse de sa première famille, restée dans un pays d'exil au Moyen Orient, confrontée à des besoins matériels conséquents et à une détresse psychosociale extrême, ou de son épouse, originaire d'une communauté musulmane d'un pays en guerre, qui serait selon Saïd « très peu épaulée par sa propre famille » en France, en cas de divorce, parce que « pour une femme de sa

culture se séparer de son mari ne serait pas socialement tolérable », la question qui se posait pour Saïd était celle de la possibilité de se séparer d'un autre quand cet autre se trouvait exposé, victimisé, fragile. Entre instrumentalisation des besoins matériels, transgression constante des limites de l'autre et appels au secours désespérés, les liens aux objets externes dans ces deux dynamiques familiales venaient témoigner de la fragilité interne des sujets et des groupes familiaux concernés.

Dans ce contexte, il s'agissait pour Saïd de se séparer tant de la position de victime que celle, fantasmatiquement très présente, d'un potentiel bourreau, face à un autre réduit à sa vulnérabilité première. Comment n'être ni l'un ni l'autre ? Comment ne pas trahir l'enfant en détresse qu'on a été quand cette détresse première a été la seule voie de communication avec son entourage ? Comment exister en tant que sujet individualisé, séparé de l'autre et avoir d'autres choix que celui d'alterner entre les positions de victime, de bourreau ou de témoin omniscient et coupé de ses affects, tel le « nourrisson savant » de Ferenczi ? Enfin, comment s'autoriser à choisir des relations moins marquées par une double dépendance, entre emprise et vulnérabilité, quand il y a une partie de soi-même qui veut se faire aimer par son bourreau, pardonner à défaut de se sentir reconnue, dans une mise en scène où la violence est tolérée, acceptée, vénérée ? Et comment être suffisamment rassuré par rapport à sa capacité à reconnaître et à signifier ses limites à un autre capable de les respecter, pour ne pas se transformer à son tour en dictateur dans une identification à l'agresseur ?

Le travail thérapeutique a permis à ces questions d'être largement explorées et a autorisé Saïd à apporter ses propres réponses, dans un lien transférentiel contenant, malléable, souple et solide, lui permettant d'expérimenter d'autres possibilités d'être dans son lien à l'autre, en rompant de la sorte un cycle transgénérationnel fait de violences, de mépris et de rejet.

Nous avons essayé de penser les effets et les liens de différentes formes de violence perpétrées dans la famille, l'école ou la cité, qu'il s'agisse de mauvais traitements ou d'abus sexuels, pour comprendre leur impact dans la construction psychique du sujet et pour essayer de penser le travail thérapeutique face à cette expérience déstructurante où la loi ne fait pas tiers. Notre clinique auprès de personnes traumatisées en situation d'exil, de précarité et de discrimination nous a permis d'évoquer à l'aide d'une mise en perspective du cas Schreber et de deux études de cas, l'incidence sur le sujet de différentes formes de violence, socialement admises pour les unes, passées sous silence pour les autres, reconnues à mi-mots pour les troisièmes. La dimension pulsionnelle et incestuelle des châtiments corporels, la place du déni dans la réalité familiale et psychique de l'enfant abusé, non reconnu dans ses besoins affectifs

fondamentaux, la reproduction transgénérationnelle d'une violence qui n'a pas pu être élaborée ont été au centre d'une réflexion sur les connivences d'un ordre politique tyrannique avec un modèle familial persécutant, des pratiques sociales d'ostracisation et un vécu subjectif de déchéance.

En nous éloignant de tout relativisme culturel, en tenant compte des matrices propres à chaque système sociétal tout en partant de l'universalité des mécanismes psychiques inconscients observés dans la clinique, nous avons voulu comprendre les potentialités émancipatrices d'un travail thérapeutique auprès de victimes d'abus commis pour certains au nom de préceptes religieux, familiaux, communautaires, en même temps que de violences tues renvoyant à la sphère de l'inceste, du viol, de la torture, ainsi que de toute une zone grise entre les deux, c'est-à-dire entre des violences socialement acceptées, référées à un idéal, et d'autres reléguées au rang de l'irreprésentable ou de l'indicible.

Notre hypothèse d'un lien étroit entre les différentes formes d'abus mais aussi le constat d'une certaine résistance sociale et thérapeutique face à la reconnaissance de ce lien à travers des procédés de légitimation, d'acceptation ou d'occultation des violences commises, se sont raffermis tout au long du travail clinique. Les violences passées sous silence dans une société donnée nous sont ainsi apparues comme étant reliées avec les violences commises au nom d'interdits réputés structurants, sous forme de retour d'un refoulé non élaboré d'un côté, de mécanismes de déni, de clivage et de projection de l'autre, ou encore d'envers obscène de l'idéal, la pratique même de ces violences, au-delà des discours de justification sociale, étant déstructurante en soi pour le sujet.

Revisiter le cas Schreber datant du siècle dernier et appréhender l'histoire des deux patients venant du Moyen Orient et de l'Asie Centrale, à l'aune de la question de la maltraitance infantile, des penchants totalisants d'un système éducatif et d'une idéologie de contrôle et de surveillance généralisée, nous semble pouvoir rendre compte de l'universalité de ces mécanismes de domination situés au carrefour de l'intrapsychique et de l'intersubjectif, actualisés chaque fois dans des contextes historiques et dans des configurations familiales et sociales qui s'y prêtent. Le travail clinique gagne à ne pas se limiter à une réflexion sur l'intrication et la désintrication pulsionnelles, mais à tenir compte de l'incidence d'une réalité familiale, sociale et politique, culturellement déterminée, dans la construction psychique du sujet, de sa groupalité interne et de ses alliances inconscientes. Etre contenant est aussi prendre conscience de la maltraitance institutionnalisée, admise ou tolérée et s'en différencier.

Un travail thérapeutique contenant permet au patient de prendre conscience d'autres possibilités d'incarner un rapport d'autorité, bien plus bienveillantes et respectueuses de sa

subjectivité et ce faisant l'autorise à prendre ses distances avec des injonctions aliénantes, des assignations à une place de soumission masochiste ou à une identification tout aussi mortifère à l'agresseur.

L'évocation d'un autre exemple clinique qui traite de parentalité interne nous permettra de penser la notion de contenance face à des expériences premières où elle avait fait cruellement défaut. Nous questionnerons la parentalité interne dans l'économie psychique d'un homme confronté pendant son enfance aux mauvais traitements de son père et au départ définitif de sa mère, longtemps violentée. Nous nous intéresserons à ses efforts pour se différencier des violences subies mais aussi à la reproduction inconsciente des rapports d'emprise et d'abandon, manifeste dans le lien transférentiel, et à sa propre paternité dans un parcours d'exil et d'errance en quête d'objets parentaux. Le travail thérapeutique se focalisa sur la restauration de ses capacités de contenance et de transformation dans une clinique du lien intersubjectif et intrapsychique.

b. Penser les liens entre parentalité interne et contenance

Comment la question de la parentalité interne peut-elle éclairer l'expérience de l'exil sur fond de traumatismes multiples et répétés dans des contextes socioculturels marqués par la violence intrafamiliale, intra et intercommunautaire ? Si selon René Kaës, « tout est corps et groupe » penser notre rapport à nos identifications, originaires, primaires et secondaires, fondatrices de contrats narcissiques (Kaës, 2009, 2012) invite à réfléchir sur l'impact de la superposition de différentes formes de violences, dans l'inscription psychique du sujet dans une lignée biologique, familiale et sociale.

Accéder à la paternité à son tour, former un couple, reconnaître en une femme la mère de ses enfants, quand on a été enfant brutalisé et abandonné, citoyen emprisonné ayant eu pour seule issue l'exil, migrant maltraité et renvoyé du pays d'accueil, chaque fois par des pouvoirs ressentis comme abusifs, violents et destructeurs, ne serait-ce pas aussi se confronter aux sens et aux défaillances des fonctions parentales aux niveaux individuels, familiaux et sociaux, entre tentatives de différenciation et compulsion de répétition ?

A partir d'une étude de cas clinique issue de notre pratique auprès de personnes en situation d'exil et de précarité, rencontrées en centre d'hébergement pour demandeurs d'asile, nous allons nous intéresser à la question de la parentalité interne (Ciccone, 2012) dans son articulation à l'expérience de l'exil dans l'économie psychique d'un homme confronté depuis son plus jeune âge à la violence de son père et à l'abandon de sa mère dans un contexte culturel et politique accreditant l'usage des châtiments corporels et ce faisant ne réussissant pas à faire barrière à la folie paternelle. Suivi à base hebdomadaire pendant deux ans avant qu'il ne quitte la région parisienne, cet homme que nous appellerons Daniel, avait fui un régime corrompu et liberticide en Afrique de l'Est qui l'avait emprisonné, et un père jouissant au sein de la famille d'un pouvoir illimité ayant entraîné le départ de la mère, victime à son tour de nombreuses violences conjugales.

Nous nous proposons de montrer d'abord dans l'histoire de Daniel les effets de la mise en abîme de différentes formes de violences, perpétrées de manière répétitive dans l'après-coup les unes des autres, puis de questionner l'expérience de la séparation traumatique avec la mère en tant qu'exil intérieur pendant lequel Daniel s'était senti devenir étranger à lui-même, ce départ réactualisant un manque de contenance interne prenant racine à la prime enfance et témoignant des difficultés d'élaboration de la position dépressive. Enfin, nous verrons comment le parcours migratoire qui fait pendant tant à ces violences qu'au désir d'en sortir, vient témoigner d'une difficile quête de soi, en tant que possibilité d'exister pour l'autre

parental ou à défaut, malgré lui, et en tant qu'aspiration contrecarrée à incarner un parent différent du sien dans un rapport à soi et à l'autre, dominé par le clivage, la projection et l'identification projective.

- i. La mise en abîme de différentes formes de violences, entre intime, social et politique

L'expérience de différentes formes de violences subies, provoquées ou reproduites sur soi-même et les autres semble une constante dans l'histoire de Daniel, réactualisée dans le lien transférentiel. Daniel a dû faire face à un père extrêmement maltraitant avec son fils et son épouse dans un pays au régime autoritaire et une culture banalisant les violences éducatives ordinaires, les violences faites aux femmes et plus globalement la violence intrafamiliale. Il a dû également affronter le départ de sa mère, qui a quitté définitivement le domicile conjugal où sont restés les trois enfants, Daniel et ses deux jeunes sœurs, après plusieurs tentatives de départ avortées, faute d'avoir pu négocier dans ce contexte, en tant que femme, issue d'un autre groupe ethnique et d'une autre confession que le père, une forme de séparation moins traumatique pour les enfants sur fond de violences intra et intercommunautaires. Pour mieux comprendre la mise en abîme des différentes formes de violence dans la construction psychique de Daniel, il nous semble important d'en restituer l'histoire, entre sphères intime, sociale et politique.

Les fonctions maternelle et paternelle nous semblent essentielles pour appréhender la groupalité psychique du sujet à la fois externe et interne, réelle et fantasmatique (Kaës, 2005). Penser la fonction parentale défaillante, son impact désorganisateur sur la psyché de l'enfant et les solutions paradoxales cherchées dans la réalité matérielle, en l'occurrence du côté d'un exil traumatique mais aussi de pratiques transgressives liées à des addictions et des prises de risque, implique ainsi une réflexion plus générale sur des configurations familiales qui favorisent les abus de pouvoir, en même temps que sur des contextes sociaux, culturels et politiques, qui par leur autoritarisme ou leur totalitarisme donnent un *quitus* à l'absence de loi protectrice ou encore d'enveloppe psychiquement contenante pour l'enfant, en banalisant les violences perpétrées à son encontre.

A l'image de Daniel Paul Schreber, Daniel a vécu un double déni du caractère destructeur des violences paternelles, à la fois familial et social, parce que dans son pays des violences éducatives ordinaires étaient largement tolérées et servaient d'écran à la folie paternelle. Il importe à notre sens de ne pas céder à un relativisme culturel qui verrait

systématiquement dans la loi quelle que soit une forme de tiers. Il existe des systèmes éducatifs et législatifs dont la cohérence interne réside dans l'usage des violences systémiques à l'égard des personnes en situation de domination et notamment des femmes et des enfants⁶⁵. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Gilles Deleuze a parlé du poids du système éducatif en évoquant le délire de Schreber, enfant maltraité par un père respecté en son siècle, inventeur de machines de torture pour enfants (Deleuze, 1980). Or, ce n'est pas parce que certains aspects d'une culture ou d'un système juridique minimisent les violences, les dénis et les effacements perpétrés à l'encontre d'une partie de ses membres ou de groupes fragilisés que ces faits deviennent moins traumatiques pour les personnes ou les communautés concernées.

Le père de Daniel fut un homme puissant, proche du régime actuel de son pays après avoir été opposant politique au gouvernement précédent, sur fond de tensions ethniques et tribales. Craint par la famille et le voisinage, toujours armé dans un pays qui avait récemment connu la guerre, très violent avec son fils aîné, beaucoup moins avec les deux filles qui sont arrivées après, cet homme avait lui-même expérimenté la violence politique puisqu'il avait été incarcéré et torturé. Rappelons à ce titre que lors des expériences de « déculturation déshumanisante », telles que la guerre et la torture, « on attaque la part collective de l'individu, celle qui le rattache à un groupe désigné comme cible par l'agresseur, en désintriquant l'articulation entre le singulier et le collectif » (Sironi, 2001, p. 6). Est-ce que les violences subies en prison et la « folie de la guerre » (Gaudillière & Davoine, 2006) pourraient expliquer en partie la reproduction des châtements sur son fils aîné comme tentatives de traiter *a minima* ce qui n'avait pas pu être élaboré face à des expériences de déshumanisation ? Si l'on appliquait la notion de désaffiliation du groupe, propre aux expériences de déculturation, aux groupes internes, comportant selon R. Kaës (2005) « l'image du corps, les fantasmes originaires, les systèmes des relations d'objet, le réseau des identifications, les complexes œdipiens et fraternels, les imagos, l'image de l'appareil psychique », il serait intéressant de questionner les effets de cette désappartenance sur la construction psychique du sujet, la transmission transgénérationnelle du traumatisme et les mécanismes de défense déployés aux niveaux individuel et collectif du côté de la dissociation. Notre hypothèse est alors que le clivage a été prévalent dans la groupalité interne du père et dans l'appareil psychique du fils, en empêchant le travail de liaison de ces connecteurs internes, en relation avec « les formes et les processus transindividuels,

⁶⁵[https://www.un.org/womenwatch/daw/vaw/handbook/Handbook%20for%20legislation%20on%20VAW%20\(French\).pdf](https://www.un.org/womenwatch/daw/vaw/handbook/Handbook%20for%20legislation%20on%20VAW%20(French).pdf)

transgénérationnels et transsubjectifs qui n'appartiennent pas en propre à chaque sujet dans sa singularité, mais à son appartenance au groupe primaire et à l'ensemble social, et sur lesquels il construit la version subjectivante de son histoire psychique.» (Kaës, 2005,p. 27-28).

Cet homme a fait vivre à son fils et à sa femme deux aspects importants de sa condition sociale et psychique, reliés tous les deux à de la démesure dans le sens de *l'hybris*, sentiment violent inspiré par les passions, et plus particulièrement par l'orgueil, auquel les Grecs opposaient la tempérance et la modération. L'hybris paternelle faisait vivre à Daniel des nuits d'horreur où ses cris ameutaient le quartier et des jours de rachat littéral, pécuniaire, quasi-prostitutionnel des sévices subis la veille. Chaque nuit, le père battait son fils et sa femme et le lendemain leur donnait de l'argent, tant et si bien que la notion de don a été supplantée par le prix du sang dans un endettement éternel où la culpabilité du père était constamment rejetée sur le fils et la femme, réduite aussi en enfant maltraitée.

Daniel était alors endetté d'une faute paternelle qu'il ne pourrait jamais expier ou traiter, puisqu'il n'en était pas l'agent ;une faute que le père était incapable de reconnaître comme lui appartenant, dans un clivage qui favoriserait des phénomènes d'inclusion (Torok et Abraham, 1978) donnant lieu à des sentiments d'étrangeté chez le fils. Daniel devait au contraire rendre hommage à la générosité du père, lui un fils si indigne. Son droit à l'indignation lui était enlevé au profit de son assignation à l'indignité dans un processus où la passivation du fils se rajoutait au déni du père.

Un jour le père l'a battu plus que d'habitude, ce qui a entraîné son hospitalisation pendant six mois. Une grande confusion gagnait son discours quand il en parlait et l'âge de son hospitalisation n'était pas clair, tout comme celui du moment du départ définitif de sa mère qui un jour est venue à l'école, lui a demandé « l'autorisation de partir » selon ses propos, puis après avoir reçu une réponse affirmative de son côté, n'est plus jamais revenue. C'est comme si cet assentiment du fils parentifié avait rendu possible son départ là où une fonction de tiers séparateur, permettant un divorce avec le père qui ne serait pas une rupture avec ses enfants, n'avait pas pu être convoqué de son côté à elle. Au préalable, elle avait tenté plusieurs départs mais était toujours revenue au domicile comme s'il n'y avait pas individuellement et collectivement d'autre choix représentationnel pour cette femme que de subir la violence ou de disparaître. Daniel nous a dit qu'il avait longtemps espéré qu'un jour elle viendrait à la sortie de l'école lui donner de ses nouvelles. Elle n'est réapparue que quand adulte, Daniel était déjà sur le point de quitter le pays. Il a appris qu'elle était revenue depuis longtemps dans leur ville et qu'elle s'était même rendue en cachette sur son terrain de foot pour le voir de loin sans pour autant se manifester auprès de lui.

Fantasmatiquement coupable d'avoir fait disparaître la mère et peut-être d'avoir pris sa place dans le corps à corps au père, Daniel est resté le seul objet de prédilection de cet homme qui a redoublé de fureur à son égard. La grand-mère paternelle, terrorisée devant l'ampleur de la violence, venait s'occuper de lui quand son père le lâchait. Un voisin a osé quelques fois s'opposer au père en lui demandant d'arrêter de le battre. Son positionnement a été courageux mais cela n'a rien changé dans l'attitude du père. Cela a permis toutefois à Daniel de penser que ce qui se passait sur son corps n'était pas tout à fait normal malgré la tolérance culturelle vis-à-vis des châtiments corporels dans son pays. Il a pu percevoir la démesure du père et plus tard penser sa démence ultérieure comme la conséquence de ses actes, une sorte de *némésis* face à *l'hybris* première.

Ce raisonnement dans sa logique vengeresse construit dans l'après-coup du traumatisme lui a permis de renouer avec un premier traitement psychique de la culpabilité, celle que le père n'avait jamais pu reconnaître en projetant à l'extérieur ce qui était intolérable en lui, celle que la société avait globalement voulu taire dans le déni des souffrances infligées à l'enfant, sans doute pas très loin d'une vision éducative visant à soumettre le corps et l'esprit, celle qui allait aussi l'emprisonner dans une assignation à l'indignité où il se percevait de fait coupable d'exister et sans restauration possible ou plus précisément dans « l'impossibilité à réparer les dommages causés fantasmatiquement » (Misès, 1990, p. 141).

Il a fait de nombreuses tentatives de suicide depuis un âge très jeune, puis adolescent, il a fomenté un projet d'assassinat. Coupable de jouir de l'argent du père, signe ostentatoire de son pouvoir sur le fils asservi, et du privilège de sa violence dans le processus incestuel d'un rapprochement mortifère (Racamier, 1995), Daniel nous a dit avoir essayé un jour de tuer son père. Enfin, *il a dénudé un câble électrique* en espérant qu'à son arrivée le soir le père allait en être électrocuté. Cela ne s'est pas produit pas et le père s'en est sorti indemne. Mais le moyen de commettre ce parricide, ardemment désiré, condense par les termes convoqués dans son discours des constructions agies plus que fantasmées, intéressantes à explorer dans le rapport au corps soumis, sexualisé et tourmenté : *enlever la gaine, laisser nu, exposer au courant* ; alors que plus en amont, s'esquissent sans doute des signifiants formels (Anzieu, 1987) renvoyant à des images tactiles, proprioceptives, coenesthésiques, kinesthésiques, posturales, d'équilibration qui décrivent l'ancrage corporel et relationnel du bébé dans une ébauche de représentation des expériences initiales et des premiers liens d'attachement (Bowlby, 1969, Golse, 2007). Daniel dans ses nombreuses pratiques addictives (drogue, alcool, conduites ordaliques) était toujours à la recherche d'une sensorialité première qui lui permettrait par bribes d'avoir le sentiment d'exister face à la sensation du vide et du trop-

plein, d'un trou qui aspire et des frissons qui transpercent. Des images sont venues sur le plan contre-transférentiel nous renseigner sur le moi-peau (Anzieu, 1985) attaqué d'un écorché vif, sur la nudité de l'enfant exposé, sur la tension mortifère du courant qui traverse le corps.

Une forte culpabilité le saisisait plus tard à l'évocation de cette tentative alors que cette abolition provisoire entre fantasme et réalité, à l'œuvre dans une série de passages à l'acte allait signifier une réactualisation d'un verdict de non-existence (Aulagnier, 1986) dont il avait été frappé et dans lequel nous nous sentirions parfois propulsée. Quant à l'expérience de l'exil, elle viendrait présentifier cette difficulté à être en général et à se retrouver convoqué devant une fonction parentale en particulier. Elle serait aussi un voyage initiatique répété, dans une mise en abîme de différentes expériences de violences et de séparation, et sans doute dans une tentative de se représenter les errements paternels et l'errance maternelle.

ii. La séparation, entre abandon, disparition et exil

La disparition physique de la mère, perçue tour à tour comme un abandon puisqu'elle l'avait quitté, un exil sans retour puisqu'une rumeur de départ vers la région d'origine des grands-parents maternels avait circulé et une mort puisqu'il n'y avait plus eu de nouvelles d'elle, a été d'autant plus difficile à élaborer pour Daniel que la séparation ne s'était déclinée dans son histoire première que sur le mode de la rupture et de la perte, totales et irréversibles, en écho lointain aux persécutions dont le groupe religieux, ethnique et linguistique de la mère avait fait l'objet. La disparition de la mère, souvent convoquée dans le transfert, allait être prototypique de toute une série de séparations dominées par le sentiment de devenir étranger à soi-même, absent de son histoire, exilé en tant que sujet. Une partie du travail clinique serait déployé à passer « de l'absence de traces à la trace des absents » (Katz-Gilbert, 2020).

Daniel disposait d'une vision opposée de ses deux parents, entre un père tout puissant et une mère parfaitement impuissante. Or, si leurs comportements étaient décrits comme étant bien distincts, ils se rejoignaient dans une complémentarité délétère entre une présence envahissante et une absence dévastatrice. Le père toujours honni et la mère tantôt adulée et tantôt massivement rejetée dans le discours de Daniel étaient sans doute significatifs d'un socle commun organisant le clivage de l'objet entre idéalisation et dévalorisation extrêmes dans un cycle infernal fait de maltraitance et d'abandon d'un côté, d'espoir de retrouvailles d'autant plus idéalisées qu'elles ont été démenties, de l'autre. Ce démenti n'a pas été une désillusion permettant au patient de sortir progressivement de l'idéalisation mais tout au

contraire un moyen d'entretenir un rapport non dialectisé à la perte. Face à cette expérience, le seul semblant d'extériorité possible était situé du côté d'une imago réparatrice associée à la grand-mère paternelle, elle aussi toutefois prise dans ce mouvement « organisateur de survie » (Decherf, 2004).

La présence de la grand-mère paternelle, effacée devant le père et terrorisée par sa violence, mais venant soigner l'enfant battu, allait sans doute porter son ombre sur le travail clinique où nous allions être placée dans le transfert dans un lieu de réparation de malheurs inéluctables toujours répétés, allant de la clochardisation de cet homme à des violences subies dans la rue, en passant par des pratiques d'addiction et des tentatives de suicide, réelles ou imaginées. S'exiler de l'existence, disparaître, faire subir à son corps l'abandon, a été sans doute aussi une quête de l'objet maternel qu'il avait connu.

Daniel s'est arrangé pour disparaître régulièrement de ses séances, sans doute pour nous faire vivre à travers les différents types de transfert, direct, provoqué, inversé et interne, (Delaunay, 2012) à la fois la position de sa mère l'ayant abandonné et sa propre détresse d'enfant livré à la haine du père sans aucune nouvelle d'elle, allant parfois jusqu'à induire chez nous des réactions de réparation centrées sur la réalité matérielle face à la répétition des situations de mises en danger.

Daniel nous a dit qu'il avait longtemps attendu que sa mère revienne en vain et que dans ses rêves, elle était cachée à la maison, comme quand dans la réalité elle se cachait pour que le père ne puisse pas la retrouver et la violenter. Toutes les facultés libidinales et représentationnelles du patient s'en étaient trouvées affectées dans cette intrusion de la violence dans le quotidien, dans l'abolition aussi de l'espace du jeu et de la transitionnalité (Winnicott, 1971). Un cache-cache mortifère allait rythmer l'alternance de présence et d'absence d'une mère, tour à tour (mais jamais en même temps) vécue dans une idéalisation et dévalorisation extrêmes. Très clivée, comment pourrait-elle être conservée en tant que bon objet interne ? Et comment le lien avec la mère et ses futures compagnes pourrait-il être vécu autrement que sous le spectre de la destructivité puisque paradoxalement se réjouir de la disparition de la mère signifierait lui préserver la vie et souhaiter sa présence serait au contraire vouloir sa mort sous les coups du père ?

A l'aune des éléments cliniques présentés, il nous semble intéressant de penser la manière de Daniel d'être père et conjoint et son vif désir de paternité sur fond de mise à l'épreuve du lien aux mères de ses enfants ou même de destruction des couples parentaux. Chercher le père et la mère, essayer de réparer l'enfant estropié en soi, tenter d'élaborer *a minima* les violences endurées, tout en reproduisant les expériences d'abandon subies, ont été

des éléments clefs de son parcours migratoire, tant et si bien que nous faisons l'hypothèse d'un exil qui serait à la fois une errance en quête d'objets parentaux fiables et une tentative souvent vouée à l'échec de se différencier de ses imagos parentales, puisque cette séparation aurait présupposé une élaboration de sa position dépressive. Toutefois les « conditions de l'exil » (Amigorena, 2003) se prêtent assez peu à un travail sur la crainte d'un effondrement ayant déjà eu lieu (Winnicott, 1989) puisqu'elles fragilisent les assises narcissiques du sujet, en le confrontant à toutes formes de violences mettant en danger l'intégrité du moi.

La clinique de l'exil et du traumatisme permet de penser la mise en abîme de différentes formes de violences depuis la sphère intime jusqu'au politique, en passant par le social, en relation avec des instances qui seraient censées incarner une fonction parentale et qui la mettent en échec : des régimes liberticides que des personnes en situation migratoire fuient, des pays de transit en proie à la guerre civile comme la Libye où des groupes armés s'adonnent à la chasse aux migrants et à leur esclavagisation, ou encore des pays d'arrivée aux structures défaillantes qui réservent fort souvent aux primo-arrivants des conditions d'accueil très peu adaptées à leurs besoins matériels et psychiques.⁶⁶ Il importe alors de souligner un télescopage de différentes formes de précarisation psychosociale systémiques, s'apparentant de ce fait souvent pour les principaux intéressés à des violences symboliques dont le caractère répétitif nous semble amplifier les traumatismes de l'histoire familiale et du parcours migratoire. L'absence de contenance familiale fait écho au manque de contenance institutionnelle et déteint aussi sur le travail thérapeutique, qui est appelé à contrecarrer ces failles structurelles.

iii. L'exil, une errance questionnant la parentalité interne ?

L'échec des politiques d'accueil par ses effets traumatogènes illustre nous semble-t-il de manière générale deux écueils possibles d'une fonction parentale défaillante, du côté d'un trop peu, carenciel, et d'un trop plein, effractant. Quand une volonté de répression répond au manque d'étayage, les expériences de violence et d'abandon convoquent chez le sujet exilé les deux faces d'un rejet étatique vécu comme un anéantissement de soi pour peu que cette réalité politique entre en résonance avec des vécus infantiles traumatiques, des objets internes fragiles, des imagos parentales défaillantes.

⁶⁶<https://www.lacimade.org/debat-immigration-le-gouvernement-durcit-le-ton/>

Comment a vécu Daniel son exil dans l'après-coup des expériences traumatiques de son enfance ? L'errance en Europe de cet homme de 35 ans a commencé à l'âge de 19 ans et bien qu'il ait vécu maritalement avec deux femmes européennes, il a agi en sorte de ne pas avoir de documents d'identité, d'abord par négligence en arguant ne pas en avoir besoin, puis par transgression, en ne respectant pas la loi, très stricte, du pays d'accueil. Entre déni, transgression et perte, son rapport à l'objet vient témoigner de ses fragilités narcissiques, de ses angoisses de persécution, de séparation et d'anéantissement, de ses mécanismes de défense très onéreux pour lui, se soldant par des pratiques d'addiction, des conduites à risque et des moments dissociatifs.

La loi perçue comme vengeresse d'un pays qui retire leurs titres de séjour, dans le cadre de ce qui est appelé communément la double peine, à ceux qui en transgressent certaines règles, n'a pu que réactualiser des expériences d'anéantissement subjectif, ces termes décrivant, nous semble-t-il, mieux que la notion de trou, l'idée d'effraction traumatique, d'atteinte narcissique, d'invasion de son espace psychique et physique par des imagos tyranniques. Plus qu'une convocation à un signifiant paternel qui ferait défaut, il nous semble opportun d'évoquer un processus d'écrasement de la subjectivité de Daniel, face à un rappel d'un trop plein traumatique en même temps que de carences profondes.

La reconnaissance du désir de l'enfant dans son altérité fondamentale n'étant jamais advenue, les papiers d'accréditation sociale sont appréhendés comme n'étant pas nécessaires, puis une fois acquis comme ne pouvant pas être conservés tout comme l'argent perçu, tantôt manquant cruellement et tantôt étant dilapidé voire littéralement brûlé devant sa compagne.

Pour Daniel, tout ce qui venait de l'Etat ne pouvait renvoyer qu'à l'arbitraire d'un mécanisme *de facto* abusif comme toute forme de pouvoir paternel. Dans une prophétie autoréalisatrice, ses craintes se sont avérées fondées. Après le retrait de son titre de séjour, il a été obligé de retourner en Afrique sans possibilité de retour légal en Europe. Il a vécu ce retour proclamé définitif au pays comme un exil forcé le passivant encore, un rejet de plus de la part d'une loi qui écrase et un déni de son identité de père d'enfants nés sur le territoire européen. Il est toutefois revenu en Europe pour « ne pas abandonner ses enfants », issus d'un premier mariage, ainsi que sa seconde compagne qui allait être mère de son jeune fils, en traversant à nouveau la Libye, pays dans lequel il a été torturé et où sa vie a été en très grand danger. Il a ainsi traversé littéralement deux fois le désert en espérant ardemment rejoindre cette deuxième compagne et sans doute retrouver fantasmatiquement la mère idéalisée d'avant l'abandon. Et cette seconde fois, il a survécu en faisant un trou minuscule

dans la bâche du camion dans lequel beaucoup de ses compagnons d'infortune sont morts asphyxiés.

Souvent, dans le lien transférentiel, l'image d'une brèche permettant *in extremis* une bouffée d'oxygène, a été présente à travers nos efforts de créer une séparation moins traumatique, permettant que le lien puisse se construire dans la reconnaissance de la différenciation de nos espaces et la garantie de la possibilité de les faire communiquer. Construire du lien entre deux sujets est aussi préserver la capacité de chacun d'exister séparément et vice versa. C'est aussi travailler sur la transitionnalité et le passage de l'omnipotence subjective à la perception de la réalité objective à travers « l'aire d'expérience qui est intermédiaire entre le pouce et l'ours, entre l'érotisme oral et la relation objectale vraie, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté, entre l'ignorance primaire de la dette et la reconnaissance de celle-ci ». (Winnicott, 1969, p. 170). C'est enfin permettre qu'un « scénario émergent » puisse se construire du côté du thérapeute face aux séquences mentales et corporelles apportées par le patient traumatisé dans un partage empathique (Lachal, 2006).

Le travail thérapeutique a permis de réduire un clivage de l'objet et du moi qui avait longtemps témoigné de la difficulté d'un traitement psychique des discontinuités, des deuils et des séparations passés, à des moments où d'abord l'expérience du couple et de la parentalité, puis du décès de la grand-mère paternelle et enfin du père avait réactivé la non-élaboration de la position dépressive chez Daniel, se défendant de la reconnaissance de la perte par régression périodique à la position schizo-paranoïde.

Dans sa relation avec la mère de son dernier fils un processus d'idéalisation avait fait pendant à des mouvements de dévalorisation. Cette femme était devenue dans son discours tour à tour celle pour qui il avait risqué sa vie et celle qu'il ne voudrait plus jamais revoir, qui l'avait trahi ou qui avait détruit sa vie. Très violent avec elle lors de leur vie commune, il ne pouvait pas se représenter une séparation autrement que sur le mode de la disparition irrévocable. Toute une partie du travail clinique avait alors consisté en une élaboration de la position dépressive, grâce à un cadre contenant favorisant ce mouvement progrédient après des moments de régression à une position schizo-paranoïde. Des angoisses de persécution et un mode de fonctionnement plutôt projectif avaient ainsi cédé leur place à des affects de tristesse et de culpabilité, ou pour reprendre l'énoncé kleinien « dans son monde intérieur, la dureté et la méfiance avaient décru, tandis que la tristesse avait augmenté » (Klein, 1940, p. 358). Dans le lien transférentiel, nous avons essayé d'accompagner les différents

mouvements de régression dans une approche empathique du lien thérapeutique face au vécu traumatique du patient (Ferenczi, 1934, Lachal, 2006).

Père de trois enfants de deux femmes différentes dans un pays européen qu'il a été à nouveau obligé de quitter avant d'arriver en France suite à toutes ses difficultés face à l'autorité en général et à la loi du pays d'accueil en particulier, Daniel avait accusé sa première femme d'un accident ayant entraîné un handicap psychomoteur chez son premier fils, et la seconde de violences éducatives répétées à l'égard de leur enfant. De son côté, il n'avait jamais été violent avec ses enfants mais il avait longtemps plongé dans des attitudes ordaliques, marquées par de nombreuses tentatives de suicide.

Aîné de la fratrie, il avait réussi après une première tentative de suicide à l'âge de 11 ans à transformer en partie cette violence autodestructrice en agressivité tournée vers l'extérieur, en se construisant une "carapace de dur", à travers une violence socialement valorisée pour "protéger l'honneur" de ses sœurs. Cette violence l'avait accompagné sous une forme de décharge marquée dans le corps propre (scarifications, automutilations) et ses liens à l'autre sur une position active, passive ou de témoin pris à partie, cette dernière attitude étant très proche de son positionnement d'enfant face à la violence paternelle à l'égard de la mère.

En France, il a été exclu du centre d'hébergement d'urgence où il résidait suite à des altercations avec d'autres résidents. Il nous a semblé qu'une problématique inconsciente commune autour de la violence répétée en tant que destitution de la parole dans ses fonctions symboligènes, liait les modes de fonctionnement de Daniel et du directeur du centre, prompt à exclure tous ceux qui présentaient des troubles du comportement, ce qui a valu à Daniel une expulsion définitive et un nouveau parcours d'errance scandé par deux tentatives de suicide par noyade. Hospitalisé en psychiatrie pendant deux mois, il n'a pas réussi à se saisir de la possibilité de continuer ses soins en hôpital de jour, vivant sa sortie de l'hôpital psychiatrique comme un nouveau rejet et comme une séparation impossible à se représenter. Il a toutefois continué à nous voir de manière plus ou moins régulière.

Manquant d'une parentalité interne apte à se monter contenante et transformatrice (Ciccone, 2012), c'était autour de sa relation à son dernier fils âgé de 4 ans que toute une problématique de souffrance identitaire s'était cristallisée. Cet enfant qui lui ressemblait physiquement de manière étonnante et qui éclipsait dans son discours les deux enfants de son précédent concubinage, à savoir une fille préadolescente portant le prénom de sa sœur et un fils handicapé âgé de 7 ans, est devenu le point d'achoppement de sa relation au monde. Point de re-père ou de limite dans un fleuve torrentiel de déliaison pulsionnelle, cet enfant était vécu toutefois sur un mode narcissique plus qu'objectal, comme un alter ego idéalisé. Très mobilisé

à l'idée de le revoir, Daniel avait rendu cette rencontre impossible par des attitudes d'auto-sabotage, en épuisant par ses incessantes demandes d'aide la mère, tantôt traitée en objet partiel devant son insatiable d'enfant, confronté à un vécu carenciel précoce, tantôt placée en position de destinataire de sa narration des blessures subies dans son enfance. Ces deux fonctions de mère nourricière et de témoin (Waintrater, 2000, 2003) étaient aussi très présentes dans l'investissement transférentiel de la relation.

Le sens de la paternité oscilla entre idéalisation du rôle dans le discours de Daniel et impossibilité de tenir dans la réalité une partie de ses engagements. Des imagos parentales prises entre destructivité et abandon furent réactualisées dans ses liens à soi-même et à l'autre, avec des défenses se situant du côté du clivage, du déni et de la projection, y compris dans le cadre transférentiel, où nous avons essayé de coconstruire des limites contenantant favorisant l'émergence de capacités de représentation et de transformation, passer de l'incorporation orale dans différentes pratiques addictives à une intériorisation des bonnes qualités relationnelles d'une parentalité fondée sur la bisexualité, bisexualité et bigénérationnalité psychiques (Ciccone, 2012), travailler enfin sur l'élaboration de la position dépressive, les angoisses de persécution, de séparation et d'anéantissement à partir d'une restauration préalable de l'enveloppe psychique, de l'aire transitionnelle et de la rythmicité des retrouvailles, en incarnant un objet thérapeutique fiable dans le lien.

Nous avons essayé de comprendre chez cet homme de 35 ans, père de trois enfants issus de deux unions, se trouvant en situation d'exil et de grande précarité, l'impact des violences d'ordre familial, social et politique dans l'édification d'un sentiment d'existence vacillant et discontinu à l'origine de différents troubles allant des passages à l'acte suicidaires à des pratiques d'addiction massives sur fond de moments dissociatifs. Notre propos s'est ainsi focalisé sur la question de la parentalité telle qu'elle avait été intériorisée à partir de la rencontre avec des objets parentaux réels et telle qu'elle s'était manifestée dans des difficultés ultérieures tant à incarner une fonction de père qu'à former un couple avec les mères de ses enfants ou encore à s'intégrer dans le pays d'accueil dans un processus faisant appel à une inscription préalable à la fois dans une filiation générationnelle et une affiliation sociale.

Son exil peut être appréhendé comme une quête existentielle autour de la parentalité où partir a été pour Daniel une modalité d'agir des séparations géographiques à défaut de pouvoir traiter psychiquement une différenciation exigeant une élaboration préalable de la position dépressive. Entre tentatives de s'affranchir de la double passivation des abus paternels et de l'abandon maternel et parcours d'errance reproduisant les traumatismes subis dans une mise en abîme de différentes formes de violences familiales et collectives, l'accès à

la parentalité vient témoigner du désir, de l'effort et des difficultés de s'inscrire dans un lien à l'autre et d'occuper une fonction paternelle face au manque de contenance interne. Le travail thérapeutique a favorisé une inscription dans les différents lieux de son existence, dans son histoire présente et passée, dans le lien à soi et à l'autre, pour restaurer les capacités transitionnelles du patient, favoriser des processus de liaison intrapsychique et intersubjective, transformer le familier en étrange et vice versa, afin de s'approprier son histoire tout en se dégageant de positions aliénantes.

La réactualisation des traumatismes passés à l'aune des persécutions, de l'exil, ou d'une parentalité pour laquelle le sujet se sent peu armé, fait écho à d'autres expériences où le passé revient en surface parfois de manière violente. L'accompagnement thérapeutique des patients vieillissants aux prises avec une maladie grave ou incurable s'inscrit dans la longue série des cas de figure où la contenance du cadre est appelée à résister à la destructivité de reviviscences douloureuses et toujours agissantes d'autant plus intenses que la situation de santé des patients s'empire et que l'entourage n'arrive pas toujours à se montrer suffisamment étayant pour les patients.

Comme nous l'avons déjà énoncé, cette expérience de la confrontation à la maladie grave ou incurable fait écho à notre connaissance d'autres cliniques de personnes polytraumatisées où les expériences actuelles constitueraient un après-coup des traumatismes d'antan dans un télescopage qui rendrait difficile la remémoration du passé sans qu'un ressenti trop fort de réactualisation ne s'empare de la scène thérapeutique. Notre réflexion présente porte ainsi sur la réactualisation des traumatismes passés à l'aune d'une maladie grave, tout en restant valable pour tout autre événement traumatique actuel. Elle porte aussi sur la mise en récit de ces histoires du passé qu'une nouvelle épreuve fait revisiter aux patients et sur les singularités d'un accompagnement thérapeutique qui tienne compte de cette répétition.

c. Penser la confrontation à une maladie grave ou incurable, entre réactualisation et affranchissement

A partir de notre clinique en oncologie dans un grand hôpital spécialisé à Chypre, nous avons pu constater que des personnes victimes des traumatismes individuels et collectifs vivaient l'annonce de la maladie, la traversée des traitements proposés, leur incidence sur leur état corporel et sur l'image de leurs corps à travers les violences d'antan. L'avènement, la désignation et la prise de conscience de la présence d'un cancer, la confrontation à son évolution, à ses manifestations somatiques et à leur incidence psychique, le recours obligatoire à des actes médicaux vécus comme intrusifs, nous semblent alors constituer le terrain d'expression privilégié, de figuration et de mise en scène de tout ce qui était resté d'autant plus traumatique et pathogène qu'il n'avait pas pu être appréhendé, pensé ou verbalisé au préalable. Cela est valable tant pour des traumatismes reliés à la configuration familiale des personnes concernées que pour des expériences relevant des grands événements historiques : changement brusque de régime politique, guerres, colonisation, exil.

Une des questions qui se sont posées pour nous a été celle de l'articulation de la survenue de la maladie grave à un âge de transition ou de crise, de l'élaboration des enjeux psychiques sous-jacents en relation avec la narration de l'histoire du sujet ainsi que de sa communauté, et d'un positionnement psychothérapeutique contenant, favorisant le lien, face à la réactualisation massive de traumatismes antérieurs. Qu'est-ce qui se passe chez des personnes profondément traumatisées par un passé qui ne passe pas, aux prises avec des violences collectives et individuelles majeures, quand une maladie grave survient à un âge coïncidant avec une période de transition, tel le passage de la vie active à la retraite ou encore la naissance tardive d'un enfant ? Quels sont les mécanismes sous-jacents lors de l'appréhension de la maladie grave et en quoi nous renseignent-ils sur les modes de fonctionnement les plus anciens voire même les plus archaïques du patient et sur la manière dont son histoire a déterminé sa perception de soi et des autres en situation de crise ? Comment un récit peut-il émerger et quelle écoute clinique en proposer ? Notre texte tente de répondre à ces questions sur la réactualisation du trauma dans cet après-coup que constitue la maladie, quand elle vient faire figurer, rejouer ou resémantiser pour le sujet toutes les questions sans réponse de son histoire.

Pour illustrer les différents cas de figure rencontrés et penser la singularité de l'articulation de l'individuel, du familial et du groupal dans chaque histoire de vie, nous partirons de quatre vignettes cliniques qui convoquent différents mécanismes d'élaboration du

trauma réactualisé par la résurgence de la maladie grave. Après une présentation de quatre parcours de vie, nous nous intéresserons à la mise en récit de l'histoire actuelle des patients en tant qu'elle permet de faire vivre, revisiter et penser le passé, puis nous aborderons les modalités d'une approche clinique centrée tant sur l'élaboration des enjeux inconscients du patient que sur la création de liens thérapeutiques contenant, affectueux et chaleureux, permettant une différenciation avec les figures du trauma.

i. Entre après-coup et réactualisation des traumatismes passés

Les questions de mémoire traumatique, de facultés narratives et de travail de liaison dans un cadre contenant, centrales pour appréhender les expériences extrêmes qui engagent le sujet et le social, gagnent à être mises au travail à l'aune de la réactualisation du trauma lors de la confrontation à une maladie grave. Pour penser la survenue d'une maladie grave ou même incurable, sur fond de violences majeures d'origine familiale, groupale ou plus généralement collective, nous évoquerons les modes de réactualisation des traumatismes passés, en menant une réflexion sur la nature des traumatismes endurés dans leur diversité et sur leur résonance avec les expériences actuelles.

Plusieurs patients et patientes en effet ont subi des traumatismes majeurs qui se réactualisent au moment de l'annonce de la maladie et qui peuvent même parfois en être un des facteurs déclencheurs. Au-delà de l'étiologie réelle ou imaginaire du déclenchement de la maladie somatique et plus globalement du débordement des défenses du sujet, c'est la manière dont la maladie est vécue, dont le corps médical et le corps propre sont pensés, dont les effets secondaires des traitements sont appréhendés (avec parfois des effets de fixation et de sidération) qui nous semble intéressante à interroger. Des patients et des patientes victimes d'abus sexuel, de violences intrafamiliales majeures, d'une expérience d'effondrement de leur univers suite à une guerre, interprètent leur maladie avec les outils langagiers, les réflexes corporels, les schémas interprétatifs de cette expérience passée. Ce sont des moyens qui peuvent à la fois les aider à « mener le combat » contre la maladie et les conduire à « des impasses » déjà expérimentées. C'est aussi le point de rencontre de l'intime du corps actuel et du corps fantasmatique d'un côté, et du sujet et du *socius* à travers les représentations de la maladie et de la mémoire des événements traumatiques passés, de l'autre. Il importe alors d'étudier ces mécanismes de reproduction à l'œuvre dans la réactualisation traumatique. Quelle a été la représentation de l'autre secourable au moment où notre patient en avait le plus

besoin ? Quelle figure de tiers protecteur a pu être intériorisée par l'enfant de jadis ? Comment la maladie vient réactiver des imagos parentales défailtantes en favorisant un mouvement régressif en termes topiques, économiques et dynamiques ? Ce sont ces questions-là que nous essayons d'explorer à travers les cas de Cassandre, Ganymède, Lilith et Io.

Cassandre est une dame d'une soixantaine d'années, enseignante, mariée et mère de deux enfants, qui enfant, était systématiquement battue et brûlée par sa mère, à un âge préscolaire, dans le cadre d'un rituel punitif qu'elle pouvait attendre terrorisée de longues heures durant, avant que sa mère ne décide de l'exécuter. Elle en a gardé une peur permanente de l'avenir, une incapacité à se détendre et une conviction qu'un malheur lui arriverait. Le père, idéalisé, ne semble pas avoir réussi à faire suffisamment figure de tiers. Il n'a pas su voir ce qui se passait, il n'a jamais protégé Cassandre de la folie maternelle, et ce alors même que la patiente avait failli en mourir un jour où les choses étaient allées encore plus loin. L'intense douleur des brûlures l'a accompagnée tout au long de son existence et semblait être là parfois de manière quasi hallucinée. L'arrivée de son cancer a été vécue comme une « punition méritée », induite par son attitude, et paradoxalement comme une « malédiction impossible à éviter » par un changement de conduite. La patiente souffrait ainsi de la culpabilité d'avoir provoqué sa maladie à cause de « ses pensées » ou même de son « incapacité à en parler » à son ancienne thérapeute, et en même temps de la conviction inébranlable de « la mériter » et de « ne rien pouvoir y faire », porte-parole des injonctions paradoxales en série d'une mère très projective, entre culpabilisation et passivation extrême de la jeune enfant. L'identification à l'agresseur, la mélancolisation du lien, l'absence de tiers ont été très présentes dans la relation transférentielle et c'est sans doute grâce à notre travail préalable avec des victimes de torture que nous avons pu en partie permettre qu'un récit émerge et qu'une séparation avec la figure toute-puissante de la mère de la patiente s'amorce. Il a fallu essayer de tenir la position de tiers qui avait fait défaut, nommer la folie criminelle de la mère, accueillir une tristesse infinie, payée comme un tribut de sang à chaque séance. Se détruire avant que l'autre ne le fasse, tels semblaient être à la fois le seul espoir et la hantise permanente de Cassandre, prophétesse convaincue du funeste sort qui allait s'abattre sur elle quoi qu'il advînt. L'image du Minotaure enfermé par son père dans un labyrinthe et se nourrissant de la chair fraîche de sept jeunes hommes et de sept jeunes filles d'Athènes, avant que Thésée aidé par Ariane n'arrive à le tuer a été la métaphore par laquelle nous avons pensé notre rôle dans le lien transférentiel. Nous nous sommes sentie tour à tour projetée à la place du monstre mi-humain,

mi-taureau, à celle de Thésée venant libérer les jeunes promis au sacrifice, à celle d'Ariane lui donnant une pelote de fil pour sortir vivant du dédale.

Ganymède est un homme âgé de 75 ans. A l'âge de six ans, il a été violé par des soldats britanniques, des colons en pleine guerre de décolonisation, qui se sont acharnés sur son corps de jeune garçon, l'ont pénétré à tour de rôles et lui ont écrasé les testicules avec des pierres. Il en est resté impuissant à vie. En rentrant chez lui, après des heures passées à la mer, en essayant d'arrêter l'hémorragie, il a été frappé par ses parents qui lui reprochaient de rentrer en retard et de ne pas vouloir leur dire où il était passé. Il nous a dit que c'était bien la première et la dernière fois que ses parents l'aient frappé. Ce fut un acte fondateur de son mythe familial. Ses parents étaient très engagés dans la lutte de décolonisation. Ils cachaient des résistants dans leur domicile, recevaient des armes, menaient des actions contre l'occupant. Ganymède était alors convaincu que s'il leur en avait parlé, ils auraient essayé de se venger et qu'ils auraient donc péri. Il ne leur a rien dit en nous précisant que si les soldats l'avaient juste battu, il aurait parlé de cette violence-là à ses parents, car ils en auraient tiré une certaine fierté. C'est sans doute pour avoir cet amour parental qu'il avait jeté des pierres sur le véhicule des soldats, avant qu'ils ne s'emparent de lui et qu'ils ne le martyrisent. Il a gardé de cette expérience un sentiment de honte absolue, de secret coupable qui l'a détourné de toute sexualité homo ou hétéro-érotique et qui l'a conduit à toute une série de postures sacrificielles. Très beau garçon et très bel homme, il n'a pas pu parler aux personnes qui le désiraient de son impuissance, consécutive à cette nuit d'atrocités. Des personnes de sa famille ont longtemps abusé de sa générosité, d'autres se sont beaucoup moquées de ses airs inhibés. Il s'est toujours mis au service des autres au détriment de ses propres projets de vie et n'a pas su se protéger de la malveillance d'autrui. L'annonce d'un cancer de la prostate, touchant dans son discours au lieu même du crime, l'a anéanti. Des examens médicaux très envahissants ont été vécus comme un viol supplémentaire et le traitement lui-même lui a été psychologiquement insupportable. Le travail thérapeutique a été massivement investi par ce patient qui nous a idéalisée et pour qui il a été très important pendant tout un temps d'être très disponible, joignable à tout moment et apte à accueillir des idées suicidaires.

Io avait 9 ans quand les troupes turques ont occupé son village lors de l'invasion de l'île de Chypre en 1974. Ses parents se sont violemment disputés n'étant pas d'accord sur l'idée de rester ou de partir de leur village natal pour se rendre en zone libre. Tout un temps d'hésitations s'est écoulé jusqu'à ce que sa mère arrive à convaincre le père de partir. Finalement, ils ont conduit leur voiture sous les bombardements, les chars d'assaut étant visibles à l'œil nu et ont laissé derrière eux les grands parents d'Io, tendrement aimés. Ils ne

les reverraient plus. Plusieurs femmes ont été violées dans son village dont des cousines et des amies proches, de nombreux hommes ont été assassinés et même une famille entière, celle de son oncle. Les récits de leurs souffrances se sont transformés en images qui hanteraient Io pendant des mois. Mais plus que ces récits, ce sont deux événements qui l'ont marquée à vie. Le premier c'était avant même de quitter le village, un jour où sa mère désespérée, l'a suppliée elle, sa fille préférée, de partir seule, en lui demandant d'être celle « qui resterait en vie, quand tous les autres seraient déjà morts ». « Qu'au moins l'un de nous survive », lui a-t-elle dit. La crainte démesurée de la mère vis-à-vis de la jeune Io, l'aînée de la fratrie, s'est traduite par un acte de folie. A l'âge de 10 ans alors que les parents étaient déjà en zone libre, on l'a mise seule, sans argent ni nourriture, dans un bateau surchargé, en destination de la Grèce continentale où sa cousine pourrait s'occuper d'elle. Ces 4 jours de voyage, à l'image de la traversée de la Méditerranée par le personnage du mythe homonyme, ont été extrêmement traumatiques pour Io. L'idée de la mère, quasi délirante, était encore qu'elle puisse survivre à la mort de ses parents et de ses frères et sœurs. Au bout d'un an, elle a pu revenir et les rejoindre, vivants. Elle s'était sentie entre temps exclue et rejetée de tous, tour à tour adorée et ostracisée, figure sans doute de l'*homo sacer*. Les années sont passées, elle a embrassé une carrière militaire au cas où « les Turcs reviendraient » et a eu un mariage plutôt heureux. L'annonce des métastases d'un cancer qu'elle pensait avoir vaincu, l'ont déçue de la place d'exception à laquelle elle s'était accrochée sans doute depuis très longtemps et encore plus quand des médecins lui avaient fait part de leur étonnement d'avoir « si bien réussi à guérir » de son premier cancer. Dans le transfert, d'intenses mouvements de valorisation et de dévalorisation ont vu le jour. Pendant certaines séances, elle n'a pu que pleurer sans pouvoir évoquer les motifs de sa tristesse. Une confusion spatio-temporelle occupait parfois son récit tant et si bien qu'il nous était par moments impossible de comprendre si elle parlait de son village de jadis ou de sa ville actuelle, si elle évoquait les membres de sa famille assassinés dans la réalité des faits ou si elle parlait des cauchemars traumatiques à répétition qui avaient hanté toute son adolescence. Sur le plan contre-transférentiel, il nous a été difficile de l'entendre dire que si l'occasion lui était donnée, elle ferait « pareil que ses ennemis » et « qu'elle n'hésiterait pas à tuer des enfants et même des bébés ». En même temps, il nous semble que ce meurtre d'âme de l'enfant avait déjà eu lieu chez elle.

Lilith est née en ex-Union Soviétique, sa mère occupait un poste important à l'Opéra, son père était ingénieur. Elle avait de très bons rapports avec sa sœur et une scolarité très heureuse dans cette République aux confins du monde soviétique où elle et sa famille, tous

russophones, faisaient partie des élites locales. Excellente élève, amoureuse de la danse classique, musicienne talentueuse, elle a vu son monde s'écrouler au moment du changement de régime qui a coïncidé avec le début de son adolescence. Ses parents ont tout perdu, leurs conditions de vie ont changé du tout au tout du jour au lendemain, leur ville a été livrée à la mafia locale. De jeunes filles disparaissaient régulièrement, victimes de toute sorte de trafic et malgré sa vigilance constante et celle de sa famille, elle n'a pas pu éviter d'être sauvagement violée par un homme armé. Il était impossible de porter plainte contre lui, sans s'attirer encore plus d'ennuis. Dans son discours, la police de l'époque apparaissait comme corrompue et prête à collaborer avec la mafia locale. Au bout de quelques années, sa famille a réussi à quitter le pays et à se rendre dans un autre pays européen. Elle a essayé de construire sa vie dans ce nouveau pays d'accueil mais tous ces projets d'études ont dû être abandonnés pour des raisons financières. Elle a eu un enfant d'un homme d'origine russe qui s'est avéré avoir une addiction majeure à l'alcool, elle s'est séparée de lui, puis quelques années après, elle s'est remariée et a eu un autre enfant. Cette deuxième fille est née avec une maladie cardiaque rare et malgré d'énormes efforts de la maintenir en vie et de veiller constamment sur elle, elle est morte suite à une crise dans ses bras quand elle n'avait que six ans. Quelques mois après, sa mère est décédée d'un cancer. C'est à ce moment-là que Lilith a commencé son traitement à l'hôpital pour un cancer très agressif qui a entraîné une hystérectomie et une mastectomie. Elle nous a dit que son mari ne voulait plus d'elle, que « ce n'était plus une femme ». Nous avons essayé de travailler sur l'image de son corps, sur ce deuil impossible qu'était la mort de sa fille, suivie de près de celle de sa mère, sur la perspective de se resituer dans sa relation avec son mari. La photo de son enfant morte, ensevelie dans son linceul blanc nous a profondément marquée. C'est comme si Lilith était associée à une image de ténèbres qui ne la quittait plus. Au bout de quelque temps, elle semblait toutefois aller mieux à la fois dans sa capacité à tolérer ses traitements médicamenteux et dans sa relation avec son mari. Un début d'espoir commençait à apparaître. Et c'est à ce moment-là qu'elle nous a appelée pour nous apprendre le décès brutal de son mari, d'une crise cardiaque, dans ses bras, exactement comme sa fille. Quelques mois après, elle a eu des métastases au niveau de l'estomac. Dans son histoire, Lilith s'est sentie dépossédée de tout ce qu'elle avait et ce, à plusieurs reprises. Le travail thérapeutique a été mis à mal par cette confrontation à un réel impitoyable et si nous parlons de cette patiente c'est aussi parce que nous avons vécu un sentiment d'impuissance, de rage et de désespoir qui nous appartient mais qui éclaire aussi sur le plan contre-transférentiel tout ce que Lilith avait appris à endurer en silence. On lui avait toujours dit qu'il fallait qu'elle soit forte. Elle ne s'était jamais autorisée à se plaindre, à demander de

l'aide, à admettre son droit à la fragilité. Figure androgyne comme le personnage biblique, elle avait réussi à compenser les défaillances de ses maris, à survivre à l'écroulement d'un empire, à supporter des traitements qui s'apparentaient à des supplices.

Tous ces patients ont un point en commun : ils ont assisté à l'effondrement de l'ordre symbolique de leur monde. Parfois il y a eu une rupture brutale, comme dans le cas de Ganymède, d'Io et de Lilith. A d'autres moments, la violence a toujours été là d'une certaine manière, c'est le cas de Cassandre, dont le père avait vécu pendant son enfance une expérience d'exil des plus douloureuses. Elle-même a vécu un changement de pays dans sa prime enfance et les souvenirs des sévices datent de la période où la famille a déménagé à l'étranger. Mais dans le récit de Cassandre, il semble que l'ensemble de sa vie avait été placée sous le signe de l'adversité dès son plus jeune âge.

Dans tous les cas de figure, la force d'attraction du traumatisme passé contribue à ce que le premier trauma devienne la matrice à partir de laquelle les autres traumas sont vécus. Et en même temps, les expériences ultérieures viennent donner toute sa portée tragique à l'expérience première. Le cancer de Cassandre, victime de maltraitances infantiles, lui semble ainsi être la suite logique, la punition toujours attendue, la réalisation prévisible et inéluctable de la malédiction maternelle. Le cancer de Ganymède lui paraît être dans son isomorphie avec les parties du corps impliquées dans ses souffrances, jadis et à présent, comme une réitération des violences endurées, dont il réussit toutefois à mieux se défendre que Cassandre, en racontant à ses neveux et nièces, lui qui aurait tellement aimé avoir des enfants, si on ne lui avait pas détruit ses capacités reproductives, des contes dans lesquels « les enfants cassent la gueule au méchant loup ». La gravité du diagnostic d'Io et de Lilith place la thérapie dans la temporalité du trop-tard. Trop tard pour commencer à parler de ses difficultés si longtemps tues, trop tard pour revenir en arrière, trop tard aussi pour penser la suite ? La question du temps qui passe et des blessures qui restent est au centre de toute réflexion sur la qualité de l'accompagnement proposé. S'il n'est jamais trop tard pour accompagner par la parole les personnes dans leur dernier voyage, il est des cas où il devient difficile d'espérer que la pulsion de vie ne l'emporte. La dimension traumatique est intensifiée par les aspects mélancoliques de la situation présente et passée.

Nous avons vu que parmi les traumatismes qui engagent la dimension personnelle et familiale, il importe de citer le cas de personnes victimes dans leur enfance d'abus sexuels, d'inceste et de violences domestiques majeures ou encore des situations politiques et sociales extrêmes (guerre, génocide, exil forcé) confrontées à l'heure actuelle à une maladie grave. Leur accompagnement thérapeutique est appelé à prendre acte des violences subies dans

l'enfance et de la mémoire traumatique qui s'y rapporte pour essayer d'appréhender l'expérience de la maladie en relation avec les discontinuités du sentiment d'exister, les expériences d'envahissement et d'écrasement subjectif et l'absence de tiers protecteur qui avaient marqué la jeunesse de ces patients et qui influent sur leur perception de leur maladie, souvent appréhendée comme une punition, une faute personnelle ou un destin implacable.

Dans le lien transféro-contre-transférentiel, certains patients confrontés à une maladie grave nous ont fait vivre des moments d'angoisse, de perte de soi, de fragmentation. Face aux violences du social, aux traumatismes collectifs endurés et aux mouvements régressifs initiés par la confrontation à la maladie, nous nous sommes parfois retrouvée pour paraphraser G. Gimenez, « face à un patient-groupe, convoqué[e] en tant que groupe, porteur du groupe interne du patient en attente de se constituer, de se structurer »⁶⁷. Notre travail a alors consisté d'abord à accueillir les différentes figures qui habitaient leur psyché en nous situant dans un espace transitionnel⁶⁸, puis de les différencier et de les référer à des parties de leur histoire, dans un travail plus interprétatif, enfin de leur offrir un cadre suffisamment contenant et sécure pour qu'ils puissent relier et intégrer ces parties dans un récit de soi co-construit, leur permettant d'exister en tant que sujets dans des appartenances groupales et un lien possible à l'autre.⁶⁹

Les difficultés initiales pour chacun de ses patients d'aborder sa maladie, de se la représenter même et d'en faire une narration, manifestes dans cette clinique témoignent de l'ampleur du trauma, de son enkystement et des clivages laissés après lui.

ii. Raconter le trauma : une narrativité entravée

Comment la narrativité dans ses différentes formes et fonctions devient le terrain d'expression des difficultés des patients, le signe de leur souffrance en même temps qu'un moyen de l'aborder ? Après avoir évoqué le rôle de la confrontation à la maladie dans la mise en récit de son histoire, nous nous intéresserons aux troubles de la narrativité chez ces patients et aux solutions subjectives qui ont pu émerger pour chacun d'eux.

⁶⁷ GIMENEZ, G. 1996. « La groupalité psychique dans la thérapie individuelle des schizophrènes. *Revue de psychothérapie Psychanalytique de Groupe L'activité de pensée en groupe*, 27, p.109-119. fhal-01380568f

⁶⁸ La transitionnalité étant aussi une fonction qui renvoie à la groupalité chez le clinicien. (Rouchy, 2008, 2014)

⁶⁹ Chez G. Gimenez, *op cit.* il est question après avoir « décompacté » le « conglomérat », de procéder à « une configuration de liaison (une structure de liens) chez le clinicien puis chez le patient » permettant l'élaboration d' « une configuration constituée d'éléments différenciés, reliés dans leur différence et intégrés dans un ensemble structuré (et délimité par une limite ou enveloppe permettant de différencier un intérieur et un extérieur), c'est-à-dire un groupe interne. »

De manière récurrente, les patients pour qui l'expérience traumatique de la maladie grave réactualise des traumatismes antérieurs profondément enkystés, très peu élaborés et donc très agissants, se retrouvent dans notre expérience face à une difficulté de penser ce qui leur arrive autrement qu'en ayant recours à des défenses très massives et très onéreuses. Leur capacité à se représenter la situation actuelle se trouve profondément entravée par la présence encombrante d'un passé qui ne passe pas. La création de symptômes très handicapants de l'ordre de la décompensation nous semble alors signifier la présence indésirable de ces invités du passé qui envahissent le présent et qui influent tant sur la perception de l'image du corps propre que sur les capacités de représentation et de mise en signes de la réalité extérieure et intérieure pour le sujet. Et en même temps, l'annonce de la maladie, le côtoiement de l'angoisse de la mort, le déclin de ses illusions de toute-puissance participent à une confrontation aux démons du passé et donc à une possible élaboration des questions restées en suspens.

Dans cette réactualisation de l'expérience traumatique à entendre comme une reviviscence des affects de sidération, de débordement et d'angoisse d'antan mais aussi comme la résurgence de représentations profondément enfouies, très peu élaborées et pour certaines prises dans la nébuleuse de l'à-peine-figurable, la maladie viendrait à la fois resémantiser les expériences passées à la manière d'un après-coup freudien, participer à la remémoration de ce qui avait été enfoui et permettre aussi une première tentative de mise en forme de ce qui était resté en deçà du pensable. Parler de sa maladie pourrait alors aider des patients confrontés à des traumatismes extrêmes d'aborder pour la première fois des violations antérieures de leurs corps ou de leur intimité, des expériences anciennes de peur, de honte et de culpabilité dévorantes, des vécus internes clivés et niés ou profondément refoulés.

Le récit autour de la maladie pourrait ainsi constituer une tentative de revisiter un passé douloureux que le patient éprouve inconsciemment le besoin d'aborder, un vécu conservé psychiquement comme périlleux à penser et de fait quasi-intouchable hors cadre clinique, mais aussi le moyen de chercher dans son histoire, parfois de manière intense, unilatérale et presque dogmatique, une explication déterministe et culpabilisatrice d'un présent corporel et psychique dévastateur. La narration peut prendre autant la forme d'une élaboration du trauma que d'une réitération retraumatisante des verdicts prononcés contre soi. La maladie peut alors être perçue par les patients comme l'aboutissement naturel d'une existence douloureuse, vouée à la souffrance, en même temps que comme une prophétie auto-réalisatrice, ayant valeur d'assignation et d'identification pérenne à une place victimaire.

Les troubles de la narrativité, entendue comme la faculté de se représenter et de dire à un autre un vécu interne, en relation avec ses éprouvés corporels, ses affects et ses représentations, témoignent des difficultés de cette clinique. Pour les patients que nous accompagnons, l'arrivée de la maladie vient souvent marquer le début d'une prise en charge psychologique et tout se passe comme si d'une certaine manière, il n'était possible d'aborder ses malheurs passés qu'à la faveur de nouvelles épreuves. Tomber malade pour s'autoriser à parler ? Tel est le meilleur scénario possible, quand les personnes concernées arrivent à se saisir de cette nouvelle expérience pour aborder leurs difficultés de longue date. Et encore très souvent, ils peuvent se sentir entravés dans leur capacité à s'exprimer, pris par des mouvements d'inhibition, une alexithymie, des moments d'absence, qui rappellent la place occupée jadis par le clivage et le déni de leur souffrance psychique. L'expression corporelle et langagière des patients dans ses entraves vient témoigner par le négatif de cette surreprésentation du passé traumatique et de ses figures de prédilection dans la réalité actuelle.

Les vignettes cliniques précédemment présentées peuvent permettre d'illustrer le propos pour montrer à la fois la diversité des traumatismes subis et la récurrence de certains symptômes témoignant du processus de réactualisation traumatique sur fond d'abolition des capacités narratives du sujet.

Pour Cassandre, le récit était à la fois ce qui était attendu par son ancienne thérapeute et ce qu'elle n'arrivait pas à livrer, difficulté qui se rajoutait à un sentiment de culpabilité lié au sexuel infantile. En effet, cette problématique de rétention se retrouvait dans son rapport à sa mère qui lui demandait de faire pipi dans des endroits publics, à peine cachés à la vue des passants, en la tenant par les jambes, soulevée du sol. Plus sa mère s'impatientait, moins elle y arrivait. A l'âge adulte, il lui était impossible d'utiliser les toilettes d'un restaurant ou de tout endroit public. Plus globalement, il lui était impossible de relâcher une pression constamment présente. Après les amputations entraînées par l'opération de sa maladie, quelque chose a lâché non pas du côté de la parole mais du côté d'un corps qui ne tenait plus. L'effondrement physique et psychique de Cassandre, appréhendé de longue date et déjà expérimenté dans son enfance, a eu lieu à nouveau à l'âge adulte, face à une série interminable d'exams, de traitements et d'opérations qui lui ont laissé un sentiment de solitude absolue et de désertification psychique.

Pour Io aussi, battue quand elle était enfant par sa mère « pour la faire manger », la présence de l'autre se situait dans un trop plein et un trop peu. Envahie dans son corps par cette mère qui la frappait au moindre prétexte et qui ne savait traiter son anorexie qu'à coups

de ceinture, elle s'est retrouvée à voyager seule à un âge très jeune, sans nourriture et sans argent, dans un bateau plein de migrants, où elle ne connaissait personne et où elle était terrorisée à l'idée de ne plus revoir sa famille. Plus que la folie de la guerre, c'est la folie familiale qui l'a poussée à l'exil. Ses troubles alimentaires du côté de l'anorexie ont persisté à l'âge adulte, exactement comme chez Cassandra qui souffrait, au contraire, d'une faim insatiable, et l'avènement de la maladie l'a encore confrontée à cette présence d'un autre médical intrusif et envahissant. Pour la première fois, Io a pu exprimer sa colère vis-à-vis de son père, jamais à l'égard de sa mère.

Une très grande ambivalence vis-à-vis des traitements subis a revu le jour chez Cassandra, en dévoilant à quel point ce sentiment avait été présent tôt dans son histoire face à une mère très narcissique et très projective, à la fois admirée pour sa beauté et son pouvoir illimité sur le père, et profondément crainte pour son imprévisibilité et son esprit de vengeance, qui lui avait interdit toute manifestation d'agressivité et qui avait sévèrement réprimé l'expression de sa colère, en mots, en actes ou en pensées.

Toutes les deux m'ont expliqué leur aversion pour les accolades, les bises et tout autre signe d'affection ou de proximité, dans un cadre public ou privé. Et toutes les deux se sont plaintes de la difficulté de se raconter, de leur profonde solitude en même temps que de la présence envahissante des membres de leurs familles.

Lilith a eu beaucoup de mal à demander de l'aide. Très avenante, pleine d'humour, extrêmement vive d'esprit, Lilith a toujours attendu que nous la sollicitions à plusieurs reprises avant de venir en séance. Une fois sur place, elle était pleine de désir de parler, capable d'une réflexion très profonde sur elle-même et sur les autres. Mais investir le cadre thérapeutique dans sa régularité lui était très difficile. En essayant de travailler sur cet aspect des choses, il est apparu que des expériences d'abandon précoce l'avaient poussée à accueillir favorablement ou tout au moins avec courtoisie la présence de l'autre mais de ne pas la rechercher. Nous l'avons imaginée dans son enfance, comme une petite fille à l'attachement évitant, sage et gentille, capable de s'adapter sans rechigner à toute sorte de situation, mais profondément privée de l'affection dont elle avait besoin et par la suite de ce tout qui constituait dans le social un cadre de vie relativement sécuritaire. Sa situation administrative ultérieure témoignait de l'absence d'inscription dans un cadre collectif protecteur muni d'une fonction tiercéisante. Tour à tour renvoyée à sa citoyenneté d'origine, à son appartenance ethnique, jadis notée sur sa carte d'identité, ou à sa nationalité de fait révoquée, Lilith, issue d'un monde soviétique à jamais disparu, se vivait presque comme une apatride. Son récit nous a fait voyager dans un univers qui n'existait plus, une réalité matérielle et

psychique suspendue dans un entre-deux, tout comme l'étaient sa situation administrative délicate et ses origines impossibles à déterminer.

Pour Ganymède, c'était sa douceur, sa gentillesse et son extrême précarité matérielle qui nous ont d'abord interpellée. Dans sa vie, il avait travaillé très dur, sans aucune reconnaissance de la part de sa famille. Très discret, il avait adopté une posture sacrificielle, s'était cantonné à assurer des tâches ingrates et à se mettre au service d'autrui. A l'âge de la retraite, il s'est retrouvé dans une situation de pauvreté extrême et n'a pas pu bénéficier de ce qui lui était dû. Son récit de vie, riche et intéressant, est venu toutefois nous dire son immense besoin de se sentir authentifié dans son histoire et de retrouver une place dans sa famille ou à défaut auprès de l'autre du transfert.

La maladie vient réactualiser les pertes, les violences, les séparations subies, fragiliser des organisations psychiques narcissiquement assez peu solides, plonger dans le désarroi, la honte ou la culpabilité des personnes qui tolèrent très mal leur nouvel état physique, se pensent responsables paradoxalement de leur maladie ou se considèrent comme indignes à lui survivre. Il en est de même des traumatismes, reliés à des expériences qui engagent le social et notamment de l'expérience de l'exil, de la colonisation et de la guerre, très présente chez des personnes originaires des pays dévastés par des conflits armés, la précarité extrême ou des violences sociales, politiques et policières aigues. Là encore la maladie est appréhendée à l'aune des expériences traumatiques déjà endurées. Elle réactive des angoisses très archaïques et parfois reconnecte les personnes traumatisées à leur corps défendant avec des parties clivées de soi qu'elles avaient réussi à écarter au prix très onéreux d'un sacrifice d'une partie de leur être. Les blessures du passé ressortent avec violence, parfois comme des plaies béantes que rien ne saurait panser. Le travail thérapeutique peut s'avérer très difficile quand le débordement de la charge traumatique empêche toute élaboration au profit du désinvestissement du processus médical.

L'écoute et l'élaboration de ces narrations engage le clinicien dans une réflexion sur les enjeux transféro-contre-transférentiels de la rencontre, sur la place du corps dans le récit et dans l'actuel thérapeutique et plus globalement sur les modalités d'un accompagnement contenant.

iii. Les modalités d'accompagnement thérapeutique

Nous tentons alors d'interroger les conditions, les moyens et la visée d'un travail thérapeutique qui intègre la catastrophe subjective que sont l'annonce, le traitement et les

conséquences d'un cancer d'un côté, et la réactualisation d'une charge traumatique très importante, liée à des violations majeures du corps, à l'absence de métacadres sociaux protecteurs et à la suppression de la fonction du tiers témoin de sa détresse, de l'autre.

En effet, la réactualisation engage le rapport au corps, les facultés narratives, les capacités de remémoration du patient. Elle s'incarne dans la relation transférentielle où il nous semble très important de pouvoir non seulement accueillir les projections du patient mais aussi d'être capable de s'en différencier pour lui permettre d'expérimenter un lien contenant et sécurisé là où l'attachement premier s'est fait sur un mode teinté d'ambivalence, d'insécurité affective ou d'évitement. Il nous semble important de donner au patient la possibilité non seulement de projeter sur autrui la négativité des imagos internes mais aussi et surtout d'expérimenter un lien thérapeutique protecteur à l'égard de sa propre destructivité.

Différents outils peuvent être mobilisés pour essayer de créer un espace d'accueil de contenance et de transformation, pour survivre à la destructivité du patient et pour ne pas être décontenancé par sa négativité. La création d'une enveloppe passe par le soin du lien dans ses formes les plus immédiates y compris dans ses dimensions corporelles et groupales. Etant donnée la double absence de répondant dont ses patients ont souffert, la surreprésentation des formes d'excitation et l'absence d'actions spécifiques d'un autre secourable, il nous semble important de travailler à partir du tissage de liens dans des cadres les plus variés. A la différence de nombreuses pratiques qui cherchent de manière rigoureuse à séparer le cadre du soin de la réalité des patients, de crainte d'être dans des attitudes perçues comme séductrices, envahissantes ou peu rassurantes, il nous semble important d'incarner une continuité entre les séances, en nous rendant disponible et joignable, de prendre le temps de nous intéresser à la réalité matérielle des patients y compris quand il s'agit d'incorporats culturels (Rouchy, 2014), d'incarner une langue de tendresse à leur égard. Notre paradigme s'inspire sans doute davantage de la psychothérapie institutionnelle que de la cure classique.

Il nous semble important de travailler sur la restauration des enveloppes, de soigner le lien thérapeutique pour permettre qu'un travail sur les projections et les introjections du patient soit possible. Il ne s'agirait pas de remettre le patient dans des conditions qui pourraient le retraumatiser mais d'assurer un dispositif contenant permettant de décoloniser les enclaves extraterritoriales du trauma laissées dans la psyché de ces patients après la fin réelle de leurs supplices.

Notre approche consiste ainsi à créer des conditions pour accueillir le traumatisme de nos patients en garantissant le plus possible de notre côté un cadre contenant. Pour que les patients puissent exprimer leur agressivité, il faut que le cadre soit perçu comme

suffisamment souple et solide. S'il est vécu comme rigide et/ou fragile, les patients peuvent se sentir désespérés, mis à mal par un dispositif vécu comme trop peu adapté à leurs besoins psychiques. Ces patients traumatisés portent avec eux des carences importantes, une image de l'autre qui a manqué à l'appel ou qui a abusé de son pouvoir sur eux. Accueillir leur négativité ou permettre que leur agressivité s'exprime ne signifie en aucun cas créer des situations de frustration reliée à une pratique rigide du cadre. Il s'agit au contraire de les mettre en contact avec des conditions d'accueil très enveloppantes, en instituant de la sorte une limite entre la réalité d'enveloppe trouée qu'ils connaissent de l'intérieur et la réalité thérapeutique qui est appelée elle à métaboliser les angoisses exprimées.

Ce n'est pas parce que les conditions ne sont pas traumatogènes que le traumatisme ne sera pas abordé et élaboré. Tout au contraire. Le thérapeute est, de toute manière, amené à faire l'objet de projections archaïques du patient mais il importe non seulement de les accueillir et de les analyser mais surtout d'être en mesure de s'en différencier. S'il peut être pris pour un tortionnaire, il importe de signifier par son attitude qu'il n'en est pas un. Cet ancrage dans une réalité rassurante nous semble tout aussi important que l'expérience réelle d'un attachement sécure dans les liens précoces. Le transfert négatif vient alors en tant qu'élément du vécu du patient et non pas en tant qu'élément provoqué par la réalité du cadre choisi par le thérapeute. Il ne s'agit pas de favoriser une idéalisation mais de préserver la possibilité de se représenter un monde peuplé de bons objets. Et dans ce sens-là, la malléabilité du cadre (Roussillon 2009), fondée à notre sens sur (et fondatrice à l'égard de) la transitionnalité des processus (Winnicott, 1951), permet une meilleure différenciation de ce qui vient de soi et de ce qui vient de l'autre.

Toute la question est comment faire pour que le thérapeute ne répète le crime, qu'il ne se comporte pas (trop souvent) en agent de pompes funèbres, pour reprendre une expression de S. Ferenczi, reprise par de P. Delaunay (2011) dans les quatre types de transfert (direct, provoqué, inversé, interne), l'identification à l'agresseur se trouvant dans la reproduction de ce qu'on a subi à la fois sur soi et sur les autres.

A cette étape, il nous semble important de nous différencier dans notre appréhension d'un cadre qui fonctionnerait comme le lit de Procuste, ce bandit de grand chemin voulant que tous les passants puissent rentrer dans les dimensions de son lit, écartelés ou amputés de leurs jambes. Le travail sur le cadre et sur sa malléabilité implique une aptitude à accueillir, à contenir et à métaboliser le mauvais objet, et à en permettre sa réappropriation dans une forme transformée.

Le traumatisme a un effet régressif, il renvoie vers la détresse du nourrisson (Mellier, 2005), à des étapes d'indifférenciation du moi et de l'objet. S'il y a perte de l'objet, il y a perte du moi. C'est après l'expérience répétée de la satisfaction de ses besoins par l'autre et l'instauration de la continuité du sentiment d'existence que *l'infans* arrive peu à peu à avoir recours à la pensée, à la représentation, à la différenciation de l'interne et de l'externe.

La clinique du traumatisme n'est pas sans évoquer celle des états-limites à la fois par la symptomatologie attestée où l'enveloppe corporelle est mise à mal (conduites à risques, addictions, somatisations) et par ses effets contre-transférentiels. L'empiètement des violences subies sur l'espace psychique du sujet et l'absence d'un autre secourable sont responsables d'une déliaison pulsionnelle aux effets destructurants pour le sujet. Dans la clinique du traumatisme extrême, il importe de prendre toute la mesure de la déliaison opérée et travailler pour retrouver des formes premières de pensée, introduire du mouvement, tisser du lien en partant de là où sont les patients, en se positionnant au plus près de leurs besoins et de ce qui leur est accessible. Il importe alors de privilégier des formes de mise en relation qui partent de la réalité dans ses dimensions corporelles, relationnelles, infra-verbales en travaillant sur le lien et la contenance.

Il nous semble judicieux de sortir de la logique d'une « crainte généralisée de la séduction », qui se manifeste parfois dans le cadre clinique par une valorisation de pratiques distanciées, voir apathiques. Il s'agit à notre sens d'un positionnement relié sur le plan théorico-clinique à l'abandon de la *Neurotica*, théorie sans doute difficile à tolérer sur le plan contre-transférentiel (Alexopoulos-de Girard, 2021a), suivi d'un possible retour du refoulé, ayant entraîné une attitude défensive face à tout ce qui deviendrait suspect d'une forme de séduction occultée. Cette crainte d'un lien thérapeutique empathique et affectueux s'exprime aussi dans la méfiance historique d'une certaine psychanalyse vis-à-vis de la théorie de l'attachement. Se détourner de la réalité d'un traumatisme psychocorporel advenu dans l'histoire du sujet et par voie d'extension d'une relation thérapeutique plus incarnée et étayante, au profit de la seule interprétation du transfert et sans suffisante prise en compte du contre-transfert, pourrait ainsi être pensé à la fois comme un vaste mouvement défensif face à la violence du réel et comme le retour d'un refoulé fondateur de la psychanalyse.

Ce positionnement occultant la détresse du nourrisson signerait la difficulté de reconnaître le traumatisme dans sa réalité et d'y apporter une réponse contenant en reproduisant de la sorte une « confusion entre langues de tendresse et de passion » (Ferenczi, 1933) ? Niant l'importance d'une présence thérapeutique affectueuse et d'un lien intersubjectif contenant, le cadre se rigidifierait à mesure que la portée du traumatisme réel

serait minimisée ? Pourrions-nous voir dans la rigidité grandissante du cadre après l'abandon de la *Neurotica* et l'obstination d'un traitement sur le mode œdipien des problématiques les plus archaïques du patient, une crainte généralisée de la séduction ?

En tout état de cause, il nous semblerait important de penser davantage la prise en charge de l'archaïque et d'apporter des réponses thérapeutiques qui favorisent la métaphorisation à partir d'une inscription dans (le lien à) l'objet. Passer du concret à l'abstrait présuppose en effet d'avoir expérimenté et intériorisé les bonnes qualités de l'objet et de son lien à l'autre. (Alexopoulos-de Girard, 2023.)

Dans notre lien à nos patients confrontés à l'extrême, nous nous sommes sentie convoquée du côté de la détresse du nourrisson. La clinique du traumatisme n'était pas sans évoquer également celle des états-limites à la fois par la symptomatologie attestée où l'enveloppe corporelle était mise à mal (conduites à risques, addictions, somatisations) et par les effets contre-transférentiels que nous avons dû élaborer. L'empiètement des violences subies sur l'espace psychique du sujet et l'absence d'un autre secourable étaient responsables d'une déliaison pulsionnelle aux effets déstructurants pour le sujet. Travailler à partir de la groupalité psychique du patient pour donner une forme de représentation aux différentes figures du tortionnaire à l'intérieur de soi, puis se différencier de ces images de persécution en les référant à son histoire, enfin co-construire une narration de son récit de vie qui les intègre en les désenclavant, permet au patient de renouer avec son sentiment d'exister en tant que sujet et en tant que membre d'une communauté humaine.

Notre travail a souvent consisté à partir des objets partiels mobilisés, d'une pulsionnalité crue exprimée sous forme de décharge immédiate, de courts-circuits de la pensée, pour essayer de métaboliser les angoisses des patients et pour leur permettre de réintrojecter ce que notre appareil psychique était censé transformer. L'identification projective a permis aux patients de déposer en nous ce qui ne pouvait être traité pour que nous l'accueillions et que nous initiions ensemble un processus de reconstruction. Dans ce travail de transformation nous avons été amenée à partir d'un vécu de conglomerats ou d'un état de fragmentation, porteurs respectivement d'une groupalité indifférenciée ou morcelée, pour restaurer progressivement dans un cadre contenant et sécurisant les groupes et objets internes des patients. Ce travail de séparation et de rassemblement a permis la restauration progressive des enveloppes mises en pièces par la violence du traumatisme. Dans ce processus, la restauration des objets internes a été fondamentale pour identifier les enclaves extraterritoriales du traumatisme, pour restaurer la contenance interne du sujet et pour permettre que des liens intersubjectifs et un sentiment d'appartenance groupale puissent émerger.

Il a fallu partir de ce qui n'avait pas pu être psychiquement éprouvé, des atteintes sensorielles des enveloppes et des résonances fantasmatiques groupales, pour qu'une mise en signes et en sens devienne possible dans un voyage mené à plusieurs, le patient et le thérapeute étant porteurs de leur groupalité interne, à travers des ressentis corporels, des traces mnésiques et des bribes de représentation. Nous avons alors essayé d'incarner le rôle du passeur dans la traversée d'un passé traumatique qui semblait interminable, sans fin ni limite, réactualisé par un présent tout aussi effractant.

Nous pourrions affirmer que la réactualisation des traumatismes endurés dans son histoire lors de la confrontation à une maladie grave se manifeste par la production de symptômes, elle trouve des voies d'expression corporelles et relationnelles, elle prend aussi la forme verbale d'une remémoration possible dans le cadre d'un lien transférentiel contenant, qui favorise ce mouvement plutôt que celui de la reproduction du trauma.

La mise en récit de l'histoire traumatique, qu'elle soit reliée à des traumatismes individuels ou collectifs est à la fois un outil thérapeutique et un lieu d'expression du symptôme. En effet, traduire en signes un vécu traumatique présuppose un travail de transformation de sa charge brute. Et c'est le travail du clinicien mais aussi du chercheur de soutenir cette place de tiers-témoin, apte à accueillir, à faire émerger, à consigner et à restituer un récit du passé, après l'avoir métabolisé, en participant de la sorte à un travail de symbolisation décrit à juste titre par une métaphore somatique. Il nous semble en effet que plus que d'une écoute avertie, c'est d'une contenance psychique et corporelle qu'il est question, pour pouvoir faire face à la fragmentation extrême du trauma. Réunir les bribes éparses dans une trame narrative qui fait toute sa place à l'expression des représentations, des affects et des vécus corporels premiers est aussi pouvoir survivre à la force de désintronisation pulsionnelle du trauma. Le travail de liaison se décline ainsi en référence à la capacité de relier affects et représentations, processus psychiques, objets internes et réalité externe en prêtant son appareil à penser et à ressentir au patient mais aussi en l'aidant à digérer ce qui était resté de l'ordre de l'indigeste. L'oralité occupe ici une place première, sans doute parce que c'est une clinique qui se rapproche de celle des liens précoces.

L'expérience extrême d'une maladie grave sur fond de traumatismes antérieurs constitue un cas limite d'une clinique qui est déjà une clinique des confins du monde. La perspective de la fin de vie, imminente ou pas, reste difficile à supporter sur le plan contre-transférentiel. Elle réactualise des vécus du début de la vie, du côté de la détresse du nourrisson, de ses angoisses agonistiques et de son sentiment d'impuissance. Les défenses mobilisées par le patient peuvent parfois rencontrer la résistance de son clinicien. Face à la

régression qu'opère la réactualisation du trauma, il importe de s'interroger sur ses propres mouvements identificatoires et projectifs et d'essayer d'en faire des outils pour rendre audible une parole longtemps privée de voix. Dans ce travail de co-construction, il est aussi important d'entendre et de faire résonner les différentes voix qui ont constitué l'histoire dialogique du sujet. S'autoriser à jouer avec sa polyphonie interne est aussi trouver sa propre voix/voie.

La question de la contenance face à la perspective de la fin de vie se retrouve dans une clinique très particulière celle de la mort et de la disparition des traces, qui est une forme de trépas imaginaire qui attaque l'ordre symbolique du monde.

3. Oralité et écriture testimoniales : quelle contenance face à la disparition des traces ?

« Soigner un patient “psychotique”, c’est lui permettre d’ensevelir les cadavres qui l’empêchent d’avoir une peau, un corps à lui — sans quoi il n’y a pas de différence entre l’espace de la vie et l’espace de la mort, et c’est cette indistinction qui caractérise la folie », Heitor O’Dwyer de Macedo.

Accueillir la vie, donner une sépulture aux morts. Deux mouvements psychiques et sociaux, individuels et collectifs dans leur articulation, qui viennent raconter le rapport toujours tumultueux à l’arrivée et au départ de ce monde pour les vivants et qui peuvent être mis à mal par la folie du politique. Si toutes les sociétés humaines instaurent des rites pour penser et mettre en signes cette double inscription dans notre finitude de sujet et dans notre continuité d’espèce, puis entre les deux, penser notre rapport à nos identifications, originaires, primaires et secondaires, fondatrices de contrats narcissiques (René Kaës, 2009, 2012), qu’en est-il de l’avènement de la vie dans des conditions qui nient la place de l’enfant dans une lignée biologique, familiale, sociale et psychique, au profit de l’instauration d’une rupture violente concomitante à une volonté politique d’effacement des traces de son histoire subjective et communautaire ? Qu’en est-il de la mort quand elle intervient dans des conditions qui entravent son inscription psychique pour ceux qui restent en vie et qui sont appelés à vivre dans une interminable liminalité (Arnold Van Gennep, 1960) ? La disparition des traces est au centre de ce texte qui questionne la place de cet entre-deux qui n’est ni la vie et ses aléas ni la certitude de la mort mais une forte probabilité de mort ou de meurtre déjà commis avec une part d’espoir qui participe elle-aussi à la torture des survivants, puisque le pire est toujours de ne pas savoir. Une fois ouverte la boîte de Pandore et les maux répandus sur terre, l’espoir, trompeur, reste toujours enfermé à l’intérieur.

Si normalement il n’y a pas vraiment d’entre-deux possible, sauf à considérer les tout derniers instants de la vie où les différentes fonctions s’éteignent l’une après l’autre, avant

que la mort n'advienne, dans le cas de la disparition politique, on doit composer avec cette incertitude fondamentale face à deux propositions qui s'auto-excluent et qui à devoir être considérées de manière simultanée comme potentiellement possibles constituent une injonction paradoxale qui entrave le processus du deuil et qui pousse à la folie.

La disparition des opposants politiques, largement attestée sous différents régimes autoritaires, l'adoption forcée de leurs enfants sans consentement de leur famille qui s'en trouve dépossédée, ou encore le recours à des pratiques génocidaires d'effacement de son histoire et de sa filiation viennent attaquer l'inscription psychique, sociale et culturelle du sujet tout en étant le trait distinctif des formes de violence politique extrêmes. La disparition sans traces, intervenue dans le contexte non pas d'un régime autoritaire, d'une dictature sanguinaire ou d'une guerre civile fratricide, mais dans le cadre de l'immigration non autorisée pourrait ainsi interroger quant à la nature de nos démocraties qui tolèrent si largement que cette forme extrême de perte de soi devienne possible sous nos cieux et dans nos mers.

Trois temps de réflexion évoqueront la contenance représentée par l'écriture et par l'oralité testimoniales face à la disparition sans traces dans trois cas de figure qui nous semblent au croisement du sujet et du groupe : la mort en migration et la disparition des corps des défunts ; l'adoption forcée et l'appropriation d'enfants en tant que perte de filiation ; la disparition intentionnelle d'une peuple, d'une langue, d'une culture. Toutes ces formes de disparition ont en commun d'attaquer ce qui fait lien dans le socius, un certain ordre symbolique du monde en même temps qu'une inscription identitaire primordiale pour le sujet et le groupe.

a. La disparition des traces des morts

Dans le discours de nos patients, confrontés à des situations d'exil, de précarité et de traumatisme extrêmes, une continuité existe bel et bien entre les différentes formes de violences attestées ici, là-bas et sur le chemin, entre expériences de persécution, d'errance et d'indifférence hostile. Les vignettes cliniques que nous avons choisi de présenter font référence à la question de la disparition, telle qu'elle s'était actualisée dans des récits autobiographiques des demandeurs d'asile en proie à la violence politique dans leur pays d'origine, lors de leur parcours migratoire et après leur arrivée dans des pays européens peu accueillants à leur égard.

Il s'agit d'une disparition à entendre dans toute la polysémie du terme, allant d'un euphémisme pour désigner la perte pure et simple de la vie, lors d'un naufrage en mer ou toute autre traversée des frontières soldée par la mort, à l'absence de toute information sur des personnes proches, enlevées, séquestrées, torturées ou exécutées, en passant par toute une gamme intermédiaire de situations marquées par le doute, l'angoisse et la perte. La disparition a ainsi trait souvent à la liquidation physique des membres de leur famille, à l'arrestation arbitraire, à l'internement violent et à l'absence de toute information sur le sort des personnes enlevées, à des expériences de mort rencontrées sur le chemin et à des angoisses liées à la peur de subir le même destin.

Après une réflexion sur les différentes formes de disparition dans leurs aspects régressifs et une évocation des enjeux de la remémoration et de la mise en narration de son histoire en relation avec des politiques dissuasives perçues comme mortifères, nous travaillerons sur la restauration des traces dans un travail thérapeutique contenant auprès de personnes traumatisées confrontées à l'effacement des traces.

- i. D'une typologie de la disparition dans ses aspects régressifs aux enjeux mémoriels et narratifs du témoin direct ou indirect d'une disparition

Nous interrogerons diverses modalités d'un processus d'effacement de soi qui au départ signifie ne plus être apparent, visible, perceptible par les sens, puis ne plus être à sa place, manquer subitement, être absent, enfin, quitter un monde, trépasser, cesser d'exister, dans une graduation où l'on passe de ce qui n'est plus perceptible par les sens mais qui existe encore à ce qui n'est plus là, puis à ce dont l'absence temporaire devient passage vers un au-delà ou perte définitive. En effet, disparaître est d'abord être soustrait aux sens et notamment à la vue, dans une forme d'invisibilisation, puis, c'est ne plus être là de manière temporaire, s'absenter, enfin, c'est ne plus exister, mourir, quitter définitivement notre monde. Le travail thérapeutique vise dans ces trois cas de figure la restauration des traces là où la régression traumatique avait conduit à leur effacement.

La disparition dans ces trois formes d'absence n'est pas sans évoquer les angoisses de tout petit pour qui ne pas voir l'autre, proche secourable (*Nebenmensch*) s'assimile à sa perte pure et simple, tant les qualités relationnelles du lien à l'objet s'intériorisent dans le temps, après l'expérience répétée d'une présence bienveillante, aimante, gratifiante, sachant défier par sa régularité le réel de la mort dans ce qu'il a d'imprévisible, de subi(t) et de hautement traumatique. *A contrario* nous soutenons qu'être exposé de manière répétée à des expériences de perte, de disparition forcée, d'absence d'information sur l'être cher enlevé équivaut à une tentative de déstructuration mortifère de ce qui avait été intégré lors de la prime enfance. Autrement dit, il s'agit d'une situation traumatogène favorisant la régression à des étapes où ce qui fait lien à l'autre et liaison intrapsychique n'était pas encore établi, voire même un retour d'angoisses très archaïques qui renvoient à des registres sensorimoteur et tonico-émotionnel marqués par la défaillance du lien à l'objet ou à la mise à mal de sa permanence.

Situation psychotisante, la disparition sans traces équivaut ainsi à une impossibilité de faire surgir une représentation de la perte et un traitement psychique de l'absence.

Le conte du Petit Poucet nous dit l'importance des traces comme condition préalable à la possibilité de retourner chez soi, de retrouver le chemin, de ne pas se résigner à une expérience d'abandon, de violence et de perte. En parsemant son chemin de cailloux, le Petit Poucet arrive à retrouver son chez soi après une première expérience d'abandon. Quand la même expérience se reproduit, sa situation s'avère plus difficile. Empêché par la malveillance parentale à sortir de chez soi pour se procurer de quoi baliser la route, il se contente de récupérer et de laisser sur le chemin de petites miettes qui seront vite mangées par les oiseaux. L'expérience de l'abandon répétée fait perdre littéralement ses moyens au petit garçon, ce que l'expérience de l'enfermement à la maison vient relater, tout comme celle de l'errance dans la forêt qui le conduira vers la maison de l'ogre. L'aspect régressif du conte nous semble raconter quelque chose de la violence d'une expérience traumatique qui se répète et qui fait perdre au sujet ses moyens d'y faire face, en épuisant ses ressources, en attaquant son inventivité, en rendant caduques ses tentatives d'échapper à ce qui prend la forme d'une destinée.

Pour certains de nos patients la disparition d'un proche marque le début de leur parcours migratoire. Pour d'autres, ce sont plusieurs expériences de violences qui les décident à partir les uns s'inscrivant dans l'après coup des autres. Suite à ces événements traumatiques et jusqu'au moment où est prise la décision de s'exiler pour ne pas mourir ou disparaître à son tour, la question du traitement psychique de cette perte difficile à élaborer se pose de manière assez différente selon que l'on sait ce qui s'est passé, *a fortiori* en ayant été témoin d'actes de barbarie perpétrés sous ses yeux, que l'on tient de source sûre le déroulement des faits ou que l'on en imagine la succession. Une typologie macabre des disparitions pourrait ainsi être dressée en fonction des circonstances factuelles de sa

réalisation, du positionnement subjectif des personnes qui en font le récit et des liens complexes entre réalité matérielle et fantasme.

Les circonstances dans lesquelles se déroulent les faits, la présence d'une série de facteurs externes à soi-même et propres au contexte historique, l'ancrage social et politique des événements vont jouer un rôle déterminant dans l'emmagasinement mémoriel de l'expérience traversée. De même, l'âge des personnes concernées par la disparition d'un proche, leur sexe, leurs liens familiaux, leur appartenance communautaire, leurs croyances religieuses, leurs idées politiques, les valeurs de la société dans laquelle elles évoluent vont déterminer la perception, la représentation et la mise en narration possible de l'expérience en question. En effet, depuis l'acte d'interprétation premier consistant à essayer de comprendre *a minima* ce qui est en train de se passer et qui dépasse souvent l'entendement jusqu'à une mise en sens ultérieure de l'expérience traversée, teintée de valeurs propres à un groupe humain, il y a une forte mobilisation de différents moyens psychiques et physiques de traiter la disparition. Différentes strates du psychisme sont convoquées depuis le registre sensori-moteur et le dialogue tonico-émotionnel de la première enfance jusqu'à des mécanismes de défense plus élaborés qui relèvent du registre labile ou rigide, en passant par des angoisses très archaïques ayant trait à des expériences agonistiques.

La mise en récit de son histoire dans un cadre thérapeutique peut permettre de travailler sur les mécanismes de défense des sujets, de favoriser un travail de liaison intrapsychique et intersubjectif, d'élaborer la perte, le deuil et la disparition.

« Des perceptions qui nous arrivent, reste une trace dans notre appareil psychique, que nous pouvons appeler "trace-souvenir". La fonction qui se rapporte aux traces-souvenirs, nous l'appelons "mémoire". », Sigmund Freud

Quels sont les enjeux mémoriels et narratifs de l'expérience d'une disparition dont on a été le témoin direct ou indirect ? Nous avons choisi d'illustrer à travers différentes vignettes cliniques l'expérience de la disparition dans la diversité de ses modalités de perception et de

représentation, depuis la remémoration de l'expérience traumatique d'une disparition dont on a été le témoin oculaire alors qu'on était enfant jusqu'à la disparition d'un proche quand on n'a pas directement assisté aux événements.

Comment raconter la disparition d'un proche dont on a été le témoin plus ou moins direct pendant son enfance ? Sabah et Ahmad ont été autant spectateurs qu'acteurs de certaines des scènes vécues et relatées dans un cadre clinique. Sabah, jeune homme originaire du Darfour, a « presque vu » et beaucoup fantasmé depuis une cachette l'attaque de sa maison par les milices janjawid, le meurtre de son père malade et alité à l'intérieur, le viol et l'assassinat de sa grande sœur qui était restée s'occuper du père malade. Exilé du pays, Sabah a vécu de nombreux naufrages lors de sa tentative de traverser la Méditerranée et assisté comme témoin impuissant à la noyade de son cousin, emporté par les flots. Il a également vu un garde côte arracher un bébé à sa mère et le jeter dans la mer où il allait disparaître sous les vagues. La mise en récit de l'expérience de la disparition est à la limite de l'intelligible, tant le trauma vient attaquer les facultés narratives du sujet. De même la capacité d'écoute et de réception de la narration chez le clinicien en est atteinte. L'impact contre-transférentiel du récit de Sabah chez la traductrice et chez la psychologue est tel qu'elles ont eu du mal à suivre le récit pourtant rapporté de manière très factuelle. Si les mécanismes mobilisés par le patient rendent sa narration lisse, désaffectée, quasi-journalistique, des éprouvés de douleur et de désespoir sont vécus par ses allocutaires, appelés à métaboliser la charge traumatique brute et à travailler sur le clivage entre affects et représentations.

L'histoire d'Ahmed est assez similaire à celle de Sabah mais dans sa narration l'aspect sensori-moteur est largement représenté avec une évocation d'odeurs persistantes de chair brûlée et la réminiscence traumatique de regards jadis échangés. Des miliciens étaient venus dans son village du Darfour « mettre le feu aux maisons et aux enfants ». Caché derrière un arbre, il avait croisé le regard de ses camarades de jeu, avait vu les miliciens attacher ses amis

et les frapper, puis les enfermer dans des huttes pour les brûler vifs. Leur silence lui avait sauvé la vie et désormais parler serait pour lui synonyme de danger. Il avait passé une grande partie de son existence à se faire tout petit, à essayer de passer inaperçu, à se taire même quand des douleurs atroces l'avait saisi suite à une maladie grave. Il en a gardé des pensées persistantes autour de ce regard obsédant de ses amis, des rêves traumatiques à répétition et des hallucinations olfactives, relatives à l'expérience de la disparition par le feu des huttes et des enfants enfermés à l'intérieur. Les cris des enfants immolés vifs, l'odeur persistante du brûlé, le regard de ses camarades renvoient à des signifiants formels (Didier Anzieu) ou à des pictogrammes (Piera Aulagnier), à des strates archaïques de la psyché dans un mouvement de régression opéré par la confrontation au trauma. Ses amis ont littéralement disparu sous ses yeux, passant de l'état de corps attachés, immobilisés, maltraités à celui de fumée, d'odeur de brûlé et de cris. La mémoire sensorielle et la narration corporelle se rejoignent dans son récit pour dire à quel point les mots ont pu faire défaut dans ces expériences de l'extrême marquées par le « retour perceptuel d'une trace mnésique erratique » :

« La trace folle, c'est l'hallucination. La perception est investie du côté (pré-) conscient, les souvenirs du côté inconscient. L'hallucination n'est pas une perception fautive, c'est la confusion entre perception et souvenir. Un phénomène propre à le faire comprendre est l'« ecmnésie ». Il s'agit d'un souvenir investi de la qualité sensible d'une perception, à moins qu'il ne s'agisse d'un percept mémoriel. C'est le retour perceptuel d'une trace mnésique erratique. Image d'un tableau noir qui ne s'efface jamais ou plutôt dont, à chaque coup de chiffon, l'inscription (Aufzeichnung = marque, notation, dessin) se réactive. Le sujet psychotique est « tracé ». C'est que l'Autre le suit à la trace : il inscrit des signes sur le corps halluciné. Cela ouvre une traverse intéressante entre la Spur et le Zug, entre la trace et le trait. » (Paul-Laurent Assoun, 2005)

Dans les deux cas de figure évoqués, les témoins ont assisté à une partie de la disparition de l'être cher, en ont imaginé une autre, ont été pris au corps face aux images, aux cris, aux odeurs envahissantes de la mise à mort, puis ils ont expérimenté le vide, le néant, l'absence des êtres aimés mais aussi de tout un village mis à sac. Ils ont dû partir en ramenant avec eux une mémoire fragmentée faite de sensations de destruction. Ils ont su ce qui s'était passé et ils en ont été traumatisés à vie.

Que se passe-t-il quand on est amené à évoquer la disparition d'un proche dont on n'a pas été le témoin direct ? Différentes vignettes cliniques nous permettront d'étayer notre propos. Moustafa est un demandeur d'asile originaire du Tchad, très critique vis-à-vis de la politique française en Afrique ; son père était un opposant politique à « une dictature longtemps soutenue par la France ». Un jour alors que Moustafa était à la maison, « on » est venu chercher le père. C'était des hommes armés faisant partie des forces de la sécurité nationale. Ne le trouvant pas, on a demandé à Moustafa qui devait avoir douze ou treize ans, sous la menace des armes, de les conduire au lieu du travail du père, dans le marché central. Il a vu les militaires arrêter violemment le père, puis la famille a réussi à savoir plusieurs mois après qu'il était incarcéré dans une des pires geôles du régime. Moustafa s'est senti coupable de l'arrestation du père et fantasmatiquement de sa disparition dans cette prison de triste mémoire, dont, selon ses dires, personne ne sortait vivant. Moustafa a longtemps porté en lui son père, dans une incorporation (Maria Torok, Nicolas Abraham) évoquant une identification mélancolique. Le travail thérapeutique lui a permis d'en devenir d'abord le porte-parole, puis un interlocuteur possible parmi d'autres.

Dans son discours, tout un temps, le « je » était à entendre comme l'expression du moi fantasmé de l'objet perdu. Toute intervention de notre part portant sur l'agressivité à l'égard du « je », comme tournée vers l'objet perdu, risquerait de participer à son effondrement, car elle serait reçue comme une attaque contre cet objet incorporé. Il nous a semblé nécessaire de parler longtemps de l'amour porté à son père, pour essayer de faciliter une ré-introjection de bonnes qualités relationnelles avec l'objet d'amour disparu, avant d'évoquer toute forme d'ambivalence à son égard. En effet la survenue de l'arrestation et de la disparition du père en même temps que l'entrée à l'adolescence du fils avait participé à un télescopage entre la réactualisation de la crise œdipienne et une réalité de meurtre dont le fils se pensait coupable. Au bout du travail thérapeutique, Moustafa a exprimé le désir d'étudier en France l'histoire et plus spécifiquement d'apprendre « ce qu'on dit de la décolonisation dans ce pays qui fut une ancienne puissance coloniale ». Si au début du travail ses positions politiques semblaient s'apparenter par moments à un discours-écran empêchant l'élaboration de cette disparition traumatique, en réduisant en peau de chagrin l'expression de sa subjectivité, à la fin de la thérapie, ses engagements intellectuels et politiques ont pu lui permettre de se positionner dans l'héritage de son père, en même temps que dans la possibilité d'exister au-delà de lui. Pouvoir échanger avec d'autres sur l'histoire et la politique de son pays était aussi faire de son père un interlocuteur parmi d'autres, une personne inscrite dans une communauté, là où

pendant tout un temps c'était comme si Moustapha n'existait que pour le faire vivre de manière fantomatique.

Certains patients traumatisés par une disparition peuvent passer longtemps sous silence les conflits œdipiens, des rivalités dans la fratrie, certaines blessures de l'enfance. D'une certaine manière, c'est comme si l'expérience génocidaire avait fait disparaître pendant tout un temps la possibilité de parler de la vie d'avant, de la dynamique familiale et de ses conflits, autrement que sur un registre clivé. C'est comme si tout le reste était devenu anecdotique au regard des violences subies à l'échelle d'un peuple, la disparition des siens étant signifiée dans le discours par une difficulté à retracer la vie d'avant, autrement que sur le mode de l'idéalisation ou d'une fétichisation de quelques souvenirs, sans doute sous le poids d'un clivage du moi et de l'objet, mécanisme de défense onéreux, permettant toutefois de faire face à une expérience de désappartenance au genre humain.

L'histoire de Mansour, arrêté un soir du ramadan par des miliciens janjawid en présence de son père, puis violemment séparé de lui, se différencie de celle de Moustapha, par une expérience d'incarcération commune au père et au fils, enfermés toutefois dans deux prisons différentes. Mansour réussira à s'enfuir mais n'aura plus de nouvelles de son père et ne saura pas s'il est mort ou vivant. Cette expérience de disparition constituera un après-coup dans son adolescence d'une histoire vécue dans son enfance : un jour des hommes armés s'étaient présentés dans les champs où Mansour et son père travaillaient la terre. Ces miliciens avaient attaqué le père devant son fils et étaient partis en le laissant grièvement blessé. Mansour était alors parti chercher de l'aide et avait sauvé *in extremis* son père. Or, pendant tout le trajet, il était terrorisé à l'idée de ne pas être assez rapide et de le laisser périr. Finalement, le fait d'avoir réussi à lui en sauver la vie était devenu un élément très important dans le lien entre Mansour et son père. Cette nouvelle disparition venait réactiver ses peurs de jadis. Elle lui signifiait aussi un échec, en annulant sa première réussite : finalement, il n'aurait pas réussi à sauver le père. Une série d'échecs allait symptomatiquement rendre compte de la prophétie autoréalisatrice de ne pas pouvoir y arriver et de la culpabilité sous-jacente d'avoir réussi malgré tout à s'enfuir. La disparition intervient toujours dans un contexte singulier, elle s'inscrit dans une histoire familiale et individuelle particulière. En l'occurrence ce jeune homme, aîné de la fratrie, était le porteur de tous les idéaux familiaux, réussir ou échouer était une affaire d'honneur collectif.

L'histoire de Violette, également aînée de la fratrie et porteuse malmenée des attentes du groupe, est celle d'une disparition dont elle a été le témoin passivé, violenté, maltraité. Fille unique, assignée aux tâches ménagères et à la prise en charge de ses cinq jeunes frères,

Violette est suivie en oncologie pour un cancer gynécologique aux effets dévastateurs. Mais sa maladie n'est dans son discours que la confirmation, la trace visible, de ce qui est là depuis fort longtemps, à savoir une condamnation à mort transgénérationnelle. Violette avait 4 ans lors de l'invasion turque de l'île de Chypre en 1974, le frère et le beau-frère de sa mère faisaient partie de très nombreux chypriotes grecs disparus lors du conflit. Enfant turbulente face à une mère extrêmement violente, Violette sera trainée par sa mère en même temps qu'un de ses frères au cimetière où cette femme voulait « les enterrer ». Elle se souvient d'avoir passé le trajet à supplier sa mère « de ne pas l'enterrer vivante ». Rien ne pouvait y faire. Arrivée au cimetière, la mère s'était effondrée et avait éclaté en sanglots. Pour Violette, c'était déjà un meurtre d'âme accompli. Elle ne s'en est jamais remise.

« Dans la menace de mort, le souvenir ne fait pas mémoire justement. Il n'est que répétition. La mort n'est plus absence, elle est plongée dans le réel. La mort n'est plus le manque vers lequel nous nous dirigeons lentement, elle nous envahit. Cette mort-là, nous fait rejoindre la psychopathologie de la mort, celle qui relie la psychologie à la psychiatrie de la mort. » (Marie-Frédérique Bacqué, 2011)

C'est comme si sa place était désormais au cimetière justement là où les membres disparus de la famille, jetés dans une fosse commune, n'auraient jamais eu accès. De nombreuses addictions, des troubles psychosomatiques, une dépression, ont constitué son lot quotidien dans une vie faite de ruptures, d'errance et d'échecs répétés. Son emploi le plus stable, véritable point d'ancrage malgré sa précarité, a été celui de « fleuriste officielle » de cimetière. Pour pouvoir vendre ses fleurs à la sauvette, elle a été obligée de dormir plusieurs nuits par semaine dans sa voiture, dans ce cimetière éloigné de son village, et ce pendant 7 ans. La mairie responsable de la gestion du lieu a fini par l'expulser sans qu'elle obtienne l'autorisation tant espérée d'y vendre « officiellement » ses fleurs. Ce manque de reconnaissance par le Maire n'a pas été sans évoquer l'expérience de rejet profond vécue auprès de la Mère. Violette a subi dans sa chair la violence d'une réalité sociale et familiale implacable. Elle s'est sentie rejetée, exploitée, maltraitée. Assignée à une place de morte-vivante, elle s'est identifiée à ce rôle jusqu'à ce que son cancer ne l'amène en thérapie. Une partie du travail thérapeutique a consisté à essayer de restaurer ses assises narcissiques, à travailler sur la régression vers une oralité dévorante qui l'avait amenée à une obésité morbide, à essayer de réintroduire du questionnement à partir de cette succession de malheurs relatés dans la cure sous forme de destin.

L'expérience traumatique de la disparition favorise la régression et entrave les capacités narratives et mémorielles du sujet. L'aspect plus secondarisé du récit des uns,

obtenu parfois de manière artificielle sous l'effet du clivage et évoquant le nourrisson savant de Ferenczi, s'oppose à peine à la portée de la régression attestée dans la narration des autres, tant la violence de l'effraction traumatique reste palpable dans les différentes défenses déployées. Des mouvements de régression formelle (des processus secondaires aux processus primaires), temporelle (dans l'organisation du moi, les stades libidinaux et la relation d'objet) et topique (du conscient vers l'inconscient) régissent l'expérience et la remémoration du trauma. Cette plongée dans les eaux troubles d'un passé douloureux, non symbolisé, impossible à traiter psychiquement, fait d'horreur et de prostration est difficilement suivie d'une remontée vers un mode de fonctionnement moins archaïque.

La narration tient ici lieu à la fois de symptôme, révélateur de la désorganisation induite par le traumatisme, et de moyen de le traiter, en permettant d'en identifier les sources. Le travail thérapeutique consiste alors à transformer cette descente aux enfers en retour possible sur terre ou encore en potentiel aller-retour entre le passé et le présent et en restauration des traces qui permettent d'en baliser le chemin. Travailler sur la reproduction traumatique, sur l'incorporation de l'être disparu, sur la mélancolisation du lien à l'autre est une manière de permettre au sujet de s'engager dans une nouvelle destinée, moins tragique. Trouver une sépulture pour les morts est aussi s'arracher à leur emprise et à celle d'un passé traumatique.

Mais là encore, il importe de faire la différence entre une mort perçue comme naturelle, inéluctable mais sans intentionnalité de nuire, et une mort programmée, prévue par des politiques dissuasives, attendue autant que crainte tout au long du parcours migratoire. Comment s'arracher au sentiment d'avoir failli mourir car sa vie n'avait pas assez de valeur aux yeux des Etats décisionnaires ?

ii. De l'intentionnalité politique aux effets psychiques pour le sujet et son groupe.

Les politiques dissuasives de l'Union Européenne et des Etats-Unis en matière d'immigration rendent le parcours migratoire extrêmement périlleux⁷⁰. Leur intention est sans doute de décourager l'immigration illégale ou d'en favoriser une forme de « sélection

⁷⁰ <https://www.migrationdataportal.org/fr/themes/deces-et-disparitions-de-migrants> : « Depuis 2014, plus de 4 000 décès ont été enregistrés chaque année sur les routes migratoires dans le monde. Ce chiffre ne représente toutefois qu'une estimation minimale, car la majorité des décès de migrants dans le monde ne sont pas enregistrés. Depuis 1996, plus de 75 000 décès de migrants ont été enregistrés dans le monde. Ces données non seulement mettent en évidence la question des décès de migrants et les conséquences pour les familles restées au pays d'origine, mais permettent également d'évaluer les risques de la migration irrégulière et de concevoir des politiques et des programmes pour que les migrations soient plus sûres. »

naturelle » (Aragon, 2008), leur résultat consiste à condamner à mort des personnes qui n'ont guère d'autre choix que celui de partir. Si ces politiques dissuasives sont un échec factuel, constaté, décrit et dénoncé depuis de longues années (Martinez, 2011), émanant d'une vision a-sociologique de l'immigration (Castles, 2004) cette réalité objective et objectivable a des effets psychiques non négligeables pour les personnes qui partent et pour leurs proches qui restent au pays lors des différentes temporalités de l'exil. Il importe alors d'analyser la mort comme expérience subjective pour les personnes qui y sont confrontées et pour leurs familles à l'aune du vécu de cette intentionnalité de la mort telle qu'elle est racontée dans les témoignages des personnes migrantes. En prenant appui sur notre pratique clinique bénévole auprès des personnes en situation d'exil et de précarité avec l'association Famille, France-Humanité, nous allons ainsi essayer de retracer la mort infligée en tant que perspective terrifiante, à la fois connue et souvent tue, d'autant plus occultée qu'elle constitue une crainte majeure et agissante. Reliée à l'omniprésence imaginaire ou réelle de la mort, l'angoisse de trépasser est amplifiée par la perspective de disparaître sans laisser de traces et sans bénéficier des rites qui accompagnent la traversée de l'existence.

Adil, originaire du Soudan a tenté à sept reprises de traverser la frontière entre l'Italie et la France, dont deux ont failli lui être fatales. Il a failli se noyer dans un cours d'eau et il a fait une chute de plusieurs mètres en restant dans l'incapacité de se mouvoir. Pendant ce temps d'immobilisation, sa plus grande crainte était liée aux patrouilles qui auraient pu le découvrir, l'arrêter et le faire expulser. Ces deux expériences hautement traumatiques de confrontation directe à la perspective de la mort ont fait écho à d'autres expériences similaires lors de la traversée du désert libyen ou encore de la mer Méditerranée chez cet homme qui avait été emprisonné et torturé et dont la femme avait été enlevée au domicile familial, en présence de ses parents, et violée à plusieurs reprises. Dans l'histoire d'Adil, emblématique des centaines de récits similaires que nous avons entendus, la survie quasi inespérée est expliquée par l'aide de Dieu, l'intentionnalité de la mise à mort est attribuée à de la malveillance humaine. Entre les deux, la confrontation à la mort semble inévitable et prend la forme d'un destin, maigre consolation face au sentiment d'impuissance radicale de l'expérience subie.

Que signifie s'engager dans un parcours migratoire quand on sait que des meurtriers potentiels attendent aux différentes étapes du parcours ? Comment perçoit-on l'intentionnalité de la mise à mort quand elle est incarnée par des acteurs précis, concrètement établis, et quand elle est attribuée de manière plus abstraite à des instances étatiques désincarnées ? Qu'en est-il du statut spécifique de l'indifférence hostile, coupable et meurtrière ? Ousmane, jeune

homme originaire du Soudan, né et ayant grandi en Libye a connu le racisme structurel et les discriminations les plus violentes en raison de sa couleur de peau. Bien qu'il soit né en Libye et qu'il parle couramment le dialecte libyen, il a été vendu comme esclave par des gens qu'il pensait être ses frères de religion, avec qui il partageait une langue et une culture communes. Son étonnement nous a fait penser à celui des juifs allemands parfaitement assimilés lors de l'Holocauste, s'interrogeant sur l'expérience d'étrangéisation que signifiait pour eux la découverte de la face d'ombre d'une culture allemande à laquelle ils s'étaient longtemps identifiés⁷¹.

Pour Ousmane, la confrontation à une perspective terrifiante de mort a été à l'origine d'une prise de conscience d'un sentiment d'altérité irréductible et donc d'identité, proscrite et persécutée, face aux Libyens. Il nous a dit qu'il avait réalisé lors de son arrestation, de sa mise en détention et de sa vente comme esclave qu'il ne pourrait plus jamais se sentir chez lui en Libye même si c'était le seul pays qu'il eût connu jusqu'alors. La traversée de la Méditerranée, son naufrage et sa survie ont été aussi interprétés du côté de la rupture, comme autant d'arguments d'un point de non retour, d'autant plus investi, qu'il avait été difficilement atteint. Pris de crises d'épilepsies depuis son plus jeune âge, sujet régulièrement à des moments d'absence et de perte de connaissances, confronté également à des réminiscences traumatiques, Ousmane a vécu la confrontation à la mort en France, dans des circonstances qui allaient mettre en scène la proximité immédiate de la mort. Lors d'une baignade sur un site interdit en région parisienne, un de ses amis s'est noyé alors que lui-même a perdu connaissance. Il s'est réveillé à l'hôpital et y a appris le décès de son ami.

Orphelin de père depuis l'âge de 5 ans, aîné de la fratrie et très proche d'une mère adorée, très aimante et au moment du départ de son fils très malade et ayant besoin de traitement médicamenteux très coûteux, Ousmane avait été confronté dans sa vie à différentes formes de mort et de séparation, tantôt reliées à une longue maladie ou à un accident violent, tantôt en relation avec des mauvais traitements et une absence de secours possible. Si rationnellement ces différentes formes occupaient des statuts distincts dans son discours, il y avait des moments où un fort sentiment de culpabilité s'emparait de lui, comme s'il était coupable d'avoir survécu à son ami, noyé en France, à ses camarades de voyage, noyés en Méditerranée, à ses codétenus, torturés à mort en prison, à des membres de sa communauté,

⁷¹ Sur cette question, voir la présentation de Frosa Pejoska-Bouchereau de l'écriture étrangéisée et de la langue comme abri chez Georges-Arthur Goldschmidt, *À l'insu de Babel* <http://www.inalco.fr/evenement/langue-etrangere-etrangesee-aborder-traduire-enseigner-nouvelles-litteratures>

tués parce que noirs dans un pays qui faisait la chasse aux personnes qui avaient sa couleur de peau.

Sur un plan métapsychologique, tout se passait comme si l'intentionnalité de la mort⁷², manifeste aussi dans des pratiques des gouvernements européens de financement des gardes-côtes libyens⁷³ coupables de crimes contre l'humanité, faisait écho dans l'histoire d'Ousmane comme dans celle d'Adil, à un sentiment de culpabilité lié à l'échec d'élaboration du traumatisme majeur, déstructurant même, que constitue la confrontation à la mort des proches et l'impuissance de les protéger. Echapper à sa propre mort ne suffit pas pour sortir indemne de cette confrontation à la mort et les effets de cette négativité se font sentir tant pendant qu'après l'expérience traumatique. La traversée de cette expérience se caractérise ainsi par un aspect cumulatif dans sa répétitivité (M. Khan, 1974), provoquant un « collapsus topique », lié à l'abolition de la différence entre fantasme et réalité (C. Janin, 1996) désorganisateur à l'égard de « l'épreuve de réalité », « l'épreuve de la différence » (la fonction de censure) et la « secondarité », ou même participant à un mouvement de régression et de désintégration du moi (D. W. Winnicott, 1971).

La peur de la mort est présente avant même le début du parcours migratoire et très souvent elle fait partie des principaux motifs de départ. On part pour fuir la mort. Puis, on prend le risque de la rencontrer sur le chemin. A ce moment-là, on peut penser au destin, à une réalité qui nous surplombe et qui dans sa transcendance nous précède et nous suit. Le conte « Rencontre à Samarkand » du poète mystique persan du XIIe siècle, Farid Al-Dîn Attar rappelle qu'au moment même où on l'on pense fuir son destin, on se précipite vers sa réalisation, tel le jeune vizir qui cherche à s'éloigner de la mort croisée à Bagdad. La mort est surprise de le voir dans cette ville alors qu'elle sait devoir l'attendre à Samarkand où le vizir ne manque pas de se rendre en pensant lui avoir échappé.

⁷²<https://www.contretemps.eu/regime-frontieres-europe-frontex-migrations/>;
<http://www.infomigrants.net/fr/post/37964/trois-ong-accusent-litalie-et-malte-de-complicite-de-crimes-de-guerre-en-libye> ; <https://www.euractiv.fr/section/migrations/news/commission-unmoved-by-accusations-of-crimes-against-humanity/> ; <https://www.msf.ch/nos-actualites/articles/accord-italie-libye-cinq-ans-violence-dabus-soutenus-lunion-europeenne> « En novembre 2021, la mission de l'Organisation des Nations unies en Libye a estimé que ces violations constituaient des crimes contre l'humanité. Pourtant, les gouvernements européens ferment les yeux sur ces crimes. Les preuves accablantes ne les empêchent pas de conclure des accords avec les autorités libyennes, afin de contrôler les flux migratoires vers l'Europe. »

⁷³ <https://reliefweb.int/report/libya/le-financement-par-lue-de-bateaux-destin-s-des-garde-c-tes-libyens-abusifs-t-moigne-de> « Michela Pugliese, chercheuse en migration à Euro-Med Monitor, a souligné que "les migrants en Libye sont pris au piège dans un cercle vicieux qui les fait tenter la traversée en mer, être interceptés, maintenus en détention arbitraire, systématiquement soumis à la torture, à la violence sexuelle et sexuelle et à l'exploitation jusqu'à ce qu'ils paient les gardes pour être libérés et tenter la traversée en mer encore, et encore, et encore. L'UE est sciemment et directement impliquée dans ce climat d'impunité et ce cycle d'abus extrêmes". »

Véritables prisons mobiles, l'expérience de la torture, la confrontation à la mort et à la perte, les traitements inhumains et dégradants endurés poursuivent leurs victimes en devenant leurs bourreaux internes. Il devient alors difficile de se penser vivant une fois qu'on a été propulsé dans le monde des morts.

La mort en exil existe sur différentes temporalités successives, d'abord en tant que perspective terrifiante face à une absence d'alternative viable, puis en tant que réalité advenue pour un membre du groupe. Si l'imaginaire de la mort est très présent tout au long du périple migratoire, la mort en tant que réalité advenue semble s'inscrire à la fois dans ce qui était prévisible, de l'ordre du déjà attendu et craint, et dans ce qui vient changer radicalement la donne. L'expérience de l'errance est liée à un statut de précarité, celle de la mort est de l'ordre du définitif. Elle se décline sous des formes différentes, reliées chacune à un statut différent du corps. Il est ainsi possible d'évoquer d'un côté, la disparition sans traces de cadavres laissés sans sépulture et de l'autre, l'existence d'un corps à enterrer, reconnu en tant que tel, appartenant à une communauté humaine chargée de rites funéraires.

Rendre aux siens le corps de son adversaire mort au combat signifie depuis Homère l'honorer, refuser de le faire est l'offenser. Priam supplie Achille de lui rendre son fils mort alors que tout entier livré à sa colère, l'assassin d'Hector s'acharne sur son corps mort, comme s'il voulait tuer un cadavre (Gourmelen, 2018). Dans sa supplication, le suppliant se place sous la protection des dieux, son geste de requête acquiert un caractère sacré, de soumission et d'abandon, l'évocation du propre père d'Achille, Pélée, rappelle que le corps mort appartient toujours à une lignée. Le rendre est ainsi restaurer quelque chose de l'ordre d'une continuité entre les générations, permettre qu'un deuil se fasse également. Dans l'Iliade, Achille est entièrement consommé par sa colère, il lui est impossible d'accepter la mort de Patrocle, tué par Hector, tout comme il n'arrive pas à se séparer du corps mort de son ennemi. Il incarne ainsi une forme d'hybris, un sentiment violent provoqué par la passion et l'orgueil qui entraîne un désir de vengeance. Priam le met en garde en appelant à ce qui est constitutif du lien social dans le monde antique. Il l'invite à retrouver le respect (*aidôs*) des dieux, dont il doit redouter la colère, et qu'il éprouve de la pitié (*eleos*) à son égard. Disposer du corps mort, pouvoir l'honorer, éviter tout outrage qui serait une forme d'hybris est essentiel dans la société homérique. Les rites autour de la mort sont essentiels dans toute communauté humaine, ce qui explique l'importance capitale de la reconnaissance de sa réalité, de la récupération du corps et de son identification.

Ibrahim le soudanais est mort dans un canal de la région parisienne, alors qu'il avait échappé à la mort lors de la traversée de la Méditerranée. Son cadavre est resté très longtemps

à la morgue, ce qui est contraire aux us et coutumes islamiques. Cette violence symbolique, perçue comme une forme de transgression des rites nécessaires a fait grand bruit parmi les résidents du centre d'hébergement d'urgence où le défunt résidait. Un des résidents est venu nous voir pour nous relater cette souffrance spécifique qu'il éprouvait face à un désordre de ce qui était constitutif pour lui d'un respect dû aux morts. Disposer du corps mort est pouvoir inscrire le défunt et s'inscrire soi-même dans un ordre symbolique.

Disparaître sans traces rend le processus du deuil plus difficile (Alexopoulos- de Girard, 2022) La peur individuelle de mourir sans signe distinctif de reconnaissance trouve son pendant dans un deuil collectif entravé en l'absence de traces du défunt. L'angoisse de la mort est alors amplifiée par la perspective de disparaître sans laisser de traces et sans bénéficier des rites qui accompagnent la traversée de l'existence. L'intentionnalité politique de destruction du sujet trouve son apogée dans ce meurtre de l'ordre symbolique.

A contrario, pouvoir récupérer le corps permet souvent la reconstruction d'une identité *post mortem* pour les individus décédés et sert de point de ralliement dans l'inscription des personnes défuntes dans l'identité groupale des vivants. Si les migrants en situation illégale ont souvent le sentiment d'être privé d'identité et de survivre comme des morts-vivants du fait de leur statut administratif, c'est paradoxalement leur mort en migration qui leur redonne parfois une identité sociale, dans le sens de la reconnaissance de leur appartenance à notre humanité commune. Un de nos patients nous relatait ainsi sa crainte de mourir sans que son cadavre puisse être identifié et un autre nous faisait état du cas d'un parent mort en mer dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps. Ce serait comme un paradoxe de la mort en migration qui redonnerait une identité et une histoire à des migrants rendus anonymes et pour lesquels les familles obtiendraient aussi tout à coup des nouvelles suite à cette mort.

iii. Vers une restauration testimoniale : de l'ancre magique à la co-crédation des traces

Quel est le sens du symptôme ? Comment faire revenir au monde des vivants quelqu'un qui est psychiquement mort ou gravement atteint ? Quel positionnement clinique et éthique permet-il la restauration des traces effacées ?

Tentative de mise au travail de la charge traumatique mais aussi répétition compulsive de ce qui n'avait pas pu être élaboré, la symptomatologie de nos patients illustre leurs tentatives d'aborder la disparition dans ses origines, ses formes et ses effets. L'oubli, la confusion mentale, tout autre processus qui atteint les capacités de liaison intrapsychique et de

lien intersubjectif chez le sujet, témoignent ainsi de manière protéiforme de la disparition subie. Les cauchemars traumatiques viennent remettre en scène ce qui avait participé à une effraction psychique, en déshumanisant le sujet et en attaquant les fondements de l'ordre symbolique. Le meurtre du père, le viol de la sœur, l'assassinat d'enfants et de bébés, l'absence de rites funéraires, la disparition sans traces plongent le sujet dans le sentiment de ne plus appartenir au genre humain, de ne plus exister en tant que tel, d'être au mieux le jouet de ses tortionnaires. Revivre la scène de la torture par des pensées obsédantes, des cauchemars, des crises d'angoisse est certes ne pas pouvoir se séparer de la force d'attraction du trauma, mais aussi tenter d'en rejouer certains aspects pour les élaborer en se sentant moins passif et essayer d'en réécrire le scénario afin de s'en démarquer *a minima*. En relater l'histoire dans un cadre clinique est aussi restaurer les traces du passé et réhabiliter l'humanité en souffrance chez soi et chez l'autre à l'intérieur de soi.

Le patient et de manière contre-transférentielle le thérapeute peuvent se sentir comme Orphée, parti aux enfers dans l'espoir de faire remonter sur terre son épouse défunte, Eurydice, à l'aide de ses dons de musicien. Orphée réussit à amadouer Cerbère et les terribles Euménides, à convaincre Hadès et son épouse Perséphone, elle aussi arrachée au monde terrestre, grâce à son talent. Or, la condition *sine qua non* pour ramener Eurydice sur terre est de garder le silence, de ne se retourner ni de lui parler tant que les deux ne seront pas arrivés au monde des vivants :

« Orphée [...] la reçoit sous cette condition, qu'il ne tournera pas ses regards en arrière jusqu'à ce qu'il soit sorti des vallées de l'Averne ; sinon, cette faveur sera rendue vaine. [...] Ils n'étaient plus éloignés, la limite franchie, de fouler la surface de la terre ; Orphée, tremblant qu'Eurydice ne disparût et avide de la contempler, tourna, entraîné par l'amour, les yeux vers elle ; aussitôt elle recula, et la malheureuse, tendant les bras, s'efforçant d'être retenue par lui, de le retenir, ne saisit que l'air inconsistant. » (Ovide, *Métamorphoses*, X, trad. GF-Flammarion, 2001)

La disparition suite à une parole ou un regard intempestif vient ainsi signer le double échec d'Orphée : lui rendre la vie et rester avec elle. Parler aux morts, les regarder de trop près, essayer de les ramener à la vie serait s'exposer à une nouvelle disparition, d'autant plus douloureuse que les retrouvailles avaient pu sembler possibles. Le mythe nous parle du besoin irrésistible d'aller vers les morts, de tenter de les rejoindre pour les ramener à la vie et de l'impossibilité structurelle de cette entreprise. S'il nous met en garde contre une sensorialité et une parole partagées avec les morts, il met en scène la portée du désir toujours vif, l'enchantement des moyens déployés et la violence de l'illusion rompue.

A l'image de la femme de Loth, transformée en statue de sel après avoir regardé en arrière vers Sodome (Genèse 19 :26), la transgression par le regard semble centrale dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice. Ne pas regarder en arrière, ne rien dire... Serait-ce là des injonctions au refoulement ? Des stratégies d'évitement conscientes, animées d'une peur bien plus profonde d'une trop grande proximité avec ce qui vient ou de ce qui est en train de disparaître, respectivement incarné par la figure de la défunte ou de la ville en proie à la colère divine ? Serait-ce encore une métaphore de la crainte d'être à nouveau face à une expérience de disparition et de destruction qui laisse sans voix et qui pétrifie du regard ?

Dans le travail thérapeutique, il importe de questionner ce que la disparition, présuppose et ce qu'elle entraîne en termes de violences familiales, communautaires, institutionnelles. L'incidence de la disparition dans la dynamique collective et dans la construction psychique du sujet est à mettre en perspective avec un ensemble de conditions sociales, économiques, politiques qui la rendent possible. Comment le travail thérapeutique peut se situer face à un ordre politique qui ne fait pas tiers et transgressa la loi symbolique ? L'intentionnalité politique doit être questionnée par le thérapeute qui est alors amené à prendre position face aux tentatives de légitimation des violences infligées.

Assumer un positionnement éthique en tant que thérapeute permet à la personne maltraitée de se situer face à ce qui l'avait niée dans son humanité. Il importe de manifester clairement l'empathie que l'on peut ressentir, d'exprimer nos condoléances en reconnaissant la douleur de la perte, et de se référer à l'importance du respect des droits humains comme principe éthique inviolable. « J'imagine à quel point cette situation a dû être difficile pour vous. Je ressens votre tristesse et me désole de l'absence de justice face à ce qui relève d'un crime contre l'humanité ».

Une prise de position permet aux patients de se sentir plus en sécurité, de s'assurer de la présence bienveillante du thérapeute au moment même où la projection de l'image des tortionnaires devient extrêmement envahissante et de pouvoir l'élaborer, en la différenciant de la situation présente. Une attitude plus en retrait retraumatise les patients et peut rendre interminable la plongée dans le passé douloureux. Acter ce qui s'est passé en le décrivant avec justesse, en reconnaissant son caractère inhumain et en apportant un soutien chaleureux et affectueux permet de reprendre contact avec ce qui relève de notre humanité commune. Cette réinscription dans une communauté de personnes, portées par des idéaux démocratiques, peut rendre possible le travail d'élaboration de tout ce qui a été contraire aux droits humains, en tenant le sujet à une distance suffisante de ce qui l'emporterait vers une réactualisation de la jouissance mortifère jadis connue.

Anéantis par des images à répétition de l'événement traumatique, nos patients ont eu globalement besoin d'un cadre rassurant, aux limites protectrices, exprimant clairement le seuil du tolérable. C'est en se différenciant fantasmatiquement de ceux qui font disparaître les êtres chers, que l'on devient un compagnon de route fiable dans ce voyage périlleux vers l'indicible, l'invisible et l'inénarrable.

Restaurer les traces devient alors possible, puisqu'on arrive à nommer, à identifier et à analyser ce qui pendant très longtemps avait été emmagasiné dans sa forme la plus brute et péniblement traité *a minima* par des symptômes handicapants pour le sujet. La thérapie s'apparente à de l'encre invisible révélant d'anciennes inscriptions enfouies.

Prise dans une histoire individuelle, familiale et communautaire, questionnant les identifications primaires et secondaires des sujets et remettant en cause les fondements même du lien social, l'expérience de la disparition dans le cas d'un génocide, de crimes contre l'humanité et de crimes de guerre est amenée à être convoquée à maintes reprises lors du parcours d'exil des demandeurs d'asile.

La disparition physique des êtres proches, de leurs traces et même de toute inscription à une appartenance commune dans le genre humain, continue à hanter les personnes qui y ont été confrontées, tout au long de leur voyage, lors de leurs expériences concentrationnaires et après leur arrivée mouvementée en terre d'exil dans des conditions d'errance et de précarité extrêmes. Souvent, cette expérience de la disparition, qui existe sous forme de vécu interne chez les personnes qui l'ont rencontrée dans leur histoire, est en effet réactualisée dans sa rencontre avec des événements de la réalité externe, tant et si bien que, un télescopage s'opère entre les différentes formes de disparition, en venant effracter encore plus les personnes traumatisées et en brouillant les limites entre intérieur et extérieur. C'est cette limite qui est aussi convoquée lors de la déchirure de ce qui fait enveloppe psychique, à la fois en tant qu'expérience d'étayage et en tant que préalable de différenciation possible. Face à la force d'attraction du traumatisme, la disparition suite à une atteinte vitale, en tant qu'expérience mortifère reliée au manque total d'information et donc de dialogue possible ou de dialectisation du manque, prend alors la forme d'une répétition d'une perte non élaborée. Elle fonctionne comme un après-coup dans le parcours relaté par les patients confrontés à des expériences traumatiques en série.

Comment le travail thérapeutique peut-il permettre chaque fois de parler de ces disparitions et ce faisant de retracer un rapport à son histoire, à l'autre et à soi-même ? Restaurer les traces est un travail d'archéologue et d'historien autant que de clinicien. Il doit permettre d'explorer le passé et parfois de découvrir une vérité historique, de relater et de

transmettre une mémoire, de faire le lien entre les perceptions et les représentations internes et externes dans un lien transférentiel contenant qui permette de restaurer les facultés relationnelles du sujet. Il s'agit alors d'élaborer autour de l'articulation des récits des drames individuels et des matrices narratives collectives, de travailler sur la reconstruction d'une mémoire, d'une image de soi et d'un sentiment de continuité de l'existence après tant de disparitions difficiles à restituer, de favoriser, grâce au lien thérapeutique, une liaison intrapsychique et intersubjective là où précédemment un sentiment de néant avait pris le dessus. Le travail thérapeutique en balisant le chemin entre le présent et le passé, l'ici et l'ailleurs, soi-même et le groupe, permet l'élaboration de la disparition d'une partie de son histoire, de son ancrage géographique ou culturel et des soubassements symboliques du lien à l'autre.

L'accompagnement thérapeutique s'apparente à la révélation de l'encre invisible dans la mesure où il vise à faire apparaître ce qui avait été écrit et ce dont les traces avaient disparu. Il révèle un destin, sa part d'invisible et la forme de son inscription comme la métaphore freudienne du bloc-notes magique l'évoque. Il s'apparente également à une co-création narrative, une écriture à plusieurs mains et à différentes voix, permettant d'écouter la polyphonie du récit et de deviner à travers les différents personnages des facettes de soi chez l'autre et de l'autre chez soi, la groupalité étant ainsi au centre de la reconstruction mémorielle et narrative de son histoire individuelle autant que collective. Enfin, l'accompagnement thérapeutique engage un travail de traduction, de métabolisation et de transformation, qui permet de symboliser l'absence, d'élaborer la perte, de tisser du lien avec l'autre et à l'intérieur de soi.

Or, la notion de contenance ne se limite pas au cadre thérapeutique. Elle est présente dans le travail testimonial, qu'il engage une dimension orale ou écrite. Face aux disparitions intentionnelles dont nous venons d'aborder les effets mortifères, l'écriture et l'oralité testimoniales participent à un travail possible de réhabilitation des acteurs et des méta-cadres sociaux, garants du respect des lois symboliques.

Evoquer la reconnaissance des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité dans une réflexion sur la contenance psychique nous semble essentiel tant la présence des lois protectrices a des effets sur la subjectivité des acteurs. Tout travail sur la clinique du lien social nous semble intrinsèquement lié à une réflexion sur les notions de respect des droits humains, de reconnaissance de la vérité historique et de réhabilitation des victimes.

Quelques références bibliographiques spécifiques à la question de la disparition des traces des morts.

- Abraham, N., Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*, Paris : Flammarion, 1987.
- Alexopoulos-de Girard, A. (2017). *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque*, Paris : Classiques Garnier.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau* : Paris, Dunod.
- Assoun, P.-L., (2001). « Le mouvement et la trace. "L'inconscient moteur" », in *La Trace : Résonances*, Actes du XIV^e colloque de thérapie psychomotrice, Paris, 9-10-11 mars 2001, p. 185-192.
- Assoun, P. (2005). « La trace folle: Pour une métapsychologie de la trace », in *Che vuoi*, 23, 83-94. <https://doi.org/10.3917/chev.023.0083>
- Aulagnier, P. (1986). « Le retrait dans l'hallucination : un équivalent du retrait autistique ? » in Piera Aulagnier, *Un interprète en quête de sens*, Paris : Payot, p. 395-410.
- Bacqué M.-F., (1990). « Souffrances et douleurs dans le travail de deuil », in *Psychologie clinique*, 4, p. 69-77.
- Bacqué, M. (2011). « Existe-t-il une psychologie de la mort ? » in *Le Carnet PSY*, 154, 22-24. <https://doi.org/10.3917/lcp.154.0022>
- Bowlby, J., (1969), *Attachement et perte*, tome 1, L'attachement, Paris : PUF.
- Bullinger, A. (2007). « Sensori-motricité et psychomotricité » in A. Bullinger, *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars : Un parcours de recherche* (p. 70-75), Toulouse : Érès.
- Bussièrès, L. (2007). « Rites funèbres et sciences humaines : synthèse et hypothèses » in *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 3(1), 61–139. <https://doi.org/10.7202/602466ar>
- Freud, S. *L'interprétation des rêves*, G. W. II-III, 543.
- Freud, S. *Notice sur le bloc-notes magique*, G. W. XIV, 3.

- Ferenczi, S. (1968-1970), *Œuvres complètes*, Paris : Payot (4 tomes).
- Gaudillière, J.-M., (2014). « La mémoire qui n'oublie pas » in *La Guerre en performance dans la création littéraire*, Colloque international organisé par Martin Mégevand (université Paris VIII) les 4 et 5 décembre 2014, Paris.
- Guy, C., (2019). *Les vivants et leurs fantômes De la hantise au symptôme*, Editions Imago.
- Kaës, R., (1993), *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris : Dunod.
- Kaës, R., (2009), *Les alliances inconscientes*, Paris : Dunod.
- Kaës, R., (2012), *Le Malêtre*, Paris : Dunod.
- Katz-Gilbert M., « De l'absence de traces à la trace des absents. Penser la restauration des contrats narcissiques après un crime de masse avec René Kaës et Paul Ricœur » in *Cahiers de psychologie clinique*, 54(1), 37-74, 2020. doi:10.3917/cpc.054.0037.
- Korff-Sausse, S.,(1996). *Le miroir brisé*, Calmann Lévy.
- Lacan, J., (1986).« Antigone dans l'Entre-deux-morts », in *Séminaire, L'Éthique de la psychanalyse*, Livre VII, Paris : Le Seuil, 1986, pp. 315-316.
- O'Dwyer de Macedo, H., (2015), *La Clinique de Dostoïevski ou les Enseignements de la folie*, Paris : Cécile Défaut.
- Van Gennep, A., (1960), *The Rites of Passage*, Chicago :University of Chicago.
- Waintrater, R., (2000), « Le pacte testimonial, une idéologie qui fait lien ? », *Revue Française de Psychanalyse, Devoir de mémoire : entre passion et oubli*, vol. LXIV, janvier-mars, p. 201-210.

b. La disparition des traces de la filiation

L'exemple des adoptions forcées dans l'Espagne franquiste est assez intéressant à évoquer pour penser la disparition des traces dans un domaine où leur présence est psychiquement fondamentale pour le sujet, à savoir celui de la filiation. Arrachés à leurs parents et donner en adoption sans consentement parental à des familles proches du régime, des milliers d'enfants ont fait l'objet d'une suppression volontaire de toutes les traces de filiation, au nom d'une certaine vision de la parentalité, soumise à des critères d'allégeance à la dictature. Evoquer nos travaux sur cette question permettra d'illustrer la place que nous accordons dans notre réflexion sur un versant psychanalytique, historique et anthropologique à la restauration des enveloppes au niveau collectif.

Nous nous référerons d'abord aux entraves sur la justice dans le contexte espagnol et sur la difficulté de reconnaître aux victimes leur statut d'opprimés en prenant appui sur la production d'un dessinateur, qui travaille sur la mémoire traumatique de la guerre civile et qui évoque dans ses travaux les violences subies par les vaincus du conflit. Par la suite, il sera question de l'adoption forcée et de l'appropriation d'enfants dans le contexte espagnol à partir d'une recherche déjà réalisée sur cette question. Enfin, un troisième texte ouvrira la possibilité de travailler sur cette question de manière comparative dans un projet mémoriel plus large portant sur les adoptions forcées en Espagne, au Chili et en Argentine en tant qu'armes contre-insurrectionnelles, prises dans une logique de violence de genre, d'ethnie et de classe.

i. Représentations d'une justice entravée dans les dessins d'Eneko las Heras

Pour retracer le contexte politique et juridique en Espagne et situer notre réflexion sur les adoptions forcées dans la situation de ce pays, avant de les référer à d'autres nations ayant connu des dictatures militaires, il nous a semblé intéressant de privilégier une forme de narrativité non verbale, et plus précisément iconographique, dans la mesure où celle-ci arrive à nous parler par le biais de la figuration par l'image, de la condensation et du déplacement, autrement dit par des mécanismes du rêve, des représentations inconscientes relatives au passé mémoriel dans leurs versants individuels et collectifs. Les dessins d'un dessinateur de renom sont représentatifs de son génie artistique, de ses convictions politiques et sociales, mais aussi des représentations communément partagées sur ce passé de guerre civile, de dictature et de persécutions.

Le dessinateur Eneko las Heras est en effet un important caricaturiste, politiquement engagé, très intéressé par la mémoire du franquisme, la justice sociale et les droits humains. Son style est très caractéristique et comporte toujours un sens politique et un engagement éthique. Son œuvre en Espagne, son pays d'adoption, et au Venezuela, son pays d'origine, est riche et variée. Ses dessins ont été publiés dans plusieurs revues au cours des quarante dernières années :

Peintre, illustrateur, caricaturiste, Eneko las Heras dessine dans la presse depuis 1979. Son approche picturale se caractérise par la création d'une synthèse de formes, en mettant l'accent sur l'idée du signe. Dans son œuvre graphique, humoristique et politiquement critique, il utilise des allusions plus figuratives avec l'utilisation d'un fort contraste entre les zones noires et blanches. Au Venezuela, il a publié ses dessins dans les journaux El Nacional, El Diario de Caracas, Economía Hoy, le magazine Nueva Sociedad et quelques autres publications. En Espagne, il a publié dans les journaux El País, El Diario Vasco, Deia, Egin, Cinco Días. Actuellement, il fait de l'humour graphique dans les quotidiens gratuits 20 minutos, El Mensual de 20minutos, Interviú et Diagonal, tous en Espagne, et dans le supplément humoristique El especulador precoz, dans le quotidien vénézuélien Ciudad CCS. Avec Mutis, Olaf, Jack Le Biscuit, César Fernández Arias et Pepe Medina, il a participé à El Cártel (une affiche de journal collée dans les quartiers de Malasaña et Lavapiés à Madrid). Il tient un blog intitulé "Y sin embargo se mueve" dans le journal 20 minutos, qui dispose d'un vaste réseau d'adeptes. Il a organisé de nombreuses expositions de dessin et de peinture.⁷⁴

Pour Eneko, son art sert avant tout une cause, celle de la justice sociale, économique et politique. La notion de justice est abordée en dénonçant son absence dans des domaines cruciaux : le traitement des questions sociétales comme l'immigration, le chômage, la pauvreté, la gestion des finances publiques face à la corruption, mais aussi les politiques mémorielles, l'héritage franquiste encore très présent dans le pays, les violations des droits de l'homme dans le cadre des lois anti-terroristes ou dans la persécution des partisans de l'indépendance (en Catalogne et au Pays Basque). Il en résulte un travail militant, avec un engagement politique parfaitement assumé en faveur des femmes victimes de violences, des populations minorisées, ostracisées ou exploitées, des victimes condamnées au silence ou à l'oubli.

La question d'une justice entravée est centrale dans l'œuvre d'Eneko et nous tenterons d'essayer d'en comprendre les représentations. Parmi ses engagements forts contre

⁷⁴ https://www.tebeosfera.com/autores/de_las_heras_leizaola_eneko.html (texte traduit de l'espagnol par nos soins)

l'obstruction à la justice, un cas nous intéressera tout particulièrement. Il s'agit du juge Baltasar Garzón, empêché en 2012 d'enquêter sur les crimes du franquisme suite à sa condamnation par les tribunaux de son pays. Pour analyser cette décision de justice hautement politique, condamnée par l'ONU en 2021, nous nous pencherons d'abord sur l'histoire de cette affaire, puis nous évoquerons la manière dont Eneko l'a représentée dans une caricature emblématique de l'obstruction de la justice où le cadavre de Franco fait un croche-pied au juge Garzon, et nous mettrons ce dessin en perspective avec d'autres œuvres du dessinateur qui traitent des entraves qui portent sur l'exercice du pouvoir judiciaire en Espagne. Enfin, nous nous intéresserons aux obstacles toujours portés à la justice malgré de récentes tentatives de démocratisation du pays en matière législative et à la manière dont Eneko se représente un autre monde, plus équitable.

i.i. L'affaire du juge Baltasar Garzón, évocatrice d'un climat d'obstruction de la justice

L'évocation du cas du juge Garzón est importante à plusieurs titres. Figure emblématique de la lutte contre le terrorisme, ce juge espagnol avait réussi à incarner une certaine image de la justice à vocation universelle. Son engagement en faveur des droits humains s'était manifesté dans sa volonté de poursuivre devant la justice des figures importantes des dictatures chilienne et argentine, d'enquêter aussi sur les 136 000 civils disparus en Espagne, de mener des investigations relatives à la question de la torture à Guantanamo et de continuer sa lutte auprès de la justice argentine sur les crimes franquistes après sa destitution en Espagne. Son engagement contre la torture a même abouti au protocole Garzon : *« L'une des plus importantes contributions à la lutte contre la torture a été apportée par Baltasar Garzón lorsqu'il a établi une série de garanties procédurales pour les détenus pour terrorisme, ce que le rapporteur des Nations unies a appelé le protocole Garzón. »*⁷⁵ Cette position éthique forte n'a pas été sans conséquences pour le juge qui attribue clairement cette situation à la nature de ces enquêtes qui gênent non seulement le pouvoir espagnol mais aussi l'Administration américaine⁷⁶. Evoquer plus en détail cette

⁷⁵ <https://baltasargarzon.org/baltasar-garzon/carrera-judicial/protocolo-garzon-ante-la-tortura/>

⁷⁶ <https://baltasargarzon.org/baltasar-garzon/carrera-judicial/protocolo-garzon-ante-la-tortura/>: *«Guantánamo est un cas extrême de tentative présumée d'atteinte à l'indépendance de la justice. Il s'agit de l'enquête diligentée par Baltasar Garzón "pour crimes contre l'humanité sous forme de torture" à l'encontre d'agents américains responsables de traitements inhumains et de crimes de cette catégorie dans la prison militaire de Guantánamo. Les publications de Weakeleaks ont révélé que l'ambassade des États-Unis à Madrid aurait fait pression sur le juge d'instruction pour qu'il classe l'affaire. Ces manœuvres se sont avérées inefficaces puisque l'affaire a été poursuivie sur décision du juge et de la cour d'appel. En avril 2009, en tant que juge de l'Audience nationale, Baltasar Garzón a ouvert une enquête sur les éventuels "auteurs matériels, instigateurs, coopérateurs*

affaire permettrait d'avoir un aperçu du contexte espagnol en matière d'accès à la vérité historique dans ses réalités les plus sordides (disparitions, adoptions forcées, viols, torture, exécutions sommaires, fosses communes), de reconnaissance des vaincus de la guerre civile en leur qualité de victimes des crimes du franquisme et de révélation des mécanismes et des acteurs qui ont servi à leur répression.

L'affaire du juge Baltasar Garzon, démis de ses fonctions au bout d'une cabale judiciaire est assez révélatrice des entraves auxquelles est confrontée la justice espagnole quand il s'agit de faire la lumière sur le passé franquiste et de manière plus globale, l'impossibilité pour le pouvoir judiciaire d'interpréter la loi au-delà des pressions politiques des gouvernements. Mais revenons aux faits :

Le juge Baltasar Garzón — qui a poursuivi devant la justice les putschistes argentins et Pinochet — a été relevé de ses fonctions et mis dans l'impossibilité d'enquêter sur les crimes de la dictature espagnole ainsi que sur les 136.000 disparus non combattants, et s'est réfugié en Argentine où il témoigne dans un procès sur les méfaits franquistes. En Espagne, la tentative du désormais ex-juge espagnol, Baltasar Garzón, d'intenter un procès pour juger les crimes franquistes s'est heurtée à des institutions qui, aujourd'hui encore, refusent de faire la lumière sur l'histoire du pays. Pour les magistrats et pour le gouvernement de Mariano Rajoy l'affaire est close et rouvrir la plaie ne sert à rien. Au nom de la pacification, les institutions revendiquent l'amnistie proclamée en 1977 après la mort de Francisco Franco. Comme l'histoire le montre, toute dictature qui se respecte se conclut par une amnistie générale.⁷⁷

Le cadre juridique de l'amnistie de 1978 et la transition démocratique se sont réalisés sur fond d'occultation des violences faites aux victimes. La non-reconnaissance des souffrances des victimes du franquisme, une volonté d'inscrire la continuité des mécanismes de l'Etat au détriment du vécu des acteurs, des politiques mémorielles empêchant un travail d'analyse et d'évaluation de l'impact du passé sur le présent ont rendu ces traumatismes d'autant plus agissants qu'ils sont niés. Dans ce contexte, le travail du dessinateur engagé

nécessaires et complices" des crimes de torture commis à Guantánamo. La procédure concernant Guantánamo a été engagée à la suite de plaintes déposées par Hamed Abderrahman Ahmed, Lahcen Ikassrien, Jamiel Abdul Latif al Banna et Omar Deghayes, qui, après avoir été détenus à Guantánamo, ont assuré à M. Garzón qu'ils avaient été torturés. Cette action judiciaire a déclenché aux États-Unis un vaste climat d'inquiétude au plus haut niveau de l'administration, comme cela a été révélé par Wikileaks en novembre 2010 et relayé par les médias. Garzón était considéré comme dangereux pour les intérêts américains et, selon Wikileaks, une formule était recherchée pour l'empêcher de poursuivre ses investigations. La vérité est que lorsqu'il était à la tête du tribunal, il a maintenu l'enquête en vigueur envers et contre tout. Jusqu'à ce qu'il soit démis de ses fonctions à l'Audiencia Nacional, l'une des procédures que Garzón a poursuivies avec le plus de ténacité et de dynamisme a été l'affaire des tortures de Guantánamo. » (Traduit de l'espagnol par nos soins.)

⁷⁷ <https://www.erudit.org/fr/revues/sp/2014-sp03456/1052409ar/>

qu'est le caricaturiste vénézuélien d'origine basque, installé en Espagne depuis 1995, vient évoquer un désir de justice fondée non pas sur le cadre juridique prévalent mais sur un principe de justice tout aussi universel que les droits humains qu'il doit défendre. C'est autour de ce désir de justice qu'Eneko, l'artiste contestataire, rejoint la démarche de Garzón, le juge incorruptible, voué à la cause des droits humains. Tous les deux sont portés par un désir d'absolu quasi transcendant à l'égard des contingences d'un cadre légal limité dans le temps et dans l'espace. Leur côté subversif n'est pas du côté de la transgression de la loi mais du côté de son dépassement au nom d'un idéal humaniste qui lui serait supérieur.

L'affaire du juge Garzon, tour à tour, apprécié, évincé de la magistrature, luttant pour sa réhabilitation contre un appareil d'Etat écrasant, rappelle d'une certaine manière le sort fait aux Républicains pendant la Guerre d'Espagne dans un pays où le soulèvement militaire du camp nationaliste vint renverser un ordre légal pour lui substituer un régime liberticide, autoritaire et violent. Une inversion totale du régime de la légalité qui se ressent aussi dans le cas de ce juge empêché d'exercer son métier :

En 2008 Garzón avait reçu, de la part des proches des victimes et des associations pour la mémoire, une liste comprenant les noms de 143.353 hommes et femmes que le franquisme avait fait disparaître entre 1936 et 1975. La réponse immédiate de l'Audiencia Nacional, qui l'a accusé de prévarication et radié de la magistrature pour avoir ouvert une enquête sans en avoir les compétences, a montré à quel point la blessure de la guerre civile espagnole est encore à vif. Garzón a ensuite été acquitté et sa suspension révoquée, mais immédiatement après, le 9 février 2012, il fut condamné à une interdiction d'exercer, pour une durée de onze ans, pour avoir réalisé illégalement des écoutes de conversations entre les détenus et leurs avocats lors du cas Gürtel. Selon Izquierda Unida (Iu) cela a été un véritable lynchage politique. Il a été expulsé de la magistrature pour avoir découvert un réseau de corruption dans lequel est impliqué le Partido Popular (PP) et y compris le premier ministre Mariano Rajoy. Cependant, la destitution de Garzón n'a pas mis fin aux enquêtes parlementaires, qui continuent à révéler les détails des pots-de-vin au cœur desquels se trouve Bárcenas, trésorier du PP.⁷⁸

L'enjeu majeur est de pouvoir passer outre une loi scélérate qui au nom de la transition démocratique amnistie des crimes contre l'humanité qui selon le juge devraient être imprescriptibles⁷⁹. Il ne s'agit pas d'une querelle nominaliste. Désigner les crimes des

⁷⁸ Tognonato, C. (2014). Baltasar Garzón et les disparus du franquisme. *Sens public*. <https://doi.org/10.7202/1052409ar>

⁷⁹ Cf. Chaput - Taillot, 2013 : « Le 30 septembre 2013, dans El País, Natalia Junquera fait une large place aux débats lors de la visite d'émissaires de l'ONU venus rappeler qu'il n'y a pas de prescription dans le cas de

dictatures comme crimes contre l'humanité est à la fois reconnaître l'ampleur de la déshumanisation induite par ces actes et donner à la justice les moyens de les condamner. L'internationalisation du débat est une manière de se libérer des lois d'amnistie qui en Espagne comme précédemment en Amérique du Sud avaient empêché qu'un réel travail d'investigation sur les crimes des dictatures soit rendu possible :

Le 26 mars 2010, sous le titre « Le juge Garzón harcelé », Natalia Junquera reprenait dans El País les déclarations d'associations de victimes accusant la Phalange d'être responsable de 98% des exécutions des personnes exhumées. Les phalangistes s'étaient chargés, le plus souvent, d'éliminer les opposants au coup d'État : ceux qui défendaient la République, régime légal conforté par la victoire du Front Populaire aux élections de février 1936. Or, le 14 avril 2012, le Tribunal suprême a accepté la plainte pour prévarication à l'encontre du juge Baltasar Garzón déposée par le groupe d'extrême-droite Manos limpias et par la Phalange... Le 5 février 2012, la même journaliste soulignait l'effet négatif, au niveau international, de la mise en accusation du juge Garzón. Si la presse étrangère a relevé sa tendance à la mégalomanie, il n'en reste pas moins celui qui a lutté contre le terrorisme, la corruption, et le seul à avoir accepté d'instruire les dossiers des victimes du franquisme en les dénonçant comme crimes contre l'humanité ne relevant donc pas de la loi d'amnistie. Sur le site de sa fondation, une vidéo de quatre minutes sur le problème des disparus en Espagne tente de mobiliser pour obtenir la création d'une Commission Vérité comme en Amérique latine et dans de nombreux pays. CCVF (Coordinadora de Colectivos Víctimas del franquismo qui regroupe la plupart des associations dont la liste est consultable sur son site) souligne l'importance de la législation pour trouver des solutions et appuie le choix de se tourner vers la justice internationale. Nous retrouvons les mêmes acteurs institutionnels et Garzón toujours aussi impliqué mais qui en appelle désormais – souligne Natalia Junquera dans El País – à l'ONU pour dénoncer l'abandon des « victimes du franquisme » et demander la création d'une Commission Vérité. C'est le Comité contre les Disparitions forcées de l'ONU qui veille à l'application de la Convention Internationale sur les Disparitions forcées que l'Espagne a signée en 2010. L'année 2013 est marquée par des pressions croissantes pour qu'elle l'applique sur son sol. En juin, le rapport d'Amnesty International constate que la situation a empiré depuis le jugement du Tribunal suprême qui a statué sur l'impossibilité pour les juges espagnols d'enquêter sur ces crimes, beaucoup de demandes ayant été classées. Chacun trouve ses arguments dans le droit et le clivage droite/gauche n'est pas toujours pertinent. Le gouvernement considère

disparitions forcées et que l'État espagnol doit apporter une solution et enquêter sur les 114 000 disparitions signalées en 2008 dans le dossier du juge Garzón. Pour cela, il faudrait déroger à la Loi d'amnistie de 1977 : l'ONU a fixé une date butoir, le 15 novembre 2014. » Voir également la décision de l'ONU sur la non-prescription des disparitions : https://www.lainformacion.com/espana/onu-el-delito-de-desaparicion-solo-prescribe-cuando-se-sabe-suerte-victimas_vNqULX6gJhkqDTEOPifn55/

que ces disparitions ayant eu lieu avant l'adhésion de l'Espagne à la Convention Internationale sur les disparitions forcées en 2010, il n'a pas à l'appliquer. Garzón réfute l'argument : pour lui, elles entrent dans la catégorie de « délits permanents, imprescriptibles » comme le sont les crimes contre l'humanité. (Chaput - Taillot, 2013)

Baltasar Garzón avait déposé une plainte auprès du Comité des Nations Unies en 2016. Dans une décision rendue publique à Genève en août 2021, le Comité des droits de l'homme de l'ONU a conclu que les procédures engagées contre Baltasar Garzón dans les affaires Franco et Gürtel étaient « arbitraires et ne respectaient pas les principes d'indépendance et d'impartialité de la justice ». Fait important, c'est la première fois que le Comité condamne un État pour avoir utilisé le droit pénal à l'encontre d'un juge en raison de ses activités. L'ancien juge espagnol est aujourd'hui l'un des avocats du fondateur de WikiLeaks, Julian Assange. Il continue à travailler pour soutenir la lutte contre l'impunité et la défense des droits humains.⁸⁰

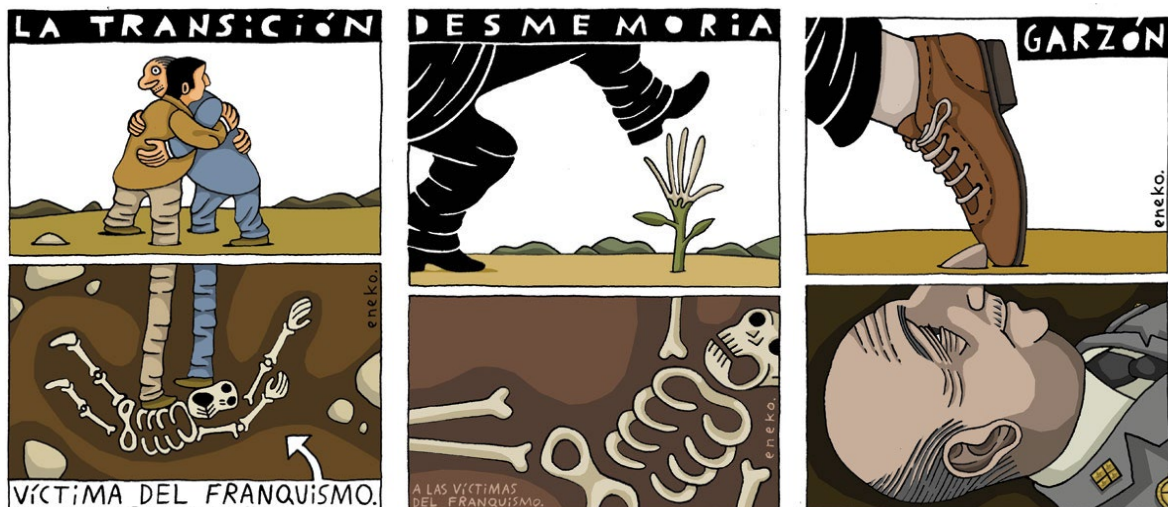
L'évocation de l'affaire de ce juge n'est pas anecdotique. Le travail du juge s'inscrit dans une réalité bien plus large qui oppose deux visions bien distinctes de l'histoire, de l'accès à la vérité factuelle et de la reconnaissance des enjeux du passé qui divise. Elle illustre un climat d'obstruction de la justice dans un contexte où la mémoire historique et la liberté d'expression sont constamment mises à mal. C'est aussi le retour d'un refoulé historique qui est d'autant plus agissant que l'on cherche à en nier l'existence ou à le taire.

i.ii. Eneko face au déni, au clivage et à l'interdit de penser

Le contexte espagnol semble encore sous l'emprise d'un passé traumatique qui ne passe pas et qui reste porteur de déni, de clivage et plus globalement d'un interdit de penser. Il en résulte une négation de l'expression libre, une vision clivée de l'histoire et une difficulté à se représenter, à élaborer et à raconter l'héritage toujours actif de la guerre et de la dictature. Ces mécanismes sont perçus et dénoncés par une partie de la société civile, par des artistes, des intellectuels, des cinéastes engagés. Il nous semble important d'essayer de comprendre le rapport d'Eneko face au déni, au clivage et à l'interdit de penser qui entravent le travail de mémoire, de vérité et de justice sur le passé traumatique. Quels sont les moyens déployés par le dessinateur pour dénoncer l'hypocrisie, la mauvaise conscience, le silence coupable ? Quelle vision de la justice s'en dégage ? Quel est le rôle du dessinateur engagé dans la Cité ?

⁸⁰<https://www.rts.ch/info/monde/12444406-lespagne-condamnee-a-lonu-pour-les-proces-contre-le-juge-garzon.html>

Le travail de mémoire, de vérité et de justice est présenté par certains de ses détracteurs comme une tentative de rester fixé à un passé de division alors que pour ses instigateurs, il constitue un préalable nécessaire à une réelle démocratisation du pays, une *condition sine qua non* pour penser le passé qui blesse et pour pouvoir s'en affranchir. Le déni entraîné par les lois d'amnistie et une transition assurée sans réelle élaboration du passé traumatique sont régulièrement fustigés. Penser les crimes du passé est une condition indispensable pour arrêter de les reproduire et pour rendre justice à ceux qui en furent les victimes. A contrario se taire est le meilleur moyen de laisser ce passé prendre le dessus et se reproduire dans l'avenir. C'est exactement ce qu'exprime Eneko quand il montre que la réconciliation s'est faite sur fond de compromission coupable, en foulant aux pieds les victimes du franquisme. Le non-respect aux morts, la trahison des idéaux républicains, le collaborationnisme sont régulièrement stigmatisés dans des dessins qui mettent en scène sur un axe vertical un présent qui nie l'horreur du passé au nom d'une pseudo-réconciliation dont le caractère faux est magistralement démontré.

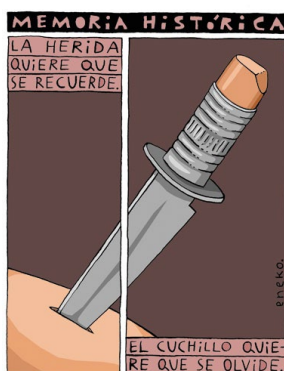


Nous avons décidé de présenter ces trois dessins ensemble, dans la mesure où ils nous semblent emblématiques de l'obstruction à la justice. Si la transition et le déni de la mémoire se font en piétinant les victimes du franquisme, bien présentées sous formes de squelettes, les multiples entraves dont souffre la justice sont bien représentées par le croche-pied qui fait chuter le juge Garzon. Dans ce dessin, le cadavre de Franco est particulièrement frais, il a l'air de dormir bien plus que d'être mort. Et la prééminence de son nez constitue un obstacle tout à fait apte à faire tomber le juge, là où le déni de mémoire semble écraser la main tendue qui est

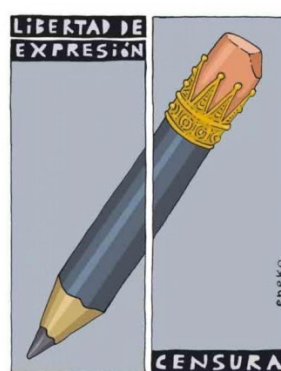
paradoxalement porteuse d'espoir. Une plante avait commencé à pousser et en écrasant cette main, c'est aussi une forme de vie et de vitalité qui est sur le point d'être écrasée par des bottes noires. L'idée qui s'en dégage est que le fascisme continue à sévir. Le pouvoir judiciaire semble systématiquement attaqué par le pouvoir en place et le rôle du dictateur semble toujours actuel.



Eneko évoque ce besoin de penser l'histoire, de reconnaître les responsabilités de chacun et de différencier les victimes des coupables par un dessin évocateur, intitulé « mémoire historique », qui se lit comme souvent chez lui en diptyque avec une ligne de clivage qui sépare en deux le couteau qui blesse et la plaie qui saigne. Ce clivage se réactualise d'ailleurs dans un autre dessin d'un graphisme très similaire qui porte sur la liberté d'expression et sur la censure, avec la même séparation entre un pouvoir monarchiste arbitraire à droite de la composition et ceux qui en subissent les conséquences à gauche.



La plaie veut qu'on s'en souvienne, le couteau veut qu'on oublie.



Liberté d'expression assurée par l'écriture, censure liée à la monarchie.

En mettant en avant la continuité historique des faits et des acteurs d'un drame national, en illustrant la discontinuité de leurs expériences subjectives et collectives, en montrant la limite de la symétrie entre détenteurs du pouvoir et victimes de son exercice abusif, le dessinateur montre bien qu'au sein d'un même pays des mémoires divisées existent, que la liberté de parole n'est pas la même pour tous et que la notion de justice n'y est pas assurée.

La justice apparaît comme étant systématiquement niée, entravée dans ses fondements même, bâillonnée et attachée. Ailleurs, elle est représentée errante, sur le point de tomber dans les cloaques de l'Etat. Le jugement actuellement entravé des crimes franquistes trouve son pendant dans la mainmise passée du dictateur sur la justice mais aussi dans une situation plus globale du pays marquée par l'injustice, par la corruption et la connivence des différents pouvoirs.

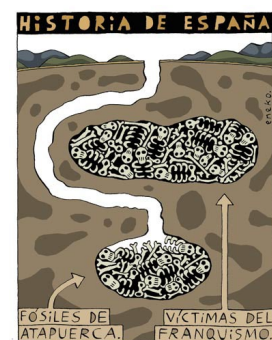
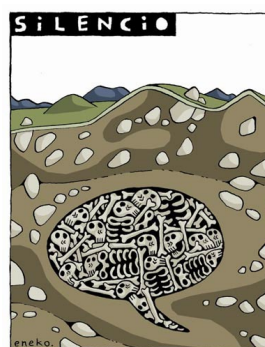


Les dessins qui suivent illustrent cette absence de jugement équitable ou de liberté d'expression, la justice sous Franco, mais aussi après sa mort, étant littéralement étouffée ou étranglée. Comme le fait remarquer François Malveille, cette image de la strangulation est intéressante à mettre en parallèle avec d'autres formes d'attaques du corps très présentes dans l'œuvre d'Eneko du côté de la coupure, de l'écrasement ou de l'étouffement :

On est frappé par la cohérence et la récurrence des thèmes d'Eneko. Il a clairement choisi son camp et il milite pour les causes qu'il juge justes. Un de ces thèmes de prédilection est bien la lutte contre les politiques d'austérité et le néolibéralisme. Il dénonce ce qui coupe (ciseaux, dents de loup...), ce qui écrase, ce qui étouffe... On remarque chez Eneko l'image de la strangulation, un objet exerce une pression sur un être et le prive de la possibilité de respirer. Cette violence souvent symbolique dans les dessins prend un sens particulier dans le pays du garrote vil. (Malveille, 2017, p. 118)



La justice apparaît ainsi progressivement ensevelie sous des ossements qu'elle n'arrive pas à mettre à la lumière du jour, elle-même aveugle et attaquée, finalement enterrée vivante dans une fosse commune. Le silence des défunts qui semblent vouloir dire quelque chose qui reste enfoui est représenté par une bulle formée d'ossements de victimes avec une histoire en attente de narration. De manière assez ironique, le dessinateur montre que les ossements d'Atapuerca, premier cimetière de l'humanité⁸¹, sont plus faciles d'accès que les fosses communes de l'époque franquiste.



Face à cette situation, le dessinateur préconise des solutions qui vont de pair avec son engagement politique et social en faveur d'une réconciliation fondée sur la vérité historique. Tendre la main vers ses victimes au lieu d'en écraser la mémoire est le premier pas préconisé par le dessinateur. Faire sortir les disparus de leur condition de victimes anonymisées, oubliées, niées dans leur histoire est la condition sine qua non à une démocratisation du pays. Pas d'avenir radieux sans justice. Le lever du soleil semble ainsi conditionné par le jugement des crimes commis par le franquisme. Les dessins suivants illustrent ce passage d'un présent

⁸¹Cf. <https://www.escapadarural.com/blog/la-sima-de-los-huesos-el-primero-cementerio-de-la-historia/#:~:text=La%20llamada%20Sima%20de%20los.fecha%20tan%20reciente%20como%201976>. "La Sima de los Huesos" ou « gouffre aux ossements » désigne un aven situé dans le Nord de l'Espagne qui contient un gisement paléolithique âgé de 430 000 ans.

sombre et à un avenir plus clément, grâce à un travail certes laborieux mais nécessaire, sur le passé.



Pour Eneko, représenter le franquisme et Franco c'est la possibilité de peser sur une représentation collective. Les occasions de le faire ne manquent pas. Eneko au fil des années va représenter la Transition, l'« oubli », la loi sur la mémoire historique, les disparus, les victimes en général. Il va aussi représenter le travail de certains historiens et celui des juges. [...] L'affaire Garzón illustre quant à elle le volet judiciaire. Le dessin qui porte la mention "El día que enjuicien al franquismo" exprime le désir de jugement d'Eneko. Ce désir apparaît à de nombreuses reprises. Juger, c'est dire ce qui a été, désigner un coupable. Lorsque le juge Garzón tente de le faire, il est rapidement mis sur la touche, ce qui inspire ce dessin à Eneko où l'on voit le juge buter sur le nez du dictateur qui affleure⁸². Le général Franco est officiellement mort mais son corps semble intact et son œil est ouvert. Il conserve la capacité d'empêcher l'action du juge et de la justice. Eneko représente cette fois un mort qui ne l'est pas vraiment pour exprimer la permanence du « franquisme sociologique », qui prolonge son action près de trente ans après 1975. (Malveille, 2018)

Face au « franquisme sociologique » et plus globalement à toute forme d'injustice sociale, politique, économique, Eneko se positionne en artiste engagé. Dans un entretien accordé à Rebeca Martínez en 2017, pour la revue *Viento Sur*⁸³, le dessinateur revient sur son rapport à son travail, sur son engagement politique, sur l'évolution de son style.

- Vos vignettes ont un fort contenu critique. On y trouve des thèmes sur la corruption, les coupes budgétaires, la violence à l'égard des femmes, les conséquences de la mondialisation.... Cela a-t-il toujours été le cas pour vous ?

⁸² Garzón, 20 minutos, 17 février 2010.

⁸³ Extrait tiré de l'entretien du dessinateur Eneko las Heras avec Rebeca Martínez dans *Viento Sur*, le 03/03/2017, traduit par nos soins. <https://vientosur.info/es-fundamental-que-el-artista-trabaje-vinculado-con-su-comunidad-para/>

- Oui, en fait oui. Pour moi, dessiner dans la presse est une façon de faire de la politique et j'aime exprimer ma vision du monde. C'est l'équivalent d'un article d'opinion, mais avec une capacité argumentative moindre, c'est certain.

- Ces illustrations sont-elles une fin ou un moyen ? Quel est votre objectif ?

- Je suis communiste et socialiste. Je vis dans un monde capitaliste qui est à l'opposé de cela et je me bats, comme beaucoup de gens, pour des droits, pour une société différente. Je veux apporter ma contribution à un système plus juste. C'est l'objectif essentiel. [...]

- Comment expliqueriez-vous l'évolution de votre travail ?

- J'ai toujours accordé beaucoup d'importance au dessin, mais au début davantage. J'étais très intéressé par l'expression graphique. Mes premiers dessins étaient d'inspiration picassienne et l'esthétique avait une très forte influence sur mon travail. Avec le temps, je suis parvenu à une plus grande capacité de communication. Je travaille davantage sur l'idée et, pour l'exprimer, je simplifie le dessin afin qu'il soit plus facile à comprendre. Je suis passé de Picasso à Magritte. La technique que j'utilise maintenant est celle de René Magritte, avec un dessin épuré qui ne demande pas beaucoup de déchiffrement.

Des dessins facilement accessibles, des idées clairement établies et une argumentation en faveur de ceux que l'histoire officielle a laissés de côté, tels sont les principaux points de repères pour comprendre le positionnement et la création d'Eneko face au déni, au clivage et à l'interdit d'expression qui ont marqué l'Espagne pendant la période franquiste et bien après sa fin officielle, pendant la période dite de transition démocratique.

i.iii. Des lois garantes de justice et de liberté ?

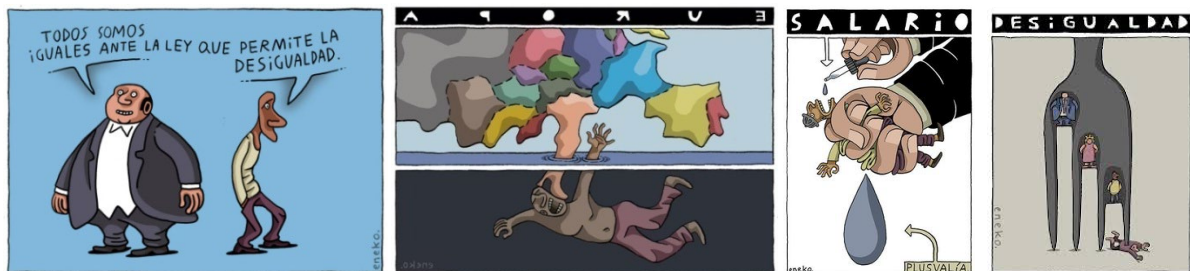
La notion de justice entravée est fondamentale pour approfondir notre réflexion sur l'œuvre et la pensée du dessinateur. Le besoin de justice, très manifeste dans sa création, est relié à une vision du monde bien tranchée, faite de conflits politiques, de luttes sociales et d'espoir de changement. Parfois désabusé, le dessinateur revendique à travers son œuvre artistique et son engagement politique, un monde plus égalitaire entre le Nord et le Sud, les classes possédantes et les classes laborieuses, les hommes et les femmes, les nationaux et les migrants. Il représente et fustige ces clivages dans l'espoir de faire céder les lignes de démarcation. Son désir d'égalité va au-delà du cadre légal institué pour dénoncer l'inégalité au sein même de la conception et de la pratique de la loi. Comment perçoit Eneko l'égalité devant la justice dans un contexte capitaliste et dans un pays à l'héritage fasciste ? Quel est son idéal sociétal en matière de justice et en quoi la référence républicaine constitue une ressource pour le dessinateur ? Comment la nouvelle loi sur la mémoire, promulguée en 2022

pourrait permettre de juger les crimes du franquisme et quelles sont les perspectives de reconnaissance et de réhabilitation des victimes ?

Pour Eneko, dans un dessin intitulé “égaux devant la loi”, deux personnages dos-à-dos incarnent deux visions très opposées de la justice. Un homme blanc, obèse, richement habillé, doté d’un sourire carnassier, affirme l’égalité de tous devant la loi, alors qu’un homme noir, rachitique et mal habillé, au regard désabusé, privé complètement de sourire, complète la phrase énoncée : « nous sommes tous égaux devant la loi » devient « nous sommes tous égaux devant la loi "qui permet l’inégalité" ».

Dans d’autres dessins du même artiste, la justice en tant que valeur est entravée par les réalités socio-économiques, comme le chômage, la précarité, l’exil. Il nous semble intéressant de relever à travers la réutilisation du tableau de la Guernica, la représentation de l’injustice sociale comme un état de guerre. Et c’est bien d’une guerre de classes qu’il s’agit. Le célèbre tableau de Picasso de 1937 a souvent servi à Eneko de source d’inspiration pour décrire une désolation et une détresse qui ne se limitent pas aux violences d’une guerre civile mais qui remontent à des motifs plus profonds et qui engagent une réflexion sur l’origine du conflit. Le capitalisme, l’autoritarisme, le néolibéralisme sont dénoncés à la fois dans leur réalité contemporaine et en tant qu’héritage d’une révolution sociale celle de la Deuxième République, noyée dans le sang.

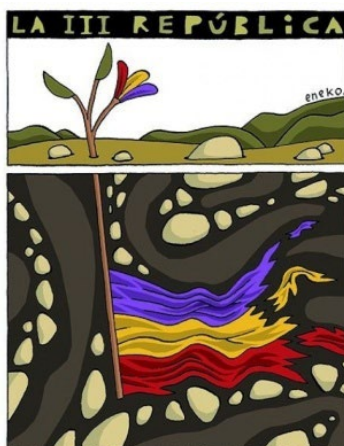
Dans sa lecture des faits sociaux et politiques, Eneko identifie des formes de continuité entre les différentes formes d’injustice qui constituent pour lui autant de violences à dénoncer. Le personnage du capitaliste vient illustrer la négation des droits des travailleurs, une exploitation sans merci et une bonne conscience qui repose sur le mensonge ou la mauvaise foi. La mondialisation et la crise des réfugiés sont abordées à l’aune de l’injustice sociale, d’un monde inéquitable, réservé à une poignée de riches qui dépouillent les plus démunis. Le chômage, la crise du logement, la destruction de la planète, des politiques migratoires iniques sont des thèmes régulièrement revisités.





Dans ce contexte de violence, d'oppression et d'injustice, que reste-t-il possible ? Pour Eneko, l'espoir subsiste. Il prend forme dans un projet sociétal inspiré de l'idée d'une troisième république à l'échelle du pays et d'un monde plus libre, égalitaire et fraternel à l'échelle de l'humanité.

Différents dessins viennent illustrer cette idée d'une troisième République qui prendrait racine dans l'expérience du Front Populaire et qui réhabiliterait les combats des républicains de jadis. Eneko établit à travers ses créations la continuité historique entre les deux périodes, évoque l'héritage symbolique d'un passé enseveli et pourtant encore porteur de vie et d'épanouissement, souligne la quête de justice sociale comme un enjeu toujours actuel et qui reste à construire. Ce projet sociétal, féministe comme le fut la Seconde République, est présenté comme l'évolution naturelle des choses dans une vision progressiste du monde, face à une couronne dominée par l'aigle franquiste.





L'abolition de la monarchie est pensée comme une condition nécessaire à la démocratisation du pays du fait des liens forts entre le régime monarchiste et la dictature fasciste. La transition du régime du dictateur Franco au Roi Juan Carlos porte en elle tous les ingrédients d'un fascisme rampant pour la gauche espagnole. Différentes caricatures montrent cette continuité idéologique entre la dictature et la monarchie et invitent à un changement de régime, qui pourrait garantir une meilleure séparation des pouvoirs, une démocratisation des institutions et une plus grande égalité sociale.

Dans un contexte de forte contestation de ces liens délétères entre la dictature et l'Espagne actuelle, la loi sur la mémoire du 19 octobre 2022⁸⁴ constitue un moment de rupture majeure, révolutionnaire en soi. Si après la mort de Franco, en 1975, l'Espagne a refusé de juger les responsables de la dictature, la loi d'amnistie, adoptée en 1977 a permis au pays d'avancer vers un semblant de démocratie, en occultant les violences faites aux victimes, selon la règle du "ni vainqueurs ni vaincus". Mais l'absence de condamnation ferme du dictateur et des crimes commis pendant 40 ans a entretenu un climat hautement toxique dans le pays, dans une indifférenciation voire une inversion des rôles entre victimes et coupables.

Citons l'exemple de la publication en 2011, d'un dictionnaire biographique qui a mis le feu aux poudres⁸⁵ et qui est emblématique des tensions ambiantes en absence de justice :

Un thème secondaire en apparence se glisse au milieu de l'année 2011, il s'agit du scandale du Diccionario biográfico español réalisé par la Real Academia de Historia. Ce qui pose problème c'est notamment la notice biographique de Franco confiée à un franquiste notoire, Luis Suárez, qui renoue avec la tendance hagiographique dans un ouvrage qui prétend être l'ouvrage de référence. Eneko représente Franco sur une selle chevauchant sa notice

⁸⁴ <https://www.boe.es/buscar/act.php?id=BOE-A-2022-17099>

⁸⁵ <http://www.publico.es/culturas/379058/los-historiadores-se-alarman-ante-la-hagiografia-de-franco>
<http://www.abc.es/20110530/cultura/abcm-guerra-civil-biografias-201105301442.html>

biographique. L'idée est de montrer que le dictionnaire est une statue à la gloire de Franco, une de ces statues équestres qui ont été retirées des rues après la loi sur la Mémoire historique de 2007. Un second dessin sur la même question deux jours plus tard représente cette fois trois tomes du Dictionnaire biographique qui forment des strates d'un terrain sous lesquelles on trouve un squelette et la mention "Victima del franquismo", dans une allusion claire aux cunetas, ces fosses où reposent toujours aujourd'hui des dizaines de milliers de "victimes du franquisme". (Malveille, 2017).

Dans cet exemple, l'histoire déformée, qui s'apparente à une forme de négationnisme vient nier les droits des victimes non seulement à une sépulture décente mais aussi à une narration qui leur rende justice.

La loi phare du gouvernement socialiste de Pedro Sanchez, dite de "mémoire démocratique", promulgué en 2022, a constitué un changement radical puisqu'elle est venue reconnaître tout ce qui avait été passé sous silence pendant plus de 80 ans. Il s'agit d'un « pas de plus vers la justice, la réparation et la dignité », selon le Premier ministre socialiste, qui a fait de la réhabilitation des victimes du franquisme l'une de ses priorités. La recherche des disparus est devenue une responsabilité de l'État et le gouvernement se doit de financer les fouilles et les exhumations pour retrouver dans des fosses communes les corps des républicains tués d'abord pendant la Guerre civile de 1936 à 1939, puis sous la dictature, alors que jusqu'alors c'étaient les familles qui s'en chargeaient entièrement. Rappelons que 114 000 personnes n'ont toujours pas été retrouvées ou identifiées. Comme Pedro Sanchez l'a dit en été 2022, l'Espagne est « le pays au monde qui compte le plus de disparus »⁸⁶, juste après le Cambodge, dont la population a été décimée par les Khmers rouges dans les années 1970. Pour faciliter les recherches, il a été prévu de créer une banque ADN et une carte pour répertorier des fosses communes du pays. Les "bébés volés" arrachés à leur famille souvent juste après l'accouchement, comme le faisait aussi la dictature de Pinochet au Chili, ont été également reconnus comme victimes du régime. Un parquet spécifique a été prévu pour les enquêtes sur les crimes du franquisme. Jusqu'en 2022, la plupart des plaintes étaient rejetées dès la première instance par les tribunaux. Même la Cour suprême en 2012 s'était définitivement prononcée contre ce type de procès. En 2018, un ancien obstétricien, Eduardo Vela, a été reconnu coupable d'avoir soustrait une petite fille à sa mère et d'avoir falsifié son acte de naissance. Il n'a pas été condamné en raison de la prescription des faits.

Malgré l'avancée énorme de cette nouvelle loi sur la mémoire, nombreux sont les nostalgiques du franquisme. « *Mais cette loi de "mémoire démocratique" divise dans un pays*

⁸⁶ https://www.francetvinfo.fr/replay-radio/le-monde-est-a-nous/espagne-avec-la-loi-de-memoire-democratique-les-victimes-de-la-dictature-franquiste-rehabilitees_5374576.html

où les blessures du passé ne sont pas refermées et où la droite, qui a promis son abrogation si elle revenait au pouvoir l'année prochaine, accuse la gauche de les raviver. »⁸⁷ Et la droite espagnole de continuer à soutenir ce qui est une aberration totale du point de vue psychique : l'idée que promulguer une loi pour faire la lumière sur des actes de barbarie contribuerait à raviver « les blessures du passé ». Travailler sur un traumatisme pour pouvoir s'en affranchir présuppose tout au contraire l'accès à la vérité historique, à la circulation libre de la parole et à la reconnaissance pleine et entière des victimes.

Parmi les thèmes abordés par cette loi, nous retrouvons des questions fondamentales pour Eneko, qui portent sur les représentations de soi et de l'adversaire, les fosses communes et les actes de barbarie, la justice politique et sociale, les droits des femmes et des enfants, la transmission d'un projet sociétal de changement et ses entraves...

La question centrale est celle d'un désir de justice d'autant plus important que la mémoire des vaincus avait été systématiquement niée. Cette négation a constitué une seconde mort pour les personnes assassinées et leurs communautés de mémoire. Le déni de leur souffrances a participé à traumatiser à nouveau leurs descendants réels ou imaginaires. Il s'apparente à une forme de négationnisme aux effets délétères à court, moyen et long terme. Sortir de cette situation de souffrance d'une mémoire traumatique transmise inconsciemment de génération en génération nécessite la reconnaissance de la douleur des victimes par la loi dans sa valeur symboligène, par le corps social dans son ensemble et par ses instances décisionnaires en particulier.

Si l'on regarde le chemin parcouru en une dizaine d'années, depuis la publication quasi hagiographique sur Franco dans le dictionnaire biographique espagnol, réalisé par l'Académie d'histoire (RAH) en 2011, jusqu'à la loi de mémoire démocratique promulguée en 2022, on ne peut que prendre la mesure du changement opéré. En même temps, une loi, si bonne soit-elle quant à ses intentions, ne peut changer en soi des mentalités, des attitudes et des habitudes prises de longue date. Par ailleurs, elle constitue une condition nécessaire mais non suffisante au changement de l'appareil d'Etat. De profondes transformations sont encore indispensables au niveau politique et social.

Eneko essaie depuis longtemps de participer à ce travail sociétal sur le passé qui blesse, en proposant un regard humoristique insoumis, percutant et plein de justesse. Si cette loi est garante d'une plus grande justice et liberté, des entraves demeurent dans l'exercice du pouvoir judiciaire, l'indépendance des différentes instances et le mode de fonctionnement

⁸⁷ <https://www.nouvelobs.com/europe/20221005.OBS64159/l-espagne-adopte-une-loi-rehabilitant-les-victimes-du-franquisme.html>

d'un régime monarchiste. Eneko appelle de ses vœux une troisième République et rêve d'un monde plus solidaire, plus écologique et plus juste. Et en même temps, il est assez conscient de la difficulté pour ce nouveau monde d'advenir.

En 2017, son exposition de dessins politiques intitulée « un autre menu est possible » met en scène l'image d'une partie de la planète, le Nord, qui en dévore une autre, le Sud. La grande question reste ouverte : qu'est-ce qui est encore possible quand la réalité à échelle planétaire renvoie à une image d'ogre se dévorant les chairs ?



Après avoir évoqué l'affaire Garzon, nous nous sommes intéressée aux représentations graphiques de l'obstruction à la justice chez Eneko, dans une mise en perspective avec d'autres créations du caricaturiste. Nous avons abordé les liens historiques entre cette justice obstruée et les lois d'amnistie de 1978, responsables de l'impunité des crimes contre l'humanité commis par la dictature franquiste et donc de la disparition de centaines de milliers de civils. La vision de l'injustice qui se dégage de l'œuvre d'Eneko nous a montré les liens qui existent entre une mémoire historique occultée, une liberté d'expression censurée et des inégalités sociales particulièrement agissantes. La reconnaissance des crimes commis contre les républicains et la réhabilitation de toutes les victimes du franquisme, aidée par la nouvelle loi sur la mémoire, promulguée en 2022, nous semblent essentielles pour pouvoir s'affranchir d'une position victimaire et pour se dégager de la force d'attraction du traumatisme non élaboré. L'absurdité d'une prétention à une paix fondée sur l'oubli de l'histoire a été démontrée à maintes reprises tout au long de l'histoire.

Eneko s'attache aussi à montrer la corrélation entre déni de la réalité et répétition du trauma. La création artistique constitue une modalité possible d'élaboration du passé, de traitement du présent et de projection dans l'avenir. Plus globalement réfléchir sur l'histoire individuelle et collective est le meilleur moyen de comprendre les causes profondes et les conséquences d'un conflit afin d'essayer de sortir de leur reproduction compulsive.

Parmi les victimes qui attendent encore et toujours un acte de reconnaissance officielle de leur souffrance face aux traumatismes endurés et aux disparitions subies, se trouvent les enfants donnés en adoption forcée.

ii. Les adoptions forcées dans l'Espagne franquiste

Notre réflexion présente prend appui sur la question des enfants séparés de leurs familles sans leur consentement ni celui de leurs parents, donnés en adoption forcée ou placés en institution par la dictature franquiste dans des fins idéologiques et politiques. En effet, 300 000 enfants environ ont été donnés en adoption ou ont été placés en institution religieuse après la défaite des forces démocratiques, sans leur accord ou celui de leurs parents qui s'identifiaient au camp républicain, sur une période allant des années 30 à la fin des années 50, alors qu'à partir des années 60, cette pratique s'est étendue à d'autres couches de la population en devenant progressivement un commerce lucratif qui permettait à des personnes appartenant aux classes supérieures de se procurer des enfants des groupes les plus vulnérables : familles ou mères célibataires, jeunes, pauvres ou peu éduquées, soupçonnées de subversion ou accusées de mœurs sexuelles non conformes à l'idéologie dominante.

Face à l'expérience de renouveau social incarné par la Seconde République, les vainqueurs de la guerre civile ont tenté par tous les moyens de briser les changements révolutionnaires introduits dans la société en termes d'affranchissement des dominés de leurs rôles traditionnels. L'expérience républicaine et la lutte armée pendant la guerre civile avaient largement transformé la place de la femme et des enfants⁸⁸ dans la société espagnole de cette période. Elles avaient promu un idéal égalitaire de justice sociale, d'autogestion et de reconnaissance des droits des travailleurs, des minorités, de la diversité culturelle du pays. Elles avaient aussi permis à toute une partie de la population espagnole mais aussi à toute une « communauté imaginaire »⁸⁹, instituée en tant que groupe de référence idéologique

⁸⁸ Sur la transformation des rôles traditionnels des femmes et sur les changements en matière d'éducation des enfants initiés par l'expérience anarchiste et républicaine, il est intéressant de consulter une très riche bibliographie qui retrace les conditions de cette évolution. Pour ne citer que quelques titres : Martha A. ACKELSBURG, « "Séparées et égales" ? Mujeres Libres et la stratégie anarchiste pour l'émancipation des femmes », *Feminist studies*, vol. 11, n° 1, printemps 1985, p. 63-83. Martha A. ACKELSBURG, *Free Women of Spain: anarchism and the struggle for the emancipation of women*, Indiana University Press, 1991. Martha A. ACKELSBURG, *La vie sera mille fois plus belle : les Mujeres Libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*, traduit de l'anglais par Marianne Enckell et Alain Thévenet, Atelier de création libertaire, 2010.

⁸⁹ Sur cette notion, voir Benedict Anderson, *Imagined Communities Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983, et B. Anderson, *Imagined communities Reflections on the origin and pread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991, édition révisée et augmentée). Pour la référence française, se reporter à

réunissant des forces antifascistes à l'international, de se projeter dans un monde pensé plus juste, plus libre et plus humain. Un des enjeux du régime franquiste a été d'attaquer dans ses fondements ce rêve d'émancipation libertaire portée par l'expérience républicaine, au profit d'une régression à des rôles traditionnels de soumission à l'ordre établi, promus par l'Eglise catholique et par une dictature fascisante. Pour ce faire, le régime a présenté les parents républicains comme indignes d'assumer leurs fonctions parentales et il a fallu attendre bien après la fin de la dictature pour que la charge de culpabilité change de camp. De toutes nouvelles lois reconnaissant les crimes du franquisme et mentionnant explicitement l'affaire des enfants volés à leurs parents permettent progressivement qu'une culpabilité d'Etat soit reconnue.

Il importe alors de comprendre comment on passe d'une pratique et d'une idéologie de culpabilisation des opposants politiques, pendant et juste après la guerre civile et la dictature, à la reconnaissance sociale, extrêmement récente, de la culpabilité effective du régime dans une authentification de l'appropriation d'enfants comme un des aspects de sa politique répressive. Pour essayer de comprendre ce passage dans ses ressorts pratiques et idéologiques, nous procéderons en trois temps. Nous questionnerons d'abord l'appropriation d'enfants, crime de guerre récurrent, ayant des traits propres à chaque contexte de réalisation et ayant servi dans le cadre espagnol à asseoir « l'indignité » des parents républicains, puis nous aborderons la transformation de cette arme de guerre en outil de pérennisation de la domination et de la répression du régime, enfin, nous nous intéresserons à la réhabilitation tardive des victimes des persécutions franquistes par la reconnaissance du caractère criminel de cette pratique.

ii.i. Entre universalité d'un crime de guerre et singularité d'un contexte historique : construire la déchéance des opposants

La pratique d'appropriation d'enfants s'inscrit à la fois dans la singularité du contexte franquiste de l'après-guerre civile et dans l'universalité d'un crime de guerre et d'un crime contre l'humanité régulièrement perpétré par des régimes liberticides. La mise en tension entre ces deux aspects dans l'appropriation d'enfants en contexte de guerre civile, nous permettra de penser le cas espagnol en référence à une double logique de conflit armé et de

B. Anderson, *L'imaginaire national Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'angl. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996.

lutte de classes, mais aussi en relation avec la question du genre, le corps des femmes étant un champ de bataille privilégié dans les luttes de pouvoir des différents groupes.

L'enlèvement d'enfants de groupes ethniques, politiques ou confessionnels persécutés, ainsi que les adoptions irrégulières, sans consentement parental, qui lui font suite et qui sont des conséquences autant que des raisons d'être de cette pratique ne sont pas spécifiques à l'Espagne franquiste. Il s'agit d'un phénomène récurrent, caractéristique de différents régimes autoritaires, porteur d'une volonté de rééducation idéologique exclusive et dévalorisante à l'égard de toute forme d'altérité. Les régimes autoritaires pratiquent l'enlèvement d'enfants dans une visée d'exclusion, manifeste dans la stigmatisation de l'adversaire, de répression, tangible dans le recours à des pratiques de persécution des opposants, et de contrôle sur la société civile, présente dans des formes de rééducation des populations. Les fondements idéologiques de cette pratique instituent une séparation entre ceux qui seraient légitimes dans leur parentalité car proches sur le plan politique, social, économique et religieux des idéaux du régime concerné et ceux qui devraient en être destitués car jugés indignes de cette fonction.

Une telle radicalité dans la conception des différents groupes opposés est fondée sur une perception clivée du monde, stigmatisante à l'égard de ceux qui s'opposeraient aux valeurs du groupe dominant et qui s'en trouveraient *de facto* criminalisés (Alexopoulos, 2011 et 2017). Les fondements idéologiques d'une telle répartition du monde sont parfaitement compatibles dans leur polarisation avec des régimes autoritaires (Pejoska-Bouchereau, 2008) qu'il s'agisse d'Etats totalitaires (ex-URSS), d'Empires (pratique du janissariat ottoman) ou même de pouvoirs colonisateurs (la France y comprise), tout aussi ancrés dans une vision ségrégationniste.

Tout au long du XXe siècle, la pratique d'enlèvement d'enfants dans une visée rééducative, privant les parents naturels de tout accès à leur progéniture, a été attestée dans différents contextes y compris dans des régimes démocratiques. En France, cette pratique a touché « les enfants de la Creuse », originaires de l'île de La Réunion (Feldman, 2018, Ascaride, Spagnoli-Bègue, Vitale, 2004), ou encore des enfants eurasiens en Indochine (Denéchère, 2020), transférés de force des anciennes colonies de l'Asie du Sud-Est alors que la volonté rééducative s'est clairement manifestée lors de la guerre d'Algérie avec les enfants de Mme Massu (Denéchère, 2017). L'enlèvement d'enfants dans une logique dictatoriale de guerre contre des idées progressistes, prônant la liberté, la justice sociale, l'égalité des droits, a été historiquement attesté comme une forme d'exclusion, de répression et de contrôle social

par différentes dictatures militaires, en Espagne, au Chili et en Argentine⁹⁰. Elle est régie par une approche totalitaire⁹¹ dans ses fondements, dans le sens où elle est exclusive dans sa vision de la parentalité, essentialiste à l'égard des adversaires politiques ou nationaux et pétrie d'une logique hiérarchique de ségrégation.

La réalité du vol d'enfants dans ses ressorts fantasmatiques et dans ses aspects matériels relève ainsi d'un phénomène récurrent. Enlever les enfants d'un groupe minorisé, stigmatisé ou déprécié n'est pas le propre des régimes dictatoriaux mais relève d'une pratique criminelle attestée même dans des régimes dits démocratiques. Totalisante dans le sens d'« institution totale » de Goffman (1979), la pratique d'enlèvements d'enfants suivie de leur placement en institution ou en famille d'accueil, constitue une expérience de dépossession de soi qui porte gravement atteinte aux personnes qui y sont impliquées et dont la subjectivité et les appartenances groupales sont niées.

Quand cette violation majeure des droits humains se réalise dans un cadre de conflit armé, de guerre civile, de génocide ou de dictature, elle peut être aisément qualifiée de « crime de guerre »⁹² ou de « crime contre l'humanité »⁹³, signant de la sorte le passage onomasiologique des fragilités des démocraties qui transgressent des droits fondamentaux à l'affirmation du totalitarisme qui en fait un élément constitutif de sa suprématie.

On sait depuis Antigone et Créon, que des régimes tyranniques promulguent des lois iniques qui visent à déshumaniser leurs ennemis en destituant ce qui fait fondement

⁹⁰ <https://www.es.amnesty.org/en-que-estamos/reportajes/sustracciones-ilegales-de-bebes-en-espana-durante-franquismo-y-democracia/> ; <https://www.publico.es/sociedad/sucesos/incognita-bebes-robados-espana-50-anos-justicia-no-quiere-investigar.html> ; <https://elcafelatino.org/es/robo-bebes-argentina-chile-dictaduras/>

⁹¹ Sur la notion de régime totalitaire, voir <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire/1531> : « Par le monopole des médias, de la culture, de la classe intellectuelle, un régime totalitaire tente de dominer complètement -totalement- les différents aspects de la vie sociale et privée. À tous les échelons de l'existence -la famille, le quartier, le lieu de travail ou de loisirs- un régime totalitaire établit des mécanismes d'encadrement qui s'appuient sur la suspicion, la dénonciation et la délation. L'accès à des postes, l'obtention de biens ou de privilèges deviennent fonction du respect de l'idéologie et de l'«enthousiasme» manifesté à l'endroit des principes et des dirigeants du régime. Un régime totalitaire se distingue de la simple dictature -ou régime autoritaire- parce qu'il a pour but d'institutionnaliser globalement sa domination, en transformant radicalement l'ordre politique, culturel et économique existant en fonction d'une idéologie homogène et unifiée autour de quelques principes. La prétention d'un tel régime est souvent de construire un «homme nouveau», radicalement différent de celui du passé. D'une manière plus générale, un régime politique est dit totalitaire lorsqu'il exerce son emprise sur l'ensemble des activités des citoyens et qu'il abolit, ou tente d'abolir, toute notion de vie privée. Son contraire est un régime pluraliste ou un État de droit qui garantit un espace privé aux individus. Quand l'État peut tout faire et partout, il s'agit d'un État totalitaire. »

⁹² Les crimes de guerre sont des « violations du droit international humanitaire (traité ou droit coutumier) dont les auteurs encourent une responsabilité pénale personnelle au regard du droit international. En conséquence, à l'inverse des crimes de génocide et des crimes contre l'humanité, les crimes de guerre ont toujours lieu lors d'un conflit armé, international ou non ». <https://www.un.org/fr/genocidprevention/war-crimes.shtml#:~:text=Les%20crimes%20de%20guerre%20sont,au%20regard%20du%20droit%20international.>

⁹³ Le crime contre l'humanité est une violation délibérée et ignominieuse des droits fondamentaux d'un individu ou d'un groupe d'individus inspirée par des motifs politiques, philosophiques, raciaux ou religieux (Feldman, 2003). Sur la notion des droits fondamentaux, voir Duffar et Oberdorff, 2009.

symbolique et symboligène au sein d'une communauté humaine. Pour Antigone, donner une sépulture à son frère mort et observer de la sorte les rites religieux et les obligations familiales vis-à-vis du défunt, signifie s'inscrire dans le respect d'une transmission filiale et groupale, se soumettre à une loi coutumière, et ce faisant, commettre un acte de liberté qui permette d'exister face au tyran. Le personnage d'Antigone est d'autant plus héroïque qu'elle sacrifie sa vie au nom du respect dû aux morts. Et le personnage de Créon est d'autant plus dans la démesure (hybris) qu'il défie les lois divines en refusant à son ennemi mort ce que symboliquement est dû à tout défunt. Antigone se place en gardienne du respect de l'ordre symbolique du monde. Et cela est sans doute d'autant plus important à remarquer qu'elle est la fille d'un enfant abandonné, victime d'une rupture de l'ordre symbolique, Œdipe étant par excellence la figure tragique d'un homme dépourvu de filiation, qui arrive à commettre les pires des crimes, l'inceste et le parricide par méconnaissance de ses origines.

Dans le cadre espagnol, la pratique de l'appropriation d'enfants a pris appui sur la prétendue illégitimité des parents républicains et, ce faisant, elle a participé à leur dépossession. Le cadre juridique de la dictature s'organise autour d'un triple dispositif comportant des règlements édictés entre mars 1940 et décembre 1941, dans le but de réaliser le projet de « ségrégation » des enfants des républicains. Le premier volet se met en place le 30 mars 1940 par un arrêté du ministère de la Justice, le deuxième volet correspond au décret du 23 novembre 1940 sur la protection des orphelins de la révolution, et de la guerre, et enfin, le troisième volet relève de la loi du 4 décembre 1941, relative à l'enregistrement des enfants rapatriés et abandonnés. Ces trois mesures légales instituent la séparation définitive avec les parents, permettent d'écarter toute possibilité de prise en charge par les proches au profit de personnes acquises à la cause du régime, et organisent l'attribution d'une nouvelle identité aux enfants, dans l'occultation la plus totale de leurs origines.

L'idéologie franquiste institue la haine des idées progressistes, l'assujettissement des pauvres aux désirs des riches, la rééducation des enfants des prisonnières politiques arrachées à leurs mères à l'âge de trois ans dans un esprit opposé aux valeurs de leurs parents. Les enfants rapatriés de l'étranger qui ne sont pas rendus à leur famille, les parents républicains étant de fait frappés d'indignité nationale, se retrouvent également dans des institutions qui nient leur histoire, qui discréditent le combat de leurs parents et qui les élèvent dans la haine de soi, la culpabilité et la pénitence⁹⁴.

⁹⁴ Casanova, J. "Rebelión y revolución", en Juliá, S. (coord.), *Víctimas de la guerra civil*, Temas de Hoy, Madrid, 1999, p. 64-65. Casanova, J. "Una dictadura de cuarenta años", J. Casanova (coord.), *Morir, matar*,

Arme de guerre contre-insurrectionnelle, l'enlèvement d'enfants va de pair avec une tentative de suppression des idées égalitaires et républicaines portées par l'expérience de l'avant-guerre-civile dans l'espace public. La dimension de la classe sociale, du genre et de l'âge est importante aussi puisque l'enlèvement récent des enfants concerne essentiellement des familles pauvres ou nombreuses, des mères célibataires ou mineures, des couples jeunes et sans ressources⁹⁵. Différentes actions collectives menées sous l'égide de l'Eglise Catholique et notamment sous le « Patronat de protection de la femme » viennent ainsi restaurer les rôles traditionnels de soumission des femmes et des enfants à un pouvoir autoritaire et liberticide. Des femmes émancipées, à la sexualité dérangeante ou porteuses d'idéaux d'affranchissement, représentent au-delà de leurs différences sociales, culturelles ou politiques, des figures de liberté que la dictature cherche à criminaliser, déposséder de leurs droits, ou faire disparaître.⁹⁶ Chaque fois l'appropriation d'enfants prend ainsi appui sur la construction d'une image de déchéance morale de leurs parents.

Utilisée comme arme de guerre pendant la guerre civile, cette pratique d'enlèvement d'enfant et d'adoption forcée se pérennise après la fin du conflit et se transforme en un dispositif de domination des subalternes par le pouvoir en place.

ii.ii. De l'arme de guerre à la pérennisation des dispositifs de domination : les soubassements idéologiques d'une culture de répression

Les représentations, les discours et les pratiques qui fondent une image de la parentalité déchue s'accompagnent d'une réalité de répression politique des opposants, de stigmatisation des vaincus de la guerre et de dépossession des groupes persécutés dans une temporalité élargie. Pour comprendre la place de cette pratique d'appropriation d'enfants en tant qu'outil de pérennisation d'une situation de discrimination, de domination et

sobrevivir. La violencia en la dictadura de Franco. Crítica, Barcelona, 2002, p. 8. Vinyes R. Armengou M. y Belis R. *Los niños perdidos del franquismo*, Televisió de Catalunya, Barcelona, 2002.

⁹⁵ Preston, P. "Las víctimas del franquismo y los historiadores", E. Silva, P. Salvador, P.A Esteban y J. Costar (eds), *La memoria de los olvidados: Un debate sobre el silencio de la represión franquista*. Valladolid, Ámbito, 2004, pp. 13-24.

⁹⁶ Manu Mediavilla, "Sustracciones ilegales de bebés en España", *Sustracciones ilegales de bebés en España durante franquismo y democracia* (amnesty.org) "*Paralelamente, el régimen se apoyó en instituciones como el Patronato de Protección a la Mujer (1942-1984) para asegurar "la dignificación moral de la mujer, especialmente de las jóvenes, para impedir su explotación, apartarlas del vicio y educarlas con arreglo a las enseñanzas de la Religión Católica". Por allí pasó un grupo heterogéneo de madres solteras, embarazadas por abusos en el ámbito familiar, mujeres con ideología cercana a partidos de izquierdas, o incluso simples aficionadas a las discotecas.*"

d'intimidation, il importe de se référer au mode de perpétuation de l'appropriation d'enfants pendant la période étudiée en la rapportant à ses soubassements idéologiques.

La société espagnole connaît des transformations tout au long des années 50 et 60, qui aboutissent à la réduction des cas de ségrégation manifeste. Le nombre des prisonniers politiques se réduit du fait de la diminution de la surpopulation carcérale, grâce à l'utilisation de la libération conditionnelle et l'octroi de grâces, mais aussi grâce aux modifications du règlement des prisons intervenues pour donner une image d'ouverture politique devant l'entrée de l'Espagne à l'ONU en 1956. Les mesures répressives diminuent également devant la pression internationale, une fois que le régime est bien installé en place et que la résistance s'amenuise ou change de forme, en privilégiant par exemple les luttes estudiantines plutôt que la lutte armée. Enfin, l'extinction naturelle (ou provoquée) des combattants après toute une période de répression féroce rend inutile le processus d'endoctrinement massif.

Toutefois, un certain nombre de pratiques persistent. La pratique du vol d'enfants dans les années 60 et 70 se décline en trois principaux lieux : les "Casas Cuna" ou maisons d'enfants, d'un côté, des institutions d'accueil pour mères célibataires, de l'autre et enfin des hôpitaux ou des maternités. Le mode d'action change d'une structure à l'autre : les enfants sont enlevés aux mères sans leur consentement dans les deux premiers types de structures, alors qu'à l'hôpital ou à la maternité, le personnel médical dit aux parents que leur enfant est mort-né. Les causes évoquées du décès sont entre autres une otite, une méningite, une insuffisance respiratoire ou pondérale une naissance nécessitant le placement en couveuse. Souvent on prétend qu'il faut mettre l'enfant en couveuse et on dit aux parents que sa santé s'est dégradée et qu'il y est décédé. Enfin, le recours à l'anesthésie lors de l'accouchement permet qu'on enlève aux mères jusqu'au moment de la mise au monde de leur enfant. A leur naissance, on leur dit qu'il est mort-né. Une fois le bébé enlevé, il est remis aux parents adoptifs qui attendent dans la salle de visite de l'hôpital. Ils sont enregistrés comme les parents biologiques du nouveau-né et peuvent repartir avec lui de l'hôpital. Malgré des changements intervenus dans les années 50 et 60 dans les pratiques répressives de la dictature, la pratique de l'enlèvement d'enfants perdure, avec les mêmes acteurs institutionnels, jouissant d'un pouvoir et d'un prestige absolus.

Des traits communs et des divergences sont constatés tout au long de la période étudiée. Dans son enquête, l'Amnistie internationale, a mis en avant un certain nombre de traits récurrents présents à l'ensemble des situations examinées. Les familles concernées par les enlèvements d'enfants étaient dans une situation de vulnérabilité sociale : d'origine modeste, des mères jeunes et même célibataires. Dans tous les cas d'enfants enlevés à leurs

familles en Espagne, sans que leurs parents ne le sachent, il y a eu une ressemblance des méthodes déployées : des mères assommées de médicaments, des enterrements de faux bébés (faits des pierres ou du tissu), une falsification totale du registre du nouveau-né présenté comme mort à la naissance. Des médecins étaient prêts à falsifier des documents pour mettre des enfants volés en adoption auprès de familles aisées qui n'étaient pas intéressées par l'adoption d'un enfant orphelin plus âgé, mais qui souhaitaient avoir un nouveau-né⁹⁷. Les parents issus des milieux les moins aisés et notamment les mères célibataires ont été une proie facile sur une logique de discrimination de classe et de genre. Entre les différentes catégories de parents privés de l'exercice de leur parentalité de nombreuses ressemblances existent autour de l'appartenance à un milieu soupçonné de ne pas être conforme aux valeurs du régime franquiste.

Il existe aussi des différences importantes puisque la première phase de cette pratique correspond essentiellement à des critères idéologiques d'ordre politique, alors que la deuxième phase prend appui sur des considérations morales, politiques et économiques et que la troisième est clairement d'ordre mercantile. Il existe toutefois entre les différentes phases du phénomène étudié une continuité au niveau des acteurs impliqués, des groupes discriminés et de l'idéologie sous-jacente, laquelle repose sur une série de représentations de ce qui serait un modèle parental à suivre ou à éviter. Ce clivage s'organise autour d'une opposition radicale entre l'image de la « bonne famille catholique », proche du régime et forte de ses valeurs, et l'image de « subalternes », considérés comme moralement, socialement et économiquement inférieurs que les pouvoirs publics, ecclésiastiques ou médicaux se sentent en droit de priver tacitement de leur droit à la parentalité.

Les soubassements idéologiques de la ségrégation dans la pratique de l'enlèvement trouvent leurs racines dans le croisement de différents référentiels, entre l'ultra-conservatisme catholique, le militarisme d'un régime sorti vainqueur de la guerre et les théorisations eugénistes d'une période historique marquée par la montée en pouvoir du fascisme et du nazisme.

Si la loi d'adoption de 1987 reconnaît l'état chaotique initié par l'absence de contrôle dans les pratiques autour de l'adoption et fait le lien entre ces irrégularités et un système de trafic d'enfants, il faudra attendre 2023 pour qu'une première loi se penche sur les enfants victimes du franquisme dans le cadre de l'enlèvement d'enfants pour motifs idéologiques. Le

⁹⁷https://www.elconfidencial.com/espana/2018-06-03/penagrande-maternidad-franco-democracia_1568352/

choix des familles adoptives trouve son pendant dans le rejet des familles biologiques, les deux ensembles étant pris dans un même clivage de l'objet.

Cette vision manichéenne trouve une justification morale dans les travaux du psychiatre Antonio Vallejo-Nájera, militaire, idéologue du régime franquiste, chargé de pathologiser la dissidence politique et de proposer un remède dans la ségrégation des enfants républicains. Cette attitude de pathologisation de l'adversaire politique est très présente dans différentes formes d'anticommunisme d'Etat pendant toute la période de la guerre froide et ne constitue pas une exception espagnole. Pendant la guerre civile grecque (1946-1949), les résistants de gauche étaient assimilés dans le discours des nationalistes à des traîtres, les prisonniers politiques étaient comptabilisés comme des détenus de droit commun, l'idéologie communiste était considérée comme un virus dont il faudrait guérir le pays. (Alexopoulos, 2017). La notion de Race était utilisée dans les deux conflits par les forces nationalistes, pro-monarchistes, comme un synonyme de la Nation, dans le but d'exclure les opposants politiques, perçus comme des étrangers, des malades mentaux ou des dégénérés. Sans être exclusive aux vainqueurs de la guerre civile grecque ou espagnole, cette vision raciale trouve ses origines dans les références idéologiques de l'eugénisme nazi et plus globalement dans les conceptualisations issues du national socialisme.

En effet, dans le discours du psychiatre espagnol, il est intéressant d'identifier des références à la race qui trouvent leurs origines dans une vision eugéniste proche des théorisations des nazis. Diplômé en médecine de l'université de Valladolid, Vallejo-Nájera s'installe à Berlin en 1917 en tant qu'attaché à l'ambassade d'Espagne, après avoir suivi les cours de l'académie médico-militaire. Pendant son séjour en Allemagne, il est chargé d'explorer les camps de prisonniers de guerre et est largement influencé par les principaux psychiatres allemands. De retour en Espagne, il intègre les thèses allemandes dans ses théories sur la dégénérescence de la race espagnole, avec la publication des livres *Hispanidad y Regeneración de una raza* (1937) et *Política Racial y Nuevo Estado* (1938), entre autres. Dans ces publications, Vallejo-Nájera, définit sa perception du concept de la race, *Raza*, en tant qu'état d'esprit singulier, une forme d'idiosyncrasie, qu'il relie à la transmission de valeurs, dans ce qu'il qualifie de « complexe affectif de base ».

Ce « complexe affectif de base » se matérialise dans des concepts tels que la religiosité, le patriotisme et la responsabilité morale, liés à leur tour à des idéaux éthiques et esthétiques et à l'idée d'un "moi idéal". Ces caractéristiques de la personnalité se trouveraient reliées à une discipline militaire apte à protéger des valeurs patriotiques, incarnées par le Mouvement National. D'autre part, ces valeurs pourraient être mises à mal par ce qu'il qualifie

dans sa rhétorique de "complexes psycho-affectifs", représentés par l'idéal républicain, coupable de provoquer la « décomposition de la patrie sur la base de sentiments de ressentiment, d'infériorité, de rancune, de vengeance et d'arrivisme ». ⁹⁸

Vallejo-Nájera construit une continuité historique entre un passé glorieux et un présent décadent du point de vue « racial » pour mieux asseoir une théorisation autour des périls encourus par la nation. Dans son récit historique, il essaye d'argumenter autour des raisons de la « décadence raciale » qui aurait conduit à la guerre civile, en prenant comme point de départ des complexes psycho-affectifs du XVI^e siècle liés à la « fausse conversion des Juifs », qui les aurait poussés à « continuer à haïr la civilisation chrétienne ». Si délirante soit-elle, cette construction idéologique s'inscrit dans un héritage de persécutions bien réel. Elle établit et revendique une continuité historique entre une tradition de conversions forcées, de pogroms et de culture du soupçon à l'égard de ceux qui seraient différents sur les plans confessionnel, ethnique ou linguistique, et une volonté actuelle de restaurer un ordre uniformisateur, exclusif et persécuteur à l'égard de toute forme d'altérité. Pour le psychiatre espagnol, la « fausse conversion » des juifs serait à l'origine de la dégénérescence de la race espagnole, elle aurait créé division et discorde entre nobles et roturiers ou Maures et Chrétiens, et aurait conduit au fil des siècles à l'émergence du rationalisme, du matérialisme et du marxisme, au déclin de l'Eglise catholique et à l'apparition du concept honni de luttes des classes. Si l'existence et l'étiologie d'une décadence républicaine sont de l'ordre de l'imaginaire, la continuité entre l'idéologie franquiste et les valeurs ultraconservatrices auxquelles elle se réfère est bien réelle.

Chez le psychiatre franquiste, il s'agit de pathologiser la marge et d'introduire l'eugénisme positif. Cette approche du normal et du pathologique nous rappelle les travaux de Foucault sur *l'Histoire de la folie* et notamment sur la pathologisation depuis l'âge classique de la marginalité, de la précarité ou d'une sexualité déviante. L'entreprise de pathologisation de la différence tout comme la criminalisation de l'adversaire politique dans l'édification des nouvelles normes n'est pas une spécificité de la dictature franquiste. Mais la différence de degré se traduisant par des différences de nature, pour paraphraser Georges Canguilhem (2013), il est intéressant de relever la massivité du recours à des arguments psychiatriques dans le cas des régimes totalitaires.

Dans le cas espagnol et à la différence des prescriptions nazies, les recommandations du psychiatre ne visent pas à l'extermination ou à la stérilisation des opposants politiques.

⁹⁸ Vallejo-Nájera, A., *El factor emoción en la España Nueva*, Federación de Amigos de la Enseñanza, Burgos, 1938, p. 13. *Ibidem*, p. 46 : “descomposición de la patria en base a unos sentimientos de rencor, inferioridad, resentimiento, venganza y arribismo”.

Son profond catholicisme le pousse à enlever les enfants d'un milieu qui lui semble dangereux pour leur santé mentale. La connivence de l'Église Catholique participe activement à la répression des opposants. Séparer les enfants de leurs parents servirait ainsi à prévenir toute anomalie chez l'enfant. Cette approche, qualifiée d'eugénisme positif, se retrouve dans la conclusion des études sur les « femmes marxistes délinquantes », et est réitérée dans des ouvrages ultérieurs tels que *La locura y la guerra*.

La ségrégation des enfants est ainsi pensée comme un remède contre le « gène rouge », autrement dit comme une solution contre la transmission des valeurs républicaines, perçues comme une forme de maladie mentale. Dans son ouvrage *Niños y jóvenes anormales* Vallejo-Nájera propose qu'une fois retirés du milieu familial, les enfants des républicains soient placés sous la protection de l'État ou de l'Auxilio Social de la Phalange, afin de lutter contre l'évolution dégénérative des environnements républicains. Les travaux du psychiatre donnent un semblant de légitimité à une extension des pratiques d'exclusion, de séparation violente et de dépossession mises en place par le régime, afin d'empêcher la nouvelle génération de reprendre le combat républicain, de réprimer les femmes républicaines en leur enlevant leur enfant, d'intimider la population dans son ensemble face à la violence à l'égard des familles. Ses théories se transforment en psychiatrie officielle du régime et obtiennent le soutien des principaux dirigeants franquistes. En 1940, il rejoint l'École des études pénitentiaires pour former les nouveaux agents pénitentiaires franquistes, déclencher le traitement d'eugénisme positif face au diagnostic de dégénérescence et procéder à la ségrégation des enfants dès leur plus jeune âge.⁹⁹

Vallejo-Nájera crée ainsi les bases idéologiques et les fondements pseudo-scientifiques d'une pratique qui ne fera que s'étendre au cours des années 1940 et qui, sous la protection d'une prétendue légalité promulguée par l'État franquiste, rendra possible la séparation des enfants républicains de leurs familles en ouvrant ainsi la voie institutionnelle à la systématisation ultérieure de l'enlèvement d'enfants. Dans ce processus, l'Église détentrice d'un immense pouvoir sur tous les lieux d'accueil et d'éducation des enfants, mais aussi de la gestion des hôpitaux et des maternités et ayant accès par ses œuvres sociales à un vaste réseau d'acteurs et d'informations joue un rôle majeur dans la mise en place des conditions d'enlèvement, d'endoctrinement et de répression.

Interroger les fondements idéologiques de ces pratiques, sur fond d'autoritarisme politique et religieux, a permis de se pencher sur ce qui nous semble central dans la pratique

⁹⁹ Vallejo-Nájera, A., *Niños y jóvenes anormales*, Sociedad de educación Atenesa, 1941.

d'appropriation d'enfants, à savoir une domination de genre et de classe, prise dans une logique de guerre contre-insurrectionnelle, dans le sens de guerre totale, livrée au sein de la société civile contre une partie de la population perçue comme subversive, car engagée dans une lutte de libération sociale. Le passage d'une ère de répression à une période de libération de la parole et de réhabilitation des victimes est tardif. Pour les victimes du franquisme, il faut attendre bien après la fin de la dictature pour que de timides initiatives soient prises en faveur de la reconnaissance de persécutions subies.

ii.iii. D'un contexte de répression généralisée à une réhabilitation possible des victimes :
donner une voix aux subalternes

Longtemps considérées comme coupables, indignes dans leur parentalité, mises en position de stigmatisation, d'ostracisme et d'exclusion, les victimes du franquisme commencent à être reconnues dans leur statut de persécutés en même temps que les crimes commis par le régime sont connus et nommés en tant que tels. Au moment d'évoquer la réhabilitation des victimes, il est essentiel de penser l'importance du travail d'authentification des personnes persécutées, de décrire l'état du droit actuel et d'évoquer la reconnaissance de la culpabilité du régime en relation avec les conséquences subies par les victimes.

Il importe tout d'abord de se pencher sur la subjectivité des acteurs face à la reconnaissance de cette vérité historique. S'intéresser à la subjectivité des victimes de cette répression généralisée est aussi évoquer l'importance du travail de mémoire réalisé dans le cadre d'associations, dans les communautés de victimes de la dictature, ou avec des chercheurs qui recueillent des témoignages et donnent la parole à des acteurs opprimés. L'expression testimoniale rappelle le rôle qu'est appelé à jouer la société civile pour accueillir, porter et faire voir la vérité historique face à des tentatives de falsification, d'occultation ou de négation des faits. Les différentes lois et initiatives récentes pour faire la lumière sur les crimes franquistes et sur une transition marquée par la loi du silence viennent exprimer le souci de réhabiliter la parole des vaincus, de faire entendre la voix de ceux qui en avaient été dépossédés, de restituer leur vécu, de reconnaître, d'analyser, et de faire découvrir une vision de l'intérieur des personnes assignées et souvent identifiées à une place de subalternes.

L'accès à la parole des personnes placées en position de subalternes est reconnu dans son importance historique, sociale et politique, dans la continuité des travaux de référence de

Gayatri Charvorty Spivak, célèbre pour son texte intitulé "Can the subaltern speak?" (Les subalternes peuvent-elles parler?) (1988), paru initialement sous le titre significatif "Power and Desire" (Pouvoir et Désir, 1983)¹⁰⁰ : « Pour Spivak, la croyance dans l'adéquation entre désirs et intérêts n'est pertinente que dans la perspective des dominants. Pour les "subalternes", en revanche, cette relation mécanique n'existe pas. Alors que les désirs des "subalternes" sont en grande partie construits par ce que Gramsci a appelé le "discours hégémonique", leurs intérêts restent arrimés à leur position dans la structure sociale, laquelle ne leur permet pas de participer à la production du discours et, par conséquent, de leurs propres désirs (Spivak 1998, 78). Le corollaire de cette idée est que la remise en cause des structures de domination passe par une démocratisation de la production du discours ou, pour le dire autrement, de la constitution des subalternes en sujets du discours, c'est-à-dire en "non-subalternes" »¹⁰¹.

Reconnaître le caractère criminel des pratiques d'enlèvement d'enfants est un des aspects de la réhabilitation des victimes. La reconnaissance du caractère criminel des pratiques d'enlèvement d'enfant est un préalable nécessaire bien que non suffisant à la réhabilitation des victimes. Il présuppose un travail en profondeur pour qu'une société marquée par le déni, le clivage et la projection arrive à se défaire de ces mécanismes pour reconnaître la portée réelle des violences perpétrées à l'encontre des victimes du franquisme avec la connivence de l'Eglise catholique. L'évocation de la situation actuelle en Espagne est très importante pour prendre la mesure du travail qui reste à être fait, pour déconstruire une vision salvatrice, minimaliste ou banalisatrice de l'adoption forcée.

Les travaux d'Amnistie Internationale sur l'appropriation d'enfants dans le cas espagnol¹⁰² constituent une référence incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à la question des droits humains et aux multiples atteintes incarnées par le pouvoir franquiste. La continuité des pratiques doit être pensée en référence à la volonté de faire disparaître les traces des vivants et des morts, rompre les liens de transmission, destituer la filiation réelle, symbolique et imaginaire entre les combattantes et les combattants républicains et leurs successeurs. Les ravages de la loi d'Amnistie de 1977, reliés à la prescription des crimes du franquisme sont régulièrement dénoncés en relation avec le déni de la souffrance des

¹⁰⁰ « L'article débutait par une critique de la théorie poststructuraliste du discours présente dans une entretien entre Michel Foucault et Gilles Deleuze (Foucault, 1977b). Spivak leur reprochait de postuler une adéquation entre les "désirs" – c'est-à-dire, selon sa terminologie, ce qui meut concrètement les acteurs – et les "intérêts" objectifs induits par la place du sujet désirant dans la structure sociale (Spivak, 1998: 68).

¹⁰¹ Mathias Delori. Etudes de subalternité. Alex Macleod; Philippe Bonditti (dir.). Relations internationales. Théories et concepts, 4e édition, Athéna éditions, pp.550-552, 2019, 978-2-924142-46-2. ffhalshs-02481370

¹⁰² <https://www.es.amnesty.org/en-que-estamos/reportajes/sustracciones-ilegales-de-bebes-en-espana-durante-franquismo-y-democracia/>

victimes. Les recherches d'Amnistie Internationale montrent les limites du processus de restauration de la mémoire démocratique, les entraves représentées par l'Eglise dans ses liens historiques avec le franquisme, la disparité géographique du travail sur le passé et le poids pesant encore et toujours sur les familles et les associations des victimes. S'il importe de souligner le travail réalisé par certaines communautés autonomes, c'est aussi pour mieux évoquer l'absence d'action coordonnée au niveau national. Le manque d'information pour les personnes concernées perdure et il s'avère fondamental qu'elles aient enfin accès aux archives de l'Etat et de l'Eglise, mais aussi à toute autre donnée publique ou privée.

Les observations d'Amnistie Internationale rappellent la difficulté de faire toute la lumière sur ce passé traumatique en même temps que l'intérêt grandissant pour le rétablissement de la vérité historique. Dans ce contexte, l'expression testimoniale précède la recherche historiographique ou la réhabilitation juridique. Elle reste une source précieuse pour éclairer le passé qui divise et pour faire entendre les voix de victimes réduites au silence. En effet, selon Amnesty International, les réponses apportées restent peu satisfaisantes du point de vue des engagements internationaux d'Espagne. La prescription des crimes commis a conduit à classer sans suite la majorité des plaintes.

La promulgation de nouvelles lois participant à la reconnaissance des faits est un autre des aspects de la réhabilitation des victimes. De nouvelles lois sont promulguées et la parole des vaincus de la guerre civile semble devenir plus audible. En 2011¹⁰³, la loi du registre civil, permet aux enfants volés de mieux connaître leurs origines, alors que dans un souci de reconnaissance des droits des victimes, la nouvelle loi de mémoire démocratique de 2022 en se différenciant des précédentes pratiques législatives, mentionne explicitement parmi les victimes du franquisme, les enfants volés, tout comme elle fait état des disparitions forcées, des persécutions des opposants politiques et des fosses communes. De nos jours, le cas des « enfants volés » en Espagne, enlevés à leurs parents sans consentement parental et donnés en adoption forcée, constitue une question de société et un thème de recherche qui gagne en visibilité au fur et à mesure que les études mémorielles sur le contexte idéologique, politique et social de la période franquiste et sur son héritage dans la vie publique et privée se multiplient et s'accompagnent d'une évolution du cadre légal de référence.

Toutefois, il importe de mentionner que le projet de loi promu par la société civile pour traiter les cas de bébés volés pendant la dictature et jusqu'après la transition est restée bloqué entre juin 2020, date d'approbation de cette initiative par une large majorité du

¹⁰³ <https://www.boe.es/buscar/act.php?id=BOE-A-2022-17099>

Congrès des députés, et mars 2023. En janvier 2023 trois ans après cette résolution, la proposition de loi sur les enfants volés était toujours bloquée. En mars 2023, il y a eu enfin la possibilité de débloquent la situation. Les partis de la gauche espagnole ont réussi à trouver un accord après trois ans d'attente. Le retard accusé est assez révélateur des entraves législatives et judiciaires dont souffre le pays¹⁰⁴.

Les conséquences psychiques et sociales pour les personnes impliquées dans l'enlèvement et l'adoption forcée d'enfants sont très nombreuses et ne se limitent pas aux seules victimes du franquisme mais incluent également les familles adoptives dans leur ensemble. De nombreuses conséquences à échelle individuelle, familiale et sociale pour les victimes du franquisme en général et de la disparition des enfants en particulier sont attestées. Ces conséquences se réfèrent au traumatisme direct des familles biologiques, entre dépossession et disparition, mais aussi au traumatisme indirect des familles adoptives, entre manque de légitimité morale, culpabilité et rejet de la part des enfants quand la vérité éclate au grand jour. La volonté du régime de cultiver un climat de terreur à l'égard des militants, d'écrasement des personnes les plus vulnérables et de subordination de la société dans son ensemble, la privation des familles de leurs enfants et de leurs petits enfants, le recours à de la violence collective pour attaquer les femmes et les enfants tentent d'anéantir l'adversaire politique en le déshumanisant. Priver une partie de la population de la possibilité de transmettre ses valeurs, son histoire, sa culture à la génération d'après, est aussi créer les conditions de transmission d'une rupture, d'un vide, d'une béance qui psychiquement se traduit par le sentiment d'être perdu, de ne pas savoir où on en est, d'avoir l'impression que la vie n'a aucun sens.

La situation espagnole correspond à une négation très profonde des droits de la femme, en tant qu'être humain, en tant que mère et en tant qu'opposante politique. Elle nie aussi les droits des enfants au nom d'un intérêt supérieur qui consisterait à être éloignés de l'éducation de leurs parents. Jugés indignes d'occuper une fonction parentale, les parents sont ainsi indirectement déçus de leur rôle, alors que les enfants se retrouvent face à une violence institutionnelle sans nom que décrit bien la bande dessinée *Paracuellos* de Carlos Gimenez. L'appropriation des bébés est un acte de dépossession d'une violence inouïe qui prive tant la mère et le père que l'enfant du lien d'attachement, de la vérité sur ses origines et de l'amour parental dont tout être humain a besoin pour grandir.

¹⁰⁴ Chinchón Álvarez, J., "La sustracción de menores en el Derecho Internacional: Teoría (jurídica) y práctica (española)", R. Jimeno Aranguren y S. Barber Burusco (eds.), *Niños desaparecidos, mujeres silenciadas*, Tirant lo Blanch, Valencia, 2017, pp. 31-40. Voir aussi <https://www.es.amnesty.org/en-que-estamos/noticias/noticia/articulo/es-urgente-la-aprobacion-de-la-ley-de-bebes-robados/>

Entre violence de genre et de classe, l'adoption forcée a été une arme de guerre supplémentaire contre les opposants politiques, les sympathisants de la gauche républicaine, voire de simples citoyens appartenant de fait à des groupes socioéconomiques sous domination, privant pendant longtemps la famille et les enfants de tout accès à leurs origines, à la vérité historique ou à la transmission des idéaux parentaux. La difficulté d'appréhender sa propre identité pour les enfants victimes d'adoptions forcées devenus adultes est reliée à cette expérience de désappartenance. Pour les enfants victimes d'adoptions forcées, de discours dépréciatifs sur ses parents, de non-prise en compte de leur désir de savoir ce qui s'était passé, il est très difficile de se reconstruire psychiquement en l'absence d'accès à leurs origines ou face à une dévalorisation d'une partie de son histoire et de sa famille. Des conflits de loyauté entre la famille biologique et la famille adoptive, notamment quand celle-ci s'est rendue symboliquement coupable de par sa proximité avec le régime, de par ses connivences idéologiques ou de par sa participation active à l'enlèvement de l'enfant peuvent accentuer encore plus les troubles identificatoires et identitaires dont souffrent ces personnes.

Les témoignages¹⁰⁵ sur l'enlèvement d'enfants sont partie prenante d'un processus mémoriel pluriel, visant à faire entendre des personnes condamnées au silence, face à un passé dictatorial régi par de nombreux non-dits, tous pris dans une histoire de répression de l'altérité. Il se fait sentir de plus en plus au sein de la société civile le besoin épistémologique et éthique de faire entendre la voix des subalternes, de se pencher sur leur histoire, de comprendre leur subjectivité.

Pour essayer de comprendre la construction idéologique d'une « parentalité indigne », servant à rendre coupable l'adversaire politique, ses causes profondes, ses buts et ses conséquences, nous nous sommes penchée sur un travail de contextualisation historique et juridique des pratiques d'enlèvement et d'adoption forcée en les mettant en perspective avec les exactions subies par les mères républicaines et plus globalement par les familles d'opposants au régime et ce pour mieux situer ce phénomène dans la société de l'après-guerre-civile mais aussi pour le penser comme une réalité présente dans d'autres contextes de guerre civile ou de dictature. Le cas espagnol a été appréhendé en référence à une pratique totalitaire niant le droit à l'altérité, dans des contextes certes différents les uns des autres mais présentant quelques constantes anthropologiques telles que la dépossession du groupe

¹⁰⁵ Bonet Esteva, M. "Los niños arrebatados por el franquismo a las mujeres. Constelaciones de casos, puntos de conexión y posibles abordajes jurídico penales". Universitat Autònoma de Barcelona. https://ddd.uab.cat/pub/poncom/2013/123066/ninarrframuj_a2013iSPA.pdf ; Cenaro, A. *Los niños del Auxilio Social*, Espasa Calpe, Madrid, 2009. Duva, J. y Junquera, N. *Vidas robadas*, Agilar, Madrid, 2011. Estesó, Poves, M^aJ. "Los niños robados, de la represión franquista al negocio" Colectivo Editorial Diagonal, 2012.

d'origine à travers l'appropriation de ses biens matériels et immatériels, la domination du corps des femmes dans ses capacités sexuelles et procréatives, la visée rééducative des enfants des opposants politiques sur fond de rupture parentale. Il a aussi été abordé comme un fait historiquement situé dans le cadre du franquisme et donc conditionné par son idéologie ainsi que par les réalités sociales, économiques et religieuses des différentes périodes de son déroulement. Il a également été pensé en relation avec la place de la femme et des enfants dans la société espagnole de cette période, entre rêve d'émancipation libertaire portée par l'expérience républicaine, et régression à des rôles traditionnels de soumission, promus par l'Eglise catholique et un régime fascisant.

Nous avons tenté de comprendre les enjeux idéologiques sous-jacents à ces pratiques en référence aux positions du régime à l'égard de la famille, au rôle de l'Eglise catholique et aux discours de légitimation officielle tenus par la psychiatrie officielle. Nous nous sommes enfin intéressée à la continuité et à la perpétuation idéologique de ces pratiques, discours et représentations existant sous le régime franquiste par des acteurs identifiés (médecins, religieuses, institutions) après la fin de la dictature et aux modalités d'une réhabilitation possible des victimes des persécutions. Donner la voix aux personnes et aux groupes qui en avaient été privés est essentiel pour un travail de mémoire participant à la démocratisation en profondeur du pays. D'un point de vue psychique, il est essentiel aussi pour des victimes d'une adoption forcée ou d'un enlèvement d'enfants de connaître la vérité, de retrouver les traces de la filiation et de pouvoir en parler en toute liberté. L'oralité et l'écriture testimoniales participent à un processus de réparation aux niveaux individuel et collectif, en donnant aux personnes impliquées la possibilité d'assumer publiquement un point de vue de telle sorte que leur vérité soit entendue dans sa pluralité.

Ce travail sur l'adoption forcée est amené à être poursuivi pour penser cette pratique d'appropriation d'enfants dans d'autres contextes historiques et notamment dans le cas grec où de très nombreux enfants grecs et macédoniens appartenant aux forces de la résistance ont dû quitter le pays pendant la guerre civile, les uns pour partir dans le bloc de l'Est, les autres pour être placés dans des institutions religieuses où ils ont élevés dans la haine de leurs familles, jugées indignes, d'autres encore pour être donnés en adoption à l'étranger et notamment aux Etats-Unis. Un travail comparatif reste à faire sur cette forme de « janissariat » moderne, pour reprendre l'expression de Frosa Bouchereau.

De même ce projet peut être décliné pour penser l'appropriation d'enfants comme une violence de classe et de genre, dans un contexte de guerre contre-insurrectionnelle, dans une visée comparative entre différents pays hispanophones qui ont connu cette même réalité :

l'Espagne, le Chili et l'Argentine. Une présentation succincte de grands axes d'un tel projet qui pourrait permettre de soulever des fonds de recherche et d'y associer une équipe est déployé en tant qu'exemple de recherche dans les pages qui suivent.

- iii. Présentation d'un projet de recherche pluridisciplinaire à partir de la disparition de la filiation et de l'adoption forcée dans un contexte multiaréal

Quand les dictatures enlèvent les enfants des opposants politiques : une étude comparative des cas espagnol, argentin et chilien

iii.i. Introduction

Définition du thème

Accueillir la vie, enterrer les morts. Deux mouvements psychiques et sociaux, individuels et collectifs dans leur articulation, qui racontent la relation toujours tumultueuse entre l'arrivée et le départ des êtres humains de ce monde et qui peuvent être mis à mal par la logique totalitaire et liberticide des régimes dictatoriaux. Si toutes les sociétés humaines mettent en place des rites pour penser et signifier cette double inscription dans notre finitude de sujet et dans notre continuité d'espèce, puis entre les deux, notre rapport à nos identifications, originelles, primaires et secondaires, fondatrices de contrats narcissiques (René Kaës, 2009, 2012), qu'en est-il de l'avènement de la vie dans des conditions qui nient la place du nouveau-né dans une lignée biologique, familiale, sociale et psychique, au profit de l'instauration d'une rupture violente concomitante à une volonté politique d'effacer les traces de son histoire subjective et communautaire ? Après une brève présentation du phénomène de l'adoption forcée en Espagne, au Chili et en Argentine, nous discuterons du cadre référentiel et des méthodes de recherche que nous entendons utiliser pour comprendre ce phénomène dans ses origines idéologiques, sa signification politique en temps réel et son impact psychologique et social sur ses victimes.

Les cas d'adoption forcée d'enfants sans aucune forme de consentement parental dans des contextes politiques marqués par la violence d'Etat prennent des formes différentes, toutes articulées cependant autour d'un verdict commun de non-existence (Piera Aulagnier, 1986), d'un déni qui affecte la perception et la représentation : la pratique de l'enlèvement d'enfants, présentés comme mort-nés à leurs parents républicains, pour les donner en adoption à des familles proches du régime, comme dans l'Espagne franquiste ; les naissances accompagnées

de mort violente, d'enlèvement de l'enfant et de disparition de la mère, prisonnière politique, comme dans le cas de nombreuses dictatures sud-américaines, dans des conditions de détention où la venue au monde de l'enfant est marquée par la torture et l'assassinat de la mère ; le placement des enfants d'opposants politiques dans des orphelinats et des institutions catholiques ou leur adoption, même à l'étranger et plus particulièrement dans les États-Unis maccarthystes, sans le consentement de leur famille.

En Espagne, "l'expression "bébés volés" englobe les milliers d'enfants, aujourd'hui adultes, qui ont pu être victimes d'appropriation, de disparition forcée et/ou de substitution de leur identité en Espagne depuis la fin de la guerre civile jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix du XXe siècle. L'enlèvement illégal de mineurs, qui mérite une attention particulière dans le contexte de l'idéologie franquiste du genre et de la domination des femmes, a connu de multiples lieux de réalisation : pénitenciers, hôpitaux, maternités et centres de charité gérés par des congrégations religieuses sans contrôle adéquat de la part de l'État. Et cela dépasse même la sphère espagnole dans certains cas de personnes soupçonnées d'avoir été enlevées dans ce pays pour être remises à des familles dans des pays d'Amérique latine comme le Mexique ou le Chili. [L'Audiencia Nacional a établi qu'entre 1937 et 1950, il y a eu en Espagne une disparition "légalisée" de mineurs avec perte de leur identité. En l'absence de données officielles, il est difficile d'estimer leur nombre, mais certains chiffres indirects permettent de se faire une idée de cette réalité, notamment dans le cas des enfants de prisonniers pris en charge par l'État (30 960 entre 1944-1954) ou des mineurs rapatriés après la guerre civile (20 266 en 1949, selon le Service extérieur de la Phalange) et qui n'ont pas toujours été clairement rendus à leurs familles".

"Au Chili, entre les années 1970 et 1990, entre 8 000 et 20 000 enfants chiliens ont été enlevés à leur famille. Des groupes de professionnels de la santé mal intentionnés ont profité de la politique de réduction de la pauvreté de Pinochet pour mettre en place un processus très particulier. Ils volaient des enfants à de jeunes mères célibataires ou à des familles pauvres et les confiaient à des agences d'adoption chiliennes dans lesquelles ils avaient des complices. C'était une activité très rentable, puisqu'ils pouvaient facturer entre 6 500 et 150 000 dollars par bébé. Les mères apprenaient que leur bébé était mort et souvent aucune information sur la naissance ou le sort de l'enfant n'était consignée. Les familles adoptives ne recevaient qu'un document très succinct indiquant que les mères, soit très jeunes, soit issues de familles très pauvres, avaient abandonné leur bébé pour une vie meilleure à l'étranger. En Argentine, on estime à 500 le nombre d'enfants ou de bébés volés par les forces de répression. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'enfants de militantes. Des centaines de bébés sont nés pendant la

captivité de leurs mères enceintes dans des centres de détention où fonctionnaient des maternités clandestines. Le sort des enfants est variable. Certains ont été abandonnés dans des institutions, d'autres ont été vendus et beaucoup ont été confiés directement à des familles de militaires. Dans tous les cas, ils grandissaient privés du droit de connaître leur véritable identité".

C'est dans la sphère de l'intimité que s'exerce la plus grande violence politique, et il n'est pas d'acte rituel, liant le privé et le public, l'intime et le commun, l'individuel et le collectif, qui ne se prête à l'expérience de la profanation, de la déchéance et de l'indigence. Refuser une sépulture, c'est toujours tenter d'intervenir dans l'ordre du symbolique pour le défaire, briser l'inscription dans l'ordre des générations et de l'humanité, falsifier une partie de l'histoire individuelle et collective. Nous savons depuis Antigone que le respect des lois ancestrales et coutumières est moralement supérieur à la soumission aux lois de la Cité, mais que l'exiger est un affront terrible pour tout tyran qui ne cherche qu'à faire disparaître ceux qui s'opposent à son ordre. La sépulture comme le nom construisent l'inscription des morts et des vivants dans notre monde et les liens entre les deux univers. Les fosses communes sont ainsi le pendant du refus de reconnaître l'histoire des enfants donnés en adoption, privés de leur nom, de leur histoire, de leur identité.

En s'attaquant au lien précoce mère-enfant, en niant la filiation, en procédant à la disparition des corps des parents torturés et assassinés, les régimes dictatoriaux qui ont procédé à des adoptions forcées ont promu d'une certaine manière un mythe d'auto-engendrement avec l'appareil d'Etat en position de machine reproductrice. Le corps reproducteur est ainsi dissocié du statut social de la maternité et de la dimension psychique du lien. La négation totale des fonctions exercées par la mère, qui se voit de facto attribuer le rôle de mère porteuse, sans aucun droit de regard sur son enfant, en dit également long sur les représentations du féminin et du maternel chez les initiateurs des pratiques d'enlèvement d'enfants et d'adoption forcée. Les droits de la femme, comme ceux de l'enfant, ont été purement et simplement niés par un discours de légitimation sociale dont il faut déconstruire la vision.

Mais au-delà des discours pseudo-scientifiques évidents qui soutiennent cette démarche, à l'image du psychiatre Vallejo-Nájera, formé au nazisme et grand apôtre de la séparation des enfants de leurs parents communistes, nous avons voulu interroger les enjeux inconscients de cette attaque à grande échelle des liens précoces entre la mère et l'enfant, pour comprendre en quoi tenter de briser ces liens serait révélateur du mode de fonctionnement d'un régime autoritaire, totalitaire et liberticide. La mécanisation des processus de naissance et

d'enlèvement, la marchandisation des corps des mères détenues, la propagation systématique de fausses identités parmi les enfants ont contribué à la construction d'une néoréalité qui, dans ses aspects délirants, s'accorde parfaitement avec la novlangue administrative qui en désigne les pratiques. Travailler à la fois sur la parole des victimes et sur les signes-écrans des juntes est une manière de réhabiliter le langage dans ses fonctions en identifiant toutes les fois où il a été détourné de son sens, démétaphorisé et instrumentalisé. C'est aussi une manière de travailler sur le négatif, sur le confinement ou son absence, sur l'enveloppe maternelle primitive (Pascal Roman, 1997). Chaque silence réactualise le rapport au contenant et au vide, à l'absence de représentation ou au débordement de l'effraction.

iii.ii. Cadre de référence et méthodes de recherche

Le cadre référentiel du projet repose sur une réflexion anthropologique, historique et psychanalytique sur la pratique de l'adoption forcée comme arme politique dans le contexte dictatorial des différents pays étudiés. Il s'inscrit dans la lignée des travaux existants dans le domaine des études de mémoire appliquées au champ intersectionnel du genre, de la classe et de la violence ethnique. Pour tenter de comprendre les expériences des personnes concernées, il nous semble important de privilégier les entretiens semi-directifs, proches des récits de vie, dans une approche résolument pluridisciplinaire.

L'entretien de recherche peut être conçu à la fois comme un outil d'enquête par la parole et comme un médium malléable (Marion Milner, René Roussillon), qui permet de médiatiser la relation de recherche, grâce à l'appui des consignes données, à la plasticité du processus narratif engagé et à la valeur tiercéisante du récit historique et social. Parallèlement, les entretiens de recherche en sciences humaines font souvent appel à d'autres modes d'expression verbale et non verbale, et très souvent artistique. Il s'agit notamment de récits intégrés, de mélodies musicales et de photographies d'époque, qui s'ajoutent à l'expérience de l'entretien en tant que supports narratifs.

Au-delà de ces formes de narrativité parallèle indirectement présentes dans les entretiens, il est important d'intégrer l'étude des témoignages recueillis dans une réflexion plus large sur les représentations sociales, en s'appuyant sur l'historiographie, la presse ou encore les œuvres de création décrivant la période concernée. C'est pourquoi nous souhaitons accompagner l'analyse des entretiens menés lors du travail de terrain dans différents lieux d'une mise en perspective de ce discours testimonial avec des œuvres historiques mais aussi

des œuvres de création narrative ou iconographique, à condition que la différence entre réalité historique et fiction soit bien établie. En effet, les témoignages sous forme littéraire, poétique ou cinématographique précèdent parfois les travaux historiographiques sur des questions longtemps placées sous la loi du silence.

Plus généralement, il nous semble important de proposer un ensemble de regards croisés entre l'expérience intime des acteurs et les représentations collectives de cette question dans différentes formes de création et divers discours publics. Le discours médiatique illustre l'intérêt porté à ces questions ces dernières années, dans le cadre plus large d'un travail de mémoire sur le passé récent. En Espagne, en Argentine et au Chili, comme ailleurs, le passé est revisité, sollicité et transformé par les besoins du présent.

Les récits historiques sur le passé nous informent ainsi sur les enjeux du présent. L'articulation de différentes formes d'expression discursive, iconographique et musicale est intéressante pour penser une réflexion sur l'appréhension du passé, son appropriation et sa transfiguration dans les discours mémoriels, les pratiques commémoratives et les représentations de la société civile. Contrastées et hétérogènes, ces expressions publiques nous renseignent sur les forts clivages du passé et leur impact toujours présent.

Écouter le discours des sujets concernés par les pratiques de séparation forcée et d'adoption, c'est aussi pouvoir l'entendre dans ses résonances groupales, par rapport aux discours circulant au sein des communautés de référence et d'appartenance, mais aussi par rapport aux discours publics externes, parfois concordants avec les récits internes, parfois discordants. Pour les sujets, s'exprimer, c'est aussi avoir en mémoire ou en arrière-plan, comme éléments implicites, des discours qui peuvent tamiser, banaliser ou minimiser l'expression de soi. Il existe une véritable polyphonie et écouter les différentes voix qui y résonnent, c'est aussi s'interroger sur la groupalité interne et externe, sur l'autre à l'intérieur et à l'extérieur de soi.

L'intérêt de recueillir les témoignages des associations de victimes de ces pratiques est précisément de nous permettre de voir l'articulation des différents discours. L'appartenance à une association de victimes d'adoptions irrégulières comme ANADIR en Espagne montre comment l'individuel et le collectif se rejoignent dans une quête de reconnaissance institutionnelle. Travailler avec les victimes de ces violences en essayant de comprendre ce que leur apporte l'appartenance à des communautés de mémoire, des groupes de soutien ou des associations de lutte est essentiel pour essayer de comprendre les parts structurantes et aliénantes de tout contrat narcissique. Il est important de noter le rôle de cette appartenance pour les personnes touchées par une expérience d'adoption forcée, leur désir de continuer à

exister pour certains dans un imaginaire de fratrie reconstitué à travers les associations, malgré leurs propres liens familiaux, et en même temps, le risque d'autocensure, de trop grande adaptation aux matrices mémorielles collectives.

L'intérêt des entretiens non-directifs et semi-directifs est qu'ils révèlent une vision de soi, de l'autre et de la situation décrite, ainsi qu'une façon d'être au monde, de penser sa propre histoire, d'exister dans un récit fait de traces du passé, d'éléments longtemps cachés et d'autres qui persistent à apparaître sans toujours être reconnus. Aussi, la part de reproduction inconsciente est-elle d'autant plus importante à interroger en termes de récit des sujets que le retour du refoulé semble régir la vie sociale des pays concernés par ces pratiques. La réalisation d'entretiens de recherche permet d'interroger les pratiques d'exclusion, de déni et de persécution, d'examiner les répercussions de la violence étatique sur des populations vulnérables et de réfléchir sur le rôle du traumatisme dans la construction de soi. Notre objectif est de constituer un corpus de témoignages et de les analyser à la lumière de la singularité de trajectoires particulières, mais aussi en référence à ce qui est récurrent dans l'expérience du traumatisme lorsqu'il s'agit de violences étatiques.

iii.iii. Quelques enjeux

D'un point de vue social et politique, quelques constantes se dégagent des différents cas d'adoptions forcées : l'intime conviction d'un pouvoir politique arbitraire et liberticide, bénéficiant de connivences ecclésiastiques et d'arguments pseudo-scientifiques, d'agir pour "sauver l'âme" de ces enfants en tentant d'éliminer tout lien d'attachement avec la famille d'origine et en considérant les parents "rouges", opposants au régime, comme incapables de faire face à leurs devoirs ; la présence, au-delà de ce discours de légitimation à usage interne, de la plus grande opacité dans des pratiques de violence extrême, allant du mensonge organisé et de la manipulation mentale des parents biologiques à leur élimination physique, en passant par la négation systématique de la subjectivité des acteurs et le rejet de l'importance du lien psychique avec les nouveau-nés ; enfin, la volonté d'effacer les traces de la filiation, de créer des "janissaires", de transformer ces enfants d'opposants en alliés du régime par un pacte généralisé d'emprise perverse, souvent assorti d'un prix de vente de l'enfant ainsi objectivé. Il est très important de situer l'analyse de ces phénomènes dans le contexte d'un débat plus large sur les violations des droits de l'homme sous les régimes dictatoriaux mentionnés ci-dessus, de prendre la mesure des déplacements forcés d'enfants pendant la guerre froide dans un

contexte post-colonial et d'évoquer l'invisibilisation des victimes, femmes, hommes et enfants, dans une guerre de genre, de classe et d'ethnicité.

D'un point de vue psychologique, la question qui se pose est celle de la reconstruction psychique du sujet sur le plan individuel et collectif pour des enfants violemment privés de leur histoire après une rupture radicale des liens familiaux et communautaires et une assignation à la désaffiliation, contraints de croire à une généalogie de mensonges plutôt que de fictions, et éduqués dans la haine des idéaux révolutionnaires qui ont pu inspirer leurs parents. Comment se construire psychologiquement quand on est privé de l'accès à ses origines, à son histoire individuelle, familiale et communautaire, à la vérité factuelle et à sa valeur d'authentification dans la perception et la représentation des événements vécus ? Comment concevoir ses liens avec les autres quand on a été soumis à la violence d'Etat, par des autorités qui, loin d'incarner une fonction de loi symbolique, sont au contraire des forces de persécution, mais aussi par la connivence d'une famille adoptive coupable de complicité de crimes d'Etat ? Quelles sont les remaniements identificatoires induits pour les sujets par la révélation de leur adoption, qui doit être comprise comme un moment de mise en mots et de prise de conscience d'une partie cachée de leur histoire, refoulée, niée et clivée ou rejetée mais toujours agissante, dans un processus inconscient qui précède et qui suit ce moment narratif et, plus globalement, la construction du roman familial ou de tout autre mythe des origines ? Comment s'articulent les transformations qui s'opèrent aux différents âges de la vie, de l'enfance à l'expérience de sa propre paternité et à la confrontation avec la mort, et quelles sont les possibilités de reconstruire le sentiment de continuité de son existence par un effort de reconstitution mémorielle et narrative ? Comment devenir parent à son tour avec tout ce que cela implique au niveau intra et intersubjectif en termes de capacités de contenance psychique, de perception expérientielle et de représentation de soi et de l'autre, alors que, comme le dit René Kaës, "le monde est un corps et un groupe" et que, dans sa propre construction psychique, on est arraché à la fois à la relation au corps maternel et à l'appartenance au groupe ? Quels sont les effets de cette histoire cachée sur la transmission transgénérationnelle des questions sans réponse à leurs propres descendants qui doivent faire face à la disparition des traces, aux obstacles du deuil et à la mélancolie du lien ? Comment penser les cryptes en soi (Nicolas Abraham et Maria Torök, 1978) chez ces survivants pour qui l'objet paternel perdu était indispensable à leur construction psychique, et qui ont vu un secret inavouable et honteux se substituer à leur histoire ? Comment le travail de deuil peut-il s'effectuer face à l'irreprésentable et à l'indicible d'une violence d'Etat qui ne reconnaît pas

mais qui nie tout ce qui pourrait constituer un bord et instituer une limite protectrice ? Quelles sont les conséquences pour leurs propres enfants, porteurs potentiels de ces fantômes ?

Ces questions conduisent à une réflexion sur le rôle du travail narratif sur la mémoire du passé, tant de la part des chercheurs que des sujets qui témoignent et, plus généralement, de la société civile.

D'un point de vue historique et anthropologique, il est important de comprendre la portée de la remémoration de ces événements à travers un acte narratif qui engage la communauté des personnes impliquées mais aussi la sphère publique, notamment à travers la présentation des témoignages recueillis, et qui amène les chercheurs à s'interroger sur leur propre positionnement éthique et sur le sens civique de leur travail. Comment la recherche d'une implication groupale dans le recours aux communautés de mémoire, mais aussi à des tiers, porteurs d'un désir d'historicisation et de distanciation par rapport à la force d'attraction traumatique, peut-elle permettre au sujet de se dégager d'une mémoire fragmentaire par un travail de liaison intrapsychique et intersubjective ? Comment la narrativité, comme faculté de mettre en mots mais aussi en images, en sons et en mouvements corporels des éléments de sa propre histoire, peut-elle permettre un travail de " remembrance " (René Kaës) ? Face aux crimes d'Etat et aux tentatives d'effacement du sens des mots et des représentations sensorimotrices, imaginaires et verbales des choses, comment la narration de son histoire peut-elle enfin permettre l'émergence d'un processus de subjectivation ? Quel est le rôle historique et éthique du chercheur placé en position de témoin (Régine Waintrater, 2000) dans ce travail de mémoire individuelle et collective, face à la saisie d'une parole qui attend une approche symbolique et symbolisante, quels sont les écueils possibles d'une reproduction d'expériences d'identification aliénantes, et en quoi un projet de recherche permet-il de travailler les questions liées à la place du témoin et à la réception publique de son travail ?

Notre recherche s'appuiera sur des entretiens semi-directifs individuels et collectifs avec des personnes ayant vécu l'adoption forcée dans les contextes espagnol, argentin et chilien, la disparition de leurs parents sur ordre de l'Etat et l'occultation de leur histoire au profit d'un processus de falsification opéré par les récits officiels. Après une première partie consacrée aux questions méthodologiques et épistémologiques liées à l'expression testimoniale, nous nous concentrerons dans une seconde partie sur les témoignages recueillis, les thèmes abordés, leurs apports historiographiques et leurs limites. Enfin, nous évoquerons le passage d'une période de répression généralisée à une possible réhabilitation des victimes d'adoptions forcées grâce au travail de mémoire, important tant pour les personnes concernées que pour la société civile dans son ensemble.

iii.iv. Plan détaillé

Plan détaillé d'une recherche qui pourrait mobiliser différents chercheurs pour chacune de ces parties.

A. Quelques considérations méthodologiques et épistémologiques

a. InSCRIPTION du présent travail dans le champ des études mémorielles.

1. dialogue entre les sources orales, écrites et artistiques (cinématographiques)
2. intérêt manifeste pour les points de vue des acteurs, pour la polyphonie de leur expression.
3. focus sur les discours des subalternes, perspective microhistorique.

b. Revue bibliographique des travaux existants.

1. publications sur chaque pays
2. publications comparatives en matière de droits de l'homme
3. perspective sur la violence à l'égard des femmes et l'expression testimoniale.

c. Utilisation des outils de l'histoire orale, de l'anthropologie sociale et de l'analyse du discours.

1. Approche pluridisciplinaire combinant les apports de l'histoire, de l'anthropologie et de l'analyse du discours
 - i. basée sur des entretiens semi-structurés, analysés au moyen de l'Analyse Phénoménologique Interprétative dans une approche inductive,
 - ii. avec l'avantage de permettre la libre associativité des acteurs,
 - iii. avec une trame narrative commune à tous les entretiens réalisés.
2. intérêt des entretiens filmés en tant que sources primaires
 - i. narrativité verbale et corporelle (intonation de la voix, gestes, expressions faciales) dans un environnement situé

ii. diffusion amplifiée (via des webinaires) ou muséale (cf. le travail du Musée de l'immigration en France).

iii. perspectives de traitement testimonial à visée mémorielle : travail sur la reconnaissance de sa propre histoire traumatique.

iv. réflexion nécessaire sur les implications de la présence et du positionnement du chercheur en termes d'attentes, de capacité à se raconter et d'accompagnement émotionnel et cognitif de l'interlocuteur (exemple des personnes avec lesquelles on perd ses moyens et celles avec lesquelles on récupère ses capacités intellectuelles).

3. Les sources orales primaires doivent être mises en dialogue avec d'autres sources existantes :

- i. Les archives
- ii. La presse
- iii. les témoignages écrits.

d. Travail sur le contexte d'énonciation et de référence.

1. pourquoi avoir choisi de comparer ces trois pays ?

i. Dans le cadre de ce travail, nous nous concentrerons sur ces trois pays, mais il serait intéressant de prendre en compte le caractère récurrent de ces pratiques. D'autres pays auraient pu être étudiés par rapport à la question de la circulation des enfants sans consentement parental (enlèvements, endoctrinement, adoptions forcées) qui semble être très présente dans les contextes de guerre, de dictature et de guerre civile.

ii. Trois pays hispanophones dont les dictatures présentent des similitudes idéologiques, des liens historiques, tant au niveau de l'idéologie du régime que des formes de résistance à celui-ci, et dans le cas de l'Amérique du Sud, des pratiques de collaboration très intenses dans le cadre du plan Condor.

iii. Une question à laquelle il faut répondre dans le synchronisme (processus de démocratisation après les années de ténèbres) et dans le diachronisme (expérience de la colonisation, poids de l'Eglise catholique, assujettissement des populations indigènes) et qui concerne la manière dont les adoptions forcées ont été réalisées dans ces trois pays.

2. Un contexte actuel de production de témoignages, important dans la mesure où il renvoie à la situation actuelle, qui présente des particularités dans chacun des pays étudiés :

- i. La problématique des droits de l'homme dans chacun des pays,
- ii. La place des femmes, des enfants, des populations vulnérables et minoritaires (dimensions sociales, régionales et ethniques qui s'expriment différemment dans chacun des pays à travers le phénomène étudié),
- iii. Importance du travail de mémoire et de démocratisation dans chacun des pays (avec des particularités qui différencient l'Espagne de l'Amérique du Sud et, au sein de l'Amérique du Sud, les différents pays entre eux. En Argentine, la levée de l'omerta liée au travail de mémoire semble beaucoup plus avancée qu'au Chili).

3. Un contexte de référence qui présente historiquement des points communs et des divergences :

- i. Fascisme-antifascisme, puis communisme-anticommunisme,
- ii. Circulation des enfants dans le contexte de la guerre civile, de la dictature et de la guerre froide.
- iii. Dimension coloniale et post-coloniale du traitement des populations discriminées dans chaque pays.

B. Présentation, analyse et limites des entretiens recueillis

a. Présentation des entretiens :

- 1. présentation du corpus institué.
 - i. Nombre d'interviewés par pays
 - ii. Durée des entretiens réalisés, sessions nécessaires pour les réaliser, formats disponibles.
 - iii. méthodes d'analyse de ce corpus selon une grille de lecture et des outils d'analyse du discours par thème.
- 2. Présentation des conditions dans lesquelles les entretiens ont été réalisés.
 - i. Associations contactées, réseau mobilisé pour réaliser les entretiens.
 - ii. Modalités du premier contact, de l'annonce du projet, du choix de la date et du lieu des entretiens.

iii. Réalisation des entretiens en plusieurs sessions plus ou moins longues, en fonction des acteurs, de leur disponibilité et de leurs contraintes.

3. Présentation des personnes interrogées :

- i. les mères biologiques
- ii. autres membres de la famille biologique (grands-parents, frères et sœurs, père, neveux et nièces, cousins).
- iii. mères adoptives
- iv. enfants adoptifs

b. Analyse des principaux thèmes qui ont émergé des entretiens en relation avec les questions initialement sélectionnées.

1. Procédures de grossesse et d'accouchement.
2. les modalités d'enlèvement et d'adoption des enfants
3. Connaissance effective de la réalité historique par l'enfant, ses parents biologiques et leur famille, ses parents et sa famille adoptive.
4. Conditions de révélation de la vérité, démarches pour accéder aux origines, conditions de retrouvailles.
5. Perception subjective de cette réalité historique par toutes les personnes concernées.
6. Réception de sa propre histoire par les membres de la famille, par la communauté d'appartenance et par la communauté de référence.
7. Diffusion de son histoire et perception de ce fait par les acteurs.
8. Attribution des responsabilités, procédures juridiques, lien avec les communautés de contestation.
9. Appréciation ultérieure de leur histoire et compréhension de leur identité d'un point de vue subjectif et collectif.
10. Expression de ses propres affects et représentations sur le recueil de sa propre histoire et sur le travail de mémoire dans son ensemble.

c. Présentation des limites du processus de recueil de témoignages

1. En termes d'accessibilité aux personnes concernées :
 - i. Qui est autorisé à témoigner.

- ii. Dans quelles conditions.
- iii. Dans quel but.

2. Concernant la possibilité d'une libre circulation de la parole dans des contextes encore marqués par la loi du silence, de la peur ou de l'inhibition traumatique.

- i. Un mandat de silence intériorisé par les acteurs.
- ii. La peur de blesser des proches, accompagnée d'un conflit de loyauté à leur égard.
- iii. Réactualisation du traumatisme conduisant à l'inhibition de l'origine traumatique : sidération empêchant tout travail d'introspection, gel de la pensée et de l'affect, incapacité à verbaliser.

3. Concernant la réceptivité, le tact et l'écoute du chercheur

- i. Qui s'identifie aux victimes de la répression, qui se sent solidaire de leur angoisse et qui peut être moins disponible psychologiquement pour écouter ceux qui étaient plus ou moins du côté des vainqueurs.
- ii. Qui peut essayer de se protéger de la charge émotionnelle et adopter une attitude détachée ou, au contraire, se sentir submergé par les émotions et incapable d'accepter la tristesse, la colère ou l'angoisse des victimes du processus.
- iii. Il peut poser des questions trop directes ou au contraire imprécises, sans tenir compte de la temporalité interne de son interlocuteur, de ses résistances et de ses défenses.

C. D'un contexte de répression généralisée à une possible réhabilitation des victimes.

Dans un premier temps, nous tenterons d'étudier les conditions qui ont rendu ces pratiques possibles d'un point de vue idéologique, social et institutionnel et de comprendre comment elles se sont développées dans chacun des contextes nationaux particuliers. Nous analyserons ensuite les répercussions subjectives et groupales de la disparition forcée des personnes et le deuil complexe qu'elle engendre, en relation avec son propre rapport à la parentalité, à la naissance et à la mort. Enfin, nous aborderons le travail de mémoire, réalisé dans le cadre d'associations, dans les communautés de victimes de la dictature, ou avec des chercheurs qui recueillent des témoignages et donnent la parole à des acteurs opprimés.

a. Conditions idéologiques, discours publics et pratiques institutionnelles : les fondements politiques de l'adoption forcée dans les différentes sociétés étudiées.

1. L'avènement d'une pratique déjà présente dans d'autres régimes totalitaires, utilisée comme arme de guerre.

i. Une violence sexiste au même titre que le viol.

ii. La violence de classe avec des différences d'origine socioprofessionnelle entre les pays (femmes analphabètes versus étudiantes, femmes rurales versus citadines, appartenant à des populations majoritaires versus minoritaires - par exemple les femmes mapuches).

iii. la violence politique, dirigée contre l'ennemi idéologique, réduit au statut de mauvais père (comparer avec des pratiques similaires dans l'Allemagne nazie ou l'URSS stalinienne).

2. Analyser les apports des témoignages à la lumière des fondements idéologiques des discours et des pratiques des différents régimes (dictature franquiste, juntes sud-américaines).

i. Le discours " salvateur " : le poids de l'Eglise et l'héritage de l'Inquisition.

ii. L'oscillation entre logique d'extermination et de rééducation : le caractère fasciste des dictatures décrites et leur idéal parental.

iii. Dimension mercantile : la logique capitaliste d'achat d'un enfant et la réduction de la mère biologique à une mère porteuse.

3. Mettre en perspective les apports des témoignages avec les discours et pratiques observés.

i. Se référer aux travaux académiques sur les droits de l'homme en général et les droits des femmes en particulier.

ii. S'appuyer sur les rapports des ONG et les travaux des associations de victimes.

iii. Explorer les représentations littéraires, cinématographiques et artistiques des événements dénoncés.

b. Conséquences psychologiques et sociales de l'expérience de l'adoption forcée à différentes échelles.

1. conséquences au niveau individuel et familial pour les différents acteurs :

i. Le traumatisme direct des familles biologiques, entre dépossession et disparition.

ii. Le traumatisme indirect des familles adoptives, entre manque de légitimité morale, culpabilité et rejet.

iii. Les troubles de l'identité et de l'identification de l'enfant, privé de sa véritable filiation, de l'accès à la vérité historique et de la possibilité d'interroger les responsables de sa situation.

2. Les conséquences collectives et sociales pour les victimes de ces pratiques.

i. L'instauration d'un climat de terreur à l'égard des militants, l'écrasement des plus vulnérables et la subordination de la société dans son ensemble.

ii. Priver les familles de leurs enfants et petits-enfants, utiliser le concept de violence collective pour s'attaquer aux femmes et aux enfants, tenter de détruire l'adversaire politique en le déshumanisant.

iii. Priver une partie de la population de la possibilité de transmettre ses valeurs, son histoire, sa culture à la génération suivante.

3. Les conséquences collectives et sociales pour les victimes de ces pratiques et pour la société civile dans son ensemble.

i. La progéniture des proches du régime, des militaires et des familles aisées,

ii. Assurer le contrôle de l'éducation des générations futures en excluant toute idée considérée comme subversive.

iii. Utiliser ce climat de terreur, entretenu par les disparitions, les arrestations arbitraires, les exécutions sommaires et la torture, comme une arme supplémentaire d'intimidation de l'ensemble du corps social, afin de s'assurer de la soumission maximale des personnes concernées.

c. Conséquences psychologiques à vie

1. altération du deuil par rapport aux parents biologiques, aux parents adoptifs ou à l'enfant perdu :

i. deuil altéré par l'impossibilité de connaître la vérité sur une période historique importante.

ii. deuil altéré par le sentiment d'avoir été intentionnellement maltraité.

iii. deuil empêché par le manque de reconnaissance sociale de la tragédie vécue.

2. Difficulté d'accès à sa propre identité pour les enfants victimes d'adoption forcée devenus adultes.

i. Pour les enfants victimes d'adoption forcée, de discours méprisants à l'égard de leurs parents, de leur désir de savoir ce qui s'est passé, il est très difficile de reconstruire leur identité psychique en l'absence d'accès à leurs origines ou face à la dévalorisation d'une partie de leur histoire et de leur famille.

ii. Les conflits de loyauté entre la famille biologique et la famille adoptive, en particulier lorsque cette dernière a été symboliquement coupable en raison de sa proximité avec le régime, de sa connivence idéologique ou de sa participation active à l'enlèvement de l'enfant.

iii. Crises existentielles liées à la difficulté de croire les personnes que l'on aime lorsque le mensonge a pris une telle place dans la vie.

3. La difficulté de devenir soi-même parent quand on a été privé de ses parents.

i. Une difficulté liée au sentiment d'avoir été privé de parentalité et donc d'appartenance à un groupe humain.

ii. La réactivation des angoisses de séparation, la peur de perdre l'être aimé et le sentiment de ne pas avoir les moyens psychologiques d'y faire face.

iii. Une possible réactivation des traumatismes vécus par la mère et l'enfant pendant la grossesse et la période qui suit immédiatement l'accouchement.

d. Donner la parole aux victimes :

1. L'importance du travail de témoignage en tant qu'acte politique

i. En tant qu'acte civique, il est éminemment politique, en ce sens qu'il établit une certaine relation avec les droits de l'homme, avec la parole publique et avec la mémoire nationale de chaque pays.

ii. L'œuvre testimoniale contribue à la libre expression de personnes privées de parole.

iii. Cet engagement n'est pas synonyme d'une orientation du travail de témoignage vers une lecture partisane de l'histoire politique du pays, mais vers la possibilité pour les acteurs de s'exprimer librement et d'être entendus.

2. L'importance du travail de témoignage en tant qu'acte psychique

i. Raconter sa propre histoire suppose qu'elle soit audible par une autre personne. L'acte testimonial suppose la présence de l'autre en soi mais aussi à l'extérieur de soi. Il participe à l'authentification de sa propre expérience.

ii. Le partage de sa propre histoire contribue au sentiment d'appartenance à un groupe social. On se souvient en tant que membre d'un groupe (Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, PUF, Paris, 1925).

iii. La reconstruction de sa propre histoire dans un acte testimonial participe à la création d'une identité narrative (Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Le Seuil, Paris 1990). Se raconter, c'est exister dans cette tension entre ce qui reste identique (la mémoire) et ce qui change (l'ipséité). Qu'est-ce qui fait la permanence d'une histoire individuelle et collective aux prises avec la discontinuité historique, la perte des êtres disparus et la rupture violente du lien social ?

3. L'importance du travail de témoignage comme acte éthique

i. Pouvoir raconter sa propre histoire, c'est aussi être considéré comme un sujet à part entière, au-delà de toute assignation à une place de victime ou de bourreau.

ii. Donner la parole à la polyphonie des récits permet d'accéder à la pluralité et de voir la diversité des parcours de chacune des victimes.

iii. Cette pluralité se retrouve également dans la situation actuelle des enfants adoptés qui racontent des histoires très différentes selon la qualité de la relation avec la famille adoptive, les conditions des retrouvailles avec la famille d'origine et la réalité historique des événements subis par leurs proches.

iv. Reconnaître cette diversité et être capable de penser le traumatisme dans sa double valeur individuelle et collective, dans la pluralité de ses formes et manifestations et dans la diversité des réponses attendues par les acteurs est important pour la réhabilitation des victimes.

iii.v. En guise d'ébauche de conclusion

Nous avons tenté de comprendre la manière dont l'expérience de l'adoption forcée a été vécue par les personnes qui en ont été les principales victimes en confrontant les témoignages recueillis à d'autres documents relatant leur histoire. Cette recherche a été menée

sur la base d'un travail de terrain combinant la collecte de sources primaires (témoignages filmés) et leur confrontation avec des documents existants, qu'il s'agisse de documents primaires (archives, documents filmés, articles de presse) ou de documents secondaires (textes historiographiques). Nous avons voulu explorer l'origine, le déroulement et l'impact ultérieur de la violence traumatique de la disparition des traces sur la construction psychique du sujet, essayer de voir comment, malgré tout, un travail de réhabilitation serait encore possible et étudier les débouchés créatifs que certains pourraient choisir, notamment dans l'engagement associatif, la recherche de la reconnaissance de sa propre histoire et les combats menés pour rétablir la vérité historique.

Notre démarche inductive a débuté par un travail de terrain qui nous a permis de recueillir les témoignages de personnes concernées par l'adoption forcée dans différents lieux afin de comprendre la portée traumatique des événements survenus dans chacun des contextes étudiés, leur impact sur l'histoire individuelle, familiale et collective des acteurs et au sein de la société civile, ainsi que les modalités de reconstruction de la mémoire après le traumatisme, en s'adressant à la communauté des chercheurs, aux membres de sa propre famille et, au-delà, aux personnes qui partagent sa propre vision du monde.

Les travaux sur la mémoire montrent la pluralité des points de vue mais aussi une communauté d'expériences. Dans les différents cas rapportés, on est frappé par les conditions idéologiques qui ont rendu possible cette pratique, sa récurrence dans différents contextes et les liens idéologiques et historiques qui les unissent. Cette pratique s'inscrit dans une longue série de violations des droits de l'homme en général et des droits de la femme en particulier, dont la population civile a été victime dans le cadre de ces régimes dictatoriaux. Dans ce processus, le rôle de la justice est primordial. Si en Argentine, le système judiciaire a progressé, en Espagne et au Chili, la situation a considérablement stagné, ce qui rend les choses encore plus difficiles pour les victimes. Leur réhabilitation dépend avant tout de la reconnaissance de leur statut de victime, de l'identification des crimes commis à leur encontre et de la désignation des mécanismes et des personnes responsables.

Quelques références bibliographiques en relation avec la disparition des traces de filiation appliquées au contexte espagnol, chilien et argentin.

Agustín i Roca, C. "El reloj moral del menor extraviado. La justicia franquista y los tribunales tutelares de menores". C. Mir (ed.), *Jóvenes y dictaduras de entreguerras. Propaganda, doctrina, y encuadramiento: Italia, Alemania, Japón, Portugal y España*, Editorial Milenio, Lérída, 2007

Alexopoulos-de Girard, C. *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

Alfaro Monsalve, K. “Madres que buscan hijos e hijas. Adopciones forzadas de niños y niñas del sur de Chile 1973-1990.”, *Rev. hist. (Concepc.)* [online]. 2022, vol.29, n.2 [citado 2023-04-26], pp.243-267. <http://www.scielo.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0717-88322022000200243&lng=es&nrm=iso>. ISSN 0716-9108. <http://dx.doi.org/10.29393/rh29-25mbka10025>

Alfaro, K. y Morales, J.-L.. «Niños y niñas chilenos adoptados por familias suecas. Proximidad diplomática en tiempos de Guerra Fría (1973-1990)». *Historia Crítica*, n° 81 (2021): 71-94.

Alfaro, K. «Una aproximación a las apropiaciones de menores y adopciones irregulares bajo la dictadura militar en el sur de Chile (1978-2016). Memorias de Alejandro». *Revista Austral de Ciencias Sociales*, (S.l.), n° 34 (2018): 37-51.

Argués Estragués, R.M., *Las rojas y sus hijos víctimas de la legislación franquista*, Sanz y Torres, Madrid, 2014.

Bancel, N., Blanchard, P., Boetsch, G., Taraud, C., Thomas, D., *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XVe siècle à nos jours*, Editions La Découverte, 2018.

Barber Burusco, S. y Jimeno Aranguren, R. (eds.) *Niños robados. Mujeres Silenciadas*, Tirant Lo Blanch, Valencia, 2017.

Barber Burusco, S. y Jimeno Aranguren, R. “Niños desaparecidos, mujeres silenciadas: una introducción desde Navarra”. S. Barber Burusco y R. Jimeno (eds.), *Niños desaparecidos, mujeres silenciadas*, Tirant lo Blanch, Valencia, 2017, pp. 19-22.

Briggs, Laura, and Gloria Elena Bernal. “Adopción Transnacional: Robo de Criaturas, Familias Homoparentales y Neoliberalismo.” *Debate Feminista*, vol. 33, 2006, pp. 46–68. *JSTOR*, <http://www.jstor.org/stable/42625454>. Accessed 26 Apr. 2023.

Bonet Esteva, M. “Los niños arrebatados por el franquismo a las mujeres. Constelaciones de casos, puntos de conexión y posibles abordajes jurídico penales”. Universitat Autònoma de Barcelona. https://ddd.uab.cat/pub/poncom/2013/123066/ninarrframuj_a2013iSPA.pdf

Calandra, B. y Franco, Ma, editores. *La guerra fría cultural en América Latina. Desafíos y límites para una nueva mirada de las relaciones interamericanas*. Buenos Aires: Biblos, 2012. Calveiro, Pilar. *Los usos políticos de la memoria. En Sujetos sociales y nuevas formas de protesta en la historia reciente de América Latina*. Buenos Aires: CLACSO, 2006.

Casanova, J. (coord.), *Morir, matar, sobrevivir. La violencia en la dictadura de Franco*, Critica, Barcelona, 2004

Castro, J. «Estados Unidos y la guerra por el desarrollo: el control de la natalidad en Chile, 1960-1970». *Revista Complutense de Historia de América* 41, 95-120, 2015.

Cenaro, A. “Historia y Memoria del Auxilio Social de Falange”, *Pliegos de Yuste*, N° 11-12, 2010, pp. 71-74.

- Cenaro, A. *Los niños del Auxilio Social*, Espasa Calpe, Madrid, 2009.
- Chinchón Álvarez, J., “La sustracción de menores en el Derecho Internacional: Teoría (jurídica) y práctica (española)”, R. Jimeno Aranguren y S. Barber Burusco (eds.), *Niños desaparecidos, mujeres silenciadas*, Tirant lo Blanch, Valencia, 2017, pp. 31-40.
- Connelly, M. *Fatal Misconception: The struggle to control world population*. Cambridge: Belknap Press of Harvard University Press, 2008.
- De Estella, G., *Fusilados en Zaragoza (1936-1939): tres años de asistencia espiritual a los reos*, Mira Editores S.A, Zaragoza, 2015.
- De Lorenzi, M., Gallego, Aranzazu y Fernández, P.. «Adopción y Derechos. El acceso a los orígenes en Argentina, Chile y España». *América Latina Hoy*, nº 83 (2019): 7-23.
- Dinges, J., *Operación Cóndor, Una década de terrorismo internacional en el Cono Sur*. Santiago de Chile: Ediciones B, 2004.
- Duva, J. y Junquera, N. *Vidas robadas*, Agilar, Madrid, 2011.
- Egea Bruno, P.M. *Los huérfanos de la revolución y la guerra. Una institución franquista en la Cartagena postbélica*, UNED. <http://revistas.ucm.es/index.php/CHCO/article/view/CHCO9696110115A/7050>
- Esteso, Poves, M^ªJ. “*Los niños robados, de la represión franquista al negocio*” Colectivo Editorial Diagonal, 2012.
- Falquet, J. *Pax neoliberalia: perspectivas feministas sobre (la reorganización de) la violencia contra las mujeres*, Buenos Aires, Madreselva. 2017.
- Federici, S., *La Guerra contra las mujeres y las nuevas formas de acumulación capitalista*. México: Catedra Jorge Alonso, 2019.
- Fonseca, C., «Pertenencia familiar y jerarquía de clases: el secreto, la ruptura y la desigualdad vistos a través de los relatos de personas adoptadas brasileñas». *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales* 16, nº 395 (2012): 1-7.
- Gesteira, S. «Entre el activismo y el parentesco: lo público, lo íntimo y lo político. Las organizaciones de personas que buscan sus orígenes». Tesis doctoral. Universidad de Buenos Aires, 2016.
- González de la Terna, F. *Nos encargamos de todo*, Clave Intelectual, Madrid, 2014.
- González Duró, E. *Las rapadas. El franquismo contra las mujeres*, Siglo XXI, Madrid, 2012.
- González Duró, E. *Los psiquiatras de Franco. Los rojos no estaban locos*, Edic Peninsula, Madrid, 2012.
- Gordillo, J.L., “Los hombres del saco”, San Pablo, Madrid, 2015.
- Gordillo, J.L., *Los hombres del saco. Resurge la trama de los bebés robados*, San Pablo, Madrid, 2015.

- Hallbwachs, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, PUF, París, 1925.
- Hiner, Hillary. «Voces soterradas, violencias ignoradas, discurso, violencia política y género en los Informes Rettig y Valech». *Latin American Research Review* 44, n°3 (2009): 55-74.
- Jelin, Elizabeth. *Los trabajos de la memoria*. Madrid: Siglo Veintiuno Editores, 2002.
- Jimeno Aranguren, R. “Sustracción de niños y adopciones irregulares en la República de Irlanda”. Soledad Barber Burusco y Roldán Jimeno (eds.), *Niños desaparecidos, mujeres silenciadas*, Tirant lo Blanch, Valencia, 2017, pp. 349-395.
- Jimeno Aranguren, R. *Amnesties, pardons and transitional justice: Spain’s Pact of Forgetting*, Abingdon; New York: Routledge, 2018.
- Jimeno Aranguren, R. “Genetic data and the right to identity in cases of enforced disappearances of children in Argentina, Spain and the Republic of Ireland: a comparative study of historical and legal evolution”, *Revista de Derecho y Genoma Humano* (2018).
- Juliá, S. (coord.) *Victimas de la guerra civil*, Temas de hoy, Madrid, 1999.
- Leyton, C., «Geopolítica y ciudad gueto: Erradicaciones eugenésicas en la Dictadura Militar. Santiago de Chile 1973-1990». En *Bulevar de los pobres: racismo científico, higiene, y eugenesia en Chile e Iberoamérica siglos XIX y XX*. Editado por César Leyton, Cristián Palacios y Marcelo Sánchez, 339-365. Santiago: Ocho Libros Editores, 2015.
- Lira, E., «Mujeres detenidas desaparecidas Chile 1973-2010». En *Mujeres Historias chilenas del siglo XX*. Editado por Julio Pinto, 157. Santiago: LOM Editores, 2017.
- Lorenzo Rubio, C., “Evolución del sistema penitenciario franquista: Del redentorismo al científismo correccionalista. Crónica de una pretensión”. <https://previa.uclm.es/Grupo/EPIP/pdf/CesarLorenzo/Cronica%20de%20una%20pretension.pdf>.
- Htun, M. *Sexo y Estado. Aborto, Divorcio y Familia bajo las dictaduras y democracias en América Latina*. Santiago: Ediciones Universidad Diego Portales, 2010.
- Marchesi, A. «Escribiendo la Guerra Fría Latinoamericana: Entre el Sur Local y el Norte Global». *Estudios Históricos* 30, n° 60 187-202, 2017.
- Milanich, N. 1997- 1998. «Entrañas mil veces despreciables e indignas: El infanticidio en el Chile tradicional». *Dimensión Histórica de Chile*, n° 13/14, Santiago: 64.
- Miranda, M. «La eugenesia tardía en Argentina y su estereotipo de familia, segunda mitad del siglo XX». *História, Ciências, Saúde - Manguinhos* 25, (2018): 33-50.
- Navarro Cardoso, F., “Vallejo Nájera: Los niños perdidos del franquismo y los crímenes contra la humanidad”, *Revista General de Derecho Penal*, n° 22, 2014 <https://acceda.ulpgc.es:8443/bitstream/10553/14572/5/RGDP-22-2014.pdf>
- Núñez Diaz-Balart, M., “La infancia redimida: el último eslabón del sistema penitenciario franquista”, *Historia y Comunicación Social*, 2001, Núm. 6, 137-148.

- Oliver Olmo, P., *La pena de muerte en España*, Síntesis, Madrid, 2008.
- Pépin, P. *Histoire intimes de la guerre d'Espagne. 1936-2006. Lamémoire des victimes*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2006.
- Preston, P. "Las víctimas del franquismo y los historiadores" en E. Silva, P. Salvador, P.A Esteban y J. Costar (eds.) *La memoria de los olvidados: Un debate sobre el silencio de la represión franquista*. Valladolid, Ámbito, 2004.
- Rodríguez Arias, M.A., *El caso de los niños perdidos del franquismo: crímenes contra la humanidad*, Tirant Lo Blanch, Valencia, 2008.
- Rojas, S., «Reflexiones sobre la instalación de una perspectiva internacional de los Derechos del Niño: un modelo americano de burocratización de la infancia». *Revista de Sociología*, nº 27 (2012): 103-11.
- Sabín, J.M., *Prisión y muerte en la España de la postguerra*, Anaya y Mario Muchnik, Madrid. 1996.
- Sánchez Mosquera, M., "La oposición interna al franquismo y su represión (1939-1959), Fundación de estudios Sindicales-Archivo Histórico CC.OO-A http://www3.andalucia.ccoo.es/multimedia/pdf/2098_ponencia_fes_en_la_upo.pdf
- Segato, R., *Las Estructuras Elementales de la Violencia*. Buenos Aires, Editorial Prometeo, 2010.
- Segato, R., *La Guerra contra las mujeres*. Santiago, LOM-Prometeo, 2020.
- Selman, P., «Intercountry adoption in the new millennium; the "quiet migration" revisited». *Population Research and Policy Review*, nº 21 (2002): 205-225.
- Souto, L., « La apropiación de niños en España y Argentina. Dos políticas de la memoria», *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, 40(1), 247-273, 2015. <http://www.jstor.org/stable/24717181>
- Tarducci, M., *La Adopción. Una aproximación desde la Antropología del parentesco*, Buenos Aires, Librería Mujeres Editoras, 2011.
- Troncoso, L. y Piper, I., «Género y Memoria: Articulaciones Críticas y Feministas». *Athenea Digital* 1, nº 15, 65-90, 2015.
- Valdivia, V., «¿Las mamitas de Chile? El sexo y las mujeres durante la dictadura pinochetista». En *Mujeres. Historias chilenas del siglo XX*. Editado por Julio Pinto, Santiago, LOM Ediciones, 2010.
- Vallejo-Nájera, A., *Eugenesia de la Hispanidad y Regeneración de la Raza*, Editorial Española S.A, Burgos, 1937.
- Vallejo-Nájera, A., *El factor emoción en la España Nueva*, Federación de Amigos de la Enseñanza, Burgos, 1938.
- Vallejo-Nájera, A., "La locura y la guerra", Santaren, Madrid, 1939

- Vallejo-Nájera, A., *Niños y jóvenes anormales* Sociedad de educación Atenesa, 1941
- Van Steen, G., *Adoption, Memory, and Cold War Greece, Kid pro quo?*, Michigan Publishing, University of Michigan Press, 2019.
- Vila Torres, E. *Historias robadas*, Barcelone, Ediciones Martínez Roca, 2011.
- Vinyes R. Armengou M. y Belis R. *Los niños perdidos del franquismo*, Televisió de Catalunya, Barcelona, 2002.
- Villalta, C. «De los derechos de los adoptantes al derecho a la identidad: los procedimientos de adopción y la apropiación criminal de niños en Argentina». *The Journal of Latin American & Caribbean Anthropology* 5, n° 2, 338-362, 2010.
- Zárate, Ma S. y González, M. «Planificación familiar en la Guerra Fría chilena: política sanitaria y cooperación internacional, 1960-1973». *Historia Critica*, n° 55, 207-230, 2015.
- Zamora, A., «La mujer como sujeto de la violencia de género durante la dictadura militar chilena: apuntes para una reflexión» *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, n° 8 2008, <http://journals.openedition.org/nuevomundo/27162>,doi: <https://doi.org/10.4000/nuevomundo.27162>.
- Zuil, M. (s.d.). "Peña Grande, la maternidad de los horrores que sobrevivió a Franco: "Las monjas nos exponían como ganado"", *El Confidencial*.

c. La disparition des traces d'un peuple, d'une langue et d'une histoire

i. Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires

Après avoir évoqué un projet sur l'adoption forcée qui pourrait être mené par plusieurs personnes dans le cadre d'une recherche financée par un fonds public, nous souhaiterions à nouveau aborder un thème de travail qui nous semble très important pour notre recherche et qui a trait également à la disparition. Il s'agit d'une réflexion sur un ethnocide à partir du cas des populations macédoniennes de Grèce qui ont fait l'objet de multiples persécutions durant tout le XX^e siècle.

Le cas du macédonien est particulièrement intéressant pour illustrer les tensions entre nationalismes naissants, politiques répressives et revendications identitaires dans les Balkans du XIX^e et du XX^e siècle. La complexité de la situation géopolitique et linguistique de la minorité macédonienne dans les années 30 et 40 est liée à l'héritage de la période ottomane et post-ottomane d'une région multiculturelle, devenue le théâtre de confrontation des différentes constructions nationales, entre antagonismes étatiques à niveau régional et constructions du sentiment d'appartenance des populations concernées. Cette notion de construction est à notre sens à entendre comme un phénomène de consolidation progressive d'une identité, face donc à l'impératif d'effectuer un positionnement identitaire, de s'affirmer en relation aux politiques des entités nationales environnantes, sur un mode exogène, lié à un contexte géopolitique marqué par des antagonismes mais aussi, sur un mode endogène, lié aux aspirations propres à la communauté, pour préserver ou acquérir le droit de s'exprimer dans sa langue et de se déterminer en relation avec ses productions culturelles, notamment ses chants, danses et contes. L'identité nationale est à penser aussi en termes d'identification, de mouvement d'adhésion à un sentiment d'appartenance et de reconnaissance subjective dans une affiliation. Pour comprendre les enjeux politiques liés à la langue macédonienne, en tant qu'élément identitaire, à bannir ou à promouvoir, il nous semble important de partir du constat qu'avant de devenir un outil de propagande, cette langue dont l'enseignement fut tour à tour interdit, autorisé, voire même largement développé, puis à nouveau prohibé, constitua une réalité factuelle incontournable : une partie conséquente de la population de la partie grecque de la Macédoine était macédonophone, quand cette région fut rattachée à la Grèce et continua à l'être pour les décennies suivantes. Ce fait fut l'objet de différentes interprétations, allant du déni ou du démenti de la réalité à son appréhension sur le mode d'un danger

national, en passant par différentes tentatives d'éradication du phénomène. Elle donna donc lieu à différentes politiques du côté du gouvernement grec mais aussi du côté des forces politiques qui s'y opposèrent notamment pendant les années 30 et 40 et qui appuyèrent le droit à l'autodétermination, à l'autonomie ou même pour une courte période à l'indépendance du peuple macédonien. Enfin, les principaux intéressés, les Macédoniens macédonophones de Grèce ne sont pas absents des dispositifs mis en place pour ou contre la langue et la culture macédoniennes et il importe de prendre en compte leur rôle face aux différentes pratiques politiques mais aussi leurs propres initiatives à l'égard de l'enseignement et de la transmission du macédonien. Pour essayer de comprendre le cas du macédonien, entre répression étatique d'une minorité linguistique fortement implantée et présente sur le territoire de très longue date et différentes revendications de cette minorité, depuis le droit à sa langue et à sa culture, jusqu'au respect de ses droits civiques, en passant par des projets d'autonomisation, nous allons procéder en trois temps. D'abord, nous tenterons de retracer l'histoire de cette communauté dans une région multiethnique et pluri-civilisationnelle. Puis nous essaierons de mettre en tension le positionnement des forces issues de la résistance communiste, dans les années 40, et la répression gouvernementale de la période précédente et suivante. Enfin, nous essaierons de montrer en quoi l'enseignement et la transmission du macédonien en Macédoine grecque restent tributaires de la question macédonienne qui continue par certains aspects à être pensée dans les termes des années 30 et 40, tandis que, par certains autres traits, elle réussit à mieux se dégager du nationalisme de l'Etat grec.

i.i. Contexte et héritage historiques

Dès le VI^e siècle de notre ère, on décèle la présence de populations et de langues slaves dans le territoire de la Grèce actuelle. À l'époque byzantine et dans les débuts de la période ottomane, interviennent une série de restructurations du point de vue des populations ainsi que des colonisations. La Macédoine ottomane comporte les vilayets de Salonique, d'Usküb et une partie du Kossovo. Elle est habitée par des chrétiens slavophones, grecophones, latinophones, des musulmans turcophones, albanophones, grecophones, des juifs romaniotes (de langue grecque), sépharades (de langue ladino), ashkénazes (de langue yiddish), de Roms. Dans la Macédoine du siècle dernier, se présentent diverses combinaisons de religion et de langue. Les populations musulmanes et chrétiennes sont de taille sensiblement identique. La majeure partie de l'élément musulman se sent liée à l'Empire

ottoman. L'élément chrétien est majoritairement slavophone¹⁰⁶, mais en milieu urbain, le grec semble l'emporter sur le slave. La question de la langue acquiert une toute autre importance parce que peu avant la disparition de l'Empire ottoman, la Macédoine est au centre des rivalités qui opposent la Grèce et la Bulgarie, puis, à partir de 1889, la Serbie également. Se sont également manifestés un nationalisme macédonien et un nationalisme albanais. Le Patriarcat œcuménique de Constantinople sous l'obédience duquel était placé le « Rum millet », à savoir toutes les populations chrétiennes de Macédoine, est également impliqué dans le conflit dans la mesure où la langue de l'Église et de son administration est le grec. Rappelons à ce propos, que la langue officielle de l'État est le turc ottoman qui, après 1908, deviendra obligatoire dans toutes les écoles. La question de la construction d'une identité nationale au XIX^e siècle concerne en premier lieu les populations urbaines et l'élite sociale. Celle-ci, à l'image de l'élite valaque, tend d'abord à adopter l'identité grecque, socialement valorisée, le grec étant la langue du commerce, de l'enseignement et de l'Église. Dans les années 1860, la donne change radicalement après la création des premières écoles bulgares en Macédoine et l'implication de la Bulgarie dans un travail d'expansion culturelle en vue de se rallier les populations locales. À la différence de la Roumanie dans son rapport aux Valaques, la Bulgarie, plus proche géographiquement, s'intéresse activement à l'incorporation des territoires et des populations de la Macédoine. La constitution d'une conscience nationale dans la population rurale est plus tardive et résulte d'un ensemble de facteurs très divers, allant de l'influence des choix des classes dominantes à la violence exercée par les bandes de rebelles grecs et bulgares opérant sur le territoire ottoman, en passant par des circonstances locales, des motifs familiaux ou personnels.

Progressivement apparaît d'abord dans les élites puis, dans une moindre mesure, dans le reste de la population une tendance à l'affirmation d'une identité nationale macédonienne autonome. Une première étape dans la construction identitaire moderne de la Macédoine est l'insurrection manquée d'Ilinden en 1903 et la République de Kruševo sous la houlette de

¹⁰⁶ Rappelons que « le macédonien et le bulgare constituent le sous-groupe oriental des langues slaves méridionales. Le macédonien n'a acquis une forme littéraire standard qu'en 1944 sur la base des variétés dialectales de Prilep et de Veles. Il est évident que, dans l'aire géographique plus large de ces deux langues, et notamment en Macédoine grecque, sont parlés une série de variétés dialectales et de groupes plus ou moins proches des deux langues officielles, comme cela se produit du reste dans des cas analogues de langues relevant du même groupe. La langue macédonienne officielle, telle qu'elle s'est constituée, est relativement éloignée du bulgare au point qu'on peut parler d'une langue autonome qui ne saurait être "confondue" avec un dialecte bulgare. Néanmoins, les premières formes écrites de variations macédoniennes de la langue sont les textes de l'ancienne langue ecclésiastique slavonne (celle qu'écrivirent Cyrille et Méthode). » (Research Centre of Multilingualism, <http://www.uoc.es/euromosaic/web/document/macedoni/fr/i1/i1.html>. Voir également R. Van Boeschoten, « Usage des langues minoritaires dans les départements de Florina et d'Ardea (Macédoine) », *Identités, Mémoires, Représentations*, Strates, n° 10, « Villageois et citadins de Grèce », <http://strates.revues.org/381?&id=381>, 2001.

l'ORIM¹⁰⁷ (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne - en macédonien et en bulgare, VMRO), qui proclame la fraternité de tous les chrétiens contre l'État ottoman. Une seconde étape est à situer après 1908 (à l'indépendance de la Bulgarie). L'impact de la tendance bulgare, mais également de la tendance à l'autonomie, augmente au détriment de la tendance grecque, y compris dans les régions de l'actuelle Macédoine grecque. Le mouvement des Jeunes Turcs en 1908, met provisoirement un terme aux conflits qui opposent les représentants de chaque courant et qui plongent la région dans la violence des bandes armées, rivales ou ennemies.

Dans la concurrence qui s'exerce pour l'enseignement, les populations exarchistes reçoivent un enseignement en bulgare tandis que les populations patriarchistes (soumises à l'obédience du patriarcat) un enseignement en grec¹⁰⁸. Cette division recoupe des différences sociales : une grande partie des bourgeois et des petits-bourgeois optent pour l'éducation grecque, par opposition à la population rurale qui a plus facilement accès à une langue qu'elle comprend relativement bien ainsi qu'à un système éducatif plus pratique. Il serait, de toute manière, abusif d'interpréter l'adhésion de la population rurale à l'un ou à l'autre des systèmes éducatifs comme un indice d'identité nationale. Il s'agit plutôt de tentatives de différents centres nationaux, notamment à travers la concurrence gréco-bulgare, de se rallier

¹⁰⁷ Sur l'action de l'ORIM, la tendance autonomiste et la tendance bulgarophile ou suprémiste en Macédoine et les premières tentatives d'expression autonomes dans les choix de langue, voir <http://www.uoc.es/euromosaic/web/document/macedoni/fr/il/i1.html>, *Research Centre of Multilingualism* : « L'ORIM qui fut constituée en 1893 adopte comme slogan : “la Macédoine aux Macédoniens”. Bien entendu, la Bulgarie avait soulevé la question de l'indépendance de la Macédoine dès 1878. Dans les élites, deux tendances apparaissent : l'une qui se prononce en faveur de l'autonomie et de l'identité nationale autonome et intègre également des revendications sociales, et la seconde, la tendance bulgarophile, qui est incarnée par ceux que l'on appelle les “Vrhovistes” ou suprémistes (de *vrhoven* = suprême), rangés sous la bannière du “Comité suprême macédonien”, fondé en 1895. [...] Il convient toutefois de signaler que, dès 1850, se font jour des tendances à l'autonomisation par rapport à la langue officielle bulgare, du reste fondée sur des dialectes plus septentrionaux, tendances qui se traduisent par une première tentative pour traduire l'Évangile dans la variété dialectale de Gouménissa-Yannitsa. » Nous pourrions rajouter que la conscience d'une appartenance nationale intervient à des temps similaires pour l'ensemble des peuples de la région dans le cadre des mouvements d'autonomisation.

¹⁰⁸Cf. L'article d'Athéna Skoulariki, consulté le 29 juin 2014 sur le site http://www.academia.edu/7253203/Athéna_Skoulariki_La_querelle_des_noms_Lidentite_disputee_des_slavophones_en_Macedoine_grecque_in_G_de_Rapper_P_Sintes_dir_Nommer_et_classer_dans_les_Balkans_Athenes_Ecole_Francaise_dAthenes_2008_pp_141-159 : « Vers la fin du [XIX] siècle, toutefois, selon les sources de l'époque, les habitants de la région se disaient Macédoniens en faisant référence à leur pays d'origine. Le terme n'avait pas encore un sens ethnique. La guerre de propagande entre le Patriarcat grecorthodoxe et l'Exarchat bulgare avait comme cible précisément les populations slavophones qui oscillaient entre ces deux camps antagonistes en fonction des rapports de force. L'engagement dans le conflit armé de 1903-1908 a été, de toute évidence, une expérience catalytique pour la consolidation chez de nombreux slavophones de l'identité grecque ou bulgare. Cependant, à l'intérieur du mouvement exarchiste, l'objectif de l'intégration de la Macédoine à la Bulgarie ne faisait pas l'unanimité. L'idéologie de l'émancipation nationale avait conduit certains intellectuels et une fraction de l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne à privilégier une voie autonomiste. »

de gré ou de force une partie des populations slavophones locales. Les populations macédoniennes ont des parcours et des histoires différents. Au-delà de leur slavophonie, une bonne moitié des slavophones appartient à l'exarchat bulgare tandis que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, il est clairement question d'« helléniser » les populations concernées.

À cet égard, il est intéressant de signaler que les premières populations à avoir expérimenté les certificats de loyauté et le fichage policier au tout début du XX^e siècle, avant même d'intégrer l'État grec, sont les macédonophones de Macédoine¹⁰⁹. Les populations macédoniennes commencent très tôt à subir les différentes formes d'exclusion de l'Etat grec. En 1902, Dimitrios Fandridis, préfet de Larissa, propose de créer des services spéciaux de manière à contrôler les flux migratoires des travailleurs saisonniers. Les services chargés ultérieurement de ficher la population seront créés à l'image de ces services spéciaux. Le recours à des certificats de loyauté classifiant les « nôtres » (et les opposant aux autres) est systématiquement utilisé à partir de 1913 pour ficher les Macédoniens (macédonophones) de Grèce. Or, ces populations sont en quelque sorte répertoriées et triées avant même de faire partie de l'État grec. Dès le début du siècle, des pratiques d'enregistrement des données personnelles s'appliquent entre autres aux ouvriers saisonniers de Macédoine qui partent travailler dans les champs de Thessalie et qui, pour ne pas être molestés par les bandes armées qui sévissent dans la région, doivent être en mesure de fournir des « justificatifs » de loyauté. Ces documents sont investis de mentions, dont le sens peut échapper à leur possesseur et qui le classent de différentes manières selon son degré de fiabilité, telles que « il est des nôtres » (*hêmeteros*) ou « il est parmi les plus brillants des nôtres » (*ektôn lamprôn hêmeterôn*).

Par la suite, quand ces régions passent à la Grèce, pour avoir la citoyenneté et les droits civiques grecs, il faut être en mesure de fournir des attestations de loyauté de la paroisse de son village ou de l'Archevêché. De même, dans cette région où la tradition initiatique de l'émigration masculine ou « *petchalba*¹¹⁰ » est largement pratiquée, la possibilité de retour pour les émigrés est également conditionnée par la présence de certificats de loyauté que le Ministère des affaires étrangères contrôle avant de leur livrer une autorisation de retour.

¹⁰⁹ Sur l'expérimentation de nouvelles stratégies d'exclusion ou de répression sur les populations macédoniennes (avant leur généralisation à l'ensemble de la population) et ce tout au long du XX^e siècle, voir l'interview filmée de T. Kostopoulos, *La Grèce des autres* [en grec], www.aformi.gr/2011/01/η-ελλάς-των-άλλων. Les travaux de T. Kostopoulos sur le macédonien, langue interdite, ont largement été utilisés dans la documentation de cet article. Nous tenons à le remercier pour nos échanges féconds.

¹¹⁰ Cf. Frosa Pejaska, « L'émigration macédonienne (la Pečalba) : une nouvelle forme d'initiation ou Du fait social à la coutume », in la revue annuelle *L'Intranquille* n°2/3, Paris, 1994, pp.175-310 (version intégrale revue); « L'émigration macédonienne (La Pečalba) : une nouvelle forme d'initiation ou Du fait social à la coutume », in Maria Delaperriere *Littérature et Emigration*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 1996, pp.41-59.

En 1912, la Macédoine, seul territoire balkanique resté possession de l'Empire Ottoman fera l'objet de la convoitise des jeunes Etats balkaniques qui livrent la première (1912-1913) et la seconde guerre balkanique (entre juin et août 1913) : « Le 10 août 1913, suite à la signature du Traité de paix de Bucarest, la Macédoine est partagée en quatre parties : une partie revenant à la Grèce (51,38%, 34.356km², soit en 1919 : 1 042 000 habitants) : appelée Macédoine de l'Egée avec la ville de Salonique, une partie à la Bulgarie appelée : Macédoine du Pirin ou de la Struma (10,1%, 6 798 km² soit 236 000 habitants en 1919) une partie à la Serbie : appelée Macédoine du Vardar (38,4%, 25 713 km², soit en 1919 : 728 000 habitants) qui donnera après 1944 l'actuelle République de Macédoine et une partie à l'Albanie dont on ne parle jamais tant le pourcentage, pour les historiens, est "négligeable" (0,12%, soit environ 17 024 habitants en 1897. Aujourd'hui les associations macédoniennes d'Albanie estiment la population macédonienne de 30.000 à 200.000) que nous pourrions appeler la Macédoine des lacs. Les Macédoniens qui se retrouvent dans les frontières des nouveaux Etats ne sont pas reconnus comme tels mais doivent s'intégrer en devenant Grecs, Bulgares, Serbes (les propagandes de dénationalisation ont commencé sous l'Empire ottoman : les Grecs d'abord puis les Bulgares, les Serbes et enfin les Turcs). En Macédoine de l'Egée, la majorité de la population sont des Macédoniens, le reste étant composé de Turcs, de Grecs, de Juifs et de Valaques. La langue macédonienne représente la langue la plus utilisée, 77% de la population de cette région »¹¹¹.

Après le rattachement de la Macédoine à la Grèce, entre 1912 et 1913, une partie considérable de la population macédonophone quitte le pays. Un second exode, encore plus massif interviendra en 1919, après le Traité de Neuilly. La commission mixte de l'échange évaluera à 100 000 au total les Macédoniens (macédonophones) qui partiront de la Grèce en direction de la Bulgarie, entre 1912 et 1932. Dans un mouvement inverse, arrivent de Bulgarie après 1919 des populations slavophones sous l'obédience du patriarcat, comme celles de Petritsi et de la région avoisinante¹¹².

¹¹¹ Frosa Pejaska-Bouchereau, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, 2009, p. 27-48 et plus précisément p. 40.

¹¹² À ne pas confondre avec les réfugiés bulgarophones venus de l'actuelle Thrace bulgare. En nombre limité, ils sont déjà assimilés à l'identité grecque avant de rejoindre le pays. Aujourd'hui, ils sont installés essentiellement en Thrace mais aussi en Macédoine, comme par exemple à Mitroussi (département de Serres). Il existe d'autres populations slavophones résiduelles qui n'ont pas quitté la Thrace. Parfaitement intégrées à la culture grecque, elles sont dans deux ou trois villages du département de l'Evros. Dans les deux groupes cités, seuls les sujets les plus âgés parlent désormais le bulgare. Enfin, il convient de mentionner les Trakatroukides, réfugiés d'Asie mineure. Ils parlent un idiome de la région de Mègléna pratiqué par tous les sujets âgés de plus de 50 ans. Ils se rencontrent dans deux villages du département du Rhodope et à Komotini, dans un village du département de

Dans les années 1920 à 1924, le mouvement autonomiste s'intensifie et jouit du soutien de la Bulgarie, malgré les luttes internes entre « Centralistes » et « Vhrovistes ». Entretemps, l'État grec persévère dans ses tentatives d'assimilation culturelle et linguistique des populations slavophones. Après 1924, il se livre à des pratiques de déplacements forcés et d'exil et ce, en dépit du protocole signé avec la Bulgarie la même année. À la même époque, interviennent les échanges de populations entre la Grèce et la Turquie. Toutes les populations musulmanes quittent la Macédoine et des réfugiés chrétiens venus de Turquie viennent les remplacer. Avec le Traité de Lausanne en 1923, entre la Turquie et la Grèce, ce sont 350 000 musulmans, parmi eux, 40 000 Macédoniens-musulmans qui sont expulsés.

Le gouvernement grec essaie en réalité de modifier la composition démographique de la population en installant massivement des réfugiés dans la région. Les rapports entre les Macédoniens et des réfugiés d'Asie Mineure, profondément marqués par le nationalisme grec de la Grande Idée, seront globalement plus que tendus. Les réfugiés estiment que l'État, responsable de la catastrophe, leur doit une réparation et les autochtones estiment être prioritaires. Au sein de la communauté macédonienne macédonophone, il existe également de grandes tensions entre les Macédoniens pro-grecs qui ont des droits étendus et le reste de la population, objet de diverses formes de stigmatisation et de répression étatiques. Tout au long des années 30, le gouvernement grec enlève la citoyenneté grecque aux Macédoniens (macédonophones) de Grèce puis, à l'arrivée de Metaxas, des listes supplémentaires, déjà préparées auparavant sont immédiatement utilisées afin de priver de leurs droits civiques des parties encore plus conséquentes de la population macédonienne macédonophone de Grèce. Les opérations de nettoyage ethnique sont complétées par des mesures d'épuration linguistique, particulièrement visible au niveau du changement des patronymes et des toponymes slaves ou de toute autre origine¹¹³, en faveur pour ces derniers de noms inspirés de l'Antiquité classique.

Xanthi, un village du département de Thessalonique, un village du département de Drama, un village près de Yannitsa et dans 5 villages du département de Kilkis, ainsi que dans la ville de Kilkis même.

¹¹³ Le gouvernement grec continue de manière ininterrompue sa tentative de faire disparaître toute trace de la pluralité ethnique et linguistique du pays : « Depuis 1977, tous les noms de lieux et nom de rues de trois préfectures où les Turcs sont concentrés ont été changés : les noms turcs ont été supprimés et remplacés par des noms grecs. De plus, un décret interdisait l'emploi des anciens noms à des fins officiels sous peine d'amende ou d'emprisonnement. La mention du toponyme ou de l'odonyme turc entre parenthèses après ou en-dessous de celui en grec a été également interdite par les autorités. Cette pratique a été étendue à tout le pays et il n'existe à l'heure actuelle aucune affiche en une autre langue que le grec ou... l'anglais. En effet, l'affichage en langue anglaise est accepté dans les lieux touristiques pour des raisons pratiques. En fait, cette tolérance ne change en rien la règle de l'unilinguisme grec aux dépens des langues minoritaires du pays (macédonien, bulgare, turc, albanais ou arménien). » Jacques Leclerc, *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 20 mars 2006.

La période suivante est marquée par l'intensification des discriminations et des mesures d'assimilation forcée¹¹⁴. L'oppression contre la minorité macédonienne s'exacerbe¹¹⁵ avec la dictature de Metaxas à partir de 1936. Mais c'est surtout entre 1944 et le début de la guerre civile en Grèce, qu'une partie importante de la population macédonophone rallie le Parti communiste de Grèce (KKE) qui s'est depuis longtemps déjà prononcé en faveur des droits des minorités, voire même, à un moment donné, pour l'autonomie de la région.

Des villages macédonophones proches de la frontière nord sont pillés par leurs voisins, réfugiés d'Asie Mineure, et coupés de toute aide alimentaire par le gouvernement pendant deux ans, sous les mêmes prétextes que ceux utilisés à l'encontre des Tchams : certains avaient collaboré avec les Bulgares, d'autres pas, quoi qu'il en fût cela a permis aux autorités de se séparer d'une minorité jugée « peu grecque » et « bien embarrassante ».

Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la question macédonienne jouera un rôle très important à la fois dans la guerre civile et dans la propagande anticommuniste gouvernementale. Plus d'un tiers des forces des rebelles procommunistes en Macédoine sont des macédonophones et les zones habitées de Macédoniens macédonophones constituent le théâtre par excellence des affrontements de la guerre civile.

i.ii. La question macédonienne pendant la guerre civile grecque

Dans le cas des minorités engagées dans le conflit du côté de l'Armée Démocratique, et notamment les Macédoniens macédonophones de Grèce, le discours gouvernemental opère une double négation de leur identité. Niés par l'État grec dans leur identité linguistique et culturelle, les Macédoniens macédonophones de Grèce qui ne suivent pas la politique

¹¹⁴ Voir T. Kostopoulos, *La langue interdite. Répression étatique des dialectes slaves en Macédoine grecque* [en grec], Athènes, Mavri Lista, 2000, et plus particulièrement les chapitres « L'assimilation "naturelle" » (p. 112-162) et « Le terrorisme du "Nouvel État" » (p. 162-180). Pour une présentation des pratiques de purification ethnique dans le contexte balkanique de 1912 à 1922, voir T. Kostopoulos, *Guerre et purification ethnique* [en grec], Athènes, Vivliorama, 2007. Pour une présentation du traitement de la population macédonienne macédonophone durant l'entre-deux-guerres, voir Ch. Varda, « Aspects de l'assimilation politique en Macédoine occidentale dans l'entre-deux-guerres » [en grec], *Ta Istorika*, vol. 10, numéros 18/19, janvier-décembre 1993, p. 151-171 (pour la période jusqu'en 1936) et Ph. Carabott, « The Politics of Integration and Assimilation vis-à-vis the Slavo-Macedonian Minority in Interwar Greece: From Parliamentary Inertia to Metaxist Repression », in P. Mackridge – E. Yannakakis (éd.), *Ourselves and the others, The development of a Greek Macedonian Cultural Identity since 1912*, Oxford, 1997, p. 59-78.

¹¹⁵ Voir <http://www.uoc.es/euromosaic/web/document/macedoni/fr/il/il.html>, *Research Centre of Multilingualism* : « Entre autres mesures (exils, etc.), est institué le flagrant délit pour quiconque parle sa langue en public, assorti d'une sanction (amende, incarcération, etc.). Bien évidemment, son usage est également interdit dans les maisons. Durant l'occupation, et notamment dans ses premières années, une fraction non négligeable de la population se prononce en faveur des Bulgares. »

d'assimilation forcée du gouvernement sont également considérés comme des ressortissants étrangers, malgré une présence ininterrompue sur le territoire national.

Le Parti Communiste grec avait soutenu les revendications des communautés macédoniennes macédonophones de Grèce, opprimées par la politique discriminatoire de la dictature de Metaxas, dans la continuité des pratiques déjà annoncées par ses prédécesseurs. De son côté, l'État grec avait systématiquement refusé de reconnaître la langue et la culture de la communauté macédonienne macédonophone, devenue minoritaire après les échanges de populations avec la Turquie et l'arrivée massive de réfugiés hellénophones dans la région¹¹⁶. « Après l'incorporation de la Macédoine du Sud dans le Royaume de Grèce, la Macédoine grecque se transforme d'une province ottomane multilingue, multiconfessionnelle et multinationale, où l'élément grec et "grécisant" se trouvait en minorité face aux "éléments étrangers", en une province grecque typique, avec des minorités ethniques qui ne dépassent pas officiellement 11,2% de la population locale ; transformation radicale, effectuée par des vagues successives d'épuration ethnique et –surtout– par l'échange réciproque, à grande échelle et obligatoire des minorités nationales entre la Grèce, la Turquie et la Bulgarie entre 1919 et 1926¹¹⁷. Après l'achèvement de l'échange, l'objectif le plus important que l'appareil étatique et les forces nationalistes de l'époque se fixent, est l'assimilation des minorités restées dans la région –des Chrétiens slavophones surtout, évalués officiellement à 80 000 personnes et secrètement entre 160 000 et 200 000¹¹⁸. La campagne assimilatrice déclenchée prend alors deux formes selon les termes du gouvernement grec : s'adonner à la répression et l'assimilation linguistiques d'une part, visant à éradiquer le "patois" slave et imposer l'usage exclusif du grec ; inculquer les conceptions fondamentales du nationalisme grec dans la conscience collective des Grecs slavophones d'autre part »¹¹⁹.

¹¹⁶Cf. T. Kostopoulos, *La langue interdite. Répression étatique des dialectes slaves en Macédoine grecque* [en grec], *op.cit.* 2000, p. 73-80 et également « La guerre civile macédonienne de 1903-1908 et ses représentations dans l'historiographie nationale grecque », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 06 décembre 2011, consulté le 17 juin 2014. URL : <http://ceb.revues.org/835> ; DOI : 10.4000/ceb.835.

¹¹⁷Cf. A. Pallis, « Racial migrations in the Balkans during the years 1912-1924 », *The Geographical Journal*, 66/4 (du 10/1925), p. 315-331 ; J. Ancel, *La Macédoine. Son évolution contemporaine*, Paris, 1930 ; A. Wurfbain, *L'échange gréco-bulgare des minorités ethniques*, Genève, 1930 ; S. Ladas, *The exchange of minorities*, New York, 1932 ; D. Pentzopoulos, *The Balkan exchange of minorities and its impact on Greece*, Paris - La Haye, 1962.

¹¹⁸Cf. pour une liste des estimations secrètes des divers services administratifs, militaires ou policiers de l'époque : T. Kostopoulos, « Counting the 'Other' : Official Census and Classified Statistics in Greece (1830-2001) », *Jahrbücher für Geschichte und Kultur Südosteuropas*, 5 (2003), p. 73-74.

¹¹⁹T. Kostopoulos, « La guerre civile macédonienne de 1903-1908 et ses représentations dans l'historiographie nationale grecque », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 06 décembre 2011, consulté le 17 juin 2014. URL : <http://ceb.revues.org/835> ; DOI : 10.4000/ceb.835. Voir également T. Kostopoulos, *La langue interdite. Répression étatique des dialectes slaves en Macédoine grecque* [en grec], *op.cit.* 2000, p. 73-80.

De son côté, l'EAM, le Front de Libération Nationale à dominante communiste, se situe aux antipodes de la politique d'assimilation gouvernementale : il œuvre pour la reconnaissance des minorités et le respect des droits des habitants macédonophones. Pendant la Résistance et la guerre civile, ceux-ci grossissent les rangs des combattants communistes dans l'espoir d'une reconnaissance nationale que les positions du Parti Communiste grec avaient laissé présager, l'Internationale Communiste s'étant prononcée pour une « Macédoine Unie et Indépendante dans le cadre de la Confédération balkanique ».

Pendant la période de l'Occupation, la population macédonienne a connu deux sorts bien distincts, la région de la Macédoine de Grèce ayant été divisée en deux : la partie occidentale administrée par l'armée allemande et italienne, en étroite collaboration avec le gouvernement d'Athènes, et la partie orientale, sous tutelle bulgare. Dans la partie bulgare, le gouvernement fasciste a inauguré une politique de purification ethnique à l'encontre des populations grecques, à l'image de ce que le gouvernement de Metaxas avait fait précédemment contre les minorités, tandis que dans la partie allemande, les autorités nazies, aidées par des milices d'extrême droite, ont essayé de retourner au statu quo de Metaxas tout en attisant les conflits interethniques.

Les différentes milices et « organisations de Résistance » nationalistes, largement collaborationnistes¹²⁰, constituent une zone grise, perméable aux « métamorphoses ovidiennes » et autres changements de bord. Il ne s'agit en aucun cas d'une spécificité macédonienne, les nazis ont recruté des hommes pour former leurs Bataillons de sécurité dans toute la population de Grèce. Les différents gouvernements grecs pendant et après la guerre civile ont cherché à afficher leur appartenance idéologique au monde « libre¹²¹ », antifasciste et antitotalitaire, malgré des pratiques policières et judiciaires autoritaires, résolument contraires aux droits de l'homme.

Dans ce contexte, les gouvernements des années 50 et 60 ont essayé de réinventer ou d'exacerber le rôle de la Résistance nationaliste et de la désolidariser de l'action des Bataillons de sécurité et autres milices terroristes malgré des liens bien établis entre les deux types de formations. Ils ont également tenté de passer sous silence les exactions commises contre les civils par les collaborateurs des Allemands, de nier la subordination des Bataillons de sécurité à l'occupant, et même de présenter les représailles des Allemands contre la

¹²⁰ Sur le rôle des milices d'extrême droite, voir T. Kostopoulos, *La mémoire autocensurée, les Bataillons de sûreté et la loyauté nationale d'après-guerre* [en grec], Athènes, Philistor, 2005, p. 130 et (à propos du climat de bonne entente entre milices nationalistes et corps des Bataillons), le chapitre « Rapports affectueux », p. 49-61.

¹²¹ Voir D. Papadimitriou, *Du peuple des citoyens loyaux à la nation des nationalistes : la pensée conservatrice en Grèce, 1922-1967* [en grec], Athènes, Savvalas, 2006, p. 208.

population civile comme une conséquence directe et presque légitime face à l'action des résistants de l'EAM (souvent, on renversait le rapport de forces réel pour présenter les Allemands comme assistant les Bataillons de sécurité dans leur lutte anticommuniste).

Pour justifier l'action des Bataillons de sécurité, l'historiographie officielle a essayé de mettre en avant le caractère provisoire de leur collaboration avec les Nazis, l'absence d'action concrète contre les alliés britanniques et le passé nationaliste et « héroïque » de leurs dirigeants (révélé antérieurement par des actes de violence perpétrés contre les populations slaves du Nord de la Grèce). Leur engagement serait alors motivé par le seul souci de protéger « le régime en place » et « l'intégrité nationale » du pays. Dans la mémoire officielle, il s'agissait surtout de présenter les Bataillons comme un mouvement de défense légitime qui aurait anticipé la réalité de la guerre civile en diagnostiquant à temps la dangerosité de l'EAM assimilé à une organisation terroriste.

La perception des Bataillons de sécurité évolue dans le temps pour passer d'une phase de silence gêné, voire de pure condamnation juste après la guerre, à une déformation de la réalité historique et à une glorification sans précédent lors de la dictature des colonels. Pendant la démocratisation du pays, l'évocation de ces corps disparaît des discours de mémoire tout comme l'idéologie de la loyauté nationale qui perd progressivement sa valeur d'échange¹²².

Les populations macédoniennes (macédonophones) ont vu dans l'EAM, une alternative identitaire plausible à la domination bulgare¹²³. Pendant l'occupation nazie la population slavophone a en effet été courtisée par le Club Bulgare, qui a fonctionné à partir de mai 1941 comme un centre de propagande basé à Salonique. Le 5 mars 1943, les autorités italiennes créent « le comité révolutionnaire bulgare-macédonien » et, jusqu'en avril 1943, elles recrutent environ 1 600 slavophones dans une milice (Ohrana) qui s'oppose aux maquisards¹²⁴. Après le départ des Italiens en août 1943 et la défaite des forces de l'Axe, l'été suivant, cette organisation se dissout.

¹²²Cf. T. Kostopoulos, *La mémoire autocensurée, les Bataillons de sûreté et la loyauté nationale d'après-guerre*, *op.cit.*, p. 159.

¹²³Cf. T. Kostopoulos, *La langue interdite. Répression étatique des dialectes slaves en Macédoine grecque*, *op.cit.*, p. 181-183. Voir également sur l'occupation bulgare, X. Kotzageorgi-Zymari (éd.), *L'occupation bulgare en Macédoine orientale et en Thrace 1941-1944* [en grec], Salonique, Paratiritis, 2000, p. 51-53. Enfin, voir également A. Skoulariki et L. Empeirikos, « L'«irrédentisme de Skopje» ou la dimension minoritaire tue de la question macédonienne », *Avgi*, 20/04/08. Ils montrent bien comment l'EAM a pu constituer une alternative identitaire possible pour des Slavophones lésés par le gouvernement grec mais idéologiquement opposés aux orientations bulgares.

¹²⁴Cf. T. Kostopoulos, « Comité des forces de l'Axe en Macédoine et Ohrana : une première approche », *Archeiotaxio*, 5, Athènes, 2003, p. 40-51. Cf. également I. N. Skandalakis, *Angoisses et peurs* [en grec], Athènes, 1945 et N. Anagnostopoulos, *L'Eubée sous occupation* [en grec], t. A, Athènes, 1950 : « pour la protection du

Les Macédoniens macédonophones de Grèce sont aussi courtisés par les résistants yougoslaves de Tempo et par les communistes grecs¹²⁵ qui s'étaient alors prononcés contre toute modification des frontières nationales, mais qui militaient dans un front antifasciste très large contre toute forme d'oppression des minorités. Finalement, deux bataillons composés uniquement de Macédoniens macédonophones se sont formés à Florina et à Almopia. Le SNOF, un mouvement de résistance macédonienne¹²⁶, équivalent minoritaire de l'EAM et proche de la Résistance titiste¹²⁷, a vu le jour en octobre 1943 dans la région de Florina, un mois après l'armistice italien du 8 septembre 1943. Dans l'assemblée du Haut Commandement¹²⁸ qui a été créé, il a été question du peuple macédonien « prêt à se battre pour son droit à l'autodétermination, fraternel avec les autres peuples des Balkans et libre d'espérer sa réunification¹²⁹ ».

Dès le départ, le SNOF et plus particulièrement son secteur de Kastoria, s'est positionné pour l'autodétermination des Macédoniens macédonophones et la reconnaissance de leur identité nationale au-delà du cadre grec. Ses revendications, soutenues par Tito¹³⁰, lui ont valu la méfiance du Parti Communiste grec. Engagé dans le projet patriotique de l'EAM, le PCG avait explicitement renoncé à l'autonomie de la Macédoine ; une thèse qui lui avait auparavant coûté très cher, puisque l'ensemble des partis traditionnels avaient saisi l'occasion

peuple grec de ses ennemis (internes) divers et variés, [...] la consolidation de la sécurité et de l'ordre publics et la protection de notre régime social (bourgeois) » (p. 314-316). Et, dans une version qui se veut « politiquement correcte », E. Kofos, *Nationalism and Communism in Macedonia*, Salonique, IMXA, 1964, p. 128-131 et 134-135.

¹²⁵ Les anciens cadres de l'ORIM de l'entre-deux-guerres ont hésité entre les mouvements de Résistance grec et yougoslave. Le rôle de Tempo a été déterminant dans la mobilisation des populations de la région. Cf. R. Alvanos, « La question macédonienne en tant que question politique et "nationale" pendant les années 40 », *Eleftherotypia*, février 2011.

¹²⁶ SNOF : Front de libération du peuple slavomacédonien. Ce mouvement loin d'être un phénomène marginal, trouve ses racines idéologiques dans l'engagement de l'entre-deux-guerres des communistes macédoniens, tels que Tsipas, Terpovski, Galabov, Hadjiganev, Ouroumov. Cf. Institute of National History, *A history of Macedonian People*, Skopje, 1979, p. 308-311.

¹²⁷ Voir T. Kostopoulos, « La question macédonienne dans les années 40 », in Christos Chadziiosif *Histoire de la Grèce du XX^e siècle, Reconstruction, guerre civile, restauration, 1945-1952*[en grec], Athènes, Vivliorama, 2009, p. 363-411.

¹²⁸ Connue sous le nom de « Quartier général de l'Armée de libération nationale et des divisions de guérilla de Macédoine ».

¹²⁹ Cf. R. Alvanos, « La question macédonienne en tant que question politique et "nationale" pendant les années 40 », *op.cit.* Précisons tout de même, comme nous l'a fait remarquer T. Kostopoulos, que le monastère St. Prochor, dans lequel sont posés les fondements de l'État macédonien lors de cette séance, se trouve actuellement (suite à l'indépendance de la Macédoine en 1991, et l'établissement des frontières avec l'État serbe) en Serbie, que la République Populaire de Macédoine a changé de nom en même temps que les autres Républiques en 1943 et que la position pour l'autonomie de la Macédoine ne saurait être considérée comme une ancienne revendication bulgare.

¹³⁰ Sur les positions de Tito, voir E. Barker, *Macedonia, its place in Balkan power politics*, Londres Royal Institute of International Affairs, 1950, p. 155-156.

pour dénoncer ses prétendues velléités séparatistes¹³¹. En mai 1944, le Bureau Macédonien du Parti Communiste grec a décidé la dissolution du SNOF¹³² et son intégration dans l'EAM, ce qui n'a pas manqué de provoquer l'indignation d'une soixantaine de macédonophones qui se sont réfugiés en Macédoine yougoslave. Après l'intervention de Tito et la médiation de Charalambidis et Tzimas, le PCG a permis le retour de ces Macédoniens et la création de bataillons macédoniens exclusivement composés de macédonophones. Globalement, les relations entre les Macédoniens macédonophones du SNOF et le PCG ont été tendues, envenimées d'une méfiance réciproque, toujours au sujet d'une éventuelle autonomie de la partie grecque de la Macédoine et du rattachement de celle-ci à la République yougoslave voisine.

Or, indépendamment de toute divergence géostratégique, pendant l'Occupation (dans les zones de la Grèce libre) et à la Libération, l'EAM a œuvré pour la reconnaissance des minorités et le respect des droits des habitants macédonophones. Malgré d'importantes difficultés logistiques, un manque flagrant d'enseignants et un climat de réticence, de peur et de réaction de la part des réfugiés d'Asie Mineure installés dans la région, il a même entamé, le premier, une politique de scolarisation en langue macédonienne du mois d'octobre 1944 au mois de mars 1945. Cette expérience serait d'ailleurs amenée à être renouvelée pendant la guerre civile¹³³. Dans cette période, les Macédoniens macédonophones ont droit à une éducation, des livres, des journaux et des messes dans leur langue¹³⁴.

Lors de notre enquête de terrain en Macédoine ex-yougoslave en 2010, les références à cette période de « libération linguistique, culturelle et sociale » ont été très nombreuses par des acteurs de différents âges et des deux sexes qui avaient tous connu l'Occupation et la guerre civile grecque. Il faudrait sans doute préciser que parmi les témoins interrogés, il y avait des personnes qui quittèrent la Grèce pendant la guerre civile et qui étaient à l'époque

¹³¹ Il est intéressant de relever qu'en Grèce, on a moins reproché aux communistes grecs le pacte germano-soviétique (dans la mesure où ces derniers se sont rapidement associés au « non » de Metaxas) et on les a bien plus soupçonnés de connivence avec « les ennemis slaves ».

¹³² Sur le rôle du SNOF, l'engagement des activistes macédoniens et leurs relations avec les Partis Communistes grec et yougoslave, cf. les articles d'E. Kofos, « La question macédonienne dans les rapports entre PCY et PCG vers la fin de 1944 : la mission d'A. Tzimas chez Tito » et de S. Sfetas, « Mouvements indépendantistes des slavophones en 1944. La position du PCG et la préservation des frontières gréco-yougoslaves » in *Actes du colloque international « Macédoine et Thrace, 1941-1944 : Occupation, Résistance, Libération »* [en grec], Salonique, 1998, p. 125-156. Voir également l'article au titre évocateur d'A. Rossos, « Incompatible Allies : Greek communism and Macedonian nationalism in the Civil War in Greece, 1943-1949 », *The Journal of Modern History* 69 (3/1997), p. 41-76. Pour une approche finalement représentative de l'historiographie grecque officielle, voir également E. Kofos, *Nationalism and communism in Macedonia*, IMXA, Salonique, 1964, p. 50 et *The impact of the Macedonian question on civil conflict in Greece*, ELIAMEP, Athènes, 1989.

¹³³ Pour l'enseignement de la langue macédonienne pendant « les années orageuses » de la guerre civile, cf. T. Kostopoulos, *La langue interdite*, op.cit., p. 190-222.

¹³⁴ Voir H. Poulton, *The Balkans: minorities and states in conflict*, Minority Rights Group, 1993, p. 178 et H. Poulton, *Who are the Macedonians ?*, 1995, p. 110.

scolarisées à l'école primaire, tout comme il y avait des combattantes et des combattants de l'Armée Démocratique, qui étaient adolescents ou jeunes adultes lors de la guerre.

Les témoins interviewés en 2010 en Macédoine ex-yougoslave nous ont fait part des sévices subis en raison de l'utilisation de leur langue maternelle dans des espaces publics mais aussi dans la sphère dite privée. Les dénonciations portant sur l'usage privé de la langue viennent d'une certaine manière rappeler que la transmission de la langue fut non seulement dévalorisée, voire stigmatisée, dans les rapports de la minorité avec l'Etat mais aussi qu'elle fit l'objet d'une volonté d'éradication à l'intérieur des espaces intrafamiliaux. La chaîne de la transmission fut par endroits délibérément interrompue pour préserver les nouvelles générations des persécutions subies. Or, ce mouvement de rupture, présent dès la dictature de Metaxas, s'intensifia dans les années 50 et 60, dans le sillage de la défaite des forces démocratiques.

Ce sont ces discriminations qui touchent à l'identité culturelle et linguistique de la communauté que l'EAM avait tenté d'abolir, en créant des manuels scolaires dédiés à l'enseignement de la langue et de la culture macédoniennes. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, une partie de la population macédonienne macédonophone, profondément marquée par l'expérience de la Résistance et de l'administration de l'EAM, n'est pas prête à abandonner ses récentes avancées en termes de reconnaissance identitaire et de justice sociale. À côté de cette population, à la fois proche des partisans de Tito et des communistes grecs de la région, se trouve une partie de la population qui (tout comme dans le reste du pays) a collaboré avec l'occupant, en l'occurrence allemand et bulgare¹³⁵. Il existe également au sein de la population macédonienne macédonophone une tendance conservatrice proche de l'ancienne VMRO, qui recommande la neutralité dans le conflit grec, espère l'autonomie de la région après l'intervention anglo-américaine et passe au second plan ses revendications identitaires. Dans ce camp, se trouvent également des Macédoniens anticommunistes bien disposés à l'égard d'un gouvernement grec, qui cherche à asseoir sa nouvelle autorité dans la région sur le concept (encore mal défini) de loyauté nationale, plutôt que sur la division entre hellénophones et macédonophones¹³⁶.

Cette tentative du gouvernement d'intégrer dans son giron des macédonophones « loyaux à la Nation grecque », sans attacher d'importance à la langue vernaculaire qu'ils

¹³⁵ Sur les rapports entre la Bulgarie et les Macédoniens macédonophones de Grèce, voir l'article de R. Alvanos, « La question macédonienne en tant que question politique et "nationale" pendant les années 40 », *op.cit.*

¹³⁶ Voir E. Barker, *La Macédoine dans les relations et les conflits interbalkaniques*, traduction grecque, Salonique, Paratiritis, 1996, p. 137-139 et S. Sfetas, *La formation de l'identité macédonienne slave : un processus douloureux* [en grec], Salonique, Vantias, 2003, p. 139-142.

emploi, rencontre des résistances tenaces dans sa propre majorité. Dans la pratique et au moins dans un premier temps, les persécutions massives des « Slavomacédoniens » se font indistinctement, ce que regrettent par ailleurs certains penseurs conservateurs¹³⁷ qui craignent la radicalisation des Macédoniens macédonophones et leur adhésion massive aux mouvements communistes.

La création de la « République Socialiste de Macédoine » en août 1944¹³⁸ vient conforter la volonté des Macédoniens macédonophones d'évoluer dans une Macédoine indépendante et unifiée. La plupart des figures emblématiques macédoniennes inscrivent leur combat dans la continuité de la révolte populaire d'Ilinden (Jour de la Saint Elie) du 2 août 1903 contre l'administration ottomane. Les événements d'Ilinden, objets de mémoire et de commémoration, ont formé un point de repère dans la construction identitaire d'une conscience macédonienne tout comme l'expérience de la Résistance et de la guerre civile grecques.

Les Macédoniens macédonophones seront nombreux à intégrer le NOF (Front Populaire de Libération) que des combattants macédoniens de Grèce forment le 23 avril 1945 à Skopje, sur les conseils du Parti Communiste de la République de Macédoine, l'organisation des femmes AFG (Front antifasciste des Femmes) et l'union de la jeunesse NOMC (Union Populaire des Jeunes pour la Libération¹³⁹). Ces Macédoniens macédonophones proches du NOF, sont naturellement les premiers à être concernés par l'évolution du discours communiste en Grèce et par les relations que le parti de N. Zachariadis entretient avec le parti communiste de la République voisine.

Le discours des communistes grecs se modifie vers la fin 1945. Le 28 décembre 1945, lors du plénum de l'organisation communiste de Macédoine et de Thrace, Zachariadis qualifie le NOF d'organisation antifasciste et démocratique, puis, au mois de février, lors du deuxième

¹³⁷ Dans la correspondance des nationalistes I. Zografos et Ph. Dragoumis, que T. Kostopoulos a étudiée, il apparaît clairement que des nationalistes, profondément anticommunistes, « regrettent » les persécutions massives qui touchent indistinctement « tous les slavophones », y compris ceux qui ne se sont pas engagés du côté de l'ÉAM, ou même qui se sont illustrés par leur « attachement à la Grèce », c'est-à-dire par leur soutien aux forces conservatrices. Voir I. Zografos à Ph. Dragoumis, Giannitsa 26/5/45 (Archives de Philippos Dragoumis, 104/98, extrait cité par T. Kostopoulos, *La langue interdite, op.cit.*, p. 200).

¹³⁸ Sur la fondation de la République de Macédoine par l'ASNOM et une réflexion sur l'évolution de l'État-nation, cf. E. Dimitrov, G. Caca, V. Ivanovski (sous la direction de) *ASNOM : Pedeset godini makedonska država 1944-1994. Prilozi od naučen sobir održan na 17-18 Noemvri 1994*, Skopje, Académie Macédonienne des Sciences et des Arts, Institut d'Histoire Nationale, 1995. Voir également, C. Grozdanov, B. Ristovski, I. Katardžiev, P. Andreevski, T. Čepreganov, (sous la direction de) *Republika Makedonija 60 Godini po ASNOM : Zbornik od naučniot sobir po povod Šeesetgodišnjata od ASNOM održan vo Skopje na 15-16 Dekemvri 2004 godina*, Skopje, Académie Macédonienne des Sciences et des Arts, 2005.

¹³⁹ Ces organisations d'inspiration communiste luttent pour la reconnaissance de l'identité macédonienne, elles se reconnaissent dans les revendications sociales et politiques du PCG (KKE) et du PC yougoslave et s'opposent parmi les premières aux accords de Varkiza.

plénum du Comité Central, est proclamée l'égalité des droits pour les Macédoniens de Grèce et les Grecs. Des Macédoniens macédonophones intègrent en grand nombre l'Armée Démocratique et au fur et à mesure que les forces communistes sont repoussées vers le Nord de la Grèce, leur proportion augmente considérablement. Selon des estimations officielles du NOF, ils seront 5 350 en mars 1947, 11 000 dont 1 000 femmes en 1948 et plus de 14 000 les derniers mois de la guerre au printemps et en été 1949.

Pour le PCG, ces Macédoniens représentent un vivier de forces vives indispensable à la poursuite de la guerre. D'un autre côté, le gouvernement démocratique de la Grèce Libre, proclamé le 23 décembre 1947, mène une politique de respect et de valorisation de la population macédonienne macédonophone dans la continuité des pratiques inaugurées par l'EAM, qui avait favorisé l'enseignement de la langue macédonienne et avait fait en sorte que de nombreuses publications en macédonien voient le jour. Le « gouvernement du maquis » bénéficie toujours d'un large soutien populaire dans ces régions du Nord de la Grèce.

Après le départ de Tito du Kominform en 1948¹⁴⁰, le PCG renoue avec ses positions des années 20 et évoque lors du cinquième plénum du Parti en janvier 1949, l'indépendance d'une Macédoine unifiée dans le cadre d'une fédération balkanique, dans l'espoir de garder les troupes macédoniennes qui pourraient être tentées par un départ chez Tito. Cette décision du cinquième plénum du Parti Communiste grec, dont N. Zachariadis lui-même explique l'importance stratégique en pleine guerre civile, sera considérée comme erronée dès l'année suivante, lors du septième plénum du Parti. Entre temps, de très nombreux communistes grecs, des résistants de l'EAM qui avaient lutté pour leur idéal de liberté et de justice ont été condamnés à mort, inculpés de haute trahison.

Si jusqu'à aujourd'hui le Parti Communiste grec reste perplexe devant ses contradictions, incapable en quelque sorte d'appréhender cette question dans la logique internationaliste qu'il avait adoptée pendant la guerre civile, les Macédoniens macédonophones ont dû faire face non seulement à l'hostilité du gouvernement grec, qui s'était servi de leurs revendications identitaires pour asseoir des accusations de « trahison nationale » et d'« atteinte portée à l'intégrité territoriale » contre le PCG, mais aussi à la

¹⁴⁰ Sur le soutien antérieur des Yougoslaves, cf. T. Vournas, *Histoire de la Grèce moderne et contemporaine*, vol. Δ : *La guerre civile* [en grec], Athènes, Patakis, 2004, p. 315. Sur les conséquences du conflit Staline-Tito, *ibid.*, p. 230, 306 et 366.

méfiance¹⁴¹ de certains communistes grecs qui ne partageaient pas entièrement leur quête de reconnaissance.

Lors du VII^e congrès du PCG en octobre 1945, les communistes grecs ne parlent plus d'indépendance ou de réunification des trois parties de la Macédoine mais de respect de la minorité macédonienne et d'intégrité du territoire national : « Nous déclarons qu'une coexistence pacifique avec la République yougoslave, c'est le respect absolu des droits de la minorité slavo-macédonienne et la garantie pour cette minorité, d'un régime de pleine égalité de droits raciaux, religieux et linguistiques. C'est le seul moyen d'éviter les conflits, les incompréhensions et les controverses sur la Macédoine grecque, qui est habitée à 90% par des Grecs, ce qui la rend indissociable du territoire hellénique¹⁴² ».

En réalité, les thèses du Parti Communiste grec et du NOF (Front de libération nationale) ne connaissent qu'une brève période de convergence du mois d'octobre 1946 au mois de mars 1949¹⁴³. Après la défaite des communistes, vingt mille combattants macédoniens se sont réfugiés en République de Macédoine, pour certains après de longs périples dans le bloc de l'Est. Leur mémoire de la guerre civile grecque participera de la construction identitaire de l'historiographie macédonienne¹⁴⁴. En Grèce, jusqu'à aujourd'hui l'historiographie de droite¹⁴⁵ continue à considérer que le déclenchement et le déroulement de la guerre civile grecque auraient été conditionnés, voire motivés, par la seule question macédonienne. Un des représentants de l'historiographie officielle grecque, Evangelos Kofos, a écrit il y a une dizaine d'années que c'était la question macédonienne qui avait influencé le Parti Communiste à la fois dans sa décision de se lancer dans la guerre civile et dans la gestion du conflit. Dans les versions officielles des gouvernements grecs, le PCG portera les stigmates de la trahison nationale et du banditisme pour de longues décennies.

¹⁴¹Cf. S. Sfetas, « Alliés non désirés et adversaires hors contrôle : Les rapports entre PCF et NOF pendant la guerre civile (1946-1949) » [en grec], *Mélanges balkaniques*, vol. 8, Salonique, IMXA, 1996, p. 213-246.

¹⁴² La position du Parti Communiste grec sur la question macédonienne a beaucoup évolué. Voir N. Alivizatos, *Les institutions politiques de la Grèce à travers les crises, 1922-1974*, Paris, LGDJ, 1979, p. 393.

¹⁴³ Sur les points de divergence et les axes de convergence entre le Parti Communiste grec, le Parti yougoslave et la masse des combattants grecs ou slavo-macédoniens, cf. I. Michailidis, « "Monarchofascistes" et combattants macédoniens slaves » in I. Nikolakopoulos, A. Rigos, G. Psallidas, *La guerre civile de Varkiza à Grammos, février '45 - août '49* [en grec], Athènes, Thémelio, 2002, p. 115-124. Pour une présentation détaillée des différentes positions du PCG, cf. E. Kofos, « La dimension balkanique de la question macédonienne pendant l'Occupation et la Résistance » in H. Fleischer & N. Svoronos, *La Grèce en 1936-1944 : Dictature, occupation, Résistance* [en grec], Athènes, MIATE, 1989, p. 418-471 et « La question macédonienne de la seconde guerre mondiale à nos jours » in I. Koliopoulos, I. Chasiotis, *La Macédoine moderne et contemporaine* [en grec], vol. 2, 1992, p. 257. Voir également le dossier spécial sur la question macédonienne dans le numéro 11 de la revue *Archeioutaxio*, ASKI, juin 2009, p. 1-160.

¹⁴⁴Cf. I. Michailidis, « "Monarchofascistes" et combattants macédoniens slaves », *op.cit.*

¹⁴⁵ Voir E. Kofos, « La question macédonienne comme catalyseur de la guerre », *Vima tis Kiriakis*, 17/10/1999.

L'administration de l'État grec cherchera à présenter l'engagement dans la Résistance des populations hellénophones ou macédonophones de la Macédoine comme une conspiration d'origine bulgare¹⁴⁶. Le premier village à avoir participé à la Résistance contre l'occupation allemande, Mesovouno, est ainsi présenté comme un village « abusé par des Bulgares » qui auraient essayé de donner une « mauvaise image des Grecs » aux Allemands¹⁴⁷ ! Cette théorie de l'origine conspirationniste de la Résistance contre les nazis et du rôle de la Bulgarie dans cette entreprise sera largement exploitée par la propagande nationaliste pendant et après la guerre civile grecque¹⁴⁸. Le Parti Communiste grec continuera à être considéré comme un ennemi extérieur et une force de trahison de la Nation. Ses positions internationalistes seront largement utilisées par ses adversaires pour justifier les répressions futures, présentes et passées.

i.iii. Politiques ultérieures à l'égard de la minorité macédonienne : quel impact sur la langue ?

Durant le conflit et encore en 1958, l'État grec projette à plusieurs reprises de faire partir les populations macédoniennes (macédonophones) au sud du fleuve Haliacmon, même si, en absence de financement, aucun de ces projets ne verra finalement le jour¹⁴⁹. Des vagues de réfugiés macédonophones (populations civiles ou partisans) fuient vers la Yougoslavie. Ils partent seuls ou suivant les partisans du Front de libération nationale macédonien (NOF) et les rebelles de la formation de gauche battue¹⁵⁰. À partir de la fin de la guerre civile, les régions de la Macédoine occidentale subissent un marasme économique, qui incite la population à l'exode rural ou à l'émigration (vers l'Australie, le Canada et les États-Unis). L'État grec

¹⁴⁶ Pour illustrer la propagande de droite, présentant la Résistance comme une conspiration bulgare, voir A. Chrysochoou, *L'occupation en Macédoine. Premier livre. L'action du PCG* [en grec], Salonique, Etaireia Makedonikon Spoudon, 1949.

¹⁴⁷ Voir les propos du préfet Georgantas du 19/10/1941, qui renseigne le ministère de l'intérieur de la tentative d'un « enseignant bulgare » (en réalité résistant macédonien arrêté et torturé par les Bulgares) de « discréditer les Grecs pour montrer la loyauté des Bulgares » ! Il s'agit en réalité d'actes de résistance sévèrement punis par les Allemands (« Mesovouno 23.10.1941, L'anatomie d'un massacre », article paru dans le journal *Eleftherotypi* du 27/10/2002 et cité sur internet dans la page officielle de *Ios tis Kyriakis* à l'adresse suivante : <http://www.iospress.gr/ios2002/ios20021027b.htm>). Pour une description détaillée des représailles allemandes, voir H. Fleischer, « Représailles des forces d'occupation allemandes en Grèce » [en grec], *Mnemon* t. 7, Athènes, 1979.

¹⁴⁸ L'inspecteur des préfectures Athanassios Chrysochoou et son disciple Emmanouil Grigoriou, ou encore la gendarmerie théorisent cette idée du complot. Voir « La "conspiration bulgaro-communiste" », *Eleftherotypia*, 27/10/2002.

¹⁴⁹ Sur ces projets en général et plus particulièrement sur un projet prévoyant le déplacement de 15 000 personnes (qui vers la fin de la guerre civile était sur le point d'aboutir mais a été abandonné *in extremis* faute de financement) voir T. Kostopoulos, *La Grèce des autres, op.cit.*

¹⁵⁰ Ces événements ont inspiré Theo Angelopoulos et sont thématiques dans son film *Le pas suspendu de la cigogne*, tourné à Florina en 1991. Le nombre des réfugiés est estimé à 35 000 par L. Danforth, *The Macedonian Conflict, ethnonationalism in a transnational world*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

s'empresse de livrer des certificats de loyauté nationale aux minorités macédonophones, pourtant procommunistes, de manière à faciliter un départ massif et (en grande partie) définitif.

Les années suivantes, les pressions exercées contre l'usage de la langue et les stratégies d'assimilation forcée se poursuivent et s'accompagnent de diverses mesures discriminatoires. À cet égard, il est intéressant de signaler les serments prêtés publiquement, en 1959, par les populations de plusieurs villages, de ne plus jamais reparler leur langue et les articles des journaux qui en font état dans des termes élogieux. Ces déclarations de repentir publiques s'inscrivent dans la continuité des pratiques entamées au début du siècle dernier et sont appelées à perdurer.

La stratégie d'un nombre important de parents macédoniens macédonophones de Grèce, devant l'étendue de la répression de l'État grec, consiste en un refus conscient de transmettre leur culture et leur mémoire du passé à leurs enfants. À ce propos, les témoignages filmés de Stojna Vulcanović, d'Evdoxia Chuleva et de Goce Kanzurov que nous avons recueillis et que nous présenterons dans le chapitre suivants sont très éloquentes. Ces trois Macédoniens (macédonophones) de Grèce se réfèrent au rapport complexe à la langue maternelle des jeunes enfants slavophones, obligés à ne pas utiliser leur langue. Ils évoquent aussi la crainte de certains parents de transmettre le macédonien à leurs enfants.

Ce silence, qui n'est pas sans évoquer l'interdiction des parents pomaks de laisser leurs enfants utiliser le pomak (dans ce cas, l'objectif visé par les parents et les enseignants est la turcisation), fait écho à une impossibilité d'une minorité stigmatisée, mal vue ou persécutée, de faire face aux discours dominants et aux pratiques autoritaires du (ou des) pouvoir(s) en place et va de pair avec l'intériorisation d'une image dégradée et dégradante de sa communauté d'appartenance, présentée comme un groupe subalterne, face à un groupe de référence imposé d'en haut, celui des Grecs hellénophones, orthodoxes et royalistes.

L'injonction étatique étant schématiquement formulable par une condition exclusive « si vous voulez rester, vous devez oublier », le déni de l'histoire de la minorité macédonienne se rajoute à l'impératif d'oubli de la période de la guerre civile.

La classification des citoyens en fonction de leur conscience nationale influe sur toutes les manifestations de la vie quotidienne. Dans des textes des services secrets de 1965, les anciens ohranites, collaborateurs actifs des bulgares mais anticommunistes, sont qualifiés de citoyens de « conscience mouvante », cette fluidité leur permettant d'acheter des terres dans la zone frontalière et de postuler pour une place dans la fonction publique, tandis que d'anciens

résistants macédoniens sont considérés comme des populations de conscience étrangère, ce qui bloque toute démarche avec l'administration grecque¹⁵¹.

Sous la dictature des colonels, les mesures discriminatoires s'intensifient. La dictature donne le ton de l'utilisation possible du terme *macédonien* dans l'avenir. G. Papadopoulos déclare ainsi au Conseil de Politique Nationale en octobre 1969, que « les Macédoniens sont seulement des Grecs ». Dorénavant, dans les discours officiels du gouvernement grec, le terme « macédonien » est réservé aux seuls habitants grecs de la région de la Macédoine en Grèce.

Progressivement, le fichage des populations macédoniennes macédonophones ne se fait plus en fonction de l'histoire familiale mais à un niveau individuel, en fonction de l'attitude des Macédoniens macédonophones vis-à-vis de leur langue et de leur histoire. Les mesures discriminatoires s'assouplissent après 1974 lors de la *Métapolitefsi* et a fortiori après 1981, avec l'avènement au pouvoir du PASOK et la levée de l'interdiction pour les Macédoniens macédonophones d'occuper certains postes de la fonction publique. Or, la négation de l'existence des populations macédoniennes sur le territoire ne touche pas à son terme avec l'accession au pouvoir du Parti Socialiste en Grèce. Elle est même dévoilée au grand jour, lors du rapatriement des réfugiés politiques de la guerre civile qui doivent prouver leur filiation grecque : ils doivent être « d'ascendance grecque ». La loi 106841 de 1982, promulguée par le gouvernement d'Andréas Papandréou, autorise le retour des réfugiés politiques et la restitution de leurs propriétés à condition de prouver leurs origines grecques. D'innombrables cas qui posent problème apparaissent. Des réfugiés politiques d'origine macédonienne qui ont une partie de leur famille et de leurs propriétés en Grèce n'ont pas le droit de rentrer, tandis que des immigrés économiques peuvent s'installer en Grèce en faisant valoir une lointaine ascendance grecque. En s'appuyant sur une distinction entre les non-ressortissants d'origine grecque dits « homogènes » et les non-ressortissants d'origine non-grecque dit « allogènes », l'Etat grec continue une politique discriminatoire à l'encontre des populations minoritaires qui ont quitté le pays pendant la guerre civile et qui se sont ainsi retrouvées déchués de leurs nationalités¹⁵². Frosa Pejaska-Bouchereau cite à ce sujet le troisième rapport de l'ECRI : « [...] en 1982, une réglementation permettait le retour en Grèce des personnes qui avaient fui le pays lors de la guerre civile de 1946-1949 ainsi que leurs

¹⁵¹ Voir T. Kostopoulos, *La Grèce des autres*, *op.cit.*

¹⁵² Le droit grec, en son article 19 du code de la nationalité, prévoyait que les ressortissants grecs qui n'étaient pas « d'origine grecque » pouvaient être déchués de leur nationalité si, selon les autorités, ils quittaient la Grèce « définitivement » et ce, même si ces personnes avaient été contraintes à partir. L'appréciation du caractère définitif de leur départ incombait aux seules autorités, empressées de considérer comme « définitivement parties » les personnes non désirables.

familles. Toutefois, cette réglementation ne s'appliquait qu'aux personnes "d'origine grecque", excluant de ce fait les personnes d'origine non-grecque et notamment macédonienne qui avaient pourtant quitté la Grèce dans les mêmes conditions. »

Même si cet article a été supprimé, sa suppression n'a pas eu d'effet rétroactif : « La majorité des presque 60 000 personnes, dont la majorité appartenait à la minorité musulmane de Thrace occidentale, qui est principalement d'origine ethnique turque, qui ont été privées de leur nationalité ne l'ont pas réintégré, qu'elles vivent à l'étranger ou en Grèce. Les personnes résidant à l'étranger n'ont aucune possibilité de réintégrer leur nationalité. Les autres personnes, dont le nombre n'excède pas deux cents et qui vivent en Grèce peuvent réintégrer leur nationalité par naturalisation classique. Ces personnes se plaignent du fait qu'elles doivent faire une demande de naturalisation classique pour obtenir la nationalité grecque qu'elles ont pourtant eue auparavant, sans pouvoir bénéficier d'aucune facilité dans ce domaine. »¹⁵³

Ce qui vaut ici pour la minorité musulmane vaut aussi pour les autres minorités et en particulier pour la minorité macédonienne. Comme Frosa Pejaska Bouchereau le signale¹⁵⁴, « Selon les sources officielles du Comité central du Parti communiste grec, le nombre total d'émigrants accueillis dans les pays de l'Europe de l'Est et dans l'Union soviétique s'élevait à 55 881, dont plus de 20 000 étaient macédoniens. Quant aux réfugiés en Yougoslavie, on donne le chiffre de 45 000-50 000 personnes. [...] On ajoute à ce chiffre le nombre d'enfants expulsés vers les pays de l'Est qui s'élève à 28 000 ou 30 000 ». Les formalités de naturalisation des non-ressortissants prévues par la loi 1910/2001 sur l'entrée et le séjour des étrangers dans le territoire grec, l'acquisition de la nationalité et autres dispositions sont très différentes selon que la personne est d'origine grecque ou non.

En 1982, les Services secrets publient encore un rapport se référant aux mesures à prendre pour limiter l'usage de la langue macédonienne. Sur le plan administratif, jusque dans les années 80, des mesures sont prises ou proposées pour nommer en Macédoine occidentale des fonctionnaires qui ne connaissent pas la langue macédonienne, muter des fonctionnaires

¹⁵³FrosaPejoska-Bouchereau, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, 2009, p. 27-48 et plus précisément p. 36-37.

¹⁵⁴FrosaPejoska-Bouchereau, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, 2009, p. 27-48 et plus précisément p. 41.

macédonophones dans d'autres régions et ainsi de suite, en suivant alors une tactique qui avait « fait ses preuves » pendant des décennies¹⁵⁵.

Le cas d'un résistant macédonien macédonophone de Grèce, A. Hadžitaskos¹⁵⁶, est particulièrement révélateur. Instituteur communiste, accusé d'avoir ouvert des écoles de langue macédonienne dans son village, il se verra interdire le retour jusqu'à la fin de sa vie, intervenue à Prague en 1989. Le député communiste Charilaos Florakis évoque son cas à l'Assemblée Nationale sans obtenir de résultat. Jusqu'en 2005, il est interdit¹⁵⁷ aux réfugiés politiques Macédoniens macédonophones pourtant nés en Grèce, et à eux seuls, de rentrer en Grèce, voire de rendre visite à leur famille.

En ce qui concerne les réfugiés issus de la minorité macédonienne (macédonophone) nés en Grèce et partis pendant et après la guerre civile, le refus du droit au retour de la part des autorités persiste dans les faits jusqu'aujourd'hui. Dans l'enquête de terrain que nous avons effectuée en République de Macédoine en 2010, nous avons recueilli de nombreux témoignages¹⁵⁸ de réfugiés de la guerre civile qui voudraient revenir sur leur terre natale et qui s'en trouvaient empêchés par les autorités grecques. L'absence de toponyme grec sur le passeport a pu servir de prétexte entre autres pour leur empêcher l'accès à leur village d'origine, qui entre temps avait changé de nom officiel. Certains témoins nous ont longuement parlé des humiliations et des intimidations qu'ils ont subies une fois arrivés aux postes-frontières. De même, les Macédoniens macédonophones de Tachkent dont Ilias Poulos¹⁵⁹ avait recueilli les témoignages furent également empêchés de retourner en Grèce.

Dans ce climat, l'implantation de réfugiés d'autres origines ethniques, venus de l'ex-Union soviétique, dans des zones déshéritées, comme celle de Florina, est alors perçue par la population macédonophone comme une tentative supplémentaire visant à briser la cohésion des populations compactes, cette pratique rappelant des méthodes déjà expérimentées par le passé dans la région. Encore une fois la continuité des pratiques qui s'opposent aux droits des

¹⁵⁵Voir <http://www.uoc.es/euromosaic/web/document/macedoni/fr/i1/i1.html>, *Research Centre of Multilingualism*.

¹⁵⁶ Sur la destruction de son village à deux reprises par les Allemands et leurs collaborateurs, voir « L'anatomie d'un massacre », *Eleftherotypia*, 27/10/2002 et, également, A. Hadžitaskos, « La destruction de Mesovouno » [en grec], *Ethniki Antistasi*, 1^{er} recueil, avril 1962.

¹⁵⁷Décret 106841/1982 du 29 décembre 1982.

¹⁵⁸ Les témoignages filmés de Goce Kanzurov et de Stojna Vulcanović, Macédoniens macédonophones, nés en Grèce et partis dans le bloc de l'Est pendant la guerre civile, que nous avons recueillis sont très révélateurs des contraintes et des interdits administratifs en vigueur.

¹⁵⁹ En octobre 2008, l'artiste Ilias Poulos s'est rendu à Tachkent en Ouzbékistan pour photographier et interviewer les derniers survivants des 12.000 combattants de gauche qui, à la fin de la guerre civile grecque de 1946-49, ont été acheminés vers l'Ouzbékistan soviétique. De nombreux Macédoniens macédonophones nés en Grèce s'y trouvaient sans la possibilité juridique de retourner dans leur pays natal.

minorités est attestée tout au long du XX^e siècle, même si elle connaît des pics à des moments décisifs de l'histoire du pays comme dans les années 40.

En 1990, l'État grec refuse encore d'enregistrer des associations comportant le terme *macédonien*, tel le « Foyer de la culture macédonienne », tout comme il refuse les associations qui comportent le terme *turc*. Dans le premier cas, il refuse en évoquant la raison d'État ou l'intérêt national, dans le second, en se rabattant sur le caractère confessionnel (musulman) et non pas « ethnique » de la communauté en question. Il est alors condamné par la Cour Européenne des Droits de l'Homme en vertu de l'article 11 de la Convention Européenne sur la liberté d'Association. Les tribunaux grecs de leur côté condamnent des individus qui se déclarent eux-mêmes Macédoniens ou qui revendiquent l'existence de Macédoniens en Grèce et dans la République de Macédoine. En fin de compte, deux associations macédoniennes sont créées, le « Mouvement Macédonien pour les Droits de l'Homme » de ChristosSidiropoulos et le « Mouvement Macédonien pour la Prospérité Balkanique » (MAKIVE), connu également par la publication de son journal en langue macédonienne, *Zora* (l'Aube). En 1993, l'Arc-en-ciel, le parti du MAKIVE, fait son apparition et remporte environ 4 000 suffrages dans les départements de Florina et de Pella. Au nombre de ses revendications, figurent l'enseignement de la langue macédonienne en Grèce et la présence des anciens noms slaves à côté des toponymes grecs. En 1994, le parti Arc-en-ciel risque de ne pas se présenter aux élections, frappé d'une interdiction de la part de la Cour de Justice, au même titre que deux formations de gauche, assez restreintes, autour de l'EAR et de l'AKOA. Des pratiques d'exclusion et de discrimination continuent encore à avoir lieu.

Si la situation semble se débloquer¹⁶⁰ actuellement, il n'en reste pas moins vrai que les tensions difficiles entre la Grèce et la République de Macédoine, notamment entre autres à propos de la question du nom, enveniment la situation de la minorité. Le nationalisme

¹⁶⁰ L'ECRI note que les autorités grecques sont « davantage disposées à reconnaître l'existence de groupes minoritaires en Grèce, tels que les Pomaks ou les Roms, et notamment le fait que certains membres de ces groupes ont une langue maternelle autre que le grec. Toutefois, d'autres groupes rencontrent encore des difficultés, tels que les Macédoniens ou les Turcs. Encore aujourd'hui, les personnes qui souhaitent exprimer leur identité macédonienne, turque ou autre sont confrontées à l'hostilité de la population. Elles font l'objet de préjugés et de stéréotypes et souffrent parfois de discrimination notamment dans l'emploi. Dans l'affaire Sidiropoulos, les instances juridiques grecques avaient refusé, en 1994, l'appel du "Foyer [ou Maison] de la civilisation macédonienne" du fait qu' "il n'existait pas de minorité macédonienne" et que l'association mettait en danger "l'intégrité territoriale du pays". La commission européenne des droits de l'homme, le 24 juin 1996, a jugé recevable cet appel. Le 10 juillet 1998, la Cour européenne des droits de l'homme avait reconnu que le refus d'enregistrer l'association "Maison de la civilisation macédonienne" constituait "une atteinte à la liberté d'association telle que garantie par l'article 11 de la Convention européenne des droits de l'homme." » Texte cité par Frosa Pejaska-Bouchereau, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, 2009, p. 27-48 et plus précisément p. 38.

d'extrême droite reste actif dans la région : en 2008, des membres de l'organisation d'extrême-droite Chrysi Avgi se rendent sous escorte policière dans des villages macédoniens (macédonophones) et intimident la population. Du côté de la droite nationaliste, l'héritage idéologique et les réflexes interprétatifs de la guerre civile ne sont pas très loin¹⁶¹.

La gauche grecque de son côté paraît assez divisée. La coalition de gauche (*Synaspismos*) se rend aux manifestations pour soutenir la « grécité » de la Macédoine, le PCG est sur la défensive et ne s'exprime plus en faveur des minorités. En fin de compte, l'appréhension des questions nationales sous un angle non nationaliste est davantage le fait de petits partis de gauche, qui privilégient une approche de la question en termes essentiellement éthiques, là où le PCG était davantage dans des considérations d'ordre géopolitique. Des organisations non gouvernementales, des associations estudiantines et des mouvements pour l'égalité des droits militent pour les droits des minorités et apportent leur travail de réflexion sur la question tandis qu'une politique de ségrégation et de non reconnaissance des minorités se poursuit globalement.

L'état actuel du macédonien est d'autant plus intéressant à étudier que les dernières statistiques officielles¹⁶² datent de 1951, de la période donc que nous avons voulu étudier dans notre présentation. Actuellement « exception faite de la sous-préfecture de Kilkis, on retrouve des Macédoniens macédonophones dans les régions où ils étaient implantés au début du siècle. La plus forte concentration de population se rencontre en Macédoine occidentale. Dans tout le département de Florina, où ils constituent la moitié au moins de la population, dans la

¹⁶¹ Sur la perception de la question macédonienne par l'idéologie conservatrice depuis la guerre civile jusqu'aujourd'hui, voir quelques ouvrages représentatifs de l'anticommunisme d'État : D. Zafiroopoulos, *Le PCG et la Macédoine* [en grec], Athènes, 1949 ; *The Conspiracy against Greece*, Athènes, 1949 ; E. Averof Tositsas, *Le feu et la hache – La Grèce 1946-1949* [en grec], Athènes, Estia, 1974 ; N. Gage, *Eleni* [en grec], Athènes, 1983 ; D. Théocharidis, *La Macédoine dans les flammes (octobre '44 - février '45)* [en grec], Athènes, 1968 ; A. Frontistis, *Organisation de Libération panhellénique* [en grec], Salonique, 1977. Pour une vision diamétralement opposée, émanant cette fois-ci des vaincus, voir T. Anagnou, *Dans les forteresses de la lutte. Avec l'Armée démocratique de Grèce* [en grec], Athènes, SynchroniEpochi, 1998 ; B. Apostolopoulos, *Chronique d'une épopée : l'Armée démocratique en Grèce centrale* [en grec], Athènes, SynchroniEpochi, 1995.

¹⁶² Pour avoir un aperçu du dernier recensement en date de 1951 et d'une interprétation de ces données, voir le travail de Frosa Pejoska-Bouchereau, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, 2009, p. 27-48 et plus précisément p. 30 : « Les tableaux schématiques présentent neuf minorités et huit ou neuf minorités sur le plan linguistique (selon que le macédonien est considéré comme une langue ou comme un dialecte du bulgare), comportant environ un million de personnes. [...] Slaves macédoniens : 40 000 - 50 000 (en Macédoine centrale et occidentale) ; Bulgares : 30 000 (en Macédoine orientale) ; Pomaques : 30 000 - 40 000 (Thrace). Selon Leclerc, il est difficile de savoir précisément combien de locuteurs parlent le macédonien et le « bulgare » en Grèce du Nord, car beaucoup de slavophones auraient délaissé leur langue pour le grec. Le chiffre probable, selon lui, atteindrait les 250 000 ou 300 000. 77% des Gréco-Macédoniens auraient une connaissance du macédonien. Il serait probable aussi que quelque 30 000 Gréco-Bulgares puissent parler le bulgare. Toutefois, jusqu'en 1951, le fait que la langue macédonienne soit incluse dans les trois recensements nationaux avec chaque fois des appellations différentes : macédonno-slave, slave, ou encore bulgare constitue une reconnaissance de facto, même si légalement elle n'était pas reconnue et même si le chiffre des locuteurs de cette langue « slave » était largement minimisé. »

sous-préfecture d'Almopie, d'Edessa et secondairement de Yannitsa (département de Pella), dans certaines régions du département de Kastoria, une fraction importante de la population connaît la langue macédonienne, tout en ayant conscience de ses spécificités culturelles »¹⁶³. La langue macédonienne continue à faire l'objet de différentes formes de stigmatisation tandis que ses locuteurs sont encore considérés comme des citoyens de seconde zone. Les recommandations de l'ECRI au gouvernement grec montrent que la reconnaissance des minorités et le respect de leurs droits ne sont pas encore acquis.

Nous avons voulu comprendre la situation linguistique de la minorité macédonienne de Grèce en relation avec les politiques de l'Etat grec dans les années 30 et 40. Il est apparu que le macédonien avait fait l'objet de plusieurs tentatives d'éradication par les différents gouvernements grecs tout au long du XX^e siècle, avec un pic dans les années 30, lors de la dictature de Metaxas. En même temps, cela n'aurait pas été possible si le déni de l'existence de la langue, de la culture et de l'identité macédoniennes n'avait pas déjà été préparé par toute une politique d'homogénéisation de la région grecque de Macédoine, après les échanges des populations et l'installation massive de réfugiées d'Asie Mineure et du Pont. Aussi faudrait-il penser la politique discriminatoire à l'égard de la langue et de la culture macédoniennes, en relation avec une vision politique plus large qui agit pour une Grèce unilingue et mono-confessionnelle, en niant l'existence des minorités ethniques sur le sol national. La période de la guerre civile constitue un tournant puisque les forces communistes mettent en place des dispositifs d'enseignement de la langue et de la culture macédoniennes, ce qui sera d'ailleurs poursuivi dans les pays de l'Est après le départ des populations des régions frontalières. Le Parti Communiste Grec, malgré quelques changements de stratégie, fut globalement la seule force politique à reconnaître l'existence de la minorité macédonienne et à se prononcer pour son indépendance d'abord, puis pour son autonomie et une égalité en droit. A la fin de la guerre civile, un tiers des forces de l'Armée Démocratique était composé de combattants macédoniens qui aspiraient dans leur lutte contre la monarchie à un changement de régime et à une reconnaissance identitaire. Les enfants hellénophones et macédonophones, partis de Grèce pendant la guerre civile, furent scolarisés dans les écoles des pays d'accueil mais conservèrent des enseignements dans les langues des communautés de leur pays natal.

¹⁶³Euromosaic précise que « Les sous-groupes dialectaux parlés en Macédoine grecque sont au nombre de trois : celui de Serrès-Drama, celui du bas Vardar (Axios) et celui de Kastoria-Florina. Chacun d'entre eux comprend nombre de variations. La compréhension mutuelle ne pose pas de problèmes particuliers. Les locuteurs appellent leur langue le makedonski en Macédoine occidentale et centrale. En Macédoine orientale, et dans certaines régions de Macédoine occidentale, la plupart, bien qu'ils aient connaissance de ce dernier terme, on plutôt recours à l'appellation de bu(l)garski*. Les idiomes qui sont parlés aujourd'hui en Grèce comportent des emprunts au grec, surtout au niveau du lexique. » Voir <http://www.uoc.edu/euromosaic/web/document/macedoni/fr/i1/i1.html#2.1> :

Souvent même, ils eurent la possibilité de suivre des enseignements des deux langues, en plus de la langue de leur pays d'accueil. Il en fut tout autrement dans la Grèce royaliste de l'après-guerre-civile. La répression étatique s'intensifia contre les Macédoniens, systématiquement assimilés à des ennemis de la nation. Dans le discours de diabolisation de la propagande anticommuniste, il n'était néanmoins jamais question de Macédoniens mais de « Bulgares » ou de « Russes », qu'il s'agisse de communistes Grecs ou Macédoniens. Ce détournement du sens des mots qui alla de pair avec un déni de l'identité des opposants, tous nés sur le sol national, s'inscrivit dans une tentative de dé-sémantisation des termes du conflit.

« - *Quand j'emploie un mot, dit Humpty Dumpty avec un certain mépris, il signifie ce que je veux qu'il signifie, ni plus ni moins.*

- *La question est de savoir, dit Alice si vous pouvez faire que les mêmes mots signifient tant de choses différentes.*

-*La question est de savoir, dit Humpty Dumpty, qui est le maître, c'est tout. »*¹⁶⁴

ii. Histoires de noms, de lieux et de personnes

La disparition des traces est particulièrement présente dans la tentative d'invisibiliser une population, en l'occurrence la population macédonienne du Nord de la Grèce. En nous focalisant sur trois témoignages qui nous semblent particulièrement représentatifs sur un ensemble de vingt-quatre témoignages, issus de notre travail de terrain en Macédoine du Nord, nous avons voulu comprendre le rôle de la nomination dans le rapport des acteurs à leur sentiment d'appartenance linguistique, ethnique et culturelle, leur identité nationale et régionale, leurs liens à leur pays de naissance et à leur lieu de vie actuel.

Il sera question de l'histoire de vie de trois macédoniens slavophones de Grèce, population parlant une langue slave, le macédonien, et habitant dans le Nord de la Grèce. Leurs témoignages, filmés par nos soins, racontent leur expérience de la guerre civile grecque, les persécutions et les luttes de leur communauté dans les années 40, mais aussi l'héritage de discrimination de la dictature de Metaxas dans les années 30 et l'impossibilité de retour après la fin de la guerre dans leur pays de naissance, interdit pendant très longtemps par l'Etat grec¹⁶⁵.

¹⁶⁴ Lewis Carroll, « De l'autre côté du miroir », *Alice aux pays des merveilles*, Paris, Gründ, pp. 311-312.

¹⁶⁵ Sur la répression de la langue et de la culture du peuple macédonien, voir Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU, « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale », in Thomas SZENDE, *les Défis de la diversité*, 2009, p. 27-48. Christina ALEXOPOULOS-DE GIRARD, « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 29 août 2019. URL :

Ces témoignages sont intéressants à plusieurs titres. D'un point de vue historique, ils offrent un regard sur les versions narratives des vaincus de la guerre civile et notamment d'une minorité longtemps réduite au silence. Sur le plan anthropologique, ils permettent de comprendre comment ce vécu historique a été intégré dans la mémoire des macédoniens partis de Grèce et vivant actuellement en ex-Yougoslavie et comment il a influé sur la construction de leur identité sociale et sur l'image de soi-même et de l'Autre. Enfin, sur un plan psychanalytique, cela permet de voir l'édification d'une série d'identifications groupales mais aussi d'expériences traumatiques, mettant en relation l'histoire individuelle avec la grande Histoire.

Il nous semble que la question de la nomination est transversale à ces disciplines et qu'elle implique une réflexion sollicitant des outils très diversifiés pour penser les liens entre individuel et collectif à différents niveaux : du plan factuel, où il s'agit de décrire le contenu de la narration des trois sujets, ayant singulièrement vécu une histoire traumatique à résonance groupale, au plan métaphorique, où tout un jeu d'évocations des expériences de guerre, d'exil et de violences, peut être mis en place, avec en arrière-plan une série d'autres témoignages recueillis qui forment une communauté de mémoire, en passant par le plan phénoménologique, où une réflexion plus approfondie sur la perception de soi et de l'autre est possible.

La question du nom et de son histoire se pose aussi bien pour les lieux que pour les humains. Elle a trait au sujet, à sa reconnaissance et à sa place dans le monde. Comment penser le nom dans son lien à l'histoire, aux lieux et aux personnes qui les habitent à l'aide des témoignages et de leur restitution filmique ?

Ces témoignages viennent de personnes qui ont quitté la Grèce pendant la guerre civile et qui racontent une histoire où la nomination est centrale : leur langue, leurs noms et mêmes les noms de leurs villages (les toponymes donc) ont été interdits. Membres d'une minorité de langue slave, ils ont fait l'objet d'une politique d'assimilation forcée dont leurs récits de vie se font l'écho en laissant apparaître une question centrale pour la subjectivité : comment se définir quand sa langue, son propre nom et le nom de sa terre sont frappés d'interdits. Dans notre texte, nous essaierons de réfléchir sur le contexte d'énonciation des témoignages lors de notre travail de terrain, puis nous nous focaliserons sur chacun des récits de vie pour essayer d'en dégager la spécificité, enfin nous tenterons de réfléchir sur leur restitution filmique qui

constitue aussi une mise en dialogue des récits invitant à une écoute de leur polyphonie discursive.

ii.i. Du terrain ethnographique au récit autobiographique

Les témoignages recueillis correspondent à un travail de terrain effectué dans le cadre d'une réflexion sur la mémoire de la guerre civile grecque auprès des acteurs du conflit. Le but de ce travail était d'étudier les narrations sur la période de la Seconde Guerre Mondiale et de la Guerre Civile qui s'en est suivie, pour tenter d'identifier les processus mémoriels à l'œuvre dans l'expression testimoniale orale. Nous avons essayé de comprendre comment s'opérait la reconstruction du passé en référence à la constitution d'une trame narrative, entre continuité et rupture, quelles étaient les modalités d'expression de différentes formes de narrativité, verbale et extra-verbale, et comment le témoignage rendait compte d'une expérience subjective dans sa singularité, entre déterminismes sociaux et choix individuels ou encore entre discours dominants et expressions minoritaires.

La question du nom en tant qu'emblématique de la négation d'un sujet individuel et collectif a donc émergé dans le cadre de cette réflexion plus vaste sur la mémoire d'un passé qui divise encore la société civile grecque, sur les clivages et dénis qui ont marqué la politique gouvernementale du pays avant, pendant et après la guerre-civile et sur l'héritage des persécutions pour des parties invisibilisées de la population, qu'il s'agisse d'opposants politiques ou de minorités traitées comme indésirables.

L'expression testimoniale, recueillie, pensée, restituée sous forme de document filmique, faisant lui-même écho à une élaboration psychique et à un travail de réflexion autour des enjeux manifestes dans les récits, signe le passage d'un travail de terrain où le chercheur rencontre des informateurs à la construction d'une narration, faite de récits autobiographiques, donnant la parole aux sujets et favorisant un travail de cocréation, respectueux de leur subjectivité, dans un cadre contenant et malléable.

Au départ nous avons voulu demander aux acteurs de nous faire le récit de certaines expériences saillantes de leur vie, en relation avec l'engagement politique, la participation active à la Résistance et /ou à la Guerre Civile, les années de déportation ou d'exil qui s'en sont suivies¹⁶⁶.

¹⁶⁶ Pour une présentation détaillée de ces questions, voir Christina ALEXOPOULOS – DE GIRARD, « La question macédonienne pendant la guerre civile grecque », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 27 mai 2012, consulté le 29 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/2185> ; DOI : 10.4000/ceb.2185

Très vite, notre intention de partir sur des entretiens semi-directifs s'est infléchi vers un autre choix méthodologique, plus propice à une écoute et à une parole libres. Nous avons décidé de communiquer à nos informateurs le thème de notre recherche autour de la mémoire, puis de leur demander de nous raconter l'histoire de leur vie, telle qu'elle leur venait à l'esprit. Cette attitude, accompagnée d'un réel désir d'accueillir tout ce qui pouvait venir d'eux à la fois sur le plan émotionnel et au niveau d'un discours plus secondarisé, a favorisé l'émergence d'une écoute à plusieurs niveaux, alliant l'expression des affects à celle de représentations, dans les discours des participants.

Les langues des entretiens ont été le grec et le macédonien mais aussi le français et l'anglais puisque nous nous adressions à nos interprètes¹⁶⁷ dans ces langues-là. La plupart de nos témoins avaient gardé un usage de la langue grecque puisqu'ils étaient nés en Grèce et avaient pour certains commencé une scolarité là-bas même si de fait ils étaient bien plus à l'aise en macédonien. Parler grec pouvait constituer pour mes informateurs un voyage dans le temps et l'espace les rapprochant de leur lieu de naissance, devenu depuis une terre où on leur faisait sentir qu'ils étaient étrangers. Devenir étranger à soi-même, telle a été l'expérience prototypique de ces personnes interdites de retour dans leur pays de naissance, obligées de taire leur langue quand elles étaient encore là-bas puis de subir tous les changements de toponymes venant leur signifier la fin d'un monde familier. C'était donc une plongée dans une langue qui leur avait en partie appartenu puisqu'elle avait été apprise et pratiquée mais aussi une langue qui avait surtout été associée au pouvoir étatique, à la violence de l'assimilation forcée, à un idiome utilisé de manière à les exclure du paysage social et national. Le grec avait été une langue monopolistique, son usage avait été subordonné à une volonté de discrimination et de persécution, ses visées avaient été celles du nationalisme d'Etat.

Est-ce que parler cette langue ne serait pas perçu par mes informateurs comme un positionnement néocolonialiste, continuant à nier leur identité ? Est-ce qu'au contraire, l'entendre ferait émerger de bons souvenirs, des luttes partagées avec les maquisards grecs, des moments de complicité dans les prisons et les camps où grecs et macédoniens, opposants politiques ou détenus à titre préventifs, ont été internés ? Se priver de parler le grec avec eux ne serait pas implicitement faire comme si le seul usage possible de cette langue était celui de l'Etat grec, alors qu'il serait au contraire important de s'en démarquer en se montrant

¹⁶⁷ Nous souhaiterions saluer le travail bénévole des deux lecteurs de la section de macédonien de l'INALCO, Ognen Vangelov et Jovan Kostov ainsi que les apports intellectuels des travaux de Frosa Pejaska – Bouchereau, PU de langue et de culture macédoniennes à l'INALCO.

respectueux de l'autre, inclusif et bienveillant tout en utilisant cette langue que nous avions en commun et qui faisait malgré tout partie de leur histoire ? Comment pouvoir parler dans une langue commune, en l'occurrence pour nous le grec, sans être associée à cette violence originaire qui continuait toujours à exister dans les relations entre les deux pays du fait du refus de l'Etat grec d'une pleine reconnaissance du pays voisin ? Ces questions sont loin d'être anodines tant les moyens déployés pour une recherche, nos positionnements éthiques, nos méthodes sur le terrain peuvent avoir un impact sur nos résultats, sur le sens de notre travail mais aussi sur ce qui reste à ceux qui ont bien voulu partager avec nous leur témoignage.

Mener l'entretien dans leur langue maternelle, le macédonien, présentait l'avantage indéniable de leur permettre de s'exprimer avec plus d'aisance mais aussi de se sentir respectés dans leur identité culturelle et linguistique. En tant que ressortissante grecque, il nous semblait important en effet de nous démarquer de l'attitude canonique de notre pays d'origine, et en accord avec une recherche sur la mémoire et la nomination, nous mettre au diapason avec nos interlocuteurs. Mais était-ce pour autant à nous de choisir ce qui serait le plus respectueux pour l'autre ? Et si toutes ces considérations sociolinguistiques étaient une façon en fin de compte de nier la subjectivité individuelle, celle de chaque témoin, libre de naviguer entre les différents univers linguistiques et culturels qui l'avaient animé et qui continuaient à faire sens pour lui ?

Et c'est à ce moment-là que l'idée d'une polyphonie a émergé. Une polyphonie interne, propre à chaque interlocuteur, lui permettant de passer d'une langue à l'autre, en fonction de son désir, accueillie par une polyphonie externe, autorisant dans notre dispositif avec interprète que les différentes langues résonnent, la mienne, celle du traducteur, le français, celles nombreuses de nos témoins, tel Goce, qui au gré de ses voyages avait été scolarisé dans quatre pays différents et maîtrisait autant de langues.

Face à cette expression plurielle, une limite s'est imposée, celle d'un positionnement éthique ou d'un cadre interne, consistant à mener nos entretiens dans le respect de l'autre, dans l'écoute empathique de son histoire, sans jugement de valeur et en essayant chaque fois d'éviter tout réductionnisme culturel ou social. C'était des individus qui s'exprimaient, certes en tant que membres d'une communauté persécutée, mais aussi en tant que sujets singuliers avec une histoire familiale qui leur était propre, un parcours migratoire chaque fois distinct et des choix subjectifs leur appartenant.

Il nous a semblé important de communiquer à nos informateurs, et ce, que nous parlions macédonien, grec ou toute autre langue, ou encore que nous venions de France, de

Macédoine ou de Grèce, que notre écoute était celle de leur histoire particulière. Il s'agissait aussi d'explicitier l'objectif de notre recherche pour signifier qu'il s'agissait bien pour nous de donner la parole à nos témoins, de consigner leur version de l'histoire, d'entendre leur expérience vécue face à des discours hégémoniques traditionnellement exclusifs à leur égard. Dès lors, le choix linguistique et plus globalement narratif et mémoriel a été celui des acteurs, libres d'évoluer entre différents univers de référence, pour construire leur récit.

Notre positionnement psychique nous a placée en témoin de témoin, dans un rôle de médiation, permettant l'avènement d'un récit autobiographique, pris dans une adresse à l'autre et ayant vocation à être restitué à un large public. Aussi, notre travail de terrain nous a-t-il permis de nous transformer en passeur assurant la liaison entre différents lieux, dans une traversée de frontières qui d'une certaine façon faisait écho à celle des réfugiés et autres déportés dont nous avons recueilli les témoignages. Ce travail de transmission était aussi investi d'une dimension transgénérationnelle où il y a eu du côté des témoins un désir de transmission aux générations suivantes d'une expérience de vie et d'un certain regard sur leur parcours.

Les différents entretiens entrent en dialogue entre eux et plusieurs thématiques se retrouvent dans les témoignages, en portant chaque fois la marque de la subjectivité du narrateur et le poids d'un contexte social et historique. Les différents entretiens éclairent chacun de son côté les représentations sociales et le vécu personnel des acteurs, dans une pluralité des regards qui donnent à voir différentes facettes de l'expérience de l'engagement, de la guerre et de l'exil.

ii.ii. Autour de l'engagement politique, de la guerre et de l'exil.

Le contexte de notre travail de terrain était marqué par les relations difficiles entre la Grèce et la Macédoine, en relation entre autres avec la question de la reconnaissance du nom de l'ex-République de Macédoine et de ses habitants par la Grèce. Les personnes rencontrées faisaient toutes parties de différentes associations de Macédoniens ayant vécu dans le nord de la Grèce, région qui dans leurs discours était appelée « Macédoine de l'Égée ». Leurs témoignages faisaient souvent des allers-retours entre le présent et le passé pour faire le rapprochement entre différentes expériences de négation, certaines d'entre elles ayant été vécues à titre personnel, d'autres ayant été transmises par la mémoire collective dans sa dimension transgénérationnelle ou encore par la mémoire institutionnelle en relation avec des

discours historiographiques officiels. Retracer le contexte historique de la région dans une mise en perspective avec la parole testimoniale, permettra de mieux identifier les enjeux de l'engagement politique, de la guerre et de l'exil dans la mémoire des macédoniens du nord de la Grèce, partis pendant ou après la guerre civile grecque (1946-1949).

Quand ce travail de terrain a été mené en 2010, la question de la reconnaissance du pays par son voisin n'avait pas encore été réglée. Depuis la situation a considérablement évolué dans la mesure où un accord a été trouvé autour du nom de la Macédoine ex-yougoslave, appelée Macédoine du Nord suite aux accords de Prespa¹⁶⁸ en 2019. Mais ce changement est loin d'avoir résolu des décennies de négation de la langue et de la culture macédoniennes et de répression des populations qui osaient s'en réclamer. Par ailleurs, la résolution du problème s'est soldé par un nouveau nom dans une logique de compromis qui constitue pourtant une violence fondamentale pour les personnes concernées. Changer encore de nom suite aux pressions de la Grèce qui avait déjà refusé aux populations macédoniennes le droit de l'autodésignation pourra être vécu comme une régression supplémentaire se rajoutant à tous les problèmes économiques, sociaux et politiques du pays.

L'ensemble de nos témoins ont connu la période de la guerre civile qui les a profondément marqués, puisqu'ils ont dû quitter à ce moment-là ou quelque temps après leur terre natale et subir les exactions de l'armée régulière et des milices de paramilitaires. Ils se sont tous montrés très sensibles à la question du nom de leurs villages, changés par le gouvernement grec, mais aussi à celle de la non-reconnaissance de leur nom propre et de leur histoire.

En effet, le gouvernement grec a continué de manière ininterrompue sa tentative de faire disparaître toute trace de la pluralité ethnique et linguistique du pays : « Depuis 1977, tous les noms de lieux et nom de rues de trois préfectures où les Turcs sont concentrés ont été changés : les noms turcs ont été supprimés et remplacés par des noms grecs. De plus, un décret interdisait l'emploi des anciens noms à des fins officielles sous peine d'amende ou d'emprisonnement. La mention du toponyme ou de l'odonyme turc entre parenthèses après ou en-dessous de celui en grec a été également interdite par les autorités. Cette pratique a été étendue à tout le pays et il n'existe à l'heure actuelle aucune affiche en une autre langue que le grec ou... l'anglais. En effet, l'affichage en langue anglaise est accepté dans les lieux

¹⁶⁸ L'accord de Prespa (en macédonien *Преспански договор / Prespanski Dogovor* ; en albanais *Marrëveshja e Prespës* ; en grec *Συμφωνία των Πρεσπών* ; en anglais *Prespa agreement*) est un traité conclu le 12 juin 2018 pour entrer en vigueur le 12 février 2019 entre la Grèce et la Macédoine du Nord sous l'égide de l'ONU, et ce, afin de résoudre le différend sur le nom du pays qui opposa les deux pays depuis l'indépendance de l'ex-République yougoslave en 1991. Il se substitua à l'accord intérimaire de 1995 et aboutit à l'appellation « République de Macédoine du Nord ».

touristiques pour des raisons pratiques. En fait, cette tolérance ne change en rien la règle de l'unilinguisme grec aux dépens des langues minoritaires du pays (macédonien, bulgare, turc, albanais ou arménien). »¹⁶⁹

Dans les discours de nos témoins, il a été clairement question de tentative d'ethnocide dans le sens de l'extermination d'une culture minoritaire du pays (mais qui au début du siècle dernier était majoritaire dans la région) par le gouvernement central. Si notre travail de terrain n'était pas spécifiquement pensé autour de cette question, il est apparu très vite que la question de la mémoire de la guerre était indissociable dans l'esprit de nos informateurs macédoniens de celle de la sauvegarde de leur identité culturelle et linguistique.

Cet élément commun à l'ensemble des témoignages des Macédoniens différencie leur expérience de celle d'autres habitants de la Grèce et notamment de la population grecque en dehors de la région grecque de la Macédoine. Pour les acteurs engagés dans la guerre civile grecque et n'ayant pas de relation avec la communauté macédonienne de langue macédonienne, la guerre civile s'inscrivait dans le prolongement de la résistance, qui était perçue à la fois du côté de la guerre de libération nationale et du côté des luttes sociales, face à un ancien ordre désavoué.

Le Parti Communiste Grec, force majeure dans la Résistance contre l'occupant nazi, avait soutenu les revendications de la minorité macédonienne et s'était prononcé pour l'égalité des droits, voire même pendant un court moment, pour l'autonomie de la région dans le cadre d'une confédération balkanique. Ses positions internationalistes lui avaient valu l'accusation de trahison nationale par les partis traditionnels. Si la partie de la population grecque qui s'était rangée du côté de l'Armée Démocratique, procommuniste, s'est battue pendant la guerre civile contre la monarchie imposée par le gouvernement britannique et contre les discriminations et les persécutions violentes dont la gauche grecque avait fait l'objet au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, dans la continuité des pratiques de la dictature profasciste de Metaxas (1936-1940), la population macédonienne s'est battue aussi et surtout pour la reconnaissance de ses droits.

Doublement pénalisées, à la fois dans leur appartenance de classe et dans leur identité culturelle, les populations rurales de la région, devenues minoritaires après l'échange des populations entre la Grèce et la Turquie, lors des accords de Lausanne et l'installation massive de réfugiés turcophones et hellénophones dans la région, les Macédoniens de Grèce, subissent des interdictions multiples, allant de l'usage de leur langue, proscrit même dans le

¹⁶⁹Jacques LECLERC, *l'Aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 20 mars 2006.

cadre privé, jusqu'à l'accès aux différents emplois réservés aux sujets loyalistes considérés de « conscience grecque ». Cette dernière restriction est valable pour l'ensemble de la population assujettie à des certificats de loyauté et à des déclarations de repentir visant à discriminer les anciens résistants du Front de Libération Nationale, les communistes ou leurs sympathisants et bloquant l'accès à la plupart des métiers à ceux qui sont considérés comme « ennemis de la Nation ».

Les témoignages recueillis reviennent sur ces pratiques discriminatoires, en offrant un regard de l'intérieur, sur ce qui a été l'expérience singulière d'hommes, de femmes et d'enfants, confrontés à des formes de violence politique multiple dans différents lieux (prisons, école, commissariats de police) et dans différents contextes (rencontre avec les militaires et les paramilitaires ou les milices d'extrême-droite qui sévissaient en zone rurale pendant le conflit, confrontation aux forces de l'ordre, rencontre traumatique avec l'instituteur et les policiers). Ils permettent de retracer les conditions dans lesquelles le sentiment d'identité s'est construit pour les différents acteurs, à la fois dans leur rencontre avec un ordre extérieur discriminant et persécuteur et dans leur expérience d'exil avec son lot de séparations et de pertes. Et en même temps, nos informateurs ont expérimenté l'accueil en ex-République de Macédoine et ont vécu divers déplacements dans les pays de l'Est. Leur sentiment d'identité est aussi lié à ces expériences migratoires et à la confrontation à d'autres formes d'altérité que celle représentée par le gouvernement grec et ses institutions. Des expériences fortes d'intégration où ils se sont sentis respectés et accueillis sont aussi constitutives de leur sentiment d'identité.

Dans les récits recueillis, l'identité comme la mémoire sont polymorphes, multidirectionnelles et plurifocales. Elles connaissent différentes formes, vont dans des sens divergents et émergent de pôles bien distincts qui néanmoins coexistent. Elles ont trait aux expériences individuelles et collectives, aux groupes d'appartenance et de référence, aux rôles et places de chacun dans la dynamique familiale et communautaire.

La question du nom est présente dès le début du témoignage d'Evdoxia Chuleva qui commence par indiquer comment « on les appelait » et comment « ils s'appelaient ». Elle se retrouve aussi tout au long du récit chez cette personne qui est parfaitement bilingue et pour qui le grec fut à la fois la langue d'un Etat persécutant mais aussi d'une expérience communautaire forte quand elle fut incarcérée avec des prisonnières politiques de toute la Grèce dans la région d'Attique. Pour Evdoxia Chuleva, l'expérience de la prison en Grèce avec des codétenues hellénophones et quelques macédonophones fut vécue comme un moment de communion, de réalisation de son idéal politique et d'accomplissement personnel

à travers tous les enseignements reçus par ses camarades lettrées. Elle a le sentiment d'avoir eu vraiment sa place parmi ses codétenues, d'avoir réussi à apprendre à lire et à écrire, et même d'avoir été reconnue dans ses différentes appartenances groupales, au point d'avoir éprouvé le sentiment, après sa libération, d'être devenue étrangère à son propre village. Elle ne put alors que partir puisque tout ce à quoi elle tenait avait déjà disparu. L'identité de prisonnière politique s'avère tout aussi importante que celle de macédonienne en exil parce qu'elle correspond à un choix librement consenti, celui de s'engager dans la lutte pour le peuple macédonien et la cause révolutionnaire. Son départ est pensé comme inévitable dans le contexte de jadis et en même temps, il semble correspondre à un exil déjà vécu au moment de sa déportation à Athènes. Partir en Macédoine dans les années 60 s'inscrit alors dans la logique de son premier exil de son village lequel entre temps avait subi un réel ethnocide.

Traverser la frontière, ce n'est que se mettre en conformité avec une expérience de déportation et d'exil, déjà subie par elle et ses proches, et quitter un pays où l'Etat la persécuta à la fois pour son identité politique de gauche et pour son identité ethnique de macédonienne. Doublement rejetée et privée du support communautaire qu'avait pu représenter sa vie avec ses codétenues, elle ne put de retour à son village dévasté que décider de partir. Son départ tardif est dans sa temporalité un après coup traumatique, une deuxième expérience de violence qui vient resémantiser la première par rapport aux événements des années 40.

Dans son témoignage, Stojna Vulcanović apparaît autant comme une femme macédonienne persécutée et obligée de traverser les frontières pour sauver sa vie et celle des enfants dont elle a la charge que comme une figure maternelle bienveillante et sacrificielle. Elle est « mère » adoptive des enfants et ne décide de se marier qu'une fois qu'elle est certaine que ce mariage ne l'empêchera pas de continuer son œuvre auprès des petits réfugiés séparés de leurs familles. Son témoignage est articulé autour de cette menace vitale. « Nous fuyions la mort », dit-elle. Tout son récit se fait l'écho de cette traversée des frontières faite dans la peur d'une mort imminente et de son sentiment de responsabilité accablante, alors qu'elle n'avait que 19 ans. Elle fut investie de la mission de sauver les enfants de la communauté en les conduisant de l'autre côté de la frontière, alors qu'ils se trouvaient dans un pays à la fois bombardé par l'aviation américaine, qui jeta pour la première fois ses bombes napalm, et parsemé de milices d'extrême-droite, coupables de viols massifs, de torture, d'exécutions sommaires et autres actes ethnocidaires. Son témoignage plein d'émotion, nous refait vivre le calvaire de ces enfants, privés de leurs parents et persécutés pour leur appartenance à une minorité ethnique.

Le témoignage de Goce Kanzurov, qui est un de ces enfants persécutés, revient sur le vécu d'exclusion en Grèce et de départ difficile et périlleux au bloc de l'Est. Dans son récit, le choix dont sa famille disposait se limite entre le fait de partir pour avoir une chance de survivre ou rester sur place et mourir. Cela nous semble d'autant plus important à signaler que ce témoignage réhabilite le vécu et les représentations des témoins directs face à un discours politique longtemps véhiculé par l'historiographie nationaliste grecque qui parla de levée d'enfants en en faisant le rapprochement avec des pratiques de janissariat des Ottomans.

Les communistes y étaient alors comparés aux « infidèles » qui prélevaient l'impôt du sang en kidnappant des enfants, en les enlevant de leurs familles et en les élevant dans « la foi de leurs ennemis ». Or, dans le discours de nos témoins, s'il y a un janissariat, il est davantage à placer du côté des orphelinats et centres de rééducation politique, organisés par la reine Frédérica pour les enfants des opposants au régime que l'on privait de leurs enfants, en les considérant comme indignes de les élever. Dans cette accusation spéculaire, renvoyée de part et d'autre, il nous semble néanmoins que le fantasme de vols d'enfants élevés contre leurs parents, est central pour penser la violence politique et les déplacements de populations dans la région¹⁷⁰.

Pour nos informateurs macédoniens, leur départ en Macédoine, est pensé comme une traversée des frontières qui leur sauva la vie dans le contexte de la guerre civile. Et en même temps, comme un arrachement très douloureux à leur famille. Notre témoin ne reconnaîtra pas son père quand il le retrouvera plusieurs années après à Tachkent, après avoir vécu dans trois pays différents et avoir été obligé d'apprendre trois langues distinctes en plus du macédonien : le grec, le serbo-croate et le tchèque, puis le russe.

Il nous a fait part de toute la violence subie à l'école grecque, en raison notamment du fait qu'il avait dit son prénom, à consonance slave, quand son instituteur le lui avait demandé. Battu jusqu'au sang dès son premier jour à l'école, il s'en était plaint auprès de son grand-père qui, en demandant des explications à l'instituteur, s'est retrouvé au poste de police, il a subi des actes de tortures et il en est resté handicapé à vie.

La scène évoquée, celle de la non-reconnaissance avec le père, garant symbolique de l'attribution du nom dans les cultures patrilinéaires, ne peut qu'évoquer l'importance de la non-reconnaissance dans son histoire. L'absence d'un tiers bienveillant, d'une loi protectrice,

¹⁷⁰ Pour une mise en perspective extrêmement pertinente de la question du janissariat, voir FrosaPejoska-Bouchereau, « Le janissariat ou Au nom de l'Empire, au nom de la nation, au nom du parti, au nom de la Race », in *L'Image de la période ottomane dans les littératures balkaniques*, Cahiers Balkaniques n°36-37 2007-2008, sous la direction de FrosaPejoska-Bouchereau, INALCO, Paris, 2010.

d'une instance permettant de garantir les droits de l'enfant et ceux d'une minorité persécutée peuvent se lire comme une série d'expériences de non reconnaissance dans le social. Son prénom est nié à l'école, son grand-père est nié dans sa fonction parentale, passant du rang d'autorité savante lui ayant enseigné les rudiments de la langue grecque pour le préparer à l'école à celui d'homme boiteux à vie, son père est aussi déchu dans la narration, n'étant plus à même de reconnaître visuellement son fils. Cette série de non reconnaissances allait trouver un pendant symbolique dans le changement de toponymes, dans la négation du droit de retour pour des Macédoniens déchus de leur citoyenneté grecque, mais aussi dans l'obligation pour espérer revoir la maison de son père, de déclarer un toponyme hellénisé comme lieu de naissance.

Goce Kanzurov nous a effectivement parlé de l'impossibilité pour ses compatriotes de rentrer à leur terre natale dans la mesure où les toponymes de naissance qui apparaissaient sur leurs papiers ne correspondaient pas aux noms actuels, entre temps hellénisés par le gouvernement grec, et de toutes les mesures de précaution qu'il avait dû prendre pour se déguiser en chasseur et partir revoir en cachette son village natal.

Entre les villages qui n'existaient plus depuis la guerre civile¹⁷¹ et ceux dont le nom avait été changé, il était devenu très difficile de faire valoir son attachement à une terre qui d'une certaine manière apparaissait comme n'existant plus pour eux, comme si les réfugiés étaient bannis à jamais de la terre qui les avait vu naître. Ou pis encore, comme si eux-mêmes n'existaient plus aux yeux de la loi. La question du nom, en tant que reconnaissance symbolique d'une existence accréditée par la communauté, ne fait que mettre en relief le déni dont ces réfugiés ont fait l'objet.

Leurs témoignages viennent au contraire dire qu'ils existent bel et bien et que leur parole est importante, tout comme leur droit à l'autodétermination. Dans le contexte actuel, marqué par l'hétéronomie, il nous semble en effet important de montrer d'anciens réfugiés relatant leur témoignage de la traversée des frontières pour rappeler aussi que ces sujets reviennent sans cesse à l'actualité et posent la question du respect des droits de l'homme, dans un monde où le pluralisme coexiste avec des fantasmes d'homogénéisation et d'uniformité culturelle. Une attitude d'écoute contenante face à ces expériences de l'extrême permet de réhabiliter des aspects d'une humanité en partage, mise à mal par l'exclusion séculaire, les violences systémiques d'Etat et l'absence de considération pour l'expression d'une altérité culturelle, linguistique ou ethnique.

¹⁷¹ Sur les villages manquants, les travaux de Frosa Pejaska Bouchereau font référence.

ii.iii. L'acte testimonial, entre consignation et restitution filmiques.

Les témoignages dans leur diversité de forme et de contenu nous renseignent sur différents aspects de la manière dont les différentes questions d'identité se sont posées pour les acteurs. Le fait d'avoir consigné leurs récits sous forme filmique nous semble important à plusieurs égards tant du côté du sens de cette consignation associant l'image au mouvement et au son que du côté de sa restitution auprès du public en termes de reconnaissance.

Les témoignages ont été filmés en temps réel avec le consentement de nos informateurs, puis nous les avons visionnés et avons procédé à une sélection de quelques extraits à notre sens particulièrement pertinents pour penser la non reconnaissance de ces personnes, de leurs noms, de leurs lieux, de leurs histoires. Ce travail filmique a donné lieu à un moyen métrage que nous avons intitulé « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes »¹⁷².

La consignation filmique a permis de rendre compte de la manière dont ce souvenir du passé était vécu dans le présent à travers une expression infra-verbale et corporelle. Les gestes des mains, les mouvements du corps tout entier, les mimiques du visage, le regard tantôt fuyant, tantôt fixe, la modulation de la voix, les moments d'absence, de silence rêveur ou gêné, d'évocation de moments douloureux entrecoupés de larmes, viennent non seulement ponctuer le récit mais lui apporter toute son épaisseur humaine. Le document filmique permet en effet de voir l'énonciation des acteurs et de repérer les modalités de coordination des différentes formes de leur expression, à la fois verbale et extra-verbale.

Si Evdoxia Chuleva est dans une certaine maîtrise du récit, Stojna Vulcanović s'exprime de manière bien plus spontanée dans une certaine dramatisation narrative. L'immédiateté de son discours, l'expression massive des affects et la mise en avant du vécu personnel contrastent ainsi avec le récit plus factuel de Goce Kanzurov qui, présent lors de l'entretien de Stojna Vulcanović, s'était néanmoins montré clairement ému par ce que la vieille dame avait raconté.

Cette diversité de style nous éclaire à la fois sur les modalités de défense et les angoisses des sujets et sur leur rapport au récit de soi adressé à un interlocuteur, dans une dialectique diversement déclinée entre ce qui relève de sa présence au monde et ce qui a trait à son interaction avec les autres. Cette pluralité des points de vue participe à la polyphonie testimoniale et permet de restituer des fragments de perception, des bribes discursives, des

¹⁷² Le moyen métrage « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes » préparé par nos soins, a été projeté au Festival des cinémas d'Europe du Sud-est à l'INALCO en mai 2016.

éléments de représentation propres à la fois à chacun des sujets interviewés et à l'ensemble du groupe ainsi constitué, dans une dynamique collective qui est toujours plus que la somme des parties. Leur restitution filmique permet de les mettre en dialogue pour montrer comment les sujets se sont emparés de cette expérience commune du départ et de l'exil, en relation avec leur identité sociale et leur intériorité psychique. La restitution filmique sert le propos de l'anthropologue en permettant de scruter les modalités d'expression et les différents sens accordés par les acteurs mais aussi de s'en affranchir pour se constituer en objet de création à part entière.

Témoignages vivants de personnes qui vibrent, qui se mettent en colère, qui expriment leur tristesse, leur espoir ou leur soulagement, les récits filmés permettent que ces voix longtemps condamnées au silence, privées de langue et de locuteurs, puissent exister en devenant audibles. L'écriture filmique devient ainsi une caisse de résonance et un lieu de reconnaissance. Face à une négation systématique de leurs noms, de leurs lieux et de leurs histoires, le travail filmique permet de restituer un espace scénique d'affirmation de soi, d'acceptation et d'authentification. Le support filmique montre une diversité de formes et de sens différemment vécue par les acteurs. Il propose une tentative de représentation à partir de ce que l'auteur du document a retenu dans son travail sur la question de la nomination. L'auteur participe alors à un travail de cocréation filmique avec les acteurs. Une quatrième voix, celle du responsable de l'écriture filmique du documentaire, se rajoute à ces trois voix macédoniennes pour donner la réplique et permettre que cette polyphonie puisse être entendue à la fois à l'intérieur des témoignages sélectionnés et présentés les uns après les autres, mais aussi sous forme dialogique entre les témoins et le public, amenés à visionner cette expression. Nous avons voulu mener ce travail de passeur qui est aussi nous semble-t-il celui de toute création, censée transmettre un certain regard ou, encore mieux, en faire croiser plusieurs.

En guise de conclusion, nous souhaiterions dire que nous avons cherché à constituer un corpus de témoignages, riches et diversifiés, dont nous n'avons présenté qu'un petit échantillon, à y appliquer une réflexion pluridisciplinaire, orientée autant vers la subjectivité des acteurs que vers leur identité sociale et à mener un travail de restitution de cette rencontre testimoniale sous forme de film. Il nous a semblé important de respecter la polyphonie dialogique des acteurs en même temps que la singularité des vécus qui leur sont propres. Notre travail a été pensé sous forme de cocréation respectant l'expression libre, verbale ou extra-verbale, le processus associatif et les points de vue des acteurs, jusqu'à leurs contradictions. Plutôt que de chercher à déconstruire une certaine idéalisation dont la vie en

Macédoine a pu faire l'objet, nous nous sommes limitée à questionner le silence des acteurs sur certains aspects de leur quotidien, sans chercher à proposer un point de vue d'expert. Si le savoir est du côté du sujet et le travail d'interprétation du côté du public, notre rôle a été sans doute celui d'une écoute des témoignages dans leur diversité et d'une tentative de restitution de leur singularité.

En même temps, le travail de restitution filmique par son aspect sélectif, inaugurant une grammaire d'écriture qui ne coïncide pas forcément avec les modalités d'énonciation du témoin, mais aussi par son ambition de vouloir montrer à un large public, ce qui souvent relève davantage d'un ressenti vécu dans le cadre de l'échange testimonial, véritable pacte de transmission, connaît aussi de nombreuses limites. Le risque serait en effet de ne pas être conscient de la part de perte que ce travail comporte de manière structurale, et d'y confondre les trois niveaux énoncés dans notre introduction. Entre le factuel, sa perception et son interprétation, il existe toute un travail de transformation riche en métaphores et métonymies qui rend à la création filmique son statut très particulier de représentation d'une certaine réalité bien plus que de reproduction immédiate de celle-ci. Le travail filmique invite ainsi, autant au moment de la création que lors de la diffusion du documentaire, à un décentrement que l'anthropologue comme le cinéaste gagnent à pratiquer mais aussi à penser pour éviter de se substituer aux acteurs ou de se prendre pour eux. Autrement dit, il nous semble important de laisser une place au manque et au doute, face à ce qu'on a su transmettre de la vérité de l'autre et plus généralement face à ce qui est susceptible d'en être communiqué. Et en cela notre attitude rejoint aussi celle de l'analyste.

iii. Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque

Nous souhaitons à présent explorer l'expression corporelle et le récit de soi à travers la médiation filmique dans le cadre de témoignages oraux que nous avons enregistrés lors de l'enquête de terrain précédemment mentionnée, consacrée à la restitution mémorielle de l'expérience de la guerre civile grecque (1946-1949) auprès de personnes issues de la minorité macédonienne du pays. Comme nous l'avons déjà vu, les récits de vie recueillis lors de ce travail de terrain effectué en 2010 dans l'actuelle Macédoine du Nord et ancienne ex-République de Macédoine de Yougoslavie, ont été filmés et analysés par nos soins. Ils correspondent à des entretiens non directifs visant à explorer la mémoire du conflit chez des

Macédoniens de Grèce, obligés de quitter le pays pendant ou après la guerre civile, en raison d'un contexte social, politique, économique et militaire extrêmement difficile pour des populations globalement considérées par le gouvernement grec nationaliste comme proches de l'Armée Démocratique procommuniste (Alexopoulos-de Girard, 2011a et Alexopoulos-de Girard, 2015).

Le rôle de l'enregistrement filmique de l'entretien est au cœur de notre réflexion dans la mesure où ce support a pu permettre de consigner en temps réel et d'analyser dans l'après-coup de l'entretien, l'expression corporelle et verbale de personnes enregistrées en train de raconter leur histoire de vie. Il est d'autant plus important qu'au-delà de cette fonction de préservation d'une forme de narration non verbale, le support filmique a occupé un rôle de médiation lors de la réalisation des entretiens, dans le sens du *médium malléable* défini par M. Milner et R. Roussillon dans leurs travaux sur des objets ayant une fonction de transformation dans le cadre d'une écoute clinique ou d'un travail thérapeutique¹⁷³.

Cette fonction du support filmique en tant que médium malléable, renvoyant aux traces d'un moment de l'histoire subjective, saisissable, éprouvable, résistant, animable quand il est investi et indestructible dans ses fondements, est ainsi venue se rajouter à la fonction de préservation mémorielle précédemment citée en apportant de la sorte à ce que nous définissons comme *une médiation filmique* son double statut de création et de mise en lien intersubjective, d'un côté, et de consignation et de restitution mémorielle du récit, de l'autre.

C'est dans ce contexte de médiation filmique qu'il nous importe d'essayer de comprendre la place de l'expression corporelle dans la mise en récit, entendue comme tout ce qui accompagne l'expression langagière mais aussi tout ce qui se substitue à elle, la prolonge, la contredit, la transforme. En effet, dans le cadre de cette collecte filmée de narrations autobiographiques, nous avons été particulièrement marquée par des entretiens menés avec des femmes de langue et de culture macédoniennes, originaires de villages du Nord de la Grèce, ayant vécu la guerre civile et ayant subi des persécutions à la fois en raison de leur identité de genre (Alexopoulos-de Girard, 2011b) et de leur appartenance communautaire (Alexopoulos-de Girard, 2019).

En menant les entretiens, nous avons constaté que certaines des femmes interviewées avaient vécu la guerre littéralement dans leur chair. C'étaient des personnes pour qui l'expérience traumatique de la confrontation au conflit s'était inscrite dans la mémoire individuelle et groupale à travers une perception sensorielle d'effraction et leur narration se

¹⁷³http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2010.rey_b&part=368267 :

référerait souvent aux sévices et aux privations du corps. C'est ce constat qui a été au centre d'une hypothèse de travail d'abord induite par l'expérience de terrain, puis validée par l'analyse des enregistrements filmés. Il nous a donc paru de la réalisation des entretiens que les violences du conflit, les persécutions subies, l'exil forcé relevaient d'un vécu corporel dont la mise en parole ne saurait être pleinement entendue, si l'image, le son, le mouvement venaient à manquer. Il restait à déterminer dans quelle mesure, le travail filmique en enregistrant des aspects verbaux et non verbaux de l'expression de soi permettrait d'accéder aux différentes facettes d'une narration qui engage le corps, arriverait à éclairer des points aveugles d'une histoire marquée par le non-dit et transformerait la charge traumatique ayant longuement entravé le récit en travail psychique de verbalisation et de mentalisation ?

Ce questionnement sur ce que la médiation filmique arrive à restituer de la vérité singulière du sujet à travers la mise en scène et la captation de l'expression corporelle invite à une approche pluridisciplinaire engageant des outils de la psychanalyse, de l'anthropologie et des études cinématographiques.

Pour mieux appréhender la place de l'expression corporelle dans le récit de soi à travers les différentes fonctions de la médiation filmique dans des témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées à la guerre civile grecque, aux persécutions et à l'exil qui s'en est suivi, nous allons nous intéresser d'abord aux capacités expressives de la narration non verbale, puis nous allons évoquer plus spécifiquement le parcours singulier de deux femmes pour mieux appréhender l'articulation du verbal et du non verbal dans leur récit, enfin il sera question des tentatives de restitution de cet aspect dans notre travail.

iii.i. Expression corporelle et récit de soi, entre singularité et universalité, complémentarité et antagonisme.

L'expression corporelle est d'une importance majeure pour penser le récit non seulement comme une production langagière mais aussi et surtout comme une performance orale. Il s'agit alors d'une mise en scène associant dans sa réalisation différentes modalités de narration extra-verbale, allant de tous les éléments qui déterminent le déroulement de la prise de parole du point de vue de sa production sonore, à tout ce qui relève de la gestuelle et des mouvements du corps, des postures, des manières de se tenir, de regarder, d'écouter propres à chaque récit, autrement dit de l'image de la personne en mouvement. Comment penser les liens entre universalité des affects, particularité culturelle et singularité individuelle de leurs modes d'expression ? Quelle est la nature des liens qui unissent l'expression corporelle à la

mise en récit de son histoire entre complémentarité et antagonisme des formes et des contenus ?

Certains éléments reliés à la production de la parole tels que l'intonation de la voix, le débit et le rythme de la personne qui parle, les moments de silence ou de modulation dans son énonciation, constituent des éléments relatifs à la fois à une expression langagière et à une mise en scène corporelle.

Intrinsèquement liés aux codes linguistiques d'une langue particulière et d'un système sémiotique propre à une culture, ces éléments n'en sont pas moins porteurs d'éléments universels que l'on retrouverait dans l'énonciation de personnes issues de cultures différentes, face à une situation similaire. La manifestation de la tristesse, de la colère, de l'angoisse est en effet, culturellement déterminée dans sa forme et en même temps, chargée d'une expressivité qui dépasse toute appartenance à un groupe particulier et qui peut être ressentie par des personnes issues de communautés différentes, à travers une communication des affects, des émotions, des éprouvés internes, indépendante même de la compréhension exacte du contenu linguistique d'un message.

Une communication non verbale est ainsi opérée entre la personne qui se raconte et celle à qui elle s'adresse, notamment dans le cadre d'un récit de vie. Cette communication peut être plus ou moins concordante à l'expression orale ou au contraire s'en émanciper pour se charger de dire tout ce que l'expression verbale n'arrive pas à restituer. Par moments, la communication verbale fait l'objet d'une tentative de maîtrise, de rationalisation, de restriction de ce qui est possible d'être dit alors que le corps lui se charge d'exprimer le décalage entre la parole énoncée et la vérité profonde du sujet. Une écoute formée à la psychanalyse peut permettre d'identifier ces moments défensifs étayés par l'enregistrement du corps en mouvement.

A d'autres moments, il s'agit d'une complémentarité entre les deux formes d'expression, le langage du corps venant ponctuer le récit verbal, y rajouter une certaine intensité ou l'inscrire dans une narration plus large, faite de caractéristiques constitutives d'une certaine expression singulière, propres à une personne ou à une situation, particulières à un groupe d'âge, de genre, d'appartenance culturelle. Des gestes monotones, répétitifs, surveillés, changeants, amples, restreints peuvent ainsi constituer autant de modalités de se raconter et de signes distinctifs, propres au style d'une personne, aux habitus d'une appartenance sociale, ethnique ou de genre, aux attendus d'une situation de deuil, de séduction ou de conflit et ainsi de suite. L'écoute clinique mais aussi une connaissance approfondie des enjeux interculturels de la situation de communication peut permettre

d'identifier la portée de l'intrication du collectif dans l'individuel et les limites de cette adhésion. Le corps peut autant servir les matrices narratives de la communauté que se positionner en porte à faux vis-à-vis d'elles en devenant le recours ultime d'un refus de souscrire au récit collectif.

Dans le cas qui nous intéresse, à savoir les récits des femmes macédoniennes, confrontées à des expériences de violence extrêmes, la place du corps dans la narration est d'autant plus importante que le témoignage a pu être effectué dans différentes langues. Il est d'ailleurs important de questionner le passage d'une langue très présente au pays de leur jeunesse (la Grèce) à une langue très présente dans le pays qui les a accueillies (la Macédoine du Nord). Comme nous l'avons précédemment mentionné, la culture macédonienne constitue en effet la culture à laquelle elles se sentent reliées de par leur langue première, les origines de leurs parents et leurs propres parcours de vie. Le passage de l'une à l'autre n'est pas le même dans les deux témoignages qui nous intéressent dans cet article, dans la mesure où la place psychique et sociale de chacune des deux langues n'est pas exactement la même dans les deux histoires de vie.

Il en est de même de la place du corps dans les différents aspects de chaque témoignage, d'où l'intérêt d'une analyse à la fois de la sémiologie des gestes et des expressions observés, des modulations de la voix dans l'alternance de la parole et du silence, d'une expression qui engage le corps des personnes, les intonations de leur voix, le rythme des événements traversés à travers leurs résonances corporelles.

L'approche de l'expression corporelle dans les récits de vie que nous avons filmés s'inscrit ainsi à la fois dans la continuité de l'analyse discursive des témoignages et dans la rupture de la suprématie du verbe comme voie d'accès à la réalité du sujet. Si le rêve est la voie royale d'accès à l'inconscient pour Sigmund Freud, le langage du corps nous semble participer grandement à une expression qui dépasse également les enjeux conscients et qui, en même temps, rattache le sujet au *socius*, comme nous le rappelle Marcel Mauss étudiant les techniques du corps.

L'expression corporelle est étudiée en référence à des attendus collectifs autrement dit des assignations de genre, d'âge et plus globalement de rôle social déterminées, mais aussi en décalage par rapport à ces injonctions communautaires et donc en relation avec des moyens expressifs qui parfois échappent au sujet même de l'énonciation, en court-circuitant son expression verbale dans ses aspects les plus normatifs. La singularité de l'articulation de l'expression corporelle à chaque témoignage filmé est ainsi mise au centre d'une réflexion sur

la compréhension de ce qui ne se donne pas à entendre immédiatement alors qu'il est présent depuis le début.

iii.ii. Entendre, voir et filmer chaque témoignage dans son unicité

Entendre, voir et filmer chaque témoignage dans son unicité présuppose de revisiter les liens précédemment évoqués entre singularité de chaque narration, particularité de la mémoire groupale et universalité des mécanismes psychiques convoqués, ainsi que d'identifier la part de complémentarité et d'antagonisme de la narration verbale et corporelle dans l'expression des formes et des contenus. Il importe alors en premier de mener un travail de contextualisation des témoignages recueillis auprès des acteurs et actrices du conflit, puis une présentation de leur contenu et de leur forme en se référant aux moments les plus saillants du récit où justement le corps est davantage convoqué en appui ou en opposition à la narration verbale et à ses limites, une reconnaissance enfin des problématiques psychiques et sociales sous-jacentes à chaque récit.

Quelques éléments de contexte permettront d'entendre la singularité des témoignages collectés et des conditions de l'enquête. Ce sont des témoignages de femmes macédoniennes qui ont été violentées durant la guerre civile grecque, entre 1946 et 1949, mais qui avaient déjà subi des persécutions en tant que membres d'une minorité précédemment malmenée par les différents pouvoirs en place (Kostopoulos, 2000). Ces violences s'inscrivent dans l'héritage de la dictature fascisante de Metaxás (1936-1940) et les persécutions antérieures manifestes depuis le début du XXe siècle, et visent globalement une communauté perçue comme linguistiquement et culturellement « autre » dans une vision où cette altérité serait dangereuse pour la cohésion et la sécurité de l'Etat grec et dans une perception des traits identitaires comme politiquement connotés à gauche. Assimilés aux combats du Parti Communiste grec pour la reconnaissance des droits des populations minoritaires du pays au même titre que pour l'abolition de la monarchie ou l'accès à un régime plus démocratique pendant la guerre civile grecque, les éléments culturels de ces populations ont été appréhendés avec une grande hostilité comme autant de marques de trahison nationale. Les populations macédoniennes ont subi des persécutions massives au même titre que toute personne soupçonnée de sympathie avec les forces communistes de l'Armée Démocratique et, en même temps, elles ont fait l'objet d'attaques plus ciblées visant à les assimiler violemment et, à défaut, à les déporter, à les emprisonner et *in fine* à les faire partir du pays.

Notre enquête de terrain en 2010 nous a permis d'avoir accès à plusieurs dizaines de témoignages de personnes ayant expérimenté la guerre civile et l'exil de la Grèce. Menés sous formes d'entretiens non-directifs visant la restitution d'aspects d'une mémoire autobiographique dans laquelle il serait également question de l'impact des événements des années 40 dans la vie des acteurs, ces interviews ont permis que chaque sujet se saisisse différemment du dispositif proposé pour raconter son histoire. Face à la caméra, devant une interlocutrice bienveillante, formée à la psychologie d'orientation psychanalytique et à l'anthropologie sociale, et un interprète tout aussi bienveillant, les personnes interviewées ont été invitées à nous parler de leur histoire et notamment des événements des années 40, mais aussi de tout autre fait marquant pour elles, comme elles l'entendaient.

Dans son témoignage, Stojna relate la situation asphyxiante dans le Nord de la Grèce pendant la guerre civile (1946-1949). Elle évoque la décision du parti communiste de séparer les enfants de leurs familles (Lagani, 1996, Van Boeschoten, R., 2003, Pejaska-Bouchereau, 2010) et de les confier à des jeunes filles qui allaient les aider à traverser la frontière yougoslave et décrit son départ avec des enfants macédoniens qu'on lui avait confiés et son arrivée tumultueuse en République de Macédoine. Elle parle aussi de son dévouement face à ses enfants dont elle continuera à s'occuper bien après la fin de sa mission officielle, en devenant responsable dans la structure qui les a accueillis et elle évoquera longuement son affection pour des enfants marqués à tout jamais par la guerre, l'arrachement aux parents et l'exil.

L'expression corporelle sera particulièrement convoquée aux moments où elle évoquera les bombardements de la région par les forces américaines, la peur des enfants et la sienne, le soulagement d'avoir réussi après de nombreuses péripéties à traverser la frontière. L'alternance entre le grec et le macédonien, l'émotion de cette description où elle a pu dire « nous fuyions la mort » en éclatant en sanglots, le rythme haletant de la description rappelant la traversée mouvementée de la frontière ont trouvé un pendant corporel dans les gestes qui ont accompagné son récit, marqués par le désespoir jadis ressenti, la lutte pour la survie en même temps que la confrontation à l'imminence de la mort. L'entendre parler de cette expérience est aussi la revivre un peu avec elle, tant le traumatisme vécu à l'âge de 20 ans reste profond, présent, susceptible de surgir tel quel à n'importe quel moment dans la narration de cette femme octogénaire.

Evdoxia évoquera dans son témoignage l'arrestation des membres de sa famille et sa propre détention, les tortures subies sur son corps de jeune fille, son transfert depuis son village du Nord de la Grèce vers les prisons centrales d'Athènes, sa vie pendant ses dix

années de prison, sa libération vécue comme un arrachement face à la vie communautaire en détention, son arrivée à son village macédonien dévasté par l'armée grecque pendant la guerre civile et sa décision de partir en Yougoslavie « puisqu'il n'y avait plus rien là-bas ». Son témoignage est raconté dans une langue grecque fluide, trace de sa vie en prison avec des codétenues hellénophones à Athènes. Prisonnière politique, détenue autant pour ses idées subversives que pour le combat des membres de sa famille du côté des forces de l'Armée Démocratique, Evdoxia est condamnée à une lourde peine, reliée dans la sévérité de son application à son profil sociologique aussi : issue d'une minorité persécutée, d'un milieu rural éloigné de la capitale, d'une famille aux revenus modestes, elle n'a pas pu bénéficier d'une aide juridique ou d'appuis institutionnels qui auraient pu réduire sa peine. N'ayant pas elle-même combattu, coupable d'avoir apporté de l'aide logistique aux combattants, autrement dit d'avoir donné de la nourriture à ses propres frères engagés dans l'armée, Evdoxia fait l'objet des violences liées à son identité sexuelle et ethnique. En tant que jeune fille macédonienne, elle a été torturée pendant sa première arrestation dans le Nord de la Grèce. Elle décrit la scène où on l'a dénudée et où on a placé des œufs brûlants sous ses aisselles l'obligeant ainsi à ouvrir ses bras et à dévoiler une intimité qu'elle cherchait à cacher. Elle relate cette scène, en imitant par des gestes l'inconfort dans lequel elle était, elle décrit aussi la présence d'autres jeunes filles humiliées de la sorte, elle se réfère également à l'eau glacée par laquelle on l'aspergeait en plein hiver en la laissant greloter dans le froid d'un paysage enneigé.

Ses gestes précis, saccadés viennent dire de manière factuelle les tortures subies là où la narration verbale semble peiner à trouver des mots toujours adéquats. La narration est interrompue par son besoin de prendre un verre d'eau, de nous montrer aussi les photos d'elle-même, jeune fille absolument splendide, comme pour mieux insister sur l'aspect sexiste des violences endurées.

D'autres femmes témoigneront des viols systématiques subis en détention, des pratiques de purification ethnique où des violences sexuelles ont été utilisées comme une arme de guerre, de la difficulté d'être une femme dans une société où l'honneur reposait sur la vertu des femmes et sur la capacité des hommes à la défendre, alors qu'en contexte de guerre, le sentiment partagé était celui de la vulnérabilité la plus totale.

Dans les deux témoignages recueillis que nous avons décidé de présenter de manière succincte en respectant en cela la volonté des personnes filmées, il est apparu que les mouvements du corps venaient accompagner le verbe pour ponctuer, contredire ou compléter le récit. La sidération traumatique rend souvent difficile la création d'une narration cohérente et continue, le propre de l'effraction du trauma étant justement d'incarner une rupture dans

l'image de soi et le vécu interne de son rapport au monde. Les deux témoignages que nous avons essayé de contextualiser et de présenter nous relatent de manière singulière deux expériences de traversée de la guerre.

Dans le premier, les aspects labiles du discours, l'expression des affects, la dramatisation de la narration créent une correspondance entre la narration verbale et corporelle, permettant d'explorer la tristesse et le désespoir ressentis face à des pertes et des séparations irréversibles. Dans le second, les aspects plus rigides du discours, l'usage de procédés de rationalisation et d'intellectualisation, l'attachement factuel aux détails et la mise de côté de l'expression de l'affectivité dévoilent un décalage entre un verbe très mesuré et précautionneux et une expression du corps laissant apparaître par moments le mal-être ressenti.

Les deux narrations ont ainsi illustré deux modalités différentes de traiter psychiquement le traumatisme, donnant lieu à des procédés de discours distincts. La médiation filmique a joué un rôle important dans le dispositif, d'abord en suscitant une certaine appréhension et une légère fascination, puis en incarnant une forme de témoin externe au groupe humain constitué par la chercheuse, l'interprète et la personne interviewée, un tiers qui en appelait à la communauté. Cette référence d'extériorité dans le temps et dans l'espace, cet objet étranger à la situation du groupe par son rattachement à une possible postérité, lors d'une adresse ultérieure à d'autres témoins, a fait qu'à un moment donné la première interlocutrice se soit adressée spécifiquement à la caméra, en nous demandant de filmer des cartes et des photos que les enfants de l'orphelinat lui avaient offertes et dont elle voudrait qu'un souvenir perdure, là où la seconde nous a demandé avec insistance si tel ou tel autre propos était en train d'être enregistré pour nous faire part de son souhait qu'une partie de son récit ne soit pas filmée. Entre peur et désir de montrer, la médiation filmique a occupé une fonction multiple et a participé tant à la création d'un dispositif qu'il importerait de questionner quant à ses effets dans l'après-coup de l'expérience vécue, qu'à la réalisation d'une œuvre testimoniale imprégnée des enjeux psychiques de ce cadre de recueil et de consignation transformatrice de l'oralité des actrices. Dans cet espace, la fonction de médiateur du médium malléable est aussi partagée par la personne qui mène l'entretien et qui accueille les mouvements psychiques des témoins et leur expression verbale et corporelle. Quant à la présence de différents objets (photos, lettres, cartes-postales) qui renvoient à « l'enfant mort » que chacun porte à l'intérieur de soi, il nous semble que leur sollicitation dans le cadre de la création filmique n'est pas sans évoquer le questionnement actuel de Christian Boltanski « sur l'image en tant que reconnaissance, transmission et œuvre de

dignité » (Didi-Huberman, 2010).

La relation d'observation et d'écoute établie n'est jamais anodine et ses effets sur les sujets interviewés, sur leurs paroles et leurs actions, constituent un champ de recherche particulièrement fécond pour essayer de comprendre l'impact du chercheur dans l'édification de son objet d'étude et dans l'interprétation de l'attitude et des conduites des acteurs. Dans les deux cas que nous avons étudiés, le rôle de la caméra a été à la fois étayant, rassurant dans sa capacité à restituer une trame narrative continue, et effrayant, susceptible de participer à un dévoilement rappelant le sentiment d'exposition de jadis, face à une intimité mise à mal par la violence sociale et politique exercée à l'encontre de ces femmes macédoniennes.

Notre présence a pu servir également d'étayage dans la mesure où nous avons adopté une écoute bienveillante, en suivant le fil associatif des idées énoncées par les témoins et en nous prêtant au travail de co-construction que constitue une remémoration du passé en présence d'un autre. L'absence de jugement de valeur, l'empathie face aux traumatismes relatés, le désir qu'une mémoire puisse émerger et devenir audible ont certainement participé au travail de reconstruction mémorielle, ne serait-ce qu'en nommant et en identifiant ce qui nous avait semblé relever des points nodaux du récit. Reconnaître la portée des traumatismes subis, énoncer l'importance du témoignage dans son authenticité et voir dans ces personnes des témoins fiables et légitimes est une manière en effet de participer au processus de l'énonciation et de la remémoration testimoniales.

iii.iii .Elaborer, analyser, restituer l'expression du non-verbal

Ces témoignages nous ont convoquée du côté de notre capacité à entendre le traumatisme dans toutes ses formes et à pouvoir à notre tour en faire un objet d'élaboration et d'analyse, puis de restitution de notre réflexion. Il nous semble intéressant de nous pencher sur la manière dont l'évocation de l'expérience traumatique convoque le corps du chercheur. La narrativité verbale et non verbale d'un témoignage de l'extrême fait appel à notre propre manière d'entendre ce récit. Dans un premier temps, il s'agit de le percevoir, de le penser, de le ressentir. Dans un deuxième temps, il s'agit de réussir à comprendre ses effets sur la personne qui se raconte et sur nous-mêmes, auditeurs et spectateurs, placés en position de témoin du témoin. Enfin, il est question de rendre quelque chose de cette écoute créée dans l'interaction verbale et non verbale à un tiers, le lecteur du texte, le spectateur d'un documentaire, le public d'un colloque.

La première étape relève de la perception d'une expression qui convoque de manière simultanée ou décalée dans le temps notre capacité à penser autant que notre faculté de ressentir sur le plan émotionnel et sur le plan corporel.

Quand nous avons recueilli les témoignages de ces femmes macédoniennes, nous les avons écoutées dans un partage empathique de leurs affects face à ce qu'avait été leur détresse. Nous avons mobilisé également notre capacité d'élaboration mentale, pour essayer de comprendre comment ces violences avaient été traversées par les personnes concernées.

Il est important de voir quelles sont les ressources internes de chacune des personnes impliquées, ses angoisses et ses mécanismes de défense. Il importe aussi de comprendre l'articulation de l'histoire de chacune de ces jeunes filles à l'histoire familiale et aux transmissions opérées au sein de leurs groupes d'appartenances. Il s'agit alors de voir comment ces expériences individuelles s'inscrivent dans une histoire subjective de chacune d'elles et dans un parcours communautaire de plusieurs personnes persécutées pour des motifs identiques dans le contexte de la guerre civile ou dans des circonstances similaires de persécutions ethniques, de violences faites aux femmes, des discriminations politiques.

Dans notre cas de figure, les deux femmes que nous avons décidé de présenter ont été toutes les deux dans des positions de leadership assez peu compatibles avec les rôles habituels des femmes dans la société grecque des années 40 bien qu'imprégnées dans leurs missions respectives d'une culture du « care » ou « soin des autres », traditionnellement allouée aux femmes. L'une a été propulsée au rang de responsable d'un groupe d'enfants, investie de la mission de leur faire traverser la frontière alors bombardée. L'autre a été considérée par le tribunal à tort comme une combattante de l'Armée Démocratique, l'aide logistique apportée aux combattants étant considérée comme une participation active à l'effort de guerre et a été condamnée pour ce motif à une lourde peine de prison, signe d'appartenance à un poste important dans la rébellion. Toutes les deux ont eu des responsabilités bien supérieures à celles des femmes en temps de paix et en même temps toutes les deux ont été assignées à des tâches relatives au soutien des autres. Leurs récits de vie ont laissé entendre toute la pluralité des positionnements internes, leurs angoisses et leurs peurs les plus profondes. Le film montre aussi que ces responsabilités ont été vécues comme une chance d'émancipation malgré l'horreur des persécutions subies. Enfin, tous les deux récits nous ont beaucoup touchée et cet article autant que transformation d'une expérience d'oralité en travail d'écriture vient restituer les effets psychiques de cette rencontre intersubjective.

La deuxième étape consiste à entendre chacun de ces témoignages, qui convoque comme nous l'avons vu le chercheur en tant que réalité extérieure à soi, également comme

une réalité intérieure, autrement dit comme un objet psychique, ayant des effets sur soi-même et sur l'autre. Les effets de la narration verbale et non verbale sont très nombreux, puisque chaque récit nous reconnecte à nos propres traumatismes, à notre capacité à accueillir dans leur unicité ceux des autres et à notre faculté à retrouver ce qu'il y a d'universel dans chaque parcours singulier. C'est à ce moment-là que notre corps peut devenir une caisse de résonance de ce que l'autre a éprouvé et qui n'a pas pu être élaboré, entendu, métabolisé. Tout un travail de transformation de la charge traumatique est nécessaire pour pouvoir mettre des mots sur des ressentis du côté du vide, de la sidération, de l'irreprésentable ou de l'indicible. Restituer ce vécu est aussi l'explorer, le comprendre, se l'approprier.

Pour la dernière étape qu'est la restitution du non verbal, le travail de réécriture du témoignage oral est aussi fonction des moyens dont on dispose. Transcrire un texte, monter un film, préparer une intervention pour un colloque sont différentes modalités de présenter ce que nous avons saisi de notre rencontre à l'autre, à travers des moyens d'écriture qui ne sont pas les mêmes chaque fois et qui permettent de convoquer plus ou moins directement le discours direct de la personne, accompagné de son image, de sa voix, de ses mouvements. Par son isomorphie avec les conditions de l'interaction sur le terrain, le film documentaire nous semble le moyen le plus propice de reconstituer la situation d'énonciation, là où le travail d'écriture nous paraît demander un travail d'interprétation bien plus poussé pour tenter de rendre par écrit ce qui a pu se jouer dans le lien à l'oral et au corporel. Or, le montage du film implique aussi une sélection, une mise en récit qui exclut certaines images, certains moments de flottement ou d'imperfection technique, et constitue de fait un travail d'interprétation ou de réécriture. Enfin, la présentation des témoignages dans un travail universitaire, oral ou écrit, présuppose aussi une transformation des données initiales, par réduction du corpus, par sélection de certains aspects jugés saillants, par interprétation de ces éléments à l'aune de son angle épistémologique ou méthodologique, voir même en référence à sa propre subjectivité. La thématization d'un sujet de recherche est toujours le produit d'un intérêt singulier du chercheur pour cette question. Et il reste toujours une partie non élaborée, des points aveugles d'une histoire. Dans notre cas de figure, c'est en revoyant le film que nous avons réalisé qu'il y avait des questions essentielles qui n'avaient pas été posées, des moments où nous n'avions pas su saisir les perches tendues. Des effets d'inhibition sous forme de pudeur ont pu nous empêcher de questionner davantage certains aspects de la corporéité des personnes interviewées et dans ce sens, l'écriture de ce texte peut être pensée comme une élaboration du retour du refoulé.

En essayant d'aller plus loin dans les motivations profondes de ce travail d'écriture

mais aussi du terrain qui l'avait précédé, on identifie un intérêt plus singulier pour la réflexion de ceux qui se trouvent en position de discrimination multiple, en raison de leur appartenance à divers groupes marginalisés. Si nous avons décidé de parler des témoignages des femmes macédoniennes issues des zones rurales du nord de la Grèce, des violences faites à des personnes dans un contexte de guerre civile, en relation avec leur identité ethnique, culturelle, sexuelle et en référence à leur milieu socioéconomique, c'est que cette question nous semble engager une réflexion sur l'intersectionnalité importante à mener. Or, ce regard qui s'intéresse aux discriminations multiples opérées à l'encontre des personnes minorisées du fait de leurs appartenances individuelles et groupales, relève aussi d'un point de vue subjectif.

La subjectivité du chercheur est convoquée aux trois étapes précédemment décrites, à savoir lors de la collecte du témoignage, pendant son élaboration mentale et au moment de la restitution du produit de sa propre réflexion.

L'expression corporelle permet de mettre en évidence des aspects de son vécu que le seul verbe n'arrive pas à restituer. Complémentaire à l'égard d'une expression verbale, qu'elle sert souvent à accompagner, l'expression corporelle est aussi un langage parallèle, permettant d'explorer la région du non-dit, de ce qui a été éprouvé mais pas suffisamment élaboré, de sensations qui sont restées intactes à travers le temps et qui viennent représenter dans une performance testimoniale la vivacité du traumatisme.

Dans le cas des femmes macédoniennes dont nous avons pu recueillir les témoignages, cette expression a été particulièrement marquée par des violences spécifiques, reliées à leur statut de jeunes filles, privées de parole publique et porteuses d'un corps individuel mais aussi social, en tant que dépositaires d'une perception de l'honneur familial. Dans leur prise de parole, ces femmes ont pu s'exprimer dans différentes langues et mobilisé leur expression corporelle pour livrer un regard singulier sur leur expérience passée. Elles ont aussi pu laisser apparaître le poids des déterminismes socioculturels dans leurs destinées singulières. C'est en tant que membres d'une population minorisée et discriminée, en tant que personnes suspectées d'être des porteuses possibles d'une idéologie jugée subversive et en tant que jeunes filles dans un contexte de violences accrues à l'égard des femmes, qu'elles ont subi dans leur corps différentes formes de discrimination et de violation de leurs droits fondamentaux.

L'évocation de leur récit convoque différents niveaux d'écoute, depuis la perception sensorielle et le ressenti émotionnel jusqu'à l'élaboration mentale et le travail psychique nécessaire à la métabolisation de la charge traumatique du récit (Golse, 1999). La restitution de ce travail engage alors une réflexion plus générale sur les moyens et les modalités d'un

partage du langage non verbal avec différents types d'interlocuteurs, dans divers cadres de réalisation. (Tisseron, 2006.)

Enfin se rendre témoin de ses témoignages exige un positionnement éthique et déontologique quant à la manière de restituer l'expression de personnes victimes de comportements inhumains et dégradants dans ses versants singuliers, particuliers et universels. Dans les cas que nous avons exposés la singularité du parcours de chacune de ces deux femmes et les particularités de leur groupe d'appartenance, une population minorisée et persécutée, rejoignent ainsi une réflexion possible sur l'universalité des violences faites sur les corps des opposants politiques en contexte de guerre, de guerre civile ou de dictature. (Danforth L., Van Boeschoten, R., 2012). Notre expérience clinique auprès de victimes de toutes formes de persécution nous a appris que la violence politique s'exerce d'abord sur le corps de la personne. Se sentir dépossédé de son corps est la matrice de toute autre forme d'aliénation.

La narration de soi peut être en soi thérapeutique pour peu que le dispositif d'accueil de cette parole s'y prête. La médiation filmique peut participer à un travail de transformation psychique et sociale de l'expérience indicible, en réalité partageable et en témoignage audible et visible. Le support filmique contribue ainsi à acter et à authentifier l'expression orale, à lui attribuer un corps animé et vivant, à passer d'une situation de sidération traumatique à une possibilité de se positionner en sujet.

Dans les différentes formes d'oralité et d'écriture testimoniales que nous avons essayé d'interroger l'expression verbale, corporelle et artistique est au centre d'un travail de collecte, d'analyse et de restitution des données. Dans ce processus, nous nous sommes chaque fois sentie personnellement impliquée, prise dans des questions engageant une réflexion introspective, et convoquée dans des liens à nos témoins qui sont important qu'à leurs fonctions symboligènes tant que point de vue du travail accompli, qu'est l'œuvre de mémoire, que du point de vue de la subjectivité des acteurs, à travers la reconnaissance de leur place de sujets.

Face à la disparition des traces, la contenance consiste justement à donner des conditions pour qu'une trame narrative permette de remonter dans le temps et dans l'espace. L'exemple du Petit Poucet revient chaque fois nous rappeler le besoin vital de baliser son chemin face à un monde qui abandonne, se détourne de la détresse des plus fragiles, et les condamne à une mort certaine. L'intersectionnalité très présente dans nos travaux vient signer le besoin de visibiliser les personnes appartenant à des groupes maintes fois opprimés.

Femmes et opposantes politiques, mères célibataires emprisonnées, migrants en situation d'errance et de précarité, groupes ethniques subissant une politique ethnocidaire, les personnes avec qui nous avons travaillé ou dont les récits nous ont interpellée ont en commun une histoire au croisement de différentes formes de violences, d'autant moins audible qu'elles constituent une sorte d'altérité essentialisée, rejetée ou méprisée. Une attitude contenant consiste justement à incarner une fonction de reconnaissance et de soutien, double préalable à la possibilité de faire changer l'ordre des choses. Sortir des assignations et identifications aliénantes, prendre conscience de ses ressources internes au-delà et en deçà d'injonctions paradoxales ominorésentes, se sentir accueilli dans un lieu ouvert à l'altérité constituent à notre sens différents aspects d'un accompagnement contenant, respectueux de l'autre et de soi-même.

Quelques références bibliographiques spécifiques à la disparition des traces appliquées au cas macédonien

Alivizatos, N. (1979). Les institutions politiques de la Grèce à travers les crises, 1922-1974, Paris, LGDJ, p. 393.

Alvanos, R. (2011). « La question macédonienne en tant que question politique et “nationale” pendant les années 40 », *Eleftherotypia*.

Anagnostopoulos, N. (1950). L'Eubée sous occupation [en grec], t. A, Athènes.

Anagnou, T. (1998). Dans les forteresses de la lutte. Avec l'Armée démocratique de Grèce [en grec], Athènes, Synchroni Epochi.

Ancel, J. (1930). La Macédoine. Son évolution contemporaine, Paris.

Apostolopoulos, B., (1995). Chronique d'une épopée : l'Armée démocratique en Grèce centrale [en grec], Athènes, Synchroni Epochi.

Barker, E. (1950). Macedonia, its place in Balkan power politics, Londres, Royal Institute of International Affairs.

Barker, E. (1996). La Macédoine dans les relations et les conflits interbalkaniques, traduction grecque, Salonique, Paratiritis.

Carabott, Ph. (1997). « The Politics of Integration and Assimilation vis-à-vis the Slavo-Macedonian Minority in Interwar Greece: From Parliamentary Inertia to Metaxist Repression », in P. Mackridge – E. Yannakakis (éd.), *Ourselves and the others, The development of a Greek Macedonian Cultural Identity since 1912*, Oxford, pp. 59-78.

Chrysochoou A., (1949). L'occupation en Macédoine. Premier livre. L'action du PCG [en grec], Salonique, Etaireia Makedonikon Spoudon.

Danforth L., (1995). The Macedonian Conflict, ethnic nationalism in a transnational world, Princeton, Princeton University Press.

Dimitrov, E., Caca, G., Ivanovski, V. (sous la direction de), (1995). ASNOM : Pedeset godini makedonska država 1944-1994. Prilozi od naučen sobir održan na 17-18 Noemvri 1994, Skopje, Académie Macédonienne des Sciences et des Arts, Institut d'Histoire Nationale, 1995.

Fleischer, H. (1979). « Représailles des forces d'occupation allemandes en Grèce » [en grec], Mnemon t. 7, Athènes.

Frontistis, A. (1977). Organisation de Libération panhellénique [en grec], Salonique.

Gage, N. (1983). Eleni [en grec], Athènes.

Grozdanov C., Ristovski, B., Katardžiev, I., Andreevski, P., Čepreganov, T. (sous la direction de), (2005). Republika Makedonija 60 Godini po ASNOM: Zbornik od naučiot sobir po povod Šeesetgodišnjinata od ASNOM održan vo Skopje na 15-16 Dekemvri 2004 godina, Skopje, Académie Macédonienne des Sciences et des Arts.

Hadžitaskos, A. (2002). « L'anatomie d'un massacre », Eleftherotypia, 27/10/2002.

Hadžitaskos, A. (1962). « La destruction de Mesovouno » [en grec], Ethniki Antistasi, 1er recueil.

Institute of National History, (1979), A history of Macedonian People, Skopje, pp. 308-311.

Kofos, E. (1964). Nationalism and Communism in Macedonia, Salonique, IMXA.

Kofos, E. (1989). The impact of the Macedonian question on civil conflict in Greece, ELIAMEP, Athènes.

Kofos, E. (1989). « La dimension balkanique de la question macédonienne pendant l'Occupation et la Résistance » in H. Fleischer & N. Svoronos, La Grèce en 1936-1944 : Dictature, occupation, Résistance [en grec], Athènes, MIATE, pp. 418-471.

Kofos, E. (1992). « La question macédonienne de la seconde guerre mondiale à nos jours » in Koliopoulos, I., Chasiotis, I., La Macédoine moderne et contemporaine [en grec], vol. 2.

Kofos, E. (1998). « La question macédonienne dans les rapports entre PCY et PCG vers la fin de 1944 : la mission d'A. Tzimas chez Tito » in Actes du colloque international « Macédoine et Thrace, 1941-1944 : Occupation, Résistance, Libération » [en grec], Salonique, 1998, pp. 125-156.

Kofos, E. (1999) « La question macédonienne comme catalyseur de la guerre », Vima tis Kiriakis, 17/10/1999.

- Kostopoulos, T. (2000). *La langue interdite. Répression étatique des dialectes slaves en Macédoine grecque* [en grec], Athènes, Mavri Lista.
- Kostopoulos, T. (2003). « Comité des forces de l’Axe en Macédoine et Ochrana : une première approche », *Archeiotaxio*, 5, Athènes, pp. 40-51.
- Kostopoulos, T. (2003). « Counting the ‘Other’ : Official Census and Classified Statistics in Greece (1830-2001) », *Jahrbücher für Geschichte und Kultur Südosteuropas*, no 5, pp. 73-74.
- Kostopoulos, T. (2005). *La mémoire autocensurée, les Bataillons de sûreté et la loyauté nationale d’après-guerre* [en grec], Athènes, Philistor.
- Kostopoulos, T. (2007). *Guerre et purification ethnique* [en grec], Athènes, Vivliorama.
- Kostopoulos, T. (2009). « La question macédonienne dans les années 40 », in Christos Chadziiosif *Histoire de la Grèce du xxe siècle, Reconstruction, guerre civile, restauration, 1945-1952* [en grec], Athènes, Vivliorama, pp. 363-411.
- Kostopoulos, T. (2010). « La guerre civile macédonienne de 1903-1908 et ses représentations dans l’historiographie nationale grecque », *Cahiers Balkaniques*, n° 38, Paris.
- Kostopoulos, T. (2011). « La guerre civile macédonienne de 1903-1908 et ses représentations dans l’historiographie nationale grecque », *Cahiers balkaniques*, 38-39, mis en ligne le 06 décembre 2011, consulté le 17 juin 2014. URL : <http://ceb.revues.org/835> ; DOI : 10.4000/ceb.835.
- Kotzageorgi-Zymari X. (2000). (éd.), *L’occupation bulgare en Macédoine orientale et en Thrace 1941-1944* [en grec], Salonique, Paratiritis, pp. 51-53.
- Ladas, S. (1932). *The exchange of minorities*, New York.
- Leclerc, J. (2006). *L’aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval.
- Michaïlidis I. (2002). « “Monarchofascistes” et combattants macédoniens slaves » in Nikolakopoulos I., Rigos A., Psallidas G., *La guerre civile de Varkiza à Grammos, février ’45 - août ’49* [en grec], Athènes, Thémelio, pp. 115-124.
- Pallis, A. (1925). « Racial migrations in the Balkans during the years 1912-1924 », *The Geographical Journal*, 66/4 p. 315-331.
- Papadimitriou, D. (2006). *Du peuple des citoyens loyaux à la nation des nationalistes : la pensée conservatrice en Grèce, 1922-1967* [en grec], Athènes, Savvalas.
- Pejoska-Bouchereau, F. (1994). « L’émigration macédonienne (la Pečalba) : une nouvelle forme d’initiation ou Du fait social à la coutume », *L’Intranquille* n° 2/3, Paris, pp.175-310 (version intégrale revue).

- Pejoska-Bouchereau, F. (1996). « L'émigration macédonienne (La Pečalba) : une nouvelle forme d'initiation ou Du fait social à la coutume », in Maria Delaperriere *Littérature et Emigration*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, pp.41-59.
- Pejoska-Bouchereau, F. (2009). « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale » in Thomas Szende, *Les défis de la diversité*, Paris, Edition des Archives Contemporaines, pp. 27-48.
- Pentzopoulos, D. (1962). *The Balkan exchange of minorities and its impact on Greece*, Paris - La Haye.
- Poulton, H. (1993). *The Balkans: minorities and states in conflict*, Minority Rights Group.
- Poulton, H. (1995). *Who are the Macédonians ?*, Bloomington, Indiana University Press.
- Rossos, A. (1997). « Incompatible Allies : Greek communism and Macedonian nationalism in the Civil War in Greece, 1943-1949 », *The Journal of Modern History* 69 (3/1997), pp. 41-76.
- Sfetas, S. (1996). « Alliés non désirés et adversaires hors contrôle : Les rapports entre PCF et NOF pendant la guerre civile (1946-1949) » [en grec], *Mélanges balkaniques*, vol. 8, Salonique, IMXA, pp. 213-246.
- Sfetas, S. (1998). « Mouvements indépendantistes des slavophones en 1944. La position du PCG et la préservation des frontières gréco-yougoslaves » in *Actes du colloque international « Macédoine et Thrace, 1941-1944 : Occupation, Résistance, Libération »* [en grec], Salonique, pp. 125-156.
- Sfetas, S. (2003). *La formation de l'identité macédonienne slave : un processus douloureux* [en grec], Salonique, Vanias.
- Skandalakis, I. N., (1945). *Angoisses et peurs* [en grec], Athènes.
- Skoulariki A. et Empeirikos, L. (2008). « L'“irrédentisme de Skopje” ou la dimension minoritaire tue de la question macédonienne », *Avgi*, 20/04/08.
- Théocharidis, D. (1968). *La Macédoine dans les flammes (octobre '44 - février '45)* [en grec], Athènes.
- Varda, Ch. (1993). « Aspects de l'assimilation politique en Macédoine occidentale dans l'entre-deux-guerres » [en grec], *Ta Istorika*, vol. 10, numéros 18/19, pp. 151-171.
- Vournas T. (2004), *Histoire de la Grèce moderne et contemporaine*, vol. 4, *La guerre civile* [en grec], Athènes, Patakis.
- Wurfain, A. (1930). *L'échange gréco-bulgare des minorités ethniques*, thèse, Payot, Genève.
- Zafiropoulos, D. (1949). *Le PCG et la Macédoine* [en grec], Athènes, 1949 ; *The Conspiracy against Greece*, Athènes.

QUELQUES CONSIDERATIONS CONCLUSIVES ET PROSPECTIVES

Le travail sur la contenance peut prendre différentes formes en ayant recours à une narrativité verbale, corporelle et artistique. Il peut aussi porter sur différents champs d'études qui engagent une réflexion sur la subjectivité des acteurs et les effets du traumatisme individuel et collectif. Les discriminations faites à des groupes stigmatisés, les violences sociales et politiques, la confrontation à la mort, à la maladie, à la déchéance du corps, l'expérience de l'exil, de la précarité, de l'errance en font partie. Il peut enfin se dérouler dans un cadre d'accompagnement thérapeutique, de recherche universitaire, de travail de terrain, la pluralité des statuts ne niant en rien le besoin vital de se montrer contenant.

Cette contenance est ainsi à entendre en relation avec une capacité d'accueillir l'altérité, de transformer la charge traumatique en processus créatif, d'engager des liens qui enveloppent, qui soignent, qui libèrent. Face à une parole testimoniale qui s'offre, il y a un don qui oblige et qui en appelle à un contre-don éthique : celui d'une attitude respectueuse des besoins psychiques de son interlocuteur, de sa détresse et de sa capacité à s'en dégager. Le respect de notre dignité commune, face à des personnes qui ont vécu leur corps comme étranger à soi, qui se sont senties dépossédées de leur histoire ou confrontées à des angoisses sans nom, réside dans cette capacité empathique à nouer des liens de partage, d'échange et de reconnaissance. L'écriture et l'oralité testimoniales peuvent participer à un processus d'authentification de soi à travers l'investissement d'un lien perçu comme contenant, accueillant et affectueux. Pouvoir se raconter est aussi se sentir suffisamment soutenu, accepté et désiré dans sa prise de parole pour que cet échange ait lieu.

Nous avons longuement évoqué notre perception d'une écoute contenant du psycho-traumatisme en relation avec des travaux scientifiques, des interventions de terrain, une approche clinique centrée sur le lien. La soutenance de cette HDR a comme ambition de nous permettre de continuer la recherche et l'enseignement. Son objectif est aussi de pouvoir nous autoriser à nous engager dans l'accompagnement contenant de futurs docteurs, eux-mêmes portés par leur désir d'aller vers un sujet de prédilection. Nous pourrions les guider dans ce travail en relation aussi avec nos propres domaines d'expertise et notamment la clinique du traumatisme, de l'exil et de la mort, l'écriture et l'oralité testimoniales, les études portant sur la mémoire, la construction sociale de l'identité et les narrations du passé.

Le domaine hellénique reste également très présent dans nos travaux en cours en relation avec notre engagement dans différents projets qui traitent de la Grèce et de Chypre : dialogue inter et intracommunautaire, pluralité linguistique et enseignements scolaires, questions minoritaires et droits des personnes, violences politiques et sociales, adoptions forcées, filiations reconstruites et appropriations d'enfants, mouvements migratoires dans l'espace balkanique, en Méditerranée orientale et ailleurs, mémoires divisées du XXe siècle, historiographie officielle et instruction scolaire et académique, pratiques commémoratives et rituels funéraires en Grèce et à Chypre. Des étudiants pourraient être associés à ces projets notamment quand ils impliquent des équipes pluridisciplinaires, des travaux de terrain nécessitant la réalisation de questionnaires et d'entretiens, une analyse des données et une réflexion critique sur leur sens.

Pour terminer cette présentation sur la contenance, il nous semble important d'évoquer de manière prospective, la possibilité de continuer à travailler sur l'oralité et l'écriture testimoniales, sur l'écoute et la narration du traumatisme, sur l'accompagnement des personnes traumatisées dans une prise de parole publique ou privée. Notre rôle se limite à accueillir une narration en proposant des conditions qui en favorisent l'accueil, qui permettent qu'un questionnement introspectif émerge et qui s'inscrivent dans un rôle transitionnel de transmission de la pluralité des voix qui sous-tendent tout récit.

II. PRODUCTION D'UN TRAVAIL INEDIT

A. Du questionnement sur son positionnement à l'ouverture vers de nouveaux projets

Parmi nos différents projets, la question de l'oralité tient une place toute particulière, puisqu'elle engage une réflexion qui nous anime continuellement sur ce qu'implique la réception d'un témoignage. Un travail inédit en France est ici présenté, sous sa forme traduite en français. Il s'agit d'un témoignage de guerre, de prison et d'exil, d'un résistant communiste qui après toute une vie d'engagement a bien voulu nous déposer son histoire. Son témoignage constitue une source historique de première main intéressante à la fois du côté de l'histoire orale et de la micro-histoire, que du côté de la psychanalyse, pour comprendre la mise en sens d'une vie d'engagement, et de l'anthropologie, dans une mise en perspective de la mémoire individuelle et collective.

Nous avons donc opté pour la présentation d'un projet de recherche portant sur l'écoute contenante, restauratrice et transformatrice, et correspondant au projet de faire publier en France un témoignage recueilli en Grèce et traduit par nos soins, après plusieurs années de travail de terrain. Ce projet relève d'un long travail de consignation par écrit d'un entretien réalisé à rythme hebdomadaire, sur plusieurs années, avec un résistant communiste, déporté et prisonnier politique. Outre l'intérêt historique du document, ce sont différents aspects de sa subjectivité qui nous ont paru importants à essayer de comprendre dans ce travail méta-narratif où nous nous situons en témoins du témoin. Dans ce projet en cours de réalisation, il s'agira ainsi d'essayer d'approfondir à partir du témoignage recueilli la mise en sens proposé par notre interlocuteur en même temps que les enjeux transféro-contre-transférentiels de notre implication, ainsi que les effets de sa mise en circulation pour sa communauté de mémoires.

Comment il perçoit sa trajectoire de vie, ses combats, ses sacrifices, ses réussites et ses défaites, quel sens il donne à son engagement à différents moments de son existence et comment il le relie, au moment de l'énonciation, à l'histoire familiale dans ses dimensions transgénérationnelles, comment il perçoit ses anciens camarades et ses tortionnaires, les clivages de la vie publique du pays et la recherche d'un avenir meilleur pour la société dans son ensemble ? Qu'est-ce que notre interlocuteur nous a fait vivre pendant les différents entretiens étalés sur de longs mois ? Quel est le sens de cette biographie tardive pour les personnes concernées par la thématique de la persécution de la gauche grecque ? Ces questions ressortent du témoignage, construit et consigné au fil des associations libres du

témoin avec très peu de questions de notre part et dans une tentative de faire entendre sa propre construction du sens et d'en interroger certains points aveugles.

Après une réflexion sur ce qui nous semble être une écoute contenant du témoignage prise dans un lien intersubjectif, nous allons proposer le texte inédit que nous souhaitons faire publier en France.

Introduire une réflexion critique sur la fonction de destinataire de témoignage

Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non-humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet pour l'homme.

Primo Levi¹⁷⁴

Une réflexion autour du rôle du témoignaire¹⁷⁵ ou destinataire des témoignages du traumatisme extrême dans la pratique de l'histoire orale et de l'enquête anthropologique, interroge à la fois les prérequis théoriques et déontologiques de ces disciplines et leur articulation à la pratique de l'écoute de l'autre, telle que la clinique psychanalytique l'a élaborée. Au carrefour de plusieurs approches disciplinaires, l'acte de réception de la parole d'un autre en sa qualité de témoin, engage son destinataire à tenir un rôle particulier et à occuper une place spécifique vis-à-vis de l'informateur, qui accepte de lui confier un pan de son histoire dans le cadre de cette rencontre intersubjective, et vis-à-vis de ses pairs, historiens ou anthropologues, qui dans leurs travaux de terrain ont également fait l'expérience de cette polyphonie narrative, qui inclut dans son échelle discursive, en plus de l'échange verbal (ou extra-verbal) avec le témoin, des discours qu'il rapporte ou encore des contextes énonciatifs et pragmatiques du récit, un dialogue interne propre au travail psychique du chercheur. Ce dialogue interne qui marque à la fois la position éthique et le désir du destinataire relève d'une démarche intra-individuelle déterminante à l'égard de l'élaboration intersubjective.

Si le processus de réception des témoignages impliquant un témoin et un témoignaire institue le chercheur en premier destinataire d'un récit de vie, l'histoire narrée est appelée à être intégrée dans un réseau testimonial bien plus large après sa restitution à la communauté scientifique et à la collectivité sociale dans son ensemble. Le cadre régulateur du pacte testimonial, les fonctions du destinataire testimonial au sein de la relation d'échange et les

¹⁷⁴ Primo Levi, *Si c'est un homme*, première édition 1958, réédition 1988, p. 185.

¹⁷⁵ Sur le concept de témoignaire, voir Régine Waintrater, « Ouvrir les images. Les dangers du témoignage », in Jean Ménéchal et coll. (dir.), *Le risque de l'étranger*, 1999.

limites intrinsèques à l'acte de transmission constituent quelques-uns des aspects déterminants du rôle et de la place du témoins dans le processus de la transmission mémorielle.

Dans un premier temps, il sera question du « pacte » de déposition et de réception du témoignage oral, en tant que cadre de collaboration intersubjective et d'institution d'un espace tiers, défini tant par la demande de l'informateur/locuteur que par la place du chercheur/auditeur, dans la dynamique de leur relation transférentielle et contre-transférentielle. Quels sont les éléments constitutifs d'un cadre régulateur suffisamment bon pour qu'une partie du discours mémoriel puisse s'y déployer ? Dans un deuxième temps, il s'agira d'étudier le rôle du destinataire du témoignage en tant que garant de la continuité narrative du sujet, susceptible de recevoir, représenter symboliquement et restituer à un large public les reconstructions mémorielles du passé du locuteur. Dans quelles conditions le chercheur peut écouter, appréhender et restituer la parole de l'informateur ? Dans un troisième temps, il sera question de quelques difficultés qui apparaissent pour le destinataire du témoignage dans le déroulement du processus de réception et d'élaboration des entretiens et qui sont liées aux aspects à la fois psychiques, historiques et sociaux de cette entreprise. Quelles sont les limites intrinsèques au processus et comment leur acceptation peut autoriser l'intégration du témoignage dans un scénario de vie susceptible d'être raconté ?

1. Le pacte testimonial dans le cadre de la transmission narrative

Le pacte testimonial est fondé sur une situation quaternaire constituée du témoin, du témoignage, de son destinataire ou témoins et du cadre de régulation de cet échange. Nous tenterons de définir le contenu et les acteurs de la transmission et d'évoquer les conditions dans lesquelles une relation d'échange clairement déterminée peut être mise en place.

Si nous suivons les travaux de Jean-François Chiantaretto¹⁷⁶ et de Renaud Dulong¹⁷⁷ sur le témoignage et l'écriture de soi, le témoignage peut être défini comme « un récit en première personne authentifié par la parole de celui qui raconte et qui garantit, par l'acte même le constituant comme témoin, l'existence de l'évènement raconté »¹⁷⁸. S'agissant du témoignage de l'extrême, d'expériences de déportations, de génocides, de guerre civile, ou de crimes

¹⁷⁶ Jean-François Chiantaretto ((dir.)), *Ecriture de soi et psychanalyse*, 1996 ; *Ecriture de soi et écriture de l'histoire*, 1997 ; *Ecriture de soi et trauma*, 1998 ; *Ecriture de soi et sincérité*, 1999 ; *Ecriture de soi et narcissisme*, 2002.

¹⁷⁷ Renaud Dulong, *Le Témoin Oculaire : les conditions sociales de l'attestation personnelle*, 1998.

¹⁷⁸ Jean-François Chiantaretto ((dir.)), *L'écriture de soi, peut-elle dire l'histoire ?*, Actes du colloque organisé par la BIP les 23 et 24 mars 2001 au Centre Georges Pompidou, 2002, p. 10.

contre l'humanité, l'expression testimoniale acquiert un caractère performatif ; la narration en se disant devient un acte « engageant la responsabilité du témoin mais aussi celle du ou des groupe(s) recueillant le témoignage et, plus largement, celle de "l'ensemble humain"¹⁷⁹ ».

A l'interface de l'individuel et du collectif, le témoignage, sous forme orale ou écrite, appelle à une situation d'interlocution, où l'enjeu majeur reste d'éviter une identification univoque ou figée du témoin à son écrit ou à son discours. Le travail de narrativité intervient pour faire de soi-même un autre, pour reprendre la réflexion de Paul Ricœur.

« Par le récit, l'identité narrative, celle du soi-même (ipse) va se substituer à l'identité substantielle, celle du même (idem). C'est ici la capacité du sujet à se raconter qui est désignée comme la mesure de sa faculté à se concevoir comme être historique, dans une double dimension de permanence et de changement ».¹⁸⁰

Paul Ricœur, en différenciant la mêmeté de l'ipséité¹⁸¹, ne fait rien d'autre que de montrer que l'identité narrative se situe toujours dans une reconstruction, que nous pourrions opposer au travail de déconstruction opérée par l'analyse. L'analyste considère les souvenirs évoqués comme autant de souvenirs écrans venant cacher le refoulé, qu'il cherche à lever grâce à l'association libre, aux remaniements successifs du transfert et aux interprétations du récit.

Selon Sophie de Mijolla, « l'identité narrative se construit bien dans l'autobiographie mais se dissout dans le travail d'analyse. »¹⁸² Or, il nous semble que dans le travail d'analyse, il y a un moment où les différents fragments mémoriels sont appelés à être réunifiés, pris dans une trame narrative, un nouveau symptôme, une construction partagée. Il y a bien construction dans l'analyse. Et à l'inverse, une narration de soi comporte toujours une part de déconstruction, de questionnements, de changements de points de vue, voire même de révélations subites du caractère artificiel, défensif, fragile de certains raisonnements, d'attitudes passées, de relations nouées ou rompues.

Il n'y a jamais parfaite coïncidence entre la vérité du sujet et les représentations de sa subjectivité. Et ce constat nous semble valable dans tout travail autobiographique. Cet écart, constitutif de toute altérité fondamentale, est aussi structurant à l'égard du cadre du travail de

¹⁷⁹ Nathalie Zaltzman, « *Homo sacer* : l'homme tuable », in Nathalie Zaltzman (dir.), *La résistance et l'humain*, 1999, pp. 5-24.

¹⁸⁰ Régine Waintrater, « Le pacte testimonial », in Jean-François Chiantaretto (dir.), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, 2004, p. 72.

¹⁸¹ Voir Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, 1990, où l'auteur établit cette distinction entre mêmeté et ipséité.

¹⁸² Sophie de Mijolla, « Survivre à son passé », in *L'Autobiographie*, VII^{es} rencontres psychanalytiques d'Aix en Provence, 1988, p. 111.

réception du témoignage, en tant que possibilité d'écoute se différenciant de l'attestation visuelle demandée au témoin oculaire. En effet, tout témoignage oculaire, dans son énonciation parlée, risque de provoquer la confusion entre témoignage et témoin, au-delà de l'indispensable continuité entre passé et présent, matérialisée par le corps même du témoin.¹⁸³

Pour Jean-François Chiantaretto, le témoin apparaît comme celui qui « assume, éventuellement jusqu'à l'extrême, l'impossibilité de faire coïncider dit et dire, écrit et écriture, l'écart irrémédiable entre le je parlant et le je parlé, entre le langage et l'existence. Il apparaît aussi et surtout comme celui qui assume pleinement l'impossibilité de renoncer à rendre sensible et pensable la présence du passé. »¹⁸⁴

Dans notre propre positionnement, il importe de penser les moments de rencontre possible entre écrit et écriture, entre dit et dire, entre expression et réception langagière, tout autant que les moments d'écart. Partir de l'objet trouvé/créé est aussi accréditer cette illusion première, quitte à en être désillusionné par la suite, en tant que fondatrice d'un lien possible.

Le témoin d'expériences extrêmes existe certes au-delà de son récit mais reste en relation étroite avec celui-ci et avec tous ceux qui le peuplent. Il est en effet impliqué à la fois par ce qu'il a vécu et par l'engagement de sa personne dans ce qui est raconté. Il en découle une responsabilité à la fois à l'égard de ceux que son témoignage implique et de ceux qui le reçoivent et ce faisant viennent s'inscrire, en tant que figures transférentielles, dans la série de relations objectales du témoin. D'où l'importance d'interroger le projet du témoinaire et de son institution d'affiliation, en même temps que le projet inconscient du témoin, qui ne coïncide pas forcément avec la réalité de son discours manifeste et qui vient conflictualiser son rapport à l'autre¹⁸⁵.

Recueillir, transcrire, filmer ou publier l'expression orale des informateurs, c'est se positionner en témoin du témoin, s'engager dans une certaine tiercéité, sans pouvoir ou devoir échapper à son insertion transférentielle dans l'acte d'énonciation et dans ce qu'il réactualise de l'histoire du sujet, notamment en termes d'enjeux transgénérationnels. Le langage détermine l'acte testimonial fondé sur la singularité de l'énonciation. Il n'existe pas de

¹⁸³ Renaud Dulong montre très justement que le corps du témoin du traumatisme extrême « présentifie l'évènement en établissant une continuité physique entre le passé et le présent de la rencontre ». Renaud Dulong, *op.cit.*, p.192.

¹⁸⁴ Jean François Chiantaretto, « Le témoin interne », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, 2004, p.135.

¹⁸⁵ Pour citer Max Kohn, « le projet inconscient est lié à ce qui se passe dans son histoire reprenant les éléments les plus obscurs et impénétrables autour de la naissance d'un enfant. Il consiste à se faire entendre (ce qui est au fond universel) en reprenant ce qu'il y a de conflictuel pour le sujet dans la relation avec l'autre. » Max Kohn, *Le travail clinique en centre maternel. Les entretiens d'accueil à la Maison de la Mère et de l'Enfant*, 2011, p. 59.

témoignage sans contexte énonciatif, sans témoins du témoin. « Cette fonction de témoin garant, supporté par le langage, ne serait viable qu'à trouver, d'une part, à s'incarner dans des destinataires tiers actuels et, d'autre part, à s'étayer psychiquement sur le témoin interne, figure interne représentant les semblables et inscrivant l'appartenance humaine. »¹⁸⁶

La tâche du témoignaire consiste alors dans la possibilité de faire exister cette appartenance humaine¹⁸⁷ par la construction d'un espace intersubjectif pluriel et distinct, se manifestant à toutes les étapes du pacte testimonial : dans les temps de la mise en place d'un dispositif approprié pour entamer un travail d'écoute multiple ; pendant la narration, toujours partielle et partiale, du récit de vie ; au moment de l'apparition de l'écriture, matérialisation de l'inscription du passage de l'intrapsychique à l'interindividuel, puis au collectif et, enfin, lors de la mise en circulation d'un témoignage appelé à dialoguer avec d'autres récits publiés par la communauté des chercheurs ou des témoins.

Le cadre de la rencontre testimoniale constitue un espace d'accueil, lieu contenant et sécurisant, et un espace transitionnel d'élaboration subjective, lieu de tiercéité et de différenciation, régi par le pacte testimonial à travers le jeu des identifications possibles du lien transférentiel. Appelé à occuper tour-à-tour une fonction maternelle suffisamment bonne et une fonction paternelle, séparatrice et protectrice, ce cadre est pris dans une dynamique transférentielle qui met en position d'analyste l'ensemble des témoignaires. Le pacte testimonial signe le passage d'une situation de détresse sociale et de désaide psychique, à une expérience d'écoute où les enjeux transgénérationnels viennent occuper le devant de la scène.

Le rôle du pacte testimonial est de permettre à la parole de circuler et ce faisant de mettre à nu les représentations inconscientes du sujet. L'institution doit permettre d'accueillir, de ressentir avec et pour les sujets, tout ce qui n'a pas pu être perçu, dit ou représenté dans l'histoire communautaire, familiale et individuelle : pensées refoulées, affects désaffectés, investissements libidinaux détournés, autant d'expressions d'un conflit impossible à appréhender. Les objets internes du sujet, son propre rapport aux imagos parentales, les affects qui n'ont pas été vécus et les pensées qui n'ont pas été élaborées, créent une situation où la projection dans l'avenir et la perception du présent sont entravées par tout ce qui n'a pas

¹⁸⁶ Jean-François Chiantaretto, *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, 2005, p. 164

¹⁸⁷ Sur l'aspect déshumanisant des expériences extrêmes, voir Robert Antelme, *L'espèce humaine*, 1947, réédition 1978, pp. 10-11 : « Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce, peut apparaître comme un sentiment rétrospectif, une explication après coup. C'est cela cependant qui fut le plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela qui fut voulu par les autres. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Elle sert ensuite à méditer sur les limites de cette espèce, sur la distance à la "nature" et sa relation avec elle, sur une certaine solitude de l'espèce donc, et pour finir, surtout à concevoir une vue claire de son unité indivisible ».

été réglé symboliquement et risquent donc d'apparaître dans la réalité de la relation intersubjective sur le mode de la reproduction.

Le fondement éthique du pacte testimonial, véritable raison d'être du témoignage, tel que Régine Waintrater¹⁸⁸ le définit, est de faciliter au témoin la délivrance de son récit.

*« Ce contrat que j'ai appelé le pacte testimonial peut se lire ainsi : pendant une courte période déterminée à l'avance, le témoignaire va accompagner le témoin dans son voyage de mémoire, et faire tout ce qui est en son pouvoir pour le protéger. Au terme de ce voyage de mémoire, le contrat prendra fin ».*¹⁸⁹

Or, à la différence de Régine Waintrater, nous estimons que le pacte testimonial engage à vie. Une fois que nous avons été dépositaire d'une parole sensible sur son histoire, nous sommes éthiquement et déontologiquement liés à vie. Il nous est arrivé d'être recontactée plusieurs années après un terrain testimonial et nous nous sommes rendu disponible pour reprendre ce travail à la demande des personnes qui avaient le besoin de rajouter quelque chose, de se sentir entendues, d'avoir un échange de qualité. La position du témoignaire dans la relation de transmission testimoniale permet au témoin d'étayer son désir de raconter son histoire avec le sentiment de pouvoir être entendu à plusieurs niveaux et à des temporalités élargies, tenant compte de l'accordage affectif et des rythmes psychiques du témoin. Les conditions d'émergence du témoignage en tant que co-création narrative sont déterminées par l'écoute testimoniale et la construction d'un cadre suffisamment bon pour que le sujet puisse évoquer son expérience de l'extrême.

2. La fonction de témoignaire

Le témoignaire, en sa qualité de récepteur du témoignage de l'extrême, occupe une multitude de fonctions censées permettre au témoin de rendre compte de ce qui se passe dans son psychisme lorsque « les modalités habituelles de la négativité inhérente à l'expérience traumatique s'avèrent insuffisantes » ou « ne peuvent être utilisées par le sujet »¹⁹⁰. De la « fonction identifiante du langage »¹⁹¹ à la possibilité d'accueillir les affects et les émotions

¹⁸⁸ Voir Régine Waintrater, « Le pacte testimonial » in *Actes du Colloque international sur « Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis »*, Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° 52, juillet-septembre 1996, pp. 123-126,

¹⁸⁹ Régine Waintrater, « Le pacte testimonial, une idéologie qui fait lien ? », *Revue Française de Psychanalyse, Devoir de mémoire : entre passion et oubli*, vol. LXIV, janvier-mars 2000, p. 206

¹⁹⁰ René Kaës, « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », in J. Puget ((dir.)), *Violence d'état et psychanalyse*, 1989, pp. 176-177.

¹⁹¹ Piera Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, 1975, p. 159.

du témoin, la tâche du témoinsaire n'est pas sans évoquer celle de l'analyste bien que, à la différence de la cure analytique, l'objet de la communication première ne soit pas le contenu latent des formations inconscientes, mais le discours manifeste du sujet. Pour évoquer les fonctions du témoinsaire, nous nous intéresserons à la position du témoinsaire pendant l'entretien avec le témoin, en deçà d'un éventuel acte d'écriture, qui constituerait à la fois un prolongement de la rencontre du pacte testimonial et un questionnement de ses limites.

Le témoin éprouve lors de sa narration « la nécessité de transférer-transmettre dans un autre appareil psychique ce qui ne peut être maintenu et hébergé chez le sujet lui-même. »¹⁹² Si le travail de subjectivation consiste pour le témoin « en l'œuvre subjective d'une reconnaissance des affects et des émotions dans leur mise en mots et d'une confrontation assumée à l'impossibilité de tout nommer en soi de ses affections traumatiques », ces deux aspects constituent « une condition indépassable, non seulement de la transmission de l'expérience du témoin survivant, mais encore de l'établissement pour lui et pour les autres de ce qui a eu lieu. » L'enjeu de l'acte narratif est alors de « montrer au présent l'absence irréparable et s'en faire le témoin tout en prenant à témoin ». ¹⁹³ Et en même temps, il nous semble important de signifier que si l'on ne peut pas changer le passé, on peut toujours influencer sur le présent et le futur. Une écoute contenante à notre sens présuppose que cette différenciation soit clairement énoncée, pour ne pas laisser le témoin dans une détresse insondable, liée à la remémoration traumatique. Il importe de l'aider à remonter vers un présent moins menaçant, après cette plongée dans un passé douloureux.

Le témoinsaire ne doit pas céder à la fascination d'une écoute qui vacillerait du côté de la jouissance, de la désorganisation pulsionnelle et de l'effondrement de toute référence éthique. Il doit également résister à la force destructrice de la souvenance testimoniale, à l'excès de stimulations qui font effraction et impliquent le retour à des scènes demeurées brutes, non élaborées, enclavées dans le psychisme occupé du témoin. Le risque de sidération, d'impossibilité de toute association, guette le témoinsaire tout comme il a frappé le témoin au moment de l'expérience traumatique. Cette confrontation au traumatisme extrême évoque le traumatisme infantile, un vécu de détresse et de perte trop précoces signifiant pour le sujet son écrasement subjectif. « L'incapacité à se situer au-delà de la mise en demeure traumatique touche directement le pouvoir-sentir et pouvoir-penser »¹⁹⁴.

¹⁹² René Kaës, « Le sujet de l'héritage », in R. Kaës et al. (éds.), *Transmissions de la vie psychique entre générations*, 1993, p. 8.

¹⁹³ Jean François Chiantaretto, « Le témoin interne », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, 2004, p. 104.

¹⁹⁴ Maurice Dayan, « Economie traumatique », in M. Dayan (dir.), *Trauma et devenir psychique*, 1995, p. 34.

Du côté du témoignaire, il s'agit aussi d'un travail sur le silence au-delà de la polyphonie des discours du récit afin d'entendre le projet inconscient qui déploie les points morts de l'histoire familiale, en deçà et au-delà de leur intrication. Des affects qui n'ont jamais eu de place dans la vie psychique d'un autre, peuvent trouver une place, et ce faisant, libérer le sujet de leur emprise, lui permettre de s'en décoller. La capacité d'être affecté du témoignaire est fondamentale pour pouvoir accueillir les traumas, les affects désaffectés, la préhistoire de l'autre en ce qu'elle comporte d'angoisses très archaïques. Elle est fondamentale aussi pour permettre au lien transférentiel d'être suffisamment solide pour que le don du dire puisse se produire et se renouveler. Face au « traumatisme du silence de la matière », de G. Devereux, il y a le don de parole qui oblige, le don d'un dit qui a lieu quand le témoignaire reçoit le transfert et qui permet au sujet de s'inscrire dans la symbolique du lien et de la transmission.

Ce besoin de se raconter, de faire du récit de son histoire un témoignage et une narration à valeur performative, est constitutif de tout travail thérapeutique ; il est vital aussi dans le travail d'histoire orale ou d'anthropologie auprès de témoins d'expériences extrêmes où le témoin interne prend appui sur le témoin garant pour livrer son témoignage. Le rôle du témoin du témoin est alors de nommer les points morts dans l'histoire du sujet, de restaurer la continuité entre le « je » passé, privé de témoins, et le « je » présent, en quête testimoniale, de permettre enfin l'agencement d'un scénario de vie susceptible d'assurer la continuité narrative du sujet, entre des expériences impossibles à penser et un avenir indécidable, tissé du passé.

L'espace du transfert comme du mot d'esprit est un espace d'ouverture du champ du possible, de transformation du point mort en temporalité, là où un nouvel événement peut être pour le sujet un agir autour d'un point mort.

« En tant que correspondant à une sorte de point mort où le sujet ne peut que se dévoiler, le Trieb est pure ouverture au travail silencieux de la pulsion qui ne renvoie pas simplement à l'originare mais aussi à un espace où une parole en réserve n'est pas encore tenue mais reste encore en attente, telle la lettre demeurée en souffrance, du fait que l'adresse de son destinataire n'a pas été déchiffrée. »¹⁹⁵

Pouvoir dire et être entendu est le fondement de l'acte testimonial. La parole qui se libère signe l'avènement de la subjectivité des témoins en les instituant en sujets narratifs. Elle détermine aussi le rôle des témoignaires, premiers destinataires de cette parole jadis inaudible et ininterprétable. Le témoignaire est appelé à faire preuve de discernement et

¹⁹⁵ Max Kohn, *Mot d'esprit, inconscient et événement*, 1991, p. 119. Voir également Max Kohn, *Vitsn. Mots d'esprit yiddish et inconscient*, 2008.

d'empathie, être à l'écoute de ses propres affects pour mieux identifier ce qui vient du témoin et permettre au témoin d'authentifier son vécu. L'acte d'interprétation ne doit pas se substituer à une expression de la capacité du témoinsaire d'être affecté. Dans le cas contraire, le témoinsaire risquerait de faire revivre au témoin l'expérience déshumanisante du traumatisme. De même, toute interprétation fortement saturée est à éviter, la capacité du témoinsaire de supporter le doute étant aussi indispensable que son refus d'apporter du sens à la place du témoin. Témoin comme témoinsaire peuvent en effet être tentés de construire un « mythe » rigide et immuable s'érigeant en une explication catégorique du passé, pour combler le « trou » narratif, clôturer le récit, éviter la confrontation à l'oubli et à l'hypermnésie, les deux facettes d'une mémoire clivée.¹⁹⁶ Un clivage structurel qui rappelle la théorisation de la fragmentation défensive de Ferenczi¹⁹⁷ : le témoin, ponctuellement sourd à ses propres dires, vit une dissociation affective, en écho à la dislocation du moment de persécution. S'obstiner à un idéal testimonial presque inquisiteur ce serait encore faire violence au témoin.

Le témoinsaire doit permettre à la parole du sujet de surgir sans sombrer dans l'idéologie du « tout dire » ou du « tout entendre » qui a fini par remplacer dans l'histoire récente la loi du silence et le poids de l'indicible. Pour éviter d'instituer une mémoire normative¹⁹⁸, de transformer le témoin en stèle commémorative ou de se figer dans un pacte dénégatif¹⁹⁹, lié à un impossible à raconter²⁰⁰, et d'un lien faussement recouvré entre le corps social et le sujet, il faut éviter la tendance à la fétichisation du processus testimonial, privilégier un travail de subjectivation et de mentalisation et pratiquer une écoute qui permette au témoin de s'exprimer au-delà de ses identifications aliénantes à une idéologie.

L'acte d'écriture du côté des témoins, mais aussi du côté des témoinsaires, s'inscrit dans le prolongement de cette tentative de (se) raconter. Pour Michel de Certeau, l'écriture joue le rôle d'un rite d'enterrement, elle exorcise la mort en l'introduisant dans le discours.

¹⁹⁶ Sur le clivage, voir Freud, « Le clivage du moi dans les processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, 1938, réédition PUF, Paris, 1985.

¹⁹⁷ Sándor Ferenczi, « Réflexions sur le traumatisme », *Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1934, réédition en 1982.

¹⁹⁸ Voir Josette Zarka, « Mémoire et témoignages : dénormalisation, normalisation, normativité », in *Actes de la deuxième rencontre internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, *Bulletin de la Fondation Auschwitz*, n° 53, Bruxelles, octobre-décembre 1996, p. 149.

¹⁹⁹ Voir René Kaës, « Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs », in A. Missenard et al. (dir.) *Le négatif, figures et modalités*, 1989 ; René Kaës, *Le groupe et le sujet du groupe*, 1993 ; René Kaës, *L'idéologie, études psychanalytiques*, 1980. Le pacte dénégatif apparaît quand le sujet se soumet à l'idéologie proposée comme Moi idéal, pour s'assurer un étayage qui le protège de la « crainte d'un effondrement » et ce faisant renonce à la pensée élaborative et à l'individuation.

²⁰⁰ Le contrat narcissique de la fonction reconstructrice est le versant positif du pacte dénégatif. Au-delà des bénéfices réels de retissage des liens intersubjectifs, il comporte le risque de ne pas traiter toute une partie de l'histoire considérée comme impossible à raconter.

Investie d'une « fonction symbolisatrice », elle permet de marquer un passé, ce qui équivaut à « faire une place au mort » et par là-même « utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants ».²⁰¹ Survivre, reconstruire son identité, rétablir la continuité de son histoire et la circulation d'une parole personnelle sont quelques-uns des buts de l'écriture testimoniale.

Dans le cas de l'écriture de soi, le témoin se donne la responsabilité de rendre possible un partage d'expériences à travers un lieu d'inscription et de certification auto-référentielle. Il s'agit moins de solliciter un regard à effet narcissisant que de faire appel à la capacité d'écoute, aux facultés de jugement et d'authentification du lecteur. Dans le cas de la transcription testimoniale, le témoignaire ne se confond pas avec le témoin / narrateur mais sa parole se rajoute d'une certaine manière à la polyphonie du texte, elle devient une des voix interférentes dans un récit dont l'étude (sorte d'analyse dans l'analyse) reste à faire. La narration devient multifocale, le narrateur permet de faire résonner les différents discours sans s'y fondre, sa singularité reste entière.

Le témoignaire incarne l'autre à qui le témoin s'adresse en premier lieu ; à un moment donné sur le plan fantasmatique, il est précipité dans le rôle de représenter pour son interlocuteur imaginaire « l'humanité disponible ».

*« Faisons quelque chose pendant que l'occasion se présente ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. Non pas à vrai dire qu'on ait précisément besoin de nous. D'autres feraient aussi bien l'affaire, sinon mieux. L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité, c'est nous, que ça nous plaise ou non. Profitons-en, avant qu'il soit trop tard. »*²⁰²

L'effort de déconstruction / reconstruction est déjà présent dans le surgissement des questionnements et des hypothèses du narrateur, dans son incompréhension de certains points de l'histoire, dans son incapacité parfois à avoir accès à l'information sollicitée, comme si l'Autre Scène était un théâtre de l'absurde se jouant des codes langagiers. Un certain nombre de redondances, de lacunes, d'incohérences et d'imprécisions attestent la difficulté du témoin et du témoignaire à classer cette information qui a du mal à être dite, la vérité de toute manière n'étant que mi-dite. Par sa forme, le récit du narrateur épouse le caractère peu linéaire et bien discontinu du contenu de la narration. L'effort de restitution symbolique de quelque

²⁰¹ Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, 1975, p. 118.

²⁰² L'engagement du témoignaire et sa motivation interrogent et rappellent les propos ici cités de Vladimir de l'acte II de la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot* (Minit, Paris, 1952).

chose de la vérité du sujet est déjà entamé dans cette tentative de raconter l'expérience testimoniale et de l'adresser à des lecteurs.

Oral, écrit ou transcrit, l'acte de témoigner peut s'avérer thérapeutique pour le témoin, lui permettre une réappropriation de son histoire et l'élaboration d'une nouvelle position subjective. Il peut au contraire l'emmener à une tentative de restauration narcissique qui se fera au détriment de toute réalité subjective, l'obligera à se montrer conforme à la demande sociale qui délimite des normes testimoniales et s'avérera aliénante pour le sujet sur le plan identitaire²⁰³. Il peut encore inciter le témoin à adopter un discours marqué par les valeurs et représentations de ses groupes d'appartenance ou de référence aux dépens de sa propre conflictualité, de ses positions idéologiques et de ses considérations éthiques. Le témoignage risque alors de s'infléchir vers une position testamentaire où « le devoir de mémoire » vis-à-vis de la collectivité l'emporte sur les exigences internes du témoin.

3. Quelles sont les limites du processus de transmission testimoniale ?

La transmission testimoniale connaît de très nombreuses limites qui tiennent tant aux composantes psychiques de l'entreprise qu'aux enjeux historiographiques et au contexte social qui la déterminent. Nous nous limiterons pour le présent travail à évoquer les enjeux transgénérationnels de la transmission et de la reconnaissance de la mémoire, en relation avec la possibilité préalable pour l'informateur de confier son histoire à un autre, ainsi que les réseaux de dette et de loyauté qui pèsent sur la transmission mémorielle face aux tentatives d'émancipation et de subjectivation du discours personnel du témoin.

Les enjeux transgénérationnels de la transmission testimoniale concernent aussi bien les descendants et héritiers symboliques du témoin que les chercheurs qui recueillent son témoignage et qui se retrouvent confrontés à l'effroi traumatique « non éprouvé par le sujet, expulsé hors de l'effraction, qui traverse alors les générations des descendants en creusant un écart, une inhibition du contact que constituerait une parole susceptible de s'adresser aux objets aimés. »²⁰⁴

La difficulté pour le sujet de confier son histoire et donc de faire confiance à un autre

²⁰³ La normalisation de l'acte de mémoire se répercute sur la normalisation de la forme du témoignage. Voir Josette Zarka, « Témoignages et écrans » et « Mémoire et témoignages : dénormalisation, normalisation, normativité » in *Actes de la deuxième rencontre internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, *Bulletin de la fondation Auschwitz*, n° 53, Bruxelles, octobre-décembre 1996, pp. 71-76 et 147-150.

²⁰⁴ Janine Altounian, « De quoi témoignent les mains des survivants ? De l'anéantissement des vivants, de l'affirmation de la vie », in *Témoignages et trauma, implications psychanalytiques*, Jean-François Chiantaretto (dir.), 2004, p. 48.

qui est fantasmatiquement placé en position de parent réparateur ou d'enfant merveilleux d'un côté, et de complice d'une humanité « trop longtemps indifférente » de l'autre, influent sur la relation d'écoute, la faisant osciller entre surestimation et rejet transférentiels et conditionnant par là-même la teneur des propos du témoin, tantôt victimaires, tantôt vindicatifs, souvent désaffectés se refusant à une blessure narcissique supplémentaire. Le risque pour le témoin de se sentir dépossédé de son histoire, répétant ainsi l'expérience traumatique de son assujettissement de jadis est réel. Un témoignaire qui se mettrait en position de pouvoir participerait activement à cette violation première, pousserait le témoin à douter de la véracité de son récit, voire même de sa propre réalité subjective, et empêcherait toute production d'un discours intime. Etre dans une attitude de proximité respectueuse des limites de l'autre, permettre la métabolisation des affects, admettre la difficulté éprouvée face à la destitution de l'humain et son corollaire, une perte de confiance fondamentale dans l'autre, est très important pour qu'une narration devienne possible et libératrice.

La position éthique et l'implication personnelle du témoignaire sont constitutives de la réalité d'une relation dans laquelle les mandats transgénérationnels et les réseaux de loyauté ne sont jamais absents. Le témoignaire occupe bien souvent sur le plan imaginaire la place des enfants de la seconde génération à qui le survivant voudrait demander de remplacer l'environnement empathique dont il avait été privé. Cette position est d'une importance capitale pour la prise de parole du témoin, qui, la plupart du temps, n'a pas pu parler à ses propres enfants, de crainte de les traumatiser ou d'apparaître comme une figure trop destituée. Le refus d'en parler des parents a précédé celui des enfants, créant une véritable « emprise du silence » pour reprendre Nadine Fresco²⁰⁵ dans son article au nom évocateur, « La diaspora des cendres » : « Trop près pour pouvoir avoir un regard », ils restaient sidérés, « éblouis par le noir mystère d'avant leur naissance ».

Ces enjeux transgénérationnels touchent d'autant plus les chercheurs que leur motivation dans le choix de ce type de travaux de recherche procède bien souvent d'une intégration à des communautés de mémoire, réelles ou fantasmatiques, proches de celles du témoin. Travailler sur un génocide, une guerre civile, la Shoah, interroge les raisons du chercheur, ses liens identificatoires avec les témoins, sa propre histoire familiale.

« Témoin et témoignaire n'échappent pas aux mécanismes complexes de la délégation. Qu'ils soient ou non issus du même groupe ethnique, tous deux sont pris dans un réseau de loyautés groupales : loyautés de réparation, de fidélité à un héritage, loyauté aux

²⁰⁵ Nadine Fresco, « La diaspora des cendres », *Nouvelle revue de psychanalyse*, XXIV, 1981, pp. 205-220.

morts de la famille et du groupe. Le mandat testimonial à l'origine de leur rencontre est donc toujours l'effet conjugué d'une délégation explicite et consciente et de délégations implicites, souvent inconscientes. Ce qui les a fait se rencontrer peut alors devenir un obstacle d'autant plus grand qu'il opère souvent, comme nous l'avons vu, à l'insu du sujet. Prisonniers d'une allégeance vitale, témoins et témoins ne peuvent souvent rien modifier de cet héritage ingérable qui se rappelle à eux de façon obsédante. »²⁰⁶

Tous les projets de recueil de témoignages peuvent comporter une composante militante dont ni le témoin ni le témoignaire ne sont dupes et qui peut agir à la fois comme un moteur pour la recherche et une résistance au travail mémoriel. Ecrire ou parler pour l'Histoire, c'est ce que le témoin recherche et redoute à la fois. Une fois transcrite et publiée, son histoire singulière sera amenée à dialoguer avec d'autres, elle acquerra une existence sociale, mais elle pourra aussi être contestée, utilisée, réifiée. Témoigner, c'est regarder au fond de soi-même, pour s'exposer au regard des autres. Le témoignage est un acte d'authentification de soi par l'autre et en tant que tel, il comporte le risque de se sentir incompris, rejeté ou nié.

Devant un tel risque, le témoin peut chercher à intégrer son témoignage à la norme testimoniale de sa communauté, limitant ainsi la part de différenciation propre à chaque histoire singulière, au profit d'une narration collective, qui lui offre un schéma et une visée énonciatifs opérants et ordonnés et qui lui épargne le long travail de déconstruction de l'introspection.

Le témoin parle souvent en son nom mais aussi au nom de sa communauté ethnique, politique, religieuse, avec qui il entretient des relations de loyauté, voire de dette. Les groupes d'appartenance ou de référence des témoins constituent des liens identificatoires solides, souvent érigés par l'individu en Idéal du Moi. Ils véhiculent une série de représentations collectives dominantes au sein de la communauté de mémoire du témoin face auxquelles les tentatives d'émancipation et de subjectivation du discours personnel du témoin s'avèrent difficiles. Le groupe peut s'opposer à tout changement ressenti comme dangereux pour son unité²⁰⁷ de telle sorte que le discours individuel ne surgisse qu'au bout de longues années d'attente quand les conditions sociales y sont favorables.

Les événements de la macro-histoire collective sont alors déterminants dans la restitution des processus autoréflexifs de la micro-histoire individuelle, les composantes historiques et sociales de l'acte testimonial se révélant inextricablement liées au déroulement

²⁰⁶ Régine Waintrater, « Le pacte testimonial », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Jean-François Chiantaretto (dir.), 2004, p. 69.

²⁰⁷ Cf. René Kaës, *L'idéologie, Etudes psychanalytiques*, 1980.

du travail psychique du témoin et de ses destinataires.

Au-delà des limites liées aux difficultés intrinsèques à l'acte testimonial, le recueil des témoignages et leur restitution à la collectivité participent activement à la réhabilitation des témoins, sujets de parole et narrateurs endogènes d'un récit qui, à défaut de coïncider avec l'Histoire, prend part à sa (re)construction. Longtemps relégués au rang de documents annexes, confirmant ou infirmant les archives écrites, les témoignages oraux ou transcrits permettent d'apporter un unique éclairage sur l'histoire des subjectivités, l'évolution des représentations et le travail de mémoire. Le rôle du chercheur, partie prenante du processus d'édification de la connaissance de l'histoire, ne s'identifie jamais à un savoir établi mais invite à sa déconstruction. Les travaux sur la métamémoire et le dialogue testimoniaux viennent illustrer ce processus de décomposition opéré par une parole restée ouverte, en écho à cette impossibilité constitutive de tout dire et de tout maîtriser. Les limites du recueil et de la restitution du témoignage signent d'une certaine manière les bornes de tout acte de recherche et de toute entreprise intersubjective, construits sur un décalage original, un écart structurel de la transmission entre émission et réception. Leur acceptation permet de faire ce qui reste encore possible : tenter de rétablir une chaîne signifiante et donner un aperçu de la division du sujet. Permettre aussi aux témoins de parler au-delà de leur sidération de tous ceux qui n'ont pas pu le faire. Comme l'a dit Primo Levi, témoin et témoignaire des naufragés et des rescapés : «Nous les survivants, nous sommes une minorité non seulement exigüe mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas venus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux, les "musulmans", les engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale.»²⁰⁸ D'une certaine manière, nous sommes tous des témoins des témoins.

Quelques constats

Au moment de clore ce travail de présentation de notre réflexion sur le témoignage, nous souhaiterions attirer l'attention sur la nécessité de penser la contenance, le lien, la remémoration traumatique du côté de la rencontre de plusieurs subjectivités. La polyphonie de la narrativité verbale, corporelle, artistique renvoie à une pluralité des points de vue, à une multitude d'identifications possibles, de projections et d'introjections. La groupalité interne du chercheur, du clinicien, du citoyen vient rencontrer celle de ses interlocuteurs, dans une

²⁰⁸ Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, 1986, réédition 1989, p. 82.

rencontre riche en enjeux transgénérationnels, dont il importe d'être conscient, tant la notion du traumatisme prend sens dans son inscription dans une histoire individuelle, familiale et sociale.

Le travail d'écriture en tant que modalité introspective, centrée sur le sujet, permet de restituer quelque chose de sa rencontre singulière avec l'altérité chez l'autre et en soi-même, accompagne l'inattendu de l'émergence de l'inconscient, qui se rappelle à nous dans nos rêves, nos symptômes, nos actes manqués et nos lapsus, réconcilie l'auteur avec le manque structurel entre intention de dire, acte énonciatif et énoncé.

Ces quelques pages essaient de restituer un parcours de vie, de recherche et de questionnement qui ne peuvent pas être rendus dans un écrit par définition incomplet. Elles essaient toutefois de retracer l'importance de la notion de contenance dans notre travail intellectuel et associatif, dans notre posture clinique et dans notre éthique individuelle. L'appel à plus de contenance va de pair avec une vision du monde plus solidaire, où des liens se tissent entre personnes, institutions, savoirs et disciplines. Notre parcours témoigne de ce désir de créer du lien, d'y voir un outil thérapeutique et sans doute un moyen éthique de rendre notre monde plus accueillant.

B. Le témoignage de Stéphanos Stéphanou

Avant-propos

« Ce texte est un récit de vie, la vie de l'un des milliers de Grecs de gauche pendant le XXe siècle. Une année et demie de clandestinité après février 1945 puis 18 années d'emprisonnement et d'exils interrompus par des phases de « permission » jusqu'en 1971... Quels crimes a commis ce dangereux individu ? Il s'est engagé, lycéen encore, dans le mouvement de jeunesse de la Résistance de gauche, l'EAM, puis a rejoint le maquis après son baccalauréat – peu de temps, l'été 1944 seulement puisque les Allemands évacuent sa région à l'automne. Que cherchait-il ? À libérer son pays de l'Occupation étrangère et à construire une Grèce plus libre, plus juste, plus démocratique que la dictature qui avait précédé la guerre, à rendre le monde plus beau et plus humain, ce qui fit de lui « le soldat d'une armée internationale ». Voilà de quoi être mis en prison depuis la Grèce des années 1930 jusqu'à celle des années 1970.

Après une première arrestation pour appartenance à une organisation interdite (les Jeunesses de l'EAM), le système s'entretient tout seul : court séjour en prison... mais on ne peut relâcher quelqu'un qui refuse « d'abjurer » ses erreurs, ce sera donc l'exil et le camp dans plusieurs îles successives, désertes ou peu peuplées et difficiles d'accès ; c'est la « déportation administrative » sans jugement ni durée définie, juste prolongée périodiquement par une décision préfectorale arbitraire, ou les « permissions » sous surveillance policière et de durée incertaine.

Stéphanos Stéphanou, s'il veut n'être qu'un parmi des milliers, s'il refuse d'être un héros ou un être exceptionnel, est néanmoins exemplaire. Ce récit en effet n'est ni victimaire ni « pleurnichard ». C'est le fruit des réflexions d'un octogénaire plein d'humour, un homme qui, au camp, a dansé, chanté, fait du théâtre, écrit, joué au volley-ball, qui avec encore des moments d'émotion indicible a su prendre du recul, réévaluer ce qu'il ne savait pas toujours interpréter sur le moment, et qui tente de l'expliquer honnêtement et avec modestie. On y découvre une petite ville de la Thrace frontalière pendant la guerre, puis le fonctionnement des camps, leur double direction, celle de « l'extérieur », le commandement du camp, et celle de « l'intérieur », le parti communiste ; c'est aussi la mutualisation des ressources de chacun qui fait de ces lieux d'exil des lieux d'apprentissage intellectuel, politique, sportif, musical ; on y retrouve la force des relations entre « pays » qui traversent parfois les divisions politiques et toujours, pendant les « permissions » de quelques mois octroyées subitement par l'administration, la peur omniprésente des contrôles, des restrictions exercées contre la famille et le désir de contribuer encore à la construction d'une société future plus juste. C'est aussi quelqu'un inspiré par un idéal né du christianisme, du communisme et des Lumières qu'il n'abandonnera jamais.

Tout cela – ce qui figure ci-dessus n'est qu'un aperçu – est dû au travail de Christina Alexopoulos et surtout à son humanité profonde, son empathie, sa capacité à établir un lien avec l'Autre, ici Stéphanos Stéphanou, sans le brusquer, et à lui inspirer suffisamment confiance pour qu'il accepte de se livrer. Il sent bien que les générations nées après 1974,

absorbées dans la société de consommation, ont parfois du mal à comprendre ce passé, cet idéal, cette façon de vivre, de se donner ; pourtant ce passé si particulier qui a marqué plusieurs générations, qui a touché d'une façon ou d'une autre toute la population du pays, est indispensable pour comprendre en profondeur certaines réactions des Grecs depuis 1981. Il n'y a pas que les jeunes Grecs qui devraient apprendre à le connaître, c'est ce qui fait l'intérêt de cette publication en français. »

Joëlle Dalègre

Sigles et abréviations utilisés dans cet ouvrage

AKE	Αγροτικό Κόμμα Ελλάδας /Part iagrairedGrèce
ASKI	Αρχεία Σύγχρονης Κοινωνικής Ιστορίας/Archives d'histoire sociale contemporaine
DESPA	Διοικητική επιτροπή των συλλογών των Πανεπιστημίων της Αθήνας/Commission d'Administration des assemblées de l'Université d'Athènes
AKEL	Ανορθωτικό Κόμμα Εργαζόμενου Λαού/ Parti progressiste des travailleurs
DKEL	Δημοκρατικό κόμμα εργατικού λαού/Parti démocratique du peuple du travail
DRK	Δημοκρατικό ριζοσπαστικό Κόμμα/Parti démocratique radical
DSK	Δημοκρατικό συνδικαλιστικό Κίνημα/Mouvement syndicaliste démocratique
EA	Εθνική Αλληλεγγύη/Solidarité nationale
EAM	Ελληνικό Απελευθερωτικό Μέτωπο/ Front de libération grec
EDA	Ενιαία Δημοκρατική Αριστερά/Gauche démocratique unie
EDES	Εθνικός Δημοκρατικός Σύνδεσμος/ Coordination démocratique nationale
EDNE	Ενιαία Δημοκρατική Νεολαία Ελλάδας /Jeunesse démocratique unie de Grèce
EEE	Εθνική Ένωσις Ελλάς/Union nationale Grèce
EFEE	Ένωσις φοιτητών Ελλήνων Ελλάδας/ Union étudiante grecque de Grèce
EKOF	Εθνική Κοινωνική Οργάνωσις Φοιτητών/Organisation sociale nationale des étudiants
ELAN	Ελληνικό Λαϊκό Απελευθερωτικό Ναυτικό /Marine grecque populaire de Libération
ELAS	Ελληνικός Λαϊκός Απελευθερωτικός Στρατός /Armée grecque populaire de Libération
ELD	Ένωσις Λαϊκής Δημοκρατίας/ Union de la démocratie populaire
ELDYK	Ελληνική Δύναμη Κύπρου/ Force grecque de Chypre
EMIAN	Εταιρεία Μελέτης Ιστορίας της Αριστερής Νεολαίας/ Société d'étude de l'histoire de la jeunesse de gauche
En-DA	
EOKA 2	Εθνική Οργάνωσις Κυπρίων Αγωνιστών Β/Organisation nationale des combattants chypriotes 2
EON	Εθνική Οργάνωσις Νεολαίας/Organisation nationale de Jeunesse
EPEK	Εθνική Προοδευτική Ένωσις Κέντρου/ Union progressiste nationale du centre
EPON	Ενιαία Πανελλαδική Οργάνωσις Νέων/ Organisation panhelladique unie des Jeunes
ERE	Εθνική Ριζοσπαστική Ένωσις/ Union radicalenationale
ESA	Ελληνική Στρατιωτική Αστυνομία/ Policemilitairegrecque
ETE	Εθνική Τράπεζα Ελλάδος/ Banque Nationale de Grèce
FETH	Ένωσις φοιτητών Θεσσαλονίκης/Syndicat des étudiants de Thessalonique
KKE	Κομμουνιστικό Κόμμα Ελλάδας/Parti communiste de Grèce
KNE	Κομμουνιστική νεολαία Ελλάδας/Jeunesse communiste de Grèce
KOB	Κομμουνιστική οργάνωσις βάσης/Organisation communiste de base
KYP	Κεντρική Υπηρεσία Πληροφοριών/ Service central de renseignements
MAY	Μονάδες Ασφάλειας Υπαίθρου/ Unités de sécurité de plein air
N-EDA	Νέα Διεθνιστική Αριστερά/ Nouvelle gauche internationale
N.EDA	Νεολαία της Ενιαίας Δημοκρατικής Αριστεράς/Jeunesse de la Gauche démocratique unie
OKNE	Ομοσπονδία Κομμουνιστικών Νεολαίων Ελλάδας/ Fédération des Jeunesses communistes de Grèce
OPLA	Οργάνωσις Προστασίας Λαϊκού Αγώνα/ Organisation de protection de la lutte populaire
OSPE	Ομάδα συγκατοίκηση πολιτικών εξορίστων /Groupe de cohabitation des exilés

	politiques
PAM	Πανελλήνιο Αντιδικτατορικό Μέτωπο/ Front antidictatorial panhellénique
PAME	Πανδημοκρατικό Αγροτικό Μέτωπο Ελλάδας/ Front pandémocratique agraire de Grèce
PAO	Πανελλαδική Απελευθερωτική Οργάνωση/ Organisation panhelladique de Libération
PAOS Rigas Féréos	Πανελλήνια Αντιδικτατορική Οργάνωση Σπουδαστών (ΠΑΟΣ) "Ρήγας Φεραίος"/ Organisation antidictatoriale panhellénique des Étudiants Rhigas Féréos
PCUS	Particomunisted'Unionsoviétique
PODN	Παγκόσμια Ομοσπονδία Δημοκρατικών Νεολαιών/ Fédération mondiale des jeunes démocrates
PSK	Πολιτικός σύνδεσμος Κομμάτων/ Alliance politique des partis
SEEN	Σύνδεσμος ελληνικής εργατικής νεολαίας/ Commission de Coordination de la Jeunesse travailleuse de Grèce
SEKE	Σοσιαλιστικό Εργατικό Κόμμα Ελλάδος/ Parti socialiste travailleur de Grèce
SEMME	Σύνδεσμος εργατικών μαθητών της Μεσαίας εκπαίδευσης/ Association des élèves travailleurs de l'Enseignement secondaire
SFA	Στρατιωτικές φυλακές ασφαλείας/ Prisons militaires de sécurité
SKE	Σοσιαλιστικό κόμμα Ελλάδα/ Partisocialiste de Grèce
SK-ELD	Σοσιαλιστικό Κόμμα Ένωση Λαϊκής Δημοκρατίας/ Parti Socialiste-Union de Démocratie populaire
TEA	Τάγματα εθνοφυλακής ασφαλείας/ Bataillons de sécurité de garde nationale
UNRRA	United Nations Relief and Rehabilitation Administration
X	Οργάνωση X/ Organisation X

Évènements de l'histoire grecque cités dans cet ouvrage

Octobre 1912– avril 1913	Première guerre balkanique
Juillet 1913	Deuxième guerre balkanique
1916-1918	Grèce dans la Première Guerre mondiale
1919-1922	Guerre gréco-turque
Janvier 1923	Accord sur l'échange de populations grecques et turques signé à Lausanne
Mars 1924– novembre 1935	2 ^e République grecque
Juin 1925– avril 1926	Dictature de Pangalos (1878-1952)
1926	Kondylis (1878-1936) 1 ^{er} ministre d'août à décembre 1926, régent d'octobre à novembre 1935, après le coup du 10 octobre contre Tsaldaris
25 juillet 1929	<i>Idionymo</i>
1 ^{er} mars 1935	Coup d'État mené par Plastiras contre le gouvernement Tsaldaris
Novembre-décembre 1935	Plébiscite et retour du roi Georges II
4 août 1936	Metaxás dictateur
Novembre 1936	Création de l'EON
28 octobre 1940	Ultimatum de Mussolini à la Grèce
20 octobre 1940 – mars 1941	Guerre d'Albanie
6 avril 1941	Les Allemands attaquent la Grèce
20 avril 1941	Capitulation des forces grecques de Tsolakoglou face aux Allemands
27 avril 1941	Entrée des Allemands dans Athènes
31 mai 1941	Chute de la Crète
21 mai 1941	Fondation de l'EA
9 septembre 1941	Fondation de l'EDES
27 septembre 1941	Fondation de l'ELAS
23 février 1943	Fondation de l'EPON
Avril 1943	Fondation des Bataillons de sécurité
Mars 1943	Fondation des X
1 ^{er} Mai 1944	Exécutions à Kaissariani
Mars-avril 1944	Épuration des bataillons grecs du Moyen-Orient
28-29 avril 1944	Le château fort de l'Hymette : le sacrifice héroïque de trois éponites
17-20 mai 1944	Accords du Liban
17 août 1944	Blocus de Kokkinia
Septembre 1944	Accord de Caserte
28 août 1944 – 3 septembre 1944	L'armée allemande quitte l'Évros
9-19 octobre 1944	Accord Staline/Churchill sur la Grèce et les Balkans
26 avril 1944 (hors de Grèce) – 18 octobre 1944 – 3 janvier 1945	Gouvernement d'union nationale de G. Papandréou
3 décembre 1944-11 janvier 1945	Évènements de Décembre à Athènes
3 janvier 1945 – 9 avril 1945	Plastiras, Premier ministre
12 février 1945	Accords de Varkiza
1946-1960	Fonctionnement du camp de Makronisos

1947-1952, 1955-1961, 1967-1974	Fonctionnement du camp de Gyaros
1947-1952	Camp de concentration pour femmes de Trikeri
1936-1968	AghiosEfstratios, Aï-Stratis comme île d'exil
Janvier 1946	Congrès de l'EPON
31 mars 1946	Premières législatives depuis 1936, l'abstention Litochoro
Juin 1946	<i>Troisième décret</i>
Novembre à avril 1946, Novembre 1947 à juin 1949	Sophoulis, Premier ministre
5 mars 1950	Élections législatives
9 septembre 1951	Élections législatives
1951	Création de l'EDA
16 novembre 1952	Élections législatives
1955-1963	Karamanlís, Premier ministre
21 juillet 1965	Mort de SotirisPetroulas, tué par la police dans une manifestation
Février 1956	Vingtième congrès du PC soviétique
19 février 1956	Élections législatives
15-18 juillet 1956	1 ^{re} conférence panhellénique de l'EDA
Mars 1956	6 ^e plénum du KKE qui exclut Zachariadis
11 mai 1958	Élections législatives
Février 1959	Accords de Zurich et de Londres
29 octobre 1961	Législatives « truquées » au profit de Karamanlís
3 novembre 1963	Victoire du Centre de Georges Papandréou aux législatives
16 février 1964	Victoire (53 % des voix) du Centre de Georges Papandréou aux législatives
15 juillet 1965	« démission » de Georges Papandréou, la « déviation » royale
21 avril 1967	Coup d'État des colonels à Athènes
Février 1968	12 ^e plénum du comité central du KKE
15 juillet 1974	Coup d'État contre Makarios à Chypre, qui entraîne l'intervention, le débarquement et l'occupation d'une partie de l'île par les troupes turques

Introduction : les témoignages sur la Résistance et la Guerre Civile grecques

Dans la communauté scientifique internationale, le témoignage oral acquiert une importance grandissante, non seulement comme source complémentaire dans la recherche d'archives pour l'histoire, mais aussi comme domaine autonome dans un cadre pluridisciplinaire au même titre que l'anthropologie et la psychologie. Les conditions du recueil et de l'utilisation des témoignages, la place de l'oralité dans la recherche contemporaine et les objets d'étude du récit autobiographique sont donc au centre d'une problématique plus générale sur la mémoire individuelle et collective.

La parole du narrateur s'adresse à la fois à la collectivité et au témoin du témoin qui recueille le récit dans le cadre d'une relation transféro-contre-transférentielle avec tous les mouvements de projection et d'identification qu'elle peut contenir. Le besoin de parler de soi, de faire de son récit un témoignage de valeur définitive est un élément d'un travail de thérapie ; il est aussi vital dans le travail de l'histoire orale ou de l'anthropologie, notamment quand il est question d'un témoignage d'expériences extrêmes et qu'un témoin-narrateur compte sur un témoin-garant pour transmettre son histoire. Le rôle du témoin du témoin est donc dans ce cas de repérer les « trous » dans l'histoire du sujet et de rétablir la continuité d'un scénario de vie entre la première personne du passé qui a été privée de témoins, et la première personne actuelle qui cherche à témoigner. Le fondement éthique du témoignage et sa raison d'être se retrouvent dans le fait de faciliter la mise en récit du témoignage. Un texte est donc en dialogue avec ce que le narrateur a pensé autrefois, exprimé ou refoulé, avec toute une époque et un réseau d'autres témoignages de résistants qui ont été écrits ou continuent à l'être, et avec les historiens et les hommes politiques qui évoquent le passé. Chaque récit en ce sens est un dialogue à plusieurs niveaux qui s'intègre dans une structure ternaire et qui inaugure un dialogue entre soi-même et l'autre.

Le témoignage de Stéphanos Stéphanou s'insère parmi les témoignages sur la décennie des années 40, la Résistance et la guerre civile en Grèce ; même s'il dépasse chronologiquement cette période, il appartient viscéralement à cet ensemble de témoignages, par sa forme et son contenu, par la participation du narrateur aux événements de cette époque et par son accession à l'âge adulte durant cette décennie. L'auteur appartient à la génération des années 1940, le cours postérieur de sa vie a été défini par son engagement comme activiste de gauche dans cette période. Ses dix-huit années de prison et d'exils, son action politique dans les nouveaux mouvements des années 1960, son arrestation par la junte s'expliquent et trouvent leur point de départ dans son engagement à gauche pendant son

adolescence. Et cet engagement, comme celui de beaucoup d'autres à cette époque, trouve son origine dans une histoire familiale et communautaire ayant un fort ancrage local ; l'expérience du réfugié (comme dans d'autres cas, celle de l'appartenance à un groupe « minoritaire »), un premier contact avec les idéaux communistes, une participation aux conflits sociaux marquent la trajectoire politique des combattants de gauche des années 1940.

Les témoignages de la Résistance et de la guerre civile constituent un champ de recherche très fécond. De nombreuses études remarquables ont été réalisées dans ce domaine, qu'il s'agisse de travaux sur la mémoire collective ou de l'appréhension historique d'un témoignage recueilli par un chercheur ou encore d'approches comparatives à la lisière de la psychanalyse et de l'histoire orale.

L'expression mémorielle de la gauche grecque a connu des formes différentes au fil du temps, en relation à la fois avec le contexte politique en Grèce même, ou dans les pays de l'Est où vivait une partie des ex-combattants de la guerre civile.

Dans les années 1950 à 1960, cette expression mémorielle a dû faire face à des conditions de censure et d'autocensure, être limitée par un cadre légal qui excluait la gauche, qui elle-même se taisait au nom d'une injonction à l'oubli, d'un retour à la normalité, d'une possible réintégration de ces militants dans la vie politique du pays. C'est dans le cadre de cette exclusion et de cette stigmatisation, allant de la fin de la guerre civile jusqu'à la chute de la junte (1974), que cette mémoire de gauche suivit, notamment dans les pays de l'Est, les différentes lignes politiques du Parti communiste, qu'il s'agisse du regard porté sur l'Armée démocratique par rapport à l'ELAS, de la reconnaissance officielle de la défaite dans la guerre civile, de l'attribution des responsabilités et des erreurs ou encore de la réhabilitation des combattants injustement condamnés. Il y eut en Grèce une tendance permanente à passer sous silence la guerre civile et à mettre en avant l'expérience de la Résistance ; les références du discours public de la gauche à l'action armée de la Seconde Résistance (c'est-à-dire la guerre civile) sont très récentes, loin derrière les textes relatifs aux persécutions, à la terreur blanche, à la prison et à l'exil. Quand les gens de gauche témoignent, ils sont appelés à se situer par rapport à un cadre déjà constitué qui leur a assigné une certaine place : ils sont considérés comme le « danger communiste », la « menace slave », le « microbe eamobulgare » qui vient détruire « la civilisation trois fois millénaire de la nation », la famille traditionnelle et la foi chrétienne.

Dans la décennie 1950, les témoignages sont des textes écrits soit en temps réel, dans des conditions d'enfermement et de censure (mémoires, notes, correspondance), qui décrivent les pesanteurs du moment présent, les attentes placées dans un futur proche ou la déception

d'un passé récent, soit *a posteriori*, dans un discours de mémoire qui cherche à transmettre une version de l'histoire, à instiller la combativité, à présenter une parole personnelle intensément influencée par le contexte du Parti. Ils insistent sur le droit au patriotisme qui leur est refusé, sur la lutte contre les Occupants et les collaborateurs dans un esprit de sacrifice pour la collectivité. Certains événements peuvent influencer ces lignes générales, le début de la déstalinisation dans le bloc de l'Est, la montée électorale spectaculaire de l'Union Démocratique de Gauche (EDA) en 1958, l'exécution de Beloyannis en 1952, celle de Ploumbidis en 1954, les procès pour espionnage des années 1960...

Dans la décennie 1960, des changements significatifs se produisent dans la vie politique du pays : l'éclosion de nouveaux mouvements populaires, des mouvements d'étudiants, les marches de la paix, l'action syndicale, des grèves massives, des revendications pour les droits constitutionnels, la justice sociale et l'éducation, la chute de la droite et l'arrivée au pouvoir du centre en 1964... La jeunesse de gauche se relie, parfois inconsciemment, aux luttes des Jeunesses Résistantes communistes de l'EPON. L'action de la jeunesse de l'EDA et des Jeunesses Lambrakis remet à l'avant-scène les réalisations, les espoirs puis la déception qui suivit la défaite dans la guerre civile : la prise de pouvoir par la junte en 1967 réactive, plus violent que jamais, l'esprit de « loyauté nationale », le vocabulaire persécutant de la guerre civile et l'arsenal législatif d'une répression qui n'avait jamais vraiment arrêté mais qui s'était quelque peu limitée pendant le court printemps des années 1963 à 1967.

Entre 1963 et 1967 sont édités quelques témoignages sur la détention des prisonniers politiques et des ouvrages historiques sur la Résistance et la guerre civile ; leur sortie coïncide avec la libération des prisonniers politiques. Puis, pendant la dictature (1967-1974), la production éditoriale historiographique de droite, celle des vainqueurs de la guerre civile connaît une explosion. Parallèlement à l'extérieur, quelques témoignages de gens de gauche sont publiés dans le cadre de la lutte contre la dictature. Les premières études publiées en Europe occidentale utilisent les archives diplomatiques des pays engagés directement ou non dans le conflit et concernent le rôle des puissances étrangères dans la vie politique du pays.

Après la chute de la dictature, il est enfin possible aux gens de gauche qui ont vécu la décennie 1940 et ses persécutions de s'exprimer. Les publications sont alors assez nombreuses et variées. On peut les classer en tenant compte du temps décrit dans le récit (Occupation, Résistance, Libération, événements de décembre, Varkiza, terreur blanche, guerre civile, défaite), du lieu de l'action (ville ou milieu rural, Nouvelles Provinces ou Vieille Grèce, région de tradition de gauche ou de droite, etc.), de l'expérience du combattant

(maquis ou illégalité en ville), de son passage ou non par les pays de l'Est, de sa situation en Grèce (arrestation, détention ou exil), de la place du narrateur dans le Parti, de son action dans le Parti après la guerre civile et en particulier lors de sa scission historique en 1968. Une multitude de comparaisons deviennent possibles par rapport aux différents points abordés et aux diverses perspectives adoptées en synchronie et en diachronie.

Le contenu évolue lui aussi avec le temps. Entre 1974 et 1981, s'expriment principalement des figures dirigeantes, y compris des cadres qui avaient trouvé asile dans les pays de l'Est et ont pu rentrer en Grèce ; ils tentent de restaurer l'image de la gauche dans le discours public. Ces textes traitent des causes de la défaite et, sur la pointe des pieds, des oppositions intérieures au mouvement. Ils mettent en avant la Résistance et non la guerre civile, se déclarent contre la prise de pouvoir par la violence armée et insistent sur leur patriotisme et leur engagement pour les valeurs du parlementarisme et de la légalité. Même s'ils restent fidèles aux codes de style et aux thèmes traditionnels du discours autobiographique communiste, on voit apparaître peu à peu une pensée plus personnelle sur les ruptures entre les forces de gauche et leurs causes, qui prépare le terrain pour le récit des pratiques intérieures au Parti, pour la description des heurts idéologiques ou personnels et notamment pour la dénonciation ultérieure de la stigmatisation et de l'isolement des dissidents,

Les témoignages des années 1980 et 1990 ont un caractère personnel plus marqué et des thématiques plus variées, y compris dans la description d'expériences extrêmes, ramenées de façon moins conventionnelle et désincarnée ; ils démystifient les relations intérieures au Parti, entre les combattants comme entre la base et le mécanisme interne du Parti, et accordent de plus en plus de place au vécu du sujet. Entre 1981 et 1989, le discours de gauche acquiert une place dominante non seulement dans la mémoire collective de la guerre civile et des années qui lui firent suite, mais aussi, et surtout dans le discours historiographique officiel. Après la victoire électorale du Parti Socialiste (PASOK) en 1981 et la reconnaissance de la Résistance nationale en 1982, le centre et le centre-gauche se sont rapprochés des combattants de la gauche communiste dans un discours de réconciliation qui tendrait à effacer les oppositions du passé.

Après la chute du mur de Berlin en 1989, la remise en question de la défaite et du sens des luttes sociales des cinquante années précédentes prend une autre dimension, plus critique. Elle devient tantôt géopolitique, en s'intéressant aux alliances politiques de la Grèce contemporaine et à l'avenir de la révolution internationale après la chute des régimes communistes, tantôt philosophique, en interrogeant le sens de l'engagement éthique dans un

idéal sociétal qui demanda tant de sacrifices et qui entraîna dans son effondrement beaucoup d'espoirs et d'illusions sur des lendemains enchanteurs.

Des crises successives de l'identité de gauche, à entendre comme une représentation sociale et psychique de son appartenance à une partie de la population qui avait lutté et qui avait été persécutée pour ses idées, eurent lieu entre les années 1981 et 1989 et conduisirent à mettre en doute la mémoire historique telle qu'elle s'était construite dans des espaces collectifs traditionnels. Des rôles plus ou moins figés dans la mémoire de la période précédente perdent en grande partie leur point d'ancrage idéologique après 1989. Pour se défendre contre ces « pertes de sens » ou désillusions brutales, le discours mémoriel du Parti communiste grec s'accroche à des points saillants de son identité idéologique et de son rôle historique. Il se distingue ainsi d'un discours d'union et de réconciliation nationale qui cherche de manière quelque peu artificielle à relier le mouvement de la Résistance nationale à d'autres forces politiques postérieures, ce qui conduit *in fine* à faire perdre au mouvement sa singularité. La guerre civile comme élément clivant est constitutive des idées politiques et, en ce sens, la gauche communiste l'intègre dans la radicalisation de sa rhétorique à partir de 1990.

Parallèlement, dans l'expression personnelle ou collective, les structures internes hiérarchiques qui influencent la décision des narrateurs d'écrire ou de dire leur témoignage commencent à être abordées de façon nouvelle. Des groupes qui jusque-là s'étaient peu exprimés accèdent de plus en plus au discours public.

Comme souvent dans la mesure où la parole publique incarne une forme symbolique de pouvoir, les femmes, les cadres inférieurs, les illettrés, les provinciaux, les minorités, ceux qui ont signé la déclaration de repentir... ont donné leur version bien après les groupes dominants. Et quand ils tentent de le faire, ce n'est pas toujours bien accepté, car ils se heurtent à l'image officielle d'une forme politique codifiée et légalisée. Pourtant dans des témoignages antérieurs se profilait déjà l'image de ces personnes invisibilisées, à travers des dialogues entre de nombreux personnages. La façon dont l'inégalité sociale ou la distinction capitale/province, lettré ou non entre dans les communautés des détenus apparaît déjà dans des récits plus anciens même si elle connaît son apogée dans l'expression postérieure des combattants anonymes comme le montre dans son travail Tasoula Vervenioti.

Le poids historique du passé, y compris la scission du Parti en 1968, les poursuites vécues par le monde de la gauche depuis la loi anticommuniste de l'*Idionymo* de Venizélos (1929) jusqu'à la dictature des colonels, la peur encore récemment, de dire quelque chose qui pourrait être utilisé par l'adversaire contre le mouvement et la mémoire des camarades, « en

apportant de l'eau au moulin de la réaction », ont fait que beaucoup de combattants en ont laissé d'autres raconter, prendre la parole, des personnes, à leur avis, « plus indiquées » en raison de leur histoire dans le Parti, de leur position sociale ou de leurs connaissances, puisque chaque témoignage était compris comme une intervention publique et que chaque récit acquérait la valeur d'une action politique.

Quand les témoignages commencent à être moins une partie du discours public officiel de la gauche, et à devenir un regard personnel plus subjectif, certains peuvent se sentir désormais légitimes et capables de parler ou d'écrire. Pour beaucoup, le sentiment que le temps qui leur reste à vivre se réduit devient le facteur décisif. Dans l'esprit de plus d'un témoin, il ne faut pas laisser des comptes non réglés avec le passé, mais au contraire tenter de retrouver dans sa mémoire les reminiscences du passé et nommer auprès de la communauté les moments-clés de son existence et le sens qu'on lui attribue. Certains choisissent de ne faire publier leur témoignage qu'après leur mort, lui donnant ainsi un caractère de testament.

Il est intéressant de voir que progressivement l'expression des populations « invisibilisées » coïncide avec une tendance plus générale à la différenciation de l'écriture testimoniale avec des formes précédentes plus stéréotypées. Les thèmes se renouvellent alors que le discours passe de la référence insistante aux sacrifices de la gauche dans un langage de défense destiné à l'adversaire dans le cadre d'une confrontation à deux, à la construction d'un récit qui reconnaît l'Autre, peut l'entendre et comprendre son discours, et en même temps s'exprimer indépendamment de ses prises de position, dans une adresse collective qui se veut dépassement du conflit à deux. Le but n'est plus de répondre à l'adversaire pris dans un duel imaginaire avec lui, mais de revisiter les choix du passé, et d'énoncer avec un regard depuis l'intérieur, de façon autonome et personnalisée, un récit de l'histoire du mouvement telle que vécue par ses acteurs. L'écriture fait place à une parole plus critique qui reconnaît la complexité des différentes interprétations du passé et rend possibles différentes lectures sans exclusive.

L'accès de la mémoire de gauche au statut de récit dominant signifie dans les faits qu'il devient possible de la remettre en question à son tour quand on est militant de gauche. Dans la mesure où la parole des vaincus peut se dire publiquement, être entendue librement, puis être acceptée ou refusée, il apparaît plus légitime d'exercer une critique sur les prises de position du Parti sans être pour autant assimilé à un traître de la cause. L'accès à un regard dialectique présuppose d'être sorti des clivages. Un chemin s'ouvre alors vers la confrontation pluraliste des mémoires divisées du passé à l'intérieur du camp des vaincus. À partir du moment où recule le climat de polarisation qui rendait impossible toute expression à gauche,

les divisions internes que cachait et réprimait même, l'injonction au monolithisme, peuvent enfin être abordées ; ce n'est plus le conflit entre « nous et les autres », mais entre « nous et nous-mêmes » et, plus tard, entre « nous et moi » dans un processus de subjectivisation de la parole.

Cette présentation très brève des témoignages oraux et écrits des combattants de gauche des années 1940, qui ont pris une part active à la Résistance de l'EAM et qui ont suivi le Parti communiste dans ses choix postérieurs, permet de tisser un simple canevas sur lequel se structure le présent témoignage. La réalité décrite n'est ni homogène ni linéaire, elle comprend des oppositions et des différenciations, des tendances dominantes et des courants minoritaires qui s'y opposent, des divisions et des scissions. Le témoignage apporte des éléments qui permettent de comprendre la trajectoire de ce témoin précis et de sa représentation mémorielle au moment de la transcription. Il participe à une mise en perspective de l'histoire de Stéphanos Stéphanou avec une série de témoignages qui expriment la même problématique sur le rôle historique du Parti, la possible suite du mouvement et la responsabilité personnelle du narrateur.

Evoquer le travail sur ce récit est aussi prendre la parole en tant que partie prenante d'un processus de cocréation où une histoire a pu être entendue et élaborée à deux voire à plusieurs si l'on inclut les groupalités internes de chacun des protagonistes. Quelques réflexions sur notre propre perception de ce travail permettront sans doute de mieux éclairer notre implication subjective.

Dans le cas du présent récit, nous avons été particulièrement intéressée par sa focalisation sur l'histoire d'un homme de plus de 85 ans, qui revisite son passé. Si sa parole s'intègre dans l'ensemble des témoignages de personnes qui ont partagé son expérience d'un certain engagement politique et social, il est intéressant de voir en quoi il s'en différencie et acquiert sa propre singularité à l'issue d'un processus de subjectivisation qui se forme au fil de l'entretien et qui dévoile le narrateur en train de déposer son témoignage.

Le témoignage de Stéphanos Stéphanou a été enregistré entre 2010 et 2013, il s'intègre donc dans la période des récits la plus récente. Il porte un double héritage : la mémoire des époques racontées, qui va de l'avant-guerre à la chute des colonels, selon ce que le témoin a vécu et ce dont il se souvient, et la méta-mémoire de la guerre civile et de l'exclusion de la gauche, telle qu'elle a été formée par le discours historiographique postérieur, les témoignages et les représentations sociales du passé. La parole de Stéphanou est ainsi liée organiquement à tout ce qui peut être dit *en plus de ce qui a déjà été énoncé*. Cette possibilité, qui prend parfois le caractère impératif de ce qu'il *faut dire maintenant*, n'est pas

indépendante du cadre culturel et politique de la production de la parole (la Grèce de la seconde décennie du XXI^e siècle) ni de tout ce qu'ont dit les autres témoignages avec leurs silences, ni de ce que le narrateur a ressenti comme nécessaire de dire ou d'écarter.

Pour comprendre la particularité de l'interview de Stéphanos Stéphanou, il nous semble important de revenir un plus longuement sur la manière dont elle s'est déroulée, sur les questions que nous lui avons posées et sur les thématiques abordées dans l'entretien.

L'interview a suivi le rythme des réponses du narrateur. Il était clair dès le début que nous voulions qu'il nous racontât l'histoire de sa vie en nous disant ce qui lui venait à l'esprit, quand il le désirait. Bien sûr, il connaissait notre intérêt pour les luttes de la gauche, pour la décennie 1940 et nos recherches précédentes avec des informateurs qui avaient vécu l'expérience de la prison et de l'exil. Très vite, nous avons décidé de consigner par écrit tous les morceaux de son histoire dont il voulait parler ; il était clair que ce qui nous intéressait principalement, c'était sa réflexion personnelle, mon rôle étant de l'écouter et d'essayer de comprendre comment il avait vécu cette période. Certaines de nos interventions ont eu sans doute pour effet d'insister sur des points de son récit où nous trouvions important de questionner la position subjective du témoin. D'autres devaient relever des enjeux sous-jacents à sa prise de parole, mettre en avant des correspondances avec certaines autres interprétations, ou au contraire, exprimer ses conflits ou ses désirs, pour que s'entendent les différents niveaux de son discours.

Nous avons essayé d'accorder au témoin tout l'espace et le temps nécessaire, toute la liberté de parole voulue au moment où il le souhaitait et de prendre des notes en suivant sa pensée, le flux de sa parole et ses silences. Il était à mes yeux essentiel de ne pas intervenir dans son expression et de laisser le lecteur suivre le déroulement de l'entretien, y compris avec quelques redites, signe de la place parfois envahissante qu'elles pouvaient occuper pour notre interlocuteur. Tel est le cas notamment de son questionnement sur certaines prises de position de l'époque qui par la suite lui ont semblé erronées.

Quoi qu'il en soit, Stéphanos a accepté de témoigner et parfois de nous dicter ses réponses, sur des questions qui à ses yeux avaient une importance particulière. Il a aussi accepté de relire notre texte et de nous dire que ce texte correspondait « parfaitement à ce qu'il voulait dire et transmettre aux lecteurs ». Rien n'étant parfait et tout pouvant être perfectible, cette affirmation peut être entendue comme une idéalisation du travail effectuée. D'un autre côté, ce qui était parfait n'était pas de l'ordre du contenu consigné mais relevait du sentiment de plénitude ressenti face à une tâche accomplie après avoir été ardemment désirée.

Stéphanos désirait livrer son témoignage et son désir a bien rencontré notre propre désir de le faire entendre.

De notre côté, nous souhaitions comprendre ce qui l'avait conduit à s'engager à gauche et dans la Résistance, à passer dix-huit années en prison et en déportation au nom d'un idéal social et d'un sentiment de dignité personnelle comme, il insistait souvent sur ce point, beaucoup d'autres résistants grecs, l'avaient fait avant lui. Nous voulions aussi comprendre comment il avait traversé ces années de persécutions, comment il avait appréhendé son histoire et celle de son mouvement politique, comment il avait vécu l'image de son corps dans les lieux d'incarcération et, plus tard, en dehors d'eux. Nous voulions savoir comment son engagement social avait influencé l'ensemble de ses choix personnels, familiaux et professionnels, comment il avait vécu les différentes scissions de la gauche, les tensions intérieures aux communautés des exilés politiques, les changements apportés par les repositionnements géopolitiques des différents acteurs, mais aussi, comment il avait évalué les « erreurs de la gauche » et sa participation à celles-ci, ou encore la possibilité de penser différemment l'action politique du parti communiste et l'idéal socialiste auquel il avait consacré sa vie. Nous avons tenté également de comprendre comment l'histoire du pays avait marqué son histoire personnelle, celle de son entourage amical et familial pendant les décennies suivantes. Son rôle dans les organisations de jeunesse et son action politique dans les années 1960, sa quatrième déportation sur un lieu d'exil pendant la dictature des colonels ont constitué la suite naturelle de l'interview dont nous avions initialement prévu qu'elle se limiterait aux années 1940 et 1950, en analysant les expériences de l'exclusion politique pendant la guerre civile et la période suivante.

En réalité, ce récit autobiographique a dépassé ses buts originels, de même que nos questions sur sa conscience politique et son engagement dans la Résistance ont dépassé le cadre limité par le temps et la thématique de cette période, pour le plus grand bonheur des deux parties et pour un constat épistémologique qui allait nous marquer à vie. D'un côté, le narrateur a pu parler de son histoire familiale et locale, de son expérience de la prison et de la déportation (vie quotidienne, relations de pouvoir, formes de résistance, contradictions et combat intérieur au narrateur), de ses questionnements politiques, philosophiques et moraux en liaison avec le cours du mouvement, de sa position par rapport au Parti et de son analyse des événements politiques et sociaux jusqu'au moment de la narration de son récit. Ces éléments ont été précieux pour notre compréhension de cette partie de l'histoire. D'un autre côté, nous avons compris que tout travail en histoire orale qui se respecte ne peut que s'inscrire dans un récit de vie global où tout est important à la manière de l'écoute flottante de

l'analyste et de l'association libre de l'analysant. Tout a son importance dans le sens d'une possibilité d'entendre un discours à ses différents niveaux plus ou moins conscients, d'établir des liens entre des événements qui peuvent sembler de prime abord assez éloignés, de comprendre l'intentionnalité de certains positionnements en deça et au-delà de ce qui est explicitement affirmé, en faisant le lien avec des mandats transgénérationnels et des injonctions familiales, une certaine perception de la dignité de soi culturellement codifiée par un code d'honneur, des idéaux politiques communs et un sens de la loyauté ayant valeur d'enveloppe collective. Ce travail testimonial nous a confirmé dans une intuition méthodologique de départ. Un travail en profondeur sur le vécu subjectif des acteurs ne peut se faire qu'en se donnant tout le temps nécessaire pour écouter l'autre, pour accueillir différents mouvements psychiques, pour aller au-delà des réponses à caractère défensif obtenues au bout d'un entretien ou deux ou après la passation d'un questionnaire.

Pour lui, son passé se découpe en trois périodes : l'activiste anonyme jusque dans les années 1960, le cadre politique pendant la décennie 1960 et l'homme de gauche indépendant à partir de 1974. Il se proposait au début de se limiter à la première partie, mais finalement il accepta de parler de son « arrivée à l'âge adulte » dans le Parti, de ses responsabilités et de la culpabilité qui parfois lui pesait. Il nous dit exactement :

Mon intention, quand nous avons commencé, était de me limiter à cette période de ma vie que j'ai appelée « l'activité de l'un des nombreux activistes de gauche ». Maintenant, tu me pousses à passer outre et tu as raison, car on ne peut couper au couteau la vie d'un homme à trente quatre ans. Une décennie d'évènements très denses a suivi en Grèce, avec une participation importante, je crois, de la gauche aux changements qui sont survenus dans notre pays, la décennie des années 1960. Et dans ce climat de changement et de participation de la gauche, mon rôle aussi a changé, j'ai cessé d'être un « grand enfant » comme dirait l'un des nôtres, un ancien, le prosateur Kostas Parorititis. Sans doute, suis-je devenu adulte. Je ne me suis plus contenté, comme pendant les deux décennies précédentes, d'exécuter les ordres et les devoirs comme un soldat discipliné. J'ai eu une part, même petite, dans la prise de décision et les directions de « la ligne » du mouvement, comme on disait et comme beaucoup continuent encore à dire, et cela signifiait davantage de responsabilité personnelle et d'action. Jusque-là, les choses étaient simples malgré toutes les difficultés, les obstacles, et les complications ; elles étaient paradoxalement plus simples. Dans ce climat de maturité politique, j'ai mûri également sur le plan familial. J'ai cessé d'être un membre de la famille de Dimitris Stéphanou pour prendre les responsabilités d'un chef de famille – dans la mesure où me le permettait la volonté de Pagona de me les alléger, ce qu'elle fit toujours très efficacement.

À la fin, il a pu me parler de son passé dans un discours mémoriel, qui, totalement librement, comprit la vie quotidienne d'une famille de réfugiés avant-guerre et les luttes

sociales des années 1930, et qui expliquait les conséquences de la diffusion des idéaux de gauche dans le microcosme d'une famille et d'un lieu, l'Évros, et plus précisément Soufli. Il passa ensuite à l'implantation locale de la gauche communiste pendant la Résistance, il décrit les rivalités politiques et personnelles, les structures et le mode de fonctionnement des lieux disciplinaires de la Grèce de la guerre civile et de l'après-guerre civile, de sa renaissance dans l'EDA, sa Jeunesse et les Jeunesses Lambrakis, toujours avec la double identité de membre participant au mouvement et d'intellectuel, avec une pensée qui lui permettait d'évaluer les choix de la gauche et qui lui donnait la capacité d'avoir un aperçu saisissant des angoisses et des pensées du combattant.

Stéphanos Stéphanou m'a aussi parlé de l'engagement du partisan dans les péripéties politiques du pays, de son action personnelle synonyme de dangers importants, des conditions de vie dans une ville grecque de province, dans les Nouvelles Provinces, à l'époque « des persécutions et de la terreur », de la relation entre le pouvoir intérieur (celui du Parti) et le pouvoir extérieur (l'État) dans les lieux d'exil et en prison, des relations entre les camarades et les « signataires » (de la déclaration de repentir), de l'isolement du combattant et de son soulagement quand la génération suivante décide de continuer « l'épopée de la résistance »... Il a parlé également de la société « primitive » du monde rural, de ses valeurs, sa solidarité et son sens de l'honneur, de l'histoire des deux familles étroitement liées (les Stéphanou et celle de sa belle-mère) qui comptaient au total plus de soixante-quinze années de prison et d'exil pour raisons politiques, pour leur lien avec l'idéal communiste et la communauté des premiers chrétiens, pour les valeurs des Lumières et plus généralement de l'humanisme... Il parla aussi de sa relation avec la langue démotique et la langue puriste, de ses relations avec des enseignants éclairés, de la place de la littérature, de la musique, de la danse, du théâtre et des arts dans sa vie et dans les communautés de détenus politiques.

Je voulais faire entendre la parole multiforme d'un homme qui, bien avant de me connaître, avait pensé et mûri le témoignage qu'il m'a donné. Stéphanos savait ce qu'il voulait dire, ce qui l'avait marqué et le torturait encore, ce qui l'avait fait espérer et lutter. Il savait aussi que la mémoire est un processus de changement et de réadaptation du passé. Aussi a-t-il commencé son récit en me disant, avant même de commencer à prendre des notes :

Ça fait des années, que je le veuille ou non, qu'en moi se produit un retour sur le passé, plein d'exaltations sans doute excessives, ou de dévalorisations peu satisfaisantes, d'évaluations des situations ou des comportements politiques qui peuvent être dignes ou pas d'être rapportés, avec des souvenirs bien postérieurs, mêlés à des informations de l'extérieur, un retour qu'involontairement peut-être ou au contraire

volontairement, a construit une base mémorielle si forte de reprises, de réévaluations et de révisions, que peut-être il sera impossible aujourd'hui de la « tamiser » assez finement pour qu'en sorte la première version, vraie « pure ».

Intellectuel de gauche, professionnel du livre, homme des lettres et des arts, il a au fil du temps abouti à une reconstruction du passé dont cette interview a donné progressivement une image forte. Le choix des mots, les formes rhétoriques, le rythme et la structure du récit portent dans leur forme et leurs thèmes les signes de cette longue préparation d'un discours qui attendait son receveur, qui avait déjà rencontré de nombreux auditeurs, entre autres tous les jeunes qui avaient eu Stéphanos près d'eux dans leur prise de conscience politique et leur engagement social.

Longtemps, je me suis demandé pourquoi Stéphanos avait tardé aussi longtemps à témoigner. À ma question, il répondit, en plaisantant, peut-être pour appuyer symboliquement l'importance de notre travail, qu'il est « un homme de l'oral », et que, s'il ne m'avait pas rencontrée, il n'aurait pas consigné par écrit son témoignage. Vu sa longue expérience dans la rédaction d'articles de journaux et les revues qui s'écrivaient en prison et en exil comme ensuite dans les conditions de semi-illégalité puis de légalité, vu ses quarante années de travail dans le livre, après ses publications, ses présentations de livres et ses participations à des colloques et à des journées d'étude et ses liens avec des maisons d'édition importantes... j'ai tendance à croire que ses raisons étaient plus complexes. Pourquoi alors ? Je pense que cette décision est en partie un acte de modestie face au témoignage de son épouse Pagona Stéphanou, car il m'a parlé de son livre avec beaucoup de respect, comme s'il pensait qu'elle avait déjà parlé de leur marche commune, mais aussi une forme d'humilité face à ses camarades, une sorte d'hésitation devant l'idée qu'il allait, lui, parler longuement de lui-même, et le sentiment d'une dette envers la collectivité, le mouvement, son idéal politique.

En ce sens, le poids respectif qu'il a choisi de donner à chaque partie de sa vie présente de l'intérêt. Il a insisté sur son intention de parler davantage des années où il était « un simple combattant » et non de celles où il était cadre, comme s'il fallait que son témoignage soit fidèle à son idée d'être « un parmi des milliers » d'autres. C'est aussi comme si la phase des Évangiles « les derniers seront les premiers » avait tracé une ligne entre l'individuel et le collectif qui ne lui permettait la référence à soi que dans la mesure où elle servait le collectif. Et en tant que personne, il fallait qu'il exprime le plus possible le collectif « car il faut dans ces circonstances que se montre la force de la collectivité qui dépasse toute réussite d'un individu exceptionnel ». En ce sens, comme son épouse, il voulait parler des « invisibles », des combattants anonymes, des « mille familles de gauche » et de tous ceux qui

sont restés à leurs côtés soit au nom de « la communauté primitive », soit d'un idéal social plus grand.

La parole de Stéphanos est polyphonique, elle embrasse plusieurs histoires de vie. Elle réexamine l'histoire de différents points de vue, elle est ouverte à la diversité tout en ayant sa propre teinte bien nette. On trouve de bons représentants de cette polyphonie : le dialogue à plusieurs niveaux des différents personnages qui s'expriment au point de jonction entre la mémoire individuelle et collective, la diversité des citations depuis les dictons populaires jusqu'aux textes philosophiques, l'étendue des références idéologiques qui composent son système de valeurs dans une pensée qui connaît profondément la tradition chrétienne, les Lumières, la théorie marxiste et qui s'inspire de réflexions anthropologiques et historiques, en conservant un regard centré sur l'homme, sur la solidarité et la liberté de la personne et de la communauté.

J'ai choisi le passage ci-dessous comme le plus représentatif de la manière dont le récit de Stéphanos incarne et transmet la mémoire familiale :

Elle comptait six guerres dans sa mémoire, la grand-mère. La première, 1897, elle en avait seulement entendu parler par le pape, vingt-cinq ans alors, et sa deuxième fille, Katerini (elle n'a jamais accepté le diminutif Katina), ma mère, nouveau-né dans les langes. Les quatre suivantes, les deux Guerres balkaniques, la Première Guerre mondiale et la Catastrophe d'Asie Mineure, elle les avait vécues et payées chèrement : pendant les Guerres balkaniques et la Guerre mondiale, elle était réfugiée – le pape prisonnier, forçat aux travaux forcés bulgares –, avec six enfants de trois à vingt ans, à travailler le tabac dans les champs des autres, à Doxato ; la guerre d'Asie Mineure l'a trouvée avec son fils aîné, Constantin, disparu, depuis deux ans en captivité. Aujourd'hui, finalement, pendant l'Occupation allemande, elle se trouvait avec toute la famille impliquée dans la guerre de libération et ses angoisses ; son dernier-né, l'oncle Charilaos, était depuis six mois dans les prisons de l'occupant, – à risquer chaque jour d'être exécuté en représailles, dans la logique nazie de la responsabilité collective –, après avoir passé une autre année, comme soldat de l'ELAS dans le maquis.

Et il allait lui en échoir une encore, la plus pénible, la guerre civile, à 85 ans passés. Avec deux morts : Stratīs, l'aîné de ses gendres, le mari de tante Maria, qu'ils ont libéré moribond du camp de prisonniers de Soufli, au début de 1947, et son dernier-né, Charilaos, qu'on lui a apporté, tout chaud encore, lapidé par les meurtriers à cagoules noires qui l'ont arrêté, brûlant de fièvre, dans un village proche des villages pomaques, et qu'elle a enterré de ses mains ; et son deuxième petit-fils, Theophilos, résistant de l'Armée démocratique et après, tuberculeux pendant des années dans les démocraties populaires ; et tous les autres en prison, et dans les barbelés de la guerre civile, sa petite-fille, tante Apostolia, exilée cinq ans (Ikaria, Trikeri, Makronisos, et à nouveau Trikeri jusqu'en 1952), ma mère en prison, son deuxième gendre, Dimitros, exilé, et ses deux petits-enfants, moi en prison, et exilé deux fois jusqu'alors, et son petit-fils, mon frère Yannis, en 1952, condamné à mort qui attendit chaque jour sa fin, puis vit sa peine commuée en dix ans de réclusion.

Au cours de ce long récit, Stéphanos me parla d'abord de tout ce qui concernait son pays natal, un village frontalier de la Grèce pluriethnique avec beaucoup de réfugiés, d'une Grèce où, on le voit dans le récit, on parle turc, pomaque, albanais, slavo-macédonien, d'une patrie particulière où la Résistance est dès le début purement communiste. Nous voyons dans le récit le coût que représente pour Stéphanos Stéphanou l'effort de s'insérer dans les conceptions plus larges de l'EAM qui conserve sa vision sociale, mais reporte sa réalisation à un avenir lointain.

Je m'étais formé une autre idée du caractère de l'armée de libération en donnant mon interprétation « à moi » aux deux adjectifs « populaire » et « libératrice » contenus dans son titre, interprétation que j'expliquais jusqu'alors à mes camarades dans mes conférences et qui s'éloignait passablement de celle fixée dans ces documents. Je continuais à me sentir encore « un soldat rouge » plus qu'un patriote résistant, et je donnais une teinte de classe, je pourrais dire « prolétarienne », au terme « populaire », et à « libératrice », le sens plutôt de libération sociale.

Pour Stéphanos, l'ennemi, ce n'est pas les Allemands, ce sont les fascistes, en ce sens, il se différencie d'autres témoignages de protagonistes de l'EAM. Son témoignage montre que le mouvement dans l'Évros a commencé par les luttes des communistes et de leurs alliés, par le monde agricole de la région, car, comme il le dit lui-même : « l'Évros est resté, je crois, le seul département de Grèce où il n'y eut pas une trace de guerre civile dans l'Occupation, si nous exceptons un petit groupe de traîtres collaborateurs des Allemands, ni un Bataillon de sécurité ».

Stéphanos a aussi insisté sur sa famille dont il hérita l'amour de la lecture et où la foi en des idéaux sociaux, religieux ou politiques tenait une grande place, et sur des personnalités importantes dans la formation de sa conscience politique ; ce récit exprime aussi le besoin moral ressenti par le narrateur, de rendre les honneurs à sa famille, ses enseignants, des cadres politiques, ceux qui dans sa vie personnelle ont contribué à sa formation idéologique. Il nous a énuméré les noms d'une série de combattants qui ont incarné pour lui son idéal politique : être communiste n'est pas seulement « dire », c'est aussi « faire ». D'ailleurs, cette décision consciente d'agir en accord avec son idéal, quel qu'en soit le coût, caractérise, à mon avis, le récit et la vie de Stéphanos.

Il faut être prêt à vivre et pas seulement à mourir pour ton idéal, ton comportement doit assurer à ton entourage que nous pouvons tous changer, et de chasseurs de gains devenir serviteurs solidaires.

Avec une connaissance profonde du tissu intergénérationnel présent derrière son entrée dans l'idéal auquel il a consacré sa vie, il nous a dit que son intégration à la gauche, d'une certaine façon, avait été décidée avant sa naissance... À propos du rôle de son cousin, Tassos Hainoglou, communiste d'avant-guerre, il dit : « Il semble que Tassos m'a "signé de la croix" ! Et depuis lors, je n'ai pas eu l'occasion de me débarrasser de ma croix ». La croix, signe du martyr et de protection, expression du sacrifice et l'attente du Royaume des Cieux, marque une forme eschatologique et place le récit et la vie du narrateur sous le poids d'une mission à exécuter, d'une dette envers ses prédécesseurs et ses successeurs, d'un « il le fallait, et je ne voulais pas ne pas le faire » qui fera que pendant des années Stéphanos se verra d'abord comme le soldat d'une armée internationale.

Qu'est-il arrivé pour faire changer ce regard ? Comment la rencontre de la microhistoire et la macro-histoire à Aï-Stratis lui a-t-elle permis de changer sa position ? Quel rôle a joué le contact avec la réalité hors de l'exil, alors que les gens de gauche n'osaient même pas dans un village frontalier de Grèce du Nord se dire bonjour, quand le Parti propageait encore l'idée d'un « nouveau tour » d'affrontement ? Dans quelle mesure l'actualité internationale alors et, plus tard à Leros, est-elle venue provoquer des sujets que le narrateur avait déjà vécus quotidiennement dans les lieux de réclusion ? Pour Stéphanos, le 20^e Congrès a marqué une nouvelle période dans son engagement, elle l'a conduit à penser que *le socialisme, la nouvelle civilisation, ne pourra jamais se tenir sur ses pieds sans l'accord de la majorité de la société.*

Très souvent, c'est comme si l'expérience de la confrontation locale, immédiate et personnelle avec le fonctionnement non libre de la machine du Parti, dans certains cas, n'avait aucun sens ; il lui est plus difficile de reconnaître la violence du pouvoir interne que celle du pouvoir externe, même quand parfois il s'agit du même pouvoir sous l'une ou l'autre forme. Le pouvoir externe a pour but la destruction totale de l'adversaire, sa conversion spirituelle, sa destruction physique et sa disparition, il faut lui mettre dans la tête qu'il n'est plus une personne, mais une chose, un esclave de l'ancienne Rome. Contre cela, les détenus se protègent par la solidarité. L'obtention de l'autogestion dans les prisons ou les lieux d'exil marque leur transformation en un lieu de coexistence communiste avec tous les avantages et désavantages de la situation. La solidarité entre détenus a pour prix la recherche permanente de l'ennemi intérieur, sa fabrication même comme un Autre menaçant, dans un discours à usage interne qui cherche à homogénéiser l'équipe par un schéma qui supprime toute possibilité de différenciation.

L'importance que prend dans la mémoire du narrateur son activité créatrice, par rapport à l'espace qu'il accorde aux épreuves physiques, les priorités de chaque période de son expression et, en particulier celles de la période de la narration, méritent un intérêt particulier. Comme le signale Stéphanos, il y a un « après-coup », qu'il justifie en parlant de son expérience à Gyaros :

Cela signifie que les pensées ici, qui sont un petit noyau de ce que nous verrons dans le chapitre sur Ai-Stratis, ne remontent pas aux années de ma détention. Peut-être avais-je fait quelques remarques éparses alors. Mais comme système de pensée, elles sont postérieures, il ne s'identifie pas avec le temps des événements réels. Plus globalement, nous adoptions des attitudes défensives face aux menaces existantes. Il est normal que la mémoire du passé retienne davantage l'ampleur des réactions collectives, en tenant le reste pour des détails. Aussi n'ai-je pas retenu grand-chose des rivalités.

Parlant encore de son expérience de la prison et de la déportation sur une île d'exil, Stéphanos rappelle les sacrifices des gens de gauche et laisse apparaître le rôle double des cadres du mouvement et de chaque compagnon de route du communisme, à la fois combattant qui lutte pour une vision sociale exigeante, et gardien d'une classe révolutionnaire.

Ceux qui sont restés et sont restés sans transiger à gauche, auraient pu être de bons entrepreneurs, de bons chefs de famille, de bons savants, de bons poètes aussi, et pourtant, ils ont sacrifié tout cela, ils se sont enfermés dans une cellule, ou dans un camp derrière des barbelés, ils ont eu faim, ils ont été malades, ils se sont épuisés dans des travaux forcés et avant tout, ils ont été privés des visages aimés, de leur famille, ils ont été privés d'eux-mêmes. Ils ont vécu à part, sans la compagnie « de l'autre moitié du ciel », souvent sans le droit de rêver, ne serait-ce que de « pollution nocturne ». Dans ces conditions, une partie d'entre eux a pu se trouver prise dans le filet « d'un petit pouvoir » (le pouvoir du Parti), et en position de faire du tort, parfois gravement, à des camarades aimés, en croyant servir l'intérêt de l'« armée révolutionnaire du prolétariat mondial » – en obéissant sans hésiter à des ordres qui, pour un observateur neutre, étaient clairement erronés, et même criminels. Ces gens, je pense, nous ne pouvons pas les juger comme de froids anatomistes, en étendant le cadavre sur la table chirurgicale et en le dépeçant avec le bistouri de l'analyste, même objectif. Je veux dire, en parlant aux historiens contemporains, qu'il ne suffit pas de papiers inanimés, de « témoignages ». Si nous ne pouvons pas nous transporter à l'époque avec ses particularités, entrer dans la peau des hommes d'alors, vivre leur drame ou simplement leur vie, suer et saigner en fouillant du bout de nos doigts tremblants les papiers, faire sortir leur âme, nous affronter comme de nouveaux Digénis à Charon qui se tient souvent derrière le papier, sous le papier, dans le papier, nous ne pourrions pas comprendre l'essence de tout cela, parce que leur essence, ce sont les malheurs et la gloire des hommes qui les ont faites.

Cette essence des choses qui rencontre l'histoire de la vie du sujet en entendant son témoignage, nous avons tenté de la rendre dans notre collaboration, Stéphanos et moi. Nous

espérons que cette approche permettra de faire entendre la polysémie et la complexité d'un récit oral qui donne vie à des représentations et des sentiments qui ne furent entendus que tardivement, mais qui finalement ont trouvé des récepteurs sensibles. L'un parmi d'autres si nombreux, et l'un, unique, Stéphanos, dans son témoignage, rappelle à tous que l'accès à la vérité historique est un voyage vers l'histoire subjective des protagonistes, vers leur réalité psychique et matérielle.

Transcription du témoignage de Stéphanos Stéphanou

1. Les débuts, l'engagement (1941)

Les origines de ma famille

Tu veux que l'on parle de ma vie. Sache cependant que tu ne choisis pas, je dirais, quelque chose de simple. Non que ma vie soit quelque chose d'exceptionnel, d'unique, de rare, de parfait, et une source d'enseignement. Je le déclare dès le début, elle n'est qu'une parmi les dizaines de milliers de vies, d'hommes et de femmes qui ont été mes camarades, que j'ai connus ou pas, que j'ai aimés ou que je n'ai pas eu le temps d'aimer, qui ont pu m'avoir blessé, ou qui, par hasard ne m'ont pas blessé ou que je n'ai pas blessés, des vies de dizaines de milliers d'êtres semblables dans leur ensemble, mais, chacune, avec sa spécificité, sa forme unique, son propre parfum, sa propre laideur, ses propres particularités, son incomparable singularité. Je voudrais enfin attirer ton attention sur le fait que, selon toute probabilité, tu ne te trouveras pas devant une narration spontanée très vivante, qui coule de source. Je vais essayer, mais je ne te garantis pas d'y arriver.

Depuis des années, que je le veuille ou non, s'opère en moi une recherche du passé, emplie d'une exaltation sans doute excessive ou de sous-estimations sincères qui jugent les situations ou les comportements politiques dignes ou pas d'être mentionnés, et mêle des souvenirs bien plus tardifs à des informations ultérieures. Cette recherche a, sans doute, de manière non délibérée, ou peut-être délibérément, construit un substrat mémoriel, tellement renforcé par les répétitions, les réévaluations, les pensées qui reviennent, qu'il n'est plus possible de l'expurger en le passant aujourd'hui au crible pour faire ressortir la première transcription « pure », entièrement véridique. Je te promets d'essayer sincèrement de le faire, mais, y arriver, je ne peux te le promettre. Tu vois, c'est le temps, une dimension qui pointera souvent son nez dans ce récit, et pas seulement, dans sa forme physique, mathématique ou philosophique. Le temps qui, comme l'élastique d'une fronde, s'allonge ou disparaît presque, en fonction des événements ou de leur impact psychique, le temps, épreuve ultime de l'enchaîné, espoir secret du prisonnier ; le temps, attente et peur du fugitif, lors des rendez-vous clandestins ; le temps, épée suspendue de la peur irrépressible de « ce qu'apportera la prochaine lettre » des siens, de ceux du dehors. Le temps, sans lequel ce que tu as fait par le passé n'existe pas ; le temps, attente de la grande utopie à laquelle tu as consacré ta vie ; le temps, qui mesure rapidement ou désespérément lentement les petits ou les grands pas vers l'utopie ; le temps, ce compagnon uniquement nôtre, qui ne se déclare pas dans notre voix, mais qui s'avoue dans notre âme comme un ennemi difficile, presque invincible.

La génération suivante a considéré la vôtre comme unique, celle d'hommes d'une autre trempe, et une certaine historiographie après la dictature a héroïsé votre contribution au mouvement social. Comment jugez-vous cette perception ?

Être ainsi mis à part me gêne. C'est une curieuse discrimination, selon laquelle on serait d'un autre métal, ou on viendrait d'une autre planète. Je me bats en vain pour la supprimer, parce que les hommes s'habituent à attribuer à des forces semi-divines des choses qu'ils n'ont pas

vécues, ou qu'ils ne peuvent expliquer facilement. Cela arrivait déjà, dans les années 1950 et 1960, à une partie de la génération suivante qui appelait la nôtre, la génération des années 1940 et des persécutions de l'après-guerre civile, la « génération de dragons » ; cette idée, à l'époque, me dérangeait, et maintenant encore, elle me met en rage. C'est pour cela que, parfois, je me fâche contre toi quand tu te laisses aller à des qualificatifs excessifs. Ce n'est pas de la modestie, c'est un jugement à froid fondé sur le parcours de la plupart de mes anciens camarades ; mon auto-évaluation me conduit à penser que, moi, comme les autres de mon âge, nous étions possédés par les mêmes peurs, nous ressentions les mêmes insuffisances, et nous glissions parfois dans les mêmes erreurs que la majorité de la foule grecque. Tout cela, pour dire qu'il n'est pas très honnête que circulent des idées arbitraires à propos de générations héroïques et d'individus particulièrement irréprochables. Et, si tu examines bien la question, il n'est pas de notre intérêt à nous tous qui souhaitons faire bouger ou pousser un peu les choses, de dire qu'il est inscrit dans le code génétique de certains d'être courageux, de dépasser les possibilités du commun des hommes et, que, par conséquent, les autres, la foule, ont le droit d'avoir peur, d'être terrifiés, de reculer au premier obstacle, de mener la vie de citoyens confortablement installés dans leur canapé.

Bien des fois, j'entends des jeunes gens de mon entourage, la quatrième génération d'amis à moi, dire : « Ah ! Si seulement on avait ton courage ». Ça me fatigue. Je ne veux pas me démarquer, je ne veux pas être considéré comme une exception. C'est une responsabilité terrible, car, dès lors, je dois contrôler mon comportement. Mais moi, j'ai envie d'être spontané, d'être libre de commettre des erreurs, ma grande, et puis de réfléchir et d'agir pour essayer de les réparer.

De toute manière, votre parole est un constant retour sur la réflexion, une remise en question de votre pensée.

Je ne sais pas si j'y suis parvenu, mais, tout au long de ma vie, cela a été mon trait distinctif. Quand j'ai occupé des postes de responsabilité, parfois importants, dans le mouvement de gauche, je me souviens que – c'est « presque anormal » – je n'ai jamais ressenti cette « ambition noble » de monter à un échelon supérieur à celui où me plaçait la procédure administrative pratiquée par mes instructeurs, ou la promotion collective par mes camarades ; ça a été ainsi quand, par exemple, j'ai été élu membre du comité directeur de l'EDA²⁰⁹ par le deuxième Congrès national du parti, ou à la direction des Lambrakis²¹⁰ par leur premier Congrès.

C'est un point décisif de votre pensée. Discutons-en.

²⁰⁹ EDA, *Gauche démocratique unie*, parti politique créé en 1951, unissant les partis de gauche et abritant les communistes dont le Parti était interdit. Il a 10 élus en 1951, en 1958, 78 députés.

²¹⁰ Lambrakis : Jeunesses Lambrakis, mouvement de jeunes créé à l'initiative de Mikis Theodorakis, à la suite de l'assassinat du député Lambrakis (film Z) à Thessalonique en 1963. Elles jouent un grand rôle dans la mobilisation populaire antigouvernementale jusqu'en 1967.

Non, je ne veux pas en discuter. Pas parce que je suis modeste ni que cela me dérangerait que l'on m'élève une statue sur une place. Non, ce qui me gêne, c'est que ce n'est pas la vérité. Ne pense pas que cela ne me flatte pas, que je suis si invulnérable désormais, que quelque chose qui me distingue ne provoque pas un tressaillement de mon cœur. Mais, depuis pas mal de temps, je sens que j'ai moins besoin de mon cœur que de mon cerveau. Autrefois, dans mon adolescence et dans les premières années difficiles de ma vie d'homme, le cœur cachait le cerveau, et il fallait que je mobilise toute sa force, et toute la gamme de ses sentiments pour faire quelque chose que le cerveau jugeait dangereux, difficile et infaisable. Aujourd'hui, j'essaie qu'il me soit naturel d'aimer les éloges ou les distinctions que je combats, non pour être « tout petit », comme disent ironiquement les maîtres, mais, parce qu'il faut mettre en valeur la force de la collectivité qui dépasse toute performance d'un individu exceptionnel.

Dans ce cadre, et puisque je parle de cette collectivité spécifique dans laquelle j'ai vécu tant d'années, celle des internés politiques, je suis parfois troublé par le doute que toi, tu essaies de repousser, mais il revient de manière insistante, et je crains que mon récit n'apporte pas beaucoup à l'objectif de ta recherche.

Au contraire, tout ce que vous me dites relève de mon sujet, c'est-à-dire comment se construit dynamiquement à l'intérieur de la quête d'un récit subjectif de vie, l'acquisition individuelle d'une entreprise collective, la manière dont s'unifie la représentation personnelle de l'expérience de l'engagement et de ses conséquences (internement et persécutions), la parole publique et les souvenirs dominants.

C'est là exactement que se situe mon doute : cet acharnement qui est le mien à étudier le collectif, c'est-à-dire, comment ont réagi, ou se sont tus, les déportés quand le gouvernement violait des droits individuels, proclamés depuis des siècles et intégrés aux conquêtes des révolutions, et non ma position individuelle en face de tout cela, cache peut-être aussi, je le crains, une culpabilité, ou une culpabilité occultée ; je voudrais ardemment que ma position ait été parfois totalement ou passablement différente.

Parlez-moi de votre intégration dans le mouvement²¹¹.

C'est vers le milieu de 1941, après l'effondrement du front. Commence alors une histoire qui s'est poursuivie jusqu'à mes 45 ans, c'est-à-dire trente années consacrées exclusivement à ce que nous appelions alors *le mouvement*, sans autre qualificatif. Pour être plus clair, cela commence avec une proclamation que j'ai écrite contre les Allemands, -dont un texte a été diffusé par un petit groupe de jeunes communistes avec, à sa tête, mon oncle, Charilaos Psarras, le frère cadet de ma mère-, jusqu'à ma libération du camp de déportation de la junte, en février 1971. J'insiste sur la formule « consacrées exclusivement », parce que cela prenait la majeure partie de mon temps, et presque la totalité de ma réflexion,

²¹¹ Le *mouvement*, noté en italiques, désigne l'organisation de la lutte pour la libération du pays et un avenir radieux, incarné par le Parti communiste.

et je considérais tout le reste, le travail alimentaire dans l'atelier de mon père et mes études au collège, comme parfaitement accessoire. Nous parlons de la participation au travail clandestin de la Résistance que les communistes ont organisée dans le département de l'Évros avec d'autres patriotes, d'une autre année et demie de persécutions par le pouvoir, sous domination anglaise qui s'est installée après les accords de Varkiza²¹², de quatorze ans d'emprisonnements et d'exil pendant la guerre civile, et après la guerre civile, sous le pouvoir de la droite en Grèce, de six années de libre action politique dans les rangs du parti de l'EDA comme membre dirigeant de sa Jeunesse et de la Commission de direction du parti jusqu'au 21 avril 1967, quand on m'a arrêté le matin même et gardé en captivité dans des camps jusqu'en février 1971.

Qu'est-ce qui, avant 1941, vous a préparé à prendre cette décision historique pour vous ?

C'est une question intéressante, dont la réponse se trouve, je pense, dans mon enfance et le début de mon adolescence. Je suis né dans une famille spécifique, si nous tenons compte du fait que nous parlons d'un bourg proche de la frontière, Soufli, assez grand pour être considéré comme un centre provincial, dont l'économie s'appuyait principalement sur la production de cocons pour la soie. C'était la famille de mon grand-père maternel, le pope Yannis Psarras, à laquelle était intégrée notre famille de quatre membres, celle de Dimitros Stéphanou, un réfugié d'Andrinople²¹³, dont l'un des traits est qu'elle lisait beaucoup, toutes proportions gardées bien sûr, vu le lieu et l'époque concernés.

Mon grand-père qui, bien qu'il fût un enfant pauvre, avait étudié, avec l'aide de la municipalité locale, au séminaire de Halki²¹⁴, lisait ses livres religieux et des revues chrétiennes qu'il recevait régulièrement, et il avait, comme je l'ai découvert plus tard en fouillant dans sa bibliothèque, un penchant particulier pour la littérature classique russe, et principalement pour Léon Tolstoï. C'était un vieillard respectable avec une connaissance remarquable de la musique byzantine et une voix grave, profonde quand il chantait (l'était-elle ou me paraissait-elle ainsi ?). Ses amis, je les ai connus en suivant, souvent sans comprendre, leurs conversations « sérieuses », dans la cour, sous le grand mûrier, autour d'une petite table avec un tsipouro²¹⁵ local et de pauvres mézézés, tandis que je jouais avec la balle de chiffons que m'avait fabriquée mon oncle...

²¹² Accords signés le 12 février 1945 entre le gouvernement Plastiras et l'EAM, sous la surveillance étroite des Britanniques, à la suite des affrontements sanglants de décembre 1944 dans Athènes entre les forces de la résistance grecque et les forces gouvernementales fortement soutenues par les forces britanniques. Les accords, entre autres choses, garantissent l'amnistie des crimes « politiques », mais pas celle des crimes dits de « droit commun », ce qui lança le début des persécutions officielles contre les résistants. Les « événements de décembre » se sont déroulés du 3 décembre 1944 au 11 janvier 1945, l'enjeu en était la nature du régime et la répartition des pouvoirs de la Grèce libérée, l'EAM est vaincue. Les événements sont souvent désignés par « Décembre », sans autre précision, vu leur importance.

²¹³ Réfugié : à l'occasion des guerres balkaniques, pendant la Première Guerre mondiale et surtout lors de la défaite de 1922 et à la suite du traité de Lausanne en 1923, plus d'un million de Grecs ont dû quitter, de gré ou de force, l'Empire ottoman ou la Bulgarie ; ce sont globalement ce qu'on appelle « les réfugiés », sans préciser.

²¹⁴ L'île de Halki (Büyük Ada) en mer de Marmara, où se trouve le principal séminaire grec orthodoxe.

²¹⁵ Une eau-de-vie à base de fruits.

Ils étaient tous instruits, le docteur Constantinos Kourtidis²¹⁶ avait publié des impressions de voyage au Sinaï et d'autres livres, le directeur de la trésorerie locale, Stavros Roxanis, d'après ce que j'ai constaté plus tard en devenant ami avec son fils, s'intéressait à la politique, et lisait tous les jours deux journaux. Celui qui dominait dans le groupe (je m'en souviens, lorsqu'il prenait la parole, tous se taisaient), c'était Neophytos Papanastasiou²¹⁷. C'était un homme qui avait beaucoup voyagé, un polyglotte, ex-archimandrite défroqué comme je l'ai appris par la suite, parce qu'il s'était amouraché d'une belle Grecque d'Allemagne ; c'était aussi un partisan d'Alexandros Papanastasiou²¹⁸, et il avait été élu maire de Soufli avec le soutien des communistes (en 1933, je crois)²¹⁹.

Dimitros, mon père, bien qu'il soit allé à peine deux ans et demi à l'école – dès la mort de son père, mon grand-père Stéphanou, on l'a placé comme domestique chez un épicier turco-crétois – achetait régulièrement deux hebdomadaires, le *Panathénaïa*, et, plus tard, le *Bouquet* pour toute la famille, et le magazine de vulgarisation scientifique *Soleil*. Il lisait, chaque jour, un journal de la ville, je me souviens de *l'Homme Libre* (un journal d'Athènes qui mettait deux jours pour arriver), et du *Révolutionnaire*, illégal, ou à moitié illégal de temps en temps.

L'été, quand il n'y avait pas beaucoup de travail au cardage (la manufacture paternelle) et que je descendais au magasin pour faire les courses par exemple, je me souviens, je le voyais avec un livre à la main. Quant à ma grand-mère, la femme du prêtre, qui apprit à épeler à soixante-cinq ans passés, elle lisait les romans situés dans les premiers temps du christianisme que publiait le magazine religieux la *Vie*. Tout cela m'a été, semble-t-il, transmis de naissance, j'ai hérité de l'amour du livre (les voisines disaient à ma mère : « Gronde-le, qu'il ne lise pas dans la rue, les bœufs lui marcheront dessus ! » – tu vois, les deux-trois voitures qu'il y avait à Soufli ne circulaient pas dans les ruelles intérieures). Cet amour a fini par devenir tyrannique ces quarante dernières années en raison de ma profession.

Mon grand-père, bien qu'il sût que son gendre était communiste dès 1926, et eût entendu des réflexions contre ce choix, aimait beaucoup mon père, il le considérait comme son fils aîné. Il discutait avec lui, non seulement des affaires de famille, mais aussi de perspectives sociales. Et, bien que vénizéliste²²⁰ fanatique, il discutait avec lui de ses choix politiques. Quand, après sa mort, j'ai commencé, moi aussi, à discuter politique avec mon père, j'ai exprimé un jour ma perplexité : « Comment réussissiez-vous à vous entendre avec grand-père, toi, un communiste athée et lui, un serviteur fidèle du Christ ? » Il m'a répondu : « Avec ton grand-père, nous n'étions pas d'accord sur tout, mais nous étions d'accord sur le principal : quelle société nous voulions faire. Lui soutenait que nous l'obtiendrions par l'amour de Dieu et le slogan “une

²¹⁶ Constantinos KOURTIDIS, 1870-1944, instituteur, médecin, puis député et sénateur de l'Évros. Ses souvenirs du Sinaï (Σιναιτικές Αναμνήσεις) ont été publiés en 1912. Sa maison à Soufli est devenue le Musée de la Soie.

²¹⁷ Neophytos PAPANASTASIOU, 1882-1970, enseignant et agriculteur qui avait étudié en Allemagne, maire de Soufli en 1929 ; en 4 ans il y fonde un dispensaire, une école, un réseau de distribution d'eau et de drainage des rives de l'Évros, des bains et des abattoirs publics, ainsi que la fameuse Pnyx (voir *infra*).

²¹⁸ Alexandre PAPANASTASIOU (1876-1936), homme politique de gauche, vénizéliste, marxiste, puis chef d'un *Parti agraire et ouvrier*. Il a été plusieurs fois ministre, et brièvement Premier ministre, en 1924 et 1932.

²¹⁹ En 1929, en réalité.

²²⁰ Partisan de Venizélos, l'acteur principal de la politique grecque entre 1909 et 1936, chef du Parti libéral.

bergère, un berger”, tandis que, moi, je lui disais que ça ne pouvait se produire qu’avec la révolution ».

Aujourd’hui, à plus de soixante-quinze ans, je pense que le premier (mon grand-père et son idéal) a échoué pendant deux mille dix ans, et le second (mon père et son impératif catégorique social) pendant au moins quatre-vingt-treize ans.

Moi, j’admirais mon grand-père et j’allais à l’église pour écouter le son de rêve qui sortait de ses lèvres ; je me souviens du soir du Vendredi saint, où l’on chante les mâtines du Vendredi saint et les douze apôtres ; je me rappelle mon grand-père qui sort, en 1934, pour la dernière fois, par la porte droite du Sanctuaire²²¹, portant sur ses épaules voûtées la croix, et qui psalmodie d’une voix vibrante le « Aujourd’hui il est suspendu sur le bois de la croix ». Je ne trouve pas d’autre confirmation plus forte de la parole du Nazaréen : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu’ils font ». Néanmoins, très tôt, je suis allé vers l’athéisme de mon père, parce que je l’ai mêlé inextricablement à la vision sociale que je voyais toujours brûler dans ses yeux. Pourtant, jamais je n’ai cessé d’être un bon chrétien, nourri de l’enseignement moral du Nazaréen et de la foi et du dévouement irréductibles de ses disciples dans les deux premiers siècles. Cette union de deux éléments—grand-père et père— qui ont nourri ma personnalité continue à me guider dans mon comportement social. Je veux dire que, si quelque chose vous émeut dans ce comportement, vous les jeunes, ce n’est pas seulement Marx, la Commune de Paris, les marins du Potemkine, Aris²²² et ses braves, le Che et l’Amérique latine révolutionnaire que j’enferme en moi, c’est aussi la Passion du Nazaréen — Jésus-Christ ou humble pécheur, peu m’importe — comme Varnalis²²³ adulte l’a chanté magnifiquement, la passion et le dévouement des premiers chrétiens quand ils tombaient dans la cage aux lions en chantant des hymnes. Je pense seulement que je ne peux pas vous offrir un paradis— que ceux qui se sont sacrifiés croyaient fermement obtenir « en récompense » — ni que demain vous pourrez jouir de l’Utopie, qui, toute ma vie, m’a aidé à me tenir debout. Tu vois, la roue de l’histoire continue à nous tirer vers le bas. Espérons que le début de la montée est proche et que vous aurez la chance de le vivre.

Mais retournons à la question. Je pense que mon engagement à gauche a été décidé avant ma naissance ! Dans la famille de mon père, il y avait un cousin aîné, Tassos Haïnoglou²²⁴, une figure de légende pour ma mémoire d’enfant qui a déterminé l’engagement politique des Stéphanou (Sardanidis et Stéphanou, car les enfants du grand-père Stéphanou portaient deux noms, le nom de famille et celui de l’entreprise). Aux élections de 1926, avant ses 25 ans, Tassos est devenu un des dix premiers députés qu’a fait élire le Parti communiste de Grèce.

²²¹ Il s’agit de l’espace situé derrière l’iconostase fermé par trois portes et interdit aux fidèles ; les portes peuvent s’ouvrir ou non selon le moment de la liturgie.

²²² Thanassis CLARAS, dit Aris Velouchiotis ou Aris, (1905-1945), un communiste de la première heure, le premier dans l’EAM à conseiller une résistance armée et le plus grand chef militaire de l’ELAS. Refusant de se soumettre aux accords de Varkiza, il est exclu du Parti par Zachariadis, et meurt un peu plus tard dans une embuscade en montagne. Embuscade après une dénonciation que certains soupçonnent de venir du Parti.

²²³ Kostas VARNALIS (1884-1974), écrivain et poète grec marxiste.

²²⁴ Tassos HAÏNOGLOU, 1900-1963, instituteur, journaliste, cadre et député du KKE en 1926. En novembre 1927, il démissionne du Bureau politique et en février 1928 il est exclu du KKE pour « fractionnisme ». Emprisonné à l’Acronauplie par Metaxás, il s’évade, rentre dans l’EAM et devient rédacteur en chef de la *Grèce Libre* ; condamné en 1947 à la prison à vie, puis gracié, il devient en 1952 rédacteur en chef du journal *Avgi*.

Quand j'ai grandi, ma mère me disait qu'il était passé à la maison deux jours avant les élections, et m'avait caressé dans mon berceau, j'avais à peine un mois et demi. En prison, quand nous racontions tous, le soir, nos histoires d'enfance et d'adolescence, je disais, quand je rapportais cet évènement : « Il semble que Tassos m'a "croisé" ! Et depuis lors, je n'ai pas eu l'occasion de me débarrasser de ma croix ».

Les premiers évènements politiques qui m'ont fait une impression, l'un à proximité, et l'autre très loin, en Afrique qu'alors je considérais comme une autre planète, ont été le mouvement de 1935 avec le front supposé du Strymon²²⁵, et la lointaine guerre « d'Abyssinie », comme nous l'appelions. Mon grand-père est resté au lit pendant deux mois à la suite de complications de son diabète et d'une insuffisance cardiaque qui, au début de mars, l'ont conduit au cimetière. Il attendait lui, éveillé dans son lit, et moi, assis à côté de lui sur le canapé, qu'arrive Dimitros qui apportait le soir le *Makedonia*, le journal vénizéliste de Thessalonique. Il l'accueillait toujours avec : « Viens, maître, qu'est-ce que tu nous apportes ? » Grand-père était un vénizéliste fanatique, je te l'ai dit, mon père, lui, je ne sais pas si le « mouvement de 1935 » l'intéressait.

Une tendance contestataire subconsciente avait déjà commencé à naître en moi. Deux évènements ont blessé mon âme d'enfant. L'un, à quatre ans, fut la mort de mon grand chien, Anastoli, que les gendarmes tuèrent, en lui donnant du foie empoisonné. Anastoli était mon premier ami, j'avais grandi avec lui dans notre cour depuis tout petit. Il devait son nom, comme ma mère me l'avait raconté, à un officier de Karditsa qui servait dans l'armée de l'Évros quand Pangalos s'appêtait à envahir la Thrace Orientale²²⁶ et ne l'avait pas fait. Cet officier, dans son fort désir de voir son engagement suspendu, nomma le petit chiot, sans le regarder sous le ventre, « Anastoli ». Quand il a grandi, on a vu le sexe du chien, et Anastoli est devenue Anastolis. Je demandais désespérément à mon grand-père alors qu'il essayait avec du vinaigre et du jaune d'œuf de faire vomir le chien pour évacuer le poison : « Mais qui l'a empoisonné, grand-père ? Pourquoi ? » Je n'ai pas obtenu de réponse. Ma mère m'a expliqué plus tard que c'étaient les gendarmes. Dès lors, je me suis mis à ressentir une exécution, peut-être une haine inconsciente, pour les gens en uniforme.

L'autre évènement, deux-trois ans après, concernait le voisin d'en face, un ami de mon oncle Charilaos, un communiste comme je l'ai compris plus tard, Yannis Tiotia. Un matin, comme je me préparais pour l'école (c'était, je crois, la maternelle), j'ai vu mon père sortir précipitamment de la maison d'en face et venir vers la nôtre. C'était curieux : la moitié du temps, je ne voyais jamais mon père le matin, et, à maintes reprises, même pas le soir ; il partait au magasin avant mon réveil et revenait tard. C'était la saison où les Sarakatsanes²²⁷ descendaient leur laine pour le cardage, ou apportaient leur coton dans les villages alentour pour l'égrenage. Quelque chose me fit me retourner. J'entendis mon père chuchoter à

²²⁵Stéphanos Stéphanou parle du mouvement des officiers démocrates vénizélistes qui a eu lieu en mars 1935 à Athènes contre le gouvernement antivénizéliste ; le fleuve Strymon séparait les régiments vénizélistes de ceux qui étaient fidèles au gouvernement, les officiers démocrates avaient pensé à passer le fleuve pour attaquer.

²²⁶ Théodore PANGALOS (1878-1952), militaire vénizéliste, puis dictateur en 1925. Il développe alors un nationalisme revanchard, se déclare prêt à reprendre la Thrace orientale perdue en 1922, et provoque un conflit de frontière avec la Bulgarie.

²²⁷ Éleveurs nomades orthodoxes et grécophones, de la Grèce du Nord et du Pinde.

madame Katina, ma mère : « Yannis est un gars solide, il s'en remettra ». Je n'ai pas compris ce qui s'était passé. J'ai seulement pressenti que quelque chose de mal était arrivé à Yannis, et Yannis, je l'aimais. Quand il me rencontrait sur le chemin en train de donner des coups de pied dans ma balle de chiffons, il jouait avec moi en tenant le rôle de gardien de but, ou, quand j'allais le dimanche appeler mon oncle au café pour qu'on mange tous ensemble, il me posait des opérations simples d'addition ou de soustraction, et quand je répondais bien, je gagnais le loukoum que n'importe qui aurait gagné aux cartes. Je n'ai pas osé demander davantage. À midi, ma mère a dit que Yannis avait été frappé fort, que tout son corps était bleu, et que le grand-père Panayotis avait égorgé un chevreau et l'avait enroulé dans sa peau. Cela, me dit-elle, absorberait le sang écoulé ; je n'ai pas demandé qui l'avait fait, ni pourquoi. Le soir, mon oncle Charilaos m'a tout expliqué. Bien sûr, pas tous les « pourquoi » et pas tous les « qui ». Les gendarmes l'avaient frappé à la gare, avec, à leur tête, le tortionnaire en chef, l'aide de camp en second, Karayannis (que nous allons retrouver tout de suite, dans les manifestations de 1936). Un enfant a-t-il besoin de beaucoup pour commencer à haïr ? Ne lui suffit-il pas d'un chien – son premier ami – ou d'un voisin au visage doux qui lui fait marquer des buts avec sa balle de tissu ?

Soufli en 1936

La première manifestation sociopolitique à laquelle, d'une certaine façon, j'ai pris part a été celle des entreprises de sériciculture à Soufli, dans l'été 1936. Une manifestation extraordinaire qui, toute une semaine, a rempli la voie publique de cultivateurs de toute la province avec le mot d'ordre « cent ou la mort ! ». Le cocon vert se vendait alors 45 drachmes le kilo environ ; les magnaniers révoltés ne réussirent pas à en obtenir 100, ils parvinrent cependant à faire monter son prix à 70 drachmes. Succès important pour une famille de cultivateurs qui ajouta ainsi, en moyenne, 5 000 drachmes à son revenu annuel, mais que Soufli a payé de cinquante exilés et de quatre travailleuses de la soie exilées à Anafi et à Folégandros, tout de suite après la dictature du 4 août²²⁸. Quatre²²⁹ d'entre eux ont été exécutés avec les 200 du Premier mai 1944²³⁰.

Nos maîtres avaient fermé un peu plus tôt les écoles parce que magnaniers, eux aussi, comme nous, des gamins de 10 ans, nous courions – on ne demandait pas mieux – sur nos « chevaux » de branches de mûriers en criant le slogan dominant. Les orateurs, autant ceux accrédités par l'Union de la Sériciculture que les orateurs spontanés, parlaient du balcon, domaine public, qui portait écrit sur son grillage : « Pnyx, qui veut acheter ? Commune de Soufli » ; c'est, je crois, la seule Pnyx, en dehors de celle de l'Aréopage, qui a jamais existé en Grèce, l'œuvre de la mairie de Neophytos Papanastasiou, un ami de mon grand-père, le pope. On nous a

²²⁸ 4 août 1936 : date à laquelle le Premier ministre supprima, par décret, avec l'accord du Roi, les articles principaux de la Constitution, donc, le début de sa dictature. Anafi et Folégandros, deux îles isolées et peu habitées ont été choisies pour lieu d'exil politique.

²²⁹ Il s'agissait de Nikos Alatzias, Apostolis Kipouros, Thanassis Kyranoudis et Léonidas Lyberakidis. Voir Léonidas TERZOUDIS et Fotis BLACHOU, 1985, *La résistance nationale dans l'Évros. Les combattants parlent et écrivent* (en grec) Athènes, Dimokritos. Transférés en 1943, ou au début 1944, de l'Acronauplie au camp de Haïdari, conduits de là au Polygone de tir de Kaisariani, ils ont été exécutés en représailles à une attaque des résistants.

²³⁰ Premier mai 1944 : les autorités allemandes ont pris 200 résistants prisonniers du camp de Haïdari et les ont exécutés à Kaisariani. Un des faits les plus connus de la période.

photographiés avec nos poings dressés dans la foule. Pendant des années, j'ai essayé de trouver dans les pages du *Révolutionnaire* d'alors la photographie du rassemblement qui – mon père me l'avait dit – avait été publiée, il semble qu'elle ne l'a jamais été.

Cette manifestation apparaît importante pour votre parcours, mais, je suppose, aussi pour votre village.

Effectivement, et il est curieux que ma mémoire d'enfant, alors qu'elle n'a conservé que peu d'images de détail, ait gardé beaucoup de faits de cette semaine historique pour mon pays. Récemment, les enfants de Lefteris Tsiakiris, fils unique d'un couple de mes amis déportés sous la dictature de Metaxás, avec lesquels j'ai collaboré dans le mouvement à partir de 1941, et aussi plus tard, après l'Occupation, m'ont demandé de leur raconter des événements de leur famille. Je vais te parler de cette famille, une des dizaines, ou plutôt des centaines de familles de mon village qui ont été la « proie des flammes » pendant trente ans, de la dictature de Metaxás jusqu'à la dictature des colonels. Vangelis Tsiakiris, ouvrier agricole, aîné d'une famille typique de magnaniers de Soufli, père de Lefteris, a fait partie des précurseurs du mouvement de la sériciculture en 1936. Athanasia Kanarya, la mère de Lefteris, était alors membre de l'administration et de la caisse du syndicat des ouvriers de la soie de Soufli, un des premiers syndicats du département. Les sériciculteurs, outre l'augmentation des prix, demandaient aussi la journée de huit heures et la hausse du salaire journalier des 600 ouvrières de l'usine locale de traitement des cocons. Naturellement, ces filles, travailleuses de la soie de mère en fille, comme on disait²³¹, étaient descendues vociférer dans les manifestations, très combatives, et beaucoup montaient à la « Pnyx » pour défendre leurs revendications. Certaines se distinguaient, Eleni Alvanos, secrétaire du syndicat, que la voix publique avait surnommée « rossignol de la Pnyx », d'autres, comme Tota Karageorgiou, alors présidente du syndicat, mère du compositeur Thanassis Gaïfilias [né en 1947], Theopia Papageorgiou, Marianthi Malousari, les sœurs Alvanos, sept ouvrières de la soie avec Eleni, les sœurs Tiaka, Anastasia Douma, les sœurs Karabaryotis, Tassia Alatzia, sœur de Nikos (exécuté par la suite), une des quatre Soufliotes déportées le 4 août, la première femme résistante (début 1943) des montagnes de l'Évros.

Revenons à la famille Tsiakiris. Le fils aîné, Vangelis et le dernier enfant de la famille, Thodoros partirent au maquis en 1946 et ne revinrent jamais, on ne retrouva pas leurs os. Des quatre sœurs, Anna, Calliopi et Angeliki furent déportées pendant des années et torturées à Makronisos²³² pendant la guerre civile. Les deux premières terminèrent leur première série d'épreuves avec Athanasia, la femme de Vangelis, quand, au début de 1952, elles furent

²³¹ L'expression turque utilisée *anadanbabadan* signifie « de mère et père » et plus largement, par descendance familiale. L'Évros fait partie de l'Empire ottoman du XIV^e siècle à 1913, il en reste un vocabulaire turc important.

²³² Makronisos, petite île sans eau à l'extrémité de l'Attique ; en 1946, le gouvernement, avec l'aide britannique, puis les fonds du plan Marshall, y installe un camp de prisonniers politiques, communistes ou simplement résistants. En 1949, il devient camp « de rééducation politique ». Il fonctionnera jusqu'en 1960.

libérées de Trikeri²³³ avec huit autres Soufliotes, parmi lesquelles ma tante Apostolia, la petite fille du pope, une des éamites²³⁴ éminentes du village. Athanasia a été de nouveau déportée en 1954, avec moi (c'était ma deuxième déportation) jusqu'en 1958.

Je garde en mémoire un épisode dont elle est l'héroïne. C'était pendant la manifestation du mercredi, comme se rappellent tous ceux qui vivaient alors (quelqu'un vit-il encore aujourd'hui ?) C'était une manifestation de combat, les filles, Athanasia en tête, avaient pris la corde de la cloche de l'église Saint-Georges et frappaient des coups serrés et rapides, comme pour un incendie. C'était le signal : que tous descendent « avec femmes et enfants » dans la grande rue, devant la mairie ; les gendarmes, apeurés devant la foule et la force de sa voix, se tenaient à l'écart ; cinq ou six d'entre eux cependant, avec à leur tête l'aide de camp en second, Karayannis, le chef tortionnaire de la Sûreté, ont attaqué la montée, sont arrivés au clocher, et ont essayé d'arracher aux filles la corde de la cloche. Elles se sont défendues bec et ongles, et, dans l'affrontement, le képi de Karayannis est, semble-t-il, tombé par terre. Athanasia, dans son emportement, l'a foulé aux pieds en criant et en maudissant le tortionnaire. Les femmes du quartier, les rares qui étaient restées chez elles, ont fait passer la nouvelle de porte en porte et de fenêtre en fenêtre, et bientôt on entendit dans la manifestation le cri : « Elles ont piétiné la couronne de Karayannis ».

Quelques mois auparavant, en novembre 1935, le général Kondylis²³⁵ avait fait revenir avec un plébiscite truqué le roi Georges le « Bœuf »²³⁶ et l'insigne de la République avait été remplacé par la couronne royale du Glücksburg. Mais, elle n'avait pas besoin, je crois, de piétiner la couronne pour être exilé un mois plus tard à Anafi, tandis que Vangelis, qui deviendra son mari, était déporté à Folégandros. Si l'on appliquait le rapport existant à Soufli à toute la Grèce, dans les îles de l'Égée, il y aurait eu quatre mille femmes déportées et cinquante mille hommes. C'est notre « sujet de plainte » et notre fierté à nous, Soufliotes, de nous être trouvés alors tellement en tête de toute la Grèce dans les sacrifices, car, depuis lors, a commencé contre mon village une persécution qui ne concernait pas que les communistes...

La dictature du 4 août, du roi et de Metaxás

Nous avons parlé de votre enfance et des premières manifestations quand vous aviez dix ans. Vous avez dit que, à peine un mois plus tard, il y a eu la dictature de Metaxás. J'imagine que pour votre famille qui militait depuis dix ans déjà à gauche, si nous prenons comme point de départ les élections de 1926, et beaucoup plus, si nous incluons ses préoccupations antérieures, cet événement a fait date.

²³³ Camp d'internement politique pour femmes et enfants, dans un îlot à l'extrémité du Pélion, ferme en septembre 1949.

²³⁴ Membre de l'organisation de résistance, EAM, *Front de Libération National*. Les membres sont les « éamites » et l'adjectif « éamique ».

²³⁵ Georgios KONDYLIS (1878-1936) Premier ministre d'août à décembre 1926, Régent d'octobre à novembre 1935, après le coup du 10 octobre contre le Premier ministre Tsaldaris.

²³⁶ « Le nom de *bœuf* était alors donné par les démocrates grecs au roi Georges II » commente Stéphanos Stéphanou. En effet la lettre B indique le nombre 2 en grec.

Naturellement. Ce fut une épreuve²³⁷ pour mon père et pour l'oncle Apostolakis qui ont commencé à souffrir de la guerre économique menée par la Sûreté locale. Quant à l'oncle Charilaos, il a été déféré en justice, comme « suspect d'activité communiste » selon la Loi spéciale²³⁸ et les lois de la dictature. Et pour échapper à la déportation, son gendre, Dimitros, mon père, a brûlé les livres de gauche de la famille, le 5 août 1936, selon l'ordre de Metaxás, et parmi eux, mon cher « petit livre rouge », comme je l'appelais, et qui était, autant que je m'en souviens, un journal de la Révolution d'octobre. Dans quelques-unes de ses pages, il décrivait la célébration du seizième anniversaire à Moscou. Autant que je me le rappelle, il parlait du défilé sur la Place Rouge : « En avant marchent, le corps droit, les partisans, les vainqueurs des Blancs dans la Guerre civile. » Viennent ensuite les *bezbrizorni* – et il expliquait : il s'agit des enfants des rues, sans logis, que la révolution a recueillis, à qui elle a fait faire des études pour devenir artisans, techniciens et scientifiques. Ainsi, j'ai appris mes premiers mots de russe, « partisan » et « *bezbrizorni* », c'est-à-dire, « sans abri ».

J'ai l'impression que le choix des mots, les codes linguistiques, et la question sémantique sont des choses qui vous ont intéressé très tôt.

Oui, c'est vrai que, depuis tout petit, j'ai été quasiment passionné par les mots, la formulation exacte et la beauté esthétique du discours. Il est curieux que j'aie tardé à comprendre que cela pouvait être parfaitement satisfait par la langue vivante de ma grand-mère, la femme du pope, analphabète, et pas par ma mère, ma chère Katina, qui, après le collège, avait fait deux ans à l'École grecque²³⁹. Ainsi, j'ai cherché et j'ai choisi les mots dans la cargaison de *katharévoussa* [la langue savante officielle, différente de la *démotique* parlée par tous] que je prenais dans mes lectures. J'écrivais par exemple « *ethis* » pour « *synithia* » (habitude), « *tis* » pour « *pios* » ou « *kapios* », « *ekhousi* » pour « *ekhoun* », « *pantes* » pour « *oli* ». Je pensais que mes dissertations étaient bonnes parce que j'écrivais en *katharévoussa*. C'est Iliopoulos, un professeur de lettres de cinquième année du secondaire, une noble figure, qui m'a ôté cette malheureuse idée de la tête ; il m'a poussé à abandonner la lecture des romans français de chevalerie et à me mettre à la littérature grecque. Ainsi, à partir de l'été 1940, je me suis mis à prendre connaissance, au-delà de ce que contenait le manuel de littérature grecque moderne, de Andréas Karkavitsas [1865-1922] et de Alexandre Papadiamantis [1851-1911], et plus tard, de Dimitrios Vikélas [1835-1908], le nouvelliste du Pirée, de Dimosthenis Voutyras [1872-1958], de Kostas Parorititis [1878-1931], puis de la prose de Varnalis [1884-1974], de Nikos Kazantzakis [1883-1957] (j'ai commencé par le plus dur, son *Ascèse*), les poèmes de Kostis Palamas [1859-1943], de Georgios Drossinis [1859-1951] et de Ioannis Gryparis [1870-1942], de Kostas Thrakiotis [1909-1984] et de Yannis Ritsos [1909-1990]. Pendant la guerre, les écoles ont fermé pendant un an, et je travaillais chaque jour au cardage, mais j'ai

²³⁷ Dans le discours des hommes de la gauche grecque, le terme « épreuve » revient souvent. Interrogé sur ce point, Stéphanos Stéphanou s'est rapporté à un recueil poétique du même titre de Yannis Ritsos.

²³⁸ C'est la loi N/4229 du 24 juillet 1929, dite *Idionymo*, « Sur les mesures de sécurité pour le système social et la protection des libertés des citoyens », qui permet de pourchasser les communistes, les anarchistes et les syndicalistes. Elle a été renforcée par d'autres mesures par Metaxás et elle est restée valable jusqu'en 1971.

²³⁹ L'enseignement secondaire s'appelait pendant l'Empire ottoman (avant 1913 à Soufli) *École grecque*.

continué à m'intéresser à la littérature grecque moderne, et je suis devenu non plus un simple démotociste, mais un vulgaristeradical²⁴⁰.

Pour revenir à mon cas personnel, je dirais que, depuis ce moment-là, j'ai reçu un traitement à part du pouvoir – de tous les pouvoirs. Dans l'EON²⁴¹, par exemple, dans laquelle nous fûmes enrégimentés – tous les élèves obligatoirement –, j'ai été le seul de ma classe à qui on n'a jamais accordé un grade. On m'a placé dans un groupe de simples pionniers « groupe indépendant du Collège », un ramassis d'élèves turbulents, de fumeurs « clandestins », et « autres éléments dangereux », auquel le chef de groupe ne faisait presque jamais d'« éducation nationale ». Le résultat fut que, lorsque mon capitaine m'a demandé pourquoi je m'étais inscrit à l'EON, et que, au lieu de répondre « pour défendre la religion, la patrie et la famille », je lui ai dit : « je ne me suis pas inscrit, vous m'avez inscrit », j'ai reçu une solide paire de gifles.

Peu après, la guerre a été déclarée, et je n'ai plus remis les pieds à l'EON, après les menaces du professeur de mathématiques, chef de ma phalange : « Nous réglerons nos comptes après la guerre, Stéphanou ! »

Odette Varon-Vassard²⁴², dans son livre La maturité d'une génération, comparant l'expérience de l'EPON à celle de l'EON, termine sur l'indifférence provoquée par la participation obligatoire à la jeunesse de Metaxás, au contraire de l'enthousiasme de l'engagement volontaire dans la jeunesse résistante. Quel est votre point de vue ?

L'engagement obligatoire du jeune homme ou l'incorporation, comme on dit de nos jours, ne provoque pas seulement de l'indifférence. Dans l'échelle du dédain qui peut englober la réaction à la peur, la condamnation claire, et aller jusqu'à la colère, il y a, bien sûr, l'indifférence, plus légère, presque toujours teintée d'un refus sous-entendu. C'est ce qui arrivait dans ces années-là. Naturellement, il existait aussi une minorité séduite par les galons, les képis avec les couronnes et les guêtres blanches. Une partie de la jeunesse est toujours impressionnée par les ornements clinquants. Dans l'EPON²⁴³, où il n'y avait pas tout cela, et où l'engagement était totalement volontaire, en dehors de rares cas d'« agents doubles » – il y en avait aussi –, les mobiles étaient, bien que confus, idéologiques, sociaux. Au pire, certains étaient séduits par un pistolet d'avant-guerre ou un fusil scié. Mais pour l'obtenir, dans l'EPON, il fallait s'engager dans l'armée de l'ELAS²⁴⁴ ou choisir des missions difficiles, de liaison, de participation aux renseignements dans les territoires occupés par l'ennemi... L'arme attirait aussi les jeunes.

²⁴⁰ Le terme dédaigneux qu'utilisaient les atticistes antiques quand ils faisaient référence aux utilisateurs de la langue populaire vivante qu'ils méprisaient. Le terme (ou vulgariste *chevelu*) désigne aussi dans l'entre-deux-guerres les partisans d'une langue démotique délivrée d'un maximum d'éléments du grec ancien.

²⁴¹ EON, *Organisation de la jeunesse grecque*, créée par Metaxás sur le modèle fasciste.

²⁴² Odette VARON-VASSARD, 2009, *Η ενηλικίωση μιας γενιάς, νέοι και νέες στην Κατοχή και στην Αντίσταση* [La maturité d'une génération, Jeunes gens et jeunes filles pendant l'Occupation et la Résistance], Athènes, Estia.

²⁴³ EPON, *Organisation unie panhellénique des Jeunes*, créée en février 1943 par l'EAM. Ses membres sont les « éponites ».

²⁴⁴ ELAS, *Armée populaire grecque de libération*, créée en février 1942 par l'EAM. Ses membres sont les « élasites ».

Quelle était la place de la vie humaine dans votre échelle de valeurs d'alors et d'aujourd'hui ?

Ça fait bien des années que j'en suis arrivé à penser que la vie humaine – pourquoi pas simplement la vie ? – est une valeur qui ne peut être comparée en rien à d'autres valeurs. À cette époque cependant, nous vivions dans des conditions telles que, si nous voulions rester à la hauteur de l'homme, il fallait d'abord décider de la part de notre propre vie que l'on pouvait sacrifier. C'était peut-être suffisant pour nous aider à décider aussi de la part de l'Autre– l'adversaire, bien entendu.

Qu'est-ce que vous entendez en parlant de « la hauteur de l'homme » ?

Je veux dire exactement ce que disent les mots « hauteur » et « homme ». Le mot « homme » n'est pas seulement un signifiant ontologique. Il réunit, en tant que signifié, des conquêtes historiques, des catégories morales séculaires et contemporaines, quelque chose que l'on dit nous être propre, avec le respect de soi, du vivant et du social. Et la « hauteur », pour employer ce beau mot du grec ancien, exprime une valeur aussi élevée que pleine de ce respect. Je pense que nous entrons dans une époque où la « hauteur » de l'homme est sans arrêt mise à l'épreuve ou annihilée.

Vous faites référence, je pense, à l'Occupation et à la Résistance, à une période où l'évaluation de vos priorités a changé et où la signification de la reconnaissance a acquis un sens différent.

En effet, le début de l'adolescence, pour un jeune homme, s'accompagne habituellement du passage du Moi à l'Autre, qui peut être une relation à la profession, ou au groupe ou, principalement, à l'amour. Pour moi, l'été 1940, celui de mes quatorze ans, et l'année de la guerre d'Albanie²⁴⁵ fut un tournant décisif. Je me suis mis à travailler avec mon cousin Takis dans l'atelier de nos pères. Je me suis occupé pour la première fois de la terre. Avec l'élevage des cocons, comme tous les enfants soufliotes, j'avais eu, tout jeune, une relation de travail et de jeu ; là, j'assumais des responsabilités. J'ai mis de l'ordre dans ma relation avec Dieu en l'ignorant, tout en continuant à être sensible aux cérémonies chrétiennes. J'ai cessé ma relation à la katharévoussa– j'ai choisi mon moyen linguistique. J'ai cessé de m'intéresser à mes performances scolaires ; quand je me consacrais aux études obligatoires, c'était parce que ça me plaisait, comme le grec ancien, l'épopée, et le sommet magnifique de l'art grec ancien, la tragédie ; ou parce que je voulais réfuter l'enseignement officiel, comme au cours de catéchisme, peut-être parce que j'avais un professeur de théologie tolérant quinon seulement acceptait mes points de vue hétérodoxes, mais me discernait aussi les meilleures

²⁴⁵ Les forces italiennes attaquent la Grèce, depuis l'Albanie, le 28 octobre 1940, et la guerre d'abord mal commencée, puis victorieuse pour les Grecs, se poursuit jusqu'à ce que l'attaque nazie d'avril 1941 oblige les généraux grecs à capituler.

notes. Je ne peux affirmer que mes points de vue dépassaient les limites d'un débutant en théologie et en philosophie, je crois qu'il voulait récompenser mon effort personnel pour connaître le monde par une voie que je choisisais, moi, avec ma responsabilité individuelle. Alors, pour suivre ce choix, j'ai fait connaissance, autant que le permettaient ces années-là, par quelques bibliothèques que m'offraient les gens éclairés de mon village, avec les Lumières européennes. De façon élémentaire, et autant que je pouvais les comprendre. Les encyclopédistes français, comme nous les appelions, ont été mes premiers maîtres. De cela, je me suis souvenu, il y a quelques années, en discutant avec un intellectuel grec éclairé, défenseur fervent de la contribution du siècle des Lumières, lors d'une collaboration professionnelle. Lui, Constantin Dimaras²⁴⁶, un savant chargé d'une édition pour les 150 ans de l'Université d'Athènes, et moi, humble correcteur des épreuves de l'édition. Le sage vieillard souriait de contentement, tandis quemoi, j'essayais maladroitement de le persuader que, dans un village proche de la frontière, pendant l'Occupation, quelques enfants de magnaniers s'intéressaient à ce dont il avait fait le but de sa vie, et avaient réussi à le porter à des hauteurs inespérées.

Comment vos professeurs voyaient-ils cette recherche de sources et de connaissances nouvelles ?

Ah ! Pour te dire, comme j'ai l'habitude de toujours me vanter, j'ai eu la chance d'achever mes quatre dernières années du collège (à six classes alors), pendant l'Occupation. Dans notre collège, après le départ des autorités, avant l'arrivée des Allemands, il restait quatre ou cinq professeurs. Les postes vacants furent remplis par des remplaçants, des enseignants excellents qui étaient de bons pédagogues, ou de jeunes licenciés de l'Université Aristote que l'« État grec »²⁴⁷ envoyait dans l'Évros pour manger du pain à satiété. On nous chargeait du soin de les entretenir ; notre relation avec eux avait un côté matériel²⁴⁸. Si nous y ajoutons leur jeune âge et un goût naturel pour une instruction progressiste parce qu'ils venaient d'une université beaucoup plus ouverte que celle de Capodistria à Athènes, du point de vue de la langue comme de l'objet cognitif, on comprend facilement qu'une nouvelle relation, sans précédent, entre élèves et enseignants, a pris racine et fleuri dans ce collège de la frontière. Elle ne se limitait pas à la recherche de sources et d'informations révolutionnaires ou de démocratie-bourgeoises, mais s'étendait aussi aux recherches récentes, comme l'économie politique marxiste et la psychanalyse de Freud et d'Adler.

Ce champ marxiste était-il issu seulement de votre recherche personnelle ?

²⁴⁶ Constantin Th. DIMARAS(1904-1992), historien de la littérature grecque, empêché d'exercer en Grèce par la dictature des colonels, il a dirigé l'Institut d'études néohelléniques de la Sorbonne de 1970 à 1978.

²⁴⁷Stéphanos Stéphanou appelle ainsi le gouvernement collaborateur, insistant sur « grec » pour montrer... qu'il ne n'était plus « Grec » !

²⁴⁸ Oralement, Stéphanos Stéphanou a précisé que les besoins alimentaires des professeurs, en raison de l'inflation, étaient couverts essentiellement par les élèves et la municipalité. Certains étaient très gênés par cette relation obligatoire : ainsi le professeur de mathématiques, Kazantzidis, n'acceptait d'aide que des deux meilleurs élèves de la classe.

Non, clairement non. Quelques mois après le début de mon activité politique de Résistance, comme je l'ai rapporté plus haut, dans l'été 1941, j'ai eu une autre grande chance. C'est l'arrivée à Soufli d'un homme très important, tout au moins tel que je l'ai estimé alors avec mon jugement d'adolescent : Aris (Argyris) Dalkaranis, un cadre connu du KKE²⁴⁹ qui a réussi à vivre dans la clandestinité en Thrace pendant toute la dictature de Metaxás. Il s'est tout de suite associé au groupe des jeunes communistes de l'oncle Charilaos, et aux autres communistes plus âgés, et il leur a dit qu'il fallait se préparer à constituer rapidement un (ou des) groupe armé avec, pour siège principal, la forêt de Soufli²⁵⁰. Les anciens communistes, ceux qui étaient rentrés comme renégats²⁵¹, ou comme évadés des camps et des îles, dans leur majorité, regardaient ce choix d'Aris avec scepticisme. Les anciens membres des Jeunesses, comme les paysans communistes des villages de Kornofolia et Mandra dans l'arrondissement de Soufli, et de quelques villages de Didymoteicho et de NeaOrestiada, ont accueilli avec empressement cette décision. Du reste, dans les villages de l'arrondissement de Didymoteicho, comme à Petrades et à Pythio, les paysans, dans les premiers jours de l'Occupation, à l'initiative des communistes, avaient chassé les maires nommés par Metaxás. Cela n'a pas duré longtemps, car la gendarmerie de l'« État grec » a annulé leur décision et a livré aux Allemands les principaux artisans de cette démarche.

Le premier service militaire : l'Occupation

Aris n'a pas été simplement pour moi un dirigeant politique avec lequel j'ai collaboré, avec ma famille, pendant un an et demi jusqu'à Noël 1942. Ce fut aussi un guide éclairé dans ma recherche pour découvrir les lois élémentaires des sociétés humaines. Finalement, c'est l'homme qui m'a rendu marxiste, autant que j'ai réussi à le devenir alors, dans mon adolescence. Et le trait significatif que j'ai estimé tout particulièrement plus tard, fut que le premier livre qu'il m'a fait lire, n'a pas été un texte politique de Lénine ou de Staline ou un livre théorique de Gueorgui Plekhanov. C'était l'œuvre de théorie historique de Yannis Kordatos²⁵², *Les religions archaïques et le christianisme*, dont la longue introduction qui traite des débuts et des bases de l'évolution de la foi religieuse, a été pendant mes premières années d'étude à ce sujet, mon évangile philosophique.

Vous m'avez parlé de vos supports philosophiques et de vos prises de position politiques et idéologiques durant l'Occupation. Quelle était la relation du personnel et du politique à ce moment de votre adolescence, quelle place la participation active à la chose publique vous a-t-elle laissée pour exprimer votre subjectivité ?

Dans l'introduction, j'ai mis l'accent sur le fait que je considérais dans cette période mes occupations personnelles familiales comme secondaires, par rapport au *mouvement*. Mais une

²⁴⁹ KKE, *Parti communiste grec*, ici souvent le Parti.

²⁵⁰ La forêt de Soufli ou de Dadia, aujourd'hui 75 000 hectares protégés, est l'une des plus vastes de Grèce, dans une région sans industrie, elle comprend une exceptionnelle variété végétale et animale.

²⁵¹ Un des moyens d'être libéré était de signer une « déclaration de repentir », un reniement officiel et rendu public de son passé ou de ses sympathies communistes, on devient alors un « renégat ».

²⁵² Yannis KORDATOS (1891-1961), sociologue, historien, homme de loi marxiste, un des fondateurs du mouvement socialiste en Grèce. Il s'oppose dans les années 1930 à la ligne du Parti communiste grec, est exclu du Parti, mais reste un écrivain important de la gauche grecque, plusieurs fois condamné.

chose est de penser, une autre est ce qui arrive en réalité. Au milieu de mes actions politiques quotidiennes qui consistaient à chercher à libérer la Grèce du nazisme et à faire naître un pouvoir, que, tout au long de cette période, nous appelions « démocratie populaire », je continuais à être un enfant. Je faisais des polissonneries au collège, j'ai été puni deux fois avec renvoi, je m'amusais à des choses tout à fait primaires avec ma bande qui regroupait, pendant les deux dernières années, les perturbateurs de la classe, je faisais la sérénade avec mes amis aux belles du village, et je dansais le zeybekiko et le hassaposerviko – des danses traditionnelles dans mon village et en Thrace – lors des excursions de l'école. Je taquinai les filles, mais, jusqu'à la fin du collège, j'ai évité deux choses, la cigarette et une relation régulière sérieuse avec l'autre sexe. La première, parce que j'avais vu mon père souffrir du manque pendant un an jusqu'à ce que nous semions du tabac, et la seconde, parce que je considérais que ce serait une entrave insupportable pour mon action révolutionnaire. Donc, je m'étais temporairement éloigné de l'idée de l'amour.

Je vivais dans un groupe farouchement masculin. Je me souviens que, dans nos fêtes et dans nos excursions, nous ne prenions jamais de femmes. Le reste de la bande avait bien des brouilles avec des petites amies, habituellement pas de notre classe, mais ceci se limitait à un plan individuel, et je m'en apercevais seulement quand, sous une fenêtre, parmi celles où nous nous arrêtions pour une sérénade, au lieu d'une chanson, nous en disions deux. Nous étions une bonne bande de chanteurs, nous avions une basse, un bouzouki, une guitare et un accordéon. Dans nos tournées de nuit, en risquant toujours de tomber sur une patrouille ennemie, nous rencontrions parfois Thodoros Tsiakiris, de la famille que j'ai déjà citée. Il avait une voix de ténor extraordinaire et un répertoire de sérénades et de barcarolles de l'entre-deux-guerres qu'il chantait habituellement seul, mais, quand il nous retrouvait, il faisait un tour avec nous et nous accordait une ou deux chansons. Je ne me souviens pas que nous n'ayons jamais été arrosés par le père d'une jeune fille. Je ne sais pas si cela était dû à la qualité esthétique de la sérénade ou à une courtoisie réelle de la classe petite-bourgeoise locale. Du reste, Soufli était un « village évolué ». Il avait un orchestre philharmonique municipal, deux ou trois orchestres de mandolines et de guitares, des écoles primaires, un collège et une troupe amateur de maîtres progressistes et de filles de familles bourgeoises qui montaient habituellement des vaudevilles. C'est resté aussi une tradition dans l'EPON.

Et vos relations avec l'autre sexe ?

Que puis-je en dire ? C'est difficile. Naturellement, sur un plan social – ce qui déterminait mes relations avec mes camarades et, en particulier, avec mes camarades filles –, je peux dire que j'étais tout à fait satisfait. Dans ma bande habituelle, dans les commérages des élèves, dans les plaisanteries, dans les taquineries, – qui n'excluaient pas des sous-entendus plus salés –, mais dans les choses plus sérieuses aussi, dans l'aide aux camarades et aux copines plus moyens, j'avais un *fan-club*, comme on dit aujourd'hui, de condisciples garçons, et surtout de filles ; quand nous avions géométrie, ils m'attendaient dans la grande cour, dans le sable du terrain de football. Là, je résolvais d'un doigt les problèmes de géométrie. La géométrie me séduisait, en tant que domaine mathématique, parce que ce n'était pas un ensemble de règles abstraites,

mais des relations entre des éléments matériels réels, comme les courbes, les droites et les angles. Et j'avais la manie de résoudre les exercices de deux manières ou plus, en m'appuyant sur des théorèmes différents alors qu'habituellement, mes amis, surtout les filles, se contentaient d'une seule solution. Les autres me laissaient montrer au maître mes capacités de bon élève et, parfois, recevoir des éloges. C'était, comme nous disions alors, mais aussi aujourd'hui, « pour s'amuser ». On ne le prenait pas au sérieux, parfois on pouvait entendre « mais tu ne vois pas, tu es bigleux ? », et de gros rires éclataient. Au-delà de ça, rien, malheureusement. Le « malheureusement », je ne le dis pas aujourd'hui seulement, je le pensais quelquefois à ce moment-là, mais je n'avais pas la facilité qu'ont les jeunes de maintenant de résoudre de manière simple mes questions de priorités personnelles.

Je voudrais vous demander quand vous avez eu votre première relation amoureuse ou un premier contact physique.

Bien des années plus tard, quand j'ai eu une relation avec Pagona, en 1953, un an après sa mise en liberté, et au cours de mon premier congé de déportation d'Aï-Stratis. C'était la première, ma seule et bonne relation avec une petite amie fixe. Et cela, parce que, tout jeune, j'avais exclu toute relation avec l'amour vénal, que je jugeais être le plus grand opprobre de la société patriarcale.

Comment concevez-vous le patriarcat en relation avec la société de classe ?

Le patriarcat est l'idéalisation, au sens psychanalytique, de l'impossibilité biologique de l'homme à assurer un rôle principal dans la perpétuation de l'espèce. L'obligation du fils d'être l'enfant d'un père précis est une construction sociale, à partir du moment où le statut familial du patriarcat s'est imposé, et cela, en tant que conséquence du régime de la propriété individuelle qui supprima le système communautaire primitif. De là vient que mon point de vue sur le patriarcat est étroitement lié à mon point de vue sur les sociétés de classes. Ses origines sont liées à la répartition du travail dans les sociétés primitives, quand les hommes se chargeaient des troupeaux et de la chasse et étaient donc susceptibles d'être tentés par le vol et la guerre, tandis que les femmes, en plus d'élever les enfants de la tribu ou de la famille, étaient chargées de la collecte et de la sauvegarde des informations précieuses pour la culture de la terre, les semailles, l'entretien des arbres et la récolte. On doit à cela le début de l'accumulation de la force sur le sexe mâle, comme individu ou comme groupe, par le vol ou la guerre. À cette époque-là, je l'avais lue chez Engels dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* [1884]. Cela ne s'était pas gravé immédiatement dans ma conscience au point de devenir ma profession de foi. Cependant, je pense que, depuis lors, et aussi depuis l'expérience de la guerre de libération, un point de vue a commencé à se former en moi sur la femme, son rôle et ses facultés, complètement éloigné de la conception dominante dans mon environnement ; il a été corroboré par la constatation que la femme est la racine, la matrice et le sein de la vie nouvelle. Cette conception féministe, clairement séparée de la phallocratie qui prédominait encore dans les années 1940 et 1950, donna le droit à ma

chère Maria Maroulakou-Manolakoudide soutenir dans une réunion amicale, après 1974, à un moment totalement inattendu : « Je ne connais qu'un féministe dans le groupe, Stéphanos. »

Quelle a été votre expérience de l'action de la femme au cours de la guerre de libération ?

Je dois signaler d'abord qu'au cours de cette guerre et dans le cadre de l'EAM, les communistes grecques ont dû reculer (peut-être était-ce une solution de facilité) sur certains aspects de la nouvelle morale. Elles ont renoncé, par exemple, à leurs idées sur l'amour libre, que les plus révolutionnaires d'entre elles soutenaient et même tentaient d'appliquer. C'est que l'EAM s'est étendu très vite, et reçut une participation inattendue de la population, dans les banlieues qui encerclaient Athènes, Thessalonique et Le Pirée ou dans des régions agricoles, où dominaient la tradition et une vie communautaire encore intense, mais aussi la morale religieuse des prêtres chrétiens qui considéraient la femme comme un sexe impie de naissance, et ses fonctions génésiques mensuelles, comme des artifices impurs de Satan.

Malgré tout, la femme fit à cette période des choses importantes. En tant que sexe, elle acquit le droit d'être élue ; et elle réussit à creuser d'importantes brèches pour l'avenir dans les défenses petites-bourgeoises et paysannes de l'avant-guerre, avec, bien entendu, le consentement de la direction politique. Une partie, quoique réduite, de la nouvelle génération tint entre ses mains des armes et des mitraillettes ; des dizaines de jeunes filles reçurent des diplômes d'excellence de l'École militaire du Quartier général de l'ELAS et devinrent officiers dans l'armée de résistance. Des dizaines, des centaines peut-être se révélèrent dans des charges communales et municipales dans les régions que la guérilla grecque commandait entièrement ou dont elle disputait le contrôle à l'occupant. Et des milliers, bien sûr, participèrent au printemps culturel qui domina, pendant les deux dernières années de l'Occupation, la plus grande partie de la Grèce avec les nouvelles écoles, les troupes d'amateurs, les groupes musicaux, les chorales, les marionnettes et le théâtre d'ombres de Karagueuz, la foule des journaux locaux de l'EAM et de l'EPON, les chansons du Combat présentes partout dans les fêtes sur les places des villages et des petites villes. Là, les jeunes filles se sont partagés les rôles de manière à peu près égale avec les jeunes garçons. D'ailleurs, le seul fait que des filles de paysans ou de la bourgeoisie aient pu, à cette époque, sortir de chez elles sans être accompagnées, et aller le soir dans une fête de l'EPON – ce qui, deux ou trois années auparavant, aurait été taxé de mauvaise conduite – est révélateur des changements importants pour la place de la femme qui avaient lieu en Grèce.

Pour les jeunes filles – et les jeunes gens –, l'Occupation a constitué une étape historique dans la construction de leur identité, l'expérience de la Résistance a été comme une cérémonie de passage de l'adolescence – comme dit Sartre : « jamais nous n'avons été plus libres que nous l'avons été sous l'Occupation. » Revenons à votre action personnelle et à l'élaboration de cette expérience.

La phrase de Sartre est un bon jugement sur cette époque, mais je pense qu'elle concerne la France qui ne peut être comparée avec le grand mouvement politico-culturel de la Grèce combattante pendant l'Occupation. De mon travail presque quotidien et de ma participation à la croissance du *mouvement* dans cette période, je ne retiens que quelques faits ou circonstances caractéristiques, une ou deux dizaines. N'est-ce pas étrange ? Soit, peu importe. Nous avons parlé de la première proclamation contre les Allemands que j'ai écrite en mai 1941. Elle s'appuyait sur un « papier » qu'avait apporté un soldat communiste en revenant du front de Vélès-Kerkini – là se trouvaient les forts de la ligne Metaxás²⁵³ – en passant par Kavala. Ce devait être peut-être, je le suppose maintenant, la première proclamation – que Thanassis Hadzis²⁵⁴ cite dans le premier tome de son considérable ouvrage sur l'histoire de la Résistance et du KKE *La révolution victorieuse qui a été perdue !* –, qu'avait publié un prétendu Bureau macédonno-thrace du KKE, et que le Parti avait censuré. Je me souviens de ce texte, en raison des particularités de la région à laquelle il s'adressait – sans doute le département de Kavala, et les villages limitrophes – parlait des producteurs et des ouvriers du tabac qui n'intéressaient ni Soufli ni sa région. C'est peut-être pour cela, pour l'adapter à nos données propres, qu'il est arrivé dans mes mains par l'intermédiaire de l'oncle Charilaos, en raison de la réputation selon laquelle « j'écrivais de bonnes dissertations ». J'ai écrit en mettant comme en-tête la faucille et le marteau léniniste que j'avais fabriqués avec la bobine en bois où était enroulé le fil de ma mère, et je l'ai recopié au carbone, par ensemble de quatre, en vingt-quatre exemplaires. Mon oncle a tout pris, sauf le premier qu'a arraché de mes mains un vieillard respectable (il devait avoir seulement cinquante ans !) Constantin Domouchtsis, chef de famille du village pauvre de Kotronia, un communiste d'avant-guerre, réfugié des Ganokhora en Thrace orientale, éleveur et sylviculteur dans la forêt de hêtres au-dessus de Soufli. Une scène émouvante, inoubliable : il a pris le papier et l'a regardé avec recueillement, il ne savait pas lire, l'oncle Constantin (son fils aîné, Tassos, le lui lira), mais la faucille et le marteau lui suffisaient ! Il le plia bien, le mit dans sa ceinture, me souleva de la table où j'écrivais et m'embrassa sur le front. Rare démonstration de tendresse et de récompense en ces années-là...

Deux ou trois jours passèrent ; à un moment, j'ai osé demander à mon oncle ce qu'étaient devenus les papiers, il m'a répondu brièvement : « Ils sont allés à leur destination. » Ensuite, il s'est retourné, m'a regardé dans les yeux et m'a dit gravement : « Nous avons dit ce que tu changerais, toi, tu as ajouté autre chose » et, d'un ton un peu réprobateur « De ton propre chef. Mais ça ne fait rien ». J'ai compris qu'il s'agissait de certaines des expressions « sur les cafards locaux » et « instruments connus de Metaxás » que j'avais ajoutées, dans mon emportement, à la fin du texte, sans tenir compte de leur poids politique. Je peux dire aujourd'hui que, deux jours après ma première contribution au Parti, j'ai déjà « récolté » ma première critique. De la seconde, de toutes celles dont je me souviens, nous parlerons plus tard, à propos de mon emprisonnement dans la forteresse anglaise de Céphalonie.

²⁵³ Une ligne que Metaxás a voulu faire construire face à la Bulgarie, ici au N-E de Thessalonique, sur le modèle de la ligne Maginot. Comme son modèle français, elle n'était pas terminée quand la guerre éclata.

²⁵⁴ Thanassis HADZIS (1905-1942), un des premiers communistes grecs, emprisonné à l'Acronauplie, évadé, membre du Comité central de l'EAM, exilé en Union soviétique à la fin de la guerre civile où il est exclu du Parti. Thanassis HADZIS, 1983, *Η νικηφόρα επανάσταση που χάθηκε*. 3 tomes, Athènes, Papazisis.

Mais retournons à l'année de la guerre. Dès l'été 1940, quand l'école s'est interrompue, j'avais déjà été intégré professionnellement à la boutique. Thanassis, le seul travailleur de la manufacture de mon père et de mon oncle, était parti, mobilisé pour être entraîné aux « nouvelles armes » (les mortiers), et il ne restait, en dehors des deux frères, que Takis, mon cousin germain, d'un an plus âgé que moi. J'étais, moi aussi, tous les jours à la boutique.

Quelle relation aviez-vous développée avec Takis ?

Je l'ai rattrapé dans la première année du collège, mais il devait repasser les mathématiques et la physique, et nous avons étudié ensemble tout l'été pour qu'il passe en deuxième année. Il est passé, et au bout d'un mois, il a abandonné. C'était un garçon très intelligent, au travail, c'était un crack, mais il n'aimait pas l'école... Ainsi, pendant l'été 1940, on s'est retrouvés au cardage et on a continué pendant l'hiver parce qu'en octobre [28 octobre 1940], l'Italie a déclaré la guerre à la Grèce et les écoles ont fermé. Je travaillais désormais à l'atelier avec, comme maître, Takis, qui remboursait ainsi les cours de mathématiques et de physique que je lui avais donnés l'année précédente. Ce fut l'un de mes meilleurs amis, toujours ensemble. En 1943, je l'ai fait entrer dans l'OKNE²⁵⁵ et, quelque temps après, dans l'EPON. Il est parti au printemps de 1944, un mois avant moi, au maquis, il a été blessé dans les combats pour la libération de Didymoteicho, à la fin d'août 1944. C'était l'un des plus zélés *aumovement* jusqu'en 1947 ou au début de 1948, quand, éclaireur de l'Armée démocratique, il est tombé dans une embuscade et a été tué. J'ai appris sa mort au bain de Céphalonie. Elle m'a frappé profondément. Je peux dire que je ne l'ai pas encore surmontée. Peut-être est-ce de la culpabilité, la culpabilité du « recruteur » ? Takis, de toute façon, que j'intervienne ou pas, aurait été un membre actif du *movement*. Par nature et par tradition familiale... Pendant un an, pendant la guerre civile, il a tenu l'organisation illégale du village. Il a fait entrer secrètement des blessés, il a fait sortir de l'armement, il a accompagné de nouveaux enrôlés jusqu'aux avant-postes de l'Armée démocratique. Quand on allait l'attraper, il a sauté par la fenêtre et il s'est échappé. Lors de son bref service dans l'Armée démocratique, il s'est trouvé sans cesse dans le champ de tir de l'adversaire. Ce fut le deuxième mort de la famille, le premier, c'était l'oncle Charilaos, que les miliciens (*maïdes*²⁵⁶) ont attrapé, malade, au maquis, et ont lapidé sur la route. On m'a dit, quand je suis sorti pour la première fois de déportation, que, quand la grand-mère Papadia l'a lavé avant de le mettre en terre, il était encore chaud.

J'ai le sentiment en vous écoutant que tout cela reste extrêmement douloureux pour vous.

Il ne peut en être autrement.

²⁵⁵ OKNE, *Confédération des Jeunesses communistes de Grèce*, fondée en novembre 1922. Ses membres sont les « oknites ».

²⁵⁶ Membre des MAY, *Unités de sécurité rurales*, milice anticommuniste créée en 1948 par le QG de l'armée qui y plaça, comme cadres, d'anciens collaborateurs de préférence.

Qu'est-ce qui vous a marqué dans ces morts ?

Je ne peux pas encore l'expliquer. Depuis lors, des dizaines de fois, la mort m'a frappé. J'ai perdu des parents aimés, des êtres chers, des enfants d'amis que j'aimais autant que ma fille, des camarades qu'ils ont pris un soir à mes côtés et qu'ils ont exécutés. Tous ceux-là me rendent souvent visite dans mon sommeil et à mon réveil, Takis et Charilaos, jamais. Est-ce parce qu'ils représentaient mes premiers liens avec le *mouvement* ? Est-ce parce que j'ai appris leur mort pas mal de temps après, par des lettres prudentes de ma mère qui me cachait les choses pénibles pour ne pas me peiner ? Est-ce parce que je les ai apprises derrière les grilles de ma prison et que je n'ai rien pu faire pour les repousser ? Je ne sais pas...

Quand vous m'avez énuméré les hommes que vous avez perdus, lorsque vous parliez de vos camarades de prison qui ont été exécutés, votre voix a pris une tonalité particulière, elle a tremblé. Cela s'est produit de la même manière, quand vous m'avez parlé de la mort de votre fille, alors que vous étiez en exil sous la Junte.

Soit, mais nous parlions de la première année de la guerre, octobre 1940 – avril 1941. Dans ce court espace de temps, j'ai vieilli de pas mal d'années, je suis entré enfant dans la guerre, et j'en suis sorti homme. À quatorze ans et demi, je me suis senti un homme, c'est curieux. Cette première année de la guerre, j'ai appris beaucoup de choses et, avant tout, à compter sur mes propres forces. Parce que j'ai acquis une profession – j'étais déjà cardeur (*entasseur*, comme on disait à l'école) – mais pas seulement, parce que, en tant que Soufliote, je ne pouvais être que sériciculteur. Je savais élever les vers à soie (*garder les cocons*, comme on dit), la monoculture locale. Nous n'avions pas d'école, nous n'avions pas les présences obligatoires à l'EON les après-midis et, la nuit, je lisais beaucoup, principalement de la littérature grecque et, le plus important, je me suis inscrit dans les rangs du front antifasciste mondial. L'attaque italienne, l'invasion allemande et, juste après, l'attaque contre l'Union soviétique ont mis fin aux hésitations qu'avait provoquées en moi, comme chez beaucoup d'autres communistes grecs adultes, l'accord Ribbentrop-Molotov en 1939. J'étais prêt pour le combat antifasciste de l'Occupation.

L'intégration

Après la proclamation de mai à laquelle j'ai déjà fait référence, le deuxième pas important a eu lieu un soir de neige, en novembre, alors que l'armée d'Hitler se trouvait à quelques dizaines de kilomètres à l'ouest de Moscou et menaçait de l'encercler – je ne dis pas l'occuper, parce que j'étais sûr que la moitié du peuple soviétique était prêt à mourir pour ne pas livrer sa capitale. Donc...

La cour de notre maison était couverte de quinze centimètres de neige. Aris était là et regardait sans arrêt par la fenêtre. Son insistance me poussa à jeter moi aussi, tout en discutant, des coups d'œil, à la dérobée, dans la cour. Trois ombres se montrèrent sur le chemin. Aris se jeta en deux bonds à la porte extérieure. De même, l'oncle Charilaos de la pièce voisine. Lui aussi apparemment se tenait debout à son poste d'observation. Je les ai suivis. J'ai reconnu tout de suite les deux hommes. L'oncle Nikos, un cousin éloigné de ma

mère, et Vangelis, un grand gaillard, bien bâti, un des oknites clandestins de la période de Metaxás. Le troisième m'était inconnu. Plus tard, j'ai appris son nom, Vangelis, lui aussi, fils de l'oncle Kaloudis (Tsiakiris), du quartier d'en haut. Son père, je le rencontrais dans le champ deux ou trois fois par mois, et je lui apportais les bulletins d'information clandestins.

Qu'est-ce qui les rendait si différents ?

C'étaient tous les trois des gens simples, totalement dévoués à leur choix politique et, avant tout, purs et irréprochables dans leurs relations et leur comportement. Ils n'eurent jamais de hautes dignités dans le Parti et furent tués tous les trois, comme soldats du Parti auquel ils croyaient, simples soldats de l'Armée démocratique²⁵⁷. Ils étaient de ceux qui ont renforcé dans leur entourage l'idée qu'un communiste n'est pas seulement celui qui « dit », mais surtout celui qui « agit » selon son idéal. C'est pour cette raison que les gens du village quand ils voulaient blâmer un communiste pour un méfait disaient « ... et pourtant il est communiste ». Ils ne disaient jamais pour les autres : « ... et pourtant il est chrétien », ou, « et pourtant il est libéral ».

Nous parlions donc de ce soir de novembre 1941. Ils étaient tous les trois en bas de l'escalier. Ils tenaient quelque chose enroulé dans une couverture. Nous les avons laissés passer à l'intérieur. Dans la pièce, ils ont déroulé la couverture et en ont sorti une énorme radio (elles étaient alors comme de petits coffres). Ils l'ont posée sur la table et ont échangé quelques paroles à voix basse avec Aris tandis que j'examinais l'instrument avec émerveillement, puis ils sont partis dans la neige. Aris a pris un tournevis, a défait un interrupteur et attaché le fil à la prise de la radio. Et, en une minute, en remuant avec force les boutons, il a eu Moscou. Le bulletin finissait à peine avec la phrase « Mort aux envahisseurs allemands ».

Que je te dise, ce « Mort aux envahisseurs allemands », dès le premier instant et pendant longtemps sous l'Occupation, m'aserré la gorge. Je n'ai jamais pu le préférer avec enthousiasme, même quand, plus tard, je l'écrivais dans les bulletins clandestins à la fin de l'émission de Moscou. Je ne l'aimais pas. Je le voulais différent, disons « à bas les envahisseurs fascistes » (le mot « nazi » je ne le connaissais pas encore). Parfois même, je l'ai dit à Aris, en mettant un pourquoi au début et un point d'interrogation à la fin. Il rit et me répondit : « C'est bon, laisse ça ! Eux, ils savent mieux ».

Qu'est-ce qu'il voulait dire, à votre avis ?

Je ne sais pas. Je suis sûr que, même d'accord avec moi, il aurait répondu ça. J'ai répondu un peu comme ça, moi aussi, bien plus tard, quand je me suis trouvé en « responsabilité », comme nous disons aujourd'hui, à des questions analogues que me posaient « ceux que je guidais ».

²⁵⁷Armée démocratique (AD) : née officiellement le 27 décembre 1946, c'est l'armée de la gauche dans la guerre civile.

À partir de cette nuit-là, a commencé un « service » qui a duré jusqu'à l'été 1942, quand le premier groupe de résistance s'est rassemblé dans les montagnes de Soufli, et que la radio a été transportée dans une planque spéciale en dehors du village.

Dès le lendemain, nous avons dû résoudre des problèmes urgents. D'abord, celui du courant. Nous ne pouvions pas compter sur une prise déglinguée, et nous n'avions pas de courant tous les jours, ni à toute heure, parce qu'en raison du manque de pétrole, l'entreprise d'éclairage public s'aidait d'une vieille machine continuellement en panne. Cela fut bientôt résolu : un technicien transforma l'appareil en radio à batterie. L'autre problème était celui d'une cachette insoupçonnable. Mon père s'en chargea. Dans le couloir du four où nous attachions la chèvre, il y avait un trou, il l'a habillé avec des planches et du fer-blanc, il a fait un couvercle en planches avec quatre doigts de fumier, et, au-dessus, il a attaché la chèvre. Chaque fois que les Allemands venaient fouiller, ils plongeaient toujours la tête dans le four et frappaient les plaques de son sol, il ne leur passait jamais par la tête que, sous la chèvre, puisse trouver un poste de radio, mais il était évident que c'était ça qu'ils cherchaient. Le lendemain, j'ai appris à manipuler le poste. Aujourd'hui, il peut paraître curieux qu'un enfant de quinze ans n'ait pas su manier un poste de radio, mais c'était comme ça alors. Quand Aris était à la maison, je prenais Moscou et Londres.

Ce devait être une grande responsabilité et une grande joie pour vous ?

Je vais te dire, j'avais l'impression de faire quelque chose de sérieux, cela me haussait de quelques centimètres, et ça avait aussi un côté distrayant. Quand, par exemple, je passais dans un magasin familial, on me demandait : « Tu as appris les nouvelles ? » Et moi, bien sûr, qui avais reçu le bulletin, l'avais tiré de mes mains en une vingtaine d'exemplaires, je faisais comme si je ne savais pas et je cherchais. L'amusant, c'était que, les nouvelles circulant de bouche en bouche et concernant les fronts, les toponymes étaient changés et devenaient méconnaissables ; quelquefois, le contenu changeait aussi, toujours à l'avantage, bien sûr, des Alliés. Pendant pas mal de temps, au moins dans les premiers mois de l'hiver 1941-1942, l'information clandestine se faisait avec des bulletins manuscrits, ce qui comportait naturellement de sérieux dangers. Plus tard, on a trouvé une machine à écrire et on a fabriqué une ronéo. Sa cachette a été transportée hors d'Asproneri, dans un village de Didymoteicho, à la lisière nord de la grande forêt de Soufli et elle n'était connue que de ceux qui étaient accrédités.

2. La Résistance (1942-1944)

Les premiers résistants

En mai 1942, le premier groupe de résistants de l'Évros est apparu. Comme il ne représentait pas officiellement une organisation, il n'avait pas de nom. L'EAM n'était pas encore arrivé dans l'Évros. Nous savions que les résistants étaient « des enfants du Parti », le reste des gens croyait que c'étaient des patriotes qui ne toléraient pas l'esclavage étranger. Les deux étaient vrais. Aris, dès le début du printemps, disparaissait pendant des jours. Chaque fois qu'il passait par la maison, il me semblait un autre homme. La couleur de son visage, ses yeux montraient qu'il s'occupait de quelque chose d'inhabituel. Plus tard, j'ai compris qu'il sélectionnait dans la forêt des endroits pour les refuges ; naturellement, le premier centre de ravitaillement qu'il a choisi a été notre maison. Son emplacement, au bout du village, y contribuait, sans être la seule raison. Il y avait encore pas mal de maïs de la récolte précédente pour nourrir les résistants, mais les gars du groupe, douze gaillards qui parcouraient de longues distances chaque jour pour passer dans les villages ou faire de petits sabotages, devaient manger solidement. Ainsi, le grand tonneau en zinc, reste de la fromagerie des Frères Stéphanou à Andrinople, commença à se vider dangereusement. Mon père s'inquiéta auprès de l'oncle Charilaos : « Nous allons avoir faim » et Charilaos le calma : « Ne t'inquiète pas, beau-frère. Le blé va venir de là-haut » ; il voulait dire les chariots avec le blé que nous attendions des villages de Didymoteicho, qui avaient fait une très bonne récolte cette année-là. Les chariots tardaient, le maïs baissait, l'oncle Dimitros s'inquiétait de plus en plus, jusqu'à ce qu'un après-midi, à la tombée du jour, arrive le premier char à bœufs, chargé de sacs. Patras et Tzavelas l'accompagnaient ; ils ont déchargé et mis les sacs dans la cave, se sont installés sur la terrasse, ont sorti leurs blagues à tabac, ont détaché leurs *tsarouk*²⁵⁸ et, soudain, Tzavelas a posé un pistolet sur la table. La mère qui apportait les cafés (café ? Du seigle torréfié avec des grains de ce produit colonial, aussi rares dans le mélange que les officiers parmi les simples soldats du bataillon) frémit, vacilla, trébucha presque, et faillit renverser les tasses. Elle s'est contenue, n'a pas dit un mot. C'était une première surprise. Aris faisait attention, il ne sortait jamais son arme devant les femmes de la maison.

D'autres chariots suivirent, nous avons résolu le problème de la mouture des grains avec l'aide de l'oncle Constantin, le frère aîné de ma mère, et la composition du pain, pour le groupe comme pour la maisonnée, puisque le maïs allait manquer, changea : de trois parts de maïs pour une de blé, ce fut une de maïs et trois de blé. Nous sommes donc passés obligatoirement, jusqu'à ce que mûrisse le nouveau maïs, dans la classe des « gros », les seuls à manger du bon pain ! La tante Apostolia pétrissait à l'extérieur du village, derrière une palissade, et nous attendions le signal dans l'obscurité : il y en avait deux, trois, quatre, selon ce que nous avons convenu la veille, des hululements de chouette – un sifflement original qu'on obtient avec les poings fermés et les pouces tendus. C'était le groupe qui arrivait sur la rive opposée de la ravine. Nous livrions les sacs et nous convenions du signal du lendemain. Quelquefois, nous avions avec nous Niotis, un des gars les plus courageux et les plus dévoués de l'OKNE de la dictature, au service de recrutement de l'oncle Charilaos. Un soir, au début d'octobre, Niotis arrivé, lourdement vêtu d'un « costume » – une casaque de

²⁵⁸ Chaussures traditionnelles avec un gros pompon à leur extrémité.

la garde-robe de sa mère –, alors que le froid n'avait pas encore commencé. Je me suis étonné : « Qu'est-ce que tu fais capuchonné comme ça, mon gars, tu as la fièvre ? » « Non. Tu vas voir... » dit-il. Quand nous avons distribué le pain, il n'a pas repassé le cours d'eau. Je lui ai crié : « Tu ne reviens pas ? » « Ça suffit comme ça ! Au revoir au magasin de fourrure ! »²⁵⁹ Et il m'a tourné le dos. J'ai compris. Niotis serait désormais le treizième du groupe. C'est ainsi que j'ai continué à l'appeler, le treizième – parce qu'il a conservé son nom, sans prendre de pseudonyme comme tous les résistants – quand je demandais de ses nouvelles à ceux qui descendaient chercher le pain. Je ne l'ai pas revu. Jusqu'à ce qu'un jour de juin 1943, on apprenne qu'il avait été tué à Protoklisi, à quelque douze kilomètres de Soufli, dans un accrochage avec les Allemands.

Que signifiait sa mort pour vous ?

De tous les anciens oknites il était mon préféré. Je l'avais connu à cinq ou six ans. Les femmes de la maison étaient descendues en plein été à la rivière, pour laver les toiles qu'on utilisait dans l'élevage des cocons. Il était là avec son frère, Kostas. Ils nageaient comme des poissons et, moi, je les admirais de la rive. Niotis fit un grand plongeon et tarda à sortir. Je me suis levé, les bras en l'air, en criant : « Maman, il s'est noyé, il s'est noyé ! », le temps que ma mère me calme, sa tête blonde réapparût, et sa paume, grande ouverte au bout du nez, me fit un geste de moquerie. Le temps de me réjouir, sa tête disparut. Et moi, de nouveau, « Maman, il s'est noyé, il s'est noyé ! » Il est sorti de l'eau, est venu près de moi, m'a caressé la tête, et m'a dit : « Quand tu auras grandi de deux-trois ans, je t'apprendrai à plonger tout au fond ». Ma mère le gronda : « Ne lui donne pas des idées pareilles ». Naturellement, Niotis ne m'a jamais appris à plonger. Et jusqu'à ce que je nage dans la mer, jusqu'à mes dix-huit ans, je n'ai jamais plongé dans la rivière. Et pas non plus après. Tu comprends, c'était le premier meilleur ami que je perdais.

[Stéphanos Stéphanou parut profondément ému comme quand il me parlait de Takis et de Charilaos.]

Quant à Tzavelas et Patras, c'étaient tous les deux des gars pleins d'allant. Tzavelas, bien que boiteux, aimait assumer des missions hardies. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il fut parmi les trois premiers combattants de l'Évros tués dans des accrochages avec les Allemands en décembre 1942. Patras, à la même époque à peu près, rejoignit le maquis, après une attaque

²⁵⁹Stéphanos m'a expliqué : « Il y a une fable dans mon pays, un peu comme celles d'Ésope, et je pense que probablement elle n'est pas seulement de chez nous. Quand le renard se séparait de ses renardeaux et les envoyait dans le bois et au bout du village pour chercher fortune, comme les pauvres familles grecques au début du XX^e siècle envoyaient leurs enfants pour la même raison en Australie et en Amérique, il leur souhaitait "Allez et au plaisir de vous revoir dans les magasins de fourrure" ; cela signifiait qu'il était probable qu'il ne les revoit pas vivants. On disait la même phrase quand les hommes se séparaient dans des circonstances difficiles dont ils ne pouvaient pas prévoir l'issue ».

des Allemands sur son village, Sitaria de Didymoteicho. Quand je suis allé au maquis, au début de l'été 1944, je l'ai retrouvé capitaine de section du bataillon de commandement du 81^e régiment. Il a été tué à la fin du mois d'août, à Soufli, dans les combats pour la libération du département, qui ont duré du 28 août au 2 septembre 1944.

Difficultés de subsistance

J'ai mentionné plus haut que le maïs, avec lequel nous avons d'abord nourri nos résistants, venait de la récolte précédente. Disons deux mots sur la situation économique de la famille aux prises avec les changements imposés par l'occupation allemande à la vie des habitants de l'Évros. Avec la fuite en Égypte du gouvernement et des cadres supérieurs de l'État, devant l'entrée imminente des Allemands à Athènes, et le transfert, avec eux, des réserves d'or et de devises de la Banque de Grèce, la machine étatique, qui par la suite a collaboré avec les occupants, s'est trouvée sans la base matérielle qui soutenait le billet de banque grec et assurait le change. Si on y ajoute l'impression incontrôlée de billets à laquelle se sont livrées les autorités d'occupation, en imposant comme équivalent le mark d'occupation qui n'était en vigueur qu'en Grèce et n'avait aucune valeur au-dehors, cette situation monétaire pourrie a évidemment conduit à une inflation sans précédent ; à tel point que, à la fin des trois ans et demi d'Occupation, la parité de la drachme avec celle d'avant-guerre était de 50 000 000 000/1.

Ce rapport a été fixé en novembre 1944, par la loi dite « de Svolos », parce qu'Alexandre Svolos, ancien professeur d'université, socialiste connu et président de la PEEA (*Commission Politique de Libération nationale*), était alors ministre des Finances du gouvernement d'unité nationale de Georges Papandréou²⁶⁰. Cette inflation entraîna en peu de temps un changement des conditions d'échange dans tout le pays, en particulier, dans le petit commerce. Dès les débuts de l'Occupation, les prix sont montés en flèche ; on n'a plus échangé les marchandises sur la base d'une parité avec l'équivalent-argent, papier ou métal, on est passé à la forme primitive d'échange, le troc, selon une valeur exprimée en de nouveaux équivalents, les produits agricoles de base (céréales, huile, vin, etc.), le plus courant étant le blé. Ce fut le cas dans l'Évros également. Naturellement, cela détermina une inimaginable variété de prix, selon la suffisance ou la rareté, selon l'offre et la demande dont l'importance provoquait une montée des prix, parfois galopante, et par conséquent, une inflation également galopante. Par exemple, à Athènes, au moment de la famine, dans l'hiver de 1941-1942, on a échangé des objets chers et rares, des pianos, des objets en argent, etc., contre quelques ocques²⁶¹ de blé, de maïs ou d'huile, et parfois, des maisons entières, contre des sacs de blé ou quelques bidons d'huile venus de la campagne attique.

²⁶⁰ Georges PAPANDREOU (1888-1968), homme politique qui eût une longue carrière de 1917 à 1968, aux côtés de Venizélos puis comme libéral et leader du Parti du Centre en 1960. Il est choisi au Liban en mai 1944 comme Premier ministre du gouvernement en exil ; il débarque au Pirée le 18 octobre 1944, Premier ministre du gouvernement d'Union nationale (qui comprenait des ministres de gauche) et laisse la place à Plastiras le 3 janvier 1945, à la demande des Britanniques, mécontents de sa gestion en Décembre 1944.

Alexandre SVOLOS (1892-1956), juriste éminent spécialiste en droit constitutionnel, socialiste non communiste qui accompagne l'EAM, président du PEEA, puis fondateur du SK-ELD avec Tsirimokos ; il est élu député en 1950 et 1956.

²⁶¹ Ancienne mesure ottomane, une ocque = 1, 28 kilo.

Dans cette situation, les pires victimes ont été, naturellement, les classes moyennes et inférieures et ceux qui ne disposaient pas des possibilités de production du secteur primaire (aliments, vêtements ou chaussures...). Les familles des frères Stéphanos étaient deux des centaines de milliers de familles dans ce cas. Leur activité professionnelle, le cardage, a disparu pendant les deux premières années, en raison du manque d'énergie pour faire fonctionner leur petit moteur diesel, jusqu'à ce que nous réussissions, avec l'aide de deux techniciens, de simples forgerons, pleins d'imagination, à transformer le moteur diesel en machine mue au gaz d'éclairage. Le seul soutien pour alimenter les deux familles était les cent trente ares de mûriers que les deux frères avaient eu la prévoyance d'acheter en 1939, sur un terrain public qui restait de l'échange des populations. Nous y semions, après l'élevage des cocons et l'élagage des mûriers, du maïs et des haricots. Avec une grande parcimonie, et, en liquidant tout ce qu'il était possible du trousseau fait main de ma mère, nous avons réussi à survivre deux ans, avec du pain de maïs et, comme casse-croûte, des haricots et du gruau, assaisonné d'un peu de viande salée d'agneau. Si on ajoute la nourriture du groupe de Résistance fondée principalement sur le contenu du grand récipient en zinc et, en second lieu, sur l'aide mince des plus petites familles de gauche qui, elles aussi, affrontaient des problèmes de ravitaillement, on comprend la terrible situation de la famille, et la crainte de Dimitrios que « la famille ait faim ». Et naturellement, avec elle, les résistants. Bien sûr, cette carence, sous le seuil de pauvreté, ne peut être comparée avec la famine d'Athènes, du Pirée et de Thessalonique, qui a coûté à ces villes des centaines de milliers de morts. Après les récits que j'ai entendus pendant mon emprisonnement, j'en suis arrivé à la conclusion que, malgré tout, il fallait considérer notre cas comme privilégié.

La fin d'Aris

Le ravitaillement du groupe, chez nous, a continué ainsi jusqu'en novembre. L'organisation a reçu alors un sérieux coup des Allemands avec l'arrestation de plus de vingt camarades, tous membres actifs, parmi lesquels sept-huit, autant que je m'en souviens, de notre coin, « Plaka » comme nous l'appelions, car trois chemins se rejoignaient sur la surface plane (*Plaka*) et polie d'un énorme rocher blanc. Parmi eux, l'oncle Charilaos et Kostas, le frère de Niotis. Bizarrement, aucun des anciens ne fut pris. Aris est resté en porte-à-faux. Quelques membres épars de l'organisation étaient encore libres, la plupart se sont tenus cois. Il restait quatre-cinq maisons sûres qui l'ont reçu et la bande des trois gamins, nous, qui faisons tous les travaux : moi, bien sûr, Theophilos et Yannis Ioannidis ou Aggelikoudis, à des âges... 16 ans le premier, 15, le second, et Yannis, le benjamin, 14, le plus audacieux. Notre première réaction – celle d'Aris, le chef et le cerveau de la bande – a été de lancer, dès le troisième soir suivant l'arrestation, des proclamations dans le village en répétant les mots d'ordre contre l'occupant et en concluant « Les Grecs ne plieront pas ». Je les ai écrites sous la dictée d'Aris, dupliquées au carbone, je ne me souviens plus en combien d'exemplaires, beaucoup en tout cas. Nous les avons partagés, nous avons divisé le village en trois secteurs, dont un pour moi. Les deux autres, je ne sais pas comment ils ont agi ; moi, j'ai pris deux de mes amis, deux camarades de l'école primaire et du collège, Grigoris et Elis, le jeune juif qui est mort dans les camps nazis, et nous avons poussé la sérénade. Je me souviens qu'Elis chantait faux parfois, et que Grigoris lui donnait des bourrades. Les ruelles étaient couvertes de neige et, comme nous avançons en chantant, je m'éloignais un peu et lançais un feuillet dans les cours, en

particulier dans les cours de « citoyens choisis »²⁶² ; je savais que, par eux, les textes arriveraient aux autorités. Aris avait mis l'accent là-dessus : il faut qu'ils arrivent aux Allemands. Yannis a trouvé une manière plus simple d'exécuter l'ordre : il a lancé un paquet de proclamations sous la porte de Willy, le responsable de la police politique allemande du village. Il me l'a dit tout simplement le lendemain quand on s'est retrouvés : « Je lui ai fourré cinq ou six papiers, sous son nez, à ce Boche. »

Cela a continué jusqu'à la fin de l'année. Quelques jours avant Noël eut lieu ma dernière rencontre avec Aris. Il est passé un soir à la maison – l'oncle Charilaos était encore prisonnier – et il m'a dit « Je vais m'absenter, je vais du côté de Kavala, pour voir si je réussis à contacter le Bureau macédonno-thrace », il voulait dire du Parti. « J'ai reçu une note, mais je pense qu'elle est fautive. » Et il m'a lu un texte de quatre ou cinq lignes qui disait à peu près : « Le BM appelle (je ne suis pas sûr de me rappeler la formulation exacte) l'ancien dirigeant à se retirer pour aider à l'unité du Parti ». Et il a continué : « De toute façon, il fallait que je contacte le Parti pour rendre compte de ce que nous avons fait l'année dernière et recevoir des instructions. » Après, il a sorti de sa poche une feuille double pliée en quatre, et me l'a donnée, ouverte. « Ceci, si je ne reviens pas – personne ne sait où nous allons mourir dans cette histoire que nous avons commencée –, tu la donneras au Parti. Si tu veux, tu peux la lire. » Je me suis figé. J'avais la sensation que passait dans mes mains quelque chose d'incalculable, de précieux, un homme entre trente et trente-cinq ans, un brave, grand, brun, avec des sourcils arqués et des yeux qui te traversaient comme si tu étais du papier transparent, avec, toujours, un sourire imperceptible sur ses lèvres bien dessinées – sauf quand il parlait de l'ennemi, car alors, son beau visage se plissait comme s'il voulait se rapetisser au point de ne devenir qu'une balle... Un brave qui m'a appris à tirer au pistolet en atteignant la cible... Je me suis senti grandi. Un maître qui m'a arraché à mes lectures romantiques et m'a conduit vers de nouveaux mondes intellectuels ; un guide sage, qui m'a rencontré, jeune garçon encore, et m'a laissé homme responsable désormais, un ami incalculable s'éloignait définitivement. Je voulais réagir, lui crier : où vas-tu, tu vas passer sans aide toute l'occupation bulgare, où vas-tu Aris, où nous laisses-tu ? Nous allons te perdre et nous avons besoin de toi, Aris. Je n'ai pas pu articuler un mot. J'ai ramassé le papier qu'il m'avait confié (un bref exposé de son action, depuis son retour dans l'Évro à la fin de l'été 1941, comme il me l'a expliqué) et je suis resté à le regarder comme pour l'inviter à ne pas partir, et, en même temps, avec une soumission docile à son ordre que « tout se passe comme cela a été décidé ».

J'ai l'impression que la double « invitation à ce que rien ne se produise » et à la soumission docile à un ordre se répète souvent dans votre discours, comme si ce désaccord ne pouvait jamais s'exprimer, du moins à cette époque. Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé ?

Parce que je savais qu'il partirait, je savais aussi que, si je parlais, je ne dirais pas des mots, je crierais, avec des sanglots. Ce n'est pas facile de comprendre ce qui arrive dans de telles circonstances. Pas même aujourd'hui, je ne peux te l'expliquer. Et ne va pas croire que cela

²⁶²Stéphanos veut dire, ici, ses concitoyens qui, soit en raison d'activités professionnelles, soit en raison d'une « sympathie » secrète, avaient une relation avec les occupants.

n'arrive que « chez les communistes dociles ». Cela peut arriver aussi dans le couple maître-élève avec le sens premier de ce couple à l'école, cela peut arriver entre le bouddhiste croyant et son gourou, pour ne pas dire aussi, entre une bande fanatique d'adolescents et son idole, le buteur au foot. Même quand nous nions Dieu, souvent, nous ne pouvons échapper à l'adoration de son substitut. Je sais aujourd'hui, après ma vie originale, très mouvementée, extraordinairement édifiante, que, si j'ai agi ainsi, c'est qu'alors je ne pouvais agir autrement. Quant aux deux pôles dont tu parles plus haut, cela ne se résume pas en une discipline absolue du combattant de « l'armée révolutionnaire du prolétariat mondial », qui étouffe toute objection politique pour ne pas troubler le consensus du corps militaire. Il s'agit plutôt d'un dévouement-attachement de la nouvelle recrue à son modèle idéal.

Tout allait bien alors ? Que vous voudriez avoir écarté ? Quel sort a eu cette lettre et Aris naturellement ?

J'ai mis la lettre dans la cachette de la radio qui était vide désormais. Et quand, au bout de deux mois, les prisonniers ont été libérés, en dehors de Kostas, le frère de Niotis, je l'ai dit à mon oncle Charilaos. Il m'a répondu : « Laisse-la où elle est ». Finalement, je l'ai remise au Parti après la Libération. Quant à la véracité de la lettre du BM, j'ai demandé au capitaine du 81^e régiment, Criton, au maquis. Nous avons parlé d'Aris. Il m'a dit que c'était lui qui avait envoyé la lettre. Il ne m'a rien précisé sur son authenticité. Moi qui voulais, dans mon for intérieur, qu'elle soit un faux, j'ai pris sa réponse comme signifiant que c'était lui qui l'avait écrite. J'ai fait une erreur. J'ai appris plus tard que la note provenait effectivement du Bureau macédonno-thrace et qu'elle était parvenue à Aris par l'intermédiaire de la section clandestine de la Commission régionale qui siégeait à Alexandroupolis, occupée par les Bulgares. D'ailleurs, une conversation qu'a eue Yannis, mon petit frère, enfermé dans les geôles d'Itzedin²⁶³, en 1956, avec Petris (Giorgis Erythriadis²⁶⁴), membre du Bureau politique du KKE et, sous l'Occupation, dirigeant du Parti dans les régions occupées par les Bulgares, m'a conduit à conclure que le Parti, sa direction, en l'occurrence Petris, voulait se débarrasser d'Aris. Sa dénonciation comme suspect et traître, qui a couru dans l'Évros dans l'automne 1942, provenait du fin fond de la franc-maçonnerie qui représentait alors – et était réellement –, la direction du mouvement. Tout cela, bien sûr, sur la base d'informations des anciens froussards, les renégats de l'époque de Metaxás, qui combattaient par tous les moyens la constitution d'un maquis au printemps de 1942.

C'était la première fois que vous voyez un combattant injustement accusé par le Parti ?

²⁶³ Prison près de La Canée, utilisée pour les condamnés politiques.

²⁶⁴ Giorgis ERYTHRIADIS, 1910-1963, un ouvrier macédonien qui, engagé très jeune dans la lutte et le communisme, devint un cadre important du Parti. Sur 35 années de militantisme, il vécut 15 ans en prison ou en exil (dès 1928), 6 ans dans les combats en montagne, 4 ans dans la clandestinité, 5 ans comme réfugié politique ; il mourut, mis au secret dans la prison d'Itzedin en Crète.

Au cours de cette conversation, Criton m'a dit qu'il n'avait jamais cru qu'Aris était un traître. Il pensait qu'il suivait une ligne politique erronée, qu'on le « forçait ». Quant à Aris, accompagné par Niotis et le *Beau-père* de Komotini (un surnom), il est arrivé à Komotini, où, dans des conditions peu claires aujourd'hui encore (qui se souciait de découvrir comment les choses étaient arrivées, quand il s'agissait d'un combattant dénoncé comme traître par son Parti ?), les Bulgares l'ont arrêté et emprisonné à Alexandroupolis. Pour découvrir son vrai nom (ses faux papiers le disaient marchand de bestiaux), ils ont demandé de l'aide aux Allemands de l'Évros²⁶⁵. Ceux-ci ont envoyé un Soufliote, un moins que rien, un gendarme au pouvoir des Quislings, qu'Aris et ses résistants avaient dévalisé et désarmé deux fois (frapper les postes de gendarmerie était le seul moyen de se procurer des armes ; habituellement, les gendarmes ne se défendaient pas, par peur, par indifférence, ou peut-être par sympathie envers la Résistance). Ce vaurien leur assura que leur prisonnier était bien Aris ; pendant la guerre civile, il est devenu chef de milice, et, d'après ce qu'on dit, il a été responsable de l'assassinat de nombreux résistants prisonniers et de simples éamites de l'Occupation qui aidaient les résistants de l'Armée démocratique.

Pourquoi ne donnez-vous pas son nom ?

J'essaie d'être juste, je ne pense pas que ce soit essentiel. Révéler un nom, même au bout de soixante-dix ans, peut provoquer des remous au village. Toi, tu ne peux pas comprendre comment fonctionne une petite société rurale en Grèce qui, malgré tous les bonds technologiques, continue, dans certains cas, à agir comme une société traditionnelle d'avant-guerre avec ses bons côtés, et surtout avec ses inconvénients. C'est pour moi un problème : je ne veux pas, après tant d'années, chagriner sa fille. Pour elle, son père était un saint. Et elle était son point faible. Quand j'allais chez eux lui donner des leçons particulières, son père voulait me saluer, moi, je ne pouvais pas parce que je le jugeais responsable, en partie peut-être injustement, de l'exécution d'Aris. Aris était mon « dieu » alors. Et pour clore le chapitre Aris, les Bulgares, après cette information, sûrs de l'exactitude de leurs soupçons, l'ont livré aux Allemands de l'Évros qui, comme il fallait s'y attendre, l'ont tenu rigoureusement isolé et enfermé derrière des grilles, l'ont torturé de toutes les façons que seul peut imaginer un cerveau humain détraqué, et à la fin, naturellement, l'ont tué.

Que pensez-vous, Monsieur Stéphanos, aujourd'hui que tout cela est terminé ?

Comment « c'est terminé », qu'est-ce qui va mieux ? Nous vivons dans un monde de cauchemar. C'est pour ce monde qu'Aris est mort ? Pour ce monde, que nous avons été torturés, que nous avons souffert, nous, des dizaines de milliers, des centaines de milliers

²⁶⁵ La Grèce est occupée, selon les endroits, par les Italiens, les Allemands ou les Bulgares. Les Bulgares ont annexé les départements de Kavala, Xanthi et Komotini, et la partie occidentale de l'Évros, Alexandroupolis y compris ; les Allemands ont conservé sous leur contrôle toute la plaine le long de l'Évros, la frontière avec la Turquie.

d'hommes, dans toute la Grèce ? Est-ce pour ce monde que sont morts ou ont été tués dans des conditions misérables, les meilleurs de nos camarades ?

Je ne sais pas comment te dire, quand je revois dans ma tête ce pour quoi j'ai tant souffert, je ressens à nouveau la douleur, non seulement dans mon cœur, dans ma poitrine, mais dans tout mon corps. Je ressens cette souffrance me saisir tout entier. Peut-être est-ce une preuve que notre être n'est pas trois choses séparées : le corps, l'âme, l'intellect. Les sentiments puissants, très puissants, joies ou peines, nous bouleversent complètement. Je pense que les hommes ne peuvent aimer avec seulement une ou deux de ces parties entre lesquelles la recherche scientifique a scindé, arbitrairement et sans pitié, une personnalité globale. L'amour, n'importe quel amour est un sentiment qui bouleverse. Il trouble tout cet organisme complexe et labyrinthique qui s'appelle l'être humain. Le corps ne peut pas être neutre, inanimé, ne pas participer à un tel bouleversement. Il en est de même du cerveau et, encore plus, de notre âme. Autrement, il n'y a pas d'amour, ou son contraire, de douleur, qui ne bouleverse, qui ne soit bouleversant, et il ne peut survivre sans son contraire. Sinon, ce peut être n'importe quoi d'autre : l'estime, l'attachement spirituel, un rapprochement psychique ou une attirance charnelle, mais ce n'est pas l'Amour, dans cette signification exceptionnelle qui distingue peut-être l'homme de tous ses frères mammifères.

Les nazis ont donc tué le corps d'Aris, mais son Parti, le KKE – le Bureau macédonno-thrace et son secrétaire Erythriadis –, a essayé de détruire son histoire, sa réputation. Et il n'a pas eu jusqu'à aujourd'hui, après tout ce qui est arrivé, tout ce qui a été dit et contredit, tout ce qui a été détruit par des manœuvres gratuites ou même criminelles du groupe central et de ses annexes, il n'a pas eu, dis-je, l'amour-propre élémentaire, le courage *posteriori*, de revoir le cas ; il ne l'a pas revu, malgré des preuves indubitables, pas examinées aujourd'hui encore, commettant de milliers de cas analogues, victimes d'une évidente injustice.

À Aris, comme à beaucoup d'autres, on n'a pas rendu justice pour son apport, dans cette période critique, au Parti et au pays. Personne, ou presque personne n'a su apprécier sa ténacité pour développer dans l'Évros un groupe de résistance ; elle l'a conduit souvent à des actions extrémistes ou malheureuses qui n'ont pas contribué positivement à l'unité du Parti et à la création d'un mouvement de libération plus large, mais elle a eu le résultat inapprécié jusqu'à aujourd'hui que, pendant toute l'Occupation, ce département névralgique est resté au pouvoir de la gauche. Que l'Intelligence Service anglais n'a pas pu établir une tête de pont qui lui aurait assuré peut-être une base pour se relier aux secteurs des Karamans²⁶⁶ à Kotzia Orman dans l'embouchure du Nestos, de Kara-Todor et de Portul Anastas, comme aux hordes d'Anton Tsaous²⁶⁷, et de construire en Macédoine thrace un tissu continu jusqu'aux secteurs du PAO, de Michalaga et de Kisa Badjak, qui collaboraient avec les Allemands. L'Évros est resté, je pense, le seul département de Grèce où n'ont existé ni traces de guerre

²⁶⁶ Les Karamans étaient des chrétiens turcophones originaires de Cappadoce, venus en Grèce avec l'échange de populations ; beaucoup d'entre eux, dont les chefs cités ici, avaient pris parti contre l'EAM pour différentes raisons.

²⁶⁷ PAO, *Organisation panhellénique de libération*, fondée à la fin de 1942 à Kilkis par des réfugiés ponticophones ou turcophones, opposés à l'EAM, qui peu à peu passèrent à la collaboration. Kisa Bacak (Kyriakos Papadopoulos) à Kilkis et Michalaga (Michalis Papadopoulos) à Kozani. Ses membres sont les « paotzides ».

civile sous l'Occupation et, à l'exception de quelques traîtres collaborateurs ni section des Bataillons de sécurité²⁶⁸.

Et cette persécution du parti contre Aris ne se limita pas à lui. Des dizaines de braves, parmi les premiers résistants de 1942, et des centaines de familles qui adoptèrent la ligne d'Aris et lui vinrent en aide se retrouvèrent sous l'étiquette d'« ari-en » qui circulait alors. Et parmi elles, en tête, ma famille.

Dans un de vos discours, le premier qu'a publié L'Époque en 1996, vous aviez fait référence à d'autres cas plus anciens.

Oui, j'avais cité trois dirigeants du Parti, des gens qui, avec d'autres, très jeunes, avaient fait ce Parti, avaient constitué le tissu léniniste de son tronc, avaient réussi, avec quelques dizaines de cadres, à gagner le premier combat politique sérieux du KKE, en 1926, quand il réussit à faire élire dix députés de la République après la déposition des Glücksburg²⁶⁹, huit en Grèce du Nord et deux en Thessalie. Le premier était Pantelis Pouliopoulos²⁷⁰, un intellectuel de valeur de la gauche, secrétaire du parti après l'exclusion de Yannis Kordatos et de ses collaborateurs, exclu lui aussi, au bout de deux ans, accusé de « likvidarisme²⁷¹ » ; c'est ainsi que le grand crack des analyses internes du Parti et de ses fantasmes stratégiques, le secrétaire du KKE pendant vingt-cinq ans, dans la période des plus grands échecs, Nikos Zachariadis²⁷², qualifiait le mouvement de Pouliopoulos et son substrat idéologique, dix ans plus tard. Pouliopoulos, qui, plus tard, s'est rallié à la « chapelle trotskiste », il l'a fait emprisonner, mis à l'isolement pendant des années à l'Acronauplie, et là, l'a fait remettre par les surveillants « Grecs », avec les autres prisonniers, aux occupants nazis. Les Italiens, en représailles du déraillement d'un convoi d'occupants à Kournovo provoqué par les résistants, à la fin de 1942, je pense [nuit du 1^{er} au 2 juin, 600 victimes italiennes et allemandes, plus de 100 exécutions de représailles], l'ont fusillé [6 juin 1943]. Il a adressé un discours en parfait italien aux soldats, jetant ainsi le trouble dans le peloton d'exécution !

Les deux autres, Serafim Maximos²⁷³ et Tassos Haïnoglou, jeunes intellectuels et « bâtisseurs du Parti », avaient été élus, le premier en Thessalie-Magnésie et le second dans l'Évros, parmi les dix premiers députés du KKE avec l'alliance du *Front des Travailleurs, Paysans et*

²⁶⁸ Les Bataillons de Sécurité étaient une milice créée en 1943 par le gouvernement collaborateur Rallis ; équipés et soumis aux Allemands, ils devaient lutter contre les résistants.

²⁶⁹ La deuxième République grecque a duré de 1924 à 1935.

²⁷⁰ Pantelis POULIOPOULOS, 1900-1943, membre du parti socialiste du travail, puis président de la fédération des anciens combattants, il devient en 1924 secrétaire du KKE ; en 1927, il est exclu du Parti pour tendance trotskiste.

²⁷¹ Une tendance apparue dans le Parti socialiste russe en 1905 et condamnée par Lénine selon laquelle il serait parfois profitable momentanément d'abandonner l'action révolutionnaire pour collaborer avec la bourgeoisie.

²⁷² Nikos ZACHARIADIS (1903-1973), secrétaire général du communiste grec de 1931 à 1956, un stalinien fidèle qui a pris des décisions capitales dans l'histoire du KKE.

²⁷³ Serafim MAXIMOS 1898-1962, journaliste et économiste syndicaliste et communiste de la première heure ; en 1926, il est élu député de Larissa. Il fait partie du groupe dit des « centristes » avec Sklavos et Haïnoglou et exclu du Parti en 1928. Emprisonné sous Metaxás, puis membre de l'EAM, le Parti refuse de le réinscrire en 1945, mais il est correspondant de l'AD auprès de la presse française et dans les pays de l'Est.

*Réfugiés*²⁷⁴. Après l'exclusion du groupe de Pouliopoulos, tous deux, avec Sklavos, furent les trois membres de l'organe exécutif central à sept membres du Parti (à peu près comme un Bureau politique) qui s'opposèrent aux mesures sévères prises par la direction, et soutinrent la nécessité d'ouvrir une large discussion sur les points de vue des exclus. Le Parti a clos la question de la façon qu'il a utilisée pendant des années, c'est-à-dire par leur exclusion, décidée par les quatre qui restaient. Je pense que le sept, et sa séparation en trois et quatre, est un chiffre cabalistique qui revient dans l'histoire du KKE, par exemple dans le plénum du Comité central en 1968, à nouveau, quatre en ont exclu trois (le groupe de Koliyannis contre le groupe de Partsalidis²⁷⁵).

Naturellement, tous ces cas ne sont qu'un échantillon. Dans les vingt premières années de sa vie, le KKE, – ses cadres moyens et supérieurs –, a été plusieurs « renouvelé », non pas par l'afflux d'un sang jeune et frais d'hommes jeunes ou de gens créatifs de classe moyenne, intelligents, qui, par l'étude et la pensée, feraient avancer son idéologie et « épaissiraient ses lignes »²⁷⁶ ; ce fut, hélas, surtout des gens qui, « en brouillant les cartes », de manière incompréhensible et catastrophique finalement pour son développement, ont conduit la plupart du temps au mépris, à l'annihilation de son histoire précédente et de ses vecteurs humains. Ainsi, la mémoire communiste a effacé la révolte – audacieuse et chèrement payée – des communistes, et en particulier des jeunes du Parti contre l'invasion impérialiste en Asie Mineure. Révolte que, dans les deux pays en guerre, Grèce et Turquie, aucune autre force politique n'avait eu la réflexion analytique ni le courage de soutenir.

Les communistes d'aujourd'hui, comme ceux des deux générations précédentes, ont oublié que leur actuelle révolte pacifiste a des origines dans les premières années de vie du *Parti socialiste et des Travailleurs de Grèce* [SEKE, créé en 1918] qui portait alors, entre parenthèses seulement, l'adjectif *communiste*. Et personne ne se souvient que, dans ses sept premières années de vie, à proprement parler dans les deux premières années après son titre définitif en 1923, le Parti a obtenu un grand succès de masse, avec le soutien, malgré ses maigres forces alors, de la *Fédération des anciens combattants grecs*, ce qui lui assura son premier succès politique aux élections de 1926.

²⁷⁴Stéphanos Stéphanou soutient que « cette élection ne devait pas tant au développement du marxisme ou de sa déviation léniniste dans les populations de travailleurs de Thessalonique, de Kavala, de Xanthi ou de Volos et dans les masses paysannes de Florina, de Larissa, du Rhodope ou de l'Évros, qu'à l'admirable travail du Parti qui, à cette époque et avec la contribution personnelle de Pouliopoulos et des deux députés dans leurs circonscriptions, s'est développé principalement par le biais de la *Fédération des Anciens Combattants* et avec le soutien actif des mouvements de réfugiés dans ces régions ».

²⁷⁵Février 1968, scission du KKE, entre le groupe Koliyannis fidèle à la ligne précédente et les « fractionnistes » de Partsalidis à l'origine d'une ligne plus « eurocommuniste ».

Kostas KOLIYANNIS, 1909-1979, membre de l'OKNE, du KKE, de l'EAM puis commissaire politique de l'Armée démocratique ; il fut secrétaire général du KKE en exil de 1956 à 1972.

Dimitrios PARTSALIDIS, 1905-1980, membre de l'OKNE, du KKE, élu maire de Kavala en 1934 et député de la ville en 1932 et 1936, exilé, emprisonné, exilé... lui aussi rejoint l'EAM puis l'Armée démocratique. A fait partie des signataires de Varkiza. Fait partie des opposants à Koliyannis en 1968 et des fondateurs du Parti communiste de l'intérieur.

²⁷⁶Stéphanos Stéphanou évite la phraséologie du Parti. Quand il a mentionné les « lignes », il m'a dit : « je veux éviter les “lignes” et les schémas qui rappellent une terminologie de caractère fermé, comme “discipline de fer”, “ligne d'acier”, “construction du Parti”, de temps à autre, ils ressortent dans la conversation, comme s'ils se vengeaient... »

Cette sottise collective m'a très souvent fait réfléchir. Je n'y trouve pas d'autre explication que le fait que ces deux exemples sont en lien direct avec la présence au premier plan des fondateurs du SEKE, du groupe dirigeant de Kordatos, de l'administration de Pouliopoulos et de la « chapelle » des *centristes*. Or, conformément au mot d'ordre « pas d'objection » du « grand analyste » Nikos Zachariadis, on a plus tard déclaré ennemis du Parti, ou nuisibles pour son action et son histoire, les Kordatos, Pouliopoulos, Maximos, Hainoglou et tous ces « opportunistes » indémodables, « likvidanistes », « centristes » ! Tout ce qu'ils faisaient ne pouvait qu'aller à la corbeille à papiers ! Ainsi, dans la mémoire officielle du Parti et de ses activistes d'aujourd'hui, la période 1918-1931 (pendant laquelle la « nouvelle poussée léniniste », Zachariadis, arrive de Russie avec le « papier » de la III^e Internationale qui en fait le monarque absolu du *mouvement grec*) n'est qu'une décennie d'échecs, de guerre civile au sein du KKE et d'« action incontrôlable des ennemis » ; pourtant, pour l'essentiel, elle est la période décisive où le Parti, avec d'heureuses initiatives, des revirements, des palinodies, de la réflexion et des nouveaux départs, s'est engagé dans la réalité grecque, a entrepris le premier dialogue avec elle et s'est défini comme institution politique.

Mais quel besoin de témoins avons-nous, puisque parmi les chefs et les cadres dirigeants du Parti, on ne peut en trouver un seul, jusqu'en 1957, qui ait achevé son cycle politique ou biologique sans être qualifié de traître, d'ennemi de classe, d'opportuniste, d'intellectuel conformiste et d'autres belles épithètes, qui souvent dépassent même en mensonge, malhonnêteté et calomnie, les qualificatifs de leur dossier à la Sécurité, au NKVD ou au FBI. Qualifier le Parti de Cronos qui mange ses enfants est insuffisant. Dans l'exemple antique, il y a eu une brave Rhéa, il y a eu les téméraires Courètes qui ont sauvé Zeus et ses cinq frères et sœurs, et ainsi les douze dieux qui sont nés, et les dizaines d'autres petits dieux, les centaines de demi-dieux et les milliers de nymphes, une famille divine tout entière chargée de toutes les joies et les « bêtises » de l'homme. Une société humaine amoureuse et chamailleuse de dieux, qui ont réussi à régner jusqu'à la venue du Nazaréen et de ses disciples et, après lui, jusqu'aux massacres de Théodose le Grand. Ici, nous cherchons à voir ce qui reste de notre histoire, pas les textes des bureaux politiques, mais les actions des hommes avec leurs noms précis, ternis ou oubliés, c'est la même chose, les deux incluent leur mort morale.

[Stéphanos Stéphanou m'a dit que j'appartenais, moi, à un autre monde ; j'avais une autre culture, je ne pouvais comprendre, alors que lui « le comprend, l'explique et le blâme », parce qu'au lieu de le « comprendre » et de l'« expliquer » (et donc de le justifier au nom du but) « il aurait dû à un moment le rejeter de manière retentissante ».]

Qu'est-ce qui vous a fait justifier des choses au nom du but que vous pensiez atteindre dans un avenir proche ?

La manière dont, de façon primitive et infantile, nous avons essayé d'adapter notre théorie pour interpréter la réalité. Parce que primitive et infantile, elle nous assurait que le Règne de l'Injustice et du Besoin allait vers sa fin et que la possibilité de le remplacer par le Règne de la Liberté était proche.

D'ailleurs, dans nos premiers pas, à l'époque de l'Occupation et de l'EAM, nous étions nombreux, très nombreux et bons. Bons dans notre ignorance, dans notre enthousiasme, dans notre action quotidienne sans compter. Après, dans les grandes difficultés qui ont suivi, nous avons diminué et nous nous sommes gâchés. Tous ceux qui sont restés en arrière, et ainsi ont diminué, parfois beaucoup, notre nombre, ont été dénaturés par leur chute, le souci de leur intérêt et par leurs jugements, réalistes, mais associés à la peur et à la capitulation. Nous qui sommes restés, qui avons diminué, nous n'avons pas eu, pour la plupart, le réflexe de regarder les choses avec sang-froid et de les voir comme elles étaient. De voir l'étendue de nos responsabilités. Et là, souvent, une autre chose a joué, une peur, une peur qui revêtait le vêtement de l'audace et parfois de l'héroïsme, mais qui ne cessait pourtant pas d'être de la peur. Le manque de sang-froid est de la peur. L'audace doit avoir de la prudence. Autrement, c'est de la témérité sans contrepartie.

C'est-à-dire « une peur héroïque » ?

Peut-être. Disons une peur de la responsabilité. Peut-elle te conduire à justifier une défaite en rejetant le poids sur ceux qui se sont dégonflés, sur ceux qui, en jugeant peut-être correctement de l'inefficacité de l'entreprise, ont préféré s'abstenir ? Dans ce cas, il ne te reste qu'à revêtir l'armure héroïque de ta propre participation, de ton assentiment irréflecti, alors que ton refus ou un simple avis critique aurait peut-être contribué à éviter la catastrophe.

Ceux qui sont restés à gauche et sont restés sans transiger auraient pu être de bons entrepreneurs, de bons chefs de famille, de bons savants, de bons poètes aussi, et pourtant, ils ont sacrifié tout cela, ils se sont enfermés dans une cellule, ou dans un camp derrière des barbelés, ils ont eu faim, ils ont été malades, ils se sont épuisés dans des travaux forcés et avant tout, ils ont été privés des visages aimés de leur famille, ils ont été privés d'eux-mêmes. Ils ont vécu à part, sans la compagnie « de l'autre moitié du ciel », souvent sans le droit de rêver, ne serait-ce que de « pollution nocturne ». Dans ces conditions, une partie d'entre eux a pu se trouver prise dans le filet « d'un petit pouvoir » (le pouvoir du Parti), et en position de faire du tort, parfois gravement, à des camarades aimés, en croyant servir l'intérêt de l'« armée révolutionnaire du prolétariat mondial » – en obéissant sans hésiter à des ordres qui, pour un observateur neutre, étaient clairement erronés, et même criminels. Ces gens, je pense, nous ne pouvons pas les juger comme de froids anatomistes, en étendant le cadavre sur la table chirurgicale et en le dépeçant avec le bistouri de l'analyste, même objectif. Je veux dire, en parlant aux historiens contemporains, qu'il ne suffit pas de papiers inanimés, de « témoignages ». Si nous ne pouvons pas nous transporter à l'époque avec ses particularités, entrer dans la peau des hommes d'alors, vivre leur drame ou simplement leur vie, suer et saigner en fouillant du bout de nos doigts tremblants les papiers, faire sortir leur âme, nous affronter comme de nouveaux Digénis à Charon qui se tient souvent derrière le papier, sous le papier, dans le papier, nous ne pourrions pas comprendre l'essence de tout cela, parce que leur essence, ce sont les malheurs et la gloire des hommes qui les ont faites.

C'est seulement alors que les « jeunes » qui ont décidé de juger les « anciens » pourront s'assurer un « Bien » de l'Histoire, s'il existe une Histoire qui prenne la forme d'une

belle femme qui avance à tâtons, mais sûrement, vers cette objectivité très discutée. Cette forme ne peut qu'être féminine, parce que la femme, qui a fait les hommes, continue et continuera à les faire, peut, de la manière la plus juste possible, comprendre les hommes et leurs malheurs.

Votre action a toujours été cohérente avec votre théorie politique, cependant vous n'hésitez pas à être critique face à l'attachement à certains points de vue marxistes, par exemple le passage indispensable par la dictature du prolétariat. Certains de vos camarades réagissent comme s'ils avaient l'impression de trahir leur idéologie et leur passé quand ils s'éloignaient de ces notions.

Nous ouvrons là un chapitre très douloureux. Peut-être auras-tu compris ou soupçonné que, dans les questions en rapport avec les affaires intérieures du *mouvement*, il y a pour moi, dans ma vie, une frontière : c'est l'année 1956. Ce qui s'est produit alors, internationalement et à l'intérieur du Parti, m'apoussé à un changement qui, peut-être, mûrissait depuis des années en moi, sans que j'en aie conscience. N'imagine pas que ce fut une « illumination soudaine »²⁷⁷, comme c'est arrivé à Paul sur le chemin de Damas. Ce fut dans mon cas, un processus douloureux de longue durée. Je dirais que, la seule ressemblance avec ce qui est arrivé à Paul, c'est que, à la fin, de Paul, je suis devenu... Saül. Faut-il que j'explique ?

Je ne crois pas. En tout cas, un processus qui mène un communiste convaincu du stade de « soldat strictement discipliné de l'armée révolutionnaire du prolétariat mondial » à la situation de participant critique, par un bond du Règne de la Nécessité au Règne de la Liberté, c'est-à-dire à l'utopie d'une société de l'égalité, de la fraternité et de la solidarité, ne peut jamais, pour être solide, se faire soudainement, d'un seul coup. Il ne suffit pas d'être prêt à faire deux pas en avant et à proférer le discours qui a soudain jailli en toi nid'être prêt à bondir et à attraper l'histoire par le cou. Il faut avoir déjà décidé d'être prêt, non seulement à mourir si c'est nécessaire²⁷⁸, mais aussi prêt à vivre—et c'est peut-être plus difficile—selon ton modèle, le citoyen du lendemain communiste, à te comporter, autant que possible, de sorte que ton action, ton comportement, assure à ton entourage que nous pouvons tous changer, et de chasseurs de gains devenir serviteurs solidaires. Dans cette voie, il faut être prêt à affronter d'abord ton ancien toi-même, avec les *a priori* et les préventions que t'ont légués tes quinze ans de service dans l'« armée mondiale ». Et ce n'est peut-être pas le plus difficile. Il faut être prêt à affronter, autant que tu le peux, sans effusion de sang, tes amis, tes camarades et « les tiens », tous ceux qui ne sont pas encore prêts à faire le vrai saut de Paul. Tous ceux qui continueront peut-être à croire que toi, avec ta proclamation et ton action, tu n'es pas arrivé un pas plus près de Paul, mais que tu es un « ennemi incorrigible », un très dangereux Saül !

²⁷⁷Stéphanos Stéphanou se réfère à un vers du poème *Madeleine* de Kostas Varnalis dans le recueil *Esclaves assiégés* : « Ce ne fut pas une illumination soudaine, c'est arrivé lentement, doucement ».

²⁷⁸Ici, le narrateur murmure, presque comme s'il craignait d'être entendu, des vers qu'il a écrits en 1952, quand il ignorait si Yannis, son plus jeune frère, condamné alors à mort, avait, déjà ou non, été exécuté à la prison de Kavala.

Heureusement, pour moi le passage n'a pas été une démarche individuelle. C'était l'époque où, je l'ai dit, se sont produites beaucoup de choses importantes qui ont apporté la tempête dans nos esprits. Sur le plan international, le vingtième Congrès du Parti communiste soviétique avec toutes ses déficiences et ses infantilismes, avec toutes les insuffisances que nous avons trouvées plus tard dans ses analyses, a été un séisme pour l'ensemble du communisme mondial. Pour la plupart, – ils n'étaient que quelques-uns, très peu si on les compare à l'énorme armée mondiale, à n'avoir pas attendu le vingtième Congrès pour gratter sous la surface – il y avait une fissure, très étroite ou assez large selon les cas, dans laquelle ils avaient commencé à voir des choses que la direction de la Mecque communiste et ses agences locales cherchaient à cacher soigneusement ; la réaction les a seulement fait connaître d'une voix de stentor, sans toucher, elle non plus, à l'essentiel ; mais cela, ce n'était pas peu...

Dans notre pays, deux pas importants avaient été faits pour la gauche, par la gauche. Le premier était le *Front démocratique* des élections de février [1956]. Bien que seulement électoral et conjoncturel, il déchirait, enfin, le filet, clos de toutes parts, de l'isolement de la gauche du « tronc national ». Et comme l'a montré 1958²⁷⁹, cela eut une importance énorme non seulement pour le développement de la gauche, mais aussi pour la normalisation future de la vie politique, malgré les tentatives, six ans durant, de la droite de Karamanlís²⁸⁰ pour effacer de la carte politique les traces de cette réussite.

Le deuxième, essentiellement circonscrit à l'espace de la gauche, fut la première conférence panhellénique de l'EDA [15-18 juillet 1956]. Enfin, la gauche grecque légale acquérait, la première de tous les partis après la guerre civile et très en avance sur les autres, une présence électorale, un programme et un statut votés par la conférence. J'y fus élu représentant de l'Évros. C'était alors ma deuxième permission de sortie du camp d'Aï-Stratis²⁸¹, mais, malgré mes tentatives, la Sécurité ne m'a pas donné la permission d'aller à Athènes. D'ailleurs, presque aussitôt après la conférence, j'ai été déporté une troisième fois à Aï-Stratis.

Plus tard, à plusieurs reprises, et aujourd'hui encore, j'ai pensé et je pense avec une dose de mélancolie, au retard que j'ai pris à faire fonctionner mon cerveau selon certains principes, très simples et manifestement raisonnables. Il a fallu que je prenne congé du « Dirigeant de l'Armée mondiale » (ce n'était plus Staline, mais le campagnard, un peu rustaud, Nikita Khrouchtchev) pour réfléchir à quelques vérités simples. Ne serait-ce que les dirigeants sont des hommes et font des erreurs.

Et ainsi a commencé, dans le « salaire quotidien de la peur », comme j'avais l'habitude d'appeler, de temps à autre, un peu par jeu et un peu sérieusement, le travail d'organisation du *mouvement* – un processus où le temps ne comptait pas et qui fonctionnait comme si le sort de la révolution se décidait le lendemain ou le soir même –, très dur parfois au quotidien. Ma

²⁷⁹Stéphanos Stéphanou se réfère au succès électoral de l'EDA qui, malgré les fraudes lors des élections et le système à la proportionnelle renforcée, a réussi à être le deuxième parti, et, ainsi, à exercer durant trois ans et demi le rôle de l'opposition parlementaire.

²⁸⁰ Constantin Karamanlís (1907-1998), il est fait allusion ici à l'une de ses nombreuses fonctions politiques : Premier ministre entre octobre 1955 et juin 1963.

²⁸¹ Aï-Stratis, ou Aghios Efstratios, île très isolée et climatiquement difficile de l'Égée du Nord, lieu d'exil politique de Metaxás à 1968 où un séisme a détruit une partie des bâtiments.

réflexion ne s'est pas limitée à reconnaître que les dirigeants, comme des hommes, font des erreurs, elle a creusé jusqu'au substrat des bases du *mouvement*, de son « principe de classe », de son idéologie finalement. Ne crois pas que c'était facile. Il fallait, comme je le disais souvent il y a quarante ans, que je m'ouvre le thorax et le bas-ventre, que nous ouvriions nos entrailles et les sortions sur la table, sans attendre l'anatomiste spécialiste, que nous cherchions et cherchions encore à trouver notre humanité. Cela ne concernait pas que les sentiments ; il nous fallait faire fonctionner notre raison et notre cerveau, nous obliger à un travail quotidien intensif, un travail de nuit sans pauses, car nous n'arrivions pas à reconnaître les vérités « simples », les vérités communes. Ce regard critique devait atteindre les bases, parce qu'en elles étaient cachées les probabilités et les possibilités des monstruosité qui ont suivi. Une élimination totale ne suffisait pas, et nous nous en sommes acquittés. Cela ne pouvait avoir lieu sans détruire des parcelles précieuses, des morceaux entiers de vérité disséminés dans notre histoire, dans l'histoire du combat de nos pères et de nos grands-pères. Nous devons sauver les noyaux de vérité qui étaient précieux pour tout nouveau départ. Pour cela, la raison ne suffisait pas, une place extraordinaire dans ce processus revenait à l'amour et à la souffrance, aux erreurs et aux mensonges qui nous ont tant coûté. C'est ce qui nous aiderait à renaître, jeunes, raisonnables, puissants, pleins de dévouement et d'amour pour notre utopie. Tu demanderas peut-être : qu'ai-je réussi, personnellement ?

Au plan général, presque rien peut-être. Au plan personnel, de peu à beaucoup. En tout cas, aujourd'hui, à quatre-cinq ans près, je suis presque sûr d'être plus près de mes 15 ans que je ne l'aurais jamais été.

Plus près de l'authenticité de votre vision, de votre croyance qu'elle peut se réaliser, ou de vos méthodes d'alors ?

Je veux dire qu'après mon adolescence, pendant de nombreuses années, j'ai avancé à la poursuite d'un nouveau pouvoir, d'une dictature qui, là où elle s'est appliquée pendant soixante-dix ans, a tout fait pour démontrer qu'en pratique, une dictature, qu'elle soit du prolétariat ou d'un groupe social dominant minoritaire, est toujours une dictature, rigide, parce qu'un signifiant ne peut qu'exprimer irrévocablement un signifié précis correspondant. Aujourd'hui, j'ai fini par arriver à l'idée que le problème à résoudre pour la révolution, au XX^e siècle ou dans les siècles suivants, n'est pas de remplacer un pouvoir par un autre aussi « bon » soit-il, aussi « populaire » soit-il, mais de supprimer le pouvoir, dans une société future qui résoudrait ses problèmes sans médiation, avec des moyens simples. Autrement dit, le problème était et continue à être, non pas le remplacement, mais l'abolition de la médiation, selon l'ancienne expression, « le dépérissement de l'État ». Il ne suffit pas de collectiviser les moyens de production, c'est l'affaire de quelques ordonnances ou de mesures de répression. Ce qu'il faut, et sans cela il est impossible que s'illumine l'aube socialiste, c'est le changement, un changement complètement révolutionnaire dans la conscience des hommes. Il s'agit donc de construire une nouvelle civilisation dans tous les sens du mot. Tous les systèmes de classe ont été fondés, jusqu'à aujourd'hui, sans l'assentiment de la société, en opposition avec elle. Le socialisme, la nouvelle civilisation, ne peut s'élever et se dresser sans

l'assentiment de la majorité de la société. Aujourd'hui, au-delà de la pertinence de la pensée critique, malheureusement, la réalité objective, de manière impitoyablement négative, nous l'a réaffirmé.

Dans votre cheminement personnel, aviez-vous eu avant 1956 des instants de doute à propos de la politique du Parti et de ce qu'il demandait aux militants ?

Bien sûr. Mais je pense qu'ils étaient limités à des détails de tactique, par exemple, quand, en 1952, je suis sorti d'Aï-Stratis avec ma première permission, et que j'ai cherché à la bougie à trouver « la situation révolutionnaire », ou le « troisième affrontement qui arrive », comme le proclamaient, depuis l'exil²⁸², le Parti et son dirigeant, ou dans l'évaluation par le Parti de ses cadres, tels les deux premiers dirigeants du maquis de l'Évros, ou dans le jugement final complètement dépréciatif du Parti sur leur action, inchangé jusqu'à aujourd'hui.

Dépasser les impasses

Puisque nous en avons terminé avec le premier dirigeant du maquis de l'Évros, il est temps de parler d'Odysseas (Yannis Galeadis), le successeur d'Aris à la tête du maquis et de l'organisation départementale du Parti. À l'époque où Aris essayait d'arriver dans les régions occupées par les Bulgares, à Kavala, pour recevoir de nouveaux ordres du Bureau macédonothrace, Odysseas se trouvait à Xanthi, à la tête d'une organisation du Parti, dans la ville jadis célèbre de l'industrie du tabac qui essayait de survivre aux persécutions de l'annexion bulgare-fasciste. Il semble que, informé de l'arrestation d'Aris, il ait apprécié le vide que cette perte laissait dans le mouvement armé de résistance qui se trouvait à un point décisif de son développement, et ait décidé, quand il a été en contact avec Niotis et le *Beau-père* qui avaient échappé à l'arrestation, d'aller dans l'Évros pour combler ce vide. Entreprise de toute évidence extrêmement dangereuse dans des conditions démesurément difficiles, mais nécessaire. Ensemble donc, avec les deux accompagnateurs d'Aris, et accompagnés par Tassia Alatzia, évadée de Folégandros où, nous l'avons dit, elle avait été exilée par Metaxás après les manifestations de 1936 à Soufli, ils sont arrivés un mois après, tous les quatre, au refuge central de la forêt de Soufli. Là, on l'a présenté comme mandataire du Parti, ce que certains comme Criton, ont mis en doute plus tard, et il s'est occupé activement de l'organisation du maquis et des affaires, en suspens déjà sous Aris, qui s'étaient aggravées par suite de son absence.

Nous avons parlé du désaccord de fond qui avait scindé en deux les forces communistes du département, c'est-à-dire les points de vue divergents sur la nécessité d'un maquis, et surtout sur le moment de lancer son action. Aris, si tu t'en souviens, soutenait que notre obligation, nationale immédiate et, internationale, face à l'Union soviétique, était de commencer la résistance armée, et il le fit. Une partie des anciens communistes à Soufli et à Didymoteicho, et quelques-uns des réfugiés d'Alexandroupolis, avec à leur tête Criton, trouvaient cela prématuré. Ceci rappelle le combat qu'a mené l'autre Aris, le grand, Velouchiotis, pour

²⁸² L'exil, quand il s'agit du Parti, ne désigne pas la déportation de ses sympathisants en Grèce, mais l'exil dans les pays de l'Est, obligatoire puisque le KKE a été interdit et ses dirigeants condamnés.

persuader le Comité central du KKE dès les premiers jours de 1942, qu'il fallait organiser un groupe résistant en Grèce centrale. Comme Klaras, plein de zèle et discipliné, n'a pas voulu désobéir, il a perdu à peu près six mois pour y parvenir.

Odyseas, chez nous, a agi avec circonspection peut-être, en tout cas, à temps, et il a réussi à surmonter les difficultés et surtout à unifier les forces du Parti. C'est que l'idée de maquis n'avait pas le soutien des anciens camarades d'avant-guerre qui se trouvaient dans une impasse. Le point de vue d'Aris sur le déclenchement précoce de la lutte armée contre les occupants, avec comme centre des opérations les montagnes, l'avait emporté, et ils restaient en dehors du jeu. Odyseas réussit à être accepté par les deux côtés, les maquis et les forces qui le soutenaient d'une part, les anciens camarades qui restaient en dehors du combat d'autre part ; c'était encourageant pour la suite. Il est probable qu'il connaissait la ligne politique de la création de l'EAM tracée dès l'été 1941²⁸³ ; mais, dans les premiers temps, je pense que ceux qui le suivaient n'en savaient rien. Et sur sa cabane, dans le refuge central des résistants, continuait à flotter le drapeau rouge avec la faucille et le marteau. Plus tard, probablement à la fin de l'été 1943, quelque chose a commencé à filtrer dans les organisations politiques embryonnaires qui fonctionnaient à Soufli et Didymoteicho et dans pas mal de villages, soit chez les anciens villages communistes, soit dans les nouveaux soutiens du maquis.

L'occupant lui-même y a contribué. De temps en temps, les Allemands diffusaient des proclamations contenant les habituelles calomnies contre la Résistance, que nous avons vu répétées textuellement par le pouvoir soumis aux Anglais de l'après-Varkiza. Une au moins des choses dont je me souviens, c'est qu'ils s'occupaient exclusivement du général en chef de l'ELAS et de sa petite armée alors dans les montagnes de Roumélie, le présentant exactement comme l'ont peint en 1945 les Chites²⁸⁴ de l'occupation anglaise quand ils ont coupé sa belle et sage tête : ils en faisaient un criminel sanguinaire, un agent des Slaves, un saboteur du « nouvel ordre des choses » qui présageait un avenir illustre pour l'hellénisme, la lie de la pègre, etc. Cela faisait connaître aux gens de l'Évros l'existence de l'EAM et de son armée nationale de libération, l'ELAS.

Vous avez mentionné le retard du maquis de Velouchiotis, en opposition avec d'autres en Grèce du Nord (par exemple en Macédoine occidentale, dans les montagnes de Kilkis, dans la campagne à l'est de Thessalonique et dans l'Évros) qui l'ont devancé. À quoi cela était-il dû ?

Je pense que, ce qui pesait surtout dans le retard en Grèce du Sud, c'était l'obstination dogmatique de certains dirigeants du Comité central du KKE dans le modèle révolutionnaire léniniste de la Révolution d'octobre qui s'était presque exclusivement déroulée, jusqu'au commencement de la guerre civile russe, dans les grandes villes, et en particulier à Petersburg et à Moscou. Cela, pour s'assurer la participation massive et d'avant-garde de la classe

²⁸³ L'EAM résulte d'une initiative du KKE, mais comprend des partis non communistes et prend soin de ne pas mettre en avant son identité communiste.

²⁸⁴ De la lettre X que les membres de cette milice d'extrême-droite collaborationniste, réembauchée par les Anglais après Varkiza, portaient sur leurs vêtements. Dans la phrase, il est question d'Aris Velouchiotis.

ouvrière, qui, du point de vue léniniste, était l'unique acteur du changement révolutionnaire. Cette conception obligeait le Parti à chercher presque exclusivement à mobiliser les masses sans armes des grandes villes de l'Attique principalement. Ce retard venait aussi de l'ignorance des conditions de la Grèce, et en particulier de sa tradition rurale révolutionnaire et culturelle, dont j'ai parlé en d'autres occasions. Thanassis Klaras a réussi à les persuader parce qu'il avait visité la région qui était son pays natal, et qu'il connaissait son monde ; il avait discuté avec les cadres locaux, comme Takis Fitsios[rédacteur en chef du *Rizospastis* dans ses débuts] et d'autres qui partageaient son point de vue, et il avait avancé tout seul dans ses observations.

Mais retournons à notre récit. L'EAM commençait donc à être connu dans l'Évros. Il y eut aussi d'autres canaux probables, comme la liaison, difficile, mais pas impossible, d'Alexandroupolis à Kavala par des caïques qui assuraient des transports entre les deux villes et avaient peut-être apporté des informations ou même des matériaux à propos de l'EAM et de l'ELAS à Alexandroupolis, et de là, dans l'Évros du Sud occupé par les Allemands, à Férés où Criton avait son lieu de rendez-vous. Ainsi, pour Odysseas, ignorer la ligne du Parti et garder le caractère communiste du maquis, comme certains l'en ont accusé alors et plus tard, n'était pas facile. Mais le jeune chef des résistants, après avoir consolidé sa position comme secrétaire du Parti, s'est occupé en premier lieu de donner au peuple, et en particulier aux pauvres, les preuves d'un intérêt chaleureux pour leurs problèmes. Sa première cible a été les trafiquants qui infestaient alors le pays, soit en arrivant de nuit des îles de l'Est de l'Égée sur des caïques, soit, en plus grand nombre, en passant le fleuve, la frontière avec la Turquie. Pour en donner une preuve, citons l'huile d'olive, que l'Évros ne produit pas : ils l'échangeaient contre trente à quarante ocques de blé pour une ocque d'huile. De même manière, le pétrole lampant dont une famille avait besoin, quand elle en trouvait pour une semaine, elle devait le payer plus d'une journée de salaire. C'est à cause de cela que, dans la première année et demi de l'Occupation, dans mon village, nous tous qui avions eu l'électricité, jusqu'à ce qu'on installe une ancienne machine à vapeur dans l'usine d'électricité, nous étions revenus à la torche – la fente au milieu du tronc du pin où la résine servait de matériau d'éclairage.

L'organisation diffusait donc des proclamations menaçantes, qui avaient certes quelques résultats, mais, pour que les menaces soient plus convaincantes, on exécuta quelques chefs – des trafiquants, qui, non seulement ne se pliaient pas à l'interdiction, mais, soupçonnés, servaient d'agents au consulat grec d'Andrinople et à l'Intelligence Service, qui essayaient d'empêcher le développement du maquis pour créer leurs propres têtes de pont. Dans l'été de 1943, les attaques contre les postes de gendarmerie des Grecs-Quisling, en vue de s'approvisionner en armes, s'intensifièrent, jusqu'à ce que les Allemands ferment tous les postes de la campagne. En même temps, les résistants installèrent des avant-postes près des villes et de la grande route, pour prévenir les déplacements des villageois des possibles déplacements des Allemands pour saisir la récolte. Nous ne parlons pas bien sûr, de la « bataille du blé » comme elle a eu lieu dans l'été 1943 et surtout 1944, en Thessalie et en Macédoine. En tout cas, cela montrait l'intérêt du mouvement pour la population paysanne, et réussit à soustraire à

l'occupant des quantités de blé cultivées alors dans les régions de Didymoteicho et d'Orestiada.

Et quelle a été votre participation propre en ce temps-là ?

Moi ? Moi, j'étais légèrement désorienté. J'ai perdu, provisoirement au début, et plus tard pour toujours, mon « gourou », l'homme qui m'a ouvert un monde nouveau dans la connaissance et principalement dans l'action. Je n'avais aucun contact avec l'organisation presque dissoute, mon oncle Charilaos me manquait – il était encore prisonnier des Allemands –, et il ne me restait que la lecture. Un peu les livres de classe, principalement de la littérature grecque, et tout ce que je pouvais trouver de marxiste ou du genre marxiste. J'ai découvert, alors, dans la bibliothèque du maître Christos, le père de mon condisciple et ami Thanassis, une série de feuilles de la *Renaissance* et de l'*Action scolaire* que sortait le Groupe éducatif, l'association connue des démotocistes des années 1920. Le premier était leur organe théorique, disons, et le second, purement pédagogique, contenait beaucoup d'articles intéressants qui analysaient les nouvelles méthodes de l'Occident et donnaient des instructions précises aux maîtres pour le meilleur exercice de leur profession. L'Âme de la *Renaissance*, à côté de pédagogues de valeur, c'était Dimitris Glinos²⁸⁵, connu par ses études philosophiques sur l'Allemagne, néo-hégélien, d'abord, et plus tard, marxiste, membre pendant la décennie des années 1930 du Parti communiste et du Comité central. Je ne me lassais pas de lire ses articles et, parmi eux, une thèse critique de plusieurs pages, un véritable hymne à Kostas Varnalis. Dans les pages de ce périodique, j'ai connu ces deux grands intellectuels de la gauche grecque, comme je les considérais alors, et comme je continue, en dépit des temps actuels d'ignorance et de « jeunisme », à les considérer aujourd'hui.

De Glinos, j'avais entendu parler de sa contribution au premier effort de réforme éducative du gouvernement Venizélos au début des années 1910. De Varnalis, je ne connaissais que deux de ses poèmes, *Les Tentateurs* et *le Dirigeant*, avec quelques autres d'autres poètes grecs, qui circulaient de bouche en bouche, chez nous, les jeunes marxistes, comme le *Trinitaire* d'Asimakis Panselinou et *le Pêcheur* de Galatée Kazantzaki. Alors oui, j'ai dit à Thanassis : « Toi, mon gars, ton père est de gauche. » Et Thanassis a répondu : « Tais-toi, mon garçon, tu n'y songes pas. » J'ai trouvé ça naturel : l'oncle Christos, directeur alors de la troisième école communale, était un bon maître, sévère, qui évitait de déclarer publiquement ses convictions sociales et politiques. Plus tard, j'ai appris par des anciens que, lui aussi, au début des années 1920, avec quelques autres maîtres du village, « suivait régulièrement les cours de marxisme que donnait le jeune Haïnoglou dans les bureaux d'un groupe socialiste de Soufli » en essayant de diffuser les « idées nouvelles ».

²⁸⁵Dimitris GLINOS, 1882-1943, philosophe, enseignant et partisan de la langue démotique, il a travaillé régulièrement avec Venizélos aux projets de réforme de l'enseignement. Il effectue en 1934 un voyage en URSS, est élu député en 1936 (aux côtés du KKE), contribue à la création de l'EAM et allait rejoindre la montagne quand il mourut en 1943.

Mes maîtres

À l'école communale, je n'ai pas eu la chance d'avoir des maîtres éclairés ni comme pédagogues, ni comme hommes avec de larges connaissances et des intérêts sociaux, tels que Kirkinézis, Zikidis, Antonoglou, ou les plus jeunes, Soulis et Terzoudis, qui, en langue (la démotique) ou en littérature, m'auraient ouvert des chemins et auraient consolidé, enrichi mes choix sociaux d'enfant et mes connaissances. En revanche, j'ai eu pendant les six années – sauf la cinquième – monsieur Christos GK, un conservateur et même nationaliste, aux conceptions d'apparence fascisante, comme mon père m'a aidé à le comprendre plus tard. C'était un pédagogue rétrograde, peu appliqué à son enseignement, pour ne pas dire paresseux. La seule chose dont j'ai profité avec lui a été ma formation scout – je suis devenu un homme des signaux et un joueur de tambour – et ma formation complète en géographie et anthropologie (c'est ainsi que nous appelions alors l'étude du corps humain) de la sixième classe. Comment ? Comme il rechignait, par paresse, à écrire un résumé de la leçon au tableau, il m'appelait : « Allez Stéphanos, va au tableau écrire un résumé », dans les dix dernières minutes du cours. Cela m'a obligé à abandonner la folle équipe du dernier rang, les *Perses*²⁸⁶, et à m'installer au premier pour faire attention et retenir la leçon. C'est qu'il n'existait pas alors de manuels pour les élèves, et, même s'il y en avait eu, je ne pense pas que les maigres ressources de ma famille auraient permis de les acheter. Le maître seul avait un livre, et, quand, après la leçon de l'après-midi, il me mettait à son bureau pour copier les instructions pour les chefs des trois groupes de scouts [sous Metaxás, le maître de Stéphanos est devenu directeur de l'école et inspecteur des scouts, manifestement comme couronnement de ses choix métaxistes], s'il ne me voyait pas, je volais quelques minutes le livre, la *Géographie* ou l'*Anthropologie*, et j'essayais d'apprendre par cœur un peu de la leçon du lendemain.

Mais, au collège, alors à 6 classes, et plus précisément de la 6^e à la 3^e, que je fréquentais sous l'Occupation, j'ai eu beaucoup de chance. Six de mes maîtres, je pense, méritent que je les cite : Michalis Mandragos, jeune Dodécánésien, tout juste diplômé de l'université Aristote qui nous faisait grec, ancien et moderne, en 4^e, Alekos Tyropoulos, mon voisin Soufliote, notre professeur dans toutes les langues en 3^e, les professeurs de mathématiques Doukas en 4^e, et Kazandzidis en 5^e, et deux professeurs remplaçants – tous de vrais maîtres. Avec pas mal de leurs collègues, pédagogues éclairés, ils m'ont ouvert de nouveaux horizons, ils ont consolidé mes choix et m'ont aidé à comprendre que l'éducation n'est pas simplement un stockage de connaissances, mais un développement de la conscience, de la liberté de choisir et de mettre en pratique des idées qui ne concernent pas seulement ton intérêt personnel, mais ta responsabilité de citoyen actif, ou simplement de citoyen, d'homme social, de « simple particulier », dans son sens premier en grec. Sans doute, ce souci de l'action était déjà en moi

²⁸⁶ Ce terme rappelle une aventure que décrit Ménélaos Loudémis (1870-1942) dans *Ça s'assombrit* si je ne me trompe. Il s'agit d'une bande « de mauvais élèves » qui avaient « clopiné » comme Stéphanos a l'habitude de caractériser les élèves qui redoublaient. Habituellement, ils ne prêtaient pas attention à la leçon et faisaient des bêtises.

depuis le début de mon adolescence, mais grâce à mes maîtres, il a acquis un poids et une profondeur théoriques, idéologiques, dirais-je²⁸⁷.

À Michalis, qui, en raison de son âge et de sa sensibilité démesurée, était si accessible et de si bonne humeur que je le considère comme mon ami – en cela, je n'étais pas le seul de ma classe –, je dois mon amour pour Homère et pour l'épopée grecque antique. Il ne se contentait jamais de la transmission pédante et conventionnelle du texte, des particularités de langue du grand poète ou de l'identification métrique des vers, nous expliquant pourquoi et quand il utilise les coupes penthémimères, hephthémimères ou la troisième trochaïque, et d'autres trouvailles de grammaire ou de syntaxe du discours poétique ; il nous poussait à nous initier aux vertus esthétiques de l'intrigue de l'*Illiade* et l'*Odyssée*, ces romans inégalables de la culture mondiale, nous montrant ce qu'a gagné par eux la littérature européenne, avec des exemples précis dans l'époque récente. Surtout, il voulait que nous gagnions des connaissances sur la Grèce antique, sa géographie, son histoire naturelle, jusqu'à des éléments de l'organisation sociale, de l'origine des formes et des relations de production, des formes et du contenu de la conscience sociale, de l'idéologie, dirions-nous aujourd'hui²⁸⁸. Pour cela, il nous lisait de grands morceaux, quelquefois une rhapsodie tout entière, des traductions en vers d'Alexandros Pallis, pour l'*Illiade*, et d'Argyris Ephtalotis, pour l'*Odyssée*²⁸⁹.

Ainsi nous avons acquis une connaissance complète des grandes épopées des Grecs (des « Achéens », me corrigerait Michalis, s'il lisait ces lignes) et, comme il insistait pour nous apprendre que ces « monstres » d'héroïsme, les héros qui ont conduit l'expédition de Troie, étaient des hommes avec tous les défauts des mortels ; peut-être est-ce à lui que je dois – j'en suis conscient aujourd'hui – de m'être représenté, autant que je pouvais, Aris, mon premier maître de marxisme, comme un homme – je ne l'ai pas craint, je ne l'ai pas « respecté » – comme je l'ai aimé et honore sa mémoire. C'était l'époque, l'hiver et l'automne de 1942, où j'ai eu la plus étroite collaboration avec lui. À lui, mon cher maître Michalis Mandragos, je suis redevable que mon héros le plus cher de la guerre de Troie ait été et soit, non pas Patrocle, mais l'Autre, le chef des Autres, Hector, qui s'en est pris à un demi-dieu, l'invulnérable Achille, en sachant sa mort inévitable. Michalis nous enseignait qu'il faut être honnêtes, c'est-à-dire honorer et respecter nos choix, sans sous-estimer le prix à payer. Je peux dire avec orgueil que j'ai retenu son précepte dans ma vie. Cela, je le lui ai dit, quand, dans les premiers temps après 1974, nous nous sommes rencontrés à Athènes, lui, un maître d'école au seuil de la retraite, adepte du KKE, et moi, avec mes trente années de

²⁸⁷ Parmi eux, notre autobiographe comprend, outre ses six maîtres, Kostas Thrakiotis, « un poète progressiste connu, primé pour son œuvre poétique *Albatros* en 1933 », qui n'enseigna jamais dans sa classe ; ainsi Stéphanos n'eut pas « la chance d'entendre son enseignement de la tragédie grecque ou de jouir de ses belles traductions des œuvres grecques antiques ».

²⁸⁸ Stéphanos Stéphanou s'est demandé s'il ne les idéalisait pas, et il a ajouté : « ça ne fait rien, ces hommes étaient des maîtres, ils le méritent, sans un mot de plus. D'ailleurs si eux n'ont pas fait cela, il y en a eu beaucoup d'autres qui le faisaient ».

²⁸⁹ « Et alors et plus tard, du point de vue de la langue, ces traductions n'ont pas eu mon aval, je n'étais pas d'accord avec leurs excès. Mais elles m'ont apporté une plus large connaissance de l'œuvre homérique et, en même temps, le sentiment qu'Homère était “notre homme à nous”, comme s'il avait écrit ces œuvres inégalables dans notre langue à nous, la langue démotique vivante », a complété le narrateur. Enseigner ces traductions en grec démotique est déjà, à l'époque, le signe d'un progressiste.

cotisation au mouvement, un « renégat ». Au demeurant, il est venu à moi pour que je lui donne un certificat pour obtenir de l'État le titre de résistant !

Quel certificat était-ce ?

Quand a commencé après 1982 le processus de reconnaissance par l'État des combattants éamites de la Résistance nationale— jusqu'alors les seuls à avoir été reconnus étaient ceux de Zervas²⁹⁰, de droite, et paradoxalement, beaucoup de membres des Bataillons de sécurité — on réclamait deux certificats de combattants reconnus, pour juger chaque citoyen qui déposait une demande de reconnaissance.

À Alekos Tyropoulos, je dois beaucoup ; Antigone, qui, la première, a enseigné que les institutions sont vulnérables et discutables, qu'elles, ou le respect envers elles, ne sont pas le critère absolu du comportement du citoyen, mais sa conscience ; et le *kommos*, l'indépassable chant funèbre que Sophocle a ajouté pour conquérir son spectateur dans *Antigone*, face à la tyrannie de Créon ; Thucydide, avec son enseignement sublime de la Démocratie athénienne, de la démocratie en général. Alekos nous enseignait pendant deux heures le « nous cultivons le beau dans la simplicité, et les choses de l'esprit sans manquer de fermeté » ! Enfin, je lui dois Cavafy, dont, alors, en 1944, nous ne connaissions pas même le nom, là-haut, à l'extrémité Nord de la Grèce. Et combien y en avait-il alors pour connaître dans notre pays, le grand Alexandrin ? Il nous a enseigné, dans un périodique, en plus de notre matériel scolaire, trois de ses poèmes : *Ithaki*, la *Ville* et *Les dieux désertent Antoine*, qui sont mes favoris²⁹¹. Nous devons aux deux professeurs de mathématiques, nous qui nous sommes intéressés à quelque chose de plus que les formules d'algèbre élémentaire, le sentiment que les mathématiques sont une connaissance créatrice, et pas scolaire ; qu'elles habituent la pensée à des règles d'harmonie ; que les représentations mathématiques ont une architecture rigoureuse, un sentiment d'équilibre qui par d'autres moyens nous donne l'art, oui, le grand art.

Le premier, Doukas, quand il nous enseignait les équations du premier et du deuxième degré, — le programme de quatrième —, avait l'habitude de dépasser l'étude du manuel et de prendre des exemples plus compliqués, comme des représentations avec des parenthèses successives, des crochets et des accolades, en visant à aiguïser notre attention, parce que, avec la simplification de la représentation, c'est-à-dire l'abstraction successive de ces symboles, il fallait de la méthode, un progrès graduel pour garder ou changer les signes. Parfois, nous utilisions des « artifices », pour résoudre les équations et surtout les systèmes, là où, au-delà de la connaissance formelle, l'imagination aussi devait travailler. Il « jouait » continuellement et nous habitait, nous aussi, à « jouer », donc à apprécier notre travail scolaire comme relatif. Ainsi, il fit un bond dans la matière, et nous a appris les progressions arithmétiques, un sujet

²⁹⁰ Napoléon ZERVAS, dirigeant de l'EDES, second mouvement de résistance, qui, en 1943, fit allégeance au roi de Grèce, s'opposant à l'EAM-ELAS.

²⁹¹ À un autre endroit du récit, Stéphanos Stéphanou parle de son plaisir à lire Cavafy dans sa prison à Céphalonie et du fait qu'il considérait ce poème, un exceptionnel modèle de représentation de la « défaite », comme très « assorti » aux adversaires enfermés pour un temps indéterminé par le régime.

de troisième dans le programme analytique. Le lendemain, il nous a dit : « Aujourd'hui, il n'y a pas de contrôle. Au prochain cours, nous verrons si quarante-cinq minutes nous le permettent. Aujourd'hui, nous allons "jouer". Puisque vous avez appris qu'il y a une progression arithmétique et qu'elle dérive successivement du facteur initial et avec la différence d'un degré dans la suite (je ne jure pas de l'exactitude de ma formulation !) tous les facteurs jusqu'au dernier, essayons de trouver la formule du total. Je vous rappelle : nous utilisons les lettres α pour le départ, β pour la différence (à nouveau je ne jure pas...) et v pour la foule des facteurs. Juste ça, et vous avez jusqu'à la pause pour trouver la solution. Pas plus. » (Rires de contentement de l'auditoire) « Bien, mes ânes (adressé aux garçons) vous gagnez ainsi, ou vous perdez ? Vous allez chez l'épicier, si vous payez pour une omelette d'huile et qu'il vous donne trois cents grammes, vous gagnez ? Allez, sortez un papier et un crayon. » Pour être bref, tout n'a pas été rose, et, puisqu'il ne me venait pas d'idée lumineuse, j'ai tiré des lignes horizontales, puis en diagonale et, au-dessus d'elles j'écrivis les facteurs d'une progression arithmétique de 1 à 9, avec 2 de différence, soit 1, 3, 5, 7, 9. À un moment, comme j'avais écrit une telle rangée verticalement, j'en ai ajouté à côté d'elle une autre, mais à l'inverse en commençant par la fin. C'est-à-dire :

1	9
3	7
5	5
7	3
9	1

Et en jouant, j'ajoutais : $1 + 9 = 10$, $3 + 7 = 10$, $5 + 5 = 10$, $7 + 3 = 10$, $9 + 1 = 10$, à l'intérieur des paires. J'ai continué, distraitement à ajouter les paires, et soudain, quelque chose s'est éclairé en moi : le fil d'Ariane ! J'avais cinq totaux identiques, le nombre dix. Leur total, 50, c'était 2 fois le total de la progression mathématique !

Donc $[1 + (4 \times 2) + 1] \times 5 = 2 \Sigma$ où Σ est le total de la progression arithmétique. J'ai remplacé les chiffres arabes par ceux de l'alphabet grec que nous avait fixés le professeur (je ne jure pas de l'exactitude des symboles, avons-nous dit...) et j'ai obtenu la formule $2 \Sigma = [2\alpha + \beta(v-1)]v$, donc $\Sigma = [2\alpha + \beta(v-1)]v/2$ CQFD. Comme je levais la tête, satisfait, je l'ai vu me faire d'en haut un clin d'œil, en souriant. Il a sorti sa montre de la poche de son gilet, s'est dirigé vers l'estrade et avec une majesté moqueuse, il a « prononcé » : « Mesdemoiselles et messieurs, posez vos crayons. Dans deux minutes ça va sonner. Vous avez gagné un cours ! Mais il faut relever qu'en l'an de grâce 1942, s'est répétée au collège de Soufli la victoire de Gauss [le grand mathématicien prussien qu'il avait en adoration]. Monsieur Stéphanos Stéphanou a redécouvert, un siècle et demi après, la formule de la progression arithmétique. Et avec le même truc à peu près. Mais ne sois pas trop fier, mon garçon. Gauss l'a trouvé à neuf ans, alors que, toi, tu franchis déjà ta seizième année ». Il est retourné au tableau et a fait rapidement le schéma avec les deux progressions inverses, en utilisant seulement les chiffres grecs et a donné la formule. Si je me souviens bien, il avait seulement remplacé le β par une

autre lettre et le x par le point. « Et désormais, continua-t-il, je t'appellerai "petit Gauss". » Rires, remue-ménage, taquineries des *Perses* des derniers rangs— pas pour ma « grande victoire », mais parce qu'ils avaient échappé à la récitation du cours !

Bien des années après, en 1992 je pense, à Kapandriti, j'ai reçu un coup de téléphone. C'était Anna Theophanoudi, l'aguicheuse Annoula, qui m'appelait pour une rencontre avec d'anciens camarades de classe. J'y suis allé. J'ai apporté un panier de chicorées sauvages et de laitérons, tendre récolte après les premières pluies d'automne qui ne reçut pas de mon amphitryon les commentaires enthousiastes que j'attendais. Elle m'a présenté en riant : « Voici un ancien ami que nous avons perdu de vue tant d'années et que nous retrouvons avec joie. » (Où pouvais-tu me trouver, chère Annoula ? Quand tu construisais ta maison à un étage, moi, je faisais ma quatrième année dans un camp de déportation de la Junte...) « Je vous présente le Petit Gauss ». « Qu'est-ce que c'est encore ? » j'ai fait, en énumérant les pseudonymes que j'avais utilisés sous l'Occupation, je ne le retrouvais pas. « Eh, tu ne te souviens pas de Doukas ? Quand tu as trouvé la formule... » Et elle a commencé à raconter l'évènement. Je songeais silencieusement « Qu'est-ce que c'est donc, que ces fables sur toi... » sans tenir compte de la gentillesse de son annonce et de sa recommandation.

Le deuxième mathématicien, Kazantzidis, quand il nous a pris en charge en 3^e, avant d'entrer dans le programme analytique, nous a enseigné à nouveau (nous les avons parcourus un peu en cinquième) les théorèmes de base ou les lois d'arithmétique théorique, mais d'une manière, pour nous, originale, en utilisant la théorie des vecteurs. Plus tard, quand, dans les années 1970, j'ai corrigé trois-quatre séries d'éditions mathématiques, à Pagoulato, l'Imprimerie de l'université, aux éditions Ktistis et dans la série *Analyse économique* de Papazisis, j'ai vu qu'on disait « vecteurs » et depuis lors, je préfère ce terme. Le professeur n'interrogeait pas, et ainsi la majorité de la classe le prenait à la rigolade, diraient les élèves d'aujourd'hui. Mais, nous nous sommes trouvés une dizaine environ à montrer un vif intérêt. Personnellement, je peux dire que j'étais enchanté. Enfin, ces signes, arabes et grecs (1,2, 3... ou $\alpha, \beta, \gamma, \dots$) et les symboles qui les liaient entre eux (+, -, x : et d'autres que j'essayais de réunir, à l'intérieur de mon cerveau, dans des relations précises), prenaient une existence matérielle sur les axes perpendiculaires $x, -x$, et $y, -y$, en étant produits sur ces axes, et dans le plan qu'ils définissaient, *par le mouvement d'un point*,— il insistait là-dessus — (donc avec un mouvement *matériel* précis, dans la mesure où le *point* est la terminaison infinitésimale « immatérielle » d'une grandeur sensible), les nombres réels et imaginaires, et les nombres complexes avec leurs nombreuses formes ; comment les opérations arithmétiques de base (addition, multiplication), et, par conséquent, celles qui en proviennent (soustraction, division) gagnent leur vérité à nouveau avec, à la base, *le mouvement d'un point*, c'est-à-dire avec les vecteurs ; et comment, enfin, les lois arithmétiques de base (commutation et association) prennent « chair et os » dans un plan défini par les deux axes perpendiculaires, qu'il s'agisse soit d'ajouter, soit de multiplier ! Enfin, je pouvais parler de la « domination de la matière » dans un domaine aussi abstrait que le domaine des nombres et dans leurs « transformations » ! Et ne te moque pas des points d'exclamation dont j'orne mon discours. N'oublie pas que j'étais un néophyte du « matérialisme dialectique et historique », comme nous appelions alors la théorie de Marx ; comme je ne connaissais pas encore la moindre

chose du grand barbu en dehors de ce que ses vulgarisateurs nous présentaient, je n'avais pas bien compris sa parole, je ne savais pas que ce qu'il disait « n'était pas un dogme, mais un guide pour l'action ». J'y voyais seulement une incitation à la lutte jusqu'à la conquête finale, et pas un souci permanent d'enrichir notre pensée et sa pensée géniale à lui...

Sur les deux instituteurs, Pavlos Soulis et Christos Christoudis, j'aurais beaucoup à dire. Ils étaient, je l'estime d'après leur âge, parmi les derniers licenciés de l'Institut de formation des maîtres d'Alexandroupolis, ou les premiers de l'École Normale qui l'avait remplacé, ils avaient une riche culture pédagogique et générale. Des gens de gauche d'avant-guerre. Déjà membres des organisations de libération, nos compagnons de lutte et camarades donc. Nous avions confiance en eux, et ils se préoccupaient d'enrichir le cours avec beaucoup de choses extérieures au programme officiel qui n'était pas différent du programme du 4 août de Metaxás. Ainsi, quand un élève remarquait : « Mais, monsieur, le livre dit... », Pavlos répondait d'une manière tranchée : « Ça, c'est du Metaxás. Et laissez tomber le "monsieur". Le "maître" ne vous suffit pas ? Pour moi, c'est superflu. » Nous ne l'avons eu qu'un an, en géographie humaine, en 4^e ou en 3^e, je ne me souviens plus. Il insistait beaucoup pour que nous apprenions les changements dans l'Europe de l'Ouest du Moyen Âge tardif, l'importance de la croissance des villes, des centres marchands et les lieux de production secondaires, « du champ féodal à la manufacture urbaine », comme il disait ; et il ajoutait : « À ce moment-là, deux mille ans après, se répétaient des phénomènes de la Grèce préclassique et classique, dans des conditions et des formes nouvelles, bien sûr ». Sur le rôle de la royauté dans la fin de la féodalité, et dans l'apparition des États nationaux, il disait : « Ne croyez pas que le rôle des rois a toujours été le même. Il y a eu des époques où, malgré toute leur férocité, ils ont joué un rôle progressiste. Ils ont poussé l'histoire à avancer. Lisez donc et, loin de la classe, ouvrez les yeux. Surtout aujourd'hui où nous sommes dans une époque de changements terribles. » Il insistait aussi sur les changements dans la propriété foncière selon les changements dans la production, sur le mouvement des enclosures en Angleterre et leur valeur.

Le deuxième, Christos, était charmant. Il fascinait son auditoire. Et le nôtre était difficile. Nous avons fini la seconde avec une foule d'exclusions. Deux gars des bandes et moi, le « chef » dans les deux ! Imagine, le deuxième jour de la semaine, j'ai failli être renvoyé « pour toujours », comme a insisté le principal que j'ai insulté devant toute la classe. Chez Christos, cependant, nous nous tenions tous au garde-à-vous, comme si nous n'étions pas les mêmes²⁹². Il nous faisait histoire en 3^e et en 6^e. Quand il nous a pris en 6^e (le programme précisait *Histoire de la Révolution grecque*), il a demandé : « Vous avez fait la Révolution française ? » : « Un peu, maître, lui ai-je répondu et il a décidé de nous enseigner un mois (douze cours) de Révolution française, parce que, comme il nous l'a expliqué : « Tu ne peux pas comprendre la révolution grecque, si tu ne connais pas la française ». Christos ne s'arrêtait pas aux faits, bien que ses récits fussent captivants. Il visait à nous habituer à

²⁹² Commentaire du narrateur : « Christos, malgré son éloquence irrésistible, avait un "défaut". Quand il commençait, disons, un "paragraphe" dans son discours, il démarrait avec un "Aloors!" retentissant. Comme si nous l'attendions, nous penchions un peu la tête et nous riions sous cape. Il a vite compris et, un jour, à peine était-il monté sur l'estrade, avant d'appeler un élève pour l'interroger, qu'il a sorti un "alooors" encore plus retentissant, et il a ajouté en riant : "riez !". Un gros rire a éclaté dans la classe et dès lors, les rires sous cape ont cessé ».

chercher, sous et derrière eux, les processus souterrains qui « déplacent les foules », comme il disait. « L'action sociale des hommes a comme mobile de base son combat quotidien pour le pain, pour sa survie, mettait-il en relief. Et ça ne se réduit pas seulement à l'activité individuelle ; de temps en temps apparaissent des mouvements de masse, de foules qui revendiquent des changements plus généraux, des libertés et de la culture. » Il nous a parlé de la façon dont se sont formées les forces de la Révolution française, de l'apparition des partis pour la première fois au cours du régime né de la Révolution, en particulier avec l'abolition de la royauté, et comment et pourquoi en trente ans ce régime s'est dégradé en Empire. « Naturellement, Napoléon, en tant que roi, était un recul. Mais ses campagnes ont transporté le souffle démocratique de la Révolution dans toute l'Europe », disait-il. Et il ajoutait : « Plus il étendait les idées démocratiques dans le reste de l'Europe, plus il les réduisait dans son pays. » C'est comme ça qu'il a fait passer, d'une manière naturelle, le cours sur la grande personnalité balkanique de Velestinlis²⁹³, fortement marquée par la Révolution et de la démocratie française, pour conclure que la Révolution française a été un moteur de base du soulèvement grec, ce qui s'est vu dans la première constitution d'Épidaure [en janvier 1822].

Tout ce qui a précédé a été une petite commémoration, un très petit hommage à nos maîtres, notre dette à leur égard est trop grande pour nous en acquitter n'importe comment.

Organisation communiste de la jeunesse de Soufli

Ce moment d'inactivité, dont j'ai parlé avant de mentionner mes maîtres, n'a pas duré longtemps. À peu près trois mois ; fin mars-début avril, je pense, les Soufliotes emprisonnés ont été libérés, sauf Kostas, le frère de Niotis qu'ils ont gardé en otage, mais qui s'est enfui plus tard et qui est allé au maquis, et a été chef de groupe aux avant-postes. L'oncle Charilaos aussi a été libéré, il a tout de suite assumé la responsabilité de l'imprimerie du comité²⁹⁴ de rayon au village et, naturellement, il m'a désigné comme son aide. Mon travail consistait à m'occuper de la diffusion de la presse, principalement des bulletins polycopiés, et de toute l'information politique clandestine qu'éditionnait le Parti. Cela n'avait bien sûr ni le poids ni l'intensité de mon premier service au Parti, à la radio clandestine et la rédaction des bulletins d'information, mais cela m'a aidé à ne pas me sentir inutile.

Dans l'été 1943, immédiatement à la fin de l'année scolaire ou peut-être un peu plus tôt, l'OKNE a été refondée à Soufli. Nikos, un ami de la classe au-dessus de la nôtre, est venu me trouver, diplômé désormais, et membre du groupe avec qui, dirigés par Mavrikos, nous

²⁹³ Rhigas Féréos ou Velestinlis (1757-1797), lettré, écrivain et patriote grec, il multiplia les écrits en faveur de la démocratie, de la liberté et de l'indépendance des populations des Balkans au pouvoir des Ottomans, comme son *Thourios*, ou sa *Nouvelle constitution politique*.

²⁹⁴ Comme Stéphanos Stéphanou me l'a expliqué, « à cette époque-là, la structure du KKE était quelque peu différente de ce qu'elle est aujourd'hui. L'organisation de base du Parti (KOB) constituait le noyau, un groupe territorial ou du lieu de travail. Les noyaux d'une région territoriale plus large, par exemple, d'une petite ville ou d'un groupe de villages ou, dans le cas d'une grande ville, d'un groupe de quartiers formaient le rayon. Et les rayons d'une circonscription administrative, habituellement d'un département ou d'une grande éparchie (arrondissement), constituaient la circonscription. Les circonscriptions formaient l'organisation nationale du Parti. Dans les villes industrielles, en dehors des rayons territoriaux, il y avait un ou plusieurs rayons par branches de travail. Les organes correspondants à ces grades du Parti étaient le bureau du noyau, la commission propre du rayon, la commission de circonscription et pour l'ensemble de la Grèce, le Comité central. »

discussions marxisme et psychanalyse. Il m'a sorti un petit speech sur le combat contre le fascisme et la nécessité que nous, les jeunes, contribuions à sa défaite pour ouvrir la voie au socialisme. Je l'ai écouté en jouant l'imbécile. Il a hésité devant mon silence, puis il a pris courage et a continué : « Dans ce but, les anciens communistes ont reconstitué leur Parti, le seul Parti en Grèce qui se batte pour cela et nous, les jeunes progressistes, nous devons former une organisation pour les aider à ce que cela devienne des actes ». Il a continué à me regarder fixement. Moi, peut-être que je réfléchissais, je continuais à garder le silence ; finalement il m'a interpellé : « Toi, qu'est-ce que tu en dis, Stéphanos ? » « Laisse-moi réfléchir et je te le dirai », lui ai-je répondu.

Pourquoi ? Parce que je voulais d'abord, pour m'amuser, l'embêter un peu. Deuxièmement, c'est l'essentiel, parce que je devais me concerter avec mon contact, l'oncle Charilaos, pour voir si je pouvais continuer à travailler à diffusion de la presse et, en même temps, à l'OKNE²⁹⁵. Charilaos a convenu que je pouvais faire les deux.

Au bout d'une semaine, j'ai trouvé Nikos en « promenade », et je lui ai dit que j'acceptais sa proposition de devenir membre de la Jeunesse ; dans le bref espace de temps, en effet, au cours duquel j'avais eu des contacts avec lui, jamais il ne m'avait mentionné le nom de l'organisation. Je me souviens que, jusqu'à ce qu'arrive le temps de l'EPON, jamais nous n'avons donné le nom de notre organisation, comme aussi, avant 1944, jamais nous n'avons appelé EAM, pour autant que du moins je le sache, l'organisation de libération que nous avons formée, nous, les communistes, avec nos alliés de l'Évros. Nous avons discuté de ce que nous devons faire, principalement de l'organisation. On a préféré à nouveau la forme classique de la triade : tout membre qui adhérerait avait l'obligation de recruter deux nouveaux membres, qui en recruteraient, à leur tour, deux chacun, et ainsi de suite. Les triades ne siègeraient pas pour le moment, le premier ne connaîtrait que les deux autres, et chacun des deux autres n'en connaîtrait qu'un ensuite. Selon le principe des conspirations anciennes, on considérerait que c'était la meilleure manière d'assurer le secret. Au cours de l'été, nous nous sommes vus deux ou trois fois avec Nikos. Pour le reste, nous avons continué notre relation assidue avec les autres membres du groupe de discussion.

Bien que le travail de l'OKNE ne me procurât pas beaucoup d'enthousiasme, au cours de l'été, avec Manos, qui a été le premier que j'ai fait entrer dans l'organisation, nous avons mis dans notre « troupeau » plus de la moitié de la « bande des Onze »²⁹⁶. Et nous avons mis aussi

²⁹⁵Stéphanos Stéphanou m'a dit : « Tu remarqueras que pas mal de fois, j'ai appartenu à l'organisation de jeunesse et qu'en même temps, j'étais membre du Parti. Un membre original, certes ; j'exécutais un travail spécial pour le Parti, sans appartenir à un groupe de sa base, alors que, selon les principes statutaires du Parti, c'est une obligation. C'est un aspect, le côté général. L'autre aspect est mon insistance à vouloir être intégré au Parti. Et cela, nous ne le verrons pas souvent dans la suite. Je ne peux pas l'expliquer complètement. Peut-être que je voulais... grandir vite. »

²⁹⁶Stéphanos Stéphanou m'a expliqué : « Je pense que je t'ai déjà parlé de notre bande de chanteurs de sérénades, qui a commencé à cinq, avec, au centre, Alekos, qui jouait avec une grande facilité tout instrument de musique qui lui tombait entre les mains. C'était une bande complexe où tous, comme ensemble ou comme sections, nous donnions des sérénades vespérales. Une partie d'entre nous avait adhéré à l'OKNE, et plus tard nous étions tous à l'EPON, et avec deux trois autres, extérieurs à la bande, des compagnons de route, nous nous occupions un peu aussi de questions théoriques. De marxisme habituellement, de psychanalyse, de théories de philosophie matérialiste et d'autres choses semblables. C'était la bande du milieu de la classe, dans toutes ses manifestations, et en particulier dans les excursions et les fêtes. Une bonne bande que je regrette dans ma vieillesse. »

quelques nichets dans deux-trois autres bandes de notre classe. Dans ce processus, nous avons passé outre les règles de la clandestinité. Avec Manos– une sorte de bureau à deux membres – , nous connaissions tous les membres de l’organisation, et, comme si cela ne suffisait pas, nous leur avons aussi dicté des devoirs idéologiques. Lire des livres marxistes, prendre part aux discussions qui avaient lieu occasionnellement dans le cours, en appuyant sur le cours de religion notre athéisme, et sur d’autres cours, l’enseignement du « matérialisme historique ». C’est dire que nous n’allions pas loin, et de manière désuète. Naturellement, la question du fascisme et de ses crimes, qui comportait aussi de la propagande anti-Metaxás, était en première ligne. À la fin de 1943, la moitié des garçons de la classe étaient entrés dans cette nouvelle jeunesse communiste originale que j’ai gardée en souvenir comme l’OKNE, sans qu’elle se soit, alors, autoproclamée ainsi.

Et les filles ?

Ah oui, les filles. Cette question, je l’ai posée à Nikos. Il m’a dit que l’ordre était que ce n’était pas à nous d’organiser les filles, parce que, estimait-il, elles le feraient séparément. Pendant toute l’Occupation d’ailleurs, et peut-être aussi durant l’« éamocratie »²⁹⁷, dans l’Évros comme dans d’autres régions agricoles, chez les adultes et chez les jeunes, les organisations des deux sexes étaient séparées. Mais à Kavala, comme nous le verrons, l’organisation de l’EPON était mixte. Nous avons, par exemple, comme secrétaire du Conseil départemental, une jeune fille, Marika Sevastou(plus tard épouse de Nikos Akritidis), qui est passée au Conseil de région, une chef de secteur de Kavala était une jeune fille, Eleni, Paraskevoula était secrétaire du service du travail, et Chrysoula Axypolitidou était secrétaire de l’EPON de Niki (usine de tabac locale).

Cette séparation cachait probablement une dépréciation du sexe féminin, mais elle présentait aussi des avantages. Les femmes étaient liées par des liens solides et cela en fit « un corps efficace » dans le travail à moitié clandestin des élections dans les années 1950. La tante Apostolia, par exemple, guidait, pendant l’Occupation, un quartier de la partie haute du village, les Alexadika, et quand elle laissait les bulletins de vote de l’EDA dans deux ou trois maisons, en un soir, ils étaient distribués dans tout le quartier.

Je t’ai mentionné le deuxième membre de ma triade, le troisième était Takis²⁹⁸, le Takis, dont nous avons déjà parlé. J’ai fait un autre manquement aux règles de clandestinité. Quand j’ai constaté que l’organisation de la jeunesse n’était pas arrivée dans mon quartier, j’en ai parlé à Aristide, mon ancien ami de la maternelle, qui a aussi été mon maître– il m’a appris en premier l’école buissonnière. Soit dit en passant, dans les quatorze ans où j’ai été à l’école, ce n’est qu’à la maternelle que j’ai fait l’école buissonnière, et jamais ailleurs. Ainsi a été créé le premier groupe de l’organisation de la jeunesse à Platanos, avec Aristide, Thanassis et

²⁹⁷ Entre le départ des occupants (automne 1944) et l’arrivée des forces de droite après Varkiza (printemps 1945).

²⁹⁸ L’ordre était : « sur deux recrues, l’une devrait être extérieure à l’école. L’ordre, je l’ai reçu, mais je ne l’ai pas transmis plus loin. C’est une autre “désobéissance”... »

Panayotis (Gatos dans le maquis, parmi les premiers résistants de l'Armée démocratique de l'Évros, il fit partie des plus de cent combattants démocratiques morts à Soufli).

En un ou deux mois, dès le début de 1944, la majorité des enfants mâles du quartier s'était regroupée dans l'EPON. Malgré la séparation entre les organisations des deux sexes, nous sentions que quelque chose d'analogue arrivait aussi chez les filles. Elles avaient changé de comportement : un peu plus sérieuses, avec des propos secrets entre elles, mais sans rires comme d'habitude quand elles médisaient des garçons, avec beaucoup de balades, deux par deux, où l'une parlait et l'autre écoutait, et, d'une manière générale, des signes particuliers qu'elles n'avaient pas avant.

Élie et Sarah

Printemps 1944, peut-être au début avril. Peu de temps auparavant, le collège avait pris feu et l'étage du haut qui hébergeait notre classe – dans l'une des deux grandes salles du bâtiment –, avait été détruit. Jusqu'à la fin des réparations, nous étions dans le bâtiment d'à côté où, avant-guerre, était logée l'agence de la Banque Nationale. Dans l'une des pièces de l'étage, nous avons transporté la bibliothèque du collège – ce que nous avons réussi à sauver des flammes, nous, tous les élèves. J'y passais tous les après-midis quand je n'avais pas de travail au cardage chez nous, et qu'il ne faisait pas beau pour m'exercer à la salle de gymnastique, à la course ou au volley, au volley surtout. Je dévorais l'Encyclopédie littéralement ! C'était un don de Dieu pour nous, cette édition de Drandakis en vingt-quatre volumes avec sa reliure rouge foncé. Je l'ouvrais pour avoir un renseignement, et je pouvais, en sautant d'article en article, passer deux heures à lire. Je me souviens que j'ai avalé là mes premières connaissances du darwinisme. Quelquefois, dans mes lectures j'avais la compagnie de Sarah, elle aussi lectrice passionnée de la Grande Encyclopédie. À elle et à Élie – mes deux amis israélites –, je veux consacrer deux mots, parmi les nombreux que je leur dois.

La communauté israélite de mon grand village était relativement petite, beaucoup plus petite que celles de Didymoteicho ou d'Alexandroupolis. Tout au plus, une quinzaine de familles, séparées en deux groupes, si tu examinais leur bourse. À une extrémité, en haut, trois familles, je pense, de grandes et richissimes familles pour l'époque, la famille des Djivré, Haim, son chef, Davi, la grand-mère et les deux benjamins célibataires, un jeune homme et une jeune fille, la plus jeune de la fratrie. Les Djivré étaient alors la famille la plus riche – et « de loin » comme on dit... aux courses – à Soufli. Ils avaient les deux (sur quatre au total) plus grandes soieries et le seul atelier de tissage de soie. Ils achetaient une grande partie de la production de cocons de la province qui était travaillée en soie et tissus de soie. Toute cette activité était regroupée dans la Société Anonyme *Euterpe* – la seule société anonyme peut-être, alors, dans tout le département. Ils avaient à leur service les quatre cinquièmes des 600 ouvrières de la soie de Soufli et une cinquantaine d'ouvriers. Les familles restantes étaient au nombre des plus pauvres du village. Et quand nous parlons de pauvreté, avant-guerre, et qui plus est, au village, cela n'a rien à voir avec ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot. Parle-t-on de famine ? Non ! « J'ai deux enfants à l'Institut de Technologie, à Athènes, et, les pauvres, ils habitent dans la même chambre, et ils économisent avec difficulté l'entrée hebdomadaire du... cinéma ! » Mais allez donc passer les mêmes vêtements, reprisés des milliers de fois, et les chaussures, ressemelées et re-ressemelées, d'enfant en enfant deux et trois fois !

Entre les deux extrêmes, deux familles, celles du père d'Élie et de son oncle, avec une petite boutique, qui gagnaient le nécessaire en achetant des toisons de moutons qu'ils nettoyaient, séchaient et revendaient aux tanneurs. À l'époque, nous les comptions dans la classe moyenne du village, aujourd'hui, nous les inscrivions parmi ceux qui se battent au seuil de pauvreté...

Sarah était la fille d'un pauvre juif – peut-être le plus pauvre de leur communauté – qui, l'été, vendait des cornets de glace dans le quartier en faisant son boniment de sa voix douce : « Il y en a même avec du miel, un jeune homme l'a fait, il y en a aussi au lait, c'est une maîtresse qui le fait ! » et l'hiver, des châtaignes, ou des graines de courges grillées. Une jeune fille digne, pauvrement, mais très proprement habillée. Une bonne élève, travailleuse, et, tout particulièrement première à la course et dans d'autres sports. Elle s'élançait littéralement comme le vent et ses cheveux bouclés, clairs, quand ils flottaient dans le soleil, laissaient derrière eux un halo et une auréole. Quand j'ai lu pour la première fois dans un texte littéraire « sur deux yeux purs comme deux grandes gouttes d'eau cristalline », ce visage souriant avec de grands yeux bleu clair passa devant moi. Je ne l'ai jamais entendu rire à haute voix, pourtant je ne peux l'imaginer morose.

Vous parlez de Sarah, monsieur Stéphanos, comme si vous étiez alors amoureux d'elle.

Je ne peux pas dire « non » avec assurance. Mais – je pense que je te l'ai dit – alors, d'autres choses me préoccupaient et j'avais exclu l'amour de mes priorités.

Élie était mon ami depuis le début de la communale. Bien qu'il n'ait pas été très bon au début du collège qu'il aurait terminé deux ans après moi, nous avons continué à être amis jusqu'à son arrestation par les Allemands.

Ce printemps de 1944, les Allemands sont arrivés au collège. Directement à l'Annexe, le bâtiment de secours dont je t'ai parlé. Ils l'ont encerclé, les mitraillettes tendues, et, deux minutes plus tard, nous avons vu trois figures furieuses à la porte de la classe. Des arrestations, fut ma première pensée. Celui qui était à leur tête – il avait deux sardines blanches sur sa manche grise – beugla, comme s'il aboyait, deux mots. Personne ne comprit. Il les répéta plus clairement. C'étaient les nom et prénom de Sarah. Notre amie, Sarah, la petite caille, s'est levée, gênée, figée. Elle a ramassé ses livres et ses papiers, sans une larme sur son visage pâle, elle a prononcé un « au revoir » d'une voix sourde et, d'un mouvement imperceptible de sa main libre, comme si elle nous saluait, elle les a suivis. Nous sommes restés un moment sans voix, livides. Ensuite, on a entendu quelques sanglots étouffés. Clio, Olga, Annapleuraient pour nous tous.

Nous avons couru aux fenêtres. Le garde partait avec les deux enfants. Nous ne reverrions ni Sarah ni Élie. Le professeur a essayé de nous calmer. Effort vain. Nous voulions faire quelque chose. Quoi ? Nous avons demandé, au moins, d'arrêter le cours. Le professeur n'y a pas vu d'objection. Nous sommes sortis et, une bande – des éponites pour la plupart –, a suivi l'escorte à distance. Ils les ont emmenés à la gare au moment où un convoi arrivait. Ils avaient

déjà tous les autres là-bas. C'était, je pense, la dernière déportation de Juifs en Grèce. À Thessalonique, ils les avaient ramassés six mois avant environ.

Le procès d'Odysseas

Entre-temps, les affaires dans le Parti étaient sens dessus-dessous. Un envoyé du Bureau macédonno-thrace, Athinodoros, est arrivé. Un homme entre 40 et 45 ans, originaire de Férés, exilé avant-guerre, un bel homme, je dirais, d'apparence très familière, comme je l'ai jugé quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, quand j'ai rejoint le maquis... D'après ce que nous avons appris, il apportait de la direction un ordre inouï pour nous : casser l'ancien secrétaire du Parti, qui était, en même temps le chef des résistants, – le successeur d'Aris exécuté par les Allemands –, le faire juger par l'assemblée plénière des résistants pour infractions sérieuses à la ligne du Parti, et donner à Athinodoros la responsabilité de la résistance dans l'Évros.

Tout s'est passé comme le Parti l'avait ordonné. Athinodoros, bien sûr, avant de rejoindre Odysseas, s'est soucié de renforcer ses arrières. Il a rencontré Criton, quelque part dans la région de Férés, dont il avait appris qu'il ne s'entendait pas bien avec Odysseas, ils se sont partagé les rôles et ont organisé l'opération. Tout cela avec l'idée qu'Odysseas pouvait ne pas accepter la décision du Parti et réagir. Mais Odysseas n'a pas réagi. Lui aussi, comme nous tous, et bien avant nous, s'était habitué à se soumettre en tant que « soldat scrupuleux, fidèle de l'armée révolutionnaire du prolétariat international ». Il a accepté la décision, a remis son Sten à Athinodoros, la seule arme automatique dont disposaient les résistants ; c'était un cadeau, selon une rumeur (je ne jurerais pas de son exactitude) de l'agent gréco-américain Alekos, qui avait passé le fleuve et avait visité le maquis dans le but, selon toute probabilité, de s'adjoindre Odysseas qui, il l'avait appris, « n'aimait pas beaucoup les Anglais ». Ensuite, ils organisèrent le procès qui a réuni tout le maquis, en dehors de quelques garnisons peu nombreuses aux lisières de la forêt ; il a commencé dans le refuge central, près de Lefkimmis et dura plusieurs jours. Odysseas était accusé d'avoir procédé à des actions extrémistes, et d'avoir exécuté sans preuve suffisante, en dehors de deux ou trois trafiquants qui effectivement infestaient la campagne, des adversaires politiques, accusés de collaboration avec l'occupant, et aussi, – on insista là-dessus – des agents de l'Intelligence Service et d'autres services secrets. Cela, disait le Parti, provoquait une brèche dans la collaboration de l'EAM avec le QG du Moyen-Orient, c'était contraire à la ligne des organisations de résistance de gauche, et à l'esprit de l'alliance antifasciste de l'Angleterre, des États-Unis, de la France et de l'Union soviétique.

Presque tous les anciens résistants, les gars de 1942 – Tilémakhos, son premier brave, Fléas, Tsiamitas, Vounas, Laërtis, Volanis, etc. –, mais aussi des cadres politiques qui s'étaient ralliés à la lutte armée comme Panayotas et Podaras d'Alexandroupolis, Charilaos Psarras de Soufli, Delas de Kornofolia, etc. ont plaidé avec ferveur l'innocence de leur chef. Mais Criton, parfaitement capable de telles intrigues, réussit, avec un noyau d'Alexandroupolitains et sa belle rhétorique, à gagner la majorité des résistants et à obtenir la condamnation à mort. Odysseas se défendit par un plaidoyer dans lequel il exposa toute sa carrière multiforme au Parti et, en particulier, sa dernière année d'action dans l'Évros ; à la fin, il a déclaré qu'il

obéirait à la décision du Parti, dont le corps des résistants allait énoncer le verdict. Ce qui fut fait.

L'ancien chef a été exécuté d'une balle dans la tête par un résistant d'Alexandroupolis dont il avait fait exécuter le frère comme suspect de collaboration avec l'ennemi. Son arme automatique a été prise par Kimon (Dimitris Aboukelis), plus tard mon ami – ensemble, nous avons passé toute notre brève vie de résistant dans la montagne, dans la même hutte. Quant à la décision, nous avons été informés beaucoup plus tard que l'ordre était de suspendre Odysseas et de l'envoyer sous escorte au siège du Bureau macédonno-thrace.

Peut-être le fait qu'au lieu de la destitution d'Odysseas et de son envoi au siège du Bureau macédonno-thrace, on ait préféré sa condamnation à mort est-il significatif de la tendance plus générale de la société grecque à trancher les différends par la violence ?

C'est une tendance qui a existé effectivement. Mais ici, nous parlons d'une période de guerre. Et dans la guerre, les hommes n'utilisent ni paroles ni textes. Ils frappent avec des balles. Et, comme on le sait, les balles tuent. Malheureusement elles ne tuent pas que des hommes ; elles tuent deux fois, elles tuent des idées, des habitudes qui assuraient la survie de la communauté. Elles tuent des sentiments, malmènent des cœurs et des consciences, transforment la société en jungle. J'utilise ce mot, non comme le domicile d'êtres vivants, un écosystème qui réussit à survivre, mais comme l'expression d'un enfer que l'homme raisonnable, ce singe nu, réussit à créer. À cette époque, on s'accoutumait à ce que les choses se règlent avec le fusil. Et non seulement nous n'avons pas réussi à y échapper, nous les communistes, mais peut-être avons-nous contribué à le systématiser au sein de la communauté.

Vous avez parlé de la façon dont les résistants ont considéré Odysseas et de l'image différente qu'avaient de lui, les « simples résistants » et les « Alexandroupolitains ». Malgré l'arbitraire de l'accusation ou le caractère disproportionné de la peine, il était encore possible à un certain degré d'exprimer ses objections, chose qui, je pense, se fera beaucoup plus difficilement par la suite, quand un plus grand monolithisme s'imposera.

Cela pouvait arriver, effectivement, à cette époque-là. Je pense que nous pouvons y voir plusieurs causes. L'une d'elles était que nous avions en mains les armes, pastous au sens littéral, mais, au moins, ceux qui nous représentaient en première ligne, les résistants armés ; par conséquent, l'éclat de l'organe de décision qu'ils avaient entre les mains se répercutait sur tous. On pourrait citer comme une autre cause importante le fait que, quelques années auparavant, nous avions choisi totalement librement de combattre un ennemi commun, commun à tous. Une autre, une troisième raison, importante aussi, c'était que, dans le front large que constituaient les forces de résistance, un mécanisme sévère pour imposer la volonté d'un centre incontrôlable n'avait pas encore été élaboré. Je veux dire ce que je disais habituellement quand, dans les premières années de mon emprisonnement, nous discussions à

ce sujet : les *Acronaupliotes*²⁹⁹ étaient trop peu nombreux pour pouvoir couvrir la Grèce soulevée en 1943-1944, et la maîtriser. Ainsi, là où leur pas n'arrivait pas, fleurissait l'herbe. Je ne veux pas dire par là que tous ces hommes qui ont mis leur vie en péril étaient incapables et inutiles. Je voulais simplement signaler que des « mauvaises habitudes » acquises dans cette forteresse et dans les îles désertes se sont souvent avérées nuisibles à la largeur de pensée, l'énergie et l'initiative des hommes dans le mouvement.

Quelles conséquences a eues cette manipulation de l'affaire pour le mouvement de l'Évros ?

Nous devons l'examiner sous de nombreux aspects. L'un est l'unité des résistants. C'est un fait qu'elle a été « engloutie ». Il a fallu du temps pour que se referme, si elle s'est refermée, la blessure ouverte dans les cœurs de nombre d'entre eux, et, en particulier, des anciens résistants. Mais, la mise à l'écart de pas mal d'entre eux des postes importants dans la structure du corps armé et l'isolement temporaire des anciens cadres du Parti, dont nous parlerons, n'ont pas provoqué de grincements ou de fissures dans l'unité militaire.

Un très large mouvement de résistance dans l'Évros

Dans les organisations politiques, il y eut de l'agitation, mais, rapidement, les camps opposés ont retrouvé la force d'assurer leur unité dans l'action. Bien sûr, le mécanisme, au moins partiellement, a laissé dans les dossiers du Parti, des éléments, écrits ou non, des ombres, naturellement aux dépens des « odysseïques », comme auparavant des « ari-ens » ; et plus tard, dans les prisons et dans les lieux d'exil, ces ombres ont coûté très cher à certains. Enfin, pour l'ensemble du *mouvement* désormais *éamite*, il se peut que cette manœuvre ait eu aussi des effets bénéfiques. L'idée de faire justice s'est insérée dans la conscience des membres du *mouvement* extérieurs au Parti, cela a peut-être donné à nos cadres propagandistes des arguments face aux accusations de l'adversaire qui ne faisait que chercher la paille dans l'œil des autres sans voir la poutre dans le sien. Je veux terminer ce sujet par une confidence sur les manœuvres concernant autant Aris qu'Odysseas. Une épine me pique encore à l'intérieur. Les hommes qui se consacrent au Parti, doivent-ils toujours avoir cette fin meurtrière ou perdre leur tête, tantôt d'une main ennemie, tantôt de la nôtre ?

Ici surgit une deuxième affaire – deuxième, simplement, pour des raisons de classification et pas d'importance – qui, dans son essence, constitue une question philosophique : la vie est-elle un bien mesurable, l'aboutissement d'une production, donc « susceptible de dépense » ? Ou est-ce une grandeur incomparable, inestimable, inaccessible à des processus de « production et de consommation », qui ne peut être placée dans un réseau de règles légales ou morales, axiologiques, sociales comme le reste des biens matériels ou spirituels, et donc, inaccessible à l'indication de traitements ou de comportements ? Depuis un bon nombre d'années, j'en suis venu à la conclusion que nous ne pouvons pas toucher à une telle grandeur au-dessus du bien ou du mal, loin de l'utile ou du nuisible. Ce n'est pas permis. D'ailleurs, je pense, en fait je suis sûr, que le traitement légal de la vie, c'est-à-dire son élimination, même s'il châtie un

²⁹⁹ Les politiques emprisonnés, sous Metaxás, à l'Acronauplie, la forteresse qui domine Nauplie, souvent les plus convaincus et obéissants des communistes grecs ou qui le sont devenus par l'endoctrinement des autres.

crime, ne peut être un châtement légal, une punition, puisqu'il est évident que la peine ne fonctionne que pour une durée momentanée, infinitésimale et ôte la possibilité d'une correction de l'objet auquel elle est imposée. Enfin, elle assimile le vengeur à la victime en tant qu'exécuteur ; c'est pour cela que, depuis des années, je me suis rallié au refus de la peine de mort.

Mais retournons à Soufli. Avec la prise en charge du *mouvement* par le nouveau mandant du Bureau macédonno-thrace, le souffle de la Grande Guerre de libération s'est étendu dans les organisations, exprimé par la tripléte EAM-ELAS-EPON. La direction est arrivée à nous faire modifier l'organisation de l'OKNE du collège en EPON, à nous mettre à « recruter largement », à nous faire nous intéresser aux problèmes des étudiants et au contenu des études, d'une manière générale, à élargir notre travail. Cela ne nous a pas accablés de fatigue. Dans les deux plus grandes classes, la majorité des élèves était déjà dans l'organisation, et, dans la suivante, nous avions déjà un bon noyau important. Les « triades », nous y avons renoncé de nous-mêmes. Nous avons formé des groupes nombreux, et avec l'EPON, nous avons constitué deux autres groupes, en tout, neuf ou dix nouvelles recrues. La même chose est arrivée dans la classe au-dessous, celle de Kostas Topouzis, à plus petite échelle parce qu'elle avait moins d'élèves, et nous avons élargi aussi le groupe de la troisième, la plus petite classe. Les « affaires des élèves » étaient une copie doctrinale des questions des grandes villes, Athènes et Thessalonique. Nous, toute question qui se présentait, nous la résolvions en collaboration avec nos maîtres qui, pour une partie d'entre eux, avaient suivi Odysseas, et dont la majorité avait adhéré à l'EAM durant les premiers jours de la « nouvelle ligne ». Quant au contenu, la liberté d'expression et le dialogue, si seulement beaucoup de collèges de Grèce avaient eu la faculté que nous avons, nous dans ce collège des frontières pendant l'Occupation...

Un exemple personnel : dans le cours d'*introduction au catéchisme des religions* de cinquième, notre professeur, un maître très démocrate et ouvert, nous a fait l'analyse du thème « des preuves de l'existence de Dieu », comme le disait le manuel, mais que lui-même soutenait être de « simples indices » ; la seule preuve était pour lui la croyance que nous avons en nous de l'existence d'un Être absolu. Dans l'examen blanc qui a suivi, j'ai écrit une dissertation sur la non-validité des preuves ou des indices, en réfutant, à la mesure de mon petit cerveau et de mes infimes connaissances philosophiques, les quatre indices : le cosmologique, le téléologique, l'éthique et l'historique. J'ai soutenu que le premier tombe parce que la cause de l'existence du monde ne se trouve pas à l'extérieur de celui-ci, mais à l'intérieur ; que toutes les choses n'ont pas une fin, par conséquent que le monde n'a pas de but, sauf si nous considérons comme son but, son existence même ; que l'éthique, dans l'histoire de l'homme, commence avec la première constitution des sociétés humaines et change avec le temps et les structures sociales, en exprimant les intérêts des puissants ; et enfin, que la religion, c'est-à-dire la croyance en l'Être absolu, est un élément historique, né à un stade d'évolution de la société primitive comme le soutiennent les récentes recherches scientifiques. J'avais déjà lu, tu vois, exhorté par Aris, *Anciennes religions et Christianisme* de Kordatos³⁰⁰ et sa vaste introduction était devenue mon Évangile personnel, je te l'ai dit.

³⁰⁰Yannis KORDATOS, 1927, *Αρχαίες Θρησκείες και χριστιανισμός* [Religions antiques et christianisme].

Aujourd'hui, je dois l'avouer, ces formules ne représentent pas exactement, je crois, mon texte sur ce point. Peut-être ont-elles subi une élaboration au moins dans l'expression, influencées par mes lectures ultérieures. L'essentiel de mes arguments de toute façon reste exact. Mon travail, cet examen blanc, a fait impression sur monsieur Chatziapostolou, notre professeur de religion. Quand il nous a communiqué les résultats, il l'a agité, debout sur son estrade, et a ajouté : « Cet écrit, mesdemoiselles et messieurs, a obtenu la note de vingt. Elle récompense l'effort de Stéphanos pour émettre des points de vue fondamentalement différents du mien et du livre. Il est remarquable pour sa capacité de langage, et pour, et par, l'architecture de son devoir. N'attendez pas cependant que je vous fasse la faveur de le lire, mais je suis tout disposé à discuter longuement avec son auteur. » Et il a continué ses commentaires sur le reste des devoirs. Bêtement, je ne lui ai pas fait, moi, la « faveur » de discuter avec lui.

Je ne sais pas combien d'exemples analogues de liberté des idées l'enseignement grec pouvait alors présenter. Nous étions en fait un collège privilégié, résultant d'une conjoncture assez rare. Nous nous trouvions avoir comme maîtres des hommes éclairés et, pour beaucoup, des pédagogues de valeur : cinq-six instituteurs avaient étudié cinq ans à l'Institut de formation des maîtres, avec des maîtres de la portée d'Évangélos Papanoutsos³⁰¹ qui enseignait comment approcher l'âme des enfants, et donc des adolescents ; c'étaient des jeunes gens, tout juste diplômés de l'université Aristote – une université progressiste à cette époque, tant sur la question de la langue que sur le contenu philosophique –, des amis personnels pour la plupart, soupçonnés des grands changements qui sont survenus, et porteurs des espoirs et des tendances de la recherche qu'ils communiquaient à leurs élèves, ceux qui, bien sûr, étaient prêts à en bénéficier. Et pas mal d'entre nous dans les trois dernières classes du collège, étions prêts. Nous lisions beaucoup. Tout, tout ce que nous pouvions trouver dans notre environnement individuel étroit : marxisme, psychanalyse, autres théories sociales. Et nous avions le temps de satisfaire cette tendance parce que l'école, alors, n'était pas aussi exigeante que plus tard, en bachotage de perroquet. Ainsi, la connaissance, en de nombreuses occasions inutile et même nuisible, de la matière scolaire officielle, nous la remplacions par une recherche, une pensée, une connaissance, une action utile qui incitait à progresser, à notre avis.

En peu de temps, inspiré par la direction du Parti, j'imagine, l'EPON de Soufli a avancé dans une nouvelle forme d'organisation et de répartition des forces. Elle a presque dissous l'organisation scolaire – c'est un phénomène, je crois, inouï et unique dans toute la Grèce – et nous a envoyés dans des organisations locales, de quartiers, pour renforcer leur contenu et leur action. J'ai alors soutenu, bien sûr pas avec une grande ardeur, que ce mouvement était une erreur ; aujourd'hui, je considère qu'il détruisit un nid créateur d'hommes nouveaux, vivant d'échange de connaissances et d'idées, qui auraient pu dans un délai proche aider à armer idéologiquement de futurs jeunes cadres qui auraient renforcé le *mouvement*. D'ailleurs, sans en convenir, la direction a reconnu son erreur, et a recommandé de nouveau, avant

³⁰¹ Evangelos PAPANOUTSOS, 1900-1982, enseignant et pédagogue important ; il est à l'origine d'une réforme profonde pendant le gouvernement de G. Papandréou (1963-65) qui, supprimée par la Junte, est largement reprise en 1976.

l'arrivée du nouveau régime d'après Varkiza, l'organisation scolaire, et, lorsque je suis allé clandestinement à Soufli, je l'ai trouvée réorganisée.

Cela me rappelle la dissolution des scouts par l'EON, dans les années Metaxás. Il y a eu un effort de contrôle dans les deux cas : l'organisation a été appelée à se dissoudre au nom d'une organisation gouvernementale unique dans un cas, d'une organisation partisane dans l'autre.

J'ai quelques objections à ton observation. Peut-être assimiles-tu deux choses très différentes. Dans le cas de la dictature royalo-métaxiste du 4 août, il s'agissait d'un coup d'État avec l'intention de placer sous l'absolu contrôle du pouvoir tout mouvement de jeunesse, dans le cadre étroit d'une organisation unique totalement inféodée à la volonté du « premier travailleur », du « premier agriculteur », de la « première sage-femme », comme raillaient les anecdotes antifascistes de l'époque. Dans l'autre cas, le nôtre, il s'agissait d'une mesure, selon le point de vue officiel, nécessaire à la consolidation idéologique et politique des organisations de quartiers qui ne disposaient pas de telles forces. Cela, bien sûr, n'exclut pas que les cadres d'avant-guerre du Parti, qui régnaient à la tête locale de l'organisation, aient eu des intentions cachées ; il pouvait s'agir d'exclure, là où c'était faisable, un grand nombre de jeunes cadres de la couche des « pseudo-intellectuels », car la direction se vouait totalement à l'ouvriérisme maladif de la Troisième internationale qui dominait dans le mouvement grec de l'entre-deux-guerres, comme je l'ai soutenu à plusieurs reprises. Une comparaison plus appropriée avec l'exemple de Metaxás pourrait peut-être porter sur les activités analogues du pouvoir à parti unique de l'Union soviétique et des pays sous son influence, le Komsomol, l'organisation politiquement dominante des jeunes, quel que soit son nom selon les pays. Malgré toutes les différences, bien sûr, entre les deux exemples.

Après cette réorganisation, je me suis senti comme un poisson hors de l'eau. Bien sûr, je faisais de petites violations aux règles de la clandestinité. J'ai gardé mon contact avec les gars, de toute façon, on se retrouvait à l'école tous les jours. Avec Manos et Léonidas, mes amis les plus proches, dans la bande des Onze, nous étions ensemble en dehors de l'école aussi. Léonidas, parce que fils de riche, avait non seulement sa propre chambre, mais une petite maison tout entière dans un potager, en face de la maison de sa famille, où nous trouvions refuge, prétendument pour étudier nos leçons – nous le faisons aussi bien sûr – et discussions des heures entières, des questions les plus simples et quotidiennes jusqu'aux grandes questions de la lutte, de la théorie de gauche et de bien d'autres sujets. Cependant, cela ne suffisait pas. Déjà, en ce qui concerne ma participation personnelle au *mouvement*, je me sentais presque à la « retraite » après l'arrestation de mon oncle et le départ d'Aris pour Kavala. Alors, j'ai décidé d'aller voir Giorgos, secrétaire de l'EPON local, et je lui ai demandé de me laisser quitter Soufli, pour aller clandestinement dans les régions à moitié contrôlées ou même contrôlées par les Allemands et y travailler comme organisateur, militant ou n'importe quoi. Première réponse : termine le lycée, passe ton baccalauréat, et nous verrons. « Moi, lui ai-je dit, je veux que tu transmettes ma demande “en haut” », en voulant indiquer la

direction, “les grands”, « etaujourd’hui, parce que, si on reporte ça après les examens, j’ai peur que “de ne rien voir du tout”. Les faits nous prendront dans leur engrenage. »

Cette conversation a eu lieu, d’après mes souvenirs, avant l’ouverture du Deuxième Front³⁰², mais, dans les bulletins clandestins, si tu lisais entre les lignes, tu pouvais conclure que, dans un avenir proche, on s’attendait à ce que quelque chose de sérieux se produise. Eh, nous, qui avions l’habitude de devancer les faits, nous escomptions que, dans l’année, la guerre finirait, puisque l’Armée rouge était déjà entrée en Roumanie et en Pologne. Giorgos, au-delà de l’obligation qu’il avait de me mettre à la raison, était dans son bon droit et dans celui du maître. C’était le plus jeune des professeurs de notre collège en 1944, il avait terminé l’Académie pédagogique dès 1939. D’ailleurs, il devinait beaucoup plus que moi, le retentissement défavorable qu’aurait eu dans la société locale, le fait qu’un élève et en plus, un bon élève, abandonne ses études, un mois avant de passer son baccalauréat. La réponse à ma demande est arrivée. Comme Giorgos Gagoulias m’en avait donné l’idée, je partirai tout de suite après la fin des épreuves du baccalauréat. Entre-temps, nous avons formé un groupe de candidats pour une mission comparable, six jeunes, trois de notre classe et trois de la suivante. À part moi, il y avait Manos et Giorgis (Stavridis, je pense, fils d’un réfugié de Komotini) et dans l’autre classe, Kostas Topouzis, Lakis Sakellariddis et Stavros Angelopoulos, le plus pauvre des élèves, un orphelin avec deux frères et sœurs plus jeunes et une mère qui proposait ses services dans les maisons des riches, comme celles que nous appelons aujourd’hui « femmes de ménage ». Ils s’assuraient le nécessaire de justesse. Très bon élève, comme tous les autres, en général, handicapé du pied droit.

Jusqu’à la fin de l’année scolaire, moins d’un mois environ, nous nous rencontrions en dehors du village et nous discussions avec l’aide de cadres plus élevés, de Giorgis, notre secrétaire, de Mavrikos qui nous a fait connaître – tu te souviens ? – la psychanalyse, et de Tzoumaris, un réfugié d’Alexandroupolis qui avait terminé ses études de droit un peu avant la guerre. En dehors de ce qui concernait l’EPON et son programme, nos discussions tournaient principalement autour du marxisme ; Tzoumaris, par exemple, nous enseignait les bases de l’économie politique. Tu comprends, tout cela arrivait dans une « école » assez éloignée, dirais-je, de ce qui préoccupait l’EPON dans la Grèce d’en bas. Nous, nous le considérons comme nécessaire et relativement suffisant pour ce qu’à notre tour, nous enseignerions aux enfants des paysans. Dès la fin des examens, le lendemain, Stavros est parti. Pendant un moment, on ne sut pas qu’il s’était engagé. Environ un mois après mon intégration dans le bataillon de commandement du 81^e régiment de l’ELAS, j’ai appris, par hasard, qu’il travaillait au dispositif comme typographe néophyte ; il composait les journaux du combat. Environ dix jours après la fin des examens, nous sommes partis, tous les trois ensemble, moi, Giorgis et Lakis ; Manos et Kostas ne sont pas partis. Je n’ai jamais cherché à apprendre leurs raisons et je ne les leur ai pas demandées quand nous les avons retrouvés. Dans l’intervalle, un dimanche après-midi, nous avons pris une solide biture, quelques-uns de la bande, en buvant du tsipouro avec des mézés. Pour la première fois, j’ai compris ce que signifie l’ivresse, mais l’ivresse, pas une petite partie de plaisir. En montant la petite côte jusqu’à la maison, je n’ai pas pu marcher au milieu du chemin. D’un de ses bords je me retrouvais sur

³⁰² Les combats entre l’Allemagne nazie et l’URSS à l’est de l’Europe.

l'autre, comme si mes pieds allaient de travers, il m'arrivait, ce que nous disons dans un grec impeccable, « μουντουβάρμπενίμ, μουντουβάρσενίν; » ce mur est-il à moi, ce mur est-il à toi ? C'est l'expression, en turc, d'une anecdote qui parle de deux amis ivres qui, ne voyant plus rien clairement, confondent les murs sur lesquels ils s'appuient pour marcher. Dès que je suis arrivé à la maison, je me suis dirigé droit vers mon lit. À la question de ma mère « Tu ne vas pas manger ? », j'ai répondu : « Non, je suis un peu indisposé. » Et vite, j'ai lancé un violent crachat par la fenêtre. Mon père a commenté : « Il est clair qu'il s'est enrhumé. » Ils n'y ont vu que du feu.

Résistant dans les montagnes de Guibernas

Trois jours plus tard, avec Giorgis et Lakis, nous sommes partis pour la montagne. Je ne les avais pas préparés à la maison, j'avais juste laissé entendre que...s'il y a une occasion, il se peut que..., seulement ça. Comme la situation de la maison était pratique pour sortir du village, Giorgis a pris deux vêtements dans un sac, et il est venu dormir chez moi. Sa présence ne leur a pas donné de soupçons. Souvent, le soir, un ou plusieurs de mes amis mangeaient avec nous. Quand nous nous sommes assis à table, j'ai dit un peu sèchement : « Demain matin, nous partons avec Giorgis pour la montagne. » Les cuillères sont restées en l'air. Je les ai regardés un peu perplexe... Souvent, ça ne se passe pas comme nous l'escomptons. Ma mère a brisé le silence, un peu inquiète : « Et pourquoi tu ne me l'as pas dit à temps, que je prépare tes affaires ? », « J'ai tout préparé, ma musette est accrochée dans la cave avec des vêtements de rechange, et au-dessus, la cape imperméable de grand-père Nicolas. Pour le reste, je partirai comme je suis ». Je portais une chemise de coton et soie, tissée par la tante Apostolia sur son métier, et un costume, également en coton et soie, avec une trame plus épaisse, bien sûr, filé à la quenouille par la grand-mère, chaque fois qu'elle se levait de son lit, tissé par la tante Apostolia, et teint de couleurs naturelles, vert dans les grands carreaux sur un rouge cassé, fait à la garance³⁰³.

Je m'étais entendu avec Theophilos pour qu'il nous accompagne jusqu'au premier refuge, à une demi-heure à l'ouest du village, au milieu des collines, avant la forêt. Pour rassurer la famille, il reviendrait dire qu'il nous avait remis en lieu sûr. Il a dormi lui aussi sous le porche. Le matin, avant le lever du soleil, nous étions prêts et nous sommes partis. Ma mère est venue avec nous jusqu'à Marmaros, le père a agité la main depuis le seuil, quand nous tournions à l'angle de la maison. La mère l'a encouragé : « Sois fier de lui. À partir de maintenant, tu ne le verras à la maison qu'en invité. »

Comment vous êtes-vous senti de quitter vos parents et votre maison ?

Eh, ému malgré tout. Mais, comprends-le, nous nous y étions préparés depuis longtemps. D'ailleurs, soit pour une mission, soit parce qu'avertis qu'il était question d'opérations, d'arrestations, ou de choses de ce genre, à cette époque-là, nous étions absents de la maison, la nuit, mais aussi le jour. En plus, la fuite en zone libre pouvait même les soulager. Ils sentaient

³⁰³ Par le retour aux teintures naturelles traditionnelles, les Soufliotes ont résolu pendant l'Occupation, le problème que générait le manque de produits chimiques en raison de l'isolement du département par rapport au reste de la Grèce.

que nous n'étions plus en sécurité dans la ville avec les Allemands dans nos jambes, ou, au moins, nous, dans les leurs. Au refuge, nous nous sommes séparés de Theophilos. Un agent de liaison nous a pris en charge et, en deux heures et demie, nous étions à Dadia, à la porte de la maison où siégeait la direction. Comme nous attendions, j'ai vu sortir un des anciens Soufliotes. « Qu'est-ce que tu fais par ici, Stéphanos ? » me demanda-t-il. « Je suis arrivé avec les gars pour aller dans les organisations de la province », ai-je répondu. Il est parti. Ils ont appelé les deux autres, d'abord. J'ai été surpris, je m'attendais à passer en premier, en tant qu'ancien secrétaire que j'étais. Quand ils sont sortis, ils m'ont dit où on les envoyait. Je suis entré moi aussi ; le dialogue, quel dialogue ? monologue plutôt d'Athinodoros, a été à peu près : « Toi, tu vas aller au régiment, Stéphanos ». J'ai répondu, comme toujours : « Où la lutte a besoin de moi » et j'ai ajouté avec quelque hésitation : « En bas, on m'a dit que je montais pour les organisations dans les régions à demi maîtrisées. » « Ça ne fait rien, dans l'ELAS, nous avons des besoins. » Je suis parti avec l'agent de liaison, nous avons pris le sentier et, en une heure, j'étais dans le refuge central du maquis. J'ai demandé Criton. Je ne le connaissais pas. On m'a mené à lui. Sa première réaction : « Qu'est-ce que je vais faire de toi, camarade, je n'ai pas même un pistolet disponible. » Je suis resté silencieux, interloqué. Je pensais qu'on m'envoyait là pour un besoin spécial et le capitaine ne savait rien ! Ma première pensée a été que, quelque part, les fils s'étaient embrouillés – manque de concertation. Beaucoup plus tard, quand j'ai compris que les choix intérieurs au Parti faits par ma famille – l'identification à Aris et le soutien à Odysseas – nous poursuivraient pendant des années, je me suis souvenu de cette rencontre à Dadia, à la porte du siège de la direction avec un des chefs du *mouvement* ; je continue à considérer comme probable, sans avoir aucune preuve, que ces choix ont été décisifs pour empêcher ma désignation à un poste de « cadre important » (de temps à autre, je profère aussi des vacheries, ne pense pas que je suis dénué de la capacité de rappeler moi aussi les problèmes intérieurs qui nous ont tourmentés pendant tant d'années).

Du point de vue du logement, je restais dans la cabane sommaire de Kimon, avec des clés. Et comme travail, Criton m'a placé comme aide de Kostas, le responsable gréco-américain de la Mission alliée dans les services techniques du contact quotidien de la télégraphie sans fil avec le Quartier général du Moyen-Orient ; j'avais la tâche de garder allumé la nuit le brasero, qui, par un mécanisme simple, rechargeait les batteries de notre poste télégraphique. Ainsi, j'aurai l'occasion d'apprendre le métier de radiotélégraphiste pour nos besoins futurs. Kostas, un gars de vingt-deux ans, très gentil et toujours souriant, a pris au sérieux son rôle de maître. Il m'a équipé d'une manette et d'une feuille de papier où il avait écrit l'alphabet morse en anglais. Et, pendant des heures, dans la cabane et, dehors, quand la fraîcheur de la soirée commençait, je m'exerçais en essayant d'atteindre une vitesse honorable. Quelquefois, une heure par jour, Kostas me prononçait à une vitesse croissante des sons de l'anglais (éi, bii, sii, dii, ii...) et moi, je répondais avec des coups sur la manette en traduisant les sons en points et en lignes. Et j'ai même eu la chance d'envoyer de ma main une émission au Quartier général du Moyen-Orient. (« Fait historique », tu vois.)

Il était arrivé quelque chose. Les deux Gréco-Américains de la Mission – Yannis, lieutenant, son chef, et Kostas, simple radiotélégraphiste – étaient, toutes proportions gardées, avec

certain Anglais comme le commandant Miller (dont les intrigues ont fait souffrir le maquis du Pangée), des gars adorables qui portaient un grand intérêt à l'armement du maquis de l'Évros. Yannis, quand il a réussi à obtenir l'envoi de cent fusils, qu'un caïque a apportés la nuit de l'Égée jusqu'au delta de l'Évros, furieux que l'envoi fût beaucoup plus réduit que ce qu'il avait demandé et surtout qu'il ne comportât pas les armes automatiques et les fusils mitrailleurs sur lesquels il avait insisté, a démonté, malgré les protestations du capitaine, la mitrailleuse de la proue du caïque, l'a chargée sur son épaule énorme, s'est sanglé avec les bandes de cartouches, et l'a portée triomphalement au refuge. Ainsi, nous avons acquis notre première et unique mitrailleuse, jusqu'à la fin d'août, quand, avec les batailles pour la libération de l'Évros, nous avons été armés jusqu'aux dents ; un régiment de l'ELAS de cinq cents résistants avant les combats est arrivé au nombre prodigieux pour nous, de deux mille hommes de troupe et officiers, car nous avons reçu, en quinze jours, le ralliement des hommes de villages entiers. Yannis et Kostas, ayant une pleine connaissance des carences en armement et en moyens de notre régiment, dans chaque petite opération, embuscade ou attaque des postes de l'ennemi, offraient aux groupes d'action leur carabine à répétition, dernière réalisation de l'industrie de guerre américaine, et leurs petits automatiques à canon court à seize coups, ne gardant pour eux que leurs pistolets Thomson.

Le résistant qui avait l'arme de Yannis, en allant sur le lieu de l'embuscade – un affrontement avec un convoi de cinq automobiles allemandes, où un Allemand est mort, et où nous sont restés, prisonniers, deux soldats qui étaient descendus pour frapper les résistants et ne sont pas arrivés à rembarquer à temps –, en y allant donc, ce résistant avait déverrouillé son arme ; à la fin, il a oublié de remettre le cran de sûreté, avec une balle dans le canon. Quand au retour, Yannis a repris l'arme, distrait, il a appuyé sur la gâchette. On a entendu une détonation et tout de suite un ah, depuis la baraque qui était au-dessus de nos têtes et la voix de Yannis, « Oh ! J'ai tué Kostas ! » tandis qu'il montait en courant l'escalier. Nous, nous avons pâli, Yannis, d'un ton apaisant, nous a tranquilisés : « C'est rien, il l'a prise dans le bras ». Pour notre plus grande chance à tous, la balle est passée à cinq centimètres du poumon, elle a traversé le biceps droit et elle est partie de l'autre côté. Il n'y a pas même eu besoin d'opération. Cela a rendu temporairement inutilisable la main de Kostas pour manipuler le télégraphe, causant un problème insoluble en apparence pour la communication avec le Quartier général du Moyen-Orient. Qui ferait donc demain l'émission pour les informer là-bas ? Kostas a osé : « Morse la fera (c'est comme ça qu'on m'appelait), il y réussira ». Yannis réfléchit un peu et donna finalement son accord, que pouvait-il faire... Ainsi, le lendemain, j'ai fait 425 caractères anglais par trains de cinq – ce fut l'« exploit glorieux » de ma carrière de télégraphiste, mais elle en est restée là. Le lendemain, après un entraînement d'une journée entière, Kostas a réussi à faire l'émission de sa main gauche. Cela bien sûr a valu une très sévère remontrance au résistant qui n'avait pas respecté les règles de base les plus indispensables. Quant à moi et à mes camarades, nous avons perdu en quinze jours, moi, mon ami Kostas, et tous, l'ancienne Mission américaine qui nous aimait tant et se souciait de nous ; nous y avons d'ailleurs répondu avec un empressement et une hospitalité grecque, qui « ont été reconnus » par Yannis dans un livre qu'il a écrit après la guerre sur sa collaboration avec les résistants. Ils ont été remplacés par trois Américains qui ne savaient pas un mot de grec, sauf leur interprète serbo-croate qui se débrouillait plus ou moins. Ils étaient tombés en

parachute courant août dans notre région pour aider la résistance bulgare exsangue. Mais, entre-temps, Fiodor Tolboukhine, le général de l'Armée rouge, avait passé l'ancien Istros, le Danube, et était arrivé au Balkan, et, ainsi, leur mission, qui probablement avait pour but de renforcer l'accord dont on parlait entre Churchill et Staline (dix pour cent d'influence à l'Angleterre en Bulgarie et autant à l'Union soviétique en Grèce) [9 octobre 1944], n'a pas eu le temps d'avoir lieu.

Cette entreprise nous a coûté quatre soirées de veille dans les peupliers de Moukates, à attendre l'avion pour allumer les feux et qu'il lâche les parachutes à l'endroit convenu. La quatrième nuit, à l'aube, on entendit le bourdonnement, et ensuite trente parachutes et dix paquets sont tombés. Les hommes de la Mission étaient attachés à trois des parachutes, le troisième était tombé dans une ravine à un kilomètre des feux, et, quand nous l'avons trouvé après une heure de recherche, grâce à son parachute de couleur claire, il tendait son arme, prêt à nous faucher. Nous sommes allés, ces quatre soirs, au belvédère du sommet, avec l'espoir que quelques-uns des trente lanciers auxquels étaient attachées des caisses, contiennent des armes – nous nous préparions, vois-tu, pour l'attaque finale contre les Allemands. Et moi, j'avais une double attente, parce que j'étais le seul qui n'avait pas d'arme dans le bataillon de commandement. Notre déception et notre colère furent indescriptibles quand, au refuge, nous avons ouvert les caisses que nous avons mis trois heures à transporter avec des bêtes depuis le lieu des largages. Nous avons vu, avec horreur littéralement, qu'elles contenaient des œufset du lait en poudre, du chocolat, en barres ou en poudre, de la farine et une foule de conserves variées. Pas une arme, pas une balle. Nous les avons déposées dans le gîte de Yannis et de Kostas, et aucun des simples résistants ne s'en est occupé. Personnellement, j'ai résolu le problème de mon armement en trois jours. Après avoir été déçus par les Alliés, avec l'aide d'un groupe de partisans bulgares que nous avons intégré à notre régiment, et avec, pour prétexte, le vol d'animaux à des troupeaux sarakatsanes commis par des soldats bulgares, nous avons attaqué deux postes de garde bulgares, nous leur avons pris leurs armes et tous ceux qui l'ont voulu ont été intégrés dans l'armée populaire grecque. Et ce fut la majorité, soit par opposition au régime pronazi de Filov, le Quisling bulgare [1^{er} ministre de 1940 à septembre 1943], soit parce qu'ils étaient effrayés par la situation qui, semblait-il, suivrait l'entrée et l'occupation de la Bulgarie par l'Armée rouge. Moi, en tous cas, j'ai obtenu un mannlicher bulgare de l'entre-deux-guerres, j'ai cessé de me sentir « à moitié résistant » et j'étais prêt pour l'affrontement final avec l'occupant.

Donc vous aviez aussi quelques groupes de Bulgares dans le maquis ?

À partir de 1943, deux soldats bulgares – l'un, si je me souviens bien, s'appelait Staïkos, l'autre, Kiros – étaient de ceux qui accompagnaient parfois le convoi Svilengrad-Alexandroupolis, l'ancienne ligne des Chemins de fer français de l'Évros que géraient les Chemins de fer bulgares sous la supervision des Allemands ; c'étaient d'anciens antifascistes qui avaient déserté et s'étaient intégrés au mouvement de libération grec. Les deux gars ont développé une action importante pour nous associer à de petits groupes clandestins antifascistes de la division bulgare d'Alexandroupolis. Ce travail difficile a assuré

l'intégration dans notre régiment d'une quinzaine d'antifascistes, dont le lieutenant Gremitziev, qui se sont distingués par leur constance, leur audace dans nos combats contre la garnison allemande à Soufli. Ils nous ont aussi beaucoup aidés dans les tractations avec la division d'Alexandroúpolis, et nous avons ainsi obtenu son retrait, sans effusion de sang, le 12 septembre 1944, trois jours après l'instauration du nouveau régime dans le pays voisin. Je peux ajouter que, dans les combats de Soufli, un de ces gars, Christo – en plus de son sourire permanent, il dansait très bien la baïdouska³⁰⁴ –, a été blessé

³⁰⁴ Danse populaire originaire de Roumélie orientale (Bulgarie du sud) et répandue dans toute la Thrace, bulgare, grecque et turque.

3. La libération, Varkiza et ses suites immédiates (août 1944 – printemps 1946)

Six jours de combat : la libération

Tout le mois d'août 1944, on a relevé dans la région une intense activité des résistants, attaques répétées des postes de garde ou de petits groupes d'Allemands, nombreuses embuscades et entrave aux communications, après les deux plasticages des grands ponts effectués en mai avec la participation des militaires américains de la Mission. Cette activité et les nouvelles de la progression des Soviétiques dans les Balkans nous persuadaient que l'affrontement final se préparait. Le dernier assaut, sur tout le département, a commencé le lundi 28 août 1944, et le dernier Allemand est parti, ou a été fait prisonnier, le 3 septembre. Sinon la moitié, au moins le tiers de la garnison de l'occupant, qui comptait environ neuf cents hommes, s'est rendue sans combattre à Férès où siégeait une compagnie, dans certains postes de garde du sud du département, et aussi de l'arrondissement d'Orestiada, au nord. À Férès, où l'opération s'est terminée dès le premier jour, la mobilisation massive de la population a joué un rôle déterminant, avec en tête les éamites et les éponites, tandis que, dans certains postes, les prisonniers allemands y ont contribué, soit comme interprètes, soit en attestant de notre comportement irréprochable à leur égard.

À Didymoteicho, les forces du I/81^e bataillon ont surpris l'ennemi, l'ont trouvé dispersé en différents endroits qu'il utilisait comme sièges de leur administration ou comme cantonnements, et les combats ont duré toute la nuit, du 28 août jusqu'à midi, le 29. Nos forces ont eu cinq morts et cinq blessés, l'ennemi, des pertes analogues, 70 déserteurs se sont enfuis en Turquie – nous ignorons combien se sont noyés en traversant l'Évros –, et il y eut environ 100 prisonniers. Les villages de l'Évros du Nord ont été libérés dans le même temps par de petites escarmouches. Lavara par exemple, un village de 2 000 habitants environ, au bout de la bande de plaine qui longe le fleuve du côté grec, a été libéré en quelques heures, sans intervention de l'ELAS, par les paysans soulevés qui ont fait prisonnière la petite force du poste de garde ennemi.

Il y a eu un problème à Soufli. Là, les résistants ont tardé quelques heures à arriver dans les lieux fixés par le plan général de l'opération. Entre-temps, d'un côté, les Allemands avaient été informés de la reddition de Férès et de l'ouverture des hostilités à Didymoteicho, de l'autre, la population, dès qu'elle a su par des paysans que les résistants commençaient à arriver près des terres éloignées du village, s'est jetée dans les rues, a occupé la grand-route et a encerclé les quelques forces ennemies qui se trouvaient en dehors de la caserne, dans différents bureaux au centre du bourg. Les Allemands disséminés, avec le soutien des deux blindés (tanks comme nous les appelions) qui circulaient sur la ligne de chemin de fer, se sont repliés dans la caserne. Ainsi, leur force, presque tout entière, plus de cent soldats et officiers, s'est retranchée dans un ensemble de bâtiments inaccessible pour nos propres sections vu leur nombre et leur armement. Nos forces, en effet, n'avaient ni mortier – et cette arme aurait été insuffisante pour attaquer des bâtiments aux murs et aux toits épais – ni même une

mitrailleuse. Avec deux légères explosions réalisées par des sections de l'ELAS sur deux petits ponts au nord et au sud de la gare, nous avons réussi à limiter le mouvement des blindés à la sortie sud du village. Nous avons encerclé les casernes et nous avons commencé un feu clairsemé. La nuit est tombée et a imposé une trêve temporaire. Il était clair que prendre les casernes demanderait du temps. Là, dans les premières escarmouches, mon ami, le capitaine de ma section, Patras, a été tué. À côté de lui, s'est distingué par son abnégation, un petit groupe de partisans bulgares qui, comme je l'ai dit, s'était rallié à l'armée antifasciste grecque, avec à sa tête le capitaine Gremitziev. C'est là que, Christo, le Bulgare blond au foulard rouge, – qui chantait toujours et dansait souvent la baïdouska –, a été blessé au bras.

Le matin du deuxième jour, l'échange de coups de feu a continué. À midi, un avion est arrivé, il a fait quelques tours à basse altitude, et il a lancé quelque chose dans la cour de la caserne. Nous avons tiré sur lui, mais nos armes à courte portée n'ont pas pu l'atteindre. Vers le soir et le troisième jour au matin, des renforts sont arrivés des autres fronts où la résistance de l'ennemi avait été éliminée, et ainsi le régiment, renforcé par des centaines d'élasites de réserve, armés sur le riche butin pris à l'ennemi, s'est concentré à Soufli. On a commencé à croire qu'on ferait plier la dernière force de l'occupant, réduite à la relativement petite étendue des casernes et aux trois cents mètres de ligne ferroviaire de la gare où circulaient et tiraient, en l'air surtout, les deux tanks. Des forces de l'ELAS opéraient dans la plaine de Soufli, où circulaient des soldats allemands isolés qui avaient réussi à s'échapper de Lavara et d'autres postes voisins neutralisés par l'ELAS dès le premier jour. Dans ces opérations, mon voisin, Dimitris Kyranoulis, fut tué ; il appartenait aux sections de Didymoteicho qui arrivaient en renfort à pied à Soufli et, en même temps, éliminaient toute résistance sur leur route.

Le quatrième jour, nous est parvenue au téléphone de Férés la nouvelle que, vers Alexandroupolis, on avait vu une grande colonne de voitures allemandes. Comme nous l'avons constaté plus tard, il s'agissait de renforts importants. L'affaire se compliquait. Ce n'était pas une surprise, naturellement, pour le commandement militaro-politique des forces de libération qui avait laissé des gardes et dressé des embuscades sur les quarante kilomètres de la grande route de Férés à Soufli pour faire face à toute éventualité. Le plus grand danger était que la division bulgare d'Alexandroupolis vienne aider les Allemands. Cela ne s'est pas produit, heureusement, et nous le devons à l'Armée rouge, qui avait traversé le Danube et menaçait déjà Sofia.

La colonne allemande n'est pas arrivée rapidement à Soufli. Mais la résistance, en raison de son manque d'armement lourd, n'a réussi qu'à retarder sa venue. L'organisation, pendant cetemps, s'attendant à un affrontement sérieux, a vidé Soufli de sa population civile qui s'est réfugiée dans les bois des collines environnantes. Il n'est resté que les sections combattantes et les forces auxiliaires de réserve. Malheureusement, il est resté aussi dans les maisons une petite partie des vieillards. Nous avons vite constaté que les forces allemandes arrivées de Thessalonique ne voulaient ni rester ni renforcer la résistance de ceux qui étaient encerclés, elles voulaient simplement les conduire à l'ouest. Mais elles ne se sont pas limitées à cela. Leurs sections sont entrées dans les petites rues, ont mis le feu aux maisons et ont tué des vieillards, parmi eux le père d'une famille amie, qui avait eu deux enfants exilés avant-guerre,

Nikos Alatzia(exécuté le Premier mai 1944 avec les 300 de Kaissariani), et Tassia, qui, deux ans plus tôt, avait été la première résistante de l'Évros, je te l'ai dit.

Puis, ils sont vite revenus en arrière, se sont rassemblés dans la caserne, ont chargé dans les voitures la garde qui restait et son armement, et ont pris la route du retour pour Thessalonique. Jusqu'aux villages proches d'Alexandroúpolis, ils ont livré quelques escarmouches avec les résistants embusqués qui les harcelaient sur le trajet. Ainsi, le septième jour après le début des hostilités dans le département de l'Évros occupé depuis trois ans et demi par les Allemands, il n'y avait plus aucun soldat allemand, en dehors des 200 environ que nous gardions prisonniers. Le point positif était qu'ils n'avaient pas emmené dans leur retraite les quelques dizaines de prisonniers qu'ils gardaient dans la caserne, probablement parce qu'ils n'avaient pas de place dans leurs voitures. Ainsi, je peux affirmer que le département de l'Évros a été le premier département grec complètement libéré des Allemands.

Quand nous nous sommes retrouvés avec les hommes en embuscade au-dessous de Soufli, nous avons été informés qu'avec les Allemands, dans les voitures venues pour sauver la garnison de Soufli, il y avait aussi un nombre important de Bataillons de sécurité ; des amis nous ont dit qu'il y avait aussi pas mal de Gitans.

Comment des Gitans se sont-ils trouvés dans les Bataillons de Sécurité ?

Je ne suis pas sûr que c'étaient des Tziganes, peut-être la qualification est-elle une survivance de la tradition anti-minoritaire des Roums³⁰⁵ du temps de l'Empire ottoman. De toute façon, il n'est pas exclu qu'il y ait eu aussi des Roms parmi les Bataillons de Sécurité, comme aussi un grand nombre d'autres misérables que nous appelions *lumpenprolétariat*. Dans notre département, il n'y a pas eu une force constituée de ces Bataillons ; c'est peut-être une « exception honorable » de mon pays sous l'Occupation. Naturellement, dans les forces de la gendarmerie « grecque » des Quisling, où se trouvaient aussi beaucoup de gens qui secrètement collaboraient avec l'EAM, il y a eu des cas individuels – pas plus de vingt à trente – qui, volontairement, ont offert leurs services à l'occupant. Parmi eux, il y eut un certain Osman, un Gitan musulman³⁰⁶, qui fut exécuté pour délation sur ordre d'Odysseas.

Le jour même où nous avons occupé les casernes débuta la reconstruction du régiment. Nous avons déjà commencé à subir des pressions de citoyens qui spontanément demandaient à être incorporés dans l'ELAS. Le commandement de la Résistance désigna deux villes, Soufli et Didymoteicho, la première comme siège du régiment, et la seconde, comme siège du premier bataillon, pour accueillir ceux qui se présentaient. Didymoteicho, où avait joué l'effet de surprise, disposait d'une surabondance d'armement. Avec les deux automobiles que nous avions saisies, nous en avons transporté une partie à Soufli. Entre-temps, dès le premier instant, avec un groupe de jeunes résistants sous la conduite d'Agani, une éamite du quartier, nous nous sommes occupés de la propreté des logements. J'ai appris alors que la cendre d'un foyer, serrée dans un fichu, est un matériau précieux pour nettoyer les vitres. Alors que, juché

³⁰⁵Roum ou Rum : dans l'Empire ottoman, les chrétiens orthodoxes.

³⁰⁶ Parmi les musulmans de Thrace exemptés de l'échange obligatoire de populations se trouvaient des Tziganes.

sur un trépied, j'apprenais cette nouvelle technique, un agent de liaison est arrivé et m'a dit d'aller au bureau du commandement. Là m'attendait Criton, tu te souviens, le capitaine. Il m'a demandé de l'aider dans le processus de mobilisation dont il était responsable au siège du régiment, Aris, le gouverneur militaire, se trouvait pour le même travail à Didymoteicho. Le service qui m'a été confié était délicat et relativement difficile. Dans le monde qui arrivait par groupes des villages pour être incorporé dans les rangs du peuple armé, il fallait, avec finesse et attention, dépister qui était membre du Parti, pour constituer des archives complètes de ses membres dans le régiment. Pour le moment, nous nous limiterions aux incorporés de Soufli et, ensuite, nous l'étendrions aux forces de Didymoteicho. Tu comprends, il fallait éviter les erreurs et vérifier à plusieurs reprises les informations. Quand les volontaires arrivaient de façon relativement organisée de leur village, l'affaire était plus facile. Habituellement, il y avait un responsable du Parti, ou une commission provisoire de quelques membres, qui pouvait donner des informations sûres. Mais, dans la plupart des cas, il fallait remonter loin pour trouver un lien. Souvent, j'avais recours à des résistants plus anciens que je connaissais et qui m'ont aidé ; ce travail a été assez efficace dès le début. Quand nous avions des trous, nous nous adressions aux organisations locales du Parti et ainsi, peu à peu, nous avons complété la liste. À quoi a-t-elle servi plus tard, je ne suis pas en mesure de te le dire.

En route vers l'ouest. Dans la Thrace libérée

Après la fin de la mobilisation avec l'arrivée en masse de volontaires de villages entiers, le siège du 81^e régiment de l'ELAS a été un court laps de temps à Soufli ; un après-midi, on nous a fait savoir : « Soyez prêts, nous partons demain. » Pour où ? L'information disait vaguement « Pour l'Ouest ». La semaine précédente, les négociations avec le commandement de la division bulgare qui tenait Alexandroupolis s'étaient terminées, et, nous l'avons appris, le représentant du nouveau pouvoir populaire issu du changement politique de *DevetiSeptembri* à Sofia³⁰⁷ y participait. L'armée bulgare a commencé à se retirer et, le 12 septembre, le deuxième bataillon de l'ELAS de l'Évros est entré dans la ville. Les destructions sur la grande route et les lignes ferroviaires avaient été réparées, grâce à la prompte mobilisation de la population, sur les indications de Vangelis Karagiorgis, un communiste exceptionnel d'avant-guerre qui s'était chargé de reconstruire le pouvoir populaire³⁰⁸, tandis qu'à Alexandroupolis, et plus loin, les communications avaient été rendues intactes. Nous sommes tous montés dans les wagons qui nous ont transportés à Xanthi.

Notre installation ne s'est pas faite sans problèmes. Les bâtiments, pas tous en bon état. Les gens, encore engourdis. Les organisations, petites et molles – où était cet enthousiasme de

³⁰⁷ *DevetiSeptembri* : le 9 septembre 1944 est la date où, sous la pression des forces soviétiques du maréchal Tolboukhine, l'ancien gouvernement pro-allemand a cédé le pouvoir aux forces résistantes du Front patriotique, essentiellement au Parti communiste de Bulgarie.

³⁰⁸ En 1948, un grand procès a eu lieu devant la Cour martiale d'Alexandroupolis ; de nombreux Soufliotes, principalement des femmes, accusées d'avoir formé une organisation clandestine pour renforcer l'Armée démocratique, ont été condamnées à de lourdes peines, beaucoup à la peine de mort, dont des jeunes. Deux d'entre eux ont été exécutés : Thanassis Stavrinou, un oukrite de la dictature métaxo-royaliste et Vangelis Karagiorgis. Selon Stéphanos Stéphanou, dans son réquisitoire, le commissaire du roi dit : « Karagiorgis doit être exécuté. C'est un communiste fanatique depuis 1936. Le fait que les témoins de la défense aient mis l'accent sur le fait que c'est un homme bon et qui s'intéresse à ses semblables, prouve que, à cause de cela justement, il est dangereux ».

la population de l'Évros ! Quelques représailles, héritage de l'occupation étrangère et des différences d'« intégration » pendant les quatre ans, d'autres problèmes qu'il fallait affronter comme l'unique pouvoir populaire digne de foi, dans les premiers jours... Nous nous sommes mis au travail. Entre-temps, j'ai cherché d'anciens amis, des camarades armés de 1942. J'ai trouvé Vouna, Laërte, le plus jeune des frères Farfara de Thyrea. Les autres, hormis Patrasque nous avons perdu dans la bataille de Soufli, je ne savais pas où ils se trouvaient.

J'étais fier de nos résistants. Ils avaient perdu, bien sûr, cette polychromie de vêtements et de chaussures du maquis où seul le calot avec l'insigne de l'ELAS assurait une uniformité, mais aujourd'hui, avec les manteaux allemands gris pour l'hiver que nous avons trouvés en abondance dans les réserves des occupants et les brodequins neufs (butin allemand, eux aussi) c'était une vraie armée, digne de confiance. Tellement que les Bafralides³⁰⁹ turcophones d'Anton Tsaous les appelaient *Germanlar* (les Allemands) !

Deux jours après, le commandement est arrivé. Avec les changements provoqués par l'enrôlement massif, je devais mettre à jour les archives du Parti. Ils m'ont mis aussi à l'information. Comment savoir alors que cette tâche me poursuivrait plus de vingt-cinq ans...

Quelques jours plus tard, au milieu du mois d'octobre, le responsable militaire du régiment, Aris (le deuxième Aris de ma vie) m'a appelé. « Le commandement de la VI^e Division s'est réuni. On m'appelle à Kavala. Je veux te prendre avec moi. Qu'en penses-tu ? Nous avons beaucoup de travail là-bas. Tout est à refaire ». « Là où le combat a besoin de moi, chef, lui ai-je répondu, comme je répondais habituellement en de telles circonstances. Mais ici, tu sais, j'ai commencé un travail... Que dit le capitaine ? » « Ne t'inquiète pas. Criton est d'accord. Il comprend les nécessités. Il fera face à ton absence », me rassura-t-il. « Si tu es d'accord alors, nous partons demain. » – « À tes ordres, chef » ; j'ai fait demi-tour et je suis parti.

Le lendemain, sur le camion allemand qui nous a transportés, j'ai vu que je n'étais pas seul. Aris avait pris avec lui d'autres résistants, cinq-six de la compagnie de commandement du régiment. La plupart étaient ses anciens camarades combattants du 26^e régiment de l'ELAS du Pangée venus avec lui en août, quand il est arrivé dans l'Évros pour assurer le commandement du nôtre, le 81^e régiment.

Nous sommes arrivés à Kavala tard dans l'après-midi. Mon rendez-vous avec Aris a été fixé pour le lendemain matin. Je suis allé dans les casernes du bataillon, j'ai déposé mes affaires, – un havresac, une couverture, ma capote allemande et mon armement – et je suis sorti pour un tour en ville en compagnie de Pavlos, un jeune résistant du Pangée qui nous apporta les chansons des résistants de l'ELAS de Macédoine. Près des bureaux de la division, deux-trois pâtés de maisons plus bas, au bout du port, la place Fouad, comme on l'appelait alors. À l'ouest, le port avec l'ancien grand bras du port, au sud, le quartier de la Panaghia, une petite colline avec des ruelles étroites et, à son sommet, l'ancien fort ; vers l'est, derrière l'ancien aqueduc à un étage, romain je pense, – une construction imposante avec de grandes voûtes –, l'ancien arsenal, et ensuite, les « Cinq cents », le quartier des réfugiés avec des immeubles identiques, le Souyolou, plus loin, Aï-Giorgis, Aï-Lias, des quartiers en pente qui

³⁰⁹ Des réfugiés turcophones originaires de Bafra, près de Samsun.

bordaient le quartier d'Aghios-Pavlos, les Potamoudia au nord, au nord-ouest de Kyrtyzi (immeubles de réfugiés, à nouveau, du nom de l'entrepreneur qui les a bâtis) ; au-dessus, les Mille, jusqu'au dernier quartier, AghiaParaskevi, qui fermait le fer à cheval en amphithéâtre, au-dessus de la plage, la suite du golfe de Kavala devant l'usine de tabac *Niki* et le terrain de football.

Je voyais pour la première fois un tel spectacle : une grande ville – pour moi – que tu vois tout entière, comme si tu la tenais dans la main ! Les bâtiments à trois étages de l'usine de tabac à gauche, en regardant depuis la place, des bâtiments parallélépipédiques du style de l'architecture industrielle des années 1920 ou plus ancienne. Des bâtiments de trois étages devant toi, et, dans les rues environnantes, des magasins luxueux – pour l'époque. Et autour de cela, sur les trois côtés de l'horizon, en amphithéâtre, comme un immense théâtre antique, la ville avec ses maisons ; presque toutes visibles, elles rapetissent en montant la pente, effet de la distance et de la pauvreté des revenus des ouvriers du tabac et des réfugiés qui les ont construites. Kavala, quatrième ville du pays avant-guerre, avec sa riche histoire de luttes sociales depuis vingt ans, avec son maire rouge, Mitsos Partsalidis³¹⁰, qui se couchait dans la rue avec son peuple de travailleurs du tabac pour empêcher les camions d'apporter aux navires le tabac brut que le gouvernement avait tenté de faire partir au début des années 1930. Ces luttes, épiques comme nous les voyions alors, nous inspiraient, nous les plus jeunes, elles étaient notre repère et nous persuadaient que nous avions la force de changer notre sort et le monde.

Le lendemain matin, après le rapport au bataillon, je suis allé à la division. Aris était là. Il m'a présenté à l'ordonnance, Ftochos, « Ce sera ton guide, m'a-t-il dit. Vous travaillerez ensemble à l'instruction idéologique de la division ». Nous sommes passés dans le bureau voisin. Ftochos – j'ai appris qu'il s'agissait de Stelios Valioulis, homme de lettres en herbe, connu après-guerre à Thessalonique – m'a expliqué notre travail commun, le programme que nous devions élaborer et ses problèmes pratiques ; nous commençons dans un champ presque vierge, avec deux autres camarades, plus âgés que moi, des maîtres d'avant la guerre. Nos aides, minces. De nombreux documents relatifs du QG de l'ELAS, une petite brochure avec des discours d'Aris Velouchiotis, le serment de l'ELAS, le programme de l'EAM et cet étonnant petit carnet de Glinos *Qu'est et que veut l'EAM*, des textes sur les accords du Liban et de Caserte³¹¹ et des choses similaires. « Nous n'aurons pas de leçons de marxisme ? » ai-je demandé. Il a souri : « Nous verrons plus tard ». J'ai ressenti comme de la déception.

³¹⁰ Dimitrios PARTSALIDIS (1905-1980), un réfugié originaire de Trébizonde, fut le premier maire communiste élu en Grèce, à Kavala en 1934. Emprisonné par Metaxás à l'Acronauplie puis dans les prisons pendant une bonne partie de la Guerre mondiale, de nouveau en exil à Ikaria entre 1947 et 1949, il s'enfuit et fut pendant quelques mois à la tête du Gouvernement provisoire démocratique. Il joua un rôle important dans la scission du KKE en 1968, à la tête du groupe communiste « de l'intérieur ».

³¹¹ Accord ou Charte du Liban signée à l'issue d'une conférence (17-20 mai 1944) qui réunit près de Beyrouth, 25 délégués des différents mouvements de résistance grecque et des hommes politiques en exil, en présence de l'ambassadeur britannique. Ils décident du futur gouvernement grec sous la direction de G. Papandréou, de la distribution des ministères entre les forces différentes et du futur désarmement de l'ELAS. Le texte est considéré comme une première reculade par bien des communistes quand ils le découvrent. L'accord de Caserte, en Italie du Sud, est signé en septembre 1944 entre les représentants de la résistance grecque et les Britanniques : les résistants acceptent de se mettre sous direction britannique. C'est une seconde reculade, encore plus grave, aux yeux de certains communistes grecs en 1944.

J'essayais de m'expliquer pourquoi l'on m'avait choisi, j'avais tendance à penser que c'était parce que j'étais du petit nombre d'élasites de l'Évros qui avait étudié ets'y connaissait – je le croyais – en théorie. Rien de tel. J'ai ouvert le dossier qu'il m'avait confié et, avec une courte interruption pour le repas de midi, j'ai lu jusqu'au soir. Quand j'ai eu fini, je le reconnais, je suis resté perplexe. Je m'étais formé une autre idée du caractère de l'armée de libération en donnant mon interprétation « à moi » aux deux adjectifs « populaire » et « libératrice » contenus dans son titre, interprétation que j'expliquais jusqu'alors à mes camarades dans mes conférences et qui s'éloignait pas mal de celle fixée dans ces documents. Je continuais à me sentir encore « un soldat rouge » plus qu'un patriote résistant, et je donnais une teinte de classe, je pourrais dire « prolétarienne », au terme « populaire », et à « libératrice », le sens plutôt de libération sociale.

Mais les papiers que j'avais devant moi expliquaient de manière différente, pour ne pas dire étrange, les deux mots litigieux. Ils parlaient de la libération du « pays et de la nation », et donnaient un contenu plus large au « caractère populaire » de l'armée à laquelle j'appartenais, en se rapportant à l'origine des combattants qui la formaient et l'encadraient. À côté des cadres locaux, que je connaissais et qui avaient occupé les postes, tout au plus de sous-lieutenants de réserve dans l'armée grecque, allez, au plus, de lieutenants, par leur bravoure dans la guerre d'Albanie en 1940-1941, je fis l'apprentissage des officiers de carrière supérieurs et des plus hauts gradés, « démocrates, patriotes », comme les décrivaient les papiers, des généraux comme Mandakas, Hatzimikhalis, Neokosmos Grigoriadis, le colonel, chef d'état-major du Quartier général, Michalis Baroutsos, et une foule d'autres de même grade. Nous avons entendu parler de Stéphanos Sarafis par les résistants du Pangée, un colonel honnête, réformé par ceux qui préparaient le retour du roi en 1935³¹². On en parlait aussi dans la chanson avec Aris Velouchiotis « Il ya des mères de l'armée populaire... »³¹³

Il fallait que je réfléchisse. La première explication que j'ai trouvée était qu'il s'agissait d'un camouflage, pour être en accord avec le front antifasciste mondial, en collaborant au « gouvernement d'unité nationale » de Papandréou jusqu'aux premières élections libres d'après-guerre. Après elles – nous serions vainqueurs, j'en étais sûr –, nous avancerions dans l'instauration de la démocratie populaire, la première étape de la stratégie qui conduirait au socialisme.

Vous avez fait référence aux « papiers », à la forme écrite d'un « discours-ordre » qui s'opposait à votre conception du combat dans une identité sociale et politique déjà structurée. Le discours consensuel et la logique du front vous ont semblé une « couverture ». Quelle était l'étendue, selon vous, de l'image de l'EAM comme organe de lutte de classe, et comme

³¹²Stéphanos SARAFIS(1890-1957), militaire de carrière condamné pour avoir participé au « coup vénizéliste » de 1935, exilé à Milos, il s'engage dans la résistance non-éamite, puis fait prisonnier par l'ELAS en mars 1943, il la rejoint et en devient le chef militaire. Après les événements de décembre 1944, il est exilé à Sérifos jusqu'en 1948. Dans l'ELAS, il a créé une école formant des officiers.

³¹³ Pour cette chanson et les chants de Combat, voir Joëlle DALEGRE, 2008, *Andartika, Chants de la Résistance grecque*, Paris, l'Harmattan.

expression des combats de libération nationale dans votre région ? Existait-il là une différence avec la Grèce du Sud ?

Une observation sur ma manière d'envisager les choses : ma surprise au contenu des « papiers » – ma perplexité, plutôt – et l'explication improvisée, simpliste, évidemment, que j'ai donnée. Je t'ai déjà averti : « J'ai continué à me sentir plutôt un "soldat rouge" » et « j'ai donné au terme "libératrice" plutôt le sens de libération sociale. » Tu le sous-entends, toi aussi, avec la phrase « une identité politique et sociale déjà structurée ». Les explications analytiques sont donc de trop.

Aujourd'hui, du reste de la résistance de l'EAM dans l'Évros, je ne peux pas dire que j'ai une connaissance complète, réellement fondée, parce que la période d'après la libération, d'« auto-administration »³¹⁴ comme nous l'appelions, je l'ai vécue, comme tu le sais, dans l'ELAS de Xanthi et dans les organisations éponites de Kavala. L'intégration massive, cependant, de la majorité de la population de notre département dans les organisations de libération, dès le début de 1944 jusqu'à son occupation par les forces de la garde nationale soumise aux Anglais, que montrait-elle sinon l'empressement de mes compatriotes à exprimer leur consentement aux choix politiques de l'EAM, auxquels ils donnaient plutôt un sens plus social que la simple libération de l'occupant ?

Je peux cependant t'assurer que, dans les forces du Parti, selon Dalkaranis, on avait ressenti un besoin urgent, dès l'été 1941, de préparer un groupe armé dans les montagnes au-dessus de Soufli, comme chez les jeunes gars des villages de Didymoteicho qui, à la fin du printemps de 1942, ont été les premiers résistants de l'Évros ; nous étions tous sur la même longueur d'onde. Nous avons donc tout de suite choisi le combat armé et un soutien populaire plus large, dans l'idée plus générale, quoique floue, du changement social que nous convoitions avec, comme aboutissement, le socialisme que, nous le croyions alors, bâtissait l'alliance des travailleurs et des paysans dans la grande Union soviétique. Cela, pendant deux ans au moins, différenciait, nettement, tu t'en doutes, notre pratique de la libération de ce qui se passait, sinon dans toute la Grèce, du moins dans la Grèce d'enbas où Velouchiotis, dans ses premières apparitions dans les villages de montagnes de Roumélie, entrant dans les espaces habités, le drapeau grec en tête, appelait le pope du village pour bénir les armes grecques et s'adressait aux villageois avec des références directes aux klephtes et aux armatoles de l'insurrection de 1821.

Elle est complète, elle est suffisante, j'espère, mon explication ?

C'est parfait.

Je suis alors parti du bureau de la division, je suis allé dîner dans mon unité et, ensuite, seul, faire un tour dans la rue centrale de la ville, plongé dans mes réflexions. Ma première explication ne tenait pas. Mon infime expérience du front ne m'aidait pas. La majorité d'entre

³¹⁴ Les quelques mois (six à huit mois environ) entre le départ des occupants et l'arrivée des autorités d'après-Varkiza, pendant lesquels l'EAM a géré la région.

nous, nous les jeunes communistes de Soufli occupée, qui avons tardé à connaître, je te l'ai dit, les formes de libération du combat (EAM, ELAS, EPON, etc.), nous les comprenions comme des tactiques provisoires, des formes de couverture pour arriver à notre but, la société sans classe. Quelque chose me disait, en moi, qu'il s'agissait de questions plus sérieuses, et qu'il fallait apprendre dans un nouvel « abécédaire ». J'entends soudain, devant moi, une voix connue :

– Hé Giorgis, ce n'est pas Stéphanos ?

Je lève les yeux et je vois deux hommes hilares qui se tordent de rire, et me regardent, les bras tendus. Des éponites, Soufliotes tous les deux, mes aînés, Giorgis, de quatre ans, et Lakis, de cinq ans, que j'avais rejoints au collègue avant qu'ils terminent.

– Ah ! Qu'est-ce que vous voulez ici, vous ?

– Et toi, qu'est-ce que tu veux ?

En vitesse, je leur ai expliqué que j'avais été détaché à la division, et eux, depuis un mois, environ, ils avaient été intégrés à la Commission d'information du Conseil de la région de Macédoine Orientale-Thrace de l'EPON et ils habitaient ici.

– Il y a aussi Mavrikos avec nous, dit Lakis. J'ai été heureux de ces retrouvailles, en particulier pour Mavrikos – tu te souviens ? Mon « gourou » en psychanalyse. – Viens avec nous, nous le trouverons à la maison, fit Giorgis. Je ne pouvais pas y aller, parce que je n'avais pas la permission de sortie, et, au coucher, je devais me trouver dans la chambre. Nous avons décidé de nous retrouver très vite.

Trois jours plus tard, on m'a appelé au commandement. Le conseil était au complet : Konstantaras, gouverneur provisoire de la division, Aris, capitaine, mon Ftochos, et un homme en civil. ssieds-toi, camarade, je vois que tu es très demandé, dit Aris d'une manière familière et en même temps ironique, du moins, à ce qu'il m'a semblé. Le camarade Pantelis, intervint Konstantaras, est secrétaire du Conseil de région de l'EPON. Il nous a demandé de te désengager pour t'intégrer dans l'organisation politique.

Si tu es d'accord, bien sûr, compléta Aris. J'ai répondu, comme j'en avais l'habitude : « Là où le combat a besoin de moi »... Pantelis a pris la parole. Il m'a expliqué brièvement les besoins du mouvement de jeunesse et parlé des chaudes recommandations de mes trois compatriotes : « Mavrikos t'a proposé, a-t-il précisé, et le Parti est d'accord ». Qui, au Parti, me savait au commandement de la région ? Tout au plus, Athinodoros, alors au Bureau de région, qui se rappelait tout juste mon nom, et encore...

En dix minutes, ce fut fait. J'ai rendu mes fournitures individuelles ; j'ai gardé l'uniforme, jusqu'à ce qu'on me fournisse quelque chose de civil, et j'ai déménagé dans les bureaux de l'EPON, un peu plus haut, dans la rue centrale qui commençait à l'ancien aqueduc et montait

vers le nord. Au premier étage, il y avait le Conseil départemental de Kavala, et, au deuxième, le Conseil de région.

À nouveau dans l'EPON

Ce « Où le combat a besoin de moi », que j'avais appris à dire comme mon nom à peu près, je dois le reconnaître, je n'y croyais pas beaucoup. Je croyais plutôt qu'il devait en être ainsi, mais en moi, d'autres préférences voletaient. Par exemple, ma mutation des sections armées du *mouvement* dans le mouvement politique de jeunesse m'apparaissait un peu comme une démobilisation, pour ne pas dire une « réforme ». C'est pour cela que j'ai conservé mon uniforme, même après avoir trouvé des vêtements civils ; un soir sur deux, je mangeais dans mon unité, je prenais ma part de cigarettes (que je partageais, car je ne fumais pas régulièrement) et, en général, je gardais un contact avec ma situation précédente.

Souvent, depuis lors, cette façon de juger dévalorisant mon travail dans la jeunesse m'a préoccupé. Je n'ai pas trouvé d'explication, sinon qu'elle était due à la manière anormale dont j'avais été intégré dans le *mouvement*, entré directement dans le Parti à quatorze ans et demi environ, dans son noyau dur, dans le mécanisme. Ensuite, un an à l'OKNE, où personne ne m'a parlé de la Jeunesse et de ses problèmes, ma principale activité était « idéologique » – comprendre notre théorie – et ma seule tâche, avec mes amis adolescents, des garnements comme moi. Ma période éponite de l'Occupation, c'est-à-dire trois mois jusqu'à ce que j'entre au maquis, un essai d'adaptation aux nouvelles formes (EAM, ELAS, EPON, etc.), est tombée au milieu des examens de fin d'études, ceux qui me guidaient n'étaient pas en mesure de m'apporter beaucoup plus – seulement « qu'il fallait nous élargir » – et ainsi, je me suis trouvé non préparé pour ces nouvelles responsabilités.

De plus, je peux dire que, pendant l'Occupation, je me comportais un peu comme une « personnalité partagée ». Dans ma quotidienneté, comme disent les Grecs, j'étais un adolescent normal, quelque chose de plus que normal – et dans les plus, et dans les moins. En effet, je travaillais pour gagner mon pain, je lisais sans être rassasié, je chantais des sérénades sous les fenêtres des filles sans avoir une « amie », je dansais, je buvais (la dernière année plus que la normale), je jouais sur le terrain de sport, je faisais des folies incroyables même dans les cours d'où mes exclusions. Mais quand j'ouvrais la porte pour entrer à l'« assemblée » – ou dans la « caserne » – du *mouvement*, je grandissais d'un coup, je devenais sérieux jusqu'à être sombre, je parlais avec le poids qui convient, j'avais des impératifs exagérés, bref, je tentais d'occulter l'infériorité que je ressentais en raison de mon âge et de l'année de mon engagement, par une tension dans la préoccupation et dans l'action.

Ma première collaboration avec le secrétaire du Conseil, Petros (Michalis Petros, de Thessalonique) ne m'a pas apporté beaucoup pour mes nouveaux devoirs-compétences ni aidé à changer d'état d'esprit. Il était, lui aussi, chargé du poids d'un an de clandestinité à Kavala occupée par les Bulgares, plein de poursuites et de supplices, et il essayait visiblement de s'adapter à la nouvelle situation. Mais j'ai appris dans nos conversations beaucoup de choses sur le lieu où j'essayais de m'intégrer, sur son histoire récente, sur ses hommes. J'ai compris que ce qui était parvenu jusqu'à nous, dans la bande de l'Évros occupée par les Allemands pendant trois ans et demi, à propos du reste de la Thrace et de la Macédoine entre l'Ismaros et

le Strymon, était très peu de choses. Là, le troisième occupant – les Bulgares – avait voulu annexer par tous les moyens imaginables, et pas seulement occuper. Ils avaient installé, outre leur armée, un système administratif civil complet, des préfets jusqu'aux maires et aux gardes-champêtres, des services financiers pour dépouiller la population par de lourds impôts, des groupes policiers, un mécanisme de mouchards – la fameuse Okhrana –, et un essaim d'agents qui balayaient les rues et les quartiers et, au moindre soupçon, remplissaient les prisons de gens qui, quand ils étaient libérés, s'ils l'étaient, n'étaient plus les mêmes que ceux qui avaient été arrêtés. Des mains brisées, des yeux à moitié aveugles, des corps usés, des âmes blessées de manière irrémédiable par les tortures, les menaces et la pression psychologique. Et beaucoup d'entre eux, comme Stelios, Savvas, Ilias, Alekos, Eleni, Paraskevoula, étaient là, à côté de moi, me saluaient lorsque j'entrais dans les bureaux, collaboraient avec moi ou descendaient avec moi la grande rue jusqu'à la place Fouad³¹⁵.

C'était la première fois que me trouvais si près et si longtemps de tant de gens qui avaient payé si cher leur association au *mouvement*, des gens sans méfiance, qui simplement ne voulaient pas dire – ou ne savaient pas – à l'Okhrana « qui était cet homme grand avec la casquette noire qui était entré, deux fois la semaine précédente dans la maison voisine » ou quelque chose d'approchant...

Les « inscrits-Bulgares ». Les prouesses de la propagande

J'ai aussi découvert les « inscrits-Bulgares », un problème qui préoccupait sérieusement l'organisation. Dans leur effort pour diviser la population grecque, les autorités bulgares avaient exercé un plan complet de pressions pour persuader tous ceux qu'ils pouvaient à s'inscrire comme Bulgares et à changer leurs noms en – of. Certains des réfugiés roums d'Anatolie, venus avec l'échange de populations en 1923, ont saisi l'occasion et se sont intégrés dans cette catégorie. D'autres se sont souvenus que leur arrière-grand-mère était de la région frontalière de Dráma et parlait le slavo-macédonien et certains, sans aucune justification, l'ont fait simplement pour en tirer bénéfice... C'étaient les petites pertes habituelles dans les situations difficiles, de petits nombres.

Le problème pour l'organisation, c'étaient leurs enfants. Lesquels voulaient ou ne voulaient pas suivre le choix de leurs parents ? L'EPON local, avec l'accord du Bureau de région, a choisi une politique ouverte : elle n'a pas accepté la responsabilité collective familiale et n'a pas interdit aux enfants de ces familles d'entrer dans ses rangs. Mais, c'est une chose d'en parler, et une autre de le faire. Elle se heurtait au climat général : le reste de la population, qui n'avait pas cédé, considérait ceux qui avaient accepté comme des mouchards, des organes de l'Okhrana³¹⁶ ! Et cela, les cadres ont pu le comprendre dans leur majorité, sauf des

³¹⁵ La nouvelle direction populaire d'auto-administration avait changé, je pense, le nom en Place de la Liberté, a observé Stéphanos Stéphanou. Mais les noms, les gens ne s'y habituent pas facilement : qui appelle la rue de l'Université, rue Elefthérios Venizélos, Patissia, la rue du 28 octobre, ou la rue du Pirée, Panaghis Tsaldaris ? Ainsi, comme tous les habitants de Kavala, nous avons continué à utiliser le nom d'avant-guerre que la place devait à l'honneur rendu à la famille royale égyptienne de Mohamed Ali, originaire de Kavala, fondateur de la dynastie qui, pendant la période ottomane, avait aidé plusieurs fois la ville et ses habitants.

³¹⁶ Okhrana : bataillons armés de slavophones agissant pour le compte de l'armée bulgare dans leur zone d'occupation en Grèce pendant la Seconde Guerre mondiale.

exceptions, justifiées d'ailleurs, en particulier tous ceux qui étaient passés par la machine monstrueuse des services de Sécurité de l'occupant.

Stelios n'était pas de leur nombre. Le gestionnaire toujours souriant et empressé de nos bureaux s'inquiétait de tout, en commençant par la sécurité, le fonctionnement normal, le chauffage et le reste, jusqu'à notre alimentation à nous qui ne sortions de toute la journée que pour les tâches de l'organisation. Je ne lui ai jamais demandé comment il se sentait à fréquenter des jeunes, qui, dans des temps difficiles, s'étaient trouvés, en raison du choix d'autres personnes, sur la rive opposée. Je considérais cela comme une offense à sa grandeur d'âme, ou du moins, à son obéissance à la « ligne ». Mais j'étais curieux – allais-je percevoir une grimace de rejet, quand il rencontrait dans les couloirs Andromachi que sa mère avait inscrite alors sur les maudites listes (aujourd'hui, elle travaillait au Bureau d'instruction, elle a été des premières collaboratrices qu'on m'a données). Pas de traces ! La même affabilité, douceur, dirais-je, sur le visage de Stelios, que quand il saluait Eleni, qui, elle aussi, était passée, à peu près en même temps que lui, dans la moulinette de l'Okhrana. En fin de compte...

Avec Eleni, Andromachi et Giorgos, « instructeur » de la ville, nous avons commencé, un peu en aveugles, à organiser le travail du bureau, presque sans aides, sans connaissance sérieuse du dossier, en mettant à l'épreuve, nous qui avons appris par l'expérience, en confirmant ou en rejetant nos initiatives ; et avec une vraie compassion et une collaboration agréable et étroite, nous avons réussi... Nous avons préparé une série de conférences sur les buts et l'apport historique de l'EPON au Combat, nous avons consacré une émission quotidienne publique à la Jeunesse, la *Voix de l'EPON*, transmise chaque après-midi par les haut-parleurs municipaux de la place centrale ; nous préparions le matériel culturel pour les cercles qui fonctionnaient dans les quartiers et dans quelques bourgs du département, nous fournissions aux journaux de la résistance, la *Liberté* du KKE local, et la *Victoire* de l'EAM, des nouvelles et des sujets sur la jeunesse et des choses du même genre.

Personnellement, j'avais des devoirs supplémentaires. Je devais participer au Conseil départemental et le représenter, si besoin était, dans le fonctionnement des « secteurs » comme les statuts le prévoyaient ; j'étais un membre informel de la commission constituante de la *Campagne*, organe du Conseil de région de l'EPON de Macédoine Orientale-Thrace, que j'aidais dans les questions pratiques de l'édition (j'ai fait alors mes premiers essais dans ce qui, vingt-cinq ans après, est devenu ma profession, la correction des épreuves typographiques). Enfin, quelque chose qui maintenait mon « ancienne » manie du beau langage, pendant deux ou trois mois, j'ai été le présentateur du bulletin du soir à la radio locale du Bureau de région. Après tout ce que j'ai mentionné au début sur cette dévalorisation du travail auprès de la jeunesse, tu comprends combien... grandissait ma taille quand je passais cette porte. Et je n'étais qu'un simple présentateur, bon sang....

J'ai dit plus haut que nous, le groupe des quatre instructeurs, nous avons réussi quelque chose. J'en ai pris conscience un peu plus tard, à partir d'un évènement presque fortuit. Entre Décembre (les évènements d'Athènes, en 1944) et Varkiza (les accords de février 1945) s'est

trouvé (naturellement, il ne « s'est pas trouvé » par hasard³¹⁷) en Grèce du Nord l'organisateur, alors, du Conseil central de l'EPON, Nikos Akritidis. Il ne s'est pas limité à collaborer avec les deux groupes de la région qui avaient leur siège à Thessalonique et à Kavala, ou avec les conseils départementaux, il est resté quelques jours dans chaque capitale de département, il est « descendu » aussi dans des échelons plus bas. Il est venu chez nous et il nous a réunis. Le « camarade Nikos » malgré son âge – selon un portrait des membres du Bureau qu'a publié *La Nouvelle Génération*³¹⁸, il aurait eu trente-deux ans, – se distinguait par son comportement de jeune homme, et la manière constructive dont il approchait les cadres les plus jeunes et exerçait sa fonction de dirigeant. Comme à Kavala, siège d'un des deux conseils du nord de la région, il a consacré comparativement plus de temps, nous nous sommes trouvés une ou deux fois hors d'un rapport institutionnel, en groupe donc, et j'ai constaté que c'était quelqu'un que je sentais bien, comme on dit aujourd'hui, et c'était réciproque.

Mais venons-en à l'« évènement fortuit ». Akritidis nous a réunis. Moi, j'ai fait le sérieux – c'est-à-dire le plus rigoureux – et j'avais à ma disposition le bilan de notre action de quelques mois. Il semble que j'ai ronchonné plus que de raison sur nos faiblesses ! À peine ai-je terminé, qu'avec un sourire qui voulait dire bien des choses, il m'a demandé : « Camarade Stéphanos, ces choses-ci (il a montré trois dossiers, assez gros qu'il avait devant lui) ce n'est pas vous qui les avez préparés ? » « C'est nous, naturellement » ai-je répondu, « Personne d'autre ne s'occupe de l'instruction. » « Et avec quelles aides avez-vous travaillé ? ». J'ai ouvert le tiroir d'en haut de mon bureau, j'ai sorti tout ce qu'il y avait dedans – une brochure de quelques pages du Conseil central qui traitait un peu du caractère et des buts de l'organisation, des dix organisations de Jeunesse qui se sont dissoutes pour former la grande organisation « libératrice, antifasciste, pacifiste, civilisatrice », de son histoire de deux ans, des textes plus courts de politique, deux circulaires du conseil de région et d'autres « papiers » un peu moins nombreux. « Cela, ai-je dit, sans cela je ne sais pas ce que nous aurions fait. » Il a souri, et après, il a poussé des cris, une façon de dire : « Si toi, tu ronchannes, avec tout ce travail que vous avez accompli (il a montré les dossiers qui contenaient douze « conférences », je m'en souviens, le matériel quotidien de trois mois de *Voix de l'EPON* et pas mal de matériel de fonctionnement des clubs et d'autres manifestations culturelles), alors que vais-je dire moi, au Conseil central, alors que nous vous avons laissés sans aide ? C'est seulement des félicitations que je devrais vous donner ». Ne l'écoute pas, camarade Nikos, est intervenue Eleni dans la conversation. Il est comme ça, il insiste sur les faiblesses, et il ronchonne toujours, comme un vieux.

Akritidis n'a pas commenté la taquinerie d'Eleni et il a continué à faire l'éloge de nos « prouesses », tout en complétant son discours par des suggestions attentives avec des schémas pédagogiques du genre : « Vous auriez pu... », ou, « si vous aviez en vue notre édition une telle... », « vous savez, à Kozani, on faisait... ». Je l'écoutais et je comprenais

³¹⁷ À cette époque, le Bureau du Conseil central de l'EPON se préparait, peut-être l'avait-il déjà annoncé, pour le Congrès de l'organisation. À la mi-février 1945, la procédure préparatoire a avancé jusqu'aux réunions des départements. Mais la terreur et les persécutions qui ont suivi Varkiza ont été le prétexte pour différer la procédure de plus de six mois. Enfin, le premier et seul Congrès de l'EPON a eu lieu en janvier 1946.

³¹⁸ Un mensuel, organe du Conseil central de l'EPON, édité à Athènes.

combien j'étais loin du style enjoué et serein d'un meneur, en essayant de jouer le partisan « rigoureux ». Quelque chose qui, d'ailleurs, ne m'allait absolument pas, alors que je continuais dans la vie du groupe à toujours afficher l'autre face de ma « personnalité divisée ».

Alors vous considérez encore qu'un meneur doit être un partisan « rigoureux » ?

Je ne sais pas si c'était ma totale conviction. Ce qui est sûr, c'est que la fréquentation de collègues toujours plus âgés que moi devait m'influencer. Plus tard, et surtout quand on m'a confié le travail à la direction de l'EDA du Sud, mon état d'esprit a radicalement changé.

Je me souviens, pour revenir à l'époque de notre récit, qu'à peine j'entrais dans notre « maison », dès la porte déjà, je devenais un autre homme. Notre maison était une des maisons abandonnées de Kapa, comme nous les appelions. Tu sais, lors de l'invasion des Bulgares, surtout un peu avant, quand on a entendu dire qu'ils allaient arriver, beaucoup de gens, près d'un tiers de la population – principalement des familles bourgeoises aisées des quartiers du centre, – ont rassemblé hâtivement tout ce qu'ils pouvaient transporter et sont partis par Volos vers la Grèce du Sud et plus bas, provisoirement, « jusqu'à ce que l'averse passe ». Après la libération, dans la période de l'auto-administration, comme nous disions, nous, de l'« éamocratie » comme disaient les « autres », quelques-uns sont revenus. Pour les bourgeois, Kavala avait une mauvaise image. Ils se souvenaient des grandes grèves des ouvriers du tabac avant la dictature de Metaxás, du « maire rouge » des débuts des années Trente, et ils envisageaient le nouveau pouvoir avec réserve, certains avec haine même. Ils restaient « en bas » en attendant que les affaires s'arrangent pour eux. La nouvelle municipalité est sortie des élections qui ont eu lieu le premier mois après le départ des Bulgares ; ils avaient réquisitionné toutes les maisons vides et leur mobilier et les avaient remis à l'ELAS en partant, avec tout ce qui avait été sauvé ; le nouveau pouvoir a alors organisé un service spécial de gérance et d'entretien des biens abandonnés avec, à sa tête, un camarade, Kapa – d'où l'expression « maisons de Kapa ». Ce service s'est occupé de réparer les dégradations du temps et les vandalismes de l'occupant et a consacré les maisons aux services municipaux et aux organisations du *mouvement*, et aussi à des « sans-abri » comme notre groupe, les quatre éponites de Soufli.

L'« autre homme », c'était le « vrai Stéphanos », un garçon de dix-huit ans, avec toutes les folies de son âge, qui, bien que, pour le fils d'un agriculteur de l'entre-deux-guerres, il ait eu le temps de faire pas mal de choses et ait été habitué à faire le « rigoureusement sérieux », à peine sorti de ses habits de « combattant populaire », revendiquait tout ce dont il pensait que la « mission » qu'il avait choisie le privait. Comme les bureaux de l'organisation étaient le local du combattant, ainsi la « maison » (de Kapa) était le lieu des gars. C'était une maison joyeuse, un rendez-vous du soir pour l'essentiel, où nous nous détendions après une journée de travail épuisante, sans horaire, parce que les besoins de l'organisation étaient nombreux et les cadres à « occupation exclusive » peu nombreux. Les blaguessoufliotes ne manquaient pas, et, quand les mots ne suffisaient pas, commençait la bataille de polochons.

« Notre Nina » – et un peu de vie sociale

Ainsi, jusqu'à ce qu'arrivât Nina. C'était la sœur de Lakis, nettement plus âgée que nous. Je la connaissais seulement de vue. D'ailleurs, le village est petit, Nina, une jeune fille imposante dans sa maturité – ainsi m'apparaissaient alors les filles de vingt-cinq ans – en 1941-1942, avait aussi fréquenté notre collège pour passer le baccalauréat, mais, avant-guerre, elle avait arrêté ses études quand son père, Brikas, l'oncle Giorgis, député de Venizélos, avait été élu à la Présidence de l'Assemblée et l'avait prise avec lui à Athènes. Nina est donc venue demeurer avec nous. Giorgis, le quatrième du groupe avec ses deux cousins, les Brikas (Lakis et Mavrikos) me l'a annoncé très sérieusement. Son annonce m'a foudroyé ! Et comment ça va se passer maintenant, Giorgos ? Il faut nous assagir, ai-je dit sur un ton évident de désespoir. Il a haussé les épaules et comme s'il me donnait un ordre : ne sois pas en retard, et il est parti.

J'ai tardé un peu, parce que j'avais du travail au cercle Aï-Giorgis de l'EPON. C'était le quartier au-dessus de nos bureaux. Notre maison était de l'autre côté, à dix minutes. Je suis arrivé, essoufflé. J'ai monté les escaliers en courant et j'ai ouvert la porte. La porte de dehors s'ouvrait sur un petit hall, un petit vestibule pour les parapluies et les manteaux, qui continuait avec un couloir, deux pièces à droite et une cuisine-bains à gauche. À droite en entrant, la porte de la grande pièce, et un petit salon, grand ouvert. Dedans, le canapé et les lits de camp où nous dormions, nous les trois cavaliers, et Nina, silencieuse, sérieuse. Ça m'a refroidi ; que faire ? J'ai avancé en hésitant : « Camarade Nina, bien... », j'ai avalé le « venue », quand un oreiller, en plein visage, à la vitesse de l'éclair m'a coupé le souffle. Jusqu'à ce que je comprenne qu'il venait de Nina, les trois autres m'en ont recouvert successivement. En zigzaguant, j'ai réussi à me lever et je me suis mis à crier : « Bienvenue, bienvenue, bien... Ah bon sang, vous m'avez bien eu », et je me suis vu virevolter en criant et en riant avec un coussin, comme un javelot, dans les mains, et au diable les conséquences ! Les autres, la nouvelle venue à leur tête, se tenaient le ventre de rire. Le complot avait réussi...

Giorgis leur avait parlé, semble-t-il, de mon embarras, ce qu'ils avaient dû prévoir, eux aussi, sûrement. Nina a trouvé la solution : plongeon dans les profondeurs ! Et elle a réussi. Dès le lendemain, j'avais l'impression que nous étions amis depuis des années. Les trois mois environ où elle est restée à Kavala – elle est retournée à Soufli après Varkiza – lui ont suffi pour s'intégrer complètement dans le groupe d'hommes et, en même temps, y mettre son sceau et le « civiliser ». Et j'en avais bien besoin. C'était l'époque où, en raison de mes occupations, j'ai commencé à « flairer » que notre cause, qu'alors nous ne considérions pas comme une utopie, avait un lien étroit avec la culture, que jusqu'alors, hélas, je considérais plutôt comme le bien de la classe dominante, et que je commençais à voir comme un moyen et, plus tard, comme l'essence propre de notre rêve.

Nina nous « obligeait » à prendre un peu de temps sur « la journée de travail pour le combat », à sortir de temps à autre, à discuter d'autres choses que des hymnes et des chants « sacrés » de nos « Écritures », que nous fredonnions continuellement. Lors d'une sortie, je me souviens, nous avons vu tous les deux un film grec d'avant-guerre (les cinémas recommençaient timidement à fonctionner), *La tempête est passée*, avec Petros Kyriakos, je crois, dans le rôle du père. Histoire naïve et rendue sans art avec une fin optimiste, comme

presque tous les films grecs jusqu'en 1960 – comme si les scénaristes étaient enrôlés dans le réalisme socialiste de la Russie soviétique de l'entre-deux-guerres – où le père audacieux tue, presque comme la justice divine, le violeur sans scrupules.

« Notre Nina » nous a beaucoup manqué, quand elle est repartie au village, dans le court laps de temps avant l'arrivée des Bouradades³¹⁹, où a pris fin après quelques mois notre communauté. Quand je suis revenu au milieu de l'été à Soufli, je l'ai trouvée déjà frappée par la « mauvaise maladie », comme les femmes appelaient le cancer. Quand j'arrachais quelque temps à mon occupation exclusive ausouci collectif, le *mouvement*, j'allais la voir. Nous jouions la comédie tous les deux. Moi, racontant des histoires stupides, prétendument drôles et elle, toujours soignée et fière, riant, riant, comme s'il ne se passait rien. On l'a enterrée le premier janvier, le village tout entier l'accompagnait et les jeunes filles vêtues de blanc portaient les couronnes de la Solidarité nationale³²⁰ et de l'EAM devant le cortège funèbre, comme les ailes des séraphins... et moi, comme elle me manquait, ô malheureux ! Je revenais d'Orestiada déserte, où j'essayais, depuis des mois maintenant, d'entamer un « bon travail », mais « toute la journée nous construisions, et chaque soir il était démoli », comme le pont d'Arta³²¹ ! Une terrible chute de neige nous est tombée dessus en chemin, et le train – un vieux tortillard de la Première Guerre mondiale – nous a cloués à cinq cents mètres de la gare de Didymoteicho, et m'a bloqué deux jours chez ma cousine, Dimitra.

Varkiza et ses « fruits »

À la fin de janvier et dans les premiers jours de février 1945, nous avons continuellement des soucis avec la procédure qui précède les séances. Nous avons adapté toute notre production à ses besoins. Annonces, affiches – quelques petits textes, un peu primaires avec, dans la mesure où nos techniciens les réussissaient, des croquis, des slogans, sur les murs et sur le revêtement des chaussées. À un moment, alors que, monté sur les tuiles du rez-de-chaussée voisin, j'écrivais sur le mur mitoyen d'un premier étage, *VIVE LA DEUXIÈME CONFÉRENCE DE L'EPON DE KAVALA* (le « deuxième » voulait rappeler la première, clandestine, dans l'été 1944, dans le Pangée), j'ai été agressé et menacé verbalement par le boutiquier d'enbas. C'était quelqu'un, apparemment anti-EAM, qui avait dû être informé de la signature imminente de l'accord de Varkiza. Bien que l'épisode fût une mise en garde sur ce qui allait suivre, j'ai continué, sans me laisser intimider...

La dernière semaine avant la conférence, j'ai eu un autre signe de ce qui nous attendait après Varkiza. J'étais allé dans un village du Tsal-Dag³²² pour assister à la conférence locale du secteur nord qui comprenait le bassin de Philippes et d'Amygdaleonas jusqu'à la frontière de Doxato au pied sud du Tsal-Dag, là où sous l'Occupation, se trouvait le nid des Bafralidès d'Anton Tsaous. Des informations nous disaient que, dans le septième secteur frontalier (Dráma) que l'accord du Liban avait octroyé aux hordes du chef nationaliste (que le 81^e régiment de l'ELAS, mon régiment, avait défaits en une semaine dans la première

³¹⁹ Nom donné à une brigade motorisée (équipée par les Allemands) du nom de son chef, une brigade qui pourchassait les résistants.

³²⁰ EA (Εθνική Αλληλεγγύη) Solidarité nationale, une des organisations de l'EAM, s'occupant de l'aide sociale.

³²¹ Un chant populaire traditionnel connu de tous : chaque jour les ouvriers construisaient le pont, chaque nuit, le pont s'écoulait, jusqu'au jour où le chef maçon ensevelit sa femme dans l'une des piles du pont.

³²² La montagne entre Kavala et Dráma, au nord du département.

quinzainede décembre), les gens du PAO commençaient à se reconstituer et entraient clandestinement dans les villages du nord du département. J'ai trouvé quelques jeunes réunis à l'école qui attendaient, des garçons pour la plupart, et quelques filles. Je les ai vus figés et prêts à partir. J'avais un peu tardé, il y avait plus de trois heures à pied et je n'avais pas voulu risquer de faire le chemin de nuit pour des raisons compréhensibles. J'ai essayé de faire le décontracté, comme s'il n'arrivait rien. J'ai demandé le secrétaire. On m'a répondu en marmonnant un peu que probablement il ne viendrait pas. J'ai fait comme si je n'y accordais pas d'importance... Comme je m'approchais pour achever mon entrée, la porte s'est ouverte et a surgi... l'absent. Un brave, un peu grand, bien habillé, plutôt plus âgé que moi, flanqué de cinq-six autres. Comme si rien n'avait précédé, j'ai fait « Entrez, les gars » et j'ai montré au secrétaire (à l'ex-plotôt) une chaise vide à côté de moi pour qu'il prenne place à la table. Il a secoué négativement la tête, sans dire un mot, et ils se sont assis, tous ensemble, sur les derniers bancs. Ils ont attendu que je termine. Après mon discours, j'ai demandé qui voulait parler, pour suivre un ordre de parole. Silence. J'ai orienté la conversation sur leur quotidien : comment allait le travail dans le tabac, si leurs troupeaux avaient mis bas (l'élevage s'appuyait encore sur les anciennes variétés locales et les portées commençaient à la mi-janvier et finissaient vers le début mars), si c'était difficile avec la neige tombée dans les premiers jours du mois, combien d'enfants il y avait à l'école du village et d'autres choses de ce genre pour lancer les échanges. Mais, avec des réponses en quelques mots, rien ne démarrait pas, et je m'inquiétais de la façon dont cette difficile rencontre se terminerait. La solution, c'est l'... ex qui l'a fournie !

Il a demandé la parole. Je la lui ai donnée avec empressement. Il n'a pas dit grand-chose et il n'a été ni hostile ni provocant, juste un peu embarrassé. Peut-être escomptait-il que la présence de sa bande ferait peur aux gars et qu'ils se sauveraient à toutes jambes, ce que je n'avais pas exclu – entre nous –, moi non plus, d'où mon bavardage hâtif d'une audace un peu ostentatoire. Il a déclaré, de façon un peu confuse, qu'on l'avait démis de son poste et qu'il attendait la venue des forces du Gouvernement national de Georges Papandréou³²³ pour fixer sa position, parce qu'il avait des « désaccords avec le communisme ». Cela m'a enhardi. J'ai répondu qu'il pouvait les exposer à la conférence pour qu'on en discute, et j'ai proposé aux jeunes de l'élire, s'ils étaient d'accord, comme représentant du département, et qu'il descende le week-end suivant à Kavala pour parler de ce qui le préoccupait. Il n'a pas eu l'air d'en avoir envie – peut-être ne s'attendait-il pas à un tel tour de la conversation – et il a préféré prendre son groupe et partir. Ce fut un peu comme si l'assemblée était soulagée, mais, à nouveau, les hésitations étaient visibles. J'ai abrégé la procédure. Nous avons élu un nouveau secrétaire, le précédent « second », dix délégués, en forçant le rapport qu'avait fixé l'arrêté départemental de un pour dix, et en le montant à un à trois, je pense ; j'ai eu soin, en terminant, de leur assurer que l'EAM dans les négociations à venir obtiendrait des élections libres, et que « le peuple détruirait les projets de la réaction »... je ne suis pas sûr que j'y croyais, mais je l'exprimais avec chaleur.

³²³ On ne l'avait pas informé, semble-t-il, que Scobie, le chef des forces britanniques, l'avait suspendu, et avait chargé le régent de le remplacer par Plastiras.

Nous avons fermé l'école, le nouveau secrétaire m'a amené manger chez lui, un peu tard, bien sûr, pour le déjeuner, et sa sœur, représentante elle aussi, a essayé de me persuader de rester, pour ne pas prendre la route de nuit, et de partir, le lendemain, en caique à Thasos. Ils m'ont accompagné, les gars, des braves pleins de cordialité, jusqu'à une heure du village, et assurés – au moins ils l'ont dit – que j'étais en sûreté, ils m'ont dit au revoir. J'ai quitté la grande route de la plaine et j'ai pris les collines à l'est. J'ai tourné dans le premier chemin de terre vers le nord. J'avais ainsi un plus grand champ visuel à l'ouest, et j'ai porté mon attention sur la pente finement boisée. J'ai réfléchi que, si on m'avait attendu, on aurait escompté que je prendrais la grande route pour voir si je trouvais, disons, un chariot de paysan. Mon « analyse politique » aboutit à la conclusion qu'on n'oserait pas, tant qu'il y avait des forces de l'ELAS dans la région, des provocations ouvertes. Et si mon analyse était fautive ?

Dans mon esprit tournaient des événements plus anciens de l'Occupation, quand Aris m'envoyait faire des tâches analogues, seul également. Il y avait toujours au fond de mon cerveau un grain de peur et parfois plusieurs... grains. Bien sûr, alors, dans l'Évros, en particulier à Soufli, en dehors de l'occupant étranger, nous n'avions pas beaucoup d'ennemis. Quelques-uns, connus, qu'on montrait du doigt. Aujourd'hui, quelque chose d'inconnu couvait. Je suis arrivé à Kamila (le col qui menait à Kavala) comme la nuit tombait. J'ai trouvé Petros et Giorgis, le « deuxième » du conseil, qui m'attendaient, inquiets, au bureau. Je les ai informés « de la manière dont s'étaient passées les choses », en adoucissant un peu les faits pour échapper à l'engueulade qui ne m'a pas été épargnée ! Parce que je n'étais pas parti à temps, parce que je n'avais pas pris d'accompagnateurs au village, et s'il n'y en avait pas, que je n'avais pas attendu qu'on vienne me chercher avec une voiture de la division (comme si elle avait beaucoup de voitures). J'avais moi aussi des arguments, mais je n'ai pas insisté et j'ai tourné la conversation sur Thasos. On me proposait de me remplacer ! J'ai poussé les hauts cris – je savais que, dans l'île, la situation serait différente et je ne voulais pas rester sur les impressions malheureuses du village tsaous. Et j'ai eu raison. La conférence n'a pas eu lieu à Liména, la capitale de l'île. Nous nous sommes réunis à Limenaria, le deuxième village par le nombre d'habitants, avec une tradition de gauche depuis les années 1930. Notre rassemblement a évolué en fête populaire ! Pour le dire brièvement, j'ai été payé de tout ce qui m'était arrivé dans le secteur nord. Je suis retourné à Kavala pour continuer dans mon espace familial, avec mes amis familiaux, nos activités familiales.

Le 12 février, on nous a annoncé que l'Accord (Varkiza) avait été signé. On nous a fait un petit speech au sujet de « la victoire politique du mouvement », etc. Pendant pas mal de temps jusque dans l'été 1945, nous allions entendre ces idioties ! Que c'était une réussite de la gauche, alors que les Anglais et leurs acolytes nous avaient dépouillés. Heureusement, j'avais remis mon arme aux nôtres quelques mois auparavant. Je ne sais pas comment je me serais senti si j'avais été obligé, comme je l'ai vu plus tard sur des photos, de la jeter sur le tas sur une place, comme mes autres camarades...

Les premiers affrontements et le début des persécutions

Environ quarante jours plus tard, il me semble, dans le port de Kavala, débarquaient les premiers Gardes nationaux, comme on a appelé les premières formations de l'armée gouvernementale créées à Athènes ; après une sélection très fine, ils venaient, pour la plupart,

des Bataillons de sécurité pro-Allemands et des Chites qui avaient quitté l'uniforme allemand et portaient une vareuse militaire et des guêtres anglaises. Et, avec eux, venait aussi le nom que les habitants de Morée avaient donné aux Bataillons de sécurité de leur région : les Bouradades ! Leur commandement était installé dans le quartier de la Panaghia et les casernes, dans les ateliers de tabac du rivage.

Le lendemain, 25 mars, eut lieu le premier affrontement. « Les forces nationales » ont défilé, nous sommes descendus nous aussi, des élasitas à peine démobilisés, les femmes de la Solidarité nationale, des éamites des quartiers et des usines, nos filles de l'usine de tabac *Niki*, des gens de l'auto-administration, – notre fierté –, et beaucoup de groupes de l'EPON et des Aiglons³²⁴, avec sur leurs petites têtes d'anciens casques des occupants pris dans les dépôts de l'armée bulgare. Eux, devant ceux qui portaient leur habit militaire officiel et nous, devant nos chefs locaux de la Résistance tout enfumés de poudre, de l'auto-administration, du Parti, de nos organisations de libération. Nous, avec nos marches glorieuses du combat des maquis, et eux, avec leur infâme « Sofia-Moscou est notre rêve »³²⁵.

Ils ont essayé de montrer leur force ; certains ont attaqué des gars. Les gens ont répondu par des huées, de façon menaçante. Ils se sont rassemblés, prêts à créer des incidents. La fête s'est transformée en une manifestation qui a tenu la ville sous tension jusqu'au soir. Au crépuscule, les gens se sont retirés. Le nouveau pouvoir a sorti ses patrouilles. Et nous, tous ceux qui avions une certaine responsabilité dans la manifestation, nous avons ordonné le retrait.

Comme nous suivions la route côtière vers l'ouest, tous les quatre, Petros, Giorgos, moi et un autre – peut-être Thanassis Karanasios, un nouveau secrétaire arrivé d'Athènes avec les événements de Décembre –, nous avons décidé de monter voir les copains à la Maison de l'Élève paysan où étaient hébergés environ soixante-dix collégiens sans abri des villages environnants. Nous les avons vus, leur avons parlé, les avons trouvés pleins d'entrain après les premiers affrontements avec les forces de la nouvelle occupation et, en sortant, nous nous sommes trouvés devant une patrouille qui accompagnait deux-trois petits scouts. Ils nous ont demandé « nos identités » (cet impératif, que j'entendais pour la première fois, allait pendant de nombreuses années, m'accompagner dans mes rencontres avec les agents de Sécurité). Un truc drôle parce que je ne disposais d'aucune attestation de mon identité en dehors de mon congé de l'ELAS ! Ils nous ont dit d'attendre à la porte, et ils ont essayé d'entrer dans la pension. Nous avons barricadé l'entrée, poussées mutuelles, cris... les copains sont descendus, l'escalier s'est rempli. Eux criaient qu'ils voulaient entrer, parce qu'on leur avait dit que se tenait une réunion d'une organisation clandestine ; nous leur répondions que le bâtiment hébergeait un internat public d'élèves, et qu'il fallait l'autorisation du maire pour entrer. Eux criaient des insultes : « Quel maire, le bulgaro-communard ? » Nous surenchérissons : « Dehors ! Bataillons » et ainsi de suite...

Enfin ils ont reculé ; mais ils nous ont demandé, à nous quatre, de les suivre sous l'accusation de « résistance à l'autorité » et de « trouble à la tranquillité et à l'ordre public ». Nous n'avons pas cédé tout de suite, mais, pour ne pas leur donner un prétexte pour entrer dans la maison et

³²⁴ Nom donné aux jeunes enfants de l'EPON.

³²⁵ Chant des milices nationalistes qui voulaient marcher jusqu'à Sofia... et pourquoi pas Moscou ?

troubler les copains, nous les avons suivis. Le chemin vers le quartier de la Panaghia était suffisant pour qu'on nous voie et que la nouvelle circule tout de suite ! C'étaient les premières arrestations de cadres des organisations de libération.

Nous avons passé une nuit en prison. Heureusement, le bâtiment n'avait pas de sous-sol, et ils nous ont affecté une chambre-bureau, à côté du commandant du bataillon (indépendamment du nombre d'hommes de troupe, on appelait *bataillons* toutes les unités de la garde nationale, qui arrivaient en Grèce du Nord pour installer le nouveau pouvoir). Dès le matin, les « visites » ont commencé. Au début, les représentants du pouvoir populaire, le maire, la commission de l'EAM, les avocats et jusqu'à midi, les commissions de « vieux » et de jeunes. À un moment, soudain, nous avons entendu un cri perçant : c'était Vasso Thériadou, un élève, qui hurlait – de toute évidence, pour que nous l'entendions –, qu'« une commission d'élèves du collège » protestait « contre l'arrestation des cadres de la jeunesse » et demandait qu'on nous « libère immédiatement » ! On nous a relâchés dans l'après-midi en nous menaçant, si on nous arrêtait à nouveau « pour réunion illégale », de nous déférer à la justice. Nous avons répondu, bien sûr qu'ils n'avaient aucun droit d'intervenir dans le fonctionnement des organisations de libération, si elles n'enfreignaient pas la loi », et que « le droit d'exister et de fonctionner, nous l'avions obtenu avec le sang de nos combattants qui étaient tombés dans les combats contre l'occupant et sur les lieux des tourments et des exécutions » ; on a encaissé en réponse, au lieu d'arguments, des injures et des menaces. Dans l'intervalle entre la conférence départementale, les accords de Varkiza et l'arrivée des Bouradades, nous avons travaillé à nous préparer pour affronter les difficultés que nous prévoyions. En dehors du volet politique, on s'efforçait de persuader nos membres que nous étions assez puissants pour détruire les plans de l'adversaire si nous nous mobilisions et si nous intensifions aussi notre travail de culture et de distraction. Quelques jours avant l'arrivée des nouveaux maîtres, la semaine de Carnaval, nous avons organisé à Kavala, dans six clubs de l'EPON, des danses avec un programme varié, ça a été la fiesta !

Mais la situation a dépassé nos prévisions. Les « forces nationales » ne se sont pas limitées à des manœuvres d'intimidation, ni même à des bastonnades. Dans certains endroits, elles ont tiré ; et elles ont choisi des lieux où, sous l'Occupation, nous avions eu une action armée et des organisations de masse importantes. Ainsi, à Nigrita, dont l'arrondissement, comme il se trouvait à l'ouest du Strymon, n'était pas sous occupation bulgare, mais sous la juridiction des Allemands, ils ont frappé les manifestations du 24 mars, veille de l'Annonciation, et nous avons eu des blessés et deux morts, des cadres locaux de l'EPON. À Alexandroupolis, le 25 mars, ils ont tiré et nous avons eu des blessés. Immédiatement après, une brigade du 101^e bataillon de la garde nationale, qui était aussi passée par Kavala et y avait laissé ses « traces », a tué le secrétaire de l'EPON de Lagos, à quelques kilomètres de Didymoteicho. Des gardes nationaux du même bataillon ont arrêté à Vrysika, quelques jours plus tard, l'ex-capitaine de la section des éponites résistants du 81^e régiment, Moschos Tsiaprazi, le fils d'oncle Vassilis, un communiste d'avant-guerre, un ami de la famille, qu'ils ont horriblement torturé à mort. Ces mauvaises nouvelles, nous avons tardé à les apprendre. Du moins, moi, je ne les connaissais pas jusqu'à ma tournée, en avril, dans presque toute la région, de Nigrita et Rhodopoli (à l'extrémité ouest du département de Serrès) jusqu'à Soufli. Lorsqu'à mon retour

à Kavala, je les leur ai signalées, les cadres dirigeants du Bureau de région n'avaient pas l'air de le savoir.

Un mois d'aventures entre le Strymon et l'Évros

Parlez-moi un peu plus de cette « tournée », je voudrais signaler que nous sommes à un tournant historique décisif où, dans un court laps de temps, le rapport des forces change brusquement, à vos dépens.

Oui, c'était évident. Dans le court intervalle entre le départ des occupants et les accords de Varkiza, un nouveau pouvoir s'était installé. Ce pouvoir, l'ancien pouvoir de la bourgeoisie est arrivé à l'abolir par la violence avec l'aide des Anglais.

Mais parlons un peu plus de ces vingt jours – presque un mois, plutôt – et de la mission que j'ai effectuée. Avant d'entrer dans les faits, je te rappelle que, dans mon enfance, j'étais un enfant bien élevé, presque timide. Peut-être cela était-il dû à la peur excessive de ma mère qu'il m'arrive quelque chose, parce que j'étais un peu faible, disait-on ; mais elle ne m'empêchait pas de jouer et de me battre avec Anastoli, l'énorme, en comparaison de ma petite taille, chien de la maison, mon ami-chien. Il se peut aussi qu'ait joué un rôle ma lenteur à sortir dans le quartier – c'est à cinq ans que je suis entré au jardin d'enfants, tu t'en souviens peut-être. Je dis cela parce que je considère que cette mission, en avril 1945, était une entreprise dangereuse, assez ou très difficile pour un jeune homme hardi de mon âge. Elle l'était davantage pour moi qui, jamais presque, ne me suis distingué par cette hardiesse joyeuse que respirent et respirent aussi aujourd'hui beaucoup de gens, au début ou à la fin de leur adolescence, que nous appelons d'habitude des « braves » ! Ce mois-là a été une des périodes les plus difficiles de ma vie. Certains, beaucoup de braves l'auraient vécu très facilement, je pense, ils en auraient joui, en ayant la sensation de faire quelque chose de rare qui leur convenait – ils l'auraient fêté. Peut-être l'auraient-ils plus ou moins choisi, pour se mesurer au danger. Dans mon cas, rien de tel.

Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il se peut que, là, nous dépassions les limites du récit autobiographique, mais je suis convaincu que tu n'es pas si intéressée par les faits, ou seulement par eux, pour être plus exact. Tu veux également comprendre en profondeur le psychisme de l'enrôlé, les mobiles et les conflits intérieurs probables qui le mettent à l'épreuve et le poussent dans l'action ; tu penses que cela peut t'aider à expliquer son endurance, comme ses possibles oscillations pendant une réclusion de plusieurs années, conséquence, selon le verdict officiel, de sa « transgression originale ». C'est bien ça ?

Tout à fait. Ces côtés que vous abordez ont un intérêt particulier.

C'est pour cela aussi que je m'écarte de cette sorte d'auto-psychanalyse. Il me faut donc, dès le début, avouer que, lorsque j'ai accepté cette mission, ce n'était pas avec enthousiasme.

C'était davantage une décision de froide logique, mais je n'ai pas hésité un instant à l'accepter. J'ai déjà parlé, ou je l'ai écrit ailleurs, de ce cas où ont pu se trouver beaucoup d'autres dans cette longue époque de persécutions de la gauche vaincue ; il m'//nous est arrivé de faire quelque chose de pénible que nous aurions pu refuser, mais « Il fallait le faire, et nous ne voulions pas ne pas le faire ». Alors j'ai décidé, sans hésiter un instant (comme si j'étais « un brave ») de le faire, parce qu'il fallait que je le fasse, et je n'ai pas voulu ne pas le faire. Je ne sais pas ce que tu comprends dans tout cela, un peu embrouillé, que je te déballe.

Ce n'est pas embrouillé, je vous comprends. Continuons.

Venons-en aux faits alors. Dans la semaine qui suivit l'arrivée des premières forces de la garde nationale, Kavala fit l'expérience de la férocité du pouvoir d'après Varkiza, c'est-à-dire de l'occupation anglaise ; elle était représentée par une assez grande force de soldats indiens du Quartier général allié du Moyen-Orient, de ces gaillards corpulents, bruns, de la grande colonie de la vieille Albion avec leurs turbans sur la tête et leur barbe drueauxquels le commandement britannique confiait les prisonniers allemands, – ceux que le 81^e régiment de l'Évros avait arrêtés –, et la collecte des armes, celles des forces de l'ELAS de la VI^e division.

Les Indiens, des soldats britanniques, ne s'étaient pas mêlés jusqu'alors à la vie de la ville. Ils circulaient en armes, quand ils étaient en patrouille, et sans armes, s'ils avaient une permission de sortie. Un jour, ils sont entrés dans un cinéma et ont tout détruit. Le propriétaire, pour attirer leur clientèle, avait projeté un film sur l'histoire de l'Inde. Mais les premiers soldats qui l'ont suivi ont constaté que le scénariste déformait l'histoire de leur pays, et malmenait la vérité d'un personnage qu'eux-mêmes honoraient comme un héros. À la deuxième séance donc, un groupe est entré dans le cinéma, a fait sortir les gens de la salle, et n'a quasiment rien laissé intact. Leur police militaire est arrivée, en a arrêté quelques-uns, les a privés de sortie pendant deux-trois jours, et certains des auteurs de ces troubles n'ont jamais reparu en ville.

À l'inverse de cette impression positive laissée par les représentants alliés, le 101^e de la Garde nationale qui avait débarqué – ou était arrivé par voie de terre, je ne me souviens pas – et avait campé dans les entrepôts de tabac de Tarsana, derrière les voûtes de l'aqueduc romain, pendant les quelques heures où il a attendu de partir pour l'Évros, a brûlé et dévasté tout ce qu'il a pu. Je me souviens, j'étais dans le club du centre de l'EPON, à quelques dizaines de mètres de la place Fouad. Le nouveau numéro de la *Nouvelle Génération* était arrivé à l'agence, je l'avais réceptionné, et je préparais les colis pour les quartiers et les secteurs départementaux. J'en avais aussi mis de côté pour l'équipe qui irait vendre dans la rue. J'avais fait plusieurs fois le vendeur de journaux sous le « pouvoir populaire » et, entre nous, ça me plaisait. Il y avait beaucoup de monde au club pour les différentes tâches, et aussi pour donner l'impression que nous ne chômons pas... Tout à coup, on a entendu trépigner dans l'escalier – le club était au premier étage – et on a vu surgir des figures furieuses avec des bérets kaki sur la tête et des armes automatiques à la main. Ils se sont avancés en faisant tomber les revues et les journaux des tables et en menaçant : « Qu'est-ce qui se passe ici ? Réunion clandestine ? » Et en prenant un air plus redoutable : « Dans une demi-heure, nous

reviendrons. Ayez tout fermé. Que nous ne trouvions personne ici, ou il en bavera » et, en faisant résonner leurs godillots, ils ont disparu dans l'escalier.

Naturellement, nous ne sommes pas partis. J'ai seulement fait partir deux gars avec les paquets de la *Génération*, j'ai envoyé un message aux bureaux centraux, et nous nous sommes préparés pour le combat. Peu après sont arrivés Pantelis (Petros Diveris, second du Bureau de région) et Giorgis (Axypolitidis, second de la Préfecture) avec des renforts. Nous n'avons pas fermé la porte (de toute façon, ils l'auraient cassée) et nous avons attendu les Bataillons de sécurité, de vrais bataillons de sécurité, comme on l'a su plus tard, habillés en Allemands, venus de Thissio³²⁶, dont la plupart appartenaient à la formation de 1944. Après être sortis du club, leur première étape, ils ont pris la route de la côte, et ils ont semé la mort sur leur passage. Comme on nous l'a dit quand la « fête » s'est achevée, ils sont entrés dans les bureaux du Parti, ont tout renversé et tout piétiné, et en sortant, ils ont mis le feu. La même chose dans les bureaux de l'EAM. Les boutiquiers, en hâte, fermaient et baissaient les volets. Dans l'imprimerie de Niki, d'où sortait le reste des feuilles des organisations locales, ils ont détruit les casses et les éléments typographiques, ont frappé le contremaître – être battu par l'Okhrana ne lui avait pas suffi, tu vois ! – et deux ou trois typographes qui ont protesté, ils ont frappé aussi des gens dans la rue, parmi les quelques naïfs qui ont osé demander « Que se passe-t-il ? », et ils sont revenus au club. Ils nous aimaient bien, semble-t-il, comme « proie »...

Ils ont monté l'escalier en courant. Trouver le club ouvert et rempli de monde a porté leur délire à son comble. Ils frappaient, renversaient, déchiraient tout sur leur passage. Je vois encore devant moi deux esquisses de Glinos et de Tito (reproductions d'une toile de Giorgis, notre artiste qui partageait son appartement avec moi), déchirées et piétinées, qui gisaient sur le sol. Je ne sais pas si ma douleur était plus grande que ma colère ; j'ai eu le temps de cacher sous le bureau quelques numéros de notre périodique, j'ai fait deux pas en avant en protestant et je me suis pris alors les deux premiers coups de poing de ma vie. Ils se sont mis à pourchasser les copains, baïonnette au canon, et à les forcer à coups de pied à dégringoler les escaliers. Nous sommes restés, une vingtaine, rassemblés dans un coin et nous avons continué en criant à protester contre la « violation de domicile ». « Les clés, les clés ! » demandaient-ils avec insistance, mais l'« agent portier » avait disparu en emportant tout ce qu'il pensait devoir mettre à l'abri. Ils étaient pressés, semble-t-il, comme ils nous l'ont dit en nous conduisant aux réserves de tabac – leur cantonnement provisoire – pour une déroutée de deux heures : « Vous avez de la chance. Nous partons pour l'Évros. Autrement, Kavala aurait vu ce que ses braves lui en auraient fait baver... », et ils citèrent le nom d'un chef connu des Bataillons qui avait agi à Athènes sous l'Occupation.

Sur le trottoir, ils ont commencé le tri. Les scouts, présents de nouveau, ont montré du doigt ceux qui étaient « dangereux ». Finalement, ils ont gardé huit d'entre nous. Je me souviens de Pantelis, d'Axypolitidis et d'un grand gaillard, un peu maigre, secrétaire de l'EPON des Cinq cents (le quartier avec cinq cents maisons, chacune avec deux logements de réfugiés). Ils nous ont poussés en nous frappant. Certains ont commencé à protester sur les trottoirs : « Laissez

³²⁶Théseïon, la caserne principale des Chites à Athènes.

les gosses. » Ils ont tourné leurs armes contre eux, avec le clic-clac glacial de leur culasse mobile. Le public s'est éclairci, nous continuions à crier, demandant le gouverneur de la garde nationale de la ville. Eux, ils hurlaient, nous insultaient et nous frappaient à coups de crosse, tandis que Pantelis, un ancien oknite, dès son enfance à l'Acronauplie, nous conseillait d'une voix étranglée : « Vos têtes, protégez vostêtes ! »

Devant les voûtes de l'aqueduc antique, nous nous sommes arrêtés. Nous pensions qu'ils nous conduisaient à l'ouest, dans le quartier de la Panaghia. Ils nous poussèrent vers le bas, vers l'ancien Arsenal. Nous protestions en criant que nous voulions voir le gouverneur. Eux riaient, en proclamant qu'il n'y avait pas de gouverneur, que c'étaient eux le pouvoir, et qu'ils faisaient ce qu'ils voulaient. Et effectivement, il en était ainsi...

Aulieu du centre de commandement, ils nous emmenèrent dans leur caserne provisoire. Et là, pendant deux heures, nous avons pris une sacrée raclée, en présence du médecin, comme on nous l'a présenté, un sous-lieutenant, qui « assistait » pour prendre le pouls de celui qui s'évanouissait sous la torture. C'était pour moi le « baptême du feu », le bois n'a pas servi de « matière première » pour le « feu », mais d'instrument pour faire monter la température du dos, des pieds, de la tête ; en fin de compte, il tombait avec force et au petit bonheur, la sorte de volée de coups que, quelques années après, quand les îles de mort de Yioura³²⁷ et de Makronisos sont devenues notre demeure pour « pas mal de temps », nous appelions « inorganisée ».

Le « médecin » a eu pas mal de travail. Plus de la moitié, se sont évanouis à un moment ou à un autre. La réponse du « scientifique » était en général : « ce n'est rien » ou « continuez » et la torture traînait en longueur, deux heures au moins, avec des seaux d'eau sur la tête. Quand ils nous ont dit « Maintenant, partez, p... nous avons autre chose à faire », en laissant entendre qu'ils se préparaient au départ, nous avons constaté que le brave des Cinqcents n'était pas en mesure de nous suivre. Il gisait sur le sol sanguinolent, épuisé, avec du mal à respirer. Nous avons refusé de partir, demandant une voiture pour le transporter à l'hôpital. Ils nous ont répondu – une façon de parler, bien sûr – avec des insultes et des menaces, accompagnées de coups de crosse dans le dos et le postérieur. Finalement, le médecin intervint et donna sa « parole d'honneur scientifique » – où l'a-t-il trouvé le misérable ! – qu'il se soucierait en personne du blessé.

Nous sommes partis, nous sommes allés au club, et de là, avec des représentants de l'EAM local, nous sommes allés voir le gouverneur militaire pour dénoncer ces incidents qui ne concernaient pas seulement notre club. Au début, il refusa de nous écouter en interrompant nos dénonciations pour « violation des termes de l'accord de Varkiza », mais, finalement, il accepta de discuter. Dans ses réponses, on distinguait un argument double : il refusait une quelconque responsabilité dans les faits, en même temps, il les mettait en doute et en rejetait la responsabilité exclusive sur nous, qui, « par le fonctionnement provocateur du club », offensions le « sentiment patriotique de la population nationaliste » ; il a fini par la menace : « Fermez les bureaux de la jeunesse communiste (il entendait le club de l'EPON), autrement,

³²⁷Yioura ou, officiellement, Gyáros, une Cyclade sans eau et déserte, choisie comme lieu d'exil et d'internement des prisonniers politiques jusqu'à la fin de la dictature des colonels (1974).

je ne suis pas responsable de ce qui pourrait suivre. » Nous étions donc une organisation communiste, dissoute par le pouvoir « grec » (il entendait évidemment la dictature royalo-métaxiste du 4 août) et « la population nationaliste », soit les Bataillons de sécurité de l'occupation fasciste !

Comme tu l'imagines, nous lui avons donné, nous aussi, notre point de vue : notre organisation « était née dans le feu du combat avec l'occupant », et elle avait une histoire sans précédent. N'oublie pas qu'en octobre 1944, nous comptions six cent mille membres et que nous avons eu des centaines de victimes en participant aux combats de la libération, au maquis, dans les villes, dans les camps et dans les lieux d'extermination – blocus de Kokkinia³²⁸, Polygone de tir de Kaisariani, Distomo, Kandanos, Soufli, camps de Haïdari, de Pavlos Melas à Thessalonique, de Larissa, et des centaines d'autres lieux de sacrifice ; tout cela, c'était des gages, et personne ne pouvait nous interdire d'exister et de fonctionner ; et nous sommes partis à l'hôpital.

Là, après quelques obstacles dressés par deux médecins tandis que le reste du personnel nous aidait, nous avons réussi à localiser notre ami des Cinq cents, en mauvais état. Il a réussi à nous parler : « Quand vous êtes partis, en présence du médecin, ils m'ont donné une autre déroutée ! Puis ils m'ont amené ici. En sortant, j'ai vu qu'ils chargeaient, ils allaient partir, semble-t-il, pour l'Évros. Elles vont pleurer, les mères, là-haut... En tout cas, je vais mieux (son bras, quand il l'a sorti de sous le drap, était noir de coups). Ça passera, ça s'en ira... » Nous l'avons rassuré, il n'en avait pas besoin. Nous lui avons dit que la chef, une des nôtres, nous avait informé que le médecin de nuit était « un bon garçon à nous ». Nous lui avons laissé de vagues friandises que nous gardions sous la main et nous sommes partis. « Bonne nuit à vous » a-t-il dit comme la nuit tombait et il a grimacé légèrement. Il avait mal, semble-t-il, en bougeant la main. Il n'a pas eu de complications. Au bout d'une semaine, je l'ai rencontré au club. Affaibli, mais plein de courage, il racontait son aventure.

Entre-temps, le conseil de région prit les premières mesures pour affronter la nouvelle situation. En dehors des orientations politiques qu'il envoya les premiers jours, avec des instructions écrites, avant que « les forces nationales » se déploient dans la campagne et contrôlent les communications, il mit en route un reclassement des cadres. Le premier déplacé a été Petros, de Kavala à Dráma, tout de suite après l'arrivée de la garde nationale ; il comptait presque trois mois de liberté depuis la mi-décembre, quand l'ELAS du 81^e régiment de l'Évros est entrée dans la ville et a nettoyé tout le « septième Secteur frontalier » des Bafralidès d'Anton Tsaous, comme je te l'ai dit. Il devait travailler là-bas, dans des conditions de clandestinité semi ou complète ; Michalis, son vrai nom, avait eu l'expérience de Kavala pendant l'occupation bulgare, on jugeait qu'il réussirait à s'en sortir, c'était vrai. À Kavala, Manolis est arrivé de Serrès. Diplos, son nom de famille, était du village de Chrysoupoli, un de nos plus anciens cadres, il avait servi sur le front de Vélès contre les Allemands. Son caractère ouvert l'aidait dans le contact avec les plus jeunes, et il menait très bien les

³²⁸ Un épisode tristement célèbre de l'action des bataillons de sécurité : encercler un quartier de Kokkinia (17 août 1944), banlieue de réfugiés, ouvrière et rouge du Pirée, rassembler de force les hommes sur la place, faire venir des mouchards cagoulés pour désigner les résistants qui sont ensuite pendus, fusillés ou détenus au camp de Haïdari.

« gosses » (de mon âge à peu près) à Serrès, parmi lesquels un bon nombre de fils et de filles des riches familles bourgeoises. À sa place, sont restés Sakis (Stavrakis), Nina Xanthou et Takis (Dimitris) Skoulidis, plus tard très ami avec notre famille, des camarades des plus méritants que j'ai connus.

En Thrace, nous avons eu quatre organisations d'éparchie [subdivision du département], équivalentes aux trois départementales de Macédoine Orientale : dans le département du Rhodope, les organisations de Xanthi et de Komotiní et, dans l'Évros, les deux « régionales », comme nous les appelions – héritage de la terminologie communiste d'avant-guerre, de l'Évros du haut (= du Nord) avec son siège à Didymoteicho, et celui du bas (= du Sud) avec son siège à Soufli, pendant la Résistance, et après la libération, à Alexandroupolis. La particularité qui imposait cette exception était, pour le Rhodope, l'existence de deux villes centrales, à peu près égales en population, Komotiní, le siège de l'administration générale³²⁹ avant-guerre, et Xanthi qui, en plus d'un plus grand nombre d'habitants, disposait des plus grandes entreprises de travail de tabac, et donc d'une forte organisation communiste avant-guerre. À cela s'ajoutait l'existence d'une minorité concentrée de langue étrangère, principalement d'origine turque à Komotiní, et pomaque³³⁰ à Xanthi. Quant à l'Évros, on suivait la tradition de l'Occupation avec deux grandes organisations éamites à peu près équivalentes, le siège de la résistance dans la forêt de Soufli avec la plus grande partie du pays libéré, tandis que la plupart des grands villages avec des organisations massives de libération se trouvaient dans l'éparchie de Didymoteicho. Un facteur important aussi a été le brusque développement des organisations à la fin de l'été 1944, au point que le département s'est distingué des autres, parce que tenu par l'EAM. D'où les poursuites sauvages qui ont tout de suite suivi l'arrivée de l'armée de la nouvelle occupation et les arrestations – qui ont dépassé le millier – après juin 1946, en vertu du Troisième décret³³¹.

Qu'est-ce qui a alors changé dans l'organisation ?

On a transféré de Xanthi à Kavala Kaiti Traïforou, la femme de Nioniou (Dionysis), secrétaire du Conseil de région, qui, dans l'été 1945 était partie pour Athènes, sur l'ordre du Conseil central de l'EPON ; le secrétaire de l'Évros du bas a déménagé à Xanthi où, avec Giorgos Apostolidis et Ilias Gargalas, un étudiant d'Athènes arrivé en décembre 1944 (ou un peu après), ils ont constitué le noyau de la direction départementale. On a déplacé Nondas – un instituteur de Komotiní, réfugié dans notre département pendant l'Occupation –, de l'Évros à Komotiní. Quelques jours après, à la mi-avril, un clandestin est monté dans l'Évros, en tant

³²⁹ Komotiní, en dehors du siège d'une cour d'appel – et d'une large circonscription électorale qui comprenait la Thrace et les départements de Kavala et de Dráma –, a été à partir de l'intégration de la Thrace occidentale (mai 1920) à la Grèce jusqu'à avril 1941, le siège d'une des quatre administrations générales des Nouveaux Territoires, comme on appelait les régions incorporées après les guerres balkaniques. Les autres étaient : Macédoine, Épire, Crète. Chaque gouverneur général était l'équivalent d'un ministre et considéré comme un membre du gouvernement.

³³⁰ Pomaque : musulman de langue bulgare.

³³¹ 18 juin 1946, décret « sur les mesures exceptionnelles contre ceux qui s'en prennent à l'ordre public et à l'intégrité du territoire », voté par 138 voix pour, 24 contre et 181 abstentions ! Il prévoit la peine de mort non seulement pour des actes, mais aussi pour des pensées « coupables, des fréquentations, des amis, etc.

que représentant de la région, Apostolis (Vénétis, de Thessalonique) pour remplacer Mitsos (Karadzalis, un étudiant en médecine du Magne, un évadé des exilés d'avant-guerre à Aï-Stratis, après la famine de 1941 qui a fauché des dizaines de ses camarades).

Entre-temps, nous avons quitté les maisons de Kapa quand leurs propriétaires ont commencé à revenir ; Lakis est parti à Soufli, et Mavrikos à Athènes – je pense qu'on l'a envoyé travailler à la revue, *La Nouvelle Génération* ; des étrangers à Kavala, il n'est resté que Giorgos et moi. Nous avons loué une chambre dans le quartier du dessus, à Aï-Giorgis, avec, comme provisions, un petit récipient d'huile de Thasos – aujourd'hui on dirait cinq litres – et un sac de haricots. Nous les avons donnés à Madame Meropi, notre logeuse. Elle nous faisait la cuisine, elle mangeait avec nous, elle aussi, et son enfant, une petite fille de dix ans, toute maigrichonne encore de l'Occupation. Nous descendions de temps à autre sur le port, où tous les matins les barques de pêche déchargeaient leur récolte, des montagnes de friture et quelques bogues. La friture fraîche convenait à notre maigre bourse, la bogue, hors de prix... Des jours de pauvreté semblaient menacer Kavala, la mère des ouvriers, puisque les usines de tabac n'avaient pas encore repris le travail.

Comme les nouvelles tardaient à venir, le Bureau de région a fini par décider d'envoyer quelqu'un dans les organisations départementales pour rapporter des données sur la situation après l'arrivée des forces du nouveau pouvoir. Il semble qu'on m'ait jugé particulièrement adéquat parce que j'étais inconnu dans l'arrière-pays, et, surtout, en raison... de mon absence d'avantages corporels – toujours maigre, encore imberbe et relativement petit, je paraissais passablement plus jeune que mon âge – quelque chose qui assurait, ont-ils songé, que je n'attirerais pas l'attention sur ma mission. Il ne me vient pas d'autre idée pour expliquer le choix de ma personne.

Première destination, Dráma, un cas assez difficile. Dans le département, les bandes d'Anton-Tsaous dominaient. Après le coup que l'ELAS leur avait infligé dans les villages de l'Évros en décembre, ils avaient la rage contre nous, et, dans les villages, furieux, ils terrorisaient les gens ; j'ai porté des pantalons courts pour me camoufler, j'ai trouvé un camion qui faisait le trajet Drama-Kavala et je suis parti. J'ai évité, pour des « raisons de clandestinité », les autocars qui étaient d'ailleurs et rares et plus chers....

Quarante kilomètres en mauvais état, nous avons mis plus de deux heures à les faire. Un peu, le retard pour trouver un moyen de transport, un peu, la vitesse « étonnante » de la guimbarde et l'errance – je n'étais jamais allé dans la ville – jusqu'à dénicher le repaire dans une ruelle étroite, derrière la grande place... j'ai trouvé le tailleur fermé. J'ai attendu en buvant un café pendant une heure entière ; je suis sorti me promener dans les ruelles et, à mon second passage, j'ai vu ouverte la porte tant désirée. Je suis entré. Le tailleur, qui attendait depuis des jours, semble-t-il, ma venue, m'a regardé un peu surpris, de haut en bas, donnant l'impression que je ne lui convenais pas. J'ai dit le mot de passe, à voix basse – toute une histoire où se promenaient cinq-six noms – et sur son visage, j'ai distingué comme un soulagement. La réponse était une histoire correspondante, où les fameux noms étaient récités dans... un ordre inverse, et il a ajouté : « Tu prendras un café ? » J'ai répondu : « Je n'en bois pas » et c'était la vérité. Le café du bar, je l'avais avalé par gorgées, comme si je prenais un médicament !

Peu après est arrivé son apprenti. « Prends mon ami et emmène-le à la maison de madame Anthi, tu as compris ? » a ordonné le patron. « Oui » a répondu le petit, et nous sommes partis. Là, j'ai trouvé Petros. Il était ravi. Nous avons discuté, je lui ai donné le questionnaire. Il l'a rempli tout de suite. J'ai observé le nombre de membres des sections, comme nous appelions les organisations de base des quartiers et des villages. C'étaient surtout des sections de la ville et de quelques villages près de Dráma. Tous avec des nombres à un chiffre ! Seule Aghia Barbara, en ville, avait deux chiffres : 35 ou 37, je ne me souviens pas. Il m'a donné des éléments sur la terreur, les précautions dont il usait dans ses contacts avec la base, l'absence de cadres intermédiaires, les difficultés particulières avec les filles. De la pure clandestinité, ai-je pensé. « C'est pire que l'Occupation, Stéphanos ! Mais nous ferons quelque chose, avec le temps » a-t-il conclu. Je l'ai interrogé sur deux-trois noms et « Que fait Yannis ? » « Heureusement qu'il est là, lui aussi ». Yannis, c'était Mouzenidis (je ne suis pas sûr de son nom), le fils d'un homme politique d'avant-guerre de l'AKE³³², un des trois membres de la Commission d'administration de la Macédoine Orientale-Thrace pendant l'auto-administration. Je l'avais connu à l'école des cadres en décembre précédent à Kavala. C'était un garçon de dix-sept ans alors, vif, avec un visage rieur et des yeux étincelants, noirs, pontiques ; il se distinguait par ses espiègleries, mais aussi dans les cours, car très éveillé. Les membres des organisations gouvernementales l'ont tué dans l'été 1946, avec Ismène, la femme de Panos Dimitrios, l'ex-secrétaire de l'EPON de Macédoine, dès qu'il a commencé la nouvelle Résistance³³³.

Je suis resté le soir avec Petros. Nous avons évoqué les mois vécus ensemble à Kavala – une époque incomparable... Le matin, j'ai sauté dans un petit camion avec pour conducteur, un des nôtres que les gars m'avaient trouvé, et je suis rentré en sécurité à Kavala. Durant tout le voyage, je songeais à Petros et à ses soucis. La pauvreté de la « récolte » que je rapportais de mon premier voyage me préoccupait un peu. En bas cependant – au bureau de la région – ils n'ont pas été étonnés. Eux en avaient déjà une idée, avant même que je parte.

Je suis resté un jour à la maison et, le lendemain matin, je suis parti à Serrès. Meilleur voyage, moyen plus rapide – à nouveau un camion. Je suis arrivé à midi. Ici les choses étaient plus calmes. Imagine, les bureaux de l'EAM ouverts ! J'ai pris mes précautions et je suis entré. J'ai demandé le secrétaire, on m'a conduit à son bureau ; j'ai montré mon passe, une note cryptographique de Manolis Diplos cachée dans mes vêtements, et j'ai demandé à voir Sakis, le secrétaire de l'EPON du département. « Tu verras Nina », m'a-t-on dit, « et tu lui parleras. » J'ai attendu, environ une heure, Nina Xanthou est arrivée. Salutations et la première question : « Où est Sakis ? » « À Thessalonique », sur un ton entre mécontentement et nuance négative. « Il se prépare à passer des examens en Droit. » Je n'ai pas commenté, du reste, j'étais un simple facteur... « Allons trouver Takis (j'ai supposé, Skoulidis ; à nouveau, je n'ai pas commenté) pour parler, nous trois. » « Au club ? » ai-je demandé. « Non, à la maison. » Nous sommes partis, nous avons trouvé Skoulidis, en effet. « Nina a tout préparé », ai-je songé.

³³² AKE (Αγροτικό κόμμα Ελλάδος) *Parti agrarien de Grèce*.

³³³ « Nouvelle Résistance » est le nom que donnent les combattants de gauche de la guerre civile à leur lutte.

Ils ont rempli le questionnaire. J'ai vu une situation bien meilleure que tout ce qu'il y avait à Dráma. Mais, seulement en ville, presque aucun village. Je les ai interrogés sur Nigrita, Sidirokastro, d'autres secteurs ruraux. « Nous n'avons pas jusqu'à maintenant de contact, nous ne savons rien », ont-ils répondu. J'ai insisté un peu, pour voir si, en attendant un ou deux jours, nous pourrions envoyer un homme ou, par le biais du Parti, apprendre quelque chose, que je ne revienne pas sans rien. J'ai compris à leurs réponses hésitantes qu'ils ne pouvaient rien faire. À la campagne, obscurité et ténèbres, ils ne pouvaient pas y aller, ils étaient archiconnus. Envoyer quelqu'un, c'était une grande responsabilité. Je ne sous-estimais pas leurs hésitations. Il fallait plutôt que je revienne avec tout ce qu'ils m'avaient préparé. D'ailleurs, je n'avais pas l'ordre de faire plus... Mais quelque chose me démangeait.

Soudain, voici de nouveau ce « il fallait que ça se fasse, et je ne voulais pas ne pas le faire », tu t'en souviens ? « J'irai à Nigrita », ai-je dit. « Toi, ce n'est pas possible ». « Donnez-moi un contact, un nom, une adresse », et je me suis tu en attendant.— Ce n'est pas raisonnable, camarade, a objecté résolument Nina, tandis que Dimitris se taisait, contrarié. Il ne faut pas y aller, il peut t'arriver quelque chose (elle voulait dire qu'on te tue, mais elle ne voulait pas prononcer le mot). J'ai essayé d'alléger l'atmosphère en plaisantant. Je connaissais le danger. Raisonnablement, moi aussi, j'y voyais quelque chose de plus que téméraire. Ils m'avaient même parlé, à mots couverts, d'incidents, de victimes, mais, comment faire puisque « ça devait être fait » ? Je répétais que je ne voyais pas là de la bravoure, en veillant à ne pas les froisser. Le silence de Dimitris me pesait. Mon insistance ne les a pas convaincus, mais j'avais pris ma décision.

Nina m'a donné un contact, avec une description détaillée de la manière dont je trouverai la maison du secrétaire et une autre, au cas où... Je suis resté chez elle le soir ; elle a essayé de me retenir, mais n'a pas insisté. « Elle doit me prendre pour un fou », songeais-je. « Mais, que nous réussissions, et je lui expliquerai ». Je n'ai pas attrapé l'autocar du matin (désormais nous avions aussi... ce luxe), je suis parti avec celui de l'après-midi. Grande aventure. Pire que les camions de Kavala. On s'est arrêté deux fois en route. Un peu avant l'arrivée, on a croisé la voiture du prélat local. Le conducteur, un des nombreux représentants superstitieux de la profession, qui, encore aujourd'hui, dès qu'ils voient une soutane, la considèrent comme une plus grande malchance que la vue d'un chat noir, a abreuvé le prélat des plus lourdes injures de son riche vocabulaire, en rouspétant, jusqu'à ce qu'on entendît un bruit suspect à l'arrière du véhicule et que la guimbarde allât en traînant quelques mètres et s'arrêtât. Un pneu ! Et maintenant ?

Le technicien est descendu en maugréant et, dès qu'il a vu le problème, il a commencé la grand-messe des injures. Il n'est rien resté de la Trinité, des parents directs de Jésus-Christ, des apôtres, de l'iconostase complet, des légions d'anges, des vases sacrés, des fonts baptismaux, de rien qui soit allé à la messe. Et le couplet : Maintenant, que ceux qui ont de la patience, attendent une demi-heure que je change le pneu. Ceux qui n'en ont pas, un quart d'heure à pied, et vous voilà à Nigrita. Allons, descendez, mon destin, ma croix, mon aspersoir, mon baptistère (et autres « mon/ma, à moi », comme s'il avait un absolu droit de propriété sur tout ce qui sacré et saint, et pouvait en faire ce qu'il voulait !).

J'ai pensé que c'était un don du ciel. Comment entrer en ville sans éveiller de soupçons me tracassait, et j'avais décidé de demander au conducteur de me laisser descendre avant le terminus, pour éviter un contrôle probable d'identité. Entre-temps, le jour était tombé. Plus loin, un peu à droite, la route faisait un virage, de rares petites lampes montraient que la ville mettait sa « chemise de nuit ». J'ai alors pris la route avec deux-trois autres impatients, en gardant une certaine distance pour éviter les questions embarrassantes. En quelques minutes, je suis arrivé au petit pont. Nina m'avait prévenu : « En entrant en ville, tu trouves un torrent. Après le petit pont, il se peut qu'il y ait une sentinelle. Évite-la. Un peu plus bas, tu trouveras un endroit où sauter le fossé. » J'ai regardé au-delà du pont. Tout de suite après, une bande de garçons et de filles. On était dimanche soir, et la promenade – le marchandage nuptial – arrivait au cours d'eau. De sentinelle, nulle part. Elle badinait peut-être avec les jeunes filles.

J'ai pris un air insouciant, j'ai traversé le pont et je me suis mêlé à la foule de la promenade, j'ai trouvé facilement la maison. J'avais l'avantage de bien m'orienter, il me suffisait d'avoir assez de renseignements, avantage que j'ai acquis sous l'Occupation, à nouveau grâce à Aris. Il n'y a pas eu besoin de présentation, parce que l'ami était un éponite résistant du Pangée, détaché au commandement de la VI^e Division, et nous nous étions connus à l'époque où, bien que démobilisé, je continuais à fréquenter les casernes de Kavala. Il m'a demandé de rester le soir suivant pour rencontrer les gars de l'éparchie. C'était, vois-tu, le temps de la plantation, on repiquait les jeunes pieds de tabac, travail qui se fait avant le lever du jour et jusqu'aux premières heures de la matinée, avant la chaleur. Les ouvriers du tabac s'éveillaient à trois heures du matin pour aller aux champs. Ils devaient dîner de bonne heure et tomber de sommeil. De toute façon, nous avons eu une brève conversation, il m'a parlé des actes et des victimes des Bouradades³³⁴. Sa mère, une de ces milliers de merveilleuses mères éamites qui nous ont tant assistés pendant les longues années de persécutions qui ont suivi, m'a montré le garde-manger comme nous disions dans le nord, derrière la moustiquaire, le pain et toute la nourriture dont elle disposait ; le lendemain, je serai toute la journée à la maison, nous sommes allés dormir.

Quand je me suis réveillé, la maison était totalement vide. Toute la famille au repiquage ; je me suis lavé, j'ai mangé, et après, que faire ? J'ai tourné dans la maison et, sur une étagère, j'ai vu un Ancien Testament. Trouvaille inattendue... Dans une maison de cultivateur, tu peux t'attendre à une brochure religieuse avec les Douze Évangiles et l'Office funèbre du Vendredisaint, les tropaires comme on les appelait, mais, l'Ancien Testament, c'est curieux. Je l'ai pris pour le feuilleter et je me suis trouvé à lire le premier livre du Pentateuque, la Genèse.

Le récit, à première lecture, m'a semblé naïf. Ce vieillard omniscient, et surtout omnipotent – l'homme grossi à l'extrême – a fait en six jours de « rien » un monde infini ! Il aurait pu bien sûr le faire plus vite, un instant, sans grandeur temporelle, en tant que tout-puissant. Ainsi, il aurait évité aux savants de s'efforcer de découvrir, avec des péripéties mathématiques compliquées, la Grande Explosion, le big-bang que nous connaissons aujourd'hui... Mais

334 Le 24 mars, a expliqué Stéphanos, la garde nationale est entrée dans la ville. Un incident fortuit a dégénéré et les « Bataillons de sécurité ont tiré sur les gens sans armes pour prendre leur revanche sur ce qu'ils avaient souffert de la part de l'ELAS en décembre ». Ils ont tué deux éponites, un garçon et une fille.

ensuite, l'ordre de la Création m'a impressionné. En premier, la Lumière ! « Il dit et la Lumière fut ! », puis la mer et, tout de suite, la terre, qui « est sortie des eaux ». Et le tour des êtres vivants ? Les plantes, puis les animaux et le dernier, l'homme ! Le plus jeune de tout, et, cependant, le maître absolu ; à la fin de chaque jour, « il a vu que c'était bien », et, à la fin du sixième jour, « il a vu que c'était très bien » ! Et tout s'est fait alors pour ce « singe nu », le favori de la Création. Pas du tout écologiste, le Vieillard respectable, dirais-je aujourd'hui. Alors, j'ai supposé que le premier dieu unique de la première religion monothéiste, du moins pour l'ordre d'apparition des êtres vivants devait avoir lu... Darwin ! C'était le même enchaînement, exactement. Ils devaient savoir quelque chose, semble-t-il, les écrivains du Livre saint...

Donc, vous connaissiez Darwin alors ?

Un peu, les principes généraux. Je ne me rappelle pas si j'avais déjà lu *l'Origine des espèces*, ce livre étonnant pour son époque qui a bouleversé le monde, mais, les idées de ce grand chercheur, j'avais dû les rencontrer dans la Grande Encyclopédie grecque, qui, je te l'ai dit, était mon refuge les après-midis d'hiver à la bibliothèque du collège, quand je n'avais pas de travail dans notre carderie. Je me perdais dans ses pages des heures entières...

Et vous avez passé votre journée en lisant l'Ancien Testament ?

En effet. J'ai dû passer avec lui au moins une dizaine, sinon une douzaine d'heures. Et peut-être était-ce la première fois que « je me suis adonné avec zèle » à cette œuvre si intéressante. Beaucoup de choses me sont restées en mémoire. Une scène, par exemple, du Déluge : l'Arche a jeté l'ancre sur le mont Ararat et la colombe est revenue avec une branche d'olivier, quand Noé sort et fait un tour pour observer les environs. Dans sa promenade, il trouve un pied de vigne surchargé de raisins. Tu vas me demander comment le cep a pu être sauvé et faire des raisins après une telle catastrophe. Non, et l'olivier ? Une réponse est que le récit l'exigeait, et que ça s'appelle une licence poétique. Je pense que le plus correct – le plus convenable, bien sûr – est de l'attribuer à l'Omniscience et à la Toute-Puissance du Vieillard respectable. Un dieu costaud qui a fait en six jours l'univers tout entier, qui l'a détruit « en un clin d'œil » avec le Déluge, ne pourrait pas faire fructifier deux arbres ?

Noé est donc sorti se balader, il a trouvé un pied de vigne avec des raisins, il en a mangé autant que son estomac le supportait, et le moût dans lequel s'est changé le fruit de la vigne lui est monté à la tête ! Il s'est mis à chanter et, alors qu'il retournait dans l'Arche, échauffé par une « fureur intérieure », il a commencé à envoyer en l'air ses vêtements. Alertées par le bruit, les femmes de la famille sont sorties, son épouse et les épouses de ses trois garçons, au moment où il lançait son dernier... linge de corps. Et les jeunes femmes « ont détourné les yeux », selon la description, tandis que son épouse a poussé des cris ! Je ne me souviens pas si le texte ajoute que la mère de famille a saisi le... manche à balai !

En tout cas, j'ai fait mes délices des Écritures une journée entière, et j'ai lu en détail et pas en deux mots, comme nous le disait le maître à l'école, comment le dieu tourmentait son peuple élu, le peuple des Hébreux et ses patriarches. Son insistance à ce qu'Abraham lui sacrifie son fils unique et bien-aimé, si l'on ne tient pas compte qu'à la fin il lui a envoyé un chevreau sur l'autel comme l'Artémis de nos ancêtres l'a fait pour Iphigénie à Aulis... Plus délicat, dirais-je, est notre Père, qui a préféré envoyer sur la croix son Fils à lui, son Fils unique. Jusqu'au soir, j'avais appris par cœur, et je m'en souviens encore, les noms des prophètes – les quatre « grands » et les douze « petits » –, un tas de vers du plus beau poème d'amour, peut-être, jamais écrit, le *Cantique des Cantiques* de Salomon, l'unique roi, je pense, de l'histoire de l'humanité, qui en dehors de son grand Temple, a laissé derrière lui une trace de sensibilité et de perfection intérieure.

Le soir, la famille est rentrée. Le secrétaire de l'EPON a réuni tous ceux qu'il pouvait de l'éparchie, nous avons siégé, clandestinement bien sûr, à la maison ; ils m'ont informé de la situation, je leur ai dit ce que j'avais à leur apprendre, tout ce que je pensais qu'était la « ligne » – je n'avais d'ailleurs pas de pouvoirs de guide pour leur dicter des devoirs – et le matin, en route pour Serrès. Cette fois, j'ai préféré le moyen le plus sûr : la marche à pied. L'après-midi, un peu tard, je suis arrivé en ville. Nina m'attendait sur des charbons ardents. « Cela fait trois jours que je suis terrorisée, espèce de scélérat ! » m'a-t-elle dit avec un soulagement manifeste. Je lui ai donné les nouvelles des gars, mais je lui ai caché la... marche à pied. Je lui ai demandé si les Bouradades étaient arrivés à Sidirokastro. « Une section permanente installée là, je pense que non. Un détachement a fait, autant que je sache, une apparition, mais pourquoi tu poses la question ? », « Je me dis que je vais voir ce qui se passe ». « Mais tu es incorrigible, mon vieux », fit-elle d'un ton indigné. Je l'ai persuadée, mais comme elle ne savait pas si j'allais trouver le responsable là-bas – « Tu sais, m'a-t-elle dit, à partir de Vyronia et au-delà, c'est un autre État, les nôtres gouvernent encore, peut-être s'est-il réfugié à Rhodopoli » – elle est allée trouver le Parti, pour obtenir un contact plus sûr.

Muni de deux noms du Parti – dont un cafetier sur la place centrale du village –, j'ai sauté le lendemain midi dans le train et je suis parti. En trois-quatre heures j'ai débarqué à la gare. Le village, alors, était à un quart d'heure de route sur la pente. Dans les cinq premières minutes, j'ai trouvé un berger :

As-tu des cigarettes ? m'a-t-il demandé. Je les ai sorties et je lui en ai donné. Comment ça se passe au village ? J'ai lancé, prétendument indifférent. C'est calme. Il y a une heure, un détachement montait. J'ai perdu les pédales un instant. Et maintenant ? Je suis redescendu à la gare. Le train manœuvrait pour faire le plein d'eau à la pompe. Mon seul espoir était de l'attraper, là même où il m'avait laissé. J'ai pris la descente à toute vitesse. Le berger restait à me regarder.

« Le fou, devait-il penser. Il a dû oublier quelque chose dans le train. »

Je suis monté, essoufflé, un peu avant le démarrage. Soulagé. La seule solution, c'était Rhodopoli. Là, les nôtres gouvernaient encore, m'avait dit Nina... Le trajet jusqu'à Doïran, avec Vélès au nord, et au sud, la plaine avec les restes du marécage du lac Kerkini asséché par les travaux de drainage de l'aménagement du Strymon réalisés à la fin des années trente, c'est

un endroit parmi les plus beaux de la Grèce du Nord. Je l'avais fait des dizaines de fois en chemin de fer pour lequel, comme tu le sais, j'ai un faible. Mais qui avait alors des yeux et la tête pour ça ? D'autres soucis me taraudaient.

Je suis arrivé à Rhodopoli à la tombée du jour. C'était le terminus de la ligne, et l'extrémité occidentale de l'occupation bulgare pendant trois ans et demi. Un peu plus à l'ouest du lac Doïran, commençait le département de Kilkis occupé par les Allemands. Et les Bulgares, chargés de l'exploitation de la ligne de l'Évros, la Société Française d'avant-guerre, avaient équipé l'ancien arrêt de Rhodopoli avec les installations complètes d'un terminus (lignes auxiliaires, « tour » pour faire tourner à 180 degrés la machine à vapeur, etc.) en unifiant ainsi une ligne ferroviaire de plusieurs centaines de kilomètres, des frontières bulgare-yougoslaves, à l'ouest de Sofia, jusqu'à Rhodopoli ; elle coupait toute la Bulgarie du sud et continuait dans toute la longueur de leur « nouveau territoire », comme ils considéraient le Rhodope et la Macédoine orientale.

À la gare, et sur la place du village, beaucoup de monde, une activité inhabituelle. J'ai demandé le secrétaire de l'EPON. On me l'a présenté. Je lui ai expliqué ce qui arrivait. Il m'a salué et m'a emmené, par sécurité, semble-t-il, chez le secrétaire local du Parti. J'ai expliqué à nouveau. Il m'a cru, apparemment. Il a compris que ma destination n'était pas Rhodopoli, et que la seule chose qui me restait à faire était de retourner à Serrès ; il m'a laissé à héberger à un éponite. L'homme avait d'autres soucis. Le soir, chez mon hôte – je n'ai pas retenu son nom – j'ai appris qu'il était un neveu éloigné de Khaïta, l'ancien cadre central du KKE. Beaucoup plus tard, quand j'ai étudié les épurations intérieures du Parti dans les années 1920, j'ai compris qu'il était l'un de ceux qui avaient radié les « centristes », Sklavos, Maximos et Haïnoglou. Tu as vu la coïncidence ? Lui, parent de Khaïta et moi, cousin de Tassos, comment avons-nous pu nous rencontrer ? J'ai posé une question sur l'activité inhabituelle dans le village et le monde qui se pressait sur la place. Il m'a expliqué qu'il s'agissait d'anciens résistants de l'ELAS et d'autres cadres et membres du Parti qui devaient le lendemain « rentrer » (il voulait dire qu'ils allaient traverser les frontières vers la Yougoslavie).

En rentrant par le train, je me suis arrêté à Serrès – je pouvais aller jusqu'à Dráma –, et, de là, en voiture pour Kavala. Mais j'ai pensé que peut-être, au Parti, ils voudraient des nouvelles plus fraîches du petit coin du département qui n'avait pas encore été foulé par le nouveau pouvoir. De quoi je me mêlais ? Ils n'ont pas même paru s'y intéresser. Ce qui leur importait, c'était d'envoyer quelques feuilles de *Niki*, l'organe de la Périphérie de Serrès au Bureau de région. J'ai eu envie de refuser en expliquant que j'avais du matériel caché sur moi et qu'une si grande quantité serait difficile à caser. Mais, ça ne m'est pas venu. Je ne sais pas si c'était l'amour-propre, la honte devant mes hôtes ou la peur d'être pris pour un lâche. Le « cela devait être fait et je n'ai pas voulu ne pas le faire » s'est appliqué...

Je suis parti à nouveau dans un camion « aménagé » pour transporter des passagers, comme j'étais venu, avec les journaux dans un sac comme une musette. Ils m'ont dit, pour m'encourager de toute évidence, que je pouvais avoir confiance dans le conducteur. Le trajet était le même : vers l'est, le long du fleuve Angitis et ses trois impressionnantes gorges et, à

partir de Doxato à peu près, vers le sud dans la plaine de Philippes. Assis au fond du camion, à côté d'un pope, je mâchonnais des graines de courge de temps à autre. À l'entrée de Kavala, au col, nous nous sommes arrêtés. Je ne m'y pas attendais. La tête d'un garde s'est profilée par l'ouverture de la ridelle arrière. Il nous a regardés comme s'il nous comptait, a fait mine de s'en aller, est revenu : « Descendez tous ». Dans ces moments-là, des pensées innombrables courent dans ta tête. Ce qui domine, bien sûr, que faire de la sacoche ? Les autres ont commencé à se lever. Deuxième ordre, comme une concession : « Le pope et le petit, qu'ils restent ». Tu vois ? Un pantalon court, des graines de courge dans la bouche, et un air un peu idiot souvent parfois. D'ailleurs, avant que la moitié descende, le sous-officier, le sergent plutôt, a corrigé : « Laisse-les partir ». J'ai continué à mâchonner sans arrêt.

Je suis descendu avant les Mille, la cité au nord-ouest de la ville, j'ai traversé le cours d'eau, et je me suis dirigé vers la maison de Savvas, à AghiaParaskevi. Le quartier d'aujourd'hui, avec ses immeubles à plusieurs étages, était alors un village de réfugiés, en un peu plus mauvais état que les constructions illégales des années 1950 à Peramaau-dessus des chantiers navals. De petites maisons avec du zinc sur les toits, comme des cabanes. J'ai trouvé sa mère à la porte. Bonjour, fiston. D'où viens-tu mon lapin ? Entre. À l'intérieur, mère ? Ouvre ta buanderie, que je me nettoie. J'ai des poux, j'ai dit en passant la main sous mon aisselle vers mon dos pour me gratter. Oh non, mon petit ? Qu'est-ce que tu dis ? Attends. Elle est entrée et est revenue avec un drap, un maillot de Savvas et un sous-vêtement. Elle a étendu le drap dans le couloir. Allez, enlève tout, que je le mette dans la lessiveuse. Secoue-toi bien et mets cela, a-t-elle dit sur un ton qui n'admettait pas d'objection, et elle a fermé la porte.

Je me suis déshabillé, je me suis bien secoué pour que s'en aillent toutes les bestioles collées sur mon corps, j'ai mis les sous-vêtements de Savvas. Avant d'enrouler les miens dans le drap, j'ai décousu les cachettes de mon maillot, et j'ai mis mes « papiers » dans le sac avec les journaux. Entre-temps, la mère avait allumé le feu au fond de la cour, et l'eau dans la lessiveuse allait bouillir. Elle a tout fait bouillir – sous-vêtements, chemise, chaussettes –, elle les a étendus au soleil avec ma vareuse et le pantalon, elle a allumé les charbons dans le fer à repasser, un vieil engin qu'elle avait acheté d'occasion quand elle était arrivée jeune mariée du Pont, et dès que les vêtements ont été à moitié secs, elle les a tous repassés, en insistant sur les coutures.

« Allez, habille-toi, prêt pour le baptême ! ». « Que ferions-nous, nous les voyageurs étranges de ces années, sans les secours dernière nous, ces forces « arrière » ? songeais-je à chaque fois qu'il m'arrivait de goûter ce traitement cordial. « Assieds-toi pour manger mon pauvre repas. Moi, j'ai mangé, Savvas devrait être en retard ». C'était une des tablées « les plus riches » qui m'aient été offertes par un hôte durant toutes les années pendant et après mon exil.

Quand je suis rentré chez moi, j'ai trouvé Giorgos qui faisait les valises. « Ils m'ont dit de rentrer au village, m'a-t-il expliqué. Quand ils auront besoin de moi, ils m'appelleront. » J'ai compris ; peut-être, dans peu de temps, viendrait mon tour. Giorgos est parti dans les deux jours. J'ai rassemblé mes affaires, moi aussi, et je suis allé habiter avec Diplos, trois rues

au-dessus du Prophitis Ilias. De chez madame Méropi à chez madame Euthalie. J'avais tout le temps des propriétaires aux noms rares.

Le troisième voyage a été plus difficile. Plus lointain, d'une part, même si, après le grand tour dans le département de Serrès, ça ne l'était pas autant. Destination Xanthi, Komotini et, si c'était possible Alexandroupolis. Nous avons quelques renseignements sur les deux premières villes. Sur la dernière, presque rien. Juste qu'Apostolis l'avait atteinte, mais, où il demeurait, comment il avait trouvé la situation, ce qui se passait là-bas, rien. Avec un camion donc, à nouveau, à la première gare, Xanthi. J'ai trouvé le secrétaire ; « C'est relativement calme », m'a-t-il dit. De récolte (membres, contacts avec des villages, etc.) peu – je n'en attendais pas non plus de surprises. Le Rhodope tout entier, martyrisé par l'occupation bulgare, la moitié de la population, une minorité³³⁵, en plus, les quatre années de dictature d'avant-guerre qui avaient brisé le mouvement des ouvriers du tabac, n'avait pu rester debout. C'est seulement dans les villages à l'est de Komotini, là où il y avait une présence sensible de réfugiés de la mer Noire, des Pontiques et des Caucasiens, que nous avons, sous l'auto-administration, des organisations solides.

Aujourd'hui ? J'allais l'apprendre...Je ne suis pas resté le soir. J'ai sauté dans le train, et en route pour Gumurdjina (le nom turc de Komotini). On m'avait dit à Kavala que les bureaux de l'EAM fonctionnaient. Sur le palier, voici Nondas. Nous nous sommes assis dans son petit bureau – les « anciens » les hébergeaient. La première impression – du point de vue de la terreur – de passable à bonne ! Je me souviens que nous étions d'accord, avec mon ancien ami (j'étais condisciple de Giorgis, son petit-frère et, si tu te rappelles, nous étions allés ensemble au maquis) que le nouveau pouvoir ne voulait pas trop forcer pour ne pas mécontenter la minorité. Il escomptait probablement, que la « grande mère », l'Angleterre, maintenant que l'Allemagne avait perdu et la Turquie cessé de jouer double jeu, aurait à s'assurer un rempart musulman au sud-ouest du tronçon asiatique de l'Union soviétique (Turquie, Irak, Iran). Et la politique extérieure de la Turquie montrait, depuis lors, un vif intérêt pour la Thrace occidentale et ses populations turcophones³³⁶.

Les affaires paraissaient aller mieux. Tout d'abord l'organisation avait un lieu de rencontre, les bureaux de l'EAM. Dans la ville, la même chose qu'à Xanthi, peut-être un peu moins bien, mais à la campagne, nettement mieux. Et, autant que je me souviens, bien mieux, partout. Comme je l'escomptais. Sauf à Iasmos, dans le secteur Thrylorio-Xylagani, et, en particulier, dans les régions proches de l'Évros, sur les pentes occidentales de l'Ismaros, l'extrémité méridionale des Rhodopes. Dans mon esprit, circulent encore des noms de villages, Kustepe, NeaSanda, etc. Nondas, qui avait « travaillé » dans des villages du sud de l'Évros, à moitié

³³⁵ L'accord d'échange obligatoire des populations grecques et turques signé à Lausanne en 1923, exclut de cet échange les Grecs de Constantinople et les musulmans (dits Turcs) de Thrace occidentale. Dans le Rhodope, cette minorité représente la moitié de la population. Vivant à part dans l'ensemble, très peu de ses membres ont travaillé avec les résistants.

³³⁶ Dans une interruption pour allumer une cigarette, Stéphanos a ajouté : « Notre propre nationalisme, piégé dans sa totale soumission aux Anglais, et plus tard dans les pinces de l'OTAN, ne comprenait pas ce qu'ils mijotaient derrière son dos. Et en 1953, au lieu d'entretenir le fossé entre les turcophones et les Pomaques slavophones, on a adopté pour la minorité, comme deuxième langue le turc, et on en a tous fait des gens de même langue, c'est-à-dire des Turcs ! ».

contrôlés – ou contrôlés par les Allemands –, exploitait notre expérience de la clandestinité acquise sous l’Occupation.

À la fin, je lui ai donné le terme de ma mission : Alexandroupolis. « Ah, là c’est beaucoup plus difficile, camarade. Tu attendras la fin de la semaine prochaine, j’espère partir en mission par la route clandestine (il voulait dire par les montagnes). Je m’arrangerai pour qu’on t’englobe ». J’ai calculé : on était jeudi soir. Au plus court, je devais partir le vendredi suivant. « Tu es fou ? » je lui ai lancé. « Qu’est-ce que je vais faire ici pendant une semaine ? Le train n’y va pas ? », « Le train y va, mais toi, comment tu vas y aller ? N’y vas pas, ils t’attraperont. », « Je sauterai du wagon en arrivant dans la gare grecque, celle des chemins de fer de l’État grec³³⁷, je dois trouver Apostolis le plus vite possible. » Nondas s’est arrêté à ce « je dois » que je lui ai envoyé en pleine figure ! Quant à moi, cet instant valait peut-être plus que jamais le « Je n’ai pas voulu ne pas le faire. » Outre le « je dois trouver Apostolis », je voulais plus que tout voir mon pays, avec le secret espoir d’apprendre aussi quelque chose des miens...

Hop, dans le train et en route pour l’Évros. Le trajet en chemin de fer, pour l’extrémité orientale de la Grèce du Nord, moitié par moitié : jusqu’à Mesti, la plaine, il va vers le sud, jusqu’à la « Mer Blanche »³³⁸, l’Égée, puis, de Mesti et vers l’est – le pied de l’Ismaros et la limite du Rhodope et de l’Évros – la côte montagneuse.

Le convoi montait, et quel convoi ! Une malle-poste d’avant-guerre. Il n’y avait pas alors de rapides ; songe que les quelque soixante ou soixante-dix kilomètres de Komotini à Alexandroupolis, il les faisait en plus de temps que ce que met aujourd’hui une voiture moderne sur l’Egnatia pour faire la distance Thessalonique-Alexandroupolis. Comme nous montions, je sentais l’odeur imperceptible de la flore de nos montagnes : messie – le chêne dans l’idiome local, le chêne vert, le cèdre et dans les ravines, l’osier. Et avec les senteurs qui me montaient à la tête, arrivaient les souvenirs des années proches : ici se cachait le 3^e bataillon de notre 81^e régiment au milieu de 1943, le bataillon fantôme, qui, le soir, frappait Sykaraghi (aujourd’hui Sykorrachi) et, le matin, se trouvait derrière Siapka³³⁹. Un petit bataillon, pas même une compagnie de résistants. Quelque part, par ici peut-être, Aris Dalkaranis était passé au début de 1943, quand il descendait avec Niotis pour aller à Kavala, au Bureau macédonno-thrace du Parti – mais il n’y est pas arrivé, malheureusement...

Mon plan était simple, comme je le dis à Nondas : en arrivant à la gare grecque, où le convoi devait passer l’aiguillage et changer de ligne pour aller au terminus – peut-être ferait-il un arrêt de deux-trois minutes –, je sauterai par l’arrière où il n’y avait pas de lumière, j’attendrais un peu, je passerai les rails et, en cinq minutes, je serai à Tsimendenia³⁴⁰, où était mon refuge. Je me suis mis à la fenêtre et j’ai attendu. Le couloir empestait, la vitre était à

³³⁷Stéphanos Stéphanou a précisé : « Alexandroupolis avait deux gares, alors. La “grecque” des chemins de fer grecs, était au nord-ouest de la ville, le terminus des Chemins de fer de l’État grec vers Thessalonique. La “française”, à l’extrémité est, constituait l’arrêt des Chemins de fer français, qui était à peu près le nom de la société, branche du Simplon Orient (Paris-Constantinople).

³³⁸ « Méditerranée », en turc.

³³⁹Le plus haut sommet, selon les indications de la carte, de la chaîne de montagne de l’Ismaros, qui sépare l’éparchie d’Alexandroupolis en deux : à l’ouest, l’occupation bulgare et à l’est, l’allemande.

³⁴⁰ Un quartier d’Alexandroupolis construit pour héberger les réfugiés de 1922.

moitié baissée pour laisser partir la pointe, et soudain, j'ai vu à ma droite le petit parc, et, à ma gauche, ont commencé à passer les Katsivelika [un quartier de gitans musulmans près de la gare des Français], des gourbis et des cabanes – le quartier le plus à l'est de la ville, comme un ghetto avec des parias très pauvres, où, aujourd'hui, s'élèvent des immeubles de quatre étages. J'ai raté mon coup ! Pas d'aiguillage ni de gare grecque... Ils avaient fait, semble-t-il, une déviation, et le train roulait de toute sa vitesse possible pour couvrir son petit retard. Alors j'ai joué à pile ou face (dans mon esprit, tournait l'avertissement de Nondas, « Là, c'est plus difficile »), difficulté ou non, tu passeras, mon ami. Fais attention à ce qu'on te dit maintenant...

À la gare, obscurité. J'ai regardé tout autour en sortant à mi-corps par la fenêtre. Faible lumière, deux lanternes électriques sur des colonnes, paysage « difficile ». La porte de la gare fermée, fermé aussi le wagon, autour, des bérets, des vareuses et des guêtres. Contrôle donc. Je suis passé dans le compartiment, pour voir si je pouvais sauter par l'arrière ; dans la semi-obscurité brillaient les canons d'acier des armes automatiques. « Fais ton signe de croix, et advienne que pourra », comme aurait dit grand-mère Papadia. J'ai attendu qu'on nous ouvre, j'ai sauté. « Vite, vite, espèce de... » On nous poussait vers la petite porte de la palissade de bois qui séparait les quais de la rue. Du côté extérieur, deux Bouradades faisaient le contrôle. De temps en temps, ils demandaient aussi des papiers. J'avais un certificat de naissance que mon père m'avait envoyé par la poste, comme je lui avais demandé par Lakis. Je le gardais dans une enveloppe, et à l'extérieur, j'avais écrit en imitant du mieux possible l'écriture de mon père : « Au sanatorium de Kavala ».

Et qu'est-ce que cela signifiait ?

C'était un truc, un peu naïf, que j'avais inventé. Comme j'étais maigre comme un roseau, alors, j'avais pensé qu'on me prendrait pour un des tuberculeux du sanatorium, pour justifier, si besoin était, mon séjour loin de ma ville natale.

Bonne idée. Vous étiez plein d'inventivité.

Merci. En tout cas, l'occasion ne le vérifie pas tellement. S'il s'était agi de policiers un tout petit peu exercés, je n'imagine pas que ça serait passé. Mais ces Bouradades indécrottables, la seule chose qu'ils savaient, c'était sabrer des hommes, peut-être y avait-il un espoir ; j'allais montrer mon certificat et si ça marchait, parfait. Sinon, je me prendrais, à nouveau, ma volée de l'année. Mais je devais d'abord « décharger » mes sous-vêtements des papiers compromettants que je portais dans ma cachette... tu vois, des instructions, des données de l'organisation, des choses comme ça...

Une cachette, vous avez dit ?

Un autre truc, ça. Mais réussi, tu en conviendras. Ça pouvait passer dans une fouille corporelle improvisée. Je portais un maillot en coton tricoté par ma mère, de ceux que nous utilisions sous l'Occupation. Sous les aisselles, dans la couture des manches, j'avais cousu soigneusement deux petits sacs. Comme mes aisselles formaient un creux à cause de ma maigreur, la petite masse des papiers que je voulais cacher, remplissait le creux, et au contact de la main du flic qui ferait la fouille corporelle, ça ne donnerait pas l'impression d'une masse assez sensible pourqu'il insiste « déshabille-toi, mon vieux ».

J'ai tourné alors un peu à gauche, soit-disant pour aller aux toilettes de la gare qui étaient à côté, j'ai empoigné les papiers dans les petits sacs, j'ai sorti avec précaution ma main par la barricade en bois et je les ai fait descendre à l'extérieur. Si je passais le contrôle, je les ramasserais dans l'obscurité. S'ils me prenaient, je serai« net » ! Je me suis avancé à l'aise, indifférent, toussant d'une toux sèche de temps en temps (la toux faisait partie du truc). Celui qui me précédait, ils lui ont demandé ses papiers. Il a montré quelque chose. Je me suis avancé, l'enveloppe à la main et en toussant plus fort.« Dépêche-toi, phtisique », et le flic m'a fait de la place pour passer. J'ai entendu derrière moi : « Tes papiers » adressé au suivant. Ou je l'ai cru peut-être... J'ai hâté le pas vers la gauche, j'ai ramassé le tas de papiers et en route.

Vous avez eu de la chance

J'ai eu quelques cas comme celui-là dans ma vie, je te dis, j'ai une veine de pendu. Mais, laisse-moi continuer. J'ai mis près d'une demi-heure pour arriver à l'abri, carTsimendenia se trouvait à l'autre bout de la ville, au nord-ouest, et il fallait que je choisisse de petites ruelles dépourvues de circulation, « par peur d'une punition », comme dit l'Évangile du dimanche de Thomas. J'ai trouvé la maison. L'ami, je ne le connaissais pas bien. Nous nous étions rencontrés une fois seulement à Soufli, un peu avant que j'entre au maquis. Réfugié au moment de l'Occupation à Férès, il était venu acheter de la soie pour des chemises (la soie souffliote était beaucoup moins chère que la percale que les trafiquants apportaient de Turquie). J'ai oublié son nom. Pour le nom de famille était du genreChristophilos, je pense.

Nous avons parlé des grandes lignes. Il m'a donné une image de la ville. Une clandestinité profonde, plus ou moins. Je lui ai demandé comment je verrai les gars,Cleanthis ou Orestis(le premier, secrétaire, militant le deuxième, du Conseil départemental, mes compatriotes de Soufli). Il ne savait pas. « Moi, je vois seulement Tassoula. Je la ferai venir le matin pour que vous parliez. » Il l'a fait venir. Charmes, blagues, mais aussi de l'inquiétude : « Comment es-tu arrivé, espèce de monstre ? »,« Laisse tomber comment je suis arrivé. Je suis arrivé. La région m'a envoyé. Et il faut que je les voie. »« Mais ils ne sont pas ici. Ils sont partis plus haut » (elle voulait dire : l'arrière-pays). « Où ? », « Je ne sais pas, mais ils doivent être à Soufli. » Le gros lot ! Que faire maintenant ? Je réfléchis.

Nous avons discuté un petit moment. J'ai compris que Nondas (le Komotinien) n'avait que trop raison. Il y avait de la violence et beaucoup ! Elle m'a dit que d'autres forces nationalistes étaient arrivées en plus du 101^e bataillon de la garde nationale. Des détachements faisaient le tour des villages, arrêtaient, torturaient des gens. Ils avaient appris aussi le meurtre

du secrétaire de l'EPON à Lagos, et elle ne savait pas où se trouvait Apostolis. J'ai compris qu'elle était pressée. « J'ai sauté le mur du jardin pour venir. Si je tarde, ma mère va remuer ciel et terre ». Elle avait raison, je la connaissais, madame Panteris.

Alors, va maintenant, et nous verrons, je lui ai dit

Et toi, comment vas-tu rentrer ? Je ne vais pas rentrer. Je vais partir pour Soufli, en train, le matin.

Tu es fou ? Ils vont t'attraper. Le train est plein de mouchards. N'aie pas peur, je prendrai des mesures, l'ai-je tranquilisée. D'ailleurs, le jour de Pâques, ils dormiront, ou ils seront bourrés. Je comptais que les choses seraient moins strictes le lendemain. Elle a insisté pour me détourner, mais finalement, elle a compris que rentrer serait aussi dangereux, sinon plus. Je l'ai persuadée que, si j'atteignais Soufli, mon retour serait sûr par la route clandestine, comme me l'avait affirmé Nondas (si j'y arrivais...). J'ai quitté le refuge le matin. Je me suis approché de la gare et j'ai suivi les manœuvres du train, pour monter en vitesse un peu avant le départ. Au moment approprié selon moi, je me suis dirigé vers la porte arrière du bâtiment. Soudain, surprise ! Giorgis D., de Soufli, est sorti pour jeter son mégot, c'était suspect...

Pourquoi suspect ?

Je vais te le dire. Mais tu m'interromps sans arrêt. Je ne l'ai pas dit pour que tu ne me poses pas de questions. Tu as raison. Il faut que je t'explique beaucoup de choses sur ce temps-là.

C'est aussi une petite histoire de l'Occupation. Si tu t'en souviens, je t'ai dit qu'à la fin du printemps, il y avait eu, à l'EPON du village, un redéploiement des forces. On nous a pris dans le collège, presque tous, et on nous a mutés dans les quartiers pour aider les organisations locales. Avant cela, peut-être pour nous expliquer le pourquoi, mais aussi le comment se passera la mutation, il y a eu une grande délibération des cadres. Nous étions environ 25 à 30, tous des garçons – là-haut, les organisations séparées par sexes n'avaient pas encore été créées. Du collège, trois ou quatre. Deux de notre classe, Manos et moi. Tous assis dans une grande cave, dans la magnanerie de Vranaios. Un peu avant de commencer, on a vu les deux frères D., Giorgis et son frère aîné, qui avaient achevé leurs études, l'aîné, étudiant en médecine, en congé en raison de la guerre et de la famine à Athènes. À peine les avons-nous vus avec Manos, que, inquiets, nous avons pris à part le secrétaire, et nous lui avons dit que nous avions des indices, qu'ils étaient « suspects de collaboration », et que, si eux restaient, nous partirions. Il nous a persuadés de rester. Ce qui a suivi a montré que nous avions raison à 50 %. Giorgis, selon Tassoula, s'est rallié tout de suite aux Bouradades, l'aîné non. Fin de la parenthèse.

Heureusement, il ne m'a pas vu. Comment pouvait-il s'y attendre ? Je me suis retiré dans la zone hors de la portée des tirs. Je devais décider. Je suis allé vers le petit pont en faisant attention. À côté de la gare, coulait – coule – un torrent. Mes copains m'avaient dit de faire attention, là, une sentinelle montait la garde. Je suis arrivé et je n'ai vu personne. Entre-temps, j'avais presque décidé d'aller – d'entreprendre d'aller – à pied à Soufli. J'avais devant moi,

avec le crépuscule, quatorze à quinze heures de jour. J'atteindrais au moins Kornofolia. D'ailleurs, même avec le train, je devais descendre à Kornofolia. Un village à nous, et à bien des amis du collège et du « combat ». Une fois passé le pont, j'avais pris ma décision, j'ai marché vers le sud en suivant la ligne de chemin de fer. Par la grande route, je gagnerais deux-trois kilomètres, mais j'ai préféré le chemin plus long pour éviter les rencontres embarrassantes.

Le trajet d'Alexandroupolis à Soufli est, dirais-je, plus que plat. Songe qu'après soixante-cinq kilomètres, l'altitude au bout de l'étroite bande (500-800 mètres) au bord du fleuve, l'Évros, du côté grec, est à peine de 12 à 15 mètres. Dans le lit du fleuve, elle ne dépasse pas les huit mètres. L'eau coule simplement par la poussée que lui imprime sa masse depuis ses sources près de la capitale bulgare, quelque part à plus que 500 kilomètres. Je comptais alors que, si je faisais cinq kilomètres à l'heure, quand l'obscurité tomberait, je verrais les lumières de mon village. Cela semblait possible, après que, vers midi, j'ai passé la gare de Férés, à un peu moins de la moitié du trajet. À la sortie du village, je suis entré dans un café, j'ai pris un thé et j'ai demandé quelque chose à manger. Le cafetier n'avait pas grand-chose, il m'a servi un peu de fromage et de pain. En mangeant, j'ai observé une personne entre deux âges, en face de moi, qui me regardait avec insistance. Je me préparais à me lever en hâte pour éviter une probable « mauvaise rencontre », quand quelque chose s'est éclairé en moi : « Mais ça ne se peut pas, c'est Thessalos », ai-je pensé. Thessalos, le pseudonyme de mon chef de section au maquis, dans le bataillon de commandement du régiment... Je t'ai mentionné, je pense, que, dans mon bataillon, j'avais mon ancien ami, Patras. Oui, celui qui nous avait apporté avec Tzavelas, la première voiture de blé pour les résistants, l'été de 1942. Et Thessalos était son pendant, le militaire de la division³⁴¹.

Assuré que mon flair ne me trompait pas, je me suis installé confortablement sur la chaise, j'ai allumé une cigarette, et, en le regardant, moi aussi, avec insistance, j'ai commencé à frapper légèrement sur la table avec le majeur droit dessignaux en morse, en courbant le poignet, comme je le faisais pendant des heures, dans le repaire, quand je m'entraînais comme radiotélégraphiste. Il s'est levé lentement et en passant de façon prétendument indifférente à côté de moi, il a « sifflé » : « Eh bien, du morse, toi ? », « Oui, Kotsios », j'ai répondu en utilisant son « nom de baptême ». Nous avons échangé quelques mots, que j'apprenne ce qui se passait dans les environs et il est parti. Je suis parti moi aussi.

J'ai attaqué, au bout de deux heures la côte de Péplos – la seule côte du trajet. En montant, j'ai senti la fatigue. À mesure que j'avançais, la fatigue augmentait et un mal de ventre insistant a commencé. Ça se gâtait à mesure que le temps passait. Mal au cœur, j'ai sorti des médicaments. La panique m'a saisi, il m'était impossible d'arriver avant le soir à Kornofolia. Je devais m'arrêter quelque part, tout près. Alors je me suis souvenu de l'oncle Dimitris à Tychio, comme on appelait alors Tycheron. Il fallait, à tout prix, que je me sorte de la montée

341 Ceux qui ont étudié la structure de l'organisation de l'armée de résistance de l'ELAS savent que, dans toute sa pyramide fonctionnait une forme binaire de commandement : l'administrateur militaire, responsable de l'état matériel de l'unité, et le capitaine, habituellement un ancien résistant, expert en guerre « peu orthodoxe » et responsable de l'éducation politique et du comportement des résistants. Dans les opérations, il y avait une étroite collaboration entre les deux.

jusqu'à la gare de Péplos et que je prenne la descente pour Tychio. Là, je trouverais à loger chez l'oncle Dimitris.

Qui était l'oncle Dimitris, un parent?

Non. Un ami. Élève et ami de mon grand-père, de pope-Yannis. Il me semble que je ne t'en ai pas parlé. Mon grand-père, après Halki, avant d'être pope, a été maître d'école dans des villages de Thrace orientale. D'après ma mémoire, dans deux villages arvanites³⁴², Sultanköy et Imbritepe, et à Kioupli, un village proche de Soufli du côté oriental du fleuve. Ma grand-mère Papadia racontait dans sa vieillesse les belles histoires de cette époque. Il est même retourné comme prêtre dans les deux villages arvanites. Il avait appris leur langue et, le dimanche, il faisait le sermon en albanais. Certains de ses sermons dans cette langue, en caractères grecs, ont été conservés jusqu'à l'Occupation. Je me souviens de la première phrase de l'un d'eux pour la fête des trois Iérarques, je crois : « Ouveindriti ti botas » et, entre parenthèses, la traduction en grec (la seule phrase du manuscrit en grec) : « Vous, vous êtes la lumière du monde »³⁴³. Quand, au changement de régime, j'ai cherché dans sa bibliothèque, je ne les ai pas trouvés. L'un, semble-t-il, des bourreaux qui allaient et venaient dans la maison à la période des persécutions, 1946-1974, en défonçant la porte de la maison déjà esquinée par les coups de pieds des Allemands, devait les avoir trouvés ; naturellement il n'a pas pu les lire, il doit les avoir pris pour un code secret venu de Moscou et les avoir déchirés ou, probablement, apportés à la Sécurité comme un butin important ! Songe combien de reliques précieuses de la véritable Histoire de la Nation ont dû être perdues à cause de l'analphabétisme des agents de la Sécurité. De toute façon, tu dois reconnaître qu'un de mes ancêtres a été une sorte de petit Kosmas l'Étolien³⁴⁴, hein ?

L'oncle Dimitris donc, et cinq-six autres des anciens élèves de grand-père, l'ont retrouvé après 1922, quand le fleuve est devenu frontière et que la Thrace a été scindée en Orientale et Occidentale, un peu comme Chypre Nord et Sud aujourd'hui, ou avec l'échange des populations en 1923. Alors, la majorité des habitants de langue albanaise de la Thrace d'au-delà (= orientale), comme on disait autrefois, ont été déclarés Grecs³⁴⁵, ont passé le fleuve et se sont installés dans un groupe de villages au sud-est de l'éparchie de Soufli. Et l'oncle Dimitris à Tychio. Je savais que, sous l'Occupation, il avait adhéré à l'EAM. Donc aucun problème ; et même sans ça, il n'y aurait pas de problème. Les valeurs de la communauté primitive n'avaient pas encore perdu leur éclat alors (leur « splendeur », comme dit Solomos). Les amitiés et la solidarité, le respect du voyageur et la notion d'hospitalité avaient de la force et pouvaient dépasser les divisions passagères.

³⁴²Arvanite : population grecque de langue albanaise.

³⁴³ La phrase vient d'un sermon du Nazaréen à ses disciples et est conservée, si je ne fais pas d'erreur dans les Actes des apôtres, m'a précisé Stéphanos Stéphanou.

³⁴⁴KOSMAS l'Étolien (1709 ?-1779), moine puis prêcheur actif qui, pendant près de vingt, fonda près de 200 églises à travers la Grèce continentale ; il incite les fidèles à créer des écoles, à apprendre le grec et à lire les Écritures. Son activité inquiète les propriétaires et les autorités tant ottomanes que vénitiennes. Il est accusé par les Ottomans d'activité pro-russe et exécuté.

³⁴⁵ La définition du « Grec » et du « Turc » en 1923, a été faite sur base religieuse. Étaient donc « Grecs » tous les orthodoxes, quelle que soit leur langue maternelle, et « Turcs », tous les musulmans.

J'ai serré les dents, j'ai réuni les forces qui me restaient et, au coucher du soleil, je suis arrivé au village de notre ami. Il m'a reconnu tout de suite, a remarqué la pâleur de mon visage, et m'a demandé, inquiet « Qu'est-ce que tu as, Stéphanos ? » « Je vais m'asseoir, oncle ; une goutte d'eau et nous parlerons. » Nous avons parlé de tout ce dont il était possible de parler, tout ce qu'il fallait dire. « De toute façon, demain, je dois arriver à Soufli », j'ai clos la conversation. « Bien, ça sera comme tu veux. Mais remets-toi d'abord, Andonis va arriver (son petit-fils), ça ira ».

Andonis est arrivé ; « coup de chance », comme disent même les prix de l'Académie, il était secrétaire de l'EPON du village. Avec lui, tu comprends, nous avons parlé... un peu plus. Entre-temps, l'Albanaise, sa mère, a mis la table et hop hop... la tiropita était prête, étendue sur le plateau à attendre le four. En une demi-heure – quand a-t-elle allumé le feu, quand l'a-t-elle alimenté, quand a-t-elle enfourné le plateau ? –, une pita dorée, prête à damner le quartier par son odeur. Heureusement, la veille au soir, le carême s'était terminé, dès la tombée du jour, le premier jour de Pâques. J'ai hésité, que ça ne me fasse pas de mal, dans l'état où j'étais. Tout doucement, je me suis enhardi, j'ai mangé. « N'aie pas peur, m'a encouragé la tante. J'ai mis une plante qui empêche le mal de ventre ». Je ne sais pas si c'est la plante ou l'amour des amis que j'ai senti me serrer dans leurs bras, l'assurance que j'étais dans de bonnes mains et l'aventure qui s'acheminait vers une fin heureuse – en tout cas, une heure plus tard, je me portais comme un charme.

Le matin, avant l'aube, Andonis m'a mené loin dans la plaine pour contourner Phylachto. C'était un village difficile. Bien qu'il eût pas mal de gens « à nous », il avait aussi, Andonis m'en a informé, des adversaires coriaces, qui, ayant repris courage avec la venue des Bouradades, avaient sorti leurs couteaux et bousillé des gens. « Béni... soit mon mal de ventre, ai-je dit en moi-même. Songe que je serai tombé entre leurs mains hier soir, en continuant mon chemin, s'il ne m'était pas arrivé l'incident de l'après-midi. Ils pouvaient me liquider sans que personne ne le sache. »

Quand nous nous sommes approchés de Laghina, j'ai dit à mon nouvel ami de retourner au village. Il insistait pour m'accompagner jusqu'à Kornofolia. Je n'ai pas accepté. Il n'y avait, d'ailleurs, pas de raison. Nous nous sommes dit au revoir. Je suis entré dans Kornofolia, baignée dans la lumière d'après-midi du mois d'avril-mai. J'ai senti la chaleur de la confiance et le charme de mon cher pays me serrer dans ses bras. La fin du doute, je m'en sortirai. Ces heures-là, tu les apprécies seulement après une épreuve – petite ou grande, ça n'a pas d'importance. Seul compte le fait que tu t'en sois sorti...

Dans le premier café, j'ai entendu un « Hé ! » je me suis retourné. C'était Christos, mon ancien maître au collège, qui me souriait. « Viens » m'a-t-il appelé. Il m'a offert le café ; j'ai bu avidement de l'eau. Entre-temps, il n'avait cessé de m'interroger. Il y avait près d'un an qu'on ne s'était vus, depuis la fin de la dernière année scolaire, quand il m'avait défendu avec Bernardis, notre professeur de gymnastique, dans une réunion houleuse de l'assemblée des professeurs, où le principal insistait – à juste titre entre nous – pour qu'on me renvoie des collègues du département, à cause de la bagarre que j'avais provoquée dans la classe – tu te souviens ? Les « Où étais-tu ? », « Qu'est-ce que tu faisais ? », « Aujourd'hui, espèce de

scélérat, comment t'es-tu retrouvé ici ? », allaient et venaient en rafales, l'un après l'autre, sans me laisser le temps de répondre. À un moment, essoufflé, il s'est arrêté. Je le regardais avec plaisir et de fierté. Ce n'est pas rien que de constater que ton maître, que tu respectes et que tu aimes pour tout ce qu'il t'a donné, et en particulier pour la disposition amicale qu'il t'avait prodiguée, continue, après tant de temps, à montrer un intérêt si chaleureux pour toi, ton sort, tes pensées et tes petits exploits...

J'ai fait un rapport de cinq minutes et j'ai terminé avec une naïveté simulée : « Et, aujourd'hui, je désirerai voir les miens, et je suis venu. » « Tu as bien choisi ton moment », a-t-il fait et tout de suite, il a ajouté : « Allons à la maison, voir aussi Eleni (son épouse, exilée par la suite pendant cinq ans environ, avec la tante Apostolia), te laver, te reposer, et demain, si Dieu le veut, tu pars pour Soufli. » Je lui ai expliqué que ce n'était pas possible. « Il faut que je voie les copains, Christos. » C'est la première fois que j'abandonnais le « maître » pour l'appeler par son nom de baptême. « Ils vont être perdus, les gars si tu ne les vois pas aujourd'hui ? » a-t-il insisté. J'ai insisté moi aussi, finalement, il a cédé. Il a appelé le petit-fils du cafetier qui faisait d'habitude les commissions des clients, et lui a dit : « Allez, dépêche-toi, toi ! Trouve Giorgis Bougatzelis et dis-lui que je veux le voir. »

Le temps que « sèche la salive qu'il avait crachée », comme on dit au village pour toute urgence, voici Giorgis (*l'Étincelle*, comme nous l'appelions sous l'Occupation). C'était l'un des premiers résistants de l'été 1946 dans l'Armée démocratique de l'Évros ; il s'est perdu lui aussi quelque part dans les maquis thraces ou macédoniens, dans ces tentatives désespérées de 1948-49, quand la VII^e division, laissant juste quelques brigades dans le département, apuisé, à plusieurs reprises, dans la source intarissable de l'Évros pour renforcer le Vitsi-Grammos, et quand nos gars ensemençaient la plaine du Vardar de leurs corps fauchés par les bombes et les mitrailleuses des avions américains, en essayant d'atteindre le Païkos par Vélès.

Il m'a emmené, et, en laissant tomber le « maître », tout en marchant, je lui ai expliqué en deux mots ma mission, et lui, m'a communiqué une nouvelle inattendue. « Il est ici, Apostolis. Nous allons le voir et vous parlerez. » À d'autres moments, sous l'Occupation disons, il fallait toute une procédure pour une telle rencontre. Confirmation écrite ou avec des mots d'ordre de mon côté, entente « d'en haut » pour la rencontre, tout cela peut-être exigé par les règles de la « clandestinité ». Mais là, c'est la confiance mutuelle qui fonctionna. Giorgis sautait par-dessus les règles, et, moi, je ne manifestais pas le plus petit manque de confiance envers un ami. Que veux-tu, la camaraderie compte beaucoup plus que les règles – une expérience, aussi nécessaire soit-elle, une mesure, aussi utile et indispensable soit-elle, ne peut remplacer l'intuition...

Surprise pour Apostolis aussi. Notre rencontre, heureuse et prometteuse, comme je l'avais prévue. Il attendait avec angoisse d'apprendre ce qui se passait « là-bas en bas », Kavala et le Bureau de région, et, en même temps, il était heureux qu'un voyageur inattendu lui arrivât pour envoyer ses nouvelles à la direction. Il a lu la note qui lui était adressée, s'est assis, et l'a complétée avec les données de l'organisation ; il y a épinglé un bref exposé qu'il tenait prêt, et

m'a dit : « Attends, d'ici peu, dès qu'il fera sombre, l'agent de liaison arrivera et nous irons ensemble à Soufli. »

Clandestin dans mon village...

Deux agents de liaison, des gars connus sont arrivés... Le premier, Vangelis, un de mes voisins et camarades en primaire. Il avait perdu son père très jeune, il était en retard de deux-trois ans après le CM2 et, après la guerre d'Albanie, il est entré au collège. Le second, plus jeune, son camarade de classe aujourd'hui, le fils aîné de la famille Tziamtzis. Des gars pleins d'entrain, tous les deux, ils sont partis un an après au maquis, dans la deuxième Résistance. Tziamtzis a été tué très tôt. Vangelis a fait trois ans dans presque tous les maquis de Macédoine Orientale et de Thrace, toujours aux avant-postes, parmi les plus habiles éclaireurs de l'Armée démocratique. Il est rentré de Tachkent, après trente ans d'exil, le corps criblé de balles de la guerre civile et, malgré tant d'opérations, il continue à se baigner en hiver à Érétrie [Eubée], où il s'est établi avec ses trois enfants.

Nous avons pris la montée en suivant le fleuve depuis Kornofolia, nous sommes entrés dans Soufli entre Kalaitzis et le Prophète Ilias, et nous avons laissé Apostolis et le plus jeune dans le quartier d'en haut, à Karkatsilia. Vangelis m'a accompagné jusque dans notre cour. Je lui ai dit d'avertir Cleanthis que j'étais arrivé, et nous nous sommes séparés.

Ma mère m'a ouvert, un peu inquiète. Dans de tels moments, un coup frappé à la porte n'est pas d'ordinaire une bonne chose. Elle est restée immobile sur le seuil, la porte à moitié ouverte, je l'ai attrapée pour l'empêcher de tomber. « Comment es-tu venu, mon enfant ? » Et elle s'est mise à m'embrasser ; mon père derrière, la même chose. Yannis, mon petit frère, dormait comme un bienheureux, dans la grande pièce, le *musafiroda*³⁴⁶. À leurs premiers mots, j'ai compris la cause de leur inquiétude et le « Comment es-tu venu ? », de ma mère. Tôt le soir, s'étaient produits des incidents à la promenade, la balade du dimanche des jeunes dans la grand-rue. Yannis était revenu à la maison, inquiet, comme s'il était poursuivi.

« Réveille-le, qu'il me raconte ce qui s'est passé », je lui ai dit. Et comme elle me répondait : « Laisse le gamin, parlez-en demain », je suis entré dans la pièce et je l'ai secoué.

« Réveille-toi, espèce d'endormi, ton grand-frère est arrivé ».

« Ça va, laisse les sottises », a-t-il murmuré, en se frottant les yeux dans son demi-sommeil pensant que quelqu'un se moquait de lui.

Je l'ai frappé en lui caressant les joues, en riant à moitié :

« Allons, viens, c'est moi, tu ne me vois pas ? Réveille-toi, tu ne rêves pas. Et dis, ce qui s'est passé à la promenade ? »

« C'est bien toi, espèce de... ! Comment es-tu ici comme un chien dans un jeu de quilles ? »

« Laisse les quilles et les jeux et dis-moi ce qui s'est passé. »

Il a commencé à me raconter, de manière un peu embrouillée au début, mais le sommeil l'a vite quitté et j'ai compris à peu près ce qui était arrivé. Ils avaient reçu la « directive », dit-il, de faire une tentative pour légaliser les chansons éponites. Trois-quatre groupes ont été

346 Expression turque : chambre des visiteurs. « La mère l'appelait la pièce de réception », m'a expliqué Stéphanos.

choisis, parmi les éponites les plus jeunes et agiles, pour essayer. La première équipe a commencé, celle de Platanos, de notre quartier – Yannis, Apostolis, Giorgis, des camarades de classe inséparables et Vangelis Gouventas avec un duo de plus âgés – qui fredonnaient, au lieu de « Christ est ressuscité ».

En avant, éponites, frères et sœurs et à nouveau

Allons et vite l'aube surgit, etc.

Un autre groupe plus loin a répondu :

L'EPON avance

pour une vie nouvelle...

Et un autre plus bas :

EPON, EPON, tu es l'ennemi des fascistes

La fierté du peuple...

Et ainsi de suite ! Ils ne se sont pas contentés du murmure prescrit par la consigne, ils ont un peu poussé des cris et, en cinq minutes, ce fut le bazar complet ; sur la promenade, des centaines de garçons et de filles chantaient bien fort les « chansons du combat ». Les Bouradades se sont inquiétés, ils pensaient que commençait le « troisième tour » [de la lutte révolutionnaire], ils ont tiré quelques coups de fusil en l'air, ensuite, ils ont sorti les matraques et leur sont tombés dessus... Il y a eu de la pagaille, quelques arrestations et les gens se sont dispersés dans les ruelles proches.

« Maintenant qu'est-ce qui se passe ? », j'ai demandé inquiet.
« Rien, ils en ont conduit quelques-uns au poste, nous nous sommes rassemblés, nous aussi, dans la côte », m'a répondu Yannis.
« Toi, ils ne t'ont pas vu, ils ne t'ont pas suivi ? Je te le dis pour savoir si je change de maison, si je me réfugie chez la tante Dimitra, ou chez Vaghia ».
« Bah, ils ne montent pas de nuit au-dessus de la rue principale ». J'ai été convaincu, à moitié. Entre-temps, il s'était levé, s'était étiré, en souriant avec assurance. J'étais secrètement fier de lui. Je l'avais quitté enfant, entre treize et quatorze ans, et aujourd'hui, après un an et quelques, un vrai palicane ! « Prends garde à toi, ma fierté », j'ai fait en moi-même.

« Allez, va parler avec les vieux dans la cambuse ; et moi, je monte la garde ici, à la fenêtre de devant. Si je vois du mouvement sur la route, plus bas, nous sautons de la cuisine de grand-mère dans le torrent et nous nous cachons dans les celliers de Mitsaki », m'a-t-il presque ordonné. Mes parents, je ne les avais jamais appelés « les vieux ». Et pas même plus tard jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. Yannis avait avancé dans la langue de sa génération. Signe des temps...

Je suis resté à la maison près d'une semaine. Complètement enfermé, pas même dans la cour le soir ! La « clandestinité », tu vois... Pendant un à deux jours, je n'ai pas vu la grand-mère, de peur qu'il ne lui échappe quelque chose en parlant avec une voisine. Finalement, j'ai décidé d'aller dans la maison d'enbas – l'ancienne, qu'avait bâtie, environ cent ans auparavant, grand-père Nicolas, le pêcheur, le père de notre grand-père. Alitée depuis l'Occupation, la grand-mère Papadia³⁴⁷, chargée de maux à la suite des épreuves de la vie et de onze accouchements et deux fausses couches. Je lui ai expliqué que j'étais arrivé en clandestin, et de ne le dire à personne. « Tu me prends pour un gosse ? » a-t-elle répondu, un peu froissée. Tant d'années dans les persécutions, depuis l'exil des Guerres balkaniques quand les Bulgares avaient gardé le pape trois ans en captivité, et qu'ils cherchaient Constantin, son fils aîné qu'elle cachait dans le plafond³⁴⁸. Puis les perquisitions sous Metaxás, les Allemands, – deux ans de clandestinité d'Aris et l'arrestation de Charilaos –, qui pénétraient sans arrêt de nuit dans la maison pour perquisitionner... et la vieille femme querellait les autres parce qu'elles laissaient l'« étranger » entrer ainsi, sans demander. « Ce n'est pas une vigne abandonnée, la maison du pape » criait-elle aux gestapistes en secouant son bâton de façon menaçante.

Elle comptait six guerres dans sa mémoire, la grand-mère. La première, 1897, elle en avait seulement entendu parler par le pape, vingt-cinq ans alors, et sa deuxième fille, Kateríni (elle n'a jamais accepté le diminutif Katina), ma mère, nouveau-né dans les langes. Les quatre suivantes, les deux Guerres balkaniques, la Première Guerre mondiale et la Catastrophe d'Asie mineure, elle les avait vécues et payées chèrement : les Guerres balkaniques et la Guerre mondiale, réfugiée – le pape prisonnier, forçat aux travaux forcés bulgares –, avec six enfants de trois à vingt ans, à travailler le tabac dans les champs des autres, à Doxato ; la guerre d'Asie Mineure avec son fils aîné, Constantin, disparu deux ans en captivité. Aujourd'hui finalement, l'Occupation allemande, avec toute la famille impliquée dans la guerre de libération et ses angoisses, son dernier-né, l'oncle Charilaos, six mois dans les prisons de l'occupant, – à risquer chaque jour d'être exécuté en représailles, dans la logique nazie de la responsabilité collective –, et une autre année, soldat de l'ELAS dans le maquis.

Et il allait lui en échoir une encore, la plus pénible, la guerre civile, à 85 ans passés. Avec deux morts : Stratis, l'aîné de ses gendres, le mari de tante Maria, qu'ils ont libéré moribond du camp de prisonniers de Soufli, au début de 1947, et son dernier-né, Charilaos, qu'on lui a apporté, chaud encore, lapidé par les meurtriers à cagoules noires qui l'ont arrêté, brûlant de

347Stéphanos Stéphanou, toutes les fois qu'il a mentionné sa grand-mère, ne l'a jamais appelée de son nom de baptême Eleni. À ma question, il m'a répondu en souriant : « Jusqu'à mes neuf ans, je ne le connaissais pas ce nom, je ne l'avais pas même entendu. Les femmes de la maison l'appelaient "mère", les voisines et les visiteurs "tante Papadia" et le grand-père, d'habitude, d'un air moqueur, "la vieille". Allez madame la vieille, lève-toi qu'on mange », disait-il, quand les dimanches, nous étions tous assis ensemble au déjeuner. Ainsi, j'avais eu aussi l'habitude du « grand-mère Papadia », qui la distinguait de l'autre, Sophie, celle de mon père. La tante Sophie, comme l'appelait Nana, sa petite-nièce, jeune réfugiée elle aussi, fille d'Adrianos. Quand le grand-père est mort, le journal *la Vie* est arrivé avec un autre destinataire « la vieille Hélène Psarra ». J'ai été étonné. La seule Hélène Psarra qui existait à la maison était ma petite cousine, six ans alors. Elle ne pouvait pas, bien sûr, être ce destinataire. Alors, le « madame la vieille » du grand-père m'a conduit à découvrir le nom de baptême de la grand-mère. Je ne l'ai jamais utilisé. Elle est toujours restée « grand-mère Papadia » pour moi et pour tous ses petits-enfants. »

³⁴⁸ Entre les lattes du plafond et la toiture, une méthode très utilisée dans la période ottomane.

fièvre, dans un village proche des villages pomaques, et qu'elle a enterré de ses mains ; et son deuxième petit-fils, Theophilos, résistant de l'Armée démocratique et après, tuberculeux pendant des années dans les démocraties populaires ; et tous les autres en prison, et dans les barbelés de la guerre civile, sa petite-fille, tante Apostolia, exilée cinq ans (Ikaria, Trikeri, Makronisos, et à nouveau Trikeri jusqu'en 1952), ma mère en prison, son deuxième gendre, Dimitros, exilé, et ses deux petits-enfants, moi en prison, et exilé deux fois jusqu'alors, et son petit-fils, mon frère Yannis, en 1952, condamné à mort qui attendit chaque jour sa fin, puis vit sa peine commuée en dix ans de réclusion.

Une grand-mère brave du peuple de gauche, qui, comme d'autres par centaines, mieux, par milliers, a supporté le poids des choix de ses enfants et petits-enfants, sans se plaindre, avec une résistance inimaginable, avec une tolérance chrétienne au « grand mal » et une incomparable obstination dans son droit ; un des milliers d'exemples de patience enfermés dans le dicton, qui était une de ses prières les plus habituelles : « Que Dieu ne te donne pas, mon enfant, tout ce que tu peux endurer ».

La brave grand-mère a supporté une tempête d'une quarantaine d'années jusqu'à ses 93 ans. Sans perdre espoir, courage ni patience. Sans jamais maudire tous ces « méchants ennemis » qui ont fait de quarante années de sa vie, un enfer, plus que les souffrances de son Christ, qui ont duré vingt-quatre heures seulement... Souvent quand je considère les dernières années de la vie de cette bonne vieille, j'évoque ces trente années consécutives desépreuves de la famille – une parmi les mille (dix mille, disons) de la gauche grecque ensanglantée³⁴⁹ ; je reste perplexe sur la manière dont elle a enduré tout cela, – dont tous ont enduré –, avec la même force en face du malheur, le même degré de solidarité dans la petite communauté des « leurs », mais aussi des « autres », pas seulement de ceux qui avaient les mêmes opinions politiques. Autrefois, j'attribuais cela à une foi commune, à un choix d'ensemble concordant. Aujourd'hui, j'ai conclu que cela ne suffisait pas. Nous portions tous quelque chose, qui un

349 Souvent StéphanosStéphanou utilise la formule « les mille familles de la gauche grecque ». Il désigne, il me l'a expliqué : « un signifiant qui n'est pas coïncé dans une valeur quantitative de nombre précise. Au début, dit-il, peut-être que je m'approchais, en la dépassant, une valeur arithmétique précise. Plus tard, j'ai compris que je l'utilisais pour donner au signifié une extension surprenante, une grandeur où la quantité exacte n'a pas d'importance ou d'évaluation précise. Comme le peuple, quand il dit “quarante nuits et jours”, “cent fois” ou “trente-six mille mots”, veut dire quelque chose de nombreux, de grand, peut-être d'innombrable. Il suffit que cela soit inimaginable jusqu'alors. Et cela concerne ces – nombreuses – très nombreuses – surtout paysannes, et la plupart, je pense, de propriétaires, avec des biens plus importants que la moyenne, mais avant tout avec des valeurs traditionnelles fortes et riches, clairement discernables dans la campagne grecque qui avait commencé à subir les influences d'une modernisation bourgeoise rampante, d'un “modernisme” amoral. J'ai parlé des “familles paysannes” d'une part, parce que ce sont elles que je connais surtout ; d'autre part, parce que je soutiens que le mouvement révolutionnaire a été surtout rural, sauf dans l'Athènes des deux dernières années de l'Occupation, ou dans ses points culminants, de temps à autre. Ainsi s'inscrit dans l'histoire politique contemporaine le mouvement de gauche et du Centre dans les années 1940, et avec la participation considérable de l'arrière-pays par la suite, en particulier au début des années soixante. Tant dans sa participation active, que, surtout, dans son coût élevé et ses sacrifices. D'ailleurs, la participation de la paysannerie est impressionnante dans les deux armées populaires dans la période 1940-1950, dans la première armée de libération, une majorité des participants, et dans la deuxième, l'Armée démocratique, presque sa totalité. Parmi eux, quelques noms, comme le grand-père Stavrinou de Simsirikis, qui a accepté de donner un asile clandestin à un fugitif de Vourla, Giorgis Georgiou (en 1957, quand son fils, Cleanthis, était encore en exil), ou l'oncle Constantin du village de Paliouri, avec ses deux fils et son gendre dans l'Armée démocratique et une fille et future mariée en prison, le vieil oncle Anastase de Lavara, qui, en vingt ans, a été traîné deux fois à Yioura, une en 1948 et une autre en 1967, et beaucoup d'autres hommes et femmes.

peu, qui beaucoup, dans notre richesse intérieure, comme une tradition, un peu communautaire primitive, un peu, peut-être plus, paléochrétienne comme celle qui faisait chanter des hymnes aux premiers martyrs devant les lions qui s'élançaient pour les mettre en pièces. À la différence qu'eux, ils étaient sûrs de gagner ainsi le « royaume des cieux », nous, les « nôtres », malgré tout l'espoir que nous nourrissions de jouir de « quelque chose » de ce que nous avons rêvé – le « royaume de la liberté » d'Engels –, en notre for intérieur, nous savions que nous n'en étions qu'aux semailles et que la moisson tarderait.

Je songeais donc ces derniers temps, et je continue à le penser, que notre famille, la famille du pope tolstoïen Psarras, et du communiste andrinopolitain Dimitros, reposait sur grand-mère Papadia qui – peut-être inconsciemment – chaque fois que la situation était difficile, était là pour faire sauter la barricade ou le fossé. Et combien de barricades, en vérité, combien de fossés...

Assez vaste, la parenthèse sur grand-mère Papadia. J'espère cependant que tu es d'accord, nous la lui devons. Tous ces hommes, les nôtres, l'« arrière » comme disait l'oncle Yannis Papoulis, à Yioura en 1949, ont supporté le poids de notre choix. Nous ne leur avons pas demandé quand l'avons décidé, et eux, ont accepté, sans hésiter un instant, sans se plaindre, pas même une fois. Et non pas tant parce qu'en eux, ils sentaient que notre voie avait raison – et raison, les générations innombrables, mises à l'écart pendant des siècles, méprisées et exploitées –, ou pas seulement du moins. C'est, surtout, qu'ils avaient appris par l'expérience que, face aux tempêtes naturelles ou sociales qui frappaient toujours les simples, les faibles, les « invisibles », seule l'unité de la « famille » – pas seulement dans sa signification naturelle, mais aussi tout ce que les divisions sociales y avaient ajouté – donnait la possibilité de se sortir de n'importe quelle adversité.

Les autres, les « gens célèbres », les puissants, les patrons avaient l'argent, le pouvoir, la violence, et ils pouvaient aussi violer les consciences en insufflant aux faibles, leur idéologie, la conviction mensongère que leur droit « à eux », le « droit » des puissants, est le droit de « tous » ; la seule chose capable d'affronter, de « décortiquer » cet habit mensonger était le droit à l'union des faibles, le droit imprescriptible à la survie physiologique et sociale du grand nombre, de la société.

Le lendemain de mon arrivée, le mardi de la semaine après Pâques selon le calendrier ecclésiastique, arrivèrent l'un après l'autre (clandestinité !) Cleanthis et Orestis de la Préfecture, Takis (Kapsalidis), secrétaire de l'éparchie. Je ne les avais pas vus, tous les trois, depuis le jour – vers la fin de septembre 1944 – où le régiment était parti de Soufli pour Xanthi. Je me suis rassasié de conversation avec eux « une journée entière », comme dit un vers ancien³⁵⁰ ; c'étaient des détails d'« organisation » en plus de ceux communiqués par Apostolis, mais surtout des anecdotes à propos des « exploits » et des moments palpitants de la vie d'un jeune homme pendant les sept mois de liberté de l'auto-administration, agrémentés

³⁵⁰ La phrase est d'un poème de Sofia Mauroïdi-Papadaki, intitulé « Le château-fort de l'Hymette ». Il chante le sacrifice de trois éponites de réserve de l'ELAS de l'Hymette, retranchés dans une des premières maisons d'un quartier de l'Athènes « indépendante », face à une horde d'Allemands et de bataillons de sécurité qui, vers la fin du jour, ont réussi à occuper le poste de garde, les trois jeunes ont été tués, le 28 avril 1944.

par l'air sérieux de Cleanthis, l'humour allusif d'Orestis et le style « cancanier » incomparablement enjoué de Takis.

À cette occasion, que je n'oublie pas de te dire que Takis (Christos, si je ne fais pas d'erreur) avait une capacité étonnante à construire des vers, avec de belles rimes heureuses et un contenu combatif. Ainsi, il a enrichi l'arsenal culturel local en 1944 d'une dizaine au moins de chansons éamites-éponites dans une musique empruntée aux arias comme la marche d'Aïda, à d'anciennes marches révolutionnaires françaises (la Marseillaise par exemple, ou l'hymne de la Commune de Paris) et à d'anciennes marches allemandes, qui se sont beaucoup chantées, avant et après la libération, dans notre département frontalier ; sans oublier non plus les distiques ou les quatrains scabreux et satiriques qu'il composait en un tour de main, dans les fêtes éponites que nous tenions au village les soirs de l'Occupation. Son talent était un héritage de son père, oncle Giorgis, qui avait enrichi la tradition satirique soufliote de chansons de ce genre, auto-satiriques surtout. Nous nous rappelions encore, comme beaucoup d'anciens paysans du village, son incomparable « J'ai aimé une Soufliote », sur l'air de « J'ai aimé une jeune bergère... » (d'Attik³⁵¹, si je ne fais pas erreur), dans lequel l'impayable railleur oncle Giorgis racontait que Tassio (au lieu de Mario) Brikas avait repoussé autrefois sa déclaration d'amour par un « Va d'abord raser tes moustaches ! »

Vangelis, l'ami agent de liaison qui m'a accompagné, est venu me voir deux fois. En transgressant à nouveau les règles, je lui ai demandé de m'envoyer deux anciens amis de l'avant-dernière année du collège. Romylos et Giorgos sont venus. Dans tout ce qu'ils m'ont dit sur l'organisation éponite et la situation à l'école, c'est avec une franche gaieté que j'ai entendu que mon maître préféré, Alekos Tyropoulos, avait enfin parlé – à la bonne heure, mon frère ! – deux-trois jours avant l'arrivée des Bouradades. Il a soudain suspendu la harangue de Démosthène comme nous la transmet Thucydide quand le grand orateur dégaine contre Philippe en défendant la démocratie athénienne, et signale les dangers pour le régime des visées expansionnistes des dirigeants de la monarchie macédonienne, et il a « lancé » une nouvelle philippique contre l'ouragan qui menaçait après Varkiza. Le bon professeur a prévenu, en disant (à peu près, d'après mes souvenirs et ceux de mes deux amis) : « Dans peu de temps, mes chers amis, nous ne pourrons plus parler librement comme dans le court moment de vie libre, après l'esclavage de l'Occupation, que la Résistance des vrais patriotes nous a assuré. D'un moment à l'autre, la tyrannie arrive, galopant sur le cheval de l'illégalité et de l'arbitraire le plus provocateur. Gardez pure votre conscience, tout votre bien dans les dures années d'épreuve de la nation. Et rappelez-vous que le premier devoir d'un citoyen responsable est de défendre ses droits, les droits de tous. Et de ne pas les brader en échange de n'importe quoi ». Et ainsi pendant une demi-heure...

J'ai ressenti un trouble curieux. De la joie, une grande joie, que mon maître, à qui je devais Cavafy, le chant de deuil de l'*Antigone* de Sophocle et l'oraison funèbre de Périclès (comme le grand historien Thucydide la transmet) – tu te souviens que j'ai parlé longtemps de cette leçon de deux heures environ où Alekos nous disséquait la philosophie de l'Âge d'Or, en prenant pour prétexte la phrase mémorable « Nous cultivons le beau dans la simplicité, et les

³⁵¹ATTIK (1885-1944), compositeur et chanteur grec célèbre de l'avant-guerre.

choses de l'esprit sans manquer de fermeté ? »... Mon bon maître à qui je devais tant, et qui pourtant me tourmentait, parce que, alors que – je le savais – en politique nous étions sur la même longueur d'ondes ou presque, il n'ouvrait pas la bouche pour que le cours aille là où je voulais, où nous le voulions, toute la bande, cet homme si chic dans les prolongements sociaux de son discours, en cette heure critique, a parlé courageusement aux enfants comme un véritable éducateur responsable ! Avec joie donc, et avec une culpabilité pour nos quelques affrontements, que j'ai trimballée pendant des années.

Il m'avait appelé, au milieu presque du deuxième semestre de la dernière année, pour discuter « d'une affaire personnelle ». Nous nous sommes assis un après-midi de printemps inondé de soleil, sur deux bancs, en voulant, je crois, mettre l'accent ainsi sur la liberté de parole dans cette rencontre, moi, un garçon de dix-sept ans « qui n'a plus tous ses esprits » « avec la tête dans les barreaux », et lui, ce sage intellectuel entre deux âges, un vrai maître, qui comptait ses mots et jamais ne perdait son sang-froid, tous les deux assis sur un pied d'égalité sur deux bancs voisins... Je pensais : qu'est-ce qu'il me veut ? Il a choisi trois thèmes : l'un, mon « indescriptible », – il devait vouloir dire « stupide », et j'étais prêt à l'accepter, – comportement, cette abstention de type putschiste au cours du principal en réponse à l'exclusion collective de sept élèves garçons et filles, que j'avais traitée d'« application du dogme fasciste de la responsabilité collective ». Il m'a déclaré qu'il avait décidé de refuser la proposition du principal de m'exclure définitivement de tous les collèges du département. Mais mon toupet, – entrer dans la classe après un retard de deux heures, alors qu'il continuait son cours (nous avions latin avec Tyropoulos) –, et surtout mon impertinence quand il nous a annoncé : « Messieurs, vous êtes punis, je ne peux pas vous accepter dans mon cours. Et puisque je n'ai pas l'habitude de me faire justice moi-même, simplement je vous considère comme absents et je le marque sur le registre des absences ». Mon impertinence, dis-je, me dresser et déclarer, en escomptant le consentement des six autres : « Nous resterons, parce que nous considérons la peine injuste », l'a fait changer de position et se taire lors de la réunion de l'après-midi. « Qu'est-ce que ça veut dire, Stéphanos, vous n'êtes pas d'accord ? Vous avez fait *Criton* pour rien, l'année dernière ? » Comme on le sait, Platon, dans ce dialogue, fait analyser par Socrate le point de vue philosophique de l'obéissance aux lois que l'on doit respecter, même si cela coûte la vie à un citoyen condamné. J'ai répondu que cela conduirait à l'obéissance aux lois des occupants. Son commentaire : « Ne te laisse pas entraîner à de telles confusions. Notre référence est la loi d'une cité régie par de bonnes lois, démocratique ». Je n'ai pas donné suite, en montrant par un sourire ironique, que je n'étais pas d'accord.

Le deuxième sujet était ma demande, lors de l'une de nos rencontres dans le quartier – deux potagers séparaient sa maison de la nôtre –, quand il nous a pris, en latin, le deuxième semestre, qu'il me considère « absent », me mette aux oraux la moyenne (les écrits étaient « mon travail personnel... »), et ne m'interroge jamais en cours ; jusqu'alors, ai-je dit, je n'avais pas étudié cette langue morte, et je n'avais pas l'intention de perdre des heures « pour ne pas l'apprendre » en quatre mois. Il a caractérisé ma demande de « désinvolture sans précédent », et naturellement a refusé. Il ne m'a jamais interrogé en cours cependant... Je l'ai remercié pour la bonne note à l'oral, et en particulier pour son « oubli » de me compromettre comme n'ayant pas fait mon travail. Réponse tranchante : « Je n'ai pas oublié ; simplement

j'ai commencé les noms par les "a" et le "s" se trouve bien en arrière. Je n'ai donc pas eu le temps. Quant à la note, tu te souviendras qu'à ma question de savoir si le gérondif ou le gérondinum était un seul type, tu as été le seul à répondre juste et même, très justement, tu as expliqué que nous utilisons tantôt l'un et tantôt l'autre type. » Ça m'a renversé, comme on dit quand on jette par terre un bœuf pour lui mettre des fers !

Le troisième sujet, c'était, quand nous, – une commission que j'ai mise en place seulement avec de « bons élèves » –, nous avons protesté à propos des notes d'orald du premier semestre endessous de la moyenne qu'avaient mises à cinq de nos camarades quelques professeurs « sévères », dont mon interlocuteur. Et même, à trois de cette commission, nous sommes allés trouver le préfet d'Occupation à Didymoteicho, et nous lui avons demandé – écoute, écoute un peu ! – d'intervenir pour changer cette note basse... Il ne s'est pas fatigué à aligner des arguments. De nouveau, Alekos m'a stupéfait avec une question inattendue : « Dis-moi, sincèrement, si tu étais à ma place, quelle note mettrais-tu à Manavis ou à Kavoura ? » Il s'agissait de deux « pierres à briquet », qui, même si tu les battais, ne lanceraient pas d'étincelles ! J'ai été interloqué. N'ayant rien à répondre, j'ai lancé une impertinence parfaite : « Jene les aurais pas fait passer en sixième. » Il n'a pas eu besoin d'arguments, il a suffi qu'il sourit de bonne humeur, et il a détourné la conversation.

Il a parlé avec compréhension, et presque avec amour dirais-je, – bien que Tyropoulos ne se laisse pas aller facilement à la sentimentalité –, de la précipitation des adolescents, qui veulent tout très vite, et selon leur avis et leurs exigences. Il m'a dit qu'il voyait comme raison à ce comportement une « force d'inertie » née d'une intense activité de notre génération « dans les affaires sociales, dans nos études, mais aussi et surtout dans l'action » ; « c'est raisonnable et positif, mais il faut que vous sachiez que cela n'a pas commencé aujourd'hui. Il y a plus de vingt ans que d'autres, de votre âge ou plus jeunes encore, ont fait les premiers pas, ont jeté les graines ». Et en me regardant profondément dans les yeux, il a proféré avec une ombre de respect, un nom révélateur pour moi : « Par ici est passé un homme important du nom de Tassos Haïnoglou. Tu en as entendu parler ? » « Et comment ! lui ai-je répondu, c'est l'aîné de mes cousins du côté de mon père. » « Ah ? C'est comme ça ? Je ne savais pas. Lui, à vingt-cinq ans, il a laissé une empreinte profonde sur les cerveaux et les âmes de pas mal de gens de votre âge alors, et de plus jeunes encore, en enseignant le premier ce que vous étudiez aujourd'hui ».

Il était évident qu'il suggérait notre implication dans le marxisme et les conférences que faisait Tassos en 1923-1924, dans les rencontres d'une association socialiste locale informelle que fréquentaient des maîtres d'école surtout – Kirkinélis, Zikidis, Antonoglou –, et avec eux certains maîtres du collège, Thalís Prodromiou (Kostas Thrakiotis, dans l'avant-garde plus tard des nouvelles formes de poésie), Triantaphyllos Pittas (plus tard journaliste, poète et surtout prosateur, connu comme Cleanthis Freadlis) qui publiaient le périodique scolaire, *Évros*. C'est Giorgos Gagoulías qui me l'avait raconté, un gamin du quartier du siège de l'association. Je n'avais pas entendu parler de Tyropoulos. En calculant son âge d'alors, treize à dix-sept ans, j'ai supposé qu'il suggérait sa propre participation, peut-être irrégulière à ces réunions. Je me suis réjoui que, quoique à demi-mots et par allusions, il ait confirmé mes soupçons sur la même longueur d'ondes dont je te parlais. Il s'est levé. Il était évident qu'il

n'attendait pas, peut-être même ne désirait pas, une suite de ma part. « Aujourd'hui que tu vas terminer, a-t-il clos la conversation, je sais que tu te consacreras avec passion à tes choix. Je suivrai ton parcours avec un grand intérêt. C'est surtout cela que je voulais te dire, et pour le reste, oublions le passé ! Et si tu as besoin de moi, compte sur mon soutien chaleureux ».

Je suis parti assez confus ; avec une curieuse satisfaction, peut-être parce que, malgré mes bêtises, je suis parvenu à ce que l'« aristocrate platonicien », comme je l'enjolivais parfois dans ma bande, me parle de sa jeunesse qui promettait « qu'il deviendrait autre », mais aussi avec quelques doutes sur mes qualificatifs faciles, qui commençaient à se changer en accusations, inavouables même en moi, comme si de tout petits vermisseaux à soie venaient tout juste d'être débusqués de leur œuf... Ce jour-là, un an après, avec la sensation accrue de mon erreur à son sujet, j'ai eu une occasion de me rattraper. Dès le départ de Giorgis et de Romylos, j'ai écrit une petite lettre. Elle commençait, je me souviens, de cette façon : « Quelque part dans les maquis de l'Évros, mars 1945 ». Je lui ai parlé de la joie que me procuraient ses nouvelles, de tout ce que je lui devais, de mes bêtises et de mes inconvenances, de notre conversation personnelle – c'est-à-dire son enseignement utile, le sentiment de fierté que me fait ressentir l'existence de mon maître, et mes souhaits, qu'il soit fort, et que jamais ne lui manque le courage...

Le lendemain, avant l'aube, je suis parti pour le rendez-vous avec l'agent de liaison qui me guidait au maquis, de nouveau, mon cousin Theophilos, comme un an avant, quand je partais pour la capitale de l'Évros libre, Dadia. Comme nous nous séparions, je lui passais le « papier ». « Donne-le avec précaution à Tyropoulos », je lui ai dit. « Bien, suis-je un débutant ? » a été sa réponse.

Le refuge était la maison accueillante de l'oncle Constantin Domouchtsis, à Kotronia. Le village de montagne continuait à être « la Grèce libre ». Dans les maisons aux alentours, des clandestins nichaient la nuit, des fugitifs de Soufli et des villages de plaine. Certains armés légèrement. Avant l'aube, ils se réfugiaient dans le grand bois de feuillus, voisin du Dag-Tepe. Dans les grandes clairières de la région paissaient les troupeaux de chèvres et de moutons du village, activité principale de la population d'éleveurs ; le petit village s'était monté après 1923, exclusivement à partir des réfugiés de la Propontide, (Ganos et Chora), comme disaient dans leur ancien idiome les habitants de Kotronia.

Pendant les cinq-six jours où j'y suis resté, en attendant qu'arrive la mission de Komotini par le « chemin du maquis » pour retourner par le même itinéraire avec l'agent de liaison qui connaissait les coins et les recoins, il est arrivé un de ces faits que l'on disait alors « historique » à propos des affaires locales du Parti. Le membre du Bureau de la région Macédoine Orientale-Thrace, Nikos Kanakaridis, connu sous l'Occupation comme *Lambros*, est venu analyser les décisions du 11^e plénum du Comité central du Parti communiste grec, qui avait été convoqué un mois avant à Athènes, après les accords de Varkiza. Le texte de la décision, tout au moins ce qu'en avait publié la *Liberté* de Kavala, je l'ai lu avant de monter dans l'Évros ; mais je n'avais participé jusqu'alors, en raison de mes voyages, à aucun processus d'instruction et de discussion collective comme ils continuaient encore à se passer, je pense, au sujet des décisions centrales du Parti.

Ces réunions n'enthousiasmaient pas d'habitude. Comme aujourd'hui, je le crains. À maintes reprises, elles me donnaient l'impression d'un processus formel ennuyeux, dont tu pouvais facilement prévoir le déroulement, même si ce n'était pas toi le rapporteur. Ça m'est arrivé quelquefois... Le rapporteur et les membres de l'organe responsable local consomment la quantité de temps princièrement prévue avec un rapport verbeux – et Lambros était renommé pour sa consommation de temps insatiable – qui répète les points essentiels de la décision, et s'arrête en détails aux devoirs, que tous les cadres sont chargés d'écouter, patiemment jusqu'à docilement – rarement cependant –, pour ceux qui sont dans la ligne ; suivent des réponses aussi verbeuses à d'éventuelles questions – soumises par le public, soutien habituel des thèses de la décision –, qui évitent les points « épineux » qui « s'écarteraient » de la ligne ; après les discours qui couvrent du tiers jusqu'à la moitié du temps total, le rapporteur prononce le discours final, « de clôture », comme on l'appelait, sur un ton triomphal ; parfois ou souvent, il insiste sur le bien-fondé de la décision proclamée et censée avoir été discutée, foudroie les déviations de la « ligne » qui peuvent avoir été formulées, et ceux d'enbas sont appelés à tirer les marrons du feu... Cela ne veut pas dire que les choses se passaient ainsi dans tous les cas. Dans l'EAM, tout au long de l'Occupation par exemple, les gens – peut-être parce qu'ils étaient nombreux et d'origines variées – parlaient plus librement. Parce qu'avant, l'ombre des anciens, ceux d'avant-guerre, alourdissait l'atmosphère de l'autorité du « précurseur » et des sacrifices, ou parce que les « anciens » étaient peu nombreux, ou parce que dans la grande masse des « nouveaux », il y en avait suffisamment qui, avec un bagage d'éducation secondaire, avaient la possibilité de former, d'énoncer des pensées et des opinions plus facilement et avec plus de nuances, il y avait une diversité de points de vue. Les membres apportaient avec eux une atmosphère de « café » – celui de la grande école des classes populaires d'avant-guerre, qui, dans l'après-guerre, a disparu peu à peu ; et avec lui, le dialogue intense, la confrontation qui, pour les questions locales, était sa caractéristique. Cela, je l'ai tiré aussi, finalement, de cette grande délibération que j'ai eu l'occasion de suivre.

Ils avaient rassemblé les cadres de base du Rayon du Parti à Soufli qui comprenait la ville et une vingtaine de villages alentour, et les représentants des organisations politiques plus larges de la gauche locale (l'EAM, la Solidarité nationale, l'EPOK), d'anciens cadres de l'ELAS, des représentants de l'auto-administration de la municipalité et des communes de l'éparchie élus tout de suite après la Libération. Certains d'entre eux étaient passés dans la clandestinité dès qu'était arrivée dans le département la nouvelle autorité en uniforme, ou ils avaient échappé à la première vague d'arrestations où la garde nationale avait suivi les indications des espions locaux, et se cachaient chez l'habitant ou erraient, légèrement armés, dans le maquis autour de Kotronia.

Le Conseil se passa dans une clairière de la forêt de chênes, au pied du Dag-Tepe, près du village, et dura une journée entière. Il a commencé par une longue introduction de Lambros qui, assis par terre dans la position du travailleur du tabac, en tailleur, n'a presque jamais bougé. La résolution du Parti revenait sur les étapes du combat de libération, en accentuant la pertinence des choix de base, de l'alliance dans la lutte armée de masse, la contribution au combat allié antifasciste, l'œuvre du pouvoir populaire dans la Grèce libre des maquis et dans tout dans le pays, et dans la région, pendant trois à six mois jusqu'à la reddition des armes. Il

jugeait positive et constructive la politique et l'action du Parti et des forces éamites plus larges, il reconnaissait des erreurs de manœuvres de la direction ou de certains de ses membres, et mettait l'accent sur le dévouement et l'abnégation de la masse de ses membres et de ses partisans, pendant toute la durée du combat.

Lambros a inclus dans son discours des éléments de l'action du Parti dans le département de l'Évros, en particulier à partir du moment où, en 1944, a dominé la ligne de l'EAM ; il a consacré une grande part de son introduction à persuader le Conseil que la ligne politique du 11^e plénum était parfaitement correcte, et que « les accords de Varkiza, malgré les conditions difficiles, étaient une victoire politique du mouvement ».

En l'écoutant, je me demandais comment une « victoire politique » était compatible avec un Conseil où on analysait son importance, au milieu d'une forêt, à tant de kilomètres de la ville, dans une complète clandestinité ; et moi qui avais fait deux jours de marche à pied pour arriver à Soufli, et une semaine pour retourner dans la grande forêt de hêtres des Trois Sources jusqu'au pied occidental de l'Ismaros, je restais perplexe, sans passer sur la rive opposée, du côté du désaccord. Cela, s'ils ne l'ont pas fait franchement, d'autres camarades l'ont abordé dans leurs interventions.

Dans les questions adressées au rapporteur et particulièrement, dans les prises de position qui ont suivi dans la discussion, il apparut que le Conseil n'était pas unanime. Bien que la majorité avec quelque hésitation, ait entériné finalement la résolution du Comité central, beaucoup de camarades désapprouvaient certains points de l'accord de Varkiza, du moins ce qui concernait la reddition des armes de l'ELAS et la garantie pour les combattants de ne pas être persécutés ; certains ont aussi exprimé des points de vue négatifs sur les accords du Liban et de Caserte, et les conditions du mouvement de Décembre à Athènes. Généralement, le mécontentement ou du moins la tristesse des combattants sur l'évolution de la situation et la manière dont le rapport l'expliquait, sont apparus de façon évidente.

Le lendemain, au début de l'après-midi, nous sommes partis. Quatre personnes et un mulet, pour Komotini : Lefteris Vénétis, ex-secrétaire du KKE du département, Mitsos Karadzalis, membre du Bureau de région de l'EPON, moi et la liaison de Komotini qui avait amené Kanakaridis et le jeune secrétaire du Parti deux jours avant. Mitros (Tassos de son nom de baptême) fils aîné du père Konstantis³⁵² qui m'avait offert l'hospitalité à Kotronia, nous a accompagnés. L'ombre de mai avait à peine commencé à tomber, illuminée par les étoiles et

352 Si tu te souviens, m'a précisé Stéphanos, Constantin Domoukhtsis a été mon « client » qui a pris ce premier écrit antihitlérien sur lequel j'ai travaillé, conformément à la proclamation de Kavala (plus probablement du Bureau macédonien) exhorté par l'oncle Charilaos. Le père Konstantis a été avant-guerre le chef de son petit village de montagne – éleveurs et sylviculteurs – et, paradoxalement, le seul communiste alors de Kotronia. Sous l'Occupation et au temps de l'auto-administration, il a entraîné avec lui dans l'EAM, dans le combat de libération, presque tout le village, et naturellement, après Varkiza, dans la persécution impitoyable par « le monde libre » anglo-américain et les anciens collaborateurs des nazis. Combattants de la deuxième résistance, les trois mâles de la famille – le père et les deux fils – aucun d'eux n'est revenu vivant après la guerre civile. Les femmes de la maison – la mère – endeuillée et les deux filles – sont restées au village pour garder le bien, sur lequel elles vivaient et nourriraient aussi les persécutés. Debout, pour défendre la dignité du choix familial, elles ont payé lourdement leur dette, en vivant les deux années de l'affrontement de la guerre civile dans les camps épouvantables de prisonniers civils à Soufli et les dix suivantes dans un mépris et une persécution épouvantable... »

une demi-lune. Une soirée divine pour marcher dans une très belle forêt, ne pas avoir d'autre souci que réciter dans sa tête des vers de Drossinis, des poèmes en prose de Lamartine et des mélodies, beaucoup de mélodies. Mais où trouver le temps...

L'agent de liaison ouvrait la marche avec le mulet, chargé d'un côté avec le « nécessaire » des deux dirigeants qui s'en allaient, et de l'autre, un coffre enroulé dans une toile. À côté, Lefteris, de temps à autre, quand il était fatigué, chevauchait le mulet et nous suivions avec Mitsos en discutant. Quelle discussion ? J'écoutais et, rarement, je posais une question, ou je faisais un commentaire de quelques mots pour nourrir la conversation. Nous avons marché la nuit entière, avec trois ou quatre arrêts, pour atteindre le premier village après la forêt, NeaSanda, avant le lever du jour.

Avec Mitsos, nous ne nous étions pas trouvés face à face jusqu'alors. Je connaissais son histoire dans les grandes lignes : étudiant en médecine, cadre de l'OKNE avant-guerre, exilé à Aï-Stratis à partir du 4 août. Il a été arraché à Charon dans la famine de l'hiver 1941-42 à laquelle les exilés isolés sur cette île aride avaient été condamnés, non pas par les occupants, mais par le gouverneur de la garde, un sous-officier de la gendarmerie « grecque » volontairement au service des Allemands, et un moine « chrétien » du monastère, qui, en tant que dépendance d'un grand monastère de l'Athos, possédait les meilleures terres de l'île, legs de pauvres insulaires qui pensaient ainsi obtenir le pardon et entrer au paradis. Les exilés, dès que le front a cédé, ont demandé au commandant de gendarmerie de les laisser partir (ils avaient, en 1940 aussi, demandé comme en d'autres lieux de détention, qu'on leur donne des fusils pour combattre en Albanie) ; non seulement on leur a refusé, mais même, on les a enfermés dans l'école. Ils ont averti le moine auquel ils avaient confié leur avoir – des vivres, produits de leur activité sur des terres louées aux habitants qu'ils mettaient de côté pour l'« heure fatidique » –, de leur en remettre une partie, puisque le nouveau gouvernement des Quisling leur avait supprimé leur allocation ; le représentant de Dieu a fait le mort et à leurs sommations répétées, il a répondu « Non, frères, vous ne m'avez rien donné et je ne vous dois rien. »

Ainsi a commencé une tragédie. Une quarantaine, peut-être plus, de prisonniers, n'ont pas résisté à la faim et aux maladies ; leurs os sont enterrés dans l'enceinte de Aï-Minas, au sommet de la colline qui sépare le troisième secteur du reste du camp. Tous ceux qui sont restés ont été sauvés grâce aux Allemands (les occupants !) qui, visitant l'île des mois plus tard, pour l'inscrire, elle aussi, dans les biens d'occupation du Troisième Reich, ont permis d'y transférer une petite partie de l'aide de la Croix-Rouge internationale qu'apportait le « Koutroulous³⁵³ » à Athènes affamée. Ça, pour prouver, une fois encore, que les laquais dangereux et zélés sont toujours « plus royalistes que le roi ». Et quand, en 1943, un caïque de la flotte de l'ELAN³⁵⁴ a réussi à aborder de nuit dans une baie de l'île, il a trouvé les

353 « Je ne suis pas sûr que c'était le nom inscrit sur sa proue, de toute façon, c'est sous ce nom que la parole populaire a gardé dans la mémoire collective ce bateau qui apportait de temps à autre, en 1942, l'aide alimentaire étrangère au port du Pirée » m'a expliqué Stéphanos. [C'est le *Kurtulus*, un cargo turc, apportant des vivres payés par le Croissant-Rouge turc, les Grecs d'Istanbul et l'Association de secours des Grecs d'Amérique. Il a sombré en février 1942].

354 ELAN (Ελληνική Λαϊκή Απελευθερωτική Ναυτική), *Flotte de Libération Populaire grecque*, la flotte de l'EAM.

prisonniers dans un triste état et les a transférés à Lesbos, puis sur une côte déserte de Chalcidique, j'imagine, pour qu'ils participent eux aussi au combat de libération.

Nous ne nous étions donc pas trouvés face à face. Deux fois seulement, j'ai goûté sa parole limpide. La première, à la conclusion de la conférence de l'EPON du secteur de Soufli, à cette fête de Dadia – l'été 1944 – que décrit de manière si expressive Pagona dans son livre *les Invisibles*³⁵⁵. Je n'avais pas pu assister au déroulement des deux journées parce que j'étais de garde, à l'entrée du village, pour protéger la manifestation d'une attaque éventuelle. Patras, le capitaine de section, m'a donné l'autorisation, la dernière demi-heure, de saluer mes amis. Mitsos parlait, passionné, avec des gestes énergiques, brassant l'air, éclairé par le soleil qui baissait pour se coucher derrière les sommets du Guibrenas, la montagne qui couronnait le refuge central du régiment. La fougue et le souffle de sa voix m'impressionnaient. Elle n'évoquait en rien un communiste d'avant-guerre, âgé de trente ans. Tu aurais cru entendre un homme de dix-huit ans prêt à tomber au feu, mais qui savait comment il faut parler dans ces heures-là pour obtenir une réponse fervente de la jeunesse à l'appel de l'histoire, à la liberté qu'il revendiquait et promettait.

La deuxième, c'était un écrit qui avait été publié dans la *Campagne*, l'organe du Bureau de région, sous le titre : « Pour un village civilisé et instruit », dans la période de l'auto-administration. Il parlait de l'organisation éponite de l'Évros, de sa situation et de ses devoirs. Il commençait en constatant que dans le département il n'était plus question de recruter dans la jeunesse. Presque dans sa totalité, la population des 16 à 23-25 ans était membre de l'organisation et il ne restait qu'une quantité infime, sympathisante, qui la suivait habituellement. Dans la suite, le texte affirmait, comme le montrait le titre, la nécessité de lancer des campagnes pour combler le retard du monde rural « dans le secteur des biens culturels et de l'instruction ». Un lieu commun pour le discours politique d'aujourd'hui, mais une question nouvelle à cette époque.

Comment la nuit a passé, je ne m'en suis pas aperçu. J'avais les yeux et les oreilles attentivement occupées à savourer cet intarissable discours convaincant, et Mitsos parlait avec chaleur et enthousiasme des perspectives du mouvement de jeunesse avec la culture pour véhicule. Plus tard, quand j'ai réfléchi à l'aboutissement de ma pensée révolutionnaire sur la nécessité d'unir la politique et la culture, j'y ai trouvé, comme point de départ, ce soir-là, le cheminement dans le bois de hêtres et le discours fécond de Karandzalis, complété par l'expérience de 1953, à partir de l'initiative culturelle de la bande de Platanos, dont nous parlerons plus loin.

L'aube nous a trouvés à l'extérieur de Nea Sanda, un village aux frontières du Rhodope et de l'Évros. Un nouveau village, aux deux-tiers pontique et un tiers valaque, comme nous en avons informés le secrétaire local du Parti. On appelait « valaques », localement, non pas des populations latinophones [leur définition exacte], mais des éleveurs nomades de Moukates et de l'Ismaros, descendants des Sarakatsanes du Pinde, à idiome hellénophone, qui avaient émigré pendant les derniers siècles de l'Empire ottoman dans les Rhodopes, au sud de la Bulgarie, et sur leur pied méridional en Thrace grecque.

³⁵⁵Pagonas STEPHANOY-PAPATSAROUKHA, 1998, « Των Αφανών », Athènes, Thémelio.

L'accueil pontique a été proverbial. Première invitation des femmes à enlever nos chaussettes pour nous... laver les pieds dans l'eau tiède pour les reposer. Les trois aînés ont accepté volontiers. J'ai refusé expressément et « en rougissant comme un dindon furieux » ! Je ne pouvais pas imaginer, moi qui avais refusé à ma mère qu'elle me lave à quatre ou cinq ans, j'accepterais que des mains de femmes me lavent les pieds ! Et pour étayer idéologiquement mon refus, j'ai mobilisé tous les arguments du carquois de mon féminisme primitif sur l'égalité des sexes. Avec le risque de vexer mes amphitryons en repoussant des coutumes culturelles populaires très anciennes, j'ai gagné le combat...

Après une marche à pied de deux heures encore – les dernières des trois dizaines, et davantage peut-être, de mon troisième voyage aventureux – nous avons pris le train pour Komotini tous les quatre, et ensuite, seul, comme d'habitude, je suis arrivé à Kavala. Nous avons habité alors, avec Diplos une petite chambre, dans la maison de réfugiés de madame Euthalie un peu au-dessous de l'extrémité nord-est de la ville, avec la quasi-totalité de Kavala à nos pieds, des Cinq cents jusqu'au rivage d'Aghia Paraskevi, à l'ouest. De bon matin, en buvant notre café – « riche » breuvage d'orge bouilli avec une vague odeur de café des quelques grains que la vieille femme y jetait quand elle grillait le mélange – nous contemplions l'Égée qui s'étendait au-delà de l'arc du golfe, tandis que, dans le calme de l'aube, parvenait à nos oreilles le lointain écho de quelque gri-gri [bateau de pêche] retardataire qui rentrait au port.

Les gri-gri de la saison – fin mai et début juin – étaient notre espérance, en raison de leurs prix, apportant l'unique protéine animale accessible à la maigre bourse, presque vide des quelques « cadres à occupation exclusive » qui restaient à la disposition du Bureau de région de l'EPON, et qui, au fil du temps, très vite, diminuaient, comme se réduisaient dramatiquement ses facultés économiques. Nous avons fait un mois et quelque avec Diplos, lui, dirigeant du Conseil départemental de Kavala et moi, avec Ilias Gargalas de Xanthi et Yannis, membre de la rédaction du périodique la *Campagne* ; le journal avait, pour bien des raisons, abandonné le grand format et l'édition serrée hebdomadaire, et s'était changé en une feuille mensuelle de petit format. Dans ce mois, nous avons réussi avec beaucoup de peine à sortir un numéro.

Ce temps de cohabitation et de collaboration avec Manolis, chaque fois que l'organisation du département en avait besoin, a été pour moi une école. J'avais entendu parler en discutant avec des membres du Bureau de région, mais surtout par Nina et Dimitris, des vertus et de la réussite d'*Alekos*, comme on l'appelait, « dans notre travail ». Là, je l'ai connu de près. Dans mon article, j'ai écrit sur trois cadres de l'EPON de Macédoine Orientale-Thrace : Petros Diveris, Mitsos Karadzalis et, naturellement, Manolis Diplos :

des caractères parfaitement différents (Petros, débonnaire, doux et extraordinairement persuasif ; Mitsos, rapide, enthousiaste, agitateur captivant ; Manolis, avec un sourire, on aurait dit intégral, qui cachait sa profonde sagesse sous l'innocence d'un grand enfant), ils avaient cependant beaucoup en commun, qui les désignait comme des chefs exemplaires du mouvement de jeunesse des frontières ; la foi en la justice et la victoire au combat ; une formation suffisante qui les aidait à résoudre des problèmes de tactique et de regroupement ; mais avant tout ce « quelque chose » qui fait accepter le chef sans problème par ses collaborateurs et les gens qu'il tente de mobiliser, l'audace

d'entreprendre, à un grand coût personnel, des initiatives dangereuses, la persuasion – cette langue tendre qui ne mobilise pas seulement l'acuité de l'esprit, ne réquisitionne pas seulement la connaissance, mais déploie un cœur incroyablement large qui peut contenir le monde entier – le souci et l'amour qui détruit toute barrière, toute réserve, l'obstination, dans la nécessité, à changer, à nous améliorer tous les jours nous-mêmes pour pouvoir changer le monde, la vision d'une société nouvelle qui est, avant tout, vision d'une nouvelle civilisation³⁵⁶.

Entre-temps, dans la première semaine après mon retour à Kavala, nous avons reçu une mauvaise nouvelle. Apostolis Vénétis, le nouveau représentant de la région de l'Évros, se trouvait à l'hôpital, en mauvais état. Nous avons couru le voir avec Manolis. Des difficultés pour apprendre dans quelle chambre on le tenait, davantage pour lui rendre visite. Une sœur, « à nous », semble-t-il, nous a montré un « uniforme » qui flânait dans le couloir : « Qu'il ne vous voie pas, a-t-elle murmuré. Faites l'indifférent et je m'arrangerai ». Elle s'est tournée à la hâte, m'a donné un bassin et, à Manolis, le chariot avec soi-disant untraitement. Nous sommes entrés rapidement avec elle dans la chambre, au moment où notre homme en uniforme avait le dos tourné. Une image affreuse : une tête enveloppée dans les bandages, à peine distinguait-on ses yeux bleus. Il réussit à nous dire deux mots, entre ses gémissements étouffés. Ils l'avaient attrapé à Vrysika, dans la maison de son oncle, Vassilis Tsiaprazis. « Ils m'ont rossé à coups de bâton, murmura-t-il. Pire pour Moschos. J'ai peur qu'il ne s'en sorte pas... » J'ai fait un geste pour l'embrasser, mais où trouver son visage ! « Vite partons » l'infirmière nous a poussés du coude, elle jetait des coups d'œil à la dérobée par la porte en suivant le garde national dans le couloir. Tout en marchant vers les escaliers, la sœur nous a informés hâtivement : deux côtes cassées, les pieds, noirs du « supplice de la fêrule » et les mollets à la « pénicilline »³⁵⁷. « Ils l'ont brisé, a ajouté la sœur. Mais il se remettra. Ne vous inquiétez pas ; nous faisons tout ce que nous pouvons », elle nous a apaisés en nous serrant chaleureusement la main.

Deux-trois jours après, le pire est arrivé. Le mot d'Apostolis sur Moschos Tsiaprazis : « Il ne s'en sortira pas... » s'est vérifié. Mon ami, capitaine de la section éponite exemplaire du 81^e régiment n'a pas survécu ; il a succombé à ses blessures, suite des tortures. Il a été la deuxième victime parmi les éponites de l'Évros, après le secrétaire de Lagos. Les forces « nationales » exécutaient le service commandé par leurs nouveaux maîtres.

À la mi-juin, mon tour est venu. Ils m'ont dit : « Va chez toi. Là-bas, tu t'occuperas de l'organisation, de tout ce dont elle a besoin au niveau départemental. Temporairement. Ne perds pas de vue que tu es toujours à la disposition du Bureau de région. Très bientôt, nous aurons besoin de toi. Nous te ferons signe. » Effectivement ils ont eu besoin de moi, très vite.

Le premier que j'ai rencontré, en descendant du train, a été Alekos Tyropoulos, mon professeur. Il m'a pris la main cordialement, a presque murmuré « Ta petite lettre, je l'ai reçue, je te remercie. À bientôt », et il a marqué ses mots d'un sourire persuasif. Tu as

³⁵⁶EAM-Résistance, n° 64-65, février 2003, p. 22-24.

³⁵⁷ Torture qu'utilisaient les enquêteurs pour arracher des informations sur l'action des organisations clandestines. Ils appliquaient des coups de bâton sur les mollets. La « fêrule » ou « falanga » consiste à frapper la plante des pieds.

compris, je pense, qu'il se référait à cette note que je lui avais envoyée par Theophilosde « quelque part dans le maquis de l'Évros ». J'ai tressailli. Qu'il ait accepté mon autocritique et fût enchanté de mes bonnes paroles était un soulagement. J'étais sûr qu'il ne restait aucune ombre, aucun fossé entre nous ; nous marchions désormais ensemble...

Je n'ai pas rejoint l'élevage des cocons. Dans l'idiome de Soufli, nous appelions « cocons » les vers à soie ; par synecdoque de cocons, le cocon de fil de soie que tisse cet insecte étonnant dans la troisième phase de sa vie comme chrysalide, pour se transformer, au bout de vingt jours, en « insecte complet », mâle et femelle, et donner naissance à la semence, qui, l'année suivante, va éclore en petits vers microscopiques. Pendant plus d'un siècle, ma ville a été le plus grand centre de production de soie de Grèce. De cette culture passionnante d'un « insecte industriel », des peines de la population qui l'exerçait, comme des longs combats sur les prix du produit, ce qu'il a apporté, mais aussi ce qu'il a coûté aux gens du pays, il faudra que nous parlions de manière plus détaillée. En tout cas, je suis arrivé pour la dernière phase, le nettoyage des mûriers qui doivent être préparés avec connaissance et soin pour donner une bonne récolte de feuilles – nourriture pour les vers à soie – l'année suivante. Je me suis muni des instruments nécessaires – scie, émondoir avec une mince lame d'acier et petite hache, et en route pour le jardin de Koca-Adasi. Les arbres nécessitaient cette année un double travail, parce que l'an passé je les avais laissés, en partant pour le maquis, au milieu de l'élevage et ils étaient restés sans soins. J'ai travaillé avec entrain et patience, peut-être avec une dose de culpabilité parce que je les avais abandonnés sans les nettoyer l'an passé, et je les ai coiffés comme de « jeunes mariés » !

Après trois jours de travail, je les ai « repassés » un à un, en émondant quelques nœuds là où il en était resté après le premier passage ; fier et satisfait de mes progrès, j'ai vu, comme le dieu de la Genèse à la fin du sixième jour de la Création, « que c'était bien », et le soir, je me suis retrouvé avec les gars de l'organisation pour assurer un « service commandé ».

La situation – terrorisme de l'adversaire, reconstruction élémentaire de nos organisations, le climat général – s'était incomparablement améliorée, en comparaison avec ce que j'avais trouvé deux mois avant quand j'étais venu en clandestin pour une première liaison. La « légalisation » de notre existence politique avait pas mal avancé ; le premier trouble et les cafouillages devant le brusque changement des conditions politiques avaient reculé ; les groupes blessés se sont rétablis, et nos cellules ont commencé à fonctionner, la presse de gauche à circuler, au moins de main en main, et de petites commissions sur des problèmes quotidiens, à agir. Le village a commencé à respirer et les jeunes, les éponites, ont joué un rôle important dans tout cela.

À peu près au moment où je suis arrivé à Soufli, ont eu lieu en Angleterre les premières élections législatives d'après-guerre. Les travaillistes d'Attlee et de Bevin ont gagné confortablement [en juillet 1945]. Une peula répulsion que nous causait Churchill que nous jugions responsable des événements de Décembre 1944 à Athènes, et davantage peut-être, la sympathie pour le parti travailliste en raison de son histoire et de l'espoir qu'il allait changer la politique de la Vieille Albion face à la Grèce nous ont conduits à des festivités, l'accueil des résultats par la presse de gauche fut aussi enthousiaste. Soufli a répondu en conséquence.

L'instructeur du Parti, Giorgis Georgiou, qu'on hébergeait clandestinement, m'a chargé de former trois groupes de jeunes qui écriraient la nuit des slogans. Le travail a été fait. Nous avons écrit sur un mur passé à la chaux des slogans qui acclamaient la « victoire de la démocratie » en Angleterre. Mais, malgré l'ordre formel « sans signature », un groupe a commis l'erreur d'ajouter en bas le mot EPON, ce qui a coûté leur arrestation à Orestis et à Takis qui n'avaient pas idée du pouvoir de la Sécurité nouvellement arrivée et de ses sauvages tortures. Mais, comme si rien ne s'était passé, bientôt les déclarations familières de Bevin, le jeune ministre des Affaires étrangères du parti travailliste, ont repris et montré que la politique anglaise en Grèce (le soutien au gouvernement des collaborateurs) ne changerait pas d'un iota ! Tu comprends ma déception devant cette précipitation inutile qui a coûté une douloureuse mésaventure à nos deux camarades.

J'ai aidé, autant qu'il a fallu, pendant le temps qui me restait après mon travail quotidien (cardage, ensemencement du maïs dans le champ, ébranchage, écrêtage et sulfatage-soufrage de la vigne). À la moitié de l'été, j'ai reçu de la région ma première demande : descendre à Kavala avec le « nécessaire » de base ; il était question que je reste quelque temps en bas. Allez ! À nouveau « là où le combat a besoin de moi »...

À peine arrivé à Kavala, j'ai discuté, avec Pantelis (Petros Diveris), un pseudo restant de l'Occupation. « Nous avons un problème à Komotini », m'a-t-il dit. « Ils prennent Nondas comme soldat. Nous avons pensé à toi pour le remplacer, qu'est-ce que tu en penses ? » Comme s'il était question que j'aie une autre opinion que ce que disait l'organisation – la direction. Ce n'était pas normal... Mon père avec ses soixante ans, fatigué par la vie, – soixante ans alors n'avaient aucun rapport avec la situation actuelle -, orphelin depuis neuf ans, l'exil, et le temps qu'ils redressent la maison avec Apostolakis, le benjamin de la famille, voilà la guerre, l'Occupation ; moi et Takis le cousin, au maquis et de nouveau, les persécutions ; je le laisserai à nouveau seul... D'un autre côté, Komotini, l'inconnu ; qu'est-ce que je savais, moi, de la minorité et du reste ? ... J'ai dit « d'accord » et je suis parti pour ma nouvelle mission.

Tout en montant, songeur, les marches des bureaux de l'EAM, en haut, la surprise : Nondas, avec sa haute taille et son sourire, qui remuait les bras : « Bienvenue, bienvenue ».

Qu'est-ce qui est arrivé, mon vieux ? Ils ne t'ont pas mis tes effets militaires ? J'ai demandé.

Tu croyais sérieusement qu'on me garderait soldat ?

Donc tu ne fais pas ton service militaire ?

Mais, bien sûr. Comme élément suspect, antinational...

Ouf ! Heureusement.

Heureusement quoi ? Que je suis un élément antinational ?

Non, mon vieux. Heureusement que je ne resterai pas ici. Ils m'ont envoyé te remplacer.

Admirable ! Toi, tu restes, et moi, je vais en haut dans l'Évros, dans mon vilayet familial.

Et puis quoi encore, monsieur ! L'ordre comporte aussi une deuxième partie : « Si Nondas n'est pas parti, tu montes dans ton pays, et tu travailles comme organisateur où on a besoin de toi ».

Nondas plaisantait bien sûr. On ne pouvait faire ce genre d'échanges sans l'approbation de l'autorité supérieure. Nous sommes redevenus sérieux. Il m'a offert un café et nous « avons parlé ». Je l'ai informé qu'il fallait terminer avant la fin septembre à l'échelle départementale le travail de préparation à la réunion. L'idée était que, dans la première quinzaine d'octobre, se déroulent les réunions de régions et que, vers la fin du mois, début novembre (1945) se tienne le premier Congrès panhelladique de l'EPON : « Je te le dis. Ils t'enverront des détails par écrit. Téléphone-leur juste que tu restes et que moi je vais là-haut ». « Ah monveinard », m'a taquiné Nondas, avec un peu de nostalgie et de mélancolie. Il avait vécu dans l'Évros la mobilisation générale de 1944 et la moitié de son cœur était resté là-bas. « Si j'avais la moitié des cadres qu'il y a chez toi... » m'a-t-il confié comme je lui disais au revoir. « Mon fils, ce n'est pas comme tu connais, c'est comme tu trouves, dit la grand-mère Papadia » lui ai-je répondu en partant.

4. 1946 : le Congrès de l'EPON (janvier 1946) et les élections (31 mars 1946)

La préparation au Congrès de l'EPON

À Alexandroupolis, j'ai eu une « collaboration », comme nous appelions la conversation de deux cadres sur des questions de l'organisation, avec le secrétaire « provisoire ». Le parti nous l'avait « prêté » jusqu'à ce que nous résolvions le problème. C'était Kimon (Dimitris Amboukelis) – tu te souviens ? Mon « colocataire », celui qui m'avait hébergé dans sa hutte, dans le refuge du régiment un an auparavant. Je lui ai transmis les directives de la région. Nous avons élaboré ensemble un plan de travail que je devais discuter avec les autres membres du département à Soufli, Cleanthis, Orestis, Stavros et Takis ; s'ils étaient d'accord, on continuerait. Lui, Tassoula et Tassos de Férés se chargeraient de l'arrondissement d'Alexandroupolis-ville, de Férés et de Samothrace. Les autres, tous de Soufli, avec moi qui m'étais inséré par cooptation dans le département, nous nous chargions des trois autres arrondissements, Soufli, Didymoteicho et Nea Orestiada. Nous préparerions techniquement le Congrès et, dès que le matériel arriverait d'en haut, nous commencerions les assemblées des organisations de base, les sections, qui se réunissaient selon les lieux d'habitation (quartiers, faubourgs, villages), de travail, de scolarité dans un établissement d'éducation ou un centre de leurs intérêts (associations, etc.). Dans notre répartition, j'avais en charge Soufli et son arrondissement.

Nous n'avions pas de visées ambitieuses, en particulier pour la campagne. Notre monde, à peine prenait-il son premier souffle dans la lourde atmosphère de persécutions d'après Varkiza. Et cela, pas parce que l'adversaire poussé par les Anglais diminuait sa pression, mais parce que nos propres forces commençaient à se reprendre, et nos membres à retrouver confiance dans leur résistance individuelle et dans le soutien collectif. Il serait très intéressant, je pense, de s'étendre davantage sur des événements précis et de nombreux cas individuels, pour montrer aux plus jeunes comment, en même pas six mois, le peuple de gauche a cicatrisé ses blessures et, en passant « par le fer et par le feu », a réussi à imposer son existence politique et à monter une contre-offensive avec, comme point culminant, dans les six premiers mois de 1946, la phase connue de l'« auto-défense ». Mais le caractère de ce récit ne laisse pas de grandes marges. Juste un rappel : dans ce passage « par le fer et par le feu », le « feu » et le « fer », le parti minoritaire des persécuteurs les détenait toujours. Nous, les persécutés, nous disposions seulement de la foi collective dans le droit, du poids de notre histoire récente et de la conscience de notre dignité individuelle.

Les réunions de sections ont apporté des surprises. On a reçu un écho massif inattendu – vu les mesures très sévères de cette époque –, dès le premier sondage ; cet écho nous a obligés – à notre grande satisfaction – à casser en deux et trois groupes chacune les sections de trois des quatre faubourgs de la ville de façon à ce que les réunions se fassent, sans trop de risque, sous la couverture d'une veillée de quartier. La même surprise aussi au collège : nous avons escompté deux rencontres, de la « huitième », la mienne, et de la « septième » et « sixième », l'autre. Nous sommes arrivés à quatre : une dans chaque classe pour les trois grandes et une supplémentaire de la « quatrième », véritable tour de force de mon petit frère, Yannis. Et dans les villages, phénomène semblable. Nous étions sûrs des trois villages de résistants,

Kornofolia, Dadia et Mandra. Quatre autres nous ont surpris : Lefkimmi, Tychio (Tychero), Lagyna et Protoklisi, cela à l'initiative de quelques élèves du collège.

De ce bonheur inattendu a résulté une difficulté : un nombre des représentants disproportionné par rapport à nos possibilités techniques. Nous n'avions pas l'intention de hasarder la totalité de nos cadres locaux dans, par exemple, une réunion de secteur dans les bureaux de l'EAM (*l'Alliance politique des partis de l'EAM*, son titre après Varkiza) qui avaient commencé à fonctionner à peine quinze jours avant, à Soufli. Nous devions le faire clandestinement. Le grand nombre des gars des villages et du collège – six à huit de chaque catégorie – imposait une attention supplémentaire, quant au lieu et aux mesures de précaution.

On a trouvé facilement le lieu, la maison de Vangelis Tsiolakis – tu te souviens, mon ancien condisciple qui m'avait accompagné, le lundi de Pâques, de Kornofolia à Soufli. Près de la grande route, de la rue centrale du marché, et en même temps à l'écart, avec un ruisseau, à côté, à l'ouest, une grande cave et un grand jardin, planté d'ail, d'oignons et d'autres légumes, de façon à ne pas coller aux maisons voisines ; un accès par quatre directions, à presque chaque point de l'horizon, et avec deux habitants seulement, mon ami et tante Maria, sa mère (nous l'avons envoyée la veille et tout le jour suivant chez des parents du village du haut). Les gars de mon quartier ont assuré la garde dans trois directions, et Lakis Topouzis, avec son petit frère et deux autres jeunes, du côté du marché. Vangelis, parce que représentant élu, restait « planté » dehors, notre gardien de base pour nous rappeler de temps en temps que seul chuchoter était permis... toute l'après-midi, toute la nuit et le lendemain jusqu'à midi, jusqu'à ce que nous soyons tous partis – et moi en dernier.

Nous avons été un peu plus de trente. Les jeunes filles – peu, relativement à leur part dans l'organisation, deux élèves, je pense, une de Kornofolia, et trois-quatre des quartiers – sont rentrées tôt dans l'après-midi. Les représentants des villages, avant la tombée du jour, et ceux d'ici, plus tard, de la tombée de la nuit jusqu'à la pleine nuit. L'obscurité dans le cellier avec une petite lampe à gaz au fond, pour ne pas trébucher dans le matériel agricole de Vangelis et de tante Maria. Après leur départ, j'ai fait une dernière inspection dans les postes de garde et je suis rentré moi aussi. Nous avons passé une nuit silencieuse, qu'interrompait de temps à autre un rire étouffé provoqué par les plaisanteries scabreuses murmurées par Bougatzelis et, à midi, nous avons terminé. Vangelis s'est présenté à l'élection des représentants pour la réunion départementale, et il a été élu, si je ne fais pas d'erreur. Nous avons élu aussi un conseil de section provisoire. Pourquoi provisoire ? Mais parce que nous nous proposons, une fois obtenues des conditions plus légales, de suivre une procédure plus représentative et plus solennelle. Et nous l'avons fait. Mais nous avons pas mal tardé. Elle a eu lieu, je crois, neuf mois après, dans un bâtiment de style thrace, avec un étage et un beau balcon de bois arrondi, dans le quartier d'en haut, Karkatsilia, tout de suite après les élections de 1946 – celles de l'abstention que tu connais...

Ah ! Ne me demande pas, je t'en prie ce que nous avons dit (moi en particulier). Je me souviens de presque rien. D'ailleurs, l'important, c'est que nous ayons réussi à réunir une trentaine de garçons et de filles, sans que les bourreaux qui nous poursuivaient en aient la moindre idée. Ça a été une phase de « connaissance de soi » de l'organisation dans cet enfer

frontalier – qui continuait, par Dieu, à être encore un enfer – et cela nous a donné un grand élan...

La réunion départementale, environ dix jours plus tard, a eu lieu dans des conditions incomparablement meilleures. Légalement, dans les bureaux départementaux de l'EAM. Je ne me sais plus qui a introduit le premier sujet – le compte rendu des actions – ni de ce qui a été dit exactement. Il me reste une impression trouble d'exagération ; il dépassait les limites de l'optimisme commandé et gonflait nos progrès et nos réussites. L'énumération des données de l'organisation ne justifiait pas un tel style : une réunion normale de secteur avait juste eu lieu à Soufli. À Didymoteicho, il y avait eu la moitié de quelque chose, à Alexandroupolis, ils s'étaient contentés des sections de quartiers, à Orestiada, absolument rien, et à Samothrace, je ne me souviens pas.

Sur le deuxième sujet (les problèmes de la jeunesse, comme le programme du Conseil central les définissait), nous avons fait entendre quelques idées, moi, sur l'agriculture, Cleanthis sur l'éducation et Venetia Mademtzoglou, d'Alexandroupolis, avec Nitsa Keramitsoglou de Didymoteicho, sur les jeunes filles. Mitsos le « Grand », conseiller du Conseil de région, a conclu sur les « devoirs » en général ; nous avons adopté un nouveau Conseil départemental et des représentants pour la réunion de région et tout s'est fini avec succès et... heureusement.

Mais, pas pour tous. Le lendemain, je crois, Manoussos (Mitsos le « Grand »), a eu sa première mésaventure dans l'Évros – la deuxième a été son arrestation avec nous lors de la réunion clandestine du département et sa condamnation, comme nous tous, selon le Troisième décret de juin 1946. Il a collaboré avec deux jeunes filles, cadres de l'organisation, Venetia et Danaë ; la Sécurité les a arrêtées, et elles ont été condamnées à quelques mois avec sursis, pour participation à une réunion clandestine.

La conférence de région à Kavala a eu lieu à peu près à la date prévue, peut-être une dizaine de jours plus tard. D'ailleurs, comme on l'a appris pendant ses travaux, le Congrès panhellénique avait déjà été retardé, tout de suite après les Douze jours entre Noël et l'Épiphanie, en raison d'un retard dans les préparatifs du Sud de la Grèce (Athènes, Péloponnèse et les îles). Il n'y avait pas de raison de se hâter. Je me suis retrouvé à nouveau, pour trois-quatre jours, avec les gars de Kavala, mes anciens collaborateurs. J'ai habité chez Eleni, la déesse, comme je l'appelais, en raison d'une différence d'âge, mais aussi de... taille ! Nous avons passé des heures à discuter, couchés, des beaux mois passés à l'Instruction du département quand nous faisons travailler tout ce qui bouillonnait dans notre ciboulot ; nous avons eu aussi quelques succès, dont Akritidis nous avait assuré qu'« ils étaient de valeur »... j'ai vu d'autres amis et amies : Nina et Dimitris de Serrès, Yannis de Dráma (Michalis Petrou était retourné à Thessalonique), Giorgis de Xanthi, Nondas de Komotiní et d'autres. Une ruche bourdonnante de vie remplissait notre salle de travail.

Avant de commencer, Manoussos m'a pris à part et m'a annoncé : « Demain, dans le deuxième sujet, il faut que tu parles de la jeunesse paysanne. » C'était sa manière de confier des tâches, en escomptant par avance ton consentement. Ce n'était pas, je pense, de l'autoritarisme. C'est plutôt son exemple personnel qui le conduisait. Je suis presque sûr que jamais dans sa vie, il n'avait refusé, ou même discuté, une mission. Fils unique, orphelin de

père très tôt, il avait laissé, depuis deux ans, sa mère, dame Kalomira, seule à Athènes, à Psiri (rue Eschyle), et avait parcouru la moitié de la Grèce – pendant l'Occupation en Étolie-Acarmanie en clandestin, après décembre 1944, quelque temps à Athènes dans les quartiers ouest, en « visiteur » chez lui tous les trente-six du mois, et maintenant, à l'autre bout du pays, en Macédoine-Thrace jusqu'à Alexandroupolis. La proposition m'a surpris. C'était la première fois que je parlais à un groupe si grand et de « haut niveau », non comme simple membre, mais comme co-rapporteur. Je n'ai pas dit, bien sûr, mon habituel « où le combat a besoin de moi », mais j'ai formulé une réponse qui contenait plutôt un doute, sinon une contestation : « Si tu m'aides... » Et effectivement, il m'a aidé ; non parce qu'il en connaissait beaucoup plus sur le sujet, mais parce qu'il avait une manière de structurer sa pensée, celle du rapporteur chevronné qui s'exprime en énumérant des nombres ordinaux de la grammaire : « premièrement », « deuxièmement », « troisièmement », etc. ou avec des nombres cardinaux : un, deux, trois et... tout ce que lui offre la première dizaine.

Je ne sais pas ce que j'ai réussi à faire. En tout cas, il m'a encouragé de grand cœur : « Tu as vu, ça a très bien marché ! » « Merci beaucoup », étais-je prêt à murmurer avec nostalgie et amour. Il nous était cher, Mitsos, bien que, pas mal de fois, nos routes se soient séparées, en raison de différences dans nos appréciations politiques, comme en 1968 lors du 12^e plénum du Comité central du Parti communiste grec [celui de la scission].

Parmi les décisions de la réunion, en dehors des évaluations politiques et des devoirs habituels des organisations, on trouvait aussi l'élection des représentants à un premier Congrès panhellénique, la formation du Conseil de région qui devait compléter l'ancien bureau et lui donner pouvoir de procéder, avec son homologue de Macédoine Centrale et Occidentale, en accord avec la proposition du Comité central, à la jonction des deux régions en un Conseil de Grèce du Nord, la plus grande organisation de niveau supérieur de l'EPON, plus du tiers de l'ensemble des membres du pays.

Pour le Congrès, six représentants de l'Évros ont été élus, et moi, premier suppléant. C'était plutôt honorifique, à mon avis, puisqu'il était décidé que je reste dans le département et que je tiens l'organisation pendant que manqueraient, Amboukelis et Cleanthis, premier et deuxième secrétaire, les deux premiers élus.

Au retour, je suis resté une semaine à Soufli. Je me suis occupé, dans le peu de temps dont je disposais, de mes travaux agricoles. J'ai ramassé les feuilles de mûriers d'automne qui avaient commencé à jaunir pour avoir du *zachiré* (sorte de fourrage) pour les chèvres, l'hiver ; j'ai biné le potager familial (le *yiourti*, comme on appelle à Soufli le potager dans la cour de la maison), les plates-bandes avec les roses et les violettes, j'ai fauché le trèfle, pour la dernière fois de l'année, j'ai nettoyé la treille des pousses inutiles pour préparer la taille de printemps – la moitié de la tonnelle avec le raisin thrace jaune d'or éclatant (le *khavouzali* connu) et l'autre moitié avec l'*heptaphorostardif* qu'appréciait beaucoup mon père pour son âpreté odorante qui donnait une saveur particulière à la sauce aux œufs et citron où il le préférait au citron ; j'ai reçu mon argent de poche de mon infatigable « bailleur de fonds », l'oncle Dimitros, ma musette avec mon linge de rechange, et mon habituel camouflage, le drap de soie de tante Apostolia, j'ai sauté dans le train pour Orestiada.

« Combat infructueux » comme dit, au moins en traduction grecque, dans une de ses pièces, Shakespeare..., un lieu difficile pour notre « travail », l'arrondissement de NeaOrestia, l'un des arrondissements ruraux du département, avec de grands villages comme NeaVyssa et Rizia, mais aussi Spilaios, Kastanies où l'influence de l'EAM était importante sous l'Occupation, comme aussi Sakkos, Elia, Lepti et Sterna, ou les villages voisins de l'arrondissement de Didymoteicho, mais sans la ville, qui, même pendant l'Occupation, n'avait pas connu un mouvement de libération considérable. Il allait falloir commencer par le commencement, je l'ai compris.

Mon seul bagage, un nom, Vangelis, supposé secrétaire de l'EPON local et sa cordonnerie près de la place centrale. Et un ou deux noms parmi les éamites (l'un d'eux, Rasguelis, mon soutien de base, comme il s'est avéré plus tard, pour mes nuitées, et avec qui nous sommes retrouvés, en 1948, à Yioura). J'ai trouvé facilement le cordonnier, Vangelis, penché sur son banc ; je lui demande, dans un murmure, les données élémentaires, et lui de répondre d'un seul mot, tout en coupant la peau avec le tranchet, ou en tirant à deux mains les ficelles enduites de cire pour coller les empeignes sur la semelle intérieure de la chaussure. La conversation ne semblait pas démarrer. Elle s'est limitée, – elle dura une demi-heure environ –, à des banalités : Combien de membres avons-nous dans les quartiers ? « Peut-être une vingtaine, peut-être même trente ». Premier froid... Au collège ? « Trois – quatre contacts, les deux filles de Rasguelis » ; dans les villages, où avons-nous des organisations ? « Organisations ? Non. Cinq-six contacts seulement ». Bien, pas même à Sakkos, à Kavyli ? À Kavyli, je savais qu'il y avait eu un noyau communiste en 1926, quand Haïnoglou été élu parmi les dix premiers communistes qui ont posé le pied à l'Assemblée nationale. Sakkos, je savais, par mon service au 81^e Régiment, qu'il nous avait envoyé environ quinze élasites en septembre 1944. « Ah ! Oui, à Sakkos il y a un groupe de cinq-six gars » ; la seule note un peu optimiste. Je n'ai pas osé demander s'ils avaient siégé pour ne pas avoir droit à un « Non » tout net, comme celui de Metaxás à Grazzi le 28 octobre (comme le dit la légende, du moins...)³⁵⁸. Et pourtant, Sakkos n'était qu'à une demi-heure à pied de la ville – un faubourg, me dirais-tu. Et en mars 1946, aux législatives, il a enregistré une abstention de plus de 50 % des électeurs, le seul village de l'arrondissement à donner un si grand écho à l'appel des partis de l'EAM. Assez angoissé, j'ai dit : « Je vais prendre un café ». « Assieds-toi ! Je le commande », s'est empressé Vangelis. J'ai refusé sous le motif qu'il avait un client. Un gros bavard, avec des plaisanteries salées, que je rencontrerais plus tard, toutes les fois que je rendrais visite au cordonnier. Jusqu'à ce que je pense, un jour, qu'il s'agissait d'... un indic, j'y ai fait allusion à Vangelis. Il l'a exclu en riant, c'est simplement un imbécile.

Je ne suis pas allé prendre un café, je n'en avais pas l'habitude. Je suis allé me promener pour connaître la ville, ses ruelles. Mais quelles ruelles ? Un parallélogramme sans couleur et sans odeur avec des rues parallèles et perpendiculaires, avec des angles droits auxquels n'échappe pas même une part des quatre-vingt-dix degrés³⁵⁹ ; si tu te tiens debout à l'entrée de la rue, tu discernes à sa sortie – à près d'un kilomètre – un petit chien ou un chat... allez, si on te

³⁵⁸ C'est le célèbre Non de Metaxás à l'ultimatum de Mussolini qui attaqua avant l'heure limite fixée, le début de la guerre italo-grecque. Grazzi était l'ambassadeur d'Italie qui avait transmis l'ultimatum.

³⁵⁹ L'urbanisme typique des cités ou villes construites pour les réfugiés de 1923, comme Orestia.

poursuit, comment t'échapper, je pensais. Et je regrettais Soufli avec ses courbes et ses lignes brisées, avec ses impasses et ses ruelles tortueuses. Au moins, après la réunion, nous avons réussi à trouver un éamite audacieux, propriétaire d'un vieux café qui nous l'a loué trois fois rien, en raison d'une... idylle politique ! Nous avons ouvert notre club et nous avons commencé des manifestations, et, parmi elles, « le séminaire politique » (comme des nouveaux riches de la politique, nous prenions plaisir, tu vois, aux grands mots !)

Le soir, encouragé par Vangelis, je suis resté chez Razguelis – « Tu sais, ma mère est très malade (je le savais), et elle ne pourra pas prendre soin de toi ; tu me pardonnes, camarade ». « Pas de souci, Vangélis ». Je me suis senti soulagé. Une atmosphère cordiale. Le père très causant, un personnage enjoué, un fromager – j'avais entendu parler de ses *kasseri* savoureux..., marié jeune, de quinze ans et quelque mon aîné : « Fais comme chez toi, camarade Stéphanos » ; et sa femme joyeuse et active, de m'offrir une sucrerie et du café, d'aller et de venir de la cuisine où elle préparait le repas du soir et de demander « Comment vont les cocons cette année, à quel prix ? » ; les filles ouvertes aussi, avec des centres d'intérêt et des compétences : « Comment est allée, camarade, la conférence de région ? Nous, on ne nous a pas permis d'envoyer des représentants... » Tu vois, j'oubliais que je me trouvais dans cette extrémité ingrate de la terre ! Elles m'ont demandé s'il m'était possible de rester le lendemain pour amener quelques-unes de leurs amies l'après-midi « pour parler ». « Tu sais, camarade, vous nous avez oubliées. C'est la première fois que nous rencontrons un cadre par ici, et nous avons beaucoup de questions à poser », a fait l'aînée, élève de terminale. Tout juste si je n'ai pas sauté de joie. Mais j'ai gardé mon sérieux et j'ai fait un « bien sûr » chaleureux et maîtrisé.

Le lendemain, la rencontre a eu lieu. Atmosphère cordiale et un intérêt inattendu des jeunes filles. Et moi qui prend courage peu à peu, qui surmonte le balbutiement enfantin qui m'accompagnait d'habitude dans un environnement inconnu, et me saisit ce bavardage que tu supportes, toi aussi, en ce moment ; je sens soudain que j'essaie d'imiter Karadzalis, et je reviens à moi brusquement – je me tais « pendant longtemps »... et soudain les difficultés commencent : « Mais pourquoi avez-vous rendu les armes, camarade ? » et d'autres questions du même genre, comme « Fallait-il vraiment signer l'accord de Varkiza ? » Vas-y, maintenant réponds, non pas avec tes doutes profonds et personnels, mais en tant que « représentant » officiel du *mouvement* – comme la voix de ton maître, pour appeler les choses par leur nom !

Je ressentais une joie, ou du moins une satisfaction, inexplicquée jusqu'alors. J'avais, en face de moi, un « monde » – c'est ainsi que je le sentais, malgré le petit nombre de la bande – qui n'était pas venu seulement écouter « ce qu'il avait à faire » pour nous tirer de l'impasse. Je répondais tant bien que mal, en essayant de combiner la voix du *mouvement*, le point de vue responsable, et l'approche personnelle qui n'excluait pas un inflexionnement par rapport à la position officielle. D'un autre côté, je pensais qu'il ne fallait pas trop avancer pour ne pas refroidir la familiarité qui s'était établie graduellement entre nous.

La conversation, comme elle passait par des instantanés de la vie scolaire, m'a donné à nouveau l'occasion de soutenir que « les mathématiques du collège ne sont pas un cours difficile », que seules les rendaient difficiles les prétentions des mâles, qui considèrent que

« ce n'est pas pour les femmes », et d'inciter les jeunes filles à lire de la littérature, et au-delà de tout ce que comporte le livre de grec, et d'autres sujets plus légers ; elle s'est conclue de manière joyeuse et prometteuse avec le « Nous nous reverrons, camarade » avec lequel les jeunes filles m'ont salué. Enfin une petite lueur brillait faiblement dans la noirceur de Vangelis...

Je ne suis pas allé à la première réunion du département les mains vides ; mais la récolte a été si pauvre qu'elle m'a presque filé entre les doigts. J'ai insisté, naturellement, sur la noirceur, le pessimisme, puisque je considérais que c'était le principal aspect du problème. Cleanthis, qui, semble-t-il, savait un peu ce que je trouverai à Orestiada, a essayé de me reconforter. Il n'a pas trouvé grand-chose. Le pessimisme tenait bon. Tu te souviens ? Quand nous parlions du travail d'instruction à Kavala, je t'avais fait un discours sur la « personnalité divisée » de Stéphanos... Elle était là : alors que parfois je me débrouillais avec des tâches difficiles, de temps à autre, je n'étais « d'humeur » et je me sentais totalement incapable. J'ai décidé de rester pour me détendre à Soufli, et je l'ai fait pendant trois semaines. Un peu de travail au cardage, un peu la bonne bande des copains de Platanos, un peu – plutôt beaucoup – le « séminaire politique »³⁶⁰, j'ai commencé à me remettre. J'étais prêt pour ma deuxième tentative à Orestiada.

Après elle, la récolte, à nouveau réduite, a filé entre mes doigts, des contacts avec des cadres – les meilleurs, des membres pleins d'entrain – et une rencontre avec cinq-six garçons de Sakkos, le village voisin que je t'ai mentionné. Les douze jours entre Noël et l'Épiphanie³⁶¹ se sont intercalés, préparation de la délégation pour le Congrès panhellénique et descente à Alexandroupolis pour m'occuper de l'organisation pendant les vingt jours que devait durer l'absence des autres, mon information par Kimon sur les affaires en suspens qu'il laissait – et il y en avait pas mal...

360 Devant mon insistance pour en apprendre plus sur ces réunions au club de l'EPON de Soufli, Stéphanos Stéphanou m'a expliqué que « c'était une initiative de Mavrikos, qui était revenu d'Athènes, pour organiser avec mon *gourou* et Takis (Christos) Kapsalidis, qui était aussi secrétaire de section, deux heures hebdomadaires de rencontre avec tous les membres de l'organisation qui avaient des “sujets théoriques” ou matériels. » « Bien sûr, Mavrikos avait pris la charge principale pour lui, il développait les thèmes des “principes de base de l'économie politique”. Takis, si je me souviens bien, s'est occupé de littérature. Quant à moi, j'ai eu le temps, jusqu'au Congrès panhellénique, de faire deux fois un cours d'histoire, l'un, sur les héros populaires de la Révolution de 1821 et l'autre, sur la monarchie en Grèce. Mes soutiens, deux livres de Giorgis Lambrinos, qu'avaient édités les *Néa Biblia*. “Protagonistes” de mon “cours”, mon ami Nikos Boudouris et Popi, ma future belle-sœur. Les seuls qui posaient des questions et répondaient avec empressement aux miennes. Tu as compris, je pense, mon échec en tant que maître... » Stéphanos a clos le sujet.

361 À la « deuxième » lecture du texte, Stéphanos a ajouté : « J'ai oublié que j'ai fait aussi un troisième voyage, de deux jours, je pense, à Orestiada. Entre Noël et le Premier de l'an, à propos de quelque problème urgent qui avait surgi. Je ne me souviens pas exactement quoi, en tout cas, en rapport avec le Parti. Parce que, si je ne fais pas d'erreur, c'est alors que j'ai rencontré le nouveau “guide” envoyé d'en bas, un ancien, un Dodécánésien exilé d'avant-guerre, qui s'était chargé de cette éparchie problématique pour le Parti. Au retour, veille du Premier de l'an, une terrible tempête de neige nous a pris, le train a mis deux heures pour faire les vingt kilomètres jusqu'à Didymoteicho en haletant, et là, on nous a dit : “il ne va pas plus loin. Entre Mandra et Soufli, la neige a obstrué le passage étroit” (cinq kilomètres du côté nord de Soufli, où les collines arrivent sur la rive occidentale de l'Évros, où, en cas de forte neige ou d'un débordement du fleuve, les communications, routières et ferroviaires sont coupées). On nous a fait descendre dans la tempête, alors que le jour tombait, et on nous a dit : “Tous ceux qui le veulent, à leurs risques et périls, qu'ils aillent en ville.” Ainsi j'ai passé le Premier de l'an chez ma cousine Dimitra et Panayotis.

C'est là que deux jours avant mon départ est arrivé l'ordre du Conseil de région : « Que Stéphanos descende avec les six (représentants élus du département) ». Pas d'accord, j'ai avancé « Qui va s'occuper des points faibles ? », mais le problème avait déjà été abordé ; Cleanthisa envoyé un message pour dire que l'état de sa mère avait empiré – elle souffrait d'un cancer et, quelques mois plus tard, elle est morte ; il ne pouvait pas la laisser aussi longtemps et il se chargeait, tant que nous serions absents, de faire face, avec Orestis, à tout ce qui pourrait arriver. Donc, sans même l'intervention du commandement de région, j'allais descendre au Congrès, comme représentant titulaire désormais, et avec droit de vote, s'il te plaît... Ainsi a commencé une Odyssée de dix jours jusqu'à ce qu'arrive à Athènes la délégation de l'EPON de l'Évros.

Nous avons chargé et nous avons été chargés à la gare grecque d'Alexandroupolis. Le « nous avons été chargés », voix passive exceptionnelle dans notre cas, remplace son équivalent actif : les Chemins de fer de l'État grec nous ont emmenés au train postal Alexandroupolis-Thessalonique ; nous avons préféré ce train, bien qu'il mette deux à trois heures de plus que le rapide, pour arriver quand la nuit commence à tomber à Thessalonique, autrement, avec le rapide de l'après-midi, nous serions arrivés à la nuit noire. Première surprise : dix représentants au lieu des sept normaux (six élus avec Bougatzélis de Kornofolia) ; le conseil du Centre avait proclamé, dans le cadre de la mission économique pour les frais du Congrès, que la section qui – quartier ou village – réussirait, en dehors de sa quote-part générale, à réunir aussi les frais du voyage d'un ou plus de ses membres, aurait le droit d'élire directement dans la réunion de section un ou des représentants de plein droit. Deuxième surprise : en dehors des sacs légers de chacun, nous avons chargé avec peine un grand récipient lourd, en zinc, qui a pris la moitié de l'espace étroit du misérable compartiment du train postal dans lequel nous tentions d'entrer. J'ai posé les deux questions à Kimon. Il m'a répondu : « Je t'expliquerai » et nous avons commencé le trajet avec la « charrette à vapeur ».

Quand s'est calmé le bazar de la première heure, avec les cris d'embarquement, les chants et les plaisanteries, j'ai répété mes questions. À la première question, la réponse a été que les deux gars en plus étaient des observateurs dont l'un (je ne me rappelle plus son nom), d'un village d'Attique ; il n'était pas question qu'il s'en retourne seul et ils avaient décidé de l'aider ; l'autre, Memos, venait d'être chargé de l'instruction et ils jugeaient – c'est-à-dire le secrétaire jugeait sans nous le demander – que c'était pour lui une expérience précieuse de suivre le Congrès. Quant à la jeune fille en plus, Eleni, sœur de Venetia Mademtzoglou, elle allait à Athènes pour ses études de médecine, et voyageait avec nous pour sa sécurité ; ses frais, son père, le médecin Mademtzoglou, les avait assumés³⁶² – lui qui – a ajouté Kimon –

362 « Aux Mademtzoglou, m'a informé Stéphanos, me liait un rapport familial, qui avait pour point de départ le grand-père pope Yannis Psarra. Le médecin, un homme très ouvert et accommodant, un des cadres de base de la direction de l'EAM de l'Évros, avait déjà goûté à l'occupation bulgare pendant les Guerres balkaniques. Réfugié, jeune marié alors avec madame Elpiniki, à Doxato, il avait longtemps souffert avec le pope comme otage dans les bataillons bulgares de travail forcé. Les tourments communs ont lié les deux familles et grand-mère Papadia, énergique et combative, s'était chargée de la protection du jeune couple du médecin. Parmi les histoires émouvantes que j'entendais, petit encore, sur les relations d'amour et de solidarité entre les deux familles, les trois filles de pope de la famille, enclines à la raillerie soufliote, cancanient avec humour de bon cœur sur le couple. À chaque fois presque, par exemple, que quelqu'un de la famille utilisait l'adverbe affirmatif "eh ! oui", l'apostrophe "Mon Elpiniki" suivait, accompagnée d'un rire sous cape des filles du pope... »

« était un de nos deux bienfaiteurs, qui nous a consenti, pour financer notre projet, des emprunts (jamais rendus, j'imagine) qu'Alexandroupolis n'avait pu trouver, même pour ses trois représentants réguliers ». Ainsi naissait la troisième question née de l'élargissement de la délégation : avaient-ils réussi à financer le voyage ? « Allons, voyons qui va payer les pots cassés » ai-je pensé. Ah oui, j'ai oublié le tonneau de zinc. Il contenait la nourriture. Les souvenirs de l'Occupation étaient encore frais, et le médecin prévoyant s'est soucié que sa fille aînée ait une « réserve » pour se soutenir si des temps difficiles arrivaient...

Nous avons atteint Thessalonique dans la nuit. Les camarades accrédités de la Commission de la ville nous ont pris en charge, nous ont répartis chez les membres de l'organisation pour nous éviter les formalités hôtelières et, le lendemain après-midi, nous nous sommes retrouvés au lieu convenu avec tous les représentants de la Grèce du Nord pour entamer le voyage vers Athènes : cent-vingt garçons et filles, de Kastoria à l'Évros, voix, rires, chants, une ruche, une vraie foire.

Nous nous sommes répartis dans trois fourgons avec des bancs ; comment tenir ! Quarante individus dans le nôtre, trente de Thessalonique et nous, dix de l'Évros, trente et un hommes et neuf jeunes filles – trois à nous, Nina, Venetia et Eleni et six Saloniciennes ; je me souviens d'Ismène, de Panos Dimitrios, secrétaire de région, qui après le Congrès, entrerait au Parti, de Théano, résistante de l'Armée démocratique plus tard, mariée en exil à Apostolos Venetis, et de la Kalamariote, Titika (Panaghiotidou), sous-lieutenant dans l'ELAS, connue par la photographie où elle a les cartouchières sur sa poitrine et l'arme à la main. Plein comme un œuf ; pour économiser quatre places, nous avons jeté la ridelle arrière du camion, consolidée à une inclinaison de quarante-cinq degrés avec des chaînes et deux en avant, à côté du conducteur.

L'itinéraire a été allongé par Véria et Kozani, parce que le Tempé était encore impraticable à cause des sabotages des Allemands lors de leur retraite. Première nuit à Véria, la grande route étroite et la neige gelée au-dessus de Kastania du Vermion interdisait le passage de deux files en sens inverse : jusqu'à midi, les gros véhicules se déplaçaient de Véria vers Kozani et, l'après-midi, la file opposée. Deuxième nuit, à Kozani, troisième, à Larissa. De là, malgré les mises en garde, nous avons peiné pour monter par Xyniada, Domokos bloqué par la neige et, retour à Larissa. Nous avons tardé pour être sûrs que la route par Volos, Stylida jusqu'à Lamia était ouverte. Ne t'imagines pas que nous avons affaire à une route nationale qui ressemblait, même de loin, aux routes d'aujourd'hui ; l'axe routier Athènes-Thessalonique, c'était un « chemin pour chariots » à peu près...

À Lamia, nouveau retard. Nous y avons rencontré le pouvoir répressif post-Varkiza avec son visage le plus sincère. La gendarmerie avait arrêté une section de la délégation éponite de Roumélie qui devait partir de la capitale de la Phthiotide ; elle a aussi interdit notre passage. Malgré nos protestations, on nous a parqués dans un bâtiment avec de grandes salles – ça devait être une école – jusqu'à ce que, disaient-ils, ils dépistent « de quoi il s'agissait ». Quelque chose, quelqu'un avait dénoncé une « invasion des Slaves », nous a dit un

gendarme ! Nous, on a soupçonné que Sourlas y était pour quelque chose³⁶³. Nous avons vu aussi quelques têtes de rustres avec des cartouchières en croix aller et venir autour du bâtiment, et, nous avons peur, si nous tombions entre leurs mains, d'être mis en pièces. Ce fut la fin funeste de Kostas Vidalis, le rédacteur politique connu du *Rizospastis* qui, dans l'été 1946, alors qu'il était pour un reportage en Thessalie du sud, fut contraint par des maquisards des EEE, d'anciens bataillons de sécurité des Allemands, de descendre du train, et taillé en pièces³⁶⁴. À Athènes, dès qu'elle a appris l'incident, la direction de l'EPON s'est mobilisée avec des membres de l'Alliance des Partis de l'EAM de Grèce centrale, ils ont protesté plusieurs fois auprès du gouvernement Sophoulis³⁶⁵ chargé de préparer les élections de mars 1946 ; le lendemain après-midi, on nous a laissé continuer. Mais pas tout le convoi ensemble. Les Rouméliotes, sont partis en train, je pense par Bralos, et nous, les trois camions de Grèce du Nord, un par un, toutes les trois ou quatre heures. Nous risquions de manquer la séance inaugurale du Congrès.

La hâte nous a saisis. Nous avons décidé de forcer la vitesse de nos guimbardes. Et cela a eu des résultats contraires : ici, cela nous a coûté un pneu, là, nous avons à moitié dérapé en glissant dans la neige, ailleurs, nous avons perdu notre chemin dans un carrefour à trois voies sans signalisation, d'autres ont manqué d'essence, et va t'y reconnaître dans la nuit enneigée ! Heureusement, les Saloniciens avaient un humour inépuisable. Toutes ces heures de retard forcé, à l'intérieur du camion même, ils ont improvisé des représentations de pantomime et de satire en forme de revues. À leur tête, Socrate Siaperas, élève alors en agronomie à l'Université Aristote, avec lequel, plus tard, nous avons cohabité presque toute la décennie 1950, « en vacances » à Aï-Stratis. Et nous, les enfants de l'Évros lointain, nous piétinions la neige pour nous réchauffer en dansant la baïdouska et le zonaradiko³⁶⁶.

Le premier camion est arrivé à près de minuit le samedi ; le deuxième, le nôtre, à trois heures du matin passées, le dimanche ; et le troisième – que nous avons accusé de nous faire perdre le premier jour – a débarqué devant le théâtre Apollon, où se déroulaient les travaux, à l'heure où était annoncée l'élection du président et où le titulaire provisoire lui cédait sa place.

Le Congrès de l'EPON

Le Congrès a duré une semaine, dix jours du dimanche au dimanche au milieu de janvier 1946. Le premier jour a été consacré à l'inauguration solennelle avec les allocutions des organisations démocratiques de jeunesse des pays étrangers, de l'Occident surtout – parce que les organisations des pays de l'Est, si je me souviens bien, n'avaient pas reçu de visas – des partis de l'EAM, des combattants connus de la Résistance et des représentants ou commissions des sections de l'organisation d'Attique ; enfin vint ensuite l'annonce du programme des travaux.

³⁶³Grigoris SOURLAS, un chef de bande d'extrême-droite thessalienne, équipé par les Allemands au printemps 1944 pour frapper l'ELAS et ses partisans.

³⁶⁴ EEE (Εθνική Ένωσις Ελλάδος), *Union Nationale de Grèce*, une des milices anticommunistes collaborationnistes.

³⁶⁵Thémistocles SOPHOULIS 1860-1949, archéologue puis membre du Parti libéral, a été trois fois Premier ministre, de juillet à octobre 1924, de novembre 1945 au 4 avril 1946 et de novembre 1947 à son décès le 24 juin 1949.

³⁶⁶ Le zonaradiko est la danse traditionnelle thrace principale.

Les sujets étaient de trois types ; pour être exact, il s'agissait de trois groupes : le premier concernait les relations internationales de l'EPON, principalement l'adhésion à la PODN (Fédération mondiale des Jeunesses Démocratiques), décidée par le Conseil central qui demandait l'aval du Congrès. Le thème a été présenté par Stavros Yannakopoulos, membre du Bureau provisoire, connu des résistants éponites comme Stamatis, notre représentant au Quartier général de l'ELAS. La PODN était un produit de la guerre antifasciste (la Seconde Guerre mondiale) et de la participation des jeunes sur les champs de bataille, comme ensuite dans le combat politique des cinq premières années de 1950. À cette alliance mondiale des jeunes, d'Europe et d'autres pays, participaient les Jeunesses communistes, pas mal de socialistes et beaucoup de mouvements anticolonialistes qui avaient combattu les fascistes et luttèrent pour l'indépendance nationale et le droit à la démocratie dans leur pays. Sans longue discussion, l'adhésion à la PODN et la collaboration internationale ont été approuvés triomphalement.

Le deuxième thème, qu'a présenté Phokos Bettas, secrétaire jusqu'alors du Conseil central, était le rapport politique central. Il exposait brièvement l'action de l'organisation depuis sa création au cours des trois années de vie ; il analysait les difficultés politiques rencontrées après Varkiza, pour passer d'un groupemilitaire résistant à une armée politique de masse, antifasciste, de jeunes qui défendent leurs droits démocratiques et visent à participer à la reconstruction du pays détruit par quatre années d'Occupation et à défendre leurs droits à la vie, au travail, à l'instruction et à la culture ; il proposait enfin de prendre des mesures et de se mobiliser pour obtenir tout cela. Une longue discussion a déployé le riche panorama panhellénique de lutte, d'efforts et de conquêtes de ces trois années, et en particulier de la dernière année après-Varkiza, composée d'épreuves et d'initiatives sociales, de l'Évros à la Crète, et des Îles ioniennes au Dodécanèse.

Le troisième sujet apportait la conclusion : les problèmes d'aujourd'hui de la jeunesse grecque dans les conditions de la reconstruction. Cette formule laconique, concise, pourrait faire penser qu'il s'agissait d'une compilation de formules revendicatives, imprégnée du climat de poursuite contre la gauche qui avait prévalu après Varkiza (février 1945 – janvier 1946). Mais il ne s'agissait pas de cela, ou, plus justement, cela ne se réduisait pas à cela. Ma mémoire retient encore une image, même brouillée par le temps, qui m'avait impressionné alors : la communication, les rapports et les interventions comportaient un essai méritoire pour approfondir les sujets et renforcer l'argumentation avec des bases, bien que fragmentaires, de recherche socio-économique. Plus tard, dans des conversations à ce sujet à Aï-Stratis, j'avais risqué le jugement « ils ont apporté le parfum du travail scientifique ». Aujourd'hui, peut-être adoucerais-je la formule, mais je ne renonce pas à l'idée qu'alors, des moments – j'en connais quelques-uns – montraient qu'une tendance de l'EAM de gauche à envisager, pendant l'Occupation, certains aspects de ses préoccupations pour le présent et pour l'avenir de sa politique – comme l'auto-administration, l'éducation et la culture –, n'avait pas sombré dans un activisme unilatéral de réaction face à la déferlante des persécutions de l'année précédente.

D'ailleurs, une autre caractéristique de l'analyse était qu'elle ne se limitait pas à dénoncer et à revendiquer, volet primordial, mais qu'elle insistait sur la nécessité de participer, en

particulier dans le secteur de la reconstruction et du développement, et de mobiliser les jeunes et le peuple par des initiatives sociales. C'était la marque de l'action progressiste et de la pratique qui avait réuni de grandes masses pendant la guerre de libération, dans les villes et au maquis. Car alors, à côté des manifestations et des combats l'arme à la main, se développait un travail de masse tout aussi laborieux et fructueux qui organisait des soupes populaires, réparait des routes et des ponts, ouvrait des écoles et apportait théâtre, musique populaire et savante sur les places des villages de la Grèce Libre.

Je pense que le Congrès a été pour moi une étape dans mon comportement et mon action politiques. Peut-être, alors, a commencé, avec des reculs et des virages, à se former en moi la figure d'une gauche qui associerait le combat intransigeant et revendicatif à des initiatives pour traiter les nécessités sociales.

Le Congrès a terminé ses travaux le dimanche matin avec l'élection du nouveau Conseil central. Là, nous avons aussi « notre homme à nous », le Grand Mitsos (Dimitris Manoussos), Thrace « honoraire » désormais, qui avait passé déjà six mois avec nous à surveiller les organisations éponites de Thrace comme représentant du Conseil de région. Il devait passer encore dix ans, « avec nous », nous le verrons, puisqu'il a été jugé et a fait « son service » en prison et en exil.

Un évènement désagréable : Manoussos Ploumidis, membre du Bureau de l'organisation depuis l'Occupation ou les premiers jours de la Libération, ex-secrétaire de la jeunesse de l'ELD³⁶⁷ (Ilias Tsirimokos), des jeunesses politiques fondatrices de l'EPON et seul cadre de direction qui ne venait pas du communisme, n'a pas été élu membre titulaire du nouveau Conseil central. Tous ceux qui en savaient plus, ont parlé d'un groupe important de représentants athéniens de « tendance sectaire », qui ont réagi à la proposition de l'ancienne direction et l'ont « blackboulée ».

Le dimanche après-midi, tous les représentants, nous avons participé au rassemblement panathénien de la Confédération des Associations démocratiques au stade Panathénaïkos, avec deux cents mille personnes, comme l'a écrit la presse ; tous ceux qui ont pu entrer ont applaudi la présence, pour la deuxième fois, de Zachariadis dans un grand rassemblement en un lieu ouvert (la première fois, c'était en septembre 1945, au quatrième anniversaire de l'EAM à Kallimarmaro) à côté d'Othonaios, un général démocrate de l'entre-deux-guerres³⁶⁸, et du combattant énergique Dionysis Christakos, président et secrétaire respectivement des Associations démocratiques.

³⁶⁷ ELD (Ενωσις Λαϊκής Δημοκρατίας), *Union pour la Démocratie populaire*, petit parti socialiste créé en 1941 qui a fait partie des fondateurs de l'EAM. Ilias TSIRIMOKOS (1907-1968), député libéral en 1936, il participe avec Alexandre Svolos et l'ELD à la fondation de l'EAM qu'il représente lors des négociations du Caire et de Varkiza. Il a été ministre de l'Économie dans le gouvernement d'Union nationale de 1944 ; il est ensuite député d'Athènes successivement pour le SK-ELD, l'alliance avec l'EDA et l'Union du centre (qu'il contribue à fonder) en 1950, 1958, 1961, 1963 et 1964. Membre du gouvernement Papandréou, en juillet 1965 après la déviation royale, il fait partie des « apostats », mais ne parvient pas à former un ministère en août-septembre 1965. Il est nommé commandant en chef à la fin de 1944, mais démissionne peu après.

³⁶⁸ OTHONAIOS Alexandre (1879-1970), militaire de carrière, partisan de Venizélos et républicain, il doit quitter l'armée après le coup d'état raté de 1935.

Personnellement, j'ai suivi le Congrès avec constance (en dehors de l'arrivée du matin), parce qu'il m'intéressait, ce qui n'était pas le cas de tous, en particulier, les Attiques. Les gars des départements montraient une plus grande assiduité. Mais, pour les sorties du soir, j'ai préféré un programme individuel, en dehors de la soirée avec tous les congressistes – la plupart, pour être exact – où nous avons assisté à la pièce de Vassilis Rotas, *Rhigas Veletinlis*, aux Artistes Associés³⁶⁹ ; par son talent exceptionnel, le grand tragédien d'avant-guerre et interprète des créations shakespeariennes, Aimilios Veakis, a dominé dans le rôle du marchand Ikonomos (Shylock).

Le deuxième soir de mon hébergement à Nea Ionía chez deux jeunes filateurs, je les ai remerciés et les ai informés que j'avais trouvé quelqu'un qui m'hébergerait au centre d'Athènes. Effectivement, le lundi après-midi, j'avais rendu visite à Tassos Haïnoglou au journal de l'EAM, *Grèce Libre*, où il était rédacteur en chef (avec comme chroniqueur politique Michalis Kyrkos, si je ne me trompe). Il m'a hébergé deux-trois soirs : nous avons beaucoup discuté, et cela m'a aidé à commencer à le voir dans ses dimensions effectives, considérables et même rares, et petit à petit à démystifier le géant de mon enfance. Le fait qu'il tardait beaucoup à rentrer, à minuit passé, m'arrangeait pour m'adonner à... la paresse avec mon compatriote, Takis Kapsalidis.

Lui, il avait trouvé deux amis, des frères de Samothrace, qui avaient vécu à Soufli pendant l'Occupation comme réfugiés quand l'île avait été occupée par l'armée bulgare. Les Khanoi, c'est leur nom, avaient ouvert une distillerie à Athènes, ils se trouvaient financièrement à l'aise et se sont chargés de nos distractions. Avec eux, nous sommes allés au Théâtre national (avant qu'il ne redevienne Royal) et nous avons vu *la Vengeance*, un drame avec pour sujet, la vendetta maniote, et comme acteur principal, je crois, Thanos Kotsopoulos. Les une ou deux soirées où nous nous sommes amusés un peu trop, nous avons dormi dans la soupenne de leur magasin.

Notre retour a été marqué par des incidents. Après avoir essayé en vain de trouver des billets de bateau pour Alexandroupolis, pas trop chers pour le maigre reste de notre budget, nous avons dû retourner en camion à Thessalonique et de là, petit à petit pour tous ceux d'entre nous qui devions éviter les frais, nous sommes revenus à notre base. J'ai d'abord renvoyé les deux filles – Venetia et Nitsa –, après elles, trois citoyennes d'Alexandroupolis et en dernier, deux Soufliotes, qui ont montré une grande intelligence. Je suis resté en dernier parce que j'étais supposé avoir un refuge familial. À mon retour, je suis resté quelques jours à Alexandroupolis jusqu'à la mi-février 1946 à peu près. Réunir le nouveau Conseil, distribuer le travail d'après Congrès, découvrir l'absence d'Amboukélis (le parti nous a averti qu'il récupérerait son prêt !) et réfléchir à notre participation aux élections qui devaient avoir lieu le

369 Les Artistes Associés était une troupe composée de gens de théâtre, dans leur grande majorité des combattants de la Résistance nationale – et par conséquent exclus des théâtres publics, – qui ont fait date en 1945 et 1946 dans le mouvement théâtral grec d'après-guerre.

Vassilis ROTAS (1889-1977), poète, homme de théâtre, écrivain, auteur de plusieurs chants de l'EAM, a dirigé un théâtre de l'EAM dans la Grèce Libre.

Aimilios VEAKIS (1884-1951), un des acteurs les plus célèbres de l'entre-deux-guerres, a participé à l'EAM, aux événements de décembre 1944. Le gouvernement post-Varkiza lui a rapidement interdit tout travail.

trente et un mars. Il nous fallait aussi trouver de l'argent. Je suis passé chez moi, et en route à nouveau pour un secteur où nous étions bien faibles, du côté d'Orestiada.

J'y suis allé deux fois – la deuxième, un peu plus d'une dizaine de jours. J'en crevais de rage, parce que le travail dans la jeunesse n'avancait pas, même de travers. Un faux contact, une réunion incomplète de secteur, comme on dit, j'ai aussi perdu le contact avec les élèves parce que je ne voulais pas accabler Razguelis. Le soir, je suis resté sur la terrasse que m'avaient louée trois frères et sœurs de Didymoteicho, des ferblantiers qui vendaient leur production dans les villages ; le jour, j'étais dans les bureaux départementaux de l'EAM, une pièce et un couloir (avec un balcon !), avec Savvas, le guide du Parti. Savvas, un communiste d'avant-guerre, exilé pendant des années, vivait lui aussi son Golgotha dans ce lieu curieux. Nous deux, tout seuls, parce que personne ne frappait à la porte. Le soir, parfois, une tête pointait son nez.

Pour ne pas nous sentir désœuvrés, nous avons trouvé une solution. Les listes électorales n'avaient pas été contrôlées. Depuis dix ans, depuis les dernières élections de 1936, les services publics n'y avaient pas touché. Pleines de morts, d'inscrits deux fois, de changement de commune de résidence, et tout ce que tu voulais, comment s'en sortir... L'EAM et ses partis avaient ordonné aux organisations locales de leur fournir des copies et d'établir les noms que les services publics devaient retirer des listes. Comme il n'y avait pas de volontaires pour faire ce travail, Savvas l'a commencé seul. J'ai eu de la peine ; j'ai ressenti, comme habitant du pays, une attaque personnelle. Et j'ai décidé de partager son sort...

Cependant, je ne tenais pas en place et j'ai voulu risquer une courte visite dans un village. J'ai choisi le village du grand-père Stéphanou, NeaVyssa. Je l'ai dit à Vangelis ; il m'a regardé comme si j'arrivais de Mars.

Ils te tueront, a-t-il fait.

-Il n'est pas question qu'on me touche, j'ai répondu, prétendument impassible. J'ai une grande famille : les Sardanis, les Toptsis, les Taousianis – j'ai commencé à énumérer des familles parentes de la famille de mon grand-père – elles seront auprès de moi, elles sont presque toutes éamites.

-Elles étaient éamites, a observé Vangelis ; il l'a dit en hésitant, avec une grimace. Et entre nous, il avait raison. Mais moi, je ne savais pas ce qui s'était passé depuis avril dernier, quand les Bouradades étaient arrivés au village. Savvas, à qui je l'ai dit, n'a pas paru enthousiaste. Sans essayer de m'en détourner, il m'a conseillé : « Réfléchis, et si tu prends la décision, fais attention à toi ! »

Au village du grand-père Stéphanou

À midi le lendemain j'ai sauté dans le train ; pour aller à Bosnokhori, je suis descendu au village d'en bas. J'ai demandé la maison de Vangelis Toptsis, et je suis entré dans la grande cour où autrefois la marraine de mon père et de sa cousine, mère de l'Anastasia de Vangelis, donnait un coup de couteau dans les pastèques, en prélevant le cœur pour le petit Dimitros, et jetait le reste aux vaches. Anastasia m'a reconnu, même s'il y avait trois ans qu'elle n'était pas descendue à Soufli. Ravie, elle a commencé les questions, une pluie, à propos de tout. La

première impression, encourageante. Mais les hommes manquaient et malgré tout, j'avais tout au fond de moi, une angoisse.

Peu après, la stature de Vangelis a rempli la porte avec sa toque de velours noir sur la tête et son *poutouri*, une culotte régionale, brodée d'un galon d'argent aux poches, serrée, avec des crochets aux mollets. Il était encore ce colosse que j'admirais, petit, quand il entrait presque chaque année, dans notre cour, et qui me donnait, avec Anastasis Taousianis (grand, mais un peu menu, lui), le droit de dire à mes amis que le village du grand-père Stéphanou « produisait des géants avec des toques sur la tête ». Expansif lui aussi : « Comment tu te trouves par ici, Stéphanos ? » « J'étais à Orestida et je me suis dit que j'allais venir vous voir ; voir aussi les copains » j'ai laissé en suspens dans l'air l'imprécision, « Quels copains ? De la famille ou du village ? »

Je sais, a-t-il fait avec un mauvais sourire. Taousianis t'a vu avant-hier, mais il ne t'a pas fait signe parce qu'un gendarme était à côté de lui. La puce à l'oreille, Vangelis. Un bruit, semblait-il, circulait dans le village, chez « les nôtres », cela va de soi, sur mes activités à Orestida. Il a saisi le sous-entendu, comme s'il voulait me prévenir qu'il comprenait mon intérêt « pour les copains ». Peu après, Christos, le fils aîné, est arrivé, nettement mon aîné (il a été tué comme résistant dans la guerre civile) et derrière lui, Panayotis, à peu près du même âge que moi³⁷⁰ (en 1948-50, je l'ai retrouvé à Yioura, frappé d'une lourde peine par le tribunal militaire, et il y est resté quand j'ai été libéré). Nous avons bavardé tous, un bon moment, des affaires de famille, naturellement des histoires de l'Occupation, et nous sommes sortis faire un tour avec Panayotis.

Il n'a pas fallu longtemps pour entrer dans le vif du sujet. Après quelques mots, j'ai parlé du but de ma venue. « Si je cause un problème à la famille, je m'en vais demain et nous trouverons une façon de nous voir de temps à autre, ne serait-ce qu'à Soufli ou à Alexandroupolis », ai-je conclu. Il n'a pas paru hésiter.

Qu'est-ce que tu veux dire, tu t'en vas ? m'a-t-il presque interrompu. Nous faisons tout pour avoir une liaison permanente avec l'organisation. Nous sommes environ vingt-cinq qui, par groupes, nous retrouvons, et on discute, on a trouvé une manière de faire venir un journal et la revue de Didymoteicho. Je vais t'amener chez moi, et je vais les trouver pour qu'ils viennent demain, à la nuit tombée, pour qu'on parle. Ils sont pas mal aussi dans le village d'enhaut (il voulait dire Akhyrokhori, au-dessus de la ligne de chemin de fer, sur la colline).

Le lendemain soir, alors que tombait la nuit, ils sont venus à une dizaine – seulement des garçons. Je leur ai parlé du Congrès et de ses décisions. Nous avons terminé par les élections qui arrivaient et la nécessité de travailler pour l'abstention. Le Parti communiste grec et l'EAM avaient déjà communiqué leur décision de ne pas participer au vote et de dénoncer les élections comme truquées. Deux ou trois ont été d'accord, les autres n'ont rien dit, sans exprimer un désaccord ouvertement. Panayotis a juste observé que les choses n'étaient pas plus difficiles que tout ce à quoi nous avons déjà participé. Je n'ai pas parlé d'élire un

370 Souvent, StéphanosStéphanou dans son récit oral utilise des mots et des expressions de l'idiome soufliote. Ici, « ακράνι » signifie « du même âge ».

bureau. Je leur ai laissé l'initiative de régler cela à leur convenance. Ils ont promis que tous ceux qui le pourraient descendraient le samedi à Orestida où se tiendrait le premier rassemblement éamite d'après-guerre sur le thème des élections et de l'abstention.

Le lendemain, je suis monté à Akhyrokhori pour voir l'autre « cousin » Taousianis, Anastasis, que Vangelis avait cité la veille. Loxandra, sa fille, m'attendait. Le père était au champ ; il préparait les semences de printemps. Loxandra, une femme ouverte et loquace. Je ne l'avais pas vue depuis avant la guerre – elle avait douze ans alors, comme moi. Elle a fait du café et la conversation s'est déroulée sans effort. Quand on en est venu aux jeunes filles, leurs occupations et leurs intérêts, elle a souri amèrement :

-Tu connais le village, Stéphanos. Toujours derrière, les gens. Sous l'Occupation, nous avons fait deux pas en avant, nous avons dit, certaines, que nous allions mettre une robe, et aujourd'hui, à nouveau en arrière, les jupes plissées³⁷¹.

L'expression fonctionnait littéralement et métaphoriquement. Le retour des jeunes filles au costume traditionnel signifiait un retour à la façon de vivre d'avant-guerre et aux habitudes « rétrogrades », comme les trouvait Loxandra.

Le soir, elle a réuni cinq jeunes du voisinage, une amie à elle et quatre garçons, et dans un coin, le père, Anastasis ; il a tendu l'oreille, sans prendre part à la conversation. La rencontre a tourné comme la précédente. Les deux autres jours, où je suis resté à Vyssa, j'ai circulé dans le village et j'ai passé les soirées dans un ou deux cafés, avec des braves de la famille élargie, les Sardanis. Bon accueil. Certains parents éloignés ont bu du tsipouro avec nous. La plupart, indifférents, ou l'air prétendument indifférent, et les autres, quelques-uns, nous regardaient, à moitié furieux ou avec une curiosité insistante. En tout cas, aucun incident. Juste une fois, un gendarme de la gare m'a demandé ma carte d'identité. Je la lui ai montrée, le centriste de la bande est intervenu, et l'incident n'a pas eu de suite.

Les liens d'origine et de relations familiales semblaient encore jouer un rôle important dans le maintien d'un climat d'entraide

Oui. Aujourd'hui que je me rappelle tout cela, je pense que l'institution très ancienne de la famille élargie jouait encore un grand rôle. Elle a aidé, – avec tous les anachronismes –, la grécité, de la mer d'Azov et de la Mer Noire jusqu'aux mers Ionienne, Libyenne et Chypriote, à survivre en esclavage pendant quatre siècles ; et à nouveau, elle a été bénéfique dans la guerre de libération contre l'Axe, pendant quatre ans et bien d'autres fois encore, parfois plus pénibles, après la guerre civile jusqu'à la chute de la junte.

Tiens, soudain, ça me rappelle mon cher ami et guide brillant, Mitsos Karadzalis ; il a été arrêté par la Sécurité d'après-Varkiza, quelque part en Macédoine, parmi les premiers, au début de la guerre civile. On l'a envoyé en exil à Ai-Stratis, dans les anciens lieux de l'exil

371 « Tsouknes » : jupes plissées régionales, tissées sur le métier, qui se portent l'une sur l'autre pour donner du volume, longues jusqu'à la cheville, a expliqué Stéphanos.

métaxiste et de l'Occupation, et, en 1949, quand on a rassemblé tous les prisonniers non jugés à Makronisos, il s'y est retrouvé, dans le premier bataillon des nouvelles recrues, les classes de 1949 et les plus anciennes, tous ceux qui, en raison de leur exil, n'avaient pas encore fait leur service. Le premier bataillon était le pire des trois bataillons d'exilés politiques. On pouvait juste le comparer aux SFA³⁷², des prévenus et des gens lourdement condamnés. Et Mitsos, en raison d'un dossier exceptionnellement lourd (exilé sous Metaxás, évadé d'Aï-Stratis et cadre des organisations de libération contre les occupants allemands et bulgares) et d'une « dangerosité » particulière, a eu droit à un « accueil » à part. Ils l'ont littéralement roué de coups. Estropié et divagant, il a fini dans la « cage » des renégats, et, pendant des mois, il n'a pas dit un mot. Seulement de temps à autre, comme me l'a raconté Aristide, mon ami d'enfance, il sortait un billet de banque de sa poche, allumait une allumette et le brûlait ! Au changement de régime [1974], j'ai appris que, lorsqu'il est sorti de Makronisos, il est resté un moment dans une clinique neurologique. Puis, il est retourné à la faculté de médecine de l'université d'Athènes, il en est sorti médecin et a décidé de travailler dans son pays, le Magne. Grande imprudence pour la décennie de 1950. Il a trouvé sa famille coupée en deux : éamites d'un côté, et Bouradades de l'autre. Mais un miracle s'est produit : la famille s'est unie pour soutenir son médecin. Juste pour lui ! Et hop, Karadzalis saute sur son cheval, et souvent, avec sa femme Alexandra – l'ancienne sous-lieutenant de l'ELAS, ancienne élève de l'école Sarafis³⁷³ au Quartier général – ils faisaient le tour des villages du Taygète, en apôtres d'Hippocrate, pour offrir les premiers soins aux pauvres gens.

Élections de 1946 – L'abstention

La réunion électorale à Orestiada s'est bien passée. Le samedi, une semaine avant le 31 mars, la paysannerie de la circonscription a rempli la grande cour d'un des anciens caravansérails. Karyophyllis, un combattant d'El Alamein enfermé ensuite au camp de Dekamere (Érythrée)³⁷⁴ avec les soldats grecs démocrates du Moyen-Orient, a captivé les gens de l'EAM qui ignoraient les menaces et les mesures d'intimidation de la Sécurité ; il a donné son point de vue et dit que Varkiza n'était pas la fin de la gauche grecque. Au milieu de la semaine, je suis descendu à Soufli pour livrer avec les miens cette lutte décisive, comme on le disait, mais au fond de moi, je ne savais pas vraiment où elle nous mènerait...

La première semaine après les élections n'a pas éclairci les choses. Les journaux de l'EAM, et en premier le *Rizospastis*, sont sortis avec des titres presque triomphants : le peuple a vaincu, etc. En même temps, ils dénonçaient un tas de violations de la loi électorale, une foule de

³⁷² SFA (ΣτρατιωτικέςφύλακεςΑθηνών) Prisons militaires d'Athènes.

³⁷³Stéfanos SARAFIS, 1890-1957, officier vénizéliste qui, après sa participation aux coups d'État de 1933 et 1935, est mis à pied, exilé à Milos. Après avoir lancé son propre mouvement, il rejoint l'ELAS en 1943 et devient son général en chef. Exilé à nouveau en 1946, il est libéré en 1948, élu député de l'EDA en 1956 et meurt... écrasé par une voiture conduite par un officier américain en 1957... L'EAM avait créé une école d'officiers, y compris féminins.

³⁷⁴ Des Grecs, originaires d'Égypte ou réfugiés en Égypte ont participé aux combats, y compris à El Alamein, aux côtés des forces britanniques du Moyen-Orient. Comme, par la suite, ils ont protesté contre les projets politiques anglais pour leur pays – le retour des anciens métaxistes et l'éloignement des résistants) et refusé d'obéir, une large part de ces soldats a été exilée par les Britanniques dans des camps en Syrie, Éthiopie et Somalie.

menaces et d'actes qui visaient à faire changer d'avis les citoyens – et il y en a eu effectivement. Ils ont grossi le taux de l'abstention et parallèlement ils qualifiaient le résultat du vote de « bâtard ».

Le bord opposé, la droite, électoralement le Mouvement uni des nationalistes (Parti populaire, Libéraux nationaux, Parti réformateur, Zervas, Tourcovassilis³⁷⁵, Parti des Chites) assisté par les « Chouettes » – les observateurs de l'ONU – ont limité par différents tours de passe-passe l'abstention politique à 9,3 % du corps électoral ; le parti libéral de Themistocles Sophoulis, le seul presque des partis du Centre d'avant-guerre qui se soit présenté aux élections et ait obtenu un pourcentage de 15 % des voix, gardait, comme d'habitude, une position médiane : il acceptait la validité du résultat et, en même temps, dénonçait les discriminations « curieusement, uniquement à son désavantage »...

Si, en se basant sur les données officielles, le résultat de la confrontation électorale n'apportait pas à la gauche de quoi se réjouir, il ne constituait pas une victoire universellement reconnue de la droite, comme l'attendaient les organisateurs locaux et étrangers de l'opération. Le nombre de ses voix (seulement 60 % et quelques) montrait sa faiblesse vu les illégalités de toutes sortes (corruption à grande échelle, attaques conjointes de la presse bourgeoise, cas innombrables d'exactions et de « substitutions » d'urnes). Si, au parti libéral, on ajoute les listes du centre-droit (les libéraux vénizélistes de Sophoclis Venizélos³⁷⁶, le parti unitaire de Panayotis Canellopoulos³⁷⁷ et le parti républicain de Georges Papandréou), l'ensemble uni formait, en dehors des forces de l'abstention, une forte opposition bourgeoise.

D'ailleurs la difficulté, l'année suivante, à former un gouvernement de droite stable, a montré la fragilité du résultat : cinq gouvernements ont été constitués et se sont effondrés en dix-sept mois d'avril 1946 à août 1947, épuisant toutes les possibilités, jusqu'au recours à l'octogénaire Themistocles Sophoulis en novembre 1947.

Une tentative d'appréciation sommaire

Quelle est votre opinion sur l'abstention de 1946 ?

J'ignore quelle est l'importance de l'opinion d'un contemporain très âgé, qui, avant ses vingt ans, a travaillé alors avec passion au succès de ce choix décisif de son Parti. Je ne sais même pas quelle objectivité peut avoir cette opinion, quand elle vient d'un homme, alors un activiste de gauche, qui, mis au ban de la société, a payé cher ce choix d'un internement de très longue durée. Néanmoins, cela vaut la peine de chercher à apprécier cette phase de la politique des

³⁷⁵ Theodoros TOURKOVASSILIS (1891-1975), un homme politique d'extrême droite, plusieurs fois ministre jusqu'en 1935, fonde en 1946 le parti des Nationalistes.

³⁷⁶ Sophoclis VENIZELOS, 1894-1964, second fils d'Elefthérios Venizélos, militaire et député du parti libéral, ambassadeur de Grèce aux États-Unis, il est brièvement Premier ministre du 13 au 26 avril 1944, en 1948 il devient le chef du parti libéral. En 1961, il est avec Georges Papandréou l'un des fondateurs du parti du Centre.

³⁷⁷ Panayotis CANELLOPOULOS, 1902-1986, homme de loi, écrivain et homme politique de droite, plusieurs fois ministre à partir de 1943, succède à Karamanlis en 1963 comme chef de l'ERE et fut Premier ministre quelques jours avant le 21 avril 1967. La Junte l'assigna en permanence à domicile. En 1974, il rejoint le nouveau parti de Karamanlis.

gauches grecques et en particulier du Parti communiste, comme représentant essentiel du mouvement politique de l'EAM.

Pour l'envisager aussi sereinement que possible, je pense que la première chose à faire est de se dégager de la démonologie qui entoure le terme. Pendant bien des années après 1946, même jusqu'à nos jours parfois, le terme *abstention* aux élections législatives sonnait à peu près comme le péché originel, coupable de tous les maux dans notre vie politique. L'erreur est dangereuse, parce qu'elle élimine un comportement politique, individuel ou de groupes plus larges, qui est *undroit* des citoyens, dans beaucoup de pays, qui plus est, une balise reconnue. Que la Constitution grecque déclare le vote obligatoire ne change rien. Jamais l'État grec n'a sanctionné de *poursuites judiciaires* la négligence des citoyens à se conformer à cette obligation.

Voyons cependant ce choix précis à cet instant précis de la vie politique grecque. Premièrement, « Abstention du Parti communiste » est l'idée qui est restée. Ce n'est pas exact. Naturellement, le Parti communiste grec était la force politique essentielle qui a joué sur l'ampleur du taux d'abstention, mais pas la seule. Les autres partis de la coalition politique de l'EAM ont fait abstention et l'ont soutenue politiquement, comme la plupart des petits partis de Centre-gauche (Libéraux de gauche, SK-ELD, EnDA de Ioannis Sophianopoulos³⁷⁸, les Kafandarīs³⁷⁹ et d'autres personnalités démocrates), sauf les libéraux et trois partis paysans, qui ont obtenu 7 000 voix.

Quant au choix de l'EAM, principalement des membres du Parti communiste, il a été présenté dès février (au 2^e plénum du Comité central du KKE), comme une protestation contre les mesures de terreur qui frappaient la gauche. Le lien direct entre l'abstention et la guerre civile, tant pour les adversaires d'alors de l'EAM que pour la majorité des historiens contemporains, est un schéma tout à fait postérieur. Seule la coïncidence de l'attaque par un groupe de résistants à Litochoro en Piérie le jour des élections, constitue une liaison directe entre les deux, puisque des éléments irréfutables prouvent qu'elle a été préparée par la direction centrale du KKE. On a constaté d'une part que la décision de s'abstenir coïncide avec la décision de la guerre civile en tant que forme éventuelle de lutte politique (6^e Plénum du Comité central en février 1946), tandis que, d'autre part, le Parti communiste, dans ses discours publics, a persisté, pendant un an et demi environ, dans sa ligne de la « réconciliation », en présentant l'action des groupes résistants comme une « autodéfense populaire de masse ».

³⁷⁸ Ioannis SOPHIANOPOULOS, homme de centre gauche, ministre des Affaires extérieures du gouvernement Plastiras après Décembre, est à la tête des trois représentants du gouvernement qui, avec ceux de l'EAM dirigé par Giorgos Siantos, a signé les accords de Varkiza. Il fonde après guerre l'Union des gauches démocratiques ; tout au long de la guerre civile, il garde des relations avec la direction du KKE, et, avec Petmézas et d'autres agents de centre-gauche, ils travaillent en vain à réconcilier les deux côtés du conflit. Il est mort dans l'été 1951, quelques jours avant le début des négociations pour la fondation de l'EDA ; il y aurait probablement joué un rôle décisif, s'il avait vécu.

³⁷⁹ Georges KAFANDARIS, 1873-1946, plusieurs fois ministre aux côtés de Venizélos et par la suite, Premier ministre en 1924, exilé par Metaxás, il refuse d'entrer dans l'EAM par anticommunisme, mais ne se commet pas avec les gouvernements en exil ni la collaboration. Il meurt en août 1946.

Il va de soi que l'appréciation des hommes politiques et des historiens sur l'abstention aux élections de 1946 serait autre si le parti libéral avait été d'accord, comme l'y avaient invité les partis de l'EAM que les petits partis politiques anti-droite (antimonarchistes, pour l'essentiel). Mais on ignore quelle réaction cela aurait produit sur le cours des événements.

Enfin, dans les discussions que l'on tient aujourd'hui là-dessus, il y a une partialité rampante. D'habitude, ce qui prévaut, c'est la critique de la gauche : ce qu'elle a fait, ce qu'elle devait faire et ce qu'elle n'a pas fait. Mais on sait maintenant que l'« autre côté » – l'élément étranger –, à partir de 1944 (visite de Churchill en décembre à Athènes) et de 1947 (doctrine Truman), défendait le pouvoir minoritaire aux élections. Un examen attentif des pensées, des projets et des mesures de l'adversaire ferait peut-être douter de l'idée que, sans l'abstention, on aurait évité les trois années de guerre civile.

Tout cela ne cherche pas le moins du monde à adoucir la critique sévère du choix du Parti communiste et de la gauche. Il a de sérieuses responsabilités, à l'égard de la population tout entière du pays, car il a contribué à une catastrophe d'étendue nationale. Mais il a aussi une responsabilité principale, vis-à-vis du peuple de l'EAM, celle de vingt-huit ans de persécutions sauvages, des dizaines de milliers de morts, des centaines de milliers de prisonniers et des trois générations de gens de gauche et de démocrates exclus de la vie publique, humiliés pendant des dizaines d'années, relégués au rang de citoyen de deuxième classe. Le seul fait que l'abstention de 1946 ait fourni à la Sécurité les listes des citoyens qui n'ont pas voté – donc de partisans ou de gens bien disposés envers le Parti communiste – a contribué, de fait, à faciliter le travail des autorités et les poursuites ; on sait que, par la suite, l'un des premiers critères des commissions de Sécurité qui décidaient de la relégation, a été leur non-participation à ces élections législatives.

Le conseil de Région à Thessalonique. Les difficultés recommencent...

Le 2 juillet 1946, Cleanthis est arrivé à la maison. Je savais que sa mère vivait ses derniers jours. Il me dit qu'un ordre venait du Bureau de la région Macédoine-Thrace, à Thessalonique stipulant qu'un représentant du Conseil départemental de l'Évros devait se trouver, le 5 juillet, dans la capitale de la Grèce du Nord pour participer à un Conseil des cadres de la région. Comme notre secrétaire, Thémis (Misos Chondropoulos) avait été arrêté sur décision de la commission de Sécurité du département, déporté dans la première fournée en vertu du Troisième décret, et détenu au centre de transfert d'Alexandroupolis en attendant la décision de la commission de Sécurité de Thrace, on nous a notifié, à Cleanthis et à moi, que nous étions les suivants dans la hiérarchie. Qu'allons-nous faire ? Ce fut la question de Cleanthis, dès qu'il m'a lu la note. J'ai répondu presque spontanément : « Demain je descends, parce que toi, tu ne peux pas laisser ta mère dans ses derniers jours. » Il m'a regardé avec émotion. « Mais il faut que tu te mettes d'accord avec la maison », a-t-il dit. « Ne te soucie pas de cela, va, je t'en prie, au chevet de la tante » ai-je répondu. Il a essayé d'entamer une conversation sur ce que je transmettrais en bas. Notre département se trouvait dans une situation particulière. Quinze jours avant, avait eu lieu le premier affrontement entre la gendarmerie et le groupe des résistants de l'Armée démocratique qui avaient pris le maquis.

Ces gars remarquables qui avaient levé les premières armes contre les Allemands, avaient repris les chemins connus suivis quatre ans avant, mais, là, ils commençaient un autre combat de libération contre l'occupant « allié », tout aussi dur, on le présageait, que celui contre l'occupant nazi. Nous avions déjà, nous, le premier résistant mort, et les autres, le premier gendarme mort. Le sang, cette fois-ci, ne coulerait pas de deux fontaines, la même source arroserait cette terre ensanglantée. Cleanthis, mon aîné de quatre ans, ami cher et guide merveilleux, a été le deuxième secrétaire du Conseil départemental. À ses sourcils froncés et au léger tremblement de ses mains, on voyait qu'il était clairement conscient du risque que je prenais et que, naturellement, il était d'accord pour m'en charger puisqu'il n'y avait pas d'autre solution. Il m'a pris par les épaules et, plongeant ses beaux yeux bleus dans les miens, m'a souhaité : « Bonne chance, camarade ». J'ai fait semblant de rire fort. « Eh, c'est bon, mon vieux. Disons, au plaisir de nous revoir dans les magasins de fourrure ». Il n'a pas répondu. Que dire ? Il est parti, tête baissée. Il est allé fermer les yeux de sa mère. C'est arrivé ce soir-là. La tante est morte du cancer, c'était la première fois que j'entendais parler d'une mort de cette maladie qui, cinquante après, balayerait ma famille. Au repas du soir, j'ai annoncé ma décision aux miens. Ma mère a bredouillé : « Personne d'autre ne peut y aller ? » « Non » ai-je répondu d'un seul mot. Et tout de suite après : « Tu as oublié que Cleanthis attend le dernier jour de sa mère ? » Le lendemain matin, nous avons appris la mort de la tante. Et ma mère aussitôt : « Maintenant, il ne peut pas y aller, Cleanthis ? » Comme j'attendais cette réaction, j'ai gardé mon calme.

Autrement, comment auriez-vous réagi ?

Pourquoi le savoir ? J'ai réagi comme j'ai réagi. D'ailleurs, « puisque je l'attendais », j'avais réfléchi cette nuit-là à cette question « Personne d'autre ne peut y aller ? ». Et j'en étais arrivé à l'idée que les réactions d'une mère, de n'importe quelle mère, nous ne pouvons et ne devons pas les évaluer avec nos mesures à nous. Tu te souviens de ce poème de Richepin *Le cœur d'une mère* ? Ses mesures sont différentes, étrangères à notre esprit. La mère est prête à tout, les grandes et les petites choses, pour son enfant. J'ai réglé toutes les petites affaires en suspens et l'après-midi, je suis descendu à Alexandroupolis. Le matin suivant, j'ai pris le train pour Thessalonique. Le soir, je suis arrivé dans la grande ville. Je suis allé directement à Karbola où se trouvaient les bureaux de région de l'EPON. On m'a donné les indications pour le Conseil du lendemain : où trouver l'agent de liaison, à quelle heure et comment aller à la maison où se tiendrait le Conseil. J'ai compris que la situation était difficile à Thessalonique aussi. Et elle l'était, oui, parce c'est là qu'a été constituée la première cour martiale d'exception, tout de suite après le vote par l'Assemblée du Troisième décret. La cour martiale de Giannitsaa suivi, puis la troisième Cour martiale, à Alexandroupolis, vingt jours environ après le Troisième décret.

Pourquoi toutes les cours martiales se sont-elles tenues en Grèce du nord ?

Parce que c'est en Grèce du Nord qu'a commencé la deuxième Résistance. Dans l'Évros, en Macédoine Centrale et au pied du Pinde.

Avec des précautions de conspirateur, je suis entré dans l'immeuble que l'agent m'avait désigné de loin. On m'a ouvert et on m'a fait monter à l'un des trois ou quatre étages que comptait le bâtiment. Un vaste salon, avec deux portes ouvertes des deux côtés, où se tenaient 15 à 20 jeunes, garçons et filles, qui discutaient à voix basse. Le rapporteur, je pense, était Nikos Akritidis, dont nous avons parlé à propos de l'EPON de Kavala. À côté de lui, un homme plutôt grand avec des sourcils bien formés et des yeux noirs, de plus de 25 ans, qui s'appelait Stéphanos. C'était le suppléant provisoire de Panos Dimitrios, l'ex-secrétaire du bureau de la région nouvellement constituée de Macédoine-Thrace, fusion des deux régions de Macédoine Orientale et de Thrace, d'une part, et de l'autre, de Macédoine Centrale et Occidentale. C'est en tant que représentants de cette nouvelle région, la plus grande en étendue en nombre de membres de toutes les régions de Grèce, que nous étions descendus alors, en janvier 1946, au premier Congrès panhellénique de l'EPON.

Le rapport contenait une analyse des décisions du 2^e plénum du Conseil central de l'EPON. Il parlait surtout de la nécessité d'intensifier le travail culturel. Je pensais, en l'écoutant, que nous adapterions, nous, ces consignes à une région qui avait déjà commencé à brûler du feu de la guerre civile. Le rapport insinuait quelque chose à ce sujet, sur la fin, sans l'exprimer clairement. La question est ressortie dans les demandes d'explicitation formulées après la fin du discours du rapporteur. Et le premier à la poser, fut Drousiotis³⁸⁰, un étudiant chypriote en agronomie à Thessalonique, qui avait la responsabilité des trois départements frontaliers avec une forte minorité slavo-macédoniennes : Pella, Florina et Kastoria. J'ai entendu alors pour la première fois les acronymes NOF et SNOF, qui désignaient les organisations de libération particulières des Slavo-Macédoniens³⁸¹ des régions frontalières du nord de Macédoine

380 Explication de Stéphanos : « Pour tous ceux qui ont lu le premier livre de Chronis, *Eh bien, on t'a tué de bonne heure*, Drousiotis est le "Noir" que l'écrivain cite comme le guide du petit groupe de l'AD qui avait commencé à agir dans la ville de Thessalonique, à la fin de 1947 à peu près. Le groupe était constitué presque entièrement d'éponites mineurs. En raison d'un fait accidentel, il a été arrêté presque entièrement et les gars ont été condamnés à mort. "Le Noir" a été condamné à la même peine, puisqu'il n'en existait pas de plus grande. Mais Drousiotis était un ressortissant anglais en tant que Chypriote. Naturellement, l'ambassadeur anglais en Grèce, après une démarche officielle, a réclamé que leur ressortissant ne soit pas exécuté. Le gouvernement grec a, semble-t-il obéi – et que pourrait-il faire d'ailleurs – à ses patrons. Cela n'a pas été commenté dans les journaux gouvernementaux, mais a provoqué un remous dans le public : comment pouvait-on exécuter des "gamins" et faire exception pour leur "chef" ? Le résultat a été que personne n'a été exécuté. »

381 Le 23 avril 1945 a été fondé le NOF (Naroden Osloboditelen Front - *Front de Libération Populaire*). Dans ce cadre, on a aussi intégré les formations NOMS (Narodno-osloboditelen Mladinski Sojuz - *Union de Libération Populaire de la Jeunesse*) et AFZ (Antifascisticki Front na Zenite, *Front Antifasciste des Femmes*). Le 21 mai, s'est formé le Conseil central du NOF, constitué par Paskal Mitrevski (Paskhalis Mitropoulos) secrétaire politique, Pavle Rakovski (Pavlos Rakoviti), Minco Fotev (Minas Photopoulos), Atanas Korovesov (Athanasios Korovesis), Dzodze Urdov (Yorgos Ourda) et Mihajlo Keramidziev (Mikhalis Keramitzi). À la mi-juin 1945 étaient formées des sous-commissions dans les régions de Kastoria, Florina, Édessa. Le programme politique du NOF comprenait les points suivants : 1) Combat continu des « Macédoniens » de la « Macédoine de l'Égée » pour l'obtention des droits nationaux et sociaux. 2) Confirmer l'« identité nationale macédonienne » 3) Remettre sur le tapis la « question nationale macédonienne » dans la vie politique de la Grèce 4) Organiser une résistance à la terreur et au génocide que les autorités réactionnaires grecques exerçaient systématiquement sur le « peuple macédonien » 5) Renforcer l'unité nationale du « peuple macédonien » 6) Révéler l'activité autonomiste des partisans de Vanco Mihajlov et désactiver leurs espions dans ce secteur de la Macédoine, où comme agents des centres de diversion anglo-américains, ils se battent contre les droits nationaux du « peuple

Centrale, de l'ouest de l'Axios jusqu'auVitsi, pendant l'occupation nazie comme pendant la nouvelle occupation, celle des Anglais.

Avant la fin des questions, un de nos gardes est entré précipitamment et a murmuré quelque chose à Akritidis et à Stéphanos : des mouvements suspects avaient été observés, il fallait nous interrompre. Avec calme, de manière à ne pas susciter de soupçons, la salle s'est vidée. Nous nous sommes donné rendez-vous le lendemain à Karbola, dans les bureaux de l'EPON, nous qui venions des éparchies, pour discuter les problèmes en secret avec les cadres du Bureau de région.

J'ai fait la même chose dans une large discussion avec Stéphanos. Nous sommes convenus, en retournant à Alexandroupolis, d'organiser un Conseil départemental le 23 juillet. Je me suis chargé du matériel nécessaire et je suis allé à la maison des proches parents de Haïnoglou, surtout, pour voir la tante Roxani, l'aînée de dix ans au moins de mon père. C'était une femme que j'admirais pour sa sagesse et son courage. Songe qu'avant ses vingt ans, quand grand-père Stéphanos est mort et que la famille est restée sans protecteur dans une pauvreté, relative à cette époque, mais épouvantable pour nos données actuelles, elle a décidé de partir à l'étranger et d'aller comme maîtresse d'école à Kioupli, un village de Thrace orientale, à plus de cent kilomètres, – une distance inimaginable pour ce temps-là –, du pays des Stéphanou, Andrinople. Toute seule, sans connaître personne, elle a eu la chance de trouver comme collègue Yannis Psarras, mon grand-père, qui, avant d'être pope, avait occupé un poste de maître d'école dans des villages de Thrace orientale, où il s'est mis à l'abri auprès de l'accueillante Eleni, plus tard « grand-mère Papadia ».

Et que je te révèle quelque chose sur la façon dont moi je suis apparu : la tante Roxani a connu la famille quand ma mère était presque bébé. Elle l'a retrouvée à Soufli, où pendant un certain laps de temps, elle était restée après l'exil de 1923, et comme elle appréciait les trois filles de la famille Maria, Katina et Apostolia, elle a décidé de marier mon père à l'une d'elles.

Comment s'est fait le choix ?

Eh ! comme d'habitude. Ils sont allés en visite à la maison, ils ont bavardé de la pluie et du beau temps et, en revenant, tante Roxani a demandé à Dimitros :
- Qu'est-ce que tu en penses ? Es-tu d'accord ? Et laquelle préfères-tu ?
– Celle du milieu, a répondu laconiquement Dimitros.

macédonien » 7) Révéler les plans anglo-américains qui cherchent à transformer la « Macédoine de l'Égée » en une base d'espionnage et de subversion contre la « Démocratie populaire de Macédoine », la Yougoslavie et les autres peuples balkaniques 8) Renforcer la fraternité et l'unité du peuple grec et « macédonien » et le combat des « Macédoniens » avec toutes les forces progressistes en Grèce contre l'ennemi commun 9) Organiser le combat du « peuple macédonien » pour la liaison entre les « Macédoniens » et les trois secteurs de la Macédoine, en particulier avec la « Démocratie populaire de Macédoine », qui représente l'achèvement de la libération et la base pour réunir le « peuple macédonien ».

Bien que le pape ait dû vouloir, je suppose, se défaire d'abord de l'aînée, il a été tout de suite d'accord avec la demande, les fiançailles ont eu lieu au plus vite, et le mariage, et un an après, voilà Stéphanos !

Le lendemain, je suis allé à nouveau à Karbola pour m'entendre sur le moyen de mon départ, vu que j'étais chargé du matériel qui devait arriver en bon état à Alexandroupolis. On m'avait déjà assuré un voyage dans un train de marchandises dont l'un des conducteurs était fiable et devait me prendre en charge. Ne t'imagines pas que les trains d'alors avaient un rapport, du point de vue du confort et surtout de la vitesse avec ceux d'aujourd'hui. Comme il chargeait et déchargeait aussi dans de petites gares, il mettait deux jours pour arriver à Alexandroupolis. Nous sommes partis le matin et, avec une pause de trois-quatre heures à Dráma, pour que les conducteurs fassent discrètement un petit somme, nous sommes arrivés le lendemain soir à Alexandroupolis. Tu l'imagines, j'ai passé la soirée et la plus grande partie de la journée dans la soute à charbon de la machine à vapeur. Je suis allé à la maison où je devais rester, et, le lendemain, nous nous sommes retrouvés avec Tassoula. Nous avons discuté du Conseil. Les solutions pour le lieu, il y en avait deux : ou les bureaux de l'EAM, où il était très probable que la Sécurité ferait irruption et nous arrêterait, ou une maison, donc un processus clandestin. Naturellement, nous avons préféré la deuxième solution. Tassoula se chargeait de trouver la maison avec l'aide du Parti, et moi, d'avertir les gars par les sections d'être présents le 23 du mois. Tassoula a lancé un nom : Michalis Martinis, un Alexandroupolitain en première année de médecine, qui était arrivé en ville pour passer les vacances d'été en famille ; il avait donné son lien à l'organisation, avec l'ordre du Conseil central de l'intégrer à notre Conseil départemental et l'employer là où nous en aurions besoin.

Bien sûr, je n'ai pas soupçonné alors que Michalis serait au nombre de mes meilleurs amis, en les comptant sur les doigts d'une main. Je l'ai vu le lendemain soir, de loin, sur la plage d'Alexandroupolis. En nous promenant, au bout de notre balade, Tassoula me l'a montré du doigt « le voici ». J'ai eu à quelques pas de distance, je l'avoue avec beaucoup d'admiration, la vision d'un brave et très bel homme, grand, (quand nous nous sommes rencontrés, je ne me suis pas retenu et je lui ai demandé « Quelle est ta taille, mon vieux ? » il m'a répondu 1,86 m, c'est-à-dire seize centimètres de plus que moi ; aujourd'hui ce n'est pas une hauteur spectaculaire, mais alors, très peu avaient cette taille). Son charme était aussi quelque chose : un visage grec parfait, avec des cheveux bruns légèrement frisés et un regard qui te captivait de loin. Il était évident que, quoi qui nous sépare, nous irions bien ensemble.

Vous parlez comme si vous étiez amoureux de lui !

Je t'ai déjà dit que je ne peux aimer et n'ai jamais aimé des âmes incorporelles ni des esprits sans chair. Je ne peux pas séparer ces trois composantes en lesquelles certains – je ne sais pas, savants, philosophes, poètes ou autres – divisaient l'homme et le dépeçaient. En tout cas, cinq ou six filles, qui tournaient autour de lui en piaillant et en levant la tête à 90 ° pour faire face à son regard séduisant et à son beau sourire, étaient sûrement amoureuses de lui ou, si elles ne l'étaient pas, elles n'y couperaient pas finalement. « Tu les vois ? Ce sont toutes des filles du

PAO » m'a dit Tassoula, elle voulait dire des filles de familles de droite, parce que nous avons l'habitude de caractériser avec l'acronyme PAO, la droite d'après-Varkiza, en la stigmatisant ainsi du nom des collaborateurs. Je n'ai pas répondu, absorbé dans la contemplation de la silhouette de mon ami, le futur palicare dans son costume blanc de pure soie de Soufli.

Le terme de stigmatisation présumerait de l'usage en partie immérité ou excessif de la qualification ?

Tu l'as vu, j'ai fait attention au mot. Le terme PAO désignait une organisation précise de l'Occupation, surtout en Macédoine Centrale et Occidentale, qui a commencé par des anti-communistes, puis a inclus dans ses rangs une large variété de gens, dont une partie étaient nationalistes, c'est-à-dire négativement disposés à l'égard de l'occupant, et ça allait jusqu'aux « pauvres diables » de turcophones, les Bafralides, comme on disait, qui avaient un amour particulier pour les armes et étaient disposés à servir, quoi qu'on leur proposât. De grandes sections de leurs hommes armés, sous Michalaga et Kisa Badjak, ont collaboré avec les Allemands à la poursuite des résistants grecs de l'ELAS. D'un autre côté, cette extension fortement méprisante, appliquée à l'ensemble de nos adversaires, les anti-éamites, constituait objectivement une tache morale. N'avons-nous pas déjà dit quelque part qu'il fallait enfin regarder en face notre histoire calmement ? Cela fait des années aujourd'hui que j'essaie de le faire, souhaite-moi d'y réussir.

Vous aussi, je pense vous avez été stigmatisés par vos adversaires ?

Incontestablement, on nous a engueulés comme du poisson pourri, traité de slavo-communistes, d'égorgeurs éamites, de destructeurs de la famille, du pays et de la religion, et d'autres qualificatifs innombrables. Il n'y a pas eudetache qui ne nous soit tombée sur la tête, mais comment faire, être assimilés au misérable essaim des forgers de calomnies et de leurs forges serait notre pire déchéance. Naturellement, il ne m'échappe pas que, chaque homme, selon ce qu'il a dans son sac, sa tradition familiale et locale, son éducation, ses connaissances et ses méconnaissances, son psychisme enfin, reçoit dans ses filtres les stimulations de la réalité. Malgré tout, ces filtres laissent une coloration qui trahit la réalité objective, même s'il y a une part de réalité objective. C'est pour cela, bien que le côté adverse ne parle jamais d'erreurs jusqu'à ce que des crimes aient été commis, que moi, comme beaucoup d'autres, nous nous obstinons à parler aussi de nos crimes. Je pense que c'est ça « l'honneur », pour le monde, et, au moins, pour la moitié de notre camp.

Le lendemain, j'ai rencontré Michalis dans les bureaux de l'EAM, dans la mesure où je les fréquentais encore, parce que, trois ou quatre jours avant le Conseil fatidique, Sakoulias est monté, le redoutable chacal de la Sécurité, m'a demandé ma carte d'identité, l'a gardée et m'a dit : « Passe la prendre à la Sécurité ». Je n'y suis pas allé, naturellement, et j'ai circulé en ville en clandestin. Nous avons beaucoup discuté, et quand je lui ai demandé entre autres, s'il

connaissait Yannis Chondzèa que la *Nouvelle Génération* (la revue de l'EPON) citait sans cesse comme passé à tabac, il m'a répondu : « Oh ! Yannis, qui ne le connaît pas ! » et nous avons rîdes aventures, cher payées après 1950, de mon ami. J'ai dit à Michalis, que j'avais du matériel que nous avons préparé à Soufli avec Mavrikos pour sortir à nouveau l'*Éponite*, organe de l'EPON de l'Évros de l'Occupation à mars 1945.

Je m'étais déjà concerté avec les Sakellaridis pour l'édition. C'était une grande famille « des nôtres », qui disposait d'une des trois ou quatre petites imprimeries qui existaient en ville. Lakis y travaillait aussi. Tu t'en souviens, j'imagine. C'était l'un des deux camarades avec lesquels je suis parti au maquis. Maintenant, quand on dit « imprimerie », n'imagine pas une entreprise contemporaine : quelques casses, des éléments typographiques d'avant-guerre, et une petite presse qui contenait à peine une double page dans un petit format, plus petit que les tabloïds d'aujourd'hui, dans lequel nous avons décidé de sortir notre petit journal. Nous nous sommes assis et avons compté le matériel déjà prêt, nous avons vu quelle place restait à couvrir et nous nous sommes installés pour terminer la feuille. Quelques informations sur l'activité de l'organisation et une colonne, « notre optique », avec des points de vue, et tout le reste, nous le verrions sur le marbre. Entre-temps, j'allais à l'imprimerie une heure ou deux par jour, et je corrigeais les épreuves. C'était la deuxième fois que je faisais mes preuves – la première c'était en 1944-1945, à Kavala – dans ce travail où plus tard, pendant quarante ans jusqu'à maintenant, j'ai réussi professionnellement. Malheureusement, le journal n'est pas sorti. Le jour où il devait être tiré, les typographes ont appris notre arrestation et – prudemment, et ils ont bien fait – ils ont détruit la feuille prête pour la presse.

D'après ce que vous m'avez dit, cela vous est de nouveau arrivé dans les années de la dictature avec le neuvième numéro de la Suite ?

Tu t'en es très justement souvenu. La *Suite* était un journal de valeur, au moment de la dictature, que nous devions à un groupe connu de trois penseurs chevronnés (Dimitris Maronitis, Alexandros Kotzias, Pavlos Zannas), avec, comme responsable de l'imprimerie, Dimos Mavrommatis, (nous aurons beaucoup à dire sur lui, pour l'après 1960). Mon rôle était, comme d'habitude, l'« humble emploi » de correcteur. Après le premier numéro, Maronitis a été pris par l'ESA³⁸², il est sorti de ses cellules au bout de six mois, après les habituelles tortures (pas si habituelles que ça) et il a participé à l'édition du huitième numéro, auquel il offrait, en dehors de sa contribution régulière de critique des textes, un morceau choisi, qui, pour tous ceux qui le connaissaient, traitait de la vie pendant son internement. Le neuvième numéro était à l'imprimerie – on avait imprimé les deux premières des seize pages et la troisième était sous presse – quand, le 25 novembre 1973, Dimitris Ioannidis³⁸³ a déposé Giorgos Papadopoulos³⁸⁴ et a proclamé sa

³⁸²ESA (Ελληνική Στρατιωτική Αστυνομία), *Policemilitaire grecque*.

³⁸³Dimitris IOANNIDIS, 1923-2010, officier de carrière, l'un des tortionnaires de Makronisos, participe au coup d'État du 21 avril 1967 et dirige la police militaire, jusqu'à renverser Papadopoulos en novembre 1973. Il contribue au coup d'État contre Makarios à Chypre en juillet 1974. Condamné à mort en 1975, peine commuée en prison à vie, il mourra en prison.

propre dictature – au parfum de Makronisos. L'imprimeur, mon ami Spyros Lenis, a jeté les feuilles imprimées et détruit le troisième cahier. J'ai oublié de mentionner l'éditeur. C'était une intellectuelle de valeur qui a écrit une histoire des éditions grecques, la digne et audacieuse Nana Kalianési, alors à la tête des éditions *Kédros*. Et derrière eux, un homme de lettres de valeur parmi les hommes de sa génération, à peine trente-trois ans alors, Dimos Mavrommatis, responsable des rédacteurs en chef, des Éditions *Papazisis*. Malheureusement, je n'ai pas eu la précaution de garder des exemplaires des deux des seize pages imprimées du numéro neuf de la *Suite*.

³⁸⁴Giorgos PAPADOPOULOS, 1919-1999, militaire de carrière, anticommuniste ; après avoir suivi une formation à la CIA en 1953, il dirige les services secrets grecs de 1959 à 1964. Il est l'un des trois militaires qui réalisent le coup d'État du 21 avril 1967. En 1975, il est jugé et condamné à mort, peine commuée en prison à vie. Il meurt en prison en 1999 après avoir refusé d'exprimer ses regrets pour ses actes, ce qui lui aurait valu une amnistie.

5. Prisonniers pour longtemps

Le jour convenu, le mardi 23 juillet 1946, les cinq représentants de l'arrière-pays étaient présents pour le conseil : Tassos Christoforidis de Férès, Cleanthis, Orestis et Peristera de Soufli, Christos Metaxoudis, remplaçant de Nitsa Keramitsoglou qui n'a pas pu descendre de Didymoteicho. Personne n'a pu venir de Samothrace. Les quatre qui restaient, étaient moi-même, de Soufli, Tassoula et Michalis d'Alexandroupolis, et notre guide du bureau thrakomacédonien, Dimitris Manoussos, le « Grand », tu t'en souviens. (J'ai le toupet de l'espérer !) La maison où avait lieu le conseil, le Parti nous l'avait indiquée, était dans le quartier des Tsimendenia. Avec nos habituelles mesures de comploteurs, Cleanthis et Michalis sont entrés le matin, Orestis et les deux jeunes filles, à midi, les deux autres de l'arrière-pays, l'après-midi, et moi, avec Dimitris, à la nuit. Le conseil a tout de suite commencé, avec le maître de maison dehors, dans le jardin, pour faire le guet. J'ai d'abord exposé le bilan et esquissé notre situation organisationnelle en tant que remplaçant provisoire de notre secrétaire, Mitsos Chondropoulos, qui avait lui-même remplacé Amboukélis après le Congrès de l'EPON. Manoussos a continué, avec l'analyse des décisions de la deuxième Assemblée plénière d'après le Congrès du Conseil central ; comme je l'ai dit, elles répercutaient manifestement la situation et les besoins de la capitale et de la Vieille Grèce, qui, jusqu'au début de 1947, étaient en dehors des espaces d'application du Troisième décret, et persistaient dans l'« extension du travail culturel » de l'organisation.

Pourquoi le Troisième décret ne s'appliquait-il pas dans la Grèce du Sud ?

Ce décret, qui, jusqu'à la publication de l'ordonnance 509/1947 fixait en détail le cadre légal des mesures exceptionnelles prises par le pouvoir à la solde des Anglais pour affronter les premières manifestations des résistants et des gens de gauche pourchassés, a fonctionné dans les régions où on avait remarqué des actions de ce genre. Et, pendant l'année 1946, c'était la Grèce du Nord, du Grammos et du Pinde jusqu'à l'Évros, avec la Thessalie montagneuse (Olympe, Piérie, Kamvounia, et les Hasia).

Manoussos a fini son introduction, en précisant des fonctions spéciales pour l'organisation qui émanaient des décisions du Conseil central. Il n'avait fait aucune mention de la situation qui prédominait dans le département, où, quarante jours auparavant, avait eu lieu à Kornofolia le premier combat entre un groupe résistant et un détachement de gendarmerie. Il y avait déjà eu aussi, en dehors des premiers morts, le blessé Athanatos et son infirmier, arrêtés et placés en détention préventive dans les prisons d'Alexandroupolis. J'étais prêt à poser des questions, et les autres aussi, j'imagine, quand, soudain, nous avons entendu de forts coups à la porte du jardin. Nous avons tout de suite éteint la petite veilleuse posée sur le plancher, et tout murmure s'est arrêté. Dans les deux minutes qui ont suivi, nous avons entendu des pas rapides se dirigeant vers la porte de la maison ; et tout de suite un ordre tonitruant « Ouvre la porte ». On a entendu la clé – le maître de maison nous avait enfermés – et, aussitôt après, on a eu dans les yeux les faisceaux de nombreuses lampes. Un remue-ménage de gendarmes, et le

sous-lieutenant en chef de gendarmerie « Qui êtes-vous, qu'est-ce que vous faites ici ? » et ainsi de suite. Nous avons tout de suite pris conscience que commençait une nouvelle phase de vie. Nous avons donné nos noms, indiqué nos identités, et nous avons dit que nous étions membres du Conseil départemental de l'EPON, un corps légal selon la décision du tribunal de Première instance d'Athènes qui agréait notre fonctionnement, et que nous nous réunissions pour des questions qui avaient trait à notre organisation. « Et pourquoi ici, dans l'obscurité ? » a demandé d'un ton féroce le sous-lieutenant de gendarmerie. « Si nous nous réunissions à la lumière du jour, ai-je répondu, où que ce soit ailleurs, vous entreriez et vous nous arrêteriez, comme Sakoulias avant-hier ». Un coup de pied a été sa réponse ; le premier. Dès qu'ils nous ont emmenés à la Sûreté, d'autres bricoles ont suivi, sur Orestis surtout, avec des coups de baguette dans le dos, parce qu'il a déclaré qu'il ne répondrait qu'en présence de son avocat. Au cours de cette volée de coups, Tassoula, sa fiancée a poussé un cri « Ça suffit, maintenant », qui nous a donné l'occasion d'en faire un sketch, avec Manoussos, dans les premiers jours de notre emprisonnement.

Le matin, on nous a emmenés au centre de transfert. Comme son petit sous-sol était déjà « encombré », ils avaient chassé, avant notre arrivée, la première partie des exilés arrêtés après le Troisième décret, pour Thessalonique et de là... Anafi ou Folégandros, je ne me souviens pas exactement. C'était notre première expérience de réclusion. Nous aurions plus qu'assez l'occasion de la compléter dans le cours des années 1940, dans toutes les années 1950 et quelques-unes de la décennie 1960 jusqu'à l'aube des années 1970. Notre séjour dans les sous-sols du centre de transfert a duré presque trois jours et trois nuits jusqu'au matin du dimanche 27 juillet, où on nous a conduits au tribunal militaire d'exception, à sa première réunion après notre arrestation. Quelque chose comme un « tribunal militaire d'exception des flagrants délits » ! Comparé à ce que nous avons vécu plus tard, c'était un bonheur. Nous nous en sommes tirés, tous les neuf, avec une peine de quatre ans de prison et un an d'exil. C'était la peine la plus élevée, je pense, que prévoyait l'article 5 du Troisième décret pour l'infraction de réunion clandestine. L'accusation aurait pu ne pas s'en tenir là, et ajouter d'autres griefs, plus sévères entraînant des peines plus lourdes. D'ailleurs, Monsieur Skodras, le commissaire royal du tribunal militaire d'exception, a insinué : « Nous savons ce qui se trame dans de telles réunions toutes lumières éteintes ». Et il proposait pour Manoussos, membre du Conseil central de l'EPON, et pour moi, qui me suis présenté comme secrétaire du Conseil départemental (il fallait se présenter comme secrétaire ; nous n'étions pas, bon Dieu, un ramassis de brigands), la peine de cinq ans, et pour les autres, deux ans. Mais il semble que le capitaine Sakellariou (ou Sakellaropoulos ?), de la Sûreté du commandement de la gendarmerie de l'Évros, qui participait de manière plutôt inhabituelle, puisqu'il n'était pas militaire (je crois, entre nous, pour... nous faire plaisir) au tribunal militaire, les avait persuadés qu'eux, selon la défense, nous étions du même lot. Et pour qu'il n'y en ait pas un qui se plaigne, ils nous ont mis le même « costume ».

Cette peine peut sembler extrêmement sévère, cependant, si j'ai bien compris, vous, vous considérez que vous avez de la chance par rapport ce qu'ils auraient pu vous infliger un mois plus tard ?

Oui, c'est ça. La peine était sévère, parce qu'elle allait à l'extrême limite des sanctions prévues dans le cinquième article. Mais si notre procès avait eu lieu plus tard, après les deux premières exécutions de résistants, on aurait pu faire figurer dans l'accusation des délits plus graves, comme le fait que la réunion avait pour objet d'organiser un groupe de résistance, ce pourquoi le Troisième décret prévoyait des peines très lourdes, jusqu'à la peine capitale. C'est pour cela, je t'ai dit, je le répète, que nous avons eu de la chance. Il faut ajouter une information intéressante : le tribunal militaire d'exception d'Alexandroupolis était, après celui de Thessalonique et son homologue de Giannitsa, le troisième tribunal militaire à fonctionner en Grèce du Nord, donc, dans tout le pays. Et selon ce même chiffre magique, notre procès était le troisième, deux autres, avec des peines légères de quelques mois, l'avaient précédé. Trois jeunes filles, membres de l'administration du syndicat de la soie de Soufli, jugées la semaine précédente, s'en étaient sorties avec une peine de deux mois et demi, alors que le commissaire du roi avait proposé deux ans et demi. Quant à la sévérité qu'a montrée le capitaine de la Sûreté par sa présence dans le tribunal... l'homme voulait, semble-t-il, éviter de nous retrouver dans ses pattes pour un bon bout de temps.

Ont suivi deux mois d'emprisonnement dans les prisons de correction d'Alexandroupolis qui se passèrent avec beaucoup de plaisanteries et pas mal de difficultés. Très tôt cependant, le directeur des prisons – il n'y avait pas que Skodras et le capitaine qui étaient gênés par notre présence – s'est soucié de se débarrasser de nos éminences, assez encombrantes, je l'accorde, par un transfert disciplinaire des mâles pour Céphalonie, et des jeunes filles pour les prisons de femmes Averof à Athènes. Condamnées à des peines légères qu'elles devaient purger dans des prisons de criminels. Dans cette histoire, seul Michalis Martinis s'en est sorti, lui dont la mère avait remué ciel et terre pour le garder près d'elle, même derrière les barreaux ; ils ne lui ont pas passé tous ses caprices, ils l'ont transféré dans les prisons de Dráma quelque temps, et il a pris la tangente pour Averof. Ainsi, il n'a pas échappé, lui non plus, au transfert chez les « criminels de droit commun. »

Pour quelles raisons ce transfert disciplinaire ?

Les transferts n'étaient pas toujours disciplinaires ; il y avait des transferts de malades qui allaient dans des prisons avec un meilleur climat, comme les prisons sanatorium de Sotiria ou d'Amphissa. Il y avait aussi des transferts pour décongestionner les lieux, car certains tribunaux militaires travaillaient avec beaucoup d'ardeur et tant de monde s'entassait derrière les barreaux qu'ils n'avaient plus de place pour dormir. Et enfin, il y avait aussi les « disciplinaires » qui concernaient des détenus que la direction soupçonnait d'inciter les autres prisonniers à des actes de rébellion, par exemple, des protestations à propos des repas, de la violation du fonctionnement normal de la prison, des défauts de soins médico-pharmaceutiques, etc.

Dans ces deux mois à la prison d'Alexandroupolis, il y eut un jour particulièrement marquant, littéralement « néfaste » dans notre vie de détention : la première exécution capitale d'un de nos camarades, le soldat blessé, Athanatos, et son collègue infirmier, nos deux compatriotes de

Soufli. Ce ne serait pas la seule dans les quatre années suivantes. Je ne veux pas, c'est-à-dire que je ne peux pas, m'étendre dans un récit circonstancié de cette première expérience terrifiante ; sur la vibration que tu ressens quand tu entends pour la première fois la décision : « À mort ! » ; quand tu sais qu'elle sera exécutée, quelque chose en toi ne veut pas s'accommoder de cette vérité épouvantable et tu espères, tu crois peut-être, qu'un fait inattendu l'empêchera. Jusqu'à ce que vienne la dernière nuit qui n'apportera pas pour tes deux camarades, une aurore aux doigts de rose... Tu ne peux pas revivre les heures sombres de l'obscurité de la nuit avec les cris de protestation de toute la prison (même si les criminels et les quelques prisonniers de droite ne criaient pas, ils regardaient, penchés vers le sol de ciment, et participaient par leur silence absolu et leur va-et-vient nerveux dans les couloirs). Tu ne veux pas te rappeler ta réponse déchirante « Au revoir (quel au revoir ?), nous restons inébranlables à votre place », quand tu entends l'ordre de ceux qui vont mourir : « Continuez, camarades, la victoire (quelle victoire ?) est à nous ». Une fois seulement, un an après, dans la feuille clandestine du *Prisonnier littéraire* des prisonniers politiques de Céphalonie, j'ai tenté de le faire. Bien que l'écrit ait reçu un accueil favorable, je continue à me sentir coupable, comme si j'avais violé ce moment rare de ma vie.

Un long voyage (plus ou moins dans l'inconnu)

Il serait intéressant de suivre en détail notre parcours des Prisons de correction d'Alexandroupolis jusqu'aux Prisons criminelles de Céphalonie, qui a duré douze ou quatorze jours. Je crains que nous ne puissions le faire, parce que cela signifierait, pour ne pas sous-estimer mes autres transferts, que je doive décrire de la même façon les autres qui, je l'accorde, n'ont pas un moindre intérêt. À l'occasion, je t'informe qu'en vingt-cinq ans (juillet 1946 – février 1971) j'ai eu la « chance » de subir vingt-cinq transferts exactement semblables, sur un bateau, au début, en changeant de prison (Alexandroupolis Céphalonie, Patras, Yioura, les prisons de Vourla) et, plus tard, en allant et venant dans les camps d'exilés politiques, trois fois à Ai-Stratis et une à Anafi, à Yioura à nouveau, à Partheni de Leros et à Oropos en Attique, ou transféré dans les hôpitaux de Lemnos, de Mytilène et à l'Hippocraton d'Athènes, comme mon maintien de quelques jours dans les centres postes de transfert de Thessalonique, du Pirée, de Patras, de Samos, Syros, etc. Cela remplirait à coup sûr un livre, qui pourrait être intitulé : « Vingt-cinq voyages maritimes, attaché, prisonnier de fait ».

Qu'entendez-vous par ce titre ?

Ce qu'il dit exactement. D'abord vingt-cinq voyages en vingt-cinq ans. Deuxièmement, l'épithète « maritime », car tout s'est fait sur la mer, dans des rafiots de la navigation côtière d'après-guerre dont le champion était le Céphalonien Typaldos. Et troisièmement, le « attaché » signifie prisonnier et, ce n'est pas « comme si », c'est avec des menottes.

Le voyage comportait un jour en chemin de fer dans des wagons pour « quarante hommes ou huit chevaux », six jours à l'« Ambassade », c'est-à-dire, dans l'argot des prisonniers, le sous-

sol de la section des transferts à Thessalonique, d'une capacité de trente hommes allongés par terre, où nous réussissions à dormir à cent vingt. Cela ne nous a pas empêchés de fêter le cinquième anniversaire de la fondation de l'EAM (le 27 septembre) avec des chansons, des pantomimes et des anecdotes amusantes. Un voyage d'un jour avec le bateau à vapeur *Chimère*, un bateau de transport de passagers nouvellement construit, qui, avant même d'avoir bouclé ce trajet pendant deux mois, s'est perdu corps et biens avec 400 exilés à bord, « attachés », comme le pouvoir en avait l'habitude.

Avec les prisonniers politiques condamnés à de lourdes peines, au bagne de Céphalonie Ajoute une semaine dans le poste de transfert bondé du Pirée, en attendant de rejoindre notre destination. Quelques jours au poste de transfert de Patras, à nouveau un bateau pour Sami, et, de là, les prisons de Céphalonie, à Argostoli. La première fois que je faisais face, de près, à une prison-forteresse. Plus tard, j'ai appris que l'inspecteur de ce bâtiment épouvantable était le gouverneur anglais des îles Ioniennes, Maitland (Mételas disent les Céphaloniens). Je n'y ai pas seulement fait face, il s'agissait d'y vivre pendant seize mois. Un immense bâtiment de pierre, en forme de demi-cercle, avec des créneaux³⁸⁵ élevés tout autour, si hauts que, quand tu passais la première grille, tu te sentais rapetisser, comme si une presse géante appuyait sur toi. Exactement derrière l'entrée, au milieu du demi-cercle, un bâtiment circulaire de deux étages où étaient abrités les services de la prison. Ils nous ont enregistré et ont désigné le représentant du groupe de vie commune. Les mesures sévères de la guerre civile qui s'appliquaient dans nos régions à nous, n'étaient pas encore descendues en Grèce du Sud. La direction de la prison reconnaissait *de facto* un pouvoir intérieur des prisonniers avec un représentant, qui avait pour compétence l'installation des « habitants » de la prison. Des six de la bande, trois sont allés dans l'aile principale, la deuxième, et nous, les trois restants, dans la première. Il y avait cinq ailes au bâtiment. Dans la cinquième, il y avait la cuisine, dans la quatrième, les criminels de droit commun, les collaborateurs – très peu nombreux – et tous les politiques qui avaient été jugés et avaient fait une déclaration, exprimant formellement le souhait de ne pas cohabiter avec les autres prisonniers politiques.

Pour quelle raison ont-ils formulé ce « souhait » ?

Je n'en suis pas sûr, eux le savaient. Ils voulaient sans doute montrer leur bon comportement, qu'ils ne participaient pas à la vie des communistes, pour obtenir des allègements de peine d'autres avantages.

Le Parti ne les avait pas exclus ?

Alors, du moins dans la prison de Céphalonie, aucune mesure d'épuration n'avait encore été prise, comme c'est arrivé plus tard ou ailleurs. Au contraire, j'ai connu, dans les trois ailes

385 Les *mendenia* – enceintes – étaient un mur polygonal autour des bâtiments des bureaux et des prisonniers, d'un mètre d'épaisseur épais, surplombant les bâtiments de deux mètres, avec des postes de garde aux angles et un chemin de ronde au sommet pour les sentinelles.

dans lesquelles j'ai habité et circulé, des condamnés politiques dont on considérait qu'ils n'avaient pas eu une position claire dans leur procès. Mais des condamnés criminels, pour des raisons de dignité ou de sécurité, préféraient la vie en commun avec les prisonniers politiques.

Chaque aile avait deux étages de cellules, dont l'espace était destiné, dans des conditions normales, à un occupant, et deux pièces, sous-sol et étage. Dans la première aile, la pièce de l'étage du dessus était utilisée comme maison de convalescence. Dans la troisième aile, l'église de la prison occupait deux pièces. Les petites lucarnes dans les cellules des ailes intermédiaires donnaient dans la cour des deux ailes. Ces cours étaient d'étroits triangles, dans lesquels les occupants de l'aile surchargée trouvaient place avec peine. Partout, pierre et ciment, pas une poignée de terre. Sur ce ciment, j'ai souvent plongé en tentant de repousser un smash quand je jouais au volley. Dans la répartition intérieure, tous les deux, Christos et moi, nous avons été placés dans la chambrée, Orestis a habité dans la cellule de la rangée du dessus pour raisons de santé. Il souffrait régulièrement de sciatique.

J'ai vite fait la connaissance des plus jeunes de l'aile. C'étaient quelques garçons jugés pour des méfaits d'Occupation, comme auteurs de meurtres, en particulier de membres des Bataillons de sécurité, supposés avoir eu lieu pendant l'Occupation, du fait de l'ELAS. Tous, ou presque tous, avaient été condamnés à la prison à perpétuité, ou à mort. Il y avait aussi quelques jeunes d'Athènes et du Pirée, jugés pour des « crimes » analogues commis pendant les événements de Décembre, qu'on avait transférés au bagne de Céphalonie parce qu'il n'y avait plus de place dans les prisons Averof, Hatzikostas ou celle d'Égine. J'ai été regroupé avec eux dans le travail interne d'animation et d'instruction. Mes autres co-accusés aussi. J'ai assumé très tôt des pouvoirs élevés : ils m'ont nommé « maître » dans des cours d'économie agricole et de coopérative. Manoussos en était responsable, il m'a considéré comme compétent parce que j'avais fait deux communications sur les problèmes agricoles à Alexandroupolis et à Kavala. Mon aide unique, l'introduction de Léonidas Stringos au 7e Congrès du KKE en octobre 1945 avec, comme sujet, *le problème paysan*. Naturellement, pour les coopératives, je n'ai rien trouvé, et je leur ai dit clairement qu'il n'était pas question que je m'étende sur ce sujet.

Mes « compétences élevées » étaient différentes : j'ai entrepris de rééditer la *Jeunesse en prison*, l'ancien journal mural de la Section des jeunes, qui circulait clandestinement dans un petit format, avec un membre de la rédaction du *Prisonnier Libre*, un journal semblable des prisonniers politiques de Céphalonie (des *vieux*, comme nous disions) et j'ai été nommé *membre du Bureau clandestin de la section des jeunes*. Dans ce travail, je pense que j'ai fait des étincelles ! J'espère avoir contribué à ce qu'il y ait, dans le contenu comme dans la forme, des éditions intéressantes. À un moment, nous avons sorti un numéro du *Prisonnier Libre*, avec des textes de prose et de poésie, des œuvres de jeunesse de nos camarades, de ceux qui s'en occupaient tant bien que mal et qui n'étaient pas rares en prison. Ces éditions avaient des couvertures artistiques en couleurs, des esquisses, des ornements et des initiales, dessinés par des prisonniers qui réussissaient passablement, pour nos critères de jeunes d'alors, des ébauches. Dans ce travail, Themis Kornaros, a été un aide précieux et un guide, c'était un

homme de lettres de gauche, connu alors, condamné à une peine relativement légère³⁸⁶, pour son livre *Klephtes et gueux au pouvoir* dans lequel il « sonnait les cloches » au métropolite de Missolonghi (ma mémoire vieillissante a effacé son nom de ses tablettes) pour ses liens tant avec les occupants allemands qu'avec leurs congénères nouveaux, les Anglais, et les compensations qu'il en avait obtenues. Il avait été, lui aussi, l'un des quelques hommes punis légèrement, comme ma bande, nous qui, pour notre mauvaieseté, avions été récompensés par une installation commune avec ceux qui avaient été lourdement punis dans les prisons de Maitland.

Parallèlement, je participais à une petite chorale de la prison, comme assistant de son ténor, avec comme chef d'orchestre Erkyna (pseudonyme du musicien de Mytilène, Papazoglou³⁸⁷, chef du premier groupe de l'Armée démocratique de Béotie qui a été arrêté, tout entier, avant même son premier combat et s'en est tiré avec, seulement, une condamnation à perpétuité). Avec cette petite chorale, à laquelle participaient des camarades et des prisonniers politiques des trois ailes, nous n'interprétions que des chants à quatre voix, aux grandes fêtes tant du calendrier chrétien que de nos fêtes à nous, combattants, le 27 septembre, l'anniversaire de l'EAM, ou le 23 février, celui de l'EPON. Cela à des heures où la prison était ouverte pour que nous tournions dans les trois ailes de bâtiment. Le programme comportait habituellement des chants choraux comme des sérénades d'Athènes et de Îles Ioniennes, des chansons démotiques, harmonisées par des musiciens connus. Dans ces occasions, les chants de Noël écrits par des prisonniers politiques, de notre prison ou d'autres, étaient intéressants. Je me souviens d'un quatrain pour les kalenda³⁸⁸ de 1947, si je ne fais pas d'erreur, qu'avait écrit Papazoglou, et qui se moquait du gouvernement « à sept têtes », sous les ordres de Maximos :

Venizélos Sophoclis, la bande de Zervas,
Et avec Giorgis Papatzis, les agents de secours des Anglais.
Ceux-là, et Kanellopoulos, bouillent dans un faitout,
Et ensemble avec le Parti populaire, ils tirent leur yatagan.

Quel était ce gouvernement à sept têtes ?

Après les élections de mars 1946, auxquelles la gauche n'a pas pris part en raison de la fameuse abstention dont nous avons parlé, la droite et le centre-droit ont dominé la vie politique grecque. Le parti libéral, le seul parti du centre à prendre part aux élections, a obtenu un petit pourcentage, avec lequel il a récolté environ cinquante sièges. Mais la puissante domination de la droite et du centre-droit à l'Assemblée n'a pas pu créer une forme politique

³⁸⁶Themos KORNAROS, 1907 – 1970, ouvrier et écrivain ; en 1944, dans l'EAM, il est arrêté et enfermé au camp de Haïdari. Libéré à l'automne 1944, il est condamné à deux ans de prison pour ce livre *Αγύρτες και κλέφτες στη νεζουσία*, puis exilé à Aï-Stratis en 1952.

³⁸⁷Nikos PAPAZOGLOU était le compositeur et le parolier de la première chanson de l'Armée démocratique de Grèce ; par suite du manque de papier, il l'avait écrite à l'intérieur de sa botte, en dessinant une portée, des notes et les vers au crayon noir, m'a appris Stéphanos.

³⁸⁸ Chants traditionnels, que les enfants, la veille des grandes fêtes religieuses, chantent de maison en maison en offrant des vœux aux propriétaires.

viable qui aurait gouverné les quatre années suivantes. Je pense, pour deux raisons. L'une, la plus fondamentale à mon avis, était que cette assemblée ne représentait pas la grande partie du vote populaire que constituait la gauche, le KKE et les partis de la coalition politique des partis de l'EAM. Manquaient aussi à cette Assemblée les petites formations de centre-gauche, c'est-à-dire des partis qui suivaient les plus anciens politiques du centre de l'entre-deux-guerres comme Georges Kafandaridou Emmanouil Tsoudéros³⁸⁹, ou de petites formations socialistes qui avaient pris part à la Résistance, comme le SK-ELD de Svoloset Tsirimokos. La deuxième raison importante était que le facteur anglo-américain, qui décidait de l'évolution politique du pays, voulait entretenir, face à l'opinion internationale, l'impression qu'en Grèce le pouvoir n'avait pas été totalement livré à la droite. C'était, tu comprends, le résultat du climat antifasciste qui, un an après la victoire totale des forces antihitlériennes, continuait à dominer en Europe, et aussi, à un degré important, chez les peuples d'Amérique du nord. C'est pour cette raison que jusqu'à la fin de l'été de 1947, les trois gouvernements de droite, sous Tsaldaris, n'ont pu trouver de solution viable, ni celui de Maximos, gouverneur de la Banque Nationale qui, au début de 1947, avait réuni dans ses rangs tous les partis parlementaires, sauf les Libéraux de Thémistocle Sophoulis. En dehors de la Commission d'administration du Parti populaire, six autres chefs politiques de la droite et du centre-droit, Sophoclis Venizélos, Panayotis Canellopoulos, Georges Papandréou, Napoléon Zervas, chef des résistants de l'EDES, Stylianos Gonatas et Apostolos Alexandris, participaient à ce gouvernement, une alliance de toute la droite, de l'extrême-droite jusqu'à Sophoclis Venizélos ; la verve satirique du peuple grec l'a nommé les « sept têtes », en l'identifiant à l'Hydre de Lerne de la mythologie.

Des gars du Pirée et d'Athènes qui avaient été arrêtés pour les événements de Décembre, nous avons appris une chanson qui parlait de Yioura, sur la musique d'un tango d'avant-guerre. Je ne me souviens pas si elle a été écrite à Yioura ou dans une des prisons centrales (Averof, Hatzikostas ou une autre). Nous la chantions de temps en temps dans des soirées dans la chambrée comme dans des représentations satiriques que nous montions de temps en temps.

Yioura, avec les cris des mouettes,
tes côtes sinueuses,
et tes anciens forts.
Avec les insectes dans les fèves,
et ton fameux figuier,
et les coups de pied de Glastras [le commandant du camp].
J'ai pour chaque sadique
un châtiment personnel
et, en particulier pour Stratos [le commandant en second].

³⁸⁹Emmanouil TSOUDEROS (1882-1956), économiste et député, gouverneur de la Banque de Grèce en 1939, en 1941, il devient Premier ministre alors que la Wehrmacht envahit son pays. Il suit le roi en Égypte et dirige le gouvernement en exil jusqu'en 1944.

et comme jugement indulgent
qu'il aille toucher le fond de la mer
comme un connaisseur qu'il est.

Le dernier mot est une allusion claire au vice sexuel de Stratos, commandant en second de la quatrième rade et tortionnaire, qui était homosexuel.

En ce qui concerne mes lectures personnelles, au-delà du suivi assidu des cours de marxisme élémentaires qui étaient dispensés en prison, mes préférences m'inclinaient plutôt vers la littérature grecque, la prose et surtout la poésie. Là, j'avais la collaboration d'un nouvel ami, l'étudiant de Céphalonie, Stamatelatos, qui avait introduit dans la prison l'anthologie, en un tome alors, d'Héraklis Apostolidis (sa deuxième édition, je crois). Par Apostolidis et naturellement avec les limitations qu'imposait son choix, j'ai renoué avec mes anciennes amours poétiques, Palamas et Varnalis, et, en particulier, Constantin Cavafy³⁹⁰. J'ai écrit, qui plus est, encouragé par Kornaros, un discours sur le grand ouvrage de Palamas, *les Douze paroles du Tzigane* [1907] qui a circulé dans la prison, en empruntant naturellement des points de vue de Zachariadis dans sa brochure *Le véritable Palamas*, qui traitait des éléments matérialistes de sa philosophie, *La mort des Dieux*, et de son radicalisme dans l'évaluation de la littérature grecque antique, *La mort des Anciens*. Mais « j'ai glissé dans une déviation » : le chef du KKE ne se donnait pas, semble-t-il, la peine de lire, ou il ignorait intentionnellement le dixième *Discours* de l'ouvrage, le *Ressuscité*, et moi, le tout petit communiste, moi, j'ai osé faire référence à la manière dont le poète, dans ce *Discours*, « ressuscite » les dieux morts et les anciens. Ainsi, de manière allusive, j'ai blâmé le poète pour... sa timidité, sans bien sûr mentionner la... stupidité de son critique de « génie ».

Ouvrons une parenthèse. La prison de Céphalonie était alors parmi les plus rigoureuses, elle partageait la réputation de plusieurs des lieux d'enfermement des politiques ; celles qu'on comptait au premier rang, comme prisons ou lieux d'exil, dépassaient de beaucoup la dizaine. Les prisons de Corfou, de l'Heptapyrgos (Thessalonique), d'Itzedin (prison de Kalamos à La Canée) de l'Acronauplie, d'Aï-Stratis, d'Égine, étaient considérées comme les bases de l'autorité supérieure. Il était naturel pour un jeune combattant, dont l'expérience des lieux de

390 Dans une longue conversation entre nous, Stéphanos Stéphanou, a observé : « Peut-être cette triade te paraîtra-t-elle dépareillée, et même si pour toi elle ne l'est pas, à beaucoup de plus jeunes et certains de mes amis plus âgés, qui lisent ou écrivent de la poésie, elle semblera à coup sûr étrange. Cependant, il en était ainsi alors et ils continuent à avoir mes préférences. J'appréciais beaucoup, et je continue encore à apprécier, le patriarche de notre poésie de l'entre-deux-guerres, Kostas Palamas, tant par l'étendue de son discours poétique, par la richesse de sa langue, que par le fait qu'il a osé traiter de sujets qui jusqu'alors n'avaient pas cours dans notre poésie, et pour son accueil positif de jeunes poètes dont beaucoup ont atteint plus tard les premiers rangs du discours poétique grec. L'autre pionnier ancien du style poétique traditionnel, notre camarade maître dans la satire et le lyrisme, Kostas Varnalis, malgré un certain mépris avec lequel l'ont accueilli les lecteurs et les érudits postérieurs et contemporains, continue à m'instruire dans l'usage de la langue et le choix des moyens lexicaux. Quant à l'Alexandrin, je le dois comme première lecture à mon professeur de l'Occupation, Alekos Tyropoulos, et je l'ai retrouvé dans des livrets improvisés qu'avaient publiés les soldats antifascistes grecs du camp des prisonniers de la première brigade, celle de Dekamere, quand je les ai rencontrés après leur débarquement au Pirée, en janvier 1946. Apostolidis m'a aidé à me passionner pour sa création et à former les fondements de mon point de vue selon lequel il s'agissait du jalon d'un lyrisme original, et pas seulement à l'échelle grecque. Et je t'assure, mon attachement à cette triade, malgré les différences entre eux que je constatais alors et que j'ai approfondies plus tard, me convenait bien et continue à un degré différent bien sûr, à me convenir encore.

détention ne dépassait pas trois mois, de ressentir quelque effroi, en passant la porte, pour ne pas dire aussi, quelque fierté. C'est, dirais-je, malgré la grande différence des conditions, ce que ressentirait un ancien élève d'un collège grec de province s'il se trouvait soudain à la Sorbonne, à la London School of Economics, à Yale ou à Harvard, ou un pauvre prêtre d'un bourg français s'il entraît dire la messe à Notre-Dame. Naturellement, les choses peuvent changer, quand on les vit de l'intérieur, et pas comme le montre la façade grandiose, ou comme le suggère la tradition mythique sur l'histoire de l'établissement.

En tout état de cause, la vie dans la prison des détenus politiques de Céphalonie était très éloignée de la manière dont nous avons vécu notre détention pendant les deux mois d'Alexandroupolis. Il me semblait – et je crois que c'était aussi le cas de mes camarades – que c'était une suite naturelle de notre quartier, avec des gens connus, avec les ruelles et les petites places, connues aussi, avec les rythmes du jour et de la nuit connus, avec, bien sûr, la différence, que représentaient l'étroitesse de la chambre, les fils barbelés autour de la cour, les heures fixes du fonctionnement de la prison, les heures de visite fixées et restreintes, les gardiens qui contrôlaient tous les déplacements, les gardiens extérieurs, les soldats et, plus tard, les gendarmes qui te menaçaient, l'arme tendue. Tout cela était fermé par un haut mur d'enceinte, qui ne laissait voir qu'un petit morceau de ciel, et dans cet espace, des inconnus, avec sur la poitrine un écriteau blanc qui annonçait leur peine : condamné à perpétuité ou condamné à mort. Des hommes cependant qui, pour dépasser leur futur inconnu, s'occupaient de choses diverses, simples ou importantes, petites ou grandes, avec une hâte qui montrait qu'ils voulaient faire beaucoup dans ce peu de temps, même s'il restait indéfini. Ils s'occupaient des petites ou grandes nécessités de leur vie, la propreté, le ménage, la préparation de leur nourriture, ils discutaient souvent en organisation, tant des problèmes de leur espace que de la situation dans le pays, des problèmes du *mouvement*, comme de la société future qu'ils avaient choisi de créer ; et même sans connaître cette société, ils voulaient la préciser.

C'était une prison organisée qui, à première vue, donnait au visiteur l'impression d'une ruche dont les habitants travaillaient, réglés par une main invisible. J'ai dit « à première vue », parce que, plus tard, le nouvel occupant, pas le simple visiteur du premier jour, découvrait dans cette procédure, des imperfections, des lacunes, des discontinuités, des oppositions petites ou grandes, tout ce qui existe dans toute vie collective. Il découvrait aussi que la « main » n'était pas invisible, elle avait derrière elle un cerveau qui, même invisible, prenait forme, quand tu suivais chaque jour les rencontres précises des mêmes gens précis qui échangeaient des paroles presque en murmurant, puis en rencontraient d'autres, les mêmes habituellement, pour continuer le murmure, qui, parfois agrémenté de gestes vifs et même violents, finissait presque toujours dans le calme. Le nouvel occupant sans méfiance passait alors au stade de l'associé qui en sait long, pour arriver, s'il avait de la chance ou s'il avait été sélectionné, à la connaissance du mécanisme complet qu'il tenait pour responsable du « bon » fonctionnement des choses dans cette vie collective, naturellement « bon » fonctionnement selon son jugement. Cela, nous l'appellerons plus tard « pouvoir intérieur ». C'est comme si nous disions l'œil et la main du Parti.

Quelle a été votre expérience en tant que « nouvel occupant » d'une prison organisée ?

Tu n'oublies pas, j'espère, que, si je n'avais pas été un condamné politique de gauche, deux choses auraient pu m'arriver : vivre clandestinement à Alexandroupolis et dans tout autre partie du département, ou rejoindre la montagne puisque le nouveau maquis existait déjà dans mon lointain pays. Il est donc naturel que tu t'attendes à ce que ma manière d'envisager les choses n'ait pas été très éloignée du comportement d'un soldat discipliné du *mouvement*. Plus tard, oui, il y a eu des fissures dans cette première réponse disciplinée. La raison ? Au début, des « lacunes », des « discontinuités », des « oppositions ». Après dix ans d'épreuves, j'ai eu des points de vue plus critiques, et à la fin, après pas mal d'années, un rejet complet. Mais clarifions les choses : le rejet ne concerne pas la nécessité pour les prisonniers d'une vie organisée dirigée par un organe institué pour cela. Il concerne le fonctionnement de ce mécanisme, l'inconnu et le secret de son existence, le caractère incontrôlé de ses décisions ou de ses initiatives et finalement, l'absence totale de procédures de légitimation qui exprimeraient l'assentiment ou non des prisonniers.

Quand j'ai commencé à prendre conscience de l'existence de ce mécanisme structuré, il m'a donné l'impression de ressembler aux habitudes des prisonniers de droit commun. Cette ressemblance, étrange et inexplicée alors, s'est un peu éclairée plus tard, quand j'ai constaté d'autres ressemblances avec diverses collectivités fermées, par exemple l'armée, la vie monastique, le régime scolaire en partie, etc. Cette ressemblance touchait à la façon dont les compétences et les valeurs se transmettaient de personne à personne. On sait que, chez les prisonniers de droit commun, existe une stricte hiérarchie qui s'appuie sur l'influence et la cruauté qu'ont affichée les caïds à l'extérieur. Sur cette base, chacun des « cadres » du milieu bâtit en prison son profil personnel avec les matériaux que lui offre la rigueur de sa peine, son *athari* (comme les habitants de Missolonghi nomment généralement l'apparition et, dans le cas du mâle, le signe de sa masculinité), et, surtout, son caractère de dur. Autour du caïd central se forme toujours une cour, strictement hiérarchisée, des jeunes braves jusqu'aux laquais lèche-cul. Cette cour ne se trouve pas toujours avec le chef-caïd, elle peut être dispersée dans divers lieux de réclusion et attendre sa venue presque jusqu'au Jugement dernier !

Ainsi, quand un caïd à « davantage d'étoiles » – les généraux américains arrivent jusqu'à cinq sur leurs épaulettes, les caïds grecs, peut-être parce qu'ils n'ont pas d'épaulettes, dépassent de beaucoup ce nombre – arrive dans une prison que domine un autre caïd, en position plus basse, l'inférieur transmet le « pouvoir ». Et le pouvoir dans ce cas, dans son expression économique, c'est la cantine intérieure de la prison où les prisonniers se procurent diverses choses, selon ce que permet le règlement qui change souvent, autant pour des raisons de politique générale que selon les caprices de tel ministre de la Justice ou de tel inspecteur général des prisons. Habituellement, avec la cantine, d'autres bâtons de pouvoir sont aussi transmis, ainsi les canaux clandestins par lesquels les drogues, principales sources de la force économique du caïd et de son pouvoir sur sa cour, s'écoulent pendant les heures de visite. Cela se passe en général sans remue-ménage, selon des « mœurs très anciennes ». Dans des cas exceptionnels, de jeunes caïds peuvent revendiquer un changement de dynastie. Si tu as suivi un safari, ne fût-ce que filmé, cela te fera penser au remplacement de l'unique chef lion

mâle, quand il a vieilli, par un jeune lion qui revendique les femelles de la famille et leurs petits. La solution est la même. La différence est que, chez les lions, les ongles et les dents font vaincre, tandis que, chez les caïds, ce sont les couteaux et le *bouzou* (le *bouzou* ou *bouzouriéra* est le *bouclier*, un tissu enroulé sur la main gauche), la seule arme défensive permise dans ces combats singuliers. Chez les lions, la fin est plus cruelle, c'est souvent la destruction de l'adversaire, chez les caïds, les choses n'en viennent presque jamais là. D'ailleurs, dans plusieurs cas, la fin du combat est réglée d'avance, le caïd inférieur est condamné, et le combat singulier a lieu pour l'honneur.

Voilà la ressemblance dont je voulais te parler. Mais ne va pas imaginer que le changement de garde dans nos prisons «à nous» se passait comme cela ; cela ne conviendrait ni au tempérament des prisonniers politiques ni aux coutumes de la gauche. La ressemblance concerne en premier lieu la hiérarchie, qui, certes, n'a de rapport avec les courtisans, du moins dans des conditions normales. Elle est conditionnée par le grade que le cadre dirigeant avait avant d'être arrêté. Ainsi, à Céphalonie, Yérasimos Antonatos, secrétaire de la Commission régionale du KKE de Céphalonie a transmis le pouvoir à Yerasimos Podaras, quand, prévenu ou jugé, je ne me souviens pas, il est arrivé à la prison, dans la première aile où je vivais. Il était membre de l'administration de la Fédération de la marine grecque, je ne me souviens pas du titre exact, un des syndicats les plus puissants et à la réputation internationale qui a joué un rôle positif important dans la guerre antifasciste, en 1940-1945. Ce deuxième Yerasimos a transmis la succession à Yatagatzi (j'ai oublié son nom de baptême), premier secrétaire de la Commission de région du KKE de Grèce de l'Est et d'Eubée, quand on l'a amené dans notre prison. Ne va pas penser que j'ai appris tout cela par une communication officielle faite par un mécanisme qualifié. Cela a été le résultat de constatations que chacun pouvait faire en raison du manque de place, et des contacts sûrs et fréquents qui arrivaient à notre connaissance.

Vous voulez donc dire que personne ne vous a informé

C'est exactement cela et le cas n'est pas unique, c'est habituel dans les lieux de détention des prisonniers politiques. Nous ne connaissions que la portion manifeste et *de facto* légale du mécanisme : chef de chambrée, chef de bâtiment, responsable du ménage, responsable des cuisines, etc. Tout ce qui concernait le mécanisme du Parti était considéré comme un secret à sept sceaux, mais, qui ne pouvait rester secret pour le prisonnier ou l'exilé le plus légèrement observateur. Nous verrons cet aspect de la vie des détenus politiques de manière plus détaillée à propos d'Aï-Stratis.

Je voudrais vous demander si dans les lieux d'emprisonnement et d'exil, la composition du mécanisme du Parti était connue.

Généralement, dans les prisons où je suis passé comme à Aï-Stratis, on ne connaissait même pas l'existence du mécanisme du Parti. Cela concerne, bien sûr, sa notification officielle à *tous les prisonniers* ; sans quoi, dans un lieu fermé et dans une vie collective d'une longue

durée, quand pas mal de gens y sont mêlés – nous ne parlons pas d'un comité de quelques membres, mais d'un mécanisme complet – presque rien ne peut rester caché. Tous comprennent plus ou moins, sauf ceux qui ne s'y intéressent pas ou font mine de ne pas comprendre. Le secret, ou le prétendu secret avait deux raisons. L'une concernait la protection face à l'adversaire, ce qui n'excluait pas la possibilité qu'il soit parfois mis au courant. L'autre était liée aux divisions internes aux prisonniers, aux questions de confiance. Cependant, personne ne peut soutenir que le secret était efficace. La plupart du temps, il provoquait un mécontentement général dans des groupes de prisonniers qui avaient d'autres raisons que ça ne se passe pas bien avec la direction du Parti, un sentiment d'infériorité, de manque de considération, d'offense et de chagrin chez des individus-combattants qui découvraient que le Parti n'avait en eux qu'une confiance réduite. Cela se produisait dans des périodes d'agitation intérieure, quand les prisonniers apprenaient par des indiscretions que le mécanisme du Parti était connu de certains qui avaient des contacts occasionnels ou fixes avec son Bureau.

La première grève de la faim

Une telle situation s'est présentée au Groupe de vie collective des prisonniers politiques de Céphalonie à la fin du printemps de 1947. La réunion générale du Groupe, par chambrée et par groupes de cellules, devait évaluer le résultat de la première grève de la faim. Le bureau du Groupe, jugeant la situation et l'intensité des problèmes, comptait sur des délégués et des commissions auprès de la direction pour la résoudre ; mais l'affaire traînait en longueur, il a donc exigé de faire venir à la prison, pour discuter un représentant du ministère de la Justice, ou au moins, de l'autorité du ministère public local ; il accusait la direction de ne pas transmettre nos demandes à ces responsables. Après le refus de la direction de soutenir notre demande, on décida d'en venir à une grève des repas pendant quarante-huit heures. À ce moment-là, j'avais déménagé de ma chambrée pour la cellule d'Orestis où une place avait été libérée.

Nous avons passé les quarante-huit heures en grignotant, avec parcimonie, des biscuits secs d'un colis que madame Xanthi avait envoyé à son fils et que nous gardions en réserve. La grève ne produisit pas les résultats attendus. Nous avons poussé des cris le midi du deuxième jour, la prison tout entière. Les gardiens nous ont enfermés, en punition, dans les chambrées et les cellules. Au cours de la nuit, la direction du Groupe a décidé d'étendre la lutte par une grève de la faim d'une durée indéterminée. Le matin suivant, après le thé que nous avons renvoyé, les représentants des ailes ont informé de notre décision le gardien-chef en second ; Pagoulatos, un ancien de l'exil, connu pour sa méchanceté et ses goûts tordus, a essayé de nous en détourner. En vain, naturellement. Après que l'organisation de la prison eût pris les mesures techniques nécessaires, nous avons sorti toute la nourriture dans la cour, désigné les prisonniers qui ne prendraient pas part à la grève pour pouvoir servir les besoins des grévistes et les malades ; les chefs des bâtiments sont passés dans les cellules et les chambrées pour localiser les camarades qui suivraient la décision du bureau du groupe. Voilà, à la tête de notre bâtiment, est passé. Après avoir fini, il s'est adressé à moi : « Toi, Stéphanos (sans le "camarade"), si tu veux, tu peux prendre part à la grève. » J'ai exprimé ma surprise de voir qu'il leur était passé par la tête que je ne serais pas gréviste ; il m'a répondu

que, puisque je n'étais pas membre du Groupe, ma participation à la grève n'était pas obligatoire.

Pour quelle raison n'étiez-vous pas membre du Groupe ?

J'avais été puni d'une radiation indéfinie du Groupe de vie collective et d'un mois d'isolement pour une tentative d'évasion sans l'accord de la direction³⁹¹.

En quoi consistait votre isolement ?

La peine d'isolement était considérée comme la plus élevée qui pouvait être infligée à un prisonnier politique par ses camarades... puisqu'ils ne pouvaient rien lui faire d'autre. Pas même le tuer, ni, au moins officiellement, le torturer. Dans de nombreuses prisons, elle a été appliquée avec sévérité, surtout à ceux qui n'étaient pas d'accord politiquement. Dans mon cas, comme celui des autres avec lesquels j'ai partagé le « méfait » et la « peine », elle avait plutôt un caractère symbolique, elle insistait sur la volonté de la direction d'aller au bout des sanctions dont elle disposait. En fait, elle n'a pas été appliquée. Il faut que je t'explique ma participation à cette tentative : un jour de la quinzaine précédente, deux jeunes camarades de la cellule voisine, condamnés à mort, m'ont dit qu'ils projetaient, un groupe de notre bâtiment et du deuxième bâtiment à côté, de s'évader avec l'aide d'un gardien et la participation de la garde militaire extérieure (la gendarmerie ne nous avait pas encore pris en charge), et de monter dans la montagne pour rencontrer le groupe résistant d'Astrapoyannos. Ils m'ont proposé de participer. Et ils m'ont recommandé, quelleque soit ma réponse, un secret absolu. J'ai juré le secret et j'ai répondu affirmativement, en ajoutant « avec l'assentiment du Groupe bien sûr ». Ils ont répliqué d'un seul mot « naturellement », et l'accord a été conclu. Je crus comprendre que ces deux camarades avaient des pouvoirs secrets, qu'ils appartenaient au « cercle sûr » et qu'ils n'agiraient pas dans l'ignorance du Groupe. L'évasion devait se passer le soir, le Groupe ne le savait pas, ou il n'avait pas été d'accord de toute évidence, et on nous a avertis vers les neuf heures du soir, quand le cuisinier revenait dans sa chambre, de ne pas tenter le coup parce qu'« ils pousseraient des cris ». Ainsi l'évasion a échoué et nous avons eu droit à la « condamnation ». Et moi, j'ai compris par la suite que je devrais me remettre « à coller mes vignettes depuis le début »³⁹².

La grève de la faim a duré trois jours sans aucun résultat, en dehors du fait que les habitants d'Argostoli ont appris, par les porte-voix des prisonniers qui retentissaient dans le silence de la nuit, les demandes du Groupe et la manière dont il les revendiquait. Je dois préciser qu'en dehors de deux autres et de moi, les cinq autres fugitifs présumés étaient des condamnés à

³⁹¹ Quand Stéphanos parle ici de « direction », il s'agit de la direction interne communiste des détenus de la prison, qui peut, comme on le dit plus loin, punir l'un des prisonniers d'isolement c'est-à-dire de non-communication complète avec les autres détenus.

³⁹² Stéphanos Stéphanou m'a expliqué qu'il voulait dire par là que « sa relation avec le Parti, après ce sévère châtement, recommençait au début, et il a l'habitude, quand il raconte l'aventure de toujours l'utiliser.

mort de Céphalonie et de Xiroméros [commune proche d'Astakos, sur le continent proche de Leucade], et que la moitié d'entre eux, au moins, n'a pas survécu après 1949.

Après la grève, on nous a accordé une « amnistie ». Ainsi, nous avons pu prendre part à l'assemblée générale où pas mal de camarades ont critiqué non seulement la conduite de la grève, mais aussi, plus généralement, le fonctionnement du Groupe. Dans notre assemblée de section des cellules d'en haut du premier bâtiment qui s'est déroulée dans la chambrée d'en bas au cours de la journée, avec la prison ouverte et avec les mesures de protection – des guetteurs et le reste – certaines de mes opinions ont parfois coïncidé avec des points de vue d'autres qui étaient en désaccord. Cela, ajouté à la lourde peine que m'avait coûtée ma participation à la tentative d'évasion, a été considéré comme suffisant pour que je sois qualifié de « fractionniste », ou du moins de « sympathisant des fractionnistes ». On ne me l'a pas dit alors, mais je l'ai appris dix ans plus tard à Ai-Stratis. Le chef de bâtiment m'a rendu visite après l'assemblée et m'a demandé des explications. J'ai compris qu'il voulait que je me rétracte, et son argument fondamental n'était pas le fond de ce que j'avais dit, mais mon accord avec le groupe des « dissidents » qui m'avaient devancé dans ce discours. À la fin de notre échange, il a ajouté que ce serait bien que je m'explique par écrit et que je fasse mon autocritique. J'ai fourni donc un écrit en insistant sur mes points de vue, et en précisant qu'ils ne résultaient pas de conversations avec des dissidents, mais qu'ils exprimaient mes jugements. Comme tu peux le supposer, cet écrit a été éliminé.

« Ceux qui vont mourir »

Jusqu'à maintenant, nous restons dans la problématique de tout homme sérieux occupé par le caractère spécifique de la prison de Céphalonie. Dès le début, je t'ai dit que cette prison était, au cours de la guerre civile et un peu avant elle, un lieu pour des prisonniers politiques condamnés à de lourdes peines et surtout des condamnés à perpétuité, et de « ceux qui vont mourir », comme nous appelions les condamnés à mort. Ces hommes, il n'était pas question, après l'accomplissement de leur peine dans des conditions normales, qu'ils revoient le soleil en dehors de leurs fers ou libérés des menottes. Pour les condamnés à perpétuité, cela signifiait à peu près une fin physiologique de leur vie, qu'abrègerait certainement la dureté particulière des conditions de détention ; les condamnés à mort, eux, si entre-temps ils ne recevaient pas le « bienfait » de lois atténuant leur peine, finiraient brutalement par les douze balles de chacun des six fusils du peloton d'exécution. Une autre chose que tu dois savoir, c'est que cette fin devait venir dans les trois jours après la condamnation, mais qu'il fallait, en réalité, en supporter l'attente, un temps indéfini. Cette tension dominait dans l'atmosphère de la prison. Dans les années où j'y ai vécu, il n'y a eu parmi les condamnés à mort retenus avec moi, aucun cas de trois jours, c'est-à-dire de condamnation à mort par une cour martiale exceptionnelle comme celle des deux résistants de Soufli de l'Armée démocratique en août 1946 à Alexandroupolis. À Céphalonie, tous les condamnés à mort étaient impliqués dans des « délits » de l'Occupation qui n'étaient pas exemptés par les termes de l'accord de Varkiza. Par conséquent, ils n'étaient pas soumis au supplice de l'« attente de la fin d'un délai indéterminé ».

Je n'oublierai pas une longue conversation que j'ai eue avec le Parrain – c'est comme cela que nous appelions Themos Kornaros –, quand nous l'avons rencontré de nouveau à Ai-

Stratis. Nous parlions de ces heures difficiles, des années difficiles, quand la nuit, les gardes arrivaient pour nous prendre les camarades, avec lesquels nous dormions sur le même oreiller et que nous aimions plus que nos frères, plus, bien des fois, que nos mains, nos pieds et nos yeux, sur la voix desquels nous avons accordé la nôtre, notre rire, nos pleurs, notre âme, nous quine faisons qu'un avec eux. À un moment, il m'a dit : « Te souviens-tu qu'alors je vous disais tous les soirs, des contes amusants dans votre chambrée³⁹³ et je riaais et je riaais, et j'essayais de vous faire rire vous aussi ? Je voulais endormir les gars, qu'ils n'attendent pas encore éveillés le coup à la porte qui signifierait "demain nous irons à Drapanos"³⁹⁴ en chantant les chansons de notre combat, en criant "vivent notre Parti et notre chef" ; je me sentais comme la mère qui essaie d'ôter la douleur de la poitrine de son enfant très malade et je riaais, je riaais pour ne pas fondre en larmes sans arrêt. » J'ai fondu en larmes et sangloté. Il a mis doucement sa main sur les cheveux, comme une aile d'oiseau, m'a laissé me calmer un peu et m'a dit : « Nous pouvons, nous avons la permission, camarade, de pleurer de temps en temps. Nous ne pleurons pas seulement pour eux, nous pleurons comme si nous étions eux qui ne pleuraient pas parce qu'ils ne devaient pas pleurer, ils ne devaient pas donner cette joie à l'ennemi. » Il m'a pris tendrement par la main et m'a dit : « Allons, je vais t'offrir un ouzo, ce sera notre libation pour eux. » Et il a ri en essayant d'expulser l'amertume humide de ses yeux. Cette situation, je l'ai vécue, au comble de son intensité, le soir où on nous a pris les deux premiers condamnés à mort de l'Occupation pour les exécuter. Ce devait être, si je me souviens bien, le 2 février 1948. Vourtsis et Kousoulos, deux combattants de la Résistance de Patras, sont partis, comme tous les condamnés à mort qui ont fait la route de Drapanos, la tête haute et le poing serré, en criant « Salut à vous, frères ! La tête haute, en avant pour la victoire de notre peuple ! » Toute la prison a sorti des porte-voix par les lucarnes et les fenêtres et a appelé le peuple d'Argostoli résister pour arrêter les exécutions. Aucun de nous n'a dormi jusqu'à ce que nous entendions le bruit lointain des coups de feu.

Sur cette exécution, on a écrit beaucoup de choses et beaucoup de prisonniers l'ont fait. Parmi elles, il y a un longpoème, intitulé « le message », le dernier que j'ai écrit pendant ma détention.

Premier goût du travail forcé comme menace...

Au milieu de l'été 1947, nous n'étions plus que trois de la bande à la prison d'Argostoli : Cleanthis, Christos et Tassos sont partis avec un convoi de condamnés à des peines légères, pour les prisons agricoles d'Assos. Moi et Orestis, nous avons changé de bâtiment, on nous a mis dans la chambrée du haut du deuxième bâtiment. Au bout de quelques jours, nous avons reçu les premières nouvelles de nos trois amis. Le directeur des prisons agricoles a voulu les

³⁹³ Ces contes comme me l'a expliqué Stéphanos Stéphanou en buvant à nouveau son café turc, son « petit écart quotidien des indications d'hygiène », étaient des morceaux du roman autobiographique *le Génie* que Themis Kornaros a raconté d'une manière captivante tous les soirs pendant des mois, dans la chambrée d'en haut du deuxième bâtiment où il y avait soixante à cent condamnés à mort. « Cette confidence du Parrain a été pour moi une découverte. Alors, à Céphalonie, je n'avais pas imaginé le poids de son humanité. Et peut-être mes sanglots étaient-ils une autocritique très postérieure non seulement de ce manque, mais surtout, pour n'avoir pas fait alors, moi aussi, quelque chose de semblable ».

³⁹⁴ Cimetière d'Argostoli depuis l'époque vénitienne, et lieu d'exécution, en face de la ville accessible par un pont.

pousser au travail forcé, comme les criminels de la prison où ils se trouvaient. Naturellement, les nôtres ont refusé en soutenant qu'ils étaient condamnés à purger une peine de prison, et pas aux travaux forcés. La réponse du directeur a été : le cachot ; et les cellules disciplinaires d'Assos, comme nous ont dit tous ceux qui le savaient, étaient des sous-sols terrifiants, sombres et humides. Nos compagnons étaient décidés à refuser le travail éternellement. Ils ont tenu plusieurs vingtaines de jours, jusqu'à ce que le directeur de la prison n'en puisse plus, et que, ayant perdu tout espoir, il demande au ministère de les transférer ; il les a envoyés avec empressement à Yioura.

Pour quelle raison ce refus des prisonniers politiques de travailler dans la prison ?

Les prisonniers politiques n'ont jamais accepté d'exécuter un travail sur ordre de la direction qui, en prime, les aurait récompensés en comptant un jour de travail comme deux jours de peine. Nous faisons seulement les travaux liés à l'amélioration de notre vie, cuisine, nettoyage, service des malades, etc., à la condition que nous, c'est-à-dire le Groupe de vie, comme collectivité, nous fixerions qui, où et quand, exécuterait le service. Et naturellement, sans « bonus » ou « un=deux »³⁹⁵. Cette aventure de nos trois camarades a été le premier « signe d'âpreté du travail forcé ».

Il était désormais évident que nous ne ferions pas de longues années à la prison de Céphalonie. Un jour, nous prendrions, nous aussi, la route pour le grand bagne. Le transfert n'a pas tardé. Seulement, il n'avait pas Yioura pour but, mais une escale intermédiaire, la prison de l'École italienne de Patras. Ce bâtiment, après un voyage mouvementé sur un bateau pourri, que la mer Ionienne déchaînée jetait où elle le voulait comme une coquille de noix, a été une découverte. Notre nouvelle demeure était en effet une école. Avant la guerre, Patras avait une communauté italienne assez grande, et naturellement, les citoyens étrangers de Grèce se sont préoccupés de leurs enfants et ont fondé un établissement scolaire qui leur apporterait leur langue maternelle et la culture de leur pays d'origine. Les bâtiments étaient élevés, vastes, avec une grande cour, presque de la taille d'un terrain de football, des installations couvertes de gymnastique et des équipements et, d'une manière générale, un aspect qui attestait de conditions d'éducation bien supérieures à la moyenne des écoles grecques. Pour nous qui arrivions du bagne anglais, les prisons de l'École italienne étaient une pause agréable.

Lors de notre passage de quelques heures par le centre des transferts – nous sommes arrivés au crépuscule, la prison était fermée, et nous avons dû attendre le lever du jour – une image vieille de seize mois m'est venue à l'esprit : quand nous sommes passés pour la première fois par le tunnel vers la prison de Céphalonie, une inscription gravée sur le mur, malgré sa formulation choquante, m'avait bouleversé ! Elle disait :

395 Nous en avons parlé de manière détaillée et Stéphanos Stéphanou m'a expliqué que « le travail à la prison, nous le considérons comme un service à nos collègues » et que « notre libération n'était pas subordonnée à l'accomplissement de notre peine, mais à l'évolution de la situation politique en Grèce, c'est-à-dire si nous étions vainqueurs, ou si nous obtenions grâce au combat du peuple, des améliorations dans le fonctionnement politique du pays ».

Tourments, amertumes et malheurs
Je m'en fous
Yannis (?) Skaltsas
Avocat, membre N.E. de l'EAM d'Achaïe

Je me suis arrêté un instant, abasourdi, devant la formule crue, non conforme aux « règles morales » et sans la censure de la bienséance petite-bourgeoise, et j'ai tout de suite murmuré silencieusement en conversant avec mon « moi intérieur » : « Camarade inconnu, ami précieux que peut-être je ne rencontrerai jamais, je te remercie pour ton grand précepte. Ainsi, je m'en moque ici et je m'en moquerai moi aussi ! »

Dans cette prison, notre groupe de trois – Mitsos, Orestis et moi – est devenu quatre. S'est ajouté un ami plus ancien, un camarade et guide de la jeunesse, Manolis Diplos. Je t'ai parlé de notre cohabitation dans la petite chambre de madame Euthalie, dans le quartier du Prophète Ilias de Kavala. Je ne me souviens pas s'il était venu avec nous, en même temps que le convoi des condamnés à des peines légères de Céphalonie, ou si nous l'avons trouvé à l'École italienne. De toute façon, notre bande était à l'écart, dans une petite pièce d'isolement où on nous avait installés avec une trentaine d'autres – la plupart des occupants plus anciens de notre nouvelle prison, avec trois-quatre autres des détenus du bagne de Céphalonie. Les conditions dans notre nouvelle demeure étaient quasiment fantastiques par rapport aux seize mois précédents. Des bâtiments bien aérés et bien ensoleillés, une nourriture meilleure, puisqu'une grande quantité de prisonniers étaient des locaux, ou venaient de la campagne proche, et avant tout, la grande cour avec de la terre ! Nos pieds avaient presque oublié la sensation de contact bienfaisant avec ce matériau saint que la Terre mère a travaillé plusieurs milliards d'années pour le préparer pour notre plaisir, mais aussi pour le plaisir des millions d'êtres vivants du règne végétal et animal. C'était, par hasard, un printemps précoce, et nous n'avions pas grande envie de rentrer ; nous passions toute la journée en promenades, gymnastique, sauts dans la fosse à sable – tu vois, l'École nous a offert aussi ce bienfait –, et surtout le volley. Nous avons monté en quatrième vitesse deux premières équipes, une de notre petite chambre qui se trouvait avoir beaucoup de bons volleyeurs, et l'autre, avec des joueurs des deux grandes chambres. À côté de celles-là, deux autres équipes avec des dirigeants, dans l'une, Manolis, et dans l'autre, moi-même, et, comme si cela ne suffisait pas, nous jouions aussi dans la série où s'exerçaient les inexpérimentés. Quant à la vie à l'intérieur de la prison, en dehors du ménage individuel et des services habituels, le Groupe de vie collective m'a placé à la composition du journal clandestin, que nous montions avec comme « directeur » Yannis Voultepsis, un journaliste de Céphalonie qui, après 1952, est devenu un des bons reporters très connus de l'*Avgi*³⁹⁶, et a réussi dans sa carrière. Je voudrais mentionner un fait qui a un rapport avec les élections italiennes de 1948.

Vous voulez dire les élections législatives en Italie ?

³⁹⁶*Avgi*, (Aube), journal de gauche, compagnon de route du communisme.

Exactement. C'étaient, je pense, les premières élections dans un pays d'Europe occidentale après les débuts de la guerre froide. Les forces de gauche, le Parti communiste italien et les socialistes de Nenni étaient unis sur un même bulletin de vote avec, comme adversaire fondamental, la démocratie chrétienne soutenue ouvertement par le Vatican. Comme nous étions à l'apogée de la guerre civile –, nous, en particulier, les détenus dans les prisons et les camps –, nous nous cramponnions à toute perspective réjouissante pour la gauche où que ce soit sur terre, pour reconforter notre optimisme blessé. Ainsi, en pensant à l'Italie. L'annonce de l'alliance des communistes et des socialistes était pour nous une bonne nouvelle, et nous avons fait des prévisions exagérément optimistes. La grande majorité, nous prévoyions une victoire triomphale de la formation alliée de la gauche, qui dans nos pronostics dépassait les 50 % du corps électoral.

Dans notre petite chambre d'isolement, nous hébergions un vieil agriculteur de Leucade, de presque cinquante-cinq ans, l'oncle Alexandros, avec son fils, éponite, qui avaient été condamnés à dix ans de prison, parce qu'ils ravitaillaient le fils aîné de la famille, résistant avec le groupe de Yannoulis dans les montagnes du nord de Leucade. Tous deux étaient d'Eglouvi, le village qui était devenu célèbre aux élections de 1946 pour avoir eu un pourcentage d'abstentions de 100 %. L'oncle Alexandros montrait un désaccord frappant avec l'optimisme général ; il soutenait que, si la coalition de gauche italienne obtenait plus de 30 %, on devrait être très contents. Naturellement, la chambrée a accueilli cette prévision avec un sourire en coin qui exprimait la désapprobation générale face à la « naïveté » du vieil éamite, sans franchir les limites du respect, vu son passé de combattant. Les résultats sont venus malheureusement confirmer sa prévision, nous laissant tous bouche bée, nous qui n'étions pas « naïfs ».

Une morosité temporaire a suivi. Quelques-uns d'entre nous ont eu le courage de féliciter le vieillard qui avait vu à peu près juste, mais nous considérions cela comme un hasard. Aucun de nous n'a pensé que le flair du vieux combattant paysan valait beaucoup plus que nos « capacités analytiques » à nous – sinon nous tous, du moins une dizaine de cadres moyens et supérieurs du Parti qui se trouvaient parmi nous et qui n'ont pas même tenté de se différencier du climat général d'optimisme hyperbolique. L'oncle Alexandros avait calculé, semble-t-il, avec la plus grande exactitude les capacités du capitalisme international renaissant à dépasser les obstacles qu'élevait face à lui la force d'inertie (au sens physique) du mouvement de résistance populaire européen.

Au cours de mon séjour à Patras, j'ai reçu ma seconde visite – et la dernière dans les quatre ans de ma peine. La première avait été celle de madame Melissaratou de Keramies à Céphalonie, la mère de Nikos, soldat-prisonnier dans les prisons d'Alexandroupolis au moment où ma mère aussi était enfermée.

Pourquoi avait-on emprisonné ta mère ?

Les adversaires – je me réfère à la Sûreté locale – s'étaient, semble-t-il, donné le mot de ne laisser « dehors » personne de la famille. Moi, ils m'avaient mis derrière les barreaux, l'oncle

Charilaos, ils l'ont tué en le lapidant vers la fin novembre, début décembre 1946, le père, ils l'ont exilé avec la tante Apostolia à Ikaria, et comme ils ont trouvé une arme de l'ELAS scellée dans un mur de la chambre de Charilaos, ils ont condamné ma mère pour port d'arme illégal. Ils l'ont arrêtée au début 1947 et elle a été libérée par l'amnistie du gouvernement Sophoulis, qui concernait surtout des membres des unités de sécurité condamnés pour usage d'armes en dehors du service.

Il semble que Nikos avait envoyé ses salutations à sa mère par madame Katina, et sa mère, qui portait en elle le malheur de son fils unique et bien-aimé, est venue me voir, avec, peut-être, l'illusion de voir son fils. Aux heures de visite, nous formions tous les deux dans notre souvenir, à travers le grillage qui nous séparait, deux figures qui, selon toute probabilité, ne se rencontreraient pas à nouveau.

Vous ne vous êtes plus rencontrés ?

Naturellement. Je ne suis plus allé à Céphalonie et elle n'est pas allée à Soufli ou à Athènes. Mais j'ai rencontré Nikos à Aï-Stratis, puisque, tu comprends, il avait été placé au rendez-vous des jeunes gars indisciplinés de Grèce.

La deuxième visite à la prison de Patras, en avril 1948, a été celle d'un gars du quartier, Giorgis Vlasakoudis, qui servait comme fantassin en Épire, près du front. On lui a écrit de chez lui, semble-t-il, mon nouveau domicile, et lui, en route³⁹⁷ pour le village où il allait en permission, a pris le risque de rendre visite à un prisonnier communiste, « ennemi connu de la patrie. » Tu comprends, j'imagine, que je l'ai reçu avec des sentiments contradictoires. D'un côté, perplexité devant son audace, mais avec une forte dose de gratitude, et de l'autre, malgré tout, de l'embarras face à l'uniforme d'un homme de troupe de l'armée gouvernementale, que je considérais comme une formation de combat adverse de mon camp. Il semble que l'embarras était des deux côtés, et pour le surmonter nous avons tourné la conversation vers le passé.

Qu'est-ce qui, à votre avis, l'a fait venir vous voir ?

La première raison à laquelle j'ai pensé, c'est qu'il voulait me sermonner, – ou peut-être qu'il était « manipulé ». Ce soupçon s'est tout de suite évanoui. L'homme n'a rien manifesté de tel. Une explication que je donne maintenant est que, à cette époque-là, on conservait encore des restes de solidarité entre les membres de l'ancienne communauté. Il n'est pas exclu, bien sûr, qu'ait fonctionné, bien que notre situation nous ait menés dans des camps opposés, le lien éponite de la Résistance.

397 À ma question pourquoi aller à Soufli en passant par Patras, StéphanosStéphanou m'a répondu qu'« alors, l'Épire communiquait très difficilement par la route avec la Macédoine ou la Thessalie, puisque les résistants de l'Armée démocratique tenaient encore le Pinde, les Tzoumerka et les Agrafa » [les montagnes intérieures de Grèce continentale].

Quatre mois environ sont passés dans cet intermède « agréable » dans la prison de l'École italienne. Jusqu'à ce qu'un matin, notre représentant apporte l'ordre de la direction : « La prison est évacuée. En dehors de quelques dizaines de personnes qui seront transportées à la prison Margaritis (quelques prévenus locaux, ou avecjuste quelques mois à faire), le reste est transféré ailleurs. Préparons nos affaires, nous partons probablement dans la journée. » Nous n'avons pas été surpris. Nous savions, depuis le début, que nous étions de simples visiteurs et que notre destination finale était Yioura. Naturellement, la direction ne nous a donné aucune information. Nous avons fait nos valises, nous étions prêts. Pour la plupart d'ailleurs, nous n'avions qu'une valise, une grande boîte en carton, et un baluchon avec notre literie. La question était juste : pourquoi vident-ils aussi la prison. Plus tard, par des indiscretions de la garde qui nous accompagnait, on a eu la réponse : ils allaient amener des femmes des prisons d'Athènes. Au petit matin, le lendemain, on nous a fait sortir et tout droit vers le port. On ne nous a même pas fait passer par le poste des transferts. Curieusement, dès que nous sommes arrivés au large, nous avons constaté en regardant la course du soleil que nous naviguions vers le sud, et non pas vers le nord pour rentrer en passant par la baie de Patras dans celle de Corinthe et faire route vers l'est. Le bateau, un bateau à vapeur courant, n'avait pas d'autres passagers, donc aucune source d'informations.

Dans ce cas-là, des bavardages commencent, des conjectures sur le lieu où nous allions, comment nous y allions, ce que nous allions rencontrer – c'est une manière, d'ailleurs, de remplir le temps qui se traîne. Finalement, il s'agissait d'un tour du Péloponnèse, du moins par trois de ses côtés, ouest, sud et est. Je ne me souviens pas combien d'heures ça a duré, en tout cas beaucoup plus de vingt-quatre heures, jusqu'au Pirée. Le voyage n'a pas enrichi nos connaissances géographiques. Le parcours laissait assez loin les côtes dont nous pouvions distinguer les grands massifs montagneux, comme le Taygète ou le Parnon. Le temps a eu des alternances subites de la bonace à une tempête sérieuse, en particulier en contournant la pointe sud-ouest de la Messénie. Avec l'escorte, ça allait assez bien, toutes proportions gardées pour l'époque. Quelques expressions de cruauté étaient naturellement inévitables. Enfin, nous avons débarqué dans le grand port, sans pertes, sauf un peu de sel dans nos baluchons. Le poste de transfert du Pirée, la plupart d'entre nous le connaissions. C'était en ce temps-là, l'« hôtel » le plus fréquenté et le plus bruyant du territoire. Comme nous montions les marches de l'entrée, le vacarme de la cour intérieure est arrivé à nos oreilles avec les relents de la foule. Comment allions-nous tenir, tant d'hommes, ajoutés à la clientèle déjà dense ? Comme toujours, dans ces lieux de transfert, la notion du plein a été dépassée par magie. Quand je suis entré parmi les premiers dans le bureau du sous-officier de service pour le contrôle, j'ai vu en face de moi une bande dont j'ai compris au premier coup d'œil qu'il s'agissait de criminels. L'un d'eux se tenait debout, un peu courbé, devant l'employé et j'ai entendu ce dialogue un peu curieux :

Kouroupos.

Prénom ?

Tzotzos.

Qu'est-ce que ça veut dire cela, mon vieux ?

Georgios, monsieur le brigadier.

Profession ?

Voleur (traînant un peu).
Espèce de, profession, je te dis.
Voleur, monsieur mon adjudant, je ne connais pas d'autre travail.
Rires étouffés de la bande, indignation du (temporairement... promu) sous-brigadier.
Et la conclusion :
Il ne fait rien.

C'était la première fois que j'entendais avec tant de sincérité un délit de droit commun devenir synonyme de profession respectable ! Le poste avait peu de clientèle, mais notre convoi l'a bourré à bloc. La nuit serait problématique. L'espace ne semblait pas suffisant. Même en nous serrant, certains devraient se contenter de rester debout ou accroupis. Nous avons laissé nos affaires dans les quatre petites pièces et nous sommes allés dans la cour, petite elle aussi. L'aller-retour ressemblait aux abords d'une fourmilière. Les premières cinq minutes, une voix connue nous a surpris. C'était Giorgis, un jeune gars de Skotousaprès de Serrès. Il nous avait rejoints une vingtaine de jours à l'École italienne, prévenu alors, et maintenant condamné, avec une quinzaine d'années sur le dos. Ses premiers mots après la bienvenue ont été : « Bien, à nouveau, je m'en suis tiré à bon compte. » Je lui ai demandé où on l'envoyait.

-À Yioura, où ailleurs ? Le directeur des prisons à Serrès le lui avait dit en confidence. On attendait que le convoi soit plein pour partir. C'est ainsi que nous avons rencontré notre premier compagnon de voyage. Il nous a aussi donné beaucoup d'informations sur Yioura, parce que, deux jours avant, un groupe de tuberculeux était passé, un transfert pour Amphissa.

Aviez-vous eu d'autres informations sur les conditions de vie à Yioura ?

Bien sûr, par des prisonniers qui arrivaient dans les prisons de Céphalonie et de l'École italienne et qui avaient rencontré, dans les postes de transfert, des prisonniers de Yioura, des informations nous étaient parvenues. Si tu te souviens, les condamnés à perpétuité d'Athènes et du Pirée condamnés pour les événements de Décembre nous avaient amené aussi une belle petite chanson satirique sur Yioura, je pense que nous l'avons enregistrée. Ce jour-là, la description de ce lieu « exotique » s'est complétée peu à peu. Les renseignements parlaient d'une île aride, complètement sèche, au milieu de la mer, dans la partie nord des Cyclades, inhabitée, au climat très dur. Un grand rocher triangulaire avec, sur le côté sud-est, cinq-six « baies », aboutissements de torrents, où on avait dressé des centaines de tentes et serré des milliers de prisonniers, des condamnés politiques dans leur grande majorité. Depuis la première installation, neuf mois environ, les prisonniers avaient été contraints aux travaux forcés pour construire des cabanes, des bâtiments pour les diverses installations, même la maison du directeur des prisons, le bien connu Glastras. Un vent du diable soufflait constamment, et remplissait les yeux, le nez et la bouche d'une fine poussière de sable. On exerçait sur les prisonniers une violence physique sauvage qui en avait bousillé beaucoup ; il n'y avait de communications que quand on prenait ou amenait des prisonniers, ou quand arrivait le caïque de Syros pour livrer de la nourriture ou des matériaux de construction.

Le troisième ou quatrième jour, au matin, on nous a amenés au port. Quelque part à l'extrémité d'un quai, un petit bateau était à l'ancre. Négligé, mal tenu, il avait l'air de sortir d'un dépotoir à ordures. Je pense qu'à sa poupe nous avons lu le nom *Efi*. Nous tenions à peine dedans. Il faisait beau. Mai, avec un petit été précoce, la mer d'huile dans le port du Pirée ; s'il s'était agi d'aller en vacances, nous aurions eu de la chance. C'en'était pas notre cas. Comme nous allions atteindre la pleine mer après le Sounion, l'Égée a commencé à écumer. Notre coquille de noix s'est mise à balloter de plus en plus ; les choses allaient sûrement être difficiles. Et nous, attachés sur cette épave. Quand ont commencé les premiers vomissements, nous avons poussé des cris. Nous avons demandé qu'on nous détache, mais les gendarmes restaient inébranlables. Nous avons demandé que le capitaine sorte sur le pont, le capitaine en second ou le maître d'équipage est venu. Nous lui avons dit qu'il était de sa responsabilité que le garde nous délie. Il nous a répondu qu'il ne pouvait pas et que ça se passait toujours ainsi. Nous avons alors compris que l'*Efi* était le seul bateau qui transportait des prisonniers dans l'île-bagne. La moitié du voyage, et même plus, a été très pénible. Bizarrement, quand nous avons eu suffisamment gagné le large et laissé Tzia derrière nous, le vent est tombé un peu. Nous sommes arrivés tard dans l'après-midi à Yioura.

Les 28 premiers mois sous tente

Notre premier contact a été très pénible, même si nous étions un peu préparés. Notre coquille de noix a jeté l'ancre assez au large parce que, nous l'avons vu, il n'y avait pas de môle, et les eaux étaient peu profondes. Quatre barques sont venues de la côte pour prendre ce qu'elles pouvaient. Nous sommes montés, un tiers environ de la totalité, beaucoup plus que ce qu'elles pouvaient supporter, et l'eau atteignait presque le plat-bord. En avançant, nous avons vu une dizaine de gardes, les pantalons relevés, appuyés sur de longs bâtons, qui venaient de l'autre côté. J'ai compris, et je pense que la plupart l'ont compris, qu'ils nous préparaient un accueil « triomphal ». J'ai jeté mes affaires sur mon épaule. Je m'étais déjà habitué à porter toute ma fortune en deux paquets. D'un côté, la valise, une boîte en carton avec un couvercle, de l'autre, un baluchon avec deux couvertures et la capote allemande que je portais encore sur moi, étroitement attachée. Comme ça, j'avais les mains libres. J'avais appris de la première raclée reçue à Kavala des bataillons de sécurité du 101^e que, dans de tels cas, il fallait d'abord protéger la tête. Dès que la barque s'est arrêtée, j'ai sauté dans l'eau qui arrivait un peu au-dessus des genoux et j'ai essayé de courir vers le rivage. Dès les premiers pas, j'ai reçu un premier coup de bâton dans le dos. Il a rencontré, heureusement, le sac. Mais c'était si fort que j'ai failli tomber la tête dans l'eau. Je me suis dit en moi-même : « Tiens bon, malheureux, gare à toi si tu tombes ». J'ai continué en titubant. Le deuxième coup m'a atteint à la tête. Heureusement, mes mains libres faisaient leur travail. Mais j'ai senti ma main droite fondre de douleur (depuis ce temps-là, je continue à sentir un fourmillement quand le froid pince). Je ne sais pas combien de coups de bâton ont suivi.

Beaucoup d'autres, des autres barques, ont subi la même chose. La mer s'est remplie de corps, de baluchons, de valises. Quelle pagaille ! Dans ces cas-là, la foule est la meilleure défense. Tous ceux qui étaient restés sur le bateau se sont mis à crier aux gardiens « Honte », « Bourrique », et une foule d'autres qualificatifs. Vite, nous sommes arrivés les premiers sur la plage. Et là, bien sûr, nous avons reçu le complément des gardes qui nous attendaient. Mais

en fait, avec une moindre intensité. Il semble que ceux qui étaient entrés dans l'eau étaient les plus empressés et les plus « enthousiastes » à appliquer les ordres de Glastras qui suivait en personne l'opération, de loin, assis sur un rocher. Deux autres passages avec les barques, et on était tous sortis. Des cris mauvais des gardiens, « à la ligne, les voyous », et d'autres épithètes variées beaucoup plus gentilles, et ils nous ont tous mis dans le fossé. Le « fossé », c'était l'ancien lit d'un petit torrent dont ils avaient rehaussé les rives à la va-vite pour empêcher les eaux de pénétrer dans le campchaque fois qu'il pleuvait. Ils nous ont comptés et recomptés comme quand on met les animaux dans l'enclos en revenant du pâturage. Ils nous ont obligés à courir une centaine de mètres avec des coups de bâton qui tombaient sur tout dos qui se trouvait devant eux, ils nous ont fait sortir du fossé devant une porte qui fermait les barbelés ; là, le garde en chef, comme on a appelé quelqu'un qui se tenait à la porte avec un galon sur la manche, nous a recomptés et nous sommes entrés dans la partie droite du camp. Pendant ce temps, des dizaines de prisonniers plus anciens étaient aux clôtures et suivaient la réception qu'eux aussi, selon toute probabilité, avaient subie quand ils avaient mis le pied sur la terreou dans l'eau de cette île déserte.

Depuis quand cet accueil avait-il été adopté à Yioura ? Nous le trouvons aussi dans les témoignages qui se rapportent à Makronisos.

Une date, je ne pense pas pouvoir te la donner. Mais d'après des récits que j'ai entendus, sans doute dès que Gyaros a ouvert comme prison à la fin de l'été 1947, sans disposer des infrastructures élémentaires pour recevoir des hommes, ne fut-ce que les prisonniers d'une guerre civile, pour une durée incertaine.

Je dirais même, sans un large pourcentage d'erreur, que le choix d'ouvrir une grande prison pour des prisonniers politiques, à l'époque où la guerre civile s'étendait à tout le pays et atteignait son summum, a eu lieu surtout pour une raison : appliquer « de nouvelles méthodes de mise à la raison », qui comprenaient, en dehors des installations sordides, de l'alimentation insuffisante et des formes variées d'interdiction, l'exercice de la violence corporelle. Et tout cela, loin des espaces habités, de façon à ce que ne parviennent pas aux oreilles des citoyens les cris des victimes et des informations qui pourraient provoquer des réactions de l'opinion publique. En même temps, c'était une solution facile pour trouver du terrain et installer, presque sans frais, la foule des prisonniers qu'accumulait le système de persécution de masse autorisé par le chapelet des lois de la guerre civile, alors que les bâtiments de correction dont disposait la Grèce se trouvaient à un degré scandaleux de saturation. Les toiles usées des anciennes tentes militaires de campagne remplaçaient les murs et les toitures. Gyaros (le nom officiel de l'île) était, dans ces conditions, un « don du ciel ».

Un rocher énorme peut-être échappé par erreur aux mains du dieu qui a fait les Cyclades, loin des routes humides et denses qui traversent la mer Égée, inhabité depuis plus de mille ans, à la plus grande distance possible de tout autre rivage égéen, au centre du plus grand bassin marin des Cyclades, limité au nord par l'Eubée, au nord-est et à l'est par Andros et Tinos, au sud de Syros et à l'ouest de Tzia, l'antique Kéa, le premier, je pense, Guantanamo de

l'Europe antifasciste de l'après-guerre. L'île a deux noms, pour la géographie et le gouvernement, elle est Gyaros ; pour tous ceux qui l'ont habitée de force pendant la guerre civile de 1947 à 1952, dans les années de la « démocratie » de droite de 1955 à 1960 environ, et pour tous ceux qui s'y sont trouvés de 1967 à 1970, quand, pour tant et tant de raisons, le « salut » de la Grèce est tombé aux mains de militaires de quatre sous, pendant deux autres années et demie à peu près – pour tous ceux-là, c'est Yioura ; habituellement au féminin singulier, et alternativement au neutre pluriel – τα Γιούρα. L'îledéserte est l'une parmi les centaines et les milliers d'îlots rocheux de l'Égée, et les petites îles habitées, comme Tilos, Symi, Castellorizo, Gavdos et les petites Cyclades.

J'ai eu la chance dans l'été 1948, j'ai été choisi pour monter de la première baie à la quatrième, au sommet le plus élevé, à environ 400-450 mètres de haut, la corvée de transport de vivres au poste de garde central de la gendarmerie que nous appelions, nous, les prisonniers, *batterie*, même si, je l'ai constaté, elle ne disposait pas de canon. Là, assis sur le versant ouest, sous le poste de garde, près d'une source, la seule dans toute l'île, dont je ne sais quelle bizarrerie géologique l'a fait jaillir là au-dessus du rocher nu, à la verticale, nous avons eu une image complète de « notre entière juridiction ». Un triangle presque rectangle, dont le petit côté faisait face, à l'est, à Andros et à Tinos, le grand, l'« hypoténuse », dans la direction du nord-est, et vers le sud-ouest à l'Eubée et, plus bas, à Tzia, et au sud, au milieu, à Syros.

De cette position au sommet de l'île, on voyait le relief complet du rocher. Le côté nord était une côte escarpée, presque sans renforcements, avec de fréquents éboulements en à-pic. Le nord-ouest semblait une petite surface plane avec quelques arbres. Les gendarmes nous ont appris que c'étaient des figuiers. Ils avaient été plantés par l'unique visiteur saisonnier de l'île, un éleveur de Syros³⁹⁸ qui avait loué l'île au ministère de la Marine et y avait dispersé un troupeau de brebis. Les murets de pierres sèches qui, de temps à autre, divisaient les pentes, n'étaient pas, semble-t-il, des restes de limites de propriétés, mais des enclos de contrôle où l'éleveur enfermait ses brebis quand il voulait les tondre ou prendre les agneaux chaque printemps. La pente sud, où se trouvaient les « baies », c'est-à-dire les camps avec les tentes, – un agrandissement des « ailes » des prisons de droit commun-, présentait la plus grande variété pédologique. Six ravins, qui commençaient en haut et arrivaient jusqu'à la mer, entaillaient cette pente, qui comprenait un peu moins de la moitié de la pyramide rocheuse de Gyaros.

Le plus long et profond était le deuxième en partant du nord-est, il se terminait par une surface plane à son embouchure et constituait la première baie. C'était la plus grande surface plane triangulaire de l'île ; elle « hébergeait » toujours plus de la moitié de la population des détenus. À sa gauche, la baie zéro n'avait aucun signe d'habitation ; mais les croix qui marquaient les tombes n'étaient pas visibles de mon point d'observation. À sa droite, on voyait, à la file, les quatre autres baies, de la deuxième à la cinquième. La « sixième baie »,

398 « Le recensement de 1981, dans la colonne de la population globale, mentionne sur Gyaros : deux habitants. Des habitants dans le sens d'une installation permanente, il n'y en a pas eu pendant deux mille ans au moins ; à l'époque du recensement qui avait lieu d'ordinaire à la fin du printemps, se serait trouvé là un éleveur avec son aide parce que c'était l'époque où on ramassait la laine et les petits agneaux » a complété Stéphanos.

comme l'avaient appelée les prisonniers, la dernière vers le sud-ouest et très proche du cap, en face de l'île de l'Âne, – un petit îlot rocheux – n'était qu'un petit creux. Sur les cinq baies habitées, la deux et la quatre disposaient de petites étendues planes à l'embouchure de chacun des deux ravins qu'avait créés, il y a des milliers d'années, l'érosion, à des époques où il pleuvait encore sur cette île rocheuse. La trois et la cinq avaient des tentes sur leurs pentes. Entre la quatrième et la cinquième, s'élevait une langue rocheuse où le pouvoir de répression avait projeté de dresser une énorme prison, reproduction architecturale à peu près de l'américaine Sing Sing, fondée sur les corps et les âmes de milliers de ses opposants politiques qu'il essayait d'obliger, au milieu du XX^e siècle, à creuser leurs tombes. C'était un chantier où certains hommes habiles, les vrais nationalistes de l'époque, ont gagné pas mal de millions.

Quelques données démographiques sur la population des détenus. Dans la baie n° 1, dominait le « peuple », surtout des combattants éamites paysans, originaires, la plupart, du Nord du pays, condamnés par les tribunaux militaires d'exception aux peines les plus lourdes comme suspects de participation à l'Armée démocratique, ou comme informateurs ou ravitailleurs. À l'automne de 1948, les « habitants » s'élevaient à cinq mille environ. Ils devaient s'occuper de tous les problèmes qu'avait la population d'un gros bourg, et, périodiquement, une partie d'entre eux allait au chantier participer aux travaux d'infrastructures de la future prison.

La baie n° 4 était la baie du travail forcé quotidien consacré, du lever au coucher du soleil, aux travaux de nivellement du rocher où s'élèverait la prison. Deux mille prisonniers, la plupart jeunes, moins de la trentaine, y étaient conduits chaque jour. Seul un petit nombre y échappait, ceux que les médecins prisonniers retenaient dans le camp avec beaucoup de parcimonie, en raison de la pression brutale des employés, pour les présenter aux deux médecins militaires responsables du suivi de la santé des prisonniers.

Dans la baie n° 2, on gardait les criminels de droit commun, les collaborateurs – quelques pauvres diables peu nombreux des Bataillons de sécurité – et les communistes repentis, c'est-à-dire les renégats de la guerre civile qui confirmaient leur déclaration et ne voulaient pas cohabiter avec ceux qui étaient « dangereux ». Leur nombre total, dans la deuxième baie, oscillait autour de mille.

Que signifie « ils confirmaient leur déclaration » ?

Je veux dire que tous ceux qui ont fait, devant la cour martiale, une déclaration de rétractation de la gauche, ou qui se sont clairement désolidarisés de leur adhésion volontaire dans ses rangs, en déclarant par exemple, sous la torture ou la menace de mort, qu'« ils ont été embrigadés de force dans l'Armée démocratique », ont choisi, après leur condamnation, comme lieux de détention, les ailes, les chambrées ou, ici, les baies des prisonniers politiques. Le reste, ceux qui insistaient pour être séparés de nous, les « impénitents », ont vécu dans des espaces séparés, toujours avec le secret espoir, les malheureux, qu'ainsi ils obtiendraient peut-être un allègement de peine.

Dans la baie n° 3, à peu près jusqu'au milieu de 1948, on gardait les gens instruits, les anciens élèves de collège et au-dessus, et les cadres, tous ceux dont le dossier comportait une indication correspondante. Des trois camarades, Cleanthis, Christos et Tassos, transférés des prisons agricoles d'Assos quelques mois avant nous, seul Tassos venait de l'école primaire, et donc n'était pas dans de la troisième baie. Dans notre convoi à nous, il ne s'est rien passé d'analogue, bien que, parmi nous, il y eût aussi des étudiants du supérieur ; il semble que la troisième baie, qui n'a jamais dépassé le chiffre de 500, était déjà saturée.

Dans la n° 5, la plus petite baie, à l'époque où je me trouvais dans la quatrième, il y avait quelques artisans, deux-trois ingénieurs ou entrepreneurs et le groupe d'agronomie pour la plantation d'arbres. Mais j'ai entendu dire que, parfois, on l'utilisait en tant que lieu d'isolement.

Voilà une première reconnaissance un peu au hasard du nouveau village que j'habiterai pendant vingt-huit mois jusqu'à ma libération. La première personne connue que j'ai rencontrée a été Tassos, l'« illettré » de la bande ! Évidemment, il ne méritait en rien notre camarade, accommodant et toujours souriant. Il avait même joué un rôle important, à la fin d'août 1944, dans la libération de son village ; en tant, alors, que secrétaire de l'EPON de Férès, avec deux autres combattants de l'EAM local et le deuxième bataillon du régiment de résistance de l'Évros, ils ont persuadé le capitaine allemand, gouverneur de la force d'occupation qui tenait le village, de livrer son bataillon au peuple soulevé et de partir avec quelques-uns de ses officiers pour Didymoteichorapporter leur action à ses supérieurs ; il est tombé en route sur des forces de résistance du premier bataillon et a été livré en 1945 aux Alliés, échappant ainsi à son exécution certaine par le Troisième Reich.

Tassos m'a pris provisoirement dans sa tente, qui était occupée par 24 autres, des gens de l'Évros dans leur majorité. Il s'est révélé, dès les premiers jours, un très bon informateur. Tout d'abord, il nous a parlé de l'épuisement des trois qui avaient passé six mois dans les prisons agricoles d'Assos, des pressions du directeur pour qu'ils travaillent, du refus catégorique des nôtres qui arguaient de ce qu'ils étaient condamnés à la privation de liberté et pas à l'obligation d'un travail forcé. La manière dont ils avaient passé la plus grande partie de ces six mois, enfermés dans les sous-sols disciplinaires de la prison jusqu'à ce que cette tête de lard de directeur, convaincue qu'il n'arriverait à rien, les envoie à Yioura. Le troisième soir, il m'a fait faire un tour dans les allées étroites entre les grandes tentes quadrangulaires et m'a murmuré le premier bulletin d'informations. Lors de l'une de mes interruptions, il m'a confié : « Ce que je te dis, aux autres gars de la tente je le livre comme "informations qui circulent", comme on m'a dit de faire en haut. Mais avec toi, ça ne me convient pas. Je veux te dire que c'est un bulletin officiel d'informations de l'organisation. » Je lui ai répondu : « Tu n'as pas bien fait, Tassos. » « Pourquoi, mon vieux ? » fit-il surpris. « Parce que tu as oublié que je traîne avec moi cette exclusion pour ma participation à la tentative d'évasion de la prison de Céphalonie. » « Aïe ! Des raisins verts de l'année dernière. » « Aïgres, doux, il ne faut pas oublier que depuis lors je suis à l'épreuve. »

Pourquoi avez-vous rappelé votre « punition » face à la marque de confiance de votre ami ?

Je vais te dire. Au fond de moi, cette confiance, tu n'imagines pas combien elle m'a procuré de joie. Mais, en tant que « soldat fidèle de l'armée révolutionnaire », etc. je devais avouer ma faute mortelle et ne pas oublier ; comme je t'avais dit, j'avais recommencé à coller mes vignettes de membre depuis le début.

C'est-à-dire que vous aviez accepté votre punition comme nécessaire ?

Tu as vu, à nouveau, tu viens d'« un autre monde » ? Le problème n'est pas de savoir si j'avais au fond de moi accepté la punition comme nécessaire. Quelque part, nous avons redit et nous le répéterons de nombreuses fois que, au-delà des ordres, les combattants avaient commencé à élaborer une conception coutumière du « nécessaire », du « convenable », de l'« utile », qui avait comme base l'acceptation commune de la discipline de fer. Ainsi ton « vous aviez accepté », diffère pas mal de « j'avais accepté » ou de « il fallait que j'accepte ». Dès l'instant où j'ai constaté, le soir de la tentative, que la direction partisane de la prison était opposée à l'évasion, je me suis persuadé – et cela ne s'est pas révélé difficile – que notre dessein de fuir contenait de forts éléments d'indiscipline et de mépris de la volonté collective de notre communauté de prisonniers, comme l'exprimait l'ordre de la direction.

Six mois après, nous avons lu dans la presse – à la dernière page, je crois, du *Révolutionnaire* légal – la décision du 3^e plénum du Comité central du Parti. Elle proclamait la levée en masse des communistes et des partisans du *mouvement*, et stipulait le devoir pour tous de s'engager dans les rangs de l'Armée démocratique, soit en montant à la montagne, soit en formant des groupes armés à l'arrière de l'adversaire. J'avoue qu'alors je me suis senti pousser des ailes. J'ai pensé que notre essai, bien que précurseur, pouvait s'insérer dans les marges de la ligne en gestation du Parti qui abandonnait la politique de la réconciliation et adhérait au slogan « maintenant le combat avant tout ».

Thanassis Sphikas se réfère à cette dimension guerre/paix de la guerre civile, en relevant les tentatives de réconciliation-compromis de la gauche, et en présentant la guerre comme un moyen de pression, à tout le moins pour un Varkiza avec de meilleures conditions. Philippos Ilios explique que la position de « la nef des fous » pour décrire les changements inexplicables de politique du KKE ne tient pas ! Vous, comment avez-vous réagi en apprenant ce changement ?

D'abord, à propos des historiens que tu as évoqués, disons que mes points de vue ne sont pas la « vérité historique ». Je ne cherche pas à me substituer aux spécialistes pour décrire et expliquer les faits de l'histoire. Ce que je dis est lié à mes souvenirs personnels, ceux que ma cervelle de vieillard conserve encore, et à mes expériences, mes réactions émotionnelles ou les réflexions politiques de jeunesse que je pouvais faire alors, avec la circonstance atténuante d'une information défectueuse et de mon immaturité politique. En plus, quand tu m'interroges

sur le passé, j'essaie de vider ma mémoire, autant que possible, des élaborations postérieures et récentes. Par conséquent, je ne veux pas intervenir dans la discussion sur cette époque qui dure, depuis des années maintenant, entre les spécialistes. Je voudrais même éviter de m'y associer comme lecteur.

Après ça, je dois te dire que, d'après mes souvenirs, le KKE jusqu'en août-septembre 1947, c'est-à-dire un an et demi après l'offensive de ses premiers résistants à Litochoroet de l'Armée démocratique plus tard, n'avait pas encore éclairci sa tactique quant à la forme du combat. Dans son expression publique, du moins comme formulé dans ses journaux, il insistait sur l'appel à la « réconciliation », qui aurait comme résultat la pacification et des garanties élémentaires d'un fonctionnement démocratique du régime. Il ne s'est pas exprimé de manière irréfutable en faveur du déploiement du maquis dans les montagnes ; il le caractérisait, quand il le soutenait, comme « refuge des persécutés », et comme une évolution de l'autodéfense populaire massive. Cela avait créé l'impression, au moins chez nous, les détenus, ainsi les prisonniers de Céphalonie, que « le maquis n'est pas une solution, mais apportera la solution. » Cette formule épigrammatique de la politique du Parti, je l'ai entendue au printemps 1947 d'un de mes codétenus de Céphalonie et je l'ai vue écrite sur le mur de sa cellule. Personnellement, j'y adhérais alors. Et je pense que la plupart de ceux qui étaient prisonniers avec moi la partageaient, avec de petites oscillations vers le haut ou le bas, parce que tous connaissaient la situation et estimaient mieux les possibilités. Jusqu'au 3^e plénum du Comité central, le point de vue commun, ou du moins de la majorité des militants, était que le « deuxième maquis » avait été choisi comme moyen de pression pour contraindre l'adversaire à accepter une solution médiane. Naturellement, après la doctrine Truman et l'intervention des Américains dans le conflit, cette interprétation recula, et les poursuites massives de l'État bourgeois contre les partisans de la gauche et l'envoi dans les îles de l'Égée et les prisons de milliers d'exilés et d'autant de condamnés à de lourdes peines sur la base du Troisième décret y contribuèrent. La décision du 3^e plénum m'est apparue comme une solution, une nécessité au moins. Mais je ne te le cache pas, les faits de guerre et la dislocation des réseaux du Parti dans les grandes villes pendant l'hiver et le printemps de 1948 ont commencé à ébranler ma croyance en une issue victorieuse du conflit.

Revenons aux premières impressions de Yioura. Dans l'été 1948 sont arrivés pas mal de convois depuis les prisons de Grèce continentale. La cause n'en était pas seulement la surpopulation dans les grandes prisons et dans les provinces. Une peur continuelle tenaillait aussi ceux qui les gardaient, celle d'être attaqués par les résistants qui, en occupant les prisons, renforceraient leurs réserves. Ainsi, le nombre des détenus sur cette île déserte de la mort augmentait sans cesse. La première, la plus grande baie était déjà arrivée à ses limites. Dans chacune des tentes de campagne noires, de cinq mètres sur cinq, on avait entassé 25 prisonniers. Cela faisait quarante-cinq centimètres par personne, pas de place pour dormir autrement que sur le côté. Si, dans son sommeil, on essayait de se tourner, on en réveillait au moins cinq en domino. Aussi les prisonniers ont-ils commencé à coloniser la pente. Dans ce cinquième secteur comme l'avait appelé la direction, les premières tentes avaient déjà été dressées : blanches, de quatre mètres sur quatre, avec dix-huit personnes dans chacune, aussi exigües que les noires. Cependant, est-ce la couleur blanche, est-ce leurs ouvertures des deux

côtés, ajoute aussi la hauteur de quelques mètres au-dessus de la mer, cela donnait l'illusion d'un plus grand confort, disons d'un peu moins de gêne. Pour cette raison, nous avons décidé nous aussi, la bande des quatre avec Tassos, de trouver un moyen de nous installer sur la pente. Un espace disponible pour cinq, il n'y en avait dans aucune tente. En aucun cas, nous ne voulions disperser la bande. Il nous fallait donc en trouver quelques autres et construire une nouvelle tente. Nous avons trouvé une douzaine d'autres, nous avons pris de la brique crue, vidé nos poches de toute notre petite monnaie, acheté un sac de ciment et un sac de chaux et, avec cela, nous avons construit les murets de la tente. Nous les avons élevés à près d'un demi-mètre environ, pour obtenir à la fois un sol horizontal, et des espaces vides endessous pour tout ce qui nous restait d'un tri austère. Ainsi nous sommes entrés, nous aussi, dans l'« aristocratie », comme Glastras qualifiait les habitants du cinquième secteur. Il nous avait continuellement à l'œil, bien qu'on lui accordât un souffle d'air provisoire dans le manque de place du reste des secteurs.

Nous n'avons pas beaucoup profité de notre nouvelle « maison ». Ce « il nous avait continuellement à l'œil » de Glastras a soudain fonctionné : il est entré, un nerf de bœuf à la main, et, avec une quinzaine de gardes et de solides bâtons, ils se sont mis à faire siffler sur nous leurs énormes gourdins comme des possédés. Puis on l'a entendu vociférer « tout le cinquième, en bas dans le ravin ». Les gardes montaient en haletant, entraient dans les tentes et nous couchaient au sol en nous frappant dans le dos. Glastras allait et venait sur le chemin au-dessus du ravin, criait, injuriait, jetait des coups de fouet sur n'importe quel dos rencontré, et faisait lui-même un tri. Habituellement, il choisissait les jeunes. Après quelque temps, quand nous fûmes 150 environ, et nous cinq au complet, ils nous ont poussés vers la mer, les autres y ont échappé. Nous avons poussé des cris en demandant « Où nous emmenez-vous ? » Réponse : « À la quatrième baie ». Le reste des nôtres a apporté nos quelques effets, et nous avons pris la route pour le sud ; un chemin d'une heure à peu près – notre première prise de connaissance avec le reste du camp : la baie deux, la trois et enfin notre destination, la quatrième. Devant nous, un espace clos, clairement plus petit que la première baie et, à gauche, au-dessus d'un grand rocher qui avançait dans la mer, le chantier – notre future prison. La bande des cinq, nous ne nous sommes pas séparés, nous sommes allés au bout et nous avons occupé une tente vide, la dernière presque de la baie – notre nouvelle maison. Les prisonniers plus anciens, qui nous ont accueillis et nous ont aidés à nous installer, nous ont présenté la situation. La baie avait alors 1 500 prisonniers (plus tard, elle a dépassé les 2 000). Chaque matin, tous partaient au travail sur le chantier, sauf les cuisiniers, un peu de personnel soignant et quelques-uns qui s'occupaient de la propreté intérieure. Avec eux, un petit nombre de nouveaux malades que désignaient les médecins du camp, prisonniers eux aussi. Le travail durait toute la journée, tant qu'il faisait jour, avec deux pauses. Une à dix heures, de douze minutes, et une à midi, une heure à peu près pour la soupe. Le soir, après le dîner, toute la baie se rassemblait sur la place pour préparer la nourriture du lendemain. Enlever les cailloux des lentilles ou des haricots noirs et éplucher les pommes de terre. C'était notre repas habituel. À neuf heures, on sonnait l'extinction des feux et il fallait se coucher, que nous ayons envie de dormir ou pas. Le lendemain, nous avons fait notre première journée de travail. Après l'appel, nous nous sommes rassemblés sur la place, sous les cris et les coups de bâton des gardes : « Vite, vite ! ». Cet adverbe, nous l'entendrions sans arrêt, tous les jours et

toutes les heures que nous passerions dans l'île de mort. Toujours et partout. À l'appel, au travail, au rassemblement pour la soupe.

Il s'agissait encore d'un moyen de pression ?

Exactement. Quand notre récit avancera, tu comprendras, je crois, que presque rien, pendant toute la durée de notre détention, en particulier à Yioura, n'était fortuit. Je ne sais pas s'il avait existé un plan élaboré en détail, tout montrait en tout cas, et *a posteriori* peut-être cela se confirme, que ça a dû être le cas. Un système de comportement envers le prisonnier, qui vise à ce que s'enracine dans sa tête, l'idée qu'il doit oublier tout élément d'individualité, que rien de son corps, de son souffle ou de son âme ne doit gouverner, que, de personne, il doit se changer en chose, en esclave de la Rome antique.

Cette situation a duré, pour les prisonniers de la quatrième baie, à peu près deux ans et demi, jusqu'à la fin de 1949, tant qu'a duré pour la Grèce du Sud la guerre civile. La Grèce du Nord bien sûr, comme toujours, a eu la préférence de l'État dans la répression. Là, le régime des lois de la guerre civile – du Troisième décret, de l'ordonnance 509/1947, et d'à peu près une centaine de lois et de décrets de l'Assemblée – avait commencé en juin 1946. Déjà à ce moment-là, des centaines de gens de gauche, éamites de l'Occupation, avaient été condamnés à mort par les tribunaux militaires d'exception et exécutés ; des milliers d'autres, condamnés à des peines très lourdes ou sans jugement, ont été envoyés dans des lieux d'exil ; la plupart des villages de semi-montagne et des massifs montagneux ont été vidés de leurs habitants et une grande partie des maisons a été détruite par les opérations de liquidation de l'armée nationale. La Grèce sortait profondément blessée de la plus grande tragédie de son histoire moderne, Yioura, avec la quatrième baie à ses avant-postes, était, avec Makronisos, un des deux grands champs de souffrances de la dignité humaine.

Dans mes quatre premiers mois à la quatrième baie – mon second séjour a été aussi de quatre mois, un an plus tard, de l'été à l'automne de 1949 – j'ai vécu, moi aussi, ma part de cette épreuve comme quelques dizaines de milliers d'éamites, dont le premier crime a été, dans les années de la triple Occupation, de ne pas avoir plié, mais d'avoir fait leur devoir envers le peuple et la nation, par les armes dans les montagnes, ou sans armes dans les manifestations en ville, avec les slogans sur les murs et les porte-voix dans les quartiers, avec les proclamations et les textes clandestins qui appelaient les Grecs à défendre la liberté, à combattre pour un avenir plus juste, pour une nouvelle vie, une nouvelle civilisation dans le pays. Leur deuxième crime a été de ne pas avoir accepté de s'accommoder de la nouvelle Occupation que les « alliés » avaient installée avec l'aide d'une partie du monde conservateur qui avait soutenu la dictature de Metaxás, et de tous les lâches qui avaient collaboré avec l'occupant nazi et l'avaient même servi par les armes, contre la Résistance. D'anciens et de nouveaux démocrates ont été obligés de prendre la montagne pour échapper aux persécutions d'après Varkiza. Ainsi a commencé une guerre civile qui a duré trois ans, entre le mouvement

de l'EAM d'une part, et de l'autre, de tout le reste de l'éventail politique, des Libéraux jusqu'à l'extrême-droite, à l'exception de petits groupes d'anciennes formations qui avaient un moment collaboré avec l'EAM, ou étaient favorablement disposés envers la Résistance.

Cette période s'est terminée par l'effondrement complet, militaire et politique, de la gauche ; et nous, participants à sa tentative de dégager le pays de la dépendance étrangère et du régime de répression d'après Varkiza, otages des vainqueurs, des violents vainqueurs du conflit civil, sans voir la fin de cet état d'otage, nous essayions de sauver quelques restes de notre optimisme, en satisfaisant notre internationalisme avec la victoire des armées de Mao-Tsé-Toung et la proclamation de la République Populaire de Chine en octobre 1949.

Ces huit mois de séjour, de service dans la quatrième baie, en particulier la première partie, m'ont aidé à comprendre plus clairement la place des dix mille prisonniers politiques de Gyáros dans le cadre général du plan de répression de la gauche jusqu'à l'anéantissement complet. Le fonctionnement du camp avait deux buts principaux. Un : fléchir la conviction des hommes de gauche, et Deux : ruiner leur opposition en tant qu'organismes vivants jusqu'à leur disparition naturelle. À cela visaient les tortures individuelles et en groupes, les conditions d'alimentation et de séjour, le travail forcé, en particulier pour les deux mille de la quatrième baie, et la faim dévorante. Je voudrais te dire ici que, les vingt premiers mois de mon séjour dans l'île de la mort, je n'ai jamais cessé d'avoir faim ; et je peux dire que, peut-être, pendant la même période ou même plus longtemps, aucun des milliers de mes codétenus n'a été rassasié. On pourrait excepter, quelques « favorisés » – quelques criminels ou des communistes repentis, et tous ceux qui, très rares, avaient été condamnés pour collaboration avec l'occupant, quelques pauvres lumpen ; le pouvoir d'après Varkiza les avait chargés de courtes peines pour se racheter d'avoir laissé sans châtement les généraux qui avaient signé la reddition des armées à l'ennemi, et les ministres qui avaient joué le rôle honteux de Quisling pendant les quatre années de l'Occupation.

Ce plan tout entier avait pour centre un prétendu « processus de production ». Obliger les prisonniers à bâtir leur prison. Les prisonniers politiques de Yioura, presque tous, ont répondu à cette tentative par le slogan, que personne ne proférait ouvertement, mais que tous avaient profondément inscrit dans leur âme : « Que la prison ne soit pas faite ! » Et ils l'ont emporté. Pendant les trois ans qu'a duré le travail forcé, les murs ne se sont pas élevés au-dessus de la péninsule rocheuse entre la quatrième et la cinquième baie. En 1950 et après, en raison de la résistance des prisonniers et des changements politiques dans le pays, le travail forcé a cessé, le système a fait venir des professionnels et, avec l'aide de quelques criminels de droit commun, de repentis et des Bataillons de sécurité, il a construit le bagne, les prisons grecques de Sing Sing.

Toute cette histoire des prisons de Gyáros s'est accompagnée d'un grand pillage économique par l'entrepreneur Metaxás avec la collaboration de la direction de la prison et de personnages influents du ministère de la Justice. Comment ? Ces djinns inscrivaient chaque jour, deux mille journées de salaire, pour, soi-disant, payer les travailleurs prisonniers, ce qui ne s'est jamais fait ; les prisonniers l'auraient d'ailleurs refusé si on le leur avait proposé, puisque les

détenus de gauche ont toujours refusé le travail que le ministère leur ordonnait d'exécuter, comme que leur soit compté chaque jour de travail comme deux jours de peine.

Donc, contrairement à tout ce qui a été souvent dit, les prisonniers n'ont pas construit leur prison à Yioura ?

Je ne voudrais pas répéter ici quelque chose que j'ai déjà soutenu nombre de fois en public. Ce qu'ont écrit à ce sujet divers journalistes ou chercheurs en histoire politique contemporaine n'a aucun rapport avec la vérité. Les choses se sont passées comme je l'ai dit plus haut. Ces trois années à peu près où nous avons travaillé sur le rocher, nous avons réussi à ne pas arriver même à le niveler complètement. Et jamais aucun mur n'a été élevé par des prisonniers politiques sur le rocher. Je soupçonne que tous ceux qui l'ont dit se sont appuyés sur des informations erronées qu'ils ont obtenues de gens qui n'ont pas vécu sur l'île, et qu'ils se sont facilement ralliés à un point de vue qui donne un ton tragique à la torture, mais ferme les yeux, ou n'évalue pas la façon combative des prisonniers pour y faire face. C'est donc une erreur historique. Le fait que *nous n'ayons pas construit notre prison*, c'est notre exploit et notre orgueil. Dix mille prisonniers politiques ont gagné un combat original au plan de la dignité humaine. À grands frais naturellement : des dizaines de morts, des centaines d'estropiés à vie, des milliers de jeunes souffrant d'adénopathie, tuberculeux, nerveusement ébranlés, faisant des cauchemars pendant des années dans leur sommeil et à leur réveil, ont vaincu ! Dans cet engagement, ils ont choisi leur devoir : ne pas céder moralement, en altérant irrémédiablement leur dignité.

Chacun, personnellement, pour résister à ce processus pendant des années, choisissait une occupation en dehors de son choix politique. Il faisait des komboloïs, de petites sculptures en bois maladroites, des distiques pour des *mandinades*³⁹⁹ crétoises, apprenait des rudiments de comptabilité, des chants populaires, ce que chacun pouvait inventer. Moi, j'ai trouvé une méthode chypriote de français pour le collège d'avant-guerre, et j'ai décidé d'apprendre le français. J'écrivais tous les soirs, à la lumière d'une petite lampe, vingt mots sur un papier et je les répétais, en cachette du gardien et du surveillant, au cours du travail forcé, toujours pendant le transport de pierres. L'équipe la plus dure. Jamais je n'ai cherché, comme personne de ma tente, à entrer dans les équipes (cassage de graviers ou autres travaux, etc.) où le travail et la surveillance étaient plus supportables. Leur passion, les tortionnaires la passaient habituellement sur l'équipe de la pierre, soit celle du matin, à la quatrième baie, soit dans les grandes expéditions du dimanche, qui amenaient mille ou deux mille prisonniers de la première baie.

Cette obstination – mes amis et moi, unis dans le transport des pierres, comme dans d'autres choses –, m'a valu parfois un comportement « à part » de Tsiatalas. C'était habituellement lui le garde qui suivait notre équipe, aidé par un surveillant, un du bataillon de sécurité de Thessalonique des camps de Gitans de Dendropotamos. À un moment, j'ai senti Tsiatalas m'attraper par le col et me sortir de la ligne. J'ai eu la frousse, j'ai pensé qu'il m'avait vu lire

³⁹⁹ Chant spécifique crétois, souvent improvisé, composé de distiques rimés souvent sur un sujet d'actualité.

le petit carton avec les mots français que j'avais à apprendre ce jour-là. « Va maintenant t'en dépêtrer ! » ai-je songé. Je lui montrerais bien le papier, mais il allait considérer les mots français comme un message codé interdit. « Jette de ton épaule ce caillou que tu portes, m'a-t-il dit féroce. Et va prendre une grande pierre. » J'ai été rassuré. Je suis allé au tas, j'ai pris une pierre un peu plus grosse que la plaque que je portais auparavant et je suis rentré dans la ligne. Dès que je suis arrivé devant lui, à nouveau le col, et trois coups de bâton dans le dos. « Mais je ne peux pas en porter une plus grosse, monsieur le gardien, vous ne voyez pas mon état. » Effectivement, à cette époque-là, je faisais cinquante kilos. Il m'a pris en me traînant avec Kalios, le surveillant des Bataillons de sécurité, et m'a amené devant Georgakarakos. « Prends-le », lui a-t-il dit et il m'a laissé. Georgakarakos était l'un des tortionnaires de la quatrième baie, responsable du groupe disciplinaire, le premier échelon avant la cellule disciplinaire, le groupe des punis pour infractions au cours du travail forcé qui devaient porter de grosses pierres, pas nos « plaques » à nous. Et naturellement, en dehors du travail, tombait aussi une sacrée raclée. Dans cette équipe, il y avait un autre responsable, un Salonicien, « un Grec pur-sang » celui-là, l'énorme Fokas, le seul qui avait le droit, en plus de jouer les durs, de donner des coups de bâton dans le dos. Je me souviens, en 1963, il a été impliqué dans le meurtre de Lambrakis et naturellement, il a été blanchi comme la plupart des gens des services parallèles mêlés à cette histoire. Georgakarakos, un Maniote des Bataillons de sécurité de l'Occupation, m'a remis à ma place, s'est occupé de moi comme il faut avec son bâton, m'a montré deux énormes plaques et m'a dit « Prends-les ». J'ai refusé pour l'honneur, en sachant bien qu'à la fin je les prendrais. Une deuxième engueulade a suivi, je me suis incliné, j'ai pris les deux plaques et je me suis redressé à grand-peine. J'ai senti mes bras s'allonger, le métacarpe de ma main droite qui avait reçu un coup de bâton, craquer, et mes jambes trembler sous le poids. J'ai avancé en zigzaguant. À mi-parcours je suis tombé à genoux. A suivi une troisième bastonnade, je me suis relevé et je suis arrivé au bout. Au deuxième parcours, j'ai décidé de prendre deux plaques de poids moyen, et adienne que pourra. Heureusement, il n'y a pas eu de quatrième tabassage. Seulement un beuglement de Fokas : « plus vite, plus vite ! » À midi, ils ne nous ont pas laissé, tout le groupe disciplinaire, rentrer pour la soupe. La sanction a duré une semaine. Bien que nos camarades se soient occupés, tous les soirs, de renforcer ma part de nourriture jusqu'à la fin de la sanction, j'ai dû perdre deux kilos et demi sur les cinquante que je pesais avant.

En dehors de Tsiatalas et Georgakarakos, quels autres se sont distingués comme tortionnaires parmi vos surveillants ?

Malheureusement, je ne me souviens pas de beaucoup de noms, mais ma mémoire en a retenu quelques-uns. En dehors de ces deux-là, il y avait le célèbre Stratos, un vaurien littéralement, qui traînait avec lui tous les défauts de la canaille ; quand le soir, il s'enivrait avec ses camarades criminels, nous savions que quelques-uns payeraient cher le lendemain ses bombances nocturnes ; Stouraïtis, un tortionnaire né cultivateur dans les villages arvanites⁴⁰⁰

⁴⁰⁰ Populations d'origine très ancienne, orthodoxe et albanophone vivant en Grèce centrale, en Attique et dans le Péloponnèse.

en Béotie, et Komninos, gardien sans service⁴⁰¹, de Thessalonique lui aussi, tout rouge à force de boire, qui, par suite de ses hurlements fréquents, avait presque perdu l'articulation du langage et s'exprimait avec de curieux cris, presque bestiaux.

Vous avez parlé de la décision des prisonniers de ne pas construire leur prison. Était-ce un ordre du Parti ?

Comme on veut. Naturellement, un ordre du Parti présuppose l'existence et le fonctionnement d'une organisation du Parti. Je ne peux pas soutenir que, dans la première année, il y ait eu une organisation méthodique du Parti à Gyaros. Je suppose toutefois, et je considérerais comme presque naturel que, comme dans mes précédentes prisons, un bureau des cadres centraux du Parti fonctionne à Yioura. Il fallait informer les prisonniers de la situation dans le pays, ce qui était absolument indispensable dans une île isolée qui ne disposait d'autres canaux que les seuls néo-arrivants, pour connaître, ne fût-ce qu'en gros, ce qui se passait dans le monde extérieur. Il fallait aussi coordonner le comportement quotidien des prisonniers, en ce qui concerne tant les questions de la vie intérieure qu'ils pouvaient résoudre seuls, que la manière de faire face aux mesures de l'adversaire, l'administration, à leur rencontre. Et pour que ces indications parviennent au plus grand nombre de détenus, un mécanisme ramifié de camarades responsables était indispensable dans les baies, les logements, jusqu'aux tentes où c'était possible. D'ailleurs, je l'ai constaté, tu t'en souviens, dans mon premier contact avec Tassos dans la première baie.

J'ai eu un autre contact, qui m'a même donné l'impression que la position du Parti à mon égard changeait. Une semaine à peu près après notre transfert dans la quatrième baie, mon ancien ami de Kavala, Manolis Diplos, m'a pris à part et m'a informé que j'aurais été chargé de transmettre les informations données par la presse écrite et les indications pour faire face à nos problèmes, aux prisonniers venant de Macédoine orientale et de Thrace. J'ai réagi négativement immédiatement ; je lui ai dit qu'il y avait une erreur, et je lui ai expliqué que, depuis l'année précédente, je traînais une radiation pour la tentative d'évasion des prisons de Céphalonie. Il a souri de manière apaisante : « Laisse ça, c'est du passé. Aujourd'hui, ici, nous avons d'autres histoires plus graves, et il nous faut contribuer, tous, à les affronter du mieux possible. » J'ai répondu que j'acceptais avec empressement, et que je ferais tout mon possible, comme toujours, mais que je voudrais que « ceux d'en haut » réexaminent mon cas. Nous avons poursuivi la conversation et il m'a donné une liste de cadres et de membres originaires de notre région, pour que je prenne contact avec eux. Dès le lendemain soir, je me suis mis à former un réseau de quelques personnes. Comme je l'avais estimé, ça n'a pas duré une semaine. Un soir, Manolis m'a informé, avec un peu de mal à avaler et visiblement triste, que j'avais peut-être raison avec ma première objection. Il m'a promis cependant qu'il

401 On appelait « sans service », « des gardiens non titulaires, qui pour se soustraire à la mobilisation sur le front, se rangeaient provisoirement dans les rangs des employés du ministère de la Justice, et qui, pour consolider leur réputation de bons employés, exerçaient avec zèle toute violence aux dépens des prisonniers politiques.

poserait la question du réexamen et que dans l'immédiat, nous maintiendrions notre contact personnel.

Le troisième soir après cette conversation, j'ai découvert mon remplaçant. C'était mon compatriote d'Alexandroupolis, Vangelis Kalevras, un cordonnier, le dernier responsable du journal local de l'EAM. Il avait été condamné par la Cour martiale à quinze ans de prison pour délit de presse. C'était un brave palicane, un ami cher, qui est arrivé une semaine après, chez nous à la quatrième baie, parce qu'il avait tenté d'échapper au tri quand, après avoir reçu la trempe de sa vie de Glastras en personne, on l'avait emmené dans la salle de police et on l'avait soigné comme il faut⁴⁰². Quand il est arrivé à la baie, il avait encore du sang sur la tête – où trouver de l'eau pour se laver dans la salle de police ? – et le corps tout couvert de bleus.

Comment avez-vous compris qu'il était dans le mécanisme de l'organisation ?

Je vais te le dire. C'est une question de familiarité avec la prison. En général, tu calcules qu'il y aura toujours un mécanisme, même sommaire (nous en parlerons en détail à propos d'Aï-Stratis). Cela fait partie des éléments fondamentaux de défense, je veux dire de défense collective des groupes de détenus politiques. Plus précisément, quand tu observes, même involontairement, la périodicité et la fréquence de certains contacts bilatéraux, et quand tu connais l'ordre de priorité des cadres, soit par leur niveau de responsabilité dans l'organisation en tant que combattants libres, soit par les charges qu'ils ont dans la prison ou dans l'exil, tu peux avec un petit effort te représenter grossièrement les ramifications du réseau clandestin. Pas question que je passe trois jours par un lieu de détention, même un poste de transfert, sans repérer, grossièrement je le répète, le réseau correspondant. Et sans disposer des qualités de Sherlock Holmes. C'était une caractéristique commune à la majorité des prisonniers. Alors, me diras-tu, puisque ces réseaux se détectent si facilement, la direction de la prison pouvait les repérer, les deviner, avec l'aide de quelques « volontaires » parmi les prisonniers. Je ne peux pas l'exclure, et je dois même te dire que de nombreuses fois cela m'a préoccupé. Naturellement, je ne parle pas ici de l'époque de la guerre civile, car, avec les possibilités que la législation procurait, en particulier l'ordonnance 509/1947⁴⁰³, les cadres auraient été fous d'essayer de jouer ce rôle ; pas question de se présenter un jour au gardien-chef et de dire avec franchise à leurs persécuteurs « Nous, les représentants élus des prisonniers, nous protestons contre tel et tel de vos actes arbitraires, ou nous prétendons à telle et telle chose pour l'amélioration de notre vie. » Ils les auraient envoyés tout droit en cour martiale comme « chefs de l'organisation qui collabore avec la dissidence ». Le sujet, la nécessité de prendre des précautions et de rester vigilant face à l'adversaire, est complexe et

402 Ici, StéphanosStéphanou s'est aussi demandé si « cela dérangeait qu'il s'exprime de nombreuses fois d'un ton léger sur les épreuves et les tortures des prisonniers. » La présentation parodique des faits et les autres formes de distanciation dans le récit sont souvent une préoccupation dans le discours des prisonniers, savoir si la présentation est assez convaincante. Il y a quelque chose comme une culpabilité ou un embarras face à la recherche du ton juste.

403 Loi 509/1947 « Sur les mesures de sécurité de l'État, du régime politique et sociale et de la protection des libertés des citoyens ». Elle interdit le Parti communiste, l'EAM et toutes les organisations pouvant avoir un rapport avec eux, et prévoit toute une gamme de peines de prison pour ceux qui partagent les idées visées.

comporte de nombreux aspects. Il nous faudrait bien du temps pour en parler avec précision. Note cependant une ou deux observations : la négligence dans la prise de mesures nécessaires entraîne de grands dangers, facilement compréhensibles. Néanmoins, s'y complaire durablement, en particulier quand ce sont les mêmes personnes qui le font sur une longue période, est peut-être parfois plus dangereux. Cela peut, par exemple, conduire à passer au peigne fin l'histoire de tout prisonnier, et pour autant que personne n'est irréprochable, lui faire traîner, toute sa vie, un point d'interrogation⁴⁰⁴.

Ces quatre mois à la quatrième baie ont ébranlé gravement ma santé. En deux mois, tout en continuant à aller au travail forcé, j'ai présenté des sautes de température l'après-midi, et de sérieuses anomalies respiratoires. Le docteur Katioglou, condamné pour délit d'Occupation dans le Péloponnèse, m'a déféré au médecin militaire du service, Chondronasios, qui a tout de suite ordonné mon transfert à la maison de repos de la première baie. Là, dans la deuxième aile de la baie où étaient installées les cuisines et les ateliers, il y avait quelques tentes où restaient, par terre, comme dans le reste du camp, les prisonniers malades, à la différence que, dans chaque tente blanche, ils étaient seulement douze, au lieu de dix-huit personnes ; on considérait cela comme un privilège un peu aristocratique. Dans l'une de ces deux tentes qui portaient à l'extérieur l'inscription NOUVEAUX CAS D'ADENOPATHIE, j'ai fait connaissance avec un camarade de Kastoria, Miltiade Kaskitsis, un Valaque de Khroupitsa (Argos Orestiko) de mon âge, avec lequel je me suis lié d'une amitié qui a duré jusqu'à notre vieillesse. Dans la maison de repos, nous ne recevions aucun soin thérapeutique, en dehors de deux portions substantielles de pâtes ou de riz le jour et d'un verre de lait pasteurisé le matin.

Ce paradis inattendu ne pouvait durer longtemps. Glastras et tous les dirigeants de la prison faisaient pression sur le médecin pour diminuer le nombre de malades, parce que des nouveaux arrivaient constamment des baies – surtout de la quatrième – et que l'augmentation des tentes de la maison de repos se faisait au compte-gouttes. Ainsi, malgré l'insistance de Chondronasios pour retenir les jeunes le plus possible, mon tour est venu de passer le ravin et de m'installer dans une tente de la première aile (la grande) où se trouvaient les autres prisonniers de la baie.

404Lors d'une interruption, à propos de l'expression « traîner toute sa vie un point d'interrogation », StéphanosStéphanou s'est souvenu d'un incident lors de la dispersion d'Aï-Stratis, en 1956. Il concernait SotirisSoukaras, membre du Comité central du KKE : « Alors, en Pologne, le Parti du travail (ancien Parti communiste), en cherchant à se dégager des conséquences des neuf années de régime intérieur anormal dans le Parti, depuis la fin de la guerre antifasciste (ce régime, avec pour dirigeant Rokosovski, le plus jeune maréchal de l'Armée rouge que Staline avait nommé à la tête de la Pologne libérée, a jeté en prison de nombreux membres du Comité central, dont Vladislav Gomulka), ce Parti du travail donc, a décidé de libérer les prisonniers politiques communistes et d'offrir le Secrétariat du parti à Gomulka. Le jeune secrétaire, parmi ses premières actions de démocratisation, a organisé le déroulement des seules élections relativement libres qui ont eu lieu dans les pays de l'Est pendant la déstalinisation. L'opposition du Front patriotique, alliance électorale du Parti communiste de Pologne, a obtenu 40 % des voix, un chiffre extraordinaire ! À Aï-Stratis, alors, comme ailleurs, Gomulka a été sacré représentant du nouvel esprit du communisme mondial, par les communistes qui, après le vingtième Congrès du PCUS et le 6e plénum du Comité central du KKE soutenaient ardemment la déstalinisation. Dans une conversation à laquelle assistait Sotiris, un anti-stalinien fervent contribua à appuyer les idées de Gomulka sur la nécessité de libéraliser les régimes de l'Est. Le commentaire de Soukaras nous a laissés stupéfaits : "Je mets un point d'interrogation pour Gomulka" a-t-il dit. Quelle grande sagesse dans la direction du KKE ! Il fallait donc que chaque communiste dans le monde, quelles que soient ses responsabilités, ait la caution de SotirisSoukaras pour pouvoir soutenir qu'il a été un combattant du changement socialiste. C'était comme si tous les combattants se trouvaient continuellement mis à l'épreuve. »

Je me suis installé dans une grande tente, double, de trois pièces, où il y avait cinquante prisonniers. Les mêmes conditions que lorsque nous sommes arrivés pour la première fois à Yioura, entassés l'un sur l'autre, avec quarante-cinq centimètres d'espace ; je suis resté à côté de Christos Zarbanis, un des plus jeunes, un Samiote de la grande affaire de Pagonda⁴⁰⁵. Deux jours après, Christos, plus jeune que moi de quatre ans, m'a fait faire un tour, m'a transmis un bulletin d'informations et m'a fait comprendre que dorénavant, je serai un membre fixe de la structure du camp.

Jusqu'alors, vous appreniez les nouvelles « indirectement ». Comment s'est passée votre « réhabilitation » ?

Parfois, tu insistes sur des détails qui me donnent l'impression que ton cerveau fonctionne comme si nous nous trouvions, à cette époque, dans une structure strictement organisée et bureaucratiquement fixée, avec des décisions prises selon des procédures régulières, répertoriées dans un journal de bord et que, quand arrivait l'ordre d'annuler une ancienne décision, on fournissait une justification du changement. C'était impossible en raison des conditions, et surtout, il n'était pas dans les intentions de la direction de suivre une voie clairement démocratique face à ces situations. Ainsi, je ne peux pas te dire de quelle manière s'est faite la réhabilitation. D'ailleurs, je crois que même Christos ne connaissait pas les dessous de l'affaire. Simplement, il m'a dit « à partir de maintenant on discutera ensemble ». Et moi, cet « on discutera ensemble », je l'ai interprété comme un rétablissement de mon contact. Et ceci a été confirmé par tout ce qui s'est passé trois-quatre mois après, quand je suis retourné pour quatre autres mois à la quatrième baie. Pour en revenir à Christos, je voulais te dire que, un peu en contre-don de sa contribution, je me suis mis à lui faire des cours d'éléments d'économie politique marxiste quand sonnait l'extinction des feux et que nous éteignions les lampes à huile qui éclairaient à moitié la tente. Jusqu'à sa vieillesse, mon petit frère comme je l'appelais, avait l'habitude de mentionner en riant ces « cours dans l'oreille » qui nous ont liés encore plus.

Au début de 1949, nous avons appris qu'avait eu lieu le 5e plénum du Comité central du KKE. Dans ses décisions, il proclamait le droit du peuple « slavo-macédonien » à fixer son avenir conformément au principe de l'autonomie, jusqu'à sa complète indépendance. Cela a provoqué un bouleversement dans le camp. Beaucoup de camarades ont exprimé, entre amis, leurs inquiétudes sur ce que pouvait provoquer cette position du Parti, et ils n'avaient pas tort. Presque tout de suite, on a su que les commissaires royaux et les présidents des tribunaux militaires extraordinaires demandaient en premier lieu aux accusés s'ils approuvaient les décisions du 5e plénum sur la question macédonienne. Ces jours-là, notre ami Christos Tokamanis de Lavara est parti de Yioura, et un peu avant, entre nous, il m'avait exprimé son désaccord. Il est allé en Cour martiale et il a été exécuté dans les trois jours, parce que, naturellement, il n'a pas accepté de renier une position du Parti.

⁴⁰⁵ Village de Samos, 1947-1949 qui fut un lieu de résistance puis de la guerre civile dans l'île.

Avant l'été, j'ai repris le chemin de la quatrième baie. Un tri avait précédé à nouveau dans le ravin, mais, sans le bruit assourdissant des coups et des injures de Glastras, qui, cette fois, n'y avait pas assisté. C'était un tri, je dirais, normal, qui a provoqué en partie de la satisfaction chez les prisonniers, car nous ne remplacerions pas nos camarades qui, pour beaucoup, avaient subi la torture du travail forcé quotidien sur le rocher pour bâtir la grande prison du pouvoir bourgeois.

L'absence de Glastras au tri a été, parmi d'autres, l'indice d'un changement dans son comportement. Depuis quelque temps, il ne participait plus aux attaques que les gardiens faisaient de temps en temps pour nous donner des corvées, son fouet a cessé de claquer dans notre dos. C'était un changement sensible dans le comportement de cet ancien tortionnaire au service tant des Allemands que des bourgeois grecs, en cette troisième année de vie du camp. Certains disaient que cela était dû à la réaction des prisonniers de professions spécialisées, par exemple des médecins ou des maîtres de ses enfants auxquels il recourait pour suppléer les besoins de sa famille isolée dans cette île de mort. D'autres l'ont attribué à la visite de son père dans l'hiver 1948-1949 ; il est venu d'un village de la Corinthe montagnaise pour lui transmettre le message des résistants de l'Armée démocratique de « bien se tenir, parce qu'autrement ils ne pouvaient pas garantir l'intégrité de ses parents ». En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il avait commencé à perdre ses appuis au ministère de la Justice, pour des raisons en rapport avec l'équilibre gouvernemental. Alors que je me trouvais à la quatrième baie, il a été remplacé par Bouzakis, un cadre plus élevé du ministère, directeur ordinaire des prisons, un juriste, dans les premiers rangs de la hiérarchie des fonctionnaires.

Quand je suis retourné à l'automne à la baie n° 1, j'ai appris qu'en partant, il n'avait pas salué le poste de gendarmerie, mais qu'il agitait la main en direction des prisonniers qui se trouvaient sur la place ou sur les grillages. Depuis lors, nous n'avons rien su du reste de sa carrière. Peut-être a-t-il fini sa vie, oublié, dans quelque prison de province, comme un citron pressé, ce grand chef des armées du plus grand camp, si nous exceptons les six derniers mois de l'histoire « illustre » de Makronisos avant les élections de 1950.

Dès le premier jour où je suis arrivé pour la deuxième fois à la quatrième baie, j'ai obtenu une « charge ». On m'a placé dans une tente – à côté du chemin qui passait par la maison de repos et arrivait à la salle des machines –, où la moitié au moins des gars étaient des habitants de l'Évros ; et on m'a chargé de transférer le bulletin d'informations clandestin à mes codétenus. Il était clair désormais qu'une voie dans le Parti m'était ouverte. Et je ne peux pas soutenir que cela... ne m'intéressait pas.

J'ai trouvé le camp assez changé depuis l'année précédente. Le départ de Glastras a peut-être joué un rôle, la fin du règne du tortionnaire en chef. Le nouveau gardien en chef était un employé de carrière, un homme – toutes proportions gardées, bien sûr –, formel dans l'exécution de son service ou, comme on dit dans mon village, qui « prenait les choses au pied de la lettre ». L'« organisation » avait pris un peu sur elle, et après des tentatives planifiées, avait réussi à imposer une régularisation *de facto* de la représentation des prisonniers face au pouvoir. Notre chef cuisinier, un brave homme courageux et éveillé de Sapes du Rhodope, au cours de sa concertation quotidienne avec le gardien-chef sur les problèmes d'alimentation,

lui posait aussi avec prudence et attention, mais avec insistance, des demandes plus générales liées au matériel de nettoyage, au remplacement des tentes usées et à d'autres choses semblables. Katioglou aussi, le médecin prisonnier dont j'ai parlé, avait obtenu des possibilités accrues, en raison du respect que lui accordait le médecin militaire, pour parler des problèmes généraux, la morbidité et le transport à la maison de repos ou dans d'autres baies « plus légères » de prisonniers atteints de maladies chroniques. Même les coups et les tortures au cours du travail forcé, le fonctionnement du groupe et des locaux disciplinaires et d'autres phénomènes approchant qui prédominaient en 1948 et contribuaient à qualifier notre baie de « difficile », de pénible, de « baie du travail épouvantable », avaient été considérablement limités ; ça ne modifiait, certes pas, le fait que Yioura et Makronisos, étaient les deux lieux d'extermination des prisonniers de gauche. Je me souviens même d'une bande de jeunes du Pont, qui, enhardis par ces petits changements, quand ils ont vu dans le bois pour la cuisine quelques troncs de mûriers de l'Évros, ont demandé au gardien en chef la permission d'en prendre des morceaux et de tailler des kemetzés !

Qu'est-ce que les kemetzés ?

Le kemetzés est la lyre pontique. Un instrument de musique allongé à trois cordes dont le son, en raison de la forme de sa caisse, est différent de la lyre crétoise ou thrace. Le gardien en chef, soit parce qu'il était dans un bon jour, soit peut-être parce qu'il croyait établir ainsi des relations étroites avec les prisonniers qui l'aideraient dans son travail, a donné la permission. Naturellement, pour faire les lyres, il a autorisé le prêt par l'atelier de mécanique de tous les outils indispensables (burins, scies, râpes) sous la surveillance d'un garde bien sûr. Ainsi, trois soirées plus tard – c'est seulement après la fin du travail forcé que les gars pouvaient s'occuper de la fabrication de leurs instruments – on a vu et on a entendu sur la place, dans « notre cour », deux kemetzés, peut-être un peu discordantes, un peu nasillardes, mais qui, pour nous, résonnaient comme la musique des anges. C'étaient les premiers sons de musique qu'on entendait dans cette île de mort, deux ans après les débuts de son système de torture. Et les sons accompagnaient et guidaient des dizaines de paires de pieds de jeunes gens qui se sont mis à danser inlassablement le *tik* et le *kotsaris*. J'ai commencé, dès la deuxième soirée avec eux, à apprendre petit à petit les pas et les mouvements de ces danses exquises que, comme ensemble multiforme et polytonique, je considère parmi les plus belles danses grecques et anatoliennes. Cet été-là, avec ces danses pontiques du soir, enrichies d'autres danses grecques comme des *kalamatianos*, des *syrtos* et des danses thraces (ce n'est que pour le *tsamikos* que le kemetzés ne convenait pas), je me suis fait un bon ami de Katakas de Kateríni, Giorgis Makridis. Il est resté tout ce temps-là un bon maître et un bon camarade dans les épreuves.

Vous avez parlé des changements survenus alors qu'approchait la fin des combats de la guerre civile et, quelques mois plus tard, le choix de Plastiras. Quels étaient les problèmes dans votre quotidien pendant cette période ? Y avait-il des activités éducatives et des

distractions(en dehors de la danse) quand les conditions de vie sont devenues moins contraaires ?

Faisons ici quelques observations générales, succinctes, car nous détaillerons ces questions par la suite. Un peu en désordre, nous avons vus déjà comment le monde du camp affrontait les problèmes pendant mes quinze mois à Yioura, depuis l'arrivée de « l'équipe » de la prison de l'École italienne jusqu'à la fin à peu près de l'été de 1949, où se situe notre récit. Nous avons parlé de l'accueil reçu à notre arrivée. Dès la première semaine, par des informations de nos codétenus sur l'histoire de l'île de l'été de 1947 jusqu'au début de l'été de 1948, et par ce qui se produisait sous nos yeux, nous avons eu une image du régime de répression à haut risque qui dominait dans l'île de mort. Et nous en avons conclu que, tant que continuerait la guerre civile, le risque d'y laisser nos os n'était pas mince. Nous savions qu'au nord-est, dans la baie zéro – le cimetière du camp – « reposaient » des dizaines de nos camarades. Le régime de répression constituait un risque élevé pour notre vie. Nous avons eu un premier goût de l'alimentation des prisonniers dès le deuxième jour... Des lentilles presque sans huile à midi, avec une généreuse participation de sable dans notre assiette, et, le soir, une soupe de haricots noirs avec un « long vécu », qui nécessitaient des dents assez exercées pour les briser. Des lentilles vieilles de plusieurs années, des haricots incassables et des fèves sèches pleines de charançons, notre repas habituel. De mauvaise qualité, mais aussi très insuffisant en quantité, surtout pour des jeunes, entre dix-sept et trente ans. De vieilles tentes de l'armée, noires et blanches, pourtoit. Avec des petites couvertures usées étendues sur les quarante-cinq à cinquante centimètres qui revenaient à chacun. Heureux qu'il ne pleuve presque jamais sur l'île. Mais dommage que toute l'année, sauf une quinzaine de jours en février ou mars, il souffle toujours un vent du diable, qui arrive sans rencontrer de résistance par le défilé du Kavodoro [cap sud de l'Eubée], ou par le sud-ouest, entre Syros et Thermia [Kythnos]. Et naturellement, l'humidité matinale de la mer trempait nos couvertures, puisque l'altitude des baies ne dépassait pas cinquante centimètres et la distance de la mer, une quinzaine d'enjambées.

Un monde pendant des années – les conditions des prisons ou des autres îles n'étaient pas bien meilleures – affamé, battu, torturé, bien des fois sans les soins médicaux élémentaires, qui ne pouvait que souffrir d'une haute morbidité. Mais elle ne pouvait se voir que dans les corps souffreteux, les personnes diminuées et les transports fréquents de malades en caïque pour l'hôpital de Syros qui se faisaient au compte-gouttes et pour des cas presque condamnés. La tuberculose décimait les prisonniers, les adénopathies frappaient soixante à soixante-dix pour cent des plus jeunes. L'étendue des maladies nerveuses et psychiques était criante. Et pour les plus âgés (nous considérions comme âgés à Yioura ceux qui avaient au-dessus de quarante ans, comme dit Papdiamantis dans une de ses nouvelles, le *Vieillard de quarante ans*) le problème aigu de la dégradation du tissu musculaire et osseux. Ils traînaient en boitant lorsqu'ils portaient sur leurs dos bossus la pierre à « l'ouvrage ». On affrontait tout cela par la résistance individuelle, l'obstination du « ils ne m'auront pas » et comme secours, la solidarité des camarades. Nous partagions notre pauvreté et notre faiblesse à parts égales. Nous aimions profondément le camarade, inconnu jusqu'à hier. Et souvent, nous essayions de prendre la place du faible dans la torture ou dans le travail forcé meurtrier. Tu ne peux pas t'imaginer

quelle bonté renferme le cœur de l'homme simple. Et en particulier, quand le soutient un même objectif, quel qu'il soit, que son voisin, aussi éloigné qu'il soit ou qu'il paraisse être. De la fin de 1949, pendant que Alexandros Diomidis⁴⁰⁶ – qui remplaça Sophoulis à sa mort – dirigeait encore le gouvernement de guerre civile, on a observé une manière plus coordonnée et collective d'affronter les problèmes ; des commissaires informels pour la garde des baies ont pris l'initiative de présenter au nouveau directeur, Bouzakis (qui avait remplacé Glastras), différentes exigences qui, parfois ont reçu, une demi solution. Par exemple, changer un peu la soupe, au bout de deux ans et demi, les prisonniers de Yioura ont mangé des haricots et des macaronis. Certes, Bouzakis a essayé de changer son bienfait en sanction : il a ordonné qu'on nous serve presque tous les jours des haricots le midi et des macaronis le soir ! Peux-tu imaginer un plat de spaghettis avec cinquante à soixante kilos de pâtes cuisinées dans un énorme faitout pour huit cents parts ? Songe que trois cuisiniers soulevaient le faitout, deux d'un côté, et notre ami de Sapès tout seul de l'autre, et naturellement dans le faitout une « chose » qui ne ressemblait pas du tout à un plat de spaghettis. La foule des estomacs fatigués ou « vieilliss » ne supportait pas plus d'une vingtaine de jours cette alimentation uniforme. Nous avons protesté et quelque temps après, les macaronis ont été remplacés par du chou-fleur, qui ne ressemblait pas à du chou-fleur, cuisiné comme il l'était à nouveau dans des chaudrons de huit cents parts. Bouzakis insistait pour ne pas remplacer les grands chaudrons par de plus petits de deux cents parts au plus. Les punitions ont diminué à cette époque, mais les locaux disciplinaires continuaient à être en activité, à la différence que les peines étaient maintenant communiquées chaque soir par les mégaphones du camp. Et les annonces commençaient par « ordre du jour de l'établissement ». Ainsi au moins nous savions ce qui se passait, du point de vue des punitions, dans toute la prison, et pour quel motif.

À cette époque aussi, nous avons réussi, par nos représentants reconnus *de facto*, à gérer à moitié nos corvées. Par exemple, arrêter dans les baies les attaques des gardiens qui assignaient aux corvées tous ceux qu'ils trouvaient devant eux, en tapant dessus à coups de bâton, ou faire passer les différents secteurs de la première baie, chacun leur tour, en corvée, en protégeant ainsi les gens âgés, les malades permanents ou occasionnels et tous ceux que nous avions désignés, nous, pour les services intérieurs de la baie.

Tu m'as aussi demandé de parler des distractions et de la culture. Jusqu'aux élections de 1950, dans ces trois ans de brouillard et de tempête, tu ne peux t'attendre à des activités de masse. En dehors de ces deux mois avec les lyres de la quatrième baie, et quelques tentatives vers la fin de la direction de Glastras, dans la première baie, de matchs de football⁴⁰⁷, mais qui

⁴⁰⁶Alexandros DIOMIDIS, 1875-1950, gouverneur de la Banque centrale de Grèce, économiste et historien, Premier ministre de juin 1949 à janvier 1950.

⁴⁰⁷Glastras avait un fils adolescent, qui recevait « à la maison » à Yioura des cours de collège des professeurs prisonniers. « L'enfant, en dehors de ses études, voulait de temps en temps donner aussi des coups de pieds dans un ballon. Mais il ne lui suffisait pas de jouer au ballon tout seul contre le mur. Il voulait un groupe pour jouer à quelque chose qui ressemblerait à un match. Par ses maîtres, donc, on l'a informé que dans le camp de la première baie, où se trouvait aussi la maison du directeur, il y avait des joueurs de football professionnels prisonniers. Il a donc demandé à son père avec insistance, d'après ce que nous avons appris, de lui permettre de former deux équipes de façon à ce qu'il puisse jouer à quelque chose qui, autant que possible, ressemblerait à un football normal. Le féroce directeur a fléchi devant l'insistance du petit. C'était d'ailleurs l'époque où certaines différences avaient été notées dans son comportement. Les rencontres n'ont pas beaucoup dépassé les limites de

n'ont rien donné, aucune autre activité collective de ce genre n'a eu lieu. Les belles manifestations, on en parlera, ont eu lieu après les élections de 1950.

Tout cela – redisons-le –, la résistance au travail forcé de la cellule et du groupe disciplinaire autant de fois qu'il le fallait, la lutte constante contre la faim et la maladie, les soirées dans des couvertures trempées d'humidité, la surpopulation de la nuit, la mélancolie et le vertige quand arrivaient – et elles arrivaient souvent – les mauvaises nouvelles de la maison, et celles, mauvaises également, de l'Armée démocratique, la torture du Temps, de ce temps incertain, l'ennemi invincible du prisonnier, l'absence de « l'autre moitié du ciel » et des enfants, du sourire de toute beauté de l'avenir, tout cela, on y faisait face par une obstination collective « il n'y aura pas de forteresse, nous ne bâtirons pas notre prison ! » Un instant, nous avons laissé de côté notre but final, le passage du Royaume de la Nécessité au Royaume de la Liberté et, peut-être un peu de côté aussi, le grand combat politique que livraient les gars de l'EAM dans les montagnes. Peut-être pourrais-je dire que nous considérons notre combat à nous – ne pas construire notre prison –, comme notre poste, un curieux poste par lequel nous participions à la guerre générale. Et je pense que nous avons vaincu ; exactement au moment où à Vitsi et sur le Grammos tout était liquidé et où s'ouvrait une période d'une durée inconnue de désespoir et de terreur pour la Grèce de gauche, nous, nous signions la fin victorieuse de notre combat. Nous n'avons pas construit notre prison, la forteresse de l'île de mort, nous ne l'élèverions pas de nos mains.

Le travail forcé à Yioura a commencé à s'effiloche. Que nous ayons résisté, que nous nous en soyons sortis sans compromis, sans pertes collectives fut une victoire de chacun de nous, une victoire de beaucoup d'individus, combattant la poitrine nue face à un ennemi tout-puissant et armé jusqu'aux dents. Mais la victoire collective de ces dix mille prisonniers politiques (ou des quinze mille et plus qui sont passés par l'île) a eu cette conclusion : le pouvoir bourgeois de répression a dû faire venir des ouvriers du bâtiment professionnels pour construire la Sing Sing grecque ! Malgré cela, l'histoire a oublié cette victoire. Fondée sur une erreur, sur les informations ou les descriptions pleines d'imagination des journalistes, séduite peut-être par le tragique de la formule : « les prisonniers ont construit de leurs propres mains leur prison », elle a enregistré dans ses tablettes : les prisonniers de Gyros ont bâti leur prison. Et moi, depuis des années maintenant, je me bats pour renverser la vapeur. Je proclame, et je continuerai à le faire que *nous, les locataires de Yioura, nous n'avons pas bâti notre prison !* À bon entendre...

En très peu de jours, j'ai vu que ma nouvelle compétence politique ne se limitait pas à la simple retransmission du bulletin d'informations. L'occasion a été la venue dans le camp de Mélas, le nouveau ministre de la Justice du gouvernement Sophoulis, successeur du précédent ministre, Ladas, que l'OPLA⁴⁰⁸ d'Athènes avait assassiné sur la place Karytisis quelques mois auparavant. À peine est-il arrivé à la quatrième baie, qu'on m'a donné l'ordre d'observer

l'entraînement, et, après le départ de la famille de Glastras, et la prise en charge de la direction par Bouzakis, sous différents prétextes, elles ont peu à peu cessé. »

⁴⁰⁸ Christos LADAS, 1891-1948, homme de loi, plusieurs fois ministre avant la guerre, député en 1946 et ministre de la Justice, il est alors l'une des têtes de la lutte anticommuniste.

OPLA (Οργάνωση Προστασίας Λαϊκού Αγώνα) *Organisation de protection de la lutte populaire*, Police politique intérieure au parti communiste grec à partir de 1944.

depuis les grillages, à quelque distance de notre tente, s'il passait par le chemin et, dans ce cas, de pousser des cris en énumérant rapidement nos exigences de base : arrêt du travail forcé, amélioration de l'alimentation et de l'eau potable, car les puits, à cause du pompage excessif pour les besoins du travail, devenaient de plus en plus saumâtres et impropres à la boisson. En effectuant ma ronde d'un air apparemment insouciant, j'ai constaté que je n'étais pas seul. Cinq ou six gars des tentes voisines faisaient la même chose. Effectivement, peu après, est apparu un homme bien reposé et porteur d'une cravate, plutôt moyen de taille, avec une escorte nombreuse de gardiens et d'officiers autour et derrière lui, qui franchissait hâtivement le chemin à côté du barbelé. Je me suis mis à crier avec les autres tout ce qui m'est venu à l'esprit à ce moment-là de nos réclamations et de nos souffrances. Comme il hésitait un peu, tandis que son escorte s'est mise à nous injurier et à nous menacer, les cris sont montés et, tout de suite, des dizaines de nos camarades des tentes voisines ont surgi, un peu perplexes, un peu affolés, et se sont mis eux aussi à crier avec nous. Il y a eu un brouhaha, peut-être les mots d'ordre et les revendications n'ont-ils pas été entendus clairement, mais on a entendu la volonté fracassante des détenus de ne pas accepter sans protester les rires silencieux ni les salutations du commis supérieur du gouvernement, ni les injures et les menaces de l'escorte. On a fait entendre la réponse tonitruante de l'âme de gauche aux tortures, à la faim et à la soif que représentait à ce moment tout cet essaim en uniformes de la répression. Le ministre, comme s'il perdait les pédales, n'a plus su que faire ; bredouillant à moitié, il a bafouillé, et la seule chose claire que nous avons distinguée dans sa bouche a été la malédiction particulièrement crapuleuse : « Je vous souhaite une mort heureuse ! ». Il est parti avec son escorte en uniforme qui agitait ses bâtons vers nous de façon menaçante, tandis que dix mille bouches l'accompagnaient d'un ouh ouhouh ! qui, dans tout le camp, avait jailli des tentes.

À peine une petite heure était-elle passée que la mauvaise nouvelle est arrivée : ils ont battu sauvagement Kostas Koutras dans la cinquième baie. C'est de là qu'était partie l'inspection de Mélas. Tandis qu'il leur sortait un bref discours sur l'intérêt du pays, les délinquants et comment tous les Grecs devaient se ranger avec le gouvernement qui essayait de sauver le pays des slavo-communistes, Kostas s'est vaillamment avancé deux pas en avant, et, avec sang-froid, en dix paroles claires s'est mis à raconter nos souffrances et à poser nos réclamations. Le ministre s'est figé, la confusion et le trouble ont dominé dans les rangs de l'escorte « Bien ; bien, je vais m'occuper de tout cela », a bredouillé l'homme du gouvernement. Sa représentation a été gâchée. Lui et l'escorte sont montés jusqu'à l'ouvrage, et, de là, ils sont descendus jusqu'à notre baie. Mais, quelques-uns sont restés en derrière pour régler leurs comptes avec Koutras. Ils sont tombés sur lui comme des chiens enragés et l'ont mis en morceaux. Le ministre, en tout cas, d'après ce que nous avons appris, n'a pas continué sa tournée. Peut-être avait-il assez d'un homme sans peur en face de dizaines de gardiens, et d'une baie avec deux mille prisonniers torturés qui l'avaient reconduit avec un grand ouh ! Nous avons passé une nuit sans dormir : d'un côté, l'inquiétude qui nous tourmentait pour notre brave, et de l'autre, une peur, cachée, de la journée difficile qui allait se lever pour nous tous. Paradoxalement, dans l'histoire de l'île, le lendemain a été un jour habituel. Avec les visages des gardiens un peu inquiets et, plus féroces, Tsiatalas, Giorgakarakos, Stouraïtis, Kominos. Le reste, tous ceux qui n'étaient pas tenus à un zèle exagéré, avaient une expression

entre la perplexité et la peur. Les prisonniers bouleversés, plus désordonnés dans leur démarche, plus fermés dans leurs paroles. En gros, un jour habituel. Et naturellement, notre embarras. En moins d'une semaine, nous avons donné la seule explication à laquelle nous pouvions penser : « Ils ont changé le gardien-chef qui, ces quatre derniers mois, administrait la baie » ; c'était, tu te souviens, celui qui avait donné la permission aux gars du Pont de tailler leurs deux lyres, d'amener le son des anges dans le camp. Nous avons songé que ce seul bon gardien-chef en trois années de torture avait dû refuser de faire quelque chose. C'est la seule raison que nous pouvions trouver et nous voulions que *ça se soit passé ainsi*.

Les nouvelles de Kostas Koutras, comme nous nous y attendions, étaient pires que tout : ils l'ont emmené évanoui, presque mourant à la première baie. Après l'avoir soigné un peu avec l'aide des médecins militaires, on a prononcé son châtement : quinze journées disciplinaires au soleil, attaché au célèbre figuier de Glastras. Naturellement, comme c'était un brave, il n'a pu effectuer la peine en totalité. Le soleil, la soif, la station debout, la nourriture rudimentaire, les tortures feraient ployer un chêne centenaire, feraient se tarir un fleuve rapide, écrouleraient même un rocher séculaire au bout de la mer. Les évanouissements répétés, les troubles cardiaques, le fonctionnement anormal du système sanguin, les conséquences hépatiques et néphrétiques l'ont brisé. Par le premier caique, on dû l'envoyer sur un brancard à l'hôpital de Syra. Nous avons fait une croix sur lui pendant des années, mais il a survécu. Dans les années 1980, je l'ai retrouvé à Corinthe, entrepreneur de construction de maisons de campagne. Nous n'avons pas réussi à nous rencontrer. Cependant, par mon beau-frère, Apostolos, ouvrier du bâtiment lui aussi, je lui ai envoyé de mes nouvelles : « Si j'étais un bon chrétien, je payerais à mon église un office de gloire pour ton salut. Pas pour le salut de ton âme. Pour le salut de notre mémoire collective. Pour le salut du souvenir de notre victoire, ces mois où tout s'est affaissé en cendres dans nos montagnes. Et toi, le premier, et nous tous avec toi, tu envoyais le message que nous étions debout, que nous ne nous laisserions pas faire ! »

Au début de l'automne, les dix degrés du thermomètre sont revenus. Avec un papier de Katioglou, Chondronasios m'a renvoyé à la maison de repos. Elle était alors à la baie n° 4, dans un des bâtiments des réserves construits entre-temps exactement en face de ma deuxième tente dont la séparaient le chemin et le grillage. J'y suis resté presque cinq semaines. Le calme, le repos, la nourriture relativement meilleure, du moins en quantité, ont aidé mon organisme à se redresser un peu. Un jour, on m'a informé de me tenir prêt à partir pour la première baie. Et quand on dit partir, comprenons à pied et avec une escorte de gardiens. La distance était de deux à trois kilomètres. Cette fois, je suis allé au deuxième logement, la tente 29 comme on l'appelait, où nous étions 26 personnes, comme toujours. Un bon nombre provenait de Grèce

du Nord. Dans notre groupe, par exemple, qui était le plus grand de la tente, nous comptions six gars de 20 à 24 ans, quatre de l'Évros, un de Dráma, oncle Mosklos, un communiste d'avant-guerre, ouvrier du tabac, deux de Chios, Yiambilis de mon âge, et oncle Yannis, dit le Pépé de la montagne bien qu'il n'ait pas trente-cinq ans révolus, fabricant de fil métallique, l'un des soldats du Moyen-Orient que, après El Alamein, les Anglais ont enfermé dans des camps parce qu'ils demandaient un débarquement allié en Grèce pour aller combattre et libérer leur pays, Giorgis, de Laspis, un village montagneux d'Évrytanie qui n'existe plus, du même âge qu'oncle Yannis, et ami des Maniotes du Pirée, de la bande des jeunes lui aussi. Souvent, nous avons eu la visite d'un homme extrêmement doux et sensible, de Chios également, connu alors et inconnu aujourd'hui, un poète du Moyen-Orient, Photis Aggoulé. Je me souviens d'une fois même où il est venu nous voir, à peine revenu d'une corvée. Il tenait dans ses mains une toute petite fleur bleue, comme s'il portait le plus grand diamant du monde. Il a poussé des cris en entrant dans la tente : « Pourquoi disons-nous que Yioura est une île déserte, voyez une belle petite fleur que j'ai trouvée. » Un rire étouffé a suivi, les lèvres serrées, dans presque toute la tente, et tout de suite après nous avons tous poussé un hypocrite d'admiration : « Ah ! Que c'est beau, qu'elle est belle ! » Nous ne voulions pas rendre amère la joie de notre grand et cher ami.

En plus des responsabilités politiques qu'on m'avait confiées dans mon secteur, on me nomma également infirmier itinérant ; avec pour seule arme un thermomètre, je passais deux fois par jour par toutes les tentes, je frappais à l'extérieur en criant : « pas de nouveau ? Pas de nouveau ? » (malade, bien sûr.) À la fin de ma tournée j'avais une liste des malades avec leur température et tous les symptômes qu'ils m'avaient donnés, et je la déposais à l'infirmerie de la baie. Nos médecins, si son état ne permettait pas au malade de monter au 5^e secteur où se trouvait l'infirmerie, allaient lui rendre visite dans sa tente ; si le cas était léger, il attendait son tour le lendemain. D'après ce qu'on m'a dit et ce que j'ai constaté dès les premiers jours, en novembre-décembre 1949, à un moment où les prisonniers de Makronisos gémissaient sous les tortures, ici à Yioura, la situation commença tant bien que mal à s'améliorer. Ce qui était encourageant, c'est que cette amélioration était due à la pression collective des prisonniers. Comme je l'ai déjà dit, nous avons réussi, peu à peu, avec des avancées et des reculs, à gérer certaines choses et à imposer l'existence et l'action de nos représentants. Les gardiens ne se mêlaient plus comme avant de nos besoins intérieurs ; les prisonniers, chacun leur tour et en nombre suffisant, assuraient les services, et, le plus souvent, nous réussissions à gérer aussi, les corvées extérieures. Le travail des cuisiniers s'était amélioré, les médecins faisaient leur

possible pour faire face aux besoins des malades et la participation de la première baie aux travaux du bain diminua jusqu'à cesser totalement au début de février 1950. J'ignore si une tolérance gouvernementale était pour quelque chose dans ces changements, mais il est vrai que des bruits, au début, puis des renseignements croisés sur des élections futures, puisque l'Assemblée de 1946 allait terminer ses quatre années en mars, ont dû jouer un rôle. L'inquiétude était visible chez les gardiens, qu'allait-il arriver après les élections ? Et nous, nous exploitons cette incertitude. La même chose est arrivée à la troisième et, plus tard, à la quatrième baie. Sur le rocher du bain maintenant, même les habitants de la deuxième baie, des droits communs, des membres des Bataillons, de pauvres avant-gardistes de la collaboration et quelques-uns de gauche qui insistaient sur leur abjuration et voulaient être séparés des autres prisonniers politiques, tous ceux-là avaient aussi leur tour de travaux.

Le Père Prokopis, « un homme de la Sécurité »

Vers la mi-janvier 1950, le père Prokopis [Papathéodorou] est venu nous voir, peut-être pour la dernière fois. Le Père Prokopios – son nom officiel – était le surveillant religieux des prisons de l'État. Il passait de temps à temps à Yioura, comme dans les autres prisons. Il nous disait un mot ou deux au micro, et installait sa grandeur sur une estrade à quelques mètres des barbelés du camp, à l'extérieur, – là où se trouvait le secteur des détenus mineurs avant qu'on les emmène à Makronisos⁴⁰⁹ – et il y recevait tous ceux, peu nombreux, qui souhaitaient se confesser. La procédure avait un intérêt « mondain » plutôt que le salut des âmes. Dans les confessions, le père Prokopis insistait d'ordinaire moins sur les péchés de son interlocuteur – d'ailleurs, quel péché pouvait faire un détenu politique torturé, continuellement affamé, épuisé, à part quelque malédiction étouffée ou une injure à son tortionnaire ? – que sur la pêche aux renseignements, le travail d'un agent de sécurité, d'un juge d'instruction ou d'un juge militaire. Par ex. « qui t'a engagé dans l'EAM, au KKE ou dans l'Armée démocratique ? » ou « que te dit ton guide quand vous faites une promenade le soir tous les deux sur la place ? » Cela avait plusieurs fois filtré de bavardages et avait provoqué la colère dans le camp. Quelques prisonniers ont pensé à le constater par eux-mêmes, en jouant le fidèle qui veut avouer ses péchés. Ils l'ont fait et, quand le pope (il devait être archimandrite, je crois, ce qui n'est pas un grade de la prêtrise, mais une charge de rapport, une distinction parmi les prêtres-économistes), en arrivait aux questions critiques sur qui, quand, quoi, ils

⁴⁰⁹ De 1948 à 1949, rapporte Stéphanos Stéphanou, au fond de la première baie, on a installé le secteur des mineurs, entouré de barbelés, à courte distance des dernières tentes du grand camp. Là s'installèrent tous les détenus qui déclarèrent avoir moins de vingt ans. Ce secteur avait quelques avantages : les mineurs n'avaient pas de travaux forcés et recevaient une ration de pain plus grande. Pour le reste, c'étaient les mesures en vigueur pour les adultes de la première baie. Dans l'été 1949, on découvrit le but du ministère : on embarqua tous les jeunes sur un navire et on les transporta à Makronisos. Là, on les remit aux soins des Alfamites [les gardiens les plus sévères] dirigés par Ioannidis, le dictateur qui succéda à Papadopoulos. Les horribles tortures subies par ces jeunes jusque dans les deux premiers mois de 1950 en conduisirent certains au suicide (en avalant des morceaux de métal de leur cuillère). Beaucoup, après leur libération, souffrirent pendant des années de troubles psychiques et d'autres séquelles sur leur santé et en moururent prématurément. Parmi eux, me dit Stéphanos, beaucoup de jeunes amis de l'Évros, dont Christos Zarbanis qui habita avec lui dans la grande tente du troisième secteur.

protestaient et allaient faire un rapport à l'administration en accusant le prêtre de faute politique.

Mais, dans les conditions du camp, quel espoir d'un quelconque résultat pouvait avoir ce geste ? Cela ne risquait-il pas de faire punir le protestataire ? Quel était votre but ?

Souvent dans la conscience des détenus politiques, le résultat pratique d'un acte, le coût personnel ou collectif ne compte pas tant que ça. Ce qui compte principalement, c'est qu'il faut que la question soit imprimée, et s'il y a un comportement négatif de l'adversaire, qu'il y ait eu protestation. Bien sûr, on tenait toujours compte de la sévérité probable des conséquences que ce geste pouvait avoir sur la vie de la communauté. Mais, dans ce cas, la priorité était que la protestation soit enregistrée et que la question-accusation soit posée.

Un de ces jours où le père Prokopis était présent et s'occupait de ses activités religieuses et autres (suspectes pour la plupart), la nouvelle circula dans le camp qu'un jeune détenu de la première baie, affreusement torturé, se trouvait en cellule disciplinaire. Ceux qui l'ont appris se demandèrent avec inquiétude s'il s'agissait d'une rechute de Bouzakis qui reprenait le chemin des jours anciens de Glastras, d'autant plus que la peine et le nom du puni n'avait pas été communiqués comme d'habitude dans l'ordre du jour. Bien sûr, nous voulions réagir face à ce nouvel acte arbitraire et la santé du jeune nous inquiétait. Et là, le second soir après la nouvelle, un message « d'en haut » m'arriva par Paschalis : que je m'arrange pour trouver le père Prokopis (je connaissais le chemin) et que je lui présente le problème, en exigeant qu'il intervienne pour le sauver. Le « je connaissais le chemin » signifie qu'il y avait un point faible dans le barbelé que, quelques mois auparavant, j'utilisais pour aller voir de temps en temps la nuit le coin des mineurs où je bavardais avec mes jeunes compatriotes et avec Christos, et pas toujours de politique.

Dès la nuit suivante, je m'approchai précautionneusement, courbé, du point sensible, je passai par le trou du barbelé et, sur la pointe des pieds, j'arrivai à la tente de l'archimandrite⁴¹⁰. Un dialogue suivit :

Père Prokopios, je voudrais vous parler
Entre, mon fils
J'ai passé la tête à l'entrée de la tente, je l'ai trouvé debout et un peu inquiet.
« Bonsoir » ai-je fait en entrant complètement.
- Tu veux te confesser, mon fils ? dit-il, en s'approchant avec précaution

⁴¹⁰ À ma question : pourquoi habitait-il une tente et en plus, proche du barbelé, Stéphanos répondit : « peut-être voulait-il faciliter à ceux qui voulaient lui rendre visite, l'arrivée à son bureau, sans être remarqués par les autres détenus ». Il semble que dans le camp dominait « une vision dévalorisante de ceux qui allaient se confesser au pape. Peut-être certains pensaient-ils qu'il n'est pas très digne pour un homme adulte de confesser ses "péchés" comme les vieilles du village. Peut-être aussi quelques-uns, enclins au soupçon, imaginaient-ils que certains, en confession, donnaient des renseignements, volontairement ou non, sur les affaires internes du camp. En général, tous, ou presque, le considéraient comme quelqu'un "de l'autre bord", du pouvoir qui les tenait dans les fers, et donc, tout contact avec lui était critiquable ou à repousser ». J'ai compris que Stéphanos ne voulait pas poursuivre la discussion pour ne pas donner l'impression qu'il en critiquait certains alors qu'il m'a dit : « moi, je les défends tous, pas seulement les braves ».

– Il ne s’agit pas de moi, mon père. En bas, au camp, circule le bruit, et je peux vous assurer qu’il est exact, qu’en cellule disciplinaire, se trouve le détenu Untel (j’ai donné le nom), dans un très mauvais état, et que si sa détention se poursuit dans ces conditions, sa vie est en jeu.

– Tu n’es jamais venu te confesser, mon fils ? Je vois que vous portez grand intérêt à sauver la vie, mais je ne suis pas sûr que vous portiez autant d’intérêt au salut de l’âme.

– Je vous l’ai dit, ce que je veux, c’est vous mettre au courant et vous demander d’intervenir pour la vie d’un de mes codétenus, quant à son âme et son salut, chaque créature humaine sur la terre a choisi une manière de contrôler et de guider son comportement moral, en obéissant aux règles et aux lois de Jésus, d’Allah, de Bouddha ou simplement de sa conscience. Et qui es-tu, toi, qui as pris cette initiative ? tu exécutes l’ordre d’un autre ? me jeta-t-il sur un ton un peu menaçant.

Je lui répondis que qui je suis n’a pas d’intérêt, ça pourrait être n’importe quel autre habitant de la baie. Il lui incombait de vérifier l’accusation et d’agir comme le représentant de Dieu. J’ai ouvert la porte, il a tenté de me retenir pour poursuivre la discussion, je lui ai souhaité bonne nuit et je suis parti, toujours en faisant attention, comme j’étais venu. Les jours suivants nous n’avons pas entendu parler d’une intervention du père Prokopis. En tout cas, d’après ce qu’a dit le garçon au retour dans sa tente, il ne lui a pas rendu visite en cellule et vraisemblablement, il n’est pas intervenu. Cela, indépendamment du mauvais côté, en a eu un légèrement bon : il n’a pas dénoncé ma visite, ni notre affrontement de cette soirée.

Les élections de mars ont envoyé un message impressionnant. La droite, le corps central des vainqueurs, était une minorité. La gauche, malgré le massacre de trois ans de guerre civile, malgré son écrasement militaire et politique six mois auparavant, a présenté une alliance des partis de l’EAM de l’Occupation sous le nom de *Fraction démocratique* et elle a eu 18 sièges. Bien qu’elle n’ait pu présenter de liste unie dans tous les départements, et malgré la terreur des Chites qui sévissaient dans les campagnes, elle a montré qu’elle était présente et que les vainqueurs de l’automne 1949 faisaient la fête pour rien. Deux autres aspects significatifs de cette victoire de la gauche : les premiers élus par le nombre de voix à Athènes, au Pirée et à Thessalonique, étaient des candidats de la *Fraction démocratique*. Et l’autre, le plus assourdissant : les résultats de Makronisos. Enchantés de « leurs succès » dans l’île des sanglots, où selon le mot de Panayotis Canellopoulos, on avait dressé un « nouveau Parthénon » de la civilisation grecque, on donna le droit de vote aux soldats et aux exilés, en croyant que la droite remporterait un triomphe : les résultats ont donné une forte majorité à la *Fraction démocratique* et à l’*Union progressiste nationale du Centre* (EPEK) de Nicolaos Plastiras, qui représentait les masses de centre-gauche.

L’incertitude et la peur sous-jacente du « que va-t-il arriver ? » que nous avons constatées avant les élections, prirent la forme d’un changement visible de comportement du personnel, et même chez certains, d’un virage à 180°. Les sourires et les saluts aux prisonniers se multiplièrent, des renseignements sur l’agitation dans les cercles de la direction commencèrent à nous parvenir, personne n’était plus volontaire pour se charger des « affaires lourdes », la sauvagerie, les coups distribués au hasard, etc. Ce changement de climat m’avait alors préoccupé ; je me souviens, avec Paschalis Doukas, un vieil ami, un cadre de l’EPON de

Kavala qui, de ce que j'avais compris, jouait un rôle dans le Bureau du 2^e secteur et était mon contact politique, nous en avons discuté et sommes tombés d'accord pour intensifier nos efforts, rendre plus massive la présence des gens dans nos revendications, et mesurer ainsi la résistance, en appuyant sur ce qui frappait le plus de monde : l'eau potable. Depuis le début de l'année, même si on puisait moins dans nos puits en raison de la diminution du travail obligatoire, la situation avait atteint un point de non-retour. Les puits des baies – sauf le petit de la 4^e baie – ne donnaient quasiment que de l'eau de mer, au point qu'on n'avait plus besoin de saler le repas. On avait obtenu, sous la surveillance de la garde, de descendre dans les ravins pour ramasser un peu d'eau saumâtre dans les creux remplis en hiver et au printemps avant que le soleil de mai ne vienne assécher l'île, mais cela ne pouvait résoudre le problème, même en rêve. D'ailleurs c'était dangereux. En novembre ou décembre de l'année précédente, dans une sortie de la 1^{re} baie, les gendarmes de la garde extérieure ont tiré – en l'air bien sûr – mais le temps que nous le comprenions et que le camp le sache, cela a provoqué une agitation dont nous avons eu beaucoup de mal à éviter qu'elle se transforme en une révolte qui aurait entraîné l'intervention de la garde avec des conséquences imprévisibles. C'est peut-être ce que cherchait le nouveau commandant, pour reproduire ce qui s'était passé la première année du camp de Makronisos avec les soldats de gauche⁴¹¹.

La direction de la prison, sous l'effet de nos protestations et par peur de l'avenir politique postélectoral incertain, a fait marche arrière quasiment sans combat. Le travail forcé s'est arrêté, les travaux nécessaires au fonctionnement du camp sont passés *de facto* aux mains de nos représentants élus, les repas, par la participation décisive de nos représentants, se sont améliorés ; restait le problème aigu de l'eau potable saumâtre. Nous, les plus jeunes, nous avons commencé à organiser des manifestations récréatives et à donner une forme collective aux efforts individuels de culture qui fonctionnaient jusque-là de manière informelle, ou illégalement ou parfois, à moitié visibles. Sur ce chapitre, la 3^e baie était en tête, car elle avait moins de monde – elle n'a jamais atteint les 1 000 personnes – et un « matériel » relativement meilleur : depuis le début de l'automne 1948, la direction y envoyait les détenus passés par l'enseignement supérieur, les savants, les professeurs, les instituteurs, de nombreux titulaires du baccalauréat, ou des cadres de l'EAM dont le dossier dans les prisons précédentes était lourd, comme deux des membres de notre groupe des six, Cleanthis et Christos, qui avaient été transférés depuis les prisons agricoles d'Assos, à titre disciplinaire. Dans la première baie, c'était plus difficile parce que nous avions à faire à cinq ou six mille hommes d'origine et de niveau social et culturel variés, et ceux qui avaient une relative préparation ou des capacités naturelles à jouer un rôle dans nos manifestations culturelles ou éducatives étaient très peu nombreux. Quelque chose néanmoins commença à bouger. Des groupes de danses et de chants populaires commencèrent à se former et à répéter, un moment, on a même entendu le son d'une gaïdade l'Évros ; l'antique cornemuse revivait avec des musiques nouvelles des

⁴¹¹Stéphanos me parla du premier commandant de la garde extérieure « un homme exceptionnel, et citoyen », un officier de gendarmerie Crétois et en fin de carrière. Pendant deux ans et demi il a tenu ses hommes loin de la vie du camp et « les a persuadés ou leur a imposé de se comporter avec les détenus comme avec des citoyens ayant tous leurs droits ». « Malheureusement pour nous, et heureusement pour lui, il est parti en retraite peu avant la fin de notre torture de masse ». Makronisos a reçu de jeunes recrues qui répondaient à l'appel – le KKE leur interdit dans un premier temps de désertir – et qui, en raison de leur passé d'éponite ou de sympathisant, étaient envoyées immédiatement à Makronisos en « rééducation idéologique ».

Balkans et des musiques à danser. Je me demande encore où ces gars de Pythio et de Thyrea, ont pu trouver une dépouille d'agneau pour fabriquer cet instrument caractéristique de ma patrie. Il faut qu'aient eu lieu des négociations avec un gardien et un patron de caïque de Syra, ou un de nos fournisseurs en produits alimentaires. Peut-être ce son a-t-il chez d'autres, simplement évoqué d'anciennes sonorités agréables, pour moi c'était bouleversant ; même maintenant, je ne sais pas pourquoi cet instrument me charmait, peut-être était-ce la maîtrise de Stavris, le joueur de gaïda de mon quartier, qui me laissait béat, encore petit gamin, quand je le voyais jouer dans un café ou dans un mariage ; je ressens l'obligation de parler de lui un jour...

Effondrement du système de répression

Toute cette « accumulation quantitative » comme nous disions, nous les marxistes de bazar, s'est manifestée un peu plus tard, avec Pâques, par un « saut qualitatif », une fête débridée sur toute la longueur des côtes de l'île couverte par les cinq baies. Nos représentants avaient prévenu la direction que nous organiserions une grande fête, en installant des tables sur les places. Les « tables » étaient des draps ou des couvertures étalées par terre, et les convives, assis en tailleur, par terre eux aussi, naturellement. Le repas, pour la première fois en trois ans, c'était de la viande comme le prévoyait le programme, des agneaux entiers, cuits à la broche comme on le fait dans les villages grecs. Dans la première baie, le grand « rayon » de notre énorme prison, ce fut une fête terrible. Après le repas, ont commencé les chants, on a mélangé les sons d'Épire, les mélodies des îles et les danses de Thrace avec les kalamatianos et les tsamikos de la Vieille Grèce. À un moment la gaïda est arrivée, et les danses thraces – le hassapikos, la baïdouska, le pilalitos - ont pris la part du lion. J'ai été fier de nos gars, ceux de Soufli, d'Hellenochori, de Pythio, de Thyrea, de Sterna, de Vyssa, qui volaient dans les airs. J'ai dansé les hassapikos, les karsilamas (ou andichristos), les baïdouskas et les zonaradikos que je connais presque de naissance⁴¹². Je me suis abstenu du pilalitos (pialtos comme on dit dans le haut Évros d'où il est originaire), car je ne me sentais pas assez bon pour le mener, je ne le dansais que depuis deux semaines.

Mais tandis que se continuait dans un enthousiasme délirant, cette danse-farandole des gens de l'Évros (*pilalo* signifie courir) que menait un brave d'Hellenochori, un ancien résistant aux bottes usées qu'il frappait dans l'air périodiquement de façon stupéfiante, je suis entré dans la danse, parmi des jeunes de Pythio, mes amis, et tout d'un coup, sans l'avoir compris, je me suis retrouvé à mener la danse et à frapper dans l'air mes galoches à moitié déchirées⁴¹³.

⁴¹² Pour ce qui concerne la danse dans cet ouvrage voir AlkisRAFTIS, 1996, *Le monde de la danse grecque*, Paris, La Recherche en danse.

⁴¹³ Stéphanos, aimait beaucoup le pilalitos, qu'il a lancé, trois ans plus tard, à Aï-Stratis, où c'est devenu une des danses populaires préférées, et tous ceux des trois mille exilés de l'île qui vivent encore, s'en souviennent sous le nom « d'escargot ». Le pilalitos, pialtos en dialecte, était une danse circulaire, les bras aux épaules des voisins, sur les pas du hassapiko simple, il appartient au groupe des danses balkaniques dites « à 3 ». La différence avec le hassapiko est qu'à un moment, au changement de la musique, le premier danseur ouvre la danse avec de grands pas sautés et la ferme quand il arrive au dernier de la file ; il conduit l'ensemble en l'enroulant comme un escargot, et le rouvre, à nouveau avec de grands pas sautés, pour revenir à sa forme initiale, la musique revenant au motif de base. C'est là qu'on voit l'art du premier danseur qui ne doit pas gâcher l'ensemble de la danse par des pas pressés ou mal faits. À cause de cette figure, le public des exilés a appelé la danse « escargot ». Ce type de danse et le rôle essentiel et anoblissant du premier danseur se retrouve dans d'autres régions de Grèce.

En fin d'après-midi, on entendit un bruit qui venait du Sud, entre nous et la deuxième baie ; les plus impatients ont passé le barbelé en courant et ont vu venir une longue file qui chantait et dansait avec les kemendzés en tête. C'étaient quelques centaines des gars de la quatrième baie qui avaient franchi leur barbelé, étaient passés par la troisième baie, dansaient avec ceux de là-bas et, pas encore rassasiés de la fête, venaient vers nous pour une grande ribouldingue. Nous les avons accueillis avec des vivats et des applaudissements, et nous sommes tous entrés sur la place de la baie, les instruments en tête. Là, devant les kemendzés, tout ce qui restait encore de la gaïda et des chansons s'est tu. La parole était à la Nation, comme se nommait eux-mêmes les Pontiques, les kemendzés et les ordres bruyants du premier danseur ont dominé : « a siadan », « sogonaton », « orthio to kifal » et d'autres. La fête a duré tard dans la nuit. Les gardiens, comme pétrifiés, assistaient sans savoir que faire, et quand les joueurs ont donné le dernier coup d'archet, on s'est retirés tout doucement, épuisés, et on a dormi d'une traite jusqu'au matin.

Le lendemain, toute la prison – ceux qui tenaient sur leurs pieds – s'est réunie dans la quatrième baie et on a terminé les deux jours de Pâques avec des chants, des danses, des blagues et des histoires légères. Une fête de deux jours, sans précédent, et surtout au-delà de tout ce que pouvait imaginer ce monde torturé depuis trois ans, maltraité, malade et affamé qui luttait pour tenir debout, pour ne pas hâter le pas quand il recevait le fouet ou des coups alors qu'il transportait des pierres, pour ne pas se faire plus petit quand on lui demandait de renier son histoire et son âme en échange d'une liberté invalide, pour ne pas construire sa prison comme le planifiait son adversaire, l'ultime déshonneur de dix à quinze milliers de palicares rassemblés sur l'île de mort pour y mourir, en frappant au cœur l'âme du peuple. Ils fêtaient leur victoire, ils avaient réussi à ne pas rapetisser, à conserver leur âme intacte, et il était visible que le rocher de la prison restait sans murs et sans toit.

Le troisième jour arriva une confirmation de cette victoire : dans la première baie, s'est présenté, un peu avant midi, un petit navire de guerre, un patrouilleur, je crois. L'organisation avait appris qu'un officier supérieur devait venir dans l'île. Les accusations concernant la terrible Yioura et les mauvaises conditions qui y régnaient s'étaient multipliées dans des journaux démocratiques – surtout le *Machi* d'Ilias Tsirimokos –, et le gouvernement Venizélos – de très courte durée- devait faire quelque chose. Il envoya donc l'inspecteur général des prisons du ministère de la Justice voir en personne la situation. L'organisation avait préparé l'accueil ; elle avait chargé deux centaines de prisonniers – je faisais partie de cette grande équipe – de se mettre le long des barbelés du chemin qui conduisait au bâtiment de l'administration – l'officier s'y rendrait sûrement – et de crier nos demandes. Naturellement deux cents hommes rassemblés le long du barbelé, un homme par mètre, ne pouvaient passer inaperçus des autres détenus et, comme beaucoup étaient sortis des tentes pour voir le bateau de guerre qui pour la première fois apparaissait dans la région, certains commencèrent à descendre lentement vers la place. Quand l'inspecteur est arrivé au barbelé avec ses gardes, les cris ont commencé des deux côtés de la baie, tous les détenus sont sortis des tentes et, comme si les trompettes de Jéricho les appelaient, ont couru vers les barbelés. Soudain plus de trois mille hommes, un fleuve bruyant, hurlant avec de grands gestes, conspuaient Monsieur l'Inspecteur qui se dépêchait de faire le chemin. Mais il n'y est

pas arrivé ; avant qu'il ait pu parcourir le tiers de la distance, quelques excités ont démoli le barbelé et lui ont coupé la route. Dans cette marée humaine, soudain je me suis trouvé avoir sauté le barbelé, je ne sais comment, et fourrer sous le nez de l'inspecteur une gourde d'aluminium emplie d'eau saumâtre en lui criant : « bois, bois, pour voir le sel que nous buvons ! » J'avais reçu l'ordre de lui parler de l'eau, d'autres, je crois, avaient reçu d'autres instructions, parler des maladies, des condamnations injustes, de la mauvaise nourriture, de l'humidité insupportable et de la poussière que soulevait le vent et qui nous aveuglait, de la nécessité de supprimer cette prison mortelle, de tout ce qui préoccupait cette population d'enfermés. Après l'intervention des plus calmes et les demandes des gardiens, nous laissâmes l'inspecteur continuer son chemin, après qu'il nous eût promis de recevoir nos commissions qui lui présenteraient nos demandes oralement et par écrit. Ce qui commença dans la même soirée. Pendant deux jours, l'inspecteur a discuté avec des commissions de toutes les baies, il a promis une solution à la majorité des problèmes, sauf le transfert des détenus dans d'autres prisons ou la révision des jugements injustes qui dépassaient ses compétences, mais qu'il transmettrait au gouvernement. Le troisième jour la confirmation de ses promesses est arrivée : un grand bateau-citerne d'eau douce venu de Lavrio a déchargé une grande citerne métallique qui, en une semaine, a été dressée au virage entre la première et la deuxième baie. Entretemps nous avons rempli tous les récipients possibles, du grand chaudron de la cuisine jusqu'aux bidons des tentes et n'importe quoi d'autre, avec l'eau du navire que nous vîmes comme le bien suprême. Après l'installation de la citerne, le bateau est venu sans faute une ou deux fois par semaine selon nos besoins.

Adieu Yioura !

Il ne me restait plus beaucoup de temps avant de quitter Yioura. Le 23 juillet, ça faisait quatre ans depuis notre arrestation, et c'était la fin de la peine que nous avait donnée, à nous les neuf, le tribunal extraordinaire d'Alexandroupolis. Commença alors la peine suivante, « un an d'exil dans les îles d'Anafi et de Folégandros ». Il fallait d'abord qu'ils m'expédient dans une prison du continent parce qu'il n'y avait pas de libération depuis l'île. D'ailleurs où aller quand on te sort du camp ? J'attendais donc mon transfert.

Entre-temps, les neuf mille (et plus) détenus continuaient à prendre en charge entièrement leur vie à l'intérieur du camp, gérer les biens matériels et s'occuper de la « superstructure », la culture, l'athlétisme, les manifestations culturelles. Pour être sincère, l'expression « prendre en charge entièrement leur vie », après coup, je ne la crois pas exacte. La direction, bien sûr, l'organe exécutif du ministère nous gardait derrière les barbelés et réagissait à nos efforts collectifs par des actes spasmodiques ; « des coups de feu en l'air », dirais-je, qui, dans le climat de confusion dans lequel vivait le personnel de garde depuis les élections, et l'espoir soudain que nos derniers succès avaient fait naître chez les prisonniers, ne pouvaient arrêter la progression de la situation. Je parle de ce qui avait commencé à se voir, l'existence et l'action de la « main invisible » du Parti et son exigence de prendre en mains ce qu'abandonnait le maître extérieur... le pouvoir des vainqueurs de la guerre civile qui jusqu'alors régnait quasi sans partage sur le lieu et le temps, la qualité et la quantité de notre nourriture, nos communications avec « l'extérieur », sur nos lectures – quand on nous permettait de lire – nos distractions collectives, – totalement interdites pendant trois ans –, tout enfin jusqu'alors...

Jusque-là le pouvoir intérieur, les instructions du Parti toujours secrètes circulaient seulement de nuit, par les canaux étroits que laissait le régime. Cela fait des années maintenant que, dans un texte non publié, une base d'une recherche sur ces conditions de vie et leurs conséquences sur la mentalité et le comportement des prisonniers politiques dans la période post-guerre civile, j'ai proposé comme hypothèse de travail, l'existence et l'opposition entre deux cercles de pouvoir : le premier, dominant, l'« extérieur », celui du pouvoir étatique de l'adversaire, et le second, opposé sur tous les points, « l'intérieur », celui de la direction du Parti. Plus loin, quand nous parlerons d'Aï-Stratis, nous développerons ça plus en détails ; si j'y fais référence ici, c'est que, pour la première fois pendant ma longue incarcération, je l'ai vu se développer visiblement en peu de temps.

Y avait-il eu déjà des exemples de cet antagonisme entre ces deux pouvoirs, ou est-il apparu à Yioura pour la première fois ?

Si tu fait bien attention à ce que j'ai dit, il y a un « après coup », cela signifie que ce je dis ici et qui n'est qu'un petit point de ce que nous analyserons à propos d'Aï-Stratis, ne vient pas en entier de mes années de détention. J'avais peut-être fait quelques observations dispersées alors, mais comme système de pensée, c'est plus tardif, et cela ne s'est pas fait sur le moment. Je pense que cet antagonisme existait depuis le début des poursuites contre moi, et vraisemblablement, depuis qu'existent en Grèce des lieux de détention de prisonniers politiques parmi lesquels vit et agit le Parti. Mais chaque époque a en ce domaine ses particularités. Si je compare par exemple mon incarcération à Céphalonie avec ces quelques mois du début de 1950, en particulier après les élections de mars, je verrais de grandes différences. En termes généraux, je dirais que la première période est celle où nous avons perdu des acquis, comme le journal mural qui devint illégal, les cours politiques qui avaient commencé avec précaution, alors que dans les derniers temps à Yioura, nous avons fait un bond en avant. Et dans la première période, celle des pertes, il était naturel que les détenus politiques, donc moi, nous soyons dominés par un syndrome défensif et que notre mémoire reste fixée sur les réactions collectives, prenant le reste pour des détails, je n'ai donc pas retenu grand-chose sur cet antagonisme. Mais rappelle-toi l'une de mes observations d'alors qui comparait la façon dont changea l'instruction du Parti en prison quand on nous amena un de ses cadres supérieurs, et celle dont change le comportement des caïds envers les droits communs, j'ai trouvé ça assez comparable.

Ainsi, en un comme en mille, est arrivé le jour d'embarquer sur le caïque pour Syros et de là, par le bateau de ligne, pour le Centre des transferts du Pirée. J'avais l'espoir, qui s'est avéré vain, d'aller à Averof, j'y trouverais peut-être, au bout de quatre ans, Michalis, et Tassos. On m'a conduit aux prisons judiciaires du Pirée à Vouurla ; là, je recevrais mes papiers de sortie, autrement dit, on me remettrait au Centre de transfert du Pirée pour m'envoyer à Anafi ou à Folégrandros. À Vouurla, la prison était un bordel d'avant-guerre ; le bâtiment de la direction au centre, et deux ailes à un seul étage avec les cellules, les petites pièces où les anciennes prêtresses d'Aphrodite accueillaient leurs visiteurs occasionnels. J'avais entendu ce nom pour la première fois dans le poème connu de Galathée Kazantzaki qui circulait parmi les jeunes

résistants de mon village : « maintenant à Vourla, on m'appelle Léla »⁴¹⁴. Quand je suis entré dans l'aile, on m'a mis dans l'une des cellules de malades, avec un jeune résistant de l'Armée démocratique, de Phtiotide, condamné à vie, tuberculeux m'a-t-il dit, et un Chiote, un peu plus âgé que nous, qui souffrait d'un ulcère de l'estomac. C'était midi bien passé quand je suis arrivé dans la cellule, après le repas. Je les ai trouvés allongés sur deux lits de camp placés en L le long des murs, vêtus seulement d'un caleçon. J'ai posé moi aussi mes couvertures par terre, j'ai enlevé ma chemise et je me suis étendu, le temps de la sieste. Dans la promenade d'après-midi avec Dimos (le jeune résistant), il me révéla : « Quand je t'ai vu allongé, tout maigre, le ventre collé au dos, je me suis dit, celui-là, il est tuberculeux à bloc, mon gars ». Il avait raison, je pesais 42 ocques, disons un peu plus de 50 kg, après les dix heures de travail par jour et la faim de la quatrième baie. Aussi ai-je pris la décision de rester le plus longtemps possible à Vourla, où, comme je le vis le soir, on mangeait abondamment, avec quelques visites, donc bien pour ma suralimentation.

Ainsi, quand est arrivée la fin de ma peine et que le directeur m'a fait appeler pour payer les frais de justice du tribunal militaire (49 drachmes, le salaire quotidien d'un travailleur non spécialisé), je lui répondis que je n'avais pas d'argent. « Si vous voulez m'envoyer en exil, je conserve cette dette, ou alors, troquons les pour des jours de prison supplémentaires ». Il me regarda en silence, ne sachant que faire et me renvoya dans mon aile. À cette époque, nous les neuf, nous étions dispersés en six prisons, les deux filles dans les prisons de femmes Averof et à l'École italienne, Mitsos et Cleanthis au bagne de Corfou, Christos et Orestis à ItchKale, Tassos et Michalis à Averof, et moi, tout seul, dans l'ex-bordel du Pirée. J'escomptais que l'un d'entre eux payerait les frais de justice, mais je n'ai rien dit et j'ai fait l'idiot. Un avenir de suralimentation. Plus tard, j'ai eu des nouvelles de Tassos et Michalis lors d'un transfert qui les a conduits au Pirée. Le pouvoir avait décidé, semble-t-il, d'envoyer les filles à Folégandros, et les garçons à Anafi, le directeur, d'ailleurs, ne m'avait parlé que d'Anafi. Je suis resté près de deux mois à Vourla, je me suis remplumé en mangeant midi et soir une portion et demie, et j'ai appris à boire du café frappé, ma deuxième exception au savoir-vivre après ma cuite au tsipouro dans la 6^e année du collège.

À la mi-septembre, j'ai décidé de prendre la route de l'exil. J'ai écrit au directeur, je lui ai dit que mes deux codétenus d'Averof paieraient les frais de justice, il pouvait téléphoner à la prison pour se le faire confirmer et m'expédier. « Tu plaisantes, répondit-il, tu crois qu'on fait ça par téléphone ? Je vais envoyer un écrit et quand j'aurai la réponse, je te libérerai ». « Tu ne vas pas me libérer, tu m'enverras à Anafi », lui répondis-je pour ne pas lui laisser le dernier mot. Ainsi fut fait. Une semaine plus tard, j'ai pris la route du Centre de transfert du Pirée.

J'y passais un soir dans l'une des petites pièces, avec un compatriote d'un village proche de Soufli, un peu plus jeune que moi, condamné à six mois de déportation à Lemnos. J'ai essayé de le sonder pour savoir quel genre de déportation c'était, et pourquoi à Lemnos, puisque depuis trois mois, on réunissait tous les exilés politiques à Aï-Stratis. Il me répondit de façon

⁴¹⁴ « À Smyrne, Melpo, Iro à Salonique, à Volos, Katinitsa un moment, et maintenant à Vourla, on m'appelle Léla... » dans le poème « Pécheresse » de Galathée Kazantzaki.

un peu confuse que sa famille était de gauche et qu'un nervi de droite du village l'avait dénoncé. Il ne m'a pas expliqué clairement l'accusation, je n'ai pas continué mon enquête et l'affaire est restée ainsi en suspens. Le lendemain matin on nous a amené un groupe de droits communs d'Averof. À midi, de leurs conversations j'ai compris que d'étaient des drogués, même des trafiquants de drogue. Quand je leur ai demandé où on les emmenait, ils m'ont dit : Syros. Je me suis rappelé alors qu'en juillet, à Yioura, on avait dressé des tentes entre la deuxième et la troisième baie, et qu'on avait appelé ce coin le « deux et demi ». J'ai soupçonné que c'était là qu'on allait les envoyer, mais je n'ai rien dit pour ne pas leur gâcher le moral, bien que certaines de leurs conversations m'aient irrité. En parlant entre eux un après-midi, ils se sont rappelés un des prisonniers politiques en 1946 à Averof ; j'en avais entendu parler. Les caïds, pour trouver des clients, avaient approché nos jeunes et leur avaient vanté les merveilles qu'apporte le haschich noir, allant jusqu'à leur proposer de leur fournir gratis la première prise. Quand les nôtres ont su cela, ils les ont pris par le cou et les ont fichus hors des pièces des prisonniers politiques. C'était un acte de défense, eux y voyaient une agression, je n'ai rien dit sur le coup, mais quand, plus tard, je leur dis que j'étais prisonnier politique, ils ont changé à 180° et se mirent à parler de « quiproquo ».

Sur le bateau vers Syros, j'ai été témoin d'un drôle de banquet : à peine entrés sur le bateau, les femmes se sont jetées sur nous avec des cadeaux et des gâteaux ; certaines ont même passé discrètement des sachets de tabac. Le chaos, les accompagnateurs les ont chassées, une demie heure dans des nuages de fumée, puis un temps de silence, et tous se sont jetés sur les sucreries. En un clin d'œil ils ont vidé les plats, et ensuite le sommeil. À Ermoúpolis, ils sont allés au Premier secteur, et moi, la garde m'a laissé à la gendarmerie de Syros. J'y ai attendu jusqu'au mercredi suivant l'*Anatoli*, un vieux rafiote qui faisait la ligne pourrie Pirée-Syros-Paros-Naxos-Ios-Folégandros-Santorin-Anafi, de là le tour des Petites Cyclades et Paros-Syros-Pirée⁴¹⁵. Il me restait un peu de monnaie du billet de cinquante que m'avait envoyé mon père, je me suis débrouillé la première semaine et il me restait un billet de cinq pour le voyage. J'étais avec Kostis, un Crétois exilé à Syros pour vol de bétail, et le mercredi suivant au matin, j'ai attendu le départ. Vers midi, comme il ne se passait rien, je suis allé voir l'officier de service et lui rappeler que je devais être transféré à Anafi. Il m'a répondu : pas aujourd'hui, il est arrivé quelque chose à l'*Anatoli*, il est en réparation. « Et moi, je deviens quoi ? », « Tu partiras mercredi prochain » me répondit-il d'un air indifférent. Je lui demandais de me présenter à l'administration, il répondit : je verrai, et me montra la porte. Les choses se compliquaient, comment passer une semaine avec un billet de cinq, autrement dit deux pains et demi ? Le lendemain, l'administrateur m'appela, je lui expliquais que je n'avais pas de quoi manger, j'ai sorti mon billet de 5 000 (les drachmes avaient encore les 000 que Markezinis a supprimés en 1953, après la dévaluation) et lui demandais de me nourrir par n'importe quel moyen. Il me répondit que ce n'était pas de son pouvoir ni de sa compétence. Je lui ai demandé de m'envoyer à la prison du lazaret où il y avait des détenus politiques, mais ça non plus, il ne pouvait le faire, car il n'avait aucune condamnation contre moi en mains et il me laissa... le bec dans l'eau.

⁴¹⁵ À l'époque, une ligne dite « stérile » c'est-à-dire qui ne rapportait pas, on y mettait donc les vieux bateaux qui pouvaient sombrer sans remords.

La solution est venue de Kostis qui, déporté à Syros, allait chaque jour au marché faire des petits boulots. Je lui donnais une drachme par jour, il prenait 20 centimes sur ses maigres ressources et m'apportait une demie miche de pain, et ainsi le billet de cinq a suffi jusqu'au mercredi suivant. Le mardi, chance pour moi, un transport de tuberculeux de Yioura qui allait au préventorium d'Amphissa est passé. « Chance pour moi » signifie que le passage de détenus par l'administration était chose rare, ceux qui venaient de Yioura restaient toujours au 1^{er} secteur de police de Syros avant d'aller au Pirée, mais il était plein et on les amena à l'administration.

Ils étaient une quinzaine, dont cinq de l'Évros, deux de mon groupe de la tente 29, Yannis de Rizia et Panayotis de Kornofolia. Joies, pluie de questions, « où tu vas », « comment ça va au camp », « comment vont les choses », des nouvelles de mon « village » quoi. Ils me dirent qu'on avait commencé à désencombrer la prison des malades (qui était en bonne santé ?). Je leur ai raconté mamésaventure avec l'*Anatoli* et ils ont immédiatement ouvert leurs réserves et m'ont laissé du lait et des conserves ; je refuse, ils insistent « et si demain ce bateau pourri n'arrive pas ? ». J'ai cédé, et gardé la moitié de ce qu'ils m'offraient et les 30 drachmes que Panayotis me mit de force dans la poche. Heureusement, le lendemain, le bateau est arrivé, et encore heureusement, avec un bon accompagnateur, un gars souriant de Corfou qui, à peine à bord, m'a détaché. Il est parti à la poupe et moi penché à la proue, je regardais les dauphins qui nous dépassaient à la course.

Très rarement, au cours de mes vingt-cinq voyages en mer, attaché ou non, pendant ce périple de quinze ans, plus long que celui d'Ulysse, j'ai ressenti l'illusion de liberté. L'une de ces heureuses surprises fut le long trajet Syros-Anafi. Première surprise, deux jeunes qui montèrent à Naxos, l'une 20-22 ans, l'autre, pas plus de 17, les premières femmes que je voyais depuis 50 mois... Elles riaient, elles parlaient fort avec de grands gestes et elles chantaient. La référence à Ulysse comprenait aussi deux Sirènes. Pour tout dire... j'ai perdu de vue les dauphins. Deuxième surprise : mon gendarme accompagnateur qui était descendu au port, rapporta des grenades, il en offrit aux jeunes filles et une à moi. Double surprise : une grenade sucrée, chez nous, là-haut dans l'Évros, elles sont toujours amères.

Le voyage s'est poursuivi dans cette atmosphère agréable ; au crépuscule, les filles sont descendues à Folégandros ; avec mon accompagnateur, nous sommes allés à la poupe leur dire au revoir de la main, elles ont répondu en plaisantant. Je suis restée là un petit peu et soudain, une étrange nostalgie m'a saisi. Peut-être mes dauphins me manquaient... je suis retourné à la proue les retrouver. Ah j'oubliais de te dire, j'ai entendu une nouvelle chanson de celles qu'on appelait, je l'ai su plus tard, *archontorebétika*, le *Je ne suis pas le Giorgos que tu aimais autrefois* de Mitsakis⁴¹⁶. Comme j'allais, par la droite, vers la proue, la fine silhouette d'une femme est passée comme une ombre près de moi. Est-ce les dauphins, la chanson des filles, la liberté nouvelle que je ressentais, je ne l'ai pas remarquée. Mais quelque chose que je n'ai pas compris sur le moment, me fit tourner la tête. Et là j'ai poussé un cri

⁴¹⁶Archontorébétiko : une modification du rébétiko traditionnel qui le rend plus « présentable » aux yeux des classes bourgeoises qui fréquentent les boîtes et les restaurants des années 1950. Cette chanson est de 1950. GiorgosMITSAKIS, 1921-1993, bouzoukiste, compositeur (il a écrit plus de 700 chansons) et chanteur de rébétiko.

contenu : « Peristera, Peristera ! ». Elle s'est retournée d'un seul coup, c'était bien elle, pas la fille de 17 ans qui terminait le lycée, mais une femme comme le montrait la robe qui caressait son corps. Tu l'imagines, nous sommes tombés dans les bras jusqu'à ce que je parvienne à lui demander : « Où vas-tu ? » « À Trikeri », « Et Tassoula ? », « Elle est un peu plus loin avec Madame Panderis ». On a accéléré le pas, riant et parlant, et soudain une voix de stentor « Stéphanos » ! et Tassoula, les bras ouverts, court vers nous. C'était ma dernière surprise. La suivante était celle de mes compagnons en arrivant à Anafi, on en parlera plus bas. Trois heures et plus pour arriver à Anafi, en laissant derrière nous Santorin, une tempête de questions de toutes parts. Et dans ce temps, j'ai appris beaucoup de choses. D'abord qu'à Anafi, le bateau prendrait deux des exilés de notre groupe, sans doute Orestis, le fiancé de Tassoula, on l'avait su par un coup de téléphone depuis Anafi. Encore une surprise ! On pouvait même téléphoner ! On ramassait, semble-t-il, ce qui restait des îles sèches et les survivants de Makronisos et on les transférait, les femmes à Trikeri, les hommes à Aï-Stratis. J'ai appris l'attaque de tuberculose de Tassoula et les études de mathématiques supérieures de Peristéra ; au milieu de la conversation, la mère de Tassoula a pris la parole et nous a donné des nouvelles détaillées d'Alexandroupolis, moi, je leur ai fait un rapport bref sur Yioura et, sans nous en rendre compte, à presque minuit, on est arrivés à Anafi. Je leur ai dit au revoir et comme je descendais de la barque sur le môle, j'ai réussi à serrer la main d'Orestis et de Christos qui montaient sur la barque pour rejoindre le bateau. Nos deux oisillons, Tassoula et Orestis, allaient passer vingt-quatre heures ensemble jusqu'au Pirée sous la surveillance de Madame Panderis.

J'ai débarqué sur le môle où m'attendaient les quatre autres. En dix minutes sur le bord de l'eau, les questions : pourquoi j'avais tardé (ils pensaient sans doute que j'étais malade) et je leur ai parlé de mon truc pour rester un peu plus à Vouurla, de mes 15 jours à Syra, et du passage bienvenu de ceux qui partaient vers Amphissa. Ils ont voulu porter mes bagages, j'ai proposé de louer un âne pour monter et ils m'ont dit que ça coûtait 25 drachmes et que personne n'avait cette somme fantastique. Les 30 drachmes que m'avaient laissées les amis de Yioura ont résolu la question, une occasion de leur souhaiter de loin « bonne santé » et « bonne compagnie ».

Le village se trouve sur le flanc du plus haut sommet de l'île. Les copains habitaient dans deux maisons, j'ai pris la place de l'un des deux qui étaient partis pour le Pirée. Après nos premiers échanges de récits, mes amis sont allés se coucher et je suis resté à regarder la pièce. Un petit coin d'une maison des îles au plafond bas, dont les murs brillaient comme la pleine lune. C'est très étrange après quatre ans dans une cellule étroite ou sous une tente noire, de se trouver dans une maison petite, pauvre, austère, mais une maison avec une petite fenêtre qui laisse voir les ombres que dessine la lumière de la lune, avec un lit, même un lit de camp, avec une petite table où ne manquaient même pas les fleurs des champs dans un verre, et une vieille petite icône d'un saint sur le mur oriental. Je peux te le dire, je ne croyais pas que me trouver avec mes amis dans une maison me ferait un tel effet. Sans gardien pour marcher devant ta cellule. J'avais le sentiment d'être libre. Pouvoir sortir et marcher au clair de lune jusqu'au matin. Sans penser que le clairon allait sonner le couvre-feu, et à nouveau nous réveiller le matin pour monter chargés de pierres jusqu'au rocher de notre future prison.

Je suis resté sept jours à Anafi, le temps de vivre deux mésaventures. La première : celle du boulanger. L'île ne disposait d'aucun boulanger professionnel, les exilés ont fait face avec leurs ressources : Orestis qui était parti par le bateau qui m'amena, après plusieurs tentatives, s'était spécialisé dans la pâte. Je me suis proposé pour le remplacer. Je me suis rappelé que pendant l'Occupation, quand ma mère souffrait trop de ses rhumatismes, elle m'avait appris à pétrir la pâte, mais sous sa surveillance pour les proportions de farine et d'eau. Apparemment ces proportions, je n'y avais pas fait attention, et la pâte qui est sortie n'allait pas pour des miches, mais pour des loukoumades⁴¹⁷ ! Quand, avec Cleanthis, mon aide, on s'est mis à pétrir, la pâte, en raison des mauvaises proportions, n'avait pas pris, elle n'avait pas levé et gonflé et nous coulait dans les doigts. J'ai donc échoué et j'ai subi les blagues de Mitsos. Deuxième mésaventure : la boisson. Dans l'île habitait la majeure partie de l'année, une femme, parmi les plus anciennes familles de notables des Cyclades, Madame Ailianou, une famille qui avait donné pas mal d'hommes politiques depuis l'époque de la guerre d'Indépendance, je crois qu'elle venait des Protopapadakis ou des Alavanoï. Deux des sept qui sont arrivés les premiers dans l'île ont fait sa connaissance dès leur première promenade autour du village. Elle avait sur ses terres une grande étendue en arbres fruitiers et en vigne, la plus belle vigne de l'île et elle les invita à venir les voir. Avant de partir, nous décidâmes de retourner la saluer. On y est allé d'assez bonne heure le matin et elle nous garda à déjeuner. Le temps a passé : conversation agréable, vin de trois ans, ensoleillé, stupéfiant. Madame Ailianou parlait bien, elle connaissait les courants récents de la pensée politique européenne et de la sociologie, avec des références à l'enseignement du Nazaréen. Un peu le bon repas, un peu le vin admirable, encore plus la conversation de notre « socialo-chrétienne » me firent oublier que je n'avais pas bu d'alcool depuis quatre ans et, tout à coup, j'ai vu que l'horizon n'était plus à sa place. Heureusement je l'ai compris à temps et je n'ai pas autant échoué que dans la boulangerie.

Au milieu de la semaine, le chef de la gendarmerie nous avertit officiellement que nous serions transférés à Aï-Stratis ; nous étions, semble-t-il, les derniers exilés politiques à passer par Anafi. Ainsi se terminait dans l'île une période qui avait commencé dans les années 1920. L'*Anatoli* est arrivé à peu près à l'heure, nous étions sur le môle avec notre pauvre barda, devant une mer déchaînée qui frappait le rivage. Quand nous sommes montés sur le bateau, Cleanthis m'a dit que si la barque s'était retournée, il se serait jeté au fond pour en finir vu qu'il ne savait pas nager. J'avoue que pas une minute ne m'était passé par la tête que notre tentative d'embarquement puisse avoir une fin aussi tragique. En tout cas, après un voyage difficile, ballotés par la mer, nous sommes arrivés à Syros et de là, par un temps meilleur, au Pirée, au Centre de transferts qui était notre arrêt intermédiaire à chaque changement.

⁴¹⁷ Beignets très tendres à base de miel et de sirop de miel.

6. *Aï-Stratis*

Notre voyage pour Aï-Stratis a été long et plein de difficultés ; c'était le neuvième des 25 voyages maritimes que j'ai fait menotté. Vingt-cinq voyages, si je ne me trompe pas, en vingt-cinq ans. Je suis rassasié de voyages sur les mers grecques, rassasié... disons que j'en ai jusque-là ! Vingt-cinq ans qui ont commencé en juillet 1946 pour finir en 1971, la libération de mon quatrième exil, celui de la Junte. Des voyages qui d'Alexandroupolis, le point le plus au nord, en suivant le méridien jusqu'à Anafi, le point le plus au sud, sont allés d'Argostoli à l'ouest, en suivant le parallèle, jusqu'à Partheni(Leros). Là où ces deux lignes se rencontrent, à peu près, se situe l'île sèche, Gyaros. Yioura, comme fut consacré son nom finalement dans le monde grec, que personne, hormis quelques pêcheurs de la région, ne connaissait avant qu'on y mette les détenus politiques de la guerre civile. Maintenant elle est devenue le symbole de l'histoire d'après-guerre. Le trajet qui nous conduisait vers un autre lieu symbolique, Aï-Stratis, passait près de l'île, mais nous n'avons pas pu la voir, car on est passé de nuit. Le voyage, manque de chance, a duré plus que ce qu'on pensait. On aurait dû arriver le matin du jeudi, mais le mauvais temps ne nous pas laissé jeter l'ancre et le *Ionio* de Typaldos a continué son itinéraire, la ligne aride Pirée-Aï-Stratis-Lemnos-Alexandroupolis-Kavala-Lemnos-Aï-Stratis. Le plus long trajet en mer que j'ai fait de ma vie – deux journées entières et six heures –, et je suis sûr que je n'en ferai pas de plus long, car je n'ai plus la force et je ne veux plus entendre parler de voyages en mer...

Mais cela a eu quelques bons côtés ; l'un a été de revoir, aubout de quatre ans, mon petit frère Yannis. Menelis, un voisin, l'a amené sur le bateau ; il était soldat alors, et il l'a fait au moment, en 1950, où même un simple au revoir à un détenu communiste était dangereux. J'étais trop fier de Yannis. Je l'avais quitté au début de l'adolescence et maintenant je voyais un homme, de près de vingt ans. Nous nous sommes mis un peu à l'écart de la garde (quatre gardes et 25 exilés).

Qu'avez-vous dit, après tant d'années, à votre frère ?

Cela n'a pas duré plus de dix minutes et c'était comme si il n'y avait pas de conversation. Moi, je regardais la mer en jetant des regards à la dérobée sur mon frère, lui, il parlait, parlait sans arrêt, sans interruption et me donnait des nouvelles de la maison et du village. Ils essayaient de rouvrir la carderie⁴¹⁸, mes parents et la tante Apostolia, en exil, malgré toutes les difficultés, tenaient bon, au village la guerre civile continuait. La ségrégation était à son comble, la terreur aussi. Le travail, maigre, le monde, gelé. Un gendarme nous aperçut et m'a dit de rejoindre les autres ; la conversation s'arrêta. J'ai compris qu'il n'exerçait pas tout son pouvoir, mais que je devais arrêter pour ne pas provoquer un problème. Un serrement de main caché, nous nous saluâmes et Yannis est allé vers la sortie.

⁴¹⁸StéphanosStéphanou m'expliqua : la gendarmerie a fermé la carderie en 1946 « sous prétexte que le père et l'oncle étaient... des espions. Cela a duré jusqu'en 1950. À chaque tentative pour la remettre en marche, la police intervenait et l'interdisait. Ils avaient donc décidé de la déménager loin de la gendarmerie, mais n'avaient pas d'argent puisqu'ils n'étaient revenus d'exil que depuis quelques mois. Plus tard, ils ont réussi à trouver un associé qui leur prêta 2000 drachmes sur cinq ans, moyennant 10 % de leur recette, somme exorbitante mais que faire ? L'homme était de l'autre bord et imposait ses volontés. »

Il a dû être heureux de vous voir

Aucun doute. J'ai compris qu'il voulait voir de ses yeux que j'allais bien. Il l'a vu. À Soufli des bruits circulaient sur des horreurs à Yioura – pas très éloignés de la réalité –, il avait appris que j'étais allé deux fois avec les malades comme suspect de tuberculose, ils avaient donc une double raison de s'inquiéter. Et moi, j'ai vu que je laissais derrière moi un palicaredigne de ce nom sur lequel mon vieux père pouvait s'appuyer.

L'autre bonne surprise a été la rencontre inattendue avec mon vieux maître d'instruction religieuse. Tu te souviens, celui à qui j'ai écrit mes discours athéistes... À nouveau grâce à Menelis. À un moment, ce brave soldat vint me dire que voyageait avec nous Monsieur Chatziapostolou ; il lui avait dit que j'étais à bord, détenu, et l'autre avait demandé à me voir. Je lui ai dit que j'attendrais à la proue où il faisait noir. Et peu après apparut la petite silhouette de mon professeur qui avançait, apparemment indifférent, dans le noir. Je l'ai salué en murmurant : « Ah, c'est toi Stéphanos » fit-il comme étonné.

Je n'ai pas fait de commentaire et j'ai poursuivi avec les questions qu'on pose d'habitude dans ces cas là pour entamer la conversation. Sa santé, s'il continuait à enseigner au collège du village, etc. Il me dit qu'il avait épousé une femme de notre ville, ils avaient un enfant et s'occupaient d'Eugénie, sa belle-sœur qui était en prison, condamnée par le tribunal militaire à 20 ans pour la grande affaire de Soufli 1948. Son courage m'a surpris. Ce n'était pas rien pour un enseignant du second degré, d'entretenir une communiste lourdement condamnée en vertu du Troisième décret ou de la loi 509. Son métier était en jeu. J'ai appris plus tard qu'il avait réussi, au début des années 1950, à être nommé dans un collège de la capitale et à échapper ainsi au contrôle étouffant qu'exerçait le mécanisme de terreur de l'État et du para-État dans un bourg des frontières. Cela lui permit de continuer à être aux côtés de sa belle-sœur et quand elle a été libérée – après une révision en appel qui l'innocenta –, il a pu l'accueillir chez lui jusqu'à ce qu'elle retrouve un travail et fonde sa propre famille.

Je lui ai raconté moi aussi, de façon résumée, mes six ans depuis notre dernière rencontre (la résistance dans l'été 44, les six mois de l'auto-administration, six mois de triomphe ou presque, un an pourchassé par les Bataillons de sécurité de l'État au service des Anglais, quatre ans de prison à Céphalonie et à Yioura, et maintenant une nouvelle période d'une durée inconnue, l'exil). Il m'a regardé curieusement, autant que je pouvais le voir dans l'obscurité, « Comment tout ça va-t-il finir, Stéphanos ? », « Dire que je le sais, serait mentir, monsieur le professeur. Je suppose que cela va encore traîner en longueur, mais j'espère qu'heureusement, un jour, ça va se terminer ». Nous sommes restés un moment silencieux à regarder la mer. Quand on a repris la route vers le sud après Kavala, les dauphins sont réapparus au clair de lune. Tout à coup, il s'est tourné vers moi, m'a serré fortement la main et, comme il allait partir, a fini sur un conseil : « Tu es un homme maintenant, tu as fait tes choix, tu sais juger de ce que tu dois faire. Je n'ai qu'une chose à te dire : dès que tu seras sorti de tout ça, marie-toi. Le mariage sauve, je te le dis d'expérience ». Il me serra de nouveau la main et partit vers la partie éclairée du bateau.

Je suis resté seul à la proue, dans le noir, avec un étrange sentiment de joie. Ce n'était pas son dernier conseil que je comparais en souriant à ce que disait grand-mère Papadia : « ici, ils ne veulent pas de nous au village, nous, cherchons la maison du pape »[autrement dit, marions-nous]. C'était pourtant une surprise inattendue que ce désir du professeur de religion de me voir, je me demandais combien parmi mes anciens professeurs auraient pris ce risque, et je me suis senti coupable. J'avais eu l'occasion de lui demander pardon pour mon insolence au cours de catéchèse, en particulier parce que je n'avais pas répondu à son invitation – il devait s'en souvenir –, à discuter entre nous de mon devoir « sur les preuves de l'existence de dieu » que j'avais transformée en une proclamation sur « la non validité des preuves ». Mon bavardage, semble-t-il, m'a empêché d'insister sur ce que m'avait coûté cette défense de mes choix.

Le voyage jusqu'à Lemnos, sans imprévu, une mer d'huile ou presque. En arrivant dans l'île sont survenues les premières vagues d'une tempête qui allait nous faire souffrir. Mauvais temps, un sirocco venant directement de Suez et d'Israël nous arrivait par la gauche et, comme si cela ne suffisait pas, une violente pluie d'automne en plus. La plupart des exilés étaient tombés sur les bancs, pris par des vomissements, la même chose chez nos accompagnateurs en uniforme. Les cinq-six que nous étions encore debout (en mauvais état), nous tentions de tirer les autres à l'abri et de protéger nos affaires de la pluie et des vagues. Comme on approchait d'Aï-Stratis, avant de jeter l'ancre (l'île n'avait ni port naturel ni môle), j'ai senti mes forces m'abandonner, une terrible crise de vomissements avec des frissons et des douleurs me jeta à terre. Cleanthis, le seul du groupe à tenir encore debout, tenta de s'occuper de moi. Après les vomissements, j'ai craché du sang ; de ce fait, on m'a classé dans les malades sérieux et le corps médical des exilés m'a pris en charge dès le débarquement ; on m'a conduit sur une civière au camp et on m'a installé dans une tente vide, à l'extrémité est du deuxième secteur, en observation. Le premier médecin que j'ai vu était un homme souriant, petit, grassouillet, qui, au premier coup d'œil, inspirait confiance. On me l'a présenté, Antonios Floundzis. Je me suis rappelé immédiatement que c'était un exilé politique connu de l'avant-guerre qui était passé par de nombreux lieux d'exil et avait soigné beaucoup de malades au camp de Haïdari pendant l'Occupation. Ses premiers mots : « Alors, qu'avons-nous, petit fauve ? ». Le qualificatif de « petit fauve » était sa manifestation amicale la plus charmante, comme je l'ai compris plus tard au cours des soins et de notre amitié pendant sept ans jusqu'à ce qu'on nous l'enlève pour l'exiler, seul, à Cythère.

Pourquoi l'ont-ils envoyé, et seul, à Cythère ?

Nous parlerons plus tard des persécutions contre les médecins à Aï-Stratis. Et quand je dis persécutions, je ne parle pas des mesures prises contre les dizaines de milliers d'exilés politiques arrachés à leur famille et leur travail pour être parqués dans cette île. Je veux dire une persécution supplémentaire contre eux, en les éloignant de leurs malades et de leurs compagnons d'exil. Et ne cherche pas de « pourquoi » à cette époque. Il y a toujours des causes, mais le pouvoir répressif trouve que justifier ses actes arbitraires est du luxe. Cette mesure et ses conséquences, tu la comprendras mieux quand on parlera des maladies au

camp. Pour l'instant, juste deux remarques. La première : la santé des détenus dans les prisons ou les camps ne figurait parmi les intérêts du gouvernement, ou pas en première ligne. La seconde : la présence de médecins exilés dans les camps et leurs avis sur la morbidité du camp étaient une réponse scientifique suffisante à la propagande selon laquelle tout allait bien dans cet unique, alors, lieu d'exil.

Je suis resté dans cet étrange isolement une dizaine de jours. Floundzis me rendait visite deux fois par jour, suivait ma température, prenait son stéthoscope et finissait en général par : « Mais ça va, ça va très bien mon petit fauve ! ». Ensuite on parlait, autant qu'il en avait le temps – et il n'en était pas avare –, sur tous les sujets que tu peux imaginer, le temps, le camp, de vieilles histoires, etc. À la fin, les constatations de la science médicale, avec ses faibles moyens, ont été encourageantes. Le médecin n'a pas trouvé de signes conduisant à me placer parmi les tuberculeux.

Pourquoi vous avaient-ils mis à l'isolement ?

Rappelle-toi, à Vourla, on m'avait mis dans la cellule des tuberculeux parce qu'à Yioura j'avais présenté plusieurs fois des symptômes de tuberculose. Et là, il y avait en plus les crachats de sang venus probablement des poumons. Tout cela devait figurer dans le carnet de santé qui accompagnait, le médecin me l'a dit, presque tous les habitants du camp.

Pendant mon séjour dans cette tente vide, chaque jour, mes amis et d'autres, de l'Évrois ou de Yioura qui étaient libérés, mais continuaient leur temps à Aï-Stratis, venaient me voir. Parmi eux, j'ai rencontré un jeune, de mon âge environ, qui habitait dans la dernière tente du deuxième secteur, à environ 15 mètres de la mienne ; chaque matin, il marchait à grands pas jusqu'au fond du ravin et remontait. Un jour où j'étais sorti de la tente – j'en avais assez de rester couché –, il me salua ; je l'ai invité à entrer et on a fait connaissance. C'était Zisis Theos, fils unique de Kostas Theos, un vieux syndicaliste et cadre du KKE dans les années 1920. On a discuté chaque jour, ce qui m'a appris beaucoup sur l'histoire des jeunes de mon âge à Makronisos. Il sera ensuite mon collaborateur pendant mes deux premières années de « guide » au Groupe des jeunes exilés politiques d'Aï-Stratis. Entre-temps, j'ai appris de mes codétenus que Michalis habitait au village, dans le corps des infirmiers – il avait fait un an de médecine et avait travaillé comme infirmier pendant son incarcération à la prison Averof –, que Christos habitait une tente du deuxième secteur avec d'autres gars de l'Évrois et que les quatre autres étaient installés dans deux tentes du secteur A du troisième secteur. Quand je suis sorti de l'isolement, Mitsos et Orestis sont venus m'aider à transporter mes affaires et je me suis installé avec eux dans la A4 et, dans la A3, étaient Cleanthis et Tassos.

Mon installation à Aï-Stratis n'était pas un simple déménagement, comme de prison à prison. Sans en avoir complètement pris conscience, j'avais la sensation que commençait une nouvelle histoire. Si on la comparait à un livre, ce n'était pas un simple changement de page, c'était une nouvelle partie de l'ouvrage, un tome nouveau. Les lieux d'habitation étaient

semblables : les mêmes tentes noires qu'à Yioura, à la différence – grande – qu'au lieu de 26 corps serrés sur des couvertures, il y avait huit lits au plus, fabriqués par les exilés, et un peu de place. L'endroit aussi était plus civilisé. Bien sûr, une île sèche comme Yioura ou Makronisos, mais habitée. Le camp se trouvait à l'est du village, un peu comme son prolongement, au débouché de deux torrents qui venaient du bout de l'île et s'unissaient en une petite rivière à l'entrée du village. À côté d'eux, il y avait un terrain plat, divisé en propriétés sur lequel étaient les tentes, notre torrent était le « troisième secteur ». L'autre hébergeait le « premier » et le « deuxième » secteur sur ses deux rives.

D'un côté les maisons du village qui montaient la pente du Boubouna, de l'autre, des arbres, principalement des chênes, les champs et les murets de pierre sèche diminuaient l'impression d'isolement. Si à Yioura la vue des tentes alignées comme des petits soldats pouvait donner fugitivement l'idée de n'être là que pour peu de temps, ici, l'installation laissait présager un séjour de plus longue durée. Et comme un bon enquêteur, j'ai consacré ma première journée, après l'installation en A4, à la visite complète du camp. De la cuisine à l'entrée, les tentes ateliers, puis les maisons-tentes du premier secteur, jusqu'à l'extrémité est avec les cabanes des tuberculeux, le ravin, ma tente d'isolement, les tentes du deuxième secteur... Et là, après une chapelle, commençait notre troisième secteur. Au passage, je me suis arrêté dans trois-quatre tentes où habitaient des compatriotes de l'Évros, je connaissais la plupart d'entre eux et j'allais découvrir les autres.

Pendant deux trois jours, j'ai continué mes visites et appris à connaître le monde nouveau dans lequel je vivrais dorénavant. « Nouveau » ne signifiait pas seulement inconnu, mais un monde qui, – même si notre origine était la même – venait d'un parcours différent, l'exil et Makronisos. J'ai progressivement constaté les différences. Quand notre groupe des Sept est arrivé à Aï-Stratis (octobre 1950), les exilés étaient à 90 %, peut-être 95 %, composés d'exilés de Makronisos, tous ceux qui avaient refusé de signer la déclaration de repentir, ou qui, sous la torture, avaient fini par signer le papier, puis plus tard, s'étaient rétractés. Les autres, 5 à 10 %, étaient comme nous des condamnés à des peines légères par les tribunaux militaires que la Sécurité, en raison de leur « dangerosité », avait envoyés poursuivre leur peine comme exilés. J'ai d'abord constaté une différence avec les autres dans la composition. À Yioura, la supériorité numérique des paysans était évidente, des combattants originaires de villages et bourgades de la Grèce du Nord et de Thessalie, si on exceptait la troisième baie dite « des intellectuels » ; c'était normal puisque la « clientèle » des tribunaux militaires était les andartès[résistants] de l'Armée démocratique, ceux qui n'étaient ni « chef », ni « stratège », ni « guide », ni « agent de liaison » – qui seraient condamnés à mort à l'unanimité et exécutés dans les trois jours – ou des habitants de la campagne qui, sur des éléments insuffisants ou inexistantes, étaient condamnés parfois à vie. À Aï-Stratis, même si la supériorité numérique des ruraux était visible, le pourcentage penchait davantage en faveur des origines citadines. Une autre différence était évidente : en âge, le pourcentage de jeunes était beaucoup plus grand à Yioura qu'à Aï-Stratis. Dès ma première quinzaine à circuler dans le camp, j'ai vu que les gens de mon âge ou plus jeunes (moins de 24 ans) ne dépassaient pas la vingtaine.

Cette différence s'est maintenue plus tard ?

En général, je dirais oui. Bien sûr, dans l'après-guerre civile, il y eut de sérieux changements politiques. La gauche grecque, au travers de parcours difficiles, est parvenue à se reconstituer, elle a gagné des points à l'Assemblée – en 1958, elle est devenue l'opposition principale-, elle a joué un rôle significatif dans le développement du mouvement de masse sur les lieux de travail et en milieu rural, et, elle a inspiré un important mouvement de jeunesse qui, dès ses débuts, a subi les attaques de l'État bourgeois. La première organisation légale de jeunesse de gauche, la *Jeunesse unie démocratique de Grèce* (EDNE) a été dissoute un an à peine après sa fondation par le gouvernement du centre (EPEK-Libéraux) et ses cadres envoyés en exil à l'automne 1952. En mai 1953, 30 jeunes de gauche, garçons et filles d'Athènes et du Pirée, sont arrêtés lors des manifestations du Premier mai. Plus tard, on arrêta aussi des cadres du mouvement étudiant et des jeunes du *Mouvement syndicaliste démocratique* (DSK). D'autres arrestations de jeunes ont suivi, après les élections de 1956 et surtout après les grandes manifestations de mai à propos de la question chypriote – où trois jeunes de l'EDA à Athènes ont été tués par la police. Même chose à plus grande échelle après le succès électoral de l'EDA en 1958. Ainsi la vingtaine de jeunes dont je t'ai parlé, a cessé d'être la plus jeune du camp et la composition changea avec la venue de combattants de gauche des années 1950. C'est ce que reflète mon « en général », mais, dans les grandes lignes, pas de changement important. La population du camp continue à représenter majoritairement la génération de l'EAM des années 1940 et sa suite dans l'Armée démocratique, car, tandis que les « permissions » renvoient un nombre important de vieux combattants, d'autres arrivent, des politiques libérés, mais condamnés à l'exil par la législation de la guerre civile, ou des permissionnaires ré-arrêtés.

Un autre secteur où est sensible la différence des populations condamnées entre Yioura et Aï-Stratis comme je l'ai vécue, est le rapport « instruits »/« illettrés » (entre ceux qui avaient terminé le lycée et ceux qui n'avaient pas fini l'école primaire). À Aï-Stratis, le nombre moyen des « instruits » était clairement supérieur, tant dans la génération des adultes d'avant-guerre que, peut-être même plus, chez ceux qui étaient devenus adultes pendant les années 1940. On pouvait constater la même chose à propos de leur rang social. On rencontrait davantage de scientifiques, d'hommes de loi, de médecins, d'enseignants, d'agronomes, d'étudiants qui avaient interrompu leurs études pour participer à la Résistance ou, après-guerre, au mouvement politique et social de la gauche qui prolongeait l'action de libération révolutionnaire.

Parmi eux, on trouvait des représentants importants de la vie scientifique, spirituelle, artistique de notre pays dans les dernières décennies, des enseignants d'université comme Yannis Imvriotis⁴¹⁹ de l'université Aristote qui a rejoint la gauche dans son mouvement pour la langue démotique avec la majorité progressiste du Cercle pédagogique, ou Konstantinos Despotopoulos, philosophe remarquable, spécialiste de la philosophie antique socratique-platonicienne qui enseignait la philosophie du Droit, des poètes connus comme Yannis Ritsos, des personnalités fondamentales du théâtre comme Manos Katrakis ou

⁴¹⁹ Yannis IMVRIOTIS, 1898-1979.

Giorgos Karouzos, des artistes des arts visuels, le graveur Danglis⁴²⁰, le peintre Vlasidis⁴²¹, ou des jeunes peintres autodidactes comme Giorgos Pharsakidis et Takis Tzanatás, de jeunes musiciens, Nikos Margaritis [1922-2004] et Kostas Triantaphyllou, toujours présents pour diriger des ensembles musicaux (chorales, groupes de mandolines) ou produire des œuvres originales basées sur des motifs populaires ou des modes plus classiques.

Tu le comprends, cette énumération en vrac de noms de personnalités n'épuise même pas l'écume de notre petite société si tu mets en regard mes observations précédentes sur le niveau culturel de la population exilée et les professions, et elle compose une image bien différente de celle des petites ou grandes prisons par lesquelles j'étais passé. Je dois ajouter qu'au camp, dès la première année, circulait une foule de livres sur tous les domaines, dont une large part était disponible à la bibliothèque. N'imagine pas un bâtiment, juste une tente noire comme les autres où veillaient des guetteurs à tour de rôle pour être prêts à tout (si par hasard il venait subitement envie à la gendarmerie de faire un raid et de nous prendre sur le fait).

Personnellement cette situation, après des années en prison ou à cause d'elles, m'a fait découvrir un monde nouveau, quasi inconnu, et surtout des possibilités d'aiguiser mon esprit, de remplir les vides dans ma tête, et elle m'a donné ce dont j'avais été privé pendant des années, en particulier à Yioura, le livre, le papier imprimé. Je me suis mis au travail pour faire progresser mon français ; pas pour l'apprendre, je ne peux ni le comprendre ni le parler, je n'ai jamais essayé et je crois que, si j'essayais, ce serait un échec retentissant. Je voulais juste remplir mon esprit avec des mots et des expressions que je reconnaissais de manière photographique. Et j'ai réussi, la première année, à faire des progrès étonnants. Je lisais *Pensée* par exemple, qui, paradoxalement, circulait assez facilement dans le camp, bien que ce fût un imprimé de gauche proche des communistes ou même communiste.

La plus grande différence peut-être avec les Groupes de survie des détenus politiques que j'avais connus (à Céphalonie, à l'École italienne, à Yioura) était qu'ici nous avions une société organisée au plus haut point pour faire face aux problèmes de vie et de culture. La commission du camp, responsable de tous les secteurs de la vie, assurait, par ses représentants mandatés, le lien avec la gendarmerie et le pouvoir extérieur. On avait aussi un service comptable qui gérait de la façon la plus rentable l'allocation que nous versait l'État ; des membres de la commission veillaient au bon fonctionnement du matériel. Le camp ressemblait à une ville où il fallait faire face à tous les problèmes avec ses propres ressources. Il en avait la taille : 3 000 hommes entre 30 et 60 ans, à peu près autant de femmes. Si on y ajoute à peu près autant entre les jeunes et les personnes âgées, on a la population d'une ville de plus de 10 000 habitants, une ville moyenne de province grecque de l'entre-deux-guerres. Le rôle des jeunes dans la vie du camp apparaît encore plus clairement : une Section des jeunes s'était vue confié le soin du corps et des âmes, c'est-à-dire des manifestations sportives et culturelles.

Derrière cette articulation en secteurs et en compétences, apparaissait une vision politique double ; deux articulations collaboraient, celle du KKE et celle de l'AKE. Elles ne se

⁴²⁰ Christos DANGLIS, 1916-1991.

⁴²¹ Vassilis VLASIDIS, 1907-1997.

présentaient pas comme des structures partisans, mais comme des voies d'information politique (ou une expression de ce genre). Cette division a vécu deux ans ; après la mort du chef de l'AKE, Kostas Gavriilidis⁴²², des changements sont survenus à la direction politique quand sont arrivés à Aï-Stratis des cadres dirigeants du KKE, libérés de prison par les mesures d'apaisement du gouvernement Plastiras-Venizélos. La structure politique s'est alors unifiée et la réunion des exilés sur la base du lieu d'origine a changé pour se fonder sur la disposition géographique du camp, secteurs, champs, tentes, ce fut pendant mon premier exil 1950-1952, ou à l'automne 1952 juste après mon départ pour ma première permission.

Tout ce qui a précédé à propos du camp – sa structure anthropologique, politique, communautaire – avait créé en moi la conviction que ma vie – pour une durée indéterminée – allait se dérouler dans ce nouveau cadre fermé, bien supérieur aux prisons de Céphalonie et de Yioura où j'avais passé les quatre années précédentes. Il me fallait donc m'adapter et mettre en valeur ce qu'il m'offrait pour compléter ma personne de citoyen et de participant actif à la cellule sociale qui, – je l'espérais – donnerait des exemples de la vie et du comportement de membres de notre lointaine Utopie. C'est ce que j'ai fait. Comme le faisaient les autres exilés, en tout cas la majorité. En plus de mes obligations générales, la participation aux travaux de la vie du camp, mes efforts pour me cultiver, je me suis intégré au Groupe des jeunes et j'ai pris la responsabilité des actions culturelles des jeunes de mon âge au troisième secteur. Ma participation à ces activités, outre mes obligations politiques envers la collectivité, a eu une influence bénéfique sur ma maturation en tant qu'être politique de gauche. Je dois noter que mon amitié avec Zisis Theos et son guidage m'y ont aussi aidé.

Était-ce habituel, un lien d'amitié avec son guide ?

Cela semble attendu, mais je ne peux assurer qu'il en soit toujours ainsi. Je peux même citer des cas dans la vie du *mouvement* – au niveau de mon expérience personnelle ou plus généralement – où cela ne s'est pas produit. Parfois, quand les difficultés ou une mauvaise gestion des cadres poussaient les dirigeants à recourir à « la discipline de fer », on observait des « refroidissements » liés à une logique hiérarchique plus qu'à une réponse psychique. Cela, évidemment, ne supprime pas la fraternité et le choix commun qui assurait dans *lemouvement*, une base qui dépassait les oppositions sociales que nous voulions supprimer. Avec Zisis – et ce n'est que l'un des nombreux cadeaux que le sort m'a donné – pendant ces deux années et plus tard, outre notre chemin commun, m'a lié une amitié, un respect réciproque qui a duré jusqu'à sa mort, récemment. J'ai gagné de ce chemin, des connaissances sur *lemouvement* et son fonctionnement, mais dans l'insistance inimaginable qu'il mettait dans ses buts à atteindre, je n'ai jamais pu l'égaliser ; et surtout, il m'a aidé à m'assurer de la droiture de mes jugements instinctifs sur l'importance du politique dans le développement de la société et de son changement révolutionnaire, auxquels j'ai déjà fait référence à plusieurs reprises.

⁴²² Kostas GAVRIILIDIS, 1897-1952, enseignant, syndicaliste et dirigeant du mouvement agricole, maire de Kilkis et député ; entré dans l'EAM, membre du « gouvernement des montagnes, il est mort à Aï-Stratis.

Pendant ces deux premières années d'exil jusqu'à ma première permission, je crois que ma contribution à la vie du camp a été positive. Outre mon travail aux services généraux auxquels nous participions tous, je me suis concentré sur les activités sportives— je jouais au volley —, et sur les productions culturelles : participation aux groupes de danses traditionnelles thraces où j'étais souvent le premier danseur, enseignement des danses grecques et étrangères dans des cours élémentaires, écriture avec d'autres compagnons de vers que nos compositeurs mettaient en musique ou adaptaient à des airs connus pour que le camp ait ses propres chansons. J'ai surtout contribué à l'écriture de dialogues, de sketches, de revues théâtrales qui ont prospéré au camp, surtout dans les cinq-six premières années de sa vie.

Yannis, condamné à mort

Pendant ce temps, les affaires dans la famille n'allaient pas bien. À l'automne 1951, j'ai appris par une lettre de ma mère que mon jeune frère Yannis avait été arrêté et qu'il risquait d'être jugé par le tribunal militaire, sous une grave accusation dont on ne me donnait pas de détails. Bien sûr, je me suis inquiété d'autant plus que de telles poursuites qui aboutissaient à de lourdes peines, à cette époque, étaient monnaie courante, même après les élections de septembre et la courte victoire de l'EDEK-Libéraux et le gouvernement du centre Plastiras-Venizélos. Peut-être parce qu'à ces élections, la première formation de gauche de l'après-guerre civile, l'EDA, avait obtenu la place de seconde opposition, le régime d'après-Varkiza s'inquiétait et tentait d'empêcher toute croissance de la gauche grecque. À cette époque eut lieu le premier grand procès des membres et cadres du KKE illégal, le procès Beloyannis⁴²³, devant la cour d'appel d'Athènes. Son résultat n'a pas satisfait les autorités administratives ni le ministère de la Sécurité publique puisqu'ils ont monté un second procès pour haute trahison (trahison au profit de l'ennemi) qui serait jugé par le tribunal militaire en vertu de la loi de Metaxás 375/1936, appliquée pour la première fois en temps de paix. Comme j'ai constaté que l'avocat de la famille, alors député EPEK de l'Évros, les entretenait dans un climat rassurant, j'ai tenté par des sous-entendus d'attirer leur attention sur le sérieux de la situation. Le 22 février 1952, le procès a eu lieu au tribunal militaire de Kavala. La peine a dépassé mes craintes, mon frère a été condamné à mort ; la nouvelle est arrivée le vendredi soir, avec les journaux de Kavala, si tard que je ne savais pas si mon frère était encore vivant. Je ne veux pas me rappeler ces journées, c'était un martyr que je ne souhaite pas, même à mon pire ennemi. Et le martyr fut double, car, au programme du camp, le dimanche, il y avait la représentation d'une revue dont j'avais écrit une grande partie et dans laquelle je jouais le rôle du « compère » avec mon coauteur Yannis Zaïkos. Les gars, quand ils ont connu la nouvelle, sont venus me proposer de ne pas participer, ils se débrouilleraient comme ils pourraient ; j'ai pensé que, vu mon rôle important, j'allais mettre en danger la représentation, et que le camp

⁴²³ Nikos BELOYANNIS, 1915-1952, communiste dès sa jeunesse, plusieurs fois poursuivi, condamné, exilé, il entre dans l'EAM puis l'Armée démocratique et doit rejoindre les pays de l'Est en 1949 ; en 1950, il rentre en Grèce pour réorganiser le KKE illégal. Arrêté pour espionnage au profit de l'URSS, il est condamné à mort en novembre 1951, mais Plastiras annule les exécutions ; un nouveau procès commence en février 1952, il est condamné à mort le 1^{er} mars et exécuté le 30 mars 1952 malgré une campagne internationale en faveur des condamnés. Le futur dirigeant de la junte de 1967, Papadopoulos, était l'un des trois juges de la cour martiale.

devait s'amuser. J'ai fini par décider que la manifestation devait avoir lieu comme prévue. Et l'idée que Yannis l'aurait sûrement voulu ainsi, me soutenait.

J'ai passé la soirée à marcher sur la place du deuxième champ de notre baie, avec d'autres condamnés, avec les compagnons de la revue et d'autres qui se succédaient près de moi. Mon compatriote d'Alexandroupolis, Vassilis Kalevras, a passé toute la soirée avec moi – un tendre, Vassilis – il faisait partie de ceux qui avaient été le plus rossés à Yioura. La représentation a eu lieu. À la fin, je suis passé rapidement derrière les coulisses et entré dans ma tente. Mon ami Kostas Kouloufakis m'a suivi en courant, m'a pris dans ses bras et en allant vers la tente, m'a demandé une grâce, a-t-il dit, la permission d'utiliser cette scène dans ses écrits.

Pourquoi fallait-il absolument qu'ait lieu la représentation prévue ?

Je pense que tu le comprends, ce « il fallait » ne concernait pas que ce point précis. C'était, dirons-nous, un « impératif catégorique » si je me souviens bien du cours de morale de 6^e année, qui accompagnait (nous torturait, je l'avoue) des milliers de soldats de notre bord pendant toute la durée de ces temps difficiles. Peut-être là a-t-il été tiré à l'extrême, au point d'anéantir la sphère du personnel, de détruire le refuge de la douleur personnelle. Je pourrais te citer des centaines d'exemples de compagnons qui ont dépassé de beaucoup mes limites. Par la suite, dans le tourbillon récurrent de révision de leurs pensées, on a jugé sévèrement cet engagement, beaucoup ont critiqué ce refus de la tristesse.

C'était comme si on vous refusait le droit à la douleur personnelle, au-delà des besoins de la collectivité

Oui. Cette situation insupportable a duré jusqu'au vendredi suivant, quand est arrivée la lettre libératrice de ma mère. L'exécution de la peine avait été provisoirement suspendue. Mon frère chéri était vivant. Plus tard, j'ai appris que l'ordre était arrivé 12 heures, hors des délais. Mais par chance, le troisième et dernier jour était un dimanche et les juges militaires « chrétiens » respectaient le jour de la Résurrection ! Nous devions la décision de report à l'intervention de l'avocat, député de l'EPEK, qui s'est placé à la porte de la chambre où se trouvait Plastiras, victime d'une crise cardiaque, et a menacé monsieur Moatsos, directeur du bureau politique du Premier ministre, d'entrer exposer mon cas criant d'illégalité, et « arrive ce qui doit arriver ». Moatsos, de peur que cela provoque une nouvelle crise cardiaque, fatale peut-être, au Premier ministre, est entré lui-même recueillir la signature pour un report provisoire de l'exécution. Et ainsi commença pour toute la famille, une nouvelle attente, une torture de six mois.

Quand, en juillet, je suis rentré chez moi pour ma première permission (une « déportation à domicile »), la grâce de l'Aréopage venait d'arriver, la peine de mort de Yannis et la condamnation à vie de son ami Giorgis étaient commuées en 10 ans de prison. Toute la

famille, père, mère, tante – à la grand-mère, on avait dit qu’il était exilé –, était en pleine agitation. Venait juste de se terminer la tension de l’attente de l’inexorable contre lequel tous couraient, réunissaient des signatures, envoyaient des memoranda, dépensaient ce qu’ils avaient et n’avaient pas. Tous trois semblaient complètement épuisés. Tantôt ils parlaient tous ensemble, avec des gestes, passant du rire aux larmes, tantôt ils se taisaient sans répondre à mes questions. À un moment, mon père a dit dans un sanglot : « si au moins ils travaillaient pour le Parti, je dirais... » (j’attendais qu’il ajoute : tant pis pour eux), ma mère ne le laissa pas finir. Debout, décoiffée, les bras sur la tête, elle criait avec désespoir : « Ne le dis pas, ne le dis pas... Pour rien au monde, je ne sacrifierais mon fils ». Les deux hommes ont baissé la tête. Rien ne peut se comparer à la douleur d’une mère.

Le lendemain, mon père, à la carderie, m’expliqua ce qu’il voulait dire. J’ai donc appris les dessous de l’affaire. Yannis, deux ans avant, par l’intermédiaire d’un ancien cadre de la Résistance, avait rencontré un inconnu qu’on lui présenta comme un cadre de l’organisation clandestine du KKE de Thessalonique. Celui-ci lui demanda de créer un groupe qui fournirait des renseignements sur l’organisation et ses projets. Yannis, 19 ans alors, persuadé d’être sur la bonne voie, a enrôlé deux amis d’école, Giorgis et Apostolis, avec qui il était dans l’EPON les premières années d’après Varkiza et de la guerre civile. Ce « monsieur » qui lui rendit visite de temps en temps, lui demandait des renseignements sur la situation en général, sur les problèmes du peuple et l’action des groupes de poursuite, les forces des Maïdes, etc. Ces renseignements n’allaient pas au Parti, mais à la Sécurité... C’est ce que voulait dire mon père quand il s’écria « Si au moins il travaillait pour le Parti ». Et ce fut le principal argument de la défense au procès où ce « monsieur », témoin principal ne s’est pas présenté. Le tribunal naturellement n’en n’a pas tenu compte, car, semble-t-il, le système répressif d’inspiration américaine, – peut-être parce qu’il y avait un gouvernement du Centre –, demandait « que des têtes tombent ». Cette idée fut confirmée par le procès, au même moment, au tribunal militaire d’Athènes, du mécanisme illégal du KKE, connu comme « le second procès Beloyannis » qui s’est terminé par l’exécution des quatre ; le ministre de la Sécurité d’alors, Konstantinos Rendis, voulait présenter un « réseau d’espions » étendu dans tout le pays.

Mon père m’avoua que, pendant tout le temps de l’arrestation-procès-condamnation de Yannis, il était dévoré par le remord, la culpabilité « être celui qui lui a montré la voie ». J’ai essayé de le faire changer d’avis en lui assurant que « nous avoir montré la voie » figurait parmi ce dont nous lui étions reconnaissants. Et, même si nous n’avions pas été dans l’avant-garde en 1941, quand la Résistance s’est étendue en 1943 à tout le pays, il est exclu que nous n’y soyons pas entrés. Dans toute notre courte vie précédente, nous avons montré que nous ne voulions pas être des de *simples citoyens*, mais des *citoyens dignes*, même si on ignorait alors le sens complet de ces termes.

La semaine suivante, j’ai rencontré Apostolis. Il m’a raconté toute l’affaire, le procès en particulier. Au début, Yannis était persuadé que leur contact était sérieux. Puis il commença à douter et il voulut couper les relations quand le mouchard lui demanda des renseignements militaires sur les forces qui stationnaient près du village. Et exactement lors de leur dernier contact, alors qu’il allait lui dire que c’était leur dernier échange, trois-quatre policiers en civil que l’autre avait amenés de Thessalonique ont surgi et l’ont arrêté. Au même moment, la

police locale a arrêté les deux autres et un garde-champêtre voisin, un type un peu bizarre. Au tribunal, on a vu que les autorités avaient fourré dans le dossier n'importe quoi. Yannis et son avocat ont demandé avec insistance que le mouchard soit présent, le tribunal a été sourd, comme souvent à l'époque. Yannis a réfuté les accusations, affirmé courageusement son droit à avoir des contacts avec le parti de son choix, même illégal, il a pris tout sur lui et déclaré que les deux autres avaient subi des pressions et des menaces de sa part. « Giorgis, continua Apostolis en sanglotant, s'est dressé disant que Yannis était comme un frère, qu'il l'aimait et ne l'avait jamais menacé. C'est pour ça, semble-t-il, qu'il a été condamné à la prison à vie. Moi je n'ai pas pu dire un mot. Dans l'isolement où ils nous ont mis après la proposition du commissaire royal, la mort pour Yannis, la prison à vie pour Giorgis, je pleurais sans arrêt. Quand le commissaire est arrivé et nous a communiqué les peines, j'ai failli m'évanouir. Yannis m'a attrapé par le col, il m'a relevé et m'a donné une gifle en criant : "Lève-toi ! On ne pleure pas, on chante". Le gardien nous a fait sortir et on a laissé Yannis seul ». Et il sanglotait.

J'ai d'abord essayé de le consoler avec des bêtises. Puis j'ai compris qu'Apostolis attendait ce moment depuis longtemps, il avait besoin d'exploser et il n'avait aucune épaule près delui sur laquelle appuyer sa tête. Sa douleur, ce « on l'a laissé seul », il voulait en laisser couler le fleuve, soulager son âme. Nous l'avons laissé seul pensais-je, mais pouvait-il en être autrement ?⁴²⁴

7. L'exil comme système de répression, au camp d'Aï-Stratis, 1950-1962

D'Aï-Stratis, nous n'avons pas dit grand-chose jusqu'à maintenant. Il est temps, je pense, de le faire, en l'examinant comme le lieu d'une large entreprise de contrôle de la vie politique du pays par les forces du système, comme lieu, peut-être le principal, où étaient déportés les adversaires du régime, et comme système de réclusion et de contrôle.

La déportation administrative sans procès pour raisons politiques date, en Grèce, pour ce qui est de l'époque contemporaine naturellement (il ne faut pas oublier l'ostracisme athénien pendant encore le siècle d'or de Périclès), des débuts du XX^e siècle. En tant que prélude, nous pouvons prendre le bannissement du groupe des syndicalistes socialistes de Thessalonique, au début des années 1910, des cadres de la *Fédération*, cette organisation d'envergure balkanique, et parmi eux le célèbre militant d'avant-garde de la classe ouvrière, Abraham Benaroya⁴²⁵.

Comme fin du processus, considérons pour le moment, (parce que personne ne sait ce que réserve l'avenir, puisque, selon les anciens, il est invisible) le démantèlement des camps de la

⁴²⁴ J'ai dit à Stéphanos Stéphanou que les paroles et la culpabilité d'Apostolis correspondait bien à ce qu'il ressentait de son côté. Il m'a répondu « Si ce n'était que ça, je pourrais peut-être le supporter plus facilement. Mais je traînais, je traîne et je traînerai avec moi la mort de tous ces amis chers et ces compagnons que j'ai perdus depuis des années, sans pouvoir bouger même le petit doigt, pour changer le cours des choses ». Il m'a parlé de cette force d'inertie, qui, à cette époque et encore dans beaucoup de cas, empêche le combattant d'exprimer sa douleur.

⁴²⁵ Abraham BENAROYA, 1887-1979, militant révolutionnaire juif, dirigeant la Fédération socialiste ouvrière de Salonique qui regroupe les différentes nations ottomanes et quatre langues, antisioniste militant, et cofondateur du Parti des travailleurs de Grèce. Collabore après la Seconde Guerre mondiale au SK-ELD avec Svolos et Tsirimokos.

junte à Leros, Samothrace, et Cythère en décembre 1971. L'exil a fonctionné comme la mesure de répression du régime sociopolitique grec bourgeois la plus habituelle et la plus facile en raison du caractère sommaire de la procédure, pour faire face à tous les citoyens qui remettaient en question la légitimité et l'éthique du pouvoir établi, et visaient à lui substituer un autre système politico-économique, plus juste selon leur jugement, à savoir le socialisme.

Cette mesure allait manifestement à l'encontre de tout ce que contenaient, en termes d'égalité devant la loi et de justice, les déclarations des droits de l'homme que les révolutions bourgeoises du dix-huitième siècle, la Française et l'Américaine, et la Grecque de 1821, avaient proclamées. Elle violait le droit de tout citoyen à avoir un jugement, elle déplaçait et remplaçait le jugement d'actes présumés punissables, de la compétence du pouvoir judiciaire – selon la littérature européenne sur le troisième pouvoir – par le pouvoir exécutif, par des actes arbitraires, par les célèbres comités constitués dans chaque département⁴²⁶.

Le but : entraver le fonctionnement et l'activité politique des partis et des organisations de gauche, principalement du Parti communiste, mais aussi d'autres, de moindre portée, comme les archeiomarxistes⁴²⁷, les trotskistes, etc. Naturellement, l'action des comités s'étendait aussi aux domaines proches comme les unions syndicales, coopératives, organes municipaux, sociétés savantes, etc.

Durant la dictature du 4 août, de 1936 jusqu'en 1941, Metaxás ne s'est pas limité à réprimer les milliers d'adeptes du socialisme, il a déporté des agents importants de la démocratie bourgeoise – adversaires, selon lui, de la dictature – comme Georges Papandréou, Andréas Mikhalakopoulos⁴²⁸, Panayotis Canellopoulos, Konstantinos Tsatsos⁴²⁹ et des dizaines d'autres. On a choisi, habituellement, comme lieux d'exil, de petites îles désertiques de la mer Égée (Aï-Stratis, Anafi, Folégandros, Gavdos etc.), tout au long de la guerre civile, comme sous la junte, et certaines de la mer Ionienne (par exemple Paxos, Cythère). AghiosEfstratios, terme usuel dans la langue de la géographie et les documents administratifs du département de Lesbos, a été une île d'exilés politiques, presque sans interruption, de la fin des années 1920 jusqu'à 1962, date du démantèlement du camp. Le camp a donc fonctionné pendant plus de trente-cinq ans avec deux courtes interruptions (1943-1946, mi-1949-1950). En raison du moment de ma présence dans cette île, je préfère parler de sa troisième période, du mois de juillet 1950 où ont été transférés 2 800 exilés politiques de Makronisos, jusqu'à août 1962, donc un peu plus d'une douzaine d'années.

⁴²⁶ Ces comités composés du préfet et des chefs locaux de la police et de l'armée avaient tout pouvoir de décision sans jugement ni défense de l'accusé.

⁴²⁷ Archéiomarxistes : en 1923, se créent parmi les communistes grecs, des groupes d'éducation marxiste basés sur la traduction, l'étude et la diffusion des textes classiques du marxisme, d'où leur dénomination d'archéiomarxistes. Ces groupes étaient conçus comme des groupes d'éducation pour les militants du KKE, mais ils furent exclus de ce parti dès l'année suivante. En 1930, ils rejoignirent formellement l'Opposition de Gauche internationale de Trotsky.

⁴²⁸ Andréas MIKHALAKOPOULOS, 1875-1938, collaborateur d'Elefthérios Venizélos, 1^{er} ministre quelques mois en 1924 et 1925.

⁴²⁹ Konstantínos TSATSOS, 1899-1987, juriste reconnu, ministre des Affaires étrangères en 1945 et plusieurs fois par la suite, collaborateur de Karamanlís, Président de la République grecque de 1975 à 1980.

L'exil à Aï-Stratis a dans cette période des caractéristiques qui le différencient du passé. Ce n'est pas un simple changement forcé de domicile. C'est un camp d'internés, dans un espace strictement déterminé, régi par les dispositifs de l'ordonnance 511/1947 de la guerre civile, dans la continuité des pratiques du camp de Makronisos. À une différence près : les autorités n'y exercent pas sur les corps des détenus les tortures abominables qui avaient été les principaux moyens de répression dans l'enfer de Makronisos, tel qu'il est resté dans la conscience collective qui a imprégné la pensée des opposants de la gauche, toutes générations confondues. Mais on y pratique toutes les contraintes que l'ordonnance 511/1947 mettait à la disposition du commandement de la gendarmerie : contraintes d'espace, de temps de circulation, de contrôle de présence (appel), de l'alimentation, du courrier (censure), des informations, interdiction des postes de radio, contrôle de la formation (censure des livres, interdiction de groupes de formation), d'une possible culture locale (interdiction d'éditer journaux, livres, ou autres imprimés, censure des œuvres théâtrales, des chansons, des revues, des matinées poétiques), de la communication avec les parents ou amis (visites très limitées)⁴³⁰, etc.

Abordons maintenant la vie interne des exilés et penchons-nous sur trois domaines : le caractère du camp, les problèmes quotidiens dus à la réclusion, et enfin les problèmes des relations internes, comme dans tout autre cas de vie de groupe de longue durée.

En ce qui concerne le premier point, il s'agit d'un camp de « communistes impénitents, dangereux pour l'ordre public et la sécurité », tel que le définit le pouvoir. En réalité, ses « habitants » ont été, pendant une longue période, et la plupart, à vie, des citoyens de gauche, adversaires du régime mis en place après la guerre civile par les vainqueurs, dans leur ensemble, des partisans, membres, et cadres de l'EAM, des combattants de la Résistance contre l'Occupation. Le régime d'après la guerre civile les a arrêtés sans décision judiciaire, de manière collective, à des fins préventives, à partir de 1946 en Grèce du Nord et, à partir du printemps de 1947, dans le reste du pays.

Donc comme toujours, la résistance et sa répression commencent en Grèce du Nord ?

Ton observation est judicieuse, puisque dans l'histoire connue du mouvement de gauche, c'est à Thessalonique que les premiers syndicats de masse ont été créés, juste avant ou pendant les guerres balkaniques, ce qui a coûté cher aux syndicalistes israéliens ; c'est en Grèce du Nord qu'ont été élus les premiers députés communistes en 1926 ; c'est en Macédoine et dans l'Évros que les premières divisions de maquisards de l'EAM ont été formées, et c'est de là-bas qu'est parti le maquis de 1946, c'est-à-dire l'armée de la guerre d'indépendance contre l'occupation anglo-américaine, l'Armée démocratique de Grèce.

Il n'y avait pas d'éléments, même fabriqués, pour les condamner et ils ont été déportés. Ils n'ont pas accepté de faire une déclaration de repentir : voilà leur crime ! Le camp d'Aï-Stratis

430StéphanosStéphanou dit que, malgré cela, par rapport aux camps de la guerre civile (Makronisos et Yioura), celui-ci était un « paradis ».

a donc fonctionné, dans ces douze années, fondamentalement comme un espace de détention d'*otages*, et, de manière annexe, comme espace de détention de citoyens disposés à soutenir l'action de la gauche, du KKE jusqu'en 1956, et de l'EDA tout au long de son existence, de 1951 jusqu'à la dictature de 1967.

Pourquoi en 1956, alors qu'on sait que le KKE a dissous ses organisations par la décision du 8e plénum de 1958 ?

Tu as raison : les organisations clandestines du KKE ont été officiellement démantelées en 1958 ; mais, dès février 1956, quand le 6e plénum du Comité central du KKE, sur l'intervention des Partis frères, a limogé Zachariadis et le noyau central du Bureau politique, et a condamné ses options comme « irrégularité du fonctionnement interne », la grande majorité des organisations du Parti, des petites aux plus petites, qui se limitaient à Athènes surtout aux jeunes étudiants du Parti, s'étaient déjà auto-dissoutes. Beaucoup de leurs membres s'étaient rangés aux côtés de la « mobilisation générale » du front contre Karamanlís, matérialisée par l'alliance électorale de l'Union démocratique proclamée par l'EDA, devenue le pilier principal de cette bataille de toutes les forces démocratiques. Ainsi, 1958 est venu simplement sceller un choix déjà fait par la plupart des communistes à l'intérieur du pays.

Je veux expliquer les termes « captivité » et « camp d'otages », termes consacrés par l'ancienne direction du Parti, les fidèles de Zachariadis à Aï-Stratis ; ce sont les rares points de leur stratégie d'ensemble avec lesquels j'ai été en accord – et je continue à l'être – dès 1956, lors de ma troisième déportation, malgré l'avis de la plupart des camarades qui, comme moi, étaient des dissidents dans la crise interne au camp, la même année. Le pouvoir voulait montrer « un exemple à ne pas suivre », puisque le critère de base de cette prise en otage était non pas la personnalité politique individuelle de chacun, mais une menace de déportation pour toute la population de gauche et démocrate, et, en particulier, pour tous ceux qui avaient l'intention de se mêler activement à la vie politique et sociale. La preuve ? Disons, le nombre de détenus. En 1954, le camp comptait 1 300 à 1 400 individus. Étaient-ce les seuls adversaires ou les plus dangereux pour l'ordre bourgeois parmi les huit millions d'habitants, dont quatre millions de citoyens actifs institutionnellement ? Ou parmi le million d'électeurs environ que comptait l'EDA, comme l'a prouvé le résultat des élections de 1958 ? Manifestement c'est « loin de la vérité » comme disaient les anciens.

Deuxième point, la composition de cette population détenue. La grande majorité était des gens de gauche arrêtés préventivement en 1946 ou 1947, présents dans les lieux d'exil ou dans des camps parfois depuis sept ou huit ans. Ce n'est pas négligeable comme durée. Sur leur dangerosité, il n'y avait que des éléments qui se référaient à l'époque du Troisième décret, la première monstruosité législative de la guerre civile. Rien de concret pour les quatre années qui suivent. Donc, la seule chose dont on pouvait les accuser, c'était le fait d'avoir eu peut-être le dessein de prendre le maquis, principalement pour échapper à leur anéantissement physique par les hordes paraguayennes ou des hommes en uniforme pressés de servir

l'ordre répressif du pouvoir. Une grande partie d'entre eux, plusieurs centaines, habitaient ou avaient été recensés dans de petites communautés des douze départements frontaliers du pays ; ils avaient simplement été des membres ou des cadres subalternes de l'EAM de l'Occupation et ils s'étaient abstenus aux élections de 1946 en se pliant à la ligne du Parti ; ils étaient donc entrés officiellement parmi les citoyens « perturbateurs » qui menaçaient « la famille, la religion et la nation grecques ».

Assurément, le régime s'est employé après 1952 à agrandir les listes de cette population avec de nombreux jeunes – garçons et filles – qui participaient de temps en temps aux mobilisations de la gauche dans les premières années de l'après-guerre civile, comme les « jeunes de mai » (jeunes filles et jeunes gens qui avaient été arrêtés dans les manifestations du Premier mai 1953 à Athènes et au Pirée), ou les cadres de l'EDNE, la première organisation légale de jeunesse de gauche, après la guerre civile. L'EDNE a été dissoute par un gouvernement du centre, avant même la fin de sa première année, et son organe de presse, *Les Gardes de la Paix*, n'a vécu que quatre ou cinq mois ; on l'a fermé avant de dissoudre l'EDNE. Le pouvoir enrichit aussi le camp de quelques déportés permissionnaires qui avaient commis le crime de représenter l'EDA aux élections de 1952 ou aux élections des suppléants et qui, au deuxième tour des élections de suppléants, par endroits, ont continué en raison du système électoral majoritaire qui ne prévoyait pas la possibilité de suppléance en cas de vacance inattendue. Parmi eux, dans l'Évros, moi, Theocharis Keramitsoglou, député de l'EDA, après les élections de 1958, Cleanthis et Giorgis Simsirikis, Athanasia Tsikiri, je ne me souviens pas d'autres noms. On trouvait aussi des condamnés politiques qui avaient été libérés avec une remise de peine de cinq ans, sur la base des lois de clémence, comme la loi 2058, décidée par le gouvernement Plastiras-Venizélos à la fin de 1951 ou au cours de 1952[dite « Mesures de pacification »]. Ces quelques personnes ajoutées aux « permanents » du camp, peuvent être classées parmi cette population annexe citée plus haut, de citoyens intégrés après une libération, ou adhérant à une organisation de gauche, ou de gens que la Sûreté soupçonnait de soutenir les formations illégales du KKE (KKE et EPON clandestine). Et, à la plupart, on reprochait une adhésion à l'EDA qu'aucun d'entre eux ne cachait puisqu'ils l'avaient représentée, à plusieurs reprises, aux élections législatives ou dans son fonctionnement quotidien là où elle existait.

C'est le moment, je pense, d'expliquer le terme d'exilé-permissionnaire mentionné précédemment à plusieurs reprises. Dans la période 1950-1959, il n'y a presque pas eu de libération de déportés, presque aucun exilé quittant le camp n'a reçu un document de l'État dans lequel on lui communiquait qu'il cessait d'être déporté et de vivre sous le régime de l'ordonnance 511/47. En revanche, à ceux qui étaient « libérés » s'appliquait la qualité d'« exilé en résidence surveillée ». Au-delà du paradoxe langagier (comment en vérité peut-on être exilé chez soi ?), le fait est qu'ils continuaient, quand se terminait leur déportation, à recevoir une décision de la commission locale de sûreté du département qui indiquait que « leur déportation était reconduite pour un an à AghiosEfstratios parce qu'ils étaient dangereux pour l'ordre public et la sécurité nationale ».

Beaucoup de permissionnaires l'ont reçue, par exemple Dimitris Raftopoulos, qui a eu dix prolongations de ce genre alors qu'il ne se trouvait pas à Aï-Stratis. L'état d'otage se

poursuivait ainsi à l'extérieur du camp, puisque le permissionnaire, plus de trois mille personnes environ, était un jouet à la disposition de l'humeur du ministère compétent et de la police locale, qui, toujours approuvée par le ministère, proposait ou non de renouveler le bannissement. De cette « liberté sous conditions » un très petit nombre a été excepté dont les députés de l'EDA élus aux élections de 1956 et 1958. Cela n'a pas empêché une grande majorité des permissionnaires de se trouver pendant toutes ces années en première ligne des luttes politiques, syndicales et sociales qu'a menées le parti autorisé de la gauche, l'EDA, cette majorité que pourtant Zachariadis, chef infallible et juge de tout, avait traitée, en 1952 je crois, de « queue de plomb du mouvement » !

Élément supplémentaire et révélateur de ce que le critère fondamental des détentions et des nouvelles arrestations n'était pas la place élevée des détenus dans le Parti, c'est que les déportés, dans leur grande majorité, étaient d'ex-simples membres (jusqu'à cadres moyens) des organisations éamites quand on les a arrêtés. Et parmi eux, pas mal d'habitants « oubliés de Dieu » des zones surveillées⁴³¹ ou des régions montagneuses de la Grèce du Nord et du Pinde, en particulier des combattants slavophones de la Résistance. Parmi ceux qui restaient encore en exil, se trouvait un membre du Comité central du KKE élu au septième Congrès du parti en 1945 : Sotiris Soukaras. Pas un membre d'un autre organe plus élevé du KKE, pas un membre de la Commission administrative de l'EDA, pas un cadre syndical supérieur, finalement pas un membre du sommet de la pyramide des partis de gauche. Cette composition a un peu changé après les élections de 1956, et surtout après celles de 1958 ; alors, parmi les quelques 180 nouvelles arrestations qui, en trois mois, ont augmenté d'un tiers environ le nombre des prisonniers du camp, la Sûreté a veillé à inclure des cadres supérieurs de l'EDA comme Panayotis Katerinis, ex-député de 1951, et membre du Comité exécutif de l'EDA, Nikos Solomos, secrétaire de la Jeunesse de l'EDA (N.EDA), et membre de la première conférence panhellénique du parti en 1956 et de sa Commission administrative, Mimis Despotidis, Potis Paraskevopoulos et, plus tard, Manthos Tsiboukidis et Nikos Karras.

Nos camarades slavophones

431 On appelait *zones surveillées* de 1946 à 1974, à la chute de la junte, les sections nord des douze départements frontaliers de Grèce du nord de Corfou à l'Évros, dans lesquels on interdisait l'entrée des citoyens du reste du pays sans une autorisation spéciale des autorités locales de gendarmerie ; en certains points, il fallait aussi un permis des autorités militaires. La même chose valait pour les habitants de ces régions quand ils voulaient aller dans le reste du pays ou dans des villages voisins, ou même dans des champs que la ligne de démarcation avait laissés de l'autre côté. Ce régime avait été fixé par des lois spéciales datant de Metaxás, renforcées pendant la guerre civile. Ainsi, aucun habitant de la zone et du reste du pays ne pouvait y monter une entreprise sans une autorisation de la police et des militaires, ce qui présupposait le certificat de loyauté nationale. La même condition valait aussi pour tout transfert ou surtout tout achat de terrain. Il n'était pas question de libertés politiques élémentaires comme la lecture du journal de son goût (même le *Makedonia* conservateur centriste était rarement lu ouvertement au café) ou de vulgarisation des points de vue d'un parti de gauche ou considéré comme sympathisant, ou encore d'une activité culturelle individuelle ou collective qui pouvait susciter des soupçons à un gendarme qui l'accuserait de « contenu subversif ». Ce régime, à partir de 1963, a éclaté parfois là où la gauche, et en particulier sa jeunesse N.EDA ou la Jeunesse démocratique Lambrakis, a exercé des pressions et a valorisé des fêtes locales ou des initiatives écologiques, comme le nettoyage des bois par exemple. Stéphanos Stéphanou m'a lu un de ses textes inédits qui rapporte une initiative similaire des Lambrakis de Kilkis Nord, qui ont agi de cette manière – le quinze août dans le village frontalier de Drosatos où il avait été invité et fut témoin oculaire. Ce régime a perduré en Thrace jusqu'en 1995.

Je voulais vous demander à l'occasion de cette référence aux slavophones. Quelle était la position des combattants slavophones : comment ont-ils été perçus par les exilés politiques, par le mécanisme du Parti, et par le régime en place, puisque, d'une certaine façon, ils incarnaient l'ennemi extérieur, le « péril slave » ?

La première fois que j'ai rencontré des prisonniers politiques slavophones, c'était dans les prisons de l'ex-École italienne de Patras. Nous avons déjà parlé de mon passage dans les prisons de droit commun de Céphalonie⁴³², près du lieu des exécutions de Drapanos. Rappelons : les prisons de Céphalonie ont été bâties, comme celles de Corfou, par le gouverneur anglais Maitland pendant l'occupation anglaise de l'Heptanèse [1815-1864]. De 1945, après les accords de Varkiza, jusqu'en 1953, elles ont accueilli, dans des conditions très difficiles, des centaines de prisonniers politiques condamnés à de lourdes peines, des combattants de l'EAM, de l'ELAS et de l'EPON, condamnés pour des « méfaits » du temps de l'Occupation et, à partir de la fin de 1946, des condamnés à partir de la législation complexe de la guerre civile au service de la répression de l'EAM. Dès le début de 1948, on a effectué des dizaines d'exécutions dans ces deux catégories ; un nombre qui probablement dépassait les dizaines, a été littéralement exécuté par les employés de l'établissement (le célèbre *La filière* de Korovesis⁴³³) par la méthode de l'alimentation forcée durant les grèves de la faim répétées dans le cadre des protestations des prisonniers et de ceux qui, dans la société civile, jusqu'à l'été de 1949, leur apportaient leur soutien dans leur lutte contre la poursuite des exécutions.

Y a-t-il eu une mobilisation internationale après la mort par alimentation forcée de vos camarades ?

Dès qu'ont commencé les exécutions de groupe dans le Sud de la Grèce (au Nord, elles avaient déjà commencé en juin 1946) la mobilisation interne s'est intensifiée, d'abord des familles et auprès d'elles, des agents sociaux comme les chefs locaux qui avaient le courage, peut-être pas de protester fermement, mais d'attirer l'attention des agents gouvernementaux sur le traitement de leurs compatriotes qu'ils jugeaient injuste ; cette attitude aujourd'hui serait jugée peu vigoureuse, mais alors elle risquait de se payer cher. En même temps, dans les dernières années de la guerre civile, des agents sociaux, des collectivités et des intellectuels, dans le monde occidental, en Angleterre et en Amérique du nord ont développé des mouvements de soutien ; leurs efforts se sont intensifiés dans l'été de 1949, l'Union soviétique est intervenue à l'ONU et un large mouvement de soutien de l'extérieur a été le facteur décisif

432StéphanosStéphanou m'a confié qu'« avec une bande de gamins (éponites) ils avaient juré que si un jour ils étaient libérés, ils se donneraient rendez-vous dans l'île pour faire sauter à la dynamite la citadelle anglaise. Ainsi au moins, disaient-ils, les quelques mois de prison que leur coûterait l'entreprise sanctionneraient une vraie infraction à la loi pénale et non les mensonges du Troisième décret ». Ils ont été devancés par le séisme de 1953, qui, parmi les catastrophes qu'il a provoquées à Argostoli, « a commis l'action agréable à de démolir le bagne ».

⁴³³ Périclès KOROVESIS, 1969, *La filière*, Paris, éditions du seuil.

du sursis de l'exécution des seize éponites de l'affaire connue comme « le procès de l'EPON du Pirée »⁴³⁴.

Pourquoi en Angleterre et en Amérique principalement ?

Un facteur fondamental, comme dans le reste de l'Occident, était, je crois, une tradition démocratique de défense des droits de l'homme tels qu'ils avaient été inclus dans les déclarations des révolutions bourgeoises du dix-huitième siècle. Personnellement, je soupçonne qu'une autre raison mobilisait ce groupe minoritaire de protestation ; c'était peut-être la conscience d'une culpabilité collective sur les raisons de la situation tragique en Grèce, liée à la politique de leurs pays, leurs interventions dans notre pays et son occupation de fait par la Grande-Bretagne à partir de 1944, et par les États-Unis avec la doctrine Truman⁴³⁵ à partir de mars 1947. En ce qui concerne les pays de l'Est, leur soutien, n'a jamais eu un caractère populaire massif, il s'est limité aux protestations verbales du gouvernement soviétique.

C'était à prévoir étant donné le manque de démocratie du régime sur place.

Jadis, en parlant de ces questions, Chronis avait dit dans un de ses entretiens « heureusement que nous n'avons pas gagné »⁴³⁶. À l'instant où je l'ai lu ou entendu, je ne me souviens pas, spontanément, une objection a surgi en moi, heureusement je ne l'ai pas formulée à haute voix. Mais plus j'y pense, au fil du temps, plus mon objection se flétrit, et mon affirmation se renforce. C'est une grande question, et je ne me sens pas encore mûr pour la formuler dans ses détails.

Ce n'était pas un simple manque de démocratie, c'était la construction complexe d'un pouvoir sans précédent peut-être dans l'histoire, un pouvoir de répression tentaculaire et ramifié jusqu'à la dernière cellule de la collectivité dans laquelle cet être social que nous appelons homme subsiste sans pouvoir vivre autrement. Je ne suis pas sûr que si nous avions gagné, nous n'aurions pas construit, nous aussi, dans notre pays une chose comparable à ce lieu de supplice. C'est peut-être le plus probable, puisque, même si le nouveau gouvernement résultait d'un mouvement populaire sans précédent, massif et diversifié, ce qui aurait peut-être empêché une telle dérive, nous ne disposons aujourd'hui d'aucun exemple d'un pays où se serait construit un régime de type soviétique qui échappât à la règle générale. Réfléchis, pas

⁴³⁴ Procès de 16 membres de l'EPON entre le 16 juin et le 1^{er} juillet 1949. Ils sont tous condamnés à mort, mais après un simulacre d'exécution, la peine est convertie en un emprisonnement de 7 ans.

⁴³⁵StéphanosStéphanou insiste sur la qualification d'occupation qui, il le dit, n'a pas besoin d'une argumentation historique. Il suffit que le président du Gouvernement d'Union Nationale, Georges Papandréou se soit mis au garde-à-vous et n'ait contesté aucun ordre du général Scobie, chef du corps expéditionnaire et des forces résistantes en Grèce par l'accord de Caserte, et que PanayotisCanellopoulos, ministre de la Défense nationale au cours de la guerre civile, ait présenté le détachement militaire à Van Fleet avec les mots « Général, voilà votre armée... »

⁴³⁶ChronisMISSIOS, 2015, *Καλά, εσύσκοτώθηκεςνωρίς*, Athènes, EllinikaGrammata.

même le Vietnam n'a constitué une exception. Là-bas pourtant, une mobilisation populaire de libération, avec des centaines de milliers, sinon des millions de victimes de la force française, puis américaine, a réussi à obtenir une issue heureuse dans son combat national ; mais, pendant des années et des années, le régime qui a surgi, a fonctionné comme un gendarme, aux dépens de son peuple et, plus encore, aux dépens des peuples voisins. Quant à notre sort personnel, si nous avions gagné, nous, les plus sensibles aux « idées bourgeoises » des droits de l'homme, je conjecture avec terreur que, pendant une durée inversement proportionnelle à la tempête de l'indignation personnelle qui, je crois, aurait bouillonné en nous, très probablement, nous aurions servi ce régime jusqu'au moment où notre compromis avec l'idée du service de notre but final aurait cédé et alors... la Sibérie aurait été prête à nous accueillir et nous aurions fini dans l'oubli général, honnêtes, sans rabais désormais, notre vie de combattant. (Je ne sais pas si je réussis à dire tout ce qui bouillonne en moi).

À nouveau, nous nous trouvons face à face avec l'idée de la nécessité d'une contrainte intérieure comme souvent elle se manifeste dans votre discours.

Dans un réseau de nécessité, le combattant-homme passe de mauvais moments avec toujours à l'esprit que quelque chose qu'il considère comme nécessaire d'être dit ou fait, éloigne, ne serait-ce que de quelques mètres, la réalisation du but final. Ça a toujours été notre tourment depuis le moment où notre cerveau est entré dans un fonctionnement qui ne se conforme pas aux choses reçues ou imposées par les clichés d'en haut, mais obéit à la supériorité de la responsabilité individuelle et de l'élaboration intellectuelle personnelle.

Il y a deux formes de contrainte dans votre discours : pas seulement ne pas dire ou ne pas faire ce que vous voulez, mais encore dire ou faire ce que vous ne voulez pas.

C'est très juste. Mais retournons à nos amis Slavo-macédoniens. Je ne peux pas dire que je puisse donner une réponse complète à ta question. Je ne parle que de mes souvenirs personnels, ceux d'un vieil homme désormais. Et je revois devant moi les formes chères de beaucoup de mes amis : l'occupant de la tente voisine dans le premier champ du troisième secteur à Aï-Stratis, Stéphanos Idou, le beau bûcheron et danseur exceptionnel, Giorgis (son nom de famille m'échappe), l'éponite rieur et sensible, Babis Anastasiadis, tonton Mitsos Soumtakos qui faisait nos emplettes, Yannis Zaikos, mon « collègue », auteur de revues, et d'autres camarades dans le combat commun des deux peuples, akrites⁴³⁷ de l'armée de libération populaire dont nous dirons deux mots plus bas. Je les aimais, nous les aimions tous dans le camp, je ne me souviens pas qu'auraient fait exception certains qui, dans le fond de leur conscience, auraient eu des restes de chauvinisme de l'antagonisme de la première décennie du XX^e siècle entre les comitadjis bulgares et grecs sur la possession de la Macédoine, alors sous domination turque. Et nous les aimions pour beaucoup de raisons :

⁴³⁷ L'expression s'applique aux habitants des zones frontalières en danger, par référence aux *akrites* byzantins, des soldats-paysans que l'Empire installait dans les zones menacées.

parce qu'ils étaient dévoués, autant que nous les grecophones, à notre cause commune et à notre objectif ; parce qu'ils ont souffert et mis leur endurance dans la caisse générale des biens du combattant en affrontant des épreuves, au moins autant que nous, les grecophones. Ici le « au moins » n'est pas assez, parce que leur particularité de langue et de nationalité a été parfois, cause d'épreuves plus dures.

[Ici, StéphanosStéphanou semble très profondément ému et je le lui fais observer.]

Si tu m'aimes, laisse-moi être ému, laisse-moi le vivre. Ce sont mes biens, ces choses, c'est la première fois que je parle de ces hommes. Je ne suis pas contrarié, je vis de belles heures. Comment les vivrai-je, avec un sourire de commande ? Seulement de toute mon âme et de tout mon corps.

Nous les aimions parce qu'ils étaient tous, tous, je le jure, doux, aimables, drôles, prêts à donner toutes leurs forces ; et ils en avaient beaucoup, inépuisables, souviens-t'en, pour diminuer nos manques et nos insuffisances, fidèles aux ordres du Parti local « pour rendre notre vie moins indigente, moins pénible », prêts à traiter, à soutenir tout besoin général, tout manque individuel d'uncamarade, parfaits dans le comportement quotidien et l'aide fournie qui permet de juger le psychisme interne et la morale ; dans la vie en commun, les grandes actions sont plus faciles que la vigilance quotidienne pour compenser l'absence de la mère, de l'époux, du fils et de la fille, de la personne chérie, de ton camarade.

Quant à la direction locale du Parti, je ne pourrais pas l'accuser de les sous-estimer intentionnellement ; eux aussi étaient intégrés dans une sous-estimation, *de fait* au moins sinon consciente, des forces régionales, donc des forces paysannes qui étaient la grande majorité dans les rangs de l'EAM, dont le substrat idéologique était la quête effrénée de prolétaires pour remplir la pyramide du mécanisme du Parti. Cette maladie endémique a tourmenté le mouvement depuis 1923 jusqu'à la fin de la dictature militaire, ce qui eut pour résultat d'évincer une couche restreinte, mais d'importance considérable, d'intellectuels de valeur – et la Grèce n'en possédait pas beaucoup dans les trois premières décennies de vie du communisme dans le pays. Une brève interruption de cet état de fait s'est produite à l'époque du grand développement de l'EAM ; en effet, où trouver des cadres prolétariens pour occuper les postes-clés des grandes organisations comme le KKE qui comptait 400 000 membres sous l'Occupation, l'EAM, un million et demi de membres à la même époque, l'ELAS, 100 000 maquisards à l'été de 1944 et les nombreux milliers de réservistes de l'ELAS des villes et des bourgs, les 600 000 jeunes éponites en octobre 1944, ou encore les 30 000 000 de membres de la Solidarité nationale ? Même dans le Bureau politique du KKE, des coiffeurs (Ioannidis) tenaient la place des prolétaires, des maîtres d'école (Yannis Zevgos), des juristes (Miltiadis Porphyrogénis) qui, de temps à autre, avaient jadis travaillé une demi-journée dans

une usine de tabac, ou n'avaient jamais travaillé dans la production (tel le grand chef!)⁴³⁸ Dans ce climat, dévaloriser les combattants de la minorité slavophone ne paraît pas étrange, tout comme ceux de la minorité turque (n'en déplaise à la version officielle qui parle de minorité « musulmane »)⁴³⁹. Le pauvre Sali Kérim, travailleur du tabac de Xanthi, communiste d'avant-guerre, exilé par Metaxás et torturé à un point inimaginable à Makronisos, qui avait été responsable d'hommes et leur vie dans son long parcours au Parti, n'a eue fonction officielle, comme il le disait sur un ton sarcastique en prison ou en exil, *pour la première fois qu'au cours de la dictature des colonels*. Il a été « élu » responsable de la propriété dans le plus grand des deux dortoirs du camp des exilés politiques à Partheni [Leros] ! Combien de choses ont vraiment changé dans notre cerveau retardataire de cette période... C'est peut-être le choix du commandant du camp de Yioura, de considérer comme dangereux notre compagnon Sali, et de l'inclure parmi les 250 personnes qu'il a d'abord isolées en prison, puis transférées au camp de Partheni en juin 1967, qui lui accorda un certain prestige et nous en a fait prendre conscience.

Pour résumer, je soutiens que la détention des reclus du camp d'Aï-Stratis était fondamentalement celle d'anciens éamites devenus *otages*, et fonctionnait comme une menace pour tout citoyen actif qui voulait agir selon ses principes idéologiques et politiques. En même temps, après 1952, c'était aussi un moyen de répression contre des citoyens de gauche choisis, en particulier des membres de la génération d'après l'Occupation qui constituaient une menace pour le régime de l'après-guerre civile et ses inspirateurs étrangers.

Sur quels critères vous choisissaient-ils ?

Ils exilaient tous ceux que les autorités locales jugeaient dangereux et dont elles suggéraient la déportation au ministère. Naturellement, les possibilités étaient restreintes parce que la logique de la captivité ne leur permettait pas d'avoir un camp étendu. Des centaines, en tant que menace, sont aussi efficaces que des milliers, mais un camp de quelques centaines de « têtus » crée une impression différente de celle d'un camp de milliers d'exilés. De surcroît, il y avait des exilés permissionnaires et après 1959, des déplacés à Athènes et à Thessalonique qui ont vécu pendant longtemps – parfois même dix ans – sous la menace de passer soudain un mercredi, jour où partait du Pirée le bateau pour Aï-Stratis, de la liberté restreinte de permissionnaire à la vie de prisonnier du camp pour une durée indéterminée.

Donc, d'une certaine façon, c'était aussi une question de chance ?

438 Stéphanos Stéphanou a ajouté que dans les anciennes biographies, on mentionnait que Nikos Zachariadis avait travaillé comme docker à Istanbul. « Eh bien, je m'étonne, mon enfant, de quand il a eu le temps de le faire, puisque dans la troisième décennie de sa vie nous le trouvons secrétaire de l'OKNE, c'est-à-dire cadre depuis longtemps d'une occupation exclusive au Parti », a-t-il dit notamment.

439 Le traité de Lausanne exempté de « l'échange obligatoire des populations grecques et turques », les « musulmans » de Thrace, dont la majorité est turcophone. La Turquie et ses partisans revendiquent l'appellation de « minorité turque », la Grèce, de « minorité musulmane ».

Au gré du responsable de la sécurité sur lequel tu tombais ; par exemple, le mien, monsieur Katsikis, ne pouvait pas digérer que, dans l'arrondissement de Soufli, circulât un personnage qui, impénitent, lui déclarait sans arrêt qu'il était communiste.

Les problèmes de subsistance au camp

La deuxième partie des problèmes se résume en la subsistance matérielle et spirituelle des exilés. Il ne faut jamais oublier que leur problème fondamental est leur détention injuste – sans jugement. Il y a, pendant ces années une dissonance en Europe de l'Ouest, parce qu'à cette époque on emprisonne sans jugement, et en beaucoup plus grand nombre, des citoyens démocrates en Espagne et au Portugal ; mais là, au moins, le régime est une dictature proclamée. L'originalité de la Grèce est que le pouvoir soutient avec force que son régime est une démocratie représentative de type occidental. La détention de plusieurs années sans jugement est donc son premier point faible. Conformément à cette logique simple, les Grecs exilés politiques, avec le secours de vecteurs sociaux de toute provenance, intérieure et internationale, se battent pour la suppression du camp et de la relégation administrative, non pas tant pour régler un problème individuel ou collectif, mais surtout, parce qu'ils croient ainsi contribuer à l'application de ce que *le régime affirme être*, au fonctionnement d'un des droits fondamentaux du citoyen, du droit d'avoir un vrai jugement. Au-delà de ce problème de base, les conditions de détention provoquent des problèmes, et donc des revendications, que je vais essayer de citer rapidement.

Parlons de l'alimentation. Un pouvoir qui garde ses adversaires enfermés dans un camp strictement délimité, sans droit à une occupation professionnelle qui leur permettrait de s'approvisionner en produits nécessaires à leur subsistance, est de toute évidence obligé d'assurer leur entretien. Cependant, le pouvoir de l'après-guerre civile ne répondait pas à cette obligation, pas même de façon élémentaire. Un simple élément arithmétique étaie, à mon avis, ce point de vue. Jusqu'en 1952, l'allocation individuelle des exilés était de quatre drachmes (sans les trois zéros que, un an plus tard, Markezinis⁴⁴⁰ a enlevés). Je ne dispose pas d'équivalence pour montrer l'absolue minceur de la prestation. Un exemple seulement. Pour la fête de l'Annonciation, en 1953, – le Carême permet alors de consommer du poisson –, nous avons tenté, dans notre maison, très pauvre alors, de fêter la « bonne nouvelle » (l'annonciation de la maternité de Marie) avec une boîte de conserves de calamars. Les conserves de l'aide américaine de l'UNRRA⁴⁴¹ circulaient encore. Cette boîte, qui suffisait à peine à un repas avec un peu d'huile d'olive et beaucoup de pain pour les cinq membres de la famille, m'a coûté six drachmes, donc une allocation d'un jour et demi d'un exilé. Comment nous sommes-nous débrouillés pour survivre puisque, sur les quatre drachmes par jour, en ôtant une drachme et trente centimes pour les médicaments, le nettoyage (la chaux) et le pétrole pour la cuisine, les bains, la machine à produire du courant, que l'administration nous

⁴⁴⁰Spyros MARKEZINIS, 1909-2000, homme politique membre de différents partis de droite ou du centre-droit, plusieurs fois ministre, Premier ministre quelques mois en 1973.

⁴⁴¹ UNRRA, *United Nations Relief and Rehabilitation Administration*, présent en Grèce dès le départ des Allemands et jusqu'au début des années 1950, très actif pour apporter de l'aide alimentaire qui, souvent détournée, a fait l'objet d'un trafic alors qu'elle était donnée.

retenait, il nous restait à chacun une ration journalière de 2,70 drachmes ? C'était un exploit que, je crois et je m'en enorgueillis, seuls des exilés politiques pouvaient réaliser. D'abord par l'alimentation collective, deuxièmement par la gestion honnête du groupe de subsistance, troisièmement par tout ce que les quelques familles qui en avaient la possibilité, envoyaientaux leurs, et quatrièmement par notre part de la senne, la moitié de la pêche que nous prenions, ceux d'entre nous qui travaillions (la seule occupation permise) en tirant le filet sur le sable de Sahara.

Nous appelions Sahara le troisième ravin,à ce moment-làinhabité, mais habité dans la période 1947-1949 par des exilés qui dépassaient alors les 4 500, vers lequel la gendarmerie autorisait notre promenade aux heures de circulation en dehors du camp, de la fin l'appel du matin jusqu'au coucher du soleil. Ce surnom venait du sol sablonneux et presque sans arbres. Un autre élément bénéfique qui nous autorisait à « faire argent de tout » était que, après de nombreuses tentatives, nous avons obtenu dusous-lieutenant de gendarmerie gérant l'allocationqu'un homme à nous, un exilé, puisse sortir et faire nos commissions conformément à une liste détaillée que lui donnait notre comptabilité intérieure ; il négociait des rabais avec les commerçants que le sous-lieutenant (qui avait l'argent) n'avait ni le dessein ni la possibilité d'obtenir.

La jonction par la suiteavec les marchés du Pirée, d'Alexandroúpolis et de Kavala a aidé à mieux utiliser l'allocation (achat d'animaux et de bois de chauffage). Ce fut aussi le cas plus tard, quand nous avons obtenu d'installerune fromagerie élémentaire et d'acheter la récolte locale du lait de brebis à un prix intéressant pour les éleveurs d'Aï-Stratis et pour nous, tout comme le droit d'acheter aux particuliers leurs brebis devenues stériles.

Un autre problème très aigu était le logement. La première année et demie, tant que la population des déportés variait entre 2 500 et 2 800, 93 % environ d'entre eux vivaient sous des tentes. Seuls quelques malades et des personnes très âgées étaient dans des maisons du village, louées à nos frais. Les tuberculeux, relativement jeunes pour la plupart, habitaient dans deux baraquements que nous avons construits à la va-vite au fond du premier secteur. Il faut noter que des exilés ont vécu exclusivement sous la tente, plus de dix,et certains, plus de quinze ans.

Pourquoi avez-vous gardé les tentes tant de temps ?

L'habitat sousles tentes, au-delà du fait que c'était une volonté constante du pouvoir, concerne aussi d'autres aspects, comme la gestion intérieure, nous en parlerons.

Un sujet également important, et peut-être plus qu'important,fondamental pour nous dans notre antagonisme avec le pouvoir bourgeois, a été la santé des prisonniers et les réclamations à ce sujet faites par le Groupe de survie. Tous, ou presque tous les exilés avaient des lourds antécédents (épreuves de l'Occupation, persécutions sauvages et tortures par le pouvoir d'après-Varkizadans les deux lieux de supplice de Makronisos et de Yioura, par lesquels presque tous étaient passés), que renforçaient les permanentes conditions de vie défavorables

(mauvaise alimentation, logement sous la tente, conditions climatiques, humidité, inondations qui souvent réduisaient notre lieu de séjour à une aire de battage, etc.).

Pour cette raison, dans toutes les protestations, une place centrale était toujours donnée à la libération des personnes gravement malades ou très âgées, comme des jeunes gens qui portaient des traces apparentes de traumatismes psychiques subis à Makronisos, ou, au moins, leur transfert dans des hôpitaux équipés des services adéquats. La réponse constante de la partie adverse était le refus, ou après de grandes pressions de notre part et de ceux qui nous soutenaient (nos familles et l'EDA) la réduction de nos revendications. Ainsi, pendant quatre ans au moins, on nous a interdit les hôpitaux d'Athènes. Quand ça devenait inévitable, on envoyait des malades à l'hôpital de Lemnos. On entend aujourd'hui encore dans les médias, des plaintes des autorités locales sur ses carences sérieuses, imagine alors ce qui s'y passait ! Quant à la Croix-Rouge, grecque ou internationale, je ne peux pas dire qu'elle n'était pas là, mais son aide était délivrée au compte-gouttes. La Croix-Rouge internationale est venue nous voir parfois pour distribuer des vêtements et des vivres venant des pays scandinaves et des pays de l'Est. De la Croix-Rouge grecque, la seule aide, je l'avoue, pas négligeable, a été l'entretien sommaire de notre infirmerie. Elle était logée dans l'ancienne école que nous avions réparée et où nous avons installé vingt lits. La Croix-Rouge grecque dotait chacune de ces places de malade de vingt drachmes par jour. Dans cette infirmerie travaillaient cinq équipes d'infirmiers et trois équipes de cuisiniers, au total, avec les deux infirmiers-chefs, vingt-six personnes qui, par leur dévouement et leur travail généreux, valorisaient cette aide au plus haut degré. Le rôle du médecin de la Croix-Rouge a été décisif pour améliorer le fonctionnement de cet organisme de santé original. Pour parler du premier cas négatif, il y en a eu un (je ne me souviens pas du nom de ce misérable, il est dans les journaux de l'époque, il devait s'appeler Alexandris) qui pensait que sa fonction n'était pas de s'occuper des maladies du corps des exilés, mais « du salut de leurs âmes ». Il tournait dans le camp et essayait de pêcher des déclarations de repentir. Naturellement, cela exaspérait les exilés qui réussissaient très difficilement à se maîtriser et à ne pas se comporter comme il le méritait en menaçant son intégrité physique. Nous aurions dû le battre comme plâtre, le vaurien. Mais nous nous sommes toujours retenus.

Pourquoi ?

Pour ne pas aggraver... On devait montrer notre « sérieux », que les choses étaient un peu « en ordre », que te dire...

En revanche, les deux autres médecins, Charilaos Stéphanou et Vassilis Tsironis ont fait honneur à cette difficile mission, ils restent dans la mémoire des prisonniers comme des exemples, et notre reconnaissance pour ces deux grands scientifiques, ces hommes dignes, sera éternelle. D'ailleurs, la fin de leur vie, tragique pour tous les deux, a scellé leur comportement. Le premier, Charilaos Stéphanou, est mort à Aï-Stratis, à quelques pas de l'infirmerie, d'une angine de poitrine, alors qu'il allait rendre visite à ses patients, et après avoir envoyé à son service pour le ministère, un exposé où il faisait un récit tragique de la

santé des exilés, et du mal qu'il avait à contribuer à son amélioration parce que, comme il le soulignait, les responsables l'avaient « attaché sur le rocher de l'île aride comme l'antique Prométhée, incapable désormais d'aider les hommes ».

Vassilis Tsironis a eu une fin encore plus tragique ; les forces policières de répression de la *Nouvelle Démocratie* l'ont assassiné vers la fin des sept premières années du changement de régime [en fait, en 1978], à la porte de sa maison, qu'ils encerclaient depuis des heures parce qu'ils le soupçonnaient d'être un meneur du groupe du 17 novembre⁴⁴² ! Ce qui pesait contre lui n'était pas tant, comme on l'a écrit alors, le fait que pendant la dictature, il se soit enfui avec sa famille en détournant un avion vers l'Albanie et qu'après, en Suède, il ait fondé le *Front grec neutraliste*⁴⁴³, c'était surtout son action pour protéger la santé des exilés communistes. Le pouvoir de Karamanlís l'avait sanctionné et privé de l'allocation à laquelle il avait droit, et la série de grèves de la faim que le médecin avait entamée à ce sujet, devant le ministère concerné, avait fait plusieurs fois la une des journaux démocratiques de l'époque.

Quelle était votre relation personnelle avec ces deux hommes ?

Tous deux, grâce à leur intérêt scientifique et humain, avaient noué des relations personnelles avec de nombreux prisonniers, dont moi. Je considère comme un plaisir et un honneur d'avoir pu développer une relation amicale avec eux. Avec le premier, grâce à l'intérêt particulier avec lequel il suivait l'affection ophtalmologique que j'ai mentionnée plus haut. Il m'avait inclus sur une liste spéciale de dix malades sérieux, pour lesquels il demandait au ministère un transfert immédiat dans des hôpitaux d'Athènes qui disposaient de services équipés pour le suivi de leur maladie. Le ministère, pour ne pas casser la décision de non-transfert des exilés malades à Athènes, dans les six premiers mois de 1955, nous a délivré un permis de relégation à la maison. Ainsi, j'ai « profité » du maintien dans mon village pendant un an environ, et j'ai participé à la première campagne politique panhellénique de l'EDA aux élections de 1956. Une autre raison, un peu plus personnelle, était que le médecin jouait habituellement le rôle de « président du jury » et décernait des médailles aux vainqueurs des compétitions d'athlétisme que nous organisions de temps en temps. À cette époque-là, je jouais, dans la Section des jeunes du camp, le rôle de responsable des manifestations d'athlétisme. Il se trouvait aussi que je faisais partie des athlètes, soit comme volleyeur, soit comme athlète de saut en longueur et de course de vitesse. Il y avait aussi, alors, un troisième Stéphanou dans le camp, un jeune Athénien des cadres de l'EDNE, Leandros. Il était habituellement notre crieur public et présentait les succès des athlètes et leurs performances. Pendant la durée des compétitions, le médecin hélait sans arrêt Leandros d'un signe de main et lui demandait : « Comment ça va, notre équipe ? » Leandros répondait habituellement « Ça va, ça va ». Pas

⁴⁴² 17 N (17 Novembre) : organisation terroriste née en 1975 qui tire son nom de l'insurrection de l'École polytechnique d'Athènes en 1973, et qui, à ses débuts, veut compléter une épuration non faite des cadres de la junte et de ses soutiens.

⁴⁴³Le *Front grec neutraliste* était une organisation anti-dictatoriale, qui voulait rassembler plus largement du monde, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et qui soutenait la neutralité de la Grèce dans le climat du mouvement des non-alignés, à la tête duquel étaient des personnalités comme Nasser, Nehru, Tito, ou Makarios.

seulement pour lui faire plaisir, mais parce que c'était la vérité. J'ai encore quelque part, à Kapandriti, une des coupes en bois qu'exécutait avec goût le tourneur de notre atelier de menuiserie et que décorait habituellement avec de belles représentations de sauteur ou de coureur et l'inscription « au vainqueur », mon ami Nikos Margaritis, maestro de la chorale.

Est-ce l'auteur connu des deux tomes de l'ouvrage d'histoire de la Macédoine ?

C'était lui, le premier qui a révélé l'étendue et la profondeur du crime organisé dans les camps et dans les prisons de Makronisos par les conseillers anglo-américains qui dirigeaient l'armée nationale. Pendant toute la guerre civile et pas mal d'années après, la dénomination officielle d'armée « grecque » a été remplacée par « nationale », pour accentuer ainsi le fait que dans ce conflit, la nation se trouvait d'un seul côté. J'ai dit « était » parce qu'il y a des années maintenant, cet ami attachant et ce combattant actif nous a quittés, victime d'une maladie incurable, qui, à la fin, avait dévasté cet esprit si actif et révolutionnaire.

Ce « Comment ça va notre équipe » accompagne dans ma mémoire la personne digne de respect de Charilaos que j'évoque toujours avec émotion et reconnaissance. Avec le deuxième médecin, Tsironis, j'ai été d'abord associé professionnellement, quand il est arrivé au camp, vers le milieu de 1958, je crois, et que je travaillais comme infirmier dans notre infirmerie sommaire. Il était le cadet de trois frères qui, en raison de leur pauvreté, avaient étudié à l'école de médecine militaire de Thessalonique qui ne demandait pas les frais élevés des facultés de médecine. Tous les trois, un peu après la fin de leurs études, avaient posé successivement leur candidature comme député, pour quitter l'armée comme l'exigeaient les lois électorales.

Pendant la durée de notre collaboration, j'ai observé la fulgurante évolution de sa pensée politique ; il commença par constater tous les obstacles que le système opposait à l'exercice de sa fonction, au point que, lui, un citoyen de droite selon toute probabilité, – puisque comme à l'accoutumée alors, tu devais être un peu nationaliste pour être admis dans une école militaire – s'est transformé en deux ans en combattant démocrate de première ligne qui défendait par son action quotidienne et à un coût élevé, et à la fin, très élevé, les droits élémentaires des citoyens. Ma relation avec lui a pris un caractère personnel et aura toujours les traits de l'honneur et de la reconnaissance, parce que, après de grands efforts, il a réussi à obtenir mon transfert à Athènes et mon admission dans le service ophtalmologique de l'hôpital Hippocrate avec, à sa tête, le savant distingué, Polykratis ; il m'assura que mon affection serait guérie avec une petite cicatrice au centre de la rétine que je porterai toujours et qui réduit mon champ visuel de façon notable. Nous avons collaboré à nouveau au temps où j'ai travaillé comme employé dans les bureaux de l'EDA, responsable des Archives de sa presse. Parmi de nombreux dossiers, je vis un dossier Vassilis Tsironis, médecin. Là, j'ai recueilli toutes les informations imprimées sur son combat pour faire connaître la morbidité des prisonniers du camp d'Aghios Efstratios, ses critiques et les grèves par lesquelles il revendiquait le paiement de ses droits que l'État n'acquittait pas, comme l'effort auquel beaucoup d'ex-exilés participaient pour que soit mise en valeur la contribution de

Charilaos Stéphanos à son pays, comme médecin de la Croix-Rouge grecque au camp. Et celle du médecin Tsironis, que la démocratie souffreteuse des années 1950-1967 n'a pas réussi à faire disparaître et qu'a tué sans raison la démocratie glorieuse d'après 1974...

Sérieuses également les revendications qui surgissaient sur d'autres points de notre vie matérielle, les vêtements et les chaussures, la vaisselle, les couvertures, etc. ; nous ne devions compter que sur ce dont chacun, individuellement, disposait, et sur l'aide de la famille et des amis. Eux, vu la vaste persécution du pouvoir d'après-Varkiza qui faisait disparaître toutes les traces de fortune épargnées par l'ouragan de l'Occupation et les discriminations du pouvoir suivant, étaient dans l'impossibilité de fournir de l'aide. La répression, qui nous avait retiré toute possibilité d'activité individuelle ou collective pour combler les pertes résultant d'une longue absence et, souvent, des effets dévastateurs de la torture, ne nous a apporté, comme c'était logiquement son devoir, aucune aide. Les rares actions de la Croix-Rouge pourraient être caractérisées de miettes. Il ne nous restait donc qu'à affronter ces besoins avec les équipes que nous avons organisées. Le camp, comme une petite société, disposait de presque tout, au moins tout ce dont un bourg de cette époque disposait. Au-delà de la cuisine, du boulanger, des équipes de santé et de propreté, il y avait des salons de coiffure, un par secteur, une cordonnerie, un tailleur, un atelier de menuiserie, des ateliers de raccommodage de tentes qui, par suite de leur longue utilisation, étaient à moitié détruites, un atelier de mécanique qui dépannait nos engins, jusqu'à des ateliers de construction qui ont construit des baraques pour tous les malades graves que nous ne pouvions pas abriter dans le village ; et, avant tout, ils s'occupaient des travaux d'infrastructure sur les bords des deux torrents qui traversaient le camp et provoquaient souvent, avec les inondations, des dégâts et des catastrophes. Et d'autres ateliers plus petits comme celui d'électricité ou de teinture, qui a eu beaucoup de travail après l'arrivée à Aï-Stratis, en 1953, des cinquante femmes qui étaient restées à Trikeri ; et, à côté de cela, les dispositifs techniques indispensables pour le fonctionnement des manifestations éducatives ou culturelles (bibliothécaires, décorateurs, techniciens de scène, constructeurs et raccommodeurs d'instruments de musique, maîtres et aides d'enseignement de danses grecques et étrangères, etc.). Naturellement, dans notre effort, nos amis et soutiens politiques qui, par nos familles, nous fournissaient des matériaux, étaient un précieux secours.

Comment s'est modifiée avec le temps la fourniture d'aide par l'environnement bien disposé dans l'ensemble à l'égard des prisonniers ?

Il est évident et indubitable que cette aide était ce que nous avions de plus précieux. D'abord, pour renforcer notre force morale, nous faire prendre conscience que nous n'étions pas seuls mais que notre effort était intégré quelque part, dans un mouvement plus largement sensible ou latent, et deuxièmement, parce que, sans cette aide, nous n'aurions pas pu couvrir nos besoins. Cette aide n'a pas manqué, même dans les temps les plus difficiles, et elle ne s'est pas limitée à notre environnement familial étroit. Ainsi, au début, une information à mots couverts dans une lettre d'une mère disant qu'un voisin lui avait apporté à la maison un demi sac de blé ou de maïs avec une petite carte de fête, qui portait le nom du père comme expéditeur... mais sa graphie dessinait le visage d'un ancien camarade de classe ou voisin de

jeux ou membre de la bande avec laquelle tu chantais sous la fenêtre à moitié éclairée de ta belle. Plus tard, des formes plus massives de mouvements et d'organisations qui protestaient à propos de toutes les insuffisances que traînait avec lui le régime de pseudo-démocratie et d'orgie paragonnementale... Les protestations des organes collectifs, comme les conseils municipaux, les syndicats ouvriers, les organismes culturels et artistiques et surtout les associations d'étudiants et autres mouvements de jeunesse et une foule de mouvements et de rassemblements...

Tu le comprends, l'évolution de ce soutien était directement liée aux changements dans l'atmosphère politique du pays et à leur reflet dans la conscience individuelle des citoyens, en particulier des partisans de la gauche. Et ce changement, on le sait, s'est renforcé, quantitativement et qualitativement, à mesure que le temps passait. Et qui plus est, avec des différences qui, chez quelqu'un qui n'en n'avait pas une connaissance « de l'intérieur » ou « de près », semblaient étranges ; ainsi dans la période où le gouvernement était entre les mains du *Rassemblement grec* Papagos⁴⁴⁴, par rapport au gouvernement précédent de l'EPEK-Libéraux, la situation du point de vue de la démocratie s'est aggravée, et vers la fin de cette période, nous, au camp, nous sentions se renforcer la mobilisation sur notre exigence fondamentale de suppression de la détention sans jugement, regroupée avec la réclamation d'amnistie politique générale qui commençait à mûrir dans la conscience publique et à s'exprimer dans des organismes collectifs. Par exemple, le métropolitain d'Attique, monseigneur Iakovos, dans ses sermons dominicaux a exprimé plusieurs fois une prière pour la pacification et l'amnistie générale. Et si nous continuons l'histoire chronologiquement, nous verrons que, malgré la domination de la droite dans les onze années suivantes, les manifestations de soutien aux exilés et à tous les prisonniers politiques se sont multipliées, approfondies, et, en particulier après 1961. Elles se sont associées alors à un mouvement revendicatif très large de démocratisation qui a rempli les places et les rues des villes et, dans certaines circonscriptions, a atteint les villages principaux où dominait une nouvelle génération, celle de l'après-guerre civile, dont nous parlerons plus tard. Nos difficultés alors étaient principalement intérieures, en raison de la diminution progressive du nombre des détenus dans le camp ; cela se comprend facilement, parce que tu as une possibilité de manœuvres pour faire face aux besoins d'une communauté quand son nombre tourne autour de 3 000 personnes qui est différente, et devient plus défavorable, quand elle est restreinte à 300 environ.

Malgré tout, grâce à des changements intérieurs – dont j'espère que nous parlerons –, les trois dernières années après l'été de 1959, la pression des exilés centrée sur la liquidation du camp et leur libération a participé à la lutte à l'intérieur du pays et à l'extérieur, et a été un facteur fondamental pour la dissolution du camp par le gouvernement Karamanlís, en août 1962. Bien sûr, à cette évolution favorable, a beaucoup contribué aussi le choix de ce gouvernement de promouvoir, dans sa politique extérieure, l'union avec la CEE, parce que, de toute évidence, la détention de citoyens, douze ans après la guerre civile, sans accusation et sans jugement,

⁴⁴⁴Alexandros PAPANAGOS, 1883-1955, militaire de carrière royaliste ; il est ministre de la guerre dans le gouvernement de Metaxás, participe à la guerre en Albanie et dirige les forces gouvernementales pendant la guerre civile. Il est nommé maréchal en 1950 et, en 1951, fonde le *Rassemblement grec*.

était un point noir pour cette entrée dans l'Europe, une tache sur l'image d'un pays supposé démocratique.

Il reste un secteur exceptionnellement intéressant et d'importance critique pour les problèmes des exilés, c'est le fonctionnement des processus éducatifs et culturels dans une petite communauté de citoyens qui ont les mêmes, ou à peu près les mêmes idées, coincés dans une coexistence forcée.

Dès l'abord, notons que, dans ce secteur, l'autorité répressive n'apportait que des interdictions et des obstacles. Les groupes de survie des exilés, comme ensemble et comme activité individuelle, compte tenu des conditions de détention et des interdictions, faisaient de gros efforts pour répondre aux besoins et aux demandes. Nous avons déjà mentionné une série d'équipes techniques qui nous ont aidé. Mais des points importants sont liés au contenu de ces services, qui étaient, je dirais, une production locale. Puisqu'elle est liée aux conditions de la vie interne du camp, je propose que nous nous occupions de ce secteur, après avoir vu sommairement les conditions des relations entre nous.

Chose que vous considérez comme nécessaire pour que nous comprenions l'ampleur et la qualité de ces activités ?

Assurément. Nous devons montrer notre âme, être sincères avec le monde. Je suis un adversaire de l'historiographie qui ne repose *que* sur les « livres ». Parlons de cette question épineuse de nos relations internes. Je te préviens que je parlerai peut-être d'une façon un peu passionnée, parfois avec émotion, parfois durement, peut-être très durement. Et ne pense pas que, toutes ces choses, je les ai épurées en moi. Heureux ceux qui l'ont fait : ils avancent avec un équilibre enviable. Mais un équilibre permanent est-il souhaitable, quand la vie en général, de l'homme comme de l'univers tout entier s'appuie sur mouvement incessant, c'est-à-dire sur un équilibre momentané et sur le mouvement qui cherche un autre équilibre momentané ou peut-être une catastrophe finale ? Aussi, je ne me considère pas comme malheureux, moi qui, sans le chercher ou le choisir, suis ballotté, au moins ces cinquante dernières années, entre vérité et mensonge, stabilité et instabilité, enfin foi et infidélité, certitude et incertitude continuelle. C'est de cette façon que, si je me risque à utiliser pour la fin de ma vie le verbe ancien « mettre en avant », j'oserais dire probablement, clarifier complètement.

Quel bonheur ont les membres du KKE, quand ils ont séparé les choses, les moutons d'un côté, les chevreaux de l'autre ! Eux les moutons, nous les chevreaux. Elle est heureuse pour nous bien sûr, la comparaison, parce que les moutons vont serrés l'un derrière l'autre avec la tête vers le bas et ils broutent le gazon, l'herbe comme nous disions, nous, les paysans. Tandis que les chevreaux sont comme ces folles biquettes qui prennent part en même temps à la vie collective du troupeau et à l'élan individuel de l'escalade en regardant le ciel et en cherchant les feuilles tendres du sommet... malgré tout, cela rend bien la différence. Ajoutons aussi la possibilité de réflexion quand, du bord du rocher, tu contemples, comme la chèvre audacieuse, la vallée et le versant d'en face, et cette poussée intérieure invincible pour sauter

sur l'autre bord qui probablement a des feuilles plus tendres, plus fraîches, un espace plus large pour faire voyager ton regard. Tu vois le précipice endessous de toi, tu calcules le danger et finalement tu sautes...

Mais laissons la philosophie de bas étage et concentrons-nous autant que possible, sur une description objective du sujet. Devant la longue guerre du pouvoir il nous fallait riposter unis. C'était alors une conception commune dans le corps des exilés et des prisonniers politiques. Et ce « unis » ne pouvait être occasionnel. Il fallait en tant que conception, en tant qu'organisation, cadrer de manière antithétique avec le mécanisme de pouvoir complexe qui planifiait, expérimentait et ajustait des mesures pour compliquer notre vie, casser notre front par une attaque idéologique et matérielle, et finalement nous vaincre. Cela, depuis très longtemps, la fin de la première décennie de l'entre-deux-guerres, a fait naître la nécessité de créer une collectivité organisée qui s'est nommée elle-même *Groupe de cohabitation des exilés politiques* (OSPE) et son administration, la *commission* du camp. Puisque l'action avait confirmé l'efficacité de la mesure, rien de plus naturel que cette tradition se soit poursuivie dans le camp d'AghiosEfstratios après 1950. Le fait que tous ceux qui y étaient enfermés, en raison de leur provenance politique (éamite), et de leur adhésion simultanée à un champ politique précis (le KKE, l'AKE et l'EDA), étaient un tout petit peu du même avis, a conduit aussi à cette formation. Le premier, le Groupe de cohabitation et son comité du camp a réussi dès le début, à être légalisé de manière informelle, malgré l'interdiction figurant dans la loi n° 511/47 ; cela servait en fait le commandement du camp qui assumait notre surveillance et les difficultés variées qui en résultaient, et n'avait pas le mécanisme suffisant pour faire face à tous les problèmes.

Existe-t-il une différence avec les pratiques de l'entre-deux-guerres ?

Oui, mais pas toujours. Il y a eu des cas dans l'entre-deux-guerres où dans le même lieu d'exil, fonctionnaient deux organisations politiques et deux groupes différents de cohabitation. Il y avait l'organisation majoritaire des partisans du KKE (staliniens) et l'organisation d'un nombre d'archéiomarxistes/trotskistes. Ainsi pendant l'Occupation, à Aï-Stratis, un groupe de trotskistes a tenté de s'échapper et a connu une fin tragique.

Donc, l'organisation qui avait comme mission de faire face aux problèmes constants et quotidiens de cette collectivité était structurée horizontalement et verticalement en trois *secteurs*, comme on appelait les trois sections territoriales dans les deux ravins, le 1er et le 2e dans le torrent de gauche et le 3e dans celui de droite ; ils se ramifiaient dans les champs, – des domaines agricoles loués par le pouvoir et couverts de tentes pour abriter les exilés –, jusqu'à chaque tente ou l'union de deux tentes qui constituait la cellule des unités économiques du camp. À la tête de chacun de ces échelons, le chef de secteur, le chef de camp, le chef de tente, un mécanisme vertical qui transmettait à l'exilé les consignes du comité du camp et, réciproquement, les réclamations de la cellule jusqu'au comité. Tout cela visait à coordonner la vie des exilés et à les informer sur les relations avec le commandement de la gendarmerie. C'était *de facto* permanent et comme nous l'avons noté,

reconnu tacitement par l'autorité de surveillance. Au cours des douze années qui nous occupent, ce mécanisme a fonctionné sans contestation sérieuse⁴⁴⁵ jusqu'en 1956.

Pas même de contestations internes ?

Nous le verrons, quand nous en arriverons à la rupture de 1956, le tiers du camp a posé alors la question de la légalisation de ce mécanisme et du comité du Parti, avec leur élection par l'ensemble des prisonniers.

Le « pouvoir interne »

Voyons maintenant l'organisation idéologico-politique ; ce sujet a été exceptionnellement épineux dans les conflits internes sous-jacents jusqu'en 1956, année-charnière de l'histoire du camp, qui se sont manifestés d'une manière assourdissante, jamais vue dans l'histoire des prisonniers politiques grecs, et unique, si on la compare aux phénomènes analogues relevés dans d'autres lieux d'enfermement comme dans les prisons politiques. La nécessité d'une expression de l'unité idéologico-politique des prisonniers venait, évidemment, de l'unité, forte ou non, de leur intégration politique commune. Cela, dans les années 1920 ou au début des années 1930, s'est traduit par une large organisation du Parti dans les lieux de relégation, comme si les exilés étaient membres d'un groupe d'action quotidienne sociale et politique, où, selon la conception léniniste, la présence d'un noyau (du Parti) dirigeant la « minorité éclairée » de la classe travailleuse était indispensable. Dans les premières années après 1930, l'organe central du Parti, prenant en considération les dangers de clivage en raison de l'évaluation politique de chaque exilé, mais aussi d'autres raisons, a décidé que le membre du Parti, après son arrestation, perdrait cette qualité jusqu'à sa libération.

Le membre du Parti ne considérait-il pas cela comme offensant ?

C'était une mesure générale, par conséquent tous entraient dans le même dénominateur. Les décideurs jugeaient que l'existence d'un comité de Parti réduit dans chaque lieu d'enfermement était suffisante pour coordonner l'action des prisonniers communistes avec la politique de leur Parti. Cette position du KKE a été violée en plusieurs occasions par ses représentants dans les prisons et les lieux d'exil, et cela a été la raison fondamentale, mais pas la seule, des perturbations qui, parfois, ont pris le caractère d'une rupture ouverte. Il vaut la peine de voir, même sommairement, la manière dont cela a fonctionné dans le camp d'Aï-

445 À ma question sur le caractère paradoxal de cette collaboration du mécanisme du Parti avec les autorités dans le cadre de la non-reconnaissance par les exilés de la législation de guerre civile, Stéphanos Stéphanou s'est référé à différentes méthodes de lutte et à l'élimination de certaines d'entre elles (l'évasion, avec l'exemple de la fuite « non valorisée », de Vourla), à la nécessité de survie des exilés dans le temps (ce qui excluait une logique de non-collaboration) et à la position de l'EDA dont les députés prêtaient serment à la Constitution qu'ils avaient pourtant rejetée. Quant à lui, il pose des sujets plus larges de théorie et de pratique léniniste et marxiste.

Stratis, dans ses douze dernières années jusqu'à sa fermeture. De 1950 à la fin de 1952, deux organisations idéologico-politiques, celle du KKE et de l'AKE, qui englobaient presque toute la population des exilés fonctionnaient dans le camp, de manière parfaitement secrète aux yeux du commandement. La première, tous ceux qui étaient issus des villes ou de gros bourgs, et la seconde, tous ceux qui provenaient dureste – de l'espace agricole. Ces deux organisations collaboraient au sommet. Je pense personnellement que cette originalité, – l'existence d'une diarchie –, venait de ce que, dans le camp, vivaient des dirigeants du Parti agraire de Grèce avec à sa tête, son secrétaire général, Kostas Gabriilidis, personnage illustre du mouvement démocratique depuis la lutte antifasciste des années 1930, un des cadres du Front populaire aux élections de 1936, membre du Comité central de l'EAM et du gouvernement des Montagnes de l'Occupation, membre du Comité central de la Coalition politique des partis de l'EAM après Varkiza, et exilé à Makronisos au cours de la guerre civile. Sa mort à l'automne de 1952, au camp d'Aï-Stratis, après avoir été élu député de l'EDA en septembre 1951 et avoir été membre de sa direction jusqu'à sa nouvelle déportation, a amorcé la fin de cette diarchie originale.

Au cours de cette collaboration, il y avait eu, comme c'était naturel, des frottements dus à des différences, tant sur la stratégie pour aborder les problèmes de l'EAM dans l'après-Varkiza après la prise en charge de la direction du KKE par son secrétaire général, Nikos Zachariadis (après sa libération, en juin 1945, du camp de Dachau où il était détenu par les nazis), que sur la politique du camp. Elles se sont amplifiées et approfondies après la prise en charge de la direction interne du camp par les cadres supérieurs du KKE déportés à Aï-Stratis à leur sortie de prison⁴⁴⁶, parmi lesquels Sotiris Soukaras, membre du Comité central. Il manquait en effet la présence du leader de l'AKE, qui, par son bon sens, son pouvoir politique et le respect qu'il inspirait aux exilés était seul à pouvoir aplanir ces différences. D'ailleurs, dans les premières années après la guerre civile, alors que dans le pays agissaient des organisations secrètes fantômes du KKE et une section de son Comité central dans une totale clandestinité, comme aussi, de temps en temps, des organismes de taille réduite au moins à Athènes et à Thessalonique, il n'y avait pas trace d'échelons analogues dans l'AKE ; son existence au camp d'Aï-Stratis constitua l'unique présence du Parti agraire dans le pays. Cette présence, Soukaras y a mis fin, avec plus ou moins un « nous décidons et nous ordonnons », quand il a liquidé l'ancienne structure politique du camp ; il a unifié les deux branches et tout en effectuant, une épuration qui diminuait de façon importante le nombre de membres participant à l'organisation. Cela – le changement de la structure, les épurations et la réorganisation de ses cadres – associé aux désaccords alimentés par l'évolution générale dans le pays et l'utilisation de mesures « anormales » par le Parti dans le processus de reconstruction, intensifia la division qui couvait ; les décisions et les révélations du 20e Congrès du Parti communiste russe et du 6e plénum du Comité central du KKE au début de 1956 confirmaient de nouvelles préoccupations, et, avec comme prétexte la collaboration électorale des partis grecs anti-droite de février 1956, elles ont transformées les perturbations internes en affrontement politique ouvert. Cet affrontement, ses causes et son caractère

⁴⁴⁶ Beaucoup de prisonniers politiques, comme Stéphanos Stéphanou, à la fin de leur peine de prison, étaient, sans jugement, envoyés en exil.

comme ma position personnelle, je les ai rapportés de manière détaillée dans un autre des textes que j'ai publiés⁴⁴⁷.

Tout ce qui précède et tout ce que j'ai dit et écrit anciennement, souvent plus durement, ne doit pas être interprété comme le refus d'un fonctionnement politique organisé du camp et de tout lieu d'enfermement de prisonniers politiques. Aucun être politique raisonnable n'aurait à cette idée. Donc le problème n'est pas de savoir si, alors ou plus tard, sans exclure l'avenir, la gauche a agi de cette manière. C'est de savoir si cela était/est garanti, en termes de libre choix de l'ensemble ou d'une partie de ce « corps », si ses procédures étaient/sont connues et ouvertes aux prisonniers – toutes les conditions nécessaires pour leur sauvegarde contre les coups de l'adversaire étant respectées – à la condition que le prisonnier, en tant qu'individu ou membre d'une collectivité ait participé/participe et décidé/décide de manière souveraine.

Cette revendication de structures plus démocratiques, quand vous est-elle apparue ?

Je ne peux pas répondre avec une exactitude chronologique. On peut discerner des traces de ce point de vue à différentes phases de « mon histoire au Parti ». Nous avons dit quelques mots, si je me souviens, d'une réunion de ma chambrée dans la prison de Céphalonie. Mais cela a été une procédure laborieuse, lente, qui s'est produite parfois, dirais-je en « marxiste fidèle », avec un saut qualitatif, révolutionnaire. Une telle chose s'est produite à mon arrivée à Aï-Stratis, lors de la troisième période de mon exil.

De ce que j'ai dit plus haut, je pense que le problème fondamental, à mon avis, se réduit à la manière dont la direction d'alors a géré les désaccords qui sont naturels au cours de la vie relativement longue d'une pareille collectivité. Quelles raisons ont provoqué les tensions, comment la direction les a-t-elles affrontés ? Tu vois, nous arrivons à un point critique où apparaît une deuxième forme d'autorité, interne celle-là, à côté de la forme principale, externe, c'est-à-dire l'autorité de l'adversaire qui a la haute main sur les conditions dans lesquelles l'exilé ou le prisonnier est obligé de vivre.

Dans un autre travail, qui n'est pas encore arrivé à sa forme définitive, je propose un schéma logico-géométrique qui pourra peut-être aider à mieux comprendre les relations entre les deux autorités, leur rôle dans les conditions dans lesquelles ont vécu les prisonniers et les exilés politiques ; ce qu'il restait comme possibilité de libre choix à l'individu-exilé une fois définies les conditions imposées par les autorités. Il s'agit d'un schéma de deux cercles concentriques dont la taille fluctue, habituellement à l'inverse l'un de l'autre. Cette rivalité, claire ou sous-entendue, règle une redistribution continue du « territoire » dans tous les secteurs de la vie du camp et des prisonniers. Il faut bien sûr ne pas perdre de vue la différence fondamentale de moyens entre les deux forces. La première, dans les douze ans que nous étudions, n'a jamais cessé d'être une force de répression, elle ne cherchait pas à *persuader*, il lui suffisait de *decontraindre* à vivre selon ses ordres. La contrainte, dans cette période, n'a pas pris, ou

447 Le narrateur en traite de manière plus détaillée dans le tome 4, pp. 147-155, d'*Archeiotaxios* – édition annuelle des Archives d'Histoire Sociale Contemporaine –, Athènes, mai 2002.

presque jamais, la forme d'exactions et de tortures, comme à Makronisos pendant la guerre civile et parfois à Yioura pour les condamnés politiques. Cela ne signifie pas que la violence brute n'existait pas comme éventualité ou comme menace. La soumission forcée des exilés au pouvoir central passait par un réseau inextricable de lois héritées de la guerre civile qui imprégnaient tout le pays et, pour les exilés qui « vivaient dans un camp », elle se ramenait aux dispositions de la loi 511/47 et, là où il y avait un vide, à l'annexe du Troisième décret de 1946, de la loi 509/47, du décret sur la presse et des autres lois de la guerre civile.

En se basant sur tout cela, le commandement du camp pouvait fixer les conditions dans lesquelles vivrait, habiterait et se déplacerait l'exilé : la répartition du temps de sa vie quotidienne, l'appel, le contrôle quotidien de la présence à heure fixe, de ce que l'exilé pouvait recevoir de ses parents, la liberté ou l'interdiction de travail alimentaire, la possibilité ou non d'un contact direct avec sa famille ou des amis à l'extérieur, le contrôle de la correspondance, de l'information sur l'évolution politique nationale et internationale par l'interdiction des postes de radio et la censure des imprimés entrant dans le camp. Enfin, les choix d'instruction ou l'accès à un bien culturel avec la censure des livres et le contrôle de tout texte qui serait lu en public lors d'une manifestation du camp (théâtre, poésie, musique, chansons, etc).

Ce mécanisme était centralisé, étatique dans l'arrestation, mais son application avait été confiée à certaines personnes. Quelles marges avaient-elles pour augmenter ou diminuer l'intensité des mesures et donc changer l'effet oppressif sur l'exilé ?

Ta question est intéressante et non seulement intéressante, mais essentielle, parce qu'elle concentre tout le sens de ces années de confrontation et en plus, elle facilite notre entrée dans la deuxième, et peut-être la plus importante partie du schéma d'analyse que j'ai proposé.

Bien sûr, comme dans tout cas analogue, et bien plus ici où il s'agit d'un réseau étendu de mesures, l'application conventionnelle ou fantaisiste de ces mesures permet aux mandataires d'apposer, et dans certains cas, profondément, leur sceau personnel. Cela est lié au degré d'intensité de l'affrontement entre deux camps politiques clairement distincts et aux buts totalement différents, comme ce fut le cas en Grèce dans les trente années 1945-1974. Par exemple, à l'époque de l'apogée de Makronisos et de Yioura, cette marque pouvait être plus agressive, car elle s'exerçait par une intense violence matérielle. Ainsi un tortionnaire connu de Makronisos avait parié avec le capitaine de la marine marchande, Dimitris Tatakis, qu'il le « casserait ». Tatakis lui a répondu : « Tu vas perdre ton pari. » Quand, après un mois environ d'impitoyables tortures, Tatakis a rendu son dernier souffle, il a eu le temps de lui murmurer avec un sourire quelque peu amer, ineffaçable de son visage : « Tu as vu ? Tu as perdu ton pari. » Je ne voudrais pas être à la place du vaincu.

L'exemple contraire : Je me souviens de ce brave costaud, un Crétois brun que nous avons comme garde, je te l'ai raconté, à la quatrième baie. Il était à Yioura pour ne pas avoir accepté, dans la prison Averof, d'accompagner des condamnés à mort. Le fait qu'il ait servi longtemps dans l'île prouvait bien qu'il s'agissait d'une punition. Quand la direction de la prison amenait dans notre rade de temps en temps la moitié du camp pour transporter des

pierres, pour des raisons pratiques, des raisons de torture, ou simplement pour « distraire les chefs », et que des prisonniers de tout âge, chargés de petits ou de gros rocs, formaient une chaîne de deux à trois kilomètres, la partie de trajet où notre ami « surveillait » – parce qu’il était devenu notre ami, sans que nous ayons échangé avec lui pas même un « salut » – était pour nous un instant de pause dans l’enfer de la pierre. Non seulement, il n’a pas frappé, il n’a pas admonesté, il n’a pas même parlé, et, pas une seule fois, il n’a regardé dans les yeux un prisonnier. Appuyé sur le bâton qu’on lui avait donné pour mettre à l’épreuve la résistance de nos dos, il regardait au loin la mer profonde, au sud, en cherchant peut-être à trouver dans la brume une trace des Montagnes Blanches.

Exposons sommairement certains de nos points de vue sur les problèmes internes dans les lieux de détention. La source des transgressions d’un fonctionnement politique normal de ces lieux, qui était, à mon avis, et possible et désirable pour la grande majorité des prisonniers politiques, se ramène, je pense, à une conception léniniste du Parti-guide de la classe ouvrière. C’est le Parti-guide de la seule force politique représentant la classe des travailleurs, gérant du pouvoir du prolétariat et de ses alliés (paysannerie pauvre, travailleurs indépendants, etc.) comme cela avait été élaboré en Russie après la Révolution d’octobre ; s’y est ajoutée la vision stalinienne du léninisme qui affirme qu’il est possible de construire le socialisme dans un seul pays et que, plus cette construction avance, plus s’intensifient la lutte de classes contre les nostalgiques du capitalisme et la menace des adversaires intérieurs dans les rangs de l’avant-garde révolutionnaire, du Parti et de « la minorité éclairée » des rangs révolutionnaires. Une théorie révolutionnaire qui nie le rôle fondamental des masses dans le nouveau régime et le processus d’évolution culturelle de l’ensemble des citoyens. À la vérité, c’est le rejet de l’importance de la conscience comme facteur social qui transforme le processus révolutionnaire du passage du « Royaume de la Nécessité » au « Royaume de la Liberté », selon la formule connue de Friedrich Engels, en activité professionnelle d’une poignée de cadres qui a conduit dans le Parti soviétique au meurtre de masse, par des procès truqués, d’anciens combattants dévoués de 1917, et au musellement de tout point de vue différent. Ce processus, en remplaçant le rôle de la classe d’avant-garde par l’organisation minoritaire du Parti, a conduit à la suppression complète de tout droit de décision des cadres et à la concentration de toute autorité sur une personne, le secrétaire général du PCUS, « chef du mouvement mondial de libération des classes », Joseph Vissarionovitch Staline.

Cela, par la Troisième Internationale, a imprégné à différents degrés la mentalité de tous les partis communistes, et, en priorité peut-être, celle du Parti grec. Ce dernier a subi l’influence catalytique de ces conceptions, en raison de ses spécificités : le retard général de la société grecque au niveau tant du développement du mouvement politico-social que de la recherche scientifique et technique, et de la culture intellectuelle ; l’absence d’un substrat socialiste, utopique à la rigueur ou marxiste ; le retard d’un mouvement syndicaliste comparable à son homologue européen ; l’absence d’informations suffisantes sur l’explosion de mouvements subversifs, scientifiques ou culturels signalée dans les dix ans suivant la révolution en Union soviétique ; et l’absence, en raison de tous ces facteurs négatifs, d’élaborations théoriques locales qui auraient pu conduire à adapter la théorie marxiste à la réalité grecque. Avancer par

exemple un peu plus loin les premières tentatives à ce sujet de Giorgos Skliros, au début du XXe siècle.

Cette situation a créé, en particulier après les épurations réitérées des années 1920, une nouvelle génération de cadres, triée sur le critère exclusif de la fidélité et de la foi envers le centre, la Troisième Internationale... qui se transformait avec le temps, toujours davantage, en antenne du ministère des Affaires étrangères d'une grande puissance étatique, l'Union soviétique stalinienne. Et quand les intérêts de ce ministère du pouvoir soviétique, et plus correctement, de la direction centrale du Parti de la nouvelle Russie, ont imposé sa suppression en 1943, elle s'est réalisée sans objection, du moins sans objection connue jusqu'à maintenant, des partis communistes qui la constituaient. D'ailleurs, cette décision, un choix de Staline, il ressort d'une grande quantité de correspondance qu'elle avait été présentée par Staline lui-même aux plus hauts représentants des alliés de la guerre antifasciste, comme une concession politique de première grandeur, avant d'être annoncée aux intéressés directs. Cela a délivré les grands dirigeants bourgeois des craintes d'un deuxième service, secret, venant du centre international et a laissé, pourrait-on dire, les forces communistes à découvert dans d'éventuels affrontements avec leurs adversaires bourgeois locaux, pendant la guerre et, surtout, dans l'après-guerre. Quant au mouvement communiste grec et plus largement à l'EAM, il est désormais connu que ce fait important pour son développement, il l'a appris, par la radio de Moscou...

Naturellement, vingt ans d'éducation dans la discipline toute militaire du centre international et de son agence nationale bien obéissante, le KKE, ont changé, après 1931, les communistes grecs d'avant-guerre ; et nous, les jeunes de l'Occupation, membres et cadres d'un mouvement populaire de masse d'une originalité remarquable, qui avons comme acquis de départ, le riche héritage d'une tradition révolutionnaire locale, nationale et sociale datant du XIXe siècle et comme tremplin visionnaire, ce que nous avons récolté dans nos maigres lectures sur XVIIIe siècle révolutionnaire européen, ils nous ont changés en soldats disciplinés, muets pour la plupart, d'une « armée internationale révolutionnaire du prolétariat mondial », totalement soumise, avec à sa tête, le grand chef infaillible, souverain absolu du nouvel empire soviétique. Deux facteurs aggravants s'ajoutent à partir de 1945 : d'une part, le régime effroyable de persécutions contre les forces de Résistance à l'occupation étrangère, installé après Varkiza, conduit par la « nouvelle occupation » des Anglo-Américains, facteurs contraignant qu'il ne laisse que peu de marge pour la réflexion et une large discussion sur les nouvelles données et la prise nécessaire d'initiatives pour réajuster notre politique. D'autre part, en 1946, la proclamation de la guerre froide par Churchill, dans le discours connu et capital, sur l'évolution mondiale d'après-guerre à Fulton.

Tous ces éléments, que j'expose ici par bribes, constituent peut-être, « veulent constituer » des prétextes pour une multitude de pensées plus larges, plus profondes, pour expliquer la politique dominatrice qu'a exercée la direction du Parti dans les prisons et les camps dans les deux décennies de 1950 et 1960, mais aussi les réactions – ou le silence – de l'ensemble des prisonniers, jugés ou non. Ces pensées interprètent un phénomène d'ensemble, sans cacher le souci d'alléger la nécessité fondamentale – non seulement du combattant, mais aussi de tout simple citoyen démocrate – de défendre sa liberté de discuter collectivement ou

individuellement, et de dialoguer et d'extérioriser, en d'autres termes, d'agir sur son existence concrète.

Nous, tous ceux qui avons examiné à cette échelle nos actions et les omissions d'une quinzaine d'années au moins, nous portons le poids écrasant, en pleine connaissance et responsabilité, de la gloire des contributions positives, mais aussi de nos mauvaises actions, quand nous avons consenti ou quand nous nous sommes tu – au nom de la conviction erronée qu'il ne fallait pas donner prise aux calomnies de l'adversaire – face à ce que la direction internationale et locale du Parti, officiellement et manifestement pour se dédouaner, a appelé en 1956 le « régime anormal » intérieur au Parti.

Les autres, tous ceux qui continuent à se taire ou pire, à consentir à la poursuite, ou à la « renaissance » et à l'argumentation « théorique » du cauchemar, passeront la mer Rouge à pied sec, et cette terre baignée de sang ne s'apercevra pas de leur passage...

Selon un schéma inversé, peut-on dire, j'ai préféré m'occuper des causes du phénomène, avant de l'exposer de manière compréhensible. C'est inhabituel, mais, dans ce cas, je pense qu'il est plus important de comprendre les causes que d'apprécier les faits eux-mêmes. Exposons maintenant succinctement la manière dont fonctionnait le deuxième cercle, c'est-à-dire le pouvoir « interne ».

Dans la brève description du « premier cercle », on a énuméré certains domaines de la vie des exilés et la façon dont les forces de répression l'influençaient et la conditionnaient. Voyons dans les mêmes domaines la manière dont agissait et influait la direction du Parti. D'abord, clarifions mon point de vue sur l'existence même de ce pouvoir. Je ne crois pas que puisse exister un homme rationnel, qui, avec sang-froid et objectivité, en étudiant les choses en profondeur, puisse contester dans une collectivité politique la nécessité de sa formation en unité organisée, plus encore, quand elle subit de multiples pressions quotidiennes pour la faire fléchir et disparaître. De cette nécessité, surgit l'existence d'un mécanisme, un principe que la grande majorité de tous ceux qui ont connu l'enfermement n'a jamais contesté pendant toutes ces années des persécutions. Et je me hâte de le dire, pas même moi, alors, plus tard, et aujourd'hui. Les problèmes commencent quand surgissent les questions fondamentales : d'où ce mécanisme et sa direction puisent-ils leur légitimité, comment fonctionnent-ils et, en cas de problème, ont-ils, – et comment –, le consentement des détenus comme ensemble, mais aussi comme individus ?

Grosso modo, le problème reçoit deux solutions fondamentales. La première est naturelle et ancienne, depuis que l'homme vit en groupes : les individus, compagnons et collaborateurs, dans la communauté primitive, discutent, et finalement, s'entendent et décident de faire quelque chose. S'ils ont besoin d'un chef, ils le désignent, soit en le jugeant, soit en acceptant sa valeur réelle comme chef. Dans les temps plus récents, on a trouvé différents processus, qu'on appelle élections, corps de représentants, gouvernements, et, finalement on a classé tout cela, sous un mot admirable, un mot grec, la démocratie (c'est-à-dire la force du peuple), la force incontestable des individus-membres de la collectivité des citoyens. L'autre voie est pour l'essentiel, le manque de procédure dont l'origine se perd dans les premières années du patriarcat, dans les années où l'homme a façonné, à sa ressemblance et à son image, les

anciens dieux. Sur leur existence et leur héritage, s'appuyait la légitimité des anciens clergés d'Anatolie et des rois primitifs de l'Occident. Grâce à Dieu ou à quelque être ou monstre suprême, le pouvoir a pris la forme dans notre époque d'une dictature sordide de type militaire ou politique, en Europe de l'Est et dans les pays qu'il a influencés, d'un régime à parti unique qui blesse le processus démocratique. C'est pour l'analyse présente une règle fondamentale d'interprétation de l'exercice du pouvoir du Parti dans les prisons et dans les lieux d'exil, dont le cadre spécial d'Aï-Stratis. La règle s'y est traduite par un pouvoir incontrôlable qui venait directement du clergé égyptien avec pour étape finale la Troisième Internationale et comme véhicule, le Comité central du Parti. Cette voie « facile » a été suivie par le mouvement communiste grec et, comme la direction – le pouvoir interne – s'y attendait plus ou moins, à Aï-Stratis.

Naturellement pour celui qui le veut, il y a des milliers de justifications. La première est la « dureté » de l'adversaire, ses « dures » mesures (la législation de la guerre civile), qui impose des conditions très « dures » de fonctionnement du camp. Des raisons réelles, bien sûr, mais, ce qu'elles dissimulent a un plus grand lien avec la psychologie et les mentalités qu'avec la réalité objective. Exemple : jusqu'en 1956, la direction d'Aï-Stratis soutenait que les conditions objectives, c'est-à-dire les mesures de l'adversaire et l'existence de l'exécration impérialisme américain, excluaient et rendaient parfaitement dangereuse toute tentative de démocratisation du fonctionnement du camp, et comportaient le risque d'une intervention violente du commandement, « rafle » des cadres et ouverture d'une série de procès avec de lourdes condamnations. En 1957, après le 6^e plénum du Comité central du KKE et l'intervention du Parti, il y a eu des élections du Comité du camp, mais pas du bureau du Parti ; tous les exilés, sauf ceux qui ont refusé (environ un quart des combattants) ont voté⁴⁴⁸. Aucun, mais absolument aucun des incidents indésirables annoncés par la direction ne s'est produit !

Deuxième exemple : dans le camp de Partheni à Leros, avant que ne se termine notre transfert là-bas, en 1968, il y a eu aussi des élections à bulletin secret pour désigner un comité du camp, le comité de représentation, comme nous l'appelions ; en dehors du fait qu'il nous représentait dans nos revendications auprès du commandement, il se souciait aussi des questions pratiques de la vie, cuisine, propreté, etc. Nulle part, dans aucun autre lieu de détention, à cette époque, ne s'est produit quelque chose d'analogue parce que partout prédominait la « logique » mystique du danger – des conseils de guerre, etc. Et à Partheni, il n'est rien arrivé non plus d'effrayant !

La manière dont le pouvoir du Parti vous traitait avait beaucoup d'analogies avec la manière dont vous traitait l'État et il partageait avec lui, semble-t-il, une série de « valeurs » : absence de démocratie, essai d'exclusion et de stigmatisation des différences, absence d'information, etc. En même temps, je pense, il y a souvent une action réciproque dans le discours et dans les pratiques des deux adversaires, une forme d'uniformisation qui

448 Parenthèse du narrateur : « Ceux qui ont refusé l'ont fait, comme ils le soutenaient, parce qu'ils ne voulaient pas étouffer les affaires ».

s'accomplit dans des conditions extrêmes de rejet de l'Autre. D'une certaine façon, ce consentement autour de manières communes d'acquisition ou de formulation de revendications politiques – nous le retrouvons dans la rhétorique de la nation et de la « dissidence », que les formations politiques ont développée dans les années après la guerre civile et où il y a renchérissement en relation avec la notion de nation.

Et la question, quelle est-elle ?

Comment a été intériorisée dans le camp cette poursuite de « l'ennemi intérieur » ?

Tes remarques sont bien senties. En suivant une tradition de l'EAM, je dirais qu'à cette période, d'une façon très naturelle, nous avons adopté l'idée que la Résistance nationale et ses forces représentaient la nation, étaient la nation, et que ses adversaires, le mouvement politique anti-EAM, une force absolument soumise à l'occupant après 1943 (les Bataillons de sécurité) ou aux Anglais, étaient l'anti-nation, oubliant ou laissant temporairement dans l'ombre, le caractère social et de classe de la confrontation.

Comme, après Varkiza, l'adversaire s'est appuyé idéologiquement sur le mythe de notre « action manipulée de l'extérieur », notre défense a continué à se baser sur la qualité nationale du combat de libération, pendant l'Occupation ; mais cela n'avait plus la même résonance, après que l'adversaire ait reçu le soutien des Anglais et des Américains, de larges moyens d'influence, et adopté en même temps la vieille méthode didactique, « là où la parole ne convainc pas, le bâton frappe. » Et lors de mon troisième « séjour » à Aï-Stratis, l'adversaire, le pouvoir extérieur, nous a tous considérés en bloc comme « hors de la nation », et le pouvoir interne a adapté cette division, en remplaçant le terme « nation » par le terme de « peuple », en proclamant « ennemis du peuple » ceux qui n'étaient pas d'accord. Je veux cependant te dire une chose sur mes camarades : qu'ils m'aient fait ou que je leur ai fait du tort, ceux qui n'ont pas répondu à ces problèmes, il n'est pas dans mon intention de les diminuer. Je veux juste dire que certaines choses ne peuvent pas pousser sur un sol qui n'est pas préparé à les porter et à les nourrir.

Pourquoi ressentez-vous ce besoin de me dire cela sur vos camarades ?

Parce qu'il se peut que les lecteurs, certains, peut-être, le prennent ainsi, l'interprètent ainsi. Je ne veux pas les diminuer, parce que ces hommes, je parle des hommes de ma génération et de la suivante, avaient à faire un choix très difficile. Sans vouloir l'atténuer, cette affaire constitue notre problème intérieur.

Ces hommes, je les aime, même Erythriadis. Je les aime de tout mon cœur. Mais mon esprit les divise, mes accusations en arrivent à l'insulte même, mais moi, jamais je ne me

considèreraide l'autre bord, je continue à être du même bord. Ce n'est pas simplement un fleuve qui coule dans une seule région, c'est un abîme qui sépare deux mondes. Le monde qui, de l'autre côté, c'est-à-dire l'adversaire de classe, tente de séparer la race humaine en deux espèces, en sous-hommes et en surhommes. Cet abîme, je ne veux ni le passer ni le voir.

Nous qui avons suivi ce chemin alors, nous ne pouvions pas faire autrement, les choses étaient telles que nous ne pouvions pas faire autrement. En chemin cependant, nous avons compris que ce n'est pas que nous ne le pouvions pas, mais que, nous ne le voulions pas. Dès cet instant, nous avons fait notre choix, le choix de notre vie, nous l'avons fait avec tout notre être, notre âme et notre corps. « Nous ne pouvions pas faire autrement » est une relation dialectique au destin comme écrit, et à la volonté libre, une caractéristique de l'homme à une étape de son développement.

Donnez, s'il vous plaît, des exemples personnels.

Je pense que ma vie tout entière est parsemée de situations analogues, où après mon choix initial de 1941, j'ai senti ce « je ne pouvais pas et, en même temps, je ne voulais pas faire autrement ». Disons, quand j'ai terminé le collège, et que je me suis proposé pour monter dans la région libre que contrôlait le 81^e régiment de l'ELAS pour travailler à l'organisation de l'EPON dans des régions à moitié contrôlées par les résistants ; ces régions, de temps en temps l'occupant voulait s'y affirmer par des opérations de nettoyage, mais elles couvraient plus des trois-quarts du département et ne laissaient à l'ennemi que la route nationale parallèle au fleuve, la frontière avec la Turquie. Alors, effectivement, je ne pouvais pas faire autrement parce que je ne voulais pas, après un an comme secrétaire de l'OKNE et de l'EPON du collège, me limiter à être un membre désarmé, comme je croyais, de l'organisation de la ville. La même chose m'est arrivée au printemps de 1945 quand, à Kavala, je travaillais au Bureau de région Macédoine-Thrace et que sont arrivés les Bouradades, les forces de la garde nationale du gouvernement d'après-Varkiza qui ont installé un régime de terreur dans la région, analogue à celui du célèbre chef des Bataillons de sécurité de Messénie. Mon emploi alors, pendant un mois et plus, à la liaison de nos organisations amputées du Strymon à l'Évro s'était pas une mission facile. Moi, un enfant timoré, il faut le répéter, jusqu'à mon adolescence, je n'ai pas hésité à l'exécuter avec empressement. Aujourd'hui, quand je pense combien de fois ces jours-là, j'ai échappé à une possible extermination, je ne peux expliquer cet empressement par le simple sang-froid d'un choix de la raison. J'ai fait quelque chose à quoi, tout au fond de moi, je voulais échapper, et que je n'ai pas voulu fuir, tout mon être, je le pense aujourd'hui, ne pouvait pas ne pas le faire. La même chose s'est produite lors de mon arrestation et de mon procès en 1946, quand, dans mon plaidoyer, j'ai assumé la responsabilité de secrétaire de l'organisation de l'Évro, ce qui me désignait pour l'exil, alors que je n'étais que substitut temporaire du secrétaire.

De tels cas se sont présentés tout au long de mes quarante années d'occupation exclusive dans le *mouvement*. Naturellement, ils ne sont pas comparables à des centaines de cas de tortures jusqu'à l'épuisement ou de condamnations à mort et d'une exécution dans les trois jours

qu'ont subis mes camarades. Je crois qu'eux aussi, plus ou moins consciemment, ont fait « ce qu'ils ne pouvaient pas ne pas faire, et, qu'en même temps, ils voulaient bien faire ».

J'ai trois affaires à propos desquelles je ressens une infériorité face à beaucoup de mes camarades, et, parmi eux, mon frère Yannis, et mon frère d'adoption, Chronis, pour les deux premiers cas. C'est la peine de mort, l'isolement de plusieurs années, et le malheur de l'environnement familial, les arrière-plans négatifs, comme disait oncle Yannis Pappoulis, – un sage agriculteur du nord de Chios, qui, au cours de la Seconde Guerre mondiale s'était échappé au Moyen-Orient pour combattre le fascisme et avait été enfermé par les Anglais, avec des milliers d'autres Grecs antifascistes, derrière des barbelés, parce qu'ils réclamaient farouchement d'être débarqués en Grèce, où ils s'uniraient aux résistants grecs pour libérer le pays de la triple occupation. Ici, la Grèce l'a enfermé à nouveau derrière des fils de fer, cette Grèce libre pour laquelle oncle Yannis avait été enfermé derrière les barbelés anglais. Cette sensation d'infériorité, je l'ai en face de mes camarades, qui, dans leur itinéraire, ont été lourdement et incomparablement éprouvés ; ce n'est pas seulement un sentiment de « manque d'épreuves », c'est, comment dire, un sentiment d'achèvement imparfait.

Mais essayons de reprendre le fil du récit. Nous avons laissé sans réponse l'action du pouvoir interne, comme cercle associé à l'action externe de persécution du pouvoir bourgeois. Pour commencer, une remarque générale : dans la concurrence originale du deuxième cercle pour occuper le terrain du premier, ou d'une partie des deux cercles pour collaborer sur le terrain, la caractéristique spécifique de la direction interne est que, alors que le premier, le pouvoir étatique, se contente du sentiment, ou parfois de l'illusion qu'il est le souverain absolu en raison de sa force et des institutions, la direction interne est la seule à revendiquer une continuelle extension quantitative et qualitative. Le terrain qu'elle conquiert, ou perd, ne dépend pas que de ses tentatives propres. C'est une résultante des conditions politiques générales qui dominant dans le pays, c'est-à-dire du flux ou du reflux du mouvement de revendications, de ses phases, sans exclure les préoccupations personnelles ou le tempérament combatif de ceux qui défendent la vie des détenus. Autrement dit, comment le commandement interprète-t-il de manière plus ou moins défavorable ou souple les possibilités que lui donnent les institutions ? Il est évident que dans des conditions de violent antagonisme politique comme la guerre civile, ce deuxième facteur prend plus d'importance. Les deux exemples que nous avons cités précédemment, celui du tortionnaire cruel de Makronisos et celui du brave et honorable garde de Gyáros le montrent.

Nous avons cité plus haut certains des secteurs de la vie des exilés auxquels le commandement imposait sa volonté, en se basant sur le « il se peut que » que lui fournissait la loi 511/47. Jetons un œil sur la manière dont la direction a agi, pendant les douze années dont nous parlons. D'abord en ce qui concerne le lieu. Le pouvoir étatique limitait son action en fixant strictement les limites du lieu dans lequel vivaient et évoluaient les exilés. Jamais il n'est intervenu brutalement à propos de l'aménagement de leur habitat à l'intérieur de cet espace (tentes, huttes sommaires, ateliers). L'aménagement était laissé tacitement aux représentants reconnus *de facto*, un mécanisme complet qui gérait l'espace de façon autonome, comme lieu d'installation et de vie, par exemple les services de propreté, les aides, les divers ateliers, la distribution vivres, etc. Ainsi, selon la règle non dite de la parole

suprême de la direction clandestine du Parti, toutes ces compétences étaient transférées comme un droit incontestable de planification, de réglementation et de choix du pouvoir interne. L'exilé fraîchement arrivé ou le permissionnaire de retour étaient remis par la gendarmerie au représentant, qui, après avoir consulté sa direction, le plaçait quelque part ; on ne lui demandait pas son avis. Et c'était si intégré dans les consciences qu'il y a rarement eu de recours de la part des nouveaux arrivés. Ce droit de gestion intérieure de l'espace et sa valeur avaient été tellement idéalisés, qu'en 1955-1956, la direction Soukaras-Kiskyras avait déclaré « de la plus haute importance » le danger de « séparation » imminente à laquelle elle s'attendait. Elle le traduisait en « enlevant des cadres » transférés ailleurs et, ainsi, rendait le camp « orphelin » en le privant de ses chefs.

Deuxième secteur d'action, la gestion du temps. Je vais reprendre mon point de vue sur le temps de la détention, de son fonctionnement comme adversaire de la résistance du détenu, sans bien sûr que cela exclue son contraire, comme possibilité d'amélioration de sa conscience, de son éthique, et de sa formation personnelle. Je soupçonnais alors, – aujourd'hui cela frôle la certitude – que ceux qui maîtrisaient le contenu et l'extension de notre temps – et le temps est à peu près un « corps matériel » qui n'est pas tant délimité par son étendue abstraite que par les choses concrètes qu'il contient, par leur caractère, leur signe, leur force et leurs dépôts émotionnels en nous – voulaient « violer » notre personnalité et la remplir avec ce qu'ils sélectionnaient. Ainsi, quand je lisais ou écrivais quelque chose ou réfléchissais (le souvenir suffisait), quelqu'un passait à la porte de la tente et me rappelait que j'avais un devoir qui s'appelait répétition de chorale ou de revue à laquelle je participais ou dont j'avais écrit un morceau, ou un entraînement avec mon groupe de volley, ou simplement un transport de bancs pour une manifestation sur la place centrale du camp... et je ressentais pendant un instant une ingérence dans ma vie personnelle. Cela, curieusement, ne diminuait pas mon empressement à participer à une entreprise collective qui, pour moi, était au-dessus de tout le reste. En réfléchissant à ces années-là, je conclus que la direction exerçait cette forme de pression par le remplissage du temps, principalement sur les jeunes, soit parce qu'ils avaient moins de résistance et de défense que leurs aînés au niveau personnel, soit parce qu'en raison de leur âge et de leur vie plus courte dans le *mouvement*, ils avaient un plus grand romantisme et une plus grande tendance à recourir au rêve du monde que nous annoncions. Et ils « réagissaient » comme moi. Fait nullement insignifiant : il restait ainsi à l'exilé, en particulier au nouvel exilé, très peu de temps pour la réflexion, en abolissant ce droit formidable propre à l'être humain, la rêverie.

En vous écoutant, j'ai l'impression que, au-delà de l'exercice de pouvoir dans l'espace et dans le temps, la direction, que vous appelez « interne », visait à dominer votre corps, vos pensées et vos sentiments, à l'intérieur d'une forme de bio-pouvoir foucauldien dont l'action était intériorisée par les détenus. J'ai aussi l'impression que l'acceptation spontanée de ce pouvoir s'exprime dans le fait que, tant d'années après, vous considérez plus important de faire référence à l'amplitude de la répression du pouvoir interne plutôt qu'externe. Cette hiérarchie dans l'action répressive des deux pouvoirs se rapproche-t-elle du fait que « vous ne pouviez et ne vouliez pas » vous opposer au pouvoir interne et intériorisé, d'une certaine

façon ? Comment avez-vous vécu alors cet assujettissement de la subjectivité de l'existence tridimensionnelle (corps, pensées, sentiments) ?

En fait, mon récit tend à un approfondissement. Je veux dire que ma position d'alors en face de tout cela ne suivait pas la réaction physiologique de mon être rationnel qui était de le rejeter. Ce n'était pas la réaction d'un être rationnel. Et cela ne crée en moi aucune douleur aujourd'hui. Je me sentais alors, je l'ai dit et redit, comme « un soldat discipliné de l'armée révolutionnaire du prolétariat international ». Et je crois que c'est ce qu'a ressenti la grande majorité des exilés, comme les communistes de tout le pays, en particulier les jeunes de ma génération et tous les jeunes qui ont adhéré au *mouvement* après la guerre civile. Nous agissions conformément à des impulsions émotionnelles et à des raisons que nourrissaient la grande tradition de combat de l'Occupation et la tentative de l'adversaire de nous anéantir politiquement, collectivement et individuellement. Nous sentions, je dirais, qu'il était primordial de passer sains et saufs et à sec le Rubicon, et, malheureusement, nous repoussions tout au fond de notre cerveau, toute autre pensée, qui aurait pu être positive pour la qualité du *mouvement*, mais qu'alors nous considérions comme dangereuse.

Reprenons le fil du récit. Je crains d'utiliser souvent cette expression conventionnelle de liaison, parce que, tu comprends, il est difficile, sinon impossible, de discuter de manière posée, calme, rationnelle et contrôlée, quand on traite de faits et de problèmes bouleversants, comme du moins je les ressens, moi, et comme ma résistance personnelle les modère ou les détruit. Les dimensions espace et temps que nous avons essayé de préciser pour les conditions d'un camp de détenus sont des catégories générales. À l'intérieur de celles-ci, les choses évoluent, sont vécues collectivement et individuellement. Voyons aujourd'hui quelques points de la vie intérieure du camp et quelles réponses a données le pouvoir interne, c'est-à-dire, répétons-le, l'administration-commandement, imposé, sans contrôle de notre vie intérieure. Il est naturel que viennent en tête les problèmes de vie matérielle des détenus, un large secteur qui englobe l'alimentation (cuisine, four) et plus généralement la nutrition, l'hébergement, la protection du camp face aux catastrophes naturelles (inondations des torrents, etc.), l'éclairage nocturne, la fabrication ou la réparation du moindre objet nécessaire à la vie sous tente ou à nos manifestations, le remplacement d'éléments de vêtements ou de chaussures usés, les ateliers de dockers au port et le transport de nos provisions au camp avec une carriole de notre fabrication, etc.

De ce secteur, bien sûr relèvent aussi les questions de santé, de prévention et d'hospitalisation que la logique de la direction a mis en avant : nous les étudierons séparément.

La participation de la gendarmerie, responsable de la répression dans le camp, se limitait à la gestion conventionnelle de l'allocation que le pouvoir allouait pour notre alimentation et notre vie matérielle. J'utilise l'adjectif « conventionnel » pour indiquer que le pouvoir alimentait simplement nos comptes. La gestion comptable et pratique de l'allocation était du domaine de notre représentation qui avait tout un mécanisme de comptabilité, de régime alimentaire, de coursiers, d'équipes responsables et d'autres personnes qui s'occupaient de la planification et de la dépense. Ceci constituait une conquête importante du camp, avec les économies de barème qu'on obtenait grâce au travail quotidien de nos camarades dans les différents ateliers,

gratuitement ou pour une récompense symbolique de trois à cinq cigarettes, pour tous les fumeurs. Déjà ce secteur seul de la vie du camp, bien plus, si on ajoute les autres jusqu'à notre tentative éducative et culturelle, révèle combien a été incontestable pour tout observateur raisonnable, notre réaction collective à cette forme de persécution qu'on appelle camp de prisonniers sous l'ordonnance 511/47. Et je dois ajouter que l'idée centrale de la collectivité et de la structuration de l'organisation n'a jamais été mise en doute par les exilés, pas même lors des conflits aigus qui se sont présentés.

Ce qui a été contesté par certains, ou devant quoi une grande partie du camp s'est tue, ce n'était pas l'organisation de la collectivité, mais la manière dont elle fonctionnait et assurait sa légalité, c'est-à-dire la nomination par la direction du Parti, invisible, inconnue, et sans contrôle. Bien qu'effectivement ce mécanisme constitué de plusieurs personnes, justifié en tant que structure territoriale verticale, et en tant que structure horizontale avec les ateliers en tête, n'ait jamais été élu ou n'ait jamais demandé quelque façon que ce soit le consentement de ses « sujets », à l'exception du chef de tente (celui qui gère les conditions de vie d'une tente), ou, quand, plus tard le nombre de prisonniers a diminué, le chef de deux tentes. Celui-là était d'habitude élu par les occupants de la tente, mais, à côté de lui, en 1955 ou 1956 au moins, il y avait toujours le responsable politique – du Parti –, de cette unité nucléaire qui s'exprimait soit pour transmettre secrètement des nouvelles, soit pour discuter de questions locales ou générales, toujours sur un plan de rencontre individuelle, du responsable vers chaque combattant séparément – du moins pour ceux qui participaient à cette procédure. Le fonctionnement de ces services auxquels participait l'ensemble du camp était déterminant pour rendre notre vie « moins indigente, moins pénible », comme avait l'habitude de le dire la direction du Parti en s'abstenant d'utiliser une formulation plus affirmative. Dans ce travail, beaucoup de nos camarades se sont distingués : ils y ont consacré leur temps, leurs fonctions intellectuelles et toutes les forces physiques, regroupés souvent en deux ou trois ateliers, ne gardant presque pas de temps pour leurs problèmes personnels. C'étaient des hommes qui, jour après jour, centimètre après centimètre, bâtissaient, du moins de ce point de vue, le modèle du citoyen d'une société collective de demain avec pour préoccupation centrale, l'aide à l'Autre et le fonctionnement harmonieux d'une communauté de fraternité et de solidarité.

Vous, dans quels ateliers avez-vous travaillé ?

C'est lié aux problèmes de santé auxquels j'ai été confronté de temps en temps, parce qu'il y avait une sensibilité particulière à ce sujet de la part de l'ensemble des prisonniers et de l'organisation. Puisque cela t'intéresse, je vais te rapporter ma petite histoire. Les deux premières années, quand le nombre des exilés était élevé, je n'étais pas intégré dans un atelier spécial. J'offrais ma participation, comme la plupart, à des services généraux. Quand je suis revenu de ma première permission, et surtout peut-être les quinze premiers jours, il est passé par hasard dans le camp, une mission médicale de la Croix-Rouge, phénomène extrêmement rare à Aï-Stratis ; elle était constituée d'un phthisiologue et d'un ophtalmologue, des spécialistes qui manquaient à l'hôpital régional de Lemnos, auquel on nous adressait quand nous présentions quelque chose de plus sérieux que l'ordinaire. Je suis passé par les deux. Les

examens des poumons n'ont montré aucune évolution d'un état pré-tuberculeux qui datait des années de faim et de travail forcé à Yioura. L'ophtalmologue auquel je me suis adressé, parce que je sentais que quelque chose n'allait pas dans le champ visuel de mon œil droit, a diagnostiqué une rétinopathie choroïdienne à pointillé central ; quand il a vu mes antécédents de tuberculeux, il a préconisé une recherche complémentaire, et en attendant, des mesures prophylactiques, comme éviter particulièrement la fatigue. Le médecin officiel du camp était alors Charilaos Stéphanou. Quand il m'a vu, un sac d'os bruni par le travail agricole auquel je peinais jusqu'à la veille de ma nouvelle arrestation en 1954, connaissant mes antécédents par ma carte individuelle⁴⁴⁹, il s'est alarmé. Il m'a dit sévèrement qu'il fallait que je fasse attention et que je ne me fatigue pas, parce qu'il pouvait s'agir d'une rechute de la tuberculose dans l'œil. Moi, j'ai émis de petites protestations en riant. « Tu n'es pas d'accord ? » me dit-il sévèrement. « Non, docteur, je suis discipliné, j'obéis au point de vue des scientifiques parce que je ne connais rien à ces choses, je veux seulement vous dire que jusqu'à la veille de mon arrestation, durant un mois et douze heures par jour, je travaillais aux champs de mon village, à émonder et nettoyer les mûriers et à transporter des feuilles pour nourrir mes vers à soie. Si j'avais dû souffrir de quelque chose, ne l'aurais-je pas senti ? » Le médecin ne répondit pas, il était préoccupé par le moment présent. Et comme l'ont prouvé ses démarches pendant un an pour m'envoyer à l'hôpital d'Athènes, mon cas était sérieux. Les médecins exilés du camp m'ont dit, avec sérieux eux aussi, que jusqu'aux résultats d'un examen plus approfondi, il fallait que j'arrête de participer aux travaux du camp, que j'arrête le volley, la natation et l'exposition au soleil, tout. Donc un adolescent en mouvement perpétuel jusqu'alors, certes, un adolescent un peu grand, devait se transformer en un petit vieux, plus ou moins retiré des combats, qui traîne en faisant attention à tout. Et mon insoumission ne s'est pas manifestée, parce que mes camarades de tente, mes amis, pour ne pas dire le camp tout entier, se sont transformés en gardes vigilants de l'exécution fidèle des ordres du médecin. Et bien sûr comme un bon « soldat fidèle, etc. », j'ai obéi.

Lors de mon troisième exil, en 1956, il n'y avait plus de médecins parce qu'on les avait tous envoyés en permission pour ne pas nourrir notre campagne sur les progrès de la morbidité dans le camp. Le nombre des exilés avait diminué de façon importante, le traitement des mêmes besoins plus ou moins reposait sur moins d'épaules et l'affaire a été un peu oubliée ; mon comportement, celui d'un contestataire, pouvait aussi être interprété comme une « excuse à l'absentéisme » ; ainsi, j'ai décidé de m'intégrer dans deux des ateliers essentiels du camp et surtout l'un des plus lourds : être infirmier dans notre hôpital et faire des veilles au port comme docker de la ligne maritime peu fréquentée qui passait par l'île tous les jeudis matins en montant vers la Thrace et repassait tous les vendredis soirs sur le chemin du Pirée.

Mon insertion dans le corps paramédical me donne une occasion de mentionner un secteur de notre vie, essentiel, pour ne pas dire surévalué, de nos revendications, qui s'exprimait dans la formule « la grave morbidité du camp ». Bien sûr, il est normal qu'un grand nombre d'hommes soumis à des privations diverses – inutile d'énumérer combien en ont subi les

449 Le service sanitaire du camp avait une carte individuelle de tout exilé avec les diagnostics des médecins exilés, sous la responsabilité et l'aval du médecin de la Croix-Rouge, et les expertises des hôpitaux auxquels les malades étaient transférés.

prisonniers politiques – présentent un degré nettement plus élevé de morbidité que la population du pays. Non pas parce que le reste de la population vivait dans de bien meilleures conditions, elle connaissait la privation de nourriture et les mauvaises conditions de logement, en particulier la grande majorité des 800 000 habitants des régions montagneuses et semi-montagneuses que l'armée gouvernementale a obligés, au cours de la guerre civile, à déménager vers des villes et des bourgs mieux contrôlés ; des conditions défavorables allant jusqu'au manque complet de soins médicaux et de pharmacie dominaient, et un climat général de persécution et de terreur pour ces demi-citoyens du pays était un régime habituel, comme tout ce qu'on peut supposer dans des circonstances extraordinaires de guerre civile. Les exilés et les prisonniers pendant ces plus ou moins six ans, ont subi, en plus, les conséquences d'un effort conscient et planifié d'anéantissement moral, mais aussi matériel parfois, de la part d'un pouvoir auquel ils n'avaient aucune possibilité d'échapper, sauf s'ils faisaient semblant d'être le contraire de ce qu'ils étaient vraiment, en reniant la collectivité à laquelle ils appartenaient par libre choix, en se déclarant ennemis d'eux-mêmes, de leurs pensées et de leurs idées, de leur monde sentimental, de leur parcours historique, de leur corps.

Qu'entendez-vous par « leur corps » ?

Ces hommes avaient eu l'habitude pendant une dizaine d'années au moins, de marcher la tête haute, les jambes allongées, les mains un peu tendues et les poings presque serrés. Leurs yeux étincelaient, leurs lèvres étaient prêtes à s'ouvrir dans les cris de « vive » ou « à bas » ! Dès le moment où ils se désavouaient, leur cou se cassait à un angle de 45 degrés au moins, leurs yeux ne regardaient plus devant eux ni vers le haut, leurs genoux étaient fléchis, leurs poings ne se serraient plus que pour frapper leur tête dans un instant de détresse. Je l'ai vu chez ceux qui avaient signé, leur expression corporelle avait changé. Comme le corps tient l'âme, un élément immatériel, ainsi aussi l'âme tient le corps, quelque chose qu'on croit pouvoir toucher...

Donc ce surplus rendait plus malsaine la situation sanitaire des prisonniers. Le « surévalué » est une évaluation personnelle, postérieure, dans un douloureux réexamen de la mémoire, et en rapport avec la gestion par la direction du camp ; j'en parlerai plus bas. Notre différence par rapport au reste de la population était que tous ou presque tous, à l'exception d'un très petit nombre qui presque par « principe idéologique » ne fréquentaient pas le service médical, nous avions un dossier individuel, petit ou plus gros avec un historique de notre santé en abrégé ou plus en détails. Cela aidait à un suivi plus approfondi des cas individuels et à une vision d'ensemble de la situation sanitaire du camp. Et de surcroît – chose qui, je pense, constituait aussi la raison principale pour laquelle on prenait soin de consigner les détails – cela contribuait à ce que cela soit indiqué pendant les douze années de vie du camp, alors que nous exercions, nous et nos alliés dans la société, une forte pression pour faire améliorer les conditions de santé des exilés. C'est un fait que ce sujet, la morbidité, prédominait dans notre décalogue de revendications avec toutes les carences qui tendaient à aggraver la santé des exilés et – sous-entendu ou exprimé clairement –, à les anéantir. Une grande partie des exilés, quand ils ont ouvert la bouche en 1956, ont critiqué ces exagérations qui affaiblissaient,

disaient-ils, notre position sur le thème fondamental de notre détention illégale et sans jugement.

L'illégalité de la détention n'est pas mise en évidence souvent, contrairement aux difficiles conditions de survie dont l'amélioration constitue la revendication permanente tant après la guerre civile qu'au temps de la junte.

Je me préparais à t'exposer mon opinion personnelle sur la conduite politique de cette revendication. Je conviens que certaines fois, ce n'est pas tant la revendication elle-même et son poids que le temps et la manière dont tu les mets en évidence qui font son efficacité. Certes, cela ne signifie pas que j'ai adhéré ou que j'adhère au point de vue que la publicité excessive sur la morbidité invalidait complètement la revendication sur l'illégalité de la détention sans jugement. Parfois elle l'affaiblissait, c'est un fait. Cela, je pense, ne provenait pas de la surestimation de la morbidité, mais de la sous-estimation des possibilités, dans les années 1950, de changements politiques ou, du moins, d'améliorations. Étant donné que pendant une longue période, entre 1952 et 1956, la direction, plus correctement, la suite de directions qui ont fonctionné au camp, répétait que « le camp des otages de l'impérialisme » qu'était Aï-Stratis serait maintenu et que sa situation risquait de s'aggraver tant que durerait l'impérialisme américain établi dans le pays, ce jugement de base, par lui-même, affaiblissait la revendication d'une libération immédiate ou rapide du camp. Donc, nous tirions des coups « pour l'honneur ».

Tout cela, bien sûr, mon point de vue personnel, n'infirme pas d'un iota ma conviction sur la tendresse et l'attention qu'a manifesté le camp tout entier, et en particulier le personnel médical et soignant, aux camarades malades. Et je n'ai pas même une trace de soupçon en moi, que la direction – en majorité, d'anciens camarades, eux-mêmes avec souvent des antécédents médicaux lourds – ait pu faire exception à cette position générale. Peut-être pourrait-on signaler certains cas où, explicitement ou de manière un peu masquée, elle indiquait aux médecins sa préférence pour des cadres dont le cas devait être souligné pour obtenir leur transfert dans un hôpital qui aiderait l'action de leurs proches ou de personnes influentes pour leur libération. Je crois même que chaque fois que cela s'est produit, l'impulsion n'est pas partie de préférences politiques, amicales, ou autres, mais des « nécessités du mouvement » telles que les concevait cette direction ou telles qu'elles lui étaient suggérées par des agents « d'en haut et du dehors ».

Quelque part dans ce qui précède j'ai cité deux noms de médecins de l'Armée nationale dont j'ai dit que nous leur devons beaucoup. Alors qu'ils relevaient normalement du pouvoir extérieur, puisqu'ils étaient ses salariés, avec le temps, ils ont évolué et ont agi comme des alliés des exilés. Charilaos Stéphanou et Vassilis Tsironis ont été des modèles d'intégrité scientifique et de courage citoyen, parce que, dans une époque qui s'appelait démocratie parlementaire alors qu'elle n'était qu'un État gouverné par les étrangers et par un ensemble d'organisations paragouvernementales locales, ils ont accompli au plus haut degré leur devoir de scientifique face à une population persécutée et ils ont soutenu avec force une vérité que ce

pouvoir voulait cacher. C'est bien que l'homme public reçoive la « louange du peuple ». Mais, pour nous, ceux qui vivions près d'eux en tant que personnel médical ou que malades, qui avons reçu leur tendresse et leur aide, c'est, au-delà du devoir et de l'obligation, une marque élémentaire de reconnaissance de garder en mémoire leur nom et leur visage, et de les montrer en exemples aux plus jeunes.

Dans les sujets de communication-informations, la principale question, était le « pouvoir de répression » qui exploitait tout ce que lui offrait la loi 511/47. Il contrôlait par tous les moyens légaux la correspondance individuelle, et jamais il n'a permis l'envoi de quelque forme publique que ce soit de lettre collective. Et les exilés, connaissant la sensibilité particulière du commandement sur ce sujet, ne cherchaient pas à faire ces envois. Pendant douze ans, l'autorité a exercé une censure sévère des lettres, un contrôle des paquets et parfois un contrôle personnel des entrants. Une attention analogue était portée aussi aux imprimés entrant par la poste. Cela, parfois, n'excluait pas des cas inattendus, par exemple, alors qu'il était exclu de recevoir un imprimé qui « sentait le marxisme », en 1951, la *Pensée*, revue française, je l'ai dit déjà, circulait dans le camp sans précautions, ce qui signifiait qu'elle était entrée de manière légale. Cela m'a rappelé un événement analogue dans la prison Averof où tout livre d'un auteur dont le nom se terminait en – of ou en – ski était interdit : le roman *Et l'acier fut trempé* de Nikolaï Ostrovski (traduit en grec) a été accepté par le contrôle, parce que celui qui l'a reçu, un mécanicien, a persuadé le gardien-chef qu'il s'agissait d'un ouvrage technique austère, utile pour son travail !

Ainsi, le terrain qui restait à contrôler pour la direction intérieure était très limité et concernait principalement les canaux secrets qu'elle-même assurait, tant pour communiquer avec le Parti et les mass medias, presque exclusivement *Avgi*, que pour s'approvisionner en matériel idéologique prohibé par la législation, les bulletins du KKE, le *Nouveau Monde* et d'autres publications marxistes. Elle en avait la responsabilité exclusive et – autant que je sache, une liberté de choix incontrôlée en ce qui concerne la nature et le nombre de ce qui circulerait, et qui aurait le privilège d'y accéder.

De temps en temps des canaux personnels ont fonctionné, par le biais de visiteurs par ex., et les exilés, dans leur grande majorité, poussés par une « mentalité coutumière », les mettaient à disposition, sous le contrôle de la direction. D'ailleurs, cette mentalité de la majorité a eu longtemps le consentement tacite de la population enfermée devant la gestion incontrôlée et souvent, arbitraire de nos questions intérieures ; je me hâte d'ajouter que moi non plus, au moins jusqu'en 1956, je n'ai pas été une exception lumineuse.

Ce consentement concernait-il aussi le clivage des exilés en « cercles de confiance » dans l'accès à l'information ?

Si ta question concerne ceux qui se taisaient, je ne peux répondre que d'une manière générale en jugeant cela probable. Naturellement, quand ils « ont ouvert la bouche » à partir de 1956, quand nous avons commencé, une partie respectable du camp, à discuter de la politique de la direction dans le camp et dans le *mouvement* en général, « hors du lieu et du temps », donc en

violant les règles du centralisme démocratique, un grand nombre d'entre nous, nous sommes convenus, dans une réunion officielle de notre groupe ou dans des conversations séparées, que notre silence équivalait souvent à un consentement, fondée sur des formules générales sur des « éléments » ou des soupçons sur la ferveur partisane limitée de certains. Personnellement, je porte encore le poids écrasant de ma position plus ou moins lâche à propos de certains cas individuels. Bien que j'aie essayé jusqu'à aujourd'hui de m'en débarrasser, en discutant avec les camarades concernés, ou en demandant publiquement pardon, je n'y suis pas arrivé. Et si rien ne s'est produit à quatre-vingt-cinq ans, n'attends pas que cela t'arrive après. Sauf si tes capacités pour estimer exactement le sens des mots ont diminué de façon décisive.

La culture et les expressions culturelles sont un champ d'activité du corps exilé, à l'intérieur du cadre étouffant imposé par le pouvoir, particulièrement intéressant, leur physionomie, leur contenu et leurs problèmes variés valent la peine d'y consacrer un espace plus grand. C'est un sujet exclusivement intérieur que les exilés ont traité avec les moyens locaux d'un système fermé de production « assez constructif ». Pour en juger, il faut se baser sur une estimation, dans la mesure où elle est objective et désintéressée, qui prenne en considération la situation générale du pays, l'origine, l'histoire, les douloureuses aventures du « corps » concerné, son niveau de connaissance et de sensibilité, en comparaison toujours avec le niveau grec général.

Le corps, comme collectivité et comme réalité organique (charnelle) revient souvent dans votre discours. Quelque part même, vous me l'avez décrit comme une pieuvre aux nombreux tentacules. Quel est le sens de cette relation ?

Ce terme ne désigne pas seulement une collectivité ; très souvent, il me vient spontanément, pour exprimer, comme je la vivais alors et comme souvent je l'ai revécue dans mes souvenirs, une réalité organique matérielle, l'unité d'un être vivant avec ses membres qu'il bouge et fait agir « dans la même direction » et parfois en se divisant, avec ses oppositions, ses antagonismes quine l'empêchent pas« d'être un ». Pour le dire autrement, comme la file d'ouvrières d'une fourmilière qu'on voit à une certaine distance et dont on discerne seulement la direction générale et passes particules, les existences séparées de milliers d'êtres microscopiques, chacun avec ses particularités, avec ses allées et venues propres, avec le mouvement incessant de ses antennes ; n'oublie pas la « discipline de sa galerie ».

Dans certains cas, ce consentement atteint-il les limites de l'autocensure avant même que le « désaccord » ait été conçu par le sujet ?

Oui, c'est peut-être quelque chose comme ça. Et peut-être pouvons-nous flanquer en l'air le « peut-être ». Une caractéristique de notre fonctionnement comme membres de cette collectivité fermée, toujours occupés de la pensée que nous constituons, en tant que collectivité, un petit membre (tu te souviens de l'armée révolutionnaire du prolétariat mondial ?) d'une autre collectivité immense, universelle, dont les intérêts pénètrent et dominant notre petitesse, est que souvent nous minimisons notre individualité et, de ce fait,

nos droits en tant qu'individus ; cela rendait le renoncement plus facile en cas de désaccord, souvent avant même qu'il soit conçu ; avec comme justification, « la direction sait », nous avançons en nous autocensurant dans ce silence inadmissible. Ainsi le désaccord « ne nous passait pas par le cerveau », sans exclure une douloureuse posture de silence, quand il devenait conscient.

Toute réflexion qui contiendrait des estimations *a posteriori et* en particulier, des comparaisons avec la réalité actuelle ou des choses jugées aujourd'hui évidentes, n'aiderait pas à comprendre, et par conséquent à expliquer, les lacunes, les « ennuis », et beaucoup de comportements inconvenants auxquels peut-être, je ferai allusion plus bas. Je me hâte, en préliminaire, de déclarer que, malgré l'insistance sur les côtés négatifs de notre survie d'alors – quelque chose qui confine parfois au ronchonnement –, je reste un fervent défenseur de ces aspects de la vie en exil ; j'honore notre effort collectif jusqu'aux limites de l'abnégation, et le dévouement de certains – nombreux – à ces activités qui avaient pour but de rendre notre vie « indigente, moins éprouvante »⁴⁵⁰. Elles montraient que nous ne nous contentions pas de proclamer des idées et de combattre pour notre utopie, mais que nous proposons des modèles, des essais du moins, de la société humaine dont nous rêvions, le type idéal de l'homme futur, que nous imaginions et que nous tentions d'approcher, souvent par des voies qui conduisaient à l'opposé...

Autre chose encore que je considère comme important. Cette « sévérité » nous concerne, nous et les nôtres. Elle discute avec eux, attend leur critique ou leur accord et elle se tourne vers l'autocritique. Elle concerne aussi tous les jeunes, en tant qu'expérience de leurs prédécesseurs, et qu'éducation pour éviter des malheurs semblables à l'avenir. Aux anciens, nos contemporains d'alors – de l'autre rive, ou à tous les jeunes qui veulent prendre la parole publiquement à ce sujet, en partant de la conviction que les « autres », les vainqueurs, avaient le droit absolu de juger –, je donnerais le conseil de ma grand-mère « de laver leurs bouches », c'est-à-dire de nettoyer leur plume des déchets puants d'une époque qui envisageait les choses avec des *a priori* et, avant tout, de ne parler de nos propres épreuves négativement qu'après avoir d'abord reconnu que cela était arrivé dans un « lieu » bâti par leur propre pouvoir en niant tout l'héritage humaniste ; il obligeait ses adversaires à vivre hors de toute culture, privés de la qualité fondamentale d'homme social que ce pays a engendré il y a des millénaires et qu'il a défendue par tous les moyens, souvent même par la vie de ses habitants, la qualité de *citoyen*, de maître de la *cité* , face au despotisme oriental et aux *sujets* de la satrapie.

Vous voulez dire que la gestion de la fin de la guerre « civile » – qui, dans certaines langues se rend par guerre des membres de la « même cité » – et le passage à l'égalité ont été l'affaire du vainqueur qui a échoué en cela comme dans sa tentative pour apparaître comme le seul continuateur de la Grèce antique, en dépit de son autoritarisme ? Pouvons-nous dire, en face

450 « Une expression que j'approuve, bien que je reste un ennemi juré de la politique qu'a suivie la direction en 1955-56. Comme aussi le terme de “condition d'otage” pour les douze ans du troisième exil d'Aï-Stratis. »

de l'exploitation du passé grec antique par le régime d'après la guerre civile que les communistes grecs lui ont laissé le monopole de cette référence à l'Antiquité ?

En ce qui concerne la première question. Les communistes, et plus tard les éamites de gauche, ont toujours considéré, au moins à partir de 1934, comme un devoir du pouvoir et des forces économiques bourgeoises l'achèvement de la « transformation bourgeoise », comme elle s'est produite dans les régimes nés des révolutions du XVIII^e siècle. Et comme il constatait que les forces du pays responsables de cela historiquement n'y portaient pas d'attention ou ne pouvaient pas le réaliser, le KKE à partir du 6^e plénum du Comité central en 1934 et l'EDA, dès sa fondation en 1951, se sont fixés comme but provisoire, l'un, la « révolution démocratique bourgeoise » et l'autre, la modernisation économique et politique du pays, qui, après sa première conférence en 1956, a pris le titre de « changement démocratique national ». Cela ne signifiait pas que la gauche grecque cédait sa place aux forces bourgeoises comme on appelait habituellement les vainqueurs de la guerre civile. La différence entre les deux est que, les bourgeois, s'ils entreprenaient cette modernisation comme l'accomplissement de leur mission historique, la réalisaient avec la force et l'autorité de l'État. La gauche au contraire, puisqu'elle ne disposait pas de ce pouvoir (et n'avait aucun espoir de l'acquérir à court terme), comme opposition sociale déterminante, ne pouvait que faire pression par la combinaison de puissants combats politiques et sociaux qui conduiraient à sa réussite.

Quant à savoir si le passage à la normalité pouvait réussir ou non, je dirais, et permets-moi un ton ferme et absolu, que le vainqueur n'a pas choisi cette voie. Je ne doute pas des efforts des parties bourgeoises les plus démocratiques, comme les forces de Plastiras en 1951-1952, ou un pan antimonarchique de l'Union du centre george-papandréiste qu'on nommait « gauche du centre » et qui s'était montré sensible (un antiaméricanisme original), à l'indépendance du pays que la gauche mettait au centre de son combat depuis trois décennies, 1940, 1950 et 1960.

Au contraire, le côté bourgeois avait choisi, je l'ai déjà dit, une voie apparemment moyenne, mais qui, pour l'essentiel, continuait la guerre civile ; j'ai l'habitude de parler de « régime parlementaire de surface » parce que son identité parlementaire était limitée à sa « peau », alors que sa chair et ses os étaient le régime d'exception né de la guerre civile qui s'exprimait dans l'expression « puisque l'insurrection se poursuit »⁴⁵¹.

Selon l'année et le contenu que prenait le conflit entre les forces du vainqueur et les forces politiques reconstituées de l'EAM, ce thème de la « démocratie grecque » après la guerre civile viendra et reviendra, c'est-à-dire qu'a choisi ou non le pouvoir pour se débarrasser de son encombrant adversaire qui ne se contentait pas de lui rappeler sa « dette historique », mais l'avait intégré dans son programme, sur le chemin vers le but final, le socialisme ou le « Royaume de la Liberté ». Pour l'instant, contentons-nous de rappeler que pendant quinze années, le pouvoir bourgeois a maintenu en vigueur, en partie sans l'appliquer, tout le trésor

451 « Le terme “insurrection”, inscrit dans les textes de lois des vainqueurs à propos de la guerre civile de 1946-49 et de l'action de la gauche, a été utilisé pour la première fois dans la jeune histoire politique de la Grèce, au cours de la guerre civile de 1823 entre les différents clans de la Révolution grecque, » a complété Stéphanos Stéphanou.

législatif que lui a offert la guerre civile, un vaste régime d'interdictions politiques et de répression, complété par des pouvoirs parallèles de forme et d'étendue variée, criminels même. Il faut indiquer que ce régime, dont la forme légale est encore restée dans les tiroirs après le changement de régime de 1974, n'a été renversé que par le gouvernement d'union nationale de 1989-1990, par la décision unanime des partis et des représentants de la nation. Cette décision caractérisa le conflit comme « guerre civile » des deux côtés (l'EAM et ses adversaires) et pas comme une « insurrection » manipulée de l'étranger' et, puisque selon cette formule légale, il n'y a pas eu d'« insurrection », tout le réseau de guerre civile n'avait plus de raison d'être, il ne pouvait plus être question logiquement de « poursuite de l'insurrection ». Je soutiens que cette décision unanime, l'irréfutable « point de vue de la nation », n'a pas été appréciée ni estimée jusqu'à maintenant dans toutes ses immenses conséquences pour la politique grecque. Quant au régime de ces quinze ans, je pense qu'il ne pouvait pas durer davantage et qu'il avait beaucoup trop duré. La Grèce – sa classe dirigeante –, avait deux voies devant elle : ou elle suivait la voie des réformes progressives qui la conduirait à un régime démocratique bourgeois, ce qui était pour moitié le but de la gauche, et surtout de l'EDA, seule organisation légale à la représenter, ou elle « nettoyait le paysage » en installant une dictature directe et se rangeant aux côtés des dictatures de la péninsule ibérique. Les forces de répression de l'État qui avaient dans leurs mains et le melon et le couteau, ont préféré la « voie facile », qui ne pouvait que conduire au changement de 1974.

Depuis des années, une question m'a préoccupé : dans nos citations, à nous, gens de gauche, dans nos racines historiques en tant que nation et en tant que population qui habitait et habite dans cette extrémité de l'Europe balkanique, nous arrivions jusqu'à la Révolution de 1821, au mieux aux klephtes et à Lambros Katsonis⁴⁵² et plus en arrière, rien. J'essayais de l'expliquer conformément à « nos appuis théoriques » sur la « question nationale », ces formules théoriques primitives de Staline dans son œuvre du même nom. Donc, il faut situer la nation comme phénomène historique aux origines du capitalisme, comme elle est apparue en Europe occidentale et en particulier en France. La contribution des historiens grecs à ce sujet, et j'entends Nikos Svoronos⁴⁵³, tardait alors à être connue chez nous. Mais plus tard, j'ai commencé à penser, – et cela, dans ces dernières années, est devenu une conviction qui me tourmente lorsque je réfléchis de manière critique aux lacunes et aux manques des travaux théoriques qui visaient ou viseraient, à l'adaptation constructive du marxisme à l'histoire de notre pays –, que, de peur de tomber dans l'idéologie de la Grande Idée, nous avons renié une réalité historique qui a fleuri il y a 2 500 ans, dans l'Athènes du V^e et en partie du IV^e siècle, la démocratie directe des citoyens athéniens, l'Assemblée du peuple.

Peut-être, nous gênait le fait que nous avions affaire à une société d'esclavage qui excluait de l'expression et de l'activité politique une grande partie de la population considérée comme de

⁴⁵²Lambros KATSONIS, 1752-1804, Grec qui s'est joint aux frères Orloff dans leur expédition contre les Ottomans en 1770 ; après leur retrait, il crée une petite flotte et poursuit la lutte ; après la destruction de sa flotte, il rejoint la Russie et sert Catherine II.

⁴⁵³ Nikos SVORONOS, 1911-1989, grand historien grec, membre de l'EAM, de l'ELAS et qui participa aux combats de décembre 1944 à Athènes. En 1945 il rejoint la France, reprend ses études et travaillera au CNRS et à l'École des Hautes Études.

simples instruments de production. Etc'était, en même temps, une société fortement machiste qui excluait la moitié de la population, féminine, du gouvernement ; l'historiographie sauve quelques noms prestigieux, des hétaires, comme Aspasia, femme de Périclès, des mères ou épouses d'hommes politiques ou d'intellectuels connus de l'époque, des noms dans la dépendance exclusive de personnages publics masculins. Mais cela ne réduit pas à zéro les caractéristiques républicaines inattaquables et sans précédent du fonctionnement de cette démocratie directe. C'est peut-être, la preuve, sinon la seule, la plus nette d'un régime politique qui, dans l'histoire régionale, comme dans la réflexion européenne, affirme le sens plein d'un mot important de la langue grecque ancienne : *démo-cratia*. Certes, le *pouvoir* (=la force) du *peuple* ne correspond pas simplement à un ensemble d'hommes, mais à un ensemble d'individus-citoyens, avec des relations paritaires dans la pensée et l'action politiques de cette époque incomparable d'épanouissement d'une autogestion collective, presque sans intermédiaire, de la société athénienne. Cette réalité pourrait peut-être, avec un peu d'audace, être considérée comme l'expression ancestrale de cette grande utopie des intellectuels et des activistes anarchistes et marxistes de la jeune Europe. Ainsi nous avons laissé se perdre la référence à un argument théorique en faveur du but final pour lequel nous aussi, ma génération, nous avons essayé de proposer quelque chose.

Après ce prologue obligatoire, assez étendu, nous allons passer aux pratiques précises et aux difficultés relatives à notre culture individuelle et collective, à l'éducation du corps et de l'âme, et en général, à l'activité culturelle au camp, un secteur, selon moi, important tant par nos réalisations, que par ses « épines », nos défauts, nos failles, nos « fautes ». Les formes collectives de survie, embryonnaires ou discrètes, contiennent toutes, je pense, des formes d'activités humaines à ce sujet. Une communauté de détenus politiques ne peut que contenir – tant comme expression de la résistance à l'enfermement et à l'immobilité qu'impose ou essaie d'imposer l'adversaire qui régit sa vie, que comme ensemble de caractéristiques de l'originalité de cette communauté – la recherche et l'action d'un travail plus ou moins intense dans ce secteur. Il est naturel, je dirais, que les individus de cette collectivité s'occupent de l'amélioration spirituelle de leur personnalité pour être meilleurs dans les obligations que fait naître le but qu'ils se sont donnés comme individus et comme membres d'une collectivité précise.

Ce témoignage, constitue pour vous, d'une certaine manière, une suite de cet essai de service du rêve

Disons qu'il en est ainsi. De toute façon, les exilés et prisonniers politiques depuis la Loi spéciale (1928) ont essayé de mettre ainsi en valeur leur temps, souvent d'une durée indéfinie, d'immobilité, d'inactivité politique, auquel les avait condamnés leur persécuteur.

Votre expression « mise en valeur de l'immobilité » me rappelle la formule de Zachariadis que nous trouvons dans de nombreux témoignages « aime ta cellule, mange ton repas et lis

beaucoup ». *Était-ce une mise en avant du cercle concentrique du pouvoir intérieur, et un besoin intérieur individuel, ou le vécu obligatoirement « positif » et « optimiste » du temps d'immobilité, qui était, vous m'avez dit, pour le combattant enchaîné, un ennemi invincible ?*

Les deux je dirais. Pour le présent, gardons le côté positif, avec la simplicité désarmante de la formule. Un effort de restitution lexicale du caractère et de la vocation que le combattant s'est imposé, « survivre » en transformant en positif la mesure négative de la détention et améliorer ses possibilités de satisfaire aux exigences du *mouvement*. Cela, comme je l'ai dit, les détenus politiques ont commencé à le mettre en pratique bien avant l'appel « prisonnier du bague de Corfou »⁴⁵⁴, pendant la dictature de Metaxás.

Ce secteur, moins de « l'éducatif » et surtout du « culturel » a été, je l'ai dit, particulièrement intéressant dans les douze années, la troisième période de mon exil à Aï-Stratis ; dans son aspect culturel, j'y ai contribué, à côté de mon travail pendant trois ans dans les ateliers.

J'ai déjà mentionné que la contribution de l'adversaire se composait des interdictions que permettait la loi 511/47 : la censure de tout imprimé, les obstacles à toute information, l'interdiction d'une bibliothèque, des leçons ou des discussions de groupes, de toute forme d'édition, la censure étouffante de toute production culturelle intérieure au camp. Ainsi le positif, « la création et la contribution à la connaissance ou à un bien culturel », restait confiné, à l'intérieur des marges étouffantes de l'adversaire, à l'action individuelle et collective des détenus, comme individus et comme collectivité, comme l'exprimait le pouvoir intérieur, la direction du Parti ; et pour être juste, pas exclusivement le contrôle, mais aussi le côté positif au sens de la conception et de l'organisation par le commandement intérieur. Naturellement cette activité obéissait à des règles présentes dans la conscience des combattants comme une tradition coutumière non écrite, mais aussi comme l'arbitraire d'un pouvoir intérieur non contrôlé.

Essais individuels et collectifs dans le champ de l'éducation

Mais venons-en à des faits précis. Un peu résumés pour la culture. Son aspect principal, quantitatif et qualitatif, était la formation personnelle, la lecture. On lisait beaucoup, nous, les exilés, sans être rassasiés, des « nouveaux » jusqu'aux anciens prisonniers, beaucoup et des choses différentes. Je crois que, en quantité au moins, la littérature dominait. C'est un peu paradoxal, mais réel et efficace, je pense. Je me souviens d'une expression, de Marx si je ne me trompe pas (naturellement la source m'échappe) : « On apprend plus de Balzac sur la société bourgeoise que tout ce qu'on peut lire dans des tomes d'histoire et d'économie politique. » Tu me pardonnes si l'énoncé n'est pas exact et si la citation précise m'échappe. En fait, la littérature est un champ extraordinaire, quand quelqu'un en fait ses délices, par la richesse qu'elle offre à l'esprit et à la sensibilité intérieure, à l'acquisition enthousiaste des faits positifs et au rejet dédaigneux des éléments négatifs de la vie. Cela, Chronis l'exprimait au temps des Jeunesses Lambrakis quand il encourageait les gars en insistant « Lisez, lisez beaucoup de littérature, elle vous ouvrira les yeux, je le dis d'expérience. » Naturellement, la plupart étudiaient aussi des textes idéologiques et politiques ; de temps en temps, gonflait une

⁴⁵⁴ Nikos Zachariadis avait, depuis le bague, incité les communistes à défendre le pays lors de l'attaque italienne malgré l'accord germano-soviétique.

vague d'apprentissage des langues étrangères, qui, parfois, alimentait une satire ironique dans la longue histoire des textes de revues jouées au théâtre du camp. Il y a aussi une anecdote sur un de nos camarades – même si son nom dans le récit n'est pas toujours... le même. À chaque fois qu'il rencontrait dans un centre de transfert d'anciens camarades de prison, il répondait à une question, fréquente alors : « Qu'est-ce que tu lis ? « Le premier essentiel » C'était une série d'éditions d'apprentissage de l'anglais sans maître utilisée par les prisonniers. Il en restait toujours au *Premier essentiel*, un homme de valeur, par ailleurs, notre collègue ; dans les nombreux transferts, dans les fouilles des prisons, les gardiens – quand ça leur chantait – confisquaient les livres que les prisonniers transportaient dans leurs bagages. Il y en avait pas mal aussi qui s'intéressaient à leur formation professionnelle et essayaient d'améliorer ou de commencer à s'instruire, en comptabilité entre autres. Il n'y avait là-dessus aucune directive ou incitation de la part du commandement. Peut-être considéraient-ils que ce serait une distraction par rapport à un effort que les seigneurs orientaient à chaque fois vers la formation théorique et politique des détenus. Certes, on a aussi formulé une autre explication plus audacieuse : la direction, surtout dans la période 1955-1956, était totalement persuadée, semble-t-il, que le fonctionnement du camp durerait aussi longtemps que « l'occupation américaine ». Par conséquent, les exilés n'auraient guère, sauf de courts intermèdes, l'occasion de vivre en dehors du camp, et donc d'utiliser les connaissances professionnelles qu'ils acquerraient dans leur réclusion. Personnellement, j'ai tendance à accepter ce point de vue.

Pourquoi l'acceptez-vous ? La réinstallation professionnelle des prisonniers ou leur vie d'après, préoccupait-elle le Parti ou l'EDA ?

D'abord deux mots sur le fait que tu dis « ou l'EDA ». Ici, nous parlons d'un effort d'éducation qui avait lieu dans des lieux de détention, donc paradoxalement et malheureusement, l'EDA n'avait pas sa place. Ceci est lié à une autre curieuse maladie endémique dans les lieux de détention : nous tous, qui, pendant ces dix-sept ans, sortions et entrions sans arrêt dans les prisons et surtout à Aï-Stratis, dans notre majorité au moins, nous avons assimilé que l'EDA était le principal, même le seul endroit par son originalité, où nous pouvions agir politiquement. Mais, à peine franchie la porte du camp au retour, nous oublions tout et considérons seul le KKE comme notre Parti. Et donc, laissons de côté le malheureux EDA et limitons-nous à déterminer l'intérêt du Parti pour cette question. Je dirais, en prenant sur moi toute la faute, que le Parti, le KKE donc, ne s'intéressait pas aux lieux de détention.

Ainsi, le champ de la « contribution positive » à la formation des exilés était occupé pour l'essentiel, par le deuxième cercle concentrique des forces que nous avons appelé – pour plus de clarté ⁴⁵⁵ – *pouvoir intérieur* ; et, naturellement, son intérêt se répartit inégalement à

455 Ici Stéphanos, après un instant de silence, a ajouté : « Tu as vu comment avance la conversation avance ? Chacun de mes pas dans ces énoncés audacieux sur le pouvoir intérieur, la direction incontrôlée et autre, traîne avec lui de moments d'interrogation inévitables. Ne te semble-t-il pas que ce "ainsi pour plus de clarté" cache un allègement du terme pouvoir intérieur ? Donc comme toujours, nous avançons en traînant avec nous nos contradictions intérieures ».

l'avantage des connaissances idéologiques et politiques. La période à laquelle nous nous référons, la troisième période de vie du camp comme lieu de détention selon la loi 511/47, n'est pas différente là-dessus ni quantitativement ni qualitativement. Dans les années 1950-1952, par exemple, il y a eu une activité conditionnée par le commandement politique jumelé (KKE-AKE) avec des leçons de théorie marxiste, qui, selon la branche, KKE ou AKE, se spécialisaient pour traiter les besoins, selon le lieu de vie de chaque combattant, dans l'idée que les exilés, selon toute probabilité, retourneraient dans leur pays... ce qui n'a jamais eu lieu.

Pourquoi une grande partie n'a-t-elle pas pu revenir dans son pays, surtout en dehors des centres urbains ?

Les permissionnaires revenaient obligatoirement dans leur pays, sauf si – cas rare – ils réussissaient avec l'aide de politiciens bourgeois à changer leur lieu d'habitation. Mais, dans les villages éloignés, ils ne restaient pas longtemps. Les indics de la gendarmerie, qui n'étaient pas accoutumés à des types étranges qui ne craignaient pas de proclamer leur « hétérodoxie », cherchaient par tous les moyens à s'en débarrasser et renvoyaient le permissionnaire dans son île. Naturellement, il est normal que chacun vise à s'assurer les conditions les plus favorables pour sa vie personnelle comme pour son action politique. Ainsi, avec des permissions prolongées tacitement sur une longue durée, il était plus facile d'aller vers une agglomération plus vaste, des grands centres même, ce qui a provoqué une surpopulation de permissionnaires à Athènes, qui s'est amplifiée, après 1959, par la transformation des permissions en relégations, à Athènes et en partie à Thessalonique. C'est un côté intéressant de l'histoire d'Aï-Stratis, la continuation, d'une certaine façon, de la vie d'Aï-Stratis, en dehors de l'île ; nous en parlerons au moment approprié.

À l'automne de 1952, quand Sotiris Soukaras, membre du Comité central du KKE au 7^e Congrès, après sa libération due aux mesures de Plastiras, a été conduit à Aï-Stratis et a partagé la direction du Parti, « les choses ont changé » comme on me l'a appris quand je suis revenu de mon premier congé. D'après ce qu'on m'a dit, pour la première fois, la direction a émis l'idée que, tant que « l'impérialisme américain » continuerait à occuper la Grèce, le camp resterait en service comme épouvantail pour les combattants, et ses détenus continueraient à vivre leur captivité originale. Quand Soukaras a constaté la nullité des mesures de vigilance contre une possible incursion des forces de gendarmerie dans le camp, il a sonné l'alerte, a ordonné de rassembler tous les livres marxistes et philomarxistes introduits illégalement, et a constitué un service pour les dissimuler, et les livres ont disparu de la circulation. Peut-être certains circulaient-ils, sévèrement protégés, mais les privilégiés qui avaient accès aux « sources » devaient être peu nombreux. D'ailleurs, les combattants ont commencé à être divisés progressivement en catégories que l'on peut représenter avec pas mal de cercles concentriques qui, si nous leur donnions une forme tridimensionnelle, formeraient un cône, avec, à la base, l'ensemble des habitants du camp, et, au sommet, la direction du Parti. Plus tard, dans la période 1955-1956, le travail idéologique lancé par la direction s'est limité à des

textes sommaires avec pour vocation de « consolider » la « résistance intransigeante » des combattants face à l'offensive continue de l'adversaire.

Comment expliquez-vous le manque de confiance en face d'hommes qui avaient donné des années de leur vie au mouvement ? Sur quels critères s'est faite la stratification ? Quels étaient les « textes sommaires » ?

Ce sujet a plusieurs aspects et nous occupera quand, pour la période 1955-1956 et son écho les années suivantes, nous parlerons des années de la direction Soukaras-Kiskyras, et des problèmes internes qui sont nés ou se sont exacerbés alors. Un observateur extérieur, neutre, « objectif » peut trouver tout cela incompréhensible. En effet, comment une personne qui a été mise à l'épreuve dans tant de situations pires les unes que les autres, peut-elle avoir besoin d'être soutenue, au point que cette époque soit considérée comme « une période d'abondance » comparée à l'Occupation, aux persécutions d'après Varkiza, à la guerre civile, à Makronisos et Yioura, si dans l'intervalle n'était pas intervenu le temps « qui dompte tout », cet ennemi invisible... Il est connu que ces hommes avaient affronté des océans de tempêtes, en comparaison la réalité des simples persécutions n'était qu'une pluie fine, mais les choses avaient mûri, et parmi elles, en particulier chez les plus jeunes, la lecture plus approfondie des textes d'une théorie dont beaucoup ne connaissaient que les titres, d'une théorie qu'incarnaient l'habillage apparent et le squelette fragile de leur vision, de leur utopie. Tout cela n'avait aucun rapport avec ces bavardages, les « textes sommaires » comme je les ai appelés, qui avaient pour but de construire le modèle « du jeune communiste, du jeune combattant populaire, du type Beloyannis ».

Après mes dix-huit ans, j'ai commencé à me débarrasser de la nécessité de personnifier mes modèles et, en particulier, les modèles que d'autres me tendaient, et, parmi eux, le Parti. Je maintiens ce « j'ai commencé » parce que – du moins, c'est comme cela que je l'ai ressenti – c'est un processus très difficile. C'est presque aussi difficile que l'effort d'un chrétien qui se débarrasse des images consacrées de ses saints en commençant par la Trinité. En fait, après tant d'années, le Père reste un vieillard – je dirais au seuil de la vieillesse – avec des cheveux gris, qui ne deviendront jamais tout blancs, et le Fils, un jeune homme mûr, presque entre deux âges avec des cheveux châtain et des yeux doux comme le miel... La colombe, je ne vais pas la commenter.

La colombe cependant a été utilisée largement par les communistes grecs comme par le reste du monde !

Je ne veux pas la commenter. Parce que, comme dit le tropaire de l'Épiphanie « L'esprit sous la forme de la colombe témoignait aussi de la vérité de la parole. » Une fois, pour autant que je me souvienne, ou quelquefois – on mentionne dans l'enseignement dogmatique de « notre » religion la troisième hypostase de Dieu, l'Esprit, comme un oiseau blanc dont le nom dans la

langue grecque, « colombe » est féminin. Et cela suffit simplement à attester de la vérité du Verbe (au masculin !).

D'ailleurs, j'avais déjà à la fin du lycée, et après mes trois premières années de combattant, éprouvé la morsure du premier doute, savoir si mes appréciations personnelles coïncidaient toujours avec celles du mouvement, c'est-à-dire de sa direction, tout en haut, ou des échelons intermédiaires. Aris, notre Aris de l'Évros, et des jeunes qui avant leurs vingt ans dormaient, depuis deux ans à ce moment-là, avec pour oreiller leur long fusil, a été dénoncé par le Parti, par Erythriadis, comme traître, et il est resté stigmatisé ainsi, même après son exécution par l'ennemi. Et son successeur, Odysseas, qui avait gagné notre confiance parce que son influence sur le mouvement armé de notre département avait été décisive dans un moment critique, l'homme qui a réussi à empêcher avec ses camarades la consolidation d'une tête de pont de la vieille Albion dans l'Évros, lui, sur l'intervention du Parti, a été jugé par un tribunal résistant et exécuté. Accusé de ne pas blairer les anglophiles ! Et pour quelle raison en serait-il autrement ? Avant que ne s'achève l'année de son injuste mort, ils ont montré leur visage abominable lors du Décembre ensanglanté d'Athènes. D'autres circonstances comparables, dans mes deux premières décennies de vie au Parti, m'ont conduit à ne pas faire une grande confiance à cette idéalisation officielle des modèles, et j'ai fini par croire que les personnalisations ne sont pas très utiles. Cela ne signifiait pas alors, et ne signifie toujours pas aujourd'hui, que je n'ai pas estimé, ou que j'aie cessé d'estimer, l'homme dont Kiskyras a essayé de faire une *idole*. Beloyannis a été un combattant remarquable, et à ce que j'ai entendu dire, un caractère rare, qui a défendu son rêve et son Parti et a perdu la vie pour cela, sans pourtant, certains l'ont dit, rester invulnérable aux « jeux de pouvoir » intérieurs au Parti. Mais, avant lui, en même temps que lui, et après lui, pendant les premières soixante années au moins de ce mouvement, il y a eu des milliers de Beloyannis qui, sans être « des combattants populaires d'un nouveau type » (comme si tant et tant d'un « ancien type » ne suffisaient pas) ont défendu de la même façon ce rêve.

Vous avez essayé, vous, dans vos relations avec les nouveaux de suivre le modèle d'Aris, tel qu'il était pour vous. A-t-il personnifié, lui, la forme du combattant ?

Si nous supposons que Aris était, pour moi, la personnification d'un modèle, il n'avait et n'a, tant qu'il continue à fonctionner en moi, aucun rapport avec les clichés du Parti. C'était une relation vivante, bien vivante avec un homme que je pouvais toucher, que je voyais et écoutais ; je communiquais avec sa pensée, je sentais ses sentiments et ses souffrances me toucher, c'était un personnage sans « -ification », c'était un homme avec lequel je pouvais être en désaccord sans cesser de l'aimer, jamais je n'ai exclu même l'occasion de le rejeter ; ce n'était pas un attachement sentimental, ça, je pouvais le dominer, c'était un choix où la volonté jouait un grand rôle, en prenant appui sur la raison. Quant à ce que tu dis, je serais très heureux si, toutes proportions gardées, je me montrais capable d'influer sur mes jeunes amis comme alors Aris a influé sur moi. Mais que disons-nous ? Autres temps, autres mœurs.

Qu'entendez-vous par le rapport avec « votre attachement sentimental », que vous opposez à votre pensée critique ?

Tu scrutes beaucoup en moi, ma fille. Aris est et sera toujours pour moi un tombeau encore frais. Moi, je revis quelques affaires. Et je les revis en essayant de les maîtriser, de les soupeser. Ce qui continue à me faire vibrer, c'était son dévouement. Maintenant, est-ce parce que j'étais jeune, parce que la croix que m'a faite Tassos dans mon berceau, a grandi, est devenue « du bois lourd », autant par sa fierté que par ses épreuves ? Aris m'a formé qualitativement, ensuite ce qui a été ajouté ou enlevé par-ci, par-là, c'était des changements quantitatifs. Dans tout ce qui m'est arrivé depuis lors, et c'est beaucoup, la « croix » a toujours été le « bois » auquel j'étais – presque toujours – prêt à être pendu. As-tu vu à nouveau comment nous sommes près du Nazaréen ?

Depuis lors, ce sujet m'a préoccupé, qu'est-ce qui compte plus, le sentimental ou le raisonnable ? J'essaie de dominer la question. Si je ne recourais pas toujours à des normes logiques, il se pourrait que je sois partial. Par exemple, si je jugeais deux camarades pour la même erreur ou la même réussite, et si mon jugement se fondait uniquement sur le sentiment, je serais toujours partial au profit du sentiment. J'allégerais l'infraction ou j'exagérerais la louange. Mon effort indépendamment du résultat – mais je n'oublie pas mon but – c'est de garder en tête que nous avons sentimentalement à faire à des hommes et pas à des choses, et d'essayer, en même temps, de canaliser mon jugement conformément aux règles de la raison. Je vais te donner un exemple. Face aux mesures de critique utilisées fréquemment dans le Parti (observation, blâme, avertissement d'exclusion, exclusion temporaire ou exclusion définitive) je soutenais que nous serions bienheureux, si nous pouvions les supprimer complètement. J'ai toujours été pour la persuasion, pour une majorité raisonnable qui essaierait de convaincre la minorité, tout en restant prête à être persuadée par elle. Et là, le couple équivalent sentiment-raison m'a toujours aidé. Le sentiment assurait un lien indissoluble avec mes camarades, et la raison ne le laissait pas déborder en guimauve. Dans cette lutte des idées, nous devons protéger le mouvement. Sans dire qu'on doit laisser de côté ses sentiments, je craignais toujours que mes sentiments m'empêchent d'avoir un jugement sain. Pagona me le reprochait périodiquement.

Vers la fin de ces douze ans, en 1959, une commission du camp, composée de six membres sous l'autorité de Nikos Karras a été nommée après intervention du Parti, elle jouait aussi le rôle de bureau du Parti. Dans ses six premiers mois (ensuite j'ai été envoyé à Athènes), il y a eu, d'après ce qu'on m'a dit, un essai d'activité plus sérieuse à propos de la théorie révolutionnaire. Cet essai « noble » dans son intention, ne pouvait atteindre le but recherché parce que le nombre des exilés diminuait continuellement et que sa composition changeait au point que, la dernière année, les deux cents exilés restants, étaient composés, dans leur majorité, de nouvelles (« nouveau », c'est aussi « jeune » en âge) arrestations ou de prisonniers enfermés durant des années dans les geôles du pouvoir et « libérés ». C'était un public mathématiquement hétérogène, dont la composition imposait des réajustements, avec la difficulté que le « corps enseignant » changeait lui aussi continuellement ; tout cela influait sur le résultat, le ralentissait.

Quant à sa qualité et son actualisation avec les nouveaux courants, cet essai en restait, je dirais, à des « niveaux d'avant-guerre » et à ce que le Parti continuait à considérer comme « agréé » par la Mecque du communisme. Jamais nous n'avons lu (et le pluriel n'atteste pas simplement l'insuffisance ou l'ignorance, mais surtout la *responsabilité politique*, – quand et où elle a eu lieu, et elle a eu lieu –, pour le manque d'initiative et de recherche personnelle, et pire encore, le silence et, souvent, le consentement à la restriction consciente du corpus de formation idéologico-politique permis par la direction), jamais nous n'avons lu les textes fondamentaux de la théorie marxiste au-delà du *Capital*, de *l'Origine de la famille, de la propriété individuelle et du pouvoir*, ou de *l'Anti-Dühring* de Friedrich Engels. Bien sûr, pas ceux qui ont été désavoués, Plekhanov, Kautski, Trotski, Boukharine ou ignorés dans le silence de l'interdiction, les plus récents, Gramsci, Lukács, Siaph et une foule d'autres...

Nous en avons assez du psittacisme des manuels « scolaires » comme *l'Économie Politique* de Leontiev ou de Segal, des bavardages philosophiques enfantins « sur les changements qualitatifs et quantitatifs » – je me souviens de l'exemple amusant sur l'accumulation quantitative dans la température de l'eau, où soudain, à 100°, se produit le « saut qualitatif » de son changement en vapeur, qui « était très politique » dans l'enseignement du matérialisme dialectique par les maîtres de circonstance dans la prison et en exil auxquels manquaient le savoir élémentaire et les connaissances philosophiques. Ou, plus tard, dans les années 60, les *Bases de la Philosophie marxiste* de l'Académie des Sciences de l'URSS où il y a une page (c'est déjà ça) pour Hegel seulement pour dire qu'il a introduit la dialectique dans la philosophie moderne, mais qu'il l'a mise la tête en bas, et que Marx est venu la remettre sur ses pieds. Et ça... parce que le grand penseur barbu n'était plus là pour leur rappeler que, quand il disait cela, il avait déjà mis au nombre des sources de sa pensée, avec l'économie politique anglaise et le socialisme utopique français, une troisième source, la philosophie classique allemande – Feuerbach, et Hegel dont il combattait, bien sûr, l'idéalisme, et peut-être surtout, sa méthode dialectique !

Ainsi, notre travail sur les *marxiens* ou Marx, – pour éviter le terme *marxiste* qui renvoie à tout ces successeurs comprenaient de lui, ou la manière dont ils l'ont interprété –, ressemblait à cet essai de notre camarade qui, pendant des années, est resté au premier tome de « l'anglais facile ». Cela nous traînait, sans nous sortir du cercle vicieux, dans cet abécédaire de la première année de l'école primaire, sans qu'on puisse arriver même au *Bon Cœur*, la troisième année. Et si au moins il ressemblait à cet *Abécédaire du Soleil*⁴⁵⁶ ? Bien

456 Ici StéphanosStéphanou mentionne, comme il me l'a expliqué lors d'une pause, deux livres de lecture de l'école primaire, de la première et de la troisième année qu'il a beaucoup aimés. « Bien que j'aie su lire », me disait-il tandis que ses yeux et ses lèvres traduisaient quelque chose de cet ancien enthousiasme enfantin, « grâce au souci de mon père et de mon oncle Charilaos de me jeter très tôt dans les tourments de l'instruction », ce bel abécédaire avec des mots simples et de belles images enfantines qui apprenaient à l'enfant l'art magique de tracer sur un papier des sons articulés qu'il connaissait presque depuis le ventre de sa mère : « Une pomme ! Voici une pomme ! » me fascinait. Je garde encore en moi cette joie entièrement nouvelle que je ressentais en découvrant que ces signes que j'avais déjà appris avec, j'en conviens, des difficultés à l'âge de quatre ans – les miens, tu vois, qui me les avaient enseignés ne disposaient pas de la sagesse pédagogique de Dimitros Glinos, inspirateur et architecte de la première réforme vénéziériste de l'enseignement, qui, s'il n'était pas le « père » de notre sage livre d'enfant, portait très clairement, le sceau de sa connaissance –, ces si petits signes étaient remplis d'un jour baigné de soleil. D'arbres fleuris et chargés de fruits, d'enfants qui chantaient et couraient en criant : « Voici une pomme ! » Ah ! C'est une grande chose que l'enfant se rende compte que ce processus dynastique

écrit, méthodique avec de belles images ! Cela rappelait davantage le livre de lecture du XIX^e siècle avec lequel mon père a appris à lire, où les grenouilles « coassent » et « les cochons grognent » ! Nous nous limitons à un marxisme (la théorie du sage porteur de barbe avait pris la terminaison – isme, un système fermé qui ne permettait aucune autre interprétation que celle que dictait la « minorité éclairée » du prétendu pouvoir ouvrier), comme le servait le grand politique réaliste, mais aussi le plus grand révisionniste de Marx, Vladimir Ilitch Oulianov.

Et pas tellement comme Lénine lui-même l'avait énoncé, mais comme l'avait compris, plutôt « interprété », intentionnellement je pense, le grand généralissime de « l'armée révolutionnaire du prolétariat mondial », Joseph Vissarionovitch Djougachvili et ses « académiciens » obéissants et soumis⁴⁵⁷.

Tu as compris ? Le révisionniste et « l'interprète » du révisionniste... Et nous qui avons rejeté tant de religions, les fidèles moines disciplinés du monastère bien clos. Que dire ?

Donc, vous appelez Lénine le plus grand révisionniste de Marx ?

Pourquoi, cela te paraît étrange ? Je vais t'expliquer. Mais je veux d'abord clarifier les mots. Peut-être que vous « qui participez à l'enseignement français », comme dirait, s'il vivait aujourd'hui, le vieux maître Isocrate, vous y voyez une objection, mais moi, pour mon usage personnel, je garde comme signifiants différents les deux mots : le « revisio » latin et l'ancien grec αναθεώρηση – anatheorisi (avec la terminaison du démotique moderne) ; je verrais, je préfère peut-être, une tonalité dédaigneuse dans le premier, de sorte que je peux l'utiliser dans un sens réprobateur, et, pour le second, je ressens une attirance, peut-être, de l'émerveillement. Passionnons-nous un peu... L'élément fondamental d'origine du composé, le verbe θεωρώ, « considérer, examiner » ne signifie pas seulement « observer, θεώμαι, regarder κοιτάζω », mais « remarquer παρατηρώ, réfléchir σκέπτομαι, étudier μελετώ, examiner philosophiquement εξετάζω », et le premier élément de composition, le préfixe –

de formation est un jouet formidable... Peut-être cet abécédaire a-t-il été un point crucial, comme on dit aujourd'hui, de mon évolution spirituelle. »

457 À nouveau, notre narrateur s'est arrêté, il s'est essuyé le front, il a frotté sa lèvre supérieure comme s'il voulait arranger sa moustache, même rasée, il a laissé son regard se perdre au loin, derrière le mur qui clôturait la petite cour. Je me suis gardée d'interrompre sa rêverie angoissée. Plus tard, comme il se servait son deuxième café – il s'adonne un peu à ces excès innocents (café et cigarette) – il est revenu de lui-même : « les académiciens » comme tu dis, ont subi de grandes épreuves dans les dictatures, peut-être plus grandes que nous, activistes impénitents des libertés, les malheureux... Mais ils ont trouvé, dans leur grande majorité, une manière infaillible de les affronter. Ils applaudissent les dictateurs ! Une manière infaillible, je te dis ! Toi, tu es jeune. Tu es née bien des années après les débuts du Changement de régime. Mais tu as feuilleté des centaines, je crois, de feuilles de journaux de l'époque des régimes militaires grecs. Peut-être auras-tu vu ces photographies historiques où les Grecs « immortels » applaudissent avec ferveur, beaucoup debout, Georges Papadopoulos en uniforme, pourtant un fou à lier, un criminel dangereux. Je me jugerais très exigeant si je leur demandais de désapprouver publiquement, ne serait-ce que de condamner « entre eux » la suppression des libertés par les pères porteurs de képi de la nation. Il est connu que beaucoup de ces académiciens étaient des rejetons de la dictature métaxiste ou des animaux engraisés de l'Occupation anglaise, membres des Bataillons de sécurité spirituels de l'Après-Guerre. Même ce viol sans périphrase de la langue grecque du « nous avons décidé et ordonné » [en langue puriste] ne les a pas frappés ? *O tempora ! Ô mores !*

ανα est une préposition à plusieurs sens, non seulement avec le sens de *ζανα-*, à nouveau, mais, en même temps, *άνω* plus, *πάνω* au-dessus, sur, *υψηλά*, haut, etc. Ainsi, en tant que mot-terme, il me permet de tirer vers le mieux, ou vers le plus bienfaisant, la signification exacte avec ses deux sens – signification élevée – de *θεωρώ*, considérer. Je ne sais pas quelle autre formulation exprimerait mieux, en un seul mot, cette dialectique, de Socrate, d’Hegel, de Marx (celui que tu veux). Vigilance, réexamen, approfondissement et, en même temps, passage à un degré supérieur, reconstitution continue, synchronisation d’une pensée théorique et d’une vérité toujours variable, en évolution, vivante, d’une réalité vivante.

Pour moi, en plus, les deux mots ont une tonalité personnelle : quand j’ai commencé, presque en même temps que mon initiation à la théorie, à connaître les divers termes hérétiques qui l’accompagnaient (dogmatisme, sectarisme, gauchisme, opportunisme, likvitarisme, et d’autres), la « déviation » droitière, je l’ai connue avec le signifiant « révisionnisme ». Jamais comme « révision » ou « révisionnisme ». En revanche, je l’ai entendu après 1956, lancé contre moi et contre beaucoup quand j’ai commencé à « ouvrir les yeux », « à taillader mon corps pour étudier mes entrailles. » Je le garde en moi ce mot, dans mes faits de gloire, et pas dans mes « péchés ».

Nous avons éclairci, je pense, ces problèmes lexicaux, ces éléments de terminologie. Voyons maintenant – sous la forme de titres-, pourquoi cette qualification de « plus grand révisionniste ». Je vais commencer par une concession, une reculade si tu veux. Contentons-nous du degré positif de l’adjectif « grand » au lieu de « plus grand ». Ne fût-il que « grand », comme l’a classé l’histoire du siècle. Mais « révisionniste » pour tant de substantifs qui accompagnent l’adjectif : homme, révolutionnaire, politicien ou « avocat ».

Pourquoi ?

Il avait dans ses mains un marxisme, plutôt une analyse et une théorie marxiste, pourquoi l’a-t-il mise la tête en bas ? Après avoir réussi à persuader tant de monde qu’à la place d’une réalité évoluant de manière déterminée – d’une société capitaliste à sa maturité, et donc à la maturité de ses oppositions – il pouvait jeter la construction – ingénieuse en fait – de sa chaîne mondiale et de son maillon faible (une société agricole retardée qui, à peine cinquante ans avant, était sortie de l’esclavage et pas simplement du servage) ? Après avoir remplacé la condition nécessaire à la formation de la révolution socialiste, d’une classe sociale majoritaire quantitativement ou qualitativement – le prolétariat industriel développé – en une classe pour elle-même, avec une minorité éclairée aussi grande soit-elle, minoritaire de toutes façons, un groupe de « révolutionnaires professionnels », le Parti-guide, qui au nom de la classe révolutionnaire, dirigerait seul la société ? Et quand il remplaçait ainsi le rôle objectif de la base matérielle sociale et de son porteur de la classe matérielle par l’activité purement volontariste de certains « sages », des « gens résolus », « apôtres » élus d’un dogme ? Qu’enseignaient, que proclamaient, que visaient d’autres les « anarchistes » ou les *narodniki*⁴⁵⁸ qu’il n’a jamais cessé de foudroyer ? Et comment cela s’accorde-t-il avec l’enseignement des

⁴⁵⁸Narodniki : mouvement socialiste agraire actif de 1860 à la fin du XIXe siècle fondé par des populistes russes.

fondateurs du socialisme scientifique ? Et tant d'autres choses, comme la soudaine transformation du « communisme de guerre » dans la NEP des koulaks et des nepmen qui, pendant quelques années, ont partagé la force économique du jeune pouvoir populaire en transformant l'amorce de la construction socialiste en capitalisme d'État ?

Mais nous n'entreprenons pas ici une analyse théorique étendue, juste une pénible esquisse autobiographique dans son environnement collectif restreint, reprenons le fil. Par ces observations fortes en critiques, je ne voulais pas diminuer l'effort fait par les exilés pour améliorer leur niveau théorique culturel et leur étude des textes relatifs au marxisme ou des productions politiques du Parti qui réaffirment toujours la pertinence de la marche révolutionnaire et la « rectitude de la ligne ». Je veux frapper l'autorité, l'outrance du mythe (y a-t-il mythe sans outrance ?).

De quel mythe ?

Du mythe de l'existence dans les prisons et dans les lieux d'exil, d'« universités » d'une qualité élevée. D'ailleurs, je crois que jamais il n'y a eu d'« université » qui se soit acquittée de son rôle dans une société de réclusion, que ce soit des prisonniers politiques de l'époque contemporaine ou de moines des monastères médiévaux. L'université ne peut être un espace de production d'idées, et d'idées nouvelles – et il est logique d'insister là-dessus – que dans une liaison quotidienne et une interaction avec un espace social vivant. Là d'ailleurs se trouve le banc d'essai qui juge de sa production. Là, dans les actions et réactions de cet espace surgissent les sujets qui doivent être enseignés ; là, chaque année, elle se nourrit du sang de nouveaux étudiants, là, parmi eux, elle trouve ceux qui, à la fin de leurs études, cadreront avec les nécessités et les recherches de cet espace ; naturellement je ne parle pas seulement des besoins matériels.

Certains établissements d'éducation dans les espaces de réclusion, comme ceux auxquels j'ai fait référence, même s'ils assurent les conditions d'un haut niveau (des moyens techniques, un niveau d'enseignement suffisants) dont ils disposent rarement, finissent par n'être rien de plus et rien de moins qu'un organisme de mauvaise qualité, de répétition des anciens éléments, qui ne peut jamais produire de nouvelles synthèses, et, tout au plus, réussit à éliminer les scories d'une oxydation.

À nouveau, vous utilisez la première personne du pluriel comme si vous vous englobiez dans la critique que vous faites – une disposition autocritique continuelle – presque pour « tout ce qui s'est produit de travers » à cette époque lointaine et difficile.

Oui. Je veux continuellement rappeler que, moi aussi, j'étais dans cette bergerie, peut-être y suis-je encore, sur la même berge que ceux-là, et que tout cela m'a coûté et me coûte encore. Autrement je m'en moquerais, comme je commence à le faire aujourd'hui où je vois les rives s'entremêler. Parce que moi aussi, comme beaucoup de gens plus importants, plus compétents

et plus responsables, qui auraient pu voir davantage et plus nettement où nous conduisaient ces déviations et ces incongruités, parfois nous avons été d'accord, ou nous nous sommes tus, avec la voie erronée dans laquelle nous entraînaient ceux qui avaient la responsabilité de notre éducation de combattant et de théoricien.

Après nous être sortis tant bien que mal du propos sur la réalité éducative et les efforts des habitants du camp, ajoutons quelques mots sur la politique culturelle de cette population, soit dit en passant, en des termes parfaitement schématiques. Je dis « schématiques » parce que « l'éducatif » ne peut être compris s'il est séparé de la culture. L'éducatif comporte des éléments de culture en tant qu'acquisition et en tant que plaisir, – la lecture d'un poème ou d'un roman comme élément éducatif et celle d'une thèse d'histoire bien écrite provoque en nous un extrême plaisir esthétique. De la même manière, l'approche d'une œuvre de théâtre, disons une tragédie de Sophocle ou d'Euripide, peut révéler des éléments cachés, peut-être plus difficilement compréhensibles dans une approche intellectuelle, qui nous offrent des connaissances importantes pour estimer correctement les époques plus anciennes. Je vais donc te parler de culture, de nos faits de gloire et de nos péchés.

Sur l'« éducation de l'âme et du corps »

Pourquoi vos faits de gloire et vos péchés ?

La culture et pour que le titre soit complet, le développement du corps et de l'âme, énoncé qui comprend, en dehors du contact avec les réalisations de l'art, les activités sportives – exercice individuel et offre de spectacle –, une section que traditionnellement le mouvement de gauche confiait (je ne sais pas s'il le confie encore) à sa jeunesse. Les détenus du camp d'Ai-Stratis réussissaient dans ce secteur un travail continu qui obtenait l'approbation parfois enthousiaste du reste des détenus, pour ne pas dire parfois l'approbation silencieuse de nos gardes, présents, en service commandé, à nos manifestations.

C'étaient nos faits de gloire. Mais les habitants du village, au moins tout le temps où je suis resté dans l'île, ne pouvaient les partager ; je ne me souviens pas que leur entrée dans l'espace du camp ait été autorisée ni l'assistance à nos spectacles. Une seule exception : les très petites rencontres de football sur notre stade, par exemple, dans l'été 1957, entre un groupe de mômes du village et de petits visiteurs, fils des exilés. Grâce à Lefterakis, 12 ans, fils de ma compatriote Athanasia, qui était avant-centre, les nôtres gagnaient habituellement.

Quant à nos péchés, qui ne sont pas, bon Dieu ! mortels, et se résument en des manques, des vides, des inconséquences, des interventions d'en haut, avant tout des silences, nous en parlerons plus loin. Et d'abord, l'éducation du corps, l'athlétisme. La gymnastique du matin était une affaire individuelle, en dehors de certaines tentes dont les occupants, ceux bien sûr qui n'aimaient pas dormir le matin, sortaient à l'aube sur la partie plane du champ et s'exerçaient en groupes selon les consignes d'un gymnaste professionnel ou expérimenté. Les activités collectives, l'offre d'un spectacle athlétique, étaient du ressort d'une commission athlétique, à laquelle participaient de temps en temps d'anciens athlètes, certains ayant eu des titres nationaux ou même balkaniques, et de nouveaux, accrédités par la Section spéciale des Jeunes du camp, qui effectuaient leur part de travail. L'avancement des choses était en rapport direct avec la présence ou le renvoi en permission des entraîneurs ou des cadres spécialisés ; il

dépendait aussi du nombre d'habitants du camp, et le contenu des manifestations était conditionné par l'espace et les moyens disponibles. Ainsi, le football, par exemple, n'a prospéré que pour les jeunes. Dans les sports d'équipe, les premières années, le volley-ball l'emportait, et, ensuite, dans les années ultérieures, le basket-ball. Des tentatives pour le hand-ball ont échoué.

Les manifestations sportives retenaient l'intérêt des gens, surtout dans les premières années où nous avons beaucoup d'équipes, avec une relative stabilité ; elles disposaient de nombreux supporters (je ne trouve pas d'autre mot pour remplacer ce mot aujourd'hui si galvaudé. Je pourrais dire « sportifs », mais alors le terme comprendrait tout le camp, et pas seulement ceux qui étaient attachés à leur équipe avec une dose de fanatisme, dans le « bon » sens). Dans la première période, quand dominait le volley, nous avons cinq équipes, « premières », « secondes » et « benjamins ». Tous les ans, il y avait un double championnat. Les rencontres étaient variables, avec des manifestations d'approbation ou des huées, qui parfois touchaient aux limites du tumulte. Et les paris tombaient, avec en vue le gain vertigineux d'une limonade. Outre le championnat des équipes, il y avait le championnat des sections, si nous le disons en termes d'aujourd'hui, le championnat et la coupe, avec un changement de composition des équipes. Le championnat des sections se disputait entre trois équipes des sections 1, 2 et 3, constituées des habitants de ces sections indépendamment de leur insertion dans les équipes du... championnat « national ». J'ai omis le championnat des équipes secondes, qui ne touchait pas un aussi vaste public. Les cinq équipes fondamentales avaient le nom de leur capitaine, par exemple, l'équipe de Menios, de Mitsara, de Bambakas, ou de Koukous et mon équipe à moi, avec pour capitaine Dimitris Nikolaïdis dont j'étais le remplaçant. Lorsque la commission du camp ou la section des Jeunes, je ne me souviens pas, a tenté de changer le système de désignation des équipes (ils ont proposé les noms « paix », « émulation », etc.) ça a failli ruiner le championnat et les supporters étaient prêts des manifestations de protestation.

Quel argument la direction a-t-elle avancé pour proposer ce changement ?

Il fallait que soient proposées des valeurs et pas des personnes. Bien sûr, ce n'était pas sérieux, l'idée a été exclue en pratique... avec dégoût !

En juillet 1952, quand je suis sorti pour ma première permission, au camp, c'était encore le volley-ball qui dominait. Nous avons à peine terminé le deuxième championnat annuel et mon équipe, celle de Nikolaïdis, avait fini championne. La deuxième période que j'ai vécue à Aï-Stratis a été celle du basket-ball, je ne l'ai pas vécue en joueur, mais au poste de « cadre politique ». À peine suis-je retourné à Aï-Stratis qu'un membre du Bureau de la section des Jeunes m'a nommé responsable du sport. J'ai donc assumé la responsabilité politique de l'organisation des épreuves et du fonctionnement des équipes. Il y avait aussi une commission sportive, composée de deux anciens sportifs, l'entraîneur, les capitaines des deux équipes concurrentes, les « jaunes » et les « verts », une ex-élève en éducation physique chez les femmes, deux autres jeunes qui avaient des compétences pour mener à bien la lourde tâche de

préparer des manifestations ; il fallait, avec des volontaires, nettoyer le stade, transporter et disposer les bancs pour les spectateurs, les plus âgés, les femmes, et ceux qui étaient « respectables », et tout ce que réclamait le côté pratique des jeux. Ce secteur ne se limitait pas au côté purement technique, l'exercice et l'entraînement des équipes, il s'étendait, comme presque toutes les manifestations du camp, à une fonction « politique », la réunion des équipes, où s'exerçait la critique, avec un indispensable complément d'autocritique sur la moralité des athlètes en public. Tu le comprends, cette procédure reposait sur mes épaules. Moi, malgré ma longue éducation communiste, je n'étais pas habitué, en tant que sportif, à ce genre de choses... Car, pendant l'année et demie où j'ai participé au championnat de volley, en 1951-52, nous ne nous occupions pas de cela. Nous nous réunissions de temps en temps, et nous discutions en équipe comme faisaient les autres ; ce qui nous préoccupait, c'était d'élever notre niveau technique, de mieux répartir les places dans l'équipe, le rôle naturel du capitaine. Mais là, dans les premières réunions des équipes que j'ai suivies, j'ai vu insister sur la critique de la « moralité », du comportement des joueurs. Une bourrade un peu plus vive que d'habitude ou une grimace méprisante d'un joueur était jugée comme un grave forfait. Et quand j'ai vu que cela prenait souvent des dimensions injustifiées, j'ai essayé de nous débarrasser de ce genre de choses. J'ai espacé les réunions jusqu'à ce qu'elles se limitent seulement ou principalement à des discussions sur la constitution des équipes où l'entraîneur jouait le rôle principal. Et l'entraîneur – originalité mondiale – était *unique pour les deux équipes !*

Nous pourrions le comprendre comme un essai de votre part pour appliquer la modération dans la critique, en face d'un esprit qui impose des règles sévères et finalement tend à éradiquer les particularités et la promotion personnelle.

Je pourrais le dire à peu près comme ça, mais je pense que ce serait accentuer mon attitude d'alors en me basant sur des critères que j'ai élaborés beaucoup plus tard. Plus tard, par exemple, j'ai abouti à des conclusions plus générales sur les « maladies » ou les « déviations » qu'on observe dans des collectivités sociales fermées comme à l'armée, dans les monastères, les prisons et les lieux d'exil, comme insister sur l'accessoire en oubliant l'essentiel. Mon comportement d'alors partait, je crois, de critères plus simples. Du sentiment que le jeu, le combat sportif a comme caractéristique de base le spectacle, c'est ce qui touche le grand public, ce qui enflamme le sentiment collectif. Naturellement, la moralité, le comportement envers l'adversaire, la courtoisie dans le jeu est quelque chose de beau, de souhaitable, mais elle ne peut pas transformer un « affrontement », – pour ne pas être agressif, je dirai une *compétition courtoise* –, en un défilé de « saints ». C'est une vertu plus profonde qui découle, ou est comprise dans le caractère acquis par une collectivité. Et il est dommage, comme cela risquait de nous arriver, de châtrer de leur intensité des manifestations qui provoquent la joie – un relâchement des tensions quotidiennes – par une insistance monacale à fuir des péchés qui ne sont pas même des fautes. Comme tu le vois, mes critères étaient des critères de simple sportif qui veut et cherche la victoire, qui se réjouit quand son geste ou son succès provoque l'enthousiasme du public, sans que cela fasse de lui un criminel.

Comme je l'ai dit, il faut percevoir comme attaché indissolublement à la formation générale, le large domaine des activités de l'ensemble du camp, pour profiter, et dans bien des cas, créer les biens culturels dont l'enfermement d'une durée indéfinie privait le prisonnier. Dans ce domaine, surtout dans cette période de douze ans que nous traitons, les efforts des exilés visaient non seulement à participer un peu au large cercle des biens qu'offrait la culture contemporaine, mais principalement à atteindre, plus exactement à avoir la sensation qu'ils tentaient d'approcher leur idéal, la construction de leur utopie culturelle. Cette communauté a en effet vécu ces années-là, comme une société handicapée, infirme dans le présent en raison des privations liées au monde qui l'entourait dont elle combattait les structures, avec pourtant un élan, une curieuse force de propulsion vers l'avenir, celle d'une attente et d'une volonté dominante. Une société, mieux, une communauté privée pendant de nombreuses années de l'« autre moitié du ciel », son complément sexuel, une société sans petits-enfants, ses fleurs et son attente ; une communauté privée de tout, matériellement, sentimentalement, spirituellement, une communauté de condamnés sans jugement à vivre sans le contact ni le goût de la culture spirituelle ; une société où *la nécessité est devenue de nombreuses fois choix*, contrainte à vivre avec les restrictions imposées par l'adversaire, parfois enrichies d'autres restrictions qu'elle-même, par sa tradition coutumière ou sa gestion intérieure, nourrissait, formait et transformait en règles. Aussi fonctionnait-elle comme une illusion de vérité ; une communauté qui malgré tout voulait être une société, un système d'ensemble, modèle de son rêve, de son utopie. Et le secteur culturel a été son principal effort, toujours avec ses faits de gloire et ses péchés.

Qu'est-ce que vous voulez dire par « nécessité qui est devenue choix » ?

La nécessité est le régime que nous imposaient nos adversaires, les conditions obligatoires dans lesquelles nous vivions. Cet assujettissement extérieur a été complété souvent par un choix de règles intérieures que d'autres que nous ont imaginées et prescrites et que le reste a acceptées, soit par une accoutumance coutumière, soit par la discipline indispensable à l'« armée internationale » à laquelle je me réfère de temps en temps.

Je pense que cette transformation de la nécessité en choix est particulièrement sensible dans les relations des deux sexes et dans la gestion de la sexualité des détenus, en ce qui concerne le même sexe ou le sexe différent.

Effectivement. Le premier cas, il ne faut pas même en parler. Ici l'accoutumance coutumière prenait la forme d'un sentiment coutumier et l'adjectif « coutumier » ne se limite pas seulement à tout ce qui concerne un système de valeurs et de superstitions élaborées, en trente ou quarante ans, dans les rangs du mouvement révolutionnaire grec, mais comprend un lourd héritage de superstitions avec les racines chrétiennes que la tradition culturelle agricole nous a léguées, en particulier dans la période de l'EAM où des liens étroits se sont tissés entre les

communistes et le monde rural. Nous avons fait déjà allusion à l'influence de ces relations dans la conscience communiste.

Le problème réside principalement dans la position face aux relations hétérosexuelles. Ici on attendrait au moins après la guerre civile que soient poursuivies quelques pas, timides et petits, qu'avait fait une minorité de communistes d'avant-guerre pour se débarrasser des superstitions chrétiennes orthodoxes, relativement au mariage. Donc se débarrasser de la relation homme-femme en tant que couple validé par le pope. Dans mon enfance, je me souviens que, dans mon village, il y a eu des exemples, rares certes, d'un tel progrès. J'entendais dire parfois par exemple par des voisines d'origine petite-bourgeoise, ou de petits agriculteurs : « elle vit maritalement. » Cela concernait surtout quelques – peu – communistes connues qui avaient des liaisons avec des hommes habituellement de même opinion politique. Cela a diminué sous l'Occupation et dans l'après-guerre. C'était le résultat d'une politique qui voulait atteindre une population grecque rurale et traditionnelle, en dépassant les limites d'un choix politique provisoire et en réveillant le substrat de la tradition orthodoxe.

Je dis cela pour rappeler les caractéristiques fondamentales de la cité communiste d'après la guerre civile dans ce domaine. En ce qui concerne les espaces des détenus, il n'y eut de cohabitation des deux sexes qu'à Aï-Stratis dans les années 1953-1959, quand les cinquante femmes qui étaient à Trikeri ont été transportées là (elles ont été libérées en 1959, par une permission, toute sauf Georgia, la secrétaire de la N.EDA de Thasos, de Limenaria, arrêtée après les élections de 1958).

À cette période a eu lieu, par un choix conscient de la direction qui, peu à peu est devenu choix collectif, une série d'exclusions et d'interdictions pour éviter ou réprimer toute forme de liaison hétérosexuelle. Cela conduisait souvent à des précautions excessives au point que deux individus de sexe différent ne se trouvaient jamais, même un instant, seuls, ou à une maîtrise de soi qui évitait même les innocentes taquineries dans des rencontres à plusieurs. C'était presque comique d'éviter les poignées de main un peu chaleureuses – de baisemains, pas question ! Naturellement, cela pourrait être interprété comme une protection, excessive soit, dans une situation où, comme il y avait une insuffisance arithmétique d'un sexe, disons cinquante femmes pour cinq cents hommes ; s'il arrivait que deux hommes ou plus choisissent la même femme, on pouvait craindre des conflits aux résultats incalculables. Disons que cela pourrait se comprendre. Cependant en arriver au point d'exclure, d'interdire, la cohabitation de deux individus qui, c'était connu, avant leur arrestation formaient un couple qu'ils n'avaient pas choisi ou eu le temps de légaliser avec la bénédiction de l'église, n'est pas loin d'être une infamie. Par exemple Savel, un vieux communiste pontique, quand des femmes sont arrivées dans la même chambre que sa bien-aimée, a pu rester parce qu'il était marié avec « gloire et honneur ». Mais Vangelis ne cohabitait pas avec Fofa, bien que leur relation amoureuse comptât déjà pas mal d'années, depuis les temps héroïques de l'EPON, car la prison et l'exil ne leur avaient pas laissé le temps de se marier avec pope et témoins. Jamais nous ne les avons vus se promener tous les deux seuls, au moins « main dans la main », dans ces balades d'après-midi sur la place du village et sur la plage de Sahara. Toujours, Vangelis « pour garder ses vêtements », comme dirait grand-mère Papadia, prenait soin d'avoir avec eux un autre exilé, habituellement son vieil ami de l'EPON et son collaborateur

dans les responsabilités du camp, le grand Mitsos. C'était une image cocasse, cette triade. Nous nous moquions d'eux entre nous, sans penser que nous avions une part de responsabilité, puisque nous consentions à ces « mesures de protection ». Encore plus excessif était le cas d'un couple d'exilés politiques d'avant-guerre qui avaient passé une grande partie de leur vie, environ une vingtaine d'années, à se voir de loin, ou à s'écrire de camp à camp, sans réussir à se marier.

[À ce moment, Stéphanos Stephanou s'est arrêté, il est allé faire chauffer du café « pour calmer », comme il m'a dit, ses remords, comme « un homme inquiet, qui a donné son consentement ou qui avait donné son consentement à des idées qui dépassaient les limites du ridicule ! »]

Aujourd'hui, votre comportement d'alors vous semble une erreur, mais alors, il vous semblait un mal nécessaire. Qu'est-ce qui a changé, et quand ?

Cette conception et ce comportement visaient à éviter, comme je l'ai dit, de sérieuses perturbations dans la vie du camp, mais il n'est pas exclu que cela provenait en partie aussi de résurgences du substrat chrétien qu'avait constitué une éducation familiale et sociale dans un espace agricole arriéré.

Plus tard, je suis redevenu un homme normal, parce que l'homme du camp, si l'on peut dire, est une catégorie particulière d'espèce animale, un « homme sage », mieux, un homme inquiet, réfléchi. J'ai commencé à prendre conscience que beaucoup des privations et exclusions que nous nous imposions à nous-mêmes, non seulement n'étaient pas indispensables à une vie commune harmonieuse, mais que certaines contribuaient à faire émerger des prototypes nuisibles dont il fallait nous libérer dans notre effort pour bâtir un nouveau type d'homme, constructif et adapté aux besoins d'une réalité sociale future, d'une liberté substantielle, d'une confraternité et d'une solidarité collective. Cela nous le dirons plusieurs fois peut-être... pour nous en convaincre nous-même.

Un des indices que j'ai changé, plutôt que j'ai commencé à changer, a été ma participation à un groupe de camarades qui a pris l'initiative d'essayer de persuader la direction de consentir à la cohabitation des deux couples que j'ai cités et en particulier des deux combattants d'avant-guerre qui n'avaient désormais plus d'autre délai pour se trouver en famille. Naturellement, les responsables ont refusé. Et cela n'a pas suffi. Notre camarade d'avant-guerre a proclamé publiquement son refus « avec dégoût » de notre proposition, parce que, semble-t-il, il l'a perçue comme une tentative « maligne » pour le pousser dans des voies révisionnistes, puisque nous, tous ceux qui nous étions chargés de l'initiative, nous appartenions, malheureusement pour lui, aux dissidents de 1956.

Mais retournons enfin à la culture dont nous n'avons pas encore vraiment parlé. Tout de suite est venu sous ma langue un mot indésirable, que nous utilisions alors, « civilisation ». Depuis de nombreuses années, peut-être en raison d'une sensibilité professionnelle, je l'ai expulsé de mon vocabulaire. Cette préposition offensive « ek – » (de ekpolitismos), me rebute. J'ai

l'impression – que les linguistes me corrigent si je fais erreur – qu'elle dissimule un assujettissement autoritaire. Comme si nous disions : « je vais te civiliser » (par la force peut-être) ! Et cependant, pendant de nombreuses années, le terme « civilisation » avait remplacé, dans notre répertoire collectif, le beau mot néo-hellénique *δεπολιτισμός*, culture, qui dérive du trésor « inespéré », de 3000 ans environ, de la triade étonnante *πόλις-πολίτης-πολιτική* (ville, citoyen, politique) où la politique n'est pas le terme galvaudé d'aujourd'hui, mais le signifiant le plus élevé du comportement social responsable du citoyen.

Ce secteur d'activité collective de la « civilisation », avec la phraséologie d'alors, c'est-à-dire la culture, terme que j'ai adopté il y a des années, est un domaine très intéressant de la vie du camp. Et il est si varié en qualité, et étendu en quantité qu'il serait difficile de le traiter d'une manière axiologique, aussi, je préférerai la voie facile du récit chronologique. Cela va peut-être m'aider dans mon cheminement pour comprendre la réalité culturelle d'Aï-Stratis. Ma contribution à ce domaine se limitait jusque-là à seize mois au bain terrifiant de Céphalonie et à quatre mois dans l'espace plus ouvert et plus « libre » de la prison de l'École italienne de Patras (Eh, quoi qu'on dise, c'était une École, les Italiens, malgré tout, des méditerranéens cultivés, les habitants d'avant-guerre de Patras...) La pauvre récolte de ces vingt mois était encourageante pour un début : une occupation presque continue avec mon sport d'équipe chéri, le volley, même par des temps pluvieux, avec des plongeurs pour arrêter le ballon sur le ciment dur et agressif de Céphalonie et après, pendant quelque temps, sur le sol accueillant de la cour de l'École italienne. Sais-tu quel bonheur inespéré il y a à s'étendre sur un sol tendre après l'épreuve du ciment ? Il se peut que tu ne puisses pas le comprendre, parce que tu ne connais pas la satisfaction que ressent le joueur de volley en défense, quand il réussit à repousser un smash de l'adversaire, sans voir, tout de suite, ses genoux ensanglantés...

En plus, la participation à une petite chorale qui chantait d'habitude les kalenda de Noël et du premier de l'An, avec une marche patriotique ou une vieille chanson populaire⁴⁵⁹ aux fêtes nationales ou à celles du *mouvement*. Des sketches naïfs et des improvisations satiriques avec un drap pour rideau que nous suspendions dans le coin de la chambre. De temps à autre, aussi, des soirées dansantes où les danses populaires se mêlaient aux *hassapikos* et aux *zeïbékikos* de la ville, et aux *karsilamas* de Thrace qui alors, n'avaient pas encore été enregistrés dans notre conscience collective comme des traits semi-culturels (comme on parle... de semi-barbarie) des marginaux du Pirée ou du lumpenprolétariat. Retournons à Aï-Stratis.

Mon premier contact avec la vie culturelle du camp me laissa une impression agréable aux limites de l'étonnement. En effet, après les premiers essais dans les vingt mois de Céphalonie-Patras, où nos tentatives « comme celles des Troyens » dirait Alexandre le Grand, ressemblaient à des imitations de vie sociale blafardes et sans art, je me suis trouvé dans l'enfer de Yioura où, dans mes vingt-huit mois d'épreuve, seules les Pâques 1950 ont été une réjouissance, 10 000 détenus qui, deux ou trois jours durant, ont chanté, dansé, crié, se sont baladés d'une baie à une autre avec une précieuse illusion de liberté. Ainsi, venant d'un désert,

⁴⁵⁹ populaire/démotique/de la ville. La tradition musicale grecque distingue nettement les danses populaires (ou démotiques) du monde rural, différentes selon les régions, et les danses et chants du rébétiko nées du milieu urbain.

je me suis trouvé dans un jardin cultivé, avec de jeunes plantes et des fleurs qui promettaient une riche maturité. En octobre 1950, nous sommes arrivés dans l'île, sept de la bande du Conseil éponite du département de l'Évros. Le voyage aventureux sur mer, je l'ai suffisamment décrit. Mon premier contact en tant que spectateur et auditeur a été le groupe de danses populaires où enseignait Yannis Ritsos, et une grande chorale à quatre voix, qui un peu avant l'aube de Noël, a rempli les deux ravins des sons exquis de la chanson allemande connue, naturellement avec d'autres paroles où « Sainte Nuit » est devenu « Ô Paix », et beaucoup d'autres changements, assez réussis malgré quelques maladresses. Le chef d'orchestre était mon futur cher et proche ami, Nikos Margaris. Cette sensation de perfection a attiré le jeune paysan avec comme seul bagage alors, le souvenir heureux de notre chorale du collège ; la chorale de presque quinze membres au deuxième rang avec un seul ténor et une basse, m'a fait tout de suite penser, moi, le jeune paysan, que quelque chose de sérieux, de beau et d'élevé se passait ici et j'ai tout de suite senti le désir de participer.

Cette expression « quelque chose de sérieux se passe ici », vous l'avez utilisée en parlant de votre premier contact avec la Résistance et les cérémonies de passage de la radio illégale. Il s'agit ici aussi d'une initiation.

Oui, ta remarque est bonne. Mais il n'est pas arrivé la même chose avec la danse. C'était vraiment un bon groupede garçons bien bâtis avec des moyens et des connaissances qui ont dansé le kalamatianos, letsamiko et le hassaposerviko. Pour un non-initié, le spectacle aurait été plus que convenable. Pour moi, il a été, je dois le redire, décevant. Ouvrons une parenthèse, que je te recommande en tant que danseur, plus correctement, que fan de danses populaires ! Je vais d'abord te rapporter le compliment le plus flatteur que j'ai entendu prononcer par mon ancien compagnon d'exil, quand je l'ai revu environ trente ans après et que j'ai essayé de lui rappeler qui j'étais : il a levé les bras et, avec un sourire jusqu'aux oreilles, il a crié : « le petit Thrace qui dansait ! » C'était notre camarade Tsitsos, lui qu'en 1954, nous avions radié et mis à l'isolement, avec quatre-vingt autres « sympathisants » Je ne me rappelle pas si depuis lors, nous avons de nouveau échangé un mot. Pour ne pas mentionner les terribles exagérations de mon ami Zisis Théos, qui avait l'habitude de dire : « Regardez-le danser ! C'est à en rendre Nijinski aveugle. »

Vous n'avez jamais songé à vous occuper professionnellement de danse ?

Qu'est-ce que tu dis mon enfant, comme si j'ai eu le temps de lâcher la proie (la poursuite de l'utopie que j'appelais le Règne de la Liberté) pour l'ombre...

Mais tu vas comprendre, j'espère, ce qu'était pour moi la danse et, laisse-moi m'en vanter, moi pour la danse. J'ai commencé à apprendre les danses populaires avant d'aller à l'école ; à dix ans, je dansais déjà toutes les danses locales, les danses en cercles et les karsilamas, et j'ai commencé à apprendre les danses populaires de la ville, le zeïbékiko et le hassapiko lent, en admirant par la fenêtre du café de Dame Lele la danse de Modestos (un des jeunes braves que

j'ai beaucoup aimés dans mon enfance). Ma fréquentation des Grecs du Sud, et en particulier des îles arides a élargi mes connaissances très limitées dans les kalamatianos, les rondes et le tsamiko. La même chose à Yioura lors du petit internède de trois mois, lumineux comme les premiers jours timides du printemps, que nous a offerts un homme, un employé rare du système pénitentiaire, le gardien en second dans la terrible quatrième baie (malheureusement, je ne me souviens pas de son nom) qui a permis aux prisonniers pontiques de sculpter des kemedzès dans le bois de mûrier que nous avons pour le feu de la cuisine. Les jeunes Lazes (c'est comme ça qu'en Thrace on appelait le Pont) ont cassé la baraque ! En un tour de main, ils ont construit leurs instruments et tous les samedis soir, ils installaient leur plancher de danse sur la place où on nous rassemblait chaque matin pour nous répartir en équipes de travail forcé. Et là, avec les jeunes lazés, j'ai appris l'omal, le tik, le double tik, le tromachton et j'ai osé le kotsari [toutes des danses du Pont]. Malheureusement, le printemps s'est flétri avant d'avoir fleuri. Un gardien en second détraqué, patron de deux mille esclaves non payés, nous a fait porter à partir du chantier les pierres inutilisables que nous jetions au bout de la jetée. Il nous a dit (un ton sentencieux conviendrait mieux) : dès que le môle arrive à Syros, vous serez libérés. Tu vois l'optimisme ?

C'est à Ai-Stratis que j'ai commencé à soupçonner que ce champ était immense comme est immense la diversité de la culture populaire grecque qui associe la beauté vigoureuse des danses balkaniques avec les dentelles insulaires, les ruptures importées d'Italie des danses heptanésiennes, avec les face-à-face de l'Ionie. Et j'avais la conviction que toute cette diversité et sa beauté encore plus immense devaient rester intactes. Qu'on les rassemble, oui. Qu'on les classe, oui ; qu'on les épure, peut-être, mais avec attention et le plus grand respect pour les probables petits défauts que le temps leur a collés, oui. Mais qu'elles soient dénaturées de quelque manière que ce soit, avec des retraits ou des adjonctions pour paraître plus belles, non ! Toujours et à jamais, non. C'était ma réponse, en moi et dans les conversations que je tenais avec mes connaissances lors des interventions de Yannis [Ritsos], chorégraphe jadis. Il m'a rendu fou avec les deux pas qu'il a ajoutés au hassaposerviko. C'était, comme me l'ont expliqué les copains du groupe de danse, pour faire coïncider le motif dansé et le motif musical. Aujourd'hui, comment t'expliquer, c'est toute une histoire ! C'est un fait que dans le hassaposerviko, comme le dansait tout l'hellénisme oriental et en particulier nous, en Thrace, il manque deux mesures au motif de la danse (hexamètre) dans la relation avec le motif musical (octosyllabe). Je leur ai répondu que nous en Thrace, nous avons aussi des motifs d'hexamètres dans certaines de nos chansons, et que j'allais les leur dire pour qu'ils les mettent dans leur musique et qu'ainsi les deux motifs coïncident. J'ai eu aussi un autre argument. J'ai dit que dans les mathématiques de la sixième de l'école primaire, le maître nous avait enseigné le chapitre sur le plus petit commun multiple, donc s'ils ne voulaient pas utiliser les motifs thraces en hexamètres, ils pouvaient se contenter du nombre 24 qui est le plus petit commun multiple de 6 et de 8. Ainsi, au lieu qu'un motif de danse coïncide avec un motif musical, quatre motifs de danse coïncideraient avec trois motifs musicaux et ainsi de suite. Aussi, quand les gars du groupe de danse sont venus me proposer de participer à leur tentative (ils m'avaient vu avec Ritsos mener le pilalito, une danse du haut de l'Évros dans une fête nocturne du troisième secteur qui, semble-t-il, m'a assuré le... billet

d'entrée) je leur ai répondu : que Yannis retire d'abord les deux pas qu'il a ajoutés au hassaposerviko et ensuite nous verrons ».

Cette école des chœurs de danseurs populaires avec la technique du ballet n'a pas duré longtemps finalement. Elle a été confrontée, bien qu'elle donnât l'image d'un ensemble discipliné et réglé, à une vaste indifférence du public et même à la froideur de la plupart des fans qui avaient appris dès l'enfance à danser sur l'aire ou sur la place de leur village, en assimilant les ruptures des premiers danseurs de leur région, chacun, mettant quelque chose de son âme dans ses pieds ailés. Elle s'est effeuillée petit à petit et s'est éteinte, dès que Yannis Ritsos est parti en « permission » à la fin de 1951 ou aux débuts de 1952. À sa place ont prospéré des « écoles de secteur » sommaires de danses populaires – mieux de danses démotiques –, parce que les zeïbékikos et les lourds hassapikos n'étaient jamais enseignés ni représentés dans les manifestations officielles du camp – avec des chœurs de chants étrangers, seulement européens, jamais américains, tandis que les danses régionales ont continué à être transmises dans les répétitions de groupes de danses des « régions ». Dans ces répétitions du groupe thrace, dans les intermèdes ou avant que ça commence, nous laissions sortir notre tristesse et notre joie, nous les deux Soufliotes, Thanassis et ma seigneurie, comme Menelis, notre compatriote ; il avait trois frères et sœurs au maquis et avait fini son service à Makronisos, il jouait des airs, de lents à rapides aux limites de la frénésie, sur sa mandoline, et nous, nous faisons nos karsilamas à nous, des danses face-à-face du pays depuis le lourd pappisios, le synkathistos, l'apталikos jusqu'au katsibéliko et au koniali⁴⁶⁰.

À partir de quand le parti a-t-il commencé à montrer de la méfiance à l'égard de ces danses ? Y a-t-il un rapport avec la manière dont on a jugé le rébétiko comme produit du lumpen prolétariat ?

Je ne peux pas te donner une réponse tant d'un point de vue chronologique que, ce qui est plus essentiel, du point de vue de l'évaluation de la musique et de la versification de cette forme de culture qui est un grand champ de création populaire. Je ne pense pas que ce soit le lieu ici pour ouvrir une discussion sur son caractère, son origine, ses rapports avec la population travailleuse des villes, surtout à la fin de l'époque ottomane (Constantinople, Smyrne, Andrinople, Alexandrie, Thessalonique peut-être, et des petits centres de la Grèce d'avant les guerres balkaniques, du « petit État athénien », comme le nommait Ion Dragoumis⁴⁶¹). Je peux justement mentionner certains points de mon expérience personnelle. Pendant la résistance, là-haut dans l'Évros, mon pays natal, je n'avais remarqué aucune différence au détriment du rébétiko et de la chanson populaire des villes chez nos dirigeants du Parti. Au contraire, d'après mes souvenirs, dans nos fêtes éponites qui accompagnaient nos

460 Les noms cités correspondent à des danses en couples ou face-à-face : les deux premières sont régionales et les trois autres appartiennent à l'hellénisme anatolien en général, mais sont communes aux autres peuples et nationalités de l'Empire ottoman.

⁴⁶¹ Ion DRAGOUMIS, 1878-1920, diplomate et disciple de Maurice Barrès, Il s'opposa très violemment à Venizélos et fut exilé en Corse ; à son retour, il fut assassiné par des militants vénizélistes. Il défendait un nationalisme qu'il appelait « hellénisme », une réactualisation de l'helléno-ottomanisme qui cherche une Troisième Voie entre le nationalisme et le socialisme.

réunions, au-delà des instruments populaires locaux, la cornemuse, le hautbois, la clarinette, et rarement un violon, la présence d'un bouzouki était fréquente. Comme, là-haut, le classique bouzouki et le baglamas n'étaient pas encore arrivés, beaucoup des mandolines d'avant-guerre avaient été transformées par l'ajout d'un « long bras » en bouzoukis ; c'était ce genre de bouzoukidont jouait mon cousin Theophilos, qui un jour, a pris en cachette la vieille mandoline italienne de l'oncle Charilaos, l'a apportée chez un artisan qui l'a transformée ; il a ainsi été consacré comme un des premiers joueurs de bouzouki du village. Et le répertoire, bien sûr, des gars qui jouaient était des chansons populaires ou des rébétikos, de Tsitsanis⁴⁶² surtout, sans exclure des tangos ou des valse européennes. Plus tard, en prison, à Céphalonie, je ne me souviens pas qu'il y ait eu interdiction ou différenciation au détriment de cette musique ou des danses qu'elle accompagnait. Dans les animations du soir dans les chambrées, nous chantions souvent des rébétikos et nous dansions des zébékikos ou des hassapikos. Le « problème », je l'ai constaté, quand toute la bande, les sept de notre groupe, nous avons été transférés d'Anafi à Ai-Stratis en octobre 1950. J'ai remarqué, avec quelque surprise j'en conviens, qu'« il flottait dans l'air », sinon une interdiction déclarée, du moins un silence éloquent autour de ces chansons. Et je dis, « sinon une interdiction déclarée », parce que je ne peux pas me souvenir d'un énoncé précis, dans la bouche des cadres ou d'une prise de position du camp, mais j'ai eu l'impression qu'« il y avait quelque chose ». Cela a été renforcé par des conversations que j'ai eues avec mes nouveaux amis, des jeunes qui venaient de Makronisos. Ce n'était pas seulement un mépris à l'égard du rébétiko et des chansons populaires, mais aussi pour ces danses ou ces sérénades légères qualifiées de « décadentes ». Je me souviens surtout d'une conversation caractéristique avec mon ami Zisis : « Je ne sais pas ce qui se passe pour nous qui voulons chanter. Tsitsanis ne nous convient pas, Chairopoulos est décadent⁴⁶³, la samba et la rumba sont une manière de vie américaine, il ne nous reste que les chansons démotiques ? Pour Antonis (c'était un membre du Bureau de la section des Jeunes) de toute façon, pas de problème, il ne chantait pas, ne chante pas, nous, que faisons-nous, Stéphanos ? » Je n'avais pas de réponse, bien sûr. J'ai souri, simplement.

Vous, que faisiez-vous ?

Moi ? J'étais un oiseau libre. Je dansais nos danses thraces, mes karsilamas, j'avais obtenu l'autorisation exceptionnelle du « gitan », j'avais mon partenaire, Kastanas, et je ne sais comment je m'arrangeais. Pour revenir au sujet, dans une manifestation publique, une seule exception a été signalée avant 1956 : dans le camp, lors d'une fête de marins (anciens membres des équipages de la marine marchande ou militaire) organisée aux débuts de 1953, je pense, et dont Kostas Koulouphakos avait soigné le programme artistique, on a « osé » faire chanter par les convives des chants qui parlaient des malheurs des marins dans un rébétiko, ou plutôt un écho du rébétiko ancien. Je ne l'ai pas entendu personnellement, parce que j'étais parti pour ma première permission ; mais j'en ai entendu parler quand je suis rentré pour ma deuxième période au camp ; c'est alors qu'on dénonça et mit à l'isolement les quatre-vingts

⁴⁶²Vassilis TSITSANIS, 1915-1984, joueur de bouzouki puis compositeur de rébétikos parmi les plus célèbres de Grèce, il eut des funérailles nationales.

⁴⁶³ Christos CHAIROPOULOS, 1909 – 1992, compositeur de musique dite « légère ».

du « premier fractionnisme », selon l'expression de la direction, ou du « premier désaccord », comme on a dit après 1956. Koulouphakos était parti avec une permission à Athènes, mais son nom circulait comme un des « inspireurs et une des chevilles ouvrières » du « fractionnisme ».

La musique doit être considérée, je pense, comme un secteur important des activités culturelles du camp, tant comme interprétation des œuvres que comme production locale. J'ai déjà parlé de l'impression que m'a faite à l'aube de Noël une superbe – c'est ainsi qu'elle m'a paru alors – chorale. C'était le chœur principal du camp, qui, sous l'enseignement et la direction de Nikos Margaris, chantait, dans un silence recueilli, le fameux hymne de Noël allemand « Sainte Nuit » (Stille Nacht), que mon ami Panayotis Gazgas a plus tard « parodié ». Ce chœur, tant comme participation musicale dans des fêtes, que comme collaboration avec les morceaux à la mandoline de Kostas Triantaphyllou dans des manifestations purement musicales, a fait date. C'était une tentative sérieuse, admirable, qui esthétiquement pouvait dignement concurrencer d'anciennes chorales connues de la capitale et dans d'autres villes de Grèce comme Patras, Volos, etc. Je peux me vanter de ma participation à celle qui a commencé un an après, en tant que membre de la deuxième voix, et j'ai fini par devenir adjoint du chef d'orchestre jusqu'à la fin des années 50. J'ai encore eu la joie, durant mon deuxième « service » à Aï-Stratis, d'entendre et de chanter avec mes camarades certaines de mes pièces en vers mises en musique par Nikos et Kostas – incontestablement avec un plus grand succès que moi. J'en ai retrouvé une, il y a peu, dans mon village, où je suis monté pour voter aux dernières élections municipales. Un ami, collectionneur de vieux papiers, me l'a apportée, reproduite sur un papier jauni, émouvant. Il m'a dit qu'il l'avait trouvée dans les ruines d'une vieille maison avant qu'on la démolisse ; il semble qu'un villageois, exilé comme moi, l'avait rapporté avec lui quand il a été libéré avec un congé. Le « papier » circulait de main en main sans que j'en aie eu la moindre idée, parce qu'autrement on ne s'explique pas comment il s'était trouvé dans cette maison qui n'était pas même de gauche.

J'ai parlé de la chorale principale parce qu'en 1951, nous avons tenté, en tant que Section des jeunes, de former des chorales plus petites à trois voix dans les trois sections. Après un an de vie, quand les chœurs des sections se sont présentés au public en exécutant de petits lieder de Schubert et de Mozart, peu à peu, ils se sont affaiblis. L'entreprise était exagérément optimiste et elle n'a pas pris, en raison de l'insuffisance du matériel humain, car, entre la fin de 51 et l'été 1952, la population du camp s'est réduite d'à peu près la moitié. La vague des permissions que le gouvernement du Centre a octroyées après les élections de septembre 1951, et le souffle d'un espoir de la diminution puis de la suppression du camp ont dominé. La fin de cette chorale a coïncidé, en quelque sorte avec la fin de mon séjour à Aï-Stratis, en décembre 1959.

Qu'est-ce qui est arrivé alors ?

[Stéphanos Stephanou a souri gauchement, s'est retenu un peu, enfin il a répondu :]

Il s'est produit quelque chose qui, je pense, exprime le triste état de notre décorticage culturel, alors que le camp allait désormais – cela était évident – vers sa liquidation en août 1962. Après les élections de 1958, son créateur et chef d'orchestre, Nikos Margaris est parti en permission, il a été remplacé par un amateur bon musicien, Menos Alexiadis, qui n'a pas, lui non plus, fait long feu ; il a été déplacé à Thessalonique, la chorale est restée dans les mains d'un participant maladroit et empirique, mais fanatique, monsieur Stéphanos Stéphanou !

Ma première réaction, quand la commission fractionniste élue me l'a proposée, a été un embarras facile à expliquer. Je n'avais fait aucune étude de musique, je ne jouais d'aucun instrument pour pouvoir m'en sortir avec les partitions, et j'avais un sentiment d'absolue infériorité en face des maîtres qui m'avaient précédé. Mais j'ai cédé pour deux raisons : la première, parce que j'appartenais à la minorité politique du camp en tant que dissident radical, et ainsi il était facile – et je m'y attendais – d'interpréter mon refus comme un sabotage, et la deuxième, j'avais un espoir que, dans certaines conditions, « quelque chose pouvait se produire » pour qu'une tradition si lumineuse ne « se suicide » pas en un instant. J'ai dit clairement que je n'étais pas de force à diriger une chorale à quatre voix, ce qui était impossible de fait vu que de l'ancienne chorale de soixante membres de 1952, il ne restait que vingt-cinq individus, qui presque en totalité, étaient des mezzo-soprano (surtout seconde voix et quelques barytons) avec un seul ténoret une basse, bonne, mais seule. Pour former une chorale harmonieuse dans sa composition, même petite, à quatre voix, il fallait beaucoup de travail, d'enseignement, que seul un maître compétent et patient pouvait faire. Je n'avais ni l'un ni l'autre. Je leur ai donc dit qu'il faudrait faire un petit chœur à trois voix et avec une troisième voix simplifiée, qui pouvait suffire pour des airs avec une harmonisation simple et facile. Mais, pour cela, nous devions « mettre à la retraite » des sopranos, surtout des secondes voix. Et pour ce travail difficile que devait endosser l'assistant (qui était aussi... avec la majorité !) je ne me chargeais d'aucune responsabilité ; malgré cela, qu'est-ce que j'ai entendu plus tard ! J'ai chassé des partisans de la direction. Je me suis mis au travail pendant un mois. J'étudiais quatre heures par jour le solfège, que, huit ans avant j'avais entrepris d'apprendre et vite abandonné. J'ai sélectionné des chansons simples, un peu scolaires, et j'ai commencé le travail avec la nouvelle chorale qui comprenait de seize à dix-huit « aèdes ». Ainsi, pendant un an, j'ai été « directeur de chorale ». Je n'ai pas osé, bien sûr, remettre mes propres chansons ou celles de Tassos Tsellos, qui étaient harmonisées à quatre voix, avec des parties de baryton et de basse. Le chœur ne s'est pas produit seul, il complétait des programmes de « spectacle varié », quelque chose comme un soupçon de variétés, avec des danses populaires sur scène, récitation de poèmes ou de monologues satiriques.

Comme dans le cas des chœurs de sections, nous avons continué à donner des preuves de notre « appétit ». Nous entendions nous ajuster aux nouvelles conditions, c'est-à-dire à la diminution catalytique de l'effectif du camp et au changement de sa composition, qui comportait au moins cinquante pour cent de nouveaux exilés, prisonniers ou victimes de nouvelles arrestations, qui n'avaient pas été pétris par l'histoire culturelle et les événements du camp.

Notre orchestre de mandolines était le second moyen d'éducation de l'âme et de formation musicale du camp. Au cours de sa vie, grâce au maestro, Kostas Triantaphyllou, et à ses aides,

Pindaros, Dimitris Papadopoulos, Hatziyannis, etc., plusieurs dizaines, peut-être des centaines, des jeunes surtout, qui n'avaient jamais touché un instrument de musique, apprenaient à jouer des cordes et certains ont presque fini par devenir des virtuoses. Ces gars ne jouaient pas seulement dans les concerts de l'orchestre de mandolines, ils exécutaient un travail comme musiciens dans les écoles de danse de section et nous distraient aussi dans des fêtes locales comme dans des groupes qui se produisaient dans des fêtes de saints patrons ou autres des exilés.

À son apogée, ce groupe était constitué de trois dizaines environ d'instruments à cordes. Premières, deuxièmes et troisièmes mandolines, des mandorles et une mandoline violoncelle (la base d'un orchestre de mandolines). Dans le groupe des premières mandolines, les exécutants de base étaient Pindaros et Ritsos, le célèbre barde de la gauche. Je veux noter que Yannis, qui n'avait jamais cessé de travailler chaque jour son art, était un « élève » des plus scrupuleux. Toujours présent à l'heure, à toutes les répétitions, et naturellement aux concerts du groupe. Un autre point intéressant est qu'en dehors des deux premières mandolines que j'ai citées et une ou deux guitares qui étaient des instruments apportés de l'extérieur, c'est-à-dire des mandolines ordinaires avec des caisses de résonance émettrices et des guitares, fabriquées par des maîtres spécialisés en instruments, tout le reste était des réalisations des maîtres artisans de l'atelier de menuiserie du camp.

Pendant la durée de sa vie, notre orchestre de mandolines s'est produit devant le public du camp, avec une foule de concerts de musique surtout classique (ouvertures d'opéras italiens, des morceaux d'œuvres symphoniques, des thèmes de chœurs populaires étrangers arrangés par de grands musiciens – Liszt, Tchaïkovski, etc. –, mais aussi des morceaux d'œuvres de compositeurs grecs), tout cela orchestré par nos musiciens et surtout par son directeur Kostas Triantaphyllou. Je vais ajouter un ensemble de petites œuvres originales inspirées de motifs musicaux de danses populaires grecques et d'autres chansons, qui constituaient une contribution considérable à la musique grecque moderne de nos deux chefs d'orchestre, Triantaphyllou et Margaritis.

Avec le temps bien sûr, grâce à la sollicitude de nos parents, de tous ceux qui disposaient des moyens nécessaires, beaucoup d'instruments improvisés ont été remplacés par des mandolines normales, etc. Naturellement, après le milieu de 1952, l'orchestre de mandolines, comme toutes les sections culturelles du camp, a subi une diminution notable et un changement de sa composition. Le « grand ennemi » qui le menaçait et qui, dirais-je, « menaçait » toute la structure fonctionnelle du camp, ce sont les « permissions ». Et si certains « trous » que laissent derrière eux les permissionnaires dans quelques sections qui ne nécessitent pas une grande spécialisation, par exemple débardeurs, équipes de construction, équipes de dressage des tentes, peuvent se combler facilement, pour un joueur de mandoline ou un homme de théâtre, il faut le temps nécessaire de l'instruction, sauf si nous tombions sur l'hypothétique arrestation de quelqu'un déjà exercé dans ces arts, don du ciel extraordinairement rare. Ainsi, après 1956, notre orchestre de mandolines a achevé sa vie sous son ancienne forme et s'est transformé en petit orchestre d'instruments variés.

Vous vous êtes surtout référé à la musique classique et aux danses populaires. Pourquoi cette limitation ?

Dans ce cas, je crois, comme d'autres secteurs de la culture, le conservatisme du public s'est exprimé, et surtout celui des personnages influents à la tête du camp ; je le qualifie d'original parce que cultivé à ce point, après 1950, je ne l'ai trouvé qu'au camp d'Aï-Stratis. Pendant mes quatre années d'emprisonnement et particulièrement dans mes seize mois dans les prisons criminelles de Céphalonie – la seule prison complètement organisée de prisonniers politiques dans laquelle j'ai vécu – je n'ai pas rencontré un exclusivisme si fort dans les choix musicaux des prisonniers. Naturellement, dans l'espace très étroit des prisons, les moyens d'avoir une activité et plus encore une production musicale sont très réduits et par conséquent les choix extrêmement limités. Nous n'avions pas de moyens techniques, en dehors d'une valise en bois et de deux cuillères pour tenir le tempo et après cela, seulement notre gorge. Tu comprends, ainsi que « la musique classique » était exclue de fait, sauf s'il se trouvait dans la salle un Xydéas (un gars de Patras, un ténor exceptionnel qui chantait des airs d'opéra entiers, en italien et rarement traduits.) De toute façon, nous ne faisons aucune différence. Dans les soirées d'agrément de la chambrée avec les chansons populaires, nous chantions et nous dansions les rébétikos et le répertoire de notre petite chorale accueillait des sérénades athéniennes que certains à Aï-Stratis rangeaient dans les créations à l'eau de rose. Je dois signaler qu'à ce sujet... j'ai échoué. Dans le troisième secteur, en 1952, nous avons monté un groupe à trois voix avec des choristes de Volos et des chanteurs de sérénades athéniens et de temps à autre, il y avait de l'ambiance... Pour revenir aux préférences musicales du public d'Aï-Stratis, je peux te dire qu'au camp, il y avait, les premières années, beaucoup de connaisseurs de musique classique qui suivaient sans faillir les émissions musicales du dimanche de la station de radio d'Athènes au café Lybérís. J'y suis allé une fois par curiosité. Il y régnait un silence absolu, comme un climat d'initiation. Le moindre bruit, par exemple, un briquet un peu sonore, provoquait des regards foudroyants ou des chuts réprobateurs... Je n'y suis pas retourné.

Ainsi, au camp, ce qui dominait, c'était la musique classique, apanage, bien sûr, des ensembles organisés, et la chanson populaire. Une fois seulement, je l'ai mentionné, à la fête des marins, on a entendu d'anciens rébétikos et il s'ensuivit des commentaires méprisants. Cela jusqu'en 1956, quand avec la rupture, les bouches ne se sont pas ouvertes seulement pour exprimer une critique politique à propos du camp et du Parti, mais aussi d'autres « malhonnêtetés », et, à côté d'anecdotes osées, des rébétikos, bien sûr, à l'exception totale des chansons de fumeurs de haschich. Celles-là, tous, nous les considérons un peu comme des chansons du sous-monde ou selon la terminologie marxiste, comme une culture du *lumpen prolétariat*, donc à rejeter avec dégoût.

Les manifestations culturelles de langage : le théâtre, les matinées poétiques et les revues
Nous touchons à la fin, dont je pense qu'elle est particulièrement intéressante, parce qu'elle concerne les arts du langage, dans la culture de l'âme des prisonniers comme dans la production originale des serviteurs consacrés des Muses, et d'une nouvelle génération, la

génération de Makronisos, qui, plus tard, s'est distinguée par son apport aux lettres grecques. Ce qui m'intéresse surtout ici, et dont nous avons à parler abondamment, c'est une activité grande en quantité, et parfois palpitante en qualité, dans le théâtre et dans la revue. Et le « abondamment » ne concerne pas seulement la quantité de la production, en enseignement du théâtre et en discours satirique sur des sujets scabreux, mais aussi l'information et la critique qui accompagnaient la présentation de la production grecque et étrangère, et, parfois les différents obstacles intérieurs et extérieurs.

Commençons par le théâtre. Première information : cette troisième période de la vie du camp d'Aï-Stratis, les douze ans de l'été de 1950 à l'été 1962, au théâtre des exilés, on a monté une cinquantaine d'œuvres environ, depuis la tragédie grecque antique et des œuvres classiques européennes occidentales, jusqu'au théâtre grec moderne, des études de mœurs ou des comédies de dramaturges récemment disparus ou vivants. Si l'on prend en compte que seules quelques œuvres ont été montées les deux premières années et que leur fréquence déclina les trois dernières, cela fait cinq œuvres par an en moyenne, avec une plus grande fréquence de 1952 au printemps 1956.

Quand avez-vous trouvé le temps ?

N'avons-nous pas dit qu'aux plus jeunes, il ne restait jamais un moment, même pour rêver ?

Si, à cela, nous ajoutons au moins vingt à vingt-cinq revues écrites en totalité par des exilés, presque tous amateurs, des matinées poétiques et des programmes de variétés, nous aboutissons à la constatation qu'il y a eu une fréquence inouïe de manifestations de ce domaine pendant notre exil. Avec les réunions de danse et de musique, les fêtes régionales de temps à autre, et le sport, le chiffre total dépasse celui des dimanches et des grandes fêtes de ces douze ans.

Pouvons-nous mentionner quelques-unes des œuvres qu'a montées la troupe amateur des exilés d'Aï-Stratis ?

Volontiers. Du théâtre tragique antique, signalons *Les Perses* d'Eschyle, représentés peu après *Babylone* de Vyzantios⁴⁶⁴, dans la première année, dans une mise en scène et une interprétation du premier coryphée par Karouzos⁴⁶⁵, et Katrakis⁴⁶⁶ dans le rôle du messenger, *Prométhée enchaîné* et *Antigone* dans une mise en scène de Phanis Kabanis avec comme acteurs principaux des prisonniers amateurs. Du théâtre classique européen, des œuvres de Molière, *Le Tartuffe*, *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Le Malade Imaginaire*, etc. Des tragédies et des comédies de Shakespeare comme *Othello*, *Hamlet*, *Le Marchand de Venise* (traduit par

⁴⁶⁴ Dimitrios VYZANTIOS, 1790-1853, sa pièce *Babylone*, de 1836, est l'une des bases du théâtre grec moderne.

⁴⁶⁵ Tzavalas KAROUZOS, 1904-1969, membre du SEKE puis du KKE, de l'EAM puis exilé à plusieurs reprises. Sa carrière théâtrale a été interrompue par la junte qui l'envoya à Gyaros.

⁴⁶⁶ Manos KATRAKIS, 1908-1984, membre de l'EAM puis exilé pour refuser de signer la déclaration de repentir, acteur de théâtre extrêmement connu et respecté.

Vassilis Rotas), *La douzième nuit*, etc. Des œuvres modernes et contemporaines, *L'enlèvement de l'Émeraude* de Michalis Kounelakis, *La Bourrasque* de Dimitris Bogris, deux-trois comédies de Dimitris Psathas et d'autres écrivains, *La Fille au petit ruban* de Iakovos Kabanellis et *L'été nous moissonnerons* de Damianos, quelques œuvres de Grigoris Xénopoulos⁴⁶⁷, je ne me souviens pas de leurs titres, *Rigas Vélestinlis* de Rotas, etc.

En ce qui concerne la production étrangère, moderne et contemporaine, en partant de l'est, des romans de Dostoïevski adaptés pour le théâtre, des œuvres de Tchekov, Gogol, Nazim Hikmet, Zweig, Hašek, Schiller, Brecht, Ibsen, Arthur Miller et d'autres. Et dans la production du camp, trois pièces en un acte : une éthographie de Roumélie de Dimitris Tsitsibis, une autre sur la guerre d'Albanie de Tassos Tsellos et une de moi, avec pour sujet et titre *L'entraide*, éthographique, avec des allusions claires au soutien de l'EPON à ceux qui souffraient sous l'Occupation. Cette pièce, je n'ai eu le bonheur de l'apprécier que dans les répétitions, parce que deux jours avant la représentation, j'ai quitté le camp pour ma première permission.

Cependant la représentation a eu lieu. A-t-elle eu du succès ?

C'est ce que m'ont dit les copains quand je suis revenu, un an et demi plus tard, pour mon deuxième exil. Bon, un des « tontons » comme nous appelions ceux d'avant-guerre qui, dans sa jeunesse, avait travaillé comme cireur (puis plusieurs années en exil) quand il m'a revu, m'a exprimé sa satisfaction en mettant l'accent sur une expression de Stamos le dur, un héros du travail, un bon artisan charpentier qui faisait les fenêtres dans la maison d'une veuve, que les Allemands avaient brûlée et que les « gars » (=les éponites) avaient reconstruite. L'expression était : « ma petite scie est si vive que je la sens comme un prolongement (je ne me souviens pas exactement du mot) de ma main. » « Bravo, Stéphanos, tu y es ! », dit oncle Kostas. « Le véritable artisan sent comme cela et il aime ses outils comme des membres de son corps. »

Ce grand nombre de représentations m'impressionne. Techniquement, de quelle façon abordiez-vous toute l'entreprise, étant donné les limitations qui pesaient sur votre vie ?

Tu m'as devancé. J'avais l'intention d'en parler. Nous faisons tout, tout seuls. En dehors des textes que fournissaient nos parents ou, par leur intermédiaire, l'EDA, qui malgré les difficultés pour nous contacter se souciait de tous nos besoins. Naturellement, la gestion du camp et par elle, l'État grec, qui avait fixé sévèrement les conditions de notre survie, au lieu de nous aider, comme elle en avait l'obligation, ne se préoccupait que de faire surgir des

⁴⁶⁷Dimitris PSATHAS, 1907-1979, journaliste satiriste connu, puis homme de théâtre à succès dans l'après-guerre. Iakovos KAMBANELIS, 1922-2011, poète, dramaturge, réalisateur, auteur de scénarios et romancier grec très connu. Membre de l'EAM, il a été déporté à Mathausen en 1943.

Gregorios XENOPOULOS, 1867-1951, journaliste, auteur de nouvelles et de romans à caractère éthographique, fondateur d'un magazine pour enfants, *l'Éducation des enfants*, et de la célèbre revue *Nea Estia*.

obstacles. D'abord, la censure. Tous les textes dits en public dans le camp portaient le sceau – et cela, littéralement – du gouverneur de notre vie. Tout livre qui entraît parla poste portait sur la première page l'indication qu'il avait été contrôlé par l'administration ou par le ministère compétent. Périodiquement et pour des raisons inexplicables, l'administration interdisait certaines formes de discours, habituellement des textes de l'intérieur, écrits par des exilés. Je me souviens par exemple que longtemps on nous avait interdit la prose. Ainsi, par exemple, pendant quelques mois au début de 1951, dans nos textes de revue, nous avons dû nous limiter aux vers, récités ou chantés.

Presque tout le travail pratique, non seulement du théâtre, mais aussi des autres manifestations était l'œuvre de la Section des jeunes. Nos camarades plus âgés y participaient également, bien sûr, selon leur spécialisation : les acteurs professionnels, en tant qu'interprètes des rôles fondamentaux ou metteurs en scène, quelques peintres professionnels, avec des jeunes qui s'exerçaient, préparaient les maquettes des décors et des costumes, les artisans de l'atelier de menuiserie ou les peintres préparaient les décors, les tailleurs exécutaient les costumes, et d'autres peut-être qui m'échappent. Il y avait le reste du travail, la besogne du porteur, comme on disait, que prenaient en charge les « gars ». Ils préparaient l'espace des spectateurs, transportaient dans tout le camp des bancs et des tabourets, couvraient l'espace avec de grandes tentes de 10 sur 15 qu'ils disposaient sur le châssis d'un chapiteau qu'ils avaient dressé à demeure nos machinistes et nos ouvriers du bâtiment pour que les représentations puissent avoir lieu par tous les temps. Ce dur travail, qui demandait force et technique, était assumé par une équipe de jeunes avec, à sa tête, Alekos Tégos, un des jeunes de Mai, un pallicare puissant et serviable, aidé par des volontaires des tentes alentour. L'espace des manifestations avait, au départ, été réservé du côté oriental de la place centrale de la deuxième rade, un espace assez large de trois champs. Du côté du bas du chapiteau, on avait bâti la scène, les *planches*, comme nous disions au théâtre, d'à peu près soixante-dix mètres carrés, avec de la terre et des pierres, sans trace de planches à proprement parler.

En dehors de tous ces personnages influents, metteurs en scène, décorateurs, techniciens, dresseurs de tentes, il y avait le principal corps de ceux qui agissaient, les acteurs. Le récit ne s'alourdirait pas, je pense, si nous mentionnions certains noms des principaux interprètes – ici, de toute façon, ma mémoire de vieillard me trahira, et je demande pardon d'avance pour ce cas et pour toute autre où j'en cite nommément, en dehors des acteurs professionnels, Katrakis, messenger dans *les Perses* et metteur en scène de *Babylone*, Karouzos, metteur en scène et premier coryphée dans *les Perses* et Shylock dans *le Marchand de Venise* et metteur en scène de beaucoup de pièces classiques étrangères, en particulier d'œuvres shakespeariennes au moins jusqu'en 1954, Yiolasis, deuxième coryphée dans *Les Perses*. Nous devons une grande reconnaissance à Kostas Baladimas et Phanis Kabanis qui ont écrit une histoire de la mise en scène du théâtre d'Aï-Stratis. Beaucoup de jeunes et quelques hommes plus mûrs se sont révélés des interprètes dignes de louanges dans des rôles fondamentaux de notre répertoire. Évoquons au moins Michalis Sepetidis, Mitsos Tsiaras, Thodoros Georgoulis, Tassos Tsellos, nos trois merveilleux comiques, Giorgis Emmanouilidis, paysan de la plaine de Serrès qui nous a fait l'Oriental dans *Babylone*, et Misia Amanatidis dans la même œuvre, comme Logiotatos, qui, sur les indications de Manos Katrakis ont

appris ces rôles et rivalisé, je le soutiens, avec des représentations que j'ai vues dans le théâtre professionnel, Yannis Lekkas, excellent interprète des fous dans des comédies shakespeariennes, Sergios Hatzianeou et d'autres... Presque tous les jeunes du camp ont eu de petits rôles et des rôles de figurants, sauf les rares maladroits comme moi – je n'ai jamais joué, sauf des rôles de figurants dans une revue – et Chronis qui a joué le rôle d'un soldat figurant, dans *Chveik*, je crois, de Jaroslav Hašek, se souvient encore de son tourment sur la scène, « Que faire de ses mains ! ». Nous étions confrontés à une difficulté dans le choix des acteurs – comme dans toutes les communautés d'hommes exclusivement, les écoles de garçons, l'armée, les prisons –, quand les œuvres comportaient des rôles de femmes, spécialement quand ces rôles insistaient sur les caractéristiques spécifiquement féminines. Cela s'est résolu, au grand soulagement des acteurs et du public (!) quand sont arrivées (1953) les cinquante femmes de Makronisos qui jusqu'alors étaient restées à Trikeri. Parmi celles qui, à peu près toutes, ont eu des rôles principaux ou plus petits sur les planches, je distinguerai Pelagia Pasvani, avec son exceptionnelle voix de contralto vibrante et son airdégagé sur la scène, les interprétations de valeur de l'alerte et gracieuse Katina Makridis (du Pirée), Anna Solomos, Elli Nikolaou, Argyro Koutiphari, Tassoula Simopoulou, etc. Il faudrait ajouter les metteurs en scène amateurs Yannis Philinis, Nikos Skartsas et Tassos Tsellos, qui, après la libération de Baladina et de Kabanis, ont assumé, dans les deux-trois dernières années, la lourde responsabilité de remplacer les professionnels qui les avaient précédés.

Deux mots de la scénographie et des costumes. Le premier qui s'est occupé des maquettes pour les décors et les costumes, et qui s'est révélé aussi un bon enseignant pour les amateurs qui l'ont aidé et ont pris sa suite après sa permission au milieu des années cinquante, était le sculpteur déjà connu de Giannitsa, Christos Danglis. Il a élaboré de beaux décors, des projets de costumes et a réalisé avec goût les programmes, de vrais bijoux, pour *Les Perses* et *Babylone*, pour de nombreuses pièces de Shakespeare également et d'autres œuvres. Ses aides, au début, ont été Vitaniotis, un enseignant, et les jeunes de Makronisos, Giorgos Pharsakidis et Takis Tzaneteas, continuateurs de Danglis jusqu'à la fin des années cinquante, et deux-trois autres qui leur ont succédé après mon déplacement à Athènes. Je dois aussi mentionner le nom d'un bon ami, malgré les différences idéologiques et politiques qui, souvent, nous ont placés aux deux extrêmes. C'était Yannis Khodzeas, partisan fidèle de notre vision de l'avenir, un travailleur zélé et un homme doué dans les choses culturelles, et en particulier en musique (d'une famille de musiciens). Il était littéralement toujours présent, conseillait, aidait et bouchait tous les trous qui se présentaient dans le travail de théâtre dans les premières années, sans occuper un poste institutionnel et, après 1955, sous la direction de Soukaras-Kiskyras, il a été responsable du « travail idéologique » (donc culturel aussi) du camp. Notre théâtre lui doit beaucoup, malgré le ton tranchant qui le caractérisait. Que ces quelques mots soient un pauvre souvenir – il est mort voilà quinze ans maintenant – pour un ami, et en même temps un camarade valeureux, malgré ses idées fixes dans nos questions internes.

Reportons-nous à un secteur important, les matinées poétiques. Il y a eu là un champ où notre participation, – exclusivement d'exilés qui s'essayaient et de jeunes – ne s'est pas limitée à

des œuvres poétiques, mais comportait aussi, je dirais, des essais. Dans plus de vingt manifestations exclusivement littéraires et de critique artistique qui, de temps à autre, complétaient notre activité théâtrale, il y eut des programmes, soit thématiques, soit consacrés à un ou plusieurs poètes et prosateurs, des Grecs surtout. Rappelons certains sujets : la chanson démotique, la poésie de la Résistance (celle qui pouvait passer la censure), ou la poésie face aux interventions étrangères, manifestation qui commençait naturellement avec les *Odes* d'Andréas Calvos⁴⁶⁸ :

Il vaut mieux, il vaut mieux
que dispersés, les Grecs parcourent le monde, la main tendue
en demandant du pain
plutôt que d'avoir des protecteurs !...

Parmi les autres, un poème de mon ami Manolis Phourounis, et d'autres thèmes, dont l'un présentait quelques-uns des poèmes politiques, comme je les appelle, du grand Alexandrin, Constantin Cavafy. Je ne me souviens pas exactement, mais ce devait être les *Thermopyles*, *Les dieux désertent Antoine*, ou le *Chèfece... il gran rifiuto* qui, malgré tout nous allaient bien... Et beaucoup de programmes avec des poètes grecs exceptionnels comme Solomos, Sikélianos, Palamas et des extraits du *Douze paroles du Tzigane*, Varnalis, Ritsos et beaucoup d'autres.

Sur quelle base étaient choisis les poètes et les thèmes des matinées ?

Je pense que le critère fondamental était leur valeur esthétique et leur acceptation générale par le public grec, ce deuxième point pour ne pas donner l'occasion à l'administration de rejeter les programmes, ce qui provoquerait chez elle une « accoutumance » à intervenir plus souvent. Ce domaine mettait à l'épreuve notre faculté ou notre insuffisance, c'est-à-dire la faculté ou l'insuffisance des camarades responsables des programmations, à réussir à faire passer par la censure des sujets qui convenaient à notre mentalité et à nos choix idéologiques. Il y avait un autre critère, c'était d'éviter le conflit direct avec la direction intérieure – probabilité réelle vu les obsessions des directions qui ont changé à plusieurs reprises. Ces critères comprenaient aussi la maturité des camarades qui, dans la commission compétente, choisissaient le contenu des manifestations. Et un autre critère, qui n'était pas le dernier en force, était aussi la possibilité d'acceptation par le public du camp. Sur cela, je t'ai déjà répondu, que nous n'oserions jamais, tant à cause de notre propre retenue que de l'attitude négative des autres, présenter certains des poèmes de Cavafy liés aux particularités personnelles du poète [l'homosexualité], malgré leur indubitable valeur esthétique.

Ajoutons encore le facteur village. Il se peut qu'en dehors d'une brève période au commencement des années cinquante, on ait interdit sévèrement la présence des paysans à nos manifestations, mais il y avait des cas où « elle échappait à l'attention » de l'administration, et, ainsi, des petits mômes ou Mme Iliophoti (nous parlerons d'elle plus tard) profitaient de notre production artistique ; pour cette raison peut-être, notre théâtre n'a jamais présenté –

⁴⁶⁸ Andréas CALVOS, 1792-1849, l'un des plus grands poètes grecs du XIX^e siècle.

sauf si quelque chose que je n'ai pas su s'est passé pendant mes trois absences –, Aristophane, bien qu'il nous offrît de larges possibilités de critiquer le pouvoir ; il aurait fallu épurer ses textes de mots et d'expressions qui contenaient une riche terminologie sur les organes génitaux et des actions similaires, littéralement, comme dans des formulations précises, métaphoriques ou allusives. Dans ce cas, le discours d'Aristophane aurait rappelé un aïoli sans ail. Ou il aurait fallu risquer un probable affrontement avec le sentiment public du camp et une expédition diffamatoire de la Sûreté chez les habitants permanents de l'île, du genre : « Regardez-les, de quelles choses abjectes ils s'occupent ! Ce sont des dépravés, les derniers des derniers. Prenez garde à eux ! »

J'ai participé à la préparation des matinées poétiques moi aussi, soit dans le choix, soit dans la recherche biographique, soit dans la critique ; pendant un an au moins, de l'été 1956 à l'été 1957, j'ai aussi participé régulièrement à la commission qui déterminait le programme. La contribution des hommes de théâtre et enseignants, Kostas Paladimas et Phanis Kabanis a été déterminante pour la présentation publique. Naturellement, il ne faut pas oublier le travail des jeunes, surtout ceux qui récitaient, parmi lesquels je distinguerais pour leur aptitude particulière, l'insurpassable Pelagia Pasvani et le digne Mitsos Tsiaras, deux « acteurs », au style totalement différent, mais, tout deux très brillants.

Les revues

Bien que dans les deux parties du discours théâtral dont nous avons traité, les réalisations, tant du point de vue de la création scénique que des rôles, aient pu être qualifiées, sinon de performance de haut niveau, du moins du niveau moyen des professionnels grecs de l'époque, la revue – il faut que j'y insiste – a été l'initiative créatrice à laquelle des dizaines de nos camarades ont longtemps consacré presque tout leur temps libre. Car, s'il faut reconnaître pas mal d'emprunts de motifs musicaux à la revue grecque « libre », aux opérettes, aux sérénades et à d'autres domaines de la création musicale, comme l'opéra étranger, tout le reste, textes, idées, en prose ou en vers, pas mal de motifs musicaux et des trouvailles de mise en scène, etc. étaient une production locale, pour la plupart acceptable. On a utilisé presque toutes les sortes de discours : monologues satiriques, en prose ou en vers, dialogues versifiés entre deux personnes ou monologues avec de la musique, sketches courts ou plus développés, formes théâtrales plus larges jusqu'à la pièce en un acte, essais de théâtre de marionnettes ou de karagheuz (qui n'ont pas duré), petits programmes de « théâtre de variétés » qui contenaient des traces de variétés... Le contenu des textes était directement lié à la vie du camp, et les tocodes, qui périodiquement nous frappaient, par exemple la « tocade de la danse » au moment où massivement les prisonniers avaient fréquenté les centres d'enseignement des danses des secteurs, la « tocade des poulaillers », quand presque toutes les tentes avaient construit des poulaillers sur les pentes pour faire éclore et élever des poulets qui leur assureraient un supplément de nourriture, la tocade de l'étranger qui raillait l'« épidémie » d'apprentissage des langues étrangères, ou le « découpage » du camp en « katsiouristes » et « bakaloumistes » ou « culs rouges » née de la vague des permissions qui, sous le gouvernement du Centre en 1951-1952, avaient réduit de moitié le nombre des détenus. Les deux mots difficiles à expliquer proviennent, comme noms verbaux, des verbes turcs (je les

donne à la première personne du singulier) « katsiyorum » et « bakiyorum » qui signifient « je pars » et « je regarde » du type « bakalim » d'un mode turc qui exprime un doute ou une faible hésitation avec le sens qu'il a dans l'expression grecque « attends de voir ».

Ils ont réussi aussi, dans la satire, des types caractéristiques, comme l'inoubliable « niveleur », du célèbre communiste d'avant-guerre, nouvelliste et chroniqueur des anciens journaux communistes, et pendant quelques années de l'*Avgi*, l'organe de l'EDA, Nikos Papaperiklis. Le mot provient du verbe « je mets à niveau » de la confrérie des maçons, qui signifie « j'étends le ciment d'un plafond ou d'un étage de façon à former un niveau absolument horizontal » ; métaphoriquement il désignait l'absolu nivellement des auditeurs d'un maître bavard par un récit qui, à la fin de son discours, les laisse interdits et « à plat ».

Ceux qui ont contribué à cette tradition, qui a duré huit ans au moins comme production originale, et petit à petit, s'est affaiblie et éteinte par la répétition collective de ses éléments anciens, étaient une foule d'hommes, des écrivains, des metteurs en scène, des décorateurs et des costumiers, des techniciens de scène, des maîtres de simples pas et de mouvements qui enrichissaient la représentation, et des volontaires pour les besoins occasionnels. La contribution des femmes a été précieuse ; elles sont passées toutes ou presque toutes sur les planches, et leur absence après 1958 en raison des permissions a été l'une des causes de la fin de l'aventure de la revue et de toute notre activité théâtrale. En effet, pour le choix des œuvres, s'est ajouté alors un critère absolu, ne comporter que des rôles masculins parce que ce serait un terrible recul de confier à nouveau des personnages féminins à des « moustachus » (même rasés) et à des compagnons avec des poils épais sur les jambes (qu'ils... n'épilaient pas). Ainsi a-t-on choisi et appris des œuvres comme *le Pouvoir du Dieu* de Khokhoutou *le Brave soldat Chveik* de Hašek dans une adaptation théâtrale de Sotiris Patazis.

Il vaut la peine de mentionner certains écrivains : un homme important de revues, qui a été notre maître, fut l'auteur d'opérettes Katsabis, dont je me souviens d'un sketch bidonnant sur le fumeur enragé – esclavage dans lequel nous étions tombés, la majorité du camp. Je ne peux résister à la tentation de citer son excellente chansonnette sur la cigarette avec les rimes proparoxytones :

La cigarette est devenue chez l'exilé
sa compagnie et son plaisir inséparables
Tourment mauvais et avide,
Qui nous mange jusqu'au dernier billet.

Quand tu l'as, tu la fumes et te réjouis,
Comme si tu n'avais pas tout le temps les nerfs à la supporter
La vie alors te semble pesante,
Et la tragédie plus grande que les « Perses ».

Si je l'arrête, si je l'arrête,
Je m'en tirerais, je réussirais,
Je ne donnerais plus un sou en pure perte à Matsagos⁴⁶⁹.

⁴⁶⁹ Industriels du tabac et de la cigarette à Volos.

Comment je l'ai supporté, comment je l'ai supporté
Elle me l'a appris et je l'ai appris.
Pour l'arrêter, je vais en arrêter la moitié.

D'autres... beaucoup de gens talentueux parmi les amateurs, Panayotis Gazkas qui en dehors des morceaux réussis qu'il présentait, complétait avec une facilité caractéristique nos propositions quand nous avions du mal à trouver une rime sonore, Yannis Voultepsis [affaire Lambrakis], un journaliste connu pour ses reportages dans l'*Avgi* qui ont fait date, Avdikos, Patrinos, une basse de valeur, le pilier de la quatrième voix de notre chorale, source intarissable de motifs musicaux dans des opérettes et des opéras, Dimitris Raftopoulos, personnage influent et célèbre de l'*Art de la Revue*, critique littéraire distingué et essayiste, Gerasimos Priphtis et son humour corfiote inépuisable et les « mineurs », Antonis Moskhovakis, Mitsos Tsitsibis, un bon ethnographe rouméliote, et Tassos Tsellos, Yannis Zaikos, Stéphanos Stéphanou et d'autres. Les trois derniers, pas du tout « mineurs » à la fin de leur carrière ont eu une longue vie avec un record pour Tsellos qui s'est distingué comme acteur comique, adaptateur et rimeur très productif.

Vous voulez bien me parler de votre participation personnelle à ce travail collectif ?

Eh bien, nous y voilà. En dehors de la pièce en un acte *Mitzi* que nous avons citée, j'ai commis une deuxième pièce en un acte pour l'anniversaire du 28 octobre (1954), qui n'a pas été montée. Elle a été rejetée, avec de nombreux éloges, probablement parce qu'inférieure à celle d'un autre de la triade sur ce sujet, Tsellos. Je ne me souviens pas des arguments de la commission de choix, elle avait sans doute raison. Mes premiers morceaux qui ont été montés, s'appuyaient sur un type de revue grecque d'après-guerre, de l'Arménien Agop⁴⁷⁰, dans une forme de monologue ou de dialogue avec le conférencier. Puis il y a eu un sketch de l'Évros, dans la revue des nationaux-locaux. Après, est venu le *Permissionnaire*, avec le truc d'un énorme dossier qui arrivait par la poste, duquel surgissait Misias Amanatidis qui racontait des anecdotes cocasses de la « vie au-dehors ». Un bavardage à double sens et un sketch sur les inondations qui ont frappé à plusieurs reprises le camp, des chansons dans la revue *le colis de l'exilé*, d'autres petits morceaux satiriques en vers ou en prose pour nos fêtes de secteur et un sketch, coproduction avec Gerasimos Priphtis, *les tripes de l'exilé* qui se terminait par la petite chanson :

Je prends d'abord le haricot
le pois chiche et le petit pois, puis je passe avec art
une patate,
un peu de riz

⁴⁷⁰ Le personnage comique d'Agop a été créé par Philios Philippidis, 1916-1981.

Dans ma broche je les plante,
je les enroule de macaronis [...] ⁴⁷¹ et ainsi les tripes sont prêtes !

Nous avons pris l'air de *La Cucaracha* qui n'allait pas très bien, car son rythme était difficile et malcommode pour nos chanteurs. Notre homme de théâtre omniprésent, Yannis Khodzeas, a résolu le problème : il trouvé un air très facile de Vassilis Rotas. Durant les quatre années au moins où j'ai travaillé dans la revue, j'ai dû écrire d'autres choses aussi, mais ma mémoire vieillissante les a effacées.

Avant, en même temps et après ces revues, il y a eu aussi différentes petites chansons que l'on chantait dans les soirées récréatives (disons des fêtes sans vin).

Pourquoi sans vin ?

Tu t'es mis en tête de m'éplucher complètement, que te dire maintenant ? Soit parce qu'il ne restait pas d'argent, soit parce que nous étions particulièrement sérieux, soit parce que la direction regardait de travers les beuveries, nous l'évitons ou nous le consommons au compte-gouttes, à peu près comme un médicament.

Quelles étaient ces chansons ? En avez-vous sauvé quelques-unes dans votre mémoire ou dans vos archives ?

Ah ! J'ai oublié de te dire que j'ai commencé à écrire à Aï-Stratis et je dois exprimer ma reconnaissance et mon respect à l'un de mes camarades qui a résolument contribué à ce que ne sombre pas dans l'obscurité le... talent d'un prisonnier de gauche (je n'imagine pas que tu prennes pour argent comptant tout ce que je dis ?) il s'agit de Zisis Théos, un ami et mon secrétaire à la Commission des jeunes du troisième secteur. Il avait subodoré ma facilité à échafauder des petits vers dans des fêtes de secteur et il a commencé à me pousser : « Il est impossible, mon cher Stéphanos, que nous n'ayons pas nos chansons à nous à Aï-Stratis. Quelle société avancée sommes-nous ? Disons nos malheurs et bien d'autres choses semblables. Un après-midi, en faisant notre balade au bout du troisième secteur, il recommença. Soit parce que j'en avais marre de l'entendre, soit parce que je comprenais, même si je ne voulais pas le reconnaître, qu'il avait raison, soit parce qu'il a pincé en moi la corde d'une ambition cachée, je me suis arrêté, j'ai appuyé mon dos sur la balustrade arrière de la tente du coiffeur près de chez qui nous nous trouvions, et... j'ai cédé : "Eh bien ! Trouve-moi un air, que je te mette des mots. Que j'en finisse avec ton rabâchage." Après deux-trois essais, il a commencé à murmurer une belle chanson de Hadjidakis ⁴⁷² en 7/8 : "Les

471 Au troisième vers du refrain, il manque six syllabes que Stéphanos a oubliées.

472 Manos HADJIDAKIS, 1925-1974, l'un des musiciens grecs les plus connus de l'après-guerre. En 1946 est jouée une pièce « Cet été nous moissonnerons » qui faisait référence aux espoirs de la Résistance et qui comportait tout à la fin un chant « les enfants en bas dans la plaine ». Il est réenregistré en 1974, mais avec des paroles en partie différentes.

enfants en bas dans la plaine...”En dix minutes, j’ai construit avec quelques corrections, deux couplets et un refrain. Je ne me souviens pas de tout, le premier couplet commençait par :

Les chagrins tombent ce soir, et la danse tient bon (les choses vont mal)

Et le refrain :

Viens vieil homme, ouvre le premier la danse, la danse,
regarde combien de pallicares chantent la bravoure.

Le refrain est un peu volé. Dans la chanson de Hadjidakis, il disait : Viens jeune fille, conduis-moi et allume les lumières. »Après les « bien, bien » de Zisis, vint la première objection : « Mais la bravoure (λεβεντιά) ne rime pas avec la danse (χορός) » Je l’ai regardé avec désespoir, je savais combien il était acharné et perfectionniste. Je ne lui échapperai pas, ai-je pensé. Nous avons essayé de trouver une rime, nous n’avons pas réussi, je la lui ai promise pour le lendemain, puis après-demain, et finalement, cela a été reporté indéfiniment. Mais Zisis n’a pas renoncé, il a donné la chanson à la publication, tandis qu’en même temps, devant un groupe restreint d’amis, il me dénonçait comme « escroc ».

Pourtant la chanson a continué sa route, légèrement contrefaite assurément, parce que l’air authentique était en mineur et que les gars l’ont détourné un peu vers le majeur, le rythme était aussi un peu celui d’un kalamatianos, et elle a été consacrée comme la seule chanson du camp. Je suis resté sans voix quand j’ai entendu dire, au retour de ma première permission, par des gars de l’EDNE, le premier mouvement de jeunesse de gauche d’après la guerre civile, que c’était une des deux chansons favorites dans leurs excursions durant l’année où l’EDNE a vécu, jusqu’en août 1952 quand « la justice grecque impartiale » l’a dissoute. Voilà, maintenant tu sais comment peut être glorifié un auteur pour une chanson qui est née de son souci unique d’échapper au rabâchage de son ami.

Il y a eu aussi, d’après ce dont je me souviens, trois au moins de mes rimailleries qui ont été mises en musique par nos compositeurs, Nikos Margaris et Kostas Triantaphyllou. *Pâques*, la *Paix* et la *Chanson du Travail*, le premier par Triantaphyllou et les deux autres par Margaris. Ils ont été harmonisés à quatre voix, ont été chantés par notre chorale après 1954. À propos d’archives personnelles, n’en parle pas, parce que c’est avec une très grande difficulté que de rares affaires pouvaient sortir du camp. Les archives étaient importantes bien sûr, c’est Stellos qui les a fait sortir à la liquidation du camp, quand, selon toute probabilité, il n’y a pas eu fouille à la sortie des prisonniers. Mais cela s’est perdu, quand la dictature de 1967 a arrêté Tassos, les membres de la Sûreté à Agrinion les ont trouvées et détruites. Je ramasse donc tous les abacules et toutes les coquilles que garde l’archéologie de ma mémoire. De la *Chanson du Travail*, je ne me souviens pas d’un mot, de *Pâques*, deux couplets et un refrain et de la *Paix*, un couplet et un refrain. Je les remets à la poussière de l’histoire :

Pâques

Le bois a fleuri,

clameur du travail dans les vignes,

*les binettes scintillent
dans la blanche obscurité.*

*Nos bricks appareillent
Levez l'ancre, les gars,
cap sur des ports étrangers
vers la discorde et le travail.*

*Pâques ! Grâce sur le chemin
Et cri de fête.
Dans la lumière, pleine jeunesse,
la vie nouvelle émerge.*

Paix

*Abreuvés de sueur amère
dans les champs les espoirs fructifient.
Se tenant main dans la main,
Dans la paix les pays chantent en chœur.*

*Revêtez des rameaux verts ensoleillés
les villages fouettés par l'averse.
Bâtissez les écoles de la joie, bâtissez des maisons
que loin soit la menace de la guerre.*

Le vers « Faites des maisons, les écoles de la joie » est un emprunt, un vol si tu veux, du beau vers de Palamas « Bâtissez les maisons de la joie/Bâtissez les écoles ! » Comme tu vois, mes vers, au moins ceux que conserve ma mémoire, n'ont rien de grandiose ni d'héroïque. Les images viennent de ma vie d'enfant et d'adolescent dans la nature et du dur travail pour lui prendre de quoi subsister. J'avais laissé le ton héroïque à Tsellos. Tassos avait un penchant pour parler de cet aspect de notre vie et je peux dire qu'il s'en est bien sorti ; sa chanson, *Coupe de colère*, chantée au camp, est devenue comme son hymne.

Quand je parlais de ma participation à l'écriture, tu m'as interrompu avec comme une question. Comment me suis-je tant occupé de productions de ce secteur ? À ce moment-là, je l'ai un peu mal reçu. Il m'a semblé que « je ne te tapais pas dans l'œil » comme nous disons dans mon village. J'ai passé outre. Mais, en avançant dans la conversation, j'ai constaté une

franche approbation dans certains de tes commentaires et je t'en remercie beaucoup. Je pense que tu as compris l'importance de cette occupation, et pour la vie du camp et pour moi personnellement. Si tu veux davantage de précisions, nous pouvons en discuter.

Effectivement je voudrais bien

Formule donc ta question.

Comment expliquez-vous votre décision d'écrire du théâtre et des vers ? Quels étaient vos motifs et vos expériences précédentes ?

Je peux dire qu'avant 1950, l'année où on m'a amené à Aï-Stratis, j'abordais cela autrement. De temps à autre, j'écrivais des vers et de la prose. Des œuvres de jeunesse, mais en tout cas, j'écrivais. Je dirais aussi qu'un « style littéraire » (admettons-le) était discernable même dans les textes politiques que j'écrivais comme cadre de l'EPON. C'est pour cela qu'on me plaçait au travail « explicatif », comme nous disions. Si tu te souviens, même aller au maquis, après la fin du collège, était dans ce but. Je n'y suis pas allé pour être incorporé dans les sections armées, mais pour un travail clandestin, dans les régions à demi contrôlées, autour du sol libre que contrôlait l'ELAS à partir du printemps 1944, et dans les villages occupés par l'ennemi. Quand, à Kavala, le secrétaire de Région est arrivé et m'a demandé, on m'a mis à un travail de ce genre. J'ai assumé l'instruction au Conseil départemental de l'EPON de Kavala et j'ai été membre de la commission constituante de l'*Assaut*. Cela a continué ou a culminé à la prison de Céphalonie, où comme membre du Bureau de la section des Jeunes, j'ai eu la responsabilité du périodique clandestin *Jeunesse emprisonnée* et j'ai participé au Comité de rédaction du *Prisonnier Libre*. Ces deux imprimés ont eu jusqu'à l'été 1946 la forme d'un journal mural. Lorsqu'avec le Troisième Décret, ils ont resserré le contrôle, leur forme a changé, leur format a diminué, il y a eu plus de pages et l'édition s'est espacée. Il y a donc eu des feuilles clandestines en circulation. Dans ces périodiques, figurent pas mal de chroniques et quelques poèmes que j'ai rédigés. À Aï-Stratis, les choses ont changé. En comparant mes travaux avec les écrits de ceux de mon âge, j'ai constaté que je ne suis pas fait pour le grand art. Je me suis souvenu de la réponse de Drossinis dans le poème que Palamas lui a consacré : *Comment t'appeler autrement, mon bon compagnon de route, salut le plus vieux, le plus ancien/pour la montée du mont Athos de la chanson !...* Et Drossinis a répondu : *Compagnons de route, oui, nous avons pris la route ensemble* ; mais, avec le temps, la route de chacun a changé : *Nobles et reines tes muses/et les miennes, filles de pêcheurs et bergères*, en débitant toutes les différences de grandeur entre eux deux. J'ai mesuré ma taille et j'ai choisi la voie de Drossinis (et je le dis bien !). J'ai préféré l'« instruction de l'âme » (plus correctement ici, le loisir), c'est-à-dire un travail comme les autres services du camp. Quelle que soit ma stimulation intérieure, tout ce que je faisais dans les années où je me suis occupé des loisirs,

j'avais le sang-froid de le considérer comme un travail d'équipe, comme le déchargement des denrées au port ou mes gardes à l'hôpital de fortune. Je dirais même que dans cette dernière, je me suis distingué comme meilleur « artiste ».

Et la revue comment l'avez-vous ralliée ? Quelle était votre expérience précédente ?

Pour échapper à la négation totale, je vais avouer que je me suis appuyé sur ma formation générale très incomplète sur l'art et les arts. Je n'avais jamais vu de théâtre, en dehors des vaudevilles que montait chaque année une troupe amateur d'enseignants au village et les œuvres de jeunesse que nous avions présentées à l'EPON. À cela s'ajoutèrent trois œuvres d'acteurs professionnels auxquelles j'avais assisté, jouées par le Théâtre National et les Artistes Unis, lors des dix jours de janvier 1946 où je me suis trouvé à Athènes, comme représentant de l'Évros au premier Congrès de l'EPON. Il y eut aussi deux revues, dont l'une à Kavala en décembre 1944, à nouveau par une troupe d'amateurs de l'EPON dans un sketch où j'ai osé, oui, débiter comme... écrivain, en ajoutant un type de lumpen, un chite de l'Occupation, garde du premier ministre d'alors, Georges Papandréou. De ce... premier sacrilège, je ne me rappelle qu'un seul quinze syllabes et demi.

Qui était...

Satirique un peu grossier, et je ne sais pas s'il convient à un texte comme celui-là. Mais puisque nous ne cachons pas nos mauvaises actions, je le présente et... que Dieu me pardonne :

... je le dis, je ne le cache pas,
le caleçon je l'ai sali, adieu, je prends la tangente.

Sur cet air de la chanson rébétiko d'avant-guerre, *Tous ceux qui ont été ministres*⁴⁷³. L'autre était une revue athénienne que j'ai vue ces mêmes dix jours dont j'ai parlé plus haut. Je ne me souviens ni du sujet ni de la troupe.

Avec ce bagage de valeur... et avec l'aide de Katsabis et de mon ami, Panayotis Gazikas, qui en savait plus que nous, mais surtout grâce à l'entraide de tous les autres, inexpérimentés, mais audacieux, auteurs de revues par nécessité, petit à petit « je me suis mis dans le bain » pour le dire à la souffliote. La même chose arrivait à la plupart des autres. En particulier, aux provinciaux comme moi, et à deux autres, presque les seuls restés après 1954 ; nous avons pris en charge ce travail effectivement difficile. Tsellos m'avait dit qu'il n'avait vu de théâtre que ce qu'ils avaient entrepris avec ma participation à Agrinion, au moment de l'EPON. Et Zaïkos, un Slavo-macédonien de Kastoria, où pouvait-il voir du théâtre, et en plus, en 1940-46, au moment où il a été arrêté et envoyé dans les îles ? Malgré cela, nous avons osé parce que c'était, cela aussi, un « travail du camp », et « il fallait que ce soit fait ».

⁴⁷³ La chanson de Markos Vamvakaris en 1936 « Markos ministre, tous ceux qui ont été Premier ministre ».

J'ajoute enfin que parmi le grand nombre des revues, j'en distingue deux qui ont été données sur la grande place du deuxième secteur, avant qu'on ne construise la scène permanente, sans décor et avec l'éclairage du père soleil, comme il approchait du couchant derrière le Boubouna, dans la mer orientale de l'Eubée. C'était une revue des équipes, et l'autre, des régions. Dans la première, j'étais un simple spectateur. Dans la deuxième, j'ai représenté la Thrace dans l'ancien temps : « l'œil unique... parmi les aveugles ». Et ces deux représentations, avec de nombreux personnages, étaient un régal de couleurs, de sons, d'un superbe mouvement de danses locales, avec des dizaines de sortes de costumes. Elles ont mobilisé à coup sûr plus d'une centaine d'exilés pour écrire les textes, incarner les rôles, danser, chanter, inventer des dizaines de petites trouvailles et des trucages qui comblé l'absence de moyens techniques. La deuxième surtout, a été l'apothéose d'une recherche laographique empirique, d'initiatives de la « foule » et d'une marée de spontanéité qui a réussi à former un ensemble harmonieux dans une mise en scène à grands traits. C'était l'époque, 1951 ou 1952, où l'administration avait interdit la prose en public (ce que nous voulions dire, nous ne pouvions pas l'adapter en vers). La commission de choix nous avait sévèrement averti : « Les morceaux en prose seront coupés, pour que la Sûreté ne les coupe pas. » Cela a été largement respecté, mais il y eut aussi des divergences – tu vois, nous sommes des Romioi⁴⁷⁴ et il est dans notre sang d'enfreindre les institutions. En définitive, j'ai constaté que j'étais, moi, le plus discipliné. Je n'ai pas mis une ligne de prose et c'était une difficulté de plus. J'ai été informé par des indiscretions de l'entourage proche de la commission que Loudemisavait qualifié mon texte de « sympathique ». Je m'étais habitué au terme, dans mes lectures de critique, il équivalait à « enterrement » avec... un peu de terre. Il ne m'a pas dérangé, c'était un commencement au reste, et une étape éclatante de la gloire.

Cette grande parenthèse sur la vie intérieure du camp, ses problèmes, la position de l'autorité extérieure, la tentative collective du camp pour les aborder et le rôle qu'a joué la direction du Parti – le pouvoir intérieur –, les problèmes de fonctionnement qui réapparaissaient de temps à autre, des points de vue épars, positifs ou critiques selon le sujet, s'achemine enfin vers son terme.

Cependant, ce que nous avons choisi pour clore cette longue parenthèse représente un point crucial de la vie du camp tant pour ce qui est des tentatives de l'adversaire pour durcir à partir de l'arrêté 511/47, la vie sévèrement restreinte et sèche des exilés dans cette troisième phase d'Aï-Stratis, que pour les difficultés intérieures, les antagonismes et parfois, les conflits : ce sont les manifestations culturelles, comme culture de l'esprit avec l'utilisation d'œuvres d'art grecques et étrangères, et comme production originale des membres de la collectivité, hommes de lettres connus et jeunes créateurs amateurs qui répondaient aux besoins quotidiens de la vie du camp. Et il était crucial aussi, que les textes littéraires (prose, poésie, théâtre et essais) expriment des idées d'une manière plus claire et plus compréhensible pour le large public que les œuvres musicales ou la danse. Là-dessus, il pouvait y avoir matière à réaction positive ou critique, du public comme du commandement intérieur muré dogmatiquement dans un enchevêtrement philosophique et politique d'idées contraignantes. Nous avons laissé de côté les efforts d'instruction personnelle qui, nous l'avons dit et redit, étaient variés et

⁴⁷⁴Romios = Grec de l'Empire ottoman, donc « plus oriental » que l'Hellène qui se réfère à l'Occident.

soutenus (les exilés lisaient énormément, stimulés par la bibliothèque publique qui fonctionnait malgré l'arrêté 511/47).

Avant de clore cette parenthèse, quelque chose m'incite à parler d'une question épineuse – comme on dit « couronne d'épines » – qui parfois dans les années suivantes m'a préoccupé, lorsque je discutais avec de jeunes amis qui m'interrogeaient sur notre activité d'amateurs, en essayant de creuser sous les apparences. Ces questions peuvent se ramener à : « Vous tous, travailleurs engagés dans la poursuite d'un rêve social, comment, avec quelle dose de liberté, pouviez-vous vous exprimer dans ce processus de création intellectuelle ? Que vous offrait, ou que vous interdisait le mouvement que nous nous sommes habitués à appeler réalisme socialiste ? »

Je veux dire tout de suite que j'abordais ces interrogations comme des questions bien intentionnées, même si, parfois, elles comportaient une dose de critique et même d'hostilité. Je mettais toujours en relief que, à mon humble avis, il y avait une confusion des termes. La plupart venaient du large éventail de la gauche, tous ceux qui utilisaient avec une tonalité critique les termes « réalisme socialiste », entendaient plutôt la théorie de Jdanov sur « l'art du Parti et la science du Parti » plutôt que le courant littéraire qui s'est développé avant la révolution et a dominé après octobre 1917 dans la littérature russe avec pour père, l'écrivain Maxime Gorki. Gorki a été un enfant du réalisme russe exprimé durant le XIX^e siècle par d'illustres artisans de l'esprit, Gogol, Tourgueniev, le grand Léon Tolstoj etc., et du mouvement culturel révolutionnaire des premières décennies du XX^e siècle.

Il y a eu un courant réaliste dans la littérature européenne et américaine, disons le naturalisme de Zola, qui, comme d'autres, peut être envisagé positivement ou négativement, mais ne mérite pas qu'on le rende responsable de tous les bons ou mauvais textes de la littérature. Certaines caractéristiques du courant prérévolutionnaire consistaient à ne pas se limiter à une description réaliste des faits et de la situation sociale, mais à mettre en valeur la réaction ouvrière, plus généralement populaire, révolutionnaire, à cette situation, à donner comme modèles de comportement des types populaires actifs, comme ceux que décrit Gorki dans son roman archi-connu en Grèce, que ma génération a beaucoup lu, *La Mère*. Pour insuffler au monde opprimé l'idée qu'il existe une solution, une issue à l'oppression que subissent les pauvres, qu'il y a une vision que nous pouvons bâtir comme une réalité, il ne suffit pas de se croiser les bras.

Et pour cela, vous n'arrêtez pas un instant, vous étiez sans arrêt en mouvement.

Nous, tous ceux qui faisons cela, assurément. Et je me réjouis que tu m'associes à eux. Je ne trouve rien de mal à cela, à cet essai pour inspirer aux hommes une position active, à ne pas se contenter de sombres constatations. D'ailleurs, je pense que le grand art, depuis Homère, les tragiques et comiques antiques jusqu'à la littérature européenne du XIX^e siècle et après, Balzac, Hugo, Zola, Thomas Mann, Steinbeck et une foule d'autres, expressément ou à mots couverts, mais toujours avec l'émotion esthétique pour véhicule, ne se sont pas abstenus de donner la fleur de l'espoir, un optimisme actif à leurs lecteurs. Assurément, la littérature

soviétique d'après la révolution a limité cette inspiration avec à peine une trace de critique à l'hymne à l'ordre établi que les bolcheviques essayaient de bâtir. Le fait est que cela n'a pas été sans nous influencer aussi. En effet, cela nous a habitués à orienter unilatéralement notre critique vers notre adversaire de classe et à consolider en nous la conviction que, du moment que nous avons sauté le grand fossé, que nous étions par notre choix sur l'autre rive, notre chemin était droit et qu'il nous fallait le défendre, sans le nettoyer des épines que répandaient sur lui nos erreurs et nos négligences.

L'autre sujet que j'ai posé, c'est-à-dire le point de vue de Jdanov exprimé et cultivé, non seulement avec des arguments, mais aussi avec violence, dans les interventions qui rappelaient ou même dépassaient les comportements de nos adversaires de classe, il se peut qu'il ait eu comme terrain le dogme du réalisme socialiste ; cependant il passait par d'autres sphères et je considère comme juste de distinguer les deux courants, les pratiques et les directions comme différentes fondamentalement. Le dogme de Jdanov était la conséquence et la résultante de l'aberration stalinienne à partir de la pratique révolutionnaire des sept premières années pendant lesquelles ont fleuri des courants d'avant-garde littéraires et artistiques variés comme le futurisme, le cinéma des grandes masses, le théâtre de rue, etc.

Bien que les origines de cette tendance se décèlent à la fin des années 1920, elle a été attribuée à Jdanov parce que, comme théorie, elle a été connue, d'après ce dont je me souviens, en 1947, par un rapport qu'il fit à l'Union des Écrivains soviétiques ou dans l'organisation correspondante du Parti. Elle a été publiée plus ou moins à l'été de 1947, dans *le Rizospastis*.

Nous nous l'étions procurée clandestinement à la prison de Céphalonie et nous avons lu tout ce qu'avait publié le journal, le soir, avec bien sûr un guetteur au hublot de la porte pour être prêts à tout. Si ma mémoire ne me trompe pas, cela ne nous fit pas une terrible impression alors. En tout cas, je ne me souviens pas qu'il y ait eu une grande discussion, du moins dans notre dortoir, et qu'aient été exprimés des points de vue critiques. Nous avons commencé, semble-t-il, à nous habituer à accepter facilement des raisonnements qui, soit étaient fondés sur des conditions erronées, soit manquaient de suite. Je peux donner, ainsi à la hâte, un exemple d'un tel raisonnement tiré par les cheveux :

La société est formée de classes – tout phénomène social est de classe.

L'art est un phénomène de classe. Donc : l'art est de classe.

Le parti exprime la classe – tout phénomène de classe est partisan.

L'art est un phénomène de classe. Donc : l'art est partisan.

Dans cette suite, il y a des éléments faux et des sauts de logique : les prémisses (n'est-ce pas ainsi qu'on appelle les propositions qui précèdent la conclusion ?) ne sont pas vraies de l'avis général. Dans les deux premiers syllogismes, le premier est discutable. Pourquoi *tous* les phénomènes sociaux sont-ils de classe ? La préoccupation de l'environnement est-elle un phénomène de classe ? Le Parti exprime-t-il toujours la classe ? Cela, comme « postulat marxiste », existe seulement depuis Lénine. En outre, pourquoi tout ce qui est de classe est-il (partout et toujours) partisan ? Donc le syllogisme comporte des sophismes. En tout état de

cause, je pense que cette manière de penser n'est pas dialectique et – qui plus est, pas du matérialisme dialectique.

Nous, à cette époque, nous avions d'autres problèmes : une guerre civile avec des centaines de corps sans vie autour de nous, le soir nous entendions le fracas des armes dans les combats des résistants d'Astrapoyannos avec les gendarmes sur la Grande Montagne, (comme les Céphaloniens appellent l'Ainos), et il ne nous restait pas ni temps ni désir de chercher des détails dans les figures de style littéraires.

Cette déviation jdanovienne dans les points de vue marxistes sur l'art, je peux dire que je l'ai retrouvée plus tard, rampante dans la conscience de certains exilés à Ai-Stratis. Jamais, bien sûr sous son nom, mais plutôt comme l'idée que notre comportement tout entier, comme notre production intellectuelle, devait servir notre but stratégique final. Je ne peux pas nier la bonne intention de tous ceux qui y croyaient et l'exprimaient, ni le fait, souvent avéré, que « la route de l'enfer est pavée... » et ce qui va avec.

Ici, en Grèce, avant la dictature, il n'y avait pas de discussion sur ces sujets, du moins du côté de l'adversaire de classe. Ses accusations habituelles contre la littérature de gauche ou la littérature des gens de gauche se limitaient à de grosses âneries comme le fait qu'elle glorifiait les « massacres de Décembre » ou qu'elle était l'organe payé de Moscou et d'autres choses semblables, sans se donner la peine d'un approfondissement qui aurait obligé la gauche à gratter un peu la surface et à se forcer à répondre à un autre niveau, en n'excluant pas de découvrir ses propres faiblesses et ses erreurs. Tout ce que nous pouvons trouver dans la bibliographie comme dialogue dans le cadre de la gauche, concerne la discussion autour de l'affaire connue de la *Revue d'art*, avec les interventions du KKE (par le biais de ses organismes dans les rangs de l'EDA) dans le contenu et sur la direction du périodique.

Comment a réagi la déviation jdanovienne à votre écriture à Ai-Stratis de revues qui, par définition, exercent une critique sur les phénomènes sociaux et le pouvoir ?

Quelle a été sa réaction à notre égard ? Bien sûr elle a réagi. Surtout à la conception que nous avions, quant à tout ce qui arrivait là-haut, dans le pays où se construisait la nouvelle société. On sait que nous avions une image et une vision complètement enjolivées, comme était pareillement enjolivée notre vision du mouvement de gauche ici, dont nous considérions la collectivité du camp comme une partie intégrante. Et cela résultait de nos conditions de vie, celles d'un dur affrontement quotidien avec un adversaire que nous considérions comme l'incarnation du mal absolu.

Et lui pareillement pour vous : diabolisation réciproque.

Exactement. Et à partir de là, il était naturel que se crée la conviction que nous tous, l'Union soviétique, le mouvement révolutionnaire international et la gauche grecque, nous

constituions le « bien absolu ». Cela fonctionnait non pas comme un « ordre militaire », mais comme une conscience intérieure en chacun qui concentrait tous nos soins sur le fait que nous gardions un *poste avancé* dans un *front* plus général. Comme si nous disions, pour fortifier notre optimisme, que la route de la gauche ne s'est pas arrêtée, ici dans notre pays ni sur un plan universel. Et il était naturel, je crois, que nous mettions l'accent sur les éléments positifs, les vertus de notre vie collective, la solidarité et la camaraderie collective, le dévouement dans le travail, la foi en « notre droit », la résistance résolue à l'adversaire et l'effort continu pour bouleverser ses mesures oppressives. Dans ce cadre, je pense que nous avions une liberté de choisir nos sujets. Indépendamment du fait que, plus tard, quand a mûri notre pensée ou même maintenant, certains de ces choix nous les avons considérés comme extrêmes, ou même comme une erreur.

Un exemple me vient soudain à l'esprit : dans une revue, en 1952, consacrée au Premier mai et à son historique, où, en dehors de nos écrits, on utilisait des textes plus anciens de la littérature grecque, par exemple, *Les travailleurs* de Palamas, il y avait un très beau sketch de Mimis Raftopoulos qui contenait une allusion à l'exécution des quatre de l'affaire Beloyannis. Si le vieil homme que je suis le garde bien en mémoire, un quatrain disait :

En mars celui qui est parti
en mai, il a ressuscité
parce qu'il avait dans ses mains en mai,
un œillet sur la poitrine.

Aujourd'hui, Dimitris est un écrivain respectable et parmi nos plus dignes critiques littéraires, si le quatrain lui revient à l'esprit, peut-être le considèrera-t-il comme un peu exagéré. En tout cas, j'ai idée que c'était son libre choix. Le travail de la revue souffrait dans une dimension fondamentale, la satire qui, on le sait depuis Aristophane, a comme élément de base, la critique du pouvoir ; ce sel, je dois reconnaître, manquait. Quant à critiquer le pouvoir qui nous retenait captifs, nous n'avions aucune marge pour le faire. La censure aurait coupé immédiatement avec ses ciseaux, nous ne pouvions réagir qu'avec de prudentes allusions. Et, tant que nous le pouvions, nous le faisons ; quant à l'autre cercle, la direction intérieure, je ne me souviens pas qu'il y ait jamais eu même une allusion.

Cependant c'était votre « libre choix », pour réutiliser le terme dont vous vous êtes servi précédemment.

Je pense que le contraire ne nous passait pas même par la tête, je ne me souviens pas que la direction ait jamais « coupé » quelque chose. Chez moi – et je peux le dire chez la plupart –, fonctionnait une « autocensure », avec l'idée, bonne ou mauvaise, que toute critique serait un coup porté à l'unité.

Naturellement, jusqu'en 1956, fonctionnait une procédure de contrôle au sommet. Ils lisaient tout, avant le contrôle de l'administration du camp, et souvent, dans les réunions des organes

de théâtre, des matinées et de la revue, les responsables politiques invoquaient la nécessité de respecter « nos principes ». Et parfois ils tombaient sur un hic.

Un exemple, dont je me souviendrai toujours. À cette époque, en 1952, quand à côté des principaux groupes de culture et d'éducation, nous essayions de mettre en place les mêmes choses par secteur, des chorales, etc., on m'a communiqué l'ordre, comme responsable de ces manifestations dans le troisième secteur, de former un groupe d'« auteurs de revue », qui pourraient aux manifestations. Je jouais là un double rôle, responsable politico-artistique, d'une part, et « producteur », de l'autre, après avoir déjà fait mes premiers pas en cette qualité. J'ai donc réuni quatre amis qui s'occupaient d'« écrire » : Gerasimos Priphtis, Kostas Koulouphakos, Sakis Retsina et Pavlis Mikhelioudakis dans une tente du quatrième champ et j'ai attendu le responsable des jeunes, Zisis Theos, pour commencer. À un moment, j'ai vu rappliquer, avec trois autres, le responsable idéologique de la Section des jeunes, le responsable de l'instruction des adultes et un ancien acteur, membre de la commission de la culture du camp. J'avoue que j'ai eu comme une faiblesse, qu'a fait croître Kostas, assis à côté de moi, avec la question : « Dis donc, Stéphanos, tous ces gens vont écrire ? » J'ai répondu par une sottise étouffée : « Je ne sais pas, Kostas », et je me suis tu. Ils ont pris la parole, tous les quatre. Ils nous ont « saoulés » de propos sur « le sérieux du travail que nous assumions ». Et en raison de l'heure avancée, la conversation s'est achevée sur notre promesse, à nous, les cinq autres, de faire notre possible pour répondre à ce devoir si « important ».

Cela semble drôle, une fois passé, mais ça a eu lieu, il faut le dire. La tentative, certes, n'a pas eu de succès, d'une part, parce qu'elle exprimait, comme je l'ai mentionné à propos des chorales de section, une « avidité » à faire notre maximum possible dans ce domaine-là, d'autre part, parce que les gens, semble-t-il, avaient des choses plus sérieuses à faire ; peut-être qu'a joué aussi la diversité des « dirigeants » et le pseudo-sérieux avec lequel l'occasion a été envisagée. La maigre production qui a suivi sur « les tripes de l'exilé », que j'ai mentionnée plus haut, était mon idée que nous avions élaborée avec Gerasimos, c'est-à-dire surtout Gerasimos, et quelques beaux distiques crétois de Pavlis. Mais pour ce maigre résultat, il n'y avait pas lieu d'établir tout ce processus pompeux.

En conclusion, après cette tentative assez bavarde pour donner une image un peu complexe, et gratter la surface des problèmes et des solutions choisies en douze ans de vie d'une collectivité de victimes enfermées par la répression urbaine grecque, je considère comme attendu, nécessaire si tu veux, utile, de ne pas oublier que ce monde, « petit » peut-être pour les autres, mais « grand » pour nous, a vécu une guerre originale. Il a combattu des années pour sauver son existence matérielle, défendre sa dignité d'abord, et ses idées, pour garder vivante au milieu de l'effondrement général, sa vision, avec des réussites notables, et peut-être aussi des erreurs importantes. Mais surtout, il ne luttait pas pour quelque chose de personnel. Indépendamment du degré de conscience qu'il avait alors, il tentait de servir sa collectivité générale persécutée, la gauche, des biens sociaux et des valeurs cruellement attaqués, et surtout le droit du citoyen à faire librement ses choix politiques et à exprimer librement ses idées. Cela, il faut que l'histoire le reconnaisse, qu'elle témoigne de tout cela,

juste et injuste, en tant qu'héritage de la société – de la nation – ; même si aujourd'hui, dans la confusion de l'effondrement général, ce signifiant est détruit.

8. Les « permissions »

En juillet 1952, on m'a notifié ma « permission ». C'était le 23 juillet, six ans exactement après mon arrestation à Tsimendenia, à Alexandroupolis, après quatre ans dans deux des pires bagnes du système pénitencier grec, les prisons de droit commun de Céphalonie et le camp de la mort de l'île de Yioura, et deux ans d'exil dans le camp d'Aï-Stratis. En fait, il s'agissait d'une relégation de ce camp à mon bourg de l'Évros, Soufli. Je vivrais quelque part où le treillage du barbelé imaginaire limitant l'espace où il m'était permis d'évoluer, s'élargirait un peu et où, au lieu des limites du ravin, l'espace s'étendrait jusqu'aux propriétés les plus éloignées de ma famille à l'extérieur du village. Enfin, je vivrais les restrictions que fixait l'arrêté 511/47, pendant les deux mois qu'indiquait ma « permission » ou pendant une durée plus courte ou plus longue que fixerait le préposé à la sûreté de la gendarmerie, sous le contrôle incontrôlé duquel était placée ma vie ; c'était ça le fameux système des permissions auquel avait recours le gouvernement du Centre formé après les élections de 1951. Il voulait donner l'impression trompeuse – pour répondre aux pressions intérieures et internationales qui s'exerçaient pour mettre fin à l'emprisonnement de citoyens sans jugement dans le seul des États d'Europe Orientale qui vivait dans une démocratie parlementaire – qu'il avançait progressivement vers la suppression de cette aberration constitutionnelle.

Ainsi il a étendu le régime de prise en otage à tout le territoire, là où vivaient les permissionnaires, des citoyens contraints, au moment que fixerait l'autorité de surveillance, de se présenter aux postes de police compétents et de ne pas se déplacer sans l'autorisation de la police qui pouvait aussi contrôler et lui interdire l'exercice d'un travail, surtout d'une profession qu'elle considérait comme dangereuse « pour l'ordre public et la sûreté ». La police pourrait contrôler les communications orales ou écrites, l'édition par la personne surveillée de tout imprimé et n'importe quel aspect de son activité. L'exilé en résidence surveillée continuait à recevoir de la Commission de sûreté des prolongations « à encore un an de déportation à Aghios Efstratios en tant que dangereux pour l'ordre public et la sûreté » et il pouvait y rester même dix ans de plus ! Tu le comprends, c'était une façon non seulement de contrôler, par la menace de la déportation, l'activité politique de l'exilé, mais surtout de l'afficher comme une menace montrée du doigt aux citoyens qui auraient l'intention de collaborer avec lui, ou de s'occuper de politique d'une manière inappropriée à une « existence nationaliste », selon le jugement de la Sûreté.

Malgré l'hypocrisie de la mesure, nous, les exilés, nous n'avons pas refusé les permissions pour en dénoncer la tromperie, comme la direction du KKE l'avait demandé ; nous les avons considérées comme un moyen, même restreint, pour nous retrouver parmi les « citoyens libres » et aider la direction intérieure au pays de l'EDA à obtenir, autant que possible, une action légale et finalement une légalisation du mouvement de gauche.

Y a-t-il eu une directive de la direction des exilés pour que vous refusiez les permissions ?

Je ne peux pas le prouver avec des éléments précis, mais son comportement face aux permissionnaires que Zachariadis a appelés, je l'ai dit, « la queue de plomb du mouvement », son insistance à aider les organisations clandestines plus ou moins inutiles, à mon avis, du KKE, comme ce que j'ai entendu déclarer par des réfugiés politiques quand j'ai visité la Bulgarie pour des raisons de santé, tout cela le montre.

Personnellement, quand je suis parti du camp, j'étais presque prêt à suivre cette ligne inefficace, c'est-à-dire à aider l'action clandestine du Parti. J'avais la conviction que je contribuerais ainsi à l'issue victorieuse du nouvel affrontement qui allait venir, comme le proclamait le chef, le « troisième tour du processus révolutionnaire » commencé dans l'été 1941, comme on disait communément. Il ne m'a pas fallu un mois pour comprendre les impasses de cette ligne. J'ai cessé de réfléchir aux voies clandestines et j'ai commencé à étudier les possibilités que nous donnait l'existence légale de l'EDA. Deux constatations m'ont conduit. D'abord, la plupart de mes compatriotes qui étaient autrefois dans les rangs des organisations de libération sous l'Occupation (ELAS, EAM, EPON, Solidarité Nationale) évitaient d'avoir des relations entre eux. Certains même, en privé, ont attiré mon attention sur pas mal de mes anciennes connaissances en répétant : « Attention à un tel, il est suspect » ou plus habituellement : « Il n'est pas de la famille ! » Ainsi, l'atmosphère ambiante me conduisit à penser que, si je voulais faire quelque chose en politique, il fallait que pendant pas mal de temps je m'occupe socialement des gens de gauche ou, pour m'exprimer plus clairement, que je leur réapprenne à se dire bonjour les uns aux autres. Le deuxième élément qui m'a fait renoncer à m'occuper des organisations clandestines du KKE a été que, dans les quinze premiers jours, en discutant avec mes amis, j'ai appris les noms d'une bonne partie de ceux qui participaient à un centre clandestin à Alexandroupolis, et cela m'a alarmé. Le fait que la personne qui m'en avait parlé n'était pas dans l'organisation intensifiait même mes craintes. J'ai donc averti certains de mes amis, des permissionnaires que je savais ou soupçonnais d'avoir une relation avec ce travail, de prendre des mesures, car, avec une telle publicité, la Sûreté les avait sûrement repérés. Et mes craintes se sont avérées fondées. Avant la fin de l'année, la Sûreté a arrêté des dizaines de gens de gauche à Alexandroupolis, elle a monté avec des éléments qu'elle « tenait » une affaire où elle en a impliqué environ une dizaine ; et, en vertu de l'ordonnance 375/36 ils ont été condamnés à de lourdes peines, dont deux-trois d'entre eux à mort, peine qui, heureusement, n'a pas été exécutée.

Il est clair que, dans ce laps de temps, j'avais déjà choisi comme champ d'action politique exclusif le parti légal de la gauche, l'EDA, une sorte de Front des communistes, socialistes et démocrates de gauche, qui, par des revendications fondamentales, comme le mot d'ordre « paix, démocratie, amnistie », visait à contribuer par une action parlementaire et extraparlamentaire à faire sortir le pays de l'oppression de l'après-guerre civile.

J'ai d'abord été soutenu par mon voisinage, mes anciens amis, la plupart de Makronisos, éponites actifs de l'Occupation. C'était une grande chance. Le lendemain de mon arrivée, ils m'ont accueilli au café de Stogios, un ancien résistant et blessé de l'ELAS, avec plusieurs carafes de tsipouro, qui m'ont fait, moi qui en avais perdu l'habitude, passer une soirée, j'ai honte de le reconnaître, à perdre mon ancienne réputation d'ivrogne des bistrots de raki. Ce fut une grande chance. Les copains ne m'ont jamais laissé seul. Ainsi, je n'ai pas souffert ce

qui est arrivé à Orestis, mon coaccusé, sorti environ cinq mois avant moi ; dans une lettre où il répondait à ma demande de saluer les gars de mon quartier, il me disait cette chose étonnante : « je n'ai pas l'habitude d'aller au café, parce que je ne connais aucun jeu auquel jouer seul... »

Qu'entendait-il par là ?

Simplement que, contrairement à moi, il n'avait plus de relations avec des copains. Les gens évitaient de le saluer, car il était une « menace ambulante », parce qu'il était un exilé en permission qui s'obstinait à ne pas renoncer à ses idées et à son choix politique. Beaucoup de nos camarades exilés ont eu ces problèmes. C'est pour cela que, je te l'ai dit, mon quartier et mes anciens amis étaient une grande chance pour moi. J'ai aussi été soutenu sans la moindre réserve, par toutes les femmes (douze) qui ont été libérées en dernier, en 1952, de Trikeri, comme d'autres qui n'ont pu supporter les supplices de Makronisos et sont revenues plus tôt en ayant « signé ».

L'occasion d'une première action politique a vite surgi. À la mi-novembre 1952, avant la fin de mon quatrième mois de permission, eurent lieu les élections au système majoritaire qu'avait imposé le gauleiter, ambassadeur des États-Unis à Athènes, John Peurifoy ; elles donnèrent la majorité absolue des sièges au *Rassemblement grec* de Papagos. Ce fut la première expédition politique que j'ai organisée avec l'aide de trois permissionnaires plus anciens et de femmes de Makronisos, soutenu principalement par les familles des réfugiés politiques, ex-résistants de l'Armée démocratique. Il n'y eut que deux candidats sur le bulletin de vote de l'EDA de l'Évros, Tassos Hainoglou, un ancien député du KKE de 1926, exclu du Parti dans la crise de 1927 et, en 1952, rédacteur en chef de l'*Avgi*, le quotidien de l'EDA, et Achilleas Senteris, un makronisiote pendant la guerre civile qui avait été au Moyen-Orient pendant l'Occupation et qui fut, en 1952, le deuxième secrétaire de la Commission préfectorale de l'EDA.

Le bulletin de vote, je l'ai lu dans *Avgi*. Les premiers jours je n'ai eu aucun contact, aucune nouvelle de la supposée Commission départementale du parti qui siégeait à Alexandroupolis. Un matin, Tassos est arrivé à Soufli. Je l'ai vu soudain à la porte, alors que j'alimentais notre petite machine d'égrenage. Le coton était tardif cette année-là, de précoces pluies d'automne sont arrivées, l'ont rempli de boue, et pour sécher les capsules de coton, les paysans les mettaient dans leur four de cuisine. Ainsi, au moment où ma machine séparait la graine des fibres, le coin du cardage où je travaillais était dans un brouillard épais. J'ai fait glisser le foulard dont je m'entortillais la tête pour ne pas respirer la terre et la cendre, mon cousin Ilias a arrêté la machine, et je me suis dirigé vers la porte. Tassos nous salua alors avec son habituel brio : « Salut, les patrons, comment ça va ? Il pleut de l'argent ? »

Je ne l'avais pas revu depuis presque sept ans, depuis janvier 1946, quand je suis descendu au premier Congrès panhelladique de l'EPON. Il semblait un peu plus vieux, légèrement voûté. Ilias, mon cousin a arrêté la machine à carder, je lui ai présenté. Il demandait des nouvelles de tous. Nous lui avons dit que l'oncle Apostolakis était mort au début de l'année. Après les questions sur la famille, il s'est adressé à moi. – Tu sais qu'en bas – à Alexandroupolis – on

m'a envoyé te trouver. Il faut qu'on parle. Mais avant, je voudrais voir les tantes. Il entendait par là ma mère et tante Eleni, la veuve d'Apostolakis. J'ai commandé des cafés en face pour Tassos et mon père et, avec Ilias, nous avons nettoyé les machines et fermé l'atelier. Nous sommes d'abord passés par chez nous. Nous avons mangé ce qu'il y avait et ma mère, tout le temps, le regardait dans les yeux. Il m'a dit qu'après sa libération, il avait épousé une ancienne connaissance, Evdokia d'Amorgos, et ensuite, nous sommes allés chez tante Eleni. En sortant de la cour, j'ai vu dans l'angle du bas de la rue mes deux accompagnateurs réguliers, les hommes de la Sûreté, Samiotis et Adam. Nous avons pris la rue en pente et tout en montant, j'ai compris que l'asthme qui le tourmentait, depuis les tortures de Makronisos, le gênait.

Tassos avait été arrêté au cours de la guerre civile et avait été déféré au tribunal militaire extraordinaire pour des délits de presse. Dans l'hiver 1948, on l'avait transféré aux SFA (Prisons militaires d'Athènes) à Makronisos, où parmi d'autres tortures, il a subi « la mise en sac dans la mer ». Cela lui a provoqué un asthme qui le fit beaucoup souffrir et fut la cause de sa mort, en 1963, à 62 ans à peine ; Themis Kornaros, qui a suivi son procès, m'a dit qu'il était méconnaissable : « On me l'a montré, me racontait-il, et j'ai tout de suite dit que ça ne pouvait pas être ce Tassos. Mais quand il s'est levé et a commencé sa défense, j'ai dit, eh bien c'est Tassos, là, c'est vraiment Tassos ! »

Nous sommes arrivés à la maison. Tante Eleni nous attendait à la porte. Derrière nous, les deux accompagnateurs. Ilias est entré. Leonidas, le petit cousin, 14 ans alors, est resté dans la cour. Nous avons bu du café et, en sortant, nous avons vu les deux gendarmes s'éloigner en hâte de la porte. Leonidas m'a semblé affolé, je ne l'ai pas interrogé. Des années après, quand nous sommes devenus des amis inséparables, il m'a raconté que tout le temps où nous étions à l'intérieur, les deux hommes de la Sûreté lui ont cassé les pieds avec différentes sottises, disant que Tassos était un communiste très dangereux et le pressant d'aller lui demander de quitter la maison. Je me suis souvenu alors de l'impression qu'il m'avait faite quand nous l'avions trouvé dehors à la porte.

Ici se pose bien sûr le sujet du rôle institutionnel des gens de la Sûreté et des limites de leur pouvoir dans la vie quotidienne des citoyens.

Le réseau législatif de la guerre civile, qui pendant de nombreuses années, jusqu'au changement de régime, a continué à fonctionner en tant que système défensif des vainqueurs face à la gauche fondé sur le dogme de la « continuité de la Résistance », offrait un large champ d'actes arbitraires aux organes exécutifs compétents. Les violations arbitraires de tous les droits du citoyen étaient alors monnaie courante. Pense qu'il y avait même des instituteurs pour parler de façon méprisante à leurs petits élèves des choix politiques de leurs parents, ou des prêtres qui faisaient de même avec des femmes en confession à propos des choix de leur époux, on ne pouvait que s'attendre à ce qui est arrivé à Leonidas.

En redescendant de chez tante Eleni, avec Tassos, nous nous sommes mis d'accord pour nous retrouver dans l'après-midi avec les autres camarades, et discuter de notre travail. J'avais une

question naïve sur le bout de ma langue : pourquoi l'ont-ils envoyé me rencontrer ? J'avais encore le sentiment de faire partie des jeunes du *mouvement*. J'espérais que quelques autres prendraient ou se verraient confier cette initiative. Mais qui ? Soudain, j'ai réalisé qu'à mon âge à peu près, pour être exact un an plus jeune, vingt-six ans, Tassos avait été élu député. J'ai compris que c'était à mon tour de jouer un rôle un peu plus élevé que celui de simple combattant.

Enfin je n'ai trouvé que trois des permissionnaires, Kostas, Moschos et Menelis. Tard l'après-midi, nous nous sommes retrouvés avec Tassos au café de Stogios, et, assis dans un coin, nous avons discuté du travail pour les élections. Ilias, mon cousin, était assis à la terrasse et buvait. À un moment, le cafetier nous a apporté une carafe de tsipouro. C'est de la part d'Ilias, nous dit-il. Nous avons levé nos verres et Tassos a crié « à ta santé ».

Nous avons terminé, Tassos est parti pour Didymoteicho. Le lendemain, sur les quatre, il en restait trois, Menelis manquait. Nous n'avons pas commenté son absence ; mais, en moi, cette première « perte » a fait naître de la tristesse... Nous avons décidé de tenter d'ouvrir un bureau électoral. J'étais très désireux de trouver un endroit et d'y suspendre l'enseigne de l'EDA. Cela avait une grande signification pour moi, qu'au bout de six ans, le nom de la gauche fasse son apparition légale, pendant quinze jours au moins, dans ce village qui avait tant apporté et tant payé pour notre cause.

Je n'ai rencontré partout qu'un refus craintif. À un moment, assis avec mes copains à l'extérieur du café de Stogios pour le tsipouro du soir, mon œil s'est posé sur la porte fermée de la tante Eleni. Comment cela avait-il pu m'échapper ? Un petit espace, un ancien café au milieu de trois-quatre petits magasins sur le côté nord de la petite place. Nous n'avions pas besoin de plus grand, c'était bien pour y installer la pancarte. La tante Eleni était une active éamite, dans les bonnes années d'autrefois. Bien sûr, ses deux grands garçons s'étaient ralliés à la droite pendant la guerre civile, cela m'a un peu retenu, mais il y avait dans notre relation personnelle quelque chose de positif. Mis à part le fait qu'elle appréciait la famille, elle avait aussi un faible pour moi : nous avons été six ans camarades de classe avec sa fille Toula à l'école primaire et de temps à autre, j'allais chez eux pour l'aider dans ses leçons, en particulier en arithmétique. J'ai donc décidé d'essayer. En sortant du café, je suis entré dans la cour et j'ai frappé à la porte de derrière. Les deux petites pièces où elle habitait avec ses enfants étaient l'arrière du café et d'une boutique de tailleur, un petit magasin qu'elle louait à un artisan.

– Bonjour, m'a-t-elle dit en ouvrant la porte. Puis de cet air moqueur souflote, elle a demandé : « Comment t'es-tu souvenu de nous ? – Eh ? Que dire, tante Leni, tu sais bien ? Inutile que je t'explique. Mais aujourd'hui j'ai un problème. Je suis venu te demander ton aide.

– Qu'arrive-t-il ? A-t-elle fait un peu inquiète. – Je voudrais ouvrir un bureau pour les élections, pour l'EDA, et je ne trouve même pas une porte. Je me suis dit que j'allais te demander si tu donnerais ton petit café pour quinze jours. Je l'ai vue très songeuse. – Assurément, ai-je fait, je sais que tu vas avoir des problèmes, il y a aussi tes enfants qui pensent autrement. Elle a continué à se taire, songeuse. Je me suis levé à demi et j'ai répété :

« Je ne veux pas te créer de problèmes dans la famille. »
– Quelle famille ? Le magasin est à moi, personne n'a à redire sur ce que je vais en faire. Je vais vous le donner. La seule chose dont j'ai peur, c'est qu'une nuit, des enturbannés nous cassent les vitres⁴⁷⁵.
Je lui ai assuré que la police était obligée de protéger le lieu et qu'elle le ferait.... (Je n'y croyais pas beaucoup).

Nous sommes tombés d'accord sur le prix, elle m'a demandé un billet de deux cents drachmes, et en clignant de l'œil, elle m'a dit en riant : « Je dirai que tu m'as donné quatre cents ». En rentrant chez moi, je croyais voler. C'était une chance inespérée. Une fois encore, les anciennes éamites se révélaient plus courageuses que mes amis hommes. D'ailleurs, tout au long de cette période, ces soutiens de base nous ont aidés. Elles ont réchauffé leurs anciennes relations de l'Occupation et de l'Autogestion qui ont distribué comme elles savaient le faire le bulletin de vote, comme autrefois les proclamations clandestines pour la guerre de libération ; une grande partie de cette tâche difficile s'est faite par l'entremise des vieilles femmes et des enfants depuis la porte de derrière de tante Eleni.

Je me souviens d'un soir, un peu avant que je ferme le bureau, elle a ouvert à demi la porte et m'a crié : « Viens, un petit gosse te demande. » Je suis sorti dans la cour et j'ai trouvé un petit bout de chou qui semblait ne pas avoir encore l'âge d'aller à l'école ; la seule chose qui le faisait ressembler à quelqu'un de plus de six ans était sa boule à zéro. Un écolier donc. Je lui ai demandé ce qu'il voulait ; il m'a répondu : « Je suis Lefkeratos, le fils d'Athanasia, ma mère m'a envoyé chercher des bulletins de vote. » Je restais à le regarder. Voici devant moi, le petit rejeton de mes anciens amis de 1941, Vangelis et Athanasia, des exilés de 1936 ! Si tu te souviens, nous les avons cités parmi les premiers rôles de ces grandes manifestations à propos du prix des cocons et de l'horaire des ouvrières au village, un peu avant le 4 août. Il semble qu'Athanasia ait insisté : « Tu iras trouver Stéphanos », et ainsi tante Eleni a été obligée de m'appeler. Il a pris les bulletins, les a mis soigneusement sur sa poitrine et il est parti.

Le lendemain soir, j'ai retrouvé à nouveau au café Moschos et Kostas. Avec eux, il y avait Vangelis Zalimis du quartier du haut. Je leur ai lu la demande que j'allais faire au poste de gendarmerie pour avoir l'autorisation de faire fonctionner le bureau. J'ai écrit « de la part de la commission électorale locale de l'EDA » Les autres se sont empressés d'approuver, Vangelis hésita un peu à ce que j'ai compris, car les conditions de son quartier étaient un peu plus mauvaises que dans le reste du village. Le lendemain, l'adjutant-chef m'a reçu tout ébahi et contrarié. Il a commencé à me présenter différents obstacles. Il devait voir si le café remplissait les conditions, estimer la distance des deux autres bureaux, du *Rassemblement* et du *Centre*, et prendre sa décision. Je lui ai objecté que tout cela était formel et que notre bureau était beaucoup plus éloigné que ce que la loi électorale demandait. En

⁴⁷⁵ Précision du narrateur : Durant la guerre civile, de petits groupes de jeunes chites, la nuit, tournaient dans les rues, frappaient aux portes, entraient dans les maisons et terrorisaient les éamites. Pour qu'on ne les reconnaisse pas, ils enrôlaient leurs visages dans des fichus noirs que portaient les vieilles femmes et les veuves, leurs « turbans », comme elles les appelaient, et c'est là que les membres des organisations paragonementales locales ont tiré leur nom.

partant, je lui ai déclaré que j'ouvrierais le bureau le lendemain, et s'il y avait un empêchement, nous l'ouvririons dans une des positions de réserve dont nous disposions – du bluff, tu l'as compris.

Je suis passé tout de suite par la boutique d'étoffes d'Alvanos – si tu te souviens, Eleni était l'une des ouvrières qu'en 1936 les Soufliotes appelaient « le rossignol de la Pnyx ». Elle m'a coupé trois mètres de calicot, et toute la nuit, je me suis appliqué à écrire l'enseigne de notre bureau. En haut, une ligne avec en capitales « gauchedémocratique unie », au milieu, un cercle que j'ai tracé en suivant la circonférence d'un plat avec trois grandes lettres EDA à l'intérieur et, en-dessous, une autre ligne avec trois mots : Paix, Démocratie, Amnistie. Je l'ai consolidée par deux épaisseurs sur les bords, et le lendemain, après le cardage, je l'ai suspendue au-dessus de la porte et des fenêtres du café. Les quelques habitués de l'après-midi sont sortis de chez Stogios et s'attardaient. Sur leurs visages, toute la gamme des sentiments, de la surprise et de la satisfaction jusqu'à la contrariété manifeste. Nos camarades piliers de bistrot exprimaient le spectre tout entier des options politiques des citoyens grecs. J'ai pris une vieille chaise du café, je me suis assis à l'extérieur et j'ai étudié les réactions des chalands qui remontaient chez eux du marché : la même variété de sentiments avec une prééminence de déplaisir. Les gens de droite n'avaient pas imaginé que l'EDA, c'est-à-dire les quelques exilés permissionnaires, oseraient une chose pareille. Et je crois que la plupart, après quelques démarches similaires, y voyaient le « troisième affrontement » que, même électoral, Zachariadis continuait à lancer comme une menace depuis la radio de la « Grèce Libre »

Les résultats de l'élection, en particulier dans mon village, furent décevants. Nous avons à peine réussi à remporter le nombre de voix de 1951. Imagine qu'aux élections précédentes, il n'y avait eu aucun travail préparatoire, simplement la dernière semaine, quelques paquets de bulletins de vote distribués clandestinement dans les maisons connues de gauche. Alors que là, nous avions une commission électorale, nous avions un bureau électoral avec une grande pancarte, mais, malgré une plus grande mobilisation, le résultat n'a pas récompensé nos efforts. Deux trois jours avant les élections j'avais sentice qui allait arriver. Un ancien camarade de mon quartier, des avant-gardes de 1936, distribuait les bulletins de vote de l'alliance EPEK⁴⁷⁶-Libéraux avec le conseil d'ajouter l'inscription Tassos Haïnoglou⁴⁷⁷. Les cadres de l'EPEK tentaient ainsi de persuader ceux de gauche (probables électeurs de l'EDA) de voter pour l'alliance du Centre pour éviter la victoire de Papagos et, en même temps, marquer leur adhésion idéologique, en inscrivant le nom d'un membre du Conseil général de l'EDA, journaliste éamite connu, et ancien chef influent du KKE, parmi les plus anciens. Un entretien préélectoral avec l'oncle Apostolis, comme on l'appelait, n'a pas eu de résultat

⁴⁷⁶ EPEK, (ΕθνικήΠροοδευτικήΈνωσιςΚέντρου), *Union nationale progressiste du centre*.

⁴⁷⁷ Les élections législatives de 1952 avaient lieu au système majoritaire, et le parti qui arrivait en tête dans une circonscription, quelle que soit sa majorité, emportait tous les sièges. Si quelque chose arrivait, mort, maladie incurable, démission d'un député, il n'y avait pas moyen de le remplacer. On prévoyait donc des élections de remplaçants. Cette originalité distinguait ce système majoritaire à plusieurs sièges de tout ce qui avait été utilisé jusqu'alors en Grèce. La deuxième particularité du système de 1952 était qu'elle permettait à l'électeur de rayer un nom du bulletin de vote et d'ajouter le nom d'un candidat d'une autre alliance. Cette « inscription », en langage populaire, permettait à un candidat d'une alliance minoritaire d'être élu, si le total des votes de l'alliance à laquelle il participait, avec le nombre des « inscriptions » qu'il avait pris dans d'autres alliances, dépassait le nombre des voix qu'avait reçu le dernier candidat de l'alliance majoritaire !

positif, au contraire, il a un peu ébranlé ma propre assurance ; il semblait qu'au fond de moi, se cachait un léger espoir que, dans une partie de la gauche, il y aurait un changement, que, sans perdre son identité, elle donnerait un coup de main au Centre, pour qu'il continue sa politique d'opposition « en enfonçant le clou », même si le mouvement avait supprimé à la radio, l'émission du mercredi de la Grèce Libre, « Le séminaire du combattant », la voix de tonnerre de Bartziotas : « Bonnet blanc et blanc bonnet, Papagos et Plastiras, les deux faces de la même monnaie, le dollar ! » Et ainsi, j'étais presque sûr que la semaine suivante je devrais boucler mes bagages pour partir dans l'île.

Alors que plus tard il y aura collaboration de la gauche et du centre, dans cette confrontation électorale, cela n'a pas réussi. Comment s'explique la position du KKE face au centre ?

Ici revient la question qui pendant des années a tourmenté la gauche, la formule « Tel Plastiras, tel Papagos ». Avant d'en dire deux mots, précisons bien qu'il n'y a jamais eu de collaboration du centre tout entier et de la gauche. Pendant ces dix-sept ans, entre le centre et la gauche, ici l'EDA, il n'y eut qu'un « instant » de collaboration exclusivement électorale, en 1956, quand à la coalition anti-Karamanlis ont participé aussi des partis au-delà du centre, comme le *Parti populaire* de Konstantinos Tsaldaris⁴⁷⁸, – sauf Spyros Markezinis et son mouvement. Il y eut cependant collaboration, plus ou moins large, de l'EDA avec des sections et des personnalités du centre, dans toutes les confrontations électorales, parlementaires et municipales de 1954 jusqu'à 1964.

Maintenant, qu'est-il arrivé en 1952 ? L'EDA soumit au Centre, et spécialement à son chef d'alors, le général Plastiras, des propositions de collaboration, plus ou moins larges. Plastiras a répondu négativement à toutes. Mais il fit une contre-proposition : l'EDA ne présenterait pas aux élections ses propres listes, et la liste EPEK-Libéraux hébergerait dans ses listes quelques candidats de l'EDA, comptés sur les doigts de la main et pas des « enragés » (pas de cadres communistes). Ça, je le sais. À partir de là, il restait deux problèmes pour l'EDA. D'abord, que le résultat des élections ne sonne pas le démantèlement d'un parti qui avait à peine un an d'existence. Deuxièmement, essayer, s'il le jugeait opportun, de montrer – en se présentant dans un certain nombre de circonscriptions – qu'il ne mettait pas dans le même sac la droite et le centre. Face à cela, le cri du KKE de l'extérieur « blanc bonnet et bonnet blanc » était un obstacle, quasiment un ordre. Il faut aussi prendre en considération que la guerre civile était distante d'à peine trois ans, un instant, des élections ; que, malgré les mesures limitées de pacification prises par le gouvernement du centre, les exécutions de communistes continuaient, surtout sous l'accusation fabriquée de haute trahison ; que la législation répressive de la guerre civile était encore valable dans presque toute son amplitude ; et qu'en son sein, le gouvernement hébergeait des conservateurs – réactionnaires ? – qui n'avaient rien à envier au nationalisme des dirigeants de droite. Par conséquent, pour évaluer cette affaire de « Tel Plastiras, tel Papagos », que raniment souvent jusqu'à aujourd'hui des personnalités du centre et son influence sur la vie grecque d'après la

⁴⁷⁸Konstantinos TSALDARIS, 1884-1970, successeur de son père Panaghis Tsaldaris au Parti populaire, Premier ministre pendant 9 mois en 1946 et deux mois en 1947.

guerre civile et sur l'évolution de la gauche, il faut considérer tous ces facteurs et d'autres données secondaires. La vérité se trouve peut-être quelque part au milieu : ni la soumission et la disparition de la gauche dans les rangs du centre, ni l'entière assimilation de la droite et du centre de cette époque, puisque c'est vers les personnages du centre surtout, que devaient se tourner et que se tournaient les essais de la gauche pour créer des Fronts unis.

Pour revenir à notre récit – je m'attendais donc à ce que Papagos prenne tout de suite les mesures habituelles contre la gauche et à ce qu'enous, les permissionnaires, représentants clairement engagés de notre parti légal de l'EDA, reprenions le chemin de l'île. J'avais réfléchi à un plan de réactions devant cette menace, disons, comment organiser notre réaction de déportés présomptifs et celle de nos familles, ou en appeler aux représentants du monde politique du village. Mais le maréchal ne m'a pas « fait le plaisir » d'accomplir mes prévisions.

Il ne vous a pas « fait le plaisir » ?

C'est une façon de parler. Bien sûr, je ne voulais pas retourner en exil. Ça n'a pas eu lieu et ça m'a réjoui d'une certaine façon. Mais ma prévision ne s'est pas vérifiée et ça m'a déplu ; même si tu ne comprends pas – et c'est logique – ce curieux mélange de sentiments. Avoir la possibilité de rester près de ma famille et dans la petite communauté de mon pays d'origine, me satisfaisait, me réjouissait, je dirais, puisqu'être « libre », ne fût-ce que sous le pouvoir de l'ordonnance 511, est préférable à vivre dans un camp d'exilés d'après la guerre civile. Tu goûtes quelque chose comme un être humain, tu peux faire quelque chose, ne fût-ce qu'un peu comme une obligation politique dans la curieuse voie d'action sociale que tu as choisie. L'autre aspect concerne l'échec de ta prévision politique. C'est assurément un peu obscur pour le citoyen ordinaire, mais considérons-le comme un des défauts des combattants engagés.

Il est connu chez les « initiés », comme on disait d'ordinaire, que dans les premières fois où la direction de l'EDA est allée vers le nouveau pouvoir, ainsi lors d'une rencontre de son président Giannis Passalidis, accompagné par des cadres dirigeants du parti, avec le nouveau Premier ministre, le chef du gouvernement a répondu qu'il respecterait la légalité constitutionnelle de l'EDA et que désormais, pour juger des infractions, on aurait recours au pouvoir judiciaire. C'était d'ailleurs un point de sa déclaration préélectorale sur l'« oubli du passé ».

Les deux premiers mois après les élections et ce légalisme avec lequel le nouveau pouvoir de droite annonçait qu'il ferait face à la gauche ont renforcé l'espoir – je parle de ma bande qui, au bout de 6 ans, a décidé de se présenter et d'agir comme représentant de l'EDA – que, au moins pendant quelque temps, nous resterions dans notre région ; et nous avons donc décidé de conserver une relation régulière souple de façon à continuer à penser et à agir comme une expression locale de notre parti. Et nous l'avons fait, lorsque nous le jugeons opportun, du moins durant le reste des quatorze mois où, de façon inespérée, j'ai continué à vivre en

« résidence surveillée » à Soufli. J'ai constaté alors peu à peu que, dans le monde de l'EAM, la peur d'une vaste persécution de la part de Papagos commençait à reculer.

D'ailleurs, les petits et plus grands succès de l'EDA dans la reconnaissance de son existence, ses conquêtes relatives renforçaient ce soulagement général. Le premier élément qui permit ce passage de la peur à une légère reprise du courage fut le résultat des élections de remplaçants dans le département de Thessalonique, où l'EDA remporta une victoire nette, vu les conditions de l'époque. Nous avons expliqué les particularités du système majoritaire en vigueur en 1952 et sa difficulté à assurer un remplacement au cas où pour une quelconque raison, le nombre de députés d'une circonscription diminuerait. C'est arrivé dans le département de Thessalonique, où, sans doute à cause de la mort d'un député du *Rassemblement grec*, on a annoncé en janvier 1953 des élections pour le remplacement d'un siège.

À ces élections, l'EDA a présenté son président, Giannis Passalidis ; le *Rassemblement Grec*, Madame Eleni Skoura ; le centre, Madame Hélène Zanna, cadre au parti des Libéraux. Dans la ville de Thessalonique, le président Passalidis a été en tête. Mais les résultats de la campagne, en raison des difficultés alors rencontrées alors par la gauche pour agir, ont permis au *Rassemblement* de l'emporter et ainsi Madame Skoura a été la première femme élue à l'Assemblée grecque.

Mais des expériences similaires de présence de la femme dans des corps supérieurs de délibération, nous en trouvons dans la période de la Résistance à l'occupant.

Le droit de vote de la femme grecque est encore plus ancien. Dans l'entre-deux guerres, si je ne fais pas d'erreur dans la première moitié des années 1930, l'État grec a décidé de faire voter les femmes aux élections municipales. Cela n'a pas été mis en pratique en raison de la dictature royalo-métaxiste. Le Comité politique de Libération nationale, le gouvernement du maquis, comme il est resté dans la mémoire commune, parmi ses innovations pour une représentation plus substantielle du peuple combattant, a adopté le droit d'élire et d'être élu pour toute la population grecque, hommes et femmes, de dix-huit ans et plus. Cela s'est appliqué dans tout le pays lors des élections des organes d'auto-administration locale, et pour la première fois, lors de l'élection du corps panhellénique de délibération, le fameux Conseil National de Koryschadès au printemps 1944, dans toutes les régions libres et semi-contrôlées par l'ELAS, et clandestinement dans de grandes parties des régions occupées, comme de nombreux quartiers d'Athènes, du Pirée, de Thessalonique, de Patras et d'autres villes. Je pense que cela a été un grand honneur du pouvoir populaire de l'époque et qu'il a dû influencer sur la décision du centre en 1952 de légiférer pour l'égalité des deux sexes dans ce secteur.

À la fin de l'été 1953, notre tour est venu. Un des six députés du *Rassemblement*, un colonel à la retraite, Prokos, est mort, et ainsi un siège a été vacant. Des élections ont été annoncées, le *Rassemblement* a été représenté par Christos Garganas, ancien maire centriste de Soufli et mécène des chites locaux pendant la guerre civile, qui a finalement remporté le siège. Les

partis de l'opposition ont désigné comme candidats leurs cadres centristes dirigeants, et l'EDA, le secrétaire de son Comité de gestion, le chef de l'ELAS, le général Stéfanos Sarafis.

La situation était clairement meilleure pour nous. Malgré les remous qu'avait provoqués l'arrestation des membres de l'organisation clandestine du KKE d'Alexandroupolis, les gens en général avaient repris courage parce que les élections de 1952 n'avaient pas été suivies par une débauche de persécutions, comme tous s'y attendaient. On constatait que, du point de vue de la terreur et des restrictions, la situation n'était pas pire que ce qui existait au cours des années de pouvoir du centre, et les maigres tentatives de quelques défenseurs de l'EDA, surtout des exilés permissionnaires, donnaient quelque chose. Pour moi et mes deux camarades, les choses semblaient plus faciles.

L'emplacement pour notre bureau électoral, nous l'avions, tante Eleni n'y avait pas d'objections. Mais l'essentiel était que, lors de ces élections, voteraient aussi les femmes, sur lesquelles notre influence était manifestement plus grande, et nous comptions sur les voix des femmes des familles des quatre cents combattants environ de l'AD, vivants et morts. Mon optimisme et mon obstination à prendre une revanche sur la défaite de 1952, et la mienne personnellement, me rendaient plus audacieux que d'habitude. Ainsi, quand, au début de la période préélectorale, Brillakis est monté dans le département et est passé par Soufli, je l'ai reçu dans notre bureau électoral, le petit café de tante Eleni – qui lui a causé une bonne surprise et à bon droit, car c'était le seul bureau électoral de l'EDA dans le département (Alexandroupolis a utilisé, comme en 1952, les bureaux du Comité préfectoral du parti et rien au-delà). Il m'a demandé si j'avais de l'argent pour payer le loyer, je lui ai dit que je réussirai à en trouver ; il m'a donné deux cent mille (Nous ne les lisions jamais les trois zéros, nous disions une pièce de « dix » pour « dix mille »). Il a essayé de me sonder pour savoir si nous pourrions faire un rassemblement préélectoral au village, si les gens viendraient, si nous avions des forces pour les mobiliser, etc.

- Tu veux dire, Antonis, si nous pouvons faire un meeting, ai-je dit.
- Eh, c'est quelque chose comme ça.
- Écoute, mon ami, si vous le voulez une fois, moi, je le veux cent fois. C'est encore une blessure cuisante que l'année dernière, nous n'avons pas réussi à faire un rassemblement, en cédant aux forcenés de droite. Mais prenez en compte qu'ici nous avons à affronter des difficultés particulières. Pour un rassemblement honorable avec le général Sarafis comme conférencier, nous n'avons qu'une salle : le cinéma des frères Koutsoulas. Même si je suis sûr qu'ils refuseront, je leur ferai la proposition. Les autres endroits sont des cafés qui ont à peine la place pour une cinquantaine de personnes avec des gens debout. Nous avons bien sûr celui d'en face, des frères Stogios. Je ne veux pas qu'on leur donne le prétexte de nous le fermer. Nous laisserions deux amis au chômage, et en plus, c'est notre lieu de rencontre régulier, je ne tiens pas à le perdre. La seule solution est un meeting ouvert où les gens viendront plus facilement parce qu'ils n'auront pas à passer un couloir de flics de la Sûreté qui se tiendront des deux côtés de la porte.
- Alors, faisons-le ici (il entendait le bureau électoral) et que les gens se rassemblent sur la place.
- Je crains qu'ils ne nous laissent pas faire, après avoir demandé l'autorisation pour un

lieu fermé. Osons un rassemblement sur la place centrale et parlons depuis la Pnyx.
– La Pnyx ? Que veux-tu dire ?

Je lui ai expliqué qu'en dehors de la Pnyx des Athéniens antiques, mon village disposait, héritage du mandat de maire de Neophytos (dont j'ai parlé à propos de mon grand-père, le pope), d'une Pnyx contemporaine, un balcon au-dessus de deux boutiques, propriété de la municipalité de Soufli. Pourrions-nous remplir la place, s'inquiétait-il... je lui assurai que nous aurions de toute façon une assistance de cent hommes de droite, autant d'anciens centristes qui se souviennent encore de Haïnoglou, pas mal de femmes de gauche qui avaient passé un à quatre ans d'exil dans les îles, et je comptais que, sur les trois cents élasites que mon village avait envoyés au maquis, un bon nombre, poussés par l'amour-propre du soldat, descendraient entendre leur glorieux chef. Il a été convaincu, même si je distinguais au ton de sa voix quelques réticences. Mais comme disaient les anciens, faisant de nécessité vertu...

Ces objections cachées étaient dues à l'absence générale de rassemblements ouverts de l'EDA à cette période ?

Il avait raison, cet homme. Dans un village frontalier d'un département qui a eu plus de cinq mille résistants dans l'AD et des dizaines de milliers d'exilés et de persécutés par la législation de la guerre civile, où, à peine un an avant, on avait eu une condamnation à mort en temps de paix (mon frère Yannis), où la terreur et les restrictions entretenaient une peur de masse, il était téméraire d'entreprendre un meeting ouvert quand des cas analogues étaient encore rares dans les grandes villes. Mais nous l'avons dit, il y avait nécessité. Autrement, nous n'aurions aucun public et, avant tout, c'était l'occasion de faire parader sur notre Pnyx un fils choisi et glorieux de la Grèce démocratique. Quant à moi, ma conviction que la réunion réussirait, ne s'appuyait pas sur la probable venue des gens de gauche, mais sur le fait que dans mon village, je le savais, restait encore vivante l'habitude de mes compatriotes de se hâter aux réunions politiques. « Les Soufliotes sont des animaux politiques », ce fut le dernier argument de ma conversation avec le représentant du Comité de gestion du parti.

La semaine suivante, à la fin de laquelle devait avoir lieu la réunion, nous nous sommes jetés dans le travail, avec mes « copermessionnaires » et surtout, nos camarades femmes à peine revenues d'exil ou de prison. Je sentais que quelque chose avait commencé à bouger, à notre façon, habituelle et fructueuse pendant l'Occupation, d'aller de maison en maison ; de différents endroits du village, j'apprenais que la nouvelle se propageait, comme, si j'ose cette hardiesse, une avalanche. La veille du rassemblement, j'ai fait part au poste de gendarmerie de notre décision avec une demande formelle, tout en sachant qu'ils l'auraient appris de leurs informateurs. En même temps, je commandais des tracts à une petite imprimerie locale. Le lendemain à midi, le candidat est arrivé, accompagné de toute une escorte, composée d'Antonis Brillakis, Vassilis Éphraïmidis et de mes amis de Kavala, Angelos Laskaridis et Manolis Diplos. Nous les avons reçus avec mes deux camarades sur la place de la Pnyx. Antonis m'a informé qu'il assisterait le soir à la réunion et que le président Passalidis parlerait

aussi. Sarafis m'a demandé à faire un tour dans le village. J'ai voulu aller prendre un taxi sur la petite place, il m'a réprimandé en riant :

– Tu n'as pas confiance dans mes jambes, il me semble. Confus, j'ai essayé de me justifier : Qu'est-ce que tu crois mon général ? Je me souviens de toi, il y a deux ans, qui parcourais le camp de ton pas de brave et que nous ne pouvions rattraper. Mais je l'ai fait pour que nous ne perdions pas de temps.

– Nous avons le temps, a-t-il fait, en me tenant étroitement le bras. Nous sommes montés jusqu'au bureau électoral ; il a vu la grande pancarte et il a semblé, bien qu'il soit peu démonstratif, que cela lui ait plu. En quelques enjambées, nous sommes entrés dans le café des frères Stogios. Déjà la nouvelle s'était répandue dans le village, et le café était plein.

– Je vous ai amené le général, les gars, ai-je dit dès que nous sommes entrés. Nous nous sommes assis à une table et une dizaine sont venus autour de nous. L'image m'a enchanté ; d'anciens élasites, les visages creusés par le soleil et le labeur, au milieu de 2-3 anciens communistes de 36 et naturellement Giorgos, l'aîné des deux Stogios.

– Café, général ?

– Sans sucre, a dit le général et il a sorti son paquet sur la table. Sarafis fumait des *As* de

Papastratos, trois cigarettes seulement par jour après ses trois repas. Je le savais depuis le camp. Mais il avait toujours un paquet plein pour en offrir à ses compagnons d'exil. Ici, il faisait exception. Il a pris une cigarette et il a reconnu son excès. Nous sommes restés

dix minutes et tout en buvant le café, le général a échangé quelques mots avec les amis qui étaient avec nous et il a demandé à payer. Avec la phrase « Combien font les cafés, boutiquier ? » Giorgis a refusé vivement et moi je me suis risqué à dire au général qu'il n'est pas possible que le chef paye pour ses soldats. Il n'a pas insisté. En tout cas, à partir de ce jour, « boutiquier » est devenu un surnom du cafetier.

Nous avons commencé à monter au sommet de la colline sur laquelle est bâti le village, et j'ai eu le temps de lui raconter brièvement l'histoire depuis 1936 des manifestations des magnaniers et des travailleuses de la soie, des persécutions de Metaxás, de la participation du village à la guerre de libération de l'Occupation, des persécutions d'après Varkiza, de la guerre civile. D'ailleurs, tout en nous promenant, les lieux rappelaient les faits : la maison de Niotis, mon ami oknite, le premier Soufliote mort dans la Résistance, en face, la maison de la famille Khoukhou, – trois frères et sœurs au maquis et le grand-père et la grand-mère avec eux. Sur le mur du côté de la rue, on voyait encore le cercle marqué au goudron noir avec les cinq rayons. J'ai expliqué au général que pendant la guerre civile, la droite marquait les maisons des résistants d'un cercle sur le mur et que les rayons décomptaient les fugitifs au maquis.

– C'est ce que faisaient les nazis avec les Juifs, a observé Sarafis.

– Oui, mon général, et les Soufliotes ont appelé cela des *poêles*, parce que dans la plupart des cas, elles avaient seulement une queue. Mais pour la maison des Khoukhou, ils disaient que « la poêle était devenue soleil », parce qu'elle en avait cinq.

Après le centre du village, nous avons commencé à descendre par l'est et nous sommes passés par chez moi. Sur la maison des Tiotia, en face, il y avait un autre soleil noir avec cinq rayons. Nous sommes descendus sur la place et nous avons retrouvé les autres qui nous attendaient. Quatre d'entre eux sont partis pour Didymoteicho, où il y avait une foire comme tous les mardis, et Brillakis est retourné à Alexandroupolis pour aller chercher le président. Moi, entre-temps, je suis allé chez l'imprimeur, j'ai pris les tracts et, en une heure, je suis passé par la plupart des cafés et par bon nombre de nos maisons, où j'ai laissé des feuilles à distribuer dans le quartier. Maintenant, à côté du panneau du bureau électoral, nous avons fait enfin un autre pas : nous avons distribué des tracts de la gauche ouvertement dans les cafés avec la signature COMITÉ de SECTEUR de l'EDA de SOUFLI.

C'était la première fois depuis le Troisième Décret de 1946 ?

Bien sûr, parce que deux jours avant ou deux jours après, je ne me souviens pas exactement le jour où le Troisième Décret s'est appliqué dans l'Évros, a eu lieu le premier conflit entre la gendarmerie et les résistants, et nous avons eu nos premières victimes. Il y a eu les premières arrestations de masse, les services gouvernementaux ont fermé les bureaux de l'EAM, et immédiatement la gauche est devenue illégale. En même temps, cela a été aussi la fin de l'EPON – de sa présence et de son action légale, qui a reçu un choc fatal avec l'arrestation du Conseil préfectoral et notre condamnation. Mais venons-en à notre réunion. Une heure avant l'heure fixée, les quatre sont revenus de Didymoteicho, et presque en même temps, est arrivé d'Alexandroupolis le président Passalidis avec Tassos Haïnoglou et des amis de l'EDA.

– Comment ça va ? m'a demandé Sarafis. Que disent les gens ? Je lui ai répondu que tout était prêt, que j'avais le sentiment que les gens viendraient, même si quelques incorrigibles de droite avaient dit qu'« il y aurait des troubles. » Sans y croire, je lui ai dit que je passerai chez le commandant de gendarmerie pour attirer son attention là-dessus. Allons-y ensemble m'a-t-il dit et il s'est levé. Je voulais lui dire que ce n'était pas nécessaire, mais son air décidé a coupé mon élan. Nous sommes entrés et nous avons demandé au gendarme de garde de nous présenter au gouverneur. En entrant dans le bureau, j'ai laissé la place au général.

– Voilà, j'écoute, a fait le gouverneur, sans lever la tête du bureau où il remuait quelques papiers.

– Stéphanos Sarafis, s'est présenté le général. L'officier s'est dressé, comme mû par un ressort, dans la position du salut militaire. « Mes respects, général » a-t-il articulé un peu surpris. Je le regardais dubitatif ; les sous-officiers sont donc tellement imbibés jusqu'à la moelle de la discipline de leur hiérarchie ? En deux mots, le général a mentionné les on-dit et les menaces des gens de droite, en mettant l'accent sur le fait que nous étions décidés à communiquer avec le peuple de la ville selon les droits que nous donnait la loi électorale. Le capitaine a tout de suite répondu avec l'air très décidé qu'il ne permettrait en aucun cas un trouble de l'ordre public et qu'il assisterait personnellement à la réunion.

– Ne vous inquiétez pas, général, il n'est pas question qu'on vous dérange.

Nous l'avons remercié et nous sommes partis. Nous avons trouvé les autres assis aux petites tables de la place, la bande avec Giorgis Brikas. Brikas était un personnage influent des Libéraux, député et sénateur avant-guerre, qui était resté fidèle au Centre, et lors du plébiscite de 1946, où il représentait son parti, il avait été malmené par les Chites du village, dont certains avaient été ses nervis rétribués avant-guerre. Euphraïmidis essayait de le persuader, en plaisantant bien sûr, qu'il fallait plutôt lire l'*Avgi* que le *Vima* qui maintenant s'était rallié à Papagos.

– Hélas, mon garçon, lui disait Giorgis, tu ne sais pas ? Le journal, c'est comme la cigarette, on change difficilement de marque.

Nous sommes montés avec Antonis sur la Pnyx pour essayer les haut-parleurs et commencer à lancer les slogans habituels dans ces occasions. À un moment, un employé de l'électricité est venu et a installé un grand projecteur. Il y a eu un mouvement qui m'a surpris. Je n'attendais pas à tant d'amabilité et d'audace de la part de l'adjoint au maire Garganas, notre adversaire du *Rassemblement*. Une pensée audacieuse m'a traversé l'esprit : le commandant de gendarmerie, vu son respect pour la hiérarchie, avait peut-être recommandé à la mairie d'éclairer l'endroit à flots...

Le soir a commencé à tomber, et les trottoirs autour de la place à se remplir. Du côté droit, je distinguais un groupe de gens de droite, mais je ne les voyais pas disposés à causer des troubles. De soi-disant flâneurs, parmi lesquels je distinguais nos hommes, ont ralenti le pas et ont commencé à s'arrêter par groupes. Devant nous, je discernais Pagona et ses trois amies – Beta, Efi et Despina – avec Popi, à peine rentrée d'Athènes. C'est le premier groupe qui s'est arrêté et qui a montré qu'elles n'étaient pas des promeneuses, mais des auditrices décidées. Là-bas, il y avait le groupe de Platanos. Par les petites rues autour, nos femmes ont commencé à venir, les anciennes éamites et, parfois, des hommes entre deux âges, la plupart connus depuis les manifestations de 1936. J'ai laissé Antonis seul sur la Pnyx et je suis descendu apprécier notre rassemblement. Peu après, le reste de la députation est montée sur la Pnyx : le général de son pas ferme, le vieux Passalidis, avec un peu de difficulté dans les escaliers raides et sa canne dans sa main droite, et derrière Tassos, Euphraïmidis et mes deux amis de Kavala.

Tassos Haïnoglou a ouvert la réunion. Dans un bref salut, il a rappelé l'histoire combattante de la ville avant-guerre, son rôle d'avant-garde durant l'Occupation et il mit l'accent sur l'importance que l'EDA donnait à ces élections de remplaçants – d'ailleurs, la présence même de ses deux chefs, le président et le général candidat, en était un signe suffisant – et il a appelé les gens de gauche, femmes et hommes, à réaffirmer par leur vote leur confiance dans la direction légale du mouvement. Le général, dans sa brève allocution écrite, s'est arrêté aux points principaux de la politique du parti. J'ai senti près de moi l'émotion cachée des soldats des maquis de l'Évros, et quelque part, plus loin, un soudain « Vivat » de deux femmes en noir, vêtues du caftan local. Ce fut à coup sûr la surprise. Naturellement, le cri « Vivat » ne s'est pas propagé. Il aurait été exagéré de s'y attendre dans ces premiers temps sombres des années 1950. Le vieux président a clos la réunion de sa caractéristique voix de tonnerre pontique, et il a fini avec un conseil, audacieux pour l'endroit et le moment : « je vais vous dire à vous tous, non seulement aux nôtres, mais à tous les autres habitants de cette ville, qui

aiment la normalité de notre pays et la paix dans les Balkans. Vous en entendez certains qui vous disent que par là est l'ennemi » et il a montré avec son bâton vers l'Ouest, les frontières gréco-bulgares. « Il n'est pas là, l'ennemi. Avec ces gens par-delà nos frontières nous devons avoir de bonnes relations de voisinage. Si vous voulez trouver, l'ennemi cherchez là-bas, vers le bas » et il a montré, à nouveau avec son bâton, le Sud, l'Égée, en sous-entendant les Anglo-Américains.

Finalement, la réunion s'est terminée sans slogan de masse, vivats ou applaudissements. C'était encore trop tôt, mais cette réunion, la première de l'EDA pendant pas mal d'années, dans un bourg, dans un lieu ouvert en Grèce du Nord, a étonné beaucoup de gens.

Le dimanche soir, nos prévisions optimistes se sont confirmées, et qui plus est, un peu au-delà de nos espérances. Les 210 voix de 1952 ont été atteintes et dépassées de beaucoup par les 900 et quelques voix de 1953. Même si nous tenions compte des femmes qui n'avaient pas pu voter en 1952, les voix de l'EDA avaient plus que doublé.

Le lendemain, je suis allé travailler avec mon cousin Dimitris pour couper du bois de chauffage dans la cour de son parrain. Entre-temps, les rumeurs allaient bon train. « Stéphanos a été payé trois mille drachmes par Sarafis » (d'autres montaient ma récompense au double). Un boulanger du marché, Phouskas, connu pour ses convictions de droite, quand il a entendu cela, a explosé : – Eh bien, allez voir dans la cour d'Apostoloumis (mon oncle Dimitris). Vous le trouverez avec son cousin à couper du bois pour l'hiver. Qu'a-t-il à faire de ces cent drachmes puisqu'il a tant d'argent dans sa poche ? Je ne leur ai pas jeté la pierre ; les gens étaient habitués à voir les personnages influents des autres partis travailler aux élections pour de l'argent. Le désintéressement n'avait pas cours dans leur cerveau étroit.

Les résultats, à peu près similaires dans tout le département, montraient, comme les résultats de l'élection complémentaire à Thessalonique et ceux des élections partielles au Pirée et à Karditsa, que les gens de gauche s'étaient enhardis. Ils avaient abandonné le choix temporaire du Centre qui en avait conduit beaucoup à voter pour l'alliance EPEK-Libéraux en 1952. Cela a été réaffirmé par les élections complémentaires suivantes, comme celle de Dráma, et, d'une manière fracassante, lors des élections communales et municipales de 1954. Les journaux des villes ont alors sorti en titre « la périphérie de la capitale et de Thessalonique sont devenues rouges », parlant des succès de l'EDA et de la collaboration plus large avec des personnages bourgeois influents et progressistes qui avaient triomphé dans la plupart des municipalités de la périphérie d'Athènes, du Pirée et de Thessalonique, comme dans des villes de l'arrière-pays (Volos, Mytilène, Tyrnavo et beaucoup d'autres). D'ailleurs, dans d'autres secteurs aussi, comme le secteur syndical, la politique de Front de l'EDA a commencé à avoir des succès, ainsi la formation du Mouvement du travail du DSK (Mouvement syndicaliste démocratique) avec à sa tête Dimitris Stratis, « réformiste » d'avant-guerre, et la participation de syndicalistes qui n'appartenaient pas au KKE. Cela a été une étape importante dans le passage à l'âge adulte d'un Front de classe des travailleurs qui a atteint son point culminant plus tard avec la coopération de 115 organisations d'employés et de travailleurs. Il faut aussi

mentionner un autre fait politique important entre 1954 et 1956 : la fondation du *Parti démocratique du Peuple du Travail* (DKEL), sous la direction jumelle d'Alexandros Svolos et Georgios Kartalis⁴⁷⁹ qui, dès ses premiers pas, a proclamé la nécessité de collaborer avec le parti légal de la gauche et la formation de regroupements et de fronts locaux qui permettraient de résister, de façon plus décisive, à l'ouragan de droite proaméricain qui, semblait-il, aurait, autrement, une longue perspective de domination absolue.

Je pense que, pour avoir une image complète des changements politiques qui se sont produits dans la première moitié des années 1950 – surtout le redressement de la gauche –, il faut décrire brièvement les législatives de février 1956, que je considère comme une étape primordiale, dans l'après-guerre civile, pour le rôle qu'ont joué les forces organisées de la gauche grecque, l'EDA et ses alliés.

La mort de Papagos, à l'automne 1955 et l'attribution, inattendue selon la hiérarchie du parti du *Rassemblement Grec*, par le palais du poste de Premier ministre à Constantin Karamanlís qui n'était pas à cette époque un membre de la direction de la droite, ont apporté des éléments nouveaux qui révélaient d'un côté, des divisions qui minaient le camp gouvernemental de Papagos, et de l'autre, la tentative de la Cour de jouer un rôle décisif dans la politique du pays. En même temps, le nouveau gouvernement avait à affronter la situation née des persécutions sanglantes qu'a provoquées la foule de Constantinople contre la minorité rum de cette ville, comme des faits analogues à Smyrne contre les membres de la mission militaire grecque de l'OTAN et leurs familles, une menace pour l'unité des forces de l'Accord nord-atlantique en Méditerranée orientale.

Il faut aussi signaler la tentative du nouveau Premier ministre pour donner une impression de renouvellement du centre droit en s'appuyant, à côté des cadres traditionnels de la droite (Konstantinos Rodopoulos, Giorgos Rallis, Nikolaos Martis, Spyros Théotokis, Lambros Eftaxias et d'autres), sur les cadres de la formation libérale de Georges Papandréou ou de Sophoclis Venizélos (Evangelos Avéroff, Konstantinos Tsatsos, Grigoris Kasimatis, etc.).

Les dernières trois années de cette première période de Karamanlís au pouvoir se forma un groupe informel de conseillers politiques qui, en même temps, étaient à la tête de ministères décisifs. Pour effacer toute suspicion possible des anciens dirigeants du *Rassemblement* qui se retrouvaient en dehors du nouveau groupe, Karamanlís a décidé de se mesurer à ses adversaires intérieurs au parti, et, en même temps, à tout le reste du personnel politique grec en annonçant des élections pour la mi-février 1956, après s'être assuré un système électoral à trois phases qui assurerait sa suprématie dans les résultats⁴⁸⁰.

⁴⁷⁹ Georgios KARTALIS, 1908-1957, un économiste qui commence sa carrière politique dans les années 1930 aux côtés du Parti populaire. La dictature de Metaxás le fait changer totalement et il s'engage aux côtés des républicains, il contribue à la fondation de la 3e organisation de résistance l'EKKA. Après la guerre, il est plusieurs fois ministre entre 1945 et 1952, il s'allie à Svolos. Plusieurs fois maire de Volos.

⁴⁸⁰ Ce système électoral a été appelé par le reste du monde politique et les commentateurs « triphasique », m'a expliqué Stéphanos Stéphanou, parce qu'il séparait les circonscriptions électorales en trois faisceaux : dans les circonscriptions à un siège, deux sièges, trois sièges, le vote était majoritaire, le premier parti dans chacune des circonscriptions emportait l'ensemble des sièges. Dans les circonscriptions de quatre sièges jusqu'à dix sièges, il

Deux grandes formations se sont mesurées : l'*Union radicale nationale* (ERE), le nouveau parti de Karamanlís, qui avec un nom nouveau visait à mettre en relief qu'il constituait une nouvelle page dans l'histoire de la droite grecque, et l'*Union Démocratique*, stricte alliance électorale d'une large gamme de forces politiques, depuis le *Parti populaire* –, l'ancien représentant principal de la droite du conflit Venizélos-anti Venizélos dans l'entre-deux-guerres à la fin de la guerre civile – jusqu'à l'EDA, qui s'est formé pour tenter de limiter les effets de la loi électorale bénéfique à l'ERE. La constitution de ce parti anti-Karamanlís est passée par des négociations laborieuses, que l'EDA et le DKEL de Svolos-Kartalis ont payées par le renforcement de beaucoup de parlementaires et de cadres du Centre comme Ilias Bredimas, Anastasio Voulodimos et Panayotis Tzanetakis.

Il est temps, je pense, de faire ici quelques observations succinctes sur le programme de l'EDA, et le rôle important qu'il a joué dans la politique grecque durant les seize ans de son fonctionnement
légal.

acceptait une représentation plus faible (30 %) du deuxième parti et il accordait le reste au premier ; et dans les six grandes circonscriptions, où le nombre des sièges était de onze et plus, il fonctionnait comme un système de proportionnelle simple entre les deux premiers partis. Dans celles-là étaient incluses les trois circonscriptions centristes (Athènes, Le Pirée, Thessalonique) où il était évident que le parti de Karamanlís n'avait pas la moindre probabilité de s'assurer la première place. Cette répartition des sièges entre deux partis seulement imposait aux forces autonomes une contrainte étouffante dans leur participation à la confrontation électorale.

La gauche démocratique unie

La fondation de l'EDA en 1951, quelques jours à peine avant le début de la campagne pour les législatives de septembre, résulta de trois facteurs :

- la dissolution du Parti démocratique de 1950, première forme de la coopération électorale des partis et des groupes de gauche, qui n'avaient pas été légalisés puisqu'ils n'avaient pas condamné l'implication du KKE dans la guerre civile : *Union des gauches démocratiques* de Sophianopoulou, SK-ELD de Svolos-Tsirimokos, *gauche libérale*, une partie du SKE (Parti socialiste de Grèce) et des cadres de l'*Union Démocratique*, partisans du socialisme agricole d'avant-guerre de Papanastasiou et le groupe des députés de l'*Alliance démocratique*, tel qu'en 1950 après la rupture du Parti démocratique ;
- la nécessité du KKE illégal et en exil d'utiliser un vecteur légal pour survivre à l'intérieur du pays ;
- la revendication de centaines de milliers de citoyens éamites d'avoir une existence politique légale, en partie exprimée par la réussite électorale inespérée du Parti démocratique (en 1950, six mois à peine après la fin de la guerre civile et l'anéantissement total de l'Armée démocratique).

À la formation de l'EDA, ont pris part :

- l'*Alar*me démocratique représentée par quelques députés du Parti démocratique, pour l'essentiel des hommes du KKE clandestin, guidés par le chef de l'antenne du Comité central, Nikos Ploumbidis⁴⁸¹, contre la réaction d'une partie des organisations clandestines du KKE dirigée par Stylianos Kasimatis ou de la direction de quelques prisons comme Avéroff avec à sa tête Nikandros Kepesis, membre suppléant du Comité central du KKE ;
- une section du SKE dirigée par l'ex-médecin menchévik de Thessalonique, Georgianos, et le député socialiste indépendant de l'Assemblée de 1923, Giannis Passalidis, exclu de la direction du PD à la demande du SK-ELD ;
- le DRK (*Parti démocratique radical*) dirigé par Michalis Kyrkos, cadre d'avant-guerre et ministre du Parti populaire, qui, pendant la dictature de Metaxás, a eu une action antifasciste considérable, s'est rallié à l'EAM sous l'Occupation et a été membre du Comité central du PSK (*Alliance politique des partis*) de l'EAM après les Accords de Varkiza ;

⁴⁸¹ Nikos PLOUMBIDIS, 1902-1954, instituteur syndicaliste puis membre actif du KKE, de l'EAM, il s'est occupé pendant la guerre civile des organisations clandestines du Parti à Athènes. Après la condamnation à mort de Beloyannis, il se dénonce à la police comme responsable des organisations clandestines en Grèce, mais sa lettre n'est pas prise en compte par les autorités tandis que Zachariadis le dénonce comme « mouchard ». Arrêté en novembre 1952, il est exécuté en 1954, et le KKE nie sa mort en déclarant qu'il est parti se remplir les poches aux États-Unis !

- la section de l'AKE dirigée par Kostas Gavriilidis, exilé politique alors, cadre du *front pellaïque* de 1936 et ensuite agent dirigeant de l'EAM de l'Occupation et de son Alliance Politique des Partis ;
- unepartie des cadres du parti de Ioannis Sophianopoulos (par exemple, Kokorelis) ;
- des cadres de l'Union démocratique en rapport avec Manolis Proïmakis, un exilé politique. Les Libéraux de gauche qui ont pris part aux négociations n'ont pas participé à la fondation de l'EDA, mais ils ont conservé leur spécificité tout en collaborant avec elle. Le SK-ELD a gardé ses distances, il est resté en dehors de l'EDA, a participé aux élections de 1951 avec des alliances indépendantes et... a subi un désastre. L'un des deux dirigeants, Alexandros Svolos, deux-trois ans plus tard, a participé à la fondation du Parti démocratique du Peuple travailleur avec Georgios Kartalis, et ils se sont orientés vers une collaboration avec l'EDA jusqu'à leur mort en 1956.

Les informations sur l'initiative de la fondation de l'EDA sont contradictoires : ceux qui avaient des contacts avec le centre clandestin de Ploumbidis insistent sur le poids de la direction communiste, d'autres combattants, cadres de la direction de l'EDA comme Manolis Glézos⁴⁸² et Panayotis Katerinis, soutiennent que le rôle principal a été joué par le chef socialiste, Giannis Passalidis, dont l'intervention décisive a réussi estomper les différences. D'ailleurs, le fait qu'il ait été président du parti jusqu'à sa mort, en 1968, confirme son rôle primordial dans la fondation.

Pour l'essentiel, l'EDA était une alliance de partis et de groupes de gauche, communistes, socialistes, démocrates, qui a conservé ce caractère jusqu'à la Première conférence panhelladique de 1956. Mais, dans son acte fondateur déposé à l'Aréopage, il est déclaré comme « parti » pour éviter les conséquences défavorables de la loi électorale à la proportionnelle renforcée, qui fixait aux alliances de partis des scores élevés pour avoir droit à des élus. C'était, toutes proportions gardées, dans les conditions de l'après-guerre civile, une continuation de l'Alliance politique des partis de l'EAM. Les annonces électorales de l'EDA sur son programme restaient dans le cadre de la stratégie d'après-guerre de l'EAM, adaptées aux nouvelles conditions et exprimées par les trois mots *Paix, Démocratie, Amnistie*, dont les initiales formaient comme acronyme le nom du parti, EDA.

Dans les conditions de persécution contre la gauche et avec la force de la législation de guerre civile, sans avoir le temps nécessaire pour créer une organisation même basique, l'EDA a réussi à dépasser les 10 % des voix⁴⁸³. La loi étouffante de la proportionnelle renforcée ne lui a pas permis de capitaliser plus qu'un tiers, en réalité, de sa force électorale, avec 10 sièges. Les élus étaient tous d'anciens éamites détenus, dont sept en exil (Sarafis, le chef de l'ELAS,

⁴⁸²Manolis GLEZOS, 1922 –, symbole vivant de la Résistance grecque depuis que le 30 mai 1941, avec un ami Apostolos Sandas, il monta décrocher le drapeau nazi de l'Acropole. Engagé dans l'EAM, il fut plusieurs fois condamné par les occupants allemands et italiens, puis par les gouvernements de droite. Élu député de l'EDA en 1951 alors qu'il est en exil. De nouveau exilé par la junte. Depuis lors il poursuit son action politique du côté des contestataires, EDA, PASOK, Synaspismos et SYRIZA et rallie en 2015 les sécessionnistes de SYRIZA, mécontents de la « capitulation » de Tsipras face à l'UE.

⁴⁸³ La seule force organisée – même si sa création a coïncidé avec la fondation du parti – a été la Jeunesse Démocratique unie de Grèce (EDNE) dont les jeunes, filles et garçons, dirigés par les cadres de l'EPON de l'Occupation dont la santé était ruinée par les tortures, ont arpenté les quartiers d'Athènes et du Pirée, et aidé de manière significative à augmenter le nombre de nos votants.

Chatzimichalis, général, membre du Comité central de l'ELAS, Gavriïlidis, secrétaire de l'AKE, Imvriotis, professeur à l'université Aristote avant la guerre, Iliou, l'homme de loi connu, Tsochas, ex-président du Centre des Travailleurs de Volos, Proïmakis, membre du Comité central de l'Union politique des partis de l'EAM) et trois en prison (Glézos, le premier résistant grec, Tsiboukidis, membre du Comité central de l'EPON, Abatielos, cadre dirigeant de la Fédération des marins grecs pendant la guerre antifasciste). Parmi ces dix élus, les exilés, libérés, ont prêté serment comme députés et, peu de temps après, le tribunal électoral par une décision injustifiée et digne d'un coup d'État, les déchu de leur fonction. Les prisonniers n'ont pas été libérés. Mais, parmi les exilés, le gouvernement Plastiras-Venizélos a de nouveau déporté Gavriïlidis, Imvriotis et Tsochas alors qu'ils étaient membres du Comité administratif de l'EDA.

Aux élections de 1952, l'EDA, restée en dehors de l'Assemblée en raison du système électoral, vécut sa première grande crise, menacée par le gouvernement du *Rassemblement grec* de Papagos, d'une dissolution que toute la presse conservatrice demandait. Mais le Premier ministre ne céda pas aux pressions des cercles réactionnaires étrangers et grecs. Les élections municipales de 1954 ont été le deuxième affrontement où la politique de front de l'EDA a triomphé.

Entre-temps, pendant ses trois premières années, l'EDA a connu des développements intéressants. Le gouvernement EPEK-Libéraux n'a tenu qu'un an, en raison de sa faible majorité, mais aussi parce que cette association bizarre souffrait d'un manque de coordination et de tendances centrifuges. Sophoclis Venizélos représentait une partie du centre-droit fortement impliquée dans la guerre civile, alors que Plastiras, dans ses efforts pour attirer le monde éamique, avait promis pacification et amnistie. L'exécution des quatre cadres communistes en mars 1952 fut le premier démenti bruyant de ses promesses. Les mesures tant annoncées avant les élections « de pacification » ont inspiré un petit nombre de libérations d'exilés et de prisonniers sous conditions, les exilés devenant permissionnaires, donc « déportés à domicile », les prisonniers, bénéficiant juste d'un report de cinq ans. Les pressions américaines y ont contribué ; elles s'exerçaient puissamment sur Plastiras pour le conduire à instaurer un système électoral majoritaire qui, associé à l'action des groupes paragouvernementaux, conduirait à une victoire assurée de la droite, puis à démissionner. Presque immédiatement après les élections de 1952, l'association du centre s'est dissoute. L'EPEK commença à décliner après la mort de Plastiras (1953), Georges Papandréou qui avait été élu comme député indépendant sur la liste de droite, commença à reformer une alliance des centredroits.

Pendant ce temps, le nouveau parti de gauche, malgré les conditions difficiles, a bien avancé dans son organisation et son action de masse, renforcé par les permissionnaires et les prisonniers que le gouvernement Papagos continuait – très lentement – à libérer, quand il ne les renvoyait pas en exil.

Il y avait donc un courant continu de nouvelles déportations et de libérations dans cet « État d'otages » ?

Oui, exactement, car les gouvernements bourgeois et le gouvernement Papagos, – malgré sa majorité écrasante à l'Assemblée, 247 députés sur 300 - ne se sentaient pas en terrain très stable. En effet, les manifestations ouvrières se multipliaient, le monde agricole exprimait son mécontentement face aux prix très bas de ses produits, et la jeunesse mettait ses demandes en avant dans des manifestations à propos de l'éducation, mais aussi de Chypre. Ainsi le gouvernement Papagos s'est senti obligé de procéder à des arrestations à la fois pour enlever à ce mouvement renaissant des membres actifs, conserver le nombre des « otages » (les exilés) et faire peur aux manifestants. Les arrestations de cadres du KKE qui revenaient illégalement de l'étranger, de ceux qui les hébergeaient ou les soutenaient, de syndicalistes ou de membres des associations de travailleurs condamnés à des peines légères en vertu des lois de la guerre civile, contribuaient à maintenir le nombre de prisonniers et la peur. Nous avons cité déjà à propos de Aï-Stratis « les jeunes de Mai », les jeunes, garçons et filles, d'Athènes et du Pirée que la Sécurité a arrêtés lors de la réunion du 1^{er} mai 1953 et envoyés à Aï-Stratis.

Revenons au sujet. Les élections municipales de 1954 ont montré que la gauche comprenait une large part de l'ex-monde de l'EAM. Des dizaines de maires, de gens de l'EDA, des gens du centre-gauche, des centristes démocrates ont été élus dans des communes orientées à gauche depuis l'Occupation ou dans d'autres où la politique de front et l'argumentation de l'EDA avaient convaincu. L'un des dix maires de cette collaboration démocratique a été le co-directeur de la DKEL, ancien ministre de Plastiras, Georgios Kartalis, élu à Volos.

Je dois ici donner mon avis sur un sujet qui est sorti récemment dans le champ historiographique : beaucoup se sont préoccupés des négociations de Kartalis, à cette époque, avec Zachariadis. Certains sous-entendent, d'autres attribuent uniquement à ces contacts l'orientation du DKEL et la fondation du DSK (Dimitris Stratis appartenait au DKEL). Dans ce cas, derrière les succès du Front démocratique qui culmine en 1956 avec la collaboration entre l'EDA et toutes les forces anti-Karamanlís et en 1958, avec l'arrivée du nouveau parti de gauche à la première place de l'opposition parlementaire... se trouverait l'acuité politique de Zachariadis. Une telle interprétation, je le crains, oublie ou ne veut pas prendre en compte, le fait que 1954 est l'année où Zachariadis fait des « acrobaties », ou, en termes plus politiques, fait quelques-unes de ses palinodies connues, dont la principale, à mon avis, est le programme de la refonte socialiste révolutionnaire de Grèce.

Il est connu que, pendant la guerre civile et après 1950, lors du 3^e plénum du KKE, Zachariadis a dit qu'il fallait sauter l'étape de la révolution bourgeoise-démocratique de 1934⁴⁸⁴ ou de la démocratie populaire de l'Occupation et se fixer comme but immédiat, le changement socialiste. Tout cela justifié par l'argument génial que, indépendamment des conditions objectives contraires dont il n'a jamais soutenu qu'elles étaient « mûres », existaient des facteurs subjectifs favorables (la disposition favorable du peuple, un guide pour l'organisation). Dans les premiers mois de 1954, la direction du KKE mit ce programme en

⁴⁸⁴ Il s'agit du 6^e plénum du Comité central du KKE en 1934, qui avait changé la stratégie du Parti en remplaçant le caractère socialiste du changement révolutionnaire par la démocratie bourgeoise.

discussion dans les organisations du Parti qui, en fait, ne se trouvaient qu'à l'étranger. Et, sans aucune explication, elle le retira au bout de six mois ! À mon avis, c'est un virage de Zachariadis qui, un an après la mort de Staline, a commencé à subodorer que des changements se préparaient dans le PCUS, ceux du 20^e Congrès de 1956, autant la révélation des conséquences négatives du culte de la personnalité de Staline, que l'idée d'un passage pacifique au socialisme.

Pour en revenir aux législatives de 1956, il faut dire que le système triphasique inspiré par, ou que certains ont inspiré à Karamanlís, a produit les résultats attendus. L'Union démocratique, bien qu'ayant dépassé l'ERE de 27 000 voix, grâce à ce système tordu, n'eut que 132 sièges alors que tous les autres (168) allèrent à Karamanlís sauf trois, à Réthymnon, où un groupement centriste indépendant l'emporta.

Ainsi commencèrent les huit années du politicien macédonien, sans secousses importantes jusqu'à l'automne 1963, quand, en raison de la majorité relative de l'Union du Centre au Parlement, s'est terminée – momentanément – la domination continue pendant 11 ans de la droite dans la politique de la Grèce.

Malgré la défaite de l'Union démocratique ou du front anti-Karamanlís qui s'était formée – un peu par obligation – en vue des élections, et qui répondait aussi à une maturation du monde démocrate grec, l'évènement arriva à point pour influencer les deux aspects du climat politique qui dominait après la guerre civile. L'un concernait la gauche. Le mur infranchissable, que les vainqueurs, grecs et étrangers, avaient pris soin d'élever entre le monde de l'EAM et les partis bourgeois pendant la guerre civile et les six années suivantes, a connu ses premières fissures profondes. Le soutien continu des accords par la direction de l'EDA qui, même bien placée, n'a eu que 18 sièges, et surtout le rôle dominant de ses partisans dans la promotion de ce bulletin pendant la campagne, partout, et pas seulement là où elle avait des élus (Athènes, Pirée, Thessalonique, Kavala, Lesbos, Corfou, Larisa-Magnésie) – alors que les candidats centristes et leurs soutiens cherchaient surtout à pêcher des voix chez les gens de l'EDA-, contribuèrent à briser les vieux préjugés et les mensonges permanents de la droite contre les citoyens de gauche ; on put reconnaître leur rôle désintéressé et sincère dans les alliances politiques. Le second fut une influence décisive sur le monde politique, contraint de reconnaître la gauche et son représentant l'EDA comme un morceau indissociable du corps des citoyens, et d'accepter dorénavant sa présence sur la scène politique. Ainsi les citoyens, comme la direction des partis bourgeois, se sont préparés sans inquiétude (tentatives de coup d'état) à voir l'EDA devenir la première force d'opposition après les législatives de 1958.

Un autre facteur nouveau important pour la gauche fut la présence de la première génération post-Occupation et son action dans les deux élections, les municipales de 1954 et les législatives de 1956. Cette génération – la Jeunesse EDA- a été consacrée institutionnellement la même année dans la première Conférence panhelladique de l'EDA, quand ses représentants mirent à leur tête, Nikos Solomos, condamné à mort en 1949, membre du Conseil central de l'EPON.

Cette première Conférence panhelladique de l'EDA a été une étape fondamentale pour le parti par son programme et sa réorganisation complète depuis les groupes de base jusqu'au Conseil général et à la Commission administrative ; elle a montré le visage du premier parti de masse dans l'histoire du pays et a confirmé le besoin d'un fonctionnement démocratique à tous les échelons. Le type d'association de partis créé en 1951 avait pour base l'accord complet des groupements qui y prenaient part tout en conservant une autonomie relative et leurs différences sur des sujets stratégiques ; pendant les travaux de la conférence, ces groupements ont parlé d'une seule voix sur la stratégie à adopter, comme sur une fusion partielle de leurs forces à tous les niveaux.

Quant au programme de ce parti uni, les participants ont renouvelé leur accord sur les bases proclamées en 1951, adaptées aux nouveautés de la situation après les élections de 1956. Ainsi, en politique extérieure, ils proclamèrent que la Grèce devait s'orienter vers des relations amicales et d'égal à égal avec les pays avec lesquels elle partageait de longues frontières et de grandes possibilités d'accroissement des relations commerciales en raison de leur position géographique. Elle proclama aussi le besoin pour la Grèce de se détacher des alliances offensives de guerre froide, comme l'OTAN, et de s'orienter vers une politique de neutralisme sous-entendue, et même non dite, vu les conditions.

Quant à la politique économique, la conférence proclama que le pays devait rapidement moderniser son agriculture, développer le secteur de la transformation, en particulier industrielle, en recourant à ses propres ressources et à des emprunts de capitaux (différents de ceux que jusque-là apportait le capital étranger à des conditions insupportables) et développer le secteur de l'énergie et des industries de base avec une forte participation publique, car ils représentaient les bases d'un développement futur de l'économie grecque.

À propos de la vie politique intérieure, il condamna la survie de la législation de la guerre civile qui pourchassait illégalement la gauche et les forces démocratiques, la division des citoyens en catégories, l'existence et l'action des groupes paragouvernementaux illégaux, l'intervention des forces de sécurité, de l'armée et des forces paragouvernementales (TEA par ex.) en politique, et la terreur blanche ouverte qu'exerçaient ces mécanismes contre les citoyens démocrates. Il proclama également la nécessité de moderniser rapidement le système politique et d'assurer un fonctionnement démocratique dans tout le pays, en particulier dans les zones rurales et la zone surveillée des douze départements frontaliers du nord, donc l'assurance d'une égalité en droits et en citoyenneté pour tous, hommes politiques, syndicalistes, scientifiques et hommes de culture. Et comme on voyait bien que cela ne concernait pas qu'une partie des Grecs ou un parti, mais l'ensemble des organisations sociales du pays, et que, de plus, la restauration de la démocratie était fondamentale pour la mise en valeur du potentiel de travail et de recherche, indépendamment des convictions politiques, il appelait à une collaboration générale toutes les forces démocratiques et progressistes du pays.

L'ensemble de ce programme de l'EDA fut diffusé, l'année suivante, comme le « changement national démocratique » qui, pour réussir, exigeait la création d'un front social de collaboration de la classe ouvrière, des agriculteurs moyens et pauvres, de la classe moyenne urbaine, des forces de la science et de l'art, comme celles d'une part de la classe bourgeoise

supérieure qui cherchait à débarrasser le pays de la domination, dans des conditions insupportables, du capital étranger. Cette partie de la classe bourgeoise se distingue de l'ensemble des grandes entreprises capitalistes par le terme – peu réussi à mon avis – de classe bourgeoise nationale.

Ce terme, jusqu'en 1974, a été l'objet de discussions dans le parti, car les recherches n'ont pas apporté assez d'éléments pour montrer qu'il collait à la réalité. Les décisions de la 1^{re} Conférence panhelladique de l'EDA en 1956 étaient l'aboutissement des premières proclamations de l'époque de sa fondation, et elles coïncidaient avec le virage du socialisme mondial et l'idée d'une possible coexistence pacifique des deux camps, de l'Ouest et de l'Est, comme l'annonçait le 20^e Congrès du PCUS à Moscou. En même temps, elles coïncidaient avec le virage du KKE au 6^e plénum du Comité central à Bucarest en mars 1956, qui vit le Parti revenir à la décision de 1934 pour un changement révolutionnaire bourgeois-démocrate. La différence avec la décision de l'EDA est que le KKE restait sur le but final de la construction du socialisme, ce qui renforçait le soupçon qu'il voyait l'EDA comme temporaire et se gardait, en exclusivité, la perspective du socialisme.

Ainsi, je crois, nous pourrions soutenir que l'EDA, par son programme et sa pratique, prit en charge les changements politiques et sociaux essentiels que les classes bourgeoises avaient négligés, ou plus clairement, ne s'étaient jamais senties obligées de réaliser, des changements que les révolutions de la fin du XVIII^e siècle et, en partie, la révolution de 1821, avaient réclamés. L'EDA, dans son action et sa politique, a été persécutée par tous, tant la démocratie parlementaire que la dictature militaire de 1967, car elle cherchait à mettre en œuvre ce qu'eux, ses adversaires, avaient le devoir historique de réaliser.

D'après ce que vous dites et aussi d'autres sources historiques, il apparaît combien le fonctionnement de l'EDA était différent de celui du KKE. Le déroulement du 6^e plénum et le rôle des Partis frères montre bien cette différence.

Je suis absolument d'accord. En fait, l'EDA a suivi dans sa Conférence une procédure démocratique, car de nombreuses conférences aux échelons inférieurs de l'organisation, - département, grandes villes, secteurs de travail - avaient précédé, sans exclure un encouragement de la direction du KKE à l'étranger ; de plus, ses statuts ont été les premiers statuts d'un parti grec légal à préciser les droits de ses membres. Un « détail » mérite d'être noté : le soutien au principe du centralisme démocratique a réservé tant d'ennuis au KKE dans sa vie, et pas mal, je dirais, à l'EDA. Il donnait en effet une marge aux organes administratifs des différents échelons, au nom par exemple de la supériorité de l'échelon supérieur sur la base ou les échelons inférieurs, pour violer ou blesser la démocratie intérieure au parti. Quant au 6^e plénum, surnommé « large » parce que les membres du Comité central n'étaient pas les seuls à y prendre part, on pourrait facilement le traiter de « pararéunion » puisqu'il n'a pas été convoqué par le Bureau politique du Parti, mais à l'initiative des Partis frères, tous des partis

du bloc de l'Est. Naturellement, vu la situation anormale régnant à l'intérieur du KKE du temps de Zachariadis, qui, condamnée par les décisions du 6^e plénum, coûta leur place à son chef et à ses proches du noyau central, il n'y avait aucun espoir que le chef ou le Bureau politique décide ou soit contraint de convoquer un plénum sur ces sujets. L'EDA, bien sûr, n'a pas eu à affronter des problèmes aussi aigus, même si personne ne peut soutenir que, dans son fonctionnement, tout était toujours rose.

Le mouvement de jeunesse dans la décennie 50

Pour comprendre l'époque dans laquelle le nouveau parti de la gauche, l'EDA, a joué un rôle important dans la vie du pays, il est indispensable, même brièvement, car le sujet est important et vaste, de traiter du mouvement populaire de jeunes, la N.EDA (Jeunesse de l'EDA) dans la décennie 1950. Quant aux mouvements de masse, nous verrons que l'année 1956 a été pour eux un sommet encore jamais vu dans l'après-guerre civile.

Les premiers mouvements d'élèves et d'étudiants contre l'augmentation des frais de scolarité et différents problèmes se sont développés sur la toile de fond des mobilisations à propos de la question chypriote, en manifestations importantes, et pratiquement, en combats contre les forces de répression, dans la capitale et dans les grandes villes du pays, de la fin du printemps de 1955 jusqu'à mai 1956. Ils se terminèrent alors de façon tragique ; lors d'une grande manifestation de la jeunesse et d'autres forces populaires à Athènes – contre l'exécution par pendaison de deux jeunes combattants à Chypre, Michalis Karaoli et Andreas Dimitriou –, trois jeunes de l'EDA, Evangelos Gerontis, Ioannis Constantopoulos et Frangiskos Nikolaou, ont été tués par les balles des policiers (une foule de témoignages oraux en attestent), des dizaines d'autres ont été blessés et des centaines, arrêtés. J'ai utilisé le verbe « terminèrent », car après cette attaque barbare des gens en uniforme de Karamanlís, qui inaugure tragiquement et impitoyablement la nouvelle période du pouvoir de droite, la présence de jeunes Grecs dans les rues aux côtés de la jeunesse chypriote cesse d'un coup et pour assez longtemps.

Ici se présentent trois questions à propos de la continuité historique Occupation-Guerre civile – après- guerre civile à travers les représentations collectives.

- *Existait-il dans la conscience des participants aux manifestations le souvenir de la présence anglaise en Grèce pendant la guerre civile et la sensation d'une « deuxième occupation » comme cela est passé dans le discours de la gauche ?*
- *Le rôle de jeunesse de gauche dans ces manifestations évoquait-il dans la conscience des citoyens de gauche les manifestations de masse de l'EPON ?*
- *Comment était perçu en Grèce et à Chypre, dans les différentes sphères politiques et idéologiques, le rôle de Grivas⁴⁸⁵, ancien chef des X et collaborateur des Anglais, et maintenant leur ennemi dans la lutte de libération nationale du peuple chypriote ?*

⁴⁸⁵Giorgos GRIVAS, 1897-1974, créateur des X, puis chef d'une milice anticommuniste pendant la guerre civile, en 1955, il rentre à Chypre, prend le pseudonyme de Digenis (en référence au héros byzantin mythique) et crée l'EOKA qui vise à obtenir le départ des Britanniques et l'énosis. En 1972, il rentre à Chypre, crée l'EOKA 2 qui

Permetts-moi de remarquer que tes questions bien ciblées ouvrent l'appétit pour un exposé écrit ou oral, même en de grandes lignes, sur l'histoire du mouvement de libération chypriote qui, soit dit en passant, ne s'est pas limité à la confrontation armée ni à la période d'après 1955 et n'a pas éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Quant à une estimation globale des forces politiques et des mouvements populaires en Grèce et à Chypre depuis le début de la lutte contre le fascisme, nous ne le ferons pas ici, pour la simple raison que cela sort des limites du témoignage autobiographique et surtout, parce que je ne me sens ni compétent ni capable de le faire. Je dois cependant pour éclaircir ou nourrir quelques points de ta problématique, signaler certains aspects qui, s'ils ne répondent pas directement à tes apories, peuvent stimuler ta recherche et montrer que je ne cherche pas à fuir l'exposé de mes points de vue, même limités et bruts, sur ces sujets.

À la première question, je n'ai pas assez d'éléments pour répondre positivement. Mais j'ai le sentiment et assez de renseignements pour soutenir que, dans le monde de gauche, celui de l'EAM, un tel point de vue existait. Il a en effet goûté dans sa peau et dans sa vie, dès les débuts du nouveau régime de 1945, même dès décembre 1944, à ce que signifiait la Libération de la Grèce par les Anglais qui n'ont pas donné un seul coup de fusil à l'automne 1944, et se sont contentés de défiler dans des uniformes sans un pli, dans Athènes libérée par les forces de l'ELAS qui n'avaient pas de casques, mais sur la poitrine, les signes de leurs combats contre l'Axe. Le monde de la gauche, celui qui s'était impliqué dans le deuxième conflit armé – qu'il ait partagé la vie difficile de l'Armée démocratique, ou de façon totalement différente, celle de Yioura, de Makronisos, des îles et des prisons innombrables du pays –, avait le sentiment de vivre une seconde occupation. Au-delà de la gauche, tous les citoyens grecs, surtout les jeunes, participaient aux mouvements à propos de Chypre, ils avaient le sentiment de lutter contre une armée d'occupation, même à Chypre, et commençaient à avoir une vision dévalorisante, et même à rejeter l'OTAN dont les armes tuaient les combattants chypriotes et dont la Grande-Bretagne était l'une des composantes de base, aux côtés des États-Unis.

À ta deuxième question, je peux répondre sans erreur Oui. Beaucoup des citoyens plus âgés qui participaient aux manifestations d'Athènes avaient pris part aux mobilisations du peuple et de la jeunesse pendant l'Occupation. Ils avaient combattu – et chèrement payé – la mobilisation tentée par l'armée d'occupation⁴⁸⁶. Ils s'étaient opposés dans la grande manifestation de 1943 [22 juillet 1943] à l'extension de l'occupation bulgare en Macédoine centrale et occidentale où des jeunes éponites, filles et garçons avaient été tués. Certains d'entre eux avaient peut-être été otages au camp de Haïdari et dans les dizaines d'autres camps fascistes, avec l'angoisse de faire partie le lendemain des exécutions massives que faisaient quotidiennement les occupants en représailles. Les années qui séparaient 1955-1956 de la grande lutte antifasciste représentaient à peine une demie génération. Les souvenirs étaient encore très forts, malgré les poursuites du régime de l'après-Varkiza. Beaucoup des jeunes qui ont affronté avec des pierres les armes et les matraques des croisés du pouvoir

visé à contraindre Makarios (y compris par l'assassinat) à accepter l'énosis ; elle s'attaque également aux Chypriotes turcs. Grivas meurt en janvier 1974, mais l'EOKA 2 survit et participe au coup d'état contre Makarios de juillet 1974.

⁴⁸⁶ Le STO auquel les nazis ont préféré renoncer après les manifestations énormes les 24 février et 5 mars 1943.

avaient des pères et des mères dans l'EAM, des oncles, des frères et sœurs dans l'EPON. Et avec leurs yeux d'enfant, ils avaient vu certaines choses ou entendu plus tard des récits en secret. Il était donc naturel que les jeunes qui étaient membres ou proches de la N.EDA en formation ou de l'EPON interdite aient été fortement influencés par les combats de l'EPON de l'Occupation et de l'après-Varkiza. Peut-être cette influence s'étendait-elle à d'autres lieux politiques, étant donné l'acuité de la confrontation.

À la troisième question, ma réponse sera plus nette : je ne me sens ni compétent ni capable. D'ailleurs, ni les sciences politiques ni l'historiographie n'ont encore dit leur dernier mot là-dessus, et vraisemblablement, elles vont tarder à dire que dans les quelques soixante ans qui nous séparent des premiers conflits armés entre les combattants chypriotes et les forces de répression anglaise, se sont produits des événements qui, tantôt semblaient nous rapprocher d'une solution, tantôt au contraire, – et parfois tragiquement – nous en éloignaient au point qu'aujourd'hui le futur paraisse flou et problématique.

Mais, puisque la question de la position de Grivas et de son appréciation par les forces politiques en Grèce et à Chypre est étroitement liée à leur position générale sur la question chypriote, je vais essayer de te donner brièvement quelques renseignements et, dans la mesure du possible, quelques-unes de mes idées, même primaires, sur le sujet.

D'abord, la position alors et l'action des partis de la gauche grecque. Pour l'EDA, c'était assez clair. Fidèle à ses premières proclamations sur l'autodétermination des peuples et l'indépendance face à des alliances offensives comme l'OTAN, elle s'est jointe aux forces grecques aux côtés du peuple chypriote et à la revendication de l'*enosis*, tout en conservant ses distances face à Grivas-Digenis, vu son rôle sombre et son double-jeu pendant l'Occupation allemande (pour la gauche, c'était un traître), son action comme dirigeant des X, et son aide aux Anglais en décembre 1944. Les forces populaires et la jeunesse, qui soutenaient les positions du parti légal de la gauche, jouèrent un rôle primordial dans les manifestations de soutien à la lutte du peuple chypriote, et les victimes qui tombèrent en mai 1956 dans les rues d'Athènes venaient de ses rangs.

Il est également intéressant de voir que l'EDA, dans l'expression publique de ce soutien, dans de très nombreuses éditions, les articles quotidiens de son journal, *Avgi*, les déclarations de son président, Passalidis, et de ses représentants à l'Assemblée, fit attention, pour des raisons compréhensibles, à ne pas s'opposer diamétralement à la politique extérieure soviétique, tout en faisant valoir parfois, discrètement, sa position quand l'intérêt national l'imposait.

Quant à la direction du KKE à l'étranger, sa position ne méconnaissait pas le principe de l'autodétermination, mais parfois, jusqu'en 1956 du moins, elle fit l'erreur de tomber dans la vision-oracle de Zachariadis « Chypre libre dans une Grèce libre » sans préciser si l'adjectif « libre » désignait la sortie de la Grèce de ses liens gréco-américains et de l'OTAN, ou celle d'un pouvoir de classe. De plus, en raison de sa dépendance idéologico-politique vitale par rapport à l'URSS et à son gouvernement, elle suivait, sauf de rares exceptions, les positions de la métropole du socialisme réel.

Cela ne signifie pas que, dans le pays, les forces limitées liées aux organisations illégales du KKE – en particulier celles de l'EPON illégal dans le milieu étudiant – n'aient pas participé aux manifestations de masse de soutien aux Chypriotes grecs. C'est même le contraire.

Un autre point commun dans les positions des vecteurs de la gauche grecque, autant celles exprimées par l'EDA dans le pays que celles guidées par le KKE depuis son exil, était l'accord avec l'AKEL sur deux points : ne pas abandonner les mouvements populaires (grèves et autres), ne pas oublier que la lutte et son objectif doivent respecter, comme la prunelle de leurs yeux, l'intérêt commun de toutes les communautés de l'île, différentes par la religion ou la langue, autrement dit des Chypriotes grecs – la majorité –, des Chypriotes turcs – une large minorité – et des groupes, Maronites, Latins, Arméniens et d'autres en très petit nombre. J'ignore si c'est clair ; j'ai voulu dire que la gauche et toutes ses expressions ont toujours soutenu la lutte des Chypriotes dans les années 1950 et qu'elle a bien distingué ce soutien de sa vision parfaitement négative du rôle de Grivas.

Il nous reste à répondre au point le plus difficile. En effet, sans aucun doute, la position des autres forces politiques a souvent varié selon la situation et les intérêts des partis, avec des différences entre eux. Mais les simples citoyens qui les suivaient, en particulier les jeunes qui soutenaient des points de vue différents ou opposés à ceux de la gauche, tous, c'est à noter, de tout bord – sauf ceux qui restaient à l'écart de tout –, ont participé quotidiennement au mouvement de soutien. Personne ne peut se les annexer exclusivement et la gauche n'a jamais essayé. La seule chose qu'elle a essayée et essayé de faire, c'est d'empêcher les autres d'ignorer ses positions et ses sacrifices.

Une large part des citoyens de droite a participé à cet effort. Sa direction néanmoins telle que l'exprimait Karamanlís, n'a jamais soutenu ces mouvements, et même les a frappés sauvagement ; il a réussi, le 9 mai 1956, avec trois morts chez les jeunes de l'EDA, des centaines de blessés et d'arrestations – en se soumettant à l'OTAN et aux maîtres étrangers de la Méditerranée Orientale –, à briser pour un temps l'élan des Grecs insurgés et arrêter les mouvements. Pour les mêmes raisons, il n'a jamais approuvé l'action de Grivas à Chypre, car elle l'empêchait de trouver un compromis convenable pour l'OTAN qui cherchait à remplacer la puissance anglaise dans l'île par une grande base lui appartenant. C'est pour cela vraisemblablement que Grivas, après la signature des accords sur Chypre, a proclamé le cessez-le-feu et, quand il est venu à Athènes où on l'a reçu avec les honneurs dus à un héros national, a condamné ces accords qui mettaient l'indépendance de l'île sous le contrôle et même la possibilité d'intervention des trois puissances, Angleterre, Grèce et Turquie, autrement dit sous contrôle de l'OTAN, aux dépens des intérêts de la Grèce et de la Turquie.

Une autre raison pour un tel comportement du pouvoir central, secondaire à première vue, mais en pratique, essentielle, était la mentalité du nouveau chef. Constantin Karamanlís s'est révélé un Premier ministre profondément autocrate qui, dans son mode de gouvernement, s'inspirait et appliquait grossièrement l'antique conception platonicienne sur le rôle des « hommes-rois » dans le fonctionnement de la société. Il était empreint et ne manquait pas de faire preuve dans sa gestion publique, d'un mépris profond pour les droits de la masse des citoyens. Il la voyait comme des êtres sans voix, totalement disciplinés, contraints à exécuter

sans protester les décisions d'une élite (« les forts », « ceux qui savent », c'est-à-dire, la « cour » « d'un seul homme fort » incontrôlé), et sans aucune initiative pour infléchir leur sort. C'est cette conception qu'ont tenté de développer quelques « philosophes » choisis de l'Académie, membres de son cercle étroit de collaborateurs, Konstantinos Tsatsos et Panayotis Canellopoulos⁴⁸⁷. Il soutint donc, et mit en œuvre par tous les moyens, souvent coercitifs, l'idée que c'est l'élite au pouvoir qui décide du chemin vers la solution des grands problèmes sociaux et nationaux, tandis que le peuple n'a que « le droit », l'obligation absolue, de l'appliquer et de se taire. Cet autoritarisme s'est exprimé dans des mesures qui allèrent jusqu'au meurtre de citoyens qui manifestaient contre l'occupation anglaise à Chypre le 9 mai 1956. Je pense donc que normale est sa haine – parfois dite, parfois sous-entendue – à l'égard des manœuvres de Grivas en qui il voyait vraisemblablement une menace pour son pouvoir unique.

Le centre, en raison de sa défaite aux élections de 1956 et de sa dislocation en de multiples petits groupes, n'ayant qu'une influence limitée dans le pays, comme d'habitude, hésita, jusqu'à accepter les accords de Zurich et de Londres favorables aux intérêts de l'OTAN, et il tenta d'exploiter le facteur Grivas-Digénis en sa faveur. Le premier, Sophoclis Venizélos, pour aider le chef du combat armé à Chypre à avoir un rôle politique plus actif à son retour en Grèce, mit à sa disposition les députés libéraux dont il disposait à l'Assemblée et l'aida à former un parti, le KEA (*Mouvement pour une Recréation nationale*). Georges Papandréou, l'autre chef du camp libéral, participa à ce mouvement de réunion du centre, dans l'idée d'une union pour les élections de 1961 comprenant aussi le KEA de Grivas ; ce fut un échec puisque Grivas, en septembre, après avoir condamné comme « traîtres » les accords de Zurich et de Londres et le rôle qu'y joua le gouvernement Karamanlís, annonça qu'il se retirait de la vie politique.

Quant aux affaires intérieures de Chypre, permets-moi de ne pas m'y attarder. La recherche historique est en cours, peut-être encore pour longtemps. Notons cependant qu'aujourd'hui la force des anciennes hagiographies des personnalités de premier rang des années de la lutte et des débuts de l'Indépendance comme Grivas ou l'ethnarque Makarios s'est bien affaiblie. Leurs armes, dirigées par le premier EOKA, ne se sont pas tournées uniquement contre les colonisateurs anglais, elles ont aussi – comme l'ont montré des études postérieures – ôté la vie d'adversaires politiques, cadres ou partisans de l'AKEL [*Parti progressiste du peuple travailleur*] et de syndicalistes de gauche en les accusant sans preuve de collaborer avec l'ennemi. L'action des membres de cette organisation après l'Indépendance, changée alors en groupe paragonnemental sous le nom de Deuxième EOKA, l'isolement pendant dix ans des populations turco-chypriotes dans des enclaves, liée aux attaques contre le pouvoir légal de l'État uni, provoquèrent des cassures dangereuses et des tensions accrues entre les populations qui firent le lit du coup d'État de la junte de Ioannidis, aidé par les forces conservatrices du pays en juillet 1974, et des menaces contre la vie du président Makarios.

⁴⁸⁷StéphanosStéphanou fait allusion ici à l'essai sur les « hommes-rois » de ces deux hommes d'esprit – et politiciens importants – issus du monde bourgeois, qui vit le jour dans les colonnes du journal conservateur à large circulation de l'époque.

De plus, cette situation anormale, fournit le prétexte à la Turquie toujours en embuscade, pour envahir l'État indépendant et provoquer la grande tragédie nationale qui aboutit, pour des années déjà et pour un avenir inconnu, à l'occupation d'un tiers du territoire par l'envahisseur.

Tout cela, comme la politique de l'archevêque Makarios comme dirigeant de l'île et dirigeant international dans le cadre des Non-alignés, et sa gestion du problème national, avec ses aspects positifs et négatifs, comme les manques et les erreurs de la gauche chypriote, tout cela ne peut tenir dans les limites de ce travail. Les quelques allusions précédentes, en réponse à tes questions, ne voulaient que compléter superficiellement quelques aspects d'une question nationale fondamentale dans laquelle les mobilisations des citoyens grecs, et en particulier de la jeunesse, ont joué un rôle significatif.

Manifestation d'élèves à Soufli

En complément, je voudrais ajouter une expérience personnelle à ce sujet, lors de ma deuxième permission d'Aï-Stratis. C'est arrivé dans ma petite patrie. Pendant les mobilisations sanglantes à Athènes, à Soufli aussi, eut lieu la première manifestation après la fin de la guerre civile. Les élèves, filles et garçons, du collège local, ont manifesté leur soutien à leurs frères chypriotes. Notre petite Irène, qui avait fini ses études, nous a dit un soir avec un air inhabituellement sérieux et décidé : « Demain, on va faire une manifestation pour Chypre, nous avons aussi notre Digénis ».

Je sursautai. Le mot magique « manifestation », je l'avais souvent eu en tête ces derniers temps, mais là, le mois des cocons venait de commencer, dans deux mois, on allait encore les vendre à des prix outrageusement bas. La production de soie s'effondrait sous la concurrence des fibres artificielles – nylon, rayonne, etc. –, comme le disaient les producteurs et l'État, et les producteurs, qui luttèrent de toutes leurs forces pour maintenir vivant l'élevage ancien de cet insecte précieux et industriel, sans protection, sans la défense d'une organisation syndicale puissante, baissèrent la tête et se contentèrent de plaintes sur leur sort en discutant au café. Et à nouveau, Karavariotis, le rusé homme de droite du quartier de notre carderie, faisait encore des remarques sur les grognements de ceux qui passent leur temps au café.

- Ah où ont les jours de 36 où, après les grands rassemblements, on a eu 70 drachmes le kilo, 60 % de plus qu'en 35 ?

- Ah, si tu avais vu, murmurait Aggelakoudis, un communiste d'avant-guerre, champion dans les amanés et le tsipouro.

Oui, mais Metaxás en a envoyé une cinquantaine dans les îles. Qui a maintenant le courage de se mettre en avant ? continuait Karavariotis avec un coup d'œil rusé autour de lui.

Les autres ne dirent rien. Ils fronçaient les sourcils, un peu par culpabilité, beaucoup parce que cet homme de droite, qui avait toujours une vacherie à dire sur les communistes, leur rappelait ce que beaucoup d'entre eux et beaucoup d'autres compagnons avaient fait vingt ans avant.

Et voilà que les gosses de l'école à leur tour emplissaient les ruelles de leurs cris ! Même si, au lieu de « 100 ou la mort » que leurs parents demandaient en 1936, les voix des filles et des gamins du village exigeaient « Liberté à Chypre, dehors les occupants étrangers ! » Les dalles des rues que caressaient les semelles des jeunes qui couraient, essoufflés, semblaient sourire et saluer, heureuses de retrouver la voix après un silence de tant d'années. En tête, leur Digénis, Dimitris Kalesis, le fils de mon institutrice, madame Anastasia, l'un de mes jeunes amis avec qui on sortait chanter des cantates le soir, avec qui, la semaine dernière, j'avais discuté de longues heures de l'*Antigone* de Sophocle. La dernière année du collège se préparait à monter cette tragédie à la fin de l'année, Dimitris serait Hémon, le fils du roi qui met fin à ses jours parce que son père, Créon, a condamné la fille qu'il aime, Antigone qui a mis un peu de terre sur la dépouille de son frère chéri, Polynice, en violant ainsi l'interdiction royale qui proclamait le jeune mort « ennemi de la patrie ». Et j'ai parlé avec Dimitros de la leçon que nous laisse le grand tragique : « quand la voix de notre conscience se heurte à celle du pouvoir, nous devons écouter notre conscience ; et la conscience d'Antigone – ordre des Dieux dit clairement Sophocle, ordre du droit coutumier non-écrit de la communauté sur la sainteté du droit à enterrer les morts –, disait que personne ne peut supprimer ce droit imprescriptible. »

Et notre Rinoula⁴⁸⁸, ses cheveux blonds dans le vent, courait avec « leur Digénis » et ses retraités, en criant « Liberté à Chypre ». Et le vieux communiste si expérimenté – déjà quinze ans – ressentait un trouble étrange, fier de voir les jeunes courir et crier. La voix grave du présentateur de la radio de la Grèce Libre, la ligne du Parti qu'il entendait en secret deux ans avant, du poste d'Eleni, sa voisine, « Chypre Libre dans une Grèce libre ! le taraudaient. Et il se rappelait la dérouillée que les Chites du 101^e bataillon de la Garde nationale lui avaient flanquée à Kavala en 1945.

Au même moment, le cœur du vieil andartès des montagnes de l'Évros tremblait de bonheur : ah s'il était lui aussi avec eux, s'il avait un chef à appeler Digénis. S'il pouvait rajeunir, ne serait-ce que d'une douzaine d'années, revenir à ces années où il était secrétaire de l'EAPON interdite de son école, un peu avant de rejoindre le maquis, et crier avec eux seulement « Liberté », sans le « dans une Grèce libre », car son cœur lui disait que l'essentiel, c'était « liberté », le « dans »... un complément que nous trouverions plus tard. Le communiste pencha du côté du cœur et revint chez lui soulagé. Rinoula, avec les autres enfants, fit son devoir. Et le soir, à la promenade, quand, dépeignée, mais tout sourire, elle lui fit signe de la main joyeusement, le communiste en deux enjambées alla près d'elle et dit à voix basse : « Bravo, Rinaki, bravo les enfants ». Ce fut l'une des premières leçons qu'il reçut, lui qui avait mangé le marxisme à la cuillère, de la nouvelle génération qui le suivait. La « génération de 60 », ainsi qu'on la nomma plus tard, lui apprit « à marcher sur les nouveaux chemins de la lutte » comme il l'avoua souvent.

9. Notre Rinoula et la génération suivante

⁴⁸⁸Irini, Rinio, Rinoula, Rinaki = Irène, la jeune sœur de Pagona, femme de Stéphanos Stéphanou.

Rinoula est le premier enfant de la génération de 1960 que j'ai connu, juste avec ma première permission en 1952. Je ne me souvenais pas d'elle, car, quand j'étais parti au maquis en 1944, elle n'allait même pas encore à l'école. Et là, je trouvais une jeune fille, toute maigre en raison des duretés de sa vie d'enfant, mais pleine de vie, des yeux bleus brillants d'énergie, presque toujours souriante et en mouvement. Elle venait de finir la deuxième année du collège. Ses rédactions me firent grande impression. Je me rappelle l'une de celles que les élèves engénéral trouvent difficiles, avec pour sujet « la récréation », un reportage supposé captivant. Là où l'élève moyen n'écrit que des lieux communs, Rinaki avait imaginé un récit avec des dialogues prenants. Mon premier commentaire fut : je pense que nous avons devant nous une journaliste presque à point. Par la suite, quand j'ai commencé à la connaître, elle m'a réservé beaucoup de surprises...

Il faut que je te dise que je suis entré dans la « maison » par l'intermédiaire de Lakis (Apostolis), le troisième enfant des quatre de la famille, les autres, des filles, Popi, Pagona et Irini. Il avait pris soin de me rencontrer dès qu'il apprit que j'étais arrivé de l'île. Je ne sais plus si je t'ai raconté notre rencontre. Un dimanche soir, il est entré dans la cour, un journal sous le bras, et nous a salués comme nous parlions, mon père et moi.

- Je suis Lakis Papatsaroukhas, le fils de Michalis, dit-il presque honteusement
- Je te connais, lui dis-je en souriant
Et, répondant à son regard interrogatif : « Mes copains vous ont présenté hier soir, à la promenade, quand vous étiez avec Andonis
- Bienvenu, me dit-il et il m'offrit le journal.

C'était l'*Avgi*. Le premier. De la première page, je me rappelle deux articles, l'un, je crois, du général Sarafis – son contenu m'échappe. L'autre était une étude sur Yioura où j'avais passé plus de la moitié de ma peine. Il est resté avec nous une heure et là, dans la conversation, j'ai eu les premiers renseignements sur les huit ans vécus par sa famille depuis 1944 : le père au maquis depuis 1946 et maintenant réfugié dans les pays de l'Est (ils avaient déjà reçu des lettres de Zgorzelec en Pologne), la mère, tante Triado et ses deux filles aînées détenues depuis l'hiver 1946 au camp local des familles de maquisards et, en 1947, envoyée à Ikaria avec Popi. Depuis décembre 1947, les quatre « grands » mis en accusation au tribunal d'Alexandroupolis, et Rinaki, neuf ans, toute seule, pendant huit mois, jusqu'à la fin du procès ! L'une parmi les milliers, les dizaines de milliers d'enfants de la Grèce de l'EAM qui restèrent dans les rues seuls, sans nourriture, sans chauffage, sans bras affectueux pour les protéger, à la merci de n'importe quel gendarme, n'importe quel Chite ou milicien, qui savent se débrouiller seuls pour survivre. Et Rinaki a réussi, sans en vouloir à ses parents, sans manquer l'école, même si elle n'avait pas d'argent pour les livres ni pour les cahiers.

Après le jugement du tribunal militaire, les deux filles les plus âgées, lourdement condamnées (Popi à 20 ans, Pagona à 15) sont passées pendant cinq ans par presque toutes les prisons de femmes du pays. En appel, en mai 52, elles ont été innocentées ! La mère, jusqu'en février 50, en exil à nouveau, à Trikeri et à Makronisos. Rinaki avait eu pour protecteur Lakis et ses seize ans. Et voilà trois mois que la famille avait réussi à se retrouver, sans le père bien entendu.

C'est, je pense, un cas représentatif du sort des familles de gauche de la campagne grecque

C'est exactement ça. Bien sûr, le « représentatif », il faut le voir avec toute une échelle. Si nous parlons de mon village, c'était l'une des nombreuses centaines de familles de gauche ; pense que 400 hommes et quelques dizaines de femmes étaient partis au maquis, et autant, surtout des femmes, étaient en exil à Ikaria, Ai-Stratis, Samothrace, Chios, Trikeri, Makronisos ou en prison. Et cela, c'est plus ou moins le cas général dans la Grèce rurale, surtout dans le Nord du pays. Et cela ne s'est pas limité à la durée de la guerre civile. Pour beaucoup de ces familles, le drame s'est poursuivi jusqu'à la dictature, ne se terminant qu'avec la chute de la junte ou le retour progressif des réfugiés des pays de l'Est. Quant aux villes, on peut dire qu'elles ont vécu, parfois moins, parfois plus, les mêmes difficultés, les expulsions et les mêmes poursuites contre les gens de l'EAM. Bien sûr, vu que beaucoup moins de gens avaient pu rejoindre l'Armée Démocratique, et que dès le début des années 50 avaient commencé les réactions massives contre la répression post guerre civile, la terreur commença à diminuer plus tôt.

Mais revenons à mon expérience en apprenant à connaître Rinio. Je t'ai dit qu'elle me réservait des surprises. L'une d'elles a été nos longues discussions littéraires : dès ma première permission, en réunissant des livres d'un peu partout et, surtout, avec l'aide de mon vieil ami Kostas Topouzis, on a ouvert une bibliothèque moitié illégale chez les Papatsaroukhas. Nos premiers lecteurs ont été les membres de la famille qui tous étaient des lecteurs passionnés, puis les garçons et filles de mon groupe d'amis et de celui des filles, des anciens camarades de combat, sortis de Makronisos ou de prison. Les livres étaient surtout de la littérature et quelques premiers titres de caractère social qui commençaient timidement à circuler à Athènes, édités par de petites maisons créées par des détenus libérés de prison ou des exilés en permission.

C'est le moment où le livre progressiste commence à être réédité et à circuler en nombre satisfaisant

Oui, c'est cela. L'histoire du livre progressiste dans les années d'après la guerre civile mériterait qu'on s'en occupe avec soin. Ici, contentons-nous de noter le rôle qu'a joué ce livre dans la première décennie d'après la guerre civile pour renouer les relations des éamites et des plus jeunes de gauche entre eux, et pour faire connaître les idées et les conceptions sociales progressistes en Europe et dans le reste du monde. La gauche d'après la guerre civile, tant pour ses idées que son histoire, doit reconnaître sa dette envers ses hommes courageux, qui, courant de grands risques, ont édité et diffusé des textes importants de la littérature mondiale et, très vite, des textes scientifiques et idéologiques de penseurs plus anciens et des contributions plus récentes sur le changement social. Des hommes de gauche plus âgés, qui venaient d'être libérés de prison ou des camps, ont risqué leurs maigres possibilités financières et même leur liberté, en rééditant des textes grecs d'avant-guerre ou des

traductions. Un rôle particulier et encore plus dangereux a été celui des placiers-démarcheurs à domicile qui faisaient du porte-à-porte avec les livres.

Une de mes expériences avec Rinio a été une discussion sur la littérature russe. Notre « petite », à côté de la littérature grecque, avait commencé à découvrir les classiques russes et soviétiques, plus récents. À un moment, en discutant du deuxième livre de la trilogie d'Ilya Ehrenbourg, *la Tempête* [1947], j'ai osé faire un parallèle avec *Guerre et Paix* du grand Tolstoï. Elle m'a regardée stupéfaite et sans hésiter, m'a repris : « Que dis-tu Stéphanos ? Tu compares deux choses non comparables ». Un peu choqué, je compris que ma vision idéologico-politique m'avait entraîné à des jugements inappropriés, une forme d'impudence... J'ai compris qu'en discutant dorénavant avec des gens de cette génération, il me fallait faire attention, et pas seulement à ne pas les vexer en faisant quelques concessions ; il fallait que je m'efforce de les comprendre, en révisant de vieux stéréotypes inutiles à discuter même.

Une autre surprise a été quand, soudain, sans rien pour l'annoncer, elle me déclara avec emphase : « Moi je pense qu'il n'est pas question que j'entre jamais dans votre parti, il ne laisse pas la liberté de pensée dont j'ai besoin ». Je pense que son point de vue ne s'appuyait pas sur l'expérience de son environnement immédiat. L'atmosphère de sa maison et notre groupe d'amis était, pour cette époque, très libérale pour une communauté de gens de gauche. Mais les filles racontaient des faits de la prison qui semblaient problématiques pour une collectivité démocratique. Il n'est pas exclu qu'elle ait aussi entendu de moi des faits à propos des lieux de réclusion pendant mes premières six années.

J'en ai tiré la leçon que je ne devais pas m'en tenir aux hagiographies, mais essayer d'expliquer, de me mettre en relation avec la réalité grecque, avec les défauts que portait en elle depuis la nuit des temps la société paysanne, avec les vides et les erreurs de notre lecture de notre idéologie dont souffrait et malheureusement continue à souffrir la gauche. Et la troisième surprise, mais pas la dernière, fut la leçon que donna le comportement des lycéens dans la manifestation à propos de Chypre.

L'évolution postérieure de Rinio, de son entrée à l'université jusqu'à la fin de la dictature des colonels, n'a connu qu'un « écart » par rapport à la ligne dessinée lors de nos premières expériences. Rinaki n'y a pas échappé : elle est entrée dans notre parti, l'EDA bien sûr. La première année de mon transfert à Athènes, est arrivée une lettre de Thessalonique : la « petite » faisait ses débuts comme représentante de la faculté de philosophie de l'université Aristote, candidate aux élections de la FETH (Syndicat des étudiants de Thessalonique), soutenue naturellement par la Jeunesse de l'EDA, sauvagement pourchassée alors. Plus tard, aux législatives de 1963 et 1964, elle fut candidate de l'alliance de l'EDA de Thessalonique, en tant que membre de la Commission de la ville de la N.EDA. En 1966-67, elle a été rédactrice à *Génération* des Jeunes Lambrakis et la dictature l'a arrêtée le 21 avril, l'a mise trois ans comme excessivement dangereuse à Yioura et dans les prisons d'Halicarnassos en Crète. Ainsi, de mes deux familles, les Stéphanou-Psarras et les Papatsaroukhas, personne n'a échappé « au service » (en prison) sauf la grand-mère Papadia et ses 85 ans.

Rinio a toujours conservé et défendu sa liberté de pensée, son amour et son ouverture pour la littérature, son amour pathologique des animaux et sa sensibilité écologique. Elle était et continue à être un être sensible contemporain. Je pense que l'une des plus grandes chances de ma vie a été de la connaître à l'âge tendre de 14 ans, et ensuite, quand j'ai épousé sa sœur, ma Pagona chérie, que nous soyons devenus et continuerons à être tant que durera cette vie brève, frère et sœur. J'ai tant gagné à cette fréquentation et à cette parenté avec elle, dans cette marche commune avec ses accords et ses désaccords, que, s'il en avait été autrement, ma vie serait beaucoup plus pauvre. Aujourd'hui, qu'elle est venue rendre visite à Popi, sa sœur aînée malade, nous nous sommes rappelés d'un moment particulièrement tendre de la première année de notre rencontre.

C'était le 5 mai 1953. J'étais parti travailler au potager. En rentrant, l'après-midi, j'ai pris un paquet de branchettes de mûrier avec de petites feuilles tendres pour nos cocons, les vers à soie qui étaient dans leur premier sommeil (leur première semaine). Je descendais la colline pour passer saluer les Papatsaroukhas. Comme je passais par un champ de blé plein de coquelicots, je me suis rappelé que c'était le jour de la fête de Rinaki. J'ai fait un bouquet tout rouge entouré d'épis de blé bien vert. Je lui ai offert en entrant dans la maison par le cellier. Elle l'a regardé, interdite mais visiblement satisfaite, tout sourires. Avant d'avoir pu remercier, elle a vu entre les coquelicots, un petit papier. Elle le prit et lut :

Quelques			fleurs
Des	chansons	des	champs
Comme		ton	âme
De		notre	cœur
Pour		ta	fête
Pour toi, notre joie			
Grand-Père			

Et voilà, alors qu'elle me disait que sa maison était pleine de journaux, de textes dactylographiés et de manuscrits et qu'elle avait enfin décidé d'y mettre de l'ordre, et qu'elle avait trouvé ce petit papier qu'elle avait conservé, elle prit l'air d'une petite écolière qui, à la fête de l'école, récite son premier poème ; elle récita les six vers, elle sourit avec ce sourire enfantin qui illumina son visage et elle me flanqua un baiser sonore sur la joue : « je te le devais », me dit-elle et on s'est mis à rire.

Je te l'ai dit, Rinio était le premier exemple, donc caractéristique, de la génération qui m'a suivi, que j'ai fréquentée pendant six ans, les années 1960, comme représentant de l'EDA parmi eux, et on s'est bien entendu, je crois. La preuve en est que la majorité de mes amis vient de cette génération. Le début a été au village, quand j'y ai vécu après 1952, lors de mes deux permissions. Tous étaient plus âgés qu'Irène, de cinq ans environ. Des enfants de la campagne, des fils d'éamites, enfants des combattants de 1936, maquisards de l'Occupation, condamnés de la guerre civile, exilés, des garçons et des filles, des filles surtout des années 1946-1951, des combattants de l'Armée démocratique, tués ou vivants dans les pays de l'Est. Certains parmi eux, plus âgés comme le frère d'Irène, Apostolis, avaient été des

Aiglons de la « Division perdue », comme nous les appelions, quand, pendant l'Autogestion, ils défilaient avec les armes et les casques brûlés des Allemands pris dans les combats de la Libération. J'avais fait la connaissance de la plupart au café de Stogios, et, plus tard, j'allais travailler dans les vignes avec certains, comme Alekos et Thanassis, de bons travailleurs, un peu trop querelleurs quand ils se disputaient avec les gendarmes. Tu vois, ils étaient tous, comme tous les gars de plus de 18 ans au village des TEA⁴⁸⁹ (tous sauf mes deux cousins, Ilias et Léonidas auxquels les TEA n'ont jamais donné d'arme).

Vu la tradition de gauche du village, pourquoi tous étaient-ils dans les TEA ?

Ton étonnement est justifié. Mais dans les régions frontalières, c'était la règle pour les 18 à 30 ans. Étaient exclus, bien sûr, les exilés en permission et les libérés récents. Mes cousins, ils les avaient à l'œil, vu que toute la famille était connue.

Et on leur donnait des armes ?

Oui, et on les mettait à patrouiller le long du fleuve, la frontière avec la Turquie. Mais, malgré cela, ces enfants – des familles de gauche – comme ceux des villes dans le même cas, ne pouvaient étudier dans la moitié des établissements d'enseignement supérieur, ni demander une place dans le secteur public, ni dans les communes, ni dans les grandes sociétés parce qu'ils n'avaient pas le certificat de pensées nationales.

Et, comme « hommes des TEA », « en uniformes de l'armée », ils conservaient les rivalités d'avant-guerre entre soldats et gendarmes, les querelles qui éclataient souvent en milieu rural, car les défenseurs « non payés » de la patrie considéraient les autres, les bravi du pouvoir comme des « vendus ». Bien sûr ils ne connaissaient pas grand-chose des combats de leurs parents, parce que dans les familles de gauche, d'ordinaire, on évitait ce genre de discussions.

Quelles étaient, à votre avis, les raisons de ce silence ?

Je vois que périodiquement, il faut que je t'explique des choses qui, pour moi et ma génération, et même la suivante, sont si connues que toute question à ce sujet semble étrange. Mais tu as absolument raison. Les citoyens d'un État « bien réglé », comme les bourgeois appellent leur démocratie contemporaine, comprennent difficilement qu'il y a eu une époque où des hommes qui avaient fait quelque chose de plus que gagner le pain de leur famille, évitaient de parler de ce « quelque chose en plus » qui, au fond d'eux-mêmes, étaient un sujet de fierté. Et ils le faisaient parce que, en ce temps-là, les murs « avaient des oreilles » et

⁴⁸⁹ TEA (Τάγματαεθνοφυλακήζασφαλείας), *Bataillons de sécurité de garde nationale*, organisation paramilitaire créée en 1948 pour prendre la suite des MAY. Supprimés en 1982.

surtout, pour protéger, croyaient-ils, leurs enfants de mésaventures analogues aux leurs et pour devenir de bons pères de famille.

Les jeunes savaient cependant que la génération précédente avait fait des choses inhabituelles, que, autrefois, dans le village, il y avait eu des meetings, et certains savaient que tel parent ou tel voisin avait fait des années dans telle île, contre sa volonté. Et plus encore, ils savaient que, en ces années où les bottes des Willie et des Fritz résonnaient dans les ruelles du village, certains des leurs avaient pris la montagne pour libérer la patrie. Et, gamins encore, ils devaient rentrer tôt à la maison pour ne pas recevoir un coup de fouet ou un coup de crosse dans le dos. Ils savaient aussi que d'autres, plus âgés qu'eux, un ou deux ans après la Libération, avaient repris la route pour échapper aux poursuites du pouvoir installé par les « alliés » anglais et américains, les uns ayant laissé leurs os blanchir dans les montagnes thraces, les autres réfugiés dans les pays de l'Est qui les avaient accueillis à la fin de la guerre civile.

Et ils voyaient maintenant au café quelqu'un de nouveau, qu'ils n'avaient pas connu dans leur enfance, un homme avec des habitudes différentes, qui parlait une langue un peu différente, assis d'ordinaire dans l'angle gauche du café avec une bande d'amis de son quartier, Platanos. Il buvait peu, ne jouait pas aux cartes et certains des habitués passaient devant lui avec un « bonjour » à moitié prononcé. Un jour, Alekos, quand ils ont eu fait davantage connaissance, lui dit que Stavris à propos de ses amis avait dit : tu as vu, il ne boit pas, il est tuberculeux, si tu veux qu'il t'arrive la même chose qu'à lui, va t'asseoir avec lui. Alekos avait réagi à sa façon, un peu primitive, très expressive. Un soir, il a pris Stéphanos par la main : « Demain, on va boire ensemble, mais on va boire comme nous, nous savons boire, jusqu'à l'ivresse. L'autre le regarda, sidéré : « Mais Alekos, pourquoi faut-il aller jusqu'à l'ivresse ? » Alekos s'assit, mit les mains sur la table, regarda Stéphanos dans les yeux, et lui dit en séparant les mots un à un comme les grains d'un komboloï que Stavris lui avait tout dit sur les années d'exil de Stéphanos, que toutes ses souffrances l'avaient rendu malade et qu'il ne pouvait plus boire, et que lui, Alekos, voulait demain prendre le dixième petit verre de tsipouro que Stéphanos aurait avalé, pour le mettre dans l'œil de Stavris, « pour lui apprendre, à cette bûche, à ce con, que nous, on ne nous la fait pas. »

J'ai ri, j'ai posé la main affectueusement sur sa tête brune et lui ai dit : « Laisse dire Stavris, qu'est-ce qu'il sait ? Mais puisque tu veux qu'on boive, on va le faire, Alekos. Mais pas besoin de se saouler, on a d'autres moyens de leur montrer que nous, on ne nous la fait pas ». C'était la première fois qu'Alekos me comprenait dans son « nous » et il fallait lui répondre positivement. Jusque-là nous n'avions eu que quelques sous-entendus sur ce qu'alors et maintenant encore nous appelions le *mouvement*, sans adjectif pour préciser. Peut-être Alekos, consciemment ou non, voulait-il me dire que le moment était venu d'aller plus loin.

Le lendemain Alekos est venu s'asseoir avec nous, à la table de ceux de Platanos. Il commença à commander à la file des carafes. Au cinquième « cul sec » (les doubles verres de tsipouro), je lui dis stop. J'allais leur offrir le dernier verre et on rentrerait, n'oublies pas que demain on bosse. Alekos se renfrogna, il allait gueuler, Aristide le retint, il lui murmura quelque chose et Alekos eut l'air de se calmer.

À vous écouter, on croirait que la résistance à la boisson est un signe de force psychique et politique

Ce que fit Alekos n'était pas inhabituel alors dans ce village, les habitudes et les conceptions de « l'homme » mettaient ça parmi les caractéristiques de base. La boisson agissait à la fois, comme signe de résistance de l'homme et comme libération des hésitations et des peurs que dix ans de répression avaient insufflées au cœur des hommes. C'est ce que fit à ce moment Alekos, beaucoup d'autres l'ont fait ou l'auraient fait dans d'autres cas.

On s'est séparés après la dernière tournée. Le visage d'Alekos avait une lumière différente quand il me serra la main en partant. Je me suis mis en route en titubant un peu, et en passant devant la cour de mon école, je me suis souvenu de la première image que j'ai eue de son père. Tiomos (Chrysostome) Kalfas était maître dans l'art de découper les planches ; petit, trapu, avec son jeune frère, il avait installé son établi près de la porte de l'école ; ils posèrent dessus le tronc du bouleau ou du chêne et avec une grande scie de deux mètres, Tiomos par en bas et l'autre par en haut, et à grand peine, du lever au coucher du soleil, ils ont sorti du tronc de grosses planches. En 1936, il était dans les manifestations avec les autres sériciculteurs. Pendant l'Occupation, il était dans l'EAM, ce qui lui valut quelques années d'exil à Ikaria et, peut-être (je ne sais pas) à Makronisos. Depuis lors, Tiomos, un ancien bavard talentueux, a changé, on lui arrachait difficilement un mot. En général il était seul à la terrasse du café, il jouait en silence avec son komboloï et, après le café ou le tsipouro, il rentrait chez lui. Alekos me rappelait son père avant-guerre, juste plus querelleur, en tout cas, un jeune ouvert, plein de vie et de parole. Dès le lendemain j'ai senti qu'on était amis désormais, peut-être Alekos l'avait-il compris avant moi.

Il est devenu mon lien avec le groupe des jeunes des familles de gauche qui, comme lui, habitaient en majorité dans le quartier d'en haut, Plaka, je te l'ai dit. Parmi eux, Thanassis, Moutios, Christos, les deux Yannis et Moutas. J'ai travaillé avec presque tous dans les vignes pendant ma première permission, lors de ma deuxième, nous avons collaboré pour les élections de 1956. Ils formaient le noyau central d'une vingtaine de jeunes qui s'étaient auto-engagés dans le combat de l'Union démocratique pour que Karamanlís n'obtienne pas le pouvoir. C'était un mauvais hiver, ce mois de février. Il a neigé sans arrêt pendant 15 jours, les rares communications étaient coupées, même le train, trop de neige. Les candidats députés n'ont pu se déplacer que la dernière semaine. Les jeunes, avec des pelles et des moyens pour creuser, ont ouvert des sentiers dans un mètre de neige, nettoyé chaque jour la porte et le trottoir du centre électoral, apporté du bois de chez eux, distribué ce que nous avons pu imprimer sur notre petite machine et répondaient de bon cœur à tous les besoins de notre campagne.

Ces jeunes volontaires de l'Union Démocratique, collaborant avec ceux des autres partis anti-Karamanlís, au-delà des regards de travers des gens de droite et de l'embarras des policiers, méprisaient le froid polaire et les 40 cm de neige. Je parle des clients quotidiens et de ceux qui fréquentaient souvent notre centre électoral. Parmi eux, les Centristes, ceux de l'EPEK

jusqu'aux partisans de Papandréou et de Venizélos n'atteignaient pas, même en faisant un effort, la dizaine. Les autres, les plus volontaires, étaient les nôtres, ceux de Makronisos, pour la moitié des jeunes qui n'avaient pas encore été à l'armée ; parmi eux, le groupe d'Alekos, de Thanassis et des autres se distinguait. D'ordinaire, ils restaient tard et ils partaient avec moi quand j'avais fini ; je fermais, en tant que secrétaire de la commission électorale locale ; avec le président, un notaire de Kalamata, vénizéliste, si nous trouvions Stogios encore ouvert, nous buvions un tsipouro pour renforcer notre résistance au froid. Une ou deux fois, en partant, je les ai vus venir avec moi, je dis à Alekos : « D'accord, les autres sont presque de mon quartier, ils rentrent chez eux, mais toi, pourquoi tu viens vers le nord au lieu d'aller vers le sud ? » « J'ai mes raisons, on en parlera demain » J'ai respecté ses raisons et son air de conspirateur et je n'ai rien dit. Le lendemain, il est venu plus tôt. Il attendit que j'aie fini ma conversation avec un camarade du quartier du haut, me prit un peu à l'écart, pour ne pas être entendu, et, de son air le plus sérieux, il me dit :

-Nous avons décidé
– Qui ?

– Le groupe, tiens ! Nous avons décidé que chaque soir, puisque tu restes tard et souvent seul au centre, nous t'accompagnerons chez toi

– Alors, parce que les mouchards ne m'accompagnent pas maintenant, vous les remplacez et vous avez « décidé »

– Je te le dis sérieusement, ne plaisante pas, fit-il légèrement vexé, si je dis qu'il ya une « raison », c'est que c'est sérieux.

J'avais une envie folle de continuer à le taquiner. Je soupçonnais la raison, mais ne voulais pas le titiller davantage. J'ai pris l'air sérieux et lui demandais avec l'air hésitant

– D'accord, j'ai compris, la raison est sérieuse, mais je n'ai pas le droit de la connaître ?

– Puisque tu ne nous fais pas confiance, je vais te la dire. Les Chites disent qu'ils vont te faire la peau. Et nous sommes décidés à ne pas les laisser faire, car nous avons besoin de toi.

L'affaire tournait à la blague et je voyais qu'Alekos atteignait ses limites. Je l'ai rassuré en disant que cela me semblait invraisemblable, et obéissant à leur décision, en rentrant chez moi le soir, je leur expliquerai mes raisons.

Je leur ai dit que si on devait me tuer, on l'aurait fait en 1952, car alors j'étais presque seul au centre de l'EDA et que les gens avaient si peur en raison de la guerre civile et de ses conséquences, que leur silence était assuré. Alors que là, on était, même provisoirement, alliés à la moitié du monde politique bourgeois de Grèce et qu'un tel acte ferait du bruit et provoquerait des réactions politiques, même à la capitale. D'ailleurs je m'étais souvent trouvé « coincé » dans ma vie, et j'ai toujours réussi à survivre. Mais puisqu'il y a « décision », en bon soldat, j'obéis, et je me suis mis au garde-à-vous.

Pourtant les assassinats politiques et des actes de violence contre des gens de gauche se continuaient dans les décennies 1950 et 1960. Vous couriez donc un danger réel

Tu as raison, mais la situation politique, c'est-à-dire l'alliance anti-Karamanlis diminuait les probabilités. D'ailleurs ces rumeurs avaient un autre but. D'abord, s'il y avait eu un plan de ce genre, ils l'auraient tenu secret, la rumeur visait à faire peur, à couper l'élan que l'alliance du Centre et de la gauche avait fait naître. Et il ne fallait surtout pas rendre publiques ma « protection », ce serait apporter de l'eau à leur moulin. Inutile de te dire que la décision des jeunes m'a ému et a renforcé notre amitié. Le jeudi soir avant les élections, après la fermeture du soir, tandis que nous prenions notre boisson réchauffante chez Stogios, je leur dis : « Jusqu'à présent tout va bien, et les deux réunions que nous avons faites, l'une au cinéma avec Kalpakas, le candidat des Libéraux, l'autre au café de Stogios avec Frangakis, le candidat de l'EPEK (il a rempli la moitié de la place) ont bien marché. Même les femmes sont venues. Le bulletin avance, il arrivera dans toutes les maisons. De nouveau, les femmes. Demain soir, j'ai dit à ceux du Centre de prévenir les gens, nous allons faire des instruments de « contrôle » pour samedi soir, et choisirons les agents électoraux pour les sept secteurs de la ville. Pour les villages où les Centristes n'ont pas de représentant, nous devons aider ; donc, nous devons être tous disponibles. »

Pourquoi, on ne l'est pas ? demanda Thanassis On l'est parfaitement, dans la mesure où on nous laisse libres. Et comme je vous sais un peu querelleurs, ordre : les trois jours qui viennent, sages comme des fillettes ! Qu'est-ce cette histoire de fillettes ? fit Alekos, un peu en colère. Je ne vous ai pas dit de porter des jupes ! Mais ils vont sûrement vous provoquer, injures et mauvaises blagues, ne répondez pas. Ça sera des provocations pour vous faire arrêter jusqu'au jour des élections et vous rendre inutiles. Ah, il faudrait que Paschalis soit là, grommela Alekos, comme souvent.

À qui faisait-il allusion ?

Je ne te l'ai pas dit ! Paschalis Tsiagganis (Sianarferis sur les registres) était un gars du quartier de Plaka, un peu plus vieux qu'Alekos, un vrai ami. Il était soldat depuis déjà deux ans et demi – à l'époque le service était de 36 mois. Je connaissais ses deux sœurs aînées qui étaient dans l'EPON. Paschalis devait avoir 10-12 ans en 1944 quand je suis parti au maquis. De ce que m'a dit Alekos, j'ai compris qu'il devait être le chef des petits vauriens, et il adorait se disputer avec les gendarmes. On l'a dit, les gens des TEA se sentaient intégrés dans l'armée et, de ce fait, obligés de transporter avec eux le climat de discorde irréconciliable entre les deux corps en uniforme. Alekos l'adorait et, chaque fois que nous avions à faire quelque chose qui demandait un peu de nerf, il disait toujours : « Ah, si Paschalis était là » et je répondais : « Ah, si Apostolis était là aussi » et je pensais à mon ami Papatsaroukhas, le frère de Pagona, qui lui aussi faisait son service.

Les jours suivants jusqu'au dimanche des élections, pas de problème. Le jeudi soir, le village s'est empli de proclamations où de soi-disant anciens combattants de l'ELAS accusaient l'EDA de collaborer avec Papandréou, le « sanglant », le responsable de la tragédie de Décembre à Athènes, et invitaient le peuple à jeter une pierre noire sur l'Union démocratique, donc, sans le dire, ils conseillaient aux gens de gauche de voter Karamanlis. Nous y avons répondu par un tract signé de la commission locale de l'EDA de Soufli où nous traitions leur papier de provocation de la Sécurité, ce qui était vraisemblablement le cas. Alekos exigea de distribuer les tracts, je tombais d'accord. Pendant qu'il les distribuait au marché, il a été

attaqué par un voyou, le fils de l'administrateur des TEA, qui les déchira devant lui. Lui, il garda son sang-froid et se contenta de lui dire : « Ce papier, tu l'as déchiré, et celui-là, tu peux ? » et il lui donna un coup de poing. « Que puis-je te faire, puisqu'on m'a dit que pendant trois jours, on devait être sages comme des fillettes ? dit-il, et il tourna les talons. Il est arrivé, tout échauffé, au bureau et nous a raconté l'affaire. Il tournait comme un lion en cage et il a fallu des heures pour le calmer. Le soir, en buvant notre tsipouro chez Stogios, je lui ai dit qu'être un palicare, ce n'est pas seulement en venir aux mains avec l'adversaire, et qu'il est encore plus courageux de savoir contenir son emportement quand il le faut. Et qu'il n'oublie jamais cela s'il voulait continuer le chemin qu'il avait choisi. J'ai dit cela parce que je croyais devoir le faire, mais pendant des heures, j'ai lutté avec moi-même, était-ce bon d'imposer un tel frein aux gars ? Aujourd'hui encore, je n'ai pas la réponse. Le samedi soir, on a formé dix patrouilles, chacune avec trois des nôtres et un centriste, et une patrouille avec Alekos, et les amis de Plaka et de la Vieille rue pour faire le tour du village. Il s'agissait d'encourager les nôtres et de décourager la droite, qui, disait-on, allait le samedi soir faire le tour des maisons des gens de gauche, et, par des menaces, remplacer nos bulletins par les siens.

Nous avons passé la journée des élections au centre électoral pour pouvoir intervenir s'il y avait un problème. Par moments, avec Alekos et deux-trois autres, nous faisons un tour dans les secteurs, pour me montrer, en tant que surveillant local du vote, aux commissions de contrôle qui, en majorité, étaient composées de partisans confirmés de Karamanlis. Le soir, à une trentaine, nous nous sommes retrouvés chez Kapousouzis, l'un des rares qui avait un poste de radio. Au fur et à mesure de l'arrivée des résultats – aucun rapport avec la vitesse d'aujourd'hui –, les gars étaient contents, car, dans les résultats partiels, l'Union démocratique était nettement en avance. Pour moi, qui connaissais le système – après 11 h, il devenait clair que Karamanlis commençait à l'emporter –, je sentais venir le danger. Vers minuit, on est parti. En allant chez moi, avec les gars qui m'accompagnaient, j'ai fait semblant de partager leur optimisme. Mais, au coin de la maison, j'ai décidé de leur dire comment je voyais les choses ; je leur ai expliqué que vraisemblablement l'Union démocratique aurait plus de voix que Karamanlis (vérifié le lendemain, elle a eu 27 000 voix d'avance), mais que ce surplus de voix venait des trois grandes villes et de Crète. Ailleurs, dans la grande majorité des cas, Karamanlis l'emporterait. Et, tandis que dans les grandes circonscriptions on appliquait la proportionnelle, dans celles qui avaient moins de dix sièges, le parti minoritaire, l'ERE, selon le système triphasique, aurait beaucoup plus de sièges qu'à la proportionnelle. Et dans les circonscriptions à un, deux ou trois sièges, il aurait tous les sièges. Ainsi, il pourrait avoir 20 à 30 sièges de plus au moins et former le gouvernement. Donc il fallait être prêts à partir de lundi, à avoir de nouveau Karamanlis sur le dos. Les visages s'assombrirent. Gatos proposa :

– si c'est ça, prenons notre sac et partons
– où ? lui demandai-je
– à la montagne et de là, en dix heures, en Bulgarie.

Je souris amèrement. « Mon ami, nous n'avons rien à faire en Bulgarie. Si c'était la solution, nous ne serions pas allés et allés encore, tant d'années en exil. Notre place est ici, ici, nous

combattrons, et maintenant, puisque l'atmosphère est moins lourde, les choses sont plus faciles qu'il y a quatre-cinq ans. C'est un choix politique. Celui qui le fait doit continuer ce que nous avons commencé. Sinon, il rentre chez lui ». Quelques instants de silence. J'ai senti, malgré le froid, comme de l'électricité nous entourer. À un moment, Alekos me serra la main, au point de me faire mal. Il s'approcha comme s'il allait m'embrasser, mais ne le fit pas. Thanassis et Gatos l'ont imité. En s'éloignant, Alekos s'est retourné et m'a crié : « Demain soir chez Stogios, on boira ». « Comme vous voulez » et je suis rentré dans notre cour.

C'est la première fois après l'exil, que vous aviez un rôle dirigeant dans la formation d'un nouveau groupe de communistes ?

Ta question est très intéressante. Disons d'abord que j'ai deux objections, pas très graves, disons que le mot « objection » n'est pas parfaitement exact, mais laissons de côté le vocabulaire et passons à l'idée. Je veux dire que le terme « guide », si on le prend dans le sens habituel dans la gauche, ne rend pas vraiment compte de mes relations avec le groupe des jeunes. Moi, je continuais – je continuerai encore pas mal d'années – à être un communiste, au sens je l'ai utilisé jusqu'ici avec toi, un soldat fidèle de l'armée révolutionnaire du prolétariat international. Pas dans un sens totalement figé, avec des doutes qui croissaient avec le temps et prenaient progressivement la teinte d'objections ou même de divergence. Les jeunes, je ne dirais pas qu'ils étaient communistes, au sens d'engagés dans un vecteur politique, et encore plus qu'ils connaissaient la théorie ou la conception plus générale qui, partant du *Manifeste du Parti communiste* de Marx-Engels en 1848, est devenue pratique avec les bolcheviques de la Révolution d'Octobre et la IIIe Internationale de Lénine. C'était un groupe de jeunes avec trois spécificités : ils venaient de familles qui, soit depuis 1936, soit depuis l'Occupation, étaient persuadées que la gauche, avec pour noyau central le KKE, était le seul groupe qui leur offrait une perspective d'échapper un jour aux tourments de la pauvreté, et l'assurance d'avoir une vie libre et digne. Tous avaient une famille élargie, un ou plusieurs parents, d'ordinaire le père ou la mère, qui avaient déjà payé cher ce choix politique. Ils avaient eu des morts, des gens gravement atteints, des prisonniers, des exilés dont l'esprit avait été ruiné, en plus du corps, dans les premiers camps fascistes de torture de l'après-guerre en Europe. L'heure était, semble-t-il, venue pour eux de ne pas abandonner au milieu la route suivie par leurs familles. De plus, moi, je faisais partie des plus jeunes de la génération de leurs parents et je continuais activement la voie de la majorité éamique de notre village ; et, comme beaucoup de mes compagnons de mon âge, la question de la « continuation » me tourmentait. Tu te souviens, je t'avais décrit mes premières impressions quand je suis revenu au village en 1952 comme permissionnaire ? J'avais constaté que rien n'annonçait le « troisième tour qui arrive » comme le proclamait depuis hors des frontières le chef vaincu, et que beaucoup des gens de gauche évitaient même de se saluer, de peur que les mouchards n'aillent dire qu'ils avaient des relations illégales entre eux.

Le groupe de Platanos m'a alors sauvé du désespoir, ces jeunes brillants de l'EPON qui avaient tant fait pendant l'Occupation et qui avaient laissé à Makronisos un peu de leur chair et beaucoup plus encore de leur âme blessée. J'ai trouvé en eux la chaleur d'un amour ancien

construit dans les difficultés du combat pour la libération, mais aussi les jeux et les fêtes en commun. Ils avaient peut-être trouvé en moi un chaînon pour se rattacher à leur histoire, aux valeurs anciennes, à leur ancienne décision d'exiger les droits de l'homme libre, du père de famille respecté, du citoyen actif. Dans ces cas-là, quand tu reçois plus que tu ne donnes, tu te sens grandir, ton cœur gonfle au point d'exploser, tu deviens le membre, le bras, la jambe, l'œil d'une grande communauté qui peut réussir ce que tu ne penses pas pouvoir faire seul. La même chose est arrivée avec ce nouveau groupe. Sauf qu'en 1952, le lien avec le passé m'avait sauvé, alors que là, c'était la découverte de l'avenir. Si dans le premier cas, il y avait stabilité, dans celui-ci, c'était la beauté du rêve. Si tout ce bavardage t'a fait comprendre ce qui m'est arrivé et ce qui est arrivé aux jeunes dans notre si heureuse rencontre, tu auras résolu ta question. Le « des communistes » et le « guide » ne peuvent fonctionner que si tu les vis dans un cadre d'amour et de confiance.

Ainsi, ce groupe de jeunes actifs pour les législatives de 1956 a commencé à former au village le noyau d'une nouvelle génération de gauche qui avait vécu son enfance pendant l'Occupation et son adolescence pendant la guerre civile. Autrement dit, dans ce coin perdu du nord-est de la Grèce est parvenu le mouvement, encore balbutiant, de jeunes qui s'était manifesté d'abord dans les villes et surtout à Athènes pour les élections municipales de l'automne 1954. C'était le renforcement de la politique de l'EDA qui voulait remplir le vide politique laissé dans le camp de la jeunesse par la dissolution de l'EDNE deux ans auparavant.

1956 a été une année décisive pour l'EDA et pour sa jeunesse, la N.EDA. Dans l'été, s'est tenue la première conférence panhelladique du parti, dont les préparatifs avaient commencé au printemps dans tout le pays, avec des assemblées à tous les niveaux. Dans l'Évros, après des rencontres à Alexandroupolis, Soufli et Didymoteicho, on a réussi à réaliser une réunion de département et à envoyer des représentants à la conférence. J'étais parmi eux, mais je n'ai pu participer, car, entre-temps, la Sécurité m'a arrêté et renvoyé en vitesse à Aï-Stratis. On avait pris soin d'envoyer aussi des représentants des jeunes qui, pendant la conférence, se réunirent à part pour discuter de leurs problèmes spécifiques, et organisèrent un Conseil central avec pour secrétaire Nikos Solomos, ancien condamné à mort, sur la base de la loi 509/1947, dans la grande affaire de l'EPON du Pirée à l'été 1949.

Vous voulez m'en dire plus sur cette affaire ?

Ça a commencé avec l'arrestation de nombreux cadres de l'EPON du Pirée en 1949, et, alors que c'était une affaire locale distincte, la Sécurité y a collé des cadres du Conseil central de l'EPON arrêtés séparément à Athènes, et dans l'été, ce fut l'un des plus grands procès de la guerre civile avec des dizaines d'accusés ; beaucoup d'entre eux n'avaient pas résisté aux tortures infligées pendant l'instruction dans les basses-fosses de la Sécurité et avaient signé des déclarations de repentir pour éviter les plus lourdes condamnations et la peine de mort. Seize cadres du Conseil central de l'organisation, filles et garçons, furent condamnés à mort, la moitié à l'unanimité, les autres à la majorité des cinq membres du tribunal militaire

extraordinaire. Parmi eux se trouvait Nikos Solomos. Une campagne mondiale s'ensuivit pour faire annuler leur exécution ; à la demande du délégué soviétique, l'ONU intervint, et cela eut pour résultat l'annulation de la peine de mort, alors qu'on voyait à nos portes la fin de la guerre civile. Quand, quelques années plus tard, avec les mesures de pacification de Plastiras, les condamnés obtinrent un appel auprès des tribunaux civils, les accusations tombèrent et ils furent successivement libérés en quelques années. Une fois libérés, tous entrèrent dans l'EDA, allant parfois jusqu'à ses échelons les plus élevés. Certains, comme Nikos Solomos, Manthos Tsiboukidis, Giorgos Giotopoulos, Anna, la femme de Solomos, et Vera, la femme de Tsiboukidis, n'échappèrent pas à la déportation à Aï-Stratis par la procédure habituelle des commissions locales de Sécurité sans jugement. Nikos Solomos a été le premier homme déporté immédiatement après les élections de 1958, mais Anna et Vera l'avaient précédé.

Je disais que 1956 avait été une année charnière pour l'EDA. Je me réfère surtout à la 1^{re} Conférence panhelladique et au travail qui l'a précédé. Cela montra que l'EDA était le premier parti grec d'après-guerre avec un fonctionnement démocratique à tous les échelons, un programme voté et des statuts. Les autres partis, bourgeois, l'imitèrent, des années plus tard, après la dictature, mais ils n'ont pas cessé d'être le parti d'un chef, qui n'est élu par les membres de la base que récemment.

Pendant la 1^{er} Conférence, les représentants élus par les membres du parti décidèrent d'en changer le caractère : ainsi, l'EDA, de front de tendances de gauche qui collaborait, est devenue un parti de masse uni organisé par « éléments », par lieu d'habitation et par professions depuis la base, par degrés, organisations par grandes villes ou par département dans l'intérieur du pays ; ils se réunissaient à l'échelle nationale et choisissaient le Conseil national et, après 1958, la Commission administrative du parti élue la première fois en décembre 1959. Parallèlement la jeunesse du parti, la N.EDA, réorganisée elle aussi, a été la première organisation de jeunesse d'après la guerre civile fonctionnant à l'échelle panhelladique avec un conseil central élu lors des conseils de l'EDA où les jeunes représentants décidaient de leurs orientations. Elle aussi a été la seule organisation de jeunesse de ce style jusqu'au changement de régime.

La présence massive de ces jeunes dans la campagne de 1958 a été un soutien important pour l'EDA qui est devenu, après ces élections, pour la première fois dans l'après-guerre, le premier parti d'opposition. La décision du KKE de dissoudre ses petites organisations clandestines dans le pays y a aussi contribué en « libérant » ses cadres, surtout ceux de l'EPON interdite.

Avant de finir ce long récit de mon histoire personnelle dans les années 1950, inégalement partagée entre un long séjour à Aï-Stratis et deux courts passages à Soufli, je voudrais parler brièvement de deux aspects de ces années.

Le premier, d'intérêt général, est mon activité dans la vie culturelle du village que je dois, je leur en suis reconnaissant, au soutien de mes vieux amis de Platanos. C'est la bande avec laquelle j'ai marché tant dans mon action politique que dans les manifestations de mon action sociale. Nous étions d'un côté des chanteurs et des gens de la fête avec de pauvres moyens, de l'autre, des partisans fanatiques de *l'Espoir*, l'une des deux équipes de football de la ville.

Notre choix venait de ce que c'était, nous le pensions, l'équipe *du peuple* et que l'*Évros* représentait les classes moyennes, et qu'aussi, dans l'*Espoir*, jouaient des amis, qui faisaient la fête avec nous, des jeunes de milieu ouvrier, comme Lakis (Apostolis) Papatsaroukhas, mon beau-frère. À Noël 1953 et au Jour de l'An 1954, nous avons décidé, puisque le groupe manquait d'argent, d'élargir notre action et de chanter les kalenda au village en ramassant l'argent au nom de l'*Espoir* (avec sous-entendue, une attente politique, tu le comprends).

Ainsi nous avons formé un petit chœur à trois voix, douze ou treize chanteurs, une mandoline et deux cithares. Résultat encourageant, surtout au plan esthétique, comme le montra le chaleureux accueil de l'auditoire, des anciens qui aimaient bien le chant polyphonique et des petites gens à qui notre tentative rappelait une tradition locale. Soufli en effet, à côté de son caractère rural et de cette tradition, avait développé dans l'entre-deux-guerres un mouvement culturel fort pour une petite ville tout juste intégrée au territoire grec en 1920. Elle disposait d'un orchestre de cuivres qu'avait développé un enseignant de musique actif, monsieur Brahamis, deux-trois groupes de mandoline des écoles primaires, une troupe amateur composée d'enseignants et de filles des familles bourgeoises qui donnait une ou deux représentations par an et organisait les soirées dansantes, des danses européennes, à l'occasion de Carnaval et d'autres fêtes. En plus, nos deux clubs jouaient un rôle de premier plan, au foot et en volley, dans les manifestations et les compétitions du département, et l'orchestre de la philharmonique, entouré d'une petite chorale, jouait lors des fêtes chrétiennes et nationales.

La tempête des quatre ans de guerre mondiale avait balayé tout ça, l'EPON, après-guerre a tenté, dans les conditions de l'époque, une renaissance qui a prospéré pendant les six mois entre la Libération, en septembre 1944, et l'arrivée du pouvoir d'après-Varkiza, en mars 1945. Mais, pourchassée sans pitié par le régime de la nouvelle occupation, elle a disparu au bout de 15 mois, quand la guerre civile a commencé dans le département ; la majorité de ses membres, pourchassés, aboutirent en prison, dans les îles sèches de l'exil ou dans l'enfer de Makronisos et les autres, désespérés, partirent pour les grandes villes pour échapper aux persécutions. Ce fut un coup fatal pour le redressement économique et social de ma petite patrie et pour son apport, si mince soit-il, à la culture grecque. Dans ces années d'après la guerre civile, régnait au village une telle peur qu'elle manqua briser l'élan de Kostas Vogiatzis, un maître inspiré, même s'il était de droite, qui réussit à faire revivre une ruche musicale avec sa petite équipe de mandolines et son chœur de chants démotiques locaux et de succès de la musique savante de l'époque. Malgré la « pureté » politique indéniable de son inspirateur, cette tentative affronta les soupçons des gardiens de la pensée nationale, tant du chef de la sécurité de la gendarmerie, – celui qui me poursuivait toujours – que de celui qui attaquait sans pitié tout mouvement progressiste, le professeur de religion du lycée, dirigeant de la catéchèse, monsieur Kolias, un autre de mes ennemis.

Ainsi, parmi mes compatriotes, ceux du moins que nos initiatives émouvaient, notre entreprise fut jugée, par les uns, comme un effort pour faire renaître le mouvement culturel d'avant-guerre, et par les autres, ceux de l'EAM, comme la suite du souffle de l'EPON pendant les quelques mois où les citoyens avaient tenté de prendre en mains le sort de leur pays, cela parce que dans notre groupe musical, les plus nombreux étaient les anciens éponites de mon quartier. Et le résultat financier n'était pas méprisable, les 1000 drachmes qu'on

pouvait ramasser, avec les prix de l'époque, pouvaient se traduire en pas mal de chaussures de foot dont Lakis et ses copains avaient besoin.

Pour moi qui avais toujours la mauvaise habitude de penser à l'avenir, et qui surtout essayait de trouver une faille dans les murs invisibles et les barbelés que les professionnels de la pensée nationale dressaient autour de moi (ils me voyaient comme l'ennemi mortel de la patrie, leur possession exclusive, et un paria à exclure de la société), c'était une occasion. Et tandis que je réfléchissais au moyen de poursuivre l'affaire, le contrôleur de l'équipe de foot, Achilleas, m'apporta une solution inespérée ; il nous avait suivis la veille des deux grandes fêtes. C'était un homme ambitieux, qui fit de grands efforts pour faire vivre l'équipe, un entrepreneur à succès, le premier boulanger à installer une unité électrique ; il avait des relations avec les autorités malgré un passé proche de l'EAM qu'il réussit à effacer. Néanmoins, il était disposé à troubler les eaux stagnantes de la pauvre société du village et cela nous mit sur des voies parallèles.

Au jour de l'An, il nous avait invités, les quatre protagonistes de l'affaire, à prendre un verre, soudain, il dit, en regardant avec insistance dans ma direction : « Ensemble, nous pourrions faire des merveilles ». À la fin de la petite réunion, nous sommes restés, j'ai repris le sujet : « Moi aussi, je pense qu'avec toi, nous pourrions faire beaucoup. Mais je veux que tu saches – et je suis clair –, si tu acceptes de marcher avec moi, tu vas rencontrer des obstacles, pour ne pas dire des murs. Tu connais mon histoire, tu sais que je reste dans la voie que j'ai choisie, réfléchis bien et si tu es prêt, je suis prêt à faire des plans avec toi. » Il éclata de rire, en secouant tout son corps avec de grands gestes comme il en avait l'habitude, il me sortit un petit discours où en énumérant les arguments un peu en désordre, il disait en gros que notre collaboration serait seulement « civilisatrice ». Il semble que lui aussi avait hérité de l'EPON, l'emploi du mot « civiliser » qui avait une nuance de violence, qui rappelait l'activité « civilisatrice » des colons et des prêcheurs qui ramenaient sur la voie de Dieu les indigènes d'Afrique et d'Amérique. Il ajouta avec emphase que toutes les portes publiques lui étaient ouvertes et qu'il était très ami avec le chef de la gendarmerie – ça, c'était connu de tous – qu'il disposait de différents pistons efficaces dans le cercle du pouvoir et donc : « Laisse-moi faire tout ça, mon frère, je m'en occuperai, ne t'inquiète pas, toi, pense seulement à ce que nous pouvons faire et à amener avec toi les gars de ton groupe qui, j'ai compris, t'écoutent ». Je me suis senti obligé de protester, mon groupe était composé d'êtres indépendants et libres de pensée, et nos actions, nous les décidons en réunion, en respectant les avis opposés et en essayant de trouver un point commun. « D'ailleurs, Aristide peut te l'assurer » ai-je ajouté d'un air entendu (je faisais référence à l'un des deux Aristide du groupe, le seul à droite, la basse, j'ai dû te le dire, de mon groupe de cantates, cousin germain de l'autre Aristide, mon ami d'enfance, éponite et makronisiote).

Le ton de ma réponse ne devait pas être très persuasif puisqu'il sourit et ajouta : « Oui, oui, d'accord. Continuons. » Et on continua à discuter sur le sujet ; parmi les idées qui nous sont venues, on a choisi une représentation de « variétés » qui comprendrait une œuvre théâtrale, si possible locale, et un programme musical avec des chants du groupe que nous tentions d'agrandir et de renforcer par un petit ensemble de mandolines et de guitares.

On commença les préparatifs ; avec Nikos, notre joueur de cithare, nous avons fait le programme de l'intermède musical, avec quelques petits chefs d'œuvres des compositeurs allemands, Mozart, Schubert et Mendelsohn – je me rappelle la *Berceuse* de Mozart, un chant superbe, et la *Cloche* de Schubert⁴⁹⁰ – et quelques cantates d'Athènes et des îles Ioniennes. On avait trouvé quelques partitions, mais pas les cantates ni la *Cloche*. Heureusement, ma mémoire en avait retenu les trois voix, comme on les chantait au camp. En revanche, notre recherche de textes n'a eu que de maigres résultats, nous avons fini avec une pièce en un acte de l'entre-deux-guerres, mais l'ensemble musique-texte ne suffisait pas pour une représentation ; j'ai donc eu recours à mon expérience des revues du camp, près d'un an et demi de participation à ce secteur. J'ai écrit un sketch à cinq personnages à propos de jeunes amis du foot, un dialogue entre deux personnages qui comportait aussi des sous-entendus sociaux et un monologue amusant avec pour héros, un vieux professeur de langue puriste qui voulait devenir joueur de foot. Dans ce texte qui voulait faire rire simplement, j'ai utilisé, malgré les différences, les monologues d'Agop que me rappelle souvent mon ami Dimitris Raftopoulos (d'abord humble travailleur aux revues dans l'île, et, après sa libération, parmi les personnages principaux de la *Revue d'Art*, dans les années 1950). Il y avait un final triomphal que nous avons mis au point avec le deuxième Aristide, la basse « de droite » de notre groupe de chant de Platanos. Ce dernier, tu t'en doutes, Achilleas pourrait l'utiliser comme couverture quand commenceraient les poursuites de la Sécurité et les réactions des dirigeants de droite de notre club sportif que j'attendais, dès que notre tentative serait connue. Dans tous ces morceaux, j'utilisais des motifs musicaux d'Aï-Stratis, ainsi l'entrée, et aussi le final, où il y avait aussi des vers complets, juste un peu changés, venus de l'île. Même le motif musical de base, « la friture », venait d'un sketch de Raftopoulos, qui avait eu un grand succès au camp et célébrait les petits poissons qui constituaient à Aï-Stratis, la seule source de protéines de notre régime alimentaire. En gros, tu comprends, dans cette revue sur le football, triomphaient des succès de l'exil et la production de nos compositeurs. C'était mon secret, que j'ai gardé jalousement pendant toute la durée des persécutions, et que je n'ai confié qu'à très peu d'ami(e)s.

C'était une victoire personnelle que d'apporter au village, la production culturelle d'Aï-Stratis ?

Excellente question, même si je ne peux pas répondre par un simple oui ou non. D'abord, je dirai que c'était une solution de facilité, disons, le recours à quelque chose de connu et de facile. Cette réflexion, outre sa sincérité, pour dire que les actions des activistes de gauche à l'époque n'étaient pas toujours, à tout prix, marquées par la manie politique. Même engagés, nous étions des hommes normaux. Nos actions à tous, donc à moi aussi, n'avaient pas qu'une seule dimension. Naturellement, l'engagement parfois dominait, de sorte que nos petits succès personnels portaient la jouissance de la victoire, je pourrais dire, la joie de la vengeance si on pouvait retirer de ce mot les accents d'une méchanceté et d'un égoïsme destructeur.

⁴⁹⁰*Das Zugenglocklein*, la cloche des agonisants.

On avança rapidement la préparation, le travail de bureau et le choix des exécutants. Nikos, notre maestro, avec l'aide de tous, compléta la liste de ses candidats chanteurs, je terminais l'écriture des quatre morceaux avec l'entrée. Le grand Aristide, mon ami de la maternelle et de l'EPON, avec son habileté remarquable à la mandoline, apprit immédiatement les airs des différents morceaux pour, depuis les coulisses, donner le ton aux acteurs. Et nous sommes passés au choix des exécutants. On a préféré des jeunes qui avaient dépassé l'école primaire, en comptant sur une plus grande habileté. Bien sûr, nous avons aidé, autant que possible dans la partie « parlée », nous n'avons eu pratiquement aucun refus, et nous commençâmes les répétitions. Achilleas avait obtenu de la mairie la salle de répétition de l'orchestre des cuivres qui, à cette époque, était en congé, le petit café de Mme Eleni.

Votre centre électoral ?

Exactement. Tu commences, je vois, à te familiariser avec la géographie du village et les lieux importants de mon action. À la fin de la première semaine, les nuages ont commencé : malgré les promesses à Achilleas du directeur de la gendarmerie que les forces de l'ordre resteraient neutres, le petit chef de la population de Soufli, monsieur Katsikis, voulut y fourrer son nez. Les démissions atteignent 50 % des acteurs, seuls les gamins depuis Mamougas, le petit de neuf ans jusqu'à Patsiamanos, le chef, 13 ans, sont restés inébranlables. De ce que les gars ont vaguement dit à Achilleas, j'ai compris que leurs patrons avaient fait pression sur eux, ils étaient tous employés dans des commerces au marché, patrons sûrement pressés par Katsikis au nom « du dogme national et du danger pour l'ordre public et la sécurité ».

Achilleas, très choqué, répétait « mais je leur avais dit qu'il n'y aurait pas de problème » ; on n'a pas commenté pour ne pas l'ennuyer davantage. On lui promit, avec le grand Aristide et Nikos, qu'on allait résoudre rapidement le problème. On est allé dans les cafés, on a contacté des amis, des travailleurs, et « l'offre » a bien tôt dépassé la « demande ». Tu vas me dire : en ces temps sombres, les jeunes soufliotes étaient si portés sur les représentations culturelles ? Tu vois, il ne faut pas oublier ce qui s'était passé dans l'entre-deux-guerres ; je t'ai souvent déjà donné des éléments sur ces activités à Soufli ; je pourrai y ajouter l'activité de l'EPON dans les premiers mois de 1945, quand environ 70 jeunes, garçons et filles avec quelques-uns plus âgés, musiciens, chanteurs, acteurs amateurs et improvisateurs populaires, firent une grande tournée (elle fit date !) de l'Évros au Strymon, en passant par les capitales des départements et les grands centres. Je me souviens qu'à Kavala où j'habitais alors, elle est passée pendant la semaine des négociations de Varkiza. De toute cette préhistoire ne subsistaient que les mandolines des filles de l'instituteur Vogiatzis, et encore pourchassées par les autorités de la catéchèse. Et voilà que venait s'ajouter notre tentative pour rappeler les temps anciens et troubler l'atmosphère stagnante de l'hiver (au sens propre, et au figuré, tu mets dans le mille).

Nous les avons entendus, et comme chanteurs et comme acteurs, nous avons choisi les meilleurs et mis les autres dans la chorale de Nikos pour qu'ils ne le prennent pas mal. Cette collaboration a été une expérience stupéfiante. Ils ont laissé le café, le tavli [sorte de jacquet]

et les cartes des heures entières et ont consacré leur temps, l'après-midi et le soir, aux répétitions de leurs rôles et de la chorale. Pendant les pauses, je les entendais se taquiner et, parfois, j'y participais. J'ai découvert alors un autre mobile à leur participation : en plus d'un orgueil du type « on va montrer ce qu'on peut faire », il y avait aussi une tendance à faire le coq devant les filles. Cela m'a rappelé que c'étaient de vrais palicares, alors que malheureusement, nous les activistes, ne l'étions pas. Des petites gens simples, on a toujours à apprendre. J'ignore si, parmi eux, il y eut des cas comme dans le premier groupe, mais je crois que le très actif monsieur Katsikis a sûrement essayé. Simplement les gars n'en n'ont pas tenu compte.

Le premier mois, le travail a bien avancé. La chorale se synchronisait et ceux qui étaient dans notre petite revue entraient dans leur personnage. Les gamins étaient surprenants. Ils avaient appris non seulement leur rôle, mais tout le sketch, ils répétaient seuls, et moi, quand je les observais, je trouvais presque chaque jour un geste nouveau, un mouvement, un mot de l'idiome de Soufli plus adapté à la situation. Toutes des initiatives et des improvisations de Patsiamanos. J'ai découvert aussi un talent surprenant chez Asis, qui jouait le maître dans le monologue et le rôle d'un mage arabe dans le dernier sketch. Jamais il n'a été d'accord quand je lui ai dit « ça suffit » dans une répétition, il voulait toujours reprendre un morceau pour essayer une expression qui lui semblait meilleure. Et en général, pas étonnant, il avait raison.

Asis était le fils de la première femme (morte jeune) de Giorgos Mokalis. Giorgos avait épousé une fille plus âgée, « de chez nous », sœur d'un oknite de l'avant-guerre, exécuté par le conseil de guerre en 1948. Bien sûr, elle votait toujours pour nous même si Giorgos était vénizéliste, l'atmosphère pas toujours sans nuages à la maison. Peut-être Asis trouvait-il une nouvelle famille dans notre groupe, peut-être pour cela était-il le plus constant dans notre entreprise, peut-être aussi parce, bien que très intelligent, il avait de mauvaises notes à l'école... Ici, c'était toujours très bien ; même avec le plus sévère des maîtres. Je rencontrais souvent son père au café de Lakis, en face de notre carderie. Un jour, comme je lisais le *Makedonia*, j'ai senti qu'il me regardait avec insistance. Je le regardais aussi et, en souriant, je déménageais à sa table.

-J'ai l'impression que tu veux me dire quelque chose, Giorgis,
-Ça fait des jours que j'y pense et que je veux te demande
-À propos d'Asis, je suppose. Si tu n'es pas d'accord avec sa participation au théâtre, je trouverai quelque chose pour le renvoyer. Mais tu sais, il aime beaucoup ce travail, Asis, et il est très bon, le meilleur de tous. Mais s'il y a un problème (je sous-entendais son emploi à la Poste)

- Non, non, pas du tout, j'ai compris et je suis très content. Mais je voudrais savoir ce que tu lui as fait à ce résistant, que chaque soir il va aux répétitions, et chaque soir il rentre et répète son rôle.

- Je ne suis pas sûr, Giorgis, de pouvoir te dire la vérité. Les gars m'ont appris ses particularités, et j'essaie d'expliquer son assiduité à ce travail. Mais un mot que tu as dit m'éclaire un peu « ce résistant ». Je pense qu'à un « résistant », il faut donner quelque chose qu'il aime, qui l'intéresse, qu'il mérite qu'il s'y consacre. C'est peut-être ce qui est arrivé à Asis, sans que nous l'ayons compris.

Il me regarda silencieux. Finalement son visage s'éclaira et il me proposa :
-Tu veux un café Stéphanos ? Comme ça, mon frère
Naturellement, j'ai accepté son café de bon cœur. Nous sommes restés silencieux, un soupçon
de sourire sur le visage, mais nous en avons dit beaucoup, beaucoup.

Un après-midi, nous avons repéré d'anciens maïdes qui tournaient avec insistance autour du
vieux café, la même chose, le lendemain. Achilleas nous apporta de mauvaises nouvelles.
Quelques Hercules de la pensée nationale à la tête vide, inquiets de voir que la gendarmerie
n'intervenait pas, se sont adressés à l'administration militaire d'Alexandroupolis en leur
disant qu'ils soupçonnaient quelque chose d'illégal. L'armée s'est inquiétée et elle a demandé
aux TEA d'envoyer des renseignements complémentaires. Ainsi s'expliquaient les
promenades des anciens maïdes de la guerre civile. J'ai proposé de m'absenter une ou deux
semaines, le temps de voir ; Achilleas, inquiet pour la suite, mit des objections. Je lui ai assuré
que la pièce en un acte et la revue étaient au point, juste quelques reprises à faire avant d'aller
dans la salle des représentations où on verrait s'il fallait des améliorations. Entre-temps Nikos
continuerait les répétitions, car notre ensemble musical avait un peu de retard. Achilleas nous
avoua alors qu'il avait du mal à s'assurer la salle aux dates fixées et nous déclara : « Je vais
aller voir le contrôleur général à Komotini, on ne peut pas me le refuser ».

Comme je l'avais proposé, je n'allais pas aux répétitions, mais le troisième soir, deux des
acteurs, Dionias et Mangos, des « nôtres », me prirent à part pour me demander des
explications. Ils pensaient que Achilleas (un homme de droite connu) m'avait chassé, et dans
ce cas, ils étaient prêts à tout abandonner le lendemain. En riant, je leur ai parlé des
manœuvres de l'adversaire et leur ai expliqué, que justement pour éviter une dissolution, je
me tenais à l'écart quelques jours. Ils restèrent muets, je leur redis que c'était mon avis, mais
qu'eux pouvaient faire ce qu'ils pensaient juste. Mon avis néanmoins, était qu'ils devaient
poursuivre avec le même appétit, et même résoudre les problèmes s'il y en avait. Je finis : « Il
faut patienter et insister. » Je les ai persuadés même si leur accord n'était pas enthousiaste.
Les problèmes arrivèrent : Achilleas avait l'habitude de traiter parfois rudement les joueurs de
l'équipe qui ne marquaient pas de but. Il n'avait pas compris qu'avec les « artistes », il faut se
comporter d'une façon plus fine et persuasive. Il a donc fallu mon intervention pour calmer le
groupe des plus sensibles, et raisonner par la bande Achilleas.

Ainsi arriva la dernière semaine. De la Philharmonique, nous avons déménagé dans la salle de
l'ancienne maternelle de la première école, la mienne. Une salle assez large avec une vraie
scène, un rideau, des coulisses, etc. Achilleas, entre-temps, était allé à Komotini et revenu
trionphant, brandissait dans sa main droite l'autorisation écrite. La salle était réservée pour le
premier samedi du Carnaval, le lundi et le mardi, on gardait le dimanche libre pour au cas
où... Le jeudi, ondéroula le fil complet de la représentation avant la générale du vendredi,
pour voir si certaines choses avaient besoin de mise au point. À la répétition, comme deux
jours plus tôt, le maître Vogiatzis est venu aider son élève Nikos dans sa première chorale
présentée en public. Ensuite, tous ensemble – Achilleas, Nikos, moi, les deux Aristide et le
maître, nous avons estimé avec optimisme nos résultats. À la fin, le maître nous dit qu'il avait
entendu divers bruits qui couraient « comme toujours chaque fois que quelqu'un prenait une
initiative dans ce village », et qu'il avait décidé le lendemain soir de faire tous les cafés pour

démentir ces accusations sans fondement, en prenant sa mandoline, en général bien acceptée, pour les faire changer d'avis. Et, comme on l'a appris par la suite, il l'a fait !

Alors qu'on allait rentrer chez nous, on a reçu une visite inattendue : deux dames accompagnées d'un sous-lieutenant nous dirent que le dimanche elles avaient réservé la salle pour l'Association des amis de l'armée et qu'elles voulaient que le dimanche matin, la salle soit nettoyée pour la décorer pour Carnaval. J'ai senti à mes côtés Achilleas, tout interdit. Paradoxalement, en un éclair mon esprit a fonctionné, je lui ai murmuré : nous rendrons la salle samedi soir à minuit. Il m'a regardé comme s'il me disait : mais t'es devenu fou ? À nouveau je lui ai glissé dans l'oreille : laisse-moi faire, aies confiance.

Il se tourna vers les nouvelles arrivantes et leur dit, l'air parfaitement tranquille : « nous vous la donnerons samedi à minuit ». Les deux femmes et l'officier restèrent muets quelques instants. Puis, stupéfaits, semble-t-il, devant une telle disponibilité, ils ont bredouillé : « Non, non... pas besoin de se presser, le matin nous suffit. » Ils ont murmuré un genre de « merci » et sont sortis. Achilleas éclata en utilisant en français tous les verbes, les noms et les adjectifs du vocabulaire des jouissances sexuelles. C'était leur dernier effort pour empêcher les représentations. Le plus en colère était le maître Vogiatzis. Une fois tous un peu calmés, Achilleas posa la question à laquelle tous pensaient :

- Mais comment tu veux faire ?
- Ce n'est rien de grave, juste s'assurer de cinq-six balais, autant de pelles, une petite carriole ; et si le Dieu des bons chrétiens est d'accord et continue comme ce soir à mettre de la neige à la porte, on regroupe les chaises, et la propreté est un truc facile.

Après cette victoire sur le dernier obstacle mis par les défenseurs de la nation, plus d'embûches avant la représentation. Notre seule angoisse concernait le public : après cette dernière expédition de la pensée nationale, viendrait-il ? Le hasard nous a aidés un peu : à la suite d'un problème technique, le cinéma de la ville ne fonctionnait pas ce soir-là. Nous n'avons jamais cherché à savoir si c'était une panne réelle ou un sabotage du technicien. Vangelis, qui faisait fonctionner le projecteur, était le fils d'un résistant qui se trouvait alors en Pologne, il avait appris le métier dans les cités d'enfants ramassés par Frederika⁴⁹¹, pendant la guerre civile, il était l'un de ses nombreux enfants de familles de gauche pourchassées qui prenaient soin de cacher leur sympathie pour nous et se taisaient. Dans les années 1960, il ouvrit ses ailes et, après le changement de régime, il devint conseiller municipal de gauche de notre ville. En tout cas, c'était un présage favorable et le soir, la salle était pleine. Depuis les fentes du rideau de gauche, je regardais l'auditoire. L'acte s'est bien passé, la petite chorale, encore mieux, et la petite revue, encore plus. Notre Asis a provoqué des éclats de rire, jusqu'à monsieur Katsikis qui, du premier rang, nous a adressé un sourire jusqu'aux oreilles. Il était venu, semble-t-il, inspecter notre affaire pour découvrir le doigt du communisme. À la fin, après le final qui unit toute la troupe sur la scène, Achilleas a jailli de la coulisse et m'a tiré vers le public qui applaudissait debout. Je m'y attendais et j'avais

⁴⁹¹ La reine Frederika en 1947 réunit dans des cités d'enfants les orphelins de la guerre civile, les enfants de villages détruits et ceux des familles de gauche emprisonnées pour leur donner un emploi et en faire de bons citoyens bien pensants et nationalistes.

décidé de résister, je suis parvenu à le persuader ; bien sûr, je l'ai ennuyé, mais il le fallait, car Katsikis, dès qu'il m'aurait vu, aurait peut-être perdu son sang-froid et ça se serait mal terminé.

Katsikis ne savait pas que vous étiez l'organisateur principal ?

Bien sûr que si, mais il n'avait encore rien fait de grave, car il n'avait pas l'accord du commandant de gendarmerie qui était l'ami d'Achilleas. Je t'ai dit qu'il fourrait son nez partout. Les premiers refus de gars qui étaient d'accord au début, c'était lui ; les membres du conseil de gestion qui, la dernière semaine, se sont opposés, c'était lui vraisemblablement, et en règle générale, il a fait tout ce qu'il pouvait. Sa présence à la première représentation voulait juste nous rappeler, à tous, public y compris, que l'œil du pouvoir avait tout sous contrôle.

Immédiatement après la représentation, l'expédition proprement dite avec des balais et de la neige est devenue une fête. Tous les jeunes, garçons et filles, en chantant des airs de la revue et le « Les rossignols chantent et je pleure » de la chorale, se sont jetés au travail avec entrain et en une demi-heure, la salle était vide et brillait de propreté. Alors fit son apparition une petite dame-jeanne de vin de Soufli à laquelle avait pensé, sans le dire, le grand Aristide, chaud partisan des fêtes dionysiaques ; les satires soufliotes ont remplacé les chants de la revue en provoquant les éclats de rire des jeunes, et l'affaire s'est terminée sur un zonaradiko tandis que les instruments (Aristide et deux guitares) jouaient des petits airs de Soufli ; et donc... la salle a eu besoin d'un second nettoyage.

Le lundi nous avons donné deux représentations à prix réduit, et gratuites pour les grands-mères, le mardi, une représentation spéciale pour les écoles. Les trois à six classes étaient quasi toutes là, à l'initiative de leurs maîtres, notre ami Kostas Vogiatzis y avait mis la main. La troisième, du quartier de Pagona, ne participa pas autant, car son directeur, nommé sous Metaxás irrégulièrement et chaud partisan de la pensée nationale, s'était opposé à ses confrères. Le dimanche matin, en buvant une bière avec moi, Achilleas me dit qu'il avait eu peur que Katsikis, voyant l'échec de ses tentatives précédentes, ne m'arrête et m'envoie à Aï-Stratis. Je le rassurai et lui dit que Katsikis avait mille autres raisons de m'envoyer dans l'île, qu'il était inutile d'y ajouter le théâtre de l'*Espoir* et que, si cela arrivait, il ne fallait pas avoir de regrets.

Et deux mois plus tard, vous étiez à Aï-Stratis

Oui à peu près. J'avais même commencé à m'inquiéter parce qu'on ne me renvoyait pas. Avais-je fait une concession à l'adversaire ? Je me rappelais qu'à la Chambre des députés d'après-guerre, en France, Cassin, un vieux cadre du Parti, avait été à un moment de son discours applaudi par les catholiques gaullistes et qu'alors, se tournant vers la gauche et les députés de son parti, il demanda stupéfait : « quelle erreur ai-je commise, camarades, que nos adversaires m'applaudissent ? » Plus tard, quand j'ai repensé à ce genre de réactions bizarres

dema part, je l'ai expliqué comme une déviation dont souffrent les communistes que les autres ne peuvent comprendre. Quant à ma permission d'un an et demi, alors que l'autorisation n'était que pour deux mois, je crois que deux choses yont contribué. Le commandant par lequel devait passer le rapport de la Sécurité pour demander ma déportation au ministère appliquait ses textes avec attention ; ainsi il lui fallait des éléments concrets de mon activité « hors la loi » et des accusations précises d'habitants. De plus, ma place de représentant officiel de l'EDA pouvait avoir provoqué des hésitations chez un officier légaliste. Quant à Katsikis, d'après quelques remarques qu'il fit à ceux qu'il faisait venir dans son bureau pour les réprimander pour leurs relations avec moi – c'est arrivé plusieurs fois à Nikos, notre maestro, et à la petite Rinio Papatsaroukha alors au collègue – j'ai compris qu'il pensait qu'un exilé de gauche en permission, le seul qui lui avait dit tout net qu'il était communiste, ne pouvait qu'avoir créé une organisation illégale. Donc, il cherchait à mettre la main dessus pour m'envoyer au tribunal militaire et gagner une étoile à ses épaulettes. Quand je l'ai compris, je me suis mis à jouer avec lui, mais le jeu avait assez duré, et la fin était connue.

Un matin, avant l'aube, j'ai entendu un petit bruit à la fenêtre ; Zarkada, le sergent de la Sécurité me demandait de sortir. Si tu te souviens, c'était l'un des trois hommes qui me suivaient, mais il était différent parce que très discret ; un jour, au café alors que j'étais avec mes compagnons de Platanos, il nous avait fait offrir une carafe d'ouzo que nous lui avons rendu une autre fois. Je suis sorti furieux, mais j'ai vu son visage sombre et me suis calmé : « Qu'est-ce que tu veux, dis donc, avant l'aube ? ». Dans ses paroles embarrassées, j'ai compris que l'autre (Katsikis) m'envoyait l'ordre de venir à son bureau. J'ai répondu que j'allais me laver, m'habiller et venir.

– Tu n'as pas compris, fit-il sans me regarder dans les yeux
Je me rappelle exactement ce moment. « Il veut que nous venions ensemble » Il était clair que nous en venions au dernier acte du jeu. La « purification » commençait. Je lui ai dit d'attendre que je prenne mes affaires et salue ma mère et... on yva.
- Bien, fit-il, tout ému, je descends t'attendre au carrefour, je ne peux pas voir ta mère pleurer. Et il se mit à descendre.

Je n'ai jamais rencontré un homme de la Sécurité aussi sensible. Je l'ai attribué alors au fait qu'il buvait pas mal et que la boisson, même si elle devient circonstance atténuante pour un acte criminel, d'ordinaire, rapproche les hommes. Maintenant, je pense que c'est à tort que nous alors, comme le fait aujourd'hui le gouvernement Papadimos⁴⁹², nous tirions une ligne droite et séparions les gens en « nous » et « les autres », sans penser aux cas personnels, ni

⁴⁹²Loukas Papadimos a été Premier ministre du 11 novembre 2011 au 16 mai 2012.

Stéphanos Stéphanou expliqua son allusion. « Elle concernait la façon dont gère la question des impôts un gouvernement qui n'avait pas reçu de mandat du peuple, mais avait été formé pour répondre aux exigences des grandes puissances de l'Union européenne. L'essence de sa méthode, comme celle des gouvernements d'après la junte, pour trouver des recettes publiques n'a pas été de chercher chez ceux qui en avaient les moyens, en luttant contre la fraude fiscale, mais de prendre des mesures horizontales de coupe des salaires et des retraites, donc de frapper ceux qui étaient déjà assujettis, et de réussir ainsi à diminuer le niveau de vie de 25 % des familles en dessous du seuil de pauvreté et d'avoir un chômage des jeunes au-dessus de 50 %.

soupçonner que certains sentiments humains sont communs et indépendants des croyances et des convictions.

Mon autre côté, « personnel »

Quand pour la seconde fois, je suis allé à Aï-Stratis, je n'avais pas seulement mon paquet et mon sac, comme d'habitude pendant mes six premières années d'errance dans les îles de la mer Ionienne et de l'Égée, durant lesquelles je pensais très peu à mes responsabilités envers la famille Stéphanos. Cette fois, j'avais une nouvelle charge, pour la première fois, une obligation, et en même temps, un nouveau sentiment. Pour la première fois, je n'étais plus une unité individuelle, j'étais un couple avec Pagona. Quinze jours avant les élections de septembre 1953, un peu en vitesse parce que je pensais qu'après les élections, je n'aurai plus tellement de temps à Soufli, j'ai annoncé à Pagona Papatsaroukha que, pour ma part, le lien qui nous unissait n'était pas simplement la relation étroite de deux camarades de sexe différent décidés à marcher ensemble à la recherche d'un avenir idéal avec la gauche, mais, en même temps, un sentiment d'attraction entre un homme jeune et une jeune femme qui, en un an de collaboration politique et de présence constante, avaient appris à se connaître, à estimer leurs points communs et leurs différences, et pouvaient décider – du moins je le pensais – de s'unir pour la vie. Tu vois, ce n'était pas « le coup de foudre ». C'était plutôt un sentiment né dans les débuts de notre rencontre, puis des tempêtes étaient passées, quelque chose de la tête, plutôt que du cœur.

À quoi attribuez-vous ce sentiment qui n'était pas un « coup de foudre », mais quelque chose qui s'était développé dans le temps et par la tête ?

Un psychanalyste pourrait te répondre... ce que je peux te dire, c'est que, si tenons compte aussi d'un certain manque d'audace, typique de mon enfance, la raison principale venait de cette décision de mon adolescence de me consacrer à ma route politico-sociale qui n'était pas pavée de roses. Et donc, je ne devais pas m'alourdir d'embarras supplémentaires. D'ailleurs, les autres camarades qui ont été condamnés avec moi, sauf Orestis qui était fiancé à Tassoula, bien que plus âgés la plupart, n'avaient pas de liaison stable à l'époque de notre arrestation. Je n'étais donc pas le seul, il semble que beaucoup dans ma génération avaient la même vision, et cette route que nous avions prévue pleine de difficultés, nous l'avons eue, plus même que prévu. Mais arrive un moment où, comme l'a proclamé le Nazaréen, l'homme, même engagé, reconnaît qu'il a des obligations non seulement envers l'histoire et son avenir, mais aussi envers son espèce, un être vivant et doté d'une âme. Cela n'est pas seulement une obligation, mais une confirmation de son instinct que sa marche n'est pas seulement le chemin d'un individu qui appartient à un ensemble plus large, mais une existence comme membre d'un couple où l'autre est « la moitié du ciel ». Cette heure devait aussi arriver pour moi, ce fut le 6 septembre 1953.

Et c'est arrivé de manière étrange. J'avais décidé deux jours plus tôt de dire à Pagona, à notre prochaine rencontre, en deux mots : « Tu sais, ma fille, je pense ces temps-ci qu'il ne suffit pas que je te ressente comme une compagne en général, mais comme ma compagne. Je

voudrais que tu deviennes ma femme. J'ignore si ça te semble bizarre, mais je suis prêt à toute réponse. » Nous étions dans l'une des deux pièces de la maison, à la table, dans le coin, Irène lisait. À un moment elle sortit. Rinaki persiste à dire que je l'ai envoyée chercher des cigarettes chez Mousikas, l'épicier. Sincèrement je ne m'en souviens pas. En tout cas, elle s'est absentée assez longtemps, alors que l'aller-retour chez Mousikas ne prenait pas plus de cinq minutes, bien assez pour l'étrange discours que j'ai fait au lieu de la petite proposition que j'avais en tête. Vois un peu notre maladie, ma maladie en tout cas, toujours lier nos affaires personnelles au grand souci que nous avions en tête, changer le monde... Je suis donc parti de loin en parlant de notre lutte commune et de ce qu'elle nous avait coûté jusque-là, en signalant que ce n'était peut-être que le début, puis je suis passé au respect que j'avais pour toute sa famille, sa morale et son comportement social – encore heureux que je n'ai pas résumé la situation politico-militaire mondiale – et j'ai terminé : « Tu sais, je suis décidé à continuer ce chemin que j'ai pris il y a douze ans, je pense que toi, tu dois penser à peu près la même chose. J'attends donc de t'entendre dire si tu es d'accord pour faire de nos deux routes parallèles, une seule pour le reste de notre vie. » J'ai poussé un soupir de soulagement comme si je posais ma bêche à la fin d'un long travail dans les vignes.

Je n'avais levé les yeux à aucun moment. Tout doucement, j'ai levé la tête et j'ai vu son visage ; ses cheveux blonds jouaient dans le soleil du soir qui passait par la fenêtre, elle me regardait de ses yeux bleus si rares qui faisait que sa mère, depuis toute petite, l'appelait « ma bleue », son visage commença à prendre le léger sourire qu'il avait d'ordinaire quand elle était stupéfaite ou ne savait que dire.

J'ai attendu une minute qui me sembla – comme l'écrivent les auteurs de textes légers – un siècle. Elle n'a pas dit Oui, mais, avec un sourire encourageant, elle a prononcé trois mots : j'y penserai. « Bien sûr, c'est une affaire très sérieuse, l'affaire d'une vie » me suis-je empressé de répondre, alors qu'au fond de moi j'attendais un Oui tout rond ! Nous nous sommes regardés une ou deux minutes en silence, j'ai tourné le regard vers la fenêtre le premier et j'ai changé de sujet - malheur si je me souviens du sujet, toujours mon bavardage habituel. Puis je me suis levé, je suis parti en finissant avec

– Je repasserai après-demain, j'espère te trouver. Elle répondit avec un sourire
– Bien, au revoir

Le soir, je ne l'ai pas vue à la promenade, sans doute elle n'était pas descendue. Le surlendemain, en rentrant le soir du travail aux champs, j'ai fait un détour par son quartier, je l'ai vue, de loin, broder sur la terrasse. C'était son maigre salaire quotidien qu'elle gagnait en travaillant pour les soyeux qui exploitaient les jeunes filles sans travail du village, de façon non pas capitaliste, mais médiévale, pour un morceau de pain au sens propre⁴⁹³. Comme j'approchais, elle entra dans la pièce et m'accueillit debout, avec un grand sourire et ces mots simples : Parfaitement monsieur, je suis absolument d'accord.

⁴⁹³StéphanosStéphanou m'expliqua que dans les années 50, comme les quatre fabriques de soie avaient fermé en raison de l'effondrement de la production de cocons, beaucoup de jeunes filles sans travail s'adressaient aux commerçants en tissus de soie pour obtenir un maigre revenu en brochant. Ils ne payaient pas le travail en argent, les jeunes filles devaient trouver des familles, des amis, des connaissances qui achètent les étoffes, ce qui faisait baisser les salaires, déjà très bas vu l'offre importante, c'est ce que j'appelle médiéval ».

Je m'avançais timidement, elle m'ouvrit les bras et m'embrassa. Ce fut le premier baiser érotique de ma vie.

Cette histoire – et le mot n'est pas péjoratif, car notre lien avec Pagona, a été une histoire très importante dans tout mon parcours- a traversé de nombreuses tempêtes, comme dirait grand-mère, elle l'a marquée de son sceau inaltérable jusqu'au 9 juin 2001 quand j'ai perdu ma compagne. Elle fut ma relation la plus forte et la plus tendre avec l'Autre, elle m'a soutenu de façon inimaginable dans chacune de mes actions et dans chaque grande épreuve (et il y en eut beaucoup). Cette relation a commencé comme un choix logique des deux côtés et s'est développée en un lien psychique fort qui comptait en lui des difficultés ; il a fallu, pour qu'il se maintienne et prenne de la force, une inimaginable force de résistance, de persévérance et de patience, surtout de la part de Pagona, qui portait la plus grande charge de mes épreuves et de mon âme. C'est ce qui me fait éprouver une infinie reconnaissance pour son existence dans ma vie qui touche parfois à la culpabilité. Inutile de te donner des détails, il suffit de feuilleter le merveilleux livre qu'elle a laissé. C'était une relation qui s'est renforcée dans une correspondance de six années, entre Soufli et Aï-Stratis, et pas mal de mes mois de liberté quand, entre l'été 1962 et le début de 1966, j'ai été absent pendant de longs moments de la maison pour remplir mes obligations politiques, comme plus qu'un simple activiste de la gauche grecque.

Vous parlez de culpabilité, qu'avez-vous en tête ?

Laisse-le dans ma tête. D'autres choses me pèsent. Quand Pagona a accepté, c'était peut-être le résultat d'une pensée mûrie, d'un choix dont elle connaissait les conséquences, d'une décision prise dans son adolescence de suivre les choix politiques de sa famille. Elle l'a fait en restant cinq ans en prison, sans se plaindre, elle a continué ce combat. Cela suffit à la situer parmi les dizaines, les centaines de nos combattantes au village. Mais sa décision de lier sa vie à un communiste acharné comme moi qui ignorait si demain, et pour combien de temps, on allait l'envoyer loin d'elle, la mit en première ligne des cibles de nos adversaires. Et c'est arrivé souvent, ainsi quand, lors de ma deuxième permission avant les élections de 1956, le directeur de la gendarmerie changea et nous fit venir, huit ou dix Soufliotes pour nous connaître, – trois-quatre en permission et deux trois vieux communistes d'avant l'Occupation – ; il convoqua aussi deux femmes, aucune n'appartenait à la haute hiérarchie, c'était les deux sœurs Papatsaroukha, Pagona et Popi ; deux filles tout juste inscrites à l'EPON au printemps 1944, condamnées par le tribunal militaire à 15 et 20 ans, simplement parce qu'elles n'avaient pas accepté de dénoncer leur père parti au maquis, comme conspirateur, bandit, ennemi de la patrie et autres. C'est la première fois que j'ai senti la culpabilité se nicher dans ma poitrine. J'ai compris que mon « ami », Katsikis, qui décidait de la dangerosité des gens de gauche, avait pris en compte mes liens avec elles. Et toute la famille Papatsaroukhas, en raison de ces liens, serait pendant des années sur la sellette. Si tu comptes les quatre années pendant lesquelles la maison ne m'a vu qu'en invité avec mes fréquents voyages Thessalonique-Athènes, mes tournées en Grèce du Nord, en Épire et en Thessalie et les trois élections (1961, 1963, 1964) qui m'obligèrent, comme candidat, à rester dans l'Évros

un ou deux mois chaque fois, tu vois quel bon chef de famille j'ai été ! Pendant les quatre ans à Yioura et à Leros, d'avril 1967 à février 1971, Pagona, en plus de sa présence continuelle et de son travail pour la gauche, a été une compagne digne, une tendre mère pour notre Katerina et un chef de famille infatigable. Voici mes grands péchés. Il y en a d'autres quotidiens, petits, qui ferait rire Pagona, si elle pouvait les entendre.

Parlez-moi de l'influence de votre action politique, comme cadre désormais de la gauche, sur votre vie familiale

Quand nous avons commencé cette longue discussion, mon idée était de me limiter à cette période de ma vie que j'ai appelée « action d'un des nombreux activistes de la gauche ». Maintenant, tu me forces à violer cette décision et tu as raison, car on ne peut couper au couteau la vie d'un homme à 34 ans. Il y a eu alors une décennie d'évènements politiques intenses en Grèce et, encore plus intense, d'une participation significative de la gauche aux évènements. Et dans ce climat, mon rôle a changé ; j'ai cessé d'être un « grand garçon » comme dirait notre prosateur Kostas Paroritis. Je suis adulte désormais. Je ne me contente pas comme pendant les deux décennies précédentes d'être le soldat discipliné qui exécute les ordres. J'ai une part, même si elle est petite, à la formation des décisions et des directions de la ligne⁴⁹⁴ comme on disait alors et comme beaucoup continuent à le dire, et cela signifie davantage de responsabilités et d'action. Jusque-là, les choses étaient plus simples, malgré les difficultés, les obstacles et les intrigues, plus faciles paradoxalement. Dans ce climat de maturation politique, j'ai mûri et en famille aussi. Je cesse d'être un membre de la famille de Dimitros Stéphanou et je prends les responsabilités de chef de famille, autant que me le permet la disponibilité de Pagona à les alléger – et elle le fit toujours avec succès.

Ta question correspond à la deuxième partie de ma vie de combattant. Dès le début, je voudrais indiquer que Pagona l'a rendue dans son livre *Aux invisibles*, d'une façon parfaite. Sobre, sans exaltation inutile, avec une humanité profonde qui exprime toutes nos joies et nos souffrances communes. Comme tu le sais, après trois exils et deux permissions (exactement « déportation à domicile »), à la fin de 1959, j'ai été déporté à Athènes. Cela nous a permis, dans le premier trimestre de 1960, de mettre fin à sept années d'incertitude, dont les six années de correspondance entre Soufli et Aï-Stratis. Et puisque passer son exil dans un camp dans une île lointaine n'a rien à voir avec être déporté dans une capitale bruyante au centre des évènements politiques, cela me permit, malgré les obstacles variés mis par le pouvoir, de participer activement à la formation de ces évènements. De cette participation nous parlerons plus bas, dans la mesure où ce texte le permettra. Puisque tu insistes, décrivons brièvement ma participation à ma nouvelle famille en construction. Ce n'est pas par hasard que j'ai appelé

⁴⁹⁴StéphanosStéphanou lors d'une interruption : « L'emploi habituel du mot "ligne" qui continue à dominer dans la phraséologie des partis de gauche, me gêne, car il renvoie à une conception linéaire du fonctionnement d'un parti de gauche, qui s'il veut être efficace et créatif, ne peut en aucun cas être la transmission en ligne droite de conseils, mais doit circuler à plusieurs niveaux, jouer avec une diversité infinie de représentations pour pouvoir accueillir et composer une infinie diversité de besoins, de points de vue, avec attention et décision, c'est-à-dire répondre aux besoins d'un organisme multicellulaire dont les parties, aussi haut que se trouvent certaines d'entre elles, soient alimentées et alimentent par un amour de l'autre toujours en éveil et actif ».

Pagona, chef de famille. Mon action quotidienne dans les besoins du mouvement, ceux de l'EDA et de la Jeunesse, et mon activité nourricière, travailleur dans le plastique à Kallithéa, chef des archives à l'EDA, ne me laissaient que quelques heures tardives, le soir, à la maison. La maison, c'était une pièce au 1 rue Plapoutas qui donnait sur une jolie cour dallée, commune à trois familles, que Pagona décrit, bien à propos comme une cour des miracles. Ce lieu aimé, avec un petit citronnier à son extrémité, n'était qu'un couloir menant à la porte de sortie de la maison à deux étages. C'était notre petit quartier quand nous eûmes fait connaissance des trois autres familles, celle du propriétaire, l'excellente madame Fifi Kokkinaki, de monsieur Stéphanos et madame Katina, des Crétois de Sitia, et de la famille Vagena de Dráma. C'était aussi le lieu des cérémonies, où eut lieu la fête de mariage, pauvre mais avec beaucoup de joie –, le 20 mars, et le lieu où l'été on accueillait les nombreux amis des garçons en exil et des filles en prison et où on faisait la fête avec deux bouteilles de vin au tonneau, quelques frites et des keftes, mais avec beaucoup, énormément de chansons contemporaines, surtout du Theodorakis, des blagues et beaucoup d'entrain. Dans cette petite pièce, Pagona a apporté son chagrin de la perte de notre petite fille, la première, après les élections de 1961 ; on y a apporté aussi la joie suprême de la famille, notre petite Katina, en février 1953. On y a installé notre premier foyer : à côté du lit double, seul meuble de la pièce, on a ouvert deux chaises pliantes apportées par madame Fifi, comme cadeau de mariage, l'armoire en bois et la glacière confiées par madame Zacharopoulou, la mère de deux beaux garçons, Giorgos et Nikos avec qui on déchargeait le bateau au port de notre île d'exil et on jouait au volley, et on a installé la cuisine sous l'escalier qui montait à l'étage, avec les assiettes et les couverts que nous avaient donnés nos compatriotes, des amis d'exil et de prison, tous de pauvres cadeaux de mariage.

En parlant des cadeaux, je me rappelle quelque chose de très émouvant. Ilyas Galifas, un gars de Pyrgos avec qui j'avais été à Céphalonie, moi condamné légèrement, lui à vie pour des faits de l'Occupation, nous nous étions retrouvés à Aï-Stratis, après les élections de 1958, quand on l'a amené, fraîchement libéré de prison ; il avait beaucoup agi pour l'EDA et le responsable de la Sécurité ne lui avait pas pardonné : « Tiens, prends les 156 drachmes, me dit-il, c'est de la part de cinq compagnons, des déportés, et bonne chance, mon frère ». Tu dois comprendre que les gars avaient dû prendre sur leurs cigarettes, et peut-être sur leur repas pendant plusieurs jours pour nous montrer leur amour. Dans cette cour, on parlait le soir avec mon ami Christos Zarbani– avec qui j'avais été dans la même tente à Yioura, un mineur condamné lourdement avec les 80 du village de Pagonda à Samos –, quand il arrivait très sombre, car il ne s'entendait pas bien avec sa copine. On buvait quelques verres de son tsipouro et ensuite, on se jetait dans les chants de résistance. Cette petite pièce ena hébergé du monde, des compatriotes qui descendaient à Athènes pour l'hôpital, des mères des villages de notre département qui venaient voir leurs enfants en prison à Égine ou à Averof, et des étudiants, beaucoup d'étudiants de Thessalonique, des amis de Rinio ou des cadres de la N.EDA qui nous apportaient des nouvelles de l'organisation. Quand, au printemps 1963, on a décidé de déménager à Thessalonique pour retrouver la famille Papatsaroukhas et laissé à notre place Lakis, le frère de Pagona, président alors des maçons d'Athènes, j'ai invoqué mes trajets Athènes – Thessalonique pour les réunions du Bureau du comité de la N.EDA. Dans cette cour, nous sommes revenus avec Pagona, quand, avec les représentants de

Thessalonique, nous avons fait les 42 kilomètres du second marathon de 1964 qui se terminait à la statue d'Athéna⁴⁹⁵. Madame Katina nous avait gardé de l'eau chaude pour soulager nos pieds fatigués.

J'étais sûr que tu prendrais soin de nous, madame Katina, ai-je plaisanté

Mais que dites-vous monsieur Stéphanos, dit-elle avec son accent caractéristique, ce n'était pas possible que vous fassiez la marche et ne passiez pas par la maison ?

Une réponse désarmante.

⁴⁹⁵ Marathon : marathon international de la Paix, le premier est organisé (et interdit) à Athènes en 1963.

10. La dictature des militaires

Mais la grande épreuve de ma nouvelle famille a été la dictature de Papadopoulos, mon arrestation à six heures moins le quart le vendredi noir, et mon exil de quatre ans à Gyaros et à Leros. Ma première pensée a été qu'on avait proclamé la dictature que *nous n'attendions pas avant les élections de mai*, selon la version officielle du parti soutenue par une série d'articles dans *Avgi*. J'ai commencé à avoir des doutes quand je suis resté seul, une heure environ, au poste de police où m'ont remis les trois flics de la Sûreté qui m'avaient arrêté littéralement dans ma chambre à coucher, alors que près de la moitié des membres du Bureau de la Commission de l'EDA de Thessalonique, dont j'étais membre, appartenaient à la juridiction du même poste. Lors de la fouille au corps, on a trouvé dans la poche de ma veste 200 drachmes que je savais être la seule fortune de la famille. Pagona les avait mises sans que j'y prenne garde, quand elle m'avait apporté la veste.

Et tandis que l'inquiétude me tenaillait, j'ai senti une tristesse invincible me saisir à la pensée qu'à la maison, ils n'auraient pas de quoi acheter le lait de ma fille. Pagona m'a alors rappelé le passé par son sang-froid. Notre expérience disait que, plus vite tu trouves où ils ont mis ton bien, moins il y a de possibilités qu'ils te le « mangent » en douce. Tandis que je me trouvais à la Sûreté, pendant deux jours, ils ne lui ont pas dit où ils me tenaient. Cela a suffi pour que se répande en ville le bruit qu'ils m'avaient éliminé. Naturellement, il ne m'était arrivé rien de tel. J'étais à la Sûreté avec trente à trente-cinq autres personnes, des cadres du parti de Thessalonique, et nous bavardions avec les flics que nous connaissions et qui nous connaissaient, comme si nous étions des voisins de palier. Nous essayions de comprendre ce qui s'était passé et qui en était responsable, ce qu'ils ignoraient, eux aussi. Dans l'après-midi seulement quelqu'un est venu et nous a demandé : « Vous connaissez un certain Kollias ? »

Nous nous sommes tous mis à rire. C'était le fameux procureur (ou substitut) de la Cour de cassation, connu pour son rôle paragon gouvernemental dans l'enquête sur le meurtre de Lambrakis. Nous avons immédiatement supposé que l'affaire partait du Palais, puisque Kollias était connu comme l'homme du roi. Le lendemain, nous avons appris les noms de la Sainte Trinité : Giorgos Papadopoulos⁴⁹⁶, Stylianos Pattakos⁴⁹⁷, Spyros Makarezos. Maintenant, nous savions à peu près de qui il s'agissait. Le reste est connu par la presse. Une semaine à peu près de circulation, les menottes aux poignets, dans des prisons de Thessalonique et dans les geôles d'un aéroport militaire abandonné, embarquement dans le ventre d'un transport de troupes, dans l'Égée pendant trente-six heures, et débarquement l'après-midi du Vendredi saint à Yioura. La famille avait à nouveau son exilé. Par la première lettre arrivée de la maison, j'ai appris qu'il y en avait deux. Le second, c'était Rinaki, la seule des deux familles Stéphanou et Papatsaroucha, qui s'en était tirée pendant la guerre civile et la « démocratie » qui l'a suivie ; elle allait, elle aussi, faire son « service ».

⁴⁹⁶Giorgos PAPAPOULOS, 1919-1999, militaire de carrière formé sous Metaxás puis en stage à la CIA, farouchement anticommuniste. Colonel, il devint Premier ministre, régent puis chef de l'État après le coup d'état du 21 avril 1967.

⁴⁹⁷Stylianos PATTAKOS, 1912-2016, militaire de carrière farouchement anticommuniste et partisan d'une orthodoxie puritaine, il est ministre de l'Intérieur de la junte après le 21 avril.

Mais la famille, au sens plus large, a eu d'autres pertes. Chronis a échappé à l'arrestation, est passé dans la clandestinité et a été l'un des quelques cadres de la N.EDA et de la Jeunesse Lambrakis qui, avec Theodorakis, ont formé le Comité de Pâques, le premier noyau d'une organisation antidictatoriale quia fait son apparition publique avec des proclamations signées du *Front Patriotique Antidictatorial* (PAM). Six mois plus tard, il est tombé entre les mains de la Sûreté, a été sauvagement torturé et, avec un groupede jeunes de l'EDA, condamné à une lourdepeine. Apostolis, au bout de quelque temps, a commencé à circuler, il est monté à Thessaloniquevoirsa mère, et il l'a payé par son arrestation et plusieurs jours de tortures au III^e Corps d'Armée, parce que ses persécuteurs croyaient qu'il était agent de liaison entre l'organe central du PAM et le KKE à Athènes et leurs annexes à Thessalonique. Giannis a réussi à ne pas être arrêté et il a commencé à circuler après la libération des exilés de Leros. Ces quatre années qu'a duré mon exil à Gyros et à Leros, ma famille a vécu des difficultés inimaginables qui l'ont menée au bord du gouffre. Son principal soutien économique a été le mince revenu du travail de Popi, ma grande sœur, et toutes les miettes que réussissait à ramasser la machine à tricoter de Pagona. Insuffisantes naturellement pour la subsistance élémentaire de quatre âmes, parmi lesquelles un enfant de quatre ans. Aide précieuse, les subsides généreux de quelques amis, comme Maria et Xenophontas, Tolis et Victoria, des dons de l'âme impossibles à rembourser. Dans son livre, Pagona parle des souffrances morales et des mésaventures de la famille, comme typiques de ce qu'enduraient des milliers d'autres familles de camarades.

Vous n'avez pas reçu d'autres formes d'aide de l'intérieur ou de l'extérieur du pays ?

Tu m'as devancé. Je voulais compléter en disant que, peu de temps après notre incarcération, nous avons appris que dehors, tant dans les pays de l'Est qu'en Europe de l'Ouest, diverses organisations de solidarité, faisaient des collectes pour le peuple grec et qu'elles envoyaient l'argentaux organisations de résistance pour aider les prisonniers et leurs familles. Curieusement, pas une drachme de tout ce qui est arrivé – et il en est arrivé pas mal, je l'ai appris plus tard – dans les organisations clandestines n'a trouvé la route de cette famille de gauche qui comptait trois prisonniers et deux personnes recherchées. Je me suis tourmenté pour l'expliquer, ce n'était pas simple. Ma famille était connue, archiconnues ses cinq membres impliqués, archiconnues aussi les difficultés par lesquelles elle passait. J'ai fini par trouver une explication, je l'ai rejetée plusieurs fois, mais elle me revient avec insistance. Ceux qui administraient l'aide, bien qu'elle fût réunie au nom des prisonniers et de leurs familles, jugeaient, semble-t-il, préférable de la consacrer totalement, ou presque, à d'autres besoins, principalement aux besoins des partis que généraient les scissions de la gauche. Nous, il semble que nous ayons fait exception parce qu'aucun d'entre nous n'était entré, « sans précaution aucune et sans honte » dans l'un des groupes opposés... Je reste prêt à changer mon opinion, si l'on me présente une autre explication.

Cette histoire des prisonniers de la dictature s'est achevée – provisoirement, car le danger est resté suspendu au-dessus de nos têtes jusqu'en 1974 –, pour les exilés, en 1971, après la

libération du camp de Leros, et, pour les prisonniers, avec l'amnistie, en 1973, de Papadopoulos qui tentait de donner une apparence civile à sa dictature sauvage.

Quelles étaient les conditions de détention des hommes que vous connaissez en prison et en exil sous la dictature ? Et quel rôle a joué leur passé et leur présent dans la gauche ?

De manière lapidaire. Pour les exilés, une vie ordinaire comme pendant la guerre civile et dans la « démocratie » des années 1950-1962. La différence a été, dans une première période, le lieu. À la place d'Aï-Stratis et des autres îles habitées, le rocher inhospitalier de Yioura, les mêmes tentes, en dehors des Athéniens qui ont habité dans le bâtiment des prisons. Pendant le reste des trois ans et demi, d'énormes bâtiments, tout en longueur, destinés, à Partheni, à l'usage militaire (magasins italiens d'armes sous-marines), et, à Lakki (aux Italiens), aux bureaux, puis au logement et à la scolarité des adolescents des « rafles d'enfants » de Frederika pendant la guerre civile et après. Pour les femmes, ils ont préféré, après la prison de Yioura, la prison d'Halicarnassos en Crète. Quant aux conditions de vie, sauf les premiers temps – isolés sur une île inhabitée sans communication avec le monde extérieur, nous ne pouvions pas savoir ce que nous réservait la dictature – la comparaison avec les conditions de la guerre civile, et jusqu'à un certain point même avec le camp d'Aï-Stratis, était plutôt en faveur de la situation actuelle. Le point négatif était que l'ancienne population de l'EAM, vieillie, qui avait réussi, quelques années après la défaite de 1949, à créer un grand parti de gauche, l'EDA, formait la grande majorité des hommes entassés dans les nouveaux lieux de relégation. La junte, soit par choix politique, soit en raison des listes incomplètes avec lesquelles elle a fait les arrestations préventives, n'a pas ramassé de jeunes à l'exception des cadres ou de chefs locaux influents du mouvement de jeunesse. Thessalonique a été une exception : là-bas, sur l'ensemble des arrestations préventives, 40 % étaient des cadres et des membres des Jeunesses Lambrakis. Plus tard, on a vu arrêter ça et là des jeunes de gauche que la junte ne voulait pas avoir dans les pattes, mais à qui elle ne pouvait pas dresser d'acte d'accusation pour les déférer en cour martiale. L'ancien afflux d'adolescents et de jeunes de seize à vingt-cinq ans, qui avait rempli les îles de l'Égée pendant la guerre civile et avait été important au camp d'Aï-Stratis, manquait. Et cela provoquait des difficultés dans le fonctionnement intérieur des camps : nos soins médicaux et pharmaceutiques – tu comprends que dans une population vieillie, le degré de morbidité était élevé – étaient insuffisants. Mais, c'était tout à fait différent de la « démocratie » qui nous tourmentait à Aï-Stratis quand elle faisait venir des flics comme médecins, nous envoyait en congé ou déplaçait les nôtres, nous fermait pendant des années la porte des hôpitaux d'Athènes, et quand la Croix-Rouge nous envoyait des médicaments au compte-gouttes.

Quant aux activités intérieures des camps sous la junte, celles par lesquelles l'exilé essaie de créer une impression – même insuffisante et illusoire – de société qui satisfait les besoins spirituels et moraux de ses membres (activités culturelles et sportives, amélioration du niveau intellectuel), les camps de la junte ne peuvent se comparer à la tentative laborieuse,

continue, individuelle et collective des douze années de la dernière phase d'Aï-Stratis. Tu te souviens peut-être, d'une scène un peu drôle, qui se répétait, en particulier pendant mon premier séjour à Aï-Stratis ; quand nous rencontrions un ami que nous n'avions pas vu depuis une semaine, nous demandions ; « Qu'est-ce que tu lis, maintenant ? » Et lui, avec entrain commençait à nous raconter l'intérêt que lui procurait un nouveau livre, littéraire, historique, théorique ou autre qu'il venait de commencer. À Leros, nous étions plus intéressés par l'évolution de la situation, par la lecture entre les lignes de la presse expurgée qui arrivait de l'extérieur, et encore plus, par ce qui se passait à l'étranger en rapport avec la Grèce. Autrefois, nous demandions des nouvelles de la famille. Mais, dans le paysage embrumé de la dictature, nous n'avions pas devant nous une longue distance à parcourir, nous attendions le probable rai de lumière qui laisserait prévoir un changement. Je pense que cela, à un certain degré, était commun aux deux camps, Lakki et Partheni. Ce qui était très différent, c'était l'atmosphère des discussions. Partheni, pour la première fois dans l'histoire des espaces de prisonniers politiques grecs, était un camp d'une liberté politique intérieure inédite. Son appellation même, officiellement acceptée, indiquait qu'il s'agissait d'un camp d'adversaires de la dictature militaire. Aucun des anciens titres, comme communistes, combattants populaires, combattants d'un nouveau type, de type Beloyannis, comme dans les anciens lieux d'exil et dans les dernières douze années de vie d'Aï-Stratis. Aucune directive politique, évidente ou cachée, *acceptée de tous*, ne fonctionnait. Et naturellement, toute opinion sur la gauche, passée, présente et future, sur sa stratégie et son histoire, sur sa forme et son contenu, était acceptée dans les discussions publiques. C'était un camp libre, d'hommes libres, tel qu'il n'en a jamais existé dans l'histoire de la gauche grecque, et je ne pense pas qu'il en existe un jour, s'il un camp existe à nouveau dans l'avenir.

Lakki constituait le pôle opposé, du type des camps plus anciens, disons de l'Acronauplie de Metaxás ou d'Aï-Stratis après la guerre civile, où le fonctionnement intérieur suivait une ligne verticale avec à une extrémité, la direction secrète du Parti et à l'autre, la masse du peuple, où existait un système formel de réunions, mais où tout point de vue contraire à l'opinion du sommet était banni. Peut-être, la taille de ce texte nous permettra-t-elle de parler plus en détail de ces différences et de leurs causes ?

Comment la dictature est-elle liée politiquement aux années d'après la guerre civile et à la guerre civile elle-même ?

La dictature des colonels, en tant que répression des libertés politiques et suppression du régime parlementaire, peut être considérée comme la suite de la guerre civile, car politiquement, il y a de grandes ressemblances entre ces deux périodes d'anormalité qui ont fait souffrir la Grèce pendant trente ans. La guerre civile, conséquence des problèmes politiques insolubles qu'a laissés en suspens la fin de la guerre antifasciste de 1945 et des revendications qu'avaient révélées l'occupation étrangère et la Résistance du peuple grec, a été menée avec pour revendication principale l'indépendance politique et économique de la Grèce. Cette revendication, pendant l'Occupation, avait pris la forme du conflit des forces résistantes contre les puissances de l'Axe dans le cadre de l'alliance européenne antifasciste,

mais elle posait le problème de la défense indépendante et d'une évolution démocratique après la guerre. Les conditions appropriées à une évolution politique normale n'ont pas été garanties en Grèce : les forces de la Résistance et de la démocratie populaire – le grand mouvement de l'EAM – ont été persécutées après Varkiza et un régime totalement docile aux alliés britanniques a été instauré par les forces bourgeoises. Naturellement, il a été intégré, sous une forme coloniale, dans les rangs du « monde libre », après 1946, lors de la division du monde en deux blocs. Cela a entraîné, entre 1946 et 1949, le deuxième conflit, assurément plus aigu, sous-jacent depuis 1943. Et à nouveau, deux mondes se sont opposés en Grèce l'arme à la main : d'une part, le monde de l'EAM, combattants armés de l'Armée démocratique, captifs prisonniers par dizaines de mille dans les prisons et dans les camps, socialement stigmatisés par tout ce que l'adversaire avait dans son carquois de propagande comme adjectifs, antinational, antidémocrate et asocial, et, d'autre part, la majorité de l'ancien pouvoir déshonoré, sous la tutelle et avec le soutien des Anglo-américains, alliée aux forces de trahison qui avaient collaboré avec le fascisme de l'Occupation.

À la fin de la guerre civile, malgré la défaite militaire totale et, dans de nombreux cas, politique, de la gauche, la solution qui a été donnée s'est fondée, non sur le rétablissement d'un régime progressivement normal, mais sur la poursuite des persécutions aux dépens de la moitié environ de la population grecque. Ces persécutions reposaient juridiquement sur le large éventail d'institutions et de lois qui avaient été votées ou instaurées par la force pendant la guerre civile. Ainsi, sous l'apparence d'un régime parlementaire, pendant dix-sept ans jusqu'en 1967, sous le prétexte de « rébellion bien vivante », un échec législatif, complété par l'action de dizaines d'organisations parallèles, a continué à vivre avec, pour but, de tenir « à l'écart » et de faire disparaître une large partie des forces politiques de la gauche, de l'EAM et de ses collaborateurs. Le maintien de ce régime et l'action des organisations paragouvernementales constituaient un obstacle évident à la normalisation de la vie politique, mais aussi à l'égalité en droits des citoyens ; il dressait en effet des obstacles à leur accès égal à de vastes secteurs économiques publics et privés, à la liberté de la presse ; au libre exercice du droit de réunion et d'association et à l'exercice de tous les autres droits proclamés depuis deux siècles ; à l'éducation universitaire interdite aux enfants d'émigrés et de familles de gauche pendant des années ; à la liberté d'installation dans des régions frontalières ou des zones montagneuses ou semi-montagneuses, y compris aux citoyens qui en étaient originaires et qui, au cours de la guerre civile, avaient été brutalement transférés par l'armée gouvernementale dans les régions de son choix.

Face à cela, mais aussi à d'autres problèmes, comme les questions nationales soumises à la volonté de l'étranger (problème chypriote, bases étrangères), l'orientation unilatérale du développement économique, les retards dans le secteur du savoir et de la culture, se sont développées une politique multiforme et une activité sociale qui ont maintenu à l'ordre du jour la question du changement de la Grèce en un pays indépendant, démocratique, économiquement développé, avec un niveau économique et culturel élevé. Le vecteur de cette activité a été la gauche qui, pendant les huit ans qui suivirent la guerre civile, a montré qu'elle était le principal parti d'opposition parlementaire – l'EDA-, et l'espace le plus large des forces démocratiques progressistes. À l'avant-garde de ce mouvement, au moins après 1955 et au

début des années soixante, il y eut le très large mouvement de la jeunesse de gauche qui s'est occupé des luttes nationales (les manifestations contre l'occupation anglaise de Chypre) et des revendications sociales – les mobilisations des ouvriers et des agriculteurs, conditions de scolarité des étudiants, des élèves des écoles techniques, des élèves des cours du jour et du soir du collège, manifestations pour la paix et l'amitié entre les peuples et un large mouvement de renouveau culturel.

Parmi les points remarquables, on peut rappeler la défense de la Constitution et la demande de démocratisation. Le slogan 1-1-4 fut la réponse de la jeunesse et celle du peuple démocrate au coup de force électoral de 1961 ; la veille et le jour même de ces élections, des agents en uniforme ont assassiné deux cadres de la Jeunesse EDA, Stéphanos Beldemiris à Thessalonique et un soldat de Patras, Dionysis Kerpiniotis, à Tripoli. Revendiquer la démocratie était pour eux le droit et le devoir de tout citoyen. Réclamer 15 % du budget national pour l'éducation a été le fait d'un million de bulletins de vote qui, rassemblés en 1962-1963 dans toute la Grèce (toujours exposée à la terreur de droite), constituaient un point de vue différent de l'idée dominante et un investissement pour l'avenir. Ce mouvement étudiant et lycéen pour le désarmement nucléaire et de paix portait le nom du philosophe anglais et militant pacifiste, Bertrand Russell ; il a réussi, au lieu des petites manifestations pacifistes qui avaient eu lieu jusqu'alors, à organiser des grandes marches de centaines de milliers de citoyens sur les 42 kilomètres du tumulus de Marathon jusqu'au centre d'Athènes, en associant la paix et la démocratie contemporaines avec la grande bataille de 490 avant J.C. qu'ont livrée les citoyens athéniens pour défendre leur démocratie contre la menace du despotisme perse.

Il faut y ajouter la croissance exponentielle du mouvement de la jeunesse paysanne à partir de 1963, surtout dans les rangs de Jeunesses Lambrakis qui ont porté jusqu'aux frontières du pays cette lutte pour la démocratie et la culture, rassemblés dans les cercles culturels Lambrakis qu'ils ont défendus comme des citadelles quand les vandales des organisations paragouvernementales les pillaient ou les brûlaient. Ces gars étaient dans leur majorité les conducteurs de tracteurs qui ont entouré les grandes villes dans les grandes manifestations des producteurs de blé de 1966.

Le point culminant a été atteint dans les grandes manifestations de l'été 1965 contre « déviation » royale qui a banni le Premier ministre légalement élu, Georges Papandréou⁴⁹⁸. La présence continue de la jeunesse pendant soixante-dix jours dans ces manifestations a indéniablement contribué à la chute de deux gouvernements de cour nommés par le roi ; elle avait clairement comme cible la monarchie et révélait que la jeunesse était l'adversaire fondamental d'une dérive plus large qui s'est exprimée par l'abolition du régime par la junte des colonels, le 21 avril 1967. Au cours de ces manifestations, pendant la première semaine après la prestation de serment du premier gouvernement de cour post-Papandréou, des agents de police en uniforme ont assassiné, dans une rue du centre de la capitale, un cadre de la jeunesse de gauche, Sotiris Petroulas, un chaud partisan d'un changement révolutionnaire et

⁴⁹⁸ 15 juillet 1965, le Roi pousse à la démission son Premier ministre Georges Papandréou et doit, dès lors, constituer des gouvernements de minorité qui, pour tenir difficilement quelques semaines, doivent compter des « apostats » débauchés de l'Union du Centre. Le tout, au milieu de manifestations populaires continues.

du pouvoir populaire. Son dévouement à la cause du peuple et son assassinat en première ligne ont fait de lui un modèle et le héros de sa génération.

La participation de la gauche et de la jeunesse dans les manifestations a été accompagnée de positions plus progressistes que celles qu'énonçaient les partis démocratiques et, qui plus est, d'un caractère clairement antimonarchique ; l'intellectuel français, associé fervent au nouveau philhellénisme qui se formait en Europe occidentale, Jean Meynaud, a noté à ce sujet, à la fin du premier tome de l'édition grecque de *Forces politiques en Grèce*⁴⁹⁹ :

La plus grande nouveauté dans la vie politique du pays a été la participation de la jeunesse à ces manifestations populaires, d'une manière qui semble exclure la survivance des anciens tabous qu'avait légués la guerre civile.

Ça ne serait pas une audace de dire que la raison principale pour accélérer le complot qui a conduit à la dictature était précisément la présence de cet agent que l'intellectuel français a caractérisé comme *la plus grand nouveauté* de l'époque.

Le pouvoir militaire autoritaire instauré en avril 1967, sur un plan législatif, s'est contenté de supprimer les articles fondamentaux de la Constitution, d'ajouter quelques détails et de reprendre le vaste réseau de lois répressives de la guerre civile. Il est caractéristique que, dans les textes législatifs de la guerre civile qui concernent le « loyalisme à la nation », à côté des organisations éamiques qualifiées d'antinationales, la junte a ajouté de nouveaux acronymes utilisés dans les mouvements de jeunesse des années 1960, comme DESPA (Commission d'Administration des Assemblées de l'Université d'Athènes), EFEE (Union Étudiante grecque de Grèce), SEMME (Association des Élèves travailleurs de l'Enseignement secondaire) SEEN (Commission de Coordination de la Jeunesse travailleuse de Grèce), Association Bertrand Russell et des dizaines d'autres. Tout son arsenal idéologique et politique, la junte l'a emprunté aux services de répression des dix-sept années précédentes. Peut-être pouvons-nous ajouter quelque chose à ce cheminement qui a conduit à la dictature militaire, en répétant un point de vue formulé ces dernières années dans la bibliographie grecque : le caractère même du régime entre la fin de la guerre civile et la junte – une démocratie parlementaire superficielle de répression de la gauche, soutenue et gangrenée à la fois par les lois de la guerre civile et les organisations parallèles de droite – annonçait qu'il ne pouvait pas durer ; il avait fait son temps. Deux voies s'ouvraient à lui pour survivre : évoluer en une démocratie bourgeoise de type occidental ou se débarrasser de sa mince couverture et avancer vers une dictature pure et simple, analogue à celles de la péninsule ibérique. La première voie était difficile. Son choix n'était facilité ni par l'histoire de la Grèce du vingtième siècle, ni par le caractère de pouvoir d'après-guerre qui avait été choisi par les étrangers et les habitants du pays. La deuxième solution était, semble-t-il, plus facile et convenait mieux aux prérequis et aux rapports des forces qui devaient choisir.

L'abrogation de la Constitution, le 21 avril 1967, a été effectuée conformément à l'un des nombreux plans de déviation constitutionnelle qui étaient dans les tiroirs des services de répression, peut-être le moins connu ; des cadres moyens de l'armée, des colonels qui, pour

⁴⁹⁹ Jean MEYNAUD, 1965, *Les forces politiques en Grèce*, Lausanne, Étude de science politique 10.

certain, avaient participé à sa préparation, l'ont mis en action à leur profit, au lieu de participer comme simples exécutants aux plans de leurs chefs militaires et alliés politiques. Dans la forme, la junte se tournait contre le gouvernement de droite de Panayotis Canellopoulos, mais, au fond, elle visait à anéantir le mouvement démocratique, à faire disparaître toute possibilité pour la jeune génération politiquement combattante de changer le cours de l'histoire du pays.

Bien qu'il apparût que ce mouvement n'aurait pas assez l'assentiment des citoyens pour se consolider, la réaction des forces démocratiques, qui s'étaient laissées surprendre, n'a pas été assez importante pour renverser la dictature dans ses premiers jours. L'absence d'affrontement massif a grandement déterminé le cours du mouvement antidictatorial jusqu'au début des années 1970. Le régime s'est d'abord limité à frapper un petit nombre de personnes, souvent en situation illégale, venues des organisations de gauche et de centre-gauche (Front patriotique antidictatorial, Défense démocratique, Mouvement de Libération panhellénique, une foule d'autres petites organisations de tonalité maoïste et trotskiste, ou de teinte marxiste, etc.) et plus tard, des partisans de la droite parlementaire (Grecs libres, etc.) Ces organisations se sont épuisées en manifestations de taille réduite qui visaient à entretenir en Europe occidentale et dans le reste du monde l'idée que la dictature n'avait pas le consentement du peuple pour développer un mouvement de protestation et de solidarité. Cela s'est produit dans pas mal de pays européens (Suède, Grande-Bretagne, France, Italie, Allemagne), où quelquefois ce soutien et cette solidarité ont pris les dimensions d'un nouveau philhellénisme. L'élargissement des forces antidictatoriales et l'extension ultérieure des manifestations ont été renforcés par la création en 1968, des organisations de jeunesse PAOS Rigas Féréos et KNE.

La dictature, nous l'avons déjà dit, ne faisait rien de plus que d'appliquer la législation de la guerre civile toujours en vigueur, avec de courtes pauses pour certains textes de base comme le Troisième décret, l'ordonnance 509/1947 et la loi 375/1936 de Metaxás qu'elle avait suspendus. Conformément à ces lois, elle a arrêté préventivement des dizaines de milliers de personnes dans ses premières semaines, et qui plus est, sans décision des commissions départementales de sûreté ; ces décisions, prises des mois plus tard, ont été communiquées aux exilés longtemps après leur arrestation. Ainsi les 7 500 exilés de Yioura, (une partie dans les bâtiments des prisons, et la majorité, sous les tentes comme en 1947-1950), ont été privés non seulement de jugement, mais même de l'avis de ces commissions anticonstitutionnelles. Sur ce nombre, la moitié a été libérée après plusieurs mois à Gyros, parce que les commissions les ont considérées comme pas dangereuses, ou de santé fragile, et les autres ont été transférées dans les camps de Leros, 450 hommes environ à Partheni et les autres à Lakki, et dans les anciennes prisons agricoles d'Oropos ; ajoute les deux cents femmes exilées dans les prisons d'Halicarnassos. Entre-temps, on dissémina aussi des exilés en petit nombre dans des villages de montagne de Grèce continentale, et dans des îles. C'étaient des cadres ou des partisans actifs du Centre (trois d'entre eux à Aï-Stratis) et une petite minorité de gens de droite. Cet exil s'est achevé, sauf quelques cas individuels, cinq ans environ après la proclamation de la dictature, en décembre 1971, quand les 45 derniers exilés politiques de gauche, gardés en dehors des camps à Leros, à Samothrace et à Cythère ont été libérés.

Pendant ce temps, la junte continuait le bal des tribunaux militaires et des procès truqués contre ses opposants ; elle arrêtait parfois avec eux des citoyens hors du coup, simplement parce qu'ils avaient commenté avec humour certains de ses agissements absurdes. Ainsi, dans les salles de police et de torture de la police politique ou militaire (Sûreté et ESA) ont défilé de milliers de citoyens, des jeunes surtout, et des centaines d'entre eux ont vécu plusieurs années la vie du prisonnier politique, condamnés conformément aux mêmes lois avec lesquelles avaient été jugés – et exécutés – les combattants de gauche pendant la guerre civile et les dix-sept années suivantes.

Alors que l'action antidictatoriale s'était limitée dans les premières années à des manifestations dénonçant la dictature et à des expressions d'ampleur réduite, après 1972, ces démonstrations ont pris un caractère plus massif quand la jeune génération étudiante est sortie dans la rue pour y participer et exprimer son opposition. Dans certains cas, pendant les deux dernières années du régime militaire, on a noté aussi la participation de couches plus larges de la population. Le point culminant de ces mouvements a été l'occupation de la Faculté de droit par des étudiants, et la révolte de trois jours de l'École polytechnique (17 novembre 1973) où l'on vit aussi des élèves et des jeunes travailleurs. Contre cette dernière action, les militaires sont intervenus faisant des dizaines de morts.

Cette rébellion décisive des jeunes a provoqué de violents affrontements à l'intérieur de la junte et entraîné la destitution et l'arrestation de Papadopoulos par l'ancien chef de l'ESA, et l'arrivée au pouvoir du tortionnaire de Makronisos, Dimitris Ioannidis. Il a poursuivi pendant huit mois les persécutions impitoyables, les procès et les emprisonnements, principalement contre les étudiants, mais aussi contre des combattants plus anciens qui ont été exilés quand, pour la quatrième fois, la prison de Gyaros a été rouverte.

Ces derniers mois jusqu'en juillet 1974 ont vu en Grèce fléchir le combat contre la dictature, alors qu'à l'extérieur, les manifestations de soutien, tant par les Grecs que par les démocrates européens, se renforçaient après la révolte de l'École polytechnique et les premiers soupçons sur la politique menée à Chypre par la junte. Cette dernière a été confirmée dans les premiers jours de juillet par le coup d'État contre Makarios effectué par les officiers de la junte de l'ELDYK (Forces grecques de Chypre) et les chefs conservateurs de l'EOKA 2⁵⁰⁰. Ce coup d'État visait à assassiner le président archevêque Makarios pour subordonner Chypre à la junte grecque. Cela provoqua l'intervention de l'armée turque et, en Grèce, l'effondrement de la junte et la remise du pouvoir par les militaires à une partie du monde politique avec à sa tête Constantin Karamanlís, rappelé de Paris où il demeurait depuis sa défaite électorale de la fin de 1963.

Gardons à l'esprit deux points de ce qui précède. Le premier : la dictature des colonels constituait, en tant que régime de répression, la suite de la guerre civile à laquelle elle a emprunté son armoire déjà archipleine des textes légaux pour poursuivre la gauche, tout ce dont elle avait besoin pour armer légalement et idéologiquement ses poursuites. Le parlementarisme des années 1950-1967 qui avait conservé, et souvent complété, avec grand

⁵⁰⁰ EOKA 2 : Εθνική Οργάνωση Κυπρίων Αγωνιστών Β/Organisation nationale des combattants chypriotes 2. L'EOKA luttait contre les Anglais, l'EOKA 2, contre Makarios.

soin ce réseau étatique et parallèle de répression, lui a facilité la vie ; la dictature n'a pas eu à se donner du mal.

Le deuxième point est que la junte et ceux qui l'ont créée et soutenue, craignaient et essayaient d'anéantir le réveil et la présence politique d'une nouvelle génération, enfants et filles des combattants de la Résistance, qui s'était montrée résolue à revendiquer ce dont le pouvoir avait privé leurs parents et était disposé à continuer à priver les citoyens. C'est pour cela qu'ils l'ont frappée, torturée, emprisonnée, qu'ils ont voulu anéantir son avant-garde et ses activistes, mais ils n'ont pas pu la vaincre.

Cet état un peu long de mes réflexions sur la dictature qui tentait de répondre à ta question assez complexe a laissé une lacune : la manière dont vivaient alors mes amis et camarades incarcérés. Et c'est indispensable, non seulement pour estimer avec justice leurs sacrifices, mais aussi parce qu'il faut faire référence aux différences entre exil et prison. Tu l'auras compris, la vie dans les prisons était presque toujours nettement plus dure que celle des exilés, jusqu'à être insupportable.

L'exilé n'est pas coupé de la société par des murs moyenâgeux, la plupart du temps, près des espaces habités, un barbelé seul les sépare. Il peut circuler sur des chemins ne fût-ce que des ruelles entre les maisons, entendre un discret « bonjour » murmuré ; s'il dispose du prix à payer, il peut jouir d'un petit café, assis sur une vraie chaise, devant une petite table métallique ; contempler, si son lieu d'exil le permet, la mer au coucher du soleil et attendre que pointe à l'horizon la cheminée du vapeur qui apporte probablement sa correspondance et, presque toujours, de nouveaux exilés, et avec eux, des nouvelles de la société ; il a, ne serait-ce que l'illusion, de ne pas être complètement coupé du monde. Celui qui est emprisonné a autour de lui de hauts murs. Souvent, il ne peut pas communiquer, pas même avec son ami enfermé dans la cellule voisine. Et quand, rarement, il lui arrive d'avoir des heures de parler, il ne peut pas voir clairement la couleur des yeux du visage familier qui se tient de l'autre côté de la grille. La grille alors, et la vitre plus tard, sont des murs impénétrables qui séparent deux mondes d'une manière absolue, la prison et la société. C'est la première épreuve, la plus durable, la plus douloureuse du prisonnier, et la différence fondamentale avec l'exilé. Une autre différence est la procédure qui précède l'annonce de la peine. L'exilé est arrêté et envoyé immédiatement dans l'île à laquelle il est destiné, et là, on lui notifie, parfois des mois plus tard, « sa peine », qui ne résulte pas d'une procédure judiciaire, mais d'une décision administrative. Le prévenu, lui, passe une douloureuse épreuve psychique, et, la plupart du temps, une rude épreuve physique, l'arrestation, le séjour dans la salle de police, l'instruction préalable, l'instruction par le commis de justice, le procès et, à la fin, l'emprisonnement. Il sait que sa détention a une limite. Il a même le droit d'espérer – et cela s'est souvent produit – que ce temps puisse être abrégé par des actions légales individuelles ou par des décisions gouvernementales générales. L'exilé ne connaît pas le terme. Chaque année, si entre-temps, il n'a pas cédé et renié ses idées, son histoire, son être, il reçoit un papier où on l'informe que sa relégation « est prolongée une année encore, parce qu'il se trouve être dangereux pour l'ordre public et la sûreté. » Les ressemblances et les différences sont évidentes. Mais, le prisonnier a des difficultés supplémentaires pour enrichir sa vie avec de l'instruction et de la culture.

Ces différences précédentes continuaient à exister. Il faut compléter en disant que les exilés, arrêtés préventivement dans leur grande majorité, n'ont pas subi de tortures physiques ; le contraire est arrivé à ceux que la Sûreté ou l'armée a arrêtés et qu'elle a inculpés d'actes visant au renversement du régime. Bien sûr, la junte et ses instruments entendaient par « régime », leur destruction de la Constitution, l'oppression de la population et, en particulier, des citoyens actifs qui revendiquaient au moins le rétablissement des conditions d'avant la dictature, même si ce n'était pas un régime politique et social favorable aux couches fragiles. Tous ceux que la dictature a alors arrêtés et déférés devant les tribunaux militaires d'exception – comparables aux tribunaux militaires de la guerre civile – ont subi dans leur grande majorité, de terribles pressions et des tortures psychologiques et physiques. Avec une fureur particulière, les agents de la Sûreté et de la police militaire sont tombés sur ces jeunes qui avaient eu le courage de prendre en mains la résistance et ils ont connu d'abominables tortures dans les salles de la Sûreté nationale d'Athènes et de l'ESA, dans les installations du camp de Dionysos, du III^e Corps d'armée à Thessalonique, et beaucoup d'autres lieux similaires. Aucun, presque, des détenus de gauche ou plus largement des jeunes démocrates, de tous ceux qui sont tombés aux mains de ces tortionnaires professionnels, n'est sorti indemne de cette aventure. Cela vient soutenir le point de vue de Meynaud sur le rôle de la jeunesse dans les événements de l'été 1965. La rage avec laquelle les agents de la dictature ont affronté ces combattants et, en particulier, les jeunes gens et les jeunes filles qui, par leur présence et leur abnégation ont marqué de leur empreinte le combat contre la junte, ne peut s'expliquer autrement. La présence indéniable de la génération de 1960 et des premières années 1970 dans le combat antidictatorial, doit, je pense, ne serait-ce qu'aujourd'hui, être appréciée comme un facteur fondamental pour expliquer que l'ancien système politique ait accepté et, en partie, contribué, à préparer le coup d'État.

Comment avez-vous vécu personnellement, socialement et idéologiquement cette période ?

Comme tu le supposes, j'imagine, dans un tel bouleversement pour la vie de centaines de milliers d'hommes, et, en particulier, de quelques dizaines de milliers de citoyens actifs – je parle des milliers de membres de la gauche que la junte a arrêtés dès les premiers jours du coup d'État et de leurs familles – le sort de chacun a les caractéristiques générales de cette immense famille toute entière. Naturellement, il y a des particularités dans chaque cas, en rapport avec le nombre des pertes de chaque famille, avec la situation économique, avec les liens particuliers et l'étendue des coups qui ont été portés à la famille et à son environnement direct. Avec la mention répétée du terme *famille*, tu comprends que le problème de base des détenus, après que la majorité d'entre eux ait déjà souffert pendant trente ans, n'était pas leur sort personnel, mais le sort de ceux qu'ils laissaient derrière eux. J'appartiens à une génération qui, vingt ans avant, était passée par les mêmes lieux d'épreuve, comme Yioura. Nous savions par conséquent ce qui au pire nous attendait, et nous étions prêts à l'affronter. D'ailleurs, nous n'avons pas trouvé une situation pire. J'ai mentionné que, quelques aspects, ainsi l'accueil dans l'île de la mort, ne ressemblaient pas à ce qui nous attendait pendant la guerre civile ; il n'y a donc pas de raison pour que je m'étende. Ce qui nous mordait l'âme, à moi et à mes interlocuteurs, c'était que nous n'étions plus des jeunes, et que nous ne pouvions

pas prendre la route simplement avec notre sacoche sur le dos, nous avons des familles, des obligations. Tu te souviens de l'incident au poste de police après mon arrestation avec les deux billets de cent drachmes trouvés dans ma poche et la soudaine tristesse qui s'était emparée de moi avec la question : « Qu'est-ce qui va se passer pour le lait de ma fille demain ? » Et ce « qu'est-ce qui va arriver à ma fille ? » concernait non seulement le lendemain temporel, mais le temps indéterminé de l'exil ou de la prison que durerait ma nouvelle aventure. Dans mon cas, ce n'était pas seulement la petite fille de quatre ans qui, jusqu'à hier, courait insouciant et jouissait de la tendresse d'une famille, pauvre bien sûr, mais heureuse, ne fût-ce que temporairement. Il y avait aussi l'autre enfant, qui, d'un moment à l'autre, donnerait des coups de pied dans le ventre de sa mère, et, dans peu de temps, sortirait sa belle petite tête, les yeux dilatés de perplexité sur le monde qu'il verrait pour la première fois ; cette petite fille – nous avons décidé par anticipation son sexe, je ne sais pourquoi – est arrivée... et partie en moins d'une semaine. Pagona, dans son livre, décrit avec un dépouillement dramatique la nouvelle arrivée et la mort, je suis incapable d'y ajouter quelque chose. Peut-être cela toucherait-il aux limites de la profanation. Tout le reste, la pauvreté, les menaces de répression, la perte d'amis, tout ce qui représente la longue absence de la demie-famille qui se trouve derrière les barreaux de la prison et les barbelés des camps n'est rien face à la perte d'une petite âme qui n'a pas pu se promener dans les rues du quartier, ouvrir les cahiers de l'école, rire, pleurer autant qu'elle le voulait pour ouvrir ses petits poumons, devant la perte d'une fillette pour laquelle tu ressens une lourde responsabilité née de ton absence, quoiqu'involontaire, en ce grave instant pour la famille. Ce serait une bassesse de commencer un long récit par mes manques personnels, les conditions de logement, les anciennes maladies qui ont pointé leur nez, la nourriture, le manque de nouvelles, l'anxiété sur l'avenir, tout en fin de compte ce que traîne avec lui le prisonnier politique et qu'il a éprouvé de nombreuses fois ; une épreuve de plus est simplement un ajout en quantité. Pour cela, je t'en prie, passons à d'autres aspects de ta question dont les réponses n'auraient pas la lourde charge que tu as devinée, je crois, dans ce qui précède, et ajouteraient peut-être quelque chose à ta connaissance et à celle de tous les jeunes lecteurs qui partagent tes préoccupations.

La proclamation d'une dictature, bien qu'elle puisse être, jusqu'à un certain degré, la conséquence d'une démocratie incomplète comme elle l'était avant les colonels, est toujours brutale et soudaine. Et il est naturel qu'elle influence les citoyens du pays dans leur vie quotidienne, comme dans leur jugement sur le passé, le présent et, souvent, sur leurs espoirs pour l'avenir. Il est plus naturel encore que tout cela se produise à un rythme plus soutenu et à un plus grand degré chez les citoyens actifs – ici, surtout ceux de gauche – que le régime dictatorial a considérés, pour ses raisons propres, mais aussi pour des raisons objectives, comme ses ennemis fondamentaux, les arrachant à leur famille pour les enfermer dans les prisons et derrière des barbelés.

Je peux dire que tous, nous avons été frappés les premiers jours par un sentiment de responsabilité collective : ne pas avoir tout fait pour éviter cela. L'année suivante et pendant notre détention, dans le plus grand calme, selon le degré d'informations et de sensibilité de chacun, nous avons essayé de pousser plus loin l'enquête, soit plongés dans nos réflexions

individuelles, soit en dialoguant entre nous. Entre-temps, les évènements – importants, tant pour le mouvement grec que pour l'espace communiste mondial – apportaient de nouveaux éléments pour réviser et réévaluer nos points de vue. C'est arrivé à la majorité, je pense, des condamnés politiques et des exilés de cette époque. Naturellement, il y a eu aussi beaucoup de camarades, qui, soit étaient absolument persuadés du bien-fondé du cheminement du *mouvement*, soit pour des raisons propres, n'ont pas fait preuve d'assez de force et d'audace pour procéder à une réévaluation. En tout cas, tous ceux qui l'ont entreprise ou osée, l'ont fait à un grand coût moral, je peux dire que j'étais parmi eux. Voyons quelques éléments de ma petite histoire individuelle dans ces années marquantes.

Dans les deux premiers mois, confusion et évènements s'empilent comme de soudaines couches de neige qui menacent de devenir avalanche, l'arrestation, le poste de police, la Sûreté nationale, le troisième soir, le transfert dans le camp désert de Sedes⁵⁰¹, le transport à nouveau en ville dans les prisons militaires de l'Heptapyrgion, le transport de troupes qui nous renvoyé au milieu de l'Égée et nous a vomis à Yioura, nos nouvelles maisons de toile, l'isolement après un mois dans le quartier de gens « dangereux » de la prison, le transfert à Partheni de Leros... Et là, vas-y, habitue-toi à la vie dans une salle immense de 82 mètres, avec 250 autres enfermés là, plus serrés que dans une étable. L'émotion s'est calmée ; naturellement, l'inquiétude pour les nôtres avec lesquels nous avons peu de communication durait et durerait longtemps. Et en plus, l'ignorance de ce qui arrivait à ceux qui avaient échappé au coup de filet de la première rafle, en dehors de quelques informations qui glissaient entre les lignes des journaux expurgés, ou venaient des témoignages des amis, arrêtés après la première fournée, et qui, faute d'éléments pour les envoyer au tribunal militaire, avaient été ajoutés aux arrêtés à titre préventif. Il était temps de réfléchir calmement, et, avec ce que nous avons dans le sac de la mémoire et ce que nous apportait la nouvelle réalité, d'essayer d'élargir nos jugements politiques.

La décision du 11^e plénum du Comité central du KKE est arrivée au camp, à Partheni, par une voie secrète naturellement. Léonidas avait déjà apporté à Yioura une décision précédente du Bureau politique, quand ils nous l'ont amené avec Manolis que, pendant un mois, ils avaient gardés dans un hôtel de la banlieue d'Athènes avec des cadres supérieurs des partis bourgeois. C'était le premier texte communiste sur la dictature dont nous avons connaissance. Léonidas, avec sa faculté à mémoriser des textes, « acquise en prison », nous l'a exposé, presque en murmurant, comme nous marchions dans la cour de la quatrième baie. Je ne me souviens pas de beaucoup de choses. Je retiens quelques formules qui nous ont donné l'impression que le Bureau voulait se débarrasser de sa responsabilité et la mettre sur le dos de l'EDA et de Papandréou qu'il mentionnait nommément. C'est là que j'ai été en désaccord, un désaccord capital, avec une décision fondamentale du Parti depuis 1956. Une première brèche s'était faite dans ma conscience engagée. Dans le cas du plénum, ce fut plus sérieux, mon désaccord avec la direction du KKE a été plus étendu et plus profond. Le point, présenté pourtant comme une mesure d'organisation, que j'ai considéré comme central et déterminant, a été la

⁵⁰¹SEDES : ancien aérodrome militaire de Thessalonique créé par les forces françaises lors de la Première Guerre mondiale, *Centre d'entraînement des armées alliées en Orient* qui a donné CEDE + un S final grec. L'Heptapyrgion (les Sept Tours) est l'ancienne forteresse byzantine-ottomane de la ville qui servait de prison.

décision que la « construction » du Parti s'étende jusqu'aux organisations de base. Jusqu'alors il y avait seulement certains « points d'appui » – comme du moins, moi je les ai connus, qui se limitaient à des maillons de base de l'EDA. J'ai considéré que cela conduirait à la dissolution de l'EDA – et cela s'est confirmé peu de temps après. Ainsi, nous allions démolir une alliance de gauche édifiée à grand-peine, et confirmer les accusations de l'adversaire et, en particulier, des services de répression qui colportaient l'idée que l'EDA n'était qu'un paravent des communistes pour cacher légalement leurs activités clandestines. Naturellement, j'insistais sur l'aspect politique de la question et j'ai affirmé fortement les dysfonctionnements qu'elle provoquerait dans le Front patriotique antidictatorial. Je l'ai dit au membre du Comité central (je le soupçonnais alors, ce qui plus tard a été confirmé dans les faits, quand ont été connus les membres du Comité central de l'échelon intérieur élus au 8^e Congrès du KKE en 1961) qui m'a communiqué la décision à Partheni. Je pense que de ce moment – même si je ne m'en souviens pas exactement – date ma brouille avec le KKE.

Les quatre ans des exilés politiques de la junte constituent un chapitre intéressant dans l'histoire des luttes politiques et sociales du XX^e siècle. Nous n'avons pas la place ici pour la traiter. Mais certaines remarques sur le caractère du camp dressé en juin 1967 à Partheni, sur son monde, son environnement et la différence de mentalité, en comparaison des situations plus anciennes ou d'autres lieux de détention contemporains ajouteraient peut-être quelque matériau à une recherche que j'espère voir réalisée un jour par des organismes compétents.

Tout d'abord, la situation des exilés politiques, adversaires de la dictature, à Partheni, a été, je l'ai dit, totalement différente de celles des autres détenus politiques en Grèce depuis un demi-siècle. C'était une cohabitation de citoyens actifs, à peu près d'accord entre eux, libres assiégés, non seulement face à l'adversaire qui les retenait, mais également dans leur cohabitation intérieure. Ils ont échappé au « pouvoir intérieur », comme nous l'avons décrit à Aï-Stratis, les cadres et les membres du mouvement de gauche qui l'ont constitué, l'ont déclaré publiquement. Quelques « microboutiques » qui ont essayé de se monter ou qui se sont montées parfois ne constituent que l'exception qui confirme la règle, ainsi une tentative, les premiers mois, des membres du Comité central du KKE d'établir un lien lâche, mais régulier avec des collègues qui, avant la dictature, appartenaient aux soutiens que nous avons mentionnés, et naturellement des regroupements plus larges des deux fractions du KKE nées de l'éclatement du Parti lors du 12^e plénum en 1968. Deux types de contacts politiques entre tous les prisonniers sans exception ont existé : le premier concernait la vie quotidienne (fonctionnement, nettoyage, nourriture, santé, etc.) et le deuxième, l'information (secrète) sur ce que l'administration interdisait. Ces points étaient traités par la Commission de représentation – comme elle s'était auto-proclamée –, du camp, qui au début, a été formée par des cadres supérieurs de l'EDA, et, dans un deuxième temps, a été régularisée par des élections générales avec urne – à l'insu des gardes – auxquelles ont pris part tous ceux qui ont choisi de s'exprimer. Pour le deuxième point, celui de l'information, un apport sérieux a été celui d'un petit transistor que la Commission a réussi à obtenir. Ainsi, chaque jour, ou quand il y avait des nouvelles intéressantes, circulait un bulletin composé par des camarades, surtout des jeunes, responsables de cette radio clandestine. Pour le reste, l'expression d'un point de vue ou d'une opinion politique sur les problèmes intérieurs du camp ne suivait pas la voie

communiste habituelle, c'est-à-dire celle des discussions organisées avec introduction, développement et « conclusions », mais celle d'une continuelle « assemblée du peuple » des détenus à toute heure et dans tous les espaces disponibles de la vie au camp. À partir de l'été 1967, et en particulier, quand est arrivé de Yioura le deuxième convoi qui a fait monter le nombre d'exilés à 450 environ et, en même temps, a fait descendre la moyenne d'âge avec l'ajout de pas mal de cadres syndicalistes et politiques de la génération de 1960, les Lambrakis, ce libre échange continu de points de vue tant sur le passé et le présent du mouvement de gauche que, très souvent sur l'avenir, a commencé à former des courants dans les tendances politiques. Certains, des « anciens » habituellement, critiquaient surtout la direction « intérieure » édaïque, mais aussi les cercles dirigeants communistes de l'étranger pour leur incurie à former des mécanismes clandestins, et allaient jusqu'à condamner la décision du 8^e plénum du Comité central du KKE de liquider les organisations communistes clandestines. Cela, disaient-ils, a ôté au mouvement le réflexe d'affronter le coup d'État. D'autres critiquaient le retard dans l'organisation d'un front antidictatorial plus large après la déviation royale en 1965, ou le soutien insuffisant de l'EDA au Centre après le renversement des onze ans de domination de la droite. Entre-temps, alors que se clarifiaient les positions des pays européens contre la dictature, le sens commun voyait bien les différences de comportement inattendues entre les pays de l'Est « du socialisme réel » et la détermination de certains pays occidentaux comme la Suède, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie qui ne se limitaient pas à des dénonciations ou des procédures plus rigides comme les initiatives du Conseil de l'Europe, mais prenaient des mesures économiques comme la diminution importante de leurs échanges commerciaux, ce que ne faisaient pas les pays de l'Est.

Au contraire, certains agissements des pays qui se proclamaient socialistes ont exaspéré les Grecs, et plus encore les détenus de gauche, les remplissant d'amertume et d'indignation ; ainsi l'Union soviétique brejnévienne qui se précipitait dans le vide commercial laissé par les pays occidentaux, le réchauffement des relations culturelles – ah ! ce premier tir qu'a donné le ministre des Affaires étrangères de Bulgarie lors d'un match de football Bulgarie/Grèce – au moment où l'ESA torturait les jeunes de gauche à Dionysos, où la junte retenait les grands-pères qui avaient lutté contre le fascisme quand l'Armée rouge montrait sa résistance à Stalingrad ; et les émissions de radio-Moscou qui mentionnaient combien d'écoles primaires ou d'usines des démocraties socialistes se déclaraient au côté des détenus grecs, alors qu'en Europe de l'Ouest, un nouveau philhellénisme se déployait dans les rues, remplissait les journaux de protestations, manifestait devant les ambassades grecques... Commençaient alors à naître cette réflexion : là-bas, à l'Est, ne bat pas le cœur de la solidarité prolétarienne mondiale, mais fleurit un Empire abominable, qui a pour unique critère l'intérêt de l'État, naturellement insensible.

Tout cela nourrissait la naissance d'un courant qui tendait à nous séparer de la Mecque du *mouvement* mondial. Nous attendions que les pays de l'Est et, en particulier, l'Union soviétique s'opposent à la suppression des libertés et du régime parlementaire en Grèce, d'une manière intransigeante, en l'accompagnant de mesures précises, qu'ils ne se laissent pas distancer par les régimes bourgeois et sociaux-démocrates de l'Occident dans ce secteur.

Naturellement, quand nous parlons de naissance d'un courant, nous n'entendons pas des points de vue complètement constitués, mais une situation avec beaucoup de gradations, qui commençait par l'expression d'une inquiétude et d'un chagrin ; certains allaient jusqu'à l'indignation et, à la fin, des combattants plus anciens, mais aussi des jeunes, aboutissaient, à grand peine – et cela leur coûta beaucoup –, à l'idée qu'il était temps pour le *mouvement* de couper le cordon ombilical, de proclamer son indépendance et d'élaborer enfin une « voie grecque » vers le socialisme, dans l'indépendance et la démocratie. Cela l'aiderait d'ailleurs à prendre ses distances, par rapport à la querelle idéologique, entre le PCUS et le PC chinois, dont il était évident qu'elle n'exprimait pas que des différences sur la voie que devait suivre le mouvement de libération de la classe ouvrière mondiale, mais surtout des oppositions entre les intérêts des États. Tout cela a trouvé l'occasion de se déclarer plus fortement, et comme répercussion et comme réponse, dans l'éclatement du KKE qui a suivi l'expulsion des trois membres connus du Bureau Politique après le 12^e plénum du Comité central du Parti.

Le poste radio clandestin du camp a cessé, le lendemain de la clôture du plénum, de transmettre l'émission des Partsalidis, Dimitrios et Zographos sur la « Voix de la Vérité », et ainsi le camp a appris de manière autorisée ce fait crucial pour le mouvement communiste grec et la gauche tout entière. Pour certains – ceux qui connaissaient les dessous de la querelle intérieure du Parti –, c'était attendu. Mais pour beaucoup, c'était une surprise et une annonce désagréable à l'époque où elle est tombée. Certains ont exprimé leur mécontentement : il ne manquait plus que ça... L'annonce par le bulletin clandestin a été diffusée de nuit, assez longtemps après le repas, et a trouvé beaucoup d'entre nous dans la salle où se trouvait aussi la cuisine. Je me souviens même d'une image drôle. Quatre vieux joueurs de bridge jouaient à une table. Quelqu'un est allé les trouver et leur a murmuré la nouvelle, la partie se trouvait dans une phase décisive et tous, joueurs et spectateurs, attendaient de voir si le Roi allait recouvrir la Dame. L'angoisse et le suspense étaient tels que les joueurs ont fait un mouvement de leur main libre vers le haut comme s'ils disaient : « laisse-nous, mon vieux, ici ça brûle... », mais le mort (celui des joueurs qui ne joue pas, mais a ses cartes ouvertes sur la table), moins absorbé par l'atmosphère survoltée du jeu, a compris de quoi il s'agissait, frappé ses mains sur la table et crié : « Arrêtez, que nous voyions ce qui est arrivé ». Et après la répétition à haute voix de la nouvelle, le jeu, bien sûr, a été suspendu.

Qu'est-ce que vous avez alors appris exactement et comment avez-vous réagi ?

À cela exactement, je ne peux pas répondre... exactement. Ce n'est pas seulement que tant d'années ont passé, un demi-siècle environ. C'est aussi le fait que ces premiers jours, notre seule information était cet unique communiqué des trois membres du Bureau politique, un communiqué lu en petits groupes, dans le bulletin spécial présenté par la Commission de représentation. Ils ne pouvaient pas donner de précisions, et il ne pouvait y avoir non plus de discussion sur le texte, parce que cela n'était pas permis par le caractère même de l'organe qui offrait l'information. Il restait donc, à l'initiative de chacun de discuter avec celui ou ceux qu'il voulait, pour obtenir plus d'informations, et, s'il voulait, formuler son point de vue en face du texte, de l'initiative prise par les trois cadres dirigeants, et sur l'ensemble du

12^e plénum, comme les mesures d'organisation – c'est-à-dire la suspension ou la radiation, je ne me souviens pas, des trois membres du Bureau politique. Naturellement, le camp n'a presque pas dormi ce soir-là. Dans le climat d'assemblée du peuple qui dominait, les discussions par petits groupes se sont échauffées. La même chose s'est produite le lendemain. Habituellement, dans ces cas-là, le sujet qui monopolise les conversations entre les militants ce sont les « mesures organisatrices ».

Pourquoi ce sujet a-t-il habituellement le monopole ?

Le mot monopole est peut-être exagéré. Disons prédomine. Et il prédomine parce que ce Parti, âgé de cinquante ans alors, avait déjà eu suffisamment à souffrir, pour ne pas dire trop, de ces espèces de mesures organisatrices. Si on compte, à partir de 1920, les radiations, les suspensions réciproques et toutes ces procédures, dans lesquelles en général on efface presque totalement toute l'histoire précédente, on y perd son latin. Et presque toujours ceux qui radient sont, dans la phase suivante, les radiés. On pourrait, selon le modèle de l'Évangile de Matthieu, en changeant le verbe, faire une si longue chaîne de telles mesures persécutrices contre les dirigeants du Parti, sans qu'elle ait de fin. Tout cela, je pense, naît de la conception stalinienne que plus la construction du socialisme en Union soviétique gagne du terrain, plus se tend la lutte entre les ouvriers de la « nouvelle vie » et les « agents de l'impérialisme » dans le Parti. Cette conception s'est répandue dans les partis communistes en dehors de l'Union soviétique et a engendré un climat maladif de suspicion générale et de chasse aux sorcières entre les militants. Cela a créé le terreau pour que la direction puisse s'exempter de ses responsabilités dans les fautes graves qu'elle mettait facilement sur le dos de ses agents. Mais retournons au camp les premiers jours après le 12^e plénum.

Les premiers jours, les discussions intenses entre les chambrées et dans la cour du camp m'ont rappelé ce que j'avais trouvé à Aï-Stratis quand je suis revenu en 1956 de ma deuxième permission. La différence était que ces discussions n'avaient pas lieu entre ceux qui étaient d'accord entre eux, comme alors à Aï-Stratis, mais s'étendaient à tous, des gens qui développaient différentes problématiques et, souvent, arrivaient à des conclusions différentes. L'assemblée du peuple fonctionnait avec animation, parfois avec passion, et, en même temps, avec circonspection et respect mutuel. Cela excluait des conflits trop graves tant que régnait cet esprit d'échange. Une des raisons en a été, je pense, que l'opposition, c'est-à-dire les hommes qui dès le début semblaient être en désaccord avec les décisions étaient peut-être la majorité du camp, des citoyens assez ouverts, mais qui, même d'accord dans leur majorité, n'étaient pas prêts à s'engager dans des conflits qui menaceraient la vie quotidienne du camp. Des échanges soutenus ont ainsi commencé, tous, ou quasi tous les opposants, ont cherché à réévaluer les objectifs et l'action du *mouvement* et surtout de la direction à l'étranger du KKE. En quelques jours, se sont formés deux courants face aux décisions du plénum : ceux qui se déclaraient en leur faveur, manifestement moins nombreux, et les « autres », qui les rejetaient avec une plus ou moins grande emphase. Ainsi dans la langue commune a dominé la formule : les douzièmes et les anti-douzièmes. Le premier groupe était assez solide parce qu'il était constitué des « disciplinés ». Nous ne pouvons pas dire la même chose des autres, la

majorité du camp. Ils étaient unis, peut-être, par leur position négative face à la nouvelle persécution intérieure prévisible, mais les bases de réflexion, l'inquiétude pour le *mouvement*, les priorités politiques de chacun constituaient une large gamme de points de vue et de revendications. Certains, surtout d'anciens cadres du Parti, habitués au culte des nombres, se sont mis à discuter sur les majorités et les minorités des membres au Comité central et se contentaient des mesures de remplacement décidées. D'autres s'enfonçaient dans des désaccords, qui, en leur cœur, reposaient sur des failles nées dans le passé et dans le présent, et dans ce cas, sur l'insuffisante prise en compte par la direction communiste des problèmes de la lutte contre la dictature. D'autres se sont souvenus, un peu tard, de l'absence de l'EDA. La plupart d'entre eux, quand on a découvert par les nouveaux prisonniers la position négative des membres du Comité central qui agissait clandestinement à l'intérieur, se sont déclarés en accord avec eux. Dès lors, les deux points de vue opposés se sont éloignés et en sont venus à un questionnement plus profond sur les causes de l'éclatement, et surtout à un nouveau point de vue sur la reconstruction politique de la gauche, le nouveau courant dans l'épine dorsale duquel on trouvait presque tous les cadres centraux de la Jeunesse et des cadres dirigeants de l'EDA.

C'était l'ébauche de ce qui un peu plus tard a été traité de « chaos » par un membre de la Commission de gestion de l'EDA. Ce noyau central du *chaos* a marqué les conversations et a donné un autre caractère au désaccord. Ils refusaient aux cadres étroits du Comité central et au reste des organes communistes le droit exclusif de discuter du *mouvement* ; en particulier pour les mesures organisatrices que nous refusions, ils soutenaient qu'elles intéressaient la population de gauche tout entière, membres ou non du Parti, et qu'il fallait réviser la politique du *mouvement*, pour viser un rassemblement dans une expression politique plus large, autonome, et indépendante de la direction grecque de l'exil en faillite comme de l'obéissance étouffante au centre directorial mondial du PCUS. Ainsi, ils refusaient à la fois une condamnation des seules mesures du 12^e plénum et un soutien inconditionnel du groupe, dont finalement, personne ne connaissait les opinions en dehors de sa position négative face au 12^e plénum.

Je me suis référé plus haut à la participation active des cadres de la Jeunesse dans la formation de ce courant. Je dois faire une exception et mentionner un nom : Dimos Mavrommatis. Licencié en Droit, membre du Conseil central de la Jeunesse Lambrakis et membre du Bureau de l'organisation, fils d'une grande famille éamite de cultivateurs d'un petit village de Missolonghi, figure emblématique de sa génération à cette époque, avec sa logique simple, mais brillante, il nous a aidés à voir en profondeur les problèmes de la gauche et à procéder à sa reconstruction avec des points de vue radicaux et révolutionnaires. Je pense qu'il est inutile de dire que je me suis toujours trouvé avec lui du début à la fin de la dictature. Il a été pour moi le canal par lequel passaient les messages et la sage manière de penser de la génération de gauche de l'après-guerre – après-guerre civile ; j'ai réussi ainsi à participer à ses préoccupations et à m'extirper de ma propre génération des éponites de l'Occupation, débarrassé d'une grande partie des charges et des hésitations que nous avait fait porter la réclusion de plusieurs années derrière les fers et les barbelés et notre absence de la société. L'autre jour, à l'occasion des dix ans depuis sa mort et de l'édition en deux tomes de ses

textes de journaliste, j'ai dit tout ce que je lui dois, comme si je faisais mes excuses à ce « vieillard », de treize ans plus jeune que moi. Ce fut un formidable rassemblement de gens de tous âges, de toutes provenances géographiques et de la diaspora politique de la gauche grecque, un véritable hommage de tous ceux – vieillards, personnes d'âge moyen et jeunes, hommes et femmes, savants ou gens du peuple – qui lui devaient et l'aimaient beaucoup. C'était la présence d'une gauche que nous avons perdue et que de temps à autre nous retrouvons quand nous nous souvenons de ses hommes doués qui nous quittent.

Quelques éléments (très peu) au sujet du « chaos »

Quelle était la base idéologique du chaos ?

C'est assez compliqué de répondre de manière exhaustive. Je vais essayer d'expliquer les difficultés. La première, je pense, vient du fait qu'il ne s'agissait pas d'un groupe précis. Dans ses rares manifestations publiques – qui ne recueillent pas toujours l'adhésion des personnes auxquelles on s'attendait – il prenait position sur des questions politiques quand il le jugeait opportun et de façon succincte. La deuxième était liée à l'espace concerné : un camp où on ne doit pas oublier que l'adversaire fondamental était le pouvoir, et où on ne pouvait entamer un dialogue avec la société et corriger les points de vue exprimés. Un autre aspect est qu'il ne disposait pas du temps nécessaire. Enfin, dans ces conditions particulières, il ne pouvait déceler l'avenir d'un changement de régime qu'il attendait à la fois comme spécifique, et comme une partie d'un ensemble plus large.

Je n'exprime pas une partie d'une thèse politique, mais simplement des réflexions sommaires sur l'instant. En tout cas, nous pouvons poser dans notre recherche critique quelques éléments – en résumé –, qui peut-être t'aideront à prolonger ta problématique.

La première chose qu'il ne faut pas oublier, je pense, est que tous ces gens qui étaient et continuent à être de gauche, appartiennent à un tout qui s'est qualifié lui-même de camp d'exilés, *adversaires* de la dictature, ce qui ne va absolument pas de soi. Puisque la dernière formule peut te paraître étrange, je dois t'apprendre que cette auto-qualification a été une nouveauté dans la longue histoire des groupes de cohabitation des exilés politiques grecs. Avant la guerre comme dans l'après-guerre civile, ces groupes et les camps d'exilés ne prenaient en compte pour s'auto-qualifier que l'origine et la qualité politique de leurs membres. Habituellement, ils se proclamaient cohabitations de communistes ou d'otages des puissances de l'impérialisme, et souvent ils exprimaient l'idée que la fin de leur aventure ne pouvait que coïncider avec la fin du système socio-politique bourgeois. Nous en avons parlé à propos d'Aï-Stratis.

Ceux qui ont formé ce groupe limité dans le temps venaient pour les plus âgés, du grand réservoir de l'EAM, et, pour la majorité, des membres actifs de l'EDA ; très peu d'exceptions confirmaient la règle. Comme je l'ai signalé, je pense, le camp de Partheni a été créé par la Sûreté pour isoler les cadres du mouvement de gauche, qui, selon sa conception, étaient extraordinairement dangereux. En réalité, il contenait des membres du Comité central du KKE, de la Commission d'administration de l'EDA, jusqu'à des agents de gauche de la vie publique (maires et autorités municipales, syndicalistes, mais aussi cadres moyens des domaines politiques et sociaux). Les plus jeunes avaient été cadres de la N.EDA et des

Jeunesses Lambrakis (membres du Bureau et du Conseil Central, cadres de région, syndicalistes du monde étudiant, enseignant et travailleur). Je dois signaler que la grande majorité des cadres supérieurs des mouvements de jeunesse, sauf un cas, d'après mes souvenirs, étaient membres ou favorables au chaos. Tous, je l'ai relevé, donnaient le ton et de l'énergie à ce groupe.

Plus haut, nous nous sommes référés à des motifs occasionnels qui différenciaient de « ceux du chaos » du reste du camp. Laisse-moi signaler des points qui peuvent dissimuler des « principes » communs et qui t'aideront peut-être à te former une image du socle idéologique commun.

Tous convenaient avec ferveur du caractère antidictatorial du camp sans autres ajouts. Je dis cela pour les différencier des autres tendances (partisan du KKE associé, des communistes qui défendaient les thèses de ceux qui avaient refusé les décisions du 12^e plénum, partisans de la pensée maoïste, etc.) qui s'étaient constituées dans le camp et qui n'ont jamais contesté ouvertement ce caractère, mais qui, au fond ou dans leurs conversations privées, ajoutaient des termes restrictifs comme communistes, militants populaires, marxistes-léninistes, etc. Ceux du *chaos* soutenaient la priorité du combat antidictatorial par un large front de lutte, et non les priorités partielles.

Ils s'étaient clairement positionnés contre le 12^e Plénum du KKE, non seulement sur ses mesures organisatrices (suspensions, radiations des contestataires), mais sur l'ensemble de sa politique. En même temps, ils n'acceptaient pas de se soumettre à ceux de l'intérieur, en dehors de quelques-uns qui avaient signé la condamnation publique de l'invasion des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie ; cela venait de leur opinion que le désaccord avec le 12^e Plénum et leurs objections ne devaient pas se limiter aux membres du Parti, mais concernaient la gauche tout entière.

Ils voulaient une organisation future de la gauche qui aurait un caractère de front. Leurs choix portaient de la renaissance de l'EDA d'avant la dictature que le 11^e Plénum avait liquidée (dans l'été 1967), et allaient jusqu'à des changements plus profonds qui amélioreraient les options de l'EDA et prendraient en compte la situation nouvelle.

Parmi les mesures immédiates qui circulaient parmi ceux qui appartenaient au *chaos*, figurait l'interruption des relations avec la direction et le canevas organisateur du KKE qui siégeait dans les pays de l'Est et la libération des combattants grecs de gauche de la dépendance de la Mecque du communisme, Moscou, comme de l'affrontement du bloc soviétique avec le PC chinois.

Cette dernière préoccupation a été exprimée publiquement par les forces du *chaos* et une petite section des partisans du courant de l'intérieur avec la dénonciation de l'invasion militaire de l'Union soviétique et des pays de l'Est en Tchécoslovaquie dans l'été 1968 et la suppression de l'indépendance du pays. Objectivement, cette condamnation exprimait publiquement l'éclatement des liens de la gauche grecque avec la direction du KKE à l'étranger et le choix, autant que le permettaient les restrictions du texte, d'une voie

démocratique vers le socialisme, c'est-à-dire le retrait de la voie léniniste de la dictature du prolétariat et de la maîtrise du pouvoir populaire par un parti unique.

Je ne sais si tout ce que j'ai rapporté ci-dessus par bribes apporte une réponse à ta question et quelle est son importance. J'ajouterais deux-trois observations en complément. D'abord, ce courant, en-dehors et par-delà les disputes des cadres communistes pour et contre les décisions du 12^e Plénum – je risque un jugement personnel –, exprimait une conception « libérale » d'une politique de la gauche et il proposait une autre organisation de son expression. En ce qui concerne la politique, il insinuait au début, et, avec le temps, il exprimait clairement sa préférence pour une marche révolutionnaire débarrassée des formules léninistes étouffantes sur le seul affrontement de la classe ouvrière et de ses alliés avec le capitalisme. En conséquence, il repoussait la dictature d'une classe majoritaire (du prolétariat et de ses alliés) pour obtenir un changement social. C'était aussi le sens de « la voie démocratique vers le socialisme », qui, expressément ou allusivement, était dans la pensée de tous les exilés qui participaient au *chaos*.

Par ailleurs, le *chaos* se déclarait clairement pour une organisation politique et sociale ouverte et complètement dégagée des pratiques où la gauche grecque, dans les cinquante années de son existence, s'était enfermée, c'est-à-dire le centralisme « démocratique » léniniste et ses fréquentes violations.

Tout cela prédominait, dans les entretiens entre ceux qui étaient du même avis, comme avec les partisans des autres courants. Jamais, jusqu'à la liquidation du camp il n'y a eu de rassemblement fermé ou de complot, tout se passait dans le champ ouvert de l'expression libre. Cela a été un cas unique dans l'histoire des camps et constitue la caractéristique de cette cohabitation, et il faut en créditer la volonté des hommes du *chaos* de ne pas former une secte ou une dissidence. Un exemple : nous avons pris la décision d'inviter l'ensemble des exilés à participer à une discussion ouverte sur les problèmes du mouvement de gauche sans fixer d'ordre du jour *a priori*.

La discussion a été organisée par une petite commission technique (à laquelle je participais), qui devait constituer de larges groupes, dans la mesure du possible, de gens prêts à participer à un entretien sans restrictions et en pleine liberté. On prévoyait dans chacun de ces groupes un noyau qui représenterait tous les points de vue, et qui serait encadré par des gens qui participeraient librement comme orateurs ou, à la rigueur, comme auditeurs. On a annoncé cela dans les deux chambrées et, en même temps, dans des rencontres personnelles, on a scruté la disposition à participer des cadres des autres courants dont on jugeait qu'ils pouvaient mieux exprimer les différents points de vue. Notre première impression a été que, sans arriver à une participation totale, nous obtiendrions une participation passablement large et des entretiens profitables. Le soir du jour où a été communiquée la proposition, une forte mobilisation des deux côtés communistes par des conversations à voix basse en unité ou par petits groupes, a montré l'inquiétude ou l'embarras que nous provoquions. Ainsi, nous avons compris que notre « récolte » ne serait pas grande. Malgré cela, nous avons entrepris de faire fonctionner deux-trois groupes de discussion, auxquels participaient surtout des indépendants avec quelques

exilés qui suivaient la branche de l'intérieur et avec des gens du KKE, isolés, qui étaient venus plutôt pour écouter que pour exprimer des points de vue.

Un évènement est caractéristique des pressions exercées alors et nous amis en situation difficile. Manolis Glézos qui jusqu'alors (et ensuite) ne s'était intégré dans aucun des deux courants communistes, a annoncé sa participation. C'était en accord avec son point de vue proclamé depuis le premier jour après le 12^e plénum que la discussion sur les problèmes du mouvement, - plus aiguë avec les décisions du plénum-, ne devait pas se limiter au cadre du KKE ; il avait déclaré aussi qu'il participerait à tout changement de point de vue, individuel ou de groupe, indépendamment de son origine et de son contenu. Dès que sa réponse positive à notre invitation a été connue, on a noté une arrivée massive d'« interlocuteurs » et de « conseillers » qui l'incitaient à ne pas mettre à exécution sa décision, car il n'était pas n'importe quel combattant et que, par la place qu'il occupait et par son histoire, il représentait une part importante de l'histoire du mouvement. Et son ralliement signifierait sa prise de position dans un courant « sans principes » et d'autres choses semblables. Les exilés qui, avec nous, ont entrepris cette démarche appartenaient surtout au courant de l'intérieur. Ils étaient, semble-t-il, tellement abreuvés des principes léninistes qu'ils en arrivaient à croire que la simple participation à une discussion voulait dire automatiquement la promotion des opinions qui pourraient s'y exprimer. Cette pression a malheureusement eu de lourdes conséquences sur la santé temporairement chancelante de Manolis. Nous lui avons recommandé de ne pas participer à la discussion pour ne pas contribuer, nous aussi, à une aggravation. Manolis, comme il faisait presque toujours quand on lui conseillait de faire attention à sa santé – comme lors de ses innombrables grèves de la faim tant dans les années de prison que dans notre dernier exil – ne nous a pas écoutés ; il a pris part à un groupe et a formulé ses réflexions sur les problèmes. Il s'est ensuivi un bruit assourdissant de commentaires venant des deux tendances à égalité, où se sont exprimées nombre d'accusations aux dépens de Manolis et de la commission qui l'avait invité ; cela allait de la violation des « principes du mouvement » au « reniement » et à la « trahison de son histoire ».

En raison de cela et d'autres tentatives faites par des cadres pour empêcher la participation de militants, puisque notre intention n'était pas d'arriver à une discussion entre individus du même avis, nous avons décidé de remettre cet essai à moment plus opportun. Cela indiquait aussi que les cadres communistes voulaient, comme souvent, dépasser la grande crise qui, semblait-il, allait ravager pendant des années la gauche grecque, en rassemblant des partisans disciplinés et en lançant des accusations, sans essayer, ne fût-ce qu'une fois, d'en trouver les causes profondes, d'affronter dans l'essentiel et dans un échange public les problèmes qui ébranlaient le mouvement.

Puisque vous étiez un membre actif de la commission technique, quelles étaient vos positions et vos pratiques personnelles ?

N'imagine pas que j'ai joué un rôle prééminent. Je considérais et je continue à me considérer comme un simple soutien dans la tentative des cadres de la jeunesse pour ouvrir une

discussion en profondeur sur les difficultés, comme un partisan, je dirais même un fervent partisan, d'une nouvelle conception et d'une tournure d'esprit démocratique dans le souci de l'avenir de la gauche. Et en tant que tel, je dépose ces réflexions fragmentaires. Je continue à penser que ce mouvement, comme il s'est présenté à Partheni, a posé les premières parcelles de profonds changements dans l'état d'esprit et la politique de la gauche après la dictature. Il s'est battu pour la conquête de thèses que nos contemporains de gauche considèrent peut-être comme allant de soi, mais qui alors exigeaient une réflexion nouvelle et pas mal de courage politique pour ceux qui les proclamaient et voulaient les mettre en pratique.

Je vais seulement rappeler la position théorique fondamentale du mouvement communiste d'alors : la dictature du prolétariat. Pour le mouvement grec, il y a eu une période particulière – celle de l'occupation étrangère des années 1940 – où l'on a tenté, pour des raisons que le combat de libération nationale imposait, de noyauter un peu cette condition fondamentale que posait l'aile léniniste du mouvement ouvrier mondial. C'était la recherche de la transition de la démocratie populaire qui contenait, bien sûr, dans son noyau la théorie du pouvoir ouvrier, mais enrichie par les nouveaux éléments que présentait le regroupement des différentes couches sociales dans le grand front de résistance de l'EAM. Les conditions difficiles d'après la guerre civile pour l'existence d'un parti légal de la gauche éamite – je renvoie à la fondation de l'EDA en 1951, seul organisme de gauche en Grèce –, et la proclamation comme but du changement démocratique national ont constitué la suite politique essentielle à l'essai de l'EAM.

Malgré tout, dans l'espace international, sous la pression de la concurrence sino-soviétique comme dans l'espace grec, le problème restait à l'ordre du jour. Logiquement un mouvement antidictatorial ne pouvait que s'opposer par principe à toute forme de dictature, le courant des gens de gauche non engagés du *chaos* s'est donc rangé sans réserve, face à cette base de la conception léniniste, pour la transformation sociale révolutionnaire⁵⁰².

Nous avons dit au début de notre récit sur Partheni que, dès nos premiers jours sur l'île, on avait formé une commission composée des plus anciens et des plus jeunes cadres du *mouvement* pour nous représenter auprès des agents de la dictature chargés de notre garde. Cette commission, un petit cercle, affrontait aussi les problèmes de fonctionnement intérieur (par exemple, propreté, cuisine, observation de l'horaire élémentaire). Après sa première année, alors qu'un sentiment de stagnation dominait dans la conscience commune, elle a jugé opportun de se légaliser auprès du public qu'elle représentait sans qu'aient été formulées de fortes mises en question de son autorité. On a discuté dans les deux chambrées la proposition de procéder à des élections régulières à bulletin secret. Cela a été accepté, on a créé un bulletin avec les noms de tous ceux qui demandaient une place et on a procédé à l'élection. Si je ne me trompe pas, ça a été les seules élections régulières avec urne et listes électorales pendant la dictature dans un lieu de détention, prison ou exil. D'ailleurs, dans l'après-guerre

502StéphanosStéphanou a précisé que l'usage fréquent de l'adjectif révolutionnaire « ne se rapporte pas tant à l'usage de la violence dans la procédure de mutation sociale qu'à son contenu. C'est-à-dire dans le fait qu'il entend une claire distinction entre des changements mélioratifs additionnels du système et une mutation radicale des termes fondamentaux de son existence. Comme si nous parlions de la mutation fondamentale du système de production économique, de la mobilisation des moyens de production et des indispensables changements du système politique pour sa sauvegarde ».

civile, en dehors du camp d'Aï-Stratis, et cela après 1956, nous n'avions pas eu beaucoup d'élections dans des collectivités de prisonniers.

Les résultats, du point de vue de la diversité des nuances « politiques », étaient à peu près ce qu'on attendait. La majorité est revenue aux « anti-douzièmes » comme nous avons l'habitude d'appeler ceux qui n'étaient pas d'accord avec les décisions du 12^e Plénum du Comité central du KKE. Pendant la campagne électorale, quelques fervents partisans n'ont pas manqué de faire de la propagande ouverte pour des candidats en accord avec leur position face à l'éclatement du KKE. La commission, en répartissant le travail, a nommé responsable de la gestion de l'allocation, et donc, des cuisines, l'inoubliable camarade et ami de longue date, Antonis Karkayannis. Une meilleure mise en valeur de l'allocation occupait depuis longtemps la commission et elle cherchait comment l'améliorer. Il était d'ailleurs patent que le système en vigueur jusqu'alors – une combinaison de l'alimentation de l'armée et de la prison avec trois catégories : normale, régime, nourriture sèche – ne convenait pas aux besoins du camp qui comptait de nombreux malades avec des maladies différentes et une part importante de gens âgés. En plus, quand la part de pain suivait la mesure du camp, il en restait une grande partie et ceux qui pêchaient dans le golfe avec des nasses l'utilisaient comme appât. Un autre problème était la prédominance des pâtes, en particulier au repas du soir, que l'estomac des malades et des personnes âgées ne tolérait pas. Le régime des malades d'ailleurs n'était pas différent du repas normal en dehors du fait qu'il ne comprenait pas de salade de tomates.

En marge d'une discussion avec Antonis et deux-trois autres amis du *chaos* sur les problèmes politiques du mouvement, mon ami m'a demandé comment nous y faisons face à Aï-Stratis. Je lui ai répondu qu'il était bien tombé parce que pendant des années j'avais occupé dans le camp le poste de « dynamologue », comme nous appelions ceux qui s'occupaient de planifier la soupe. Nous avons conçu un plan qui permettait dans les tentes ou les unités (les groupes de camarades qui mangeaient ensemble) d'exclure totalement certaines parts des repas et de les prendre sur la nourriture sèche (huile, fromage, etc.). Ici, nous pouvions faire quelque chose d'analogue. Il m'a prié d'y réfléchir et de lui écrire un résumé du projet pour le soumettre à la commission.

Cette affaire, étrangement, m'a aiguillonné. D'abord, parce que j'ai songé qu'avec un simple projet, on sauverait quelques estomacs, et deuxièmement, parce que je voyais que je pouvais être encore utile. Comme j'étais souvent tourmenté par des crises de discopathie, j'avais commencé à me sentir à charge. On ne me permettait pas, par exemple, de balayer ou d'offrir des services là où on levait des poids. J'ai donc réfléchi au projet pour qu'il ne soit pas limité à mon expérience d'Aï-Stratis, mais qu'il concerne jusqu'à l'exilé individuel : faire une liste de quatre cents individus à peu près, avec chacun une carte individuelle qui comprendrait les jours de la semaine (ou de la quinzaine), les repas de chaque jour et les refus que choisirait le détenteur de la carte. La même chose pour les parts de pain. Cela valait pour un mois et permettait de changer ainsi ses préférences. En même temps, on a pensé aux groupes. Celui d'Antonis, qui gérait l'allocation et préparait le repas, a enregistré dans une liste détaillée la valeur en drachmes de chaque portion. Nous avons, je me souviens, une liste avec au moins quarante parts différentes et leur coût. Ainsi, les exilés pouvaient faire une annulation

permanente, ou pour certains jours de la semaine ou de la quinzaine, et prendre la valeur correspondante en huile, beurre, fromage, yaourt, sucre, et ce que le groupe pouvait trouver au marché de l'île. En même temps, il y avait, chaque jour et à chaque repas un faitout alternatif de régime avec une préparation différente (par ex., à la place d'un poulet congelé, de la viande congelée, ou au lieu de légumes secs du riz ou des macaronis ou d'autres solutions). Cela améliorerait la mise en valeur du repas et ferait cesser d'avoir du pain en trop. Nous avons longuement discuté du projet avec Antonis, nous l'avons complété là où il fallait et nous avons choisi l'équipe qui, sous mes indications, s'occuperait de la préparation et de l'exécution de ce travail assez compliqué. Après l'approbation par la commission, un soir, Antonis a annoncé aux deux chambres cette conclusion : « Vous le comprenez, chers amis, à partir de maintenant vous mangerez tout ce que vous voudrez ! »

Dans notre chambrée, j'ai essayé de limiter un peu le « tout ce que vous voudrez », mais l'enthousiaste Antonis ne m'a pas laissé continuer. J'ai compris sa réaction. Ayant vécu des années en prison – il avait été arrêté après une longue clandestinité avec un Antonis Syggelakis et ils avaient été libérés en 1966 dans les derniers – et habitué à la simple distinction « patates en sauce » et « patates blanches », il lui semblait que dans le camp, nous installions un restaurant... cinq étoiles. Les anciens exilés ont accueilli avec satisfaction ce changement de l'ordinaire, tandis que d'anciens prisonniers ont râlé que la distribution du repas serait complexe et lente puisque dans chaque groupe il pouvait arriver qu'on fasse quatre distributions. Au cours de la première semaine, on a réglé toutes les difficultés et les esprits se sont apaisés. Depuis lors, chaque exilé, chaque groupe pouvait manger à peu près tout ce qu'il voulait, il suffisait de trouver le produit sur le marché. Ainsi, on a cessé d'avoir trop de macaronis ou de pâtes d'orge le soir, il ne restait plus de pain, ceux qui voulaient du lait au petit déjeuner au lieu du thé le prenaient sur leur compte, et les seuls qui se lamentaient étaient les pêcheurs qui n'avaient plus de restes de pain pour leurs appâts. En contrepartie, les maux d'estomac et d'intestin ont diminué et les fidèles ont été bien nourris, dans la mesure du moins où ils passaient par nous. Cela, bien sûr, a entraîné des travaux supplémentaires parce que beaucoup, tous ceux qui le voulaient, ont pu enrichir leur « cave » et le soir, cuisiner sur la grande table de la cuisine la nourriture de leur goût. Certains, soit parce qu'ils étaient jeunes, soit parce qu'ils traînaient avec eux de longues habitudes de prison, n'ont exploité aucune de ces possibilités. Malheureusement, les accès successifs de ma maladie, les deux dernières années de l'exil, mes fréquents séjours en physiothérapie à l'hôpital de Leros et, finalement, à la fin de 1970, mon opération en neurochirurgie à Aghios Savas m'ont obligé à abandonner cette tâche et à la confier à Laokratis Khalvatzis, qui l'a exercée dignement jusqu'à la fin.

La dernière année de mon exil à Partheni, 1970, a été difficile – pour ne pas dire très difficile – en raison de l'aggravation des crises de hernie discale qui me tourmentaient depuis de nombreuses années. Tout l'été et l'automne, je les ai passés avec une crise presque continue, sauf de petites pauses, et un va et vient continu à la clinique orthopédique de l'hôpital de Leros. Le médecin qui me suivait là-bas avait émis depuis longtemps l'avis qu'une intervention chirurgicale s'imposait pour ôter la hernie du disque intervertébral. Le service médical du camp le négligeait. Après des demandes répétées du médecin traitant et de

mon camarade exilé Thanassis Konstantinidis, et le plaidoyer du nouveau gendarme médecin-sous-lieutenant qui est arrivé au camp à l'automne de 1970, l'administration a donné son consentement à mon transfert au service neurochirurgical anticancéreux auprès du neurochirurgien bien connu alors, un Français, M. Taptas. Avec le neurochirurgien de gauche, bien connu aussi, Ikonomou, ils constituaient un couple de réputation européenne dans leur spécialité, mais qui n'ont jamais pu collaborer en raison de la Sûreté qui qualifiait Ikonomoude « non partisan de l'ordre établi »⁵⁰³.

J'ai eu la chance, quelques jours avant mon transfert, que Thanassis Konstantinidis soit libéré et se réinstalle à Athènes. L'un de ses premiers soins, en attendant mon arrivée à l'hôpital, a été de rencontrer monsieur Taptas et de l'informer sur mon état qu'il suivait depuis déjà trois ans et demi. Cela, le chirurgien me l'a appris lors de sa première visite, en ajoutant que Thanassis lui avait donné une image si détaillée des caractéristiques cliniques de la maladie, qu'il pourrait avancer dans l'opération sans même avoir besoin de regarder les radios. Exagération ? Je ne sais pas, de toute façon pour moi c'était une nouvelle occasion d'exprimer à nouveau ma reconnaissance à mon ami et camarade médecin.

L'opération a eu lieu avant la fin de ma première semaine d'hospitalisation. Le premier soir, la Sûreté a permis à Pagona de rester auprès de moi. Depuis près de quatre ans (20 novembre 1970), le 21 avril nous avait séparés « de corps ». Les quelques jours où on m'a gardé à l'hôpital, j'ai eu des heures de visite quotidienne de toute la famille élargie et de beaucoup d'amis, une tolérance évidente des gardiens. Ils n'insistaient pas sur les procédures habituelles strictes au sujet des permissions, etc. Et la présence du gardien était discrète ou inexistante. Il était évident qu'ils nous considéraient comme à peu près libérés. D'ailleurs, au cours des onze premiers mois de 1970, il y avait eu deux grandes libérations de masse et beaucoup d'actes isolés. Parmi les premières tentatives de Papadopoulos pour inaugurer un régime civil figurait une solution progressive du problème des exilés politiques non jugés dont la détention illégale constituait le fer de lance du mouvement européen de soutien aux citoyens persécutés en Grèce ; ce « fer », Papadopoulos essayait de l'« émousser » par ces premières mesures. Nous n'étions désormais que plus ou moins mille hommes dans les deux camps de Leros et quelques dizaines de femmes transportées des prisons d'Halicarnassos à

503 Cette référence a donné l'occasion à Stéphanos Stéphanou de m'apprendre que « même dans la branche médicale, bien que par sa nature, elle disposât d'une liberté professionnelle un peu plus grande que nombre d'autres professions scientifiques, vingt-cinq ans après la fin de la guerre civile, les discriminations de la législation de la guerre civile étaient encore effectives. Ainsi les médecins qui, en raison de leur adhésion ou de leur cheminement aux côtés du mouvement de gauche, avaient été qualifiés de "non-partisans de l'ordre établi", ne pouvaient pas être nommés dans des hôpitaux publics, ni, dans de nombreux cas, dans des cliniques privées, en raison des menaces de la police contre leurs propriétaires. Le neurochirurgien Ikonomou, malgré sa capacité reconnue internationalement, en raison de son adhésion à la résistance éamite a été accablé de poursuites variées et exclu à perpétuité des grands centres chirurgicaux. En collaboration avec d'autres médecins de gauche mis à la porte, ils ont fondé avec d'anciens exilés et prisonniers, une polyclinique médicale coopérative dans la rue Socratous. Là se réfugiait habituellement la population éamite poursuivie de la capitale, tant en raison de sa confiance qu'en raison du coût inférieur et même nul des soins. Élève et auxiliaire d'Ikonomou, pendant des années, son ami et compagnon de lutte Konstantinidis, dans ses consultations, insistait, puisqu'il ne pouvait pas pour des raisons compréhensibles m'envoyer chez Ikonomou, pour m'adresser à Taptas dont il appréciait beaucoup les capacités. Centre d'examen analogue, le Centre médical, comme nous l'appelions, avait été fondé par d'autres médecins anciens exilés et prisonniers rue Marnis, et il complétait la Polyclinique avec des fonctions préhospitalières. »

Oropos. Et dans la famille, un membre libéré a été ajouté : notre Rinio a été libérée avec la grande fournée de l'été. Et j'ai eu l'occasion de la revoir au bout de quatre ans lors d'une visite avec Annio Metaxotou, la femme de Dimos, qui avait quitté la clandestinité et travaillait comme pédiatre à l'hôpital.

Je suis retourné au camp en trimballant avec moi le bâton qu'on m'avait donné au service orthopédique de Leros avant de partir pour l'opération. Les informations allaient bon train, beaucoup soutenaient que nous ne serions plus dans l'île pour les fêtes de Noël. Et effectivement, c'est à peu près ce qui s'est passé. L'avant-dernière grande vague de libérations, la veille de Noël, a tant réduit les deux camps, surtout celui de Lakki, que la gendarmerie a décidé de tous nous réunir à Partheni. Mais, comme nous n'avions pas de place, ils ont songé à réduire le nombre en transférant soixante-dix malades à Oropos qui s'était vidé parce que les dix femmes restées après les libérations de Noël avaient été transférées en Laconie, où on les avait réparties dans trois-quatre villages.

Le transfert s'est passé tout de suite après l'Épiphanie sur un bateau de guerre et, le même jour, nous nous sommes trouvés dans notre nouveau camp, d'anciennes prisons agricoles. Je me suis associé à Manolis Glézos et Antonis Karayannis, ex-résistant de l'Armée démocratique, arrêté comme clandestin, je pense en 1954, qui avait été jugé selon l'ordonnance 375/36 « pour espionnage » et avait été relâché en 1966 avec les derniers prisonniers politiques de l'après-guerre civile, avant la junte. Je me suis chargé, comme d'habitude, de laver la vaisselle. Et la vie continuait de couler...

Enfin libre ?

Janvier 1971 a été un mois froid et pluvieux. Il a apporté avec lui des virus auxquels je n'ai pas échappé. J'ai accueilli février avec la fièvre et un rhume sévère. Avant midi, le 5 février, j'ai entendu notre crieur public m'appeler au poste de garde. J'ai été troublé. J'ai senti des rires autour de moi et les cris habituels : « allez, encore un bon citoyen », etc. (Déjà, un à un, plusieurs avaient été libérés et il semblait que la fin approchait.) Au poste du chef des gardes, la « bénédiction » a été confirmée. On m'a annoncé ma libération, avec deux autres de mes camarades. Je suis revenu dans la chambre, j'ai ramassé mes affaires, j'ai salué tous ceux qui restaient avec l'habituel souhait « le même bonheur à vous » et je suis retourné à nouveau à l'entrée du camp. On nous a permis de téléphoner aux nôtres et d'attendre. À la maison, je n'avais pas encore le téléphone. Ils étaient à peine descendus de Thessalonique dans l'été et il y avait plus urgent. Heureusement, à sa dernière visite, Pagona m'avait donné le numéro d'un petit magasin au rez-de-chaussée de l'immeuble et j'ai téléphoné là-bas. J'ai entendu une voix pleine d'entrain qui m'a promis qu'elle les avertirait. Un quart d'heure après, on m'a appelé au téléphone. C'était Pagona qui m'a dit qu'ils viendraient me chercher avec la voiture de son frère. Ils ont tardé un peu et, dans ce délai, la fièvre était montée et le rhume avait redoublé. À un instant, j'ai distingué leurs voix dans le poste des gardes. C'était Lakis, le frère de Pagona, sa femme et ma belle-sœur. Il a fallu une heure pour que nous nous retrouvions. Je n'ai pas bien compris ce qui retardait ma mise en liberté. Peut-être des procédures stupides, des papiers à remplir, le degré de parenté à contrôler, comme si je n'étais pas déjà libéré, mais qu'il s'agissait de faire une visite. J'ai failli hurler, mais la fièvre ne m'en a pas laissé le

courage. Je ne parlerai pas de la rencontre, je te lis seulement le dernier paragraphe du livre de Pagona, *Les Invisibles* :

Jusqu'à ce que les formalités de la « libération » soient terminées, des heures ont passé. Nous étions littéralement morts de froid en attendant, et les fleurs que tenait ma belle-sœur se sont inclinées vers le bas. Elle les lui a offertes. Il nous a regardés avec amour tous les trois. Et il nous a embrassés. Ses yeux étaient tout rouges et brillants de fièvre, son rhume avait aussi de l'émotion. Je ne dirai pas comment nous nous sentions, nous les adultes, mais Katerina, qui avait son anniversaire le 11 du même mois, a dit : « Enfin, je vais pouvoir dire moi aussi à mes amis à la fête que je vais faire, voici mon papa, à moi aussi... »

La fin (à peu près) de la route

Le 5 février 1971, donc, se terminait une longue période troublée de ma vie qui avait commencé en mai 1941. Ce jour-là, pour dire la vérité, je n'étais pas sûr qu'elle se terminait, je savais en tout cas que j'allais avoir à affronter des problèmes d'une autre sorte que ceux qui, pendant des années, avaient constitué ma priorité et celle de ma famille. Jusqu'alors, j'étais un activiste engagé de la gauche, avec une exception de six ans, de l'été 1961 au matin du 21 avril 1967, lorsque j'ai occupé le poste de cadre responsable de l'EDA, dont nous ferons un résumé à la fin de ce récit.

Dorénavant, il me fallait d'abord assurer le pain de ma famille ; nous devions nous fixer de manière plus stable à Athènes et examiner avec Pagona les possibilités de poursuivre la longue route que nous avons choisie. Ce « voici mon papa, à moi, aussi... » de Katerina était en moi comme un impératif souverain, que jusqu'alors je n'avais pas pris en considération, peut-être que je n'avais même pas soupçonné. Cela m'a été confirmé par Pagona, dans son livre, quand j'ai lu pour la première fois ses manuscrits avant qu'ils aillent à l'imprimerie. Elle rapporte que toutes les fois que je devais reprendre une tournée politique au cours des six ans dont je parlais, Katerina mettait régulièrement des fleurs dans un vase, pour que je les trouve fraîches, comme elle disait. Il ne m'était jamais passé dans l'esprit, imbécile que j'étais, que c'était une tendre manifestation d'accueil ! Je le prenais toujours pour une procédure familiale habituelle. J'ai compris que celui qui se bat pour assurer un avenir sans nuages aux enfants du monde, doit d'abord se soucier du présent des siens à lui.

Dès le lendemain, j'ai eu un travail. J'ai dit à Dimos (Mavrommatis), qui m'a rendu visite pour me saluer et accompagner sa bienvenue avec un billet de cinq cents drachmes, « mon premier argent de poche », que j'avais un besoin urgent de travail. Il m'a raconté en détail son plan pour organiser une section de librairie autonome des Éditions Papazisis, dans lesquelles il jouait un rôle directorial, et a ajouté qu'il m'y intégrerait. J'ai insisté qu'il me fallait quelque chose tout de suite, il comprit mes raisons, et il a dit qu'il m'enverrait dès le lendemain, les épreuves d'un livre qui était déjà à l'imprimerie. Ainsi, j'ai commencé ma carrière professionnelle de correcteur avec le livre de l'anthropologue français Georges Baladier, *Anthropologie Politique* [1967]. Si je ne me trompe pas, c'était le premier ou l'un des premiers de cette branche scientifique qui allait circuler en Grèce. Il a été suivi par *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse [1968] et quelques autres d'une série scientifique spécialisée de la maison d'édition ; peu après, j'ai pris en charge la série *Analyse*

Économique avec des traductions d'économistes étrangers pour les écoles supérieures de ce domaine.

La collaboration avec Papazisis a été longue et harmonieuse, non seulement parce que Dimos intervenait, mais parce que l'entreprise avait un gérant capable et une bonne personne, la femme de Viktoras, Isabela Papazisi. Bien que son époux fût en prison depuis longtemps, condamné pour son action antidictatoriale avec d'autres combattants de l'organisation *Défense démocratique*. Béla, comme nous, ses amis, nous l'appelions, était une fille exceptionnelle, douée d'un vaste bagage intellectuel, intelligente et capable, elle a pris en mains l'affaire à une mauvaise période. Elle s'est débrouillée malgré les difficultés, et quand Viktoras a été libéré, « en raison du risque d'invalidité permanente », au bout de deux ans, l'entreprise était viable. Ses besoins faisaient qu'elle était un peu serrée dans les frais de l'entreprise, ce qui avait bien sûr un contrecoup direct sur mes revenus ; aussi Béla faisait-elle toujours des efforts pour me procurer des travaux en-dehors, qu'elle facturait toujours à des prix plus élevés. Le passé que j'utilise est dû au fait que nous l'avons perdue très tôt d'un arrêt du cœur.

Ainsi, je suis entré en contact et j'ai collaboré avec une pléiade de professeurs ou d'autres économistes qui éditaient leurs ouvrages chez Papazisis où travaillait l'excellent typographe Spyros Lenis. Spyros, après deux-trois ans en coopérative avec deux autres typographes, est devenu propriétaire de l'imprimerie. J'ai alors commencé à collaborer pendant trente ans avec lui et je me considère comme heureux de l'avoir rencontré dans les premiers temps de mon métier. J'ai poursuivi mon travail dans plusieurs autres maisons d'édition, la moitié du temps pour corriger des journaux et de revues jusqu'à ce qu'aux débuts des années 1980, le service d'édition de la Banque Nationale me sollicite. Là, intégré comme collaborateur spécialisé dans la commission d'histoire ETE et dans ses Archives Historiques, j'ai pris en charge l'édition et la correction de leurs séries sur l'histoire économique grecque, des études originales, de spécialistes habituellement jeunes, dont je pense qu'ils constituent un bien pour l'histoire grecque à ce sujet.

Avec quelles maisons d'édition et quels journaux avez-vous travaillé principalement ?

Il est naturel, pour un professionnel actif pendant plus de quarante ans, d'avoir coopéré avec beaucoup de maisons d'édition, comme avec des quotidiens et des revues. Il est naturel aussi, qu'entré pour de bon dans sa vieillesse, il oublie aussi de nombreux cas, ceux du moins qui n'ont pas duré longtemps. Essayons de nous souvenir des plus longs. En dehors des éditions Papazisis, je pense qu'il vaut la peine de citer les éditions Pagoulatos, auxquelles j'ai procuré l'édition d'une intéressante encyclopédie de mathématiques d'Allemagne de l'Est, dans une traduction en grec, français et italien. Les maisons d'édition Presses universitaires et Éditions Ktistism'ont confié le soin des grandes séries d'ouvrages parascolaires de l'enseignement secondaire, le premier en traduction de l'anglais, et le second de l'allemand. Au cours de ma collaboration avec ces trois maisons d'édition, j'ai profité de la « renommée » de spécialiste que procurent des éditions de mathématiques. À cette époque, il s'agissait d'un cas rare. J'avais vu de nombreuses fois dans les imprimeries, une note du correcteur dans la correction

finale, *imprimatur* comme nous dirions : « bon à imprimer en ce qui concerne le texte ». Il est évident que le correcteur n'assumait pas la responsabilité de la rectitude du contenu mathématique.

Cette collaboration, en particulier avec les Éditions Ktistis, a duré les deux premières décennies après le changement de régime. Pendant ce temps, je travaillais aussi comme correcteur dans des journaux quotidiens et des magazines, je vais mentionner le journal du soir, l'*Avgi* et celui du matin, *Eleftherotypia*. Parmi les périodiques, je me souviens avec un accent d'émotion de la *Suite* qui a circulé en huit numéros mensuels, l'avant-dernière année de la dictature, en 1973, et que nous avons citée dans la première partie de ce texte.

Ils étaient rédigés par un groupe d'érudits choisis de l'espace antidictatorial, et coordonnés par une commission d'intellectuels connus, Alexandros Argyrios, Dimitris Maronitis, Alexandros Kotzias et Pavlos Zannas. La typographie du périodique, le maître de l'espace éditorial, Emmanouil Kasdaglis, en avait fait le projet. Dimos Mavrommatis était responsable de l'imprimerie. Cela signifiait que, selon les lois de la guerre civile encore en vigueur et les habitudes de la dictature, Dimos prenait sur lui la plus grande partie des conséquences que lui vaudraient de probables poursuites contre le périodique en raison de son caractère clairement antidictatorial. Il était imprimé par l'imprimerie de Papazisis, et Spyros Lenis en avait le soin typographique. Ce travail au périodique a été un pas important dans les premières années de ma profession. Il réclamait une présence fréquente, parce que, comme souvent dans des imprimés semblables, la matière n'arrivait pas à temps et exigeait un travail soutenu, sur place, de façon que « le pain aille tout droit du pétrin au four. » Cela me donnait l'occasion de me trouver souvent à l'imprimerie avec Maronitis et Kotzias et de profiter de leur compagnie. J'ai aussi gagné dans cette période, pour la technique du livre, l'expérience riche de Spyros et d'autres anciens maîtres qui travaillaient dans la composition, la pagination et l'impression.

Plus tard, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, je me suis chargé de l'impression et de la correction de la revue *Économie et Société* sous la conduite du rédacteur en chef Giorgos Romaios.

C'est l'époque où a commencé ma collaboration avec le service d'éditions de la Banque Nationale de Grèce, la Commission d'histoire de la banque ETE et ses archives historiques et aussi avec sa Fondation culturelle. Cela a été un travail intéressant, et en même temps un apprentissage qui continue encore, un apprentissage parce que mon travail s'est intégré dans un organisme éditorial organisé avec une tradition, celle de la Fondation Culturelle, et des collègues exceptionnels, ce qui a enrichi mon expérience. Mais surtout, il est lié à la sorte de travail qui m'attendait et à ma contribution au programme éditorial du Comité d'Histoire et des Archives Historiques. Il y a eu une série de monographies d'histoire économique de la Grèce, de la moitié du XIX^e siècle aux premières décennies du XX^e siècle. Le programme s'articulait en quatre séries : Étude de l'histoire économique, Sources de l'histoire économique, Éléments d'élaboration et Inventaire des Archives historiques. À la tête de la recherche, il y avait le comité d'histoire de la Banque ETE, formé d'historiens et de cadres supérieurs de la Banque, sous la présidence de chaque gouverneur et la direction scientifique du professeur Spyros Asdrachas. Il prévoyait plus de quarante études d'histoire économique

confiées à autant de jeunes savants, docteurs des universités grecques et européennes. Pour certains, le sujet dont ils étaient chargés était l'objet de leur thèse de doctorat ou avait une relation directe avec lui. Cela constituait une épreuve pour moi et en même temps un défi fascinant. J'avais devant moi un nouveau public de collaborateurs, assez différents des anciens universitaires avec qui j'avais jusqu'alors travaillé. Face à la difficulté fondamentale de l'entreprise qui m'imposait d'accroître mon attention pour explorer le style habituellement imprécis de l'écrivain, un empressement particulier de mes amis à accepter mes directives a fonctionné comme contrepoids ; parfois, j'ai été obligé de les réexaminer avant de les formuler de façon à ne pas tomber dans des erreurs de contenu. Par ailleurs, ce champ de connaissances spécialisées qui réclamait une contribution constructive était nouveau et inconnu pour moi et, comme je l'ai constaté dans des conversations, nouveau aussi pour la réalité scientifique grecque. C'était, je pense, la première série étendue d'études d'histoire économique, qu'on entreprenait dans notre pays. La contribution de Spyros Asdrachas et de Philippos Ilios à ma formation à ce sujet m'a résolument aidé et apporté des connaissances, comme ma participation aux rencontres fixées pour tous ceux qui étaient impliqués dans le programme et au cours desquelles on discutait du progrès de chaque étude.

Naturellement, dans toutes ces années, des centaines de livres sont passées devant mes yeux et dans mes mains, et toute cette production est due à un grand degré à l'assistance continue de Pagona. Nous avons travaillé ensemble des jours et des nuits sans fin et ainsi, nous avons réussi à monter une maison avec Rinio et Chronis à Kapandriti pour y habiter jusqu'à ce que le cancer nous y trouve. Notre Katerina a fini entre-temps l'université et s'est consacrée au métier familial qu'elle continue aussi, mariée à Chypre avec Giorgos. Les dernières années, mon rythme de travail s'est beaucoup relâché, suivant l'évolution naturelle de mes forces. Sauf mon travail aux Archives historiques de la Banque de l'ETE, j'ai interrompu mes relations avec les affaires, à la seule exception des Archives d'Histoire Sociale Contemporaine (ASKI) et la Société d'Étude de l'Histoire de la Jeunesse de gauche (EMIAN), deux organisations non lucratives auxquelles j'appartiens avec des amis, et pour lesquelles j'ai édité des répertoires. Dans ce travail, comme dans l'édition de quelques autres livres politiques, j'ai retrouvé l'un de mes plus anciens amis à Athènes, celui qui est à la tête des Éditions Thémélio, Thodoros Malikiosis.

Quand aviez-vous fait connaissance ?

C'était l'époque que nous avons oubliée, jusqu'à maintenant, dans la continuité historique de ce long entretien. En 1960, quand j'ai été déplacé d'Aï-Stratis à Athènes et que j'ai intégré l'EDA, on m'avait chargé, comme je te l'ai dit, du fonctionnement du club central du parti abrité dans les bureaux, place Kaningos. Thodoros était alors secrétaire du Conseil central de la Jeunesse de l'EDA. Tu comprends qu'en raison de mes fonctions, il était naturel que nous fassions connaissance et cette rencontre a évolué en amitié. Thodoros venait de l'EPON clandestine des années 1950, à laquelle il a adhéré dès ses années d'école et par laquelle il est passé dans l'organisation de la Jeunesse de l'EDA.

Plus tard, en 1961, dans la modification de l'organisation de jeunesse voulue par le parti, où on a jugé opportun d'intégrer au Bureau du Conseil Central des cadres éponites de l'Occupation libérés des prisons et du camp d'Aï-Stratis, Takis Bénas a pris en charge le secrétariat de l'organisation et Thodoros, après une pause, est passé aux éditions du parti en prenant en charge avec Mimis Despotidis, l'organisation de la maison d'édition Thémélio. Au cours de la dictature nous nous sommes trouvés ensemble pendant trois ans et demi à Partheni jusqu'à notre libération à peu près.

Quelle relation avez-vous entretenue avec la politique depuis lors ?

Je pourrais répondre par une phrase courte : je suis passé dans la position du simple citoyen, qui garde des préférences politiques ou, encore mieux, cherche à les réajuster selon la réalité nouvelle, sans cependant s'écarter du but final : le « Royaume de la Liberté ». Je comprends qu'une telle formule ne présente rien d'important pour ta recherche. Je me hâte donc de préciser que, depuis ma libération jusqu'à maintenant, pas un seul jour, le rêve d'une société de solidarité et d'égalité n'a quitté mon esprit, ainsi que la recherche du socialisme. Mais, pendant la dictature, les évolutions dans le mouvement de gauche ont fait des brèches catalytiques dans mon ancienne maison, pour ne pas dire l'avaient démolie. La blessure grave qu'a reçue le large mouvement de gauche des années 1950 et 1960 après l'éclatement du KKE en 1968, et les évolutions malsaines qui ont suivi, a brisé en nous, – chez beaucoup d'entre nous, qui ne nous étions pas absents, pas même un jour de cet effort –, ce sentiment non pas simplement de regroupement, mais cet optimisme de confrérie, et nous nous sommes dispersés « comme les oiseaux du ciel », comme disait ma grand-mère. Beaucoup ont choisi l'intégration dans l'un ou dans l'autre côté du Parti communiste. La plupart en tout cas des militants qui sont sortis des prisons et de l'exilse sont tenus à l'extérieur du conflit communiste. C'étaient ceux que le langage commun a surnommés les « inorganisés ». Je me suis trouvé moi aussi dans cette situation, en conservant une préférence pour le courant minoritaire – malgré mes différences très sérieuses avec ses options – qui a été appelé « rénovateur » et plus tard « révolutionnaire ». J'ai eu deux petites périodes d'intégration, presque d'« engagement ». L'une, aux élections de 1977, quand j'ai soutenu l'essai d'« Alliance » que j'ai représentée comme candidat dans ma propre région. L'autre, a été ma participation à une forme d'alliance politique du KKE de l'Intérieur et du grand groupe des inorganisés en 1987. Malheureusement, aucune des deux tentatives n'a eu de résultat.

11. Intermède

Vous avez jusqu'à maintenant peu parlé de votre présence politique pendant la courte décennie de 1960. Quelle était la particularité de votre engagement à cette époque-là ?

Quand nous avons commencé cette longue conversation, mon intention était de parler de vingt années de ma vie (1941-1960). Je voulais décrire le cheminement d'un adolescent grec— d'un des dizaines de milliers de ses semblables qui s'étaient impliqués dans la grande aventure de la gauche en ces années – avec une présence quotidienne dans ce grand combat, avec des tournants inspirés, des conquêtes importantes et de très lourdes défaites. Il m'intéressait de me décrire comme un cas fortuit, avec beaucoup de ressemblances avec tous les autres, mais aussi avec des particularités qui font que chacun se distingue. Car, au cours de cette période, je considère que j'étais « un parmi beaucoup d'autres », avec les particularités de mon histoire individuelle, mais aussi avec les caractéristiques générales du simple soldat. Le cours de notre conversation nous a conduits à mes quatre années d'exil du temps de la dictature. À cette période, je suis redevenu « un parmi beaucoup d'autres », tous ceux qui, en décidant de ne pas se soumettre aux factieux en uniforme qui ont détruit toute trace de la démocratie souffreteuse, ont continué leurs efforts pour sauver ce qu'ils pouvaient de la tradition démocratique grecque.

J'ai dit « je suis redevenu », parce que pendant quelques années « de la courte décennie de 1960 », j'avais cessé d'être le simple activiste qui, soit par ma présence quotidienne dans le *mouvement*, les courts moments où je me suis trouvé hors des camps, soit au cours du temps plus long de ma détention et de mes trois périodes d'exil, s'occupait avec ses camarades de maintenir allumée la flamme du *mouvement*. De 1961 à la proclamation de la dictature, les choses ont fait que je me suis trouvé dans le mécanisme central du parti, à assumer des positions de responsabilité, qui peut-être n'étaient pas à ma taille, et ainsi, à contribuer depuis un niveau différent à l'effort commun. C'est pour cette raison aussi que je t'ai demandé de mettre à cette partie de notre entretien le titre d'« intermède ».

Naturellement, d'un point de vue géographique, le titre n'est pas tellement adapté parce qu'il renvoie à un milieu, mais d'un point de vue chronologique, il va bien. Ce que je veux cependant faire ressortir, c'est que je continue à considérer que mon service en tant que cadre politique central, et la plupart du temps comme cadre résolu, était une pause que je n'avais ni imaginée ni recherchée ; ça m'est simplement arrivé et je l'ai vécu le mieux que je pouvais.

Au cours de notre entretien, vous vous êtes beaucoup interrogé pour savoir s'il était licite de parler de cette période comme si elle vous différenciait des autres combattants ou d'un idéal d'égalité et de simplicité. Pour quelle raison avez-vous hésité à parler de tout cela et comment vous y êtes-vous résolu en définitive ?

Je vais commencer par la fin. Je ne suis pas encore sûr de m'y être résolu. De toutes façons, l'entretien y conduit et je considère comme inélégant de refuser. Mais, sache que tout ce qui

suit sera d'une certaine façon une infraction à ma décision originelle. Parce que ce que j'ai présenté jusqu'à maintenant comme mon souci principal était d'accentuer la contribution des hommes simples du mouvement de l'EAM à la défense de leur rêve que leur adversaire et l'intervention étrangère ont si violemment et si abominablement démolis. Tout ce qui s'est passé, tout ce qui a été conquis, tant dans la période de l'Occupation que dans la période du redressement difficile et angoissant des années entre la guerre civile et la dictature, a été l'œuvre de ces nombreux, nombreux hommes simples ; c'est à eux que nous le devons et ce sont eux qui ont payé lourdement la note. Une note où, si nous voulions distinguer les gros postes, nous citerions les accords de Varkiza et la persécution impitoyable des combattants de la Résistance par la nouvelle occupation anglaise et ses collaborateurs ; la guerre civile provoquée par la nouvelle occupation avec les innombrables sacrifices du peuple tout entier et le parlementarisme bâtard qui l'a suivie ; les élections « de violence et de fraude » de 1961 et la recrudescence des persécutions antidémocratiques ; et enfin, la dictature. Parmi les dizaines de milliers de familles de gauche qui ont porté la croix du martyr pendant ces années, il y a eu aussi ma propre famille, ma famille paternelle comme celle que Pagona m'a offerte. Et avec elles, un parmi elles, moi.

C'est dans cette période donc que ma relation avec le mouvement de gauche change ; il ne me suffit pas seulement d'agir, d'exécuter, il me faut en même temps décider, parfois seul ou, habituellement, avec d'autres ; je pense que mon cheminement originel se poursuit, mais avec des épreuves et des responsabilités différentes. Ce nouveau cheminement a été facilité par mon insertion parmi les employés des bureaux centraux de l'EDA à Athènes. Après l'expiration du premier des quatre mois de 1960, pendant lequel j'ai testé mes forces et mon habileté dans différents métiers, j'ai accepté la proposition d'être salarié dans les archives de la presse de la Commission de l'administration de l'EDA.

Et par quelles professions êtes-vous passé, monsieur Stéphanou ?

Oh, je ne me souviens pas de toutes, chacune représentait quelques journées de travail, souvent pas même une semaine. C'était habituellement des travaux de courte durée, d'ouvrier non spécialisé du bâtiment ; j'ai fait plus de deux mois dans un petit atelier de plastique de Kallithea. Je travaillais à une presse manuelle qui produisait des petites parties de tubes pour fil électrique. Quand, en plus, j'étais d'équipe de jour, pour arriver à temps dans la petite usine, il fallait que je me réveille la nuit ; et puisque dans la chambre de Plapouta 1 où nous habitons, il n'y avait pas ni montre ni horloge sur la table, il fallait que je sorte jusqu'à la porte de la cour pour voir l'heure chez le pâtissier en face. Quand je pense à ces petites choses, elles me semblent des montagnes. Mais alors qui tenait compte des petites difficultés du quotidien après ce que nous avons traversé...

Mon travail aux archives de la presse de l'EDA m'a semblé très intéressant par rapport à ce que j'avais fait jusqu'alors. Le service se procurait tous les quotidiens politiques édités à Athènes comme certains périodiques, surtout économiques et politiques, et en gardait des séries complètes. En même temps, on retravaillait soigneusement les feuilles de la veille

qu'avaient utilisées les autres services centraux du parti, où on recueillait des coupures, des nouvelles, des articles, des études et des analyses, tout ce qui avait un intérêt probable pour les différents services, comme le groupe parlementaire, le bureau agricole, le bureau ouvrier-syndical, le travail éducatif central, etc. Avec ce matériel, on enrichissait les dossiers thématiques rangés sur les étagères. C'était la première fois que je travaillais dans des archives et jamais je ne supposais que, un demi-siècle plus tard, je terminerais ma carrière professionnelle dans de vraies archives de témoignages originaux, comme le sont les Archives historiques de la Banque Nationale. Et au-delà de l'intérêt, ce travail avait ses charmes. D'abord, parce qu'il avait une relation directe et servait ce souci qui m'avait tant coûté d'aventures, pendant déjà une vingtaine d'années, il servait le *mouvement*... Puis, il y avait la chaleureuse bande avec les trois autres amis, deux plus âgés que moi et une fille un peu plus jeune, qui vivions notre quotidien « en parfait accord », comme dirait mon grand-père, comme une famille bien-aimée. Mais surtout c'est la joie que ressent le conservateur quand un client trouve quelque chose de considérablement intéressant pour sa recherche dans une tonne de matériel de papier entassé dans un dossier. Cela, tu ne peux le comprendre que quand tu le vis. Parce que l'homme des archives est toujours possédé par un doute : son effort de classement et de traitement de son matériel pour qu'il soit commode à manier va-t-il tomber à l'eau ? Je passais toute ma journée dans les bureaux centraux du parti, en travaillant jusqu'à l'après-midi aux archives de la presse, et jusque tard le soir comme responsable de son cercle central où se déroulaient des conversations des organes et des corps du parti, et également différentes manifestations éducatives et culturelles. Entre ces manifestations, le lieu accueillait des couples qui jouaient aux échecs ou des groupes de conversations libres, habituellement sur les problèmes du parti, mais pas uniquement.

Je pense que cette occupation du soir qui ne faisait pas partie de mon travail professionnel a eu un résultat, peut-être même a-t-elle été une des raisons pour lesquelles, à la fin de 1960 ou au début de 1961, la Commission exécutive de l'EDA m'a proposé de participer au Bureau du Conseil central de la jeunesse EDA, dans le cadre d'une réorganisation de cette organisation. J'ai dit « proposé », mais, à l'air du membre de la direction qui me l'a transmise, cela m'a plutôt paru un « ordre ».

Je ne te cache pas que la proposition m'a surpris. J'ai formulé des doutes quant à ma capacité à tenir cette place, en faisant observer que mon activité à l'EPON s'était limitée à des courses quotidiennes dans les organisations régionales comme Kavala et l'Évros, et que les problèmes auxquels j'avais fait face résultaient principalement de ma participation à la Résistance nationale dans la terreur d'après-Varkiza, et quelques pas de la détection des besoins matériels et culturels de la jeunesse paysanne et des mesures élémentaires pour y faire face. Quant à ma participation à l'action de l'EDA – dans mon court séjour dans mon village au cours de mes deux congés – elle s'était limitée à contribuer aux campagnes électorales et à des efforts élémentaires pour ses premiers pas dans le département.

Mais ce qui me faisait hésiter le plus, c'était que le champ principal du travail de la Jeunesse était alors l'éducation supérieure et l'organisation de la jeunesse étudiante, sujets auxquels je n'étais pas prêt à faire face, pour ne pas dire que je n'en avais aucune idée. Cependant, il semble qu'en moi, l'ancienne réponse disciplinée à l'injonction du *mouvement* a fonctionné à

nouveau : « là où la lutte a besoin de moi ». Ainsi, malgré mes hésitations, j'ai répondu affirmativement à la proposition-ordre et j'ai été intégré au Bureau du Conseil central de la Jeunesse. Dans les deux premiers mois, j'ai constaté que mes hésitations étaient plus que justifiées. J'ai estimé que ma participation quotidienne au Bureau et à ses décisions, en raison de mon ignorance presque totale des problèmes, pouvait constituer un facteur inhibiteur et peut-être un danger pour le bien-fondé de ses décisions. J'ai demandé une suspension provisoire pour six mois et à participer aux commissions de soutien du Bureau, le temps d'acquérir une expérience suffisante. Malgré des objections, mon insistance les a, semble-t-il, persuadés. C'était alors que, si tu te souviens de nos conversations, j'utilisais, dans des cas analogues, l'expression « laissez-moi d'abord apprendre à sortir des clous »⁵⁰⁴

Il semble que cet argument a porté et « j'ai appris à traverser » des rues nouvelles, et cela pas seulement grâce à mon action dans l'organisation ; ce qui m'a aidé principalement, c'est qu'en approchant de l'été, j'ai assumé la responsabilité de planifier, avec les cadres étudiants venus des provinces, une « entreprise » de recherche et d'acquisition de contacts avec des collectivités culturelles, éducatives et sportives des centres de province. Il s'agissait de renforcer les mouvements de masse dans la périphérie et ainsi, d'amplifier les contacts politiques avec les chétives organisations de Jeunesse de province. Surtout, ce moment a coïncidé avec ma relation avec Dimos Mavrommatis. Comme nous l'avons dit, il a été mon intermédiaire fondamental en direction d'un grand groupe d'étudiantes et d'étudiants qui livraient alors bataille dans les universités ; ils voulaient repousser la terreur sécuritaire et les éléments provocateurs du pouvoir parallèle, et développer par des fronts alliés plus larges une lutte plus générale pour démocratiser la vie publique. Je peux dire que ma relation étroite avec ce groupe m'a aidé à me former une opinion claire des problèmes de la jeunesse dans cette période et en particulier de la jeunesse étudiante, dont il semblait qu'elle constituerait très bientôt le fer de lance dans les combats de masse des jeunes de Grèce. Ainsi, je n'ai pas seulement pris de simples contacts, je suis entré, presque comme partie prenante, dans un large mouvement de jeunesse, fort et multiforme, qui était la suite des manifestations sur le problème de Chypre en 1956 et le fruit d'une accumulation qualitative et quantitative dans la deuxième moitié des années 1950. Ce fut le large mouvement politique et culturel de la génération de 1960, dont il nous faut parler d'une manière aussi étendue que le permet le présent texte.

Le mouvement de la génération de 60 s'inscrit dans la suite des évolutions politiques et sociales qu'avait préparées la décennie précédente, cependant il constitue aussi une coupure avec cette période. Pouvez-vous décrire brièvement le cadre politique général dans lequel il s'est développé ?

Je pense que nos réflexions se sont rencontrées. Sans aucun doute, pour comprendre cette évolution de la jeunesse, il faut la faire précéder de remarques sur l'évolution politique. Après les élections de 1958 et l'émergence de l'EDA comme principal parti de l'opposition

⁵⁰⁴Les mêmes clous que ceux des « passages cloutés » français.

parlementaire, on a noté de l'effroi dans les rangs des forces bourgeoises. Le gouvernement Karamanlís qui, dans la période précédente, avait entrepris de donner des preuves d'apparence démocratique, est revenu à la vieille technique de la droite. Il a commencé à organiser sa riposte avec des méthodes d'après-guerre, le renforcement des mesures policières et l'encouragement aux groupes paragonnementaux. Le Centre, qui, avant les élections et pour faire face aux contraintes de la loi électorale, avait fait quelques pas vers l'unité en réorganisant le Parti des Libéraux, ne réussit pas à poursuivre dans cette voie pour constituer un adversaire en état de combattre le karamanlisme. Quant à l'EDA, elle ne disposait pas encore de l'infrastructure nécessaire, ni de réseaux d'ensemble en étendue et en profondeur, indispensables pour valoriser le flot des anciens et nouveaux électeurs de gauche qui lui avaient accordé une force parlementaire inattendue lors des élections.

De surcroît, le mouvement social de masse continuait à tarder, à cause de la terreur blanche qui régnait sur les lieux de travail et de l'exclusion des fédérations et de la Confédération générale du travail de Grèce, des syndicats de masse qui avaient des administrations démocratiques, comme par exemple de beaucoup des associations du bâtiment d'Athènes et du Pirée.

Cependant, le pouvoir de droite de Karamanlís ne se sentait pas solide. Au début de la nouvelle décennie (décembre 1960), deux faits renforcent cette constatation. Le premier est la grande grève des ouvriers du bâtiment, à Athènes et au Pirée, accompagnée par un rassemblement d'unetaille jamais vue dans le centre d'Athènes. Dans ce rassemblement, la présence des jeunes ouvriers du bâtiment était manifeste. La police n'a pas su garder son calme, et elle a donné l'assaut contre les grévistes, comme elle le faisait habituellement. Un violent affrontement de plusieurs heures a suivi et des centaines d'arrestations. Beaucoup de personnes interpellées ont été traînées en justice et condamnées à de longs mois de prison. Cette grève a été une étape pour le mouvement des travailleurs d'après-guerre et une indication que la terreur avait cessé d'être efficace, ou du moins, pas autant que dans les périodes précédentes. Le deuxième fait s'est produit dans l'espace étudiant. Il s'agissait du troisième Congrès des étudiants qui a eu lieu le même mois à Thessalonique. L'*Organisation sociale nationale des Étudiants* (EKOF), qui dominait alors dans les syndicats étudiants de deuxième cycle, a choisi Thessalonique, pour que son déroulement ait lieu loin de la capitale et que la droite puisse exploiter le climat particulièrement ténébreux de terreur qui dominait dans cette ville dans les années 1950.

Vous avez mentionné la prédominance de l'EKOF au troisième Congrès de tous les étudiants. Comment l'expliquez-vous ?

Disons d'abord deux mots sur l'EKOF. Cette organisation avait été fondée quelques années auparavant comme un contrepoids idéologique à la montée de l'influence de la gauche dans l'espace étudiant, après 1956, et en particulier, après 1958. Comme le proclamaient ses textes, elle était clairement anticommuniste et, du moins en paroles, elle inscrivait dans ses préoccupations la défense des idées du « monde libre ». Cependant, elle s'est vite montrée

dans l'action comme un collaborateur ordinaire de la Sûreté, dont l'action s'était intensifiée dans les facultés d'Athènes et de Thessalonique. Dans les dernières des années 1950, une Section spéciale de Sûreté avait été fondée pour surveiller les étudiants, et elle portait, du moins dans le discours ordinaire le titre d'Étudiant. Sans que l'on puisse soutenir que tous les membres de cette organisation de droite se soient ralliés à une collaboration ouverte avec la Sûreté, le fait est que la collaboration des deux organismes pour surveiller et terroriser les étudiants démocrates était évidente et quotidienne.

Cette pratique de l'EKOF a trouvé son apogée au troisième Congrès des Étudiants. Une foule d'étudiants, et même de représentants des facultés qui appartenaient au mouvement de la N.EDA ont été roués de coups, insultés ou se sont vus couper la parole au cours des travaux du Congrès. Et naturellement, cela ne s'est pas limité à la gauche, mais s'est étendu aux cadres du centre (Libéraux et Progressistes) et le scandale s'est terminé par un saccage des bureaux du journal conservateur centriste *Makedonia*, parce qu'il avait mentionné dans un reportage les comportements inqualifiables de la droite lors du troisième Congrès. La police a été contrainte d'intervenir et la réunion secrète dispersée sans prendre de décisions !

Ces faits, bien qu'ils signifient la présence en force de l'EKOF, constituaient aussi son échec important. Non seulement parce qu'ils indiquaient que le seul moyen qui restait à l'EKOF était son action paragouvernementale, mais aussi parce qu'ils ont aidé les masses centristes des étudiants à prendre conscience de la nécessité d'une action commune avec leurs collègues de gauche pour affronter la terreur étatique et parallèle dans les espaces étudiants. À partir de là, le mouvement pour les revendications éducatives a pris un caractère politique, et la revendication du rétablissement des libertés démocratiques dans les universités et les autres écoles supérieures s'est révélée primordiale dans l'action. Des revendications particulières, comme la suppression de la Sûreté étudiante et la sauvegarde de l'asile académique se sont exprimées. Et cela ne pouvait progresser qu'avec la collaboration des forces anti-karamanlistes dans les écoles, malgré l'intention du centre d'appliquer dans le mouvement étudiant la ligne du combat sur deux fronts, autant contre la droite que contre la gauche, que proclamaient ses dirigeants.

Le coup de force électoral de 1961

1961 est dans l'essence une année électorale. Les quatre années qui ont suivi les élections de 1958, donnaient à Karamanlis un délai de quelques mois jusqu'en 1962, mais il s'empressa de faire des élections six mois plus tôt pour éviter le regroupement de ses adversaires. Au centre, commencent des débats en vue d'une formation centriste unitaire, qui aboutissent à la création du parti de l'Union du Centre à la fin de l'été 1961, un peu avant l'annonce des élections. On trouve dans le nouveau parti, les Libéraux de Sophoclis Venizélos, le Centre démocratique-Union libérale paysanne, des restes infimes de l'ancienne EPEK, et une partie des centres-gauches qui avaient collaboré avec l'EDA en 1958, comme des députés de l'Union démocratique autour d'Ilias Tsirimokos. L'EDA s'efforce de conserver ses collaborateurs de 1958, dont quelques-uns sont entrés, avant les élections, dans une nouvelle forme de collaboration, le Parti paysan national. Finalement, la gauche ira aux élections de

l'automne 1961, en tant que coalition de partis sous le titre *Front Paysan démocratique de Grèce* (PAME).

Entre-temps, le pouvoir et les pouvoirs parallèles, par des pressions et des violences contre la gauche, se préparent pour un affrontement qui, malgré un résultat immédiat favorable au gouvernement Karamanlís, s'avèrera fatal pour sa possessionsans partage du pouvoir qui dura neuf ans. Dans cet intervalle, les pressions et les violences contre les partisans de la gauche s'intensifient, les persécutions contre les syndicalistes fidèles se multiplient, comme augmente l'action du mouvement étudiant de la Sécurité et des nervis de l'EKO. D'anciens et de nouveaux projets d'intervention des forces de répression sont tirés des tiroirs, actualisés et améliorés, et vers la fin de l'été, l'*Avgi* publie un de ceux-là (ou peut-être leur résumé). C'est à peu près le projet *Périclès*, comme on l'a nommé, qu'avait élaboré une commission de coordination du KYP dont un des membres était alors le lieutenant Giorgos Papadopoulos, le dictateur ultérieur. Le projet avait été remis sur une cassette de magnétophone, avec la voix maquillée du lecteur, à un service de l'EDA. Il avait été élaboré sous prétexte de faire face à une attaque extérieure et les collaborateurs intérieurs de l'ennemi étranger, et il décrivait en détails un plan entier de violences contre les gens de gauche dans tout le pays, accompagné d'un climat de terreur psychologique dans de larges couches de la population, pendant toute la période qui serait fixée comme temps d'application du plan.

Le plan *Périclès* s'est appliqué complètement aux élections d'octobre 1961 et, dans de nombreux cas, il a été dépassé par ses ajusteurs pressés – en particulier dans la campagne et plus spécialement dans la zone surveillée des douze départements proches des frontières, de Corfou à l'Évros. J'ai eu une expérience personnelle de son application. J'ai été, pour la première fois alors, candidat député de l'EDA dans mon département. C'était une entreprise risquée parce qu'on pouvait m'arrêter pour infraction à l'ordonnance 511 et me renvoyer dans une île ; aussi pendant deux mois, jusqu'à la proclamation des candidats par le tribunal local de 1re instance, je n'ai pas circulé dans Alexandroupolis. Pendant toute la période électorale, les six candidats de l'Alliance n'ont jamais pu communiquer publiquement avec leurs partisans ni avec les électeurs en général. Dans les villages où nous allions, toujours en auto et tous ensemble, on ne nous a jamais offert un espace public ou privé (des cafés par exemple) ni pour communiquer avec les citoyens, ni pour nous asseoir et de boire un café. Une escorte de voitures de la Sûreté nous accompagnait partout, soit-disant « pour assurer notre intégrité physique contre la colère du peuple », tandis qu'en réalité, il s'agissait de contrôler l'obéissance des paysans aux instructions de la Sûreté communiquées avant notre arrivée.

Trois fois, nous avons été l'objet d'attaques violentes et d'insultes de la part d'un ramassis de gens soi-disant indignés, comme aussi de traquenards contre les candidats ou cadres de l'EDA. Là aussi, j'ai eu ma part. Nous avons réussi à réaliser seulement un rassemblement à Alexandroupolis, protégés par trois cercles de gendarmes à distance et naturellement, presque sans auditoire. À la moitié du discours de Michalis Kyrkos, qui représentait l'organe du centre du PAME, le courant a été coupé par une prétendue panne d'électricité (DEH). J'ai mobilisé toute la force de ma voix pour dénoncer en quelques minutes une tentative de la Sûreté pour nous empêcher de communiquer avec les citoyens et clore notre rassemblement avec la

menace : « malgré cela, le peuple donnera sa réponse aux élections de dimanche ! » Des choses semblables et pires ont eu lieu dans toute la Grèce.

En-dehors des centaines de nos partisans roués de coups et torturés, nous avons perdu dans cette bataille deux cadres de la jeunesse EDA, Stéphanos Veldemiris et Dionysis Kerpiniotis qui ont été assassinés, comme nous l'avons rapporté, par les hommes en uniformes de la répression anti-démocratique. Parmi les députés candidats du PAME molestés il y a eu aussi un respectable vieillard, personnage influent avant-guerre de la vie politique grecque, ministre de Venizélos pendant les quatre années de 1928, si je ne me trompe pas, Periclis Argyropoulos. Cette vague de ce terrorisme inouï, comme l'avait prédit Ilias Iliouà l'Assemblée précédente, les derniers jours, ne s'est pas limitée aux partisans de l'EDA, elle s'est étendue aussi au centre. Et naturellement, elle a atteint son point culminant le jour des élections avec des cas innombrables de violence et d'infractions à la législation électorale. Tout cela a contribué à ce que ces élections soient qualifiées et restent dans la mémoire commune comme des élections de « violence et de fraude ». Cela a été dénoncé, dès le lendemain d'ailleurs, par les deux partis de l'opposition, l'Union du Centre et l'EDA, et le matériel indiquant les innombrables cas de violence et d'infractions manifestes à la législation a été réuni dans deux « Livres Blancs », de l'EDA et de l'Union du Centre.

Les deux partis de l'Opposition ont proclamé concurremment qu'ils considéraient le résultat des élections comme non valide et le gouvernement comme le produit d'une violation de l'ordre constitutionnel. Ils ont appelé le peuple à une lutte continue contre le pouvoir illégal de la droite, qui a été qualifiée par l'EDA de « Mouvement de Résistance démocratique », et par le chef de l'Union du Centre, Georges Papandréou, de « Lutte intransigeante ». Cependant, même à cet instant suprême de défense de la légalité et du combat pour le rétablissement de la démocratie, Papandréou n'a pas abandonné sa position ambiguë et a conservé à son « combat intransigeant » le caractère d'undouble front (autant contre la droite que contre la gauche). Malgré tout, les masses populaires ont commencé à se rassembler et à manifester, au début dans les villes, plus tard à la campagne aussi, et elles ont suivi dans leur majorité la voie du combat uni pour l'annulation du coup de force de Karamanlís et le rétablissement des libertés démocratiques élémentaires pour les citoyens.

Parallèlement aux combats politiques qui s'intensifiaient tous les jours, il y a eu une montée spectaculaire des luttes sociales, ouvrières comme paysannes, qui se sont étendues aux classes moyennes et aux professions intellectuelles. Ce combat contre le pouvoir illégitime, quantitatif comme qualitatif, laissait présager, c'était évident, la fin de ce pouvoir. Il augmentait continuellement, au cours des deux années 1962-1963, et il a reçu sa justification en partie à l'automne de 1963, quand le parti de Karamanlís, l'ERE, a perdu la première place et s'est retrouvé à la place de principal parti de l'opposition parlementaire.

Le mouvement de la jeunesse

Dans ce cadre d'un plus large combat social et politique s'est développé le mouvement de la jeunesse démocrate que nous avons l'habitude d'appeler mouvement de la « génération de

1960 ». Il s'agissait d'un puissant mouvement à plusieurs aspects qui a embrassé de grandes masses de jeunes et pourrait, *a posteriori*, être qualifié, en prenant en considération les conditions particulières du pays, de « précurseur » du mouvement des jeunes européens de 1968. Unique dans son ensemble et dans ses préoccupations à long terme, il pourrait être considéré comme « triple », parce qu'il comprend des revendications dans trois secteurs de la vie publique : le rétablissement des institutions démocratiques, une large révolution culturelle dans le domaine de l'éducation, et un combat pour la paix et la collaboration des peuples.

Ces trois expressions du mouvement uni de la jeunesse qui avait comme matrice l'espace étudiant s'est fait connaître par trois nombres : 1-1-4 pour le mouvement de la démocratie, 15 % pour la refonte de l'éducation et 42, pour les 42 kilomètres de la marche de Marathon pour le mouvement de la paix. J'ai l'habitude de parler d'un « mouvement des petits nombres » depuis lors, quand ces nombres ont été consacrés par des logos correspondants. Cependant, le nombre des jeunes, mais aussi des citoyens adultes qu'il a poussés à agir a dépassé toute attente.

J'ai appelé ce mouvement triple, en insistant sur son unité et son berceau commun, la mobilisation étudiante, et son année de naissance, les premiers mois de 1962. Naturellement, sa gestation commence dans les dernières années de la décennie 1950, avec l'accumulation des revendications concrètes des pétitions dans les facultés et le combat de la Sûreté étudiante pour affronter la répression des forces publiques et des éléments paragouvernementaux de droite.

Son explosion s'est produite de façon impressionnante. Dans le climat anti-Karamanlís qu'a créé la dénonciation du coup de force électoral « de violence et de fraude » par l'opposition, les revendications étudiantes ont commencé à se mettre en accord avec l'organe syndicaliste du second degré que constituait le Comité Administratif des Collèges de l'Université d'Athènes (DESPA) ; la lutte pour les libertés académiques et l'immunité étudiante a pris peu à peu de nouvelles dimensions, en s'insérant dans un mouvement populaire plus large de revendications démocratiques qui naissait dans les villes, en réponse à la destruction du droit de vote des citoyens. À partir de là et pendant un an et demi à peu près, jusqu'à l'élection de l'Unité nationale Étudiante de Grèce (EFEE) par le Congrès de tous les étudiants, le DESPA sera l'inspirateur et l'animateur non seulement d'un large mouvement étudiant-élève pour la démocratie et l'éducation, mais aussi de forces importantes de la jeunesse ouvrière qui, progressivement y adhère et constitue une réserve considérable du mouvement démocratique et social plus général.

Il est opportun de relever que l'EDA et sa Jeunesse, dans la campagne électorale de 1961, avaient inclus dans leurs objectifs la démocratisation de l'éducation (suppression de l'Organisation étudiante et condamnation de l'activité paragouvernementale de l'EKO) comme les revendications économiques et scientifiques des étudiants, concentrées dans la demande de porter les dépenses pour l'éducation à 15 % du budget national. C'était le seul parti grec à avoir adopté alors cette revendication éducative précise et à continuer à la soutenir dans toute la période suivante jusqu'à la dictature.

Cela ne signifie pas – il faut le reconnaître – que l'EDA et la N.EDA avaient prévu en détail et élaboré l'amplitude, l'extension et les formes de ce mouvement. Au contraire, autant son caractère que ses formes ont surgi des mobilisations de masse des jeunes et sont nés de la « sagesse de la masse », aussi bien les nombres emblématiques dont ils avaient pris le nom que la variété extraordinaire de leurs formes d'action. Le 1-1-4 a été écrit pour la première fois une nuit par un groupe d'étudiants de gauche et de centre-gauche sur les murs des rues autour de l'École polytechnique et ce nombre curieux a provoqué la perplexité du public qui a lu les nouvelles dans les journaux du jour suivant. Quelques-uns savaient que le 114 constituait le tout dernier article de la Constitution de 1952 qui déclarait : « la défense de la présente Constitution est consacrée au patriotisme des Grecs ». Dans les discussions à ce sujet, même des cadres du parti ont posé la question : comment est-il possible de soutenir une Constitution que l'EDA a rejetée en 1952 ? L'EDA avait à juste titre rejeté cette Constitution, puisqu'elle formait un calque de la Constitution de 1911, en plus conservateur. Mais l'appel au tout dernier article n'entraînait pas un agrément de ses autres articles réactionnaires, il accentuait le devoir du citoyen de défendre ses droits et ses libertés politiques. Le nombre 15 % aussi était dans la tradition (bien qu'il la dépassât) de la revendication plus ancienne de la gauche du doublement des crédits de l'éducation. Par ailleurs, le slogan est sorti en public dans l'une des premières manifestations de masse des étudiants, au début de 1962 et il a résumé, d'une certaine manière, la revendication d'une renaissance de l'éducation.

La troisième expression du mouvement, les mobilisations de masse pour la paix et l'amitié entre les peuples, a eu pour source – à peu près à la même période – un texte d'appel pour la défense de la paix composé par un personnage influent du mouvement, alors étudiant en droit, Mikhalis Péristerakis, qui a circulé chez les étudiants et a été massivement signé. De cette démarche est née l'Association des Jeunes pour le Désarmement Nucléaire de Bertrand Russell qui a vite reçu un accueil de massif chez les étudiants, les élèves et les jeunes travailleurs. C'est l'organisation qui, au printemps 1963, a osé assumer la responsabilité de la manifestation de masse la plus difficile, à mon avis, de l'époque. Harmonisée avec l'activité pacifiste de l'Europe de l'Ouest et en particulier de l'Angleterre, elle a annoncé une marche des partisans de la paix depuis le tumulus de Marathon jusqu'au centre d'Athènes. C'était une entreprise extrêmement difficile, parce que le trajet de 42 kilomètres – si bien sûr la police l'autorisait – passait en majorité dans des endroits alors inhabités d'Attique où très probablement, les forces paragonnementales ne manqueraient pas... La police de Karamanlísa fait en sorte que la marche ne puisse se faire, elle a établi un barrage à Ampelokipi et en Mésogée pour empêcher les bus et les voitures de partir pour Marathon, elle a arrêté les organisateurs et avec eux les représentants des mouvements européens qui étaient venus participer, elle a frappé les gens rassemblés à Ampelokipi et dans l'avenue Vassilissis Sofias et a procédé à des arrestations massives. Plus de mille marcheurs de la paix ont passé la nuit à la sûreté et dans les postes de police, et les affrontements avec les policiers de ceux qui insistaient pour marcher jusqu'à Marathon, dont de nombreux jeunes des faubourgs, ont continué jusqu'au soir. Ces manifestations ont assurément renforcé avec tout leur effectif disponible le parti de l'EDA et de sa Jeunesse.

Ainsi est né en Grèce un mouvement de masse pour la paix qui, tous les printemps en 1964, 1965, 1966 a effectué de grandes marches de Marathon, avec des centaines de milliers de marcheurs venus de tout le pays. Je veux le répéter, ce mouvement de masse de la jeunesse a dépassé, tant en nombre qu'en variété de manifestations, toutes les prévisions de son avant-garde. Il ne s'est pas contenté de demandes politiques, il a associé d'une manière extraordinaire la politique avec le culturel. À cela contribuaient non seulement leurs initiatives, mais aussi la participation à ces manifestations d'intellectuels et d'artistes d'un large éventail idéologique et politique. Le collaborateur de l'EDA député du Pirée, Grigoris Lambrakis s'est révélé une personnalité éminente de ce mouvement.

Grigoris Lambrakis, médecin gynécologue et maître de conférences, avait été un athlète dans sa jeunesse, vainqueur à plusieurs reprises aux Jeux balkaniques en saut en longueur. À l'époque de notre récit, il était vice-président de la Commission grecque pour la Détente Internationale et la Paix (EEDYE). En cette qualité, il a pris part avec des cadres éminents de l'EDA, comme Manolis Glézos, à la grande marche des Marcheurs anglais pour la paix de Aldermaston à Londres en 1963. Quand il a constaté qu'en raison des mesures policières étouffantes, les marcheurs grecs pour la paix ne pourraient pas aller du tumulus de Marathon jusqu'à Athènes, il a décidé d'effectuer la marche tout seul. Et il l'a réussie pour une grande part : portant dans ses bras, grand ouverts, la banderole que tenait la délégation grecque lors de la marche anglaise, avançant au milieu d'obstacles divers, de menaces et d'insultes adressées par les policiers et les forces parallèles. Finalement, la police l'a arrêté et il n'a pas pu finir. Toute cette activité s'est « terminée » les derniers jours de mai, avec son assassinat au centre de Thessalonique par des forces parallèles, alors qu'il sortait d'un rassemblement d'amis de la paix dans lequel il venait de parler.

Lambrakis, en concentrant en peu de temps sur son personnage les qualités de défenseur intrépide de la paix et de victime du régime politique antidémocratique grec, devint un symbole pour la jeunesse grecque et a donné son nom à l'organisation de l'avant-garde de gauche, la Jeunesse Démocratique Lambrakis. Tout de suite après sa mort, à l'initiative de Mikis Theodorakis, intellectuel, artiste connu et combattant de la Résistance, s'est formé le *Mouvement démocratique des Jeunes, Grigoris Lambrakis*. Un mouvement pour la paix, la démocratie et la culture qui a rassemblé des forces importantes du monde de l'esprit et de l'art, comme une foule de dirigeants et de cadres des mouvements politiques et syndicalistes de la jeunesse, étudiants, élèves, syndicalistes de la jeunesse travailleuse, etc.

Ce mouvement, par ses actions politiques et culturelles, se développant à partir des grandes villes, a contribué avec le développement de la Jeunesse EDA à la percée de la gauche dans les campagnes. La collaboration des deux organisations, à de rares exceptions, a été excellente. La N.EDA a donné largement au mouvement, de sa direction jusqu'à la base de ses organisations, ses cadres et ses membres. Cela a aidé au développement du mouvement, qui disposait de ses propres « armes » de valeur, l'ardeur de ses membres, l'aide précieuse de ses amis, et surtout le rayonnement politique et artistique de son président Mikis Theodorakis. Dès les premières années de la décennie 1960 déjà, les chansons de Mikis et la musique populaire à laquelle il a adapté des vers des grands poètes grecs avaient rassemblé de larges masses de jeunes dans les villes et dans les campagnes qui ont défendu leur créateur quand

dans ses concerts, il faisait face aux obstacles de l'État policier et aux attaques violentes des pouvoirs parallèles.

Quelle était la relation de la musique populaire et de la musique savante avec le mouvement social ? Quelle était votre propre relation avec cette tradition musicale ?

En ce qui concerne ta première question, je ne me sens pas capable de te donner une réponse éclairante, cependant relevons brièvement certaines choses. Je répondrais que l'art en général et spécialement la musique populaire et la musique savante ont une relation avec la société dans son ensemble. Ainsi, la musique populaire grecque du XXe siècle, c'est normal, exprime à sa manière les souffrances des couches urbaines pauvres, comme le faisait plus anciennement la musique populaire traditionnelle. D'autres secteurs de la musique grecque, par exemple, la musique savante légère, peuvent exprimer les sentiments d'autres couches sociales, naturellement sur des accents différents et d'autres couleurs. Dans des périodes de tension sociale, on s'attend à ce que les différentes sortes de musique soient influencées par les faits et le climat général. Cela a eu lieu en Grèce aussi, d'après mon expérience personnelle, pendant la Résistance et la guerre civile. Je ne me souviens pas, peut-être n'ai-je pas eu l'occasion d'entendre des motifs de musique populaire, du rébétiko alors, pendant la Résistance. J'imagine que dans les villes, où je n'ai pas vécu ces années-là, il peut y en avoir eu. Mais il est sûr que des airs démotiques, disons des kalamatianos, des tsamikos, des chansons de table⁵⁰⁵ ont été utilisés pour adapter en musique des vers qui exaltaient le combat de libération et ses organisations. Je fais vite revenir à ma mémoire le « Sur les hautes montagnes », que nous chantions sur l'air de la Samiotissa, ou le « Frappez les fascistes ». Je voudrais aussi rappeler qu'à cette époque, des musiciens connus ont écrit des chansons de libération, comme l'Hymne de l'ELAS, « l'Olympe tonne », et la chanson de Zacharias (Hymne de l'ELAN), qu'a composée, jeune éponite alors, Mikis Theodorakis.

Pendant la guerre civile, je dirais qu'il y a eu aussi des chansons populaires – certaines même, avec une très belle musique – qui contenaient un écho du climat national. La plupart, bien sûr, dans la versification exprimaient les tourments de la guerre et l'absence de la douceur familiale. Mais dans certaines, dans la mesure où elles pouvaient échapper à la censure, il y avait des allusions prudentes à la persécution. Exemple, « la porte s'ouvre, la porte se ferme », dans sa première version cependant, parce que dans les versions ultérieures, après l'intervention du censeur, on a changé des mots « subversifs » comme la « cellule » devenue « bougie »⁵⁰⁶.

Totalement différente a été la relation de la musique avec la jeunesse de la « brève décennie » de 1960, comme nous avons l'habitude de l'appeler. Cette génération a eu sa propre musique authentique, de nombreuses chansons qui ont constitué une page séparée, éclatante je dirais, de l'histoire de la nouvelle musique grecque. C'était une conjoncture exceptionnelle, dans laquelle la musique savante a rejoint la tradition populaire de la ville, a été fécondée par elle

⁵⁰⁵ Chants démotiques qui ne sont pas faits pour être dansés.

⁵⁰⁶ Chanson d'Apostolis Kaldaras : Νύχτωσεχωρίςφεγγάρι (Nuit sans lune) de 1947.

et a trouvé un public nombreux, combattant pour la démocratie et l'éducation dans les rues et sur les places du pays. C'est une page qu'a ouverte Manos Hadzidakis et qu'a multipliée en mettant en musique des parties importantes de l'art poétique contemporain du pays, Mikis Theodorakis. Dans ses chansons, la jeunesse démocratique des premières années de 1960 a mis toute son âme ; de certaines, elle a fait des péans de combat et les a défendus effectivement de son corps, quand dans les premiers temps de leur présentation publique les forces paragonnementales leur jetaient des pierres, comme c'est arrivé lors des concerts de Véria et de Naoussa.

Quant à moi, ma marche dans cette tradition a fait une curieuse courbe qui a subi les influences de mon environnement. Tu te souviens que ma bande du collège, endehors de tout le reste, dans nos promenades nocturnes étaient surtout des sérénades et des chansons légères d'avant-guerre. Mais dans notre bande du quartier de Platanos, dominait la chanson populaire, le rébétiko, d'avant-guerre. Je me souviens par exemple parmi nos préférées le « Je vivais seul sans amour » et la « Noble dame ». Naturellement, pendant l'Occupation et jusqu'en 1946, nous avions aussi les « chansons de combat » par lesquelles nous exprimions notre élan antifasciste. Dans celles-là dominaient d'anciens airs de chants révolutionnaires russes, mais aussi de nouvelles chansons avec des vers écrits sur les airs de marches françaises et allemandes, par des versificateurs locaux. Dans la prison de Céphalonie, a régné le même climat grâce aux Piréotes qui, naturellement, chantaient des rébétikos. La même chose a continué à Yioura, même si nous ne chantions pas beaucoup, si ce n'est à partir de 1950.

Le changement est arrivé à Aï-Stratis. Là, sans qu'il y ait interdiction expresse, j'ai constaté qu'on excluait *de facto* les chansons populaires... Plus tard, en bavardant avec des représentants des jeunes exilés, j'ai constaté un net refus du rébétiko ; comme dans nos danses, j'ai vu exclure le hassapikos – « le hassapikos lourd », comme nous l'appelions pour le distinguer du rapide, appelé habituellement « hassaposervikos ». La même chose arrivait aussi dans les manifestations musicales où l'on entendait par origine populaire, seulement des chansons démotiques, monophoniques ou harmonisées. Et naturellement, les programmes de nos manifestations publiques étaient pleins de musique savante et en large part, de musique classique allemande. Toute cette atmosphère et mon activité quotidienne dans les affaires culturelles du camp m'ont influencé. J'ai gardé seulement la musique thrace qui, et en tant que rythme et couleurs, mais avant tout, en tant que sonorisation musicale de la danse, avait de grandes affinités avec les motifs populaires d'Athènes et du Pirée.

Ça a été un concours de circonstances charismatique de rencontrer la musique de Theodorakis et de Hadzidakis, dans les deux premières années de ma vie à Athènes. Ce mélange de couleur byzantine, de rythme populaire et naturellement le génie de ces deux grands compositeurs m'a ravi dès le début. Et j'ai ainsi trouvé mon équilibre et ma réconciliation avec mon histoire ancienne.

Mais revenons à notre récit. L'été de 1963, s'est produite la grande percée de la gauche dans les campagnes, c'est-à-dire la moitié de la population du pays et son pilier économique fondamental, dans ces régions que pendant deux décennies, la terreur étatique et l'action meurtrière des groupes paragonnementaux avait sacrifiée et détruite. La campagne grecque

se réveillait de manière explosive, elle l'avait déjà fait après la dictature de Metaxás, avec sa participation générale à l'épopée de la Résistance. Et aux avant-postes de cet éveil se trouvait la jeunesse qui venait s'ajouter à l'armée des jeunes de la ville pour la démocratie, l'éducation et la paix. Une situation politiquenouvelle est née dans le pays après l'assassinat de Lambrakis. Constantin Karamanlís qui, semble-t-il, voyait s'approcher la fin de son pouvoir sans partage, s'est démis de sa place de Premier ministre, en prétextant un désaccord avec la couronne à propos d'un voyage du couple royal en Angleterre. Un gouvernement a été formé par Panayotis Pipinélis, un conservateur connu de droite et un fervent ami de la Cour. Ce changement a remis sur le tapis la question de la légitimité du gouvernement de droite et les manifestations de masse du mouvement démocratique se sont intensifiées au point de provoquer des élections anticipées pour l'automne. Ces élections ont signé la fin du karamanlisme. L'Union du Centre a obtenu la majorité relative. L'EDA s'est déclarée disposée à procurer des votes de circonstances au gouvernement qui en est sorti, celui de Georges Papandréou, mais le chef du Centre n'a pas accepté et a demandé au roi de nouvelles élections, avec un gouvernement de service jusqu'en février 1964. Dans ces élections, l'Union du Centre a triomphé, grâce aussi à l'aide que lui a apportée une part importante des électeurs de gauche.

Georges Papandréou, dans le programme de son parti, avait caractérisé en deux mots sa politique : « la Démocratie a gagné » et la « Lutte intransigeante » a été couronnée de succès. L'Union du Centre, disait-il, appliquerait son programme en persistant dans ses positions de base sur le « combat des deux fronts ». La nouvelle situation politique s'est accompagnée de nouvelles difficultés dans le mouvement de la jeunesse, blessé sérieusement dans son unité, en particulier chez les étudiants, parce qu'une partie des cadres du Centre a dissous la collaboration qui, dans le combat contre la droite, s'était bâtie chez les associations et avant tout dans les rangs des combattants démocrates du monde étudiantin et scolaire. De nouveaux combats dans de nouvelles conditions avec de nouvelles obligations se dressaient devant le mouvement de jeunesse démocratique et son avant-garde de gauche.

Mais aux élections municipales et communales de l'été de 1964, la récente victoire impressionnante de l'Union du Centre a reçu un coup fatal. La fraction des électeurs de gauche qui avaient soutenu Papandréou pour confirmer la défaite du karamanlisme est revenue aux bulletins de la gauche. Et comme en 1954, deux ans après la victoire triomphale de Papagos, cette fois aussi, et plus largement, la liste de l'EDA avec à sa tête le membre de sa Commission exécutive Nikos Kitsikis, l'a emporté. Dans les communes de Thessalonique et du Pirée, des collaborateurs politiques Centre-gauche de l'EDA, K. Tsiros et G. Kyriakakos ont été élus. Dans beaucoup de villes, Larissa, Kavala, Mytilène et Ioannina, des cadres de l'EDA ont été élus maires. Dans une foule de communes de la périphérie de la capitale et du Pirée, comme Nikaia, Keratsini, Aigaleo, Drapetsona, Nea Ionia, Kaisariani, Hymittos et à Thessalonique, Kalamaria, Ambelokipi, Sykies, Stavropouli et beaucoup d'autres, des membres et des cadres de l'EDA ont aussi été élus. Au-delà, ce résultat exprimait le bien-fondé de la politique de front de l'EDA, et c'était une réponse du peuple au double front de Papandréou, qui exprimait le juste équilibre des forces de l'espace politique démocratique grec.

Il est évident que cette nouvelle situation résultait du développement des forces partisans à partir du deuxième semestre de 1962, en particulier après le deuxième Congrès panhellénique de l'EDA, à la fin de cette année. Entre-temps et malgré son fléchissement aux élections de 1964, l'EDA s'est édifiée comme un parti de masse avec des centaines d'organisations de base, des organes intermédiaires dans les départements et les secteurs des grandes villes, avec une représentation remarquable des travailleurs et une extension importante dans l'espace agricole.

Un des espaces qui s'est développé à grande vitesse est l'organisation de sa jeunesse, la N.EDA. Ses organisations se sont multipliées, ont acquis un caractère de masse et se sont liées fortement, se tournant vers les lieux « où la jeunesse vit, travaille, étudie et se distrait ». Son développement à la campagne a été impressionnant, et là, plus que dans les centres urbains, le cheminement parallèle des deux organisations politiques de gauche, la N.EDA et le Mouvement démocratique des jeunes Grigoris Lambrakis, et une osmose quotidienne conduisirent à leur fusion finale. La nécessité de cette fusion avait mûri dans les deux directions à partir de 1963. Non seulement parce que le fonctionnement de deux organisations de jeunesse avec une étroite parenté idéologique et des activités politiques parallèles pouvait conduire à disperser inutilement les efforts, mais surtout parce que l'histoire de la jeunesse de gauche enseignait que les organisations unies multipliaient les résultats (par exemple l'EPON sous l'Occupation). D'ailleurs, à la campagne comme en ville, cette unité s'était déjà produite puisque la plupart des nouvelles organisations s'autoproclamaient groupes Lambrakis, et les cercles qui ouvraient, pareillement, clubs Lambrakis. Il vaut la peine de rappeler que cette nouvelle organisation s'est préparée littéralement lors de l'enterrement de ce militant de la démocratie et de la paix, avec les slogans qui ont prédominé « Lambrakis vit ! » et « Tout jeune est aussi Lambrakis ». Ces slogans ne venaient d'aucun plan « d'en haut », mais ont jailli spontanément de la foule innombrable et, en particulier, dans les groupes nombreux de jeunes.

La proposition de fusion en direction de l'EDA est venue presque en même temps des deux organisations : la N.EDA et le Mouvement démocratique Gr. Lambrakis. Un retard important dans sa proclamation officielle peut s'expliquer comme le résultat de facteurs dans lesquels trois élections successives ont joué le premier rôle, les élections parlementaires de 1963 et 1964 et après elles, les municipales de juillet de la dernière année. Le parti avait rassemblé toutes ses forces dans ces tentatives et la jeunesse avait joué un rôle prépondérant. Mais ce n'était pas que cela. Une petite partie de la direction de l'EDA a hésité, commençant à craindre qu'une organisation autonome de la jeunesse puisse être entraînée à des violences provoquant des difficultés. Dans les organisations locales, il y a eu aussi des réactions d'une minorité de cadres qui avaient l'habitude d'utiliser les jeunes de la N.EDA comme « des jeunes à tout faire », ce qui bien sûr, avec la nouvelle structure, ne pourrait continuer. Mais la plus forte réaction, je pense, est venue du Bureau Politique ⁵⁰⁷ du Comité central du KKE qui,

507 À ma question relative aux réactions du Bureau politique, Stéphanos Stéphanou m'a renvoyée au témoignage de Takis Bénas dans le livre de Ioanna Papathanasiou et ses collaborateurs, *La Jeunesse Lambrakis dans les années 1960. Documents d'archives et témoignages autobiographiques*, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques EIE 2008, p. 466 : « Pendant quatre heures et demie, j'ai fait mon introduction au BP du KKE, dans sa séance élargie, sur la nécessité de la fusion, sur la suppression de la double organisation, sur la dépense

à des années en arrière de la réalité grecque, ne pouvait, dans sa majorité, comprendre la valeur de l'entreprise et les perspectives qu'elle ouvrait. Ainsi la direction des deux organisations et principalement de la N.EDA ont dépensé du temps en conversations stériles, laborieuses et longues, en raison de ces particularités.

Naturellement, il y a eu aussi des problèmes internes, en particulier dans les organisations étudiantes de la N.EDA. Une partie importante de l'Organisation Étudiante a réagi au changement de caractère et de titre. En examinant les faits ultérieurement, j'ai fini par conclure que cette réaction, bien qu'incorrecte, était prévisible. L'organisation étudiante de la N.EDA avait quelques particularités. D'abord, elle correspondait à un espace exclusivement de jeunes, et elle n'avait donc aucun problème de dépendance ou de collaboration avec d'autres organisations du parti, comme les organisations territoriales ou celles des branches professionnelles. Ainsi, elle n'affrontait pas les problèmes d'autonomie que les autres devaient résoudre. Il était donc normal qu'elles pensent en priorité aux problèmes négligés et spécifiques des jeunes et qu'elles utilisent des voies particulières pour approcher massivement la jeunesse. Car, souvent, les organisations de jeunesse de quartier et de village ou des branches de travailleurs se transformaient en annexes des organisations politiques et s'occupaient du travail quotidien du parti. Le caractère autonome de la jeune organisation visait à résoudre ce genre de problèmes. Une autre particularité de l'Association Étudiante était que, dans l'antagonisme ou la collaboration avec des jeunes d'une autre tendance politique, elle avait affaire à des sections constituées d'une forte couleur partisane (par exemple la Jeunesse ERE, la Jeunesse de l'Union du Centre, la Jeunesse Progressiste, etc). Nos étudiants avaient alors l'impression, qu'avec le changement de nom qui n'avait plus de lien direct avec le parti de la gauche, ils perdaient quelque chose de leur personnalité. Derrière ces réflexions se cachait, bien sûr, une crainte que la jeunesse de gauche « soit contaminée » par une « maladie culturelle », et perde sa combativité dans la lutte sociale.

D'un autre côté, il était évident que l'association étudiante ne voyait pas le problème dans sa totalité, n'évaluait donc pas ce qu'apportait cette nouvelle forme à la grande majorité des organisations de jeunesse. Et cela peut s'expliquer, si nous tenons compte du rôle dominant qu'a joué l'espace étudiant, et par conséquent l'Association Étudiante de la N.EDA, dans les moments critiques des années 1962 et 1963. En tout état de cause, malgré le retard, la conclusion a été heureuse puisque la grande majorité des organisations de la N.EDA et à peu près la totalité des sections des Jeunesses Lambrakis se sont exprimées en faveur de la fusion, proclamée publiquement par les représentants des deux organisations à la fin de l'été 1964. La constitution d'un organe de gestion provisoire a tout de suite suivi et le Congrès fondateur des Jeunesses Lambrakis annoncé pour les débuts de 1965. La fusion des sections de base des deux composantes a avancé très vite, car leur étroite collaboration pendant un an et plus, l'avait préparée et le processus final a été presque une formalité. Le Congrès a eu lieu fin

en hommes et en argent qu'il fallait arrêter. J'ai fait face à une pléthore de questions et aux objections de Gr. Pharakhos, responsable du Parti pour la jeunesse. On nous a demandé de nous retirer jusqu'à ce qu'ils décident. Quand on nous a rappelés, la décision du BP était positive, mais il y avait un complément : l'élaboration interne devait être mise en œuvre seulement après la bataille électorale de février, et, sans nous presser, nous devions commencer au printemps 1964. Ainsi on a perdu, dès le début, un temps précieux. Avec tout ce qui a suivi, nous sommes arrivés au Congrès fondateur en mars 1965, trois mois avant les événements de Juillet... »

mars, début avril, il a été préparé par plusieurs centaines de manifestations publiques qui associaient les réunions ouvertes des sections et des conférences locales à une foule de manifestations culturelles auxquelles donnaient de l'éclat la présence d'intellectuels et d'artistes de gauche membres du Congrès national de la Jeunesse Lambrakis, et des initiatives variées d'activité sociale. Naturellement les Lambrakis – comme on appelait couramment désormais les membres de la Jeunesse de la gauche – participaient aux luttes sociales et politiques de l'époque. Je vais citer un élément arithmétique caractéristique : en quatre mois seulement s'ouvrirent quatre-vingt cercles Lambrakis dans tout le pays (moyenne de cinq inaugurations par semaine).

Le Congrès a marqué, comme nous disons habituellement, une étape dans l'histoire du mouvement de jeunesse grec. Je préférerais mettre en valeur le fait que le dévouement et le travail quotidien de milliers de cadres de la Jeunesse de gauche, – dont un grand nombre, depuis cinq ans et plus, participaient quotidiennement aux luttes sociales et politiques –, rappelait les époques anciennes d'exaltation combative et assurait que la continuité du mouvement de gauche dans le pays était en de bonnes mains.

Je comprends que sur tes lèvres il y a la question « brûlante » : « Qu'est-ce que vous faisiez, vous personnellement à cette époque, monsieur Stéphanos ? » Qu'est-ce que je faisais alors... Une première évaluation : de tout ce que j'ai fait, je considère comme le plus important, ma participation quotidienne aux grandes manifestations de ces années en qualité de citoyen actif et de simple participant. Et je voudrais ajouter que tous, ou presque tous, nous tous, ceux qui avons joué un rôle « dirigeant » comme cadres de notre parti légal, de l'EDA et de sa Jeunesse, nous faisons la même chose, ou presque la même chose quotidiennement. Je ne constituais donc pas une exception. Peut-être, cependant, que d'une certaine manière, la manière dont j'estime ma contribution en ces moments est une exception, ou, pour être plus clair, le fait que j'estime comme une contribution de première importance ma participation en tant que simple citoyen actif à ces processus. Mais puisque je comprends que cette brève réponse ne suffit pas à ta curiosité de chercheuse, reportons-nous, en bref aussi, à mon activité comme cadre du parti et, par conséquent, du mouvement. Nous avons mentionné quelque part qu'à partir de 1961, j'ai été membre du Bureau du Conseil central de la N.EDA. Je pense que cette qualité a été la raison prépondérante pour qu'on me proposât d'être membre de la Commission d'Administration du parti au deuxième Congrès de l'EDA à la fin de 1962, proposition approuvée, comme d'ailleurs toutes les propositions du comité spécial du Congrès. Cela a aussi justifié que je devienne représentant de la Commission d'Administration dans les bulletins de vote de l'EDA de l'Évros aux élections de 1963 et de 1964, malgré ma forte opposition personnelle. Comme mes collaborateurs proches dans la N.EDA de Grèce du Nord, je pensais que cela allait constituer un traumatisme dans le travail organisateur de la moitié du pays à peu près – si nous incluons aussi la Thessalie et l'Épire qui, de manière informelle appartenaient à notre juridiction – qui avait ouvert de larges perspectives au monde rural important dans cette région.

Qui étaient vos collaborateurs et quelles étaient les compétences de chacun ?

Comme toujours, tu demandes beaucoup... Je me réfère surtout à trois cadres de la N.EDA, Chronis Missios et Mikhalis Sepetidis, deux anciens exilés parmi les éponites de l'Occupation, et Thodoros Kazelis de la génération d'après la guerre civile, un gars de valeur, qui avait beaucoup travaillé depuis qu'il était encore élève dans son pays à Serrès, et membre de la N.EDA du Bureau de Thessalonique, que nous avons détaché pour qu'il travaille à la Région. Les deux premiers étaient entièrement occupés au travail de la ville, la deuxième en population et diversité de secteurs après Athènes, et moi, qui avais aussi la responsabilité de la représentation du Bureau du Conseil central dans cette grande région, avec Thodoros, formions un couple parfaitement insuffisant pour s'en sortir avec vingt-trois départements, la moitié à peu près de tout le pays. Nos fortes objections n'ont eu aucun résultat. La Commission exécutive du parti insistait sans réfuter nos arguments et, à la fin, elle a imposé sa discipline. Aujourd'hui, et depuis de nombreuses années, je parle d'un pur et simple entêtement de la direction. Dans bien des cas, ses décisions étaient concentrées sur un objectif provisoire, – bien qu'opportun – comme dans notre cas, les élections, sans compter les pertes importantes et durables que son choix pouvait provoquer. Cela m'a détourné, à une période critique, de mon « travail » régulier, de septembre 1963 jusqu'en mars 1964, et les trois cavaliers restants ont essayé de suppléer à mon absence.

Bien sûr, ma participation comme candidat aux élections m'a offert une expérience incomparable. En même temps, j'ai pris une revanche sur les malheureuses élections de 1961, de « violence et de fraude ». Là, sous la pression de centaines de milliers de gens du peuple et de la jeunesse qui se trouvaient depuis un an et demi dans les rues, le gouvernement officiel a été forcé d'organiser des élections un tout petit peu libres. Ainsi, je suis arrivé comme beaucoup d'autres de mes collègues jusqu'aux limites des villages frontaliers du département, Kotronia, Kyriaki, Paliouri, Metaxades, Kyprino, et dans tous les villages du Triangle⁵⁰⁸ ; j'ai fait sortir ma fougue en parlant jusqu'à ce que ma gorge se bloque, j'ai retrouvé mes anciens camarades de la résistance, des prisons, de l'exil, tous ceux qui vivaient, des vieillards inébranlables du mouvement jusqu'aux copines de prison, anciennes camarades de Pagona ; j'ai communiqué avec notre monde « à nous » qui était décidé provisoirement à voter « Centre » pour de débarrasser de la droite, je leur ai expliqué autant que je pouvais, le sens de notre choix politique et à la fin, quand je comprenais que je ne les persuadais pas, je leur promettais que nous nous retrouverions vite. Et effectivement, nous nous sommes retrouvés aux élections municipales et communales de juillet, où la majorité de ces gens ont voté à gauche.

À la mi-mars, je suis retourné à Thessalonique, à mon siège. J'ai retrouvé les miens. En même temps, j'ai essayé de retrouver mon travail permanent dans l'organisation. Nous nous sommes réunis avec le groupe informel de la Région, le Conseil de la Ville et l'Association Étudiante. J'ai constaté avec joie que ma longue absence n'avait pas été très sensible. Je veux dire que dans cet intervalle, dans le climat électoral fiévreux avec le soulèvement de la jeunesse, les affaires avaient beaucoup progressé. De nouvelles forces se présentaient partout, beaucoup d'organisations poussaient à la campagne, nos possibilités grandissaient, mais les besoins

⁵⁰⁸ À l'extrémité NE de la Thrace, les frontières avec la Bulgarie et la Turquie et une rivière au sud qui se jette dans l'Évros, forment un « triangle » isolé du reste.

devenaient plus sensibles. Il s'agissait de nous mettre à l'épreuve dans un nouveau secteur. Les années précédentes, le problème était de surmonter les obstacles de la terreur d'une part, et le silence des gens d'autre part, « de trouver les gens ». Nous étions accoutumés à des efforts acharnés qui avaient souvent un résultat maigre ou nul, nous poussions parfois jusqu'à la limite et nous étions contents de petits succès. Aujourd'hui, les gens avaient brisé les barrières, ils venaient collectivement à gauche, ou ils affirmaient d'une manière retentissante leur maintien là où ils étaient ; il fallait donc répondre à cette présence, les aider à développer leurs initiatives, à assumer leurs responsabilités, à comprendre et à jouer avec succès le rôle d'avant-garde politique. Et les « gars », les cadres nous montraient dans leur majorité qu'ils avaient envie de répondre à ces demandes. En même temps, de nouveaux problèmes se présentaient. Il fallait comprendre nos erreurs et nos insuffisances pour expliquer nos pertes, pour trouver le moyen de les remplacer. Je parle spécialement de nos pertes électorales, parce que nous avions toute autre chose que des « pertes » dans cette bataille. Les perspectives étaient donc réjouissantes.

J'ai essayé de transmettre cet optimisme à la 6e conférence de la Commission d'Administration du parti, quand je suis descendu à Athènes, au début de mai. Dans le temps où je suis resté en bas, j'ai participé aussi aux processus organisateurs de la N.EDA. Dans les six mois des deux élections, la jeunesse avait joué un rôle important ; elle avait attiré un nombre important de jeunes, ses organisations s'étaient accrues en nombre et en masse, et en même temps elle s'acheminait sur la voie de la fusion avec les jeunes Lambrakis. Cela demandait des contacts fréquents avec la tête de l'organisation sœur, la coordination de nos efforts, et en même temps une analyse convaincante des raisons pour lesquelles ils butaient, comme dans l'Association Étudiante, surtout d'Athènes. Nous avons déjà perdu un temps précieux et développé suffisamment notre argumentation. Malgré tout cela, les affaires avançaient.

Personnellement, j'ai posé à nouveau, plus vivement le problème qui m'occupait : le besoin que des cadres plus anciens en âge et en service dans l'organisation de la jeunesse, soient transférés dans les rangs du parti qui avait un grand besoin de renouvellement et d'accroissement de ses cadres. Naturellement, avant tout, les « plus vieux » des membres de sa direction. J'avais déjà posé la question avant les élections : que nous tous qui appartenions à l'EPON de l'Occupation, au moins la majorité d'entre nous, nous quittions la Jeunesse qui n'avait pas un grand besoin de nous, et soyons mutés dans le parti, ce qui ouvrirait des possibilités aux cadres les plus jeunes. Naturellement, il ne s'agissait pas d'un nombre important. D'après mes souvenirs, nous étions environ une douzaine au Bureau du Conseil central et dans les trois organisations des grandes villes. Lors du 2e Congrès du parti (à la fin de 1962), trois avaient pris congé. Sur ceux qui restaient, il n'était pas question, bien sûr, de notre secrétaire, Benas, ni des deux cadres qui tenaient des secteurs névralgiques du travail de masse, le sport et le travail syndical central. Personnellement, j'excepterais de cette mutation le secrétaire de Thessalonique, Chronis, et Giorgos, secrétaire du Pirée, deux cadres particulièrement capables et très appréciés dans les rangs de l'organisation, qui ne provoquaient jamais de « murmures ». Par conséquent, la perte n'aurait pas été grande, mais

l'avantage important. Et pour ne pas m'oublier, j'insistais particulièrement sur mon cas personnel.

Mon insistance a créé une tension, le parti et le Bureau de la Jeunesse ont répondu négativement. Leur principal argument était que nous avions devant nous la fusion et qu'il fallait rassembler toutes nos forces pour la réussir. Cela s'est répété en décembre 1963. L'argument était alors que nous avions devant nous les élections de février. J'ai encore reculé en menaçant d'être plus agressif la prochaine fois.

En septembre, il y a eu l'annonce officielle de la fusion. Dans une conférence de presse commune, Mikis Theodorakis a représenté le Mouvement démocratique, et Aristidis Manolakos, le secrétaire d'Athènes alors, la N.EDA. Le Conseil Central provisoire commun des deux organisations a procédé à la fusion de tous les chaînons de l'organisation et annoncé son Congrès Fondateur pour les débuts de la nouvelle année. Dans le processus préparatoire du congrès nous avons mis toutes nos forces et nous sommes arrivés au Congrès les derniers jours de mars. Je n'ai pas profité de la dernière phase. Ma discopathie s'était beaucoup aggravée, et, après de nombreuses tentatives j'ai été invité en Bulgarie pour des soins.

Quelle impression vous a alors fait la Bulgarie ?

Je voudrais d'abord te dire qu'ainsi ma « menace » a été reportée de plusieurs mois, parce que je suis rentré en Grèce à la fin de juillet. Quant à mon impression sur le pays voisin, tu me mets en difficulté. Je ne refuserai pas, mais je t'en prie, n'insiste pas pour avoir des détails. En tout état de cause, pour ce qui est de moi, j'ai à cœur d'en parler dans les termes les meilleurs. Ils m'ont accueilli dans leur meilleur hôpital, sauf que son nom de « Pravitelstvena Bolnitsa » (Hôpital Gouvernemental) ne me plaisait pas. Il était évident que cet établissement de soins n'était destiné qu'à certains, ce que j'ai tout de suite constaté quand j'ai commencé à connaître ses clients. Ses malades étaient des cadres supérieurs dirigeants du Parti, du gouvernement, du corps diplomatique et généralement de la nouvelle aristocratie, ou des membres de leurs familles. Nous savions quelque chose à propos de ce phénomène dans les pays de l'Est. Mais, malgré tout, c'est une chose de le savoir et c'en est une autre de constater que le nouveau « régime populaire », dans certains cas, ne se distinguait pas de nos régimes de classe. La première impression générale alors, tristesse et déception.

Mais d'un autre côté, le comportement tant du personnel que des malades était très cordial. Je ne sais si cela était dû au fait que l'information avait circulé que j'étais « Stéphanos de Grèce, hôte du Comité central ». Je devinais cependant un chaleureux philhellénisme qui ne pouvait s'expliquer seulement comme issu de la « ligne du Parti ». En dehors de leur intérêt à apprendre quelque chose sur la Grèce et les combats de la gauche, ils montraient par exemple une adoration pour les chansons grecques et notre musique. À la fête du Premier mai, qui est tombée vers la fin de mon traitement, le personnel et les malades se sont défoulés littéralement, je suis entré moi aussi dans le bal et j'ai dansé un syrtos caractéristique en 7/8 que j'avais appris de mes amis slavo-macédoniens en exil. Les gens ont fait un bruit d'enfer

en applaudissant et dans l'hôpital le cri a résonné : « c'est la danse de Stéphanos ». Une explication : cette danse est une danse commune à tous les Slaves de la péninsule des Balkans. Elle ressemble à notre kalamatianos, excepté que quelques pas, uniques chez nous, sont doublés et ainsi, elle devient rapide et ses pas de base tombent sur le « temps faible » du motif musical et non sur le « temps fort » comme chez nous. Et c'est la seule danse qui n'a pas de nom spécial. Ils l'appellent *danse*(Horo) tandis que nos Slavo-macédoniens à nous l'appellent *Lenomome* (fille grecque) des deux premiers mots de la chanson sur laquelle ils la dansent. Moi, de toutes façons, je l'aime beaucoup parce qu'elle renvoie à nos racines grecques antiques.

En ce qui concerne mes soins médicaux et mon traitement, non seulement je ne peux rien trouver à leur reprocher, mais je garde l'impression que tout le personnel – médecins, infirmières, personnel de ménage, serveurs – tous sans exception, se sont comportés avec moi, pendant les 45 jours où je suis resté à l'hôpital comme si j'étais un des leurs, leur proche parent. Je me sens encore leur obligé. La même chose s'est produite aussi lors du complément de mon traitement à Selo Bania, un centre d'hydrothérapie, où ils m'ont envoyé pour la poursuite de ma cure. Naturellement, toi, tu ne t'intéresses pas seulement à mon traitement, je soupçonne que tu veux mes impressions plus générales sur la vie en Bulgarie et le progrès du système social là-bas.

Bien que je sois resté que peu de jours après la fin de mon traitement et que je ne puisse pas dire que j'ai tiré une image large de la situation générale, je risquerai deux ou trois observations. J'ai constaté – du moins dans l'environnement dans lequel j'ai évolué, qui était surtout celui des réfugiés politiques grecs – un malaise fort, ou du moins sensible, en face du système. Naturellement, je ne peux pas affirmer que cette image présente tous les gages de validité. J'ajouterai qu'en ce qui concerne la situation économique, je constatais une « égalité dans la pauvreté ». Je veux dire que les différences de revenus entre les personnages avec de hautes ou très hautes positions dans le mécanisme étatique et les travailleurs non spécialisés n'étaient passées grandes que celles observées à la même époque dans le monde occidental. La mère, par exemple de Blatko Abramov, étudiant en littérature anglaise avec qui j'ai cohabité « dans la même chambre à l'hôpital, secrétaire d'État à la Culture, avait un salaire mensuel d'à peu près deux cents leva, tandis qu'Anka, professeure à l'hôpital, gagnait un peu plus de soixante-dix leva. Mon ami Thodoros Mermigas, résistant de l'ELAS et de l'Armée démocratique et mécanicien spécialisé, réfugié politique, à cette époque-là, à Sofia, avait un salaire mensuel de cent-quatre-vingts leva. Il y a cinquante ans, j'aurais eu à ta disposition, si tu étais née, beaucoup plus d'éléments. Maintenant, je te présente ce qui a réussi à échapper à l'oubli.

Naturellement, des conquêtes assuraient au moins la subsistance des « pauvres ». Des loyers très bon marché, par exemple, du moins pour de petits appartements et avec temps d'attente ; des soins de santé gratuits pour tous, et même pour les étrangers qui se réfugiaient en Bulgarie, comme de nombreux habitants de Thrace et de Macédoine ; des possibilités d'enseignement pour toute la population sans que manquent non plus les avantages pour les enfants des cadres du Parti et du pouvoir (j'ai remarqué quelques cas). Plus généralement, bien sûr, un observateur avec une acuité moyenne pourrait trouver des traces de pouvoir

populaire, mais pas d'apparence de l'égalité et de la solidarité exceptionnelle que nous nous attendions à trouver, nous tous qui visitions les États de l'Est à cette époque-là.

Une semaine après la fin de mon traitement, Pagona et Katerina sont venues à Sofia. Nous avons le projet de rester quelques jours pour voir nos parents et amis réfugiés politiques et faire valoir un programme de quelques jours d'hébergement que m'avait proposé la direction de la Jeunesse de Dimitrophanis (Jeunesse du PO de Bulgarie). Mais nous avons joué de malchance ! Quatre jours après leur arrivée, le 15 juillet 1965, il y a eu le « coup de force d'opérette » du gouvernement Athanassiadis Nova. Le jeune roi Constantin a obligé le premier ministre Georges Papandréou à démissionner en raison d'un désaccord sur la personne du ministre de la Défense nationale. Le même soir, le gouvernement de quinze membres a aussitôt prêté serment à des cadres de l'aile droite du Centre, ceux qu'on a appelés les apostats. À la même heure, la place Syntagma s'est remplie d'une foule de démocrates, l'Assemblée a été assiégée par des citoyens qui protestaient et ainsi ont commencé les soixante-dix jours, dont nous avons parlé et qui ont révélé la jeunesse démocratique grecque comme un pilier fondamental du combat pour la défense des libertés, et la condamnation des initiatives anticonstitutionnelles de la Cour. Je suis parti pour Athènes, en laissant mes deux femmes aux soins du cousin Theophilos et des amis bulgares que je m'étais faits dans ce pays accueillant. Je suis arrivé l'après-midi à Elliniko et le soir, je me suis trouvé dans la grande manifestation du 21 juillet, au cours de laquelle les flics ont tué « le jeune souriant »⁵⁰⁹, notre camarade Sotiris Petroulas.

L'affrontement a été très dur. Les forces de répression avaient décidé d'ôter l'envie de faire des manifestations quotidiennes depuis les Propylées ou les théâtres au début de la rue Hippokratous et jusqu'à Syntagma où elles retrouvaient des gens qui, presque toute la journée, assiégeaient l'Assemblée. Ils n'ont pas utilisé de balles, mais ils ont fauché les gars avec les matraques des policiers et les gourdins pointus des polices parallèles. Sotiris a été tué et une centaine d'étudiants, d'élèves et de jeunes travailleurs ont été transportés dans les hôpitaux, parmi eux, notre ami Andreas Lendakis du Bureau du Conseil central des Lambrakis, gravement touché à la rate. Ce soir-là a été crucial dans le cours des soixante-dix jours de manifestations contre la déviation royale. Nos adversaires voulaient arrêter la marée humaine du parcours Propylées-Omonia-Syntagma. Et nous, nous faisons nos efforts pour que les manifestants ne se limitent pas seulement à Syntagma. Pendant trois-quatre jours, tous les soirs, nous avons grignoté mètre par mètre les trois-quatre carrés qui nous séparaient de Syntagma et, à la fin, nous avons gagné. Je ne sais pas pourquoi, certains ont eu l'impression que, à partir de ce soir-là, les cortèges des Propylées à l'Assemblée s'étaient arrêtés. Cela a été confirmé par des « histoires » qui ont été écrites dans les années du changement de régime ; la plupart, qui mieux est, sont émaillées d'une littérature sur les *pompieri*, c'est-à-dire des cadres de l'EDA qui, pour ne pas envenimer la situation, auraient essayé de convaincre les gens de ne pas participer. Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas

⁵⁰⁹Το γελαστό παιδί, (le jeune souriant): il s'agit à l'origine de Michael Collins, un combattant irlandais tué en 1922. Les vers sont de Brendam Beham, traduits par Vassilis Rotas et Théodorakis, en 1961, mit le texte en musique pour son œuvre *L'otage*, immédiatement censuré... Le « tué par les nôtres » fut chanté « tué par nos ennemis », puis « tué par les fascistes », la chanson est adoptée par la jeunesse grecque comme dédiée à Pétroulas.

aussi des personnes qui soutenaient qu'à tout prix il fallait éviter une deuxième ou des victimes. Je veux faire entendre mon expérience personnelle : les choses ne se sont pas passées comme ça. Les cortèges ont continué, pas avec la fréquence et l'intensité de la première semaine, jusqu'à la fin presque de la période. Les masses résolues de la jeunesse avaient acquis leur héros en la personne de Sotiris, et il était difficile de les arrêter.

Et Sotiris a conquis cette place à juste titre. C'était un jeune homme rare, représentatif de sa génération. Originaire d'une grande famille maniotte qui avait fait de nombreux sacrifices au mouvement de gauche, vivant depuis son enfance dans les tourments de la pauvreté, des persécutions et du travail, élève des cours du soir, bon étudiant tant en lettres qu'au concours de l'École supérieure de Commerce, il s'est révélé un des leaders de sa génération d'étudiants. Il ne se distinguait pas pour sa discipline « militaire » à la direction du parti, il y avait toujours chez lui un point de vue hétérodoxe en politique générale, et en particulier sur les formes de lutte – habituellement il soutenait « davantage de mordant », tant face à la droite qu'au Centre, conciliant sans exclure les formes les plus vives d'affrontement. Cela l'avait parfois porté à une forte opposition avec la ligne du parti et de la Jeunesse, qui essayait d'éviter de poser la question de la constitution. Dans sa vie et son comportement, son caractère avait quelque chose de la douceur de son visage, et son éloquence dans les cercles de ses confrères était exemplaire. Pour cette raison, il a eu souvent le soutien d'un large cercle de cadres de base dans l'Association Étudiante. Son sacrifice faisait de lui, à juste titre, un héros. Quand, après les événements de juillet, une large section de l'Association Étudiante et des élèves s'est coupée de l'organisation des Lambrakis et a constitué une expression politique séparée, elle a pris le nom de « Mouvement de tous les étudiants démocrates Sotiris Pztroulas ». Cela a été un phénomène purement grec, sans relation étroite avec d'autres groupes divergents de gauche, à commencer par le phénomène mondial des partisans de la pensée de Mao.

Les premiers jours, j'ai jeté un coup d'œil sur les matériaux du Congrès, ses décisions. Quelques points qui, à mon avis, divergeaient des positions et directions précédentes m'ont fait impression. Je n'en tenterai pas une vaste critique, je signale simplement quelques éléments. D'abord, la synthèse du premier Conseil central élu de l'organisation. Sur 62 membres, quatre seulement de sexe féminin. Et parmi ces membres réguliers, seulement Argyro. « Mais que se passe-t-il ici, c'est la Perse ? » ce commentaire acerbe m'a échappé. Le deuxième manque impressionnant, la représentation du Mouvement démocratique des jeunes Grigoris Lambrakis ; très pâle la présence de ses cadres, qui avaient beaucoup apporté, à partir de mai 1963. J'ai compté les « paysans », six en nombre (parmi eux ma seigneurie ; je me déclarais toujours sériciculteur) et parmi ceux-là, seulement deux en activité. Les autres, nous avions eu, pendant dix ans au moins un champ du camp à voir. Et deux autres éléments dans ces rapports. Le rapport central gonfle beaucoup le nombre des membres. Il parle de 37 000 membres qui ont participé aux procédures d'avant le congrès et sans glisser dans des formulations optimistes, il laisse l'impression que quelque part là tout près, ou un peu au-dessus, variait la force de l'organisation. Là-dessus, j'étais en désaccord avec la majorité du Bureau, comme avec d'autres cadres du Centre. Du reste, le nombre du rapport donnerait le droit de parler d'un nombre double de membres par rapport à ceux qui ont participé à une procédure pré-congrès. Mikis se référait toujours à deux cent mille membres, parce qu'il

comptait les gens qui participaient aux rassemblements où il parlait, et je n'étais pas très éloigné de son estimation. Je soutenais que, dans un village, la seule visite dans un club Lambrakis suffisait pour dire qu'on avait un nouveau membre, car c'était, dans certains cas du moins, une action politique « importante ». Les raisons en sont facilement compréhensibles. Une dernière observation. Dans le rapport sur le statut de l'organisation et dans la conclusion, on mentionne comme principe de fonctionnement le « centralisme démocratique ». Nous nous étions rarement rapportés à ce principe. Le principe démocratique de la majorité nous suffisait amplement. Je soupçonne que ce point est arrivé à la demande de l'« extérieur », il ne collait pas avec le caractère ouvert de l'organisation. Ces « anicroches » que je signale peuvent discréditer l'importance des rapports et des décisions du Congrès. Mais il y a beaucoup d'anciens proverbes de la sagesse populaire grecque, comme « à la griffe, on connaît le lion », qu'il est bon de ne pas oublier...

Quant à ma position personnelle dans l'organisation, après mon retour de Bulgarie, j'ai constaté que les affaires étaient allées superbement sans moi. Le Congrès a eu lieu avec un succès notable et le vide que j'avais laissé pendant quatre mois au Bureau et au Secrétariat de la Jeunesse démocratique Lambrakis avait été comblé – par conséquent ma présence, objectivement, n'était plus indispensable. J'ai posé à nouveau la question du départ des trois-quatre « personnes âgées » qui étaient restées, en partant de mon exemple personnel. La réponse et de la Jeunesse et du parti, a été : « laisse passer un peu de temps jusqu'à ce que le fonctionnement après le congrès tourne rond et nous verrons... ». Comme tu comprends, le « un peu de temps », je pouvais l'avalier. Mais le « nous verrons... », j'avais peur qu'il n'ouvrit une attente à nouveau indéfinie. J'ai déclaré que je m'engageais jusqu'à l'automne. Pour le présent, je participais au fonctionnement du secrétariat et du Bureau, et pour avoir une activité quotidienne, j'ai proposé de participer à la rédaction de *Notre Génération*, le périodique des Jeunesses Lambrakis d'Athènes et ensuite organe du Conseil central, qui a commencé à paraître régulièrement à partir du lendemain de l'assassinat de Sotiris Petroulas.

Expliquez davantage les raisons pour lesquelles vous avez insisté sur votre départ.

Même si je pense qu'elles sont évidentes, je vais être plus précis. À partir de 1941, j'ai été dans un mécanisme local du Parti communiste dans mon pays. La troisième année, je suis entré successivement à l'OKNE et dans l'EPON, et après mes 23 ans, j'ai continué à représenter la jeunesse, même à une époque où le mouvement de la jeunesse et son organisation politique s'étaient déjà beaucoup développés. Des centaines de jeunes cadres s'étaient révélés dans les dernières dix années, certains d'entre eux, en passant de l'EPON à la N.EDA, et ils avaient joué le premier rôle dans la formation de l'organisation pionnière des Lambrakis, organisation autonome de masse ; ils disposaient par conséquent des connaissances et de la capacité à fournir sa direction en personnel ; donc nous, les plus anciens, nous étions en plus, et en dehors, et l'EDA avait besoin de nous. Quant à moi, sans que j'en sois absolument conscient alors, peut-être mon désir secret était-il de me mettre enfin à l'abri des vents dans ma petite maison, après avoir été sans arrêt, ces trois dernières années

depuis la préparation du deuxième Congrès Panhellénique de l'EDA, un simple visiteur dans ma famille.

Je le devine, tu es prête à me demander pourquoi j'affrontais un refus continu. Je ne pense pas que j'étais irremplaçable. Les gars de la Jeunesse avaient des raisons de réagir. J'étais ami avec tous, toujours avec eux, ils ne me considéraient pas comme « vieux », j'avais apporté quelque chose moi aussi à cette histoire. Pour ce qui est des « vieux », nous devons les séparer en deux : ceux d'« ici », c'est-à-dire les cadres de la direction de l'EDA qui n'avaient peut-être pas pris l'affaire très au sérieux. D'ailleurs, elle ne concernait pas que moi et probablement, ils ne voulaient pas procéder à ce moment-là à des reclassements généraux. Quant à ceux de l'« extérieur », c'est-à-dire la direction du KKE de l'exil, eux, à leur niveau, ils traitaient les choses conformément aux dossiers personnels qu'ils avaient dans leurs archives. Nous les anciens, ils nous connaissaient par notre parcours dans les prisons et les camps ; les plus jeunes, malgré dix ans et plus dans le *mouvement*, ils ne les « connaissaient » pas. Du reste, je ne suis pas sûr qu'ils aient bien compris ce qui s'était passé dans le mouvement de la jeunesse de l'intérieur, ces cinq dernières années. Et ils n'ont pas voulu risquer les changements nécessaires.

Après dix numéros environ de *Notre Génération*, sa rédaction a été renforcée par de nouveaux journalistes, la structure du journal a changé et ma participation à sa rédaction n'a plus semblé indispensable. Et puisque l'échéance que j'avais donnée au Bureau allait expirer à l'automne, j'ai décidé de mettre fin à l'affaire, avec le « deuxième coup de force » de ma « carrière ». Le premier c'était quand nous avions décidé avec Pagona de déménager à Thessalonique, c'est tombé le jour de l'assassinat de Lambrakis. Cela a alors servi deux buts : la nécessité de me trouver plus près de Thessalonique et de la Grèce du Nord pour mieux aider le secteur fondamental de mon domaine en tant que représentant du Bureau du Conseil central de la N.EDA, et cohabiter avec la famille maternelle Papatsaroukha, pour contribuer à mieux faire face aux nécessités vitales des deux familles. J'avais posé la question tout de suite après le deuxième Congrès de l'EDA et j'avais presque obtenu le consentement un principe, mais cela avait été reporté aux calendes grecques.

Mais, alors que je me préparais à remonter à Thessalonique pour les fêtes des Douze Jours, j'ai pris ma décision. Annio et Dimos m'hébergeaient. Le matin de mon départ, j'ai écrit une lettre de quelques mots qui disait à peu près : « Après une attente d'un an et plus et après l'expiration de l'échéance que je vous ai imposée, je prends le risque d'une solution unilatérale à la question connue : je prends congé de la Jeunesse et des positions de responsable que j'ai assumées, je vais dans ma famille et, après les fêtes, je me présente à l'EDA de mon quartier, je fais connaître à la direction locale ma disposition de servir le parti où il m'affectera. J'ai mis la note dans une enveloppe, j'ai indiqué comme destinataires, Mikis et Takis, et je l'ai donnée à Dimos. « Donne-la leur, lui ai-je dit, moi, je vais là-haut, et au plaisir ! » Mon ami a léché l'enveloppe et l'a fermée. Je lui ai dit qu'il n'avait pas besoin de le faire parce qu'elle était adressée à tous ceux du Bureau. (Dimos, en tant que membre du Bureau organisationnel, participait habituellement aux réunions). Il ne m'a pas écouté, il a terminé avec application de fermer l'enveloppe. C'est ainsi que j'ai pris congé de la Jeunesse. Une petite bagarre s'est produite à la séance du Bureau, quelques « pourquoi » inquiets ont

été formulés. Takis a donné toutes les explications qu'il pouvait, en essayant de me couvrir, mais au téléphone, il m'a critiqué et s'est plaint que je n'ai pas adressé ma lettre à lui seul (sous-entendant, je pense la seconde relation entre nous – la communiste –). Je lui ai répondu que je n'avais pas voulu forcer la légalité de l'organisation, c'est-à-dire court-circuiter le président.

Les tentatives pour me retenir ont continué. Ils ont envoyé Khristophilopoulos, pour discuter avec moi. Il m'a adressé diverses bonnes paroles et à la fin, m'a demandé de rester comme membre du Bureau informel de la Région jusqu'aux élections universitaires du printemps « pour aider ». Je lui ai déclaré que cette histoire était terminée pour moi, dans la mesure où, « ici en haut, les élections pour les organes syndicalistes de l'université, c'est l'Association Étudiante qui les fait et pas le Bureau de la Région » et j'ai clos le sujet. Plus tard, quand je suis descendu pour la réunion de la Commission administrative de l'EDA au printemps, Babis (Drakopoulos) m'a demandé à discuter. J'ai compris que j'allais « encaisser une critique ». Ça ne fut pas exactement ça. Babis s'intéressait à l'essentiel. Naturellement, il a mis l'accent sur le fait que certains types ont une relation avec le fond, il m'a donné à peu près raison d'insister et m'a dit que la Commission exécutive avait déjà un plan pour transférer des cadres de la Jeunesse au parti. Ainsi je n'ai pas eu besoin d'avoir recours au parti de mon quartier. La Commission de la ville, à sa première séance, a décidé de me nommer membre et de m'affecter dans son organe exécutif, le Bureau de la ville.

Enfin dans le parti

J'ai suivi la première séance du Bureau, j'ai collaboré deux-trois fois avec le secrétaire pour m'informer des besoins de l'organisation, et à la fin, mon guide « m'a raconté des craques » : « Je compte, Stéphanos, puisque nous n'avons pas, jusqu'à maintenant, envisagé d'une manière systématique et régulière, le problème du travail éducatif, que tu assures la formation d'une commission d'instruction (encore ce vilain mot) pour élaborer un programme de production de matériel pour l'équipement idéologique et politique des organisations ». Je lui ai demandé de quels cadres on disposait, avec qui je collaborerai. Réponse de Sokratis (Stéphanidis) : « Nous allons te donner Aspasia, tu trouveras bien quelques personnes toi aussi dans les anciens cadres de la Jeunesse, et plus tard, nous verrons. » Entre nous, la réponse ne m'a pas déplu. Aspasia Kara était un cadre éponite de l'Occupation, de mon âge, d'une grande famille valaque de Livadi de l'Olympe, une des « mille familles du Combat », comme j'ai l'habitude de dire. Un caractère étonnant, un esprit ouvert, très active, malgré une jambe invalide. (Sur cette jambe, les militaires impitoyables et sans honte de la dictature ont jeté toute leur férocité quand ils l'ont arrêtée, et parce qu'ils n'ont pas pu lui tirer un mot, ils l'ont condamnée à des dizaines d'années).

Je pressentais que ça irait très bien pour nous. À partir de là, le champ était libre pour mobiliser de jeunes cadres qui terminaient leurs études à l'université, et organiser ensemble notre travail et le programme éducatif pour la ville. J'ai fait à Sokratis deux propositions qui pouvaient entrer dans le travail pour la réunion de préparation du troisième Congrès de l'EDA, programmé pour la fin de 1966 ou pour les débuts de l'année suivante. Je proposais que nous formions un « élément » (organisation de base) de jeunes des cadres de l'Association Étudiante, qui étaient en dernière année ou avaient à peine terminé leurs études

et n'avaient pas encore été incorporés dans le parti. On aurait deux objectifs. Les jeunes intellectuels qui n'étaient pas encore entrés complètement dans leur profession (médecins spécialistes, avocats stagiaires, professeurs qui donnaient des cours à domicile, etc.) auraient ainsi la possibilité d'envisager leurs problèmes préprofessionnels particuliers et de trouver des manières de les affronter. Le deuxième objectif visait à donner un contenu idéologico-politique à cette organisation spéciale qui pouvait aider à découvrir les besoins éducatifs de tout le parti. La proposition comportait aussi un côté individuel, je l'utiliserai comme réservoir pour assurer les besoins du travail éducatif que nous allions entamer. Je savais bien sûr que j'affronterai à un moment ou un autre la grogne de l'organisation partisane des scientifiques parce que je leur enlevais de jeunes forces, mais j'avais une réponse toute prête : « je vous laisse une marge de trois ou six mois après les examens de fin d'études et sur ceux que vous laisserez, je prends moi tous ceux dont j'ai besoin. » J'avais deux atouts dans cette affaire. D'abord, ils ne se hâteraient pas d'enrôler de nouveaux membres du parti chez les licenciés. Et deuxièmement, je savais que les licenciés auraient peu de raisons de préférer leur organisation de branche du parti où on les appellerait une fois tous les deux mois pour une réunion, on leur imposerait la fonction de réunir des contributions financières ou d'étendre la diffusion de *l'Avgi* et peut-être de participer à des manifestations. Pour un temps, du moins, ils se sentiraient un peu étrangers dans leur environnement, eux qui étaient habitués à faire, tous les jours, presque, quelque chose pour l'organisation. À côté de cela, je soupçonnais que ma relation personnelle avec eux deviendrait pesante.

Ma deuxième proposition était presque « photographique ». Je proposais de renforcer dans les trois grandes villes et les dix régions environ du pays l'association de la Jeunesse et du parti. Mon premier argument était le transfert de l'expérience de la Jeunesse au parti. « Le secrétaire de la Ville a été d'accord et a proposé que nous procédions, nous, à Thessalonique à l'essai, certain que la Commission exécutive et le Bureau organisateur du parti seraient d'accord. Ça s'est passé ainsi.

Le Bureau de la Commission de la Ville de l'EDA m'a attribué, comme c'était attendu, la responsabilité de représenter le parti dans la Jeunesse. Cette mesure s'est appliquée aussi aux deux organisations des grandes villes, d'Athènes et du Pirée. À la première réunion du Conseil central de la Jeunesse, nous avons été appelés à prendre part comme observateurs. La curiosité me démangeait de voir les deux autres représentants. Takis (Benas) m'avait informé qu'il demanderait à la direction du parti de choisir des cadres qui avaient récemment travaillé dans la Jeunesse. Le résultat m'a totalement déçu. Les deux camarades, Giorgis Trikalinos et Achilleas Blanas, désignés par Athènes et Le Pirée, avaient été des cadres de l'OKNE avant-guerre, pour un temps à la direction de l'EPON à Athènes et au Pirée sous l'Occupation ; depuis lors, comme cadres centraux du KKE, ils n'avaient eu aucune relation avec la jeunesse, avaient servi de temps en temps dans le mécanisme clandestin du Parti, fait plusieurs années de prison et ils venaient juste d'être libérés avec les derniers prisonniers du gouvernement courtisan de Stéphanopoulos. J'ai « admiré » le choix et je l'ai admiré comme le plus approprié pour ruiner la mesure que j'avais proposée. Derrière cette action, j'ai soupçonné une manœuvre du KKE qui avançait ses deux cadres pour renverser le caractère de

l'association et la transformer en « guide ». Ma première réaction a été de demander pardon à Takis pour mon « étourderie ». Il lui a suffi de sourire.

Et pour l'instruction qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

Ah, bien sûr, l'instruction ; je l'oubliais presque. L'explication a probablement deux aspects. L'un est que je ne digérais pas bien le terme ; il a en lui, quelque chose d'imposé, d'impérieux. Je sentais à peu près la même chose au début avec le terme « lumière ». Quand j'ai rencontré, à propos du XVIII^e siècle, le nom Siècle des Lumières, j'ai été soulagé. La deuxième raison, entre nous la principale, était la facilité avec laquelle mes guides se débarrassaient de moi en me changeant d'organisation. Que je te rappelle : à Kavala, quand on m'a pris à l'ELAS pour me faire travailler dans l'EPON, on m'a chargé de former une « commission d'instruction ». Dans la prison de Céphalonie, ça a été le premier travail dont j'ai été chargé, si tu te souviens ces cours agricoles avec l'aide de Stringos. En 1961, quand on m'a nommé au bureau du Conseil central de la N.EDA et que j'ai demandé un congé provisoire, jusqu'à ce que « j'apprenne à marcher dans les clous », à nouveau, on m'a demandé de faire une commission d'instruction – et j'en garde de très bons souvenirs. Quand je suis revenu de mon traitement en Bulgarie et que j'ai trouvé ma place occupée, à nouveau on m'a demandé de mettre en place une commission d'instruction. Et maintenant, à nouveau la même chose. Il s'agissait, en premier lieu, je crois, d'une sous-estimation du travail d'instruction du parti qui sévissait alors dans la gauche grecque.

Cette fois, en tout cas, je n'avais pas de raisons de me plaindre. D'abord parce que je constatais que les manques – pour ne pas dire le manque total – du travail d'instruction dans une grande organisation comme l'EDA de Thessalonique, avec un rôle de pilote dans à peu près la moitié de la Grèce, en ce qui concerne les problèmes d'économie, de travail, de communications, d'éducation, de culture, etc., ne pouvaient que conduire à une application formelle de la direction politique générale et donc à une réalisation au résultat insuffisant. La deuxième chose, et la principale, était que, face aux difficultés du Bureau de la ville pour orienter ses propres forces dans le travail d'instruction, j'avais déjà, moi, à ma disposition des cadres éprouvés de l'Association étudiante, étudiants de dernière année et licenciés des Écoles supérieures de l'Université Aristote qui, après trois années presque de collaboration, me connaissaient ; et je les connaissais. Cela a favorisé ma proposition de créer un organisme de jeunes scientifiques du parti avec l'argument que celle-là serait un « berceau » où puiser des cadres pour le travail d'instruction. L'organisation a été constituée d'environ quinze membres, elle a commencé à discuter de son caractère, de son fonctionnement, de ses devoirs spéciaux et de l'embrigadement des jeunes. On y a puisé aussi les premiers collaborateurs du travail d'instruction. En dehors d'Aspasie, le premier a été Yannis Panagiotou qui, après quelque temps, a travaillé semi-professionnellement au parti, en consacrant tous ses après-midis au classement des archives et au fonctionnement de la commission qui organisait le séminaire politique.

Ce séminaire « couvrait » le travail idéologique à orientation marxiste entre des cadres de l'Association Étudiante que nous avions déjà mis en route avant que je quitte la Jeunesse, comme une première ramification du travail d'instruction central que nous avons commencé dans la capitale. Il concentrait l'intérêt de pas mal de Lambrakis de l'université, mais aussi des écoles techniques et atteignait jusqu'à certains élèves de l'enseignement secondaire. D'après mes souvenirs, c'était une ruche vivante, parfois assez tapageuse, et parfois avec une discussion riche et créatrice, peut-être parce qu'elle n'obéissait pas à un programme étroitement fixé, les sujets étant habituellement déterminés par une discussion sur des propositions et les soucis de l'assemblée. Par exemple, dans les premiers thèmes, il y a eu une discussion sur la vie et la production d'un intellectuel distingué, professeur de l'École Philosophique de l'université Aristote, Abrotelis Eleftheropoulos. Le sujet a été évoqué parce que quelques-uns parmi nous avaient lu une note du *Nouveau Monde* de l'exil communiste sur sa mort. Des membres de la communauté ont cherché et trouvé, très difficilement à vrai dire, des éléments sur sa vie, son œuvre et son apprentissage quand il étudiait en Occident, à côté des disciples de Friedrich Engels.

Giorgis Tsaroukhas participa aussi à la discussion, un ancien député de l'EDA, connu pour avoir été blessé lors de l'assassinat de Lambrakis, étudiant à la faculté de Droit à l'époque où Eleftheropoulos enseignait à la faculté de philosophie. Notre ancien camarade a raconté des moments intéressants de la vie du philosophe, ses relations avec les étudiants et l'estime générale qu'il avait gagnée. Je me rappelle presque entièrement une de ses phrases : « Quand Eleftheropoulos avait 'amphithéâtre' toutes les écoles se vidaient. En particulier la nôtre, la faculté de droit, où nous avions aussi un groupe assez important de l'OKNE ». Même chose pour une discussion sur la dialectique d'Engels et son impact sur la philosophie moderne. Quand nous avons décidé d'intégrer le sujet au programme, en discutant de ses sources, je me suis souvenu que Dimitris Glinos avait été, avant d'adhérer au marxisme, un néo-hégélien - comme Marx dans sa jeunesse - et avait écrit un opuscule très intéressant sur la philosophie d'Hegel. Je voulais leur dire que « nous faisons bien » de feuilleter la *Philosophie marxiste* de l'Académie des Sciences de l'URSS, mais que nous disposions aussi dans la bibliographie grecque d'ouvrages importants.

Le deuxième travail que nous avons programmé, avec à l'esprit les élections qui allaient suivre, était la collecte d'éléments sur la vie économique, sociale et culturelle de Thessalonique que nous pourrions utiliser dans la campagne électorale. Ce travail était pas mal avancé et la première partie, des trois que nous voulions présenter dans le journal hebdomadaire de l'EDA *Temps Macédonien*, était presque prête à la veille de la dictature. Je l'avais avec moi à la maison pour lui jeter un dernier coup d'œil et la remettre à l'imprimerie le vendredi soir (21 avril). La compétence et la responsabilité du *Temps Macédonien* ne dépendaient pas de nous. C'était de la responsabilité d'un autre membre de la Commission de la ville, mais nous avons la responsabilité et le dessein d'ouvrir un large réseau de collaboration et de collecte des informations avec les autres journaux du parti, *Avgiet Changement démocratique* et surtout avec les publications locales, toutes celles qui étaient disposées à recevoir notre aide.

Les deux derniers mois, cette petite commission et ses collaborateurs de l'organisation des jeunes scientifiques se sont occupés surtout de la politique courante et de la planification du matériel électoral dont nous aurions besoin. Tout cela, comme la tentative de mettre sur pied dès le début un travail intéressant est resté en plan : la dictature des colonels est arrivée et a tout balayé.

Index

Géographie

Attique

Athènes

Averof (prison)

Hadzikostas (prison)

Hippocraton (hôpital)

Kallimarmaro (stade)

Nea Ionia

Panathénaïkos (stade)

Psiri

Sotiria (hôpital)

Thissio

Égine

Haïdari (camp)

Hymette

Kaissariani

Kapandriti

Kokkinia

Lavrio

Le Pirée

Oropos

Pérama

Sounion

Épire

Pinde

Tzoumerka

Iles Ioniennes

Céphalonie

Argostoli

Assos (prisons)

Drapanos

Keramies

Sami

Cythère

Corfou

Leucade

Eglouvi

Paxos

Étolo-Acarnanie

Missolonghi

Grèce centrale

Agrafa

Amphissa

Béotie

Bralos

Distomo

Lamia	Kavodoro
Laspis (Évrytanie)	Ikaria
Phtiotide	Lemnos
Roumélie	Leros
Stylida	Partheni
	Lakki
Îles de l'Égée	Lesbos/Mitylène
Cyclades	Samos
Anafi	Pagonda
Andros	Samothrace
Folégandros	Thasos
Gyaros/Yioura	Tilos
Kythnos/Thermia	Trikeri
Makronisos	Symi
Syros	
Ermoupolis	Péloponnèse
Tinos	Achaïe
Tzia/Kea	Patras
	Acronauplie
Aï-Stratis/Aghios Efstratios	Corinthe
Castellorizo	Magne/maniote
Crète	Messénie
Gavdos	Parnon
Halicarnassos	Taygète
Kalamos	
Itzedin (prison)	Macédoine
Eubée	Amygdaleonas

Angitis	Katachas
Chalcidique	Kerkini
Chrysoupoli	Kilkis
Dendropotamos	Kournovo
Doïran	Kozani
Doxato	Litochoro
Drama	Nigrita
Florina	Païkos
Giannitsa	Pangée
Grammos	Pella
Kamila	Philippes
Kavala	Piérie
Aghia Paraskevi	Rhodopoli
Aï-Giorgis	Serrès
Aï-Lias	Sidirokastro
Aghios Pavlos	Skoutousa
Kirtzi	Strymon-Strouma
Les Cinq cents	Thessalonique
Les Mille	Camp Pavlos Mélas
Panaghia	Heptapyrgos
Place Fouad	Karbola
Potamoudia	Tsal Dag
Souyolu	Vardar/Axios
Tarsana	Vélès
Kastania	Véria
Kastoria	Vermion
Katerini	Vitsi

Vyronia	Komotini/ Gumurdjina
	Kornofolia
Thessalie	Kotronia
Domokos	Kotzia orman
Hasia	Kustepe
Kamvounia	Lagos
Karditsa	Laghina
Larissa	Lefkimmi
Trikeri	Lepti
Volos	Lavara
XyniadThrace occidentale	Limena
Akhyrokhori	Limenaria
Alexandroupolis	Mandra
Katsivelika	Marmaros
Tsimentenia	Mesti
Asproneri	Moukates
Bosnokhori	(Nea) Orestiada
Dadia	Nea Sanda
Didymoticho	Nea Vyssa
Elia	Peplos
Évros (fleuve)	Petrades
Férès	Phylakto
Guibrenas Iasmos	Protoklisi
Ismaros	Pythio
Hellenochori	Rhizia
Kastanies	Rhodope
Kavyli	Sakkos

Siapka	Halki-Büyük Ada (Turquie)
Sitaria	Balkan
Soufli	Danube
Karkatsilia	Pologne
Platanos	Zgorzelec
Spilaïos	Roumanie
Sterna	Sofia
Strymon	Svilengrad
Sykaraghi/Sykorraçi	Tachkent
Thrylorio	
Thyrea	
Tychio/Tyçhero	<u>Noms de personnes (rôle politique)</u>
Vrysika	Alexandris Apostolos
Xanthi	Attlee Clement
Xylagani	Beloyannis Nikos
	Benaroya Abraham
Thrace orientale	Bevin Ernest
Andrinople	CanellopoulosPanayotis
Ganokhora	Churchill Winston
Halki (mer de Marmara)	ChronisMissios
Imbritepe	Constantopoulos Ioannis
Kioupli	Dimitriou Andréas
Sultanköy	DiomidisAlexandros
	ErythriadisGiorgis
Andrinople (Turquie)	Filov Bogdan
Bafra (Turquie)	Gavriïlidis Kostas
Chypre	Georges II, roi de Grèce

Gérondis Evangelos	MarkezinisSpiros
Glastras(prénom ?)	MaximosSérafim
GlézosManolis	MakarezosNicolaos
GonatasStylianos	Metaxás Ioannis
Grivas Georges	Michalaga (Michalis Papadopoulos)
HainoglouTassos	Michalakopoulos Andreas
Hitler Adolphe	NikolaouFrangiskos
IoannidisDimitris	OthonaiosAlexandros
Kafandaris Georges	Pangalos Théodore
Karagiorgis Vangélis	PapadimosLoukas
Karamanlis Constantin	Papadopoulos Giorgos
Karaoli Michalis	Papagos Alexandros
Kartalis Georgios	Papanastasiou Alexandre
Katsonis Lambros	Papanastasiou Neophytos
Kisa Badjak (Kyriakos Papadopoulos)	Papandréou Georges
Koliyannis Kostas	Papanoutsos Evangelos
Kollias Konstantinos	PartsalidisMitsos
Kondylis Giorgos	PattakosStylianos
Kosmas l'Étolién	PetroulasSotiris
Kourtidis Constantinos	Ploumbidis Nikos
Krouchtchev Nikita	PorphyrogenisMiltiadis
Ladas Christos	PouliopoulosPantelis
Lambrakis Grigoris	SophoulisThemistocles
Lénine Vladimir Ilitch Oulianov	SoukarasSotiris
LoudemisMenelaos	SourlasGrigoris
Maitland sir Thomas	Staline Joseph
Makarios III Ethnarque	Svolos Alexandre

Sophianopoulou	<u>Histoire et notions</u>
Tolboukhine Fiodor	Accord de Caserte
Tsaldaris Konstantinos	Accord du Liban
TsaldarisPanaghis	Accord de Varkiza
TsaroukhasGiorgis	Accords de Zurich et de Londres
Tsatsos Konstantinos	Andartès
Tsirimokos Ilias	Archeiomarxistes
TsoudérosEmmanouil	Armée démocratique
Tsaous Anton (AntonisFosteridis)	Armée rouge
Partsalidis Dimitrios-Mitsos	Bataillons de sécurité
PouliopoulosPandelis	Bafra/bafralidès
Rhigas Veletinlis –Féréos	Bouradades
SarafisStéphanos	Bulgare/Bulgarie
SofoulisThemistoclis	Chant
SvolosAlexandros	Chites/X
TourkovassilisTheodoros	Chorale
TsaldarisPanaghis	Chrétien/christianisme
Tsatsos Konstantinos	Civilisation/culture
Tsirimokos Ilias	Constitution d'Épidaure
TsoudérosEmmanouil	Danse
Velouchiotis Aris/KlarasThanassis	Dekamere
Venizélos Elefthérios/Venizéliste	Démocratie
Venizélos Sophoclis	Deuxième occupation
Zachariadis Nikos	Deuxième résistance
Zervas Napoléon	Dictature du 4 août 1936
Zevgos Yannis	Décembre 1944
	El Alamein (bataille)

Guerre d'Albanie	Troisième décret
Jeunesses Lambrakis	Troisième Internationale
Juifs/Israélites	Trotskiste
Klephtes/Armatoles	Union Soviétique
Léninisme	Vingtième congrès du PCUS
Ligne Metaxas	
Likvidarisme	<u>Organisations</u>
Maïdes	AAA
Moscou	AKE
Mouvement de 1935	AKEL
Musique	ASKI
Okhrana	DESPA
Parti communiste grec/KKE	DKEL
Plenum du KKE	DRK
Premier mai 1944	EAM
Quisling	DES
Résistance	EDNE
Révisionnisme	EEE
Révolution d'octobre	EFEE
Revues	ELAN
Sexe	ELAS
Slavo-macédonien	ELD
Socialisme	ELDYK
Sport	EMIAN
Stalinisme	ENDA
Théâtre	EOKA 2
Traité de Lausanne	EON

EPEK	X
EPON	
ERE	<u>Éléments culturels</u>
ESA	Musique
ETE	<i>Musiciens</i>
KKE	Attik
KOB	Vamvakaris Markos
KYP	Chairopoulos Christos
MAY	Hadjidakis Manos
N-EDA	Margaris Nikos
OKNE	Mendelsohn
OPLA	Mitsakis Giorgos
OSNE	Mozart
OTAN	Schubert
PAO	Theodorakis Mikis
PAOS RhigasFéréos	Tsitsanis Vassilis
PCUS	
PODN	<i>Instruments</i>
PSK	Baglama
SEEN	Bouzouki
SEKE	Gaïda
SEMME	Kemendze
SFA	<i>Danse populaire</i>
SKE	Andichristos
SK-ELD	Aptalikos
TEA	Baïdouska
UNRRA	Hassapiko Hassaposerviko

Kalamatianos

Karsilamas

Katsibeliko

Koniali

Pappisio

Pilalitos

Synkathistos

Syrtos

Tsamikos

Zeybékiko

Zonaradiko

Mantinades

Musique byzantine

Rébétiko

Écrivains, artistes, professeurs

Agop (Phlios Philippidis)

Calvos Andreas

Cavafy Constantin

Danglis Christos

Darwin Charles

Dimaras Constantinos

Dragoumis Ion

DrossinisGiorgos

Engels Friedrich

Ephtaliotis Argyris

GlinosDimitris

GryparisIoannis

HadzisThanassis

Hegel Georg Wilhem, Friedrich

Homère

Imvriotis Yannis

KabanellisIoannis

Karkavitsas Andreas

Kazantzaki Galatia

Kazantzakis Nikos

Kordatos Yannis

Kornaros Thémos

Korovesis Periclès

Margaris Panayotis

Marx Karl

Palamas Kostis

Pallis Alexandros

Panselinou Asimakis

Papadiamandis Alexandros

Paroritis Kostas

Papatsaroukha Pagona

Plekhanov Gueorgui

Psathas Dimitris

Ritsos Yannis

Sikelianos Angelos

Skliros Giorgos

Sophocle

Svoronos Nikos	<i>La Campagne</i>
Thrakiotis Kostas	<i>La Liberté</i>
Thucydide	<i>La Nouvelle Génération</i>
Tolstoï Léon	<i>La Suite</i>
Varnalis Kostas	<i>L'éponite</i>
VikelasDimitris	<i>Le Révolutionnaire</i>
Vyzantios Dimitrios	<i>La Victoire</i>
VlasidisVassilis	<i>La Vie</i>
Voutyras Dimosthénis	<i>La voix de l'EPON</i>
Xenopoulos Gregorios	<i>Machi</i>
Zola Émile	<i>Makedonia</i>
	<i>Niki</i>
Langue	<i>Panathenaia</i>
Démotique/démotiste	<i>Prisonnier littéraire</i>
Katharévousa	<i>Renaissance</i>
Vulgariste	<i>Rizospastis</i>
	<i>Soleil</i>
Presse	<i>Suite</i>
<i>Action scolaire</i>	<i>Temps macédonien</i>
<i>Assaut</i>	<i>Vie</i>
<i>Avgi</i>	<i>Vima</i>
<i>Bouquet</i>	
<i>Changement démocratique</i>	Sériciculture
<i>Eleftherotypia</i>	Cardage
<i>Grèce libre</i>	Cocon
<i>Homme Libre</i>	Magnanier
<i>Jeunesse en prison</i>	Mûrier

Soie

Tabac (culture, usine, ouvrier)

Population et ethnies

Arvanite

Gitans/Tziganes

Juifs

Karamans

Minorité turque

Pomaque

Pontique/Pont

Sarakatsanes

Slavophone

Valaque

Théâtre

Karageuz

KarouzosTzavelas

KatrakisManos

Rotas Vassilis

VeakisAimilios

Compléments de lecture en français et en anglais

ALEXOPOULOS Christina, 2011, « Les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque », *Cahiers balkaniques*, 38-39 | 2011, p. 267-288.

ALEXOPOULOS Christina, 2011, « La déclaration de repentir dans la Grèce des années 1940 », *Cahiers balkaniques*, 38-39 | 2011, p. 85-98.

CLOGG Richard, 2002, *A concise history of Greece*, Cambridge, Cambridge concise histories

DALEGRE Joëlle, 2006, *la Grèce depuis 1940*, Paris, l'Harmattan.

DALEGRE Joëlle, 2008, *Andartika, Chants de la résistance grecque*, Paris, l'Harmattan.

FONTAINE Joëlle, 2012, *De la résistance à la guerre civile en Grèce : 1941-1946*, Paris, La Fabrique.

KOUSOURIS Dimitris, 2017, *Histoire des procès des collaborateurs en Grèce, 1944-1949*, Paris, Presses de l'INALCO.

RAFTIS Alkis, 1996, *le monde de la danse grecque*, Paris, La Recherche en danse.

VOGLIS Polymeris, 2002, *Becoming a subject: political prisoners during the Greek Civil War*, Londres, Berghahn Books.

WOODOUSE Christopher Montague, 1999 (2^e ed), *A short history of Modern Greece*, Londres, Faber and Faber.

WOODOUSE Christopher Montague, 1976, *The struggle for Greece, 1941-1949*, Londres, Hurst and co Publishers.

Bibliographie

A. Psychanalyse, psychologie sociale, sociologie et philosophie

- ABDELOUAHED, H., « Traduire. La marche de l'altérité et la mémoire de l'infantile », in *Exil, mémoire, migration*, CasaExpress, 2017.
- ABDELOUAHED, H., « Langage saignant pour une terre anthropophage », in *Promesse d'Afrique* (sous la dir. de M.Bencheikh et Y. Jeffroy), Presses de l'UIR, Maroc, 2018.
- ABDELOUAHED, H., « Le paradigme du SDF » in H. Abdelouahed (dir.), *Figures de l'exclusion*, MJWFédition, 2019.
- ABDELOUAHED, H. « Pourquoi la guerre ? Relecture freudienne », *Cliniques méditerranéennes*, 106, 19-28(2022), <https://doi.org/10.3917/cm.106.0019>
- ABDELOUAHED, H., « Femmes en temps de guerre. Pétrifications et réserve figurative de l'hystérie: Pour l'école psychanalytique de Damas », *Cliniques méditerranéennes*, 92, 85-96, 2015. <https://doi.org/10.3917/cm.092.0085>
- ABRAHAM, N., TOROK, M., « The Shell and the Kernel », *Diacritics* 9, (1), 1979.
- ABRAHAM, N., TOROK, M., *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987, rééd. Poche, 1999.
- ABRAHAM, N., TOROK, M., «The Topography of Reality: Sketching a Metapsychology of Secrets», *Oxford Literary Review*, 12, 1990.
- ABRIC, J.-C. (éd.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994, 2^e édition 1997.
- AGAMBEN, G., *Homo sacer. I, Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997.
- AGAMBEN, G., *Homo Sacer. II, 1, État d'exception*, Paris, Seuil, 2003.
- AGAMBEN, G., *Homo Sacer. II, 2, La guerra civile come paradigma politico*, BollatiBoringhieri, Torino, 2015.
- AGAMBEN, G., *Homo sacer. III, Ce qui reste d'Auschwitz : l'archive et le témoin*, Paris, Payot & Rivages, 1999.
- AGIER, M., « Introduction. Un moment politique européen », *Les migrants et nous. Comprendre Babel*, sous la direction de Agier Michel. C.N.R.S. Editions, 2016, pp. 5-10.
- AGIER, M., *Un monde des camps*, La Découverte, Paris, 2019.
- AGOSTA L., *A Rumor of Empathy : Resistance, Narrative and Recovery in Psychoanalysis and Psychotherapy*, Routledge, 2015.
- AISENSTEIN, M., « Le face à face psychanalytique », *Face à face, corps à corps*, janvier 2001, <http://www.spp.asso.fr/wp/?p=5927>.

- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2023). Contenance interne et restauration des enveloppes psychiques : des enclaves extraterritoriales du trauma au travail thérapeutique sur les groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 80, 151-164. <https://doi.org/10.3917/rppg.080.0151>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C., OULAHAL, R., STURM, G., SOTO GALINDO, F. & BACQUE, M. (2022). Éditorial: Mourir en migration, mourir par temps de crise. Le déplacement des vivants et des morts. *Études sur la mort*, 158, 5-8. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0005>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. & OULAHAL, R. (2022). Du risque de la mort pendant le parcours migratoire à la reconstruction d'une identité post mortem pour les personnes décédées et leurs communautés d'appartenance. *Études sur la mort*, 158, 155-170. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0155>
- ALEXOPOULOS - DE GIRARD, C. (2022), Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque in *Martor. Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain [Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review]*, Publishing House: Muzeul Țăranului Român, Editura Martor, 2022, no 27, *From Transcribing Orality to Oral Practices of Writing*.
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). L'échange corporel dans le travail clinique avec des sujets traumatisés en situation d'exil, d'errance ou de précarité : De l'importance du toucher dans un travail thérapeutique. *Corps & Psychisme*, 79, 97-111. <https://doi.org/10.3917/cpsy2.079.0100>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). Se reconstruire après la disparition des siens. À la recherche des traces effacées. *Études sur la mort*, 156, 137-151. <https://doi.org/10.3917/eslm.156.0137>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). Penser la vulnérabilité dans des contextes de violence éducative, familiale et politique, entre reproduction et affranchissement. *Topique*, 152, 99-114. <https://doi.org/10.3917/top.152.0101>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations. *Cliniques méditerranéennes*, 104, 61-75. <https://doi.org/10.3917/cm.104.0061>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). Parcours migratoire et mort traumatique. *Études sur la mort*, 155, 91-104. <https://doi.org/10.3917/eslm.155.0091>
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2021). Aspects de la narrativité dans la clinique du traumatisme. *Cliniques méditerranéennes*, 103, 147-159. <https://doi.org/10.3917/cm.103.0147>

ALEXOPOULOS - DE GIRARD, C. (2020). La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique. Actes de colloque de l'université de Nantes, *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, Nantes.

<https://arrec.hypotheses.org/2374>

<https://fr.calameo.com/read/0062657904d1796af9023?authid=M4Wva9KsryCz>

ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2020). L'homme qui traversa deux fois le désert : penser l'exil dans son articulation à la parentalité interne. *Dialogue*, 3(3), 143-163. <https://doi.org/10.3917/dia.229.0143>

ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2020). La contenance psychique, entre émergence de formes de représentation et intégration des qualités propres et relationnelles de l'objet. *Psychothérapies*, vol. 40(3), 151-160. <https://doi.org/10.3917/psys.203.0151>

ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2019). Aspects de l'expression artistique des guerres civiles espagnole et grecque. *Topique*, 146, 113-126. <https://doi.org/10.3917/top.146.0113>

ALEXOPOULOS - DE GIRARD C. (2019). La non-reconnaissance du nom, un verdict de non-existence. *Les Cahiers du GEPE*, Nationalisme(s) et reconfiguration identitaire, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg. URL : <http://cahiersdugepe.fr/index.php?id=3512>

ALEXOPOULOS - DE GIRARD, C. (2017). La petite fille aux girafes : Travailler sur le trauma à partir de différentes formes de narrativité verbale et extra-verbale. *Enfances & Psy*, 76(4), 127-138. doi:10.3917/ep.076.0127.

ALEXOPOULOS- DE GIRARD, C. (2017). « Réfugiés de la guerre civile grecque en Roumanie : moyens de communication, activité éditoriale, production radiophonique », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/9773> ; DOI : 10.4000/ceb.9773

ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2017). « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8554> ; DOI : 10.4000/ceb.8554

ALEXOPOULOS- DE GIRARD, C. (2015). Les représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus. *Amnis* [Online], | 2015, Online since 01 January 2015, connection on 10 April 2015. URL : <http://amnis.revues.org/2357> ; DOI : 10.4000/amnis.2357»

ALEXOPOULOS- DE GIRARD, C. (2015). Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire, in Françoise Moreux (dir.), *Orients*, (p. 76-86) Paris : Presses de l'INALCO, file:///C:/Users/Alexopoulos/Documents/orients_2015-02.pdf

- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2015). Représentations du rébétiko chez les élites intellectuelles de gauche entre la guerre civile et la dictature des colonels, *Cahiers balkaniques* [En ligne], Hors-série | 2015, mis en ligne le 10 décembre 2015, consulté le 10 juin 2017. URL : <http://ceb.revues.org/5457> ; DOI : 10.4000/ceb.5457
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2011). La déclaration de repentir dans la Grèce des années 40, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2010, Publications Langues O', 85-98. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/773> ; DOI : 10.4000/ceb.773.
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C., (2011). La question macédonienne pendant la guerre civile grecque, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 233-262. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 10 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/2185> ; DOI : 10.4000/ceb.2185
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C., (2011). Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque », *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 267-288. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/830> ; DOI : 10.4000/ceb.830
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2013). *Un parmi d'autres si nombreux, Stéphanos Stéphanou. Edition commentée de Christina Alexopoulos*, Athènes : Thémelio.
- ALEXOPOULOS-DE GIRARD, C. (2017). *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus*, Paris : Classiques Garnier.
- ALTOUNIAN, J., « De quoi témoignent les mains des survivants ? De l'anéantissement des vivants, de l'affirmation de la vie », in Jean-François Chiantaretto (éd.), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2004, p. 27-63.
- ALVES TASSINARI, M., « La dimension politique des relations d'aide : la contribution de Carl Rogers », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 6(2), 2008, p. 229-244. doi:10.3917/nrp.006.0229
- AMIGORENA H., 2003. Quelques figures de la crainte avec et sans effondrement. *Le Coq-héron*, n° 173(2), 77-83. doi:10.3917/cohe.173.0077. <https://doi.org/10.3917/cohe.173.0077>
- ANDERSON, B. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* [« Imagined Communities: Reflexion on origins and spread of nationalism »], Paris, La Découverte, 1996.
- ANDERSSON, O. « A supplement to Freud's case history of "Frau Emmy von N." Studies on Hysteria (1895) », *Scandinavian Psychoanalytic Review*, 2(5): 5-16, pp. 1979.

- ANDRE J., « Préface dans Le Président Schreber » in *Cinq psychanalyses*, PUF, 2008, pp. 385-404.
- ANDRE J., « Du sentiment d'être qui vacille au geste suicidaire, quand le sujet ne se (re)connaît plus » in *Evolution psychiatrique*, 74 (3) : 445-457, 2009.
- ANDRIEU, B., *Sentir son corps vivant. Emersologie 1*, Paris, Vrin, 2016.
- ANGELERGUES J., PAPAGEORGIOU M., « Argument », *Revue française de psychanalyse*, 2008/1 (Vol. 72), p. 5-8. DOI : 10.3917/rfp.721.0005. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-5.htm>.
- ANTELME, R., *L'espèce humaine*, 1^{re} éd., Paris, Cité Universelle, 1947, réédition Paris, Gallimard, 1978.
- ANZIEU, D., *Le psychodrame analytique chez l'enfant et l'adolescent*, Paris, PUF (1956).
- ANZIEU, D., CHABERT C., *Les méthodes projectives*, Paris, PUF, (1961), 12^{ème} éd.
- ANZIEU, D., «Étude psychanalytique des groupes réels», *Les Temps Modernes*, 242, (1966), p. 56-73.
- ANZIEU, D., MARTIN J-Y., *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF, (1968), 11^{ème} éd. 1997.
- ANZIEU, D., «De la mythologie particulière à chaque type de masochisme», *Bulletin de l'A.P.F.*, 4, (1968), p. 84-91.
- ANZIEU, D., «Freud et la mythologie», *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, (1970), p. 114-145.
- ANZIEU, D., « Le corps et le code dans les contes de J. L. Borges », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 3, (1971), p. 177-210.
- ANZIEU, D., et KAËS, R., « L'illusion groupale », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°4, 1971, p. 73-93.
- ANZIEU, D., « La peau, du plaisir à la pensée », in ZAZZOR. et al., *L'attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974, p. 140-154.
- ANZIEU, D., « Le Moi-peau », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 9, 1974, p. 195-203.
- ANZIEU, D., «Le transfert paradoxal. De la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 12, (1975), p. 49-72. (Réédité in *Psychanalyse des limites*, textes réunis et présentés par C. Chabert, Paris, Dunod, p. 39-65)
- ANZIEU, D., *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, 2 vol., Paris, PUF, (1975), 4^e éd. 1998.
- ANZIEU, D., «Naissance du concept de vide chez Pascal», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, (1975), p. 195-203 (Réédité in *Psychanalyse des limites*, textes réunis et présentés par C. Chabert, Paris, Dunod, p. 27-37.
- ANZIEU, D., *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod, (1976), 3^e éd. 1999.

- ANZIEU, D., «La démarche de l'analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle», in R. KAËS et al., *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, (1979), p. 184-219.
- ANZIEU D., «Quelques précurseurs du Moi-peau chez Freud», *Revue Française de Psychanalyse*, XXXXV, 5, (1981), p. 1163-1185.
- ANZIEU D., «Le double interdit du toucher», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 29, (1984), p. 173-187. (Réédité in *Psychanalyse des limites* (textes réunis et présentés par C. Chabert), Paris, Dunod, p. 165-181).
- ANZIEU D., *Le Moi-peau*, Dunod, Paris, 1985 (1ère éd.).
- ANZIEU D., *Une peau pour les pensées. Entretiens avec Gilbert Tarrab*, Paris, Clancier-Guénaud, (1986).
- ANZIEU, D., « Les signifiants formels et le Moi-peau », in *Les enveloppes psychiques* (ouvrage collectif), Paris, Dunod, 1987, p. 1-22 (réédité in D. ANZIEU et al., *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 2003, p.19-41).
- ANZIEU, D., *L'épiderme nomade et la peau psychique*, Apsygée, (avec des contributions de A. CICCONE, CH. GUERIN, T. NATHAN), 1990, p. 115-129.
- ANZIEU D., «Une approche psychanalytique du travail de penser», *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 14, (1993), p. 144-168.
- ANZIEU D., *Le penser (du Moi-peau au Moi-pensant)*, Dunod, Paris, 1994.
- ANZIEU D., *Contes à rebours*, Paris, Christian Bourgois, nouvelle édition augmentée, Paris, Les Belles Lettres/Archimbaud, 1995.
- ANZIEU D., « Questions à D. Anzieu » (intervention de D. Anzieu sur les signifiants formels), *Groupal*, 1, 1995, p. 129.
- ARENDRT, H., *Le système totalitaire*, (1951), traduction française : Paris, Seuil, 1972.
- ARNOUX D., *Mélanie Klein*, Paris, PUF, 1997.
- ARON, R., *L'opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
- ARTIERES, P., LASCOURMES, P., SALLE, G., « Gouverner et enfermer. La prison, un modèle indépassable ? » in Ph. Artières et P. Lascoumes (éd.), *Gouverner, enfermer*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004.
- ASSOUN, P.-L., *Marx et la répétition historique*, Paris, PUF, 1978.
- ASSOUN, P.-L., « Freud aux prises avec l'idéal », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 27, 1983, p. 85-123.
- ASSOUN, P.-L., *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Ellipses / Marketing, Paris, 1995.
- ASSOUN, P.-L., *Le préjudice et l'idéal*, Paris, Anthropos / Economica, 1999.

- ASSOUN, P.-L., (2001). « Le mouvement et la trace. “L’inconscient moteur” », in *La Trace : Résonances*, Actes du XIV^e colloque de thérapie psychomotrice, Paris, 9-10-11 mars 2001, p. 185-192.
- ASSOUN, P. « La trace folle: Pour une métapsychologie de la trace », in *Che vuoi*, 23, 83-94, 2005. <https://doi.org/10.3917/chev.023.0083>
- ATHANASSIOU-POPESCO, C., *Le Concept de lien en psychanalyse*, PUF, 1998.
- ATTIGUI, P., « Le jeu théâtral, un appareil à penser l'impensable », *Les médiations thérapeutiques*, Toulouse, ERES, «Le Carnet psy», 2011.
- AULAGNIER, P., *La violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 1975.
- AULAGNIER, P., « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 14, 1976, p. 141–157.
- AULAGNIER, P., *L'apprenti-historien et le maître-sorcier. Du discours identifiant au discours délirant ?* Paris, PUF, 1984.
- AULAGNIER, P. « Le retrait dans l'hallucination : un équivalent du retrait autistique ? » in Piera Aulagnier, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot, 1986, pp. 395-410.
- AULAGNIER, P., « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », *La pensée interdite*, Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2009.
- AVRON, O., *La Pensée scénique, groupe et psychodrame*, Erès, 1996.
- AVRON, O., Scénarisation des liens pulsionnels dans le psychodrame. L'objet, la figuration et le lien, *Journées d'études de psychologie sociale clinique*, COR, hôpital Joseph Imbert, Arles. 1997, pp. 79-104.
- AZOURI, C. 3. Pourquoi Freud a-t-il négligé les œuvres du père de Schreber ? in C. Azouri, « *J'ai réussi là où le paranoïaque échoue* » : *Théorie et transfert(s)*, ERES, 2015, pp. 43-71.
- BACHELARD, G., *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1970.
- BACQUE, M-F., *Perte d'objet et lutte anti-dépressive : inscription dans le corps de la faillite du travail de deuil*, thèse pour l'obtention du doctorat de psychologie, Université Paris V - René Descartes, 1989.
- BACQUE M.-F., « Souffrances et douleurs dans le travail de deuil », in *Psychologie clinique*, 4, 1990, pp. 69-77.
- BACQUE, M-F., *Le deuil à vivre*, réédité en poche en 1995 et 2000, traduit en allemand, Eds. Odile Jacob, 1992.
- BACQUE, M-F., *Mourir aujourd'hui. Les nouveaux rites funéraires*, Éditions Odile Jacob, 1997.
- BACQUE, M-F., 1997. *Deuil et santé*, traduit en grec, Éditions Odile Jacob

- BACQUE, M-F, HANUS, M.. 2000. *Le deuil*, Que sais-je ? Éditions PUF. Traduction japonaise, Éditions Hakusui Sha.
- BACQUE, M-F., *Apprivoiser la mort*. Éditions Odile Jacob, 2003.
- BACQUE, M-F., *Cancer et traitement. Domicile ou hôpital : le choix du patient*, Springer, 2006.
- BACQUE, M-F., *Les vérités du cancer. Partager l'information. Installer la relation*, Springer, 2007
- BACQUE, M-F., *L'un sans l'autre*, Eds. Larousse, 2007.
- BACQUE, M-F., BAILLET F., 2009. *La force du lien face au cancer*, 2009, Éditions Odile Jacob, Grand Prix du Médec en 2010.
- BACQUE, M.-F. « Existe-t-il une psychologie de la mort ? » in *Le Carnet PSY*, 154, 2011, pp. 22-24. <https://doi.org/10.3917/lcp.154.0022>
- BACQUE, M-F., *Annoncer un cancer*, Springer, 2011.
- BACQUE, M-F., *La Médecine face à la mort*, L'Esprit du Temps, 2013.
- BACQUE, M-F. PUCHEU S. *Les psychothérapies analytiques en oncologie*, en collaboration avec Lavoisier Sciences, 2015.
- BADIOU, A., *L'éthique*, Paris, Hatier, 1993.
- BALIBAR, E., *Les frontières de la démocratie*, Paris, La Découverte, 1992.
- BALIBAR, E., *La philosophie de Marx*, Paris, Repères - La découverte, 1993.
- BAYLE G., *Epître aux insensés. Etude sur les clivages*, Paris, PUF, 1998.
- BECK, U., *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, traduit de l'allemand par Laure Bernardi, Paris, Flammarion, 2003.
- BEGOIN J. 1984. « Présentation : quelques repères sur l'évaluation du concept d'identification », *Revue Française de Psychanalyse*, n° 2-1984, p. 483-490
- BELLAHSEN, M., *La santé mentale : vers un bonheur sous contrôle*, La Fabrique Editions, 2014.
- BENASAYAC, M., *Du sujet dans les prisons politiques : étude psychanalytique du rapport sujet-discours dans une situation limite*, thèse de doctorat de psychologie, Paris VII, 1982.
- BENSLAMA, F., « Épreuves de l'étranger », *Clinique de l'exil, Intersignes*, cahiers 14-15, 2001, p. 9-29.
- BERGER, P. L., LUCKMANN, T., *The social Construction of Reality*, Garden City - NY, Anchor Books, 1966.
- BERNARD, A., « Déficits sensoriels, identité et filiation », *Cliniques méditerranéennes*, 2001/2 (n° 64), p. 107-121.
- BERNARD, A., « Les séparations d'Amadou », *Adolescence*, 2010/4 (n° 74), p. 795-815.
- BERNARD A., « Le contre-transfert somato-psychique comme outil thérapeutique avec les enfants autistes et déficients sensoriels », *Psychothérapies*, 2010/2 (Vol. 30), p. 75-82. DOI :

10.3917/psys.102.0075. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-2-page-75.htm>.

BERNARDOT, M., *Camps d'étrangers*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2008.

BERNARDOT M., « De SONACOTRA à ADOMA (1992-2006). Éléments de cartographie des nouvelles institutions de gestion de l'immigration et de l'intégration », revue *Asylon(s)* no 4, mai 2008.

BERNSTEIN, B., *Pédagogie, contrôle symbolique et identité*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

BERTRAND, M., « Psychologie et psychanalyse devant les traumatismes de guerre », *Champ psychosomatique* 4 (n° 28), 2002, p. 97-112.

BERTRAND M. « Valeurs et limites du narratif en psychanalyse », *Revue française de Psychanalyse*, t. LXII, n° 3, 1998, p. 713-720.

BETTELHEIM, B., *Survivre*, Paris, Robert Laffont / Pluriel, 1979.

BEVIR, M., *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

BERLINER, D., « Le désir de participation ou Comment jouer à être un autre », *L'Homme* [En ligne], 206 | 2013, mis en ligne le 03 juin 2015, consulté le 06 janvier 2017. URL : <http://lhomme.revues.org/24520> ; DOI : 10.4000/lhomme.24520 .

BICK E. « The Experience of the Skin in Early Object Relations », *International Journal of Psychoanalysis*, 49, 1968, p. 484-486, trad. fr.in MELTZER D. et al., *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1975, p. 240-244.

BION W.R., *Recherche sur les petits groupes* (1961) , Paris, PUF, 1965.

BION W.R., *Aux sources de l'expérience*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1979 (1ère éd. 1962).

BION W.R., *Éléments de Psychanalyse*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1979 (1ère éd. 1963).

BION W.R., *Transformations – Passage de l'apprentissage à la croissance*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1982 (1ère éd. 1965).

BION W.R., *L'attention et l'interprétation scientifique - Une approche de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*, Payot, Paris, (1970), 1974.

BIZEUL, D., « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique* 2007/1 (Vol. 57), p. 69-89. DOI 10.3917/rfsp.571.0069.

BLEGER, J., « Psychanalyse du cadre psychanalytique » (1966), *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1979, p. 255-285.

- BOKANOWSKI, T., « Le concept de *trauma* chez S. Ferenczi », in F. Brette (dir.), *Le traumatisme psychique : Organisation et désorganisation* PUF, 2005, p. 27-42.
doi:10.3917/puf.pragi.2005.01.0027.
- BOKANOWSKI, T., « Variations sur le concept de "traumatisme" : traumatisme, traumatique, trauma », *Revue Française de Psychanalyse*, n° 3-2005, p. 891-905.
- BOLMAIN, T., « Foucault lecteur de Husserl : articuler une rencontre », *Bulletin d'analyse phénoménologique IV 3*, 2008 (Actes 1), p. 202-238.
- BOLOGNINI, S., *L'Empathie psychanalytique*, Paris, Érès, 2006.
- BONAN, R., *Le Problème de l'intersubjectivité dans la philosophie de Maurice Merleau-Ponty*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- BOURDELLON, G., « Violence du déni et identification à l'agresseur chez l'enfant », *Revue Française de Psychanalyse*, n° 1-2009, pp. 21-35.
- BOURDIEU, P., *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- BOURDIEU, P., « La démission de l'État », in P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil Point, 1993, p. 337-350.
- BOURDIEU, P., *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001.
- BOURDIN, P., *Petite chronique de quelques résonances et de quelques écarts entre philosophie et psychanalyse*, <http://www.societe-psychanalytique-de-paris.net/wp/?p=2498>.
- BOUTINAUD, J., « Le corps de l'enfant psychotique : un lieu à habiter », *Le Carnet PSY*, 183,(7), (2014), p. 26-28. (doi:10.3917/lcp.183.0026.)
- BOWLBY J., "The nature of child's tie to this mother", *International Journal of Psychoanalysis*, 39, 1958, p. 350-373.
- BOWLBY, J., *Attachement et perte*, tome 1, L'attachement, Paris, PUF, 1969.
- BRAUNSCHWEIG D. et FAIN M., *La nuit, le jour - Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, P.U.F., Coll. "Le fil rouge", Paris, 1975 (1ère éd.).
- BRELET-FOULARD, F. et CHABERT, C., *Nouveau manuel du TAT, approche psychanalytique*, Paris, Dunod, 2003.
- BREMOND B., « Leurre, vérité et fiction dans la pratique du psychanalyste », *L'invention du psychanalyste*, Toulouse, ERES , «Point Hors Ligne», 2010.
- BRESSON, M., *Sociologie de la précarité*, Paris, Armand Colin, 2007.
- BREUER J., FREUD S., *Études sur l'hystérie*, (1895), Paris, PUF, 1956.
- BROCH, H., « Esprit et esprit du temps », Conférence prononcée à Vienne en avril 1934, traduction de A. Kohn dans H. Broch, *La grandeur inconnue*, Paris, Gallimard, 1968-1987.
- BRUN, A. (dir.), *Les médiations thérapeutiques*, Toulouse, ERES, « Le Carnet psy », 2011.

- BRUN, A., « Médiation picturale et psychose infantile », *Les médiations thérapeutiques*, Toulouse, ERES, «Le Carnet psy», 2011, p. 73-87.
- BRUN, M., JEGHERS, C. & VAN CAEYSEELE, A. « Atelier thérapeutique argile. Création, destruction et trace », *Cliniques*, 1, 158-174, 2011. <https://doi.org/10.3917/clini.001.0158>
- BRUSSET, B. *Psychanalyse du lien, la relation d'objet*, Le Centurion, 1988.
- BULLINGER, A., « Sensori-motricité et psychomotricité » in A. Bullinger, *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars : Un parcours de recherche* Toulouse, Érès, 2007. pp. 70-75.
- BUSSIERES, L., « Rites funèbres et sciences humaines : synthèse et hypothèses » in *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 3(1), 61–139, 2007. <https://doi.org/10.7202/602466ar>
- CABOT F., MELLIER D., « Pratique de l'écriture en groupe. Image de soi, image de l'autre », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2019/1 (n° 72), p. 71-85. DOI : 10.3917/rppg.072.0071. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2019-1-page-71.htm>.
- CAHN, R., « La subjectivation et ses vicissitudes », *Le Carnet PSY*, 2006/5 n° 109.
- CALDAS-COULTHARD, C.R., *News as Social Practice*, Florianopolis (Brésil), Federal University of Santa Catarina (UFSC), 1997.
- CAMUS, A., *L'homme révolté*, poche : Folio Essais, Paris, Gallimard, 1985.
- CANGUILHEM, G., *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966.
- CASTAREDE, M.-F. *La voix et ses sortilèges*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- CASTEL, R., *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.
- CASTEL, R., *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- CASTORIADIS, C., *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- CHABERT C., *Maintenant il faut se quitter*, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, Paris, 2017.
- CHABERT, C., voir aussi BRELET-FOULARD.
- CHAGNON, J.Y. 2011. « Identification à l'agresseur et identification projective à l'adolescence : À propos d'un cas », *Topique*, 115, 127-140. <https://doi.org/10.3917/top.115.0127>
- CHAKRAVORTY SPIVAK, G., « Can the Subaltern Speak ? » in Cary Nelson et Lawrence Grossberg, *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 1988, p. 271-313.
- CHAPELIER J.-B., « Du corps individuel au corps groupal : au-delà d'une métaphore ? », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2011/2 (n° 57), pp. 9-21.

- CHAPELIER, J.B. « 5. Des infracadres originaires aux métacadres sociaux » dans J. Chapelier, *La loi des pairs: Les psychothérapies de groupe à l'adolescence*, Toulouse, Érès, 2019. pp. 143-176.
- CHAPOULIE, J.-M., *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil, 2001.
- CHAUVET, L.-M., *Les sacrements, Paroles de Dieu au risque du corps*, Ivry-Sur-Seine, L'atelier, 1997.
- CHEBILI, S., *Foucault et la psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- CHEMAMA, R. et al., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, (1995), 1997.
- CHEMAMA, R., *Clivage et modernité*, Ramonville Saint-Agne, Paris, Érès, 2003.
- CHEVALIER, D., « Ici et Là-bas : entre territorialités de l'entre-deux et morcellements identitaires », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2009/2 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 19 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eps/3715> ; DOI : 10.4000/eps.3715.
- CHEVRIER S., *Le Management des équipes interculturelles*, Paris, Puf, 2000.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *Écriture de soi et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *Écriture de soi et écriture de l'histoire*, Paris, In Press, 1997.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *Écriture de soi et trauma*, Paris, Anthropos, 1998.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *Écriture de soi et sincérité*, Paris, In Press, 1999.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *Écriture de soi et narcissisme*, Paris, Érès, 2002.
- CHIANTARETTO, J.-F., « Le témoignage et la figure du témoin survivant : une approche plurielle. Réflexions à partir de Primo Levi », *L'Evolution psychiatrique*, vol. 66, N° 3, 2001, p. 436-447.
- CHIANTARETTO, J.-F. (éd.), *L'écriture de soi, peut-elle dire l'histoire ?*, Actes du colloque organisé par la BIP les 23 et 24 mars 2001 au Centre Georges Pompidou, Paris, 2002.
- CHIANTARETTO, J.-F., « Le témoin interne », in *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2004.
- CHIANTARETTO, J.-F., *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, Paris, Flammarion / Aubier, 2005.
- CICCONE, A. « Enveloppe psychique et fonction contenante : modèles et pratiques », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 17, pp. 81-102, 2001.
- CICCONE, A., *La transmission psychique inconsciente, Identification projective et fantasme de transmission*, Paris, Dunod, 2012.

- CICCONE, A. « Contenance, enveloppe psychique et parentalité interne soignante », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 2(2), 397-433, 2012. .doi:10.3917/jpe.004.0397
- CICCONE, A. « Chapitre 11 - Bisexualité, bisensualité, biparentalité et bigénérationnalité psychiques », in A. Ciccone, *La psychanalyse à l'épreuve du bébé*, Paris, Dunod, 2014, pp. 183-196.
- COROMINES, J., *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 2008.
- COSTANTINO, C. « Transitionnalité, narrativité et traitement du traumatisme: De l'utilisation de la médiation conte dans les soins psychiques auprès des adolescents », *Revue française de psychanalyse*, 81, 109-120. 2017
<https://doi-org.faraway.parisnanterre.fr/10.3917/rfp.813.0109>
- COTE, A., « La fiction ou la vie », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2010/1 n° 79, p. 17-22.
- COUCHARD, F., « Le masculin sous la menace : une question d'honneur », *Revue française de psychanalyse*, no^(sup) 62), pp. 553-566, 1998. <https://www-cairn-info.faraway.parisnanterre.fr/revue--1998-2-page-553.htm>
- COULON, A., *L'école de Chicago*, Paris, PUF, collection Que sais-je ?, 1992.
- CUCHE D., *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1996.
- DADOUN, R., « Désir d'idéologie, travail de la théorie et conversion iconologique », *Les Temps modernes*, vol. 45, n° 528, 1990, p. 112-120.
- DANA G., *Quelle politique pour la folie ? Le suspense de Freud*, Stock, Paris, 2010.
- DANON-BOILEAU L., « De l'éprouvé interne au langage – Comment les éprouvés internes deviennent-ils communicables ? », Communication non publiée.
- DAVOINE, F. et GAUDILLIERE, J.-M., *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006.
- DAYAN, M., « Économie traumatique », in M. Dayan (éd.), *Trauma et devenir psychique*, Paris, PUF, 1995.
- DE FELIPE, L., *Démocratie et torture, la cruauté à l'intérieur de l'État chilien entre 1990 et 2010* (mémoire de Master II en Psychanalyse et lien social sous la direction de Markos Zafiroopoulos, Université Paris VII, 2011).
- DE FORNEL M., « L'agentivité en ethnosyntaxe », *Ateliers du LESC* [En ligne], 34 | 2010, mis en ligne le 27 septembre 2010, consulté le 22 mars 2017. URL : <http://ateliers.revues.org/8633> ; DOI : 10.4000/ateliers.8633.

- DE FORNELM., « Pour une approche contextuelle et dynamique de l'agentivité », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], 39 | 2013, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 22 mars 2017. URL : <http://ateliers.revues.org/9505> ; DOI : 10.4000/ateliers.9505.
- DE HADJETLACHE, M., « La relaxation psychanalytique : processus et indications », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 46(1) : 71-78, 2006.
- DELAUNAY, P., *Les quatre types de transfert*, Paris, Fédération des ateliers de psychanalyse, 2011. <http://www.federation-ateliers-psychanalyse.org/Sortie-imminente-du-livre-de.html>
- DELEUZE, G., *Foucault*, Paris, Minuit, 1986. Deleuze G., Cours à Vincennes « Anti-Œdipe et autres réflexions », du 27/05/1980 - 1 Transcription : Frédéric Astier, 37'33 http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=68
- DELEUZE, G., « Désir et plaisir », *Magazine littéraire*, n° 325, oct. 1994.
- DELISLE, J.-P. 1987. « Propos sur la voix », *Les Cahiers de l'ippc*, n° 6, p. 49-56.
- DELPHY, C. « Une guerre pour les femmes afghanes ? », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 21(1), 98-109, 2002. doi:10.3917/nqf.211.0098.
- DE MIJOLLA, S., « Survivre à son passé », in *L'Autobiographie*, VII^{es} rencontres psychanalytiques d'Aix en Provence, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- DE MIJOLA, A. (sous la direction de), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette Littératures, 2002.
- DEMORGON J. et LIPIANSKY E.-M., *Guide de l'interculturel en formation*, Paris, Retz, 1999.
- DENIS, P. *Emprise et satisfaction, les deux formants de la pulsion d'emprise*, Paris, PUF, 1997.
- DERRIDA, J., « Fors » - Préface à *Cryptonymie, le Verbier de l'Homme aux Loups* de N. Abraham et M. Torok, Paris, Aubier-Montaigne, 1976.
- DERRIDA, J., *États d'âme de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 2000.
- DESCHAMPS, C., « La prostitution de rue : un terrain miné ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 28 juin 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://jda.revues.org/868>.
- DINVILLE, C. *Les troubles de la voix et leur rééducation*, Paris, Masson, 1993.
- DOISE, W., voir MOSCOVICI.
- DONNET J.-L., « L'après-coup au carré », *Revue française de psychanalyse*, vol. 70, n° 3, 2006, p. 715-726.
- DONNET J.-L., « Le Psychanalyste apathique et le patient postmoderne de Laurence Kahn », *Revue française de psychanalyse*, 2015/1 (Vol. 79), p. 245-255. DOI : 10.3917/rfp.791.0245. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2015-1-page-245.htm>.

- DONZELOT J., «La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification», *Esprit*, mars 2004.
- DONZELOT J., *Quand la ville se défait : quelle politique face à la crise des banlieues ?*, Paris, Seuil, 2006.
- DORION R. et PAROT F., *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 2003.
- DORTIER, J.-F., « La grande histoire de la psychologie », *Sciences humaines* (hors série n° 7), septembre-octobre 2008.
- DOUGLAS M., *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 1999.
- DOXIADIS, K., *Υποκειμενικότητα και εξουσία. Για τη θεωρία της ιδεολογίας* [Subjectivité et pouvoir. Pour la théorie de l'idéologie], Athènes, Πλέθρον, 1992.
- DUBAR C., *Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1996.
- DUBET F., *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, coll. « Mouvements 4 », 1987.
- DUBET F., MARTUCCELLI D., *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, Seuil, 1998.
- DUFOUR E., « Comment s'est constitué historiquement et comment a évolué récemment le rôle de France terre d'asile (FTDA) dans le "dispositif national d'accueil" ? », *TERRA-Ed.*, "Collection Synthèses", novembre 2006.
- DULONG, R., *Le Témoin Oculaire : les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, éditions de l'EHESS (Recherches d'histoire et de sciences sociales), 1998.
- DUPONTJ., « Repères sur la question du trauma : Freud, Balint, Abraham et Torok », in J.C. Rouchy (dir.), *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*, 2001, p. 77-79.
- DUPRE, M.-C., « Françoise Héritier & Margarita Xanthakoueds, *Corps et Affects* », *L'Homme*, 179 | 2006, p. 245-246.
- DUPRE LA TOUR, M. 2002. Le lien : repères théoriques. *Dialogue*, no^(sup) 155), 27-40. <https://doi.org/10.3917/dia.155.0027>
- ECO, U., *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Le Livre de Poche, 1992.
- ECO, U., *Le Signe*, Paris, Biblio essais, Poche, 1992.
- ECO, U., *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, Éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher.
- EIGUER, A., « Pour une psychanalyse du lien d'alliance, le lien d'alliance, la psychanalyse et la thérapie de couple », dans *La Thérapie psychanalytique de couple*, Dunod (Inconscient et culture), 1984, pp. 1-83.
- EIGUER, A., *Le générationnel*, Paris, Dunod, 1997.
- EIGUER, A. *Clinique psychanalytique du couple*, Dunod, 1998.

- EIGUER, A. Chapitre 2. Au cœur du lien intersubjectif. in A. Eigner, *Jamais moi sans toi: Psychanalyse des liens intersubjectifs* (pp. 27-44), Paris, Dunod, 2009.
- EIGUER, A., GRANJON E., LONCAN, A., *La Part des ancêtres*, Paris, Dunod, 2006.
- EIGUER, A., RUFFIOT A., *La thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1990.
- EINSTEIN, A., FREUD, S., *Pourquoi la guerre?*, Rivages poche, Petite bibliothèque (éd. 2005).
- EMPERADORBADIMON, M., « Observer le militantisme par intermittence : les effets de la discontinuité sur le terrain », *Politix* 2017/2 (n° 118), p. 209-232. DOI 10.3917/pox.118.0207.
- ESPAGNE, M. « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 30 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219.
- EVANS, D., *An introductory dictionary of lacanian psychoanalysis*, Routledge, 1996, traduit en espagnol en 2010, Buenos Aires, Ediciones Paidós.
- EY, H., *Hallucination et Délire*, Paris, Alcan, 1934.
- EY H., *Traité des hallucinations*, Editions Masson, Paris, 1973.
- EZEKIEL, J., « Le Spectre de la victime : femmes et féminisme en Amérique aujourd'hui », *Les Temps modernes*, n° 593, avril-mai 1997, p. 174-178.
- FALQUE, O., « Mystique du quotidien avec Etty Hillesum », *Adolescence* 1/2008 (n° 63), p. 23-39.
- FASSIN, D., et RECHTMANN, R., *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Flammarion, 2007.
- FAUCHE C., « Méthodologie et résultats issus de l'application de la méthode : Théâtre de la Résilience » in https://lel.crires.ulaval.ca/sites/lel/files/partie_7_-_culture_de_la_resilience.pdf.
- FAUCHE, C., *L'évaluation et la modification des mécanismes de défense : une activité théâtrale particulière comme outil supplémentaire dans la prise en charge de jeunes en rupture de liens familiaux* (Mémoire de DESS), Université Paris VIII, (2004).
- FEDIDA, P. « La mimétique et la fonction du voir », *Les Cahiers de l'ippc*, n° 6, 1987, pp. 15-21.
- FERENCZI, S. *Œuvres complètes*, Paris, Payot (4 tomes), 1968-1970.
- FERENCZI S., « Transfert et introjection » (1909), *Œuvres complètes t. 1*, Paris, Payot. 1975.
- FERENCZI, S. « Anomalies psychogènes de la phonation » (1915), dans *Œuvres complètes II*, Paris, Payot, 1978, pp. 167-170.
- FERENCZI S., « Deux types de névroses de guerre » (1918), *Psychanalyse II*, Paris, Payot, 1970.
- FERENCZI S., « Psychanalyse des névroses de guerre » (1919), *Psychanalyse III*, Payot, Paris, 1974.

- FERENCZI, S. *Journal clinique (janvier-octobre 1932)*, trad., Payot, 1985.
- FERENCZI, S. (1933). « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », dans *Œuvres complètes IV (1927-1933)*, Paris, Payot, 1982.
- FERENCZI, S., « Réflexions sur le traumatisme », 1934, in *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, réédition en 1982.
- FERENCZI, *Le traumatisme*, (1934), Paris, Payot, 2006.
- FISCHER, G-N., *Les blessures psychiques*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- FLAMENT, C., « Structure et dynamique des représentations sociales », in Denise Jodelet (éd.), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.
- FLEURY GRAFF T., MARIE A., *Droit de l'asile*, Paris, PUF, 2019.
- FOHN A., HEENEN-WOLFF S., « Coup et après-coup : le destin à l'âge adulte d'un traumatisme infantile chez un enfant juif caché », *La psychiatrie de l'enfant*, 2013/1 (Vol. 56), p. 245-265. DOI 10.3917/psy.561.0245.
- FONAGY, P., *Théorie de l'attachement et psychanalyse*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2004.
- FORGET, M.-H. et PAILLE, P., « L'entretien de recherche centré sur le vécu », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 1, 2012, p. 72-83.
- FOUCAULT, M., *L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.
- FOUCAULT, M., *Dits et écrits*, II, Paris, Gallimard, 2001.
- FOUCAULT, M., « La gouvernementalité », *Dits et écrits*, 1954-1988, Volume 3, p. 642.
- FOUCAULT, M., *Sécurité, territoire, population*, Seuil, 2004.
- FOUCAULT, M., *Naissance de la biopolitique : Cours au collège de France (1978-1979)*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2004.
- FOURQUET, F., « La subjectivité mondiale », *Le Portique* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 6 novembre 2009, consulté le 19 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1354>.
- FRESCO, N., « La diaspora des cendres », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 24, 1981.
- FREUD, S. *L'interprétation des rêves*, G. W. II-III, Paris, PUF, 2003.
- FREUD, S. *Notice sur le bloc-notes magique*, G. W. XIV, PUF, 1992.
- FREUD, S., « Névrose et psychose » in *Névrose, psychose et perversion*, (1894-1924), PUF, Paris, 1973.
- FREUD, S., « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » in *Névrose, psychose et perversion*, (1894-1924), Paris, PUF, 1973.

- FREUD, S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », (1895), in *La Naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess* (S. Freud), Paris, PUF, 1956, p. 307-396.
- FREUD, S., « Lettre à W. Fliess n°52 » (6/12/1896), in *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., Coll. "Bibliothèque de Psychanalyse", Paris, (1956), 1979 (4ème éd.), 5^e éd. 1985, p. 153-160.
- FREUD, S., *Le Président Schreber. Un cas de paranoïa*, (1903), Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", éd. de 2011.
- FREUD S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, (1905), Paris, Gallimard, 1987.
- FREUD, S., « D'un type particulier de choix d'objet » (1910), in *Contributions à la vie amoureuse*, PUF, Quadrige, Paris, 2011.
- FREUD S., « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », (1911), *Résultats, idées, problèmes*, Tome I, P.U.F., Coll. "Bibliothèque de Psychanalyse", Paris, 1975 (7ème éd.) et 1984, p. 135-143.
- FREUD, S., *Totem et Tabou* (1913), in *Œuvres complètes*, Volume XI, PUF, Paris, 1998, p. 189-387.
- FREUD, S., « Sur l'engagement du traitement » (1913), *Œuvres Complètes*, PUF, tome XII, 2005, p. 174.
- FREUD, S., « Les criminels par conscience de culpabilité » (1915) in *Quelques types de caractères à partir du travail analytique*, Vol. III, Paris, Gallimard, 1933, rééd. 1971.
- FREUD S., « Considérations actuelles sur la vie et sur la mort », (1915), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1985.
- FREUD, S., « Actuelles sur la guerre et la mort », (1915), in *Œuvres complètes de Sigmund Freud, Psychanalyse*, volume XIII, Paris, PUF, 1988.
- FREUD, S., *Métapsychologie*, 1915, Gallimard, Paris, 1968.
- FREUD, S. 1915. « Pulsions et destins des pulsions » dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. 1917. « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S., « Les diverses instances de la personnalité psychique », *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, (1915-1917), trad. Anne Berman, Paris, Gallimard, 1936.
- FREUD S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », (1919), *Œuvres Complètes*, t. XV, Paris, PUF, 1996, p. 115-149.
- FREUD, S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1985, p. 43-115.

- FREUD, S., *Psychologie collective et analyse du moi*, (1921), Paris, Petite bibliothèque Payot, n° 44, 1968 et réédition « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de Psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1972.
- FREUD, S., « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1985.
- FREUD, S., « La tête de Méduse » (1923), in *Résultats, idées, problèmes – II*, Paris, PUF, 1985.
- FREUD S., «La négation», (1925), *Résultats, idées, problèmes* Tome II, P.U.F., Paris, 1985 (1ère éd.), p. 135-139.
- FREUD, S. *Inhibition, symptôme, angoisse*, (1926) Paris, puf, 1992.
- FREUD, S., « L’avenir d’une illusion » 1927 in *Œuvres complètes-Psychanalyse*, Paris, PUF, 1995.
- FREUD, S., « Le fétichisme » (1927), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999.
- FREUD, S., *Malaise dans la civilisation*, (1930), Paris, Fayard, éd. 2010.
- FREUD, S., « Remarques psychanalytiques sur l’autobiographie d’un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) » in *Cinq psychanalyses*, 1935, Paris, PUF, 1967.
- FREUD, S., « Le clivage du moi dans les processus de défense » (1938), in *Résultats, idées, problèmes II*, réédition Paris, PUF, 1985.
- FREUD S., voir aussi BREUER, EINSTEIN.
- FREUD, S., FERENCZI S., *Correspondance, tome I (1908-1914)*, Calmann-Lévy, 1992.
- FREUD, A. (1936), *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1969.
- FROMM, E., *La passion de détruire, anatomie de la destructivité humaine*, Paris, Robert Laffont, éd. 2001.
- FURET, F., MATHERON, A., VERRET, M., « Psychologie et lutte de classe – sur les communistes d’Aragon », *Nouvelle critique*, n° 13, février 1950.
- FURTOS, J., *De la précarité à l’auto-exclusion. Une conférence-débat de l’Association Emmaüs et de Normale Sup’*, Éditions Rue d’Ulm, « La Rue ? Parlons-en ! », 2009, 60 pages. ISBN : 9782728837540. DOI : 10.3917/ulm.furto.2009.01. URL : <https://www.cairn.info/de-la-precarite-a-l-auto-exclusion--9782728837540.htm>.
- FURTOS, J., « La précarité et ses effets sur la santé mentale », *Le Carnet PSY*, 2011/7 (n° 156), p. 29-34. DOI : 10.3917/lcp.156.0029. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2011-7-page-29.htm>.
- GABEL, J., *La Fausse Conscience : essai sur la réification*, Paris, Éditions de Minuit, « Arguments », 1962.
- GARAUDY, R., *Qu’est-ce que la morale marxiste ?*, Paris, Éditions sociales, 1963.

- GAUDILLIERE, J.-M., (2014). « La mémoire qui n’oublie pas » in *La Guerre en performance dans la création littéraire*, Colloque international organisé par Martin Mégevand (université Paris VIII) les 4 et 5 décembre 2014, Paris.
- GAUTRAND, J.-C., «Looking at Others, Humanism and neo-realism», in Michel Frizotéd, *New History of Photography*, Cologne, Könemann, 1998.
- GEERTZ C., *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973.
- GEERTZ, C., « La description dense », *Enquête* [En ligne], 6 | 1998, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 09 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1443> ; DOI : 10.4000/enquete.1443.
- GEORGE, F, *L’effet ‘Yau de Poêle de Lacan et des lacaniens*, Hachette, 1979.
- GIAMI, A., « L’analyse des représentations. Propositions théoriques », in Bernard Doray, Jean-Marc Rennes (éd.), *Regards sur la folie : Investigations croisées des sciences de l’homme et de la société*, L’Harmattan, Paris, 2000, p. 235-243.
- GIBEAULT A., « L’Empathie psychanalytique de Stefano Bolognini », *Revue française de psychanalyse*, 2010/4 (Vol. 74), p. 1189-1197. DOI : 10.3917/rfp.744.1189. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2010-4-page-1189.htm>.
- GIBELLO B., *L’enfant à l’intelligence troublée*, Païdos, Coll. «Le Centurion», Paris, 1984.
- GILLIGAN C., *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Flammarion, coll. « Champs», 2008.
- GIMENEZ, G. « La groupalité psychique dans la thérapie individuelle des schizophrènes. *Revue de psychothérapie Psychanalytique de Groupe L’activité de pensée en groupe*, 27, 1996, Pp.109-119. fihal-01380568f
- GIMENEZ, G., *Clinique de l’hallucination psychotique*, Paris, Dunod, 2000.
- GIUST-DESPRAIRIES, F., *L’imaginaire collectif*, Toulouse, Érés « Poche – Société », 2009.
- GLASERSFELD, E. von, « Pourquoi le constructivisme doit-il être radical ? », in P. Jonnairt et D. Masciotra (éd.), *Constructivisme, choix contemporains. Hommage à Ernst von Glaserfeld*, Sainte-Foy - Québec, Presses de l’Université de Québec, 2004.
- GODARD, M.-O., « Shoah, Itsembabwoko... Le temps présent du traumatisme », *Revue d’histoire de la Shoah, le monde juif* 181, juillet-décembre, « Génocides, lieux (et non-lieux) de mémoire », 2004, p. 377-393.
- GODBOUT, J., *Le don, la dette et l’identité*, La Découverte/Mauss, 2000.
- GOFFMAN, E., *The presentation of self in everyday life*, Doubleday (1959) - trad. *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, 1973 a, vol. 1.
- GOFFMAN, E., (1971), *La mise en scène de la vie quotidienne, Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973 b, vol. 2.

- GOFFMAN E., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, coll. Le sens commun, 1974.
- GOFFMAN E., *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, coll. Le sens commun, 1975.
- GOFFMAN, E., *Asiles*, Les éditions de Minuit, Paris, 1979.
- GOLSE B., MISSONNIER S. (dir.), *Récit, attachement et psychanalyse. Pour une clinique de la narrativité*, coll. « La vie de l'enfant », Toulouse, Eres, 2008.
- GOLSE, B., « Un coup d'œil sur les commencements », *Penser, parler, représenter – émergences chez l'enfant* (sous la direction de Golse B. et de Bursztejn Cl.), Masson, Paris, 1990, p. 27-52.
- GOLSE, B., « Les niveaux archaïques de la représentance », *Dire : entre corps et langage – Autour de la clinique de l'enfance*, (sous la direction de B. Golse et Cl. Bursztejn), Masson, Coll. « Médecine et Psychothérapie », Paris, 1993, p.52-80.
- GOLSE, B., « Cauchemars, rêves et processus de pensée », *La Psychiatrie de l'enfant*, 1994, XXXVII, 2, p. 395-413.
- GOLSE, B., « La naissance et l'organisation de la pensée », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2000, 26, p. 23-28.
- GOLSE, B., « Les destins de l'originaire », (Intervention faite dans le cadre du Congrès National organisé à l'occasion des cent ans des “Trois Essais sur la Théorie Sexuelle” de Sigmund Freud, 2005) dans *Les destins du développement chez l'enfant*, Eres, 2010, p. 67-75.
- GOLSE, B., « Naissance de la pensée et aléas de son développement », *L'Information Psychiatrique*, 2006, 82, p. 713-721.
- GOLSE, B., « Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été », dans *Le Carnet PSY*, 4/2007 (n° 117), p. 39-47.
- GOLSE, B. « Avant-propos » Dans : Bernard Golse éd., *Récit, attachement et psychanalyse* (pp. 7-18). Toulouse ; Érès, 2008. <https://doi.org/10.3917/eres.misso.2008.01.0007>
- GOROG, F., « Jane, un cas de schizophrénie », *Quarto*, supplément à la *Lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*, Bruxelles, 1990.
- GRAFMEYER, Y., *L'École de Chicago*, (1978), P.U.G., Grenoble, Champs Flammarion, 2004.
- Gratton, E., Lainé, A., Trekker, A. *Penser l'accompagnement biographique*. Academia, Lharmattan, 2017.
- GRANJON E., voir EIGUER.
- GRANON-LAFONT, J., *La Topologie ordinaire de Jacques Lacan*, coll. « Point Hors-Ligne », Ramonville-Saint-Agne, Érès, 1985.

- GRATTON, E., DRIEU, D., BITTOLO, C., GAILLARD, G. & DRWESKI, P. « Le social, les institutions et les groupes », Alain Ducouso-Lacaze éd., *Ce que les psychanalystes apportent à l'université*, Toulouse, Érès, 2021, pp. 17-24.
<https://doi.org/10.3917/eres.ducou.2021.01.0017>
- GREEN, A., « Le mythe : un objet transitionnel collectif », *Le temps de la réflexion*, Paris, Gallimard, 1980, p. 100-101.
- GREEN, A., « Le double double: ceci et cela », préface du *Double* de Dostoïevski, Paris, Gallimard, 1980.
- GREEN A., «La double limite», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 25, (1982), p. 267-283.
- GREEN, A., « L'idéal : mesure et démesure », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 27, 1983, p. 8-33.
- GREEN, A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, Critique, 1984.
- GREEN A., « Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante », *La pulsion de mort*, Actes du premier symposium de la Fédération Européenne de Psychanalyse (Marseille, 1984), P.U.F., Paris, 1986 (1ère éd.), p. 49-59.
- GREEN A., «Réponses à des questions inconcevables», *Topique*, 1986, 37, p. 11-30.
- GREEN A., «La représentation de chose entre pulsion et langage», *Psychanalyse à l'Université*, 1987, 12, p. 357-372.
- GREEN A., « La capacité de rêverie et le mythe étiologique », *Revue Française de Psychanalyse* (Colloque de Deauville), 1987, LI, 5, p. 1299-1315.
- GREEN, A., « Préface », dans *Psychanalyse du lien, la relation d'objet*, Brusset B, Le Centurion. p. I-XX., 1988.
- GREEN, A., « Du tiers »(p. 9-16) et « De la tiercéité »(p. 243-277), Introduction et conclusions du Colloque de la SPP: "La psychanalyse: questions pour demain", *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1990 (1ère éd.).
- GREEN, A., « La remémoration : effet de mémoire ou temporalité à l'œuvre ? », *Revue française de Psychanalyse*, 1990/4, Vol. 59, p. 947-972.
- GREEN A., « L'originnaire et la pensée des origines », *Topique*, 1992, 49 (« Penser l'originnaire »), p. 49-64.
- GREEN, A., « Les niveaux archaïques de la représentance », dans *Dire : entre corps et langage – Autour de la clinique de l'enfance* (sous la direction de GOLSE B. et BURSZTEJN C.), Masson, Coll. « Médecine et Psychothérapie», Paris, 1993, p. 52-80.
- GREEN, A., *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, Critique, 1993.

- GREEN, A., « Cauchemars, rêves et processus de pensée », in *La Psychiatrie de l'enfant*, XXXVII, 2, 1994, p. 395-413.
- GREEN, A., *Propédeutique, La Métapsychologie revisitée*, (1995), Champ Vallon, 2016.
- GREEN, A., *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000.
- GREEN, A., *Le temps éclaté*, Paris, Minuit, 2000.
- GREEN, E., *La parole baroque*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.
- GREEN, A., *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*, Odile Jacob, Paris, 2010.
- GREIMAS, A., J., *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse, 1966.
- GUEGUEN, P.-G., « Un montage pulsionnel psychotique », *Actes de l'École de la Cause freudienne*, XIII, 1987.
- GUILLAUMIN, J., *Quinze études psychanalytiques sur le temps. Traumatisme et après-coup*, Toulouse, Privat, 1982.
- GUTH, S., *Chicago 1920 - aux origines de la sociologie qualitative*, Paris, Tétraèdre, 2004.
- GUTTON, P., *Dieu, l'adolescent et le psychanalyste*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- GUTTON, P. *Le pubertaire*, Paris, PUF, 1991.
- GUY, C., *Les vivants et leurs fantômes De la hantise au symptôme*, Editions Imago, 2019.
- HAAG G., «La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps», *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 1985, 33, 2-3, p. 107-114.
- HAAG G., « Réflexions théoriques et techniques à partir de l'expérience clinique avec des enfants autistes et psychotiques », in *L'enfant psychotique et son évolution* (sous la direction de L. Vaneck), Lyon, Césura Lyon Edition, Coll. « P.G.I. », 1987, p. 21-42.
- HAAG G., FERREY M.-C., SERINGE H. et URWAND S., «Processus groupal et enveloppes psychiques au travers de psychanalyses groupales avec des enfants psychotiques et déficitaires», *Les psychothérapies de groupes d'enfants au regard de la psychanalyse*, Clancier-Guénaud, Paris, 1989, p. 71-93.
- HAAG G., « Hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations », *Les contenant de pensée*, Dunod, Paris, 1993, p. 41-59.
- HAAG G. et M., «L'observation du nourrisson selon Esther Bick (1901-1983) et ses applications», *Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, P.U.F., Paris, 1995 (2ème éd.), p. 531-547.
- HABERMAS, J., *L'espace public*, Paris, Payot, 1978.
- HABERMAS, J., *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987.

- HABERMAS, T., « Identity, emotion, and the social matrix of autobiographical memory: A psychoanalytic narrative view », in Berntsen D & Rubin D. C. (eds.), *Understanding Autobiographical Memory: Theories and Approaches*, Cambridge, UK: Cambridge University Press, 2012, p. 33-53.
- HALBWACHS, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, (1925), Paris, Albin Michel, 1994.
- HALBWACHS, M., *Morphologie sociale*, (1938), Armand Colin, 1970.
- HALL E. T. et HALL M. R., *Guide du comportement dans les affaires internationales. Allemagne, États-Unis, France*, Paris, Le Seuil, 1990.
- HAMADIBEKOUCHI M., *Du bled à la Zup et/ou la couleur de l'avenir*, L'Harmattan, 1984.
- HAN, B., *L'Ontologie manquée de Michel Foucault*, Grenoble, Millon, 1998.
- HARDT, M., « La société mondiale de contrôle », in Eric Alliez (éd.), *Gilles Deleuze, une vie philosophique*, Rencontres internationales Rio de Janeiro - Sao Paulo, 10-14 juin 1996, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1998.
- HARLOW H.-F., «The nature of love», *American Psychologist*, 13, (1958), p. 673-685.
- HARRUS-REVIDI, G. *Psychanalyse des sens*, Paris, Payot, 2000.
- HARTOG, F., *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, Coll. « La Librairie du XXIe siècle », 2003.
- HEGEL, G. W. F., *La Phénoménologie de l'esprit*, (1807), traduit par Jean Hyppolite, Paris, Aubier, 1941.
- HEIDEGGER, M., *La chose, Essais et conférences*, (1950), Paris, Gallimard, 1958.
- HELY, M., « Les différentes formes d'entreprises associatives », dans FERRAND-BECHMAN D. (dir.), *Les bénévoles et leurs associations – Autres réalités, autre sociologie ?*, Paris, L'Harmattan (Logiques Sociales), 2004, p. 175-200.
- HENRIQUES, J., HOLLWAY, W., URWIN, C., VENN, C., WALKERDINE, V., *Changing the Subject: Psychology, Social Regulation and Subjectivity*, Londres et New York, 1984.
- HERITIER, F., *Hommes, femmes : la construction de la différence*, Paris, Le Pommier, 2010.
- HERZLICH, C., *Santé et maladie*, préf. S. Moscovici (1^{re} éd. 1969), Paris, EHESS, 2005.
- HIBOU B. (sous la direction de), *La bureaucratisation néolibérale*, La découverte, Paris, 2013.
- HOFSTEDE G., *Culture's Consequences : International Differences in Work-Related Values*, Sage Publications, 1980.
- HOFSTEDE G., *Culture's Consequences : Comparing Values, Behaviors, Institutions and Organizations across Nations*, Sage Publications, 2002.
- HOLLWAY, W., voir HENRIQUES.

- HOUZEL D. « Le concept d'enveloppe psychique », in *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 1987, p. 23-54.
- HUSSERL, E., *Méditations cartésiennes, Introduction à la phénoménologie*, (traduit de l'allemand par G. Peiffer et E. Lévinas), Paris, J. Vrin, 1953.
- HYPPOLITE, J., « Commentaire parlé sur la Verneinung de Freud », in Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- IBANEZ, T., «Why a critical Social Psychology» in T. Ibanez & L. Iniguez (éd.), *Critical Social Psychology*, Londres, Sage, 1997.
- INGOLD, R., « L'état de dépendance » in Olievenstein C. et coll., *La vie du toxicomane*, PUF, Paris, 1982, p. 49-70.
- IONESCU, S., JACQUET, M.-M. & LHOTE, C., *Les mécanismes de défense*, Paris, Nathan Université, 2003.
- ISRAELS, H., *Schreber, père et fils*, Paris, Seuil, 1986.
- ITZKOWITZ, N., voir VOLKAN.
- JACQUET, M.-M. voir IONESCU.
- JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963.
- JAUBERT, A., *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990.
- JENNINGS, S., *Dramatherapy with families, groups and individuals*, London, Jessica Kingsley, 1990.
- JENNINGS, S., *Dramatherapy for children and adolescents*, London & New York, Routledge, 1995.
- JENNINGS, S., *Dramatherapy core concepts, Introduction to Dramatherapy, theatre and healing*, London, Jessica Kingsley, 1998.
- JODELET, D., *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.
- JODELET, D., « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie », in S. Moscoviciéd., *Psychologie sociale*, Paris, PUF(1^{re} éd. 1984), 1997, p. 357-378.
- KAËS, R., *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976.
- KAËS, R., *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 1980.
- KAËS, R., «Qu'est-ce que la groupalité psychique?» in *Bulletin de la SFPG*, journées d'étude des 10 et 11 janvier, 1981, p. 29-34.
- KAËS, R., « Étayage et structuration du psychisme », *Connexions*, 44, 1984, pp. 11-48.
- KAËS, R., « Réalités psychiques et souffrance dans les institutions », dans Kaës et coll., *L'Institution et les institutions*, Dunod (Inconscient et culture), 1988, pp. 1-46.
- KAËS, R., « Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs », in A. Missenard et al. (éd.), *Le négatif, figures et modalités*, Paris, Dunod, 1989.

- KAËS, R., « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », in J. Puget (éd.), *Violence d'état et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1989.
- KAËS, R., « Introduction : Le sujet de l'héritage », in R. Kaës et al. (éd.), *Transmissions de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 1993, p. 1-16.
- KAËS, R., *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 1993.
- KAËS, R., « À propos du groupe interne, du groupe, du sujet, du lien et du porte-voix chez Pichon-Rivière », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n° 23 « Psychanalyse et psychologie sociale. Hommage à Enrique Pichon-Rivière », Toulouse, Érès, 1994, pp. 181-200.
- KAËS, R., « Souffrance et psychopathologie des liens institués », dans R. Kaës et coll., *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Dunod, 1996, pp. 1-44.
- KAËS, R., « L'intersubjectivité : un fondement de la vie psychique », *Topique* n° 64, 1998.
- KAËS, R., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 2001.
- KAËS, R., « Groupes internes et groupalité psychique : genèse et enjeux d'un concept », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 2/ 2005 (n° 45), p. 9-30, doi:10.3917/rppg.045.0009.
- KAËS, R. « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique » In V. Altounian & J. Altounian (Eds.), *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*. Paris, France, PUF, 2009a.
- KAËS, R., *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009b.
- KAËS, R., *La parole et le lien - Associativité et travail psychique dans les groupes*, Paris, Dunod, 2010.
- KAËS, R., *Le Malêtre*, Paris, Dunod, 2012.
- KAËS, R., et ANZIEU D., *Le travail de l'inconscient. Textes choisis, présentés et annotés par René Kaës*, Paris, Dunod, 2009.
- KAËS, R., voir ANZIEU.
- KAHN L., *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, Collection penser/rêver, l'Olivier, Paris, 2014.
- KAPLOUNA., *Psychologie générale tirée de l'étude du rêve*, Paris, Alcan, 1919.
- KATZ-GILBERT M., « De l'absence de traces à la trace des absents. Penser la restauration des contrats narcissiques après un crime de masse avec René Kaës et Paul Ricœur » in *Cahiers de psychologie clinique*, 54(1), 37-74, 2020. doi:10.3917/cpc.054.0037.
- KAUFMANN P. (sous la direction de), *L'Apport freudien : éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Bordas, 1993.

- KELMAN, H., «Violence without Moral Restraint», *Journal of Social Issues*, vol. 29, 1973, p. 29-61.
- KIRSHNER LEWIS A, «Kohut et la science de l'empathie », *Revue française de psychanalyse*, 2004/3 (Vol. 68), p. 801-809. DOI : 10.3917/rfp.683.0801. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2004-3-page-801.htm>
- KITAMORI, K., *Theology of the Pain of God*, Richmond, John Knox, 1965.
- KLEIN, M., « Les stades précoces du conflit Œdipien », (1928), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 229-241.
- KLEIN, M., « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces », (1945), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 370-424.
- KLEIN, M., « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes » (1946), in Klein M. et al., *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966, p. 274-300.
- KLEIN, M., *Envie et gratitude et autres essais*, (1957), Paris, Gallimard, 1978.
- KLEIN S., «Autistic phenomena in neurotic patients», *International Journal of Psychoanalysis*, 1980, 61,p. 395-401.
- KOHN, M., *Mot d'esprit, inconscient et évènement*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- KOHN, M., *Vitsn. Mots d'esprit yiddish et inconscient*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.
- KOHN, M., *Le travail clinique en centre maternel. Les entretiens d'accueil à la Maison de la Mère et de l'Enfant*, Paris, MJW Fédition, 2011.
- KOHUT H., *Le Soi : la psychanalyse des transferts narcissiques*, (1971), réédition Paris, PUF, coll. « Le fil rouge », 2004.
- KOHUT, H., *Analyse et guérison*, (1977), Paris, PUF, 1991.
- KORFF-SAUSSE, S., *Le miroir brisé*, Calmann Lévy, 1996.
- KOSSELLECK, R., *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtliche Zeiten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1979 (éd. fr. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990).
- KOUSSOURI, M., « Le Zeibekiko Long pour Nikos. Clinique des crimes d'honneur en Grèce contemporaine. Recherches sur l'envers morbide de l'idéal », *Recherches en psychanalyse* 9, 2010.
- KRISTEVA J., *Au commencement était l'amour - Psychanalyse et foi*, Hachette, Paris, 1985.
- LACAN, J., *Les Complexes familiaux*(1938), Paris, Navarin, 1984.
- LACAN, J., « Au-delà du "Principe de réalité" », *l'Évolution Psychiatrique*, fascicule 3, 1936,p. 67-86.
- LACAN, J., «Propos sur la causalité psychique», (1946), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 151-193.

- LACAN, J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » ; Communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse à Zürich, le 17 juillet 1949, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93-100.
- LACAN, J., *Le Séminaire*, texte établi par Jacques-Alain Miller et publié dans les collections « Le Champ freudien » et « Champ freudien », Paris, Seuil (dates, voir ci-après).
- LACAN, J., (1953-1954) Le Séminaire, Livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, 1975.
- LACAN, J., (1954-1955) Le Séminaire, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, 1978.
- LACAN, J., (1955-1956) Le Séminaire, Livre III, *Les Psychoses*, 1981.
- LACAN, J., (1956-1957) Le Séminaire, Livre IV, *La Relation d'objets*, 1994.
- LACAN, J., (1957-1958) Le Séminaire, Livre V, *Les Formations de l'inconscient*, 1998.
- LACAN, J., (1959-1960) Le Séminaire, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, 1986.
- LACAN, J., (1960-1961) Le Séminaire, Livre VIII, *Le Transfert*, 1991.
- LACAN, J., (1962-1963) Le Séminaire, Livre X, *L'Angoisse*, 2004.
- LACAN, J., (1964) Le Séminaire, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1973.
- LACAN, J., (1966-1967) Le Séminaire, Livre XIV, *La Logique du fantasme*, ronéotypé.
- LACAN, J., (1967-1968) Le Séminaire, Livre XV, *L'Acte psychanalytique*, version A. Porge, J.-G. Godin, P. Valas : http://www.valas.fr/IMG/pdf/j_lacan_acte_analytique_valas_complet.pdf.
- LACAN, J., (1968-1969) Le Séminaire, Livre XVI, *D'un autre à l'autre*, 2006.
- LACAN, J., (1969-1970) Le Séminaire, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, 1991.
- LACAN, J., (1975-1976) Le Séminaire, Livre XXIII, *Le Sinthome*, 2005.
- LACAN, J., (1976-1977) Le Séminaire, Livre XXIV, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, inédit.
- LACAN, J., (1977-1978) Le Séminaire, Livre XXV, *Le Moment de conclure*, ronéotypé.
- LACAN, J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J., « La logique du fantasme » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J., « L'étourdit » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J., « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, *Bulletin périodique du champ freudien*, 1977, 9, p. 7-14.
- LACHAL, C. *Le partage du traumatisme. Contre transfert avec les patients traumatisés*, La Pensée Sauvage, Grenoble, 2006.

- LACOMBE P., «Du rôle de la peau dans l'attachement mère-enfant», *Revue française de psychanalyse*, XXIII, (1959) 1, p. 83-102.
- LAGACHE, D., «La psychologie et les sciences humaines », *Revue de l'enseignement supérieur*, n°1, Paris, 1960, p. 51-57.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme*, (initialement dans *Les Temps Modernes*, 1964), Hachette Littératures, collection *Textes du XX^e siècle*, 1985.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
- LAPLANCHE J., «La pulsion et son objet-source: son destin dans le transfert», *La pulsion, pour quoi faire ?*, Débats, Documents, Recherches de l'Association Psychanalytique de France, Paris, 1984, p. 9-24.
- LAPLANCHE J., « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », *Etudes freudiennes*, 1986, 27, p. 7-25.
- LAPLANCHE J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, P.U.F., Coll. "Bibliothèque de Psychanalyse", Paris, 1987 (1^{ère} éd.).
- LAPLANCHE, J., *Problématique V, Le baquet, transcendance du transfert*, Paris, PUF, 1987.
- LAPLANCHE, J., *Traduire [avec] Freud*(en coll. avec A. Bourguignon, P. Cotet, F. Robert), Paris, PUF, 1989.
- LAPLANCHE, J. « Après-coup », in De Mijolla A. (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 121-123.
- LAPLANCHE J. et PONTALIS J.-B. *Le dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2007.
- LAPLANCHE J., « Séduction généralisée (théorie de la-) », *Dictionnaire international de la psychanalyse*, (dir. A. de Mijolla), Hachette, Paris, 2013, p. 1634-1635.
- LASCOURMES, P., voir ARTIERES.
- LATHAM-KOENIG, J. « Mythe, roman familial et refoulement », *Analyse Freudienne Presse 2/2003* (n° 8), p. 37-46.
- LAVALLEE, G., « La vidéo : pour-quoi-faire ? », *Les médiations thérapeutiques*, Toulouse, ERES, «Le Carnet psy», 2011.
- LAUFER, L., « La sépulture mallarméenne. Pour un tombeau d'Anatole », *Cliniques méditerranéennes 2/ (n° 80)*, (sous la direction de Jean-Michel Vives), Paris, Erès, 2009, p. 97-110.
- LAUFER, L., « Psychanalyse hors case, un exercice politique », *Cliniques Méditerranéennes*, 1/ (n° 81), (sous la direction d'Alain Abelhauser), 2010, p. 95-110.

- LAUFER, L., « À propos d'Herculine Barbin : "le vrai sexe" », *Revue Silène*, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest - Nanterre - La Défense, 2010, URL : <http://www.revue-silene.com/f/index>.
- LAUFER, L., « La Fabrique du corps sexué », *Recherches en Psychanalyse*, 10 « Politique du sexuel », (sous la direction de L. Laufer), 2010.
- LAUFER, L., « Édouard Levé, anatomie d'un suicide », *Adolescence*, 28.2, 2010, p. 409-419.
- LAUFER, L., « Une vérité au cœur du délire : créativité et deuil », *Gérontologie et société*, 137, 2011, p. 73-185.
- LAUFER, L., « Biopolitique du corps féminin », *Évolution psychiatrique* 76/1, « Approche du féminin », 2011, p. 142-149.
- LAUFER, L., « A psicanálise, um ato político ? », *Percurso Revista de Psicanálise*, 2012.
- LAUFER, L., « Quoi l'éternité ? La fabrique des fantômes », *Cliniques Méditerranéennes* (sous la direction de Sylvie Le Poulichet), 2012.
- LE COUR GRANDMAISON, O., LHUILLIER, G., VALLUY, J. (dir.), *Le retour des camps ? Sangatte... Guantanamo... Lampedusa...*, Paris, Éditions Autrement, février 2007.
- LECOURT, É., « Le son et la musique : intrusion ou médiation ? », *Les médiations thérapeutiques*, Toulouse, ERES, «Le Carnet psy», 2011.
- LECOURT E., LUBART T., *Les arts thérapies* (sous la direction de), Armand Colin, Paris, 2017.
- LEFEBVRE H., *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968.
- LEGRAND, M., *L'Approche biographique*, Paris, Hommes et Perspectives, 1993.
- LEMAIRE, J.-G., *L'inconscient dans la famille, Approches en thérapies familiales psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2007.
- LEOCIAC, J., « Les dilemmes moraux de la collaboration des conseils juifs avec les autorités allemandes dans les ghettos de l'Europe occupée : La spécificité des Conseils juifs dans le cadre de la collaboration avec les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 185, (2), (2006), p. 379-395. <https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2006-2-page-379.htm>.
- LE PORS A., *Le droit d'asile*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011.
- LE PORS A., *Juge de l'asile*, Michel Houdiard Editeur, collection « Le sens du droit », 2010.
- LE POULICHET, S., *Toxicomanies et psychanalyse. Les narcoses du désir*, Paris, PUF, 1987.
- LE POULICHET, S., *L'œuvre du temps en psychanalyse*, Paris, Éditions Rivages, (1994), réédition Petite Bibliothèque Payot, 2006.
- LE POULICHET, S., *L'art du danger. De la détresse à la création*. Paris, Anthropos, 1996.
- LE POULICHET, S. (sous la direction de), *Les addictions*, Paris, P.U.F., 2000.

- LE POULICHET, S., *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris, Aubier/Flammarion, 2003.
- LE POULICHET, S., « Traversée de l'informe », *Champ psy* 2/2004 (n° 34), p. 57-66. URL : www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2004-2-page-57.htm. DOI : [10.3917/cpsy.034.0057](https://doi.org/10.3917/cpsy.034.0057).
- LE POULICHET, S., *Les chimères du corps. De la somatisation à la création*, Paris, Aubier/Flammarion, 2010.
- LE POULICHET, S., « L'identification inconsciente au fantôme », *Revue Cliniques Méditerranéennes* 86, 2012, p.21-32.
- LE POULICHET S., « Créations d'enveloppes sensorielles paradoxales et théories fantastiques de l'adolescence », *Adolescence*, 32.4, 2014, p. 809-820.
- LE POULICHET S., « Compositions corporelles et actes de naissance dans le transfert », *Revue Cliniques Méditerranéennes* 91, 2015, p. 41-56.
- LE POULICHET S., « Du trauma à la passion : quand le corps se fait question », *Adolescence* 33.1, 2015, p. 47-59.
- LEPOUTRE D., *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- LE RENARD A., *Le Privilège occidental, Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Presses des Sciences Po, Paris, 2019.
- LEVI-STRAUSS, C. (1956), « Sorciers et psychanalyse », *Le Courrier de l'Unesco*, (Paris), juillet-août 1956 : 8-10.
- LEVY M.-L., « La Clinique ou Les Divans de Procuste », dans *Cahiers du Cercle Freudien*, tome 1, octobre 1989 - avril 1990.
- LEVY M.-L., « Questions cruciales pour la psychanalyse : De la nécessité du négatif dans le transfert », *La clinique lacanienne*, 2005/1 no 9, ERES, p. 181-190
- LEVI, P., *Si c'est un homme*, Paris, Julliard Presses - Pocket (première édition 1958), réédition 1988.
- LEVI, P., *Les naufragés et les rescapés* (1986), Paris, Gallimard, réédition 1989.
- LEVINAS, E., *Entre nous. Essais sur le penser à l'autre*, Paris, Grasset, 1991.
- LEVINSON, S., « La place et l'expérience des enquêteurs dans une enquête sensible », in *Enquête sur la sexualité en France*, N. Bajos et M. Bozon (dir.), La Découverte, 2008, p. 97-113.
- LEVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.
- LEZE, S., *Abécédaire de Pierre Bourdieu*, Sils Maria, Vrin, 2007.
- LHOTE, C., voir IONESCU.
- LIAUTET, J.-C., *L'impasse narcissique du libéralisme*, s. l., Climats, 2007.

- LINTON R., *Le Fondement culturel de la personnalité*, Paris, Minuit, 1959.
- LONCAN, A., voir EIGUER.
- LOSSO, R., BUCETA, C., HORVAT, P., LEIVE DE BONFIGLIO, S., MOROSINI, I., PACKCIARZLOSSO, A., SCHAPIRO, O., « La violence dans la famille et dans la société, Violence d'État et violence révolutionnaire en Argentine. Transmission transgénérationnelle du trauma migratoire. Conséquences dans la clinique » in *Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, n° 2008/1, p. 109 – 116.
- LÖWITH, K., *Histoire et Salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002.
- LUCKMANN, T., voir BERGER.
- LYOTARD, J. F., *La condition postmoderne, rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.
- LYOTARD, J.-F. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée / Livre de Poche, 1988.
- MAC DOUGALL, J. *Théâtre du Je*, Gallimard, 1982.
- MAES, J.-C., « L'hystérisation sectaire », *Psychothérapies*, 18/3, 1998, p. 171-178.
- MAES, J.-C., « Le clivage thérapeutique », *Thérapie Familiale*, 22, 2001, p. 75-87.
- MAËS, J.-C., « Essai de (re)définition des mécanismes de clivage », *Psychothérapies*, 2005/2 Vol. 25, p. 81-89. DOI : 10.3917/psys.052.0081.
- MAHLER M., « La symbiose humaine et les vicissitudes de l'individuation », in *Dix ans de psychanalyse en Amérique*, (1967), trad. franç., Paris, PUF, 1981, p. 27-50.
- MAIN M. et SOLOMON J., « Procedures for identifying infants as disorganized/disoriented during the Ainsworth Strange Situation » dans M.T. Greenberg, D. Cicchetti et E.M. Cummings, *Attachment during the preschool years: Theory, research and intervention*, University of Chicago Press, Chicago, 1990, p. 121-160.
- MANNONI, O, MCDUGALL, J., VASSE, D., DETHIVILLE, L., *Le Divan de Procuste*, Paris, Editions Denoël, 1987.
- MANNONI, O., « L'analyse originelle », in *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Le Seuil, 1969.
- MARCEL, J.-C., MUCCHIELLI, L., « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 13 (2), 1999, p. 63-88.
- MARTEAUX A., « Théâtre, psychothérapie, formation. Trois lieux, trois systèmes, trois voies thérapeutiques », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2012/1 (n° 48), p. 197-206. DOI : 10.3917/ctf.048.0197. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2012-1-page-197.htm>.

- MARX, K., *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843), traduction de M. Simon-Aubier, 1971.
- MARTY, F. « Le travail de la mue », *Adolescence*, n° 14, 1996.
- MASCLET O., «Les familles immigrées prises au piège de la cité», *Cultures et Conflits*, 4ème trimestre, 2002.
- MAUSS, M, « Techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, 3-4, 15 mars - 15 avril 1936 (Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934).
- MERCIER, A., voir CHEVALLARD.
- MERCUEL, A. « « Aller vers... » en psychiatrie et précarité : l'opposé du « voir venir... » ! », *Rhizome*, vol. 68, no. 2, 2018, pp. 3-4.
- MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1945.
- MERTON, R. K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, 1965.
- MILLER, A., (1980) *C'est pour ton bien*, Aubier, 1985.
- MILNER M., «Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole», (1955), *Revue Française de Psychanalyse*, 5-6, 1979, p. 841-874.
- MISES R. 1990. *Les pathologies limites de l'enfance*, Coll. « Le fil Rouge », Paris, PUF.
- MOHAMED-ABDI, M. (1993), « Les anthroponymes Somalis », *Anthropologie somalienne*, Besançon, Université de Franche-Comté : 177-184. (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 495) www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1993_act_495_1_2875
- MORAL M., « Le management interculturel : une nécessité vitale aujourd'hui ? », *Le Journal des psychologues*, 2007/2 (n° 245), p. 70-74. DOI : 10.3917/jdp.245.0070. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2007-2-page-70.htm>.
- MORIN, E., « Pour une réforme de la pensée », *Le Courrier de l'UNESCO* (1947-2001), vol. 49, n° 2, Paris, UNESCO, 1996, p. 10-14.
- MORIN, E., « Le complexus, ce qui est tissé ensemble » in *La Complexité, vertiges et promesses*, 18 histoires de sciences par Réda Benkirane, entretien, Le Pommier/Poche, 2006.
- MOSCOVICI, S., *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961, 2^e éd. 1976.
- MOSCOVICI, S., DOISE, W., « Du consensus dans les sociétés modernes », *Le Genre Humain*, 22, *Le consensus, nouvel opium ?*, 1990, p. 15-36.
- MOSCOVICI, S., DOISE, W., « Soziale Repräsentanzen, Begriffe, Konzepte und neuere Forschungen », in S. Höfling, W. Butollo (éd.), *Psychologie für menschenwürde und lebensqualität*, Bonn, Deutscher PsychologenVerlag, 1990, p. 22-34.
- MOSCOVICI, S., *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France, 2003.

- MOUSSAIEFF MASSON, J., *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Londres, Harvard University Press, 1985.
- MOYANO, O., « Le double : approche conceptuelle », *Psychothérapies*, 20/3, 2000, p. 187-197.
- MUCCHIELLI, A. (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 1996.
- MUCCHIELLI, L., « Psychologie et sociologie en Europe, l'appel à un territoire commun : vers une psychologie collective (1890-1940) », *Revue de synthèse*, 3-4, 1994, p. 445-483.
- MUCCHIELLI, L., « Heurs et malheurs du durkheimisme. Problèmes historiographiques, enjeux épistémologiques et pédagogiques d'une mémoire disciplinaire : la sociologie », *Politix, Travaux de science politique*, 29, 1995, p. 55-79.
- MUCCHIELLI, L., *La découverte du social. Naissance de la sociologie en Europe (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998.
- MUCCHIELLI, L., RENNEVILLE, M., « Les causes du suicide : pathologie individuelle ou sociale ? Durkheim, Halbwachs et les psychiatres de leur temps », *Déviance et société*, 22 (1), 1998, p. 3-36.
- NIEDERLAND, W. « Le "monde miraculé" de l'enfance de Schreber », (1959) in L.-E. Prado de Oliveira (dir.) *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques*, PUF, 1979.
- NANNINI M., & PERRONE R., *Violence et abus sexuels dans la famille*, (1995), Paris, ESF, 2000.
- NASSIKAS, K., «Le "langage" perceptif du transfert», *Revue française de psychanalyse*, 2012/4, vol. 76, p. 1183-1199.
- NIETZSCHE, F., *Généalogie de la morale*, Paris, Librairie Générale Française, éd. de 1990.
- NOIRIEL G., *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1999.
- O'DWYER DE MACEDO, H., *La Clinique de Dostoïevski ou les Enseignements de la folie*, Paris, Cécile Défaut, 2015.
- OPPENHEIMER, A., *Kohut et la psychologie du self*, Paris, PUF, 1996.
- OTTAVI L., SQUVERER A., GRATTON E. et al., « Interactions avec d'autres champs universitaires », Alain Ducouso-Lacaze éd., *Ce que les psychanalystes apportent à l'université*. Toulouse, Érès, « Actualité de la psychanalyse », 2021, pp. 203-216.
DOI : 10.3917/eres.ducou.2021.01.0203. URL : <https://www.cairn.info/ce-que-les-psychanalystes-apportent-a-l-universite--9782749271897-page-203.htm>
- OURY, J, GUATTARI, F., TOSQUELLES, F., *Pratique de l'institutionnel et politique*, Vigneux, Éditions Matrices, 1985.
- OURY J., *Création et schizophrénie*, Paris, Galilée, 1989.

- OURY, J., *L'aliénation*, Paris, Galilée, 1992.
- OURY, J., *La Psychothérapie institutionnelle de Saint-Alban à La Borde*, (conférence prononcée à Poitiers le 15 mars 1970), Paris, Éditions d'une, 2016.
- PACHOUD, B., « Remarques sur l'évaluation du retentissement fonctionnel des pathologies psychiatriques et de ses déterminants », *Pratiques en santé mentale*, 4, 2006, p. 54-60.
- PACHOUD, B., “Proximity and distance between current neuroscientific research and phenomenological investigation on space perception (Commentary)”, *Consciousness and Cognition*, 16 (3), 2007, p. 684–686.
- PACHOUD, B., LEPLÈGE, A., PLAGNOL, A., *Handicap psychique et réinsertion professionnelle. Évaluation des modalités de soutien à la réinsertion. Rapport de recherche à la Mire-Drees*, 2008.
- PACHOUD, B., LEPLÈGE, A., PLAGNOL A., « La problématique de l'insertion professionnelle des personnes présentant un handicap psychique : Les différentes dimensions à prendre en compte », *Revue Française des Affaires Sociales*, 2009, p. 257- 277.
- PACHOUD, B., « Handicap psychique, réhabilitation psychosociale et réinsertion professionnelle », *La Lettre du Psychiatre*, 5, 6, 2009, p. 122-124.
- PACHOUD, B., « Remarques sur les déterminants de la réinsertion professionnelle des personnes en situation de handicap psychique » in G. Zribi& T. Beulné (eds.) *Les handicaps psychiques. Concepts, approches, pratiques*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2009, p. 95-106.
- PACHOUD, B., PLAGNOL, A., LEPLÈGE, A., “Outcome, recovery and return to work in severe mental illnesses”, *Disability and Rehabilitation*, 32, (12), 2010, p. 1043-1050.
- PACHOUD, B., « Actualités et perspectives en psychiatrie. Pratiques d'accompagnement vers l'emploi et *empowerment* des personnes en situation de handicap psychique. Contributions de la recherche », *Actualité et dossier en santé publique*, n° 84 septembre 2013, p. 31-34.
- PALACIO ESPASA, F. 8. « Conflictualité « paradépressive », défenses narcissiques et défenses maniaques, versus défenses mélancoliques et défenses masochiques ». Dans F. Palacio Espasa, *Dépression de vie, dépression de mort: Les paliers de la conflictualité dépressive chez l'enfant et ses parents* : 113-132, Toulouse, ERES, 2003.
- PAILLE, P., « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 1994, p. 147-181.
- PANKOW G., *L'Homme est sa psychose*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969.
- PARETO, V., *Traité sociologie générale*, Genève, Librairie Droz, 1968.
- PASCHE, F., *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1955.

- PASCHE, F., *Le passé recomposé*, Paris, PUF, 1999.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., *L'émigration. Du fait social à la coutume*, Bruxelles, Peter Lang, 2018.
- PENEAU J.P., « L'accueil des demandeurs d'asile, un dispositif sous dimensionné », in *Proasile*, n° 9, novembre 2003.
- PENEFF, J., *Le goût de l'observation*, Paris, La découverte, 2009.
- PENOT, B., « Agir au service du processus de subjectivation », *Revue française de psychanalyse*, 2002/5, Vol. 66, p. 1603-1611.
- PENOT, B., « De l'idée freudienne de narcissisme primaire à celle de subjectivation, deux approches complémentaires en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, 2009/2, Vol. 73, p. 487-503.
- PERETZ, H., « Préface » in Whyte William Foote, *Street corner society*, La structure sociale d'un quartier italo-américain, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 1995 (traduction de l'américain, 1re édition : 1943).
- PERRONE R., voir NANNINI.
- PIAGET, J., *La construction du réel chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1936.
- PIAGET, J., *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1937.
- PIERRET, R. « Qu'est-ce que la précarité ? », *Socio* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 15 avril 2014.
- PIERRON, R., « Le charme discret de la méconnaissance », intervention pour la table ronde *Biologie et Cognition*, Société française de psychologie, 3 mai 1985.
- PIGOTT C., « Le mythe et l'inconscient. Étude psychanalytique et topique originaire », *Imaginaire & Inconscient*, 2002/3 (n° 7), p. 25-38. DOI : 10.3917/imin.007.0025. URL : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2002-3-page-25.htm>.
- PINTO, A., TORRES, N., VERISSIMO, M., MAIA, J., FERNANDES, M. & SANTOS, O., « Modèles internes opérants de l'attachement et relations d'objet internalisées : l'analyse du devenir des relations "attachement par les récits à compléter" », *Devenir*, vol. 23, (2), 2011, p. 145-159. doi:10.3917/dev.112.0145.
- PITARQUE S., « Une dramathérapie psychanalytique », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2017/1 (n° 68), p. 179-193. DOI : 10.3917/rppg.068.0179. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2017-1-page-179.htm>.
- PITARQUE, S., « Unedrama-thérapie psychanalytique », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 68,(1), 2017, p.179-193. doi:10.3917/rppg.068.0179.

- POINSOT O., «Les institutions privées et le service public de l'action sociale et médico-sociale», *Revue Générale des Collectivités Territoriales*, Editions du Papyrus, 2005, nov.-déc. 2005 (37), p.415-431. fihal-00761696f.
- POINSOT, O., *Le droit des personnes accueillies ou accompagnées, les usagers dans l'action sociale et médico-sociale*, coll. Ouvrages généraux, LEH Édition, 2016.
- PONTALIS, J.-B., « Le petit groupe comme objet », *Après Freud*, (1963), Gallimard, Paris, 1993, p. 257-272.
- PONTALIS, J.-B., voir LAPLANCHE.
- POTTE-BONNEVILLE, M. « Au sujet du terrain – Subjectivation et ethnologie », *Rue Descartes*, n° 75, 2012.
- POUCHELLE, M.C., « Situations ethnographiques à l'hôpital. "Elle vient voir si on a un os dans le nez..." », *Recherche en soins infirmiers* 2010/4 (N° 103), p. 4-19. DOI 10.3917/rsi.103.0004.
- POUILLAUDE É., « Schizophrénie, aliénation et psychothérapie institutionnelle », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2012/2 (n° 59), p. 45-54. DOI : 10.3917/rppg.059.0045. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2012-2-page-45.htm>.
- PRADO DE OLIVEIRA L.-E. (dir.) *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques*, PUF, 1979.
- PROBST, J., « Entre faits et fiction : l'instruction de la demande d'asile en Allemagne et en France », *Cultures & Conflits* [En ligne], 84 | Hiver 2011, mis en ligne le 15 mars 2013, consulté le 31 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18243> ; DOI : 10.4000/conflits.18243
- PUGET, J. *Relation d'objet et lien*, conférence du 29 janvier, CRPPC, Lyon 2 (ronéoté), 1998.
- QUERE, L., *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- RACAMIER P.-C., *Antioedipe et ses destins*, Apsygée, 1989.
- RACAMIER P.-C., *L'inceste et l'incestuel*, Editions du Collège, Paris, 1995.
- RAYMOND, H., HAUMONT, N., RAYMOND, M.-G., HAUMONT, A., *L'habitat pavillonnaire*, Préface de Henri Lefebvre, Paris, Centre de Recherche d'Urbanisme et Institut de Sociologie urbaine, 1966.
- RAYMOND H. « Analyse de contenu et entretien non directif : application au symbolisme de l'habitat », *Revue française de Sociologie*, IX, 1968, p. 167-179.
- RAZAVET, J.-C. « Introduction », *De Freud à Lacan*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, «Oxalis», 2008.
- REICH, W., *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1974.

- RENK O., « Hystérie et intersubjectivité », dans : André Michels éd., *Actualité de l'hystérie*, Toulouse, ERES, « Hors collection », 2001, p. 315-327. URL : <https://www.cairn.info/actualite-de-l-hysterie--9782865868551-page-315.htm>.
- RENNEVILLE, M., voir MUCCHIELLI.
- REY B., *Modelage et psychose : de la matière brute à sa mise en forme. Sensorialité, travail de l'archaïque et symbolisation*, Thèse de doctorat de psychopathologie et psychologie clinique sous la direction de Bernard CHOUVIER. Soutenue publiquement le 10 décembre 2010, http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2010.rey_b&part=368267.
- RICHARD, F., « L'oscillation hystérico-dépressive », dans *Psychothérapie des dépressions narcissiques*, Paris, PUF, 1989.
- RICHARD, F., « Lacan import-export », *Adolescence*, vol. 18, n°36-2, 2000, p. 705-713.
- RICHARD, F., *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2001.
- RICHARD, F., « Ce que la littérature apprend au psychanalyste, Faulkner, Glissant et Green », *Revue française de psychanalyse*, 2009/1 Vol. 73, p. 165-182.
- RICHARD, F., « Le paradigme du Nebenmensch et la fonction maternelle », *Revue française de psychanalyse* 2011/5, Vol. 75, p. 1539-1544.
- RICHARD, F., *La rencontre psychanalytique*, Paris, Dunod, 2011.
- RICHARD, F., et WAINRIB, S., *La subjectivation*, Paris, Dunod, 2006.
- ROBINSON, C. J., *Black Marxism : The Making of the Black Radical Tradition*, (1983), *The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 2000*.
- ROSENBERG, M. B., *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs). Initiation à la communication non violente*, 3^e éd., La Découverte, 2016.
- ROSENBLUM, O., «Le modèle psychanalytique», chapitre : «Les modèles et les méthodes» in *Aide mémoire de psychologie médicale et du soin*, dir : A. Bioy, Dunod, 2012, p. 73-77.
- ROSENBLUM, O., «L'infantile, l'enfantin, les destins de la filiation», *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 60, 2012, p. 547-548.
- ROSENBLUM, O., «Haine entravée, destructivité endurée», in *Adolescence* 33, 2, 2015, pp. 383-394.
- ROSOLATO, G., « La voix : entre corps et langage », dans *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
- ROSOLATO, G. « Hystérie : névrose d'inconnu », *Topique*, n° 41, 1988.
- ROSOLATO, G., « Le signifiant de démarcation et la communication non verbale », dans *Eléments de l'interprétation*, Paris, Gallimard, 1983, p. 63-82.

- ROUCHY, J.C. « L'identification, processus groupal », dans J. Rouchy, *Le groupe, espace analytique: Clinique et théorie*, Toulouse, Érès, 2008, pp. 83-98.
- ROUCHY, J.C. « Processus archaïque et psychanalyse du lien », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 62, 2014, pp. 53-65.
- ROULOT, D., « Les marches du délire », *Psychiatries*, n°80/81, 1987, 5/6, Revue Française des Psychiatres d'Exercice Privé.
- ROUSSILLON, R., *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.
- ROUSSILLON R., « Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise », in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 130-146.
- ROUSSILLON, R., « Métapsychologie des processus et transitionnalité », *Revue française de psychanalyse*, 1995/5, Vol. 59, p. 1375-1519.
- ROUSSILLON, R., *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 1999.
- ROUSSILLON, R., *Le plaisir et la répétition*, Paris, Dunod, 2000.
- ROUSSILLON, R., « Historicité et mémoire subjective. La troisième trace », *Cliniques méditerranéennes 1* (n° 67), 2003, p. 127-144.
- ROUSSILLON, R., « Décomposition clinique du sadisme », *Revue Française de Psychanalyse*, n° 4-2002, p. 1167-1180.
- ROUSSILLON, R., « L'objet "médium malléable" et la réflexivité », dans R. Roussillon, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Dunod, Paris, 2009, pp. 37-50.
- ROUSSILLON, R. « Le besoin de créer et la pensée de D.W. Winnicott », *Le Carnet PSY*, 152(3) : 40-45, 2011. doi:10.3917/lcp.152.0040.
- RUFFIOT A., voir EIGUER.
- RUTSCHKY, K. *Schwarze Pädagogik. Quellen zur Naturgeschichte der bürgerlichen Erziehung*. Herausgegeben und eingeleitet von Katharina Rutschky. 8. Aufl. München, 2001
- SAGLIO-YATZIMIRSKY, M.-C., *La voix de ceux qui crient. Rencontre avec des demandeurs d'asile*, Paris, Albin Michel, 2018.
- SAKELLARIOU D.-P., *Approche psychanalytique de la psychose : structure, logique, clinique, éthique*, Psychologie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2011.
- SALLE, G., voir ARTIERES.
- SAMI-ALI M., « Étude de l'image du corps dans l'urticaire », *Revue française de psychanalyse*, XXXIII, 2, (1969), p. 201-206.
- SANTAMARIA M., *La mise en œuvre d'une politique publique par des entrepreneurs de cause : L'exemple de la politique d'asile et d'accueil des réfugiés et l'association Forum Réfugiés*,

- IEP Aix-Marseille / Univ. Aix-Marseille III, Mém. DEA Sc. pol. comparative, Dir. Christophe Traïni, 2002.
- SANTIAGO-DELEFOSSE M. et DEL RIO CARRAL M. (dir.), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé*, Paris, Dunod, 2017.
- SCARRY, E., *The body in Pain: The Making and Unmaking of the World*, New York et Oxford, 1985.
- SCHWARTZ, B., «Memory as a Cultural System: Abraham Lincoln in World War II», *American Sociological Review*, 61 (5), 1996, p. 908-927.
- SEARLES H., *L'effort pour rendre l'autre fou*, (1965), Gallimard, Paris, Folio essais, 1977.
- SELIGMAN, M. E. P., « The President's address. The APA 1998 Annual Report », *American Psychologist*, vol. LIV, n° 8, août 1999, p. 559-562.
- SEMELIN, J., « Les rationalités de la violence extrême », *Critique internationale*, 6, 2000, p. 143-158.
- SEMELIN, J., *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, 2005.
- SHENTOUB V., « Présentation du mode d'interprétation du TAT », *Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives*, n° 33, 1986, « Le narcissisme », p. 59-65. DOI : <https://doi.org/10.3406/clini.1986.1448>.
- SIDERIS, N., *Εσωτερική διγλωσσία. Μορφή και λειτουργία στο φροϋδικό ασυνείδητο* [Diglossie interne. Forme et fonction dans l'inconscient freudien], Athènes, Καστανιώτης, 1994.
- SIRONI, F., *Bourreaux et victimes : Psychologie de la torture*, Paris, Odile-Jacob, 1999.
- SIRONI, F. & BRANCHE, R., « La torture aux frontières de l'humain » in *Revue internationale des sciences sociales*, 174(4), p. 591-600. doi:10.3917/riss.174.0591, 2002.
- SIRONI, F., « Bourreaux et victimes : Entretien entre Martine Gallard et Françoise Sironi », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2003/3 (n° 108), p. 78-92. doi:10.3917/cjung.108.0078.
- SKINNER, Q., *Foundations of modern political Thought*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- SKINNER, Q., *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Hobbes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- SKINNER, Q., *Liberty before Liberalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- SMADJA, CL., « L'impératif de retour au calme », *Revue française de psychosomatique* 2/2007 (n° 32), p. 71-79.

- SOKAL, A., et BRICMONT, J., *Les impostures intellectuelles*, Odile Jacob, 1997, éd. revue et corrigée, Le Livre de Poche, n° 4276, 1999.
- SOLER C., *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose*, coll. Psychanalyse, dirigée, par SAURET M.-J. & BRUNO P., Toulouse, P.U.M., 2002.
- SPINOZA, B. DE, *Éthique*, présenté et traduit par Bernard Pautrat, Points, coll. Essais, 2014.
- STEIN, C., *Les Érinnyes d'une mère. Essai sur la haine*, Quimper, Calligrammes, 1987.
- STENGERS I. et SCHLANGER J., *Les concepts scientifiques*, Paris, La découverte, Gallimard, Folio, 1988.
- SZWEC, G. *Au bout du rouleau*, Paris, PUF, 2021.
- TAP, P., « Identité et exclusion », *Connexions*, n° 83(1), 53-78, 2005. doi:10.3917/cnx.083.0053.
- TERENO S., SOARES I., MARTINS E. *et al.*, « La théorie de l'attachement : son importance dans un contexte pédiatrique », *Devenir*, 2007/2 (Vol. 19), p. 151-188. DOI : 10.3917/dev.072.0151. URL : <https://www.cairn.info/revue-devenir-2007-2-page-151.htm>.
- TISSERON S., *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, 1995.
- TISSERON, S., *Mémoire et création*, 2003, publié sur le site libertaire.free.fr/tisseron6.html.
- TOMASELLA, S., *La traversée des tempêtes. Renaître après un traumatisme*, Paris, Eyrolles, 2011.
- TOROK, M. « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », RFP, 32 (4), 1968.
- TOROK. M., voir ABRAHAM.
- TOUTENU D., « Crime et narcissisme : à propos du passage à l'acte criminel », *Revue Française de Psychanalyse*, n°3-2003, pp. 983-1003.
- TRICHET, Y., « La clinique freudienne de l'entrée dans la psychose », in *Recherches en psychanalyse*, 12(2), 2011, p. 196-205. doi:10.3917/rep.012.0196.
- TROISIER, H., *Piera Aulagnier*, Paris, PUF, 2015.
- TURNER V., "Liminality and Communitas" in *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*, Chicago, Aldine Publishing, (1969), p. 94-130, <http://faculty.trinity.edu/mbrown/whatisreligion/PDF%20readings/TurnerVictor%20Liminality%20and%20Communitas.pdf>
- TURQUET P. M., « Menaces à l'identité personnelle dans le grand groupe. Etude phénoménologique de l'expérience individuelle dans les groupes », (1965), *Bulletin de Psychologie*, 1974, Psychologie sociale clinique et psychanalyse, p. 133-158. TUSTIN F., *Autisme et psychose de l'enfant*, Le Seuil, Paris, 1977 et 1982.
- TUSTIN F., *Les états autistiques chez l'enfant*, Le Seuil, Paris, 1986.
- TUSTIN F., *Le trou noir de la psyché – Barrières autistiques chez les névrosés*, Le Seuil, Coll. « La couleur des idées », Paris, 1989.

- TUSTIN F., *Autisme et protection*, Le Seuil, Paris, 1992.
- URWIN, C., voir HENRIQUES.
- VACHERET, CL., « Le photolangage, une médiation thérapeutique un bref historique des théories groupales », *Le Carnet PSY* 1/2010 (n° 141), p. 39-42.
- VALABREGA, J.-P., « Les notions de Pictogramme et de Potentialité – psychotique – dans l'œuvre de Piera Aulagnier », *Topique* 1/2001 (n° 74), p. 119-122.
- VALLUY, J., « Xénophobie de gouvernement, nationalisme d'État », *Cultures & Conflits – Sociologie politique de l'international* (dir. J. Valluy), mai 2008, n° 69 – « Institutionnalisation de la xénophobie » (dir.: Observ.i.x), numéro 4 de la revue en ligne *Asylon(s)*, mai 2008 : <http://terra.rezo.net/rubrique139.html>.
- VALLUY, J., *Rejet des exilés - Le grand retournement du droit de l'asile*, Éditions Du Croquant, 2009, http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/Rejet_des_exiles_VALLUY.pdf.
- VAN ERKELENS, A., « Comment est géré un Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile lorsqu'il donne lieu à une convention entre l'État et une association ou une entreprise ? », *TERRA-Ed.*, "Collection Synthèses", décembre 2005.
- VAN GENNEP, A., *The Rites of Passage*, Chicago, University of Chicago, 1960.
- VAN RILLAER J., *Les illusions de la psychanalyse*, Bruxelles, 1980.
- VENN, C., voir HENRIQUES.
- VEYNE, P., *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971.
- VINAY, A., « La construction relationnelle et affective des personnes sans domicile fixe : quels attachements ? », *Annales Médico-Psychologiques*, 169 (2011), p. 496-502.
- VINAY, A., « Approche psychologique : comment penser le sujet dans l'action sociale ? », in *Contrat et contractualisation dans le champ éducatif, social et médico-social*, Presses de l'EHESP, 2013, p. 39-48.
- VINAY, A., *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et de l'adolescent*, Dunod, 2014.
- VINAY, A., « Précarité et stigmates : usage du corps chez les personnes sans domicile fixe », *Champ Psy*, 2015/2 (n° 68), p. 125-140.
- VOLKAN, V., ITZKOWITZ, N., «Modern Greek and Turkish Identities and the Psychodynamics of Greek-Turkish Relations» in A. Robben & M. Suarez-Orozco, *Cultures under Siege. Collective Violence and Trauma*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 131-154.
- WAINRIB, S., « La psychanalyse, une question de subjectivation ? » *Le Carnet PSY*, Editions Cazaubon, 2006/5 n° 109, p. 23-25.
- WAINRIB, S., voir RICHARD.

- WAINTRATER, R., « Le pacte testimonial » in *Actes du Colloque international sur « Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis »*, Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° 52, Bruxelles, juillet-septembre 1996, p. 123-126.
- WAINTRATER, R., « Ouvrir les images. Les dangers du témoignage », in J. Ménéchal et coll. (éd.), *Le risque de l'étranger*, Paris, Dunod, 1999.
- WAINTRATER, R., « Le pacte testimonial, une idéologie qui fait lien ? », *Revue Française de Psychanalyse*, 2000/1, Vol. 64, p. 201-210.
- WAINTRATER, R., « Le pacte testimonial », in Jean-François Chiantaretto (éd.), *Témoignage et trauma, implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2004, p. 65-99.
- WAINTRATER, R., « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique* 3/2005 (n° 92), p. 95-110.
- WAINTRATER, R., « Robert Antelme ou l'espoir de la parole », *Confrontations psychiatriques*, 2008, n° 48, p. 326-335.
- WALDENFELS, B., *Topographie de l'étranger*, Paris, Van Dieren, 2010.
- WALKERDINE, V., voir HENRIQUES.
- WATZLAWICK, P., *How Real is Real* (New York, éd. Random House, 1976), traduit en français sous le titre *La Réalité de la Réalité* (Paris, Seuil, 1978).
- WEBER M., « Types de domination », *Économie et société*, cité par Lüdtke, A. in « La domination comme pratique sociale », traduction d'Alexandra Oeser avec la collaboration de Fabien Jobard, *Sociétés contemporaines*, 99-100(3), (2015), p. 17-63. doi:10.3917/soco.099.0017.
- WHYTE, W.-F., *Street corner society, La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 1995 (traduction de l'américain, 1re édition : 1943).
- WIART, Y., *L'attachement, un instinct oublié*, Paris, Albin Michel, 2011.
- WIDLÖCHER, D., « Affect et empathie », *Revue française de Psychanalyse*, t. LXIII, n° 1, 1999.
- WIDLÖCHER D., « Amour primaire et sexualité infantile : Un débat de toujours », *Sexualité infantile et attachement*, P.U.F, Coll. « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 2000 (1ère éd.), p. 1-55.
- WINNICOTT, D.-W., « L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma », (1949) in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Science de l'homme, Payot, 1992.
- WINNICOTT, D.-W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard, Paris, 1975.
- WINNICOTT D.-W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (1951), *Jeu et Réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 7-39.
- WINNICOTT, D.-W., 1951. « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1983, p. 109-125.

- WINNICOTT, D.W. 1958. « La capacité d'être seul », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, PBP, 1969, p. 205-213.
- WINNICOTT D.-W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, (1958), Payot, Paris, 1970 (1ère éd.).
- WINNICOTT, D, « Le passage de la dépendance à l'indépendance dans le développement de l'individu » (1963), dans *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1970, p. 43-54.
- WINNICOTT D.-W., *Processus de maturation chez l'enfant*, (1965), Payot, Paris, 1970 (1ère éd.).
- WINNICOTT, D.-W., « Cure » (1970), *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1988.
- WINNICOTT, D.W. 1971. « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », dans *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard, 1975.
- WINNICOTT D.-W., *La nature humaine* (1988), Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1990.
- WINNICOTT, D.-W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, (1989), Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2010.
- WHYTE, W.-F, *Street corner society, La structure sociale d'un quartier italo-américain*, (1943), Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui, 1995.
- ZALTZMAN, N., « *Homo sacer* : l'homme tuable » in Nathalie Zaltzman (éd.), *La résistance et l'humain*, Paris, PUF, 1999, p. 5-24.
- ZARADER, M. *Heidegger et les paroles de l'origine*, Paris, Vrin, 1990.
- ZARKA, J., « Témoignages et écrans » et « Mémoire et témoignages : dénormalisation, normalisation, normativité », in *Actes de la 2^e rencontre internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, *Bulletin de la fondation Auschwitz*, n° 53, Bruxelles, octobre-décembre 1996.
- ZIGANTE F., BORGHINE A., GOLSE B., « Narrativité des enfants en psychothérapie analytique : évaluation du changement », dans *La psychiatrie de l'enfant*, 1/2009 (Vol. 52), p. 5-43.
URL: <http://www.cairn.info/revue-la-psychiatrie-de-l-enfant-2009-1-page-5.htm>;
DOI : [10.3917/psy.521.0005](https://doi.org/10.3917/psy.521.0005)
- ZILKHA, N., « Le rapport moi-surmoi et la subjectivation », *Revue française de psychanalyse*, 2012/5, Vol. 76, p. 1665-1671.

B. Théorie et création littéraires, narratologie et sciences du langage

ADAM, J.-M., *Les textes : Types et Prototypes*, Paris, Nathan, 1992.

- ADAM, J.-M., NOLKE, H., *Approches modulaires*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999.
- ADAM, J.-M., *Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, 2005.
- AMOSSY, R., *Les Idées reçues, sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991.
- AMOSSY, R., *Stéréotypes et Clichés* (avec A. Herschberg Pierrot), Paris, Nathan, 1997.
- AMOSSY, R., *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2006 (2^e édition).
- ANDERSEN H.C., « Les habits neufs de l'empereur » (1837), dans *Contes*, Paris, LGF, 1987, p. 46.
- ANSCOMBRE, J. C., DUCROT, O., *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga, 1983.
- AUSTIN, J. L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
- AUTHIER-REVUZ, J., « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : Éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26, 1982, p. 91-151.
- AUTHIER-REVUZ, J., « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, 19^e année, n° 73, mars 1984, *Les Plans d'Énonciation*, p. 98-111.
- AUTHIER-REVUZ, J., « Énonciation, méta-énonciation et approches du sujet », in R. Vion (éd.), *Les sujets et leurs discours - Énonciation et interaction*, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 63-79.
- BACHMANN, C., LINDENFELD, J., SIMONIN, J., *Langage et communications sociales*, Paris, LAL Credif – Hatier, 1981.
- BAKHOUCHE B., voir VERDELHAN-BOURGADE.
- BAKHTINE, M., *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977.
- BALLY, C., *Le langage et la vie*, Genève, Droz, 1965, 3^e éd.
- BALLY, C., *Traité de stylistique française*, Genève, Librairie de l'Université, vol. I, 1970, 5^e éd.
- BARTHELEMY C., DEMANGEAT M., « Le roman familial et son expression littéraire. René Crevel », *Imaginaire & Inconscient*, 2006/2 (n° 18), p. 55-70. DOI : 10.3917/imin.018.0055.
URL : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2006-2-page-55.htm>.
- BARTHES, R., « Le mythe aujourd'hui », in *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p.179-233.
- BARTHES, R., *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.
- BARTHES, R., *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985.
- BECKETT, S., *En attendant Godot*, Minuit, Paris, 1952.
- BERELSON, B., *Content Analysis in Communication Research*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1952.
- BADRINATHAN, V., PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., RACINE, O. ET SZENDE, T. (eds.). *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages,*

cultures, identities : challenges, tools, strategies, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2022.

BERRENDONNER, A., voir KERBRAT-ORECCHIONI.

BERTHOUD, A.-C., MONTADA, L., *Modèles du discours en confrontation*, Berne, Peter Lang, 2000.

BLANCHET A. et al., *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod, 1985.

BLANCHET, A., voir aussi GHIGLIONE.

BONNAFOUS S. éd. et al. (Groupe Saint-Cloud), *L'image candidate à l'élection présidentielle de 1995. Analyse des discours dans les médias*, Paris, L'Harmattan, 1999.

BOUTAN P. voir VERDELHAN-BOURGADE.

BOYER-WEINMANN, M., *La relation biographique : enjeux contemporains*, Seyssel, Editions Champ Vallon, collection Détours, 2005.

BRONCKART, J.P., *Activité langagière, textes et discours : pour un interactionnisme socio-discursif*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1997.

CARROLL, L., *De l'autre côté du miroir* (titre original : *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There*), 1871.

CHARAUDEAU, P., voir MAINGUENEAU.

CHAROLLES, M. & al., *Le discours, représentations et interprétations*, Nancy, PUN, 1990.

CHEVALLARD, Y., *Sur l'analyse didactique*, Publications de l'IREM d'Aix-Marseille, 1988.

CHEVALLARD, Y., MERCIER, A., *Sur la formation historique du temps didactique*, IREM d'Aix-Marseille, 1987.

CHILTON, P.A., voir WODAK.

CLEMENT C.-B., « De la méconnaissance : fantasme, texte, scène » in *Langages*, 8^e année, n°31, Sémiotiques textuelles, 1973, p. 36-52 DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.1973.2234> www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1973_num_8_31_2234.

COIRIER, P., GAONAC'H, D., PASSERAULT, J.M., *Psycholinguistique textuelle, Approche cognitive de la compréhension et de la production des textes*, Paris, Armand Colin / Masson, 1996.

COSNIER, J., voir KERBRAT-ORECCHIONI.

COSTE, C., *Bibliothèque Barthes*, Paris, Points, Seuil, 2010.

COULON, J., voir KERBRAT-ORECCHIONI.

COURTINE, J.J., « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en Analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langage*, n° 62, Paris, Larousse, 1981.

- CULIOLI A., *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, tome 2, Paris, Ophrys, 1999.
- DE CERTEAU, M., *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975.
- DECHERF, G. « Le traumatisme dans la famille : origines, réactions de défense », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, vol. 42, no. 1, 2004, pp. 27-50.
- DE LATOUR É., « Voir dans l'objet : documentaire, fiction, anthropologie », *Communications*, n° 80, 2006, EHESS/Le Seuil, pp. 183-198.
- DEMOS T. J., *The Migrant Image: The Art and Politics of Documentary During Global Crisis*, Duke University Press, 2013.
- DESANTI, D., « Étapes de la littérature soviétique – La formation de l'homme nouveau », *La nouvelle critique*, n° 26, mai 1951.
- DESCOMBES, V., « Le pouvoir d'être soi. Paul Ricoeur. Soi-même comme un autre », *Critique*, Paris, Revue générale des publications françaises et étrangères, tome 47, nos 529-530, juin-juillet 1991, p. 545-576.
- DESGOUTTEJ.-P., *L'utopie cinématographique, Essai sur l'image, le regard et le point de vue*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- DIDI-HUBERMAN G., *Images malgré tout*, Paris, Minuit, 2003.
- DIDI-HUBERMAN G., *Remontages du temps subi. L'œil de l'histoire*, 2, Paris, Les éditions de Minuit, 2010.
- DOSSE F., « L'importance de l'œuvre de Paul Ricoeur », in *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, vol. 152, octobre-novembre-décembre 2006.
- DUCROT, O., *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980.
- DUCROT, O., *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- DUCROT, O., *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1998, 3^e éd.
- DUCROT, O., voir aussi ANSCOMBRE.
- D'UNRUG, M.-C., *Analyse de contenu et acte de parole, de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Éditions Universitaires, 1974.
- ÉTIENNE R., voir VERDELHAN-BOURGADE .
- FAROCKI H., « Comment montrer des victimes », *Trafic*, n°70, 2009.
- FAIRCLOUGH, N., *Language and power*, Londres, Harlow-Longman, 1989.
- FAIRCLOUGH, N., *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language*, Londres, Harlow-Longman, 1995.

- FAIRCLOUGH, N., WODAK, R., «Critical Discourse Analysis» in T.A. Van Dijk (éd.), *Discourse Studies. A Multidisciplinary Introduction*, vol. 2 : *Discourse as Social Interaction*, Londres, Sage, 1997, p. 258-284.
- FAIRCLOUGH, N., «Critical Discourse Analysis as a method in social scientific research» in M. Meyer & R. Wodak (éd.), *Methods of Critical discourse analysis*, Londres, Sage, 2001, p.1-13.
- FAIRCLOUGH, N., *Analyzing discourse: Textual analysis for social research*, Londres, Routledge, 2003.
- FAIRCLOUGH, N., «A dialectical–relational approach to critical discourse analysis in social research» in R. Wodak & M. Meyer (éd.), *Methods of Critical Discourse Analysis* (2^e édition), Londres, Sage, 2009, p.162-186.
- FILLIETAZ, L., voir ROULET.
- GAONAC'H, D., voir COIRIER.
- GARMADI, J., *La sociolinguistique*, Paris, PUF, 1981.
- GENETTE, G., *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- GENETTE, G., *Métalepse*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004.
- GHIGLIONE, R. et MATALON, B., *Les enquêtes sociologiques : théories et pratique*, Armand Colin, Paris, 1978.
- GHIGLIONE, R., BEAUVOIS, J.-L., CHABROL C., & TROGNON, A. *Manuel d'analyse de contenu*, Paris, Armand Colin, 1980.
- GHIGLIONE, R., « *Je vous ai compris* » ou *l'analyse du discours politique*, Paris, Armand Colin, 1989.
- GHIGLIONE, R., BLANCHET, A., *Analyse de contenu et contenus d'analyse*, Paris, Dunod, 1991.
- GIRARD, R., *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.
- GIRARD, R., *Achever Clausewitz*, Paris, Flammarion, [2007] 2011.
- GREADY, P., «Autobiography and the “Power of Writing”. Political Prison Writing in the Apartheid Era», *Journal of Southern African Studies*, 19 (3), 1993, p. 489-523.
- GREIMAS, A.J., *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Larousse, 1966.
- GRESILLON, A., MAINGUENEAU, D., « Polyphonie, proverbe et détournement », *Langages* n° 73, 1984.
- GROBET, A., voir ROULET.
- GUILHAUMOU, J., « À propos de l'analyse de discours : les historiens et le “tournant linguistique” », *Langage et Société*, n° 65, 1993, p. 5-38.

- GUILHAUMOU, J., MALDIDIER, D., ROBIN, R., *Discours et archive*, Liège, Mardaga, 1994.
- GUILHAUMOU, J., « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèses* 1 (n° 38), 2000, p. 105-118.
- HAILLET, P., *Le conditionnel en français, une approche polyphonique*, Paris, Ophrys, 2002.
- HARLOW, B., *Barred: Women, Writing, and Political Detention*, Hanovre, Wesleyan University Press, 1992.
- HAUBRICHS W., PITZ M., « Tradition onomastique et construction de mythes. Les noms des prologues de la loi salique », *Nouvelle revue d'onomastique*, n° 51, 2009, p. 131-166. DOI : https://doi.org/10.3406/onoma.2009.1513www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_2009_num_51_1_1513.
- HILLESUM E., *Une vie bouleversée : journal (1941-1943)*, Paris, Seuil, 1995
- HIRSCH, M., *Family Frames: Photography, Narrative and Postmemory*, Harvard University Press, 1997.
- HUET R., « La voix des naufragés. Dire sa souffrance dans des associations d'écoute et de prévention du suicide », *Communication & langages*, 2015/4 (N° 186), p. 45-62. DOI : 10.4074/S0336150015014040. URL: <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2015-4-page-45.htm>
- JAKOBSON, R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.
- JAKOBSON, R., *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976.
- JAKOBSON, R., *Éléments de linguistique générale* (1 et 2), Paris, Minuit, 1981.
- JAPIN A., *Le noir au cœur blanc*, Gallimard, Paris, 2000.
- KANIMBA MISAGO, C., « Les instruments de la mémoire », *Gradhiva* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 03 décembre 2010, consulté le 06 juin 2016. URL : <http://gradhiva.revues.org/745>.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., COSNIER, J., COULON, J., BERRENDONNER, A., *Les voies du langage*, Paris, Bordas/Dunod, 1982.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., MOILLAUD, M., *Le discours politique*, Lyon, PUL, 1984.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *Les interactions verbales*, vol. 3, Paris, Armand Colin, 1994.
- KOPF, M., *Trauma und Literatur : Das Nicht – Erzählbare erzählen, Assia Djebar und Yvonne Vera*, Francfort-sur-le-Main, Brandes & Apsel, 2005.
- KRAMSCH, C., *Interaction et discours dans la classe de langue*, Paris, Hatier, 1984.
- KRESS, G., VAN LEEUWEN, T., *Reading Images. The Grammar of Visual Design*, Londres / New York, Routledge, 1996.
- KRIEG-PLANQUE A., *Analyser les discours institutionnels*, Armand Collin, Paris, 2012.

- KRISTEVA, J., « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman », *Critique*, t. XXXIII, n° 239 (avril 1967).
- KRISTEVA, J., *Σημειωτική, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- KRZYZANOWSKI, M., voir WODAK.
- LABOV, W., *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1976.
- Langages* n° 13, « Analyse du discours », Paris, Didier/Larousse, mars 1969.
- Langages* n° 23, « Le discours politique », Paris, Didier/Larousse, sept. 1971.
- LARRUE, J., voir TROGNON.
- LECLERC J., *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 20 mars 2006 (site internet : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca>).
- L'ÉCUYER, R., « L'analyse de contenu : notion et étapes », in Deslauriers, J.-P. (dir.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Sillery, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1987, p. 49-65.
- L'ÉCUYER, R., *Méthodologie de l'analyse développementale des contenus. Méthode GPS et concept de soi*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1990.
- LINDEPERG S., « Vie en sursis, images revenantes. Sur *Respite* de HarunFarocki », *Trafic*, n°70, 2009.
- LINDENFELD, J., voir BACHMANN.
- MAINGUENEAU, D., *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette, 1976.
- MAINGUENEAU, D., *Nouvelles tendances en Analyse du discours*, Paris, Hachette, 1987.
- MAINGUENEAU, D., *L'analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.
- MAINGUENEAU, D., *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996.
- MAINGUENEAU, D., *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod, 1998.
- MAINGUENEAU, D., CHARAUDEAU, P., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- MAINGUENEAU, D., *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- MAINGUENEAU, D., voir aussi GRESILLON.
- MALDIDIER, D., voir GUILHAUMOU.
- MARCELLESI, J.-B., *Le Congrès de Tours, études sociolinguistiques*, Paris, Le Pavillon, 1971.
- MERCUEL A., « « Aller vers... » en psychiatrie et précarité : l'opposé du « voir venir... » ! », *Rhizome*, 2018/2 (N° 68), p. 3-4. DOI : 10.3917/rhiz.068.0003. URL : <https://www.cairn.info/revue-rhizome-2018-2-page-3.htm>
- MEYER, M., *Logique, langage et argumentation*, Paris, Hachette, 1982.

- MICHAUX, C., « Le proverbe dans la théorie de la polyphonie », *Paremia* n° 6, 1997, p. 393-398.
- MILLER, K., *Communication theories: perspectives, processes and contexts*, New York, McGraw-Hill, 2005 (2^eéd.).
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil, 1994.
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., *La pragmatique aujourd'hui : Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, 1998.
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., *Pragmatique du discours (de l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours)*, Paris, Armand Colin, 1998.
- MOILLAUD, M., voir KERBRAT-ORECCHIONI.
- MONTADA, L., voir BERTHOUD.
- MURY, G., « Note sur le style des communistes », *La nouvelle critique*, n° 100, novembre 1958.
- NINEY F., *L'épreuve du réel à l'écran. Essai sur le principe de réalité documentaire*, Bruxelles, Editions De Boeck Université, coll. "Arts et cinéma", 2000.
- NOLKE, H., voir ADAM.
- OCTAPODA-LU, E., « “Dans ce pays ou l'autre, j'ai été étrangère” : altérité, mythe et mondialisation. Vieillir en exil - MimikaKranaki et les écrivains de la diaspora grecque » in A. Montandon, Ph. Pitaud (éd.), *Actes du colloque « Vieillir en exil... »* organisé par le CRLMC, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.
- OLLIVIER-YANIV, C., « Analyse du discours institutionnel et sociologie compréhensive : vers une anthropologie des discours institutionnels », *Mots. Les langages du politique*, n° 71, 2003.
- OLLIVIER-YANIV, C., « Conjuré le désordre discursif. Les procédés de “lissage” dans la fabrication du discours institutionnel », *Mots. Les langages du politique*, n° 81, 2006.
- OLLIVIER-YANIV, C., « Discours politiques, propagande, communication, manipulation », *Mots. Les langages du politique* [en ligne], n° 94, 2010 (mis en ligne le 6/11/2012, consulté le 8/9/2012). URL : <http://mots.revues.org/19857>.
- ORWELL, G., *1984*, Paris, Gallimard, 1950.
- PASSERAULT, J.M., voir COIRIER.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., « Miguel de Unamuno ; comment on fait un roman : le roman de l'étrangéisation », *L'Intranquille* n° 6-7, 2001, p. 109-126.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., « Danilo Kiš, la disparition étrangéisée », *L'Intranquille* n° 6-7, 2001, p. 127-159.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., « L'écriture comme cénotaphe, à propos de Danilo Kiš », in Catherine Coquioéd., *L'histoire trouée. Négation et témoignage*, Paris, L'atalante, 2004.

- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F. « Politiques linguistiques apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale », in Thomas SZENDE, *les Défis de la diversité*, 2009, p. 27-48.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., « Le janissariat ou Au nom de l'Empire, au nom de la nation, au nom du parti, au nom de la Race », in *L'Image de la période ottomane dans les littératures balkaniques*, Cahiers Balkaniques n°36-37 2007-2008, sous la direction de Frosa Pejoska-Bouchereau, INALCO, Paris, 2010.
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., 2014. « Littérature et génocide : l'écriture testimoniale des enfants », Yod [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 12 avril 2014. URL : <http://yod.revues.org/1965> ; DOI : 10.4000/yod.1965
- PEJOSKA-BOUCHEREAU, F., *L'émigration. Du fait social à la coutume*, Peter Lang, Bruxelles, 2018.
- PETITCLERC, A., « Introduction aux notions de *contexte* et d'*acteurs sociaux* en *Critical Discourse Analysis* », *Semen* [en ligne], n° 27, 2009, mis en ligne le 29/12/2009, consulté le 18/12/2011 ; URL : <http://semen.revues.org/8540>.
- RABATEL, A., *Homo Narrans, pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, 2 vol., Limoges, Lambert-Lucas, 2008.
- REBOUL, A., voir MOESCHLER.
- REGARD, J., *Manipulation - Ne Vous Laissez Plus Faire*, Paris, Organisation Éditions, 2004.
- REISIGL, M., WODAK, R., *Discourse and Discrimination: Rhetorics of Racism and Antisemitism*, Londres / New York, Routledge, 2001.
- RICŒUR, P., *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955.
- RICŒUR, P., *Temps et récit*, 1. « L'intrigue et le récit historique », 3. « Le temps raconté », Paris, Seuil, 1983.
- RICŒUR, P., *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.
- RICŒUR, P., *Autour de la psychanalyse*, (1986), Paris, Seuil, 2008.
- RICŒUR, P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- RICŒUR, P., *La critique et la conviction*, Paris, Hachette, 1995.
- RICŒUR, P., « Fragile identité : respect de l'autre et identité culturelle », prononcé au Congrès de la Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, Prague, octobre 2000.
- RICŒUR, P., *Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- RICŒUR, P., *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 2004.
- ROBIN, R., *Histoire et linguistique*, Paris, A. Colin, 1973.
- ROBIN, R., voir GUILHAUMOU.

- ROULET, E., *La description de l'organisation du discours*, Paris, Didier, 1999.
- ROULET, E., FILLIETAZ, L., GROBET, A., *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Peter Lang, 2001.
- SADOUL, G., « Le sujet contre le sujet », *La nouvelle critique*, n° 8, juillet-août 1949.
- SEARLE, J.R., *Sens et expression, étude de théorie des actes du langage*, Paris, Minuit, 1982.
- SEIDEL, M., *Exile and Narrative Imagination*, New Heaven & Londres, Yale University Press, 1986.
- SELESKOVITCH D. et LEDERER, M., *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier érudition, 1984.
- SERRA, C., « Traitement discursif et conversationnel des représentations sociales », *Revue Tranel* (Travaux neuchâtelois de linguistique), 32, 2000, p. 77-90.
- SIMONIN, J., voir BACHMANN.
- SZENDE, T. (Ed.). *Politiques linguistiques, apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale : les défis de la diversité*. Paris, Éditions des archives contemporaines, 2009.
- SZENDE, T. *Second Culture Teaching and Learning: An Introduction*, Bern, Peter Lang, 2014.
- SZENDE, T. *The Foreign Language Appropriation Conundrum: Micro Realities & Macro Dynamics*, Brussels, PIE - Peter Lang, 2016.
- SZENDE, T. *Form, Use, Consciousness : Key Topics In L2 Grammar Instruction*, Brussels: Peter Lang, 2020.
- SZENDE, T. MEDHAT-LECOCQ, H. & NEGGA, D. (Eds.) *Traduction et apprentissage des langues. Entre médiation et remédiation*, Paris: Éditions des Archives contemporaines, 2015.
- SZENDE, T. & ALAO, G., *Pragmatic and Cross-Cultural Competences*, Bruxelles, Peter Lang, 2019.
- SZENDE, T. & LAURIAN, A-M. (Eds.). *Les mots du rire: comment les traduire*, Bern, Peter Lang 2000.
- STEIN, C., *Les Érinyes d'une mère. Essai sur la haine*, Quimper, Calligrammes, 1987.
- TERRENOIRE J.-P. « Images et sciences sociales : l'objet et l'outil », *Revue française de sociologie*, n° 26, 1985, p. 509-527.
- TISSERON S., « Des raisons d'utiliser les images pour informer sur la réalité et de la difficulté à ne pas confondre le document et le monde », *Communications*, EHESS, n° 80, 2006, pp. 65-76.
- TOURNIER, M., *Des mots en politique. Propos d'étymologie sociale*, Paris, Klincksieck, 1997.
- TOURNIER, M., « Des mots en histoire », in Y. Beauvois, C. Blondel (éd.), *Qu'est-ce qu'on ne sait pas en histoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998.

- TREMBLAY, V.-L., « La structure mytho-rituelle de l'imaginaire camusien », *The French Review*, vol. 62, n° 5, avril 1989.
- TROISIER H., *Piera Aulagnier*, Paris, PUF, 2015.
- TROGNON, A. A., LARRUE, J., *Pragmatique du discours politique*, Paris, Armand Colin, 1994.
- TURNER V., "Liminality And Communitas", in *The Ritual Process: Structure And Anti-Structure*, Chicago, Aldine Publishing, 1969, p. 94-130.
- TULLY, J. (éd.), *Meaning and Context : Quentin Skinner and his Critics*, Oxford/Princeton, 1988.
- VALERY, P., *La liberté de l'esprit. Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, 1945 (éd. Folio).
- VAN DIJK, T.A., «Context and cognition. Knowledge frames and speech act comprehension», *Journal of Pragmatics*, 1, 1977, p. 211-232.
- VAN DIJK, T.A., WODAK, R. (éd.), «Critical Discourse Analysis», n° spécial de *Discourse & Society*, 4 (2), Londres, Sage, 1993.
- VAN DIJK, T.A., «Opinions and Ideologies in the Press», in A. Bell & P. Garrett (éd.), *Approaches to Media Discourse*, Oxford, Blackwell, 1998.
- VAN DIJK, T.A., «Macro Contexts», texte revu de la conférence donnée pour la *First International Conference on Discourse and Intercultural Relations*, Université de Murcia, septembre 2004, en ligne : <http://www.discourses.org/UnpublishedArticles/Macro%20contexts.htm> [consulté le 25/2/2006].
- VAN DIJK, T.A., *Discourse and Context. A sociocognitive approach*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- VAN DIJK, T.A., *Discourse and Power*, Houndsmills, Palgrave MacMillan, 2008.
- VAN DIJK, T.A., *Society in Discourse. How Context Controls Text and Talk*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- VAN LEEUWEN, T., «Genre and Field in Critical Discourse Analysis: A Synopsis», *Discourse & Society*, 4 (2), Londres, Sage, 1993, p. 193-223.
- VAN LEEUWEN, T., «The Representation of Social Actors», in C.R. Caldas-Coulthard & M. Coulthard (éd.), *Texts and Practices: Readings in Critical Discourse analysis*, Londres, Routledge, 1996, p. 32-70.
- VAN LEEUWEN, T., *Introducing Social Semiotics*, Londres, Routledge, 2005.
- VAN LEEUWEN, T., *Discourse and Practice: New Tools for Critical Discourse Analysis*, New York, Oxford University Press, 2009.
- VAN LEEUWEN, T., voir aussi KRESS.

- VERDIER M., « Anthropologie linguistique », in Catherine Détrie, Paul Siblot, Bertrand Verine et Agnès Steuckardt (dir.), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Honoré Champion, 2017.
- VICTORRI B., « À la recherche de la langue originelle », in Jean-Louis Dessalles, Pascal Picq, Bernard Victorri (éd.), *Les origines du langage*, 2006, p. 75-131.
- WODAK, R. et al., *The discursive construction of national identity*, 1999 (2^e édition : Édinburgh, Edinburgh University Press, 2009).
- WODAK, R., «What CDA is about», in M. Meyer & R. Wodak (éd.), *Methods of Critical discourse analysis*, Londres, Sage, 2001, p. 1-13.
- WODAK, R., «Critical Discourse Analysis», in C. Seale, G. Gobo et al. (éd.), *Qualitative Research Practise*, Londres, Sage, 2004, p. 197-213.
- WODAK, R., CHILTON, P.A. (éd.), *A New Agenda in (Critical) Discourse Analysis: Theory, Methodology and Interdisciplinarity*, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins, 2005.
- WODAK, R., KRZYZANOWSKI, M. (éd.), *Qualitative Discourse Analysis for the Social Sciences*, Basingstoke, Palgrave, 2008.
- WODAK, R., «“Us” and “Them”: Inclusion/Exclusion - Discrimination via Discourse», in G. Delanty, P. Jones & R. Wodak (éd.), *Migration, Identity, and Belonging*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008, p. 54-78.
- WODAK, R., *The Discourse of Politics in Action. Politics as Usual*, BasingstokeHoundmills, Palgrave MacMillan, 2009.
- WODAK, R., voir aussi FAIRCLOUGH, REISIGL, VAN DIJK.

Annexe - CV

Identité

Nom : Alexopoulos de Girard
Prénoms : Christina, Efrossyni

Etudes et Formation

Habilitation à Diriger des Recherches en psychologie clinique en cours de préparation à l'Université de Strasbourg sous la direction de Mme Marie-Frédérique Bacqué.

Etudes doctorales :

- Qualification à la section 15 du CNU (2013, 2018, 2023).
- Qualification à la section 16 du CNU (2020).
- Soutenance d'une première thèse de **Langues, Littératures et Sociétés à l'INALCO**, obtenue avec « Très Honorable » (2012) et menée sous la direction de Mme Joëlle Dalègre (section 22).
 - Sujet : « Des représentations mémorielles de la guerre civile grecque, depuis le conflit jusqu'à la dictature des colonels dans le discours des vainqueurs et des vaincus ».
 - Composition du jury : Méropi Anastassiadou, PU, Maria Couroucli, Directeur de recherches au CNRS, Joëlle Dalègre, MCF/HDR, Christina Koulouri, PU, Anastassia Tsoukala MCF/HDR, Odette Varon Vassard, expert.
- Soutenance d'une seconde thèse en **Recherches en psychanalyse et psychopathologie à Paris 7**, obtenue avec « Très honorable » (2019) et menée sous la direction de M. Ouriel Rosenblum (section 16).
 - Sujet : « Des narrations d'expériences extrêmes engageant le social à l'accompagnement thérapeutique de sujets en exil et en précarité, confrontés à des traumatismes majeurs avant, pendant et après leur parcours migratoire : une remontée aux sources relationnelles, corporelles, verbales et artistiques de la narrativité. »

- Composition du jury : Houria Abdelouahed, MCF/HDR, Alix Bernard, MCF, Sharman Levinson, MCF, FrosaPejoska-Bouchereau, PU, OurielRosenblum, PU, Aubeline Vinay, PU.

Etudes postdoctorales

2020-2021 :

- **Post-doctorat à l'Université d'Angers**, travaillant sur la thématique de l'adoption forcée.
- **Post-doctorat à l'Université de Strasbourg**, travaillant sur le deuil et la mort liés au Covid 19 dans le cadre d'un programme interuniversitaire.

Parcours littéraire et linguistique :

Lettres classiques : DEUG (1998), Licence (2004) à Paris IV.

Sciences du Langage : Licence (1998), Maîtrise, mention Bien, (2000) à Paris IV.

Lettres modernes : DEUG (1997), Licence (1998), Maîtrise, mention Très Bien (2000), DEA, mention Très Bien (2001) à Paris IV.

Parcours en langues :

Grec moderne : Licence (2005), Maîtrise, mention Très Bien (2006) à l'INALCO.

Espagnol : Diplôme « supérieur II » du Centre culturel espagnol Cervantès à Paris.

Licence LLCER d'espagnol de l'université Paris X – Nanterre (2022).

Russe : Diplôme « supérieur II » du Centre culturel russe à Paris.

Anglais : Diplôme d'anglais « First certificate » du British Council.

Parcours en anthropologie sociale et ethnologie :

Anthropologie sociale et ethnologie : Master 2 à l'EHESS (2016), mention Très Bien.

Parcours en psychologie clinique :

Enseignements fondamentaux en psychanalyse (1998) à Paris VIII.

Licence, mention Très Bien (2013), Master I, mention Très Bien (2014), Master II, mention Très Bien (2015) en Sciences Humaines Cliniques UFR d'Etudes psychanalytiques, Paris VII.

Titre de psychologue clinicienne. Numéro ADELI : 939317558.

Parcours en art-thérapie et psychodrame :

Master 2 en art-thérapie spécialité arts plastiques, mention Bien (2017) à Paris V,

Master 2 en art-thérapie spécialité dramathérapie, mention Bien (2018) à Paris V.

Formation en psychodrame auprès de la Fédération des Ateliers de psychanalyse sur deux ans.

Pratique du psychodrame analytique sur deux ans au CMP de la Roquette à Paris XI.

Concours

Classée troisième au concours national pour un poste de Maître de Conférences en psychologie sociale à l'Université de la Réunion en 2020.

Classée troisième au concours national pour un poste de Maître de Conférence en psychologie clinique à l'Université Paris Nord en 2021.

Classée deuxième au concours national pour un poste de Maître de Conférence en didactique du grec à l'INALCO en 2023.

Expériences professionnelles

- Chercheuse associée au Réseau de Recherche sur le Racisme et l'Antisémitisme.
- Chercheuse associée au Département de psychologie de l'Université de Chypre.
- J'ai dirigé le service de psychologie clinique de l'institut d'oncologie GOC pendant deux ans, j'ai fait des thérapies psycho-dynamiques, j'y ai assuré la coordination des consultations et la mise en place de l'unité de soins palliatifs de l'hôpital. En tant que directrice, j'ai pu développer un triple pôle d'actions : psychodiagnostique et psychothérapeutique, recherche en psycho-oncologie et enseignement et formation pour les équipes médicales.
- Pratique de l'enseignement à l'université : à Lille 3 (pendant un an), à Paris 7 (pendant deux ans) et l'INALCO (pendant douze ans), à l'Université de Strasbourg (pendant un an), à celle d'Angers (pendant trois ans), à l'Université Catholique de l'Ouest pendant deux ans.
- Pratique dans la formation continue en psychologie et psychopathologie pour adultes auprès de l'INECAT depuis 4 ans.
- Pratique de l'interprétation et de la traduction auprès de réfugiés dans différentes associations par le biais du cabinet de traduction Rick.
- Participation au projet de collaboration de l'association Famille – France – Humanité et du centre de recherches PLIDAM/INALCO pour l'enseignement du français à un public d'allophones sous la direction de Céline Peigné et de Nicolas Delhopital.
- Pratique de la clinique d'orientation psychodynamique depuis 15 ans.
- Pratique du psychodrame pendant deux ans.

Expériences professionnelles dans l'enseignement et la recherche

2023-2024 :

Enseignante vacataire à l'Université Catholique de l'Ouest

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en psychologie clinique dans l'enseignement à distance pour les étudiants de l'Université Catholique de l'Ouest.

<https://www.uco.fr/fr/faculte-sciences-humaines-et-sociales>

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en didactique des langues au sein de la Faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'Université d'Angers.

<https://formations.univ-angers.fr/fr/offre-de-formation/master-lmd-MLMD/arts-lettres-langues-ALL/master-didactiques-des-langues-KV247EKX.html>

2022-2023 :

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en psychologie clinique dans l'enseignement à distance pour les étudiants de l'Université Catholique de l'Ouest.

<https://www.uco.fr/fr/faculte-sciences-humaines-et-sociales>

Directrice de mémoire de Master 1 et 2 en didactique des langues au sein de la Faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'Université d'Angers.

<https://formations.univ-angers.fr/fr/offre-de-formation/master-lmd-MLMD/arts-lettres-langues-ALL/master-didactiques-des-langues-KV247EKX.html>

Enseignante vacataire à Paris 13 en psychologie.

2021-2022 :

Enseignante vacataire à l'Université d'Angers (97,9 heures)

Tâches d'encadrement, activités d'enseignement et responsabilités pédagogiques à l'Université d'Angers.

- Encadrement de quatre mémoires de Master 2 de didactique de langues. Mémoire et stage H5DLUMS
- Cours Commun
 - M2 DDL / Diffusion du français en pays anglophones
 - M2 DDL/ Didactique langues, littératures cultures à distance
 - M2 Didactique politiques linguistiques TICE/ProDiLaLic distance / R UE201 Méthodologie de mémoire H5DLU201
- Psychologie clinique sociale en Licence 1, 3.
- Licence 1 : CM en Histoire et épistémologie de la psychologie.
- Licence 3 : TD en psychologie clinique sociale.
- Licence 3 : CM en Approche clinique du champ social : culture, identité, discours.
Séminaires de Master 1 et 2
- Master 1 de psychologie : Réflexions épistémologiques dans le champ clinique
- Master 2 « Psychologie du traumatisme » (parcours « contextes cliniques ») : Méthodologie appliquée aux psychotraumatismes
- Master 2 « Didactique des langues » : Méthodologie de mémoire

2020-2021 :

Enseignante vacataire à l'Université d'Angers (124h)

Tâches d'encadrement, activités d'enseignement et responsabilités pédagogiques à l'Université d'Angers.

- Encadrement de six mémoires de Master 2 de didactique de langues.
- Psychologie clinique sociale en Licence 1 et 3 (3 groupes de TD).
- Séminaire de Master 1 sur le sujet et l'approche biographique.
- Séminaire de Master 2 sur les méthodes appliquées au psycho-traumatisme : groupe et écriture.

Enseignante vacataire à l'INALCO

- Séminaire de master 2 en anthropologie et oralité.

2019-2020 :

ATER à l'Université d'Angers - 192h

- Psychologie clinique sociale en Licence 1, 2 et 3
- Enseignement transversal sur le handicap
- Séminaire de Master 1 IDS Intervention et développement social / Développement et actions sociales territoriales

Tableau récapitulatif

L1 : semestre 1 - 4 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 3 - 1 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 4 - 1 CM de 12h en Psychologie clinique sociale (moitié de la promotion des L2)

L2 : semestre 4 - 3 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

L2 : semestre 3 – CM de Mineure, 8h destiné à des étudiants de la Faculté LLSH hors psychologie

L3 : semestre 5 – 4 TD de 12h en Psychologie clinique sociale

Master 1 Intervention et Développement social ; 12h50 Développement et actions sociales et territoriales

Master 1 Psychologie, Séminaire ; 1h50

Master 2 Conférence dispensée dans le cadre de la présentation de sa recherche sur la clinique de l'exil aux nouveaux mastérisants de l'université d'Angers et de Nantes (journée mutualisée du 6 novembre 2019) au campus d'Angers.

Chargée culturelle du projet *Dialogue entre artistes et chercheurs* à l'EHESS

<https://www.ehess.fr/fr/inventformes-linvention-formes-repr%C3%A9sentation-l%C3%A8re-mondialisation%C2%A0>

Formation de 2x3h sur la gestion du stress et la prévention du suicide à l'**Université de Créteil**.

Intervenante à l'INECAT : Cycle de conférences de psychopathologie clinique et d'anthropologie sociale.

2018-2019 :

ATER à la Faculté des Langues de l'Université de Strasbourg - 192h

- Didactique des langues et des civilisations
- Littérature et langue grecques du Moyen Âge à nos jours
- Histoire et sociétés (Histoire du XIXe et XXe s.)
- Civilisation sur textes traduits
- Contacts des langues et des civilisations (transferts culturels, récits des voyageurs, politiques culturelles en Europe)

Intervenante à l'École de Psychopraticiens sur l'intervention auprès des réfugiés.

Intervenante à l'INECAT pour un enseignement de psychologie clinique et d'anthropologie sociale.

Responsable d'un séminaire doctoral pluridisciplinaire à l'INALCO sur la thématique de l'exil : « Être réfugié en Europe et dans les Balkans du XXe et du XXIe siècles : définitions, représentations, commémorations et témoignages. »

Intervenante au séminaire doctoral du Professeur FrosaBouchereau à l'INALCO : Langue étrangère, langue étrangéisée.

2017-2018 :

Lectrice à l'INALCO.

Cours de production orale et écrite en Licence.

Chargée de TD d'anthropologie sociale à l'IHSS à Paris 7.

Chargée de TD en « Etudes de textes en histoire et épistémologie de la psychologie à Paris 7 ».

Organisation d'un cycle de conférences en histoire et en anthropologie à l'INALCO autour de la thématique des conflits dans l'Europe du XXe siècle.

2016-2017 :

Lectrice à l'INALCO.

Cours de production orale et écrite en Licence.

Interventions régulières dans le cadre du séminaire du master 2 « Oralité et anthropologie ».

Intervention dans le cadre du séminaire « Lieux, pratiques et discours de mémoire » du Musée du Quai Branly.

Chargée de TD en « Etudes de textes en histoire et épistémologie de la psychologie à Paris 7 ».

2007-2016 :

Chargée de cours de grec moderne et de méthodologie universitaire à l'INALCO.

2006 - 2007 :

Chargée de cours de grec moderne à l'université Lille 3.

Expériences associatives

- Présidente de l'association Famille, France-Humanité qui vient en aide aux personnes en situation d'exil et/ou de précarité.
- Trésorière de l'ARIMEP (Association pour la Recherche et l'Intervention Muséale en Psychologie <http://arimep.org/>)

Expériences dans des sociétés savantes

- Membre de la société de thanatologie CIEM Centre International des Etudes sur la Mort <https://www.ciem-thanatologie.com/en/who-are-we/christina-alexopoulos/>

Expériences cliniques en tant que psychologue clinicienne et art-thérapeute

Institut d'oncologie GOC

Je dirige le service de psychologie clinique de l'institut d'oncologie GOC, je fais des thérapies psycho-dynamiques, j'y assure la coordination des consultations et j'interviens dans la mise en place de l'unité de soins palliatifs de l'hôpital.

Centres de rétention administrative

Je suis intervenue dans différents centres de rétention administrative avec l'association Famille, France-Humanité.<http://ffhumanite.org/>

Campement du Pont de Landy à Aubervilliers

Je suis intervenue dans le campement comme psychologue clinicienne pendant quatre mois avec l'association Famille, France-Humanité.<http://ffhumanite.org/>J'y ai assuré des séances d'art thérapie groupale et des consultations individuelles.

Gymnase de la Porte de Clichy

Pendant toute la durée d'ouverture du gymnase de la rue Fragonard aux populations précaires qui y ont trouvé refuge en hiver 2020, j'y ai assuré des groupes de parole.

Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Jaurès géré par l'Association Aurore à Boulogne-Billancourt :

Depuis mai 2018, j'interviens comme psychologue clinicienne auprès de migrants en centre d'hébergement d'urgence pour des migrants venus d'Afghanistan, d'Erythrée, d'Ethiopie, de Somalie et du Soudan.

Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Geoffrey Oryema géré par l'Hôtel social 93 à Bobigny :

Depuis 2015, j'interviens comme psychologue clinicienne auprès de réfugiés dans des campements et en centre d'hébergement d'urgence : entretiens cliniques, suivi thérapeutique, soutien psychologique, accompagnement dans la réalisation de récits de vie auprès de patients originaires d'Afrique (Soudan et Guinée), projets de réhabilitation psychosocial menés avec l'équipe. Je travaille avec des interprètes qui sont des stagiaires psychologues bilingues.

Camp de réfugiés :

En été 2016, j'ai pu intervenir auprès des réfugiés de Calais et de Grande-Synthe dans le cadre d'un partenariat organisé par l'USPC avec Médecins du Monde. Pratique des maraudes.

En 2019-2020, j'ai assuré des maraudes et des interventions ponctuelles, de court, de moyen ou de long terme auprès des personnes résidant aux campements d'Aubervilliers ainsi qu'au Gymnase Fragonard à la Porte de Clichy.

Art-thérapie et médiations artistiques :

En 2017-2018, je suis intervenue pendant un an comme dramathérapeute au CATTP de Bondy et comme art-thérapeute en arts plastiques à l'association Aurore.

En 2016-2017, je suis intervenue pendant un an comme art-thérapeute, en arts-plastiques à l'Institut Mutualiste Montsouris et comme dramathérapeute auprès de l'Association « 13 Or de Vie » en charge des victimes de terrorisme.

En 2015-2016, je suis intervenue comme psychologue au CMP-Enfants de Montreuil où j'ai animé des ateliers terre et du jeu théâtral avec des enfants psychotiques et autistes.

Psychodrame :

Pendant deux ans (2016-2018), je suis intervenue comme psychodramatiste en psychodrame psychanalytique au CMP de la rue de la Roquette à Paris.

Foyer d'adultes polyhandicapés

Intervention psychologique dans un foyer pour adultes polyhandicapés, autistes et psychotiques en Grèce, pendant quatre mois en été 2015. J'ai mené des entretiens cliniques avec certains sujets qui avaient accès au langage et travailler à partir de médiations thérapeutiques, en collaboration avec un ergothérapeute (ateliers de peinture et d'argile). J'ai également participé au travail d'élaboration d'une équipe pluridisciplinaire, sensibilisée aux processus de réhabilitation psychosociale.

Croix Rouge : clinique de l'enfance et troubles autistiques

UDAP-Croix Rouge : intervention clinique dans le cadre d'un projet de remédiation cognitive pour enfants autistes (méthode TEACCH) en 2014 dans une démarche qui associait l'approche d'orientation cognitive à un travail d'élaboration et de supervision, mené sous la direction d'une psychanalyste pendant une année. Il m'avait semblé intéressant de découvrir les apports et les limites de chaque approche mais aussi de leur combinaison, pour dégager leurs spécificités épistémologiques, leurs divergences et/ou convergences en termes d'objectifs thérapeutiques et les conditions de leur utilisation dans un dispositif bifocal.

Hôpital psychiatrique

Intervention clinique à l'hôpital psychiatrique d'Etampes au service de Guy Dana en 2013 : animation d'un atelier de théâtre auprès de patients psychotiques et coanimation d'un groupe de parole, pendant une année.

Compétences acquises

Formation : parcours pluridisciplinaire allant des études en lettres classiques et modernes aux sciences cliniques (études psychanalytiques) en passant par les sciences du langage, l'anthropologie sociale et l'histoire des représentations. Expérience personnelle du plurilinguisme, de l'enseignement du français langue étrangère, pratique de la traduction et de l'interprétariat, travaux en sociolinguistique et en ethnologie.

Intérêts scientifiques : intérêt confirmé pour les travaux pluridisciplinaires autour des études mémorielles, des sources testimoniales, de l'analyse de discours. Connaissance approfondie de la clinique de l'exil. Travaux en cours sur la subjectivation, la narrativité, la groupalité. Recherches autour de l'articulation de l'individuel et du collectif dans l'accompagnement psychosocial des publics fragilisés, dans le traitement de la grande précarité, dans le processus de réhabilitation par des pratiques de médiations artistiques. Souhait de continuer à travailler sur l'articulation entre histoire, anthropologie et psychologie pour des phénomènes qui concernent les relations intercommunautaires, le fait religieux, les constructions identitaires. Pratique de l'utilisation des supports audiovisuels et des nouvelles technologies pour la recherche en sciences sociales, depuis la constitution du corpus jusqu'à la valorisation du travail effectué. Investissement dans des projets de collaboration entre artistes et chercheurs.

Expérience dans la recherche : pratique de l'organisation des manifestations scientifiques en collaboration avec des universités françaises ou étrangères. Expérience de la mise en place des partenariats avec des centres de recherches étrangers (ASKI, EKKE et EMIAN à Athènes). Expérience de la participation active aux axes de différents centres de recherches : INALCO (CEB / CREE), Paris 7 (CRPMS), Université de Strasbourg (GEO), EHESS (IIAC), Université d'Angers (BePsyLab). De nombreuses publications à des revues françaises et étrangères.

Pratique de l'enseignement : enseignement de la psychologie clinique sociale en Licence et en Master, des pratiques de l'anthropologie sociale, de l'analyse de discours à la Faculté d'Angers; bonne connaissance du champ théorique de la didactique des langues et de l'enseignement de la civilisation ; pratique pédagogique confirmée dans l'enseignement transversal de la méthodologie et du grec à l'INALCO. Pratique de l'enseignement de l'anthropologie sociale, de l'oralité (traditions orales), de la littérature grecque, de l'histoire du XIXe et du XXe siècles, de l'histoire de la psychanalyse, de la psychopathologie et de la psychologie clinique.

Expériences techniques : maniement d'outils audio-visuels ayant permis la réalisation de différents documents filmiques, compétences numériques.

Aptitudes sociales : sens de l'organisation et du travail en équipe pluridisciplinaire, expérience dans la recherche transversale. Désir de m'investir dans une dynamique de groupe pour mener des projets de recherche à caractère européen ou international.

Activités de recherche scientifique

Equipes de collaboration

Actuellement chercheuse associée à

- L'Inalco – PLIDAM
- L'Inalco - CREE
- L'Université de Strasbourg - SuLiSom

- L'Université Catholique de l'Ouest
- Collaborations passées avec
- L'Université de Strasbourg - GEO
 - Paris 7 - CRPMS
 - L'EHESS - IIAC
 - L'Université d'Angers - CLiPsy
 - L'Université Paris Nord Sorbonne

Organisation et participation à des journées d'études, des colloques et des stages

Juin 2023 : Participation au Colloque *(In)action et Culpabilité* à l'Université de Fribourg en Suisse. <https://events.unifr.ch/inaction-culpabilite/fr/> Présentation intitulée "Appropriation d'enfants et guerre contre-insurrectionnelle : entre violence de classe et violence de genre."

Juin 2023 : **Organisation** du troisième volet du colloque international sous forme de SYMPOSIUM dans le cadre du CONGRES de l'ARIC 2023 - Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte migratoire post-colonial : une mise en pratique interculturelle, Québec. "SA8: Autobiographical memory, life stories and transmission in a migratory and post-colonial context: an intercultural approach" in Laval, Canada.

<https://www.ediq.ulaval.ca/evenements/colloque-international-memoire-autobiographique-recit-de-vie-et-transmission-en-contexte-insulaire-interculturel-et-post-colonial>
https://www.ediq.ulaval.ca/sites/ediq.ulaval.ca/files/uploads/Autres%20-%20nouvelles/PROG-M%C3%A9moire-WEB-DEFINITIF_FINAL.pdf

Intervention intitulée « Mémoire autobiographique, polyphonie narrative et jeux de miroir dans la clinique de l'exil »

Mars 2023 : Présentation à l'IMISCOE Spring Conference 15-17 Mars 2023

« Postcolonial Migrations: Heritages, Specificities, Mobilizations, organisé par l'URMIS à l'Université de la Côte d'Azur ». [“*What is the moral debt of the former colonial power?*”]

https://migpost.sciencesconf.org/data/pages/2023_IMISCOE_SPRING_CONFERENCE.pdf

Décembre 2022 : **Organisation du second volet** du colloque international Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial.

Octobre 2022 : **Organisation** du colloque international *Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial*. **Intervention intitulée** : « Le traumatisme de la guerre de 1974 et de l'exil à l'intérieur de l'île dans des narrations de chypriotes grecs ».<https://ufr-lsh.univ-reunion.fr/fileadmin/Fichiers/LSH/BTCR/Manifestations/Colloques/Prog-Coll-Memoire-5-10-2022.pdf>

Septembre 2022 : **Intervention** au colloque organisé par l'université de Strasbourg (SuLiSoM) et RESCIF et intitulé *Les psychothérapies familiales*. Intervention intitulée « Se reconstruire psychiquement après une maladie incurable sur fond de maltraitance infantile ». <https://sulisom-colloques.fr/event/colloque-de-sulisom-et-rescif-sur-les->

psychotherapies-familiales/

Juin 2022 : **Intervention** à la 19^e conférence internationale annuelle de l' IMISCOE (International Migration Research Network) consacrée à la temporalité de la migration *Migration and time: Temporalities of mobility, governance and resistance*. Présentation intitulée « Du risque de la mort pendant le parcours migratoire à la reconstruction d'une identité *post mortem* pour les personnes décédées et leurs communautés d'appartenance » et réalisée avec Rachid Oualahal, MCF à l'Université de la Réunion <https://www.imiscoe.org/news-and-blog/news/network-news/1349-19th-imiscoe-annual-conference-june-29-july-1-2022-oslo>

Mai 2022 : **Intervention** au colloque du Département « Modern Languages and Literatures » de l'Université de Peterborough (Canada) *De la culpabilité. Une notion aujourd'hui bafouée ?* intitulée « De l'assignation, identification et assimilation à l'affranchissement : travail thérapeutique et sentiment de culpabilité chez des prisonniers politiques torturés. »

Novembre 2021 : Intervention au colloque *Les enveloppes psychiques*, organisé par l'Université de Besançon, intitulée « Le travail thérapeutique auprès de personnes exilées dans ses fonctions de restauration de la contenance interne, de création de liens intersubjectifs, de réhabilitation des appartenances groupales ». <https://enveloppsychique.sciencesconf.org/resource/page/id/7>

Mai 2021 : Intervention au colloque *Psychotrauma et soins, d'hier à aujourd'hui, les enfants dans la guerre*, intitulée « L'accompagnement thérapeutique de personnes en situation d'exil, confrontées à des expériences traumatiques majeures avant, pendant et après leur parcours migratoire. » <https://www.memorializieu.eu/colloque-psychotrauma-et-soins-dhier-a-aujourd'hui-les-enfants-dans-la-guerre-2/>

Mai 2021 : Participation à la journée d'études *De la transcription de l'oralité aux pratiques orales de l'écrit* organisée par The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal / Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain), l'Université de Plovdiv "Paissi Hilendarski" (Bulgarie) et l'INALCO (France). Intervention intitulée « Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque ».

Avril 2021 : **Participation** à la table ronde *Le récit de vie en oralité* organisée par le groupe de recherche Oralités du Monde - ODM (PLIDAM, Inalco). Intervention intitulée « Récit de vie, récit testimonial ». <http://www.inalco.fr/evenement/recit-vie-oralite>

Avril 2021 : **Organisation** du colloque des jeunes chercheurs de l'Université d'Angers *Familles à l'épreuve de la migration : quelles transmissions ?* **Participation** au colloque intitulée « Du sens de l'engagement politique entre histoire familiale et violence étatique » <https://fammig.sciencesconf.org/resource/page/id/4>

Mars 2021 : Discutante avec Janvier Sanchis Zozaya à l'atelier-séminaire GETRAVIM de Manon Bourguignon, Alice Dermitzel et Muriel Katz, « Mise à mal du processus de deuil chez les proches de disparus : perspectives critiques au sujet des notions de deuil, dépressivité, mélancolie ».

Novembre 2020 : Conférence à l'Université de Lausanne dans le cadre du séminaire organisée par Mme Muriel Katz et le réseau international GeTraVIM/Larpsydis sur la question de la disparition : « Se reconstruire après la disparition des siens : quelques questions de recherche clinique auprès de demandeurs d'asile originaires du Darfour. »

Novembre 2020 : **Participation** au colloque *Rroms d'Europe et des Balkans*, organisé par le PLIDAM et l'INALCO. Intervention intitulée « De quoi l'Ange blond dans son inquiétante étrangeté est-il le nom, le symbole ou le symptôme ? Discours, représentations et pratiques autour d'enfants rroms dans l'espace public ».

Avril 2020 : **Participation** au colloque *Tissage et mé-tissage du lien social contemporain*, organisé par le CRPMS de l'Université de Paris en partenariat avec la Société Psychanalytique Marocaine (SPM). Intervention intitulée « Border le trou, broder au crochet : quand la métaphore du tissage relate le travail thérapeutique dans la clinique du trauma et de l'exil ». (Manifestation reportée)

Avril 2020 : **Participation** au pré-colloque *Familles à l'épreuve de la migration : quelle(s) transmission(s) ?* organisé par le BePsyLab, l'Université d'Angers, l'Université Paris 13, USPC, l'Université de Franche-Comté et Enjeux. Intervention intitulée « Du sens de l'engagement politique, entre histoire familiale et violence étatique. » (Manifestation reportée) **Membre du comité organisateur** du pré-colloque « jeunes chercheurs ».

Février 2020 : **Participation** au cycle de conférences « Identités, filiations et parentalité organisé par l'Université d'Angers avec une intervention intitulée « L'homme qui traversa deux fois le désert ». <http://enfance-jeunesse.fr/cycle-de-conferences-identites-filiations-et-parentalite-2019-2020/>

Décembre 2019 : **Participation** au colloque *Trauma et Création*, organisé par l'Université Catholique d'Angers et l'Université d'Angers. Intervention intitulée « Du processus de création à l'élaboration du traumatisme : la place des médiations artistiques dans l'accompagnement de personnes en situation d'exil. » <https://recherche.uco.fr/sites/default/files/fichiers/plaquette-trauma-et-creation.pdf>

Novembre 2019 : **Organisation** du colloque international *Politiques migratoires et enjeux cliniques de la traduction* par l'INALCO/PLIDAM et par Paris 7. **Intervention** intitulée *La traduction dans le travail clinique avec des migrants allophones*. <http://www.inalco.fr/evenement/politiques-migratoires-enjeux-cliniques-traduction>

Novembre 2019 : **Participation** au colloque international *Mort traumatique, Deuil traumatique* organisé par SULISOM et l'Université de Strasbourg. Intervention intitulée « Expérience migratoire et mort traumatique : aspects du travail clinique avec des personnes migrantes confrontées à des expériences de morts traumatiques ». <https://mort-deuil-traumatique.fr/>

Octobre 2019 : **Participation** au colloque sur *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, organisé par le Département de Sociologie de l'Université de Nantes.

Intervention intitulée « La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique ».

Octobre 2019 : **Participation** à la table ronde de l'Université d'Angers organisée par Confluences sur *Trauma et expression de soi*. Intervention à partir du récit de vie de StéphanosStéphanou sur « L'écriture de soi en tant que médiation thérapeutique ».

Juin 2019 : **Organisation** des journées d'études *Fonctions des images dans les frictions de la globalisation* dans le cadre du projet Inventformes, financé par la Fondation Carasso en partenariat avec l'EHESS dont je suis coordinatrice. Le projet porte sur la thématique « L'invention des formes de représentation à l'ère de la mondialisation : artistes et chercheurs en dialogue ». **Intervention** intitulée : « *Le sujet dans le processus créatif : mise en récit, traduction intersémiotique et élaboration d'expériences traumatiques liées à l'exil dans un atelier d'art* ». <https://www.ehess.fr/fr/inventformes-linvention-formes-repr%C3%A9sentation-l%C3%A8re-mondialisation%C2%A0>

Juin 2019 : **Intervention** aux Journées d'études *Clinique et enfermement*, organisées à Paris 7 par l'Institut Humanités Sciences et Sociétés. Intervention intitulée « Entre exil et emprisonnement : travail clinique auprès de migrants confrontés à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leur pérégrination ».

Mai 2019 : Journées d'Etudes *Reconfigurations identitaires et revendications indépendantistes* organisées par l'Université de Strasbourg, **intervention** intitulée « Pratiques linguistiques, représentations sociales et constructions identitaires : le cas du macédonien en Grèce. »

Janvier 2019 : Colloque Enfance – Psy, **intervention** intitulée « La petite fille aux girafes ».

Mai 2018 : **Intervention de clôture** au colloque *Figures et enjeux de la traduction*, organisé par Houria Abdelouahed (Paris 7/CRPMS) et Beatriz de Santos (Paris 7/CRPMS).

Avril 2018 : **Intervention** au colloque *Les tabous en didactique des langues et des cultures : aspects linguistiques, littéraires et culturels* organisé par le PLIDAM/INALCO. Intervention intitulée « La guerre civile grecque : un conflit impossible à nommer ? »

Janvier 2018 : **Intervention** dans les journées d'études de MIGROBJETS intitulées *Circulation des objets de la culture matérielle des exilés dans les nouveaux médias et construction de la figure du migrant dans l'espace public*. Intervention intitulée « *Le récit de l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides : un objet des migrants ?* »

Novembre 2017 : **Intervention** dans le colloque de Paris 5 *Création et créativité*. Intervention intitulée « Rencontre créative de différentes formes de narrativité ».

Octobre 2017 : **Organisation** d'une journée doctorale à l'université de rentrée de l'ED de Paris 7 autour des *Nouvelles perspectives en psychanalyse*. **Intervention** intitulée « Médiations corporelles et psychanalyse ».

Avril 2017 : **Intervention** au premier congrès international de traductologie à Paris X Nanterre, dans l'atelier *Les concepts psychanalytiques et leur éclairage sur la traduction*, intitulée « Quelques apports psychanalytiques sur le processus de traduction de l'extra-verbal ».

Février 2017 : **Intervention** au séminaire du Musée du Quai Branly intitulé *Lieux, pratiques, discours de la mémoire* » intitulée « Mémoires de guerre civile, quelles narrations ? Affiches, photos, dessins et chansons en Grèce et en Espagne pendant et après la guerre civile ».

Février 2017 : **Membre du comité organisateur** du colloque *Les réfugiés : entre urgence du soin et suspension politique. Comment penser la prise en charge et agir ?* **Intervention** intitulée « La narrativité, entre psychanalyse et art thérapie ».

Décembre 2016 : **Organisation** d'une journée d'études, coorganisée par Paris 7 et l'INALCO, *L'oralité entre psychanalyse et anthropologie*. **Intervention** intitulée « L'objet naît dans la haine : aux origines d'une ambivalence historique entre psychanalyse et anthropologie. »

Juin 2016 : **Stage doctoral** auprès des réfugiés à Calais et à Dunkerque, dans le cadre de la co-organisation d'un travail de terrain par l'USPC, les MDM et le COMEDE.

Juin 2016 : Participation à l'université d'été coorganisée par Paris 7, Sciences Po et l'université Kapodistrienne d'Athènes. **Intervention** intitulée « D'un exil à l'autre, les portes closes de l'Europe ».

Mai 2016 : **Participation** au Festival des cinémas d'Europe du Sud-est. Projection du moyen métrage de Christina Alexopoulos, « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes ».

Février 2016 : **Participation** aux journées doctorales de Paris 5, intitulées « Résistance(s) » organisées par le laboratoire « Psychologie Clinique, Psychopathologie, Psychanalyse » de l'Université Paris Descartes. **Intervention** intitulée « Narration d'expériences extrêmes : cadre et enjeux de la transmission testimoniale ».

Mai 2015 : Participation au colloque international des néo-hellénistes des universités francophones à Strasbourg, autour de la thématique *Manger en Grèce*. **Intervention** intitulée « Les pratiques alimentaires des immigrés musulmans de Grèce entre interdits traditionnels et stratégies d'adaptation ».

Décembre 2014 : **Membre du comité scientifique** de la journée d'études organisée à l'INALCO, *Le mataroa, un voyage toujours actuel*. **Intervention** intitulée « Les aspects transgénérationnels de la transmission testimoniale ».

Juin 2014 : **Membre du comité organisateur** de la journée d'études de l'INALCO *Entre écriture testimoniale et récit autobiographique : l'histoire de vie de Katina Latifi*.

Intervention intitulée « Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire ».

Juin 2014 : **Membre du comité organisateur** du colloque de l'INALCO sur l'auteur Eugène Trivizas. **Intervention** intitulée « *Le Dernier chat noir* : entre conte pour enfants et fable animalière, une allégorie contre le racisme et les logiques d'exception ».

Juin 2014 : **Participation** à la journée d'études de l'INALCO, *Grèce-Roumanie : regards croisés au XXe siècle*. Intervention intitulée « Réfugiés grecs de la guerre civile en Roumanie : moyens de communication, activité éditoriale et production radiophonique ».

Juin 2014 : **Participation** au colloque international du PLIDAM (INALCO) *Politique et idéologies en didactique des langues : acteurs et discours*. **Intervention** intitulée : « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires : le cas du macédonien dans la Grèce des années 30 et 40 ».

Décembre 2013 : **Membre du comité organisateur** du colloque de l'INALCO sur les *Témoignages des Balkans des années 40*. **Intervention** intitulée « Expression testimoniale des acteurs de la guerre civile grecque : groupalité interne et mouvements de subjectivation. »

Juin 2013 : **Membre du comité organisateur** du XXIII^e Congrès des néo-hellénistes des universités francophones, *Les élites grecques modernes. Identités, modes d'action, représentations*, organisé par l'INALCO. **Intervention** intitulée « Représentations du rébétiko chez les élites intellectuelles de gauche entre la guerre civile et la dictature des colonels ».

Décembre 2012 : **Participation** au colloque de l'INALCO sur *Le roman de l'étrangéisation*. Intervention intitulée « L'étranger dans l'idéal civilisationnel en temps de guerre ».

Mai 2012 : **Participation** au colloque de l'Université de Thessalie à Volos, *Γεφυρώνοντα τις γενιές: Διεπιστημονικότητα και αφηγήσεις ζωής στον 21^ο αιώνα. Προφορική Ιστορία και άλλες Βιο-ιστορίες*. [En réunissant les générations : pluridisciplinarité et récits de vie au XXI^e siècle. Histoire orale et autres bio-histoires.] Intervention intitulée « Le rôle du témoin dans la réception des témoignages d'expériences extrêmes ».

Avril 2012 : **Organisation** à l'INALCO d'une table ronde intitulée « L'insupportable similarité de l'autre » sur l'œuvre de Gazmend Kapllani.

Décembre 2011 : **Membre du comité d'organisation** du colloque *Dynamiques sociales, convergences et divergences intercommunautaires à Chypre, à l'aube du XXI^e siècle*, co-organisé par l'INALCO et l'Université de Nicosie. Intervention s'intitulant « Reconnaître la souffrance des deux bords, au-delà de la logique identitaire ».

Décembre 2011 : **Membre du comité d'organisation** du colloque *Les Femmes des Balkans sous l'Occupation*, coorganisé par l'INALCO et le Centre National de Recherches en Sciences Sociales de Grèce (EKKE). Communication portant sur « L'identité de « résistante » dans les récits de vie des prisonnières politiques de la guerre civile grecque ».

Décembre 2011 : **Organisation** d'une table ronde à l'INALCO autour de la thématique : *Expressions testimoniales des années 40 en Grèce*. Communication portant sur « Une approche pluridisciplinaire de l'expression testimoniale ».

Décembre 2011 : **Participation** au colloque international de l'INALCO, *Mémoire de violence et écritures balkaniques*. Communication portant sur « La mémoire de la violence dans les récits des années 40 ».

Septembre 2011 : **Participation** au festival de Die, consacré à la Grèce : deux conférences portant sur « La mémoire de la guerre civile en Grèce » et « La dictature des colonels, ruptures et continuités » ; une intervention sur « L'évolution de la question chypriote » dans une table ronde consacrée aux *Relations gréco-turques*.

Juin 2011 : **Participation** au colloque international *Mouvements de migration dans la Grèce des années 40*, organisé par l'Université de Thrace à Komotini. Communication s'intitulant « Histoire de nom et enjeux identitaires dans le récit de vie de Goce Kanzurov ».

Mai 2011 : **Participation** au colloque international des néo-hellénistes des universités francophones à Montpellier, autour de la thématique *l'Hellénisme, rupture et continuité*. Titre de l'intervention « Le "peuple ennemi", discours sur l'identité nationale et stigmatisation de l'altérité dans la propagande rééducative du gouvernement grec des années 50 ».

Novembre 2010 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO *Écritures Balkaniques*, « Les activités radiophoniques des communistes grecs réfugiés dans le bloc de l'Est : mémoires d'oralité et histoires d'écriture parallèle ».

Juin 2010 : **Participation** au colloque international organisé par le CEB à l'INALCO sur les *Écritures Balkaniques*. Sujet d'intervention : « L'aventure éditoriale des communistes grecs réfugiés aux pays de l'Est après la fin de la guerre civile. »

Avril 2010 : **Organisation** de la table ronde *Géographie des revendications nationales de la Grèce aux XIXe et XXe siècles* à l'INALCO avec le soutien des Archives d'Histoire Sociale Contemporaine de Grèce (ASKI).

Avril 2010 : **Organisation** de la table ronde *Mémoires d'exil, exils de mémoire* autour de l'œuvre d'Ilias Poulos *Fragments de mémoire* à l'INALCO. Intervention portant sur « La mémoire de la guerre civile dans l'expression testimoniale des réfugiés politiques des années cinquante et soixante. »

Mars 2010 : **Présentation** de l'œuvre d'Ilias Poulos lors du vernissage de son exposition à la Maison d'Europe et d'Orient.

Novembre 2009 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO

Écritures Balkaniques, « Les écritures en langue grecque des réfugiés politiques de la guerre civile grecque dans le bloc soviétique, 1947-1968 ».

Mai 2009 : **Intervention** au colloque des néo-hellénistes des universités francophones à Lyon, organisé autour de la thématique « *Masculin-Féminin* » dans la langue, la littérature et l'art grecs modernes. Titre de l'**intervention** : « Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque ».

Avril 2009 : **Intervention** à la journée d'études sur les *Écritures Balkaniques*, à l'INALCO, « La guerre civile dans les manuels scolaires grecs ».

Mars 2009 : **Intervention** au colloque du CEB à l'INALCO *Regards sur la Macédoine*, « La question macédonienne pendant la guerre civile grecque. »

Décembre 2008 : **Intervention** au séminaire transversal de Master II de l'INALCO *Écritures Balkaniques*, « Les écrits testimoniaux et épistolaires de la réclusion, le cas des prisonniers politiques grecs. »

Mai 2008 : **Intervention** à la journée d'études sur les *Écritures Balkaniques* à l'INALCO, « Images de soi : de la sujétion à la liberté. L'avènement de la subjectivité dans les écrits des prisonniers politiques de la guerre civile grecque. »

Mai 2008 : **Intervention** au colloque du CEB à l'INALCO *Conflits idéologiques dans les Balkans autour de la seconde guerre mondiale et de la guerre civile grecque*, « La déclaration de repentir pendant la guerre civile grecque. »

Mai 2007 : **Intervention** au colloque des néo-hellénistes des universités francophones à Lille, organisé autour de la thématique : *D'une frontière à l'autre : mouvements de fuites, mouvements discontinus dans le monde néo-hellénique*, « La notion de frontière dans les témoignages des prisonniers politiques grecs. »

Septembre 2005 : **Stage** de traduction littéraire à Paros, en Grèce, dans le cadre de la collaboration de l'INALCO avec le centre de traduction littéraire E.KE.ME.L.

Juillet 2002 : **Participation** au colloque de philologie classique (*filología clásica*) de Madrid dans le cadre de la collaboration de Paris IV avec l'université espagnole UNED.

Travaux de recherche en cours

- Programme de didactique du FLE aux demandeurs d'asile dans le cadre d'une collaboration associative avec Terre et Culture. Mise en place d'un programme d'accueil pédagogique des personnes en situation d'exil et de précarité avec la Mairie du 4^e arrondissement de Paris.
- Autres expériences de terrain : autour de la question du handicap, des troubles du langage et de la maladie mentale : foyer d'adultes polyhandicapés Athéna (en Grèce), UDAP-Croix Rouge, hôpital psychiatrique ; autour de la question de l'exil : Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Jaurès géré par l'Association Aurore à Boulogne-Billancourt ; Centre d'hébergement d'urgence pour migrants Geoffrey Oryema géré par l'Hôtel social 93 à Bobigny ; Camp de réfugiés à Calais et Grande-Synthe avec Médecins du Monde dans le cadre d'un partenariat organisé par l'USPC.
- Travaux de lexicographie bilingue français-grec.
- Recherche postdoctorale au sein du BePsyLab / Université d'Angers sur les enfants donnés en adoption forcée pendant la guerre civile espagnole.
- Recherche postdoctorale au sein du SuLiSom sous la direction de Mme Bacqué sur le deuil et la mort dans le contexte de la crise sanitaire du Covid.

Publications

Publications en cours

1. Alexopoulos-de Girard, C. (2023). « L'analyse des procédés de discours du TAT appliquée dans un récit autobiographique ». *Psychologie clinique et projective*.

Articles parus dans des revues à comité de lecture

1. Alexopoulos - de Girard, C. (2023). Le sentiment de culpabilité chez des demandeurs d'asile, victimes de crime de guerre au Darfour. *GenObs*, Vol 2 No 1 (2023): De la culpabilité. Une notion aujourd'hui bafouée ?
2. <https://ojs.trentu.ca/ojs/index.php/genobs/article/view/494>
3. Alexopoulos-de Girard, C. (2023). Contenance interne et restauration des enveloppes psychiques : des enclaves extraterritoriales du trauma au travail thérapeutique sur les groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 80, 151-164. <https://doi.org/10.3917/rppg.080.0151>
4. Alexopoulos-de Girard, C., Oulahal, R., Sturm, G., Soto Galindo, F. & Bacqué, M. (2022). Éditorial: Mourir en migration, mourir par temps de crise. Le déplacement des vivants et des morts. *Études sur la mort*, 158, 5-8. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0005>
5. Alexopoulos-de Girard, C. & Oulahal, R. (2022). Du risque de la mort pendant le parcours migratoire à la reconstruction d'une identité post mortem pour les personnes décédées et leurs communautés d'appartenance. *Études sur la mort*, 158, 155-170. <https://doi.org/10.3917/eslm.158.0155>
6. Alexopoulos - de Girard, C. (2022), Expression corporelle et récit de soi à travers la médiation filmique : témoignages oraux de femmes macédoniennes confrontées aux violences de la guerre civile grecque in Martor. *Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain [Martor. The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review]*, Publishing House: Muzeul Țăranului Român, Editura Martor, 2022, no 27, *From Transcribing Orality to Oral Practices of Writing*.
7. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). L'échange corporel dans le travail clinique avec des sujets traumatisés en situation d'exil, d'errance ou de précarité : De l'importance du toucher dans un travail thérapeutique. *Corps & Psychisme*, 79, 97-111. <https://doi.org/10.3917/cpsy2.079.0100>
8. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Se reconstruire après la disparition des siens. À la recherche des traces effacées. *Études sur la mort*, 156, 137-151. <https://doi.org/10.3917/eslm.156.0137>
9. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Penser la vulnérabilité dans des contextes de violence éducative, familiale et politique, entre reproduction et affranchissement. *Topique*, 152, 99-114. <https://doi.org/10.3917/top.152.0101>
10. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Entre exil, violence et emprisonnement : travail clinique auprès de personnes migrantes confrontées à l'expérience de la réclusion avant, pendant et après leurs pérégrinations. *Cliniques méditerranéennes*, 104, 61-75. <https://doi.org/10.3917/cm.104.0061>
11. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Parcours migratoire et mort traumatique. *Études*

- sur la mort, 155, 91-104. <https://doi.org/10.3917/eslm.155.0091>
12. Alexopoulos-de Girard, C. (2021). Aspects de la narrativité dans la clinique du traumatisme. *Cliniques méditerranéennes*, 103, 147-159. <https://doi.org/10.3917/cm.103.0147>
 13. Alexopoulos - de Girard, C. (2020). La vulnérabilité dans le travail thérapeutique : du constat clinique à l'attestation à valeur juridique. Actes de colloque de l'université de Nantes, *La vulnérabilité psychique et physique des demandeurs d'asile*, Nantes.
 14. <https://arrec.hypotheses.org/2374>
 15. <https://fr.calameo.com/read/0062657904d1796af9023?authid=M4Wva9KsryCz>
 16. Alexopoulos-de Girard, C. (2020). L'homme qui traversa deux fois le désert : penser l'exil dans son articulation à la parentalité interne. *Dialogue*, 3(3), 143-163. <https://doi.org/10.3917/dia.229.0143>
 17. Alexopoulos-de Girard, C. (2020). La contenance psychique, entre émergence de formes de représentation et intégration des qualités propres et relationnelles de l'objet. *Psychothérapies*, vol. 40(3), 151-160. <https://doi.org/10.3917/psys.203.0151>
 18. Alexopoulos-de Girard, C. (2019). Aspects de l'expression artistique des guerres civiles espagnole et grecque. *Topique*, 146, 113-126. <https://doi.org/10.3917/top.146.0113>
 19. Alexopoulos - de Girard C. (2019). La non-reconnaissance du nom, un verdict de non-existence. *Les Cahiers du GEPE*, Nationalisme(s) et reconfiguration identitaire, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg. URL : <http://cahiersdugepe.fr/index.php?id=3512>
 20. Alexopoulos - de Girard, C. (2017). La petite fille aux girafes : Travailler sur le trauma à partir de différentes formes de narrativité verbale et extra-verbale. *Enfances & Psy*, 76(4), 127-138. doi:10.3917/ep.076.0127.
 21. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). « Réfugiés de la guerre civile grecque en Roumanie : moyens de communication, activité éditoriale, production radiophonique », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/9773> ; DOI : 10.4000/ceb.9773
 22. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). « Nationalisme d'État, répression des minorités linguistiques et revendications identitaires », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 43 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 18 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/8554> ; DOI : 10.4000/ceb.8554
 23. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Les représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus. *Amnis* [Online], | 2015, Online since 01 January 2015, connection on 10 April 2015. URL : <http://amnis.revues.org/2357> ; DOI : 10.4000/amnis.2357»
 24. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire, in Françoise Moreux (dir.), *Orients*, (p. 76-86) Paris : Presses de l'INALCO, file:///C:/Users/Alexopoulos/Documents/orients_2015-02.pdf
 25. Alexopoulos- de Girard, C. (2015). Représentations du rébétiko chez les élites intellectuelles de gauche entre la guerre civile et la dictature des colonels, *Cahiers balkaniques* [En ligne], Hors-série | 2015, mis en ligne le 10 décembre 2015, consulté le 10 juin 2017. URL : <http://ceb.revues.org/5457> ; DOI : 10.4000/ceb.5457
 26. Alexopoulos- de Girard, C. (2011). La déclaration de repentir dans la Grèce des années 40, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2010, Publications Langues O', 85-98. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/773> ; DOI : 10.4000/ceb.773.

27. Alexopoulos- de Girard, C. (2011). La question macédonienne pendant la guerre civile grecque, *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 233-262. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 10 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/2185> ; DOI : 10.4000/ceb.2185
28. Alexopoulos- de Girard, C., (2011). Les récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque », *Cahiers Balkaniques, Conflits et mémoires dans les Balkans*, 38 & 39, 2011, Publications Langues O', 267-288. [En ligne], 38-39 | 2011, mis en ligne le 08 décembre 2011, consulté le 09 avril 2015. URL : <http://ceb.revues.org/830> ; DOI : 10.4000/ceb.830

Ouvrages

1. Alexopoulos- de Girard, C. (2017). *Représentations mémorielles de la guerre civile grecque dans le discours des vainqueurs et des vaincus*, Paris : Classiques Garnier.
2. Alexopoulos- de Girard, C. (2013). *Un parmi d'autres si nombreux, Stéphanos Stéphanou. Edition commentée de Christina Alexopoulos*, Athènes : Thémélio.

Codirections d'ouvrages

1. Alexopoulos - de Girard, C., Malbert T., Oulahal R., Pejoska-Bouchereau F., Rennie C. (2023). *Mémoire autobiographique, récit de vie et transmission en contexte insulaire, interculturel et post-colonial*, Presses Universitaires Indianocéaniques (PUI).
2. Alexopoulos - de Girard, C., Oulahal R., Sturm G., Soto Galindo F., Bacqué M.-F. (2022). *Mourir en migration, mourir par temps de crise : sur le déplacement des vivants et des morts. Etudes sur la mort*, numéro 158.

Chapitres d'ouvrage

1. Alexopoulos-de Girard, C. (2011). Mouvements anarchistes et contestation in J. Dalègre (dir.), *La Grèce inconnue d'aujourd'hui, de l'autre côté du miroir*, (p. 83-91). Paris : L'Harmattan.
2. Alexopoulos-de Girard, C. (2009). La notion de frontière dans les témoignages des prisonniers politiques grecs, in C. Bobas (dir.), *Actes de colloque : D'une frontière à l'autre : mouvements de fuites, mouvements discontinus dans le monde néo-hellénique*, (76-90). Athènes – Lille : éditions Gavriélidès.

Filmographie

- Documentaires d'anthropologie audiovisuelle à partir des travaux de terrain déjà réalisés

- Réalisation du documentaire « Trois voix macédoniennes : histoires de noms, de lieux et de personnes », projeté au Festival des cinémas d'Europe du Sud-est, Paris, 2011
- Coréalisation du court métrage « De l'or entre les gouttes », sur le Quartier de la Goutte d'Or, avec le soutien du CNRS, Paris, 2016, <https://archive.org/details/DeLOrEntreLesGouttesENG>

- Documentaire en cours de réalisation

- Réalisation du long métrage « Si c'était à refaire : témoignages de la résistance et de la guerre civile grecques » avec le soutien du CNRS.

Charges administratives et pédagogiques

2022 : Présidente de l'Association Famille, France-Humanité.

2021 : Directrice du service de psychologie clinique de l'Institut d'oncologie GOC.

2019 : Coresponsable du DU de Paris 7 : Pratiques migratoires et figures de la traduction.

2018 : Coordinatrice du projet de recherche entre l'EHESS, l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine et la Fondation Carasso, « Dialogue entre artistes et chercheurs à l'aune de la mondialisation ».

2018 : Coresponsable pédagogique pendant deux ans d'un séminaire doctoral de l'INALCO consacré à la question de l'exil : « Être réfugié en Europe et dans les Balkans du XXe et du XXIe siècles : définitions, représentations, commémorations et témoignages. »

Recherche de fonds

Financements obtenus

- La Fondation Carasso a financé à hauteur de 95 000 euros un projet de collaboration avec l'EHESS que j'ai copiloté et qui a porté sur *L'invention de nouvelles formes de représentation à l'ère de la mondialisation*. <https://www.ehess.fr/fr/inventformes-linvention-formes-repr%C3%A9sentation-l%C3%A8re-mondialisation%C2%A0>

Financements sollicités

- Projet sur l'adoption forcée soumis à la Commission européenne dans le cadre d'une demande de financement Marie Sklodowska-Curie Actions https://ec.europa.eu/research/mariecurieactions/news_en
- Projet soumis à la Fondation de France sur un dispositif d'aide psychologique apportée aux migrants. <https://www.fondationdefrance.org/fr/solidarite-migrants>

Participation à des projets en cours

- Action Cost *Youth and Memory* avec l'Université de Chypre, sous la direction de Charis Psaltis
- Action Cost *Futurite* en collaboration avec l'Université de Strasbourg sous la direction de Marie-Frédérique Bacqué et l'Université de Chypre sous la direction de Charis Psaltis.